105 390
1745

# LA REVUE DE PARIS

LA

# REVUE DE PARIS

QUATORZIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1907

86256
28/3/08

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1907

AP
20
R47
1907
jan.-fév.

# LE PRINCIPE DE CARNOT

*La nature ne fait pas crédit.*

Le fils aîné de l'organisateur de la victoire, Sadi Carnot, mort à la fleur de l'âge en 1832, avait publié, dès 1824, un mémoire dont la fortune a été extraordinaire. Ce travail s'intitulait modestement *Réflexions sur la puissance motrice du feu et sur les machines propres à développer cette puissance*[1]. Il renfermait des vues très nouvelles; il est considéré généralement comme le point de départ de la thermodynamique, l'une des sciences les plus fécondes qu'ait vues naître le XIX^e^ siècle. Dans son histoire de la mécanique, le professeur Ernst Mach admire les conceptions géniales du jeune polytechnicien ; il déclare que toutes les autres découvertes dont s'est enrichie la science de la chaleur auraient pu être faites par n'importe qui, auraient été faites fatalement au cours du développement normal des études physiques, mais que, pour trouver le principe de Carnot, il fallait un coup de génie dans l'un de ces cerveaux privilégiés que la nature produit si rarement, et qui font franchir à l'humanité une étape décisive.

Cette affirmation enthousiaste est empreinte de quelque exagération ; on peut le faire remarquer sans porter atteinte à la gloire du savant français; outre le principe qui porte son nom, il a en effet découvert aussi le principe de l'équivalence mécanique de la chaleur dont la paternité est attribuée à

1. Il a été réimprimé en fac simile chez Hermann (1903).

Mayer (1842). On a trouvé, dans les papiers de Sadi Carnot, l'expression parfaite de ce dernier principe que la mort ne lui avait pas permis de publier. Son frère Hippolyte Carnot a déposé en 1878, dans les archives de l'Académie des Sciences, le manuscrit qui contient l'exposé de cette découverte : forcément antérieur à 1832, date de la mort de l'auteur, ce manuscrit est postérieur à 1824.

L'intérêt du mémoire de 1824 est l'emploi, indispensable dans toute science à ses débuts, de la méthode globale d'investigation. Mis en présence d'une machine à vapeur, et dérouté par la variété des phénomènes qui s'y succédaient, le jeune ingénieur a dû se dire : « Voilà un ensemble trop compliqué pour que j'en puisse suivre, sans m'y perdre, tous les détails ; commençons par chercher ce qui y entre et ce qui en sort ; ce sera toujours un premier pas dans l'étude complète des faits. » Et il a constaté, sans trop de peine, qu'il entre dans le moteur de la vapeur chaude, et qu'il en sort de la vapeur refroidie.

Il aurait pu en conclure immédiatement qu'une dépense de chaleur produit du travail, et il se serait trouvé sur la voie du principe de l'équivalence, auquel il arriva plus tard. Heureusement, il s'arrêta à la considération des températures initiale et finale du phénomène ; il remarqua que, dans toutes les machines à feu, la production du travail est liée à une chute de température, au transport du calorique d'un corps chaud à un corps froid, d'une source chaude à une source froide, et il eut le grand mérite de reconnaître l'importance et la généralité de cette remarque : « D'après ce principe, dit-il, il ne suffit pas, pour donner naissance à la puissance motrice, de produire de la chaleur : il faut encore se procurer du froid ; sans lui, la chaleur serait inutile. »

La chaleur ne travaille qu'en passant d'une température plus haute à une température plus basse. Voilà ce que Sadi Carnot a compris avant tout le monde ; les droits d'aucun physicien ne sauraient prévaloir contre les siens, tant qu'il s'agira des machines à feu, de la valeur motrice de la chaleur. Mais depuis un siècle, le monde a marché ; l'homme a utilisé de nouvelles formes de l'énergie, l'électricité par exemple ; et le principe établi par Carnot pour la chaleur s'est trouvé susceptible d'une généralisation que son auteur n'avait pu prévoir. On a conservé

néanmoins le nom de Carnot à ce principe qu'il vaudrait mieux appeler « principe d'évolution » comme l'ont proposé Jean Perrin[1] et Langevin. Le principe de Carnot n'est en effet que l'application du principe général d'évolution au cas particulier de la chaleur.

*
* *

L'exemple familier des chutes d'eau va nous permettre de rendre la question accessible à tous. Traduite en langage hydraulique, la remarque de Carnot serait très simple : « Un moulin, une turbine, ne sauraient être actionnés par de l'eau à un niveau constant ; ce qui produit du travail dans le moulin ou la turbine, c'est, non pas l'eau elle-même, mais la chute d'eau. Il ne suffit pas d'un lac pour produire du mouvement ; il faut encore un endroit situé plus bas que le niveau du lac, et où l'eau du lac puisse tomber. »

Tout cela, on le savait avant Carnot et il aurait pu dire simplement que la température est, pour la machine à feu, ce qu'est le niveau de l'eau pour une machine hydraulique. Une machine à feu suppose une différence de température entre deux sources, comme une machine hydraulique suppose une différence de niveau entre deux réservoirs. Entre un premier lac situé à 100 mètres d'altitude et un second lac situé à 50 mètres seulement, une chute d'eau fournit du travail, tant que l'eau du lac supérieur n'a pas, à force de baisser, atteint le niveau auquel, grossi par le liquide reçu, est monté le lac inférieur. Une fois le nivellement effectué, tout écoulement cesse, et aussi tout travail, à moins qu'on ne trouve un nouvel endroit situé plus bas, où l'on puisse faire couler le liquide accumulé dans les deux lacs.

Pour le moment, je laisse de côté l'évaporation du lac inférieur : cette eau évaporée, retombant en pluie dans le lac supérieur, pourrait créer une nouvelle dénivellation, donc une nouvelle possibilité d'écoulement et de travail. Je m'en tiens à la considération de deux lacs, entre lesquels il ne se produirait d'autre phénomène qu'un écoulement, qu'une dépense d'énergie

1. *Traité de Chimie physique*, Paris, Gauthier-Villars, 1903.

sous une seule forme. C'est là quelque chose d'artificiel, d'impossible en réalité; mais, pour analyser avec simplicité la si complexe nature, il faut employer des procédés de cet ordre : toute analyse est artificielle.

Avec cette restriction provisoire, nous pouvons traduire intégralement la formule de Carnot dans le langage hydraulique; elle nous paraîtra tellement évidente que nous y verrons l'expression d'une vérité banale et sans portée : « De l'eau à un niveau fixe ne peut pas produire du travail; pour qu'un travail se fasse, il faut deux niveaux différents; c'est seulement du niveau supérieur vers le niveau inférieur que se fera un écoulement produisant du travail; le niveau définitif d'équilibre sera intermédiaire aux deux niveaux primitifs. » Tout cela, pour la science hydraulique, est tellement connu que nous n'y prenons plus garde. Pourtant, il faut distinguer. Si l'on a défini antérieurement les niveaux des deux lacs par des mesures géométriques, indépendantes des questions d'écoulement, l'observation du courant permet d'énoncer un théorème physique : l'eau va naturellement de haut en bas. Si, au contraire, comme le font ordinairement les géographes, on s'en est tenu au sens du courant pour définir la différence de niveau, la précédente proposition devient une tautologie.

De même pour la chaleur. Nous mesurons aujourd'hui les températures avec le thermomètre comme on mesure les hauteurs avec le mètre; mais, avant l'invention du thermomètre, avant l'observation des dilatations des corps par la chaleur, l'homme devait instinctivement définir « corps plus chaud » celui qui était capable d'échauffer le « corps plus froid », de lui fournir de la chaleur. Carnot, en découvrant que le calorique passe toujours du corps plus chaud au corps plus froid, n'a fait que retrouver la définition primitive et instinctive de la température des corps. Voilà donc deux formes d'énergie, l'énergie hydraulique et l'énergie thermique, dans lesquelles on peut trouver des qualités mesurables, le niveau et la température, tellement liées au sens de l'écoulement que la constatation de cet écoulement suffit à définir la différence de niveau ou de température.

Pour l'énergie hydraulique, ce n'est même qu'un cas particulier de la loi générale de la chute des corps. Abandonné à

lui-même, un corps tombe toujours du niveau supérieur au niveau inférieur. Mais la chute hydraulique nous fournit le mot « écoulement » qui fait image; on dit « écoulement de chaleur ou de calorique » comme on dit « écoulement d'eau ». On dit encore « écoulement d'électricité » ou « courant électrique »; on a même défini, pour l'électricité, une qualité mesurable que l'on peut comparer au niveau de l'eau et que l'on appelle le « potentiel ». L'écoulement d'électricité ou courant électrique va toujours du potentiel le plus élevé au potentiel le plus bas, comme l'eau s'écoule du niveau supérieur vers le niveau inférieur, et la chaleur, du corps le plus chaud au corps le plus froid. Si l'on sait mesurer directement les potentiels de deux corps électrisés, on peut prévoir d'avance dans quel sens se fera, de l'un à l'autre, l'écoulement électrique. Si l'on n'a pas mesuré d'avance les potentiels des deux corps, le sens du courant indiquera au contraire la différence des potentiels.

La conclusion est que, pour les énergies dont nous venons de parler, les mesures faites à l'avance permettent de prévoir dans quel sens se fera l'écoulement naturel qui rétablira l'équilibre. En d'autres cas, on ne peut pas employer la même expression d'écoulement, et cependant on sait prévoir dans quel sens se fera, d'un corps à un autre, le transport naturel de l'énergie. Je suppose que, sur une même ligne droite, se meuvent, dans le même sens, deux mobiles de vitesse différente; le mobile doué de la vitesse la plus grande, lorsqu'il atteindra le mobile le plus lent, lui communiquera de sa vitesse, tandis que le contraire ne saurait avoir lieu. Il y aura eu transport de mouvement, du corps le plus rapide au corps le plus lent[1].

Tenons-nous-en aux formes d'énergie pour lesquelles on peut parler d'écoulement; elles nous permettent un langage qui, frappant l'imagination, paraît plus clair.

Les écoulements d'énergie ne sont jamais des phénomènes simples. Un courant électrique échauffe le conducteur qu'il traverse et produit ainsi un travail thermique; l'écoulement de chaleur d'un corps chaud à un corps froid dilate le corps froid et produit un travail mécanique; une chute d'eau ronge

1. De là une autre manière d'exprimer le principe de Carnot pour la chaleur : les températures se comportent comme des vitesses.

les berges du torrent, actionne un moulin, échauffe l'eau elle-même, etc. Voilà des transformations naturelles, inévitables; il y en a d'autres qui sont voulues et produites par l'homme; si nous tirons parti des diverses formes d'énergie qui se présentent dans la nature, c'est à cause des transformations que nous savons leur faire subir. Une chute d'eau sert à faire tourner une turbine; la turbine actionne une dynamo, qui fournit un courant électrique, dont on se sert pour produire de la lumière, de la chaleur, du mouvement, des réactions chimiques. La chaleur d'une combustion, s'écoulant vers le condenseur d'une machine à vapeur, alimente les industries mécaniques, etc.

Donc, après avoir parlé des écoulements d'énergie qui subissent le moins possible de transformations, il faut maintenant s'arrêter au cas, bien plus intéressant pour nous, où, sur le trajet d'un écoulement, un transformateur a été placé par l'homme, pour son usage. La principale œuvre du XIX^e siècle fut, en effet, de fabriquer, d'utiliser et de mesurer des provisions d'énergie de forme thermique, électrique, mécanique, etc., et d'établir l'équivalence entre telle provision thermique et telle provision mécanique, entre telle provision électrique et telle provision chimique, etc. En brûlant des kilogrammes de charbon, on obtient des chevaux-vapeur; une chute d'eau charge des accumulateurs qui actionneront des automobiles ou des ballons.

Le mémoire de Carnot sur les machines à feu, — c'est-à-dire sur les transformateurs d'énergie calorifique en énergie mécanique, — nous a appris que ces transformateurs ne fonctionnent qu'au prix d'une chute de température. Nous pouvons traduire cette remarque dans notre langage imagé en disant : « Un transformateur thermo-mécanique ne fonctionne que sur le trajet d'un écoulement de chaleur, et cet écoulement de chaleur se produit toujours de la source chaude à la source froide. » Ainsi formulé, le principe se généralise. Un transformateur d'énergie hydraulique ne travaille que sur le parcours d'une chute d'eau allant d'un niveau supérieur à un niveau inférieur. Un transformateur d'énergie électrique ne travaille que grâce à un courant électrique allant d'un potentiel plus élevé à un potentiel plus bas, etc.

A chacune de ces affirmations, on peut faire des objections immédiates, mais dont la solidité n'est qu'apparente. Prenons un exemple simple dans le domaine de l'hydraulique. Si l'on fore un puits artésien, l'eau jaillit de bas en haut et peut, en jaillissant, faire tourner un moulin. Voilà un transformateur hydro-mécanique, qui travaille sur le trajet d'un cours d'eau entre un niveau inférieur et un niveau supérieur. Notre principe général paraît en défaut; mais nous savons aujourd'hui que l'eau jaillit de bas en haut dans le puits artésien, parce qu'elle est d'abord descendue de haut en bas, aux bords lointains de la nappe souterraine. Le phénomène initial a été une descente d'eau; le jaillissement n'est qu'une conséquence. N'importe quel artificiel jet d'eau reproduit, en petit, les puits artésiens : on y voit d'abord un écoulement d'eau du réservoir supérieur dans le tuyau descendant, jusqu'à l'endroit où ce tuyau, coudé brusquement et se tournant vers le ciel, réalise un transformateur de chute d'eau en ascension d'eau. De même on peut réaliser un jet d'eau ascensionnel au moyen d'une pompe quelconque, mue par un moteur quelconque, d'un transformateur, en un mot, qui lui-même a été mis en activité par un écoulement d'énergie descendante suivant le principe général. Chaque fois qu'un fait nous paraîtra en contradiction avec ce principe, nous trouverons toujours, en remontant à la source des choses, un *primum movens* qui fonctionne sur un courant d'énergie descendante.

La mesure des provisions d'énergie, telle que nous savons la faire aujourd'hui dans les diverses branches des sciences physiques, nous amène à employer les mots *dépense* et *profit*, comme on les emploie pour les provisions familières. Tout écoulement d'énergie d'un niveau supérieur vers un niveau inférieur, représentant une diminution de la provision disponible, sera pour nous une *dépense*. Et nous arrivons à cette formule pittoresque pour notre principe général : « Tout phénomène, dans lequel il se produit un travail, commence par une dépense d'énergie. Il faut payer d'avance. La nature ne fait pas crédit. » Dans la machine à vapeur, on commence par dépenser du charbon et de l'oxygène (énergie chimique) pour produire de l'énergie thermique, qui se dépense en fournissant de l'énergie mécanique, laquelle, à son tour, pourra être

dépensée, en fournissant de l'énergie électrique si l'on veut, et ainsi de suite.

*
* *

Tout phénomène commence par une dépense d'énergie. Mais, qu'est-ce qu'un phénomène qui commence? Nous ne croyons plus aujourd'hui au repos absolu; nous ne saurions donc admettre, au sens rigoureux, la production de commencements véritables. Ce à quoi nous assistons, tant dans la nature vivante que dans la nature brute, ce ne sont jamais des phénomènes qui commencent; ce sont des phénomènes qui continuent. Les transformations actuelles s'expliquent par des transformations antérieures dont elles sont la continuation, le prolongement, en même temps qu'elles préparent les transformations à venir.

Cependant, si l'on envisage une seule forme d'énergie, on peut parler de repos. De l'eau, dans une bouteille immobile, est au repos hydraulique; cela ne l'empêche pas d'être le siège de mouvements plus petits, qui ne sont pas visibles pour nous, qui sont pourtant sensibles sous forme thermique et appréciables au thermomètre. Une locomotive est au repos mécanique quand elle ne fonctionne pas; mais ses pièces s'oxydent lentement (phénomène chimique) et les molécules de son acier sont en état de mouvement incessant vers une structure cristalline qui déterminera quelque jour la rupture des essieux. Réciproquement une provision de charbon de terre est au repos chimique, même lorsqu'elle est sur un tender qui fait soixante kilomètres à l'heure; c'est donc un phénomène chimique qui commence quand le mécanicien l'introduit dans le foyer.

Ainsi, nous savons parfois ce que c'est qu'un phénomène qui commence, et c'est dans ces cas que notre principe nous conduit à dire : tout phénomène débute par un écoulement d'énergie descendante. Il faut dépenser d'abord! Un caillou, séparé d'un précipice de six cents mètres de profondeur par un rebord d'un millimètre de hauteur, ne sautera pas de lui-même par-dessus le rebord, malgré le peu d'effort nécessaire et la grande quantité d'énergie de chute qui en résulterait; la nature ne fait pas crédit; il faut d'abord payer le travail qui élè-

vera notre caillou au-dessus du rebord. Cette petite dépense produira cependant ensuite un résultat six cent mille fois plus considérable.

Lorsqu'on sait, pour un prix modique, déterminer l'écoulement d'une provision considérable d'énergie retenue derrière une écluse naturelle, on dit qu'on a amorcé un phénomène. C'est ce que l'on fait en tournant un robinet d'eau ou de vapeur, en agissant sur la manette d'un commutateur électrique, en craquant une allumette près d'une meule de paille, en pressant la détente d'une arbalète, etc.

L'homme a tiré de tout temps un immense profit de ces amorçages. C'est grâce à eux que nous pouvons emmagasiner des provisions énormes d'énergie derrière une barrière insignifiante et les utiliser à notre gré. La milliardième partie de l'énergie que rend disponible l'ouverture de la barrière, aurait suffi à réaliser cette ouverture, et cependant la barrière ne s'ouvre pas seule ; il faut payer d'abord. Une étincelle, qui suffit à provoquer un incendie, produit des trillions d'étincelles ; néanmoins nous conservons des provisions immenses d'explosifs ou de combustibles, sûrs qu'ils ne s'enflammeront pas si on ne leur fournit pas d'abord la petite quantité d'énergie descendante qui doit amorcer le phénomène. Les provisions d'énergie les plus commodes pour nous sont justement celles que nous savons endiguer derrière un obstacle minime, qui ne saurait être franchi sans un apport extérieur de travail. D'une manière générale, nous ne connaissons de provisions d'énergie au repos, d'énergie ne s'écoulant pas, que derrière un obstacle qui s'oppose à l'écoulement. L'obstacle peut être petit ou grand ; mais, dans tous les cas, la loi est la même : il faut, pour entraîner la rupture de l'état de repos, un écoulement d'énergie descendante, une dépense.

*
* *

Le principe de Carnot s'applique également aux phénomènes qui continuent, comme sont, en réalité, tous les phénomènes que nous connaissons. Dans une série de phénomènes s'enchevêtrant les uns dans les autres, jamais ne se produit l'augmentation d'une provision d'énergie, sans qu'ait été faite au préa-

lable une dépense *au moins* aussi considérable sous une forme ou sous une autre.

Je dis une dépense *au moins* aussi considérable. Cependant, l'énergie, non plus que la matière, ne se perd. On retrouve toujours, dans les diverses formes en lesquelles elle s'est transmuée, l'équivalent de *toute* l'énergie mesurée primitivement. Mais il y a des chances pour que toute la dépense ne se retrouve pas dans le gain réalisé ; il y a des fuites, des pertes, tenant à ce que le transformateur ne fournit pas uniquement le résultat qu'on lui demande. D'où la question si importante du *rendement*. Puisque nous fabriquons les transformateurs d'énergie pour notre usage, nous devons nous préoccuper de tirer le plus de parti possible, le rendement maximum d'une provision d'énergie.

Voici un torrent qui descend de la cote 500 à la cote 60. J'établis un moulin à auges à la cote 250 ; sa roue de 4 mètres de diamètre transporte l'eau de la cote 250 à la cote 246. Je dois d'abord me préoccuper de faire que toute l'eau disponible à 250 mètres passe par les auges ; l'eau qui tombe à côté est inutile pour le meunier, et peut même produire un travail nuisible en dégradant les berges. C'est seulement l'eau transportée de 250 à 246 mètres par les auges, qui aura été utilisée pour moudre le blé. Ainsi, sur une provision d'énergie représentée par une chute d'eau de 500 mètres à 60, par une différence de niveau de 440 mètres, mon moulin aura seulement utilisé et transformé une chute de 4 mètres, et de cette chute la seule quantité d'eau, qui aura été transportée par ses auges. Tout le reste n'aura pas été utilisé par le meunier.

Pour les machines à feu, Carnot a étudié aussi le rendement, et c'est même à cette question qu'est consacrée la plus grande partie de son mémoire. Dans une machine à feu, un écoulement de calorique se fait entre la température de 120° et celle de 40° par exemple. Si cette machine doit nous procurer un travail mécanique, nous considérerons comme perdu tout écoulement calorique qui n'aura pas produit le travail cherché. Or dans cette machine, ce sont les changements de volume de la vapeur qui produisent le travail mécanique ; d'où cette règle de Carnot : « La condition nécessaire du maximum [de rendement] est donc qu'il ne se fasse dans les corps employés à

réaliser la puissance motrice de la chaleur, aucun changement de température qui ne soit dû à un changement de volume. »

Un exemple très simple illustrera cette règle. Dans le fond d'un canon de fusil, j'enferme, sous une balle formant piston, une petite quantité d'eau. La température extérieure étant 15°, je chauffe, au moyen d'une source à 120°, le fond du canon de fusil, en maintenant la balle en place. Si je ne lâche pas la balle, mon transformateur n'en est plus un ; le calorique fourni à l'eau s'écoulera petit à petit, vers l'extérieur, par conductibilité. Le canon de fusil se refroidira ; il y aura écoulement de calorique de 120° à 15° sans production de travail mécanique. La possibilité, pour mon appareil, d'être employé comme transformateur, résulte de la pression développée sous la balle. La balle restant fixée, la pression s'évanouit petit à petit, à mesure que le canon se refroidit par conductibilité. Si au contraire je lâche la balle, la vapeur se détend en changeant de volume et passe de 120° à 15° en lançant le projectile. Évidemment, moins il s'écoulera de calorique par conductibilité, plus sera grande la valeur balistique de l'appareil. Il y aura tous les cas intermédiaires entre la force balistique nulle, qui résulte d'un refroidissement de l'appareil par simple conductibilité, et la force balistique *maxima* que l'on obtient en évitant soigneusement tout refroidissement sans changement de volume. Autrement dit, le rendement du transformateur dépend des précautions dont on entoure son fonctionnement.

Nous ne sommes pas également outillés pour emmagasiner les provisions des diverses formes d'énergie. Les constructeurs savent réaliser des réservoirs étanches d'où ne sortent ni les liquides ni les gaz même fortement comprimés. Il n'en est plus de même pour l'énergie thermique ; la chaleur se répand par conductibilité ou rayonnement et devient inutilisable : si je ne décharge pas mon fusil, il se déchargera tout seul en se refroidissant. Nous ne savons pas empêcher la chaleur de diffuser vers les corps ambiants ; nous ne savons pas conserver, pour l'utiliser en temps opportun, une provision de chaleur ; malgré toutes nos précautions, elle se dissipe plus ou moins vite, sans qu'il soit besoin pour cela d'aucun amorçage. Au point de vue de l'emmagasinage, la chaleur est donc pour nous une forme inférieure d'énergie.

Elle n'est pas la seule qui présente cet inconvénient; dans un ressort d'arbalète tendu très longtemps, une partie de l'énergie balistique se perd; le ressort, à moins qu'il ne soit d'excellente qualité, prend le pli et ne se détend plus aussi vigoureusement; une partie de sa puissance a été employée à modifier l'état intime de l'acier, sa structure moléculaire.

Dans tous les transformateurs d'énergie connus de l'homme, il y a toujours des pertes plus ou moins sensibles et dues à des phénomènes de transformation, autres que ceux que nous cherchons à produire.

Le meunier perd toute l'énergie de sa chute, excepté celle qui résulte du transport de l'eau par les auges de sa roue. Même dans l'énergie utilisée, il y a encore une partie perdue. Il est impossible, en effet, que les essieux des roues ne s'échauffent pas par frottement. Cet échauffement, inutile au meunier et souvent nuisible, dépense une partie de l'énergie recueillie par les auges. Que notre moulin actionne une pompe élévatoire en utilisant une chute de 4 mètres, il lui sera impossible d'élever de 4 mètres une quantité d'eau égale à celle qu'il a reçue; il en élèvera toujours un peu moins, à cause du travail perdu dans les frottements.

Ce travail, perdu pour le meunier, ne sera pas perdu en réalité; il sera transformé en une quantité équivalente de chaleur, laquelle, produisant, par exemple, une évaporation plus grande, préparera une pluie qui pourra être une source nouvelle d'énergie mécanique. Mais ce ne sera pas forcément le meunier qui en profitera.

*
* *

Aucun transformateur n'a un rendement parfait; en particulier, il y a toujours déperdition sous forme de chaleur, même si l'énergie motrice était de la chaleur. Une pierre qui tombe s'échauffe et échauffe le corps sur lequel elle tombe; un courant électrique ne peut traverser un conducteur sans élever sa température; une réaction chimique ne se produit jamais sans dégagement de chaleur. Nous ne savons pas produire du travail sans produire de la chaleur et, réciproquement, nous ne pouvons jamais transformer complètement toute la chaleur en

travail. Dans une machine à vapeur, une partie de la chaleur se perd toujours par conductibilité ou rayonnement. Dans tout phénomène, quel qu'il soit, il y a donc toujours une certaine quantité d'énergie, qui, irréductiblement, se transforme en chaleur. Or, la chaleur qui ne se transforme pas ne peut subir naturellement qu'une chute de température. On conçoit donc, en gros, que le monde se refroidit ; il se refroidirait bien plus vite si aucune transformation ne produisait à nouveau de la chaleur. Mais toute transformation échauffe fortement le transformateur. Qu'est-ce donc que cette chaleur qui a une place si privilégiée au milieu des autres formes de l'énergie?

Le grand mérite de Carnot a été de comprendre le danger du langage courant qui parle de la chaleur comme de l'eau ou d'une substance quelconque, séparable du récipient qui le contient. Il n'y a pas de la chaleur ; il y a des corps plus ou moins chauds, et les variations des quantités de chaleur dans les corps sont tellement liées à l'état intime de ces corps qu'elles les contractent ou les dilatent dans toutes leurs parties, produisant ainsi, fatalement, un travail mécanique que l'on peut quelquefois utiliser.

Il y a de la chaleur dans tous les corps, du moment qu'il est possible de trouver des corps plus froids qu'eux ; la neige est chaude par rapport à l'acide carbonique liquide ; et cependant, — et c'est là une des formes pittoresques que l'on a données au principe de Carnot, — avec une quantité, même énorme, de boules de neiges, on ne peut pas chauffer un four. Encore faut-il bien spécifier que cela est impossible pourvu que l'on envisage seulement des phénomènes thermiques.

Un transformateur, un moteur à acide carbonique peut fonctionner en effet entre 0° et — 30°, en prenant sa chaleur à des boules de neige qui joueront, dans ce cas, le rôle de source chaude ; et ce moteur peut actionner une dynamo qui fera rougir ou même fondre un fil de platine. De même, si l'eau ne remonte pas naturellement les pentes, un moulin établi à Chamounix peut néanmoins actionner une dynamo qui, par un fil conducteur, fera marcher une pompe à l'observatoire du Mont-Blanc.

Le principe de Carnot indique seulement le sens des écoulements d'énergie sans transformation. Du moment qu'il y a

des transformateurs, on ne sait plus rien. Or, indépendamment des transformateurs industriels que le génie de l'homme a créés, — et c'est là l'œuvre principale du pratique XIX^e siècle, — la nature est pleine de transformateurs : il n'y a pas d'écoulement d'énergie sans transformation partielle ; et, dans toute transformation, il se produit de la chaleur destinée à se refroidir naturellement ; il y a des pertes qui font, comme nous le verrons tout à l'heure, que le monde, dans son évolution incessante, ne saurait revenir en arrière.

*
* *

On a l'habitude de comparer à des mouvements toutes les activités physiques. Parmi ces mouvements, il y en a que nous voyons avec nos yeux ; ce sont les mouvements proprement dits ou mécaniques. D'autres, d'une amplitude moindre, n'impressionnent directement que nos oreilles ; on les appelle des *sons*. D'autres, plus petits encore, se traduisent à notre système sensoriel par des impressions de chaleur, etc. Dans les phénomènes chimiques, il n'y a plus que des mouvements intramoléculaires qu'aucun instrument ne nous permet encore de déceler. A tous ces mouvements de dimension différente, s'associent toujours des phénomènes thermiques. Une partie de l'énergie dépensée se transforme toujours en énergie calorifique. Il faut que les mouvements thermiques occupent une position moyenne dans l'échelle des mouvements connus de l'homme ; il était utile de le remarquer avant d'étudier le sens de l'évolution du monde.

Si l'on a pu donner au principe de Carnot le nom de principe d'évolution, c'est que, pour chaque forme d'énergie considérée seule, il indique le sens dans lequel un phénomène doit se produire, dans lequel un système doit évoluer fatalement. Tel état d'un ensemble complet de corps peut conduire à tel autre état du même ensemble, et non en dériver. Un phénomène, qui est la conséquence d'un autre phénomène, n'en saurait être la cause. Et cependant, dans un ensemble complet de corps, c'est-à-dire dans un ensemble qui n'emprunte rien ou ne cède rien à l'extérieur, si un phénomène quelconque se passe, on peut être

assuré qu'il n'y a eu ni perte de matière ni perte d'énergie ; les quantités de matière et d'énergie finales sont équivalentes aux quantités de matière et d'énergie initiales ; mais l'état final diffère de l'état initial en ce qu'il en a été la conséquence et n'en saurait être le point de départ. Le monde va dans un certain sens et ne revient pas en arrière ; il n'y a pas d'évolution rétrograde.

Le cinématographe nous met sous les yeux l'illusion de retours en arrière. Je prends les vues successives d'un acte familier ; je cinématographie un homme qui, debout sur le bord d'une pièce d'eau, y plonge, la tête la première. Puis, au lieu de dérouler la série des vues photographiques dans l'ordre où je les ai prises, je retourne ma bobine et renverse l'ordre des clichés. Le spectateur verra alors une eau calme de laquelle sortira brusquement, par les pieds, un personnage invraisemblable qui décrira une parabole gracieuse et viendra retomber debout sur la berge.

Les cinématographes Lumière nous offrent ces scènes à rebours ; des cavaliers gisant à terre remontent sur leur cheval, en décrivant dans l'air la courbe inverse de la chute. Ce spectacle déchaîne le fou rire des grandes personnes et terrorise les enfants. Il n'y a pas en effet de miracle plus impressionnant que le monde retournant en arrière, le temps remontant son cours normal.

Évidemment, il n'est pas impossible à un homme qui a plongé de remonter sur la berge, à un cavalier désarçonné de se remettre en selle ; mais les mouvements par lesquels s'accomplit la remontée sont différents de ceux qui avaient accompagné la chute ; il n'y a pas évolution rétrograde. De même, une chute d'eau peut, en actionnant une pompe, faire remonter de l'eau d'un niveau inférieur à un niveau supérieur ; mais elle ne produit pas une chute à rebours ; la vue d'une telle chute à rebours, figurée par un cinématographe, nous paraîtrait merveilleuse et absurde. Il existe cependant un cas où un même phénomène semble se répéter exactement en sens inverse ; c'est le cas du mouvement oscillatoire.

Suspendu à un fil fixé au plafond, puis écarté de sa position d'équilibre et abandonné à lui-même, un poids commence par descendre, ce qui vérifie notre principe général d'évolution ;

arrivé au point le plus bas de sa course, il a acquis une certaine vitesse qui, grâce à l'énergie précédemment dépensée, lui permet de remonter en face presque aussi haut que le point d'où il était parti. Arrivé là, il refait le même chemin en sens inverse, en commençant encore par descendre, et ainsi de suite. Sauf qu'il ne remonte pas tout à fait aussi haut que le point d'où il était parti (sans quoi son mouvement durerait éternellement ; il y a toujours une déperdition d'énergie), le poids semble repasser en sens inverse exactement par tous les états où il s'est trouvé durant son premier voyage. Si l'on cinématographiait la première moitié de l'oscillation, le cinématographe à rebours nous ferait voir l'image de la seconde moitié. Mais ce ne serait là qu'une illusion.

En chaque point de la course au retour, les vitesses sont de sens inverse à celles de la course à l'aller. Seulement, nous ne voyons pas les vitesses ; nous ne voyons que les mouvements ; et ce qu'il y a précisément d'absurde dans le cinématographe à rebours, c'est qu'il nous fait voir des points matériels qui se meuvent en sens inverse de la vitesse dont ils étaient animés dans la réalité. Ainsi quand nous croyons avoir reproduit un retour en arrière, nous avons négligé un facteur essentiel, la vitesse des mobiles considérés.

Si notre œil n'est pas sensible aux vitesses, notre oreille l'est. Un cinématographe à rebours nous fait reconnaître, dans son apparence renversée, le phénomène projeté sur l'écran ; nous reconnaissons la plongée du nageur ou la chute du cavalier. Au contraire, en tournant à rebours la roue d'un orgue de Barbarie, nous ne reconnaissons pas l'air familier du *Trouvère* ; la suite de sons que nous entendons est tout autre chose ; ce n'est pas l'air du *Trouvère* renversé ! C'est que, dans un air de musique, notre oreille enregistre, non pas seulement les notes successives, mais le passage de chacune d'elles à la suivante, ce qui correspond à la vitesse d'un mouvement observé par l'œil ; dans l'air que joue l'orgue à rebours, il y a bien la suite des notes en sens inverse, mais avec des passages de chaque note à la suivante, qui ne sont plus les mêmes. Aussi nous n'y reconnaissons rien.

Nous ne saurions reproduire effectivement un phénomène « inverse » d'un autre. Notre principe d'évolution ne souffre

pas d'exception ; le monde ne revient pas en arrière ; le temps s'écoule toujours dans le même sens, ce qui serait la définition même du Temps, si on pouvait définir le Temps. Même dans le cas où le mouvement inverse semble le plus parfaitement réalisé, comme dans le cas d'un pendule qui, à bout de course, revient sur lui-même, il n'y a jamais répétition intégrale des états successifs de mouvement primitif. Il y a toujours des causes qui précèdent les effets et ne sauraient leur succéder. Nous connaissons des transformateurs dont les résultats sont inverses. Une machine à vapeur transforme de la chaleur en mouvement ; telle autre machine transforme du mouvement en chaleur ; mais ces machines sont différentes. Si elles étaient identiques, elles fonctionneraient identiquement. Je suppose que nous les saisissons toutes deux à un moment où elles fonctionnent entre une même provision de chaleur et une même provision de mouvement : elles ne sont pas identiques au moment considéré, puisque, la première augmentant la provision de mouvement aux dépens de la provision de chaleur, la seconde fait le contraire ; dans un transformateur quelconque, c'est toujours le courant d'énergie descendante qui est la cause, le moteur ; toute augmentation d'une provision d'énergie est un résultat.

***

L'homme occupant une place définie dans l'échelle des phénomènes, tous les phénomènes ont des dimensions par rapport à lui ; il connaît, de différentes manières, les différentes parties de l'activité totale ; c'est pour cela qu'il doit parler de différentes espèces d'énergie. Mais on peut donner une certaine unité au langage en comparant à un même phénomène toutes les manifestations de l'activité universelle. C'est ce que l'on a fait déjà en représentant par des mouvements les phénomènes thermiques, chimiques, etc. Les considérations précédentes nous ayant montré l'importance des différences de niveau, de température, de potentiel, dans les écoulements d'eau, de chaleur, d'électricité, nous pouvons trouver avantage à comparer directement à quelque chose d'unique toutes les différences mesurables dans chaque espèce d'énergie. La tension d'un ressort nous fournira un bon modèle, et qui fera image.

Une petite quantité d'énergie calorifique, ayant devant elle la possibilité d'une grande chute de température, se représentera par un petit nombre de ressorts fortement tendus, tandis qu'une grande quantité de la même énergie, dans un système où une petite chute de température est seule possible, se représentera par un grand nombre de ressorts faiblement tendus. Cette comparaison empêchera de considérer comme équivalentes des quantités d'énergie calorifique qui, mesurées en unités de chaleur, sembleraient égales.

Ainsi, quand une petite quantité de chaleur chaude se répartit par conductibilité dans un corps volumineux et s'y refroidit, la même quantité de chaleur sera représentée d'abord par un petit nombre de ressorts fortement tendus, puis par un plus grand nombre de ressorts tendus plus faiblement. A un point de vue au moins, il n'y aura pas équivalence. L'intérêt de cette comparaison avec des ressorts est de nous empêcher d'oublier le principe général d'évolution ; nous savons bien, en effet, qu'un ressort se détend toujours et ne se tend pas de lui-même ; c'est là une figuration expressive du sens fatal de l'écoulement des énergies.

Donc, dans tout système contenant des provisions d'énergie mécanique, thermique, électrique, etc., nous verrons un certain nombre de ressorts tendus ; l'un d'eux, que nous appellerons ressort hydraulique, représentera une chute possible d'eau, une différence de niveau entre une provision d'eau et un endroit où elle pourra tomber ; le ressort thermique indiquera une chute possible de température entre une source chaude et une source froide vers laquelle peut s'écouler le calorique, etc. Notre principe général d'évolution nous apprend que, dans un système ainsi représenté, un phénomène ne peut commencer que par la détente d'un ressort.

Mais un autre principe, également général, celui de la conservation de l'énergie, nous apprend que, si un ressort quelconque se détend quelque part, il doit se tendre, là ou ailleurs, un ou plusieurs ressorts dont les tensions acquises équivalent, à un certain point de vue, à la tension perdue par le premier. Ces tensions acquises sont le résultat de transformateurs tant naturels qu'artificiels dont le monde est plein : l'énergie, qui s'écoule, ne peut pas ne pas tendre des ressorts.

Si cette énergie transformée est, à un certain point de vue, équivalente à la première, elle en diffère aussi par certains côtés. Je verse un litre d'eau à 60° dans un litre d'eau à 30°; tant qu'il n'y a pas eu déperdition de calorique par conductibilité, cela me fait deux litres d'eau à 45°. Le ressort thermique du premier litre s'est détendu de quelque chose qui correspond à 15°; celui du second litre s'est, en revanche, tendu du même quelque chose; il y a, à ce point de vue, équivalence. Sommes-nous sûrs pourtant que deux litres à 45° nous permettent d'exécuter les mêmes choses qu'un litre à 30° et un à 60°? Évidemment non. Un corps à 46° par exemple aurait pu recevoir de la chaleur du litre à 60°; il n'en saurait tirer des deux litres à 45°, du moins directement. Là où il y a équivalence au point de vue de la conservation de l'énergie, il n'y a pas identité dans la manière dont cette énergie peut s'écouler ou se transformer. C'est ce qu'on exprime en disant que la totalité de l'énergie s'est conservée, mais que la quantité d'énergie utilisable a pu se modifier.

Pour savoir ce que peut fournir comme travail un ensemble de ressorts, il faut connaître, non seulement la quantité totale de tension des ressorts, mais le degré de tension de chacun d'eux.

Le principe de Carnot s'oppose à ce que, « dans une forme donnée d'énergie », un ressort plus tendu reçoive, de ressorts moins tendus, une augmentation de tension. Mais il ne s'y oppose pas du moment que des transformateurs entrent en jeu. Avec une chute d'eau à Chamounix, on peut élever des fardeaux sur le mont Blanc. Seulement, là où il y a transformateur, il y a toujours déperdition. Une quantité de chaleur qui s'est refroidie en se répandant dans un corps, ne pourra jamais, par ses propres moyens, actionner des transformations capables de nous restituer toute la quantité de chaleur primitive à la température primitive; il y aura toujours des pertes; il y aura toujours une partie de l'énergie première qui, toutes choses égales d'ailleurs, se retrouvera finalement sous forme de ressorts moins tendus. Toutes les transformations s'accompagnant d'une déperdition de tension, il est impossible que notre monde se retrouve jamais identique à ce qu'il a été précédemment, — pourvu qu'il ne reçoive rien de l'extérieur!

Mais qu'est-ce qui est extérieur à notre monde? Toutes les spéculations philosophiques qu'on voudrait tirer du principe de Carnot au sujet de l'avenir du monde sont des rêves sans consistance.

Dans chaque forme d'énergie, l'écoulement sans transformation a pour résultat l'établissement d'un équilibre à un niveau moyen, intermédiaire aux deux niveaux primitifs. Si les diverses formes d'énergie étaient vraiment distinctes, vraiment séparées les unes des autres, une médiocrité désolante serait la conséquence fatale de tous ces établissements d'équilibre; il finirait par ne plus se manifester dans le monde, ni une différence de température, ni une différence de potentiel électrique, ni une différence d'altitude. Il n'y aurait plus aucune tension.

Heureusement, les divers compartiments dans lesquels l'homme a artificiellement catalogué les diverses formes d'énergie sont tellement liés les uns aux autres, que tout ressort, en se détendant dans un compartiment, augmente fatalement la tension dans les compartiments voisins. Les écoulements sans transformation uniformisent; mais les transformations créent à nouveau de la diversité. Il y a les pertes dans le rendement; il y a les productions de chaleur, de cette forme d'énergie moyenne qui résulte toujours d'une partie au moins des énergies transformées. Ainsi, non seulement, dans chaque forme d'énergie, les écoulements produisent des uniformisations de niveau, de potentiel, de température; mais encore, à chaque transformation, il y a une partie de la provision qui passe à la forme moyenne d'énergie, la forme chaleur. Les physiciens appellent la chaleur de l'énergie dégradée; je ne sais jusqu'à quel point cette appellation est justifiée. Quoi qu'il en soit, à mesure que la chaleur se refroidit, elle devient plus difficilement utilisable comme productrice de travail, puisqu'il faut toujours trouver une source froide, plus froide que la source chaude.

Il y a encore autre chose, que nous constatons sans nous l'expliquer. Une moyenne s'établit entre deux réservoirs d'une même espèce d'énergie, par écoulement de l'énergie la plus haute vers l'énergie la plus basse, « pourvu qu'il n'y ait pas d'obstacle entre les deux réservoirs »; l'amorçage est nécessaire

dans tous les cas où il se présente un obstacle initial. Pour un très grand nombre de phénomènes, sinon pour tous, les obstacles qui s'opposent aux écoulements naturels d'énergie augmentent à mesure que la température baisse. Cela est manifeste, par exemple, pour les réactions chimiques. Nous voyons côte à côte, près de nous, des corps différents, entre lesquels, à une température plus élevée, s'établirait un équilibre, mais qui, à la température actuelle du globe, semblent s'ignorer. Le charbon combustible repose en paix dans l'air comburant, jusqu'à ce qu'une élévation de température produise l'amorçage d'un incendie. Dans la lune, astre mort et froid, coexistent peut-être des corps qui, grâce à un amorçage convenable, produiraient des réactions terribles. La radioactivité n'est pas la seule source d'étonnement que nous réserve l'avenir. Nous découvrons sans cesse de nouvelles sources d'énergie; que de ressorts cachés qui ne demandent qu'à se détendre et qui n'en ont peut-être pas eu l'occasion! Le radium aurait failli renverser tous les principes, si les principes, formulés par l'homme d'après l'étude de ce qu'il connaît, avaient la prétention de réglementer ce qu'il découvrira plus tard.

*
* *

De toutes les activités naturelles, aucune ne nous intéresse plus vivement que les phénomènes vitaux; les principes que nous venons d'étudier en physique nous frapperont d'autant plus qu'ils trouveront une application en biologie; je crois qu'ils expliquent la vieillesse.

Chez les animaux et les végétaux supérieurs, une cause évidente de vieillissement est l'encroûtement progressif des tissus vivants, leur envahissement par des accumulations de substances inertes. Mais ce phénomène ne se produit pas chez les espèces inférieures qui se composent d'une seule cellule et se multiplient par bipartitions successives. Et cependant, même dans ces espèces, la nécessité du rajeunissement sexuel au bout d'un certain nombre de générations, indique bien qu'il s'y produit un phénomène de vieillissement. Ce phénomène, qui se retrouve, superposé à l'encroûtement, dans les tissus des

êtres supérieurs, il sera plus facile à expliquer dans le langage imagé des ressorts tendus; de fait, il y a dans les mécanismes vitaux, des particularités qui ne se peuvent comparer qu'à des tensions de ressorts.

J'ai déjà indiqué dans cette *Revue* la structure colloïde des protoplasmas en train de vivre. Dans les corps colloïdes, les particules se trouvent, les unes par rapport aux autres, dans un état d'équilibre qui résulte de deux tendances antagonistes, l'attraction due aux forces de cohésion, et les répulsions électriques. C'est bien là la plus parfaite image du ressort qu'un obstacle maintient tendu. Un colloïde quelconque, même non vivant, vieillit : il change sans cesse au point que, pour étudier les colloïdes préparés dans les laboratoires, il faut tenir compte de la date de leur préparation, de leur âge. Souvent, ce vieillissement modifie le milieu dans lequel s'est dissipée l'énergie du colloïde jeune. Tel un diapason qui vibre s'éteint petit à petit en communiquant son mouvement sonore à l'air ambiant; l'amplitude de ses vibrations diminue progressivement (c'est la tension du ressort), au cours de ces phénomènes de résonance; mais son rythme se conserve et se transmet. De même, un corps chaud transmet sa chaleur à l'ambiance en se refroidissant (diminution de la température; détente du ressort thermique).

Chaque diapason transmet sa note spéciale au milieu sonore; de même, chaque colloïde transmet à l'ambiance quelque chose de particulier qui le définit par rapport aux autres colloïdes. Mais nous ne connaissons que dans certains cas les résonateurs spécifiques d'un colloïde donné : par exemple, la présure se reconnaît à ce que sa résonance fait cailler le lait. On appelle diastase tout colloïde pour lequel nous connaissons un résonnateur spécifique.

Un protoplasma vivant peut être considéré comme une superposition d'un certain nombre de colloïdes définis, ayant chacun sa résonance spéciale. Toutes ces résonances, se manifestant dans le milieu, sont ce qu'on appelle les activités spécifiques du protoplasma considéré. Chose admirable et mystérieuse, par laquelle, d'ailleurs, la vie se caractérise par rapport à la mort, le résultat de cette superposition d'activités colloïdales est l'augmentation de la quantité primitive de

substance vivante avec ses propriétés premières : c'est ce qu'on appelle l'assimilation ou vie élémentaire manifestée. Le corps vivant assimile les éléments du milieu, les rend semblables à lui-même, en fait de nouveaux résonnateurs qui, à leur tour, font résonner l'ambiance suivant leur rythme spécifique. Il semble donc que la vie commencée doive se prolonger indéfiniment. Mais les ressorts se détendent!

De même que, dans une machine thermique, il y a détente du ressort chaleur, de même, dans une machine vivante, il y a détente du ressort vital. Cette détente se manifeste quelquefois par un ralentissement progressif dans la multiplication des cellules : chez les animaux supérieurs, les divisions cellulaires sont beaucoup plus fréquentes dans l'embryon jeune que dans l'être grandi. L'énergie vitale, s'écoulant de l'œuf vers toutes les cellules nouvelles qui en dérivent par assimilation, subit une détente progressive. Si deux énergies vitales sont en présence, il y a lutte, et l'écoulement d'énergie se fait de la plus tendue à l'autre, qui est assimilée par la première. La vieillesse est la détente progressive de l'énergie vitale.

Mais, de même que, par une action chimique ou mécanique, la chaleur détendue peut, partiellement au moins, se trouver ramenée à sa tension initiale, de même, sous l'influence de causes dont la plupart nous échappent encore, un rajeunissement subit peut se produire chez des éléments vieillis. Le mystérieux cancer est le résultat du rajeunissement accidentel d'une cellule à ressorts détendus, qui, brusquement, recommence à proliférer avec une énergie nouvelle. Ce rajeunissement est-il dû à un microbe en symbiose? à une cause physique? à une diastase? Nous l'ignorons encore; mais il est réel, et ses effets sont terribles.

Un autre rajeunissement, celui-là normal et familier, c'est le rajeunissement qui provient de l'union de deux éléments antagonistes, appelés l'un mâle, l'autre femelle. On a cru longtemps que ce phénomène sexuel était l'apanage des êtres supérieurs; depuis quelques années il devient évident que, même chez les espèces unicellulaires, la vie ne saurait se continuer indéfiniment par de simples bipartitions. C'est Maupas qui, le premier, a appliqué le mot de rajeunissement à l'acte sexuel chez les Infusoires.

Dans les espèces élevées en organisation, le rajeunissement n'est pas possible pour tous les tissus. Les muscles, les nerfs, les os, sont condamnés à la décrépitude progressive. Seuls, les éléments dits sexuels peuvent être le siège d'un recouvrement de tension vitale. Ils le sont d'ailleurs d'une manière étrange; ils commencent par mourir! Seulement, ils meurent de telle façon que l'un d'eux attire l'autre. Cette attraction, source d'énergie, peut tendre des ressorts : l'élément mâle, introduit par elle dans l'élément femelle, réalise un œuf fécondé dont tous les ressorts sont tendus; de même le zinc et le cuivre d'une pile électrique, incapables l'un et l'autre de produire un courant, déterminent, si on les plonge dans un même liquide acidulé, une différence de potentiel.

Des expériences récentes ont montré que l'on peut, par un autre procédé, rajeunir un élément vieilli. Lœb, puis Delage, en trempant dans des solutions convenables un ovule en train de mûrir (ou de mourir; c'est tout un), ont constaté que cet ovule moribond recouvre une nouvelle jeunesse, ni plus ni moins que s'il avait été fécondé par un élément mâle.

Nous ne savons rien encore du mécanisme de ce rajeunissement artificiel; il se produit quelquefois dans la nature, et l'on dit alors qu'il y a parthénogénèse (enfantement des vierges). Qui sait si l'on n'arrivera pas un jour à redonner, par un procédé analogue, une tension nouvelle aux muscles fatigués des vieillards? on aurait ainsi guéri la vieillesse individuelle, à moins qu'on ne fasse seulement naître un cancer mortel.

Le rajeunissement actuellement connu, n'est pas personnel; il est spécifique; il fait succéder un être nouveau à un être vieilli. Il n'accomplit pas le miracle, contraire au principe de Carnot, de la fontaine de Jouvence. Le nouvel être, qui provient d'un œuf fécondé, se trouve muni de ressorts tendus, prêt à accomplir une nouvelle série d'assimilations avec détente progressive, jusqu'à ce qu'arrive la vieillesse débile et la mort, à moins qu'un nouveau rajeunissement tende de nouveau les ressorts de la vie.

FÉLIX LE DANTEC

# LA PEUR DE L'AMOUR[1]

## IX

D'un doigt, Marcel Renaudier feuilletait un gros livre étalé sur le parapet du quai Malaquais. Les grandes pages cédaient sous son pouce avec un bruissement sec et se succédaient sous ses yeux. Peu à peu, le doigt de Marcel s'engourdissait. Il faisait froid. On était à la fin de novembre. Un vent aigre soufflait dans un ciel ensoleillé dont la lumière était légèrement brumeuse et où l'on sentait les approches de l'hiver parisien.

Marcel Renaudier avait glissé une main dans sa poche; de l'autre, il continuait à examiner le volume. Mais, si le bouquiniste qui rôdait derrière son dos lui avait demandé le titre de l'ouvrage et de quelle matière il traitait, Marcel n'aurait su que répondre, car ses yeux étaient distraits et sa pensée errante. Au delà du parapet il apercevait la Seine, où deux bateaux-mouches se croisaient. Un remorqueur sifflait à l'écluse de la Monnaie. Sur l'autre rive, à travers les arbres dépouillés se dressait la masse grisâtre du vieux Louvre.

Marcel se rappelait qu'il avait voulu entrer au Musée, mais qu'il l'avait trouvé fermé, car on était un lundi, et il avait continué sa promenade par le Pont des Arts. C'était pourquoi, oisif et sans but, il s'était attardé devant cet in-folio qu'il venait

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1906.

de compulser et dont il touchait encore la reliure usée et poudreuse. Machinalement, il souleva le plat qu'il avait laissé retomber. En magnifiques caractères noirs et rouges, au-dessus d'une superbe marque de libraire et disposé comme une inscription ou comme une épitaphe, le titre indiquait un ouvrage de médecine du XVII^e siècle.

Ce vieux livre n'était-il pas instructif, en son abandon en plein vent, sur ce parapet? Antique traité qui contenait sans doute le résultat de longues recherches, le fruit du labeur de toute une vie! Celui qui l'avait composé jadis avait étudié, comparé, observé; il avait usé ses yeux, fatigué sa main pour offrir à la postérité ce monument de son savoir. Peut-être même ce soin lui avait-il valu l'estime de son temps. Ses préceptes s'étaient transmis de bouche en bouche, sa vérité avait été la vérité, puis d'autres opinons s'étaient formulées et s'étaient établies, et les siennes étaient devenues quelque chose de stupide, de ridicule et de burlesque dont la sottise avait de quoi amuser le moindre carabin d'aujourd'hui.

Tel est donc le résultat dérisoire des efforts humains! Ce bouquin de rebut en était une preuve lamentable. Un sourire mélancolique passa sur les lèvres de Marcel Renaudier : son père avait raison, une fois de plus... Le souvenir de son père le rembrunit et il courba les épaules comme sous un poids soudain. Il releva frileusement le col de son pardessus et reprit sa route. Une inquiétude aiguë et vague le tourmentait. Ce n'était pas seulement le chagrin ni le sentiment de l'inutilité de la vie qui l'accablait : ces fardeaux-là, il commençait à en avoir l'habitude. Il sentit à sa tristesse une cause différente, mais obscure et délicate, qu'il ne voulait pas s'avouer, et, nerveusement, il pressa le pas.

Tout à coup, il s'arrêta presque, Il s'approcha de nouveau du parapet. L'eau coulait lente et pâle. Il la regardait sans la voir. Il voyait une église illuminée et pleine de monde. L'orgue tonnait; le Suisse heurtait les dalles de sa hallebarde. Un cortège s'avançait, mademoiselle Roissy au bras de M. de Valenton. Leur mariage se célébrait aujourd'hui à Saint-Louis-d'Antin. On était un lundi, le lundi 29 novembre.

Brusquement, il quitta le parapet. Le vent lui glaça la figure. Marcel pivota sur ses talons pour éviter la bise et se remit à

marcher. La pensée de ce mariage, tout à l'heure latente dans son esprit, s'y déclarait. M. Roissy lui avait annoncé l'événement dans les derniers jours d'octobre, s'excusant de ne pas venir le lui apprendre lui-même, — mais ils avaient tant de courses et d'occupations, sa fille Juliette et lui! — Marcel Renaudier n'avait été qu'à moitié surpris de la nouvelle. Certaines paroles de M. Roissy et de sa fille l'y avaient préparé... Juliette avait hésité, mais elle avait fini par consentir. M. de Valenton était vieux, mais il était riche et sa fortune assurait à mademoiselle Roissy la sorte d'existence qu'elle avait souhaitée. M. de Valenton pouvait être, malgré son âge, un compagnon agréable. Sa vieillesse élégante pouvait plaire. Sans doute, Juliette ne l'aimait pas, mais, à défaut d'amour, elle aurait le luxe et tous les agréments d'une vie large et gaie. Quant à M. de Valenton, il agissait en épicurien : Juliette embellirait de son frais visage les dernières années d'un mari dont elle animerait le foyer par ses grâces parées. Tous deux étaient probablement d'accord sur ce qu'ils attendaient l'un de l'autre. Et Juliette Roissy avait accepté de devenir madame de Valenton.

Et cependant il y avait eu lutte en elle, entre son intérêt et quelque chose d'autre... A ce point de ses réflexions, Marcel Renaudier passait outre, mais des images remplaçaient ses pensées. Il se souvenait de Juliette couchée dans l'herbe, auprès du canal, il se la rappelait dans la voiture où elle l'avait reconduit à la gare. N'eût-on pas dit qu'elle tentait une chance suprême de se sauver d'elle-même, qu'elle implorait secours, qu'elle demandait pitié pour sa jeunesse? Ah! qu'elle était belle!... Et Marcel Renaudier revit, devant sa fenêtre des Aulnaies, la corbeille de fruits offerte, dans le soleil, au bout de la gaule oscillante. O fruits d'été dans la lumière du matin!... Mais il n'en avait su goûter la saveur, et Juliette avait eu raison de lui lancer le noyau de la pêche, accompagné de la moquerie de son rire!...

Il avait traversé la chaussée et longeait les boutiques des antiquaires et des marchands d'estampes, en songeant à mademoiselle Roissy et à M. de Valenton. Et ce Bernard d'Argimel!... Sa situation, par ce mariage, se trouvait délicate. M. de Valenton avait assez fait pour lui et le jeune homme lui devait des ménagements et de la reconnaissance; néanmoins il était

atteint en sa prérogative d'héritier présomptif. Mademoiselle Roissy, maintenant madame de Valenton, aurait à compter avec M. d'Argimel, et leurs relations, quoique courtoises, risquaient fort de n'être pas très cordiales... Marcel en éprouva un léger plaisir. M. d'Argimel lui inspirait une instinctive antipathie.

Marcel Renaudier s'était arrêté à la devanture d'un marchand d'antiquités. Dans la glace d'un miroir ancien, il s'apparut. Comment pouvait bien être ce M. d'Argimel? laid? beau? Marcel se regarda. Sa moustache était noire et fine et ses yeux bruns n'étaient pas sans douceur. Il ressemblait à son père.

Le deuil qu'il en portait lui avait servi de prétexte pour ne point assister à la cérémonie d'aujourd'hui. Il avait écrit à M. Roissy afin d'excuser son absence, le priant de transmettre ses compliments et ses vœux à Juliette et à M. de Valenton. Il avait joint à sa lettre un cadeau pour mademoiselle Roissy. C'était une eau-forte de Cyrille Buttelet, une vue de Venise. Elle représentait un aspect des *Zattere*, et c'était une pièce fort rare. Il était allé lui-même la déposer à l'Hôtel Rivoli d'où M. Roissy avait daté sa dernière lettre, mais le portier lui avait dit que M. Roissy habitait maintenant rue des Mathurins, chez M. de Valenton. Il s'y était rendu. La vaste cour, la proportion imposante de la demeure le frappèrent, et, tout en remettant le paquet au concierge, il avait examiné la façade de l'hôtel. C'était là qu'allait vivre désormais Juliette Roissy!...

C'était là qu'elle était rentrée aujourd'hui, en revenant de l'église. Sa robe blanche avait traîné sur l'épais tapis du perron. Elle avait répondu aux félicitations, debout et souriante, au seuil de cette existence nouvelle dont elle avait désiré le luxe et les plaisirs... Soudain, Marcel Renaudier pensa à cette petite bacchante de Clodion dont M. de Valenton avait parlé, un soir, aux Aulnaies, et qui ressemblait, avait-il dit, à mademoiselle Roissy. N'était-ce pas un peu comme un élégant bibelot qu'il introduisait chez lui cette jeune femme, comme une statuette vivante, dont il s'amuserait à parer de bijoux les douces épaules et le cou gracieux?... Et Marcel ferma les yeux en face de cette vision qui lui faisait sentir son abandon et sa solitude. En les rouvrant, il aperçut dans le petit miroir ses habits de deuil. Il serait, désormais, toujours vêtu ainsi.

Il fit quelques pas, la tête basse. Maintenant il évoquait un autre couple. Eux aussi échangeaient des anneaux. C'était un jour de printemps. On n'était pas habillé comme à présent, les vêtements étaient d'une autre mode. C'était en 1872; Paul Renaudier, le brillant écrivain, épousait Hélène Divon, l'exquise comédienne. Ils s'étaient rencontrés, ils s'aimaient, ils se mariaient... Les vieux journaux que l'on conserve à la Bibliothèque Nationale racontaient le détail de la cérémonie, et Marcel les y avait lus bien souvent. Ils donnaient l'heure, le lieu, les toilettes, le nom des assistants et celui des témoins, dont l'un avait été Gustave Flaubert. Tout le Paris artistique et littéraire de l'époque était venu offrir ses vœux au spirituel « Guy de Valville » et à la délicieuse Hélène Divon.

Hélène Divon, sa mère!... Marcel ne la connaissait que par une des premières eaux-fortes de Cyrille Buttelet, où le peintre l'avait représentée en son rôle de la Clémentine de l'*École des Sots*. Que de fois, au Cabinet des Estampes, Marcel avait demandé le carton qui contenait l'œuvre gravé de Cyrille Buttelet! Quand on le lui avait confié, il se recueillait un moment, puis il l'ouvrait et il feuilletait les précieuses pièces, lentement, lentement, jusqu'à ce que sur le papier un visage lui sourît. Alors longtemps il le contemplait, il contemplait les grands yeux, la bouche petite, le nez fin, toute la charmante figure, si tendre, si douce, de celle qui avait été sa mère. Quelle faiblesse, quelle légèreté en cette jeune femme! Comme elle devait peu vouloir! Comme elle avait dû être peu responsable d'elle-même, des malheurs qu'elle avait causés, de ceux qu'elle avait soufferts!... Et, les doigts tremblants, Marcel continuait à feuilleter le carton prestigieux sans plus rien voir des délicates merveilles qu'il présentait : silhouettes fixées d'une pointe hardie, paysages d'arbres, d'air, de pierre et d'eau, aspects de Londres, coins de Paris, vues de Venise, fantaisies innombrables d'un art original, minutieux et subtil...

Marcel Renaudier s'était arrêté de nouveau et avait tressailli en sa rêverie. Derrière la vitre d'une devanture, un visage le regardait, un visage familier, ce doux visage si doucement gravé par Cyrille Buttelet. C'était bien la séduisante et douloureuse image de celle qui avait fait verser tant de larmes. Elle portait le costume de ce rôle de l'*École des Sots* où Paul Renau-

dier l'avait connue et aimée : une robe décolletée en carré dont l'étoffe légère était si patiemment, si amoureusement rendue! La pointe de l'artiste avait caressé la ligne onduleuse des bras nus et les mains, dont l'une tenait la souple tige d'une rose, — la rose qu'à la fin de la pièce elle effeuillait avec tant de grâce langoureuse et dont chaque pétale tombé soulevait des applaudissements.

Marcel Renaudier songeait. Un rapprochement se faisait, dans son esprit, entre cette fleur de comédie et cette fleur fraîche que Paul Renaudier faisait renouveler chaque matin dans le petit vase de cristal posé devant lui sur son bureau... N'était-elle pas là, cette rose, pour rappeler sans cesse au malheureux le souvenir de sa folie? — car c'en est une de croire au bonheur et à l'amour. — N'était-elle pas l'emblème odorant et épineux de son illusion d'une heure, et, quand elle s'effeuillait sous ses yeux, ne l'avertissait-elle pas de la saignante erreur de sa vie et ne lui donnait-elle pas la muette leçon de son mensonge périssable et parfumé?... Et, brusquement, Marcel Renaudier sentit son cœur se durcir en une volonté de solitude et de renoncement. Non, il n'essaierait pas comme son père de cueillir la fleur perfide. Et pourtant elle semblait bien tentante, balancée au geste nonchalant de l'élégante dame qui le regardait à travers la vitre, comme elle avait regardé celui qui s'était laissé prendre au prestige de sa beauté.

Le carillon de la sonnette du magasin le fit sursauter. Machinalement, Marcel avait ouvert la porte. Le marchand s'avançait à sa rencontre. Il s'entendit lui demander le prix de l'eau-forte de Cyrille Buttelet. Un violent désir lui faisait battre le cœur de posséder le portrait de sa mère, de l'emporter, de l'avoir à lui.

Le marchand avait retiré l'épreuve de la devanture. Ses lunettes relevées sur son front, il approchait de ses yeux la large feuille de papier de Hollande, et dit un chiffre.

— Ce n'est pas cher, monsieur. La pièce est de toute rareté. La « Dame à la Rose », nous ne la voyons pas souvent passer en vente.

Comme Marcel Renaudier donnait son adresse afin qu'on lui envoyât l'eau-forte, car il n'avait pas sur lui l'argent nécessaire, le marchand, tout en écrivant, détourna la tête

pour dire à un commis qui traversait la boutique, un rouleau sous le bras et son chapeau à la main :

— Dites donc, Anatole, vous n'avez pas oublié les deux Canaletto, pour M. Antoine Fremaux? Bien!... Monsieur, la « Dame à la Rose » sera chez vous ce soir.

Marcel Renaudier salua et sortit. Quelques gouttes de pluie tombèrent : il se dirigea rapidement vers la rue de Valois.

## X

Marcel Renaudier avait déjeuné chez Cyrille Buttelet, rue du Bac, et rentrait chez lui. Cyrille Buttelet l'avait invité dès son retour de Venise, qu'il avait quittée au commencement de décembre après y avoir passé la fin de l'été et tout l'automne. L'hiver, il restait à Paris : c'était sa saison de grand travail. Il exécutait alors plusieurs portraits, chèrement payés, mais d'une maîtrise admirable et qui valaient les hauts prix qu'il en exigeait. Les portraits de Buttelet avaient assuré sa réputation et fait sa fortune. Il se distrayait de ce labeur, qui l'intéressait, mais qui parfois aussi l'ennuyait un peu, par quelques études de nu. Devant le modèle, il se retrouvait le Buttelet d'autrefois, plus libre, plus hardi, le Buttelet des eaux-fortes qui avaient établi son renom, le Buttelet de Londres, où, après quelques essais de jeunesse influencés de préraphaélitisme, il avait peint ces paysages de la Tamise londonienne qui avaient commencé à faire connaître son talent.

Maintenant, ce n'était plus guère qu'à Venise que Cyrille Buttelet redevenait paysagiste. De chacun de ses séjours il rapportait un certain nombre de petites planches et de petites toiles où il s'était amusé à fixer au trait ou en couleur quelques-uns des aspects de cette ville si singulière. Il en abandonnait à d'autres les perspectives illustres et il se contentait d'en noter d'une façon rapide quelques coins plus humblement pittoresques. Ces esquisses discrètes, à la fois mystérieuses et vraies, disaient la vie intime de la cité, son charme secret. Il suffisait de peu de chose à Cyrille Buttelet pour en faire un chef-d'œuvre. Les marches d'un escalier, la margelle d'un

puits, la devanture d'une boutique, un rideau ocre à une fenêtre de marbre sculpté, la saillie d'un balcon, la terrasse aérienne d'une *altana*, quelques cheminées se détachant sur le ciel, c'était assez. Pour être mieux en contact avec la ville qu'il aimait, il avait fini par acheter un palais, le palais Aldramin, à San Trovaso, séduit par la beauté de sa façade caduque et par la coquetterie de son jardin mélancolique.

Cet achat, d'ailleurs, l'avait mené loin. Le palais Aldramin tenait debout par miracle et il avait fallu en changer les pilotis. Cyrille Buttelet racontait volontiers le détail de l'opération. Elle lui fournissait mille anecdotes sur les architectes et les ouvriers italiens, si adroits, si négligents, sur les maçons, les menuisiers, les fumistes, et sur les marchands de curiosités à qui il avait eu affaire lorsque, le palais Aldramin consolidé, il s'était agi de le meubler d'une façon digne de ses vastes salles et de sa façade lombardesque où s'épanouissaient des disques de serpentin rose et vert.

Justement, le jour où Marcel Renaudier déjeunait rue du Bac, le peintre avait reçu une lettre de son architecte de là-bas, le signor Carlozzi, concernant un escalier ancien que Cyrille Buttelet voulait faire transporter au palais Aldramin. Cet escalier appartenait à plusieurs propriétaires, car la propriété est fort divisée à Venise, et cette communauté de possession était la cause de difficultés probablement insolubles, mais dont la cocasserie égayait fort Cyrille Buttelet. A table, il avait expliqué à Marcel Renaudier ses vicissitudes d'acquéreur.

La salle à manger était l'endroit le plus agréable du logis de Cyrille Buttelet. Les murs étaient laqués de blanc, rehaussé de bleu turquoise. A chaque bout, sur deux dressoirs, des potiches de la Chine, bleues et blanches, s'effilaient ou s'arrondissaient avec une grâce délicate ou une lourdeur élégante. Un lustre japonais pendait du plafond. Il était en bronze et figurait un filet de pêche que l'on relevait plein d'algues, de coquilles, de poissons. Sur le parquet était étendue une natte d'une extrême finesse. Il faisait très chaud dans cette pièce, car Cyrille Buttelet craignait le froid. Au dehors, par les larges vitres, les branches nues du jardin dessinaient sur le ciel leur sécheresse craquante et gelée.

Tout en mangeant et en discourant, Cyrille Buttelet avait remarqué la tristesse préoccupée de Marcel Renaudier, son manque d'appétit, son air de fatigue et de distraction, et il avait menacé amicalement le jeune homme de lui envoyer le docteur Sarrian ; mais, devant sa contrariété visible, il n'avait pas insisté et avait changé de sujet de conversation. « Il avait séance à une heure et demie... Depuis qu'il faisait des portraits, il avait constaté que l'immobilité forcée des longues poses finit par rendre bavards les plus taciturnes. Les plus réservés sont pris d'un besoin irrésistible de parler des autres et d'eux-mêmes. Il y avait là vraiment un phénomène curieux qu'il ne s'expliquait pas. Que de confidences étranges il avait entendues à ces séances qui pendant des heures lui livraient un homme ou une femme, seul à seul, en une énervante oisiveté! Par exemple, ce n'était pas toujours beau, ce qu'on apprenait ainsi... »

— Oui, la vie est laide! — avait répondu Marcel Renaudier.

— Non, mon cher Marcel, ce n'est pas elle qui est laide! avait reparti Cyrille Buttelet en se levant de table. Ce qui est laid, c'est ce que la plupart des gens en font... Ah! les malheureux! Et dire qu'il y a la lumière et la couleur, les sons, les lignes, les odeurs, les formes des êtres et des choses!... Tout cela vaut la peine de vivre, jeune Marcel!

Il marchait de son pas saccadé sur la natte fine et silencieuse, autour de la table couverte de linge, de porcelaine, de cristaux et d'argenterie, et son regard vif allait de l'éclair prismatique d'une carafe au luisant d'une coupe, tout en considérant avec complaisance la souple Annina qui plaçait sur le dressoir le plateau à café, en épiant Marcel Renaudier du coin de l'œil.

— Vous voyez, mon cher, que j'ai ramené encore cette fois Annina à Paris, et Bettina aussi. C'est un dernier essai. A la première dispute, je les réexpédie à Venise, sans réplique... Elles sont assez sages, jusqu'à présent. N'est-ce pas, Annina?

La Vénitienne rit sournoisement, agita les coques gonflées de sa coiffure et disparut avec une légèreté d'oiseau. A la surface des tasses, le sucre remonta en bulles qui s'unirent sur le liquide sombre en une guirlande de perles minuscules. Derrière la vitre, sur la branche sèche d'un arbre, un oiseau sautillait. Buttelet vida sa tasse et tira sa montre. Il soupira.

— Allons! une heure vingt : il faut que je travaille!... Quel dommage que ces dames de Paris ne veuillent pas faire le voyage de Venise pour venir poser!... Au revoir, Marcel, et à bientôt!

## XI

Un jour que Marcel Renaudier flânait sur le quai Malaquais et qu'il était arrêté à la devanture du marchand d'estampes chez qui il avait acheté la « Dame à la Rose », une main le toucha à l'épaule.

Il se retourna.

De sa bouche aux lèvres trop rouges, de ses yeux trop cernés, de son visage féminisé, Antoine Fremaux lui souriait. Marcel ne l'avait pas revu depuis la mort de M. Renaudier. Fremaux lui avait écrit deux ou trois lettres d'Italie qui laissaient toutes entendre sa passion pour la belle comtesse Cantarini. Marcel éprouvait pour Antoine Fremaux la petite curiosité que donne quelqu'un qui vient d'être si amoureusement aimé : il fut déçu.

Antoine Fremaux n'avait point changé. Son corps fluet était enfermé dans une ample pelisse de fourrure d'où ne sortaient que ses mains gantées et sa tête fine et glabre aux regards langoureux. Il parlait toujours avec la même voix douce, insistante, prétentieuse, mais plus voilée encore qu'auparavant. Il avait l'attitude nonchalante et un peu dédaigneuse qui convient au héros d'une aventure extraordinaire. Sa grosse bague gonflait la peau de son gant.

— Ah! mon cher Marcel! j'ai beaucoup pensé à vous.

Il disait cela comme s'il avait eu un mérite particulier à avoir un instant détaché ses pensées du sujet qui valait de les absorber toutes, et il reprit, comme si Marcel Renaudier devait être au courant de ses occupations sentimentales :

— Et vous, mon cher, qu'avez-vous fait?

Marcel Renaudier expliqua brièvement son genre d'existence. Antoine Fremaux écoutait avec commisération. Après un silence, Marcel ajouta qu'il voyait souvent Cyrille Buttelet. Au nom du peintre, Antoine Fremaux fit un geste.

— Mais, mon cher, c'est un barbare que ce Buttelet! Imaginez-vous qu'il a fait réparer le palais Aldramin, le malheureux! Il avait là une demeure admirable, arrivée à ce point de vétusté délicieux qu'atteignent comme par miracle les choses de là-bas, et il l'a fait réparer, et il a voulu un calorifère et un ascenseur. Il prétend habiter à Venise comme à Londres ou à Paris. Je vous le dis, c'est un barbare. Fi!

Et, de toute sa petite figure délicate, Antoine Fremaux prit une expression de dédain; il leva ses yeux aux paupières meurtries :

— Je connais une vraie Vénitienne... et, je puis vous la nommer.... je crois, d'ailleurs, que je l'ai fait déjà dans mes lettres : la comtesse Cantarini. Son palais, mais elle ne souffrirait pas qu'on y touchât! Elle le laisse vieillir, s'en aller pierre à pierre, s'effriter, et cela sans souci des merveilles qu'il contient, tapisseries précieuses, verreries de famille, portraits des doges ancestraux, sans souci d'elle-même. Elle ne désire point à sa beauté d'autre tombeau que la ruine illustre sous laquelle elle sera peut-être un jour ensevelie... Ah! mon cher, c'est une âme héroïque dans un corps divin que la comtesse!

Il ferma les yeux voluptueusement, comme sur une vision trop éclatante :

— Mais votre Buttelet, non!... Et il n'est pas le seul. J'en sais d'autres qui ont fait comme lui. Ils veulent vivre à Venise. Mais à Venise, on n'y vit pas! On y est sa propre ombre. Quand je marche sur les dalles magiques de ses rues, je ne sens plus ma chair. Quand je glisse sur ses eaux, je suis un esprit qui vogue. Être propriétaire d'un palais à Venise, quelle folie! mais c'est rompre le sortilège essentiel de la cité enchanteresse! A Venise, on n'habite nulle part et partout. Quand on la comprend, on la possède tout entière. A Venise, on habite son âme, on demeure dans de l'amour, de la tristesse et du songe.

Il saisit Marcel par le bras :

— Venise, mon cher, il faudrait l'interdire aux vivants, non seulement à ceux qui y établissent leur oisiveté, y installent leur snobisme, mais aussi à ceux que le hasard y a fait naître. On devrait en chasser la vermine humaine qui y pullule, y végète, en trouble le silence de son bruit, l'empeste

de son odeur, y vend, y trafique, y rôde, la souille de ses déjections et la déshonore en ses eaux et son air... Ah! mon cher, je la voudrais, ma Venise, déserte, seule en ses palais croulants, asile de mélancolie et de volupté. Je voudrais qu'errassent en ses canaux ensablés ses noires gondoles vides. Elle ne compterait plus, cité défendue, au nombre des villes réelles : elle n'aurait plus ni clergé, ni magistrats, ni police, ni marchands, ni touristes. Elle serait biffée de toutes les cartes. Elle ne ferait plus partie d'aucun royaume et elle serait sa propre reine en sa dentelle de marbre, en ses ceintures de canaux, en sa changeante robe de lagunes. Oui, et l'on romprait, en signe de délivrance, le pont qui comme une chaîne d'esclave la rattache à la terre. Elle deviendrait la capitale du Pays des Rêves, coupe de silence, vase de solitude, où ne viendraient boire que de rares élus!

Il rajustait sa pelisse et il observait sur le visage de Marcel l'effet de ses paroles étudiées.

— Cependant parfois un grand poète, un couple d'amants illustres auraient le droit de visiter l'Abandonnée. Tout un jour, ils en épuiseraient en une sublime émotion les délices taciturnes. Ce ne serait que par eux que nous saurions que Venise existe encore. Le poète nous l'apprendrait dans ses chants et les amants iraient y concevoir quelque enfant de génie en qui se perpétuerait l'âme divine de la Cité. Ces élus seraient désormais les seuls témoins de sa gloire interdite. Ce voyage serait la plus haute récompense que pût obtenir en ce monde le Génie, la Beauté ou l'Amour!

Il se tut. Marcel Renaudier dit doucement :

— Vous êtes injuste pour Cyrille Buttelet, mon cher Antoine; je vous assure qu'il aime Venise, lui aussi, quoique d'une façon différente de la vôtre.

Antoine Fremaux sourit. Il regardait l'heure au cadran de l'Institut.

— Deux heures! Mon cher, il faut que je vous quitte; mais nous nous reverrons, n'est-ce pas? J'aurai peut-être un service à vous demander. Je crois que je vais écrire quelques-unes des idées que je viens de vous exprimer... Oh! une plaquette de quelques pages... Je vous enverrai l'indication de mon nouveau domicile... Oui, j'ai donné congé de mon apparte-

ment de la rue de Berlin. J'ai loué, à Auteuil, une maisonnette, un *casino*, comme on dit là-bas. Je suis en train de le meubler à la vénitienne... Allons... adieu... à bientôt!

Et, d'un geste de sa main gantée, il adressa à Marcel, en s'éloignant, un salut protecteur et amical.

## XII

— Ah! votre ami voudrait un dessin de moi pour mettre en tête de la petite élucubration qu'il prépare sur Venise?... Eh bien, il l'aura, son dessin, puisque cela semble vous faire plaisir, Marcel... Mais, en attendant, regardez un peu ceci.

Cyrille Buttelet désignait à Marcel Renaudier un certain nombre de panneaux étalés sur une table : Marcel s'approcha.

Chacun d'eux montrait une étude de femme nue, — les unes complètement achevées, les autres simplement esquissées, mais toutes d'un mouvement hardi ou délicat, à la fois familières et nobles. Toutes ces figures séparées formaient comme les fragments d'une frise interrompue. On les eût dites détachées du Parthénon de Tanagra. Elles reliaient Pompéi à Montmartre. Il y avait des Psychés qui tenaient un bougeoir et des Amaryllis ôtant leurs bas. Mimi Pinson y mordait à la grenade de Proserpine et Musette y minaudait dans le miroir de Vénus.

Cyrille Buttelet se mit à rire :

— Diable! ce n'est tout de même pas une de ces petites machines qu'il faudra que je donne à M. Fremaux... Mais, que voulez-vous! cela me délasse des grands portraits... Je vais justement en commencer un aujourd'hui, d'une amie à vous : celui de madame de Valenton, la fille de M. Roissy...

Rapidement, comme les cartes d'un jeu, il empilait les panneaux.

— Oui, elle est vraiment jolie, cette madame de Valenton! Ils sont venus, il y a une semaine, son mari et elle. Il est très bien aussi, M. de Valenton, et c'est un homme d'esprit! Tout de même, il y a entre eux une forte différence d'âge... Bah! il la traite peut-être comme sa fille... Mais non! il a l'air d'en

être amoureux et il a dû faire la folie complète... Le pauvre diable, il m'a touché : c'est que j'arrive à un âge où l'on commence à comprendre ces choses-là... Est-ce que vous voyez souvent cette belle dame, Marcel?

Marcel Renaudier répondit que son deuil et l'existence mondaine de madame de Valenton les éloignaient l'un de l'autre. Il n'avait pas revu, non plus, M. Roissy depuis le mariage de sa fille.

— Roissy! j'ai une vague idée qu'on m'a conté qu'il se remariait... Mais déjeunez donc avec moi et vous direz bonjour à madame de Valenton : nous avons séance à une heure.

Marcel, troublé, s'excusait : Fremaux l'attendait à midi et demi, au restaurant.

— Eh bien, promettez-lui que je lui chercherai quelque chose... Mais pourquoi ne choisiriez-vous pas vous-même?

Cyrille Buttelet, tout en parlant, ouvrait un carton.

Venise revivait sur ces feuilles légères, la vraie Venise, celle qui se cache derrière sa façade d'apparat et de fête, la Venise des palais à l'abandon et des *calli* obscures, la Venise des ponts innombrables et des *campi* déserts, celle où l'on s'égare à suivre un châle drapé sur d'étroites épaules, où des linges pendent aux fenêtres, où des cages se balancent aux balcons, où des jardins laissent apercevoir au-dessus de leurs murs rougeâtres la pointe aiguë d'un cyprès ou la guirlande mauve d'une glycine... De temps en temps, le peintre se penchait et murmurait un nom.

— Ceci, c'est un coin de Chioggia!...

Et Cyrille Buttelet décrivait la ville marine, avec sa vaste rue dallée de marbre, sordide et magnifique, son pont à la courbe héroïque dont la balustrade se termine par des lions accroupis, son port où sèchent des filets, où flottent des nasses à poissons ; Chioggia qui envoie sur toute l'étendue de la lagune ses étranges barques pansues aux voiles d'ocre, décorées de dessins noirs ou rouges, de dessins cabalistiques, comme ceux que l'on distingue sur les ailes de certains papillons ; Chioggia qui, en face de Malamocco, garde les passes de la haute mer, Chioggia...

Marcel Renaudier l'écoutait. Il le regardait rouler une cigarette de cette main nerveuse et fine, habile à rendre les aspects

de la réalité à laquelle ses yeux étaient si délicatement sensibles, — de cette main qui avait peint complaisamment de si voluptueuses nudités et qui, tout à l'heure, allait reproduire sur la toile docile et fidèle le beau visage de Juliette de Valenton...

## XIII

— Monsieur Buttelet est-il chez lui?

La concierge, grosse femme en train d'arroser sur sa table un pot où s'étiolait un aspidistra, poussa un grognement affirmatif.

Marcel Renaudier ferma la porte de la loge. Comme il se retournait, il se trouva soudain face à face avec madame de Valenton.

Elle venait de chez le peintre. Tout en blanc, elle s'appuyait au manche d'une ombrelle fermée. Son visage souriait sous l'ombre d'un grand chapeau. D'une voix heureuse et surprise, elle s'écria :

— Ah! c'est vous, Marcel... Bonjour!

La main qu'elle lui tendait était dégantée. A l'un des doigts luisait l'éclat d'une large émeraude. L'étreinte douce, souple et longue de cette main augmenta son trouble. Il fit le geste de dégager la sienne.

— Ah! sauvage, je vous tiens, et je ne vous lâche plus. Vous baissez la tête. Ah! vous avez raison d'avoir honte!

Juliette de Valenton riait. Ses lèvres découvraient ses dents égales et blanches. C'était toujours la même Juliette; seulement, les joues étaient plus pleines, le menton plus volontaire. Marcel balbutia.

— Vous aurez beau dire, vous êtes un sauvage et un lâcheur. Oui, votre deuil... Ce n'est pas une excuse : vous n'aviez qu'à me faire un signe; je n'ai pas toujours du monde chez moi... Mais vous n'avez pas voulu me voir... et même vous êtes contrarié de me rencontrer.

— Mais non, chère madame! j'en suis très heureux, je vous assure; mais je vis très retiré, très seul... Je savais pourtant que M. Buttelet faisait votre portrait...

— Mon portrait, il n'avance guère... c'est ma faute : je suis un mauvais modèle et je manque souvent la séance. Oh! M. Buttelet est indulgent... Cependant il n'est pas très satisfait de moi, parce que je l'ai averti que je ne pourrai pas poser cette semaine. Ces premières journées de printemps me fatiguent. Aujourd'hui, je serais incapable de rester en place... Soyez gentil, accompagnez-moi au moins jusqu'à ma voiture; je l'ai laissée boulevard Saint-Germain : je déteste cette rue du Bac toujours encombrée... Ce temps est insupportable, vous ne trouvez pas? et je suis rompue. Ah! je ne suis plus la campagnarde des Aulnaies...

Sur le trottoir, ils marchèrent côte à côte, sans parler. C'était bien elle et c'était bien lui, avec le même air de tristesse et de découragement. Sur le boulevard, elle ouvrit son ombrelle. Marcel, gêné du contraste de cette robe claire avec ses vêtements noirs, la laissa le devancer. Elle se retourna :

— Marcel, j'ai du plaisir à vous revoir. Je me sens bien. Venez faire un tour au Bois... Ne me refusez pas cela. Vous irez demain chez M. Buttelet. Tant pis pour vous, vous êtes mon prisonnier... Ah! voici la voiture.

Le cocher, qui avait aperçu madame de Valenton, s'approchait. Derrière elle, Marcel embarrassé hésitait :

— Mais je ne sais si...

Assise déjà dans la victoria, elle éclata de rire, rangeant sa jupe pour lui faire place. Il songeait au petit cheval des Aulnaies, à son arrivée à la gare.

— Vous ne savez pas si quoi?... Mais montez donc!... Est-ce à cause de mon mari?...

Elle rit plus fort, avec un peu d'affectation, tandis que les chevaux partaient au trot, puis elle s'adossa aux coussins paresseusement. L'air plus vif faisait frissonner une boucle de ses cheveux, auprès de son oreille. Elle ferma son ombrelle, le visage au soleil, les yeux légèrement clignés.

— On est bien. Ah! le Bois va être délicieux.

Marcel Renaudier se taisait. Elle lui toucha la main du bout du doigt. Il tressaillit. Elle lui dit en souriant :

— Marcel, rassurez-vous. Je suis libre de mes actions, et M. de Valenton n'est pas un tyran. Pensez-vous que je ne puisse me promener avec qui bon me semble?... Mon mari trouve tout

naturel que je sorte en voiture avec Bernard... vous savez? Bernard d'Argimel... eh bien, pourquoi pas avec vous?

Elle redressa son buste hardi. Ses narines de petite bacchante clodionesque frémirent, et elle mordit sa belle lèvre pleine dont le sang rougissait la peau tendue; puis, d'un ton mutin, elle ajouta :

— Et d'abord, ça me plaît!

Marcel ne répliqua rien. La voiture, par la place de la Concorde, gagnait les Champs-Élysées, au lieu de prendre le Cours-la-Reine et d'atteindre le Bois par Passy. Madame de Valenton considérait Marcel Renaudier avec une expression de malice et d'amitié.

— Ne boudez donc pas, Marcel! Vous n'aviez pas autrefois mauvais caractère... Allons, demandez-moi au moins comment va papa. Je suis sûre que vous ignorez la grande nouvelle : il se remarie... Il a la toquade du mariage, et, non content de m'avoir mariée, il épouse madame de Broigne. Ses années des Aulnaies l'ont tellement rajeuni qu'il convole en justes noces. Que voulez-vous, mon cher, il n'y a plus de vieux messieurs : tous jeunes à soixante ans!

Le ton d'ironie amère des derniers mots de la jeune femme frappa Marcel Renaudier. Son trouble diminuait. Il se laissait engourdir par un vague bien-être... Madame de Valenton saluait au passage des gens de connaissance. Dans l'avenue du Bois, les chevaux pressèrent leur allure. A la grille, madame de Valenton dit au cocher :

— Moins vite, Jules! Nous avons le temps... N'est-ce pas, Marcel?

Dans le cuir de la voiture, une petite pendule indiquait cinq heures. Pour la première fois depuis qu'il était auprès d'elle, Marcel constatait l'élégance raffinée de Juliette. Il pensa à l'émeraude qu'elle avait au doigt. A son cou, un collier de grosses perles très rondes luisait doucement. Comme ces bijoux lui seyaient bien! Ils étaient les signes visibles de cette existence luxueuse qu'elle avait désirée, la sienne maintenant. Était-elle heureuse, au moins? la petite pendule lui marquait-elle des heures de plaisir? Il n'osait l'interroger et il répondait aux questions qu'elle lui adressait sur lui-même, sur ses occupations, sur ses amis, sur Cyrille Buttelet, qui l'aimait beaucoup.

Il lui parla d'Antoine Fremaux, qu'elle avait dû rencontrer dans le monde.

Fremaux? Antoine Fremaux?... Non... Elle écoutait distraitement, attentive aux arbres, à la lumière, à la couleur gris bleu du petit lac. Il comprenait que, dans cette minute, ce spectacle la satisfaisait complètement. Elle était toujours la même : elle savait jouir de l'instant. Elle était encore cette Juliette qui, aux Aulnaies, s'absorbait à composer une jatte de fruits, que le souvenir d'un bain matinal rafraîchissait durant toute une journée. Il y avait donc des êtres qu'un objet, un paysage, une sensation, un sentiment aidaient à oublier leur misérable condition humaine, à qui la vie permettait d'oublier la mort!... D'où leur vient donc ce mystérieux art de vivre? Quel caprice de la nature vous fait donc ou ne vous fait pas ainsi?... Et cette jeune femme assise à son côté était parmi ces privilégiés.

Pris d'une timidité soudaine, il n'osait pas la regarder directement. Sa curiosité en cherchait l'image dans sa mémoire. Il l'y retrouvait belle, saine, ardente, tandis qu'il avait conscience de sa propre faiblesse, de sa mélancolie, de sa tristesse, à lui, de tout ce que révélaient si bien de l'état de son esprit les traits de sa figure et les façons de sa personne. Est-ce dans l'organisme ou dans l'éducation qu'est la raison profonde des catégories psychiques? Affaire de tempérament ou question de circonstances? Destinée irrémédiable ou disposition accidentelle? Il réfléchissait si profondément que l'arrêt de la voiture le fit tressaillir.

— Descendons un peu, voulez-vous?

Madame de Valenton avait sauté à terre avec prestesse. Ce coin du Bois était désert; une petite allée longeait la grande, séparée d'elle par une bande de gazon. Aucun bruit, sinon le trot discret d'un cheval, le roulement sourd d'une voiture, le grelot clair d'une bicyclette, et le sifflet lointain d'un remorqueur sur la Seine... Ils marchèrent en silence, jusqu'à ce qu'ils parvinssent à un ruisselet que franchissait un pont rustique.

— Marcel, avez-vous songé quelquefois aux Aulnaies, au vieux canal, à la prairie?... à ce jour où j'y ai dormi dans l'herbe?...

Marcel baissa les paupières. Il réentendait le bourdonnement

de l'abeille qui était entrée dans une fleur, le clappement des carpes à fleur d'eau, le murmure du feuillage, le grincement de la faux qu'aiguisait le père Druait.

Juliette de Valenton s'était tue. Du bout de son ombrelle, elle grattait le sable de l'allée. Elle semblait hésiter. Soudain elle se décida :

— J'ai un reproche à vous adresser, Marcel. Vous m'avez fait une promesse et vous ne l'avez pas tenue.

Elle le regardait maintenant avec gravité :

— Oui, ce jour-là, vous m'aviez promis, quoiqu'il pût arriver, de me conserver votre affection.

Il fit un signe d'acquiescement. Elle continua avec vivacité. Il y avait dans sa voix un léger tremblement.

— Alors, pourquoi depuis mon mariage n'avez-vous pas cherché à me revoir? Pourquoi n'êtes-vous jamais venu chez Cyrille Buttelet, lorsque je posais et que vous le saviez? Pourquoi, tout à l'heure, quand je vous ai rencontré, auriez-vous voulu pouvoir rentrer dans le mur?... Est-ce vrai?

Il protestait par gestes, sans répondre. Elle crispait sa main nerveuse sur la pomme de son ombrelle.

— Ah! je n'ignore pas que j'ai agi d'une façon que vous pouvez blâmer. Vous ne seriez pas le seul à penser ainsi... Oui, ce que j'ai fait peut vous paraître une action médiocre et même basse. Je ne la défends pas. Je sens que vous me méprisez un peu, Marcel, je l'admets, et, au fond, ça m'est égal; mais ce qui me fait de la peine, c'est que vous ne m'aimiez plus.

Elle reprit haleine, rouge, la bouche gonflée d'une moue comme si elle allait pleurer.

— Vous pouvez me juger sévèrement, c'est votre droit... et encore, et encore, est-ce bien généreux? Je ne suis qu'une femme : je me suis conduite en femme... J'étais seule, sans conseil, sans appui. On me pressait. J'ai cédé. Est-ce tout à fait ma faute? En êtes-vous sûr, Marcel?

Marcel Renaudier, à son tour, s'émut.

— Vous vous trompez, Jul... madame... j'ai toujours pour vous la même affection, mais qu'aurais-je fait auprès de vous, belle et élégante, auprès de vous, jeune femme entourée, riche, heureuse?

Elle haussa les épaules ironiquement.

— Qu'aurais-je fait, sinon vous importuner du spectacle de ma misère morale, de mon pessimisme, puisque c'est ainsi que l'on appelle cette crainte que j'ai de la vie?... Tandis que vous!...

Il admirait ce doux visage sous l'ombre molle du chapeau printanier. Les perles luisaient au cou jeune et fier. De l'autre côté de la bande de gazon qui séparait la petite allée de la grande, la voiture, qui les avait attendus, s'approchait. Les gourmettes des chevaux faisaient un petit bruit argentin... Tristement, il répéta :

— Tandis que vous!..

Il la considérait avec étonnement, comme si elle eût été une créature d'espèce à part : il aurait voulu la toucher pour savoir comment elle était faite, prendre ses mains, écouter son souffle, pour se rendre compte du mystère qu'il y avait en elle, pour savoir à quelle force cachée elle devait d'être ainsi, de connaître le désir, l'espoir, la joie, tout ce qui était pour lui l'illusion périlleuse d'un mirage qui ne recouvre que des pièges dont nous garantit seule l'amère conviction de leur danger. Elle secoua la tête :

— Moi, moi...

Elle n'acheva pas et traversa la bande de gazon. La grande allée étendait son sol net et battu. Au bout, une brume légère s'élevait entre les arbres. Madame de Valenton, assise dans la voiture, se penchait pour regarder l'heure à la petite pendule :

— Il faut que je rentre. Où souhaitez-vous que je vous dépose, Marcel?

Il répondit, au hasard :

— Place de la Concorde... n'importe où...

— Très bien.

Sur leurs genoux, le valet de pied disposait une large couverture.

— Couvrez-vous. Il fait frais.

D'un trot rapide les chevaux partirent, et tous deux restèrent silencieux jusqu'à la sortie du Bois. Comme on passait la grille, elle lui dit :

— Vous n'avez pas froid?

Il fit signe que non. Ils se turent.

L'Arc de Triomphe dressa dans le ciel encore clair sa masse

héroïque. L'avenue dévalait en pente droite. En face d'eux l'aiguille cassée de l'obélisque pointait. Peu à peu, Juliette se rapprocha. Sous la couverture, Marcel Renaudier sentit une main qui serrait la sienne.

— Je suis contente de vous avoir revu, Marcel. Je pense souvent à vous...

Elle lâcha la main du jeune homme et retint la couverture qui glissait.

— ... A vous, et à cette peur de l'existence qui est en vous. Moi, je voudrais de la vie tout ce qu'elle peut donner... Ah! pas le bonheur, ce serait trop beau, mais le plaisir, l'amour, que sais-je? l'amitié.

Elle se renversa au coussin de la victoria, qui s'arrêtait à l'angle des Champs-Élysées et de la place de la Concorde; Marcel Renaudier était descendu et prenait congé de la jeune femme.

Il demeura un instant seul sur le trottoir, puis s'avança sur la chaussée. Des yeux, il suivait la voiture de madame de Valenton qui s'éloignait dans la direction de la rue Royale. Soudain il fit un saut en arrière : un fiacre avait failli le heurter. Le cocher, détournant son cheval, l'injuriait. Deux passants, sur le refuge où il était monté, s'agitèrent :

— C'est comme cela qu'on se fait écraser...

« Écraser!... » L'idée de la mort lui traversa l'esprit. Mourir! cette idée lui fut pénible. Réellement, il avait bien manqué de tomber sous la roue du fiacre. Il frissonna instinctivement. En face de lui, sur son piédestal de pierre, l'un des chevaux de Marly se cabrait dans l'air. Et il imagina les sabots meurtrissant sa chair, broyant ses os. Son cœur battit à gros coups. Déjà, l'autre jour, en gravissant les rues roides qui mènent au Père-Lachaise, il avait éprouvé la même sensation d'étouffement. Il était peut-être malade. Il devrait consulter le docteur Sarrian.

## XIV

Les indications d'Antoine Fremaux étaient précises. Retenu à Vichy, où il avait été obligé d'accompagner une tante malade

et qu'il ne pouvait pas quitter, il priait Marcel Renaudier de lui rendre un service qu'il ne voulait demander à personne d'autre. Antoine Fremaux donc avait absolument besoin d'une liasse de lettres qui se trouvaient chez lui, à Auteuil. Le concierge de la Villa Montmorency, où était situé le pavillon qu'il habitait, était prévenu. Marcel recevrait par la poste la clé de la maison et celle du meuble où était enfermée la correspondance en question : c'était un secrétaire placé entre les deux fenêtres de la chambre du rez-de-chaussée. Le paquet, lié d'un cordon de soie, était dans le deuxième tiroir de gauche. Marcel le lui enverrait aussitôt à Vichy, sous pli recommandé. Quant aux clés, Marcel voudrait bien les conserver jusqu'au retour de son ami. Antoine Fremaux achevait en s'excusant du dérangement causé et remerciait de l'importance toute particulière du service. Ce billet, en sa minutie voulue, avait ce ton d'affectation et de mystère dont Fremaux usait en ses moindres paroles et qui seyait à son attitude de jeune homme romanesque et quintessencié.

Marcel Renaudier s'en répétait mentalement les termes en arrivant à la Villa Montmorency. Elle consistait en une réunion de petits hôtels bâtis au milieu de jardinets où poussaient même d'assez beaux arbres. Le lieu était tranquille et agréablement retiré. Le pavillon choisi par Antoine Fremaux était construit en briques rouges et d'un style vaguement anglo-hollandais. Marcel Renaudier avait chaud : cette journée du commencement de juin était à la fois molle et ardente. Des oiseaux pépiaient doucement. Le sifflet proche du chemin de fer ne les fit même pas s'envoler, mais fit tressaillir Marcel. Le moindre bruit le troublait et il était forcé, rue de Valois, de garder ses croisées fermées pour ne pas entendre ceux du dehors...

Marcel Renaudier introduisit la clé dans la serrure. La porte d'entrée ouvrait sur un étroit vestibule, celle du salon lui faisait face. Lorsqu'il y eut pénétré, il lui fallut attendre que ses yeux se fussent habitués à la pénombre des persiennes closes.

Bientôt il commença peu à peu à distinguer mieux les objets qui l'environnaient. Sur le mur, de grandes glaces à cadres de rocaille contournaient leurs volutes dorées. Achetées, sans doute, à Venise par Antoine Fremaux, elles produisaient un

singulier effet en ce logis parisien et y semblaient dépaysées non moins que le reste du mobilier, issu de même provenance et qui, fait pour les vastes salles d'un palais, n'était pas en proportion avec la hauteur et la superficie de la pièce qu'il encombrait de ces sièges surdorés, de ces consoles corpulentes, de ces vitrines bombées où des verreries s'alignaient sur des tablettes et luisaient comme d'une vague phosphorescence. Du plafond, un lustre de Murano pendait, fluide et compliqué, et semblait prêt à s'égoutter dans le silence. Une odeur bizarre s'exhalait de ces vieilles choses, odeur de bois vermoulu, d'étoffes fanées, odeur de poussière et d'abandon où persistaient des effluves de parfums, de ces parfums forts et subtils qu'affectionnait Antoine Fremaux et qui s'accordaient avec ses vêtements excentriques, ses bagues à cabochons et son fin visage glabre que rougissait aux pommettes et aux lèvres une touche de fard.

Marcel Renaudier se sentait mal à l'aise dans cette atmosphère hétéroclite. Depuis quelque temps, d'ailleurs, il était inquiet et nerveux. Ici, dans cette maison faussement déserte, on n'était pas seul : il avait l'impression d'y déranger une présence invisible. Il eut hâte de s'être acquitté de la commission dont il était chargé. La chambre où il devait trouver ces lettres donnait dans le salon.

Elle était si obscure qu'il dut tirer les rideaux et pousser le volet pour y voir. La lumière du dehors éclairait maintenant les murs tendus d'une soie ancienne où des miroirs à appliques suspendaient leurs glaces, gravées de guirlandes et de sujets. Un lit bas et large s'étalait sous une courte-pointe de guipure. Un canapé de damas à ramages voisinait avec une table de marqueterie sur laquelle étaient posés deux flambeaux de verre. Entre les deux fenêtres se dressait le secrétaire désigné.

C'était un baroque petit meuble ventru, en laque rouge semée de fleurettes dorées qui formaient des arabesques et s'arrondissaient en médaillons où étaient représentés des personnages de la Comédie Italienne et des masques en costume de Venise. Marcel les regardait tout en tournant dans la serrure la clé minuscule. Les tiroirs apparurent. Dans celui de gauche, Marcel palpa un paquet noué : c'était bien ce que disait Antoine Fremaux. Il n'avait qu'à le mettre dans sa poche,

à refermer le meuble, à clore le volet, à partir. Et il restait là, songeur et indécis.

Ces lettres! Elles ne pouvaient être que de cette comtesse Cantarini à qui Antoine Fremaux faisait de constantes allusions, et qui semblait tenir tant de place dans sa vie. Pour Marcel, ces amours d'Antoine Fremaux avaient jusqu'à présent été du lointain et du romanesque, mêlé à ses déclamations sur Venise, et maintenant elles prenaient une réalité soudaine. Cette femme au nom sonore, évocateur de passion, était sûrement la maîtresse de Fremaux. Ces lettres contenaient des paroles d'amour comme s'en écrivent les amants. Elles convenaient du jour, du lieu, de l'heure d'une rencontre. Elle avait dû se donner à lui ici même plus d'une fois, l'étrangère, en cette maison qu'Antoine Fremaux avait ornée pour elle, à la mode de son pays. Elle avait dû s'asseoir sur ce canapé, se mirer à ces miroirs, chercher à leurs glaces ternies celle qui reflétait le mieux sa beauté. Elle avait dû s'étendre sur ce lit!

Cette pensée le troubla. S'il n'avait jamais été aimé, lui, il avait connu pourtant quelques heures d'ébats sensuels. Certaines minutes de sa jeunesse lui revinrent à l'esprit. Comme tous les jeunes gens, par curiosité, il avait essayé du corps des femmes. Il se souvint. Celles dont il avait usé n'avaient jamais été pour lui que la satisfaction plus ou moins agréable d'un instinct. Ces brèves passades ne suscitaient dans sa mémoire que des images rapides et vulgaires. Il n'avait jamais éprouvé d'une femme ce que Fremaux avait dû éprouver, en ce réduit discret à l'amour et préparé pour ses jeux, de la visiteuse qui y apportait avec elle le mystère, la tendresse et la volupté...

Brusquement, il passa sa main chaude sur son front moite. Pourquoi s'attardait-il là, comme un intrus? Qu'attendait-il? Qu'espérait-il? Depuis le matin, il lui semblait avoir la fièvre. Ses jambes lourdes avaient peine à le soutenir. Il aurait aimé à reposer sa fatigue sur ce lit bas, en cette chambre paisible, à fermer les yeux, à ne penser à rien. Et cependant une pensée obscure le tourmentait, qu'il ne voulait pas laisser se formuler. Par le volet entr'ouvert, il apercevait une branche d'un des marronniers du jardin. Pourquoi, plutôt que d'habiter rue de Valois, ne se fixait-il pas à Auteuil, en ce quartier verdoyant et tranquille, si calme, à deux pas du Bois de Boulogne? Tout

à coup il évoqua une longue allée, une voiture arrêtée, une jeune femme en robe claire : Juliette!

Il ne l'avait pas revue depuis leur promenade au Bois. — il y avait un mois de cela, — et, ce matin, il avait reçu un billet d'elle, un billet affectueux et un peu triste. Elle se plaignait qu'il eût manqué à sa promesse de lui rendre visite et lui disait qu'un peu souffrante en ce moment elle resterait chez elle toute la journée, que sa porte serait défendue et qu'elle serait seule... Et il s'était excusé sous le prétexte d'une course indispensable... On avait dû lui remettre son télégramme; elle ne l'attendait plus, et, à cette minute même, il aurait pu être auprès d'elle!

Soudain, à cette idée, il eut un violent désir de la voir. Ce fut si fort, si impétueux qu'il crut presque qu'elle était devant lui. Elle le regardait, en cette même robe, avec ce même collier dont les perles cerclaient doucement son cou... C'était bien elle, et il continuait à considérer fixement le petit meuble ventru de laque rouge où les fleurs dorées formaient des médaillons autour des figurines bergamasques, mais ce qu'il voyait, c'était elle, elle, elle! De ses mains dégantées, avec un geste gracieux, elle enlevait son chapeau et le lançait sur le lit. Maintenant elle détachait les agrafes de son corsage et défaisait la boucle de sa ceinture. Les perles brillaient mieux à sa nuque dégagée. La peau de ses épaules et de sa gorge était nacrée comme elles... Et il suivait chacun de ses mouvements et il tremblait d'angoisse et de convoitise, d'envie de la saisir entre ses bras, et de l'étreindre nue, fraîche et blanche, sur ce grand lit, en cette maison isolée qui sentait l'ombre, le silence et l'amour!

Défaillant, il demeurait debout, comme fasciné par cette vision. De nouveau, il tâta son front en sueur. Est-ce qu'il devenait halluciné ou fou? Pourquoi disposait-il ainsi de cette jeune femme? De quel droit dévêtait-il ainsi son image? Il eut le sentiment d'une indélicatesse grossière et d'une brutalité gratuite. Juliette de Valenton ne lui avait jamais témoigné que de l'amitié, de la pitié et de la sympathie... Certes il y avait bien les propos de M. Roissy, un soir, dans le jardin des Aulnaies! Mais Juliette n'avait jamais été pour lui qu'une camarade

d'enfance retrouvée à une heure d'épreuve et qui avait été bonne à son chagrin... Oui, dans cette prairie, près du canal, une après-midi d'été, elle lui avait parlé librement et familièrement, oui, elle l'avait emmené au Bois dans sa voiture! Elle était, ce jour-là, sans doute, oisive, désœuvrée! Mais jamais elle ne lui avait montré qu'elle l'aimât!... L'aimer! Et que pouvait-il apporter dans sa vie de jeune femme riche et élégante? Que ferait-elle d'un personnage de sa sorte, morose, désabusé, sans goût à l'existence, étranger au monde où elle vivait? Et si même, lasse de luxe et de frivolité, elle souhaitait les amusements de l'intrigue ou les dangers de la passion, ce n'était pas certes à un Marcel Renaudier qu'elle irait! Lui, un amant, quelle folie! C'était à d'autres d'aimer et d'être aimés!...

Il avait glissé dans sa poche le paquet de lettres qu'il était venu chercher : ses doigts frémirent au contact du cordon de soie qui les liait. La serrure du meuble rouge grinça. Marcel regarda une dernière fois autour de lui : une tristesse indéfinissable l'accabla. Ce lit, propice aux longues étreintes, ces flambeaux de cristal faits pour éclairer les veilles voluptueuses, ce meuble secret et galant qui bombait sa panse où jouaient parmi les fleurettes dorées les héros minuscules de la Comédie du Plaisir et du Sentiment, à quoi bon tout cela et à quoi bon l'Amour lui-même! Pourquoi se laisser prendre à son illusion décevante, à son prestige mensonger? C'est en vain qu'il vient à nous sous les traits de la beauté; son sourire n'est qu'un masque qui tombe et derrière lequel souffre sa face tragique et cruelle. Non! Marcel ne risquerait pas à cette aventure son pauvre repos et sa misérable solitude. Et il avait hâte de fuir cette chambre perfide, de rentrer chez lui, de se débarrasser de ces lettres qui lui brûlaient la main. Son étroit logis, au moins, avec tout le passé d'amertume et de mort, le protégeait contre ces chimères qui troublent l'esprit et font battre le cœur, et, au mur, il y trouverait l'âpre visage paternel, dont les yeux, à défaut de la voix, lui rediraient la dure leçon de crainte et de méfiance contre la vie et l'amour dont la « Dame à la Rose », en son cadre d'ébène, semblait, sa fleur épineuse aux doigts, la mélancolique et douloureuse allégorie.

## XV

— Monsieur, c'est une dame qui vous demande.

Et la vieille Ernestine s'adossait à la porte repoussée derrière elle, comme pour empêcher l'intruse de pénétrer dans le salon. Marcel Renaudier s'était levé vivement et avait jeté sur la table le livre qu'il lisait.

— Une dame!... mais faites la entrer, Ernestine!

La vieille femme cessa de défendre la porte.

— C'est moi, Marcel. Je ne vous dérange pas?

Madame de Valenton s'avançait vers lui. Sa robe, d'un linon léger, à larges manches flottantes qui découvraient un peu du bras nu, dégageait le col où les grosses perles luisaient, égales et serrées. Un chapeau avec des roses ombrait le bas du visage. Elle tendit la main au jeune homme.

— Pourquoi avez-vous l'air si étonné? Je vous avais averti. Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, c'est moi qui viens chez vous... et me voilà!... Vous n'avez pas à sortir, au moins?... une de ces courses indispensables?...

Elle riait en s'asseyant sur le fauteuil que lui offrait Marcel. Lentement, elle se déganta. Il y eut un moment de silence. Marcel Renaudier semblait embarrassé et contraint. Elle souriait en touchant deux clés, une grande et une petite, posées sur la table, à sa portée. Marcel Renaudier l'examinait. Elle était exactement telle qu'il l'avait évoquée si fiévreusement, l'autre fois, dans le logis désert d'Antoine Fremaux. C'étaient bien ces mains qu'il avait imaginées enlevant ce chapeau fleuri. Ce cou nu se continuait par cette gorge dont il avait convoité en pensée la blancheur nacrée. Et aujourd'hui que la vraie Juliette était devant lui, il la considérait froidement et presque avec indifférence. Elle lui paraissait lointaine, irréelle, tellement que la voix de la jeune femme le fit tressaillir.

— Quel curieux garçon vous êtes, mon cher Marcel! C'est tout ce que vous trouvez à me dire?... En vérité, vous pourriez me faire croire que je vous importune; mais les femmes sont vaniteuses, heureusement!

Elle rit. Les clés qu'elle maniait tintèrent. Il avait fait le geste de protester contre ce qu'elle venait de dire. Elle reprit :

— Et indiscrètes aussi!... Eh bien, tant pis! Quand je pense aux gens, cela me gêne de ne pas savoir où ils habitent, comment c'est chez eux... Vous êtes bien, ici, Marcel... Mais pourquoi fermez-vous les fenêtres, par cette chaleur? Elles donnent sur le jardin du Palais-Royal, n'est-ce pas?

Elle s'était levée et s'approcha de la croisée. En bas, le jardin s'étendait, sous un beau ciel, en sa bordure d'arcades, avec ses pelouses et ses charmilles régulières. Au centre du bassin, le jet d'eau étincelait. Des enfants couraient. A travers les vitres qui empêchaient d'entendre le bruit de leurs voix, ils ressemblaient à des automates dont les mouvements paraissaient inexplicables. Madame de Valenton en fit la remarque à Marcel.

— Comme c'est drôle! On dirait que nous sommes ainsi, séparés les uns des autres par quelque chose de transparent. Nous nous voyons agir sans nous comprendre.

Elle réfléchit, un instant. Un des pigeons du jardin frôla la fenêtre de son vol lourd. Elle ajouta :

— Oui, l'on reste ainsi jusqu'à ce que l'un des deux casse la vitre... Et cependant, Marcel, nous avons joué ensemble quand nous étions petits. Je me souviens très bien de vous...

Lui aussi se la rappelait très bien. Elle était plus blonde que maintenant, avec une natte dans le dos. Elle n'aimait pas ce jardin du Palais-Royal, trop fermé, trop étroit, et où elle n'avait pas ses jeux et ses amis habituels. Elle préférait les Tuileries, et, en particulier, une certaine allée transversale, qui longe les parterres et se termine, à un bout, par une statue de Jules César et, à l'autre, par une Diane chasseresse. C'était là qu'il la rejoignait quelquefois, conduit par M. Renaudier, qui se promenait de long en large en contemplant les ruines calcinées des Tuileries, encore debout à cette époque.

— Ah! ces ruines rougeâtres, elles étaient pour lui un témoignage de la brutalité et de la barbarie éternelle des hommes... Et comme il me regardait amèrement courir dans l'allée! Il s'apercevait déjà que je ne serais guère fait pour la vie et que j'aurais à en souffrir, que je saurais mal me défendre des égoïsmes et des volontés avec qui elle nous met en contact.

Déjà je faisais pauvre figure parmi mes camarades des Tuileries, Juliette! J'étais timide, emprunté, maladroit. Et qu'il m'apparaissait donc déjà redoutable, ce monde en miniature, ce monde turbulent et taquin auquel je me mêlais avec vous!... Oh! ces journées des Tuileries! Je les craignais presque; je regrettais mes après-midi solitaires du Palais-Royal, où je m'isolais des autres... Et vous-même vous me faisiez un peu peur, Juliette, vous étiez brusque, volontaire, fantasque.

Il s'exprimait avec une animation inaccoutumée. Il essayait, par l'image de cette enfant d'autrefois, de distraire ses yeux de la jeune femme élégante et parée, debout auprès de lui en sa grâce vivante. Il lui semblait créer entre elle et lui une distance artificielle. Il pensait moins à son cou nu que cerclait le collier de perles tièdes; il respirait moins l'odeur fine et lente qui s'exhalait d'elle et, pour mieux oublier sa présence, il fixait son regard sur ce jardin carré, sévère malgré ses feuilles et ses fleurs, ce jardin dont si souvent jadis, les jours de pluie, il avait fait le tour sous les galeries qui le bordaient, avec son père dont il voyait reflétés aux glaces des boutiques la silhouette lasse et le visage amaigri.

Soudain il s'était éloigné et était venu s'asseoir dans le fauteuil en tournant le dos à la fenêtre. Sur la vitre, les ongles de Juliette rythmaient une gamme. Le bruit se tut. Familièrement, la jeune femme s'accoudait au dossier du fauteuil.

— Allons, Marcel, avouez qu'au fond je vous ai toujours ennuyé, petite fille, comme je vous ennuie maintenant. J'étais une enfant gaie et vous un enfant morose, comme je suis aujourd'hui une jeune femme frivole et vous un grave jeune homme.

Tendrement elle avait posé sa main sur l'épaule de Marcel.

— Votre vie a été triste, je le sais; mais croyez-moi, Marcel, toute la vie ne l'est peut-être pas. Pourquoi vous obstinez-vous à ne rien accepter d'elle? Pourquoi vous séquestrez-vous en cette solitude malsaine? Il y a de douces choses de par le monde : le soleil, la beauté, l'amour!

Il avait levé les yeux vers elle, car voici qu'elle se tenait debout devant lui. Leurs regards se rencontrèrent. Il devint très pâle et elle rougit. Elle touchait du doigt son collier de

perles, comme s'il l'étouffait et qu'elle eût voulu le desserrer. Sa voix trembla légèrement.

— J'aimerais tant que vous soyez heureux, Marcel, que vous ayez votre part de la vie !

Il demeura muet et secoua la tête tristement, avec une expression d'amertume contractée qu'elle ne lui connaissait pas. Elle hésita, un moment.

— Vous ne désirez donc rien d'elle, vous n'en voulez donc rien ?

Il répondit sourdement :

— Rien.

Ils étaient en face l'un de l'autre, lui immobile et sombre, elle la main appuyée au rebord de la table. Une rougeur lente lui empourpra tout le visage. L'éclat en fut si vif que les perles de son cou en parurent plus laiteusement blanches. A voix basse, elle répéta :

— Rien, Marcel, rien... pas même...

Elle n'acheva pas. Tout son corps semblait fléchir d'une langueur infinie. On eût dit que ses vêtements allaient glisser sur elle et qu'elle allait apparaître nue. Derrière la vitre un pigeon roucoula. Une des deux clés posées sur le tapis tomba. Marcel Renaudier se baissa machinalement pour la ramasser.

Il crut qu'il ne pourrait jamais se relever, tant ses tempes étaient comprimées et tant ses oreilles bourdonnaient. Et il lui semblait que cet instant durait longuement, indéfiniment, durait toute la vie...

Quand il s'était redressé, Juliette de Valenton était toujours à la même place. Elle avait remis un des gants qu'elle avait ôtés en entrant. D'une voix humble et faible, il lui avait demandé pourquoi elle s'en allait déjà. Elle avait répondu qu'elle n'était pas pressée et qu'elle resterait encore volontiers un peu. Son visage était tranquille et calme sous le grand chapeau couvert de roses et elle avait même souri à une phrase qu'il lui avait dite. Elle s'était assise de nouveau dans le même fauteuil. Ils étaient comme si rien ne se fût passé entre eux. Ils avaient parlé de Cyrille Buttelet. Le peintre retardait son départ de Paris à cause de certains travaux qu'il voulait terminer, parmi lesquels ce portrait d'elle, commencé au printemps. Il lui avait réclamé encore quelques séances. Elle les lui

donnerait sûrement, quoiqu'elle eût en ce moment beaucoup de dîners et d'invitations. M. d'Arginel devait la conduire, ce soir, à une fête au tir aux pigeons. Puis elle avait demandé qui prenait soin de ceux du jardin du Palais-Royal et s'il y en avait beaucoup. Quelle cruauté que de tuer ces pauvres bêtes par passe-temps! Elle parlait doucement, posément. Puis elle avait remonté son gant sur son bras nu. Parfois elle touchait à son collier. Elle avait l'air lasse. Debout, elle avait chancelé. En traversant le salon, elle avait regardé autour d'elle. Dans le vestibule, elle lui avait tendu la main. On entendait dans la cuisine la bonne qui faisait couler le robinet.

Quand il avait eu refermé la porte et qu'il était rentré dans le salon, il avait arrangé le tapis de la table, dont un coin pendait, puis il s'était dirigé vers la fenêtre. La vitre lui avait semblé comme s'il avait plu, parce que ses yeux étaient brouillés de larmes. Un pigeon avait passé... M. d'Arginel s'amusait à tuer ces pauvres oiseaux... Alors Marcel s'était souvenu d'une esquisse de Cyrille Buttelet qui représentait une colombe grise sur la margelle d'un puits de marbre rouge, et il s'était senti soif, si soif qu'il était allé dans sa chambre se verser un verre d'eau de la carafe qui était sur sa commode. Ensuite il ne savait plus ce qui était arrivé, et, quand il avait repris conscience, il s'était retrouvé sur le parquet, au milieu des éclats du verre brisé, dont un morceau l'avait légèrement coupé au poignet.

## XVI

Marcel Renaudier plia la lettre qu'il venait de recevoir d'Antoine Fremaux et où celui-ci lui annonçait qu'il viendrait le lendemain chercher la clé de sa maison et celle du petit meuble rouge. La lettre pliée, il ferma les yeux et attendit. Il ne voyait que de l'ombre. Aucune image ne s'y dessina. Juliette n'y apparut pas. Les roses poussent-elles dans la cendre? Son cœur n'était qu'une poussière inerte et sans rêve. Il n'avait qu'à achever de la piétiner et de la durcir... Il eut l'âpre certitude que son destin s'était déterminé à jamais.

Il songea au portrait de son père. Le sévère visage, sous les

yeux de qui, l'autre fois, il était tombé à la renverse, devait maintenant être satisfait : la conception de l'existence que M. Renaudier avait inculquée à son fils était en lui intacte et assurée. L'épreuve, en somme, avait été moins cruelle au fils qu'au père. Marcel se sentit fortement en communion avec le mort aimé. Il ne trahirait pas son héritage intellectuel. Il était sûr de soi, maintenant.

Il s'approcha de la fenêtre. La journée s'annonçait belle. Le ciel était d'un bleu ardent. Le jet d'eau éparpillait ses gouttes irisées. Du piédestal d'une statue, un pigeon s'envola lourdement. La pensée de Juliette de Valenton se joignit dans l'esprit de Marcel à celle de Bernard d'Argimel. Il remarqua l'association d'idées et la constata mécanique et naturelle. Il n'éprouva ni regret ni souffrance, et regarda l'heure à sa montre : il voulait aller jusqu'au Père-Lachaise...

Là-haut, sur la colline des morts, les cyprès et les buis répandaient une amère senteur. Des parfums de fleurs s'y mêlaient, très doux, un peu fades, mais l'odeur stoïque des sombres verdures prédominait. Marcel Renaudier la respira longuement. Résineuse et âcre, elle le fortifiait et lui communiquait comme l'essence même des noirs feuillages immuables.

HENRI DE RÉGNIER

*(A suivre.)*

# LETTRES (1873-1882)[1]

2 mars 1878.

Chère femme aimée,

Je t'assure que je ne perds pas un mot de ta jolie prose et que tu n'as jamais mieux écrit et plus finement tourné un memorandum. Tu as pu juger de l'effet électrique que m'a causé ta harangue; mes perplexités me reprennent et tu me trouveras demain en pleine agitation, en pleine casuistique.

6 mars 1878.

Ma chère mignonne adorée,

Je rends les armes à la sage Minerve; tes dernières paroles ont triomphé de mes dernières hésitations, et si on se réunit à Berlin sous la présidence du *Monstre*, il faut y aller, surtout si c'est de lui que vient l'invitation. J'ai passé la soirée avec notre ministre et en rentrant j'ai trouvé cette merveilleuse et décisive missive; je me décide et vais préparer la note pour défendre le sentiment d'action que tu as si vigoureusement exprimé. Les terribles mots, une lâcheté ou une agression, résument tout et je vais te prouver combien tu as raison.

Ah! que j'ai d'impatience d'être à samedi; c'est bien convenu; je n'irai pas à Versailles, je t'attendrai. Je n'ai pas reçu le livre en question.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1906.

J'embrasse ma déesse et suis pour toujours son confiant disciple.

Tout à toi.

7 mars 1878.

Chère mignonne aimée,

Le disciple, c'est moi; le maître, c'est toi, et je ne veux plus changer ces doux et fortifiants rapports : les problèmes qui se posent sont aussi nombreux que compliqués et j'ai grand besoin de lumières. La journée de samedi tout entière suffira à peine pour satisfaire à toutes mes interrogations; c'est dire qu'il faudra venir de très bonne heure.

Le *Monstre* vient encore de se retourner. Je le soupçonne fort de n'avoir aucun plan et d'être aussi embarrassé qu'embarrassant, ce qui n'est pas peu dire.

23 avril 1878.

Mignonne adorée,

J'ai reçu la dépêche, et j'ai ressenti à distance la joie de Mignonne et de son heureux et pieux ami. Mais j'ai bien d'autres choses et des plus graves et des plus hautes. Arrive, mignonne, il n'est que temps.

J'ai vu, j'ai promis. Le *Monstre* rentre pour me recevoir, et j'ai besoin de te voir; donc à jeudi : il le faut.

Je ne peux en dire plus long : ce sont choses qu'on ne peut ni écourter, ni délayer. Je t'embrasse, et je te supplie de me porter le viatique de ta sagesse. A toi toujours.

2 mai 1878.

Ma chère Léonie adorée,

Toujours las, et toujours joyeux de la marche des événements. Décidément la fortune nous gâte : il faudra sacrifier un coq blanc à Jupiter pour nous garder de tout mauvais retour du destin. J'ai reçu ce matin la visite de C..., qui m'a conté notre voyage dans la haute Italie, étape par étape, en souriant

et en me faisant mille agréables protestations de la part de son gouvernement, ravi de nous voir choisir son territoire pour promener nos loisirs. J'en ris encore.

Je te conterai samedi les réceptions de ce soir au ministère du Commerce, et les amabilités de l'envoyé du *Monstre*. J'ai la loge pour samedi; je t'attends.

24 mai 1878, quel anniversaire!

Ma chère mignonne adorée,

Quelle étoile que celle que ton amour a placée sur mon front, et quelle source d'inspiration souveraine découle de tes lèvres! Je te dois la joie, la force, le bonheur qui m'ont fait vibrer ce soir.

Je te reporte les applaudissements qui ont accueilli mes paroles. C'est une forte et glorieuse journée; nous avons poussé notre jeune République sur le pavois des peuples. Elle est aimée, admirée, respectée à présent. Je sais bien qu'il ne faut pas tant confier à la bonne fortune, qu'elle a des défaillances et des retours; mais tous ces représentants de l'univers qui étaient présents à notre table rapporteront au milieu de leurs populations l'écho de mes paroles, les impressions de justice et de progrès qu'ils ont recueillies, et la cause de la France républicaine en sera fortifiée, acclamée, bénie.

La présence de nos ministres à cette fête nationale, celle de tous les hommes politiques des deux Chambres et de la Presse a marqué le haut caractère de solidarité qui unit la majorité républicaine et le Pouvoir. Je compte sur un grand effet dans le pays à qui revient tout l'honneur du succès de notre magnifique entreprise. A l'extérieur, bien des gens seront satisfaits et nous pourrons rester libres en devenant les amis de tout le monde.

Allons! Nos affaires vont bien et Minerve peut être fière; Athènes lui dressera des autels, si Athènes en retrouvant son lustre retrouve sa vertu : la reconnaissance.

Tout et toujours à toi.

26 juin 1878.

Ma chère âme adorée,

Tu es divine, et je suis le plus heureux des mortels qu'une déesse aurait honoré de ses faveurs. Je te dois tout, je te rapporte tout, et je n'admets pas que tu puisses perdre une seconde la conscience du bien moral que je tire de ta supériorité dans tous les ordres. Tu as beau te méconnaître, t'humilier : je te rappellerai toujours à la vérité de ton rôle et de ta puissance.

Je me sens, je me constate si bien un tout autre homme depuis l'inoubliable journée du 27 avril, que je mets, dans l'indissoluble amour qui a lié nos existences, une part d'admiration reconnaissante qui me rend ta tendresse plus douce et plus profonde. C'est ainsi que je te veux, que je t'aime, et que j'exige que tu penses.

Je suis monstrueusement fatigué, je toussaille de ci de là en dépit du soleil et du délicieux breuvage de la mère Legay. Je ne soupire qu'après ton retour et je t'attends vendredi matin pour aller courir ensemble et jouir de mon bonheur.

Je t'embrasse comme je t'aime.

Ville d'Avray, 28 juillet 1878.

Chère femme adorée,

Tu es venue et tout est illuminé ; ma chartreuse me paraît toute rayonnante et tout embaumée de tes parfums. Je m'éveille le cœur joyeux et palpitant encore des émotions de la veille ; je me lève en toute hâte pour aller courir les bois et chercher les lieux désignés de nos prochaines promenades ; je songe, en riant comme un enfant, que demain lundi je te ramènerai sous le toit de ma chaumière et j'exulte. Comme j'aime les plaisirs nouveaux pour moi de la solitude, ce grand et bienfaisant silence, ces admirables retraites des bois, ces eaux calmes et endormies aux pieds des bruyères parfumées, et surtout la volupté de se recueillir, de penser, de méditer à son aise, sans choc ni criailleries du dehors !

Ce n'est pas à mon corps, c'est à mon esprit que j'ai rendu la liberté, le calme, le repos réparateur ; je pourrais craindre

de tomber en rêveries, en songes chimériques si Paris était plus loin et si le fond de ma nature n'était résistant à la rêvasserie. Je m'écoute, je me regarde penser, et je me juge comme je ferais d'un étranger, d'un indifférent, ce qui suffit à ramener la folle du logis si elle vient à s'égarer. Et puis mon cœur est là qui, plus ferme et plus occupé que jamais du seul objet qui le passionne et l'emplit, me garde de toute faiblesse. Il t'évoque, t'entretient, te rappelle et je me trouve toujours en tête à tête avec ma Mignonne; je lui parle : elle me répond; je la consulte : elle me conseille. Elle est toujours ma femme, ma gardienne, mon amour et mon espérance.

Je t'embrasse comme je t'aime sans fin ni trêve, et je dis à demain.

3 novembre 1878.

Chère mignonne adorée,

Je sors d'un délicieux entretien avec mon cher ami et docteur Testelin que j'avais retenu à dîner. Il occupait ta place et, après une brillante conversation pleine de traits, de mots émus ou spirituels, il a couronné le repas par un petit toast intime qui m'a été au cœur. Il a vidé un verre de vin du Cap à la gloire de la belle Hamadryade, qui, sous les ombrages de Ville d'Avray, m'avait rendu à la santé, à l'avenir, dépassant par l'intuition de son cœur les efforts de la médecine la plus éclairée et la plus sympathique. Tu peux croire si j'étais heureux et désireux de te mander le récit de ma petite fête.

Oui! je te bénis autant que je t'adore, et si quelque chose pouvait ajouter à ma joie, c'est le suffrage d'amis fidèles et sûrs, reportant à l'arbitre de ma vie le tribut de leur gratitude pour toutes les délicates attentions dont tu m'entoures. Je compte bien te voir mardi vers quatre heures, revenant triomphante de chez ta couturière; à ce moment, je conterai la grande et la petite politique.

Toujours tout à toi.

13 janvier 1879.

Chère aimée,

Tes prévisions et tes appréhensions ne sont que trop justes; lutter dans les ténèbres et vaincre à huis clos ne me donnera

jamais de satisfaction réelle. Je crois d'ailleurs que nous touchons au terme des négociations clandestines et qu'il va falloir en découdre en plein soleil ; soit, nous irons sur le pré. On vient de renvoyer le ministre de la Guerre, mais on le remplace par le général... et on repousse mon candidat le général... : c'est bien la guerre, ils l'auront et nous verrons! J'irai à Versailles demain ; il n'y aura rien que de vaines opérations de scrutin avec l'inamovible... au bout.

Je rentrerai seul et je me consolerai de l'absence en pensant que tu vas guérir. Après demain je dîne avec... ; je te donnerai mes impressions modifiées, s'il y a lieu, car pour le moment je pense tout le mal possible de ce vieux roué, exactement ce que j'écrivais du général américain.

Les esprits sont toujours à tempête fixe ; nous aurons une rude traversée avant d'atteindre ce printemps tant désiré, où nous pourrons enfin nous échapper et aller demander à la belle Italie le repos, la liberté, l'amour. Je t'adore et t'embrasse.

17 janvier 1879.

Chère aimée,

Je te remercie bien vivement de tes avis ; tes impressions confirment et fortifient les miennes ; me voilà tout à fait résolu. Je laisserai tomber dans l'urne le vote de mort contre le Cabinet, et sans qu'il soit besoin d'ajouter un mot je le tiens pour défunt. Cette comédie nous a déjà trop longtemps ennuyés, il faut baisser le rideau. Ce sera pour lundi!

Je glisse, à tout hasard, un billet dans cette lettre, si tu voulais voir l'exécution de la tribune présidentielle. Pour moi, je suis à ce point détaché de toute préoccupation, que j'ai cédé au désir de mes rédacteurs, et ce soir sur le coup de dix heures nous sommes allés en corps voir danser le nouveau ballet à l'Opéra. Nous avons obtenu un assez joli succès de confiance qu'envierait certainement le ministère moribond.

Je t'adore avec religion, je t'attends avec anxiété et je mets à tes pieds toute ma vie.

19 janvier 1879.

Chère mignonne adorée,

Je me sens mieux puisque là-bas il y a un retour de santé, de sommeil, de soleil. Guéris-toi et viens ; je me sens le cœur tout triste, et il me faut ton sourire pour retrouver la lumière et la joie de l'âme.

C'est demain le jour de la rencontre ; je regarde avec douleur le billet de retour qui laissera vide la place de ma bien-aimée? Nous referons le voyage dans de plus belles circonstances, dans quelques semaines, si le Cabinet ne meurt pas demain, ce que je continue à croire.

Il est bien entendu que je ne bouge pas de ma stalle ; j'écoute, je regarde, je vote. Le soir je t'écris, et le lendemain j'agis.

Je verrai, car ton conseil est bon, le président du Sénat, et je lui ferai part de mes vues sur la reconstitution du Cabinet. Tu as vu juste ; les divers ministres ont déjà abandonné leur chef de file et ne demandent qu'à rentrer en grâce. Il faudra en changer deux ou trois, et repartir jusqu'en 1880 avec l'attelage ainsi renouvelé ; alors nous ferons maison nette, et nous tâcherons de satisfaire les réelles aspirations de la France républicaine.

Je réfléchis au petit discours que je peux être exposé à tenir au vieux militaire, si la fantaisie lui prenait de me faire appeler. Je te prie d'y songer de ton côté et de me donner tes impressions. Je ne veux ni ne peux accepter de gouverner en sous-ordre ; pars de là, et écris selon ton cœur. Ne crains rien, je ne t'ai jamais plus aimée, jamais tant adorée.

A tes pieds pour la vie.

20 janvier 1879.

Chère mignonne adorée,

Nous sommes battus ; le ministère est battu, la majorité est divisée, le programme à vau l'eau, et je suis content, car je n'ai pas mis le bout du doigt dans ce gâchis, ne trouvant pas

l'heure propice pour frapper le coup décisif. Je préfère attendre, laisser traîner tout ce monde dans les embarras et les difficultés de tous les jours, donner aux uns les déceptions de leurs folles espérances, aux autres le sentiment d'une direction nécessaire, au pays le temps de se refaire une opinion réfléchie, résolue, aux ministres d'atteindre le dernier degré de l'impopularité, et au vieux militaire le loisir de choisir entre la chute inévitable ou l'obéissance. Le silence dans lequel je me suis renfermé a permis au vieux Dufaure de ne pas sombrer, lui et son esquif; mais il a bu un fort coup d'eau salée, 221 voix sur 527, voilà sa majorité. Il n'ira plus que le laps de temps que je lui laisserai et ce ne sera pas long.

Les gens d'affaires me savent gré du répit que ce vote leur assure et les populations ne seront pas déroutées; nous gardons une position plus forte, plus éminente que jamais, car il ne peut être douteux pour personne que la crise n'est qu'ajournée et qu'elle n'a pas pris un caractère tout à fait aigu que grâce à mon esprit de composition.

Je suis à la fois satisfait et rassuré; je n'ai pas dépassé la limite que je m'étais tracée : ébranler le cabinet et ne pas le remplacer, acculer la Chambre et le Pouvoir dans un défilé où ils s'expliqueront chaudement dans quelques semaines, et d'où je pourrai enfin faire sortir la solution la meilleure. Pour le moment nous allons avoir quelques jours de liberté. Je te conjure de guérir ton rhume et de venir à Paris, non pas pour quelques heures, mais pour un long temps.

31 janvier 1879.

Chère femme adorée,

Je respecte la délicatesse du scrupule qui t'a retenue aujourd'hui à la campagne, malgré le rendez-vous précis que nous avions pris pour ce soir, par la lettre que je t'avais écrite, et qu'un billet envoyé ce matin en toute confiance rue Bonaparte confirme.

J'ai passé une longue et monotone soirée sans toi, que tout attendait ici pour fêter l'admirable victoire du parti républicain et le succès personnel remporté dans la journée. Il est vrai

qu'il me semble qu'à distance tu juges sévèrement, amèrement, les événements accomplis; ta tendresse te trouble la vue, et c'est la raison pour laquelle j'eusse tant désiré te voir, pour t'expliquer les sérieuses raisons de se réjouir, et la preuve que j'ai choisi la bonne part, la part supérieure. Tu ne tarderas pas à en être convaincue après les plus courtes explications.

Tout ceci saute aux yeux; je suis désormais sorti de la campagne terrible des huit ans ; la position est à nous ; je vais pouvoir passer au deuxième programme, l'action extérieure, et, me tenant au-dessus et en dehors des partis, choisir mon heure, ma voie, mes moyens. J'écris tout ceci que j'abrège à dessein, dans la sincérité de mon cœur et de mon jugement; je remets à demain les développements.

Demain, à quatre heures, je serai chez toi et je te prie en grâce de t'y trouver. J'ai bien des choses à raconter sans compter les projets d'avenir. Viens, viens, je t'aime d'une passion plus vive, plus dévouée, plus tendre que jamais.

3 avril 1879.

Chère femme adorée,

Ce soir, pas de lettre! je rentre et je t'écris sans avoir sous les yeux cette petite écriture si fine et si tendre qui me remue si doucement jusqu'au fond du cœur. Heureusement, j'ai le billet de ce matin auquel je vais répondre ou plutôt auquel j'avais déjà répondu hier.

Tu voulais savoir ce que je pensais quand tu lisais la lettre de ce maussade et désenchanté philosophe, et jusqu'à quel point mes réflexions à voix haute traduisaient mes impressions intimes. Je l'ai dit, je le redis : je savourais intérieurement un double plaisir, constater l'amère vérité appliquée à la généralité des femmes, et jouir au plus secret de mon être de mon bonheur d'avoir si bien choisi, de te trouver si peu semblable aux autres, d'être seul, aussi bien parmi les contemporains que parmi les prédécesseurs, à posséder un amour de femme aussi noble, aussi supérieur, aussi désintéressé, aussi fidèle, aussi passionné, et aussi dévoué à toute ma vie. Plus ce désabusé semblait mordant, plus je me trouvais favorisé de la fortune, et tous les traits dont il accable ton sexe ne faisaient qu'aiguil-

lonner mon ardeur à t'adorer et à te servir. Voilà ma confession : il n'en fut jamais de plus sincère et de plus complète, et ce que tu lisais, je l'ai observé dans le cours d'une expérience déjà trop remplie, et j'en tirais autant de volupté que de sujet d'orgueil ; c'est ainsi que je t'aime, sans rivale, sans modèle, et je m'y tiens.

La soirée a été assez animée ; on n'a pas trop parlé politique ; on a causé arts, littérature ; Sainte-Beuve, qui fut grand familier dans la maison, a fait presque tous les frais de la conversation. Un seul incident notable au sujet du voyage prochain, et c'est la comtesse qui d'un air malicieux a dit, comme on parlait de vacances : « Le Président va s'envoler sans doute, et sans faire connaître vers quels horizons ? » J'ai admiré tout haut sa pénétration ; très flattée, elle a ajouté voulant être fine : « Je ne demande pas d'ailleurs *si c'est en Italie* ? » Et la conversation s'est enroulée sur un autre thème,

A demain, chérie, je serai chez toi à deux heures un quart au plus tard ; nous irons courir, nous rentrerons pour t'habiller et le soir nous irons voir *Ruy Blas*. On dit merveille du jeu des acteurs, et on annonce pour le cinquième acte une apothéose à la Voltaire pour Hugo. Si on allait le faire, lui aussi, mourir de plaisir, quelles funérailles !

Donc, mignonne, accours. Toujours tout à toi.

15 juillet 1879.

Chère femme adorée,

Je voudrais bien te dire combien je t'ai trouvée belle, et tendre, et divine, et radieuse hier dans cette exquise apparition, sous cette vaporeuse et piquante toilette qui m'a laissé aux yeux l'impression de la fleur d'idéal arrachée pour moi dans l'Éden des plus nobles amours. Je suis resté toute la journée épris, possédé de cette enivrante image, et je l'ai emportée avec moi à ce beau spectacle où j'ai senti remuer au fond de mon âme mes plus ambitieuses et mes plus sacrées espérances. Je t'associais à tous ces grands desseins, dont je ne peux m'abstraire aussitôt que je suis en présence de nos jeunes régiments. Je suis revenu de là le cœur gonflé des plus fortifiantes pensées, et j'en ai pris plus de courage pour faire face

aux banales fatigues que je me suis un peu étourdiment imposées pour demain soir.

En revenant de là, comme la veille à Belleville, j'ai retrouvé mon grand peuple de Paris, et j'ai reçu de lui des acclamations enthousiastes, délirantes, que je n'accepte, en vérité, que comme un moyen d'atteindre le but patriotique que je me suis fixé, jamais comme une flatterie personnelle. J'en reviens toujours meilleur, plus fort, plus résolu, plus confiant, et, permets-moi de te le dire, je sens que tu penses, que tu veux les mêmes choses, et c'est là, bien sûr, le secret de la passion inaltérable que je t'ai vouée.

Tu sais pourquoi je t'aime ; mais tu ne sauras jamais à quel point je t'aime. Oui, femme incomparable, je te ferai un jour un triomphe sans pareil, ou j'échouerai à la tâche, mais non sans avoir orgueilleusement savouré la volupté d'avoir aimé la plus noble des femmes et d'en avoir été aimé du plus pur, du plus héroïque amour.

Je t'embrasse et à demain.

12 août 1879.

Chère femme adorée,

Qu'importent les saisons, que pèsent les beaux jours, les grands soleils, les rires de la fortune? Si nos cœurs sont unis, nos âmes embrasées du même feu, nous nous serons l'un à l'autre un éternel printemps. Je me sens au-dessus même des variations de l'atmosphère, je t'aime et tu m'aimes ; nous pouvons tout défier, les éléments, les hommes, les fausses conventions sociales et le reste, s'il y a un reste. Tu sais à présent qu'il ne dépend que de toi de trouver un refuge inaccessible aux froissements, aux angoisses domestiques, aux mille et incessantes misères de la vie ; tu peux, dès que tu le voudras, mettre d'un geste un obstacle infranchissable à ces ridicules assauts de la convention mondaine.

Quand tu diras oui, je serai prêt, et tout sera consacré.

7 novembre 1879.

Chère femme adorée,

J'ai écrit hier soir, comme j'écris aujourd'hui, pour exprimer ma reconnaissance, mon amour, mes douces espérances enfin

entrevues ; à l'heure qu'il est, tu dois avoir ma lettre. Je rentre et trouve ton joli billet, je t'envoie le bulletin de la journée : temps radieux, chasse splendide, toujours heureux. J'ai été le roi de la chasse et je t'envoie la dîme de mes dépouilles opimes.

A trois heures, demain samedi, j'irai chercher mignonne, et nous irons causer, rêver et caresser pour la millième fois les projets d'avenir dont nous ferons une réalité.

Je t'embrasse comme je t'aime.

1880.

Chère mignonne adorée,

Je ne m'habitue plus à passer toute une journée sans voir ta douce figure, et ce soir je me sens l'animal le plus abandonné de notre misérable planète. Je suis là tout seul, livré à mes réflexions, et songeant qu'il serait si simple et si bon de t'avoir à mes côtés.

Je compte les heures qui s'écoulent d'autant plus lentement que je n'entends plus le bruit régulier de ma pendule. Je suis sourd des deux oreilles à rendre Madier de Montjau jaloux ou ravi. J'ai mandé S... pour demain matin à sept heures ; je veux m'en expliquer et savoir à quoi j'en suis.

Donc demain soir dîner tout seul ! à moins que le cœur ne te dise de venir me surprendre ; oh ! la douce surprise et comme je t'embrasserai pour la peine !

Dans tous les cas, samedi à tes pieds.

27 janvier 1880.

Chère mignonne adorée,

Je suis en retard parce que mon jardinier, architecte, Le Nôtre enfin, m'a tenu depuis ce matin la tête sur ses plans, et je le quitte à l'instant très enchanté de ses combinaisons et des miennes.

Je reviens à Mignonne, après avoir disposé un peu plus gentiment son nid de Ville d'Avray. Je ne peux assez te dire et te redire commme tu es adorable ; ta lettre d'hier soir m'a mis les plus douces larmes dans les yeux, et, si je t'avais eue près de

moi, je serais devenu fou de plaisir à te baiser les mains qui ont tracé ces belles lignes d'amoureuse tendresse.

Je sens au fond de mon âme une confiance grandissante que nos deux existences se confondront de plus en plus étroitement et que nous touchons au moment béni où tu prononceras le mot sacramentel et décisif. Oh ! mignonne, cœur chéri, quel heureux tu peux faire d'un mot, d'un simple geste. Quand « peut être » deviendra certitude...

Tiens ; je m'arrête, je n'en finirais pas et le travail me réclame. Je mets toute ma vie dans le creux de ta petite main et je t'embrasse de toutes mes forces.

Mignonnette, à demain trois heures.

16 juin 1880.

Chère mignonne adorée,

Nous sommes en plein désarroi ; ce cabinet ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas ; tantôt il est prêt à exiger impérieusement l'amnistie du chef de l'État; tantôt il se déclare impuissant et impropre à imposer une politique nette et forte soit au Président, soit au Sénat.

Je me suis occupé à rajuster toutes ces volontés chancelantes et croulantes ; au dehors l'opinion s'émeut et s'aigrit ; la Chambre se trouble, il est temps d'en finir, ou on marche à un désastre.

J'ai convoqué ce soir neuf heures, aux Affaires étrangères les opposants du centre gauche du Sénat et de la Chambre et je ferai une suprême tentative pour les rallier à la mesure immédiate de l'amnistie. S'ils résistent, les résolutions les plus graves s'imposeront à moi ; s'ils consentent, fût-ce du bout des lèvres, on peut considérer l'avenir comme assuré.

Mais je te verrai tantôt et nous pourrons examiner à fond toute cette situation. Je serai chez toi vers trois heures. Je t'embrasse comme je t'aime, mon doux génie.

Aux Crêtes, 8 octobre 1880.

Chère mignonne adorée,

Le temps continue à être horrible, je tousse, je tremble, j'enrage et je m'ennuie ! Si lundi le soleil ne s'est pas prononcé,

je plie bagage et remonte vers Paris, où je ne manquerai pas à Mignonne pour prendre des résolutions suprêmes. L'état de ma gorge ne me permet pas de penser à une manifestation orale quelconque d'ici à quelque temps, malgré le besoin et l'envie que j'éprouve de jeter un peu de lumière dans les ténèbres accumulées à plaisir tous les jours par la presse de tous les partis et de tous les pays sur mes intentions et mes projets.

Les renseignements, que je reçois ici, de plusieurs côtés, sur les nouvelles combinaisons des Cabinets sur les affaires d'Orient, me donnent les plus graves inquiétudes, et je redoute fort que tout ceci finisse brusquement par une collision générale, dont il nous serait également difficile de nous mêler et de nous écarter.

Mes premières prévisions sur un partage de l'Empire turc par les trois cours du Nord, selon les fameux précédents de 1778 entre Catherine, Frédéric et Marie-Thérèse, paraissent l'objet de négociations suivies entre Berlin et Livadia, où se trouve actuellement le Czar.

Pour le moment, elles ne me paraissent pas en voie de succès ; mais avec l'instabilité des ministres dirigeants tout est à craindre en Autriche et en Turquie, et le rideau peut se lever inopinément sur le dénouement de l'horrible comédie que joue en Orient le *Monstre* depuis 75.

Il faut jouer serré, gagner du temps, ne s'engager avec personne, et rester vigilant, ferme, prêt sur le terrain du concert européen. Si on évite la guerre au printemps, tout est sauvé, parce qu'en 82 on sera prêt, et, tout le monde le sachant, on comptera avec nous.

Mais voici bien de la politique pour un amoureux transi d'humidité. Le trop court voyage ensemble à travers la Suisse m'a rendu le séjour solitaire insoutenable, et j'ai grande hâte de rentrer au giron, de retrouver ma divine compagne, de lui demander pardon de mon escapade obligée, et d'oublier à ses pieds la Suisse, les brouillards, mes soucis et mes peines.

Je t'adore, t'embrasse, et suis à toi pour la vie.

Aux Crêtes, 1880.

Chère mignonne adorée,

Enfin j'ai reçu le précieux dictame, ta douce et bonne lettre ; je l'attendais et j'en rêvais chaque nuit. J'avais soif de ces

délicieuses et rafraîchissantes paroles, qui jaillissent de ton cœur comme d'une source de vie. Oui, loin de toi je péris d'ennui, de désenchantement; j'ai grande hâte de te rejoindre, et ce sera plus tôt que je l'avais dit. Je ne m'habitue plus aux plus brèves séparations, car il me semble que j'erre incomplet et inutile dans la nature quand tu n'es plus là tout près à ma portée pour m'aimer et me soutenir.

Ces quelques jours de course folle à travers ce pays n'ont fait qu'accroître ma passion de ne plus te quitter, et si le temps toujours mauvais continue à favoriser mes projets, j'accours au plus vite me remettre sous ton aile, au risque de ne pas rencontrer le soleil et la douce température que tu me promets comme une tentation nouvelle et superflue. Je quitterai la Suisse avec bonheur, puisque mon bonheur n'est désormais qu'en ta tendre compagnie.

Je suis bien contrarié de la gaucherie de tes compagnons de voyage qui n'ont pas su alléger les difficultés et les embarras du retour; je te savais souffrante et je t'accompagnais en pensée de toutes mes caresses pour te soulager; as-tu senti à distance l'effet de cette volonté persistante à t'entourer de soins affectueux? Ce serait pour moi une suave consolation de savoir que tu n'es pas restée insensible à cette magnétique influence de mon amour!

Tu sens combien je deviens dévot à mon idole, et je ne demande plus rien à la fortune et à la nature que de me garder tel jusqu'au dernier soupir.

23 novembre 1881.

Chère adorée,

Merci de ta touchante lettre d'hier soir; vu mon état d'esprit, j'en avais grand besoin; j'avais enragé une partie de la journée, et le soir, dans ma solitude agitée, je te cherchais à mes côtés, comme l'autre soir, tout près du bureau. La réponse ne répond à rien de tous ces besoins, de toutes ces consolations nécessaires et qui seraient si douces pour nous deux; elle a l'air de faire fi. Mais le temps me manque. Je descends à mon cabinet; à ce soir, j'irai te prendre ou t'enverrai prendre à six heures.

Tout et toujours à toi.

2 décembre 1881.

Chère femme adorée,

Mon cœur déborde de joie, je suis heureux, réellement, pleinement heureux; les tracasseries, les embarras, les sottises de la vie extérieure me semblent à mille lieues; tout est facile aujourd'hui pour moi, et tout me paraît indifférent. Je ne sais si cet état me facilitera la tâche; je l'espère, mais je n'en ai cure; je sais où retrouver sûrement « l'éternelle consolation », comme disait le pieux ascète de Cîteaux.

Je n'ai qu'une impatience, qu'une épine dans mes roses, c'est d'être condamné par toi à attendre encore! Ah! on peut compter sur moi pour ne pas dormir en route. Royer Collard peut être fier, jamais il ne sera plus clairement prouvé par le fait que les gouvernements ne sont pas dressés pour le sommeil.

Oui, c'est toi, toi seule, mignonne, qui es le tout de ma vie, la force, la joie, l'espérance, la récompense suprême de toutes ces luttes et c'est à tes pieds que je veux finir cette carrière trop prématurément remplie aux yeux de certains.

A demain un billet pour te fixer, et à toujours pour t'aimer.

4 décembre 1881.

Chère femme aimée,

La cérémonie gastronomico-diplomatique, commencée à huit heures précises, s'est terminée à dix trois quarts; on pourrait tout résumer par la phrase ordinaire des comptes rendus d'Havas : rien à signaler. Et tu crois par moments que ces raouts m'intéressent et m'amusent? Je te conterai cette après-midi les quatre ou cinq banalités que j'y ai recueillies.

Heureusement que la nuit m'a ramené au pays des rêves, et je m'éveille (neuf heures) tout rempli de beaux songes avec ta chère et divine image sous les yeux. Je t'envoie ma première pensée.

A tout à l'heure, chère âme, et crois-moi pour toujours ton vrai mari.

11 décembre 1881.

Chère mignonne adorée,

A tantôt, à deux heures, selon la convention si tendrement arrêtée avant-hier; s'il fait beau, nous irons à Ville d'Avray, si non, nous nous *fouinerons* au coin du feu dans le salon bleu. Hier, et probablement grâce à l'influence magnétique de ta pensée fixée sur le Sénat, j'ai eu la première bonne journée depuis le jour maudit où j'ai chargé le fardeau sur mes épaules. Il est dès à présent certain que je serai mieux accueilli, mieux écouté au Luxembourg qu'au Palais-Bourbon, et je ne désespère pas, les futures élections aidant, de faire de cette institution tant décriée, la citadelle même de la République gouvernementale.

Mais à tantôt, avec les précieux manuscrits et opuscules militaires; à tout à l'heure, ma chère Andromaque et non pas la morose Cassandre! Je suis d'ailleurs bien résolu à suivre désormais tes conseils comme prophéties pures. Je t'embrasse comme je t'adore, à genoux.

22 décembre 1881.

Chère mignonne adorée,

Grâce à ta divine présence, ma journée a été tout embellie, et, malgré un travail effroyable, je sentais au cœur une ineffable chaleur, un mouvement de vie qui m'enivrait et dont tu avais ravivé toute l'énergie!

Merci, mon amour, pour cette joie laissée derrière toi. Tu ne sauras jamais assez combien tu es nécessaire à ma vie; je pense et je respire par toi seule.

Aime-moi bien et confie-toi toute à moi!

27 janvier 1882.

Chère femme bien aimée,

Voilà bien la date prévue et bénie pour la délivrance, je la sentais venir, je la saluais dans mon cœur la date libératrice, et je supplie Mignonne de ne pas se récrier sur la sottise et

l'ingratitude humaines ; tout ce qui arrive doit arriver pour la leçon de l'avenir. Je ne me plains pas parce que je devine que le pays en sera mieux éclairé et que, dans quelques années, il pourra faire justice et reprendre la vraie tradition. Hier soir, j'ai eu les prémices de la vengeance, bien que ce mets délicat doit se manger froid. La mine des vainqueurs était vraiment lugubre ; je te laisse à penser si j'ai abusé de ma gaieté.

Ce matin, rendez-vous plus intime ; j'y vais de ce pas ; au retour je réglerai quelques affaires et vers trois heures je serai aux pieds de Mignonne. Je suis sorti par la grande porte, et ceux qui vont entrer seront obligés de passer sous la porte.

Paris, le 19 novembre 1882.

Chère femme adorée,

Il est sept heures. Je vais partir pour la chasse et je t'envoie le baiser du matin, ce baiser que je voudrais tant te donner en réalité. Ah ! que j'ai d'impatience d'en finir avec cette vie hachée, dépensée à courir l'un après l'autre, ne pouvant jamais jouir de la présence de Mignonne sans penser que je vais la perdre dans quelques instants. Il faut terminer un supplice qui est d'autant plus intolérable que nous sommes seuls maîtres de ne pas le subir.

Je me console en songeant que nous touchons au terme et que bientôt nous ne nous quitterons plus.

Je t'embrasse comme je t'aime, à l'infini.

LÉON GAMBETTA

# FRANCE D'EXIL[1]

## I

### AUX MINES DE LA NOUVELLE ÉCOSSE

Je suis assis sur les ruines de Louisbourg. Hier, je ne savais pas qu'il y eût ici des restes de remparts; demain, ils se brouilleront dans ma mémoire, et j'aurai reposé sur cette plage, comme une épave, entre deux marées.

Français perdu sur une ruine française, je reste inutile à la côte, et elle me reste étrangère. La vie sourde de la forêt se poursuit autour de moi, mais sans moi. Que m'a servi de visiter trois ans l'Amérique du Nord, Mexique et États-Unis pour une banque française? Résolu à m'y établir, indifférent aux établissements qui s'offraient, j'en ai fui toutes les villes tour à tour : pour une recherche ou un délai de plus, je ne sais. Enfin, à travers le Canada et la Nouvelle Écosse, par des isthmes sauvages, mon train a roulé vers l'est, puis, d'entre la forêt et la mer, ont fusé des lueurs d'aciéries comme si l'île du Cap Breton, à la suite de la presqu'île acadienne, était une main au bout d'un bras, tendant en pleine mer la torche des usines de Sydney. Les ingénieurs m'ont offert une place; j'ai demandé trois jours et fui à cette pointe

1. *Published, January first, nineteen hundred and seven. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved, March third, nineteen hundred and five, by* la Revue de Paris.

de l'île, qui s'avance en coin dans l'Atlantique; je ne peux pas aller plus loin : l'Amérique finit ici.

Sur ce qui fut la contrescarpe de Louisbourg, des moutons paissent, éclairés d'en bas par la mer; les Anglais ont descellé les pierres des bastions et les ont enterrées comme des ennemis; sur le chenal, où Drucour coula sa flotte pour le clore, une raie d'écume rit au soleil. L'herbe et l'eau sont ici plus ensevelisseuses qu'ailleurs : les rois y ont conquis et perdu l'Amérique; il n'y survit que des races antiques et lentes, comme la nature, qui ne la défigurent pas : le nom de *Cap-Breton*, qui a effacé le nom d'*Ile Royale*, est basque; les Acadiens y gardent le français, et les Écossais le celtique. J'ai envie et peur de la vie sur cette île : il semble qu'on y vive dans le passé. Quand cette place m'y fut offerte, une porte m'a paru s'ouvrir sur les galeries d'une mine abandonnée : devais-je y entrer vite et les barrer à d'autres, ou laisser mes yeux, un peu, s'habituer à l'ombre?

Il y a trois ans, à mon départ de France, chaque vague chantait : Va! Le monde me portait et me suivait. Aujourd'hui que je me contrains, je me crois seul. Hier, dans le train, j'ai voyagé sur la plate-forme d'arrière : la lune enveloppait de sa pâleur tranquille la fuite sans fin des sous-bois, et l'immensité de la Nouvelle France me confondait; sur chaque branche de la forêt illimitée, la joie semblait infinie, aucune volonté ne paraissait présente, et les raidissements de la mienne me déplaisaient comme une grimace. Pourquoi ne suis-je pas un habitant de l'Acadie avec autant d'aise que les myrtilles des bois sont des fleurs acadiennes?

J'ai voulu une matinée à moi pour décider du reste de ma vie; mais les pensées d'avenir soulèvent les pensées d'amour, et la grande ombre de Cécile attriste la grande lumière de midi.

Un soir, Vénus projetait son sentier de lumière, sur le clapotis du Pacifique, jusqu'aux phosphorescences de mon paquebot, et les poissons volants, comme des étincelles, passaient. « Leur vol est comme notre vie, pensai-je; ils sortent de l'eau fraîche et y replongent, comme nous du néant. » Entre les échelles, l'image de Cécile fixait le balancement des mâts : « Une fine aiguille, murmura la voix de la vision, fait aller droit la masse, vers un but invisible. » Le sillage, droit comme une barre, se perdait dans les nuages : « Penche-toi,

murmura-t-elle encore, et suis la fine aiguille suspendue en mon cœur. » « Suivons-la, dis-je doucement, et de temps en temps retournons-nous vers notre sillage, droit derrière nous à l'infini ». Depuis, j'ai hâte d'un amour droit comme les routes de la mer.

A mesure que le monde grandit devant moi, je sens que, pour mettre la vision que j'en ai dans l'esprit d'une seule femme, ma vie à peine suffira, et parfois je crie tout bas, comme si Cécile entendait : « Venez avec moi, vite : les années passent, à peine votre âme aura-t-elle le temps de s'ouvrir aux clartés qui illuminent la mienne. » Que faire? Dans un petit poste de France, l'aimer? Ce ne serait plus mon grand amour, fait de la clarté de la mer et des ombres des forêts; le monde que j'ai dans la tête ne me laisserait pas de repos. L'appeler ici, à l'anglaise? Mais cette île nous serait-elle une patrie ou un exil? J'y dois des stages comme mineur, fondeur, ajusteur; à l'âge des amours encore patientes, la douceur de l'attendre m'eût attaché à la terre où j'eusse préparé ses plaisirs; mais les ensoleillements des vagues, comme des cloches de bouées, me sonnent mes vingt-huit ans. Je suis trop hardi pour mon ancienne vie, parce que j'ai découvert le monde, et trop lâche pour la nouvelle, parce que je l'ai découvert trop tard. Ma carrière devient une impossibilité : je défie le destin de la mener à bout, et je le guette avec un peu de malice, comme on attend au dénouement l'auteur d'un imbroglio.

Mais je ne me révolte pas; la mer est trop berceuse, et la lumière trop enchanteresse. Polytechnicien encore, je regarde ma détresse comme un cas particulier du problème de l'exil; ma mélancolie calcule les lois de l'émigration; sur le prolongement invisible de la plage, aussi loin que court la côte canadienne, je crois entendre les exilés bruire comme des galets : je suis un entre des millions; je ne suis rien, mais je suis l'image de tous. Sur cette grève qui fut la forteresse des mers, la vieille histoire a été doucement ensablée; le soleil de midi s'y couche comme un berger, et la mer, sa cornemuse, s'y gonfle et dégonfle; moi, je suis l'histoire nouvelle : je suis l'émigrant.

Au delà du goulet qui brille, sur les roches d'où Wolfe a canonné Louisbourg, je crois le voir dans le soleil de midi,

le front et le menton fuyants, roux avec des yeux d'acier, le crêpe au bras sur l'écarlate de la veste. Ce conquérant d'un monde fut un de ces frêles enfants de la femme qui nous consolent de la misère humaine en la souffrant avec grâce : soldat à treize ans, colonel à vingt-trois, légendaire déjà par son refus de tuer un vaincu, écrivant à sa mère des lettres de fille, pleurant les heures qu'il n'a pas passées près de son frère mort; je me rappelle sa peine d'amour, son temps-durer des salons et son hiver à Versailles, où Madame de Pompadour daigna le charmer; il se réjouissait de savoir presque le menuet quand on le rappela pour la guerre, si souffrant qu'il pensait mourir du mal de mer. De cet assaut contre Louisbourg, il n'attendait, s'il vivait, que de la honte, et la mort au cœur, le rire aux lèvres par devoir de soldat, il écrivait à sa mère : « Tout ce que je souhaite c'est d'être prêt à mourir avec grâce; c'en est fait de moi, d'une manière ou de l'autre; mais je cours, de tout cœur et avec joie, à la ruine. » Puis, soudain, le débarquement par surprise, le poste d'honneur, le commandement en chef, le suprême triomphe sur Montcalm, et l'immortalité. Quand ma vie semble manquer sous moi, je songe aux tristesses des veilles de victoire.

*
* *

**En vue des récifs de Scatari, extrême pointe est du Canada.**

A midi nous serons à Sydney, et à quatre heures le Directeur des aciéries me recevra.

A Louisboug, j'ai pris pour revenir un caboteur, au lieu du train; je voulais voir du large l'île où je vivrai. Les vieux peintres, dans leurs *Annonciations*, agenouillaient face à face l'Ange et Marie : la grâce de ce double salut les ravissait; ainsi la mer et la terre, à chaque aurore, se saluent : le nimbe de lumière des vagues s'incline, et la côte lève son voile de buée. L'océan et le rivage semblent faits pour être admirés l'un de l'autre; à peine entré-je en mer que la terre transformée m'émerveille; à peine descends-je à terre que la mer transfigurée m'étonne.

Les plages filent le long du bord : la fuite du temps ne se distingue pas de la fuite du rivage. Les courbes de ces baies m'enchantent : je sais que l'arabesque s'en perd aux glaces de l'inconnu polaire. Un cap, que nous tournons, découvre son secret : haut dans le soleil, brillent les charpentes d'une mine, et le faisceau des cheminées, au bord de la rade bleue, semble imaginaire comme les forges d'Héphaïstos en un golfe sicilien. Le bourg ouvrier s'étale en éventail sur un cône, qui l'offre tout à la brise; il n'a pas, comme les cités-modèles des autres bassins miniers, l'air d'un jouet sali de suie : les avenues sont les trompettes de l'océan, et le reflet des vagues éclaire les lessives des mineurs comme celles des matelots aux mâtures.

De Louisbourg à Sydney, les puits hérissent les falaises, les galeries se ramifient sous la mer, les passerelles vident les wagons à hauteur des mâts, et le sous-sol de l'Atlantique se déverse à sa surface. A Glace-Bay, quatre flèches font de la falaise une tête ronde à antennes : ce sont les tours Marconi; ici tendaient les vaisseaux de ligne de Louis XIV; sur ces fonds sablés de naufrages, nos câbles amarrent le nouveau monde à l'ancien. Les courants équatoriaux y heurtent les courants polaires : une buée en monte. Dans la lumière palpable, les gestes des matelots m'émeuvent comme les vols des goëlands; la loi de l'amour m'attire à eux comme à de plus grands oiseaux, dont la ressemblance avec moi me trouble; sur cette île, peuplée de moins de bras que d'ailes, j'ai hâte de me mêler à mes frères humains; j'espère qu'on me mettra demain à l'étau; jusqu'ici, j'ai observé des gens qui vivaient, et n'ai pas vécu : demain, demain, je commencerai à vivre.

Impatient de Sydney, je demandai au capitaine où nous en étions. Il fumait, les pieds en l'air : « Nous sommes en retard, grogna-t-il dans une bouffée, un clapet a cassé. » Je pensai au rendez-vous manqué, à ma place perdue : « Quoi! criai-je, vous m'aviez promis d'être à Sydney à midi! — Les promesses de marin, dit-il, c'est à Dieu de les tenir; si le temps vous dure, voici une revue, avec l'histoire d'un gardien de phare dont les petits fabriquaient, dans les creux, des cabanes naines de pêcheurs, des claies en miniature, et des barils minuscules de vérons salés. »

Le Directeur quitte Sydney demain : je ne pourrai le voir. Quelle hallucination m'a conduit sur ce bateau? Tous les hommes sont par moments somnambules : mais il y en a qui rêvent juste, et il y en a qui rêvent faux. Un autre que moi, en songe, eût prévu le retard du caboteur. Pourquoi, quand la place s'offrait, ne l'ai-je pas saisie? J'ai voulu interroger les ruines de l'île : dans le temps que je m'accoutumais à ma fortune, elle m'a échappé.

Notre navire, immobile, berce ses mâts. L'oscillation d'un cordage me rappelle ma balançoire d'enfant, et les souvenirs de ma jeunesse, en affluant, me découvrent le secret de mes audaces et de mes peurs. Mes parents avaient un jardinet oblong en terrasse, qui nous représentait un navire, avec la grille pour bastingages, et un sapin pour mât; un cadran solaire servait de boussole, et la pompe, de porte-voix. Aux abordages, nous regrimpions à la grille d'où nous venions de sauter, et notre navire devenait celui des ennemis, que nous poursuivions sabre aux dents sur le sapin. Ma sœur Laurette ne nous quittait pas; cette fille dans nos combats leur ôtait toute vraisemblance, et allait nous dégoûter du jeu, quand je vis, sur une image, un Tristan qui conduisait Yseult au roi Mark; je drapai de loques rouges la charmille, puis persuadai à Laurette qu'elle était la fiancée de Mark et devait s'asseoir sous cette pourpre; nous venions souvent lui annoncer que la tempête se calmait, ou que les pirates étaient en fuite; elle était aussi impatiente de l'arrivée qu'une vraie voyageuse, parce que le débarquement était le moment de son rôle : je devenais le Roi; ornée de vieille gaze, elle descendait vers moi les marches du jardinet, avec toutes ses poupées dans les bras : « Mon fiancé, disait-elle, voici nos enfants; comme nous nous sommes mariés par procuration, je n'ai pu encore vous les montrer. — Ils sont beaux, disais-je; quel est l'aîné? — Sire, répondait-elle, choisissez. »

Les tueries dans le sapin m'ont laissé le goût des mâtures; le spleen n'est que le temps-durer d'actions égales aux pantomimes enfantines. Un Anglais qui fut matelot a publié ses souvenirs : j'ai manqué jadis un train pour les acheter; il dit ses glissades sur les voiles, avec des mots de gymnaste qui ont pénétré de satisfaction ma curiosité et de désirs insatisfaits mes muscles; il décrit les clubs sportifs des escales, et, dans

les « gentlemen-sailors » qui font la grandeur anglaise, j'ai reconnu le mousse étudiant que j'ai rêvé d'être. Quinze ans, j'ai attendu, sans le savoir, mon embarquement : sur le livre du destin, mon passage était retenu.

Mais ma place n'était pas marquée dans cette île acadienne. L'aciérie est une étrangère qui me regarde en intrus. Elle ne me rappelle qu'un souvenir : à seize ans, près d'un canal où se couchait le soleil, je croisai la sortie d'une forge ; gêné sous les regards blancs des faces noires, comme je le fus depuis dans des foules de nègres, je me pressais pour dépasser un groupe, quand j'y reconnus Poiret, mon voisin de lycée. Ses joues noires me grimacèrent un bonjour ; quand je le revis en classe, il me troubla comme les êtres à métamorphoses : j'ai eu la même stupeur devant un clown en tenue de ville. J'avais honte pour lui, et pourtant j'enviais sa double vie. Son père était contre-maître fondeur : si j'avais moulé à la fonderie avec lui, une habitude ancienne m'attacherait à la fonte, et je n'aurais pas eu, devant la place qui s'offrait, le recul d'une bête qui bronche. Je me serais établi, comme je me suis embarqué, en coup de tête ; mais l'éducation des adolescents est plus gauche que celle des enfants, et développe moins le pouvoir de vivre que l'autre n'en éveille le goût.

Des districts miniers d'Amérique, Sydney est le seul où je pouvais être un homme établi et un homme libre. Je les ai visités, tous ces pays de mines, avec une horreur grandissante, celui de Pittsburgh le dernier. Là, la rivière d'Ohio, avec l'Allegheny et le Monongahela qui la forment, est une fourche torrentueuse, tortue, dont le bras et les dents, à perte de vue, flambent et fument : triple angle illimité, plus troublant que le triangle mystique ; les vallées, dardées de puits à pétrole et à houille, sont esclaves comme les hommes. Ici, à Sydney, les outils de fer qui saignent le sous-sol n'ont pu briser les reins aux vagues : j'y aurais été l'oiseau dont la cage reste ouverte ; sur les roches roses du Cap Enfumé, mes enfants, avec les fils des pêcheurs, seraient descendus de leur berceau dans la nature.

Il y a pour chaque homme un lieu où il vivrait libre. Mais il le cherche rarement. Pour faire un moulin à vent, le meunier

choisit un tertre où l'air coure librement : on prend moins de soin pour établir sa vie qu'un moulin. J'ai cherché le lieu de ma liberté, mais trop tard, et mal prêt à la vie libre : quand elle s'est présentée, je ne l'ai pas reconnue. L'offre d'une place m'a paru le tournoiement d'un lasso, et j'ai fui ; mais le coup de trique du poste perdu a dompté en moi la bête fuyarde : j'ai appris que la fuite n'était pas la liberté, et je reviens, le flair inquiet, cherchant le sens humain du mot « libre ».

Un hurlement de vapeur annonce midi. Les vaisseaux ne laissent pas de cesse aux côtes ; leurs sirènes, plus patientes que les trompettes de Josué, sonnent la chute des continents entre les mains des marchands. Je me sens sur une coque de la grande flotte qui, tour à tour tyrienne, grecque, arabe, vénitienne, espagnole, anglaise, fut toujours maîtresse du monde. Nos matelots sont portugais, italiens, suédois ; des Danois, des Maltais, des Grecs les remplaceront ; le drapeau restera anglais : ils sont les infiniment petits de la grandeur britannique.

Près de moi, Daëlstrom le soutier, frotté de chiendent, rougeoie ; je lui demande si les fjords de Terre-Neuve sont plus beaux que ceux de sa Norvège : ses babines sourient et se taisent. Joe, le petit chauffeur aux mines de danseuse, tire de la guenille grasse de ses reins la photographie d'une ballerine : « Ma mère à seize ans ! » me dit-il. « De beaux tétons ! crie son voisin ; ils ne t'ont guère profité ! » Ses yeux sont cerclés de suie et cernés de bleu. « Un métier de terre vous fatiguerait moins, lui dis-je. — J'ai été petit pâtissier au Strand, répond-il, mais quand je n'ai plus le sou pour la noce, le temps me dure de la mer. » Les bandes tatouées des matelots sont comme des bébés au berceau qui ne se sentent bien que quand on les balance.

Un jour, ces aventuriers du bord ont quitté leur village, comme moi ; ils n'ont guère su que faire : ni moi ; mais si on leur offrait leur vie d'avant le départ, ils riraient : moi aussi. Que seront-ils demain ? et moi ? Ils n'ont pas l'air de souffrir : je ne souffre pas non plus. « Maman dansait à Cadix, me dit Joe ; elle a aimé un mousse anglais : il n'a pas dû s'ennuyer, papa ! Je tiens de lui et d'elle : voyageur et amoureux ! mais j'ai trop crevé de faim ; je tousse du sang ». Pauvre vaincu qu'agitent les passions des victorieux, aux reins efféminés

qu'inquiètent les désirs mâles, tu es le symbole de mes volontés vaines : m'a-t-il manqué comme à toi la première nourriture des forts?

Je me rappelle mes rébellions, mes défis aux formes mondaines, puis mes rages du régime d'École. Libéré des mœurs françaises, ignorant des mœurs étrangères, oiseau de passage indifférent aux oiseaux domestiques qu'il étonne, je m'abandonnai au vertige du voyage, solitude suprême et variée. Je me fuyais, toujours autre : si un lien fixe me forçait à me reconnaître, je me fuyais plus loin ; la liberté se confondait pour moi avec la fuite. C'est l'histoire de bien des émigrés : leur exil a été une évasion, et, défiants de toute ombre de servitude, ce sont des nomades ombrageux.

Quoique inconscient de ma nature rebelle, j'achetai un jour un livre libertaire ; puis je l'oubliai ; puis, par un instinct obscur, je le jetai dans ma valise ; je viens de le lire : j'en reste étourdi. La liberté, qui fut pour moi la révolte, est pour Kropotkine l'amour. Il espère d'amicales ententes ; j'ai haï les groupes où je suis entré. Il a les indulgences que conseille la modestie scientifique : j'ai eu les duretés d'un romanesque orgueil. Il imagine des âmes qu'appelle sans cesse la joie : je fus une âme sans cesse chassée par l'ennui. Je ne suis pas dans cette île parce qu'elle me plaît, mais parce que d'autres lieux m'ont déplu.

Des feux naissent : c'est le chenal de Sydney. Chaque soir, aux mêmes roches, les mêmes lampes s'allument ; à chaque tour, un garde veille ; je pense aux naissances dans les phares et à une vieille, qui, enfant, avait veillé un mois, isolée par des tempêtes : « La graisse des lampes gelait, a-t-elle dit depuis, et je ne dormais pas ; il y en avait quatorze avec quatorze réflecteurs. Dans mes rêves, je continue de vouloir les rallumer à temps. Je me demande si le souci du phare suivra mon âme quand elle quittera mon vieux corps. » Elle avait vu, enfant, quatorze réflecteurs et pensait les voir dans l'éternité : voilà de quelles visions enfantines est faite une âme immortelle.

Dans la baie, les panaches des hauts-fourneaux lèchent les nuées. Si enfant je les avais servis, je me plairais à les soigner, comme la vieille, les lampes de son phare. Il est beau de porter en soi quatorze feux qui ne s'éteignent jamais.

*
* *

5 juin.

J'ai débarqué à six heures et couru au club, où un ingénieur anglais m'avait prié à dîner. Il n'a pas su me dire quand le Directeur quittait Sydney.

Sujet loyal, il m'a fêté parce que son Roi avait embrassé M. Loubet. Quand il me demanda royalement, devant un beefsteak : « *Tenderloin* ou *sirloin*? » sa gravité m'émut, et je hasardai qu'un peu des deux... : « Hourrah! cria-t-il ; l'un ouvre l'appétit et l'autre le rassasie. » Je le félicitai de la viande : « Sydney, me dit-il, a d'aussi bon bœuf que Londres ou Calcutta. » Les Anglais ont pour devise : « La viande suit le pavillon. » Nos coloniaux s'irritent que des cuisiniers représentent la France dans le monde : à l'état de nature, le manger est le prix sacré du travail, et ce qu'on exporte d'abord de sa civilisation, c'est sa cuisine.

Le sang des viandes grise comme l'alcool, d'une ivresse qui éveille les confidences ; par elle seule, les Anglais connaissent le délice des abandons ; aussi leur est-elle nécessaire. Dans la salle rouge, j'imaginai mon avenir à Sydney et me demandai si le luxe du club, étourdissant aux yeux, m'étourdirait l'âme ; ma pensée lourde cherchait les conditions du plaisir, mais trébuchait comme le gnôme qui bat l'eau des bras sans saisir les filles du Rhin. L'idée me vint, à la vue des tentures, que sous la même pourpre Henri IV avait été joyeux, Louis XIII triste, et j'éclatai de rire de mon analyse du bonheur.

« Garçon! dit mon hôte, qu'a le bout du *steak*? un autre *steak*! » Je protestai que je ne toucherais pas à cette nouvelle grillade : « Je ne veux pas, s'écria-t-il, que vous manquiez de *steak* au club! » Je l'éblouis d'anecdotes sur Bonaparte, et il prit note des *Mémoires* de Marbot pour les commander ; je décrivis Vézelay et Saint Bernard, Carthage et le cardinal Lavigerie. Je me voyais double : les rideaux rougeoyaient, le drapeau anglais claquait sous mes tempes, une âme carnassière et shakspearienne ardait en moi ; mais dans cet embrasement, ma finesse de Français me semblait un lis frais dans les flammes : elle déliait ma langue et disposait au vol mes pen-

sées tumultueuses en phrases claires. L'âme anglaise et l'âme française, grandissantes en moi, s'y pénétraient comme le soir la sanguinolence du ciel et la légèreté de l'air; les coudes sur la nappe glacée, je laissais passer sur moi l'esprit des deux grands peuples du monde, et le Canada m'apparaissait comme le seuil où leurs deux pensées se mêlent.

Mon hôte dit : « Passons prendre Primrose; c'est un marchand de briques qui a la bourse vide et une femme américaine : mauvaise combinaison. » L'estomac fumeux, je le suivis par des ruelles noires. Dans un vestibule, les yeux comme débandés, je vis une lueur sous des franges; des voix nasillaient, que je percevais comme en rêve. « J'irai, papa! — Non! — Si! — J'étais sir dans le Suffolk; si mes ancêtres te savaient à un bal d'employés... — Ah! employé! tu seras bien aise de l'être quand tu auras fait faillite! — Dorothy, empêche ta fille... — C'est la tienne aussi, Primrose; elle sait que je n'aurais pas dansé à son âge chez des comptables; les propriétaires du Maryland dansaient chez ma mère. — S'ils dansaient chez toi, je ne danserais pas ailleurs. » Le rideau remua; la lueur s'élargit, puis s'éteignit. Cette apparition, que rien ne liait à ma vie, me sembla un cercle de l'enfer. Quand je compris que c'était, non pas l'enfer, mais le monde, un frisson me dégrisa. Nous repassâmes par les ruelles. Entre moi et le lieu de ma vision, une église mettait une masse noire; mais avec nous, maintenant, marchait l'homme de qui sa fille avait ri.

Vers onze heures, debout à un bar, nous croquions des homards, dont nous jetions les carapaces dans les crachoirs. Des ivrognes rasés se parlaient confidentiellement sans s'écouter : chacun suivait à haute voix, de hoquet en hoquet, son rêve intérieur; l'homme du comptoir, seul de sang-froid, épiait les poings. « Noble femme! » criait un Écossais devant le portrait de la reine; il me prit par un bouton, et hurla des bouts de vers, un adieu de Kipling aux volontaires coloniaux après la guerre des Boers : « Adieu! Bonne chance! Notre sang goutta dans le vôtre... le long du train de la Croix Rouge... Nous mordions le même thermomètre, à Blœmingtyphoïdefontein..., avec le même diagramme de fièvre aux dents de scie... Bonne chance!... quelles his-

toires au bivac!... courses de carillons et d'élans... de perroquets qui tuent du bec les agneaux... Bonne chance!... Nous ne lirons plus les journaux... sans y chercher les nouvelles des *dorps* amis où vous êtes nés... Dawson, Galle, Montréal, Port Darwin, Timaru... C'est juste en face, on n'a qu'à traverser... Bonne chance!... Dites aux filles d'au-delà de l'eau que nous venons.., vous nous avez appris du nouveau.., le monde n'est pas plus gros qu'un kraal. Bonne chance! »

— Moi, me criait-il, je suis Écossais, j'ai des frères à Bombay, Paris et Prétoria, des sœurs à Melbourne et Chicago; l'autre jour, sur un globe, j'ai vu Hong-Kong en rouge, et j'ai dit : Voilà un côté du monde où je n'ai personne; c'était comme un trou dans la famille; eh bien, mon neveu s'y installe. Les Mac Andrew font le tour du globe; les *cinq nations* de l'empire sont comme les Mac Andrew : c'est une famille; quand Chamberlain sera le maître, elles feront l'union douanière, et les navires, comme dit Kipling, seront les navettes qui tisseront l'empire.

Mes hôtes, dont l'ivresse s'empâtait, voulurent la cacher dans une petite salle : « Mac Andrew est mon pays, me dit Primrose, mais il se grise en public. Ne vous fiez pas à ses informations : l'union douanière ne se fera pas. Albion n'a pas de fils plus loyal que moi, mais je vois ce que je voudrais ne pas voir : l'Empire n'est qu'un nom, le Cap sera une république hollandaise et le Canada une république française; l'Empire est une bulle de savon. — Une bulle qu'on regonfle à mesure qu'elle crève, m'écriai-je, et dans le creux de laquelle tient le globe du monde ». L'ale me rendait philosophe : « La même œuvre, pensais-je, est, selon l'esprit qui la juge, grande ou vaine. » — « J'ai un fils, continuait Primrose : il ira dans un collège américain. — A moins, dis-je en riant, qu'il ait une bourse Cecil Rhodes pour Oxford. — Ma femme, s'écria-t-il, m'a dit qu'elle n'enverrait pas son fils apprendre la paresse anglaise. »

Le pauvre homme ne retrouvait quelque chose de sa patrie qu'en mirant aux glaces des bars le géranium de sa jaquette et son haute-forme pelé, pareil à ceux qu'on voit dans les bureaux borgnes de Londres. L'effondrement de son orgueil britannique sous l'orgueil américain de sa femme rendait tragique sa

tenue londonienne. Cet Anglais vaincu dans son ménage ne pouvait plus croire aux triomphes anglais dans le monde.

Quand nous sortîmes de notre cabinet, Mac Andrew était encore au bar; je lui demandai s'il avait des fils : « Si j'ai des fils, dit-il, l'œil en feu : j'ai un fils! » et, tirant de sa poche un portrait de boxeur : « Hein? me demanda-t-il, est-ce un fils? — Oui, répondis-je, c'est un fils. — Ça a l'air d'en être un, dit-il; cet automne, il dispute le championnat canadien; puis, en route pour Londres et pour le championnat du monde! Moi, je n'étais qu'un amateur, mais j'ai vu Smith tomber au Vauxhall : ah! cette salle de connaisseurs, et les huit-reflets au bout des cannes! Je me suis promis que j'aurais un fils qui vaincrait là. Je l'ai. Il m'a coûté cher. A dix ans, je l'ai envoyé à Londres voir le championnat. Si l'an prochain les Anglais reçoivent du Canada leur champion, la voilà, la grandeur canadienne! la voilà, l'unité de l'Empire! Elle sera l'œuvre d'un Mac Andrew. Si j'ai des fils! » Voici, pensai-je, un homme qui peut croire à l'Empire : il a, chez lui, réalisé l'image qu'il s'en fait. Ainsi, selon le foyer que je me ferai, le rayonnement de la France au Canada me paraîtra une vérité ou un mensonge.

Mes hôtes, chancelants, me reconduisirent; nous nous secouâmes les mains, trois fois, à la ronde. Le *Jauréguiberry*, qui porte la poste aux pêcheurs du Banc, clignotait sur la baie, et un croiseur allemand près du phare. La mâture du *Jauréguiberry* m'évoqua les flottes de Louis XIV; celle du croiseur, les escadres de Guillaume II, et, croyant voir les soutiers impériaux, qui ne goûtent des joies de l'empire que celle de crier nus dans le charbon : *Hoch der Kaiser!* je m'étonnai du besoin qu'a l'homme de fumées, — fumées de poudre ou fumées d'ivresse.

Sur le bac du port, je reconnus le banc où un Sicilien m'avait joué de la musiquette; songeant aux quelques centaines d'hommes que les coques des bateaux balançaient, et aux quelques milliers que le ronflement des aciéries secouait, je m'émerveillai de la diversité des passions, et de la souplesse de l'homme; je crus voir des fibres cérébrales se tordre comme des filigranes de cire. Des ivrognes hurleurs tenaient le quai. « Il suffit d'alcool, pensai-je, pour qu'on rie, pleure,

aime, haïsse, serve, tue, et ma raison n'aurait pas sur moi, ou ma volonté sur les hommes, le pouvoir d'une liqueur! » Le vent de la mer rafraîchissait mon front; mes pieds recevaient, du sol boueux, une énergie mystérieuse. Une coulée de laitier, qui se noyait dans la marée montante, illumina les nuages, les mâtures et les files de cheminées, grondantes comme des tuyaux d'orgues : ce fut une aurore blanche comme un éclair, puis un rougeoiement, qui palpita et s'éteignit. Comme j'approchais du bord de la baie, le grondement des hauts fourneaux et le bruissement des vagues grandissaient; le vent salé me forçait à tenir mon chapeau; l'air, l'eau et le feu m'enveloppaient. L'aciérie, aspirante et rejeteuse de minerais et de fontes, d'hommes frais et d'hommes las, me semblait liée, par les routes des émigrants, comme par des artères et des veines, à tous les climats; le monde ne m'avait jamais paru si multiple, ni soumis à des forces si fantasques; mais la plus fantasque et la plus puissante me paraissait la volonté humaine, et devant la haute mer, ouverte à tous ceux qui osent, je pleurai, le front dans le sable, de ma jeunesse qui n'avait pas su vouloir.

*
* *

A six heures du matin, je me traînai à la gare pour épier le départ du Directeur. Des sentiments confus me divisaient : le goût et le dégoût d'une ville d'émigrants, le dédain et le désir de mon village. Mon crâne me semblait se partager comme une coupe anatomique, entremêlée d'une mappemonde, et j'y voyais des lacs en bleu entre les veines du cerveau.... J'ouvris les yeux, et vis des hommes. Des chargeurs de fours, aux faces cuites, me croisaient. « Patron, dit l'un, as-tu du feu? » Je craquai une allumette, et me réjouis de la coutume de donner du feu aux inconnus, seule survivance de la fraternité primitive.

Je songeai qu'on m'assignerait peut-être à leur équipe, et que chaque nuit, dans des loques brûlées, je suivrais les quais avec eux. Un frisson réveilla en moi le plus primitif instinct, celui de l'égalité ou de l'imitation. Je me souvins qu'enfant

je rôdais dans les chantiers, envieux des gestes des ouvriers, et je sus gré à l'Amérique de me forcer, pour la première fois, aux tâches dont les mains saignent. L'attente du travail m'apaisait. Je me voyais apprenti, puis càmarade, puis chef, puis inspirateur des ouvriers. La cité ne se diviserait plus en deux classes : les surmenés du corps et les surmenés de l'esprit; chacun vivrait à demi du travail de ses bras et du travail de sa pensée; les hauts salaires américains permettraient le partage des besognes manuelles, condition de la santé de chacun et de la fraternité de tous.

Une brusque « cristallisation » para d'attrayantes couleurs mon stage prochain. Les malaises de mon enfance, mes temps-durers d'épreuves physiques, mes rêves d'une égale santé pour tous, mes désirs d'une double maîtrise, intellectuelle et manuelle, tous les instincts de ma jeunesse confuse s'éclaircirent : j'en entrevis l'épanouissement; je pressentis que je préparais plus qu'une Nouvelle France : une humanité nouvelle. Mon avenir m'apparut avec un caractère de réalité; l'oppression de ne me croire qu'un fantôme qui se fuit fut dissipée, et je découvris que cet allègement de l'âme est la liberté.

La vue de la gare réveilla en moi la piqûre du poste peut-être perdu. Les trottoirs étaient déserts, et les salles, closes. Dans le crépuscule humide du matin, les secondes tombaient lentes comme des gouttes. A six heures, une locomotive choqua des wagons; voiture à voiture, d'aiguillage en aiguillage, l'express, peu à peu, se forma; de demi-minute en demi-minute, l'aiguille de l'horloge sursautait d'un cent-vingtième de tour. A la demie, un bancal ouvrit les salles; un voyageur parut, puis d'autres, puis les crieurs, les porteurs, les badauds. Sept heures sonnèrent : encore douze minutes avant le départ, puis dix, puis neuf : je ne pus deviner, au dandinement des nègres du wagon-lit, s'ils attendaient le Directeur. Encore huit minutes, puis sept, puis six : mon cœur battait à se briser. Encore cinq, quatre, trois : il cessa de battre. Encore deux : le Directeur ne partait pas, je respirai. Encore une; au tournant de la rue, deux têtes de chevaux bruirent. Je n'oublierai pas cette vision; ce n'étaient que des naseaux, mais tendus pour le galop, et avant de voir les crinières, j'avais clos les yeux, sûr que le Directeur partait. Je le vis sauter dans le wagon-lit, un

nègre courait avec sa valise; d'un bond je fus dans un compartiment, par instinct de m'accrocher à son train.

Par le couloir, je gagnai son wagon; il me regarda, salua, et se remit à lire. Les nègres me fixaient; je payai un supplément et m'assis; puis mécontent de cette dépense, j'allai droit à lui et lui dis le retard du bateau; il répondit que son second, par le courrier du soir, offrirait le poste à un New-Yorkais. Je lui contai mon saut dans le train; le détail lui plut : « Eh bien, dit-il, voyez mon second avant son courrier; voici un mot pour lui. »

Au premier arrêt, comme il n'y avait pas de train de retour, je louai un cheval; à mesure que la place m'échappait, je la voulais plus furieusement.

Sur un cône planté de pins, une cabane blanche luisait comme un bourgeon; un muffle de vache en sortit, puis le poitrail en clair-obscur, enfin la croupe, et, avec le même balancement, une fille. Elle avait les cheveux incolores et des traits purs d'Écossaise. Je lui demandai du lait. Elle me dit : « *Se air beatha gu dearbh*! » en celtique, puis en patois canadien : Tu chârches du travail dans les mines? — Oui, répondis-je. — C'est dur, dit-elle, et tu seras mieux icette; papa veut un vaquer; on est bin nourri. Mâs dans la mine, reprit-elle rougissante, tu pourras p't êt' bin devenir contre-mâtre. »

A quatre heures, je vis le sous-directeur : « Désolé, me dit-il, l'offre vient de partir. » Mon regard le traversa, et le sien se détourna; il balbutia : « Le Directeur reste le maître; il est à Halifax. » Cinq minutes après, je le vis glisser lui-même une lettre à la boîte : je sentis que c'était l'offre.

Je contai au club ma visite. « Ah! ricana-t-on, le sous-chef est diplômé de Yale : il a quelqu'un de la promotion à placer; puis il ne croit pas à l'enseignement d'Europe. Que n'avez-vous un diplôme américain! Vous auriez pu en prendre un avant d'entrer à Polytechnique. — Je ne savais pas alors, dis-je en souriant, que l'Amérique a des Universités. — Eh bien, me répondit-on en riant, il ne sait pas que Paris a Polytechnique ».

Maintenant je retourne au continent canadien : on vient de pousser mon train, en trois tronçons, sous des potences; le bac

qui dessert l'île de Cap Breton balance les trois files de wagons, et déjà je vois fuir la côte de l'île.

Je la quitte deux fois humilié, car c'est malgré moi, mais par ma faute, que j'ai perdu la place de Sydney. Elle s'offrait, je l'ai voulue, et ma façon de la vouloir a été telle que je l'ai manquée. J'ai eu cet éclair d'hésitation qui fait que dans un jeu la balle échappe, et dans la vie, le succès.

Ma défaite réveille en moi une âme sauvage; ah! je comprends que les déceptions fassent des abatteurs d'ouvrage ou des éventreurs d'hommes! J'ai vu une rixe d'Italiens à New-York; l'un d'eux, un couteau dans le ventre, battait l'air pour le tirer de la plaie, et tuer en mourant. Entre la Nouvelle France et moi, c'est à la mort. Que n'y ai-je eu plus jeune ma défaite? J'aurais saisi cette place de Sydney comme une vengeance.

Le nègre du wagon a fait ma couchette ; de mon oreiller, je vois des étangs et des fermes closes pour la nuit; j'y devine la vie secrète de l'Acadie, et une lanterne d'étable reflétée par une mare me donne le désir des veillées dans les sapinières endormies. A ce moment, le bonheur me paraît une chose sacrée, simple pourtant, faite d'un peu de travail et d'un peu de pensée avec un peu d'amour, près d'un lac plein de petites îles en forme de cônes. Je sens que les hommes ne luttent que pour entourer de paix leurs amours. Je fais un retour sur les miennes. Une à une, elles sortent de l'oubli, lentement, comme des bulles qui crèvent d'une mare; des figures d'il y a bien longtemps prennent corps comme des fumées; mais dans ce passé qui se soulève, une seule grande réverbération, une seule grande tendresse embrasse tout, et je murmure le cri de Flaubert : « Ma mère..., tu n'auras pas de rivale! »

On étouffait dans le wagon; dans ma niche, je tâchai, à genoux, à plat, sur le flanc, de m'habiller, puis je tâtonnai le long du couloir, jeté par les secousses dans les tentures, étouffé de poussière de velours, pris des pieds dans d'invisibles valises; de wagon en wagon, je parvins à la plate-forme d'arrière : la grande odeur de la mer, en passant, charriait les senteurs des épinettes, des eucalyptus et des mélèzes; la lune pétrifiait toutes les branches; les rails montaient à l'infini comme le rayon d'une étoile, et des deux côtés de ce chemin de fer de

lumière, les deux moitiés d'une forêt fuyaient, pressées de se rejoindre derrière l'horizon. La nuit mouillée me glaçait; je rentrai et, dans le wagon sans air, m'endormis.

Quand je m'éveillai, j'étais nu et glacé. Une clairière de pionnier passa : j'enviai aux colons leurs cabanes, où leurs vieux achèvent de vieillir. Moi aussi, en France, j'aurais une maisonnette pour ma mère : l'exil m'a pris ce qu'il donne à d'autres; ma vie est trop compliquée; si elle s'arrange, ce sera trop tard pour ma mère. Au Canada où on a beaucoup de fils, le départ de l'un d'eux n'assombrit pas la maison : mon départ a vidé la maison de ma mère. Un Canadien dans la forêt fonde une famille sans en avoir détruit une : j'en ai détruit une et je n'en fonde pas. Exil de fils unique, crime filial contre nature; fils uniques faits pour hériter ou végéter sur place; natalité et colonisation, termes corrélatifs, par la loi du cœur.

Cette revue du passé me rappelle une des après-midi tristes de mon enfance : je devais avoir cinq ans, et ma mère, de ses ciseaux, m'avait taillé des figurines de papier; il y avait des Pierrots, des Arlequins; elle leur avait fait des mines amusantes à la plume, et des chapeaux de papier de soie; je riais de les voir naître de rien, un à un; elle les retouchait en artiste, frangeant de coups de ciseaux une jupe, bouffant une collerette d'une chiquenaude. « Nous les montrerons à Papa, dit-elle toute fière, il verra comme tu sais leurs noms. » Je les fis danser, les renversai en soufflant, me fis aider d'elle pour les relever, puis les raflai des deux mains, et les jetai dans le feu. Je les regardai flamber et, quand ce fut fait, le cœur gros, me tournai vers elle : je la vis peinée et, n'osant me cacher dans ses genoux, j'allai sangloter contre un fauteuil. Je ne me souviens plus des détails, qu'elle m'a contés depuis, mais mon crève-cœur de ce jour-là est un des deux ou trois dont le rappel me rend sûr que les désespoirs des enfants sont plus douloureux que ceux des hommes.

Dans le vide de mon enfance oubliée, mon souvenir des pauvres figurines m'est un repère pour deviner l'âme charmante de ma mère jeune; plus tard, quelque chose dans sa vie la fit plus ambitieuse, plus soucieuse; mais au caprice de ses premières gâteries je dois ce reste d'humeur joueuse qui égaye encore mes tristesses. Ce qui me touche est qu'elle se mettait

en frais de fantaisie pour moi seul; plus tard, mon père étant plus riche, le monde me la prit; mais sa coquetterie de jeune femme pour son premier enfant m'inonde d'une reconnaissance infinie. Que d'après-midi drôles nous aurait valus la mascarade, sans mon geste sot! Peut-être l'aurais-je encore dans un tiroir : je ne peux tout à fait me consoler qu'elle n'ait duré qu'un quart d'heure et que jamais, jamais plus elle ne puisse être; c'est que la jeunesse de ma mère non plus ne reviendra pas. Elle m'a depuis conté en riant ma sottise, mais je ne peux jamais bien rire des duretés des enfants : ils sont comme les animaux, trop pareils aux hommes... Plus tard, j'ai fait de son amour ce que j'avais fait de son ballet de papier... O la longue, l'humiliante histoire! A voir comme j'ai marché, à l'étourdie, sur le grand amour de ma vie, il me semble qu'une bourrasque a saccagé mon jardin natal, et, maintenant, me voici à genoux pour en soigner les tiges cassées; la pluie n'a pas tout emporté, et avec des soins...

Je me jetterai aux pieds du Directeur, je lui crierai : « Il ne s'agit plus de la science française ou du besoin qu'en ont vos aciéries, ni de la cité meilleure que je rêve autour de vos usines; il s'agit de bien autre chose : d'une pauvre vieille, qui a besoin d'un toit et du regard d'un fils heureux, pour finir de vivre. »

Avec quel mépris étonné il me regardera! Où en suis-je descendu?

Halifax, midi.

J'ai revu le Directeur. Il m'a répondu sèchement : « Je n'ai qu'une parole : je vous ai dit que j'avais remis l'affaire à mon second. » Les dents serrées, j'ai expliqué ma volonté de vivre à Sydney. Il m'a demandé : « Voulez-vous entrer comme ouvrier, pour un stage, sans promesse d'avancement? Par faveur, je vous embauche moi-même; en cas de vacance, vous serez sur place. » Mes oreilles ont bourdonné; j'ai entrevu le servage à vie; j'ai balbutié que je réfléchirais. Il m'a cinglé de cet adieu : « Je vous aurais évité de faire queue; enfin, vous connaissez le pavillon d'embauchage. »

J'ai gâté ma dernière chance et l'occasion, en l'étonnant, de l'intéresser, Mais, dans les décisions imprévues, le sang s'émeut,

et les instincts décident. Les préjugés de mon passé ont brouillé ma pensée ; les timidités de ma chair ont agité mes lèvres, qui n'ont pu dire oui. J'ai des besognes manuelles l'impatience inquiète qui paralyse. Ces combats du désir et de la crainte, qui font les voluptueux, font aussi les vaincus.

Au fond de mes malles, j'ai remué des manuscrits et des publications de moi : que de pensées miennes qui n'eurent pas de rôle dans ma vie !

Un titre, *L'étudiant ouvrier*, m'a traversé d'un frisson : « Les usines américaines, disais-je, fourmillent d'ouvriers qui deviennent étudiants... De quarante financiers présents à un banquet, trente-huit sortaient d'écoles de travail manuel... Selon M. Carnegie, les étudiants devenus chefs d'industrie avaient tous, entre douze et vingt ans, interrompu leurs études pour passer par l'atelier... Ces vacances, deux étudiants, compagnons de chambre, se firent conducteurs, l'un, pour vivre, l'autre, fils du président des tramways... Quarante-cinq sur cent des élèves d'Université gagnent tout ou partie de leur entretien... Les diplômés manœuvres seront la classe dirigeante... En vingt ans, la proportion des étudiants à la population a doublé ; on ne craint pas qu'ils encombrent les carrières libérales : c'est qu'ils entrent aux affaires de pair avec les illettrés... Un diplômé de Harvard s'embauche comme balayeur chez un libraire... »

Ces phrases sont de moi, dans une revue. J'y avais enseigné, en douze pages, le courage manuel, qui m'a manqué : tant nous mènent les habitudes de l'enfant, et non les pensées de l'adulte ! De mes désirs et de mes craintes du travail ouvrier, accepté ici comme une coutume ordinaire, je me suis construit une tragi-comédie.

Comment croire que mes conseils serviront, quand moi-même n'en profitai pas ? C'est l'éducation des enfants qu'on doit redresser. La Bruyère a dit : « Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusqu'où ils pourraient aller, c'est par le vice de leur première instruction. » Stupeurs, délices, audaces, terreurs, toutes les contradictions du sentiment m'ont fait de ma première aventure d'exil une leçon dure, mais incompréhensible.

Je n'institue pas en moi d'expériences, puisque la volonté

me paraît seulement l'ordre qu'on met dans ses passions, mais j'accueille le tumulte des miennes comme une expérience instituée en moi. Je la compare à mes observations sur d'autres, qui, je crois, l'éclairent et en sont éclairées. J'accepte mon exil comme un problème donné; mais je n'en ai pas déterminé d'avance les termes : eux-mêmes m'ont forcé, par la douleur, à les remarquer. Ils ont été posés si brutalement que j'en reste confondu et les distingue encore mal. J'ai rencontré en moi la souffrance de l'émigré : je n'en ai pas découvert les lois.

## II

### AUTOUR DU FORT DE 1609

Mes plans brisés laissent mon âme oisive, et, le repos avivant le goût du bonheur, une égoïste sentimentalité se développe en moi. Dans la petite ville acadienne d'Annapolis, autrefois *le Port Royal*, j'ai choisi la plus fleurie des pensions. J'aspire à quelque amour imprévu qui m'arrête en quelque lieu inconnu, et n'attends plus que d'une amante l'établissement de ma vie; certains aventuriers espèrent de l'amour une fortune : j'en attends une destinée.

Mon courrier m'a rejoint. Une enveloppe à timbre mexicain me réjouissait, quand j'y remarquai une écriture inconnue; je devinai — par quelle intuition? — qu'Anna était morte, et je me préparai à la nouvelle. La lettre l'annonçait : il me sembla que je la savais depuis longtemps. La mort d'Anna me paraît changer ma vie : pourtant ce ne fut qu'une femme rencontrée, que j'aimai sans le lui dire, et tout la retenait au Mexique, où rien ne me rappelle. Mes après-midi près d'elle, sous ses arcades espagnoles, ma chaise basse contre sa chaise haute, le soleil par delà l'ombre du porche, et la rencontre chaste des doigts, tous ces souvenirs d'une fin d'été mexicaine s'éveillent au souffle du printemps acadien. Mais à revoir ces heures douces, qui restèrent pures, je souffre d'une angoisse sourde, et comme d'une attente qui ne doit pas finir. Mon désir d'elle, que sa pré-

sence endormait, s'exaspère à la pensée de son cercueil, et, jaloux de la mort, qui l'a baisée avant moi, je hais les pudeurs qui nous dupèrent.

Je découvre que notre réserve fut une ruse de notre amour : nos timidités, plus troublantes que l'auraient été des caresses, étaient notre langage secret, et, à mon départ même, l'espoir obscur d'un retour me fit de la chasteté de nos adieux une promesse. Elle seule n'espérait plus : c'est ce qui l'a tuée, et maintenant ma fureur tardive me découvre le mensonge de mes pudeurs.

Jaloux du mari qui a bu à sa bouche froide de quoi nourrir son chagrin, je mesure ce qu'il y a d'infini dans le deuil quand à la privation volontaire qui n'a pas cessé, succède la privation forcée qui ne doit pas finir. Je devine, d'un bout à l'autre de ma vie, un vide dont je distingue mal la nature. Ma lassitude est le désir d'un effort : dans ma fatigue du passé, une impatience de l'avenir s'insinue, et le malaise que m'ont laissé les heures mortes est la fièvre des heures attendues.

10 juin.

On me présente à une Américaine, et je me demande si elle changera ma vie. Ses yeux verts trop étoilés, sous des frisettes d'or, battent trop vite : « Vous êtes Français! — s'écria-t-elle, — je les aime si tant! Connaissez-vous rue Galilée? Je vivais là. Truffier venait. Ma mère me menait à Paris pour deux mois; je la faisais vivre pour cinq ans là-bas. Papa m'a appris du français à six ans, dans le Kansas; il me prenait à cheval; tout ce qu'il faisait, je voulais faire. Maman a la monnaie. Oh! *I am stupid!* je sais qu'il faut dire : l'argent. Je veux gagner ma vie avec ma voix : j'ai les poumons les plus vastes que mon maître a vus dans une femme de ma taille. Il y a le *country club*; je me baigne avant qu'aucun est levé; tout le monde me cherche pour le golf; à midi on me cherche pour le bain; le soir, on danse et ensuite les dames nagent. Jouez-vous la crosse? Je m'étonne pourquoi les Français ne jouent plus la crosse, comme à Québec? »

Elle va et vient sur la pelouse, de plus en plus vite, par exercice, et je la crois voir à cheval à six ans. Elle paraît

portée de force en avant : dans sa robe trop longue pour un jardin, tirant un peu de la nuit derrière elle, elle me rappelle ces formes féminines qui figurent la Fortune. Son nom est Miss Horst. Elle a le geste volontaire, non le regard. Son père mort, elle a lutté contre une mère puritaine et fui de sa province à Paris, trop tard et pour trop longtemps : déracinée à l'étranger, dépaysée au retour, elle regrette, exilée à New-York, son exil de Paris ; elle n'a de patrie que la ferme dont le séjour lui semble un bannissement. Sa mélancolie inquiète m'apitoye, mais je lui envie ses premières chevauchées. Sa vie est déserte comme la mienne. Je la veux pour amante. Je lui ferai son trou dans le sable des dunes, et, la bouche penchée vers sa chevelure, je croirai posséder l'Acadie herbue ; ma volonté se servira de la volupté pour me lier au sol.

11 juin.

Les Acadiens protègent leurs prés par leurs digues. Elles ont pour horizon, à gauche, l'océan stérile, et, à droite, la houle des herbages ; entre les deux, des étendues vertes participent de la terre et de la mer : touffues comme des prairies, plates comme une grève, et ridées du vent comme des lagunes ; ce sont les prés salés, conquis sur l'océan.

Miss Horst m'a conduit aux digues. La mer balançait des voiles jaunes, et des chars de foin oscillaient dans la campagne ; attiré jusqu'au vertige, comme si la digue eût été une passerelle, par le vert des vagues et des prairies, j'aurais voulu fendre d'une charrue les coteaux, ou labourer d'une barque l'océan ; mais aussi impropre aux besognes des champs qu'à celles du large, je me sentais suspendu entre deux étendues interdites, dont mes bras ne prendraient jamais possession ni par le grand geste rond du faucheur, ni par celui du pêcheur ; il me semblait passer, inutile, entre les deux moitiés du globe, et glisser, sans vivre, entre deux vies.

Le soleil, à mesure qu'il baissait, rasait de rouges plus chauds la prairie, comme un amant qui, se coulant de plus en plus près de l'amante, la brûle de baisers plus pourpres. On sentait que ses rais allaient se presser au ras de l'herbe, se perdre en elle et s'éteindre dans le sommeil qui suit les derniers feux de

l'amour. Mon cœur, lourd d'inutile tendresse, s'élargissait en moi comme un autre soleil, et je haïssais la femme présente de n'être pas, à cette heure d'amour, la femme aimée.

J'ai voulu brutaliser mon cœur et le décevoir par des amours nouvelles ; mais les flammes salées du soleil maritime ont décoloré mon caprice et réveillé mes passions premières. Chaque printemps détermine en moi une décision née de ma nature profonde : il y a deux ans, j'ai émigré ; il y a un an, j'ai décrit l'éducation des chefs d'industrie américains. Mes volontés sont des bourgeons ; chaque jour de soleil mûrit mes désirs sourds. Il est horrible et doux d'attendre l'inattendu. L'idée, prête à éclater, est là, entre mes doigts qui serrent mon front, lourde et cachée, comme l'éclair dans le nuage.

12 juin.

Je reçus cette lettre de ma sœur :

*Birds of passion and of mirth !* J'apprends l'anglais dans Keats, ton poète! Cécile l'apprend avec moi : pour parler à son fox, dit-elle, mais si c'était vrai elle ne l'apprendrait pas dans Keats. On m'a menée à seize bals, où trois dragons de plus que l'autre hiver chassaient deux héritières de moins. Muryem, qui gagne six mille francs en leçons, épouse un substitut à seize cents ; comme on le nomme à Gap et qu'elle perdrait sa clientèle, il démissionne. Notre quatuor joue du Richard Strauss : quand la province est dans le train, elle est du dernier bateau ; un agrégé fait des causeries sur la musique : Cécile le trouve trop fier d'être à la fois marxiste et flûtiste : elle devient dure pour les hommes ; mais elle est avec moi maternelle et fraternelle, comme pour m'adoucir ton absence ; mais elle sait qu'on ne remplira pas ta place vide. L'humeur de son père la chasse de chez elle, et dehors elle rougit d'être plainte : il n'y a plus de bonne place pour elle ; une tante lui a donné la miniature d'un aïeul, qui protégea le village des Cosaques ; elle évite les maisons qu'il a sauvées, s'enferme et n'a de héros près d'elle que ses morts : il vient un temps dans l'histoire des familles où il serait plus doux de fuir son passé. Quand ces questions me tourmentent et que j'imagine ta voix y répondant, le silence de la maison me glace, et ton absence ressemble au lendemain d'une mort. Je sais que Cécile se les pose : aucune voix non plus ne lui répond. Reviens-nous vite ; auprès des hommes d'ici qui sortent de la misère par l'intrigue, comme tu nous apparais brave, libre, fier! Adieu, mon grand.

En songe, je vis une vieille, courbée sur un bâton, qui grimpait tremblotante le clos de Cécile; d'une main noueuse, couverte de rides comme son échine de loques, elle hissait un seau, qui sonna contre une pierre : elle s'arrêta, raide comme les racines du ravin, dans la pâleur d'avant l'aube; une flaque de lait émaillait la pierraille, et, dans l'air laiteux, les pigeons, blêmes, volaient d'un colombier incolore. La blancheur de Cécile vint secourir la vieille, qui lui dit : « L'année des Prussiens, il y avait vingt-neuf ans que je grimpais ce sentier, et, depuis, je n'ai pas manqué un matin de le monter avec mon seau, même la nuit que mon homme est mort; je ne sais combien cela fait d'années. Je m'y suis arrêté deux fois dans tout ce temps : la première, c'était une nuit de la Saint-Jean; le petit Guillot, qui avait fui de chez mon père, m'apparut sur l'éboulis, où n'était pas encore le sureau. Mon seau roula, et il me prit un baiser : le seul que je prie le bon Dieu de me rappeler là-haut. Le soir d'après, nous nous aimâmes dans le bois, et il partit pour le Brésil. Je n'eus plus de nouvelles de lui; mais chaque nuit, en allant traire pendant que la ferme dormait, j'ai eu cette heure à moi, pendant plus de trente ans, pour me le rappeler, dans le sentier de son baiser. La seconde fois, c'est ce matin, pour mourir. »

Cécile l'assit sur une pierre. « Mam'zelle, dit-elle, c'est de là que votre grand'mère attendait son fiancé, qui faisait la guerre aux Arabes; elle se piquait, là, sur le cœur, une rose de cette tonnelle, et sur le chignon, de là à là, un ruban bleu. »

Tout s'effaça, puis j'entendis l'ombre de Cécile, sans la voir : « Je suis venue te dire adieu, disait-elle. A l'heure de la mort, Dieu permet que notre âme, libre un moment, visite celui qu'elle a le plus aimé. Je meurs de t'avoir attendu. Un soir, comme nous cessions de valser, votre bras autour de moi s'attarda; quand il s'arracha, je crus tomber droite dans un trou. Mais le poids de ton bras n'était pas une promesse d'amour. Tu ne m'as pas trompée. Tes yeux me parlaient malgré toi; je te fus chère plus que tu ne le pensais. Je préférai une seule chance d'être aimée de toi à toutes les autres chances d'amour, et selon la règle des paris, avec tous les risques moins un contre moi, je devais jouer ainsi, puisque l'enjeu était infini : c'était toi. Nous sommes nés dans le même

village, la même année, La loi qui ramène les mêmes torrents dans les mêmes lits nous a ramenés à nos maisons natales; la surface du monde est lente à changer : rien ne détache la cascade de sa ravine, et rien n'a pu m'arracher de toi. Ensemble, à mesure que nous découvrions des formes plus rares de la beauté, nous avons aimé Chopin, puis Schumann, puis Haendel, puis Mozart. Selon le monde, comme vous êtes aussi jeune que moi, je suis plus vieille que vous; mais, dans la nature, nous sommes jumeaux. Vous avez la sagesse qui vient des longs voyages et j'ai celle qui vient des longues attentes; les vies immobiles ont aussi leurs découvertes : vous avez connu la variété de la misère humaine, et j'en ai connu la profondeur. J'ai envié autour de moi des vierges fortes qui voulaient le plaisir ou la gloire, puis je les ai vues se faner comme moi. Jean! il n'y a pas de question féminine, il n'y a qu'une question masculine, et chaque homme qui ne sait pas aimer, c'est une femme retranchée de la vie. On m'a dit que vous deviez être ouvrier; à mesure que les sciences se compliquent, il semble que les succès soient plus lents : il faudra bien que vos femmes partagent votre misère pour partager votre jeunesse; mais vous ignorez, puisque nous ne savons pas vous le dire, avec quelle joie nous serions vos servantes. Nous étouffons sous nos mensonges. Toi, du moins, tu as osé te faire ouvrier; c'est moi qui n'ose aller à toi en ouvrière. Peut-être ma faiblesse démentirait mon costume. Plus forte, je t'attendrais un soir à la sortie de ta mine; tu m'insulterais, puis me reconnaîtrais : quel serait ton premier regard, le regard involontaire? Mais j'aurais, ce soir-là, pour lit, ou tes bras ou la baie. »

O voix lointaines de ma sœur et de Cécile! vous me découvrez la racine profonde des vraies tendresses, et l'Américaine à la robe longue que je crus aimer me paraît plus étrangère que les sauterelles du gazon.

Partout ruissellent les réverbérations de la mer et les gommes des bourgeons. Tout met en moi la fureur sourde de vivre, et mes pas errants ne rencontrent pas la vie!

13 juin.

La paresse du printemps pesait sur Annapolis, et les marchands étaient couchés de leur long sur les comptoirs : « Vous

montez au bois? me dit le mercier; coquin de printemps! j'ai hâte de la pêche. » Des déchargeurs dormaient, les pommettes tanées, le menton rose, rasé de frais; j'enviai à leur gorge la brise et me fis raser pour la première fois, puis, surpris des ondes du vent, un peu confus de ma nudité, je l'étudiai des doigts et cherchai une glace; autour de ma bouche, des plissements inconnus trahissaient des finesses inexprimées de mon âme; dans ma face amincie, les yeux avaient grandi, et mon menton me parut un brugnon que des baisers viendraient d'eux-mêmes becqueter. De mon visage rajeuni, émanait une puissance nouvelle; je contemplai avec émerveillement mes pâleurs bleutées par le rasoir et, navré du charme inutile de ma bouche solitaire, je pleurai du mal d'amour.

Un Américain, Mister John, que j'avais vu sommeiller dans un fauteuil à bascule, entra dans l'hôtel en coup de vent. « Où achète-t-on des sandales? criait-il; ils m'invitent à jouer au base-ball! A quinze ans, j'étais le meilleur batteur de l'équipe. Je n'ai pas joué depuis. J'ai trente ans demain : c'est l'anniversaire de mes quinze ans. »

Brusquement, mon énergie se ranima. Une vigueur inemployée me congestionnait, et j'escaladai le fort de 1609 : les remparts, quadrilatère vert dans le ciel bleu, semblaient enclore le passé, et retrancher le présent; mais dans le cadre du porche une voile passait, et je revis les barques des premiers colons, leurs hivernages, leurs famines pour la gloire d'un roi oublieux; la rage du Canada perdu me ressaisit, comme à quatorze ans au cours d'histoire : les frissons de mes enfantines haines se réveillèrent. Quand les pouls des poignets et des chevilles battent si fort qu'on croit avoir en chaque membre un cœur et vivre de plusieurs vies, l'esprit projette des visions plus consistantes que les objets : comme un enfant échauffé d'un jeu, j'étais assis entre des fantômes, et dans des apparences de villes s'agitaient les images de mes frères d'exil inconnus. Ma fantaisie les créait, ma raison les savait existants; ils étaient deux fois réels : dans ma rêverie et dans ma pensée. Je calculais les causes de leurs détresses, des théorèmes de sociologie s'ordonnaient en moi, mon goût enfantin de l'algèbre se réveillait, et ma curiosité d'adolescent, ranimée, dissipait ma tristesse d'homme : dix ans de ma souffrance étaient effacés.

Les saints qui quittent les soucis du monde doivent connaître cette gaîté gamine.

A deux cents mètres du fort, les joueurs se guettaient, silencieux comme la campagne elle-même; leurs maillots rayés sur la pelouse, le coup de massue au bruit sec qui lançait la balle au ciel comme une étoile, et la course vers cette étoile retombante m'amusaient sans m'enlever à ma songerie. Mister John, bouffi dans son maillot, tendait et tordait la tête vers la balle comme un escargot ses cornes, et pâlissait à ses fautes, comme un collégien qui débute. Mais une partie plus folle se jouait en moi : les rêves de mon enfance s'y ébattaient; le printemps avait fait de John et de moi deux écoliers : l'Américain retournait à ses sports, le Français à ses enthousiasmes.

A quatorze ans, après une course sur les roches, je vidai tous mes tiroirs dans ma chambre aux volets clos : des bouts de poèmes, des notations de rêves, des fleurs sèches volèrent sur les dalles; sous ma peau, le soleil crépitait encore; la plaine de Dijon étincelait dans l'ombre de mon lit; halluciné du ronflement des fabriques, hanté du mystère des masures, j'entr'ouvris mes bras enfantins, en une tendresse naissante, vers les misères inconnues, et, confondu de ce que j'imaginais d'infini dans les cités, je détruisis mes notes sur moi-même, à cause du peu que j'étais dans le monde. Je dis ce que je fis, non ce que je sentis : les langues, faites par des hommes, ne rendent pas les émotions des enfants. Aujourd'hui, l'enfant, que je fus et qui remue encore en moi, a fait, oublieux d'une présence d'homme, le geste ancien d'ouvrir les bras à des détresses devinées.

Avant de quitter Annapolis.

Un de mes amis, ingénieur, en éprouvant un robinet, reçut au visage un jet d'acide fumant : son voisin le plongea dans un baquet et sauva sa vie, mais il fut aveugle six semaines, et sa peau sécha comme les papiers qu'on parchemine à l'acide: après trois mois, son chirurgien, avec deux pinces, saisit le dessous du menton, et, d'un tour de main, lui enleva l'épiderme du cou, de la face et des oreilles. Il poussa un cri, puis frissonna, de sentir l'air sur sa peau. J'ai tressailli d'une surprise pareille, aujourd'hui, quand le masque de mes ambi-

tions d'homme, arraché, n'a laissé de moi que mes désintéressements enfantins.

On dit qu'il est doux pour un père, en regardant le jeu de ses fils, d'oublier son ambition devant l'éveil de leur nature profonde : ainsi, je contemplais, avec un attendrissement paternel, le réveil de l'adolescent que j'avais été ; je me rappelais les surprises précoces de mon esprit, Virgile, et la géométrie ; j'étais, comme autrefois, intime avec la nature, insoumis aux conventions, espiègle, inattentif à l'intérêt. Le printemps avait mis en moi une énergie pénétrée de paresse et le désir des grandes tâches en même temps que le dégoût des petites besognes. Mes membres se ramassaient par moments comme pour un effort démesuré ; mais je n'apercevais aucun but, et je me comparai aux forçats qu'on châtie par l'immobilité.

Puis, percevant la vigueur de mon âge et que, de toutes les montées de sève de ma vie, celle de ce printemps, entre tous les printemps, aurait été la plus puissante, j'éprouvai, de la fuite inemployée des heures, une honte qui me fit craindre la folie. Je revins à pas lourds vers l'hôtel. John gisait sur le sofa, le sang à fleur de peau, comme un adolescent vaincu par l'amour : « Demain..., murmura-t-il..., la revanche. » Je m'assis, les tempes dans les mains ; un moment je me crus à ma table d'enfant et je me mis à dessiner des angles, mais, le long de leurs lignes, je cherchais d'autres problèmes que les géométriques, et, lentement, je traçai des phrases, qui me semblaient tomber de mon cerveau, lourdement, comme les premières gouttes d'un orage. Quand je sortis de cette songerie, j'avais écrit ce qui suit :

« Depuis ma douzième année, j'ai eu la folie des aventures héroïques ; il n'y a rien eu de médiocre dans mon pressentiment de la vie, mais il n'y a rien eu que de médiocre dans l'apprentissage que j'en ai fait. Adolescent, j'ai eu les pensées d'un conquérant et fait les gestes d'un esclave. Curieux d'épreuves, je n'ai pas rencontré l'occasion d'une entreprise. Que d'audaces perdues en rêveries ! Mes regrets prennent corps en une pitié pour les adolescents, et je voudrais leur préparer une jeunesse plus instructive que la mienne. Trois mille Français par an émigrent aux États-Unis : la France regarde, indifférente, le flot de ses jeunes gens alimenter de laveurs de vaisselle le

monde. Elle pourrait former d'eux, si elle en prenait la peine, les ingénieurs, les marchands et les penseurs dont elle manque au loin. La vie des exilés, n'étant pas normale, ne peut être moyenne : elle est intense ou médiocre, et une colonie à l'étranger est une élite ou un rebut; je rêve pour les émigrants une éducation plus complexe que pour les autres hommes parce que leur carrière sera plus compliquée : je voudrais, autour de ceux qui s'exilent jeunes, une protection savante, qui les fasse hommes de culture et d'audace. Ils sont les organes nécessaires par où les nations communiquent, et leur personne donne corps à l'image qu'une race se forme d'une autre; s'ils ont l'esprit inventeur, ils multiplient les rapports, puis les liens entre les peuples. L'émigration change le monde. Il n'y a plus à en chercher le pourquoi, mais le comment. Toute la question est de savoir si les émigrés seront autant de déracinés ou autant d'acclimatés, si l'émigration sera un écoulement morbide ou une fonction saine, et les colonies à l'étranger, des tumeurs ou des organes. »

Sur le plateau.

C'est hier que John jouait. Que cela est loin! Nous fûmes, l'espace d'un matin, jeunes et puissants : de cette puissance, il me reste de l'encre sèche sur un papier granuleux. Son enfance ayant été joueuse et la mienne pensive, le réveil de nos passions enfantines l'a traîné au jeu et m'a ployé à ma table. Si ma jeunesse avait été disciplinée à l'action, le retour en aurait été un acte. Mais il y a des écrits qui sont des actes. Une micelle fait fermenter une cuve; la gouttelette d'encre que contenait un mot soulève l'humanité. Mon écrit aura-t-il été un acte? Il est le songe d'une matinée de printemps. Il illumine ma journée. Le reflet s'en prolongera-t-il?

Quand j'écrivais, mon sang pétillait comme le champagne; dans ma fantaisie, le plan se dessinait d'une éducation bonne aux émigrés; j'imaginais à cheval, à l'orgue, à la forge, des adolescents prêts pour les risques, les rêves et les tâches de l'exil, les yeux grandis par la liberté, la bouche musclée par la lecture, les mains assouplies par les outils. Maintenant, le plateau brûle de soleil. Dans le silence du bois, ma pensée est

lucide comme dans les demi-sommeils. Un creux d'eau sèche entre des troncs; jamais on n'est venu à cette mare; mais sa vie sourde s'est suffi et se poursuit près de moi comme si j'étais loin. Mon corps sèche comme la vase, mais inutile, lui, aux graminées; que de graminées jusqu'à l'horizon! Quel néant en moi! Hier éducateur, aujourd'hui aventurier, je suis un de ces sauveurs de l'humanité qui ne savent pas se sauver eux-mêmes.

Ma pensée éducatrice ne fut-elle donc qu'une lueur qui brille au fil d'une vie, puis s'efface en un remous à jamais? Déjà, les soucis brutaux l'ont recouverte, et je la cherche comme une fille adorée qui nageait sur un courant, et qu'on ne voit plus. Reparaîtra-t-elle, un peu plus loin dans ma vie, et la retiendrai-je à la surface?

La mine où je vais est la plus avant dans la forêt. Un Français de France l'a fondée. Je n'y connais personne. Y apprendrai-je rien qui me serve? J'y vais pourtant, par besoin de monter jusqu'où ma race est allée, aussi involontairement qu'on va jusqu'à la cime d'une flèche...

L'inutilité de monter à la mine m'apparut, et trop lâche pour aller plus haut ou refaire ma route vers la mer, je me couchai sur une roche. Calcinée à blanc, elle me piqua de pointes de feu; des scintillements de silex firent pétiller mon sang; il me sembla que le soleil, comme un cordier, tordait mes muscles comme un cable; je repris le chemin, le torse nu sous le sac. Alors, autour de moi, je reconnus les pierres à feu de ma Côte d'Or : c'étaient elles qui venaient de me ranimer. Le retour de mon courage avait été le réveil d'un souvenir, et je compris que ce qui soutient l'exilé est le rayonnement de son terroir. Cette pensée a fait en moi une blessure qui ne cesse pas de saigner : mes enfants n'auront pas de terroir, puisque je n'aurai pas de patrie, et l'appui des souvenirs leur manquera.

Mes doigts tâtent ma veste de cuir d'aventurier, et je ne me sens plus celui qui partit de France.

Je revois le matin qui décida de mon exil : l'air irisé devant la Madeleine, les orgues dans l'église, Édouard et, près de lui, sa fiancée, la fiancée de mon intime camarade, édentée, avec une direction de tramways dans sa dot; je résolus de gagner des pays où on vend son travail au lieu de se vendre. J'aurais

pu plaire à une héritière; mais la caricature de la femme d'Édouard dansait devant moi sur des airs de grandes orgues. Je me rappelle non sans orgueil qu'un quart d'heure a décidé de ma vie. Le Louvre, rincé de soleil, riait; j'absorbais la lumière de Paris comme un regard qu'on va quitter. Le scintillement de l'Arc de l'Étoile dominait l'avenue; je pensai que les campagnes des grognards avaient été autant d'exils, et que la France est grande par ceux qui la servent au loin. Matin inoubliable que je ne peux revoir sans qu'il me ranime! Mais que ce passé est loin! que l'héroïque route qui s'ouvrait s'est obscurcie!

Je fus élevé en face d'une grande plaine, et j'ai gardé le goût des lointains. Enfant, je ramais avec plus de plaisir sur les fleuves, qui se perdent à la mer, et je courais de préférence entre les rails, dont la ligne fuit à l'infini. A des idées simples obéissent les enfants et les héros : elles déterminent l'histoire; mais fus-je enfantin ou héroïque, de suivre l'idée de la liberté? Oh! ne pas savoir si ma folie fut celle qui sauve les races, conseillère des vieux exodes! Ma vie est un tumulte où ma tête tourne comme une bouée; je veux coucher ma joue contre un tronc... La nature est la nourrice qui ne se lasse de nous redire les rêves de notre enfance... O nourrice! depuis bien des jours, je n'ai eu qu'une pensée fière : c'est quand j'ai voulu, pour de plus jeunes que moi, une jeunesse plus virile que la mienne.

## III

### DANS LA FORÊT ACADIENNE

J'ai entendu dans le bois le grincement d'une scierie. Dans une clairière blonde de sciure, un vieillard faisait des planches. Sa besogne finie, il m'a mené chez lui.

Il allait devant moi par le sentier, les jarrets immobilement fléchis, comme un cavalier; à se ployer sur la scie, il était devenu l'homme de la forêt, aux genoux tors comme des racines, au dos noueux comme une branche; de la main il chassait de sa barbe les copeaux. Dans le creux d'où nous

montions, la nuit humide s'allongeait; la roue, gauchement, écartait ses palettes; les piles de planches, toutes de sa main, hérissaient leur pâleur: des chemins tors convergeaient à la scie, comme les bras d'une pieuvre à sa gueule, et, dans le fond, pourrissait la sciure de trente ans, toute envolée d'entre ses doigts grain par grain. De ses grands pas arqués, il grimpait, l'oreille encore pleine du bruissement de sa cascade; une bouffée de l'air des prairies enfila le sentier : il se redressa, et l'odeur des pommiers le délassant de celle des pins, il sourit en lui-même à la nappe blanche du dîner. J'enviai cette tâche de chaque jour dans le bois, qui fait de chaque soir dans la prairie une fête : ces retours réglés, du travail au repos, et de la solitude à la famille, me semblèrent le rythme d'une belle vie.

En débouchant sur le pré, neigeux de fleurs, que rougissait le couchant, je distinguai un chant d'harmonium; nous entrâmes dans le chalet par un balcon de bois découpé, et une vieille, plaçant mon sac dans l'alcôve, m'invita à me mettre en bras de chemise. Cinq petits me contemplaient et m'échappaient effarés; je leur chantai « Au clair de la lune », « J'ai du bon tabac » et « Guilleri ».

L'aînée, qui paraissait douze ans, tira sa mère par la jupe et à mi-voix lui cria : « Dis à l'homme d'chantêr încore la lune ». Son visage, fin, long et un peu tiré, rappelait les masques mélancoliques et trop ovales des statues tombales gothiques; mais, aux coins de la bouche et des yeux, des frémissements trahissaient une fantaisie exquise sous la sagesse précoce de cette aînée de cinq petits. Peu à peu, elle s'enhardit à me dire : « Encore l'fichu nez » et rit sans bruit, plus étonnée qu'amusée, de ces chansons de France inconnues.

Ce matin, la prairie, taillée à même la forêt, semble un enclos laiteux qui a pour murs quatre lisières de bois. L'accueil du scieur me l'a rendue familière, et le chalet, caché de branches, continue de m'égayer, comme une arrière-pensée, même inaperçue, réjouit l'âme. C'est encore la nuit, c'est déjà le jour; seul le dessus des pins est rose; l'air est froid, la brise est tiède; des berceaux pendent du toit et des gerbes traînent sur les pelouses; le pré est velouté dans le bois caillouteux, comme la lueur d'une pêche au creux d'un mur. Les rires des petits, les jappements des chiens se perdent au loin sans se briser à

d'autres bruits, et quand la mère, du seuil, appelle : « Wilfred ! » elle semble l'appeler dans l'infini. C'est le désert et c'est l'intimité. Le sable de l'allée, le clavier de l'harmonium, tout, dans la forêt inhabitée, prend un sens qui me surprend : une famille loin du monde est un monde, et ses mouvements font rêver comme dans une ville ceux de tout un peuple. Depuis hier, je suis si plein de la vie du chalet que je ne sens plus le vide de la mienne. De jeunes vaches s'essaient à beugler et chevrottent : c'est comique comme des couacs de clown, et leur voix bête m'est une musique douce, toute sonore d'échos du passé. Mais elle fait rire en même temps que rêver, et ma joie, comme la gaîté du matin, est en même temps grave et drôle.

Je m'émerveille d'être chez les Acadiens. Jusqu'ici, j'ai traversé les vallées grasses d'où ils furent bannis : leurs digues et leurs forts ont occupé de leur histoire mon imagination ; maintenant j'entre dans la forêt rocheuse où ils se réfugièrent, et les voici vivants, qui me parlent leur patois.

C'est d'eux qu'un gouverneur anglais écrivait : « Cent Français, habiles à marcher en raquettes et à guider des canots, sont plus utiles que cinq cents nouveau-venus. » Il confisquait leurs chaloupes pour les retenir, et, pour leur faire prêter serment, les menaçait de ne leur laisser que deux moutons par famille. En 1755, leur fécondité ayant porté leur nombre de deux mille à seize mille, les soldats anglais feignirent une partie de pêche, et, cantonnés chez les fermiers, confisquèrent à minuit leurs fusils. Le dimanche, quatre cent dix-huit chefs de famille, convoqués, s'assemblèrent à l'église ; des soldats barrèrent la porte, et un héraut lut ce manifeste : « Ce sont les ordres de Sa Majesté, et ils sont péremptoires, que tous les habitants français de ces districts soient déportés. Vos terres et logements, bétail de toute espèce et animaux de toute sorte, échoient à la Couronne par forfaiture, avec tous vos autres biens meubles, sauf l'argent et les objets de ménage ; et vous devez vous-mêmes être déportés de cette province ».

Il y eut un long silence, puis un cri de deuil, qui glaça les femmes, retenues au dehors par les soldats. Par négligence, ou pour leur extinction, on sépara les maris des femmes, les parents des enfants, et on les dispersa du Massachussets à la Louisiane ; mais un par un, à pied, ils remontèrent vers le

nord, à la recherche l'un de l'autre. Onze ans plus tard, on laissa rentrer en Acadie ces revenants, et, leurs prairies ayant été données aux soldats, on leur offrit les falaises nues : leurs descendants centuplés se les sont partagées sans fin, se nourrissant de la mer infinie et de la forêt illimitée, pêcheurs l'été, bûcherons l'hiver.

15 juin : coucher du soleil, 7 h. 26.

Des coups de hache, au delà d'une cascade, retentissaient sourdement; un pivert faisait sonner un chêne; un crapaud, les pupilles larges de peur, me fixait, faisant le mort, et quand je lançai une pierre entre ses pattes, ses rides ne frémirent pas. Le son de la hache, plaintif et rythmé, semble, dans la solitude, une voix; on cherche à deviner la forme humaine qui frappe cet appel; on presse le pas pour l'apercevoir.

Je découvris un Irlandais de vingt ans, ébouriffé, aux yeux verts d'algue, sous les sourcils roux. C'était un chemineau, qu'on avait embauché le matin pour faire du bois. Je contemplai les cercles que ses bras décrivaient, désireux de l'imiter et n'osant m'y essayer devant lui. A midi, il quitta le chantier, en maugréant de la paye gagnée : je sautai sur sa hache et, les pieds comiquement écartés, par peur de les fendre, je laissai tomber le fer sur une bûche, de très bas d'abord, puis de plus haut quand je vis avec surprise qu'il retombait de lui-même dans son entaille. Le gars n'est pas revenu, et toute l'après-midi la forêt a résonné de mes coups. J'enviais ce matin sa vigueur, et voici que c'est lui qui s'est lassé et moi qui reste; j'ai là, en un petit tas, tout un arbre mis en bûches de mes mains. Je suis jaune de sciure; la moiteur fraîche du bois baigne ma moiteur chaude; des odeurs de mousse et de la poussière d'arbre chatouillent mes narines; mes poignets portent des mains enflées et noueuses que je ne reconnais pas; je suis l'égal des bûcherons; ce qu'il y avait de mystérieux en eux, dans leur aspect et leur tâche, est passé en moi, et je rêve devant moi-même comme je rêvais devant eux.

Je suis fier d'avoir fini la journée du chemineau, et surpris d'avoir jeté bas un pin; le pouvoir est père du désir, et je voudrais vivre de l'exploitation des bois; la mélancolie qui

entourait la presqu'île est dissipée; une après-midi a fait d'elle quelque chose de gai comme un potager familier, et voici née ma vocation forestière. La nature n'est plus pour moi la simple danse des verts dans l'air bleu : elle est le calendrier des besognes rustiques, ensoleillées et éventées. J'ai raillé les hommes des villes, ignorants des délices que la campagne donne aux yeux; j'ignorais celles qu'elle donne aux sens, d'où la paix de l'âme dépend. Quand un ami me dira : « J'aime la nature », je lui demanderai : « Aimez-vous scier et faucher? »

Le couchant rougit sur mes genoux mes mains gonflées. Aux heures ardentes, le siège de l'âme est dans les mains; elles vont, laborieuses ou caressantes : l'œil s'émerveille de leur prestesse, elles gouvernent le reste du corps, et la physionomie de l'homme est dans le contour de ses doigts. Je crois éprouver, devant mes mains déformées, un plaisir plus durable que celui de la surprise. Leur rougeur promet la santé, leur enflure prouve la patience : elles présagent le réveil tardif de mes volontés. Mais nos instincts furent si faussés, que quand un retour à la nature les ranime, nous ne savons si c'en est le courant pur, ou le débordement corrompu qui nous emporte.

16 juin : lever du soleil, 4 h. 34.

Un ravin mène à la mine : désolé par le feu, ce n'est plus qu'un cimetière d'arbres; des troncs se dressent carbonisés, et ceux qui ont chu, en travers des roches, semblent des passerelles calcinées.

Je m'ensanglantai aux branches, le charbon me pansa, et quand le soleil mourait sanglant au ras des cendres, je me crus un primitif lançant vers l'astre les gouttelettes de son sang, pour le nourrir; mes veines brûlaient sous le charbon de ma peau : j'étais un tison, noir au dehors, rouge au dedans. Je dormis, puis, sur le squelette d'un chêne, le crâne de la lune ricana; son deuil blême voilait le deuil noir des pentes; mais l'air était pur, et pénétrante l'âcreté nocturne du charbon. Dans un demi-sommeil une hallucination me surprit, si douce que je fermai les cils pour la prolonger; il me semblait que sur la roche, au lieu de mon corps d'homme, mon corps d'adolescent reposât : un buste fluet, renversé, et des bras sans sexe encore, au-dessus

d'une tête gamine; j'avais quinze ans, je riais d'être mon maître, j'avais soif de vivre comme un petit qui a rêvé de jeux et crie qu'on le lève... Je prolongeais l'illusion gracieuse... Quelque chose d'enfantin s'agitait en moi, quelque chose de paternel y remuait; je me surprenais à me pencher sur moi-même comme un homme sur un enfant, et, à mesure que l'illusion fuyait, une détresse me glaçait comme un père qui sent son petit mourir en ses bras. O connaître la liberté, les terres libres, les travaux libérateurs, et avoir seize ans!

Je ne pouvais me risquer de nuit dans le réseau des troncs, il n'y avait pas d'eau pour me laver, et je ne semblais aux chouettes qu'un squelette d'arbre, mal d'aplomb, à l'équilibre changeant. J'étais devenu l'homme du plateau : un feu sourd avait fondu mon cœur et mon cerveau, évaporé mon passé, et coulé en moi une âme neuve, rude comme les rocs. Je voulais, pour mes fils, me faire défricheur et scieur : aux flancs du plateau noir, dans un creux vert éclairé d'un lac bleu, ils auraient ma scierie pour jouet, et l'Acadie pour pays.

Les fièvres et les fatigues avaient soulevé en moi plusieurs âmes, qui goûtaient ensemble le repos de la plus calme des nuits. A mon âme d'enfant, insouciante, mon âme d'homme souriait, et dans mes pores poussiéreux riait l'âme du bois; ainsi, pénétré par la sagesse joueuse de l'enfance et la sagesse moqueuse des choses, je m'observais avec un émerveillement gamin et une sérénité infinie. Je ne désirais plus me déguiser ce qui m'avait humilié, et il me semblait même qu'encore que je le voulusse je ne l'aurais pu parce que les âmes présentes en moi surprenaient les secrets l'une de l'autre.

En ma chaumière bourguignonne, pour résoudre mes problèmes, je me couchais sur le dos, et contemplais, aux toiles d'araignées des poutres, mes formules. Cette nuit, la nuque sur un tronc, impartial et impatient des erreurs comme en algèbre, je calculai, sans autres chiffres que les étoiles, les chances de mon avenir d'après les données de mon passé.

Je méditais, avec des pleurs de joie, ma décision d'être scieur; j'imaginais la fuite des heures, des mois et des ans, au son de la scie; autour de l'envolée de la sciure, mes enfants, sur des piles de planches, un Tite-Live entre leurs doigts calleux, réciteraient les harangues des laboureurs consuls, puis

liraient le poème américain sur le moulage d'une main de Lincoln : « Voici la main dont le creux tint une nation : apprends, de ce témoin muet, quel fut Lincoln, et quelle fut la carrure d'un homme qui sut, bûcheron, enlever les attelages, laboureur, pousser à fond le soc, et, dans les rapides, pagayer les radeaux. Voici la main qui fit voler la hache et retentir la forêt, main sûre, aux veines noueuses, aux doigts faits pour étreindre la grandeur. »

Je ne craignis plus de préparer des mécontents en instruisant des Acadiens. Prêt à tout partager de leur vie, je pourrais tout leur communiquer de mon esprit, et j'aurais le droit de faire de leurs fils mes disciples, ayant fait des miens leurs apprentis. Tous mes rapports avec eux me parurent d'un seul coup pénétrés de droiture, et, comme une équation inquiétante, qu'une lueur brusque éclaire, le problème social se résolut pour moi.

16 juin.

Ivre de la force qui suit les sommeils au grand air, j'allai me laver chez le scieur. La grand'mère, seule avec l'aînée des petites filles, Evelina, gardait le grand'père et le bébé, qui jouaient à se cacher leurs souliers; elle les gronda, puis leur servit un gruau d'avoine au lait, et lentement, en personnages qui ont tout le matin pour leur dînette, ils se firent manger, en riant dans la maison muette. Le vieux, en cachette, glissa au petit du lard : la vieille le surprit et le punit de chiquenaudes : l'enfant tendit sa menotte pour protéger, et le grand'père, touché, le serra sur lui.

Evelina cousait des losanges en une carpette. J'allais, pour l'apprivoiser, lui chanter « le fichu nez » quand elle me regarda en face et, de son ton de voix tour à tour brusque et chantant, me demanda : « Comment s'appellent les petites filles en France ? » Je citai quelques noms; elle s'écriait ravie : « C'est comme icette ! c'est comme icette ! » Elle me demanda : « Est-ce qu'il y a des malades en France ? — Oui, répondis-je » ; mais je vis que son esprit cherchait, et elle reprit : « Est-ce qu'il y a des gens comme tante Anne, qui ne peuvent pas bouger de leur fauteuil ? »

Elle ignorait le nom de Jeanne d'Arc; je lui promis les

enluminures de Monvel. L'éveil d'un monde nouveau, en cette délicate fille des bois, me troublait. Je lui demandai de lire : à douze ans elle ânonnait encore, épelant en elle-même les syllabes.

La vieille a les iris cerclés de la petite : par elle, je devine la finesse de traits des ancêtres, que les mariages consanguins ont fixée. L'arrière-grand-père s'est fait horloger seul, puis dessinateur de goëlettes ; un grand-oncle a inventé un sauvetage des bateaux sombrés ; cette race frustre se transmet des grâces et des clartés qui affleurent de loin en loin, puis s'éteignent dans l'ignorance, mais se perpétuent obscurément, pour un avenir mystérieux.

« V'là le savon », me dit la grand'mère, souriante de toutes ses rides. Elle me versa, comme à ses hommes, un bassin d'eau tiède sur l'évier. « Est-ce que l'homme va travaillêr ici longtêmps? » demanda Evelina. — Je ne crouès point, dit la grand'mère. — Tout près d'ici, dis-je. — Toujours? demanda la petite. — Oui, répondis-je. — Je suis bin contînte, s'écria-t-elle. — V'là du beurre, me dit la vieille, ça décrasse mieux que le savon. »

L'ingénieur de la mine, distante d'un quart d'heure, est venu me souhaiter la bienvenue ; son nom est Jean Dechezleprêtre ; il est Parisien, né à Montrouge. Ses gens l'appellent Jeannot. Cet homme est un petit monde qui se meut dans le grand, et sous sa douche glacée, ses bras restent chauds. Une haltère dans une main, il a enlevé de l'autre la vaisselle par piles. « Dans les foires, m'a-t-il dit, quand on lève une femme à bout de bras, on raidit le reste du corps, mais dans une mine, quand on a un membre chargé d'un asphyxié ou d'un noyé, il faut être leste des autres ; ce qui importe, ce n'est pas ce qu'on fait d'un membre en en raidissant trois, mais ce qu'on fait de trois en en alourdissant un ; je ne fais des poids d'une main qu'en maniant de l'autre un cheval, un fusil ou une hache. Il faut se rompre aux gestes de la vie avec un fardeau, comme les estropiés s'y habituent avec une jambe de bois : avec un membre en moins, le centre de gravité change ; avec un poids en plus, il change en sens inverse, et il faut que l'équilibre sous une charge soit familier comme l'équilibre avec une mutilation l'est aux infirmes. Le corps, alors, a plusieurs assiettes ; il prend de lui-

même celle qui convient à chaque effort; rien ne le surprend, il est comme plusieurs corps. »

Cet homme a l'air de ne pas peser sur ses points d'appui et de ne toucher qu'à demi les choses qui le portent. On sent près de lui qu'il se suffit et que, partout à l'aise, il goûte partout, à vivre, une joie pleine. Il n'y a pas, pour ce corps-là, d'exil. Il crée, entre les choses et lui, une sorte de vide, et pourtant elles semblent prêtes pour lui; on dirait qu'il ne leur fait pas leur place dans sa vie, mais qu'elles lui font sans cesse la sienne parmi elles; il passe, étranger : elles sont là, domestiques. Il est un équilibre et il est une méthode. Chaque matin, quand cesse la sonnerie de son réveil, ses jambes, d'elles-mêmes et d'un seul coup, lancent en l'air les couvertures. Il fait des poids en s'habillant et en se déshabillant; il commence sa journée par une lotion et la finit par une douche; il parle de l'eau comme d'une fée aux doigts frais, qui le fait passer du sommeil au travail et du travail au sommeil. Il vit par règle et a l'air de vivre par caprice : il a tant d'ordre dans sa vie qu'il mesure d'un seul coup les suites d'une fantaisie et s'y prête tout de suite : sa rigueur a les dehors de l'insouciance.

A la veillée, des mineurs sont entrés, sans dire bonsoir; le scieur leur disait d'un ton simple : « Approchêz-vous » et ils s'asseyaient. Un d'eux, ancien pêcheur, a conté un hivernage dans un hâvre gelé de Terre-Neuve, où l'équipage l'avait laissé seul de garde à bord, pour l'hiver. On entendait des bruits d'assiettes. Evelina, ayant fini la vaisselle, est venue à l'harmonium, et on m'a demandé des chansons de France. J'ai rougi de n'en pas savoir. L'ancien pêcheur s'est levé et a chanté un air breton. « Je l'ai appris des pêcheurs françâs à Terre-Neuve, a-t-il dit. Ah! ils chantâent bin! Les vieux font levêr les mousses et leur font ôtêr leurs casquettes pour chantêr. C'est bin biau! »

J'ai su gré à Terre-Neuve de rester, par la rencontre des pêcheurs, le lien de la Nouvelle France à l'ancienne. Je me suis étonné que les Acadiens aient oublié les airs normands, qu'on se rappelle à Québec : « Nos ancêt's ont trop souffert », a dit le scieur. Jeannot, à l'harmonium, a accompagné le *God save the King*, puis l'hymne préféré de Mac Kinley, *Nearer, my God, to Thee*. Nous avons croqué des pommes et sommes partis pour le baraquement de Jeannot.

« Je ne vous savais pas organiste, lui ai-je dit. — Oh! m'a-t-il répondu en riant, quand j'étais sans le sou, j'avais honte, dans les soirées de campagne, de ne pas payer un souper d'une chanson : je me suis appris à taper des airs. — Moi, ai-je dit, j'ai lassé trois maîtresses de piano, et ne sais même plus le *Carnaval de Venise* de la Méthode Carpentier. Depuis que j'ai été reçu chez des simples, j'ai regretté de ne pouvoir rien leur jouer... Vous devriez leur chanter des airs de France. — J'en voulais faire venir, m'a-t-il dit; je suis content que vous me le rappeliez : le passage de quelqu'un de France réveille la bonne volonté. »

Jeannot m'a conté son début au Canada. Il avait seize ans, et on l'embaucha pour bûcher. Le premier soir, les plaies de ses paumes l'empêchèrent de dormir; le lendemain, gourd de tout le corps, il ne sentait plus que la hache enfler dans ses mains, et la journée fuit comme un mauvais songe, mais une courbature l'empêcha de souper, et, ayant fait treize sous, il pressentit la misère pour la vie. Le troisième jour, il souffrit plus : il s'aperçut que rien ne rattrappe un coup en moins ou un coup à faux, qu'une seconde sur dix qui se perd est un dixième de la paye qui fuit, et que, la tâche des habiles réglant le salaire, seul le bûchage sans retard fait d'une journée un gagne-pain. Il sentit que quelque chose allait le prendre, qui ne permet pas de répit. L'effort de frapper tous les coups justes, qui multipliait sa fatigue, le tenait en éveil, et, conscient des intervalles de durée, il trouvait les minutes lentes comme les heures de la veille. Le soir, il eut une lettre de sa sœur, malade et sans feu à Montrouge. Il ne pouvait même pas se priver de pain pour elle : on le nourrissait, et sa soupe fumante lui glaçait le cœur; la nuit, le remords l'enfiévrait d'être au chaud; il serrait les poings dans des résolutions, qu'il savait vaines, de faire de l'argent; un vol l'aurait soulagé. Une nuit, il sortit avec sa hache pour tuer : la neige le fit revenir à lui, et à larmes lourdes, dans la nuit glacée, il pleura. Il contemplait sa misère comme un prisonnier se colle à sa grille, jusqu'à croire que son désir la brisera.

Frémissant de son indigence et de sa fièvre, il ne savait comment employer cette fièvre à sa fortune, et sa fureur sans

objet le gonflait comme un orage en suspens. Une nuit, se fit en lui une détente, et il courut au chantier, rieur comme au sortir d'une gaîne : dans le silence nocturne, ses coups résonnaient si clair qu'une erreur de rythme eût fait gémir la forêt. et, comme les chevaux dans l'ombre s'abandonnent mieux aux rênes, ses bras, plus dociles, frappaient plus sûrement. Mais sa fatigue maladroite du lendemain le désespéra, et il se coucha, songeant au crime. Un vieux à béret de marin, pêcheur l'été, bûcheron l'hiver, le replanta sur ses pieds : « Su'l'pont, mousse ! cria-t-il en riant, et montrant un chêne entaillé : « Je te le baille » — dit-il. — Jeannot donna les derniers coups, et la chute du géant ébranla, de branche en branche, la forêt. C'était pour lui un gain d'une heure, et la nouveauté de démembrer un colosse le tint patient jusqu'au soir. Il s'endormait avant la soupe, quand il vit le vieux lever la cruche vide ; il la lui ôta, et courut au puits ; chaque pas lui coûtait ; mais, gai de souffrir pour son ami, il rapporta la cruche pleine à la hutte, où il fléchit devant lui, par fatigue et par hommage.

Jeannot, à ce moment de son récit, s'est ému, et je me suis écrié : « Toi, tu as connu les peines et les joies du travail. » Je me suis aperçu que je le tutoyais, et j'ai dit, en souriant : « La scène était si tendre, et, en même temps, si biblique, que le tu m'est venu aux lèvres. — Qu'il y reste — m'a-t-il dit.

Il me sera doux de le tutoyer. Je l'envie d'être venu ici assez jeune pour que les émotions gracieuses de l'adolescence l'aient lié au sol. Son récit m'apprend quelle est la discipline du travail. Nous croyons, fils de bourgeois, que les loques font l'ouvrier, et pour avoir été plus patient qu'un loqueteux je me suis cru un bûcheron : après l'illusion d'avoir échappé à moi-même, quel rappel à ce que je suis ! Même en mon métier, que de fois je n'ai poussé le travail que jusqu'où le plaisir cesse ! La lâcheté de ma jeunesse m'épouvante. Les mots de Jeannot sont entrés en moi comme des verges, qui éveillent chez l'enfant ou l'ascète le sens de ses fautes. Il faut de ces plaies pour aiguiser la conscience. Il y a des détresses d'où sort la grâce : de la mienne, est-ce mon salut qui va naître ?

Sept fils du scieur, qui avaient hiverné au lac Chaud, ont veillé ce soir autour de l'aïeul. L'hiver a rougi leurs joues ; leurs yeux ont l'éclat des neiges et des soleils ; l'aïeul, ivre de

leur retour et de celui de l'été où on ne meurt pas, se ranimait à leur chaleur, et, plus grand, plus large qu'eux, les questionnait. Ils parlaient comme devant leur créateur et leur juge ; il écoutait l'histoire de leurs dangers et louait, d'un hochement de barbe, les actes braves ou sages. Il reconnaissait, dans leur technique, sa tradition, et souriait de se survivre. Quand ils contaient les maladresses des malhabiles, sa moue exprimait le mépris. Alors, devant ces bûcherons héréditaires, et dans l'atmosphère de leur présence, mes sympathies de bourgeois pour l'ouvrier s'évanouirent, et un sentiment plus populaire me pénétra : le respect du bon ouvrier. Je découvris que quand je me rangerais parmi eux, ils me rangeraient parmi les mauvais d'entre eux, et qu'entre eux le qualificatif seul importe, comme entre docteurs on ne remarque pas qu'on est docteur, mais bon ou mauvais docteur.

« V'là un gentilhomme qu'a bûché aujourd'hui », dit l'aïeul avec un bon sourire. Me jugeant prospère, il me croyait bon travailleur dans ma partie et me traitait de pair, avec une nuance d'estime pour une profession qu'il devinait plus savante que la sienne. Ce vieillard, l'orgueil de son canton, par sa façon de s'adresser à moi, me désignait aux égards de ses petits-fils ; mon égalité avec ce patriarche m'émouvait, et son mépris m'aurait fait si mal que je ne pouvais me déclarer scieur devant lui, qui eût deviné la gaucherie de mes doigts à leur forme. J'avais le sentiment aigu que, de quelque classe que je fusse, je devais en être l'élite.

Amour ! prince de la jeunesse, seul pouvoir qui contrains les délicats aux phrases banales, que ton règne est autre quand l'objet aimé paraît ! Tu agitas mon enfance de pitiés pour les humbles et d'espérances égalitaires ; mais je n'avais pas mangé au banc des ouvriers, ou dormi sur leurs couchettes, et vers le peuple indistinct s'en allait ma dévotion comme vers les lointains du ciel et leurs étoiles innommées. Il était l'inconnu dont l'enfant rêve. Mais depuis que les yeux populaires brillent de leur feu sourd autour de moi, j'y veux éveiller la flamme de l'estime, et le désir d'aimer devient en moi le désir d'être aimé. Je ne veux plus seulement faire les gestes des ouvriers, je les veux faire plus qu'eux et mieux qu'eux : passion féminine et mâle ; comme une femme, je veux peiner plus qu'eux, en ser-

vante, et, comme un homme, je veux réussir mieux, en maître. Je ne serai pas un d'entre eux si je n'en puis être le plus admiré. Voilà l'amour jaloux, l'amour vrai, qu'allume la présence de l'objet aimé.

Je suis revenu au ravin brûlé dont la rudesse avait éveillé ma vocation de défricheur. Là les pressentiments que j'avais de ma vie manquée se sont précisés en certitudes de plus en plus claires, comme les constellations naissantes du ciel.

J'ai voulu les fuir et redescendre au chalet : mais le réseau des raies d'ombre et des rayons de lune m'aveuglait : un tronc, basculant, m'a terrassé, et je me suis résigné à ma cage de branches. Rappelé au recueillement, et confus, dans la clarté infinie, des coins obscurs de moi-même, j'ai voulu m'ouvrir à la vérité comme l'espace s'ouvre à la lumière ; j'ai compris qu'en ma communauté de vie avec des esprits assoupis, si je ne renouvelais en moi, par les ressources d'une condition plus libre que la leur, l'inspiration qui devait les transformer, leur indifférence userait mon zèle, et que, seul à les vouloir éveiller, esclave de leur compagnie et de leur métier, je succomberais à la monotonie de l'effort ou à la continuité du travail.

Ainsi s'est évanouie l'espérance d'essayer la vie simple d'un scieur ; ma pensée, précise et probe, a dissipé ce songe d'une nuit d'été. Les contradictions de ma carrière renaissent ; mais j'en accepte les énigmes ; il me suffit de savoir qu'un pas vers le vrai est sans retour, et mon progrès m'est plus doux que l'illusion qu'il a dissipée : les certitudes de ma pensée me consolent des incertitudes de ma vie. A mesure que dans la nuit plus froide mes rêves semblent plus morts, je suis plus seul avec la Vérité, constante comme les constellations du ciel, et j'éprouve, à la découvrir, l'enivrement des premiers pasteurs à reconnaître les figures fixes des étoiles. Couché sur le dos, j'ai murmuré cet acte de grâces : « O Nature ! indifférente et bienfaisante, qui es sans mensonge parce que tu es sans pensée, merci d'avoir préservé ma santé, prolongé ma patience, dissipé de ton soleil les erreurs hâtives : ô Nature ! tu as été le vestibule clair de la Vérité. »

HENRY BARGY

*(A suivre.)*

# L'AFFAIRE MAUBREUIL[1]

## II

### DIAMANTS DE LA COURONNE

Ainsi, du 31 mars au 11 avril 1814, la France se trouve avoir pour le moins quatre gouvernements. A Paris, le gouvernement provisoire qui, parce que les souverains alliés le reconnaissent et parce que les sénateurs et la plus grande partie des fonctionnaires nommés par l'Empereur se sont ralliés à lui a une sorte de possession légale, mais sans armée, sans argent et sans police; à Paris encore, le gouvernement du comité Vanteaux — le gouvernement des vivres-viande — qui, en vertu des espèces de pouvoirs distribués par Monsieur, exerce une action bien plus efficace, car nul ne doute qu'il ne dispose de l'avenir, et nul n'est si sot que d'attacher sa fortune à celle d'hommes de transition occupés uniquement à marchander pour eux-mêmes : les préfets auxquels on garantit leurs places, les maréchaux qu'on assure de leurs bâtons, les magistrats qu'on rassoit sur leurs sièges, les régicides auxquels on distribue des lettres de grâce, tous, oui tous, s'empressent, se ruent à la servitude. Et ce n'est pas seulement en province ; à Paris, le préfet de la Seine, M. de Chabrol, a accepté d'être

1. Voir la *Revue* du 15 décembre.

confirmé par eux. Certains des ministres provisoires du Gouvernement provisoire — Dupont et Anglès en particulier — sont à leur dévotion et n'hésitent pas entre les ordres qu'ils reçoivent de la rue Saint-Florentin et ceux que leur envoie la rue Taitbout.

Cela fait donc déjà deux gouvernements, mais, mis à part le gouvernement du duc d'Angoulême qui se manifeste à Bordeaux et qui gagne peu à peu le Midi; mis à part le gouvernement de Monsieur, qui n'a guère d'action sensible, mais qui continue à donner des pouvoirs et à investir des commissaires; mis à part les gouvernements que les Alliés ont établis dans certains chefs-lieux qu'ils occupent avec des arrière-pensées d'annexion, il y a encore le gouvernement de Blois et le gouvernement de Fontainebleau.

Du gouvernement de Blois, nul n'a cure. Chaque jour il est déserté par ceux qui devraient être les plus fidèles à l'Impératrice régente; chaque jour, le Gouvernement provisoire reçoit des adhésions et des protestations qui ne lui laissent aucune inquiétude. Pour Fontainebleau, c'est autre chose. Là, il y a l'Empereur, trahi par les grosses épaulettes, mais gardé, acclamé, adoré par les soldats. Rue Saint-Florentin comme rue Taitbout, on sait bien que l'on ne doit d'être qu'à une surprise, un coup d'audace, une mystification. On sent frémir un peuple humilié et exaspéré des maîtres que l'étranger lui a imposés et de ceux qu'il lui ramène. Si, de Fontainebleau, l'Homme allait marcher sur Paris! Si, balayant d'un coup les traîtres, maréchaux révoltés et généraux rebelles, mettant en tête des corps d'armée des officiers de vingt-cinq ans, capitaines, lieutenants, faute d'autres — qu'était-il quand il prit Toulon? — il arrivait, qu'à son canon répondît le tocsin des grands jours, que, des faubourgs, les patriotes descendissent, que, dans la ville, les braves gens s'armassent, que des barricades surgissent dans toutes les rues, que Paris secouât l'étranger et, s'il fallait, pour les détruire, qu'il se détruisît lui-même, que pèseraient alors le gouvernement de M. de Talleyrand et le gouvernement de M. de Vanteaux?

Les chefs étrangers, pâles et suant la peur, écoutent dans la nuit si rien ne bouge du côté de Fontainebleau, et les émigrés qui sont dans leurs rangs ont averti leurs bons amis royalistes

que, si Bonaparte marchait, leur premier soin serait d'évacuer Paris. Il y a eu là de quoi faire penser les émules de M. de Gouault. Napoléon a une armée et il a un trésor. A la vérité le trésor est à Blois à la garde de l'Impératrice-régente, mais, en deux marches, le trésor sera en sûreté à Fontainebleau.

Alors, rue Saint-Florentin et rue Taitbout, la même idée en même temps : supprimer Napoléon. Le 2 avril, M. le duc Dalberg, l'organisateur de l'invasion, fait confidence au préfet de police Pasquier que le Gouvernement provisoire a pris ses précautions. Pasquier lui disait ce qu'il avait su des inquiétudes et des craintes qu'inspirait encore l'Empereur à l'état-major de l'armée coalisée. « Quand des généraux dans une telle position, avec une telle supériorité de forces, ont une peur si évidente de celui qu'ils vont combattre, comment voulez-vous, disait Pasquier, qu'on n'entrevoie pas pour eux la possibilité d'un grand échec ? — Vous avez raison, répliqua le duc : aussi va-t-on chercher d'autres sûretés que celles-là. » Et il expliqua qu'un certain nombre d'individus déterminés et conduits par un bon b... — ce sont ses termes — revêtiraient des uniformes des chasseurs de la Garde qu'on avait dans les magasins de l'École militaire et que, soit avant, soit pendant l'action, ils s'approcheraient de Napoléon et en délivreraient la France. Et comme Pasquier lui demande où on a pu trouver de tels hommes : « Ah ! répond-il, cela n'est pas difficile, nous en avons de toutes les couleurs, des chouans, des jacobins et le reste. »

Dans ce projet, calqué sur le plan que Georges avait formé ou plutôt qu'il a dit avoir adopté pour ne point passer pour le vulgaire assassin qu'il était, l'invention comme on voit était médiocre. Mais, pour en tenter l'exécution, il fallait le bon b... M. le duc Dalberg déclarait qu'on l'avait et, à mille indices qui font une certitude, c'était Maubreuil, et celui qui l'avait racolé, c'était Roux-Laborie, secrétaire général adjoint du gouvernement provisoire.

Entre ces deux hommes quels rapports? Roux-Laborie est avant la Révolution avocat, homme de lettres, professeur, quelque peu oratorien, quelque peu, dit-il, secrétaire de Bigot de Sainte-Croix aux Affaires étrangères — mais il fut dix jours ministre, — quelque peu émigré, réquisitionnaire, « secrétaire

de confiance du contre amiral Cornic » — de là, sans doute, par un de ces nombreux oratoriens de la cour de Talleyrand, la Besnardière, d'Hauterive, etc., introduit aux Relations extérieures, nommé sous-chef du secrétariat, chargé d'obscures besognes de renseignements à fournir et de papiers à vendre, recherché, poursuivi, pris en flagrant délit de conspiration avec Bertin, gracié sans avoir été jugé dans des conditions qui le rendraient suspect s'il pouvait l'être, copropriétaire du *Journal de l'Empire*, lié avec tout ce qui est royaliste, mais intime avec qui ne l'est pas, Roux-Laborie est peut-être plus intrigant encore qu'il n'est vil, quoique pourtant il ait fait bien des vilenies. En 1812, revenant d'un voyage de santé qu'il est allé faire à Hambourg, l'air de Paris étant devenu malsain pour lui — on l'accusait encore d'un trafic de papiers politiques avec les Anglais, — il se retrouvait avocat. Un nommé Colleville qu'il avait probablement connu à Hambourg, à moins que ce ne fût quai Malaquais dans les bureaux de la Police générale, l'aboucha avec Maubreuil; Maubreuil avait rencontré ce Colleville chez Vanteaux et n'avait pas manqué de se lier avec lui.

Ce Colleville, Jacques-Christophe-Germain de Colleville, d'une famille de Normandie fort honnête, a quantité d'homonymes, frères ou cousins, au milieu desquels il est malaisé de le reconnaître [1]; il était, à l'époque de la Révolution, garde du corps du comte d'Artois; il avait émigré, « avait paru attaché à la fortune de ce prince » et fut même chargé par lui de quelques missions politiques, dont il trouva plus opportun et plus sûr de faire confidence à la police. En l'an IV et l'an V, il est employé à Hambourg par le ministre de France Reinhard pour surveiller les émigrés. En l'an IX, il est à Paris où il est autorisé à prolonger son séjour; en l'an XI, on le retrouve à

1. Un Amédée-François-Julien, né le 3 janvier 1790 à Balleroy, est retraité lieutenant de gendarmerie le 1er janvier 1828; un Jacques-Augustin-Germain, né à Bayeux en 1772, émigré en 1791, garde du corps du comte d'Artois à Coblentz, puis cavalier noble à l'armée de Condé et hussard de Choiseul, se retire à Hambourg et devient avec le grade de major d'artillerie précepteur des fils du grand-duc de Mecklembourg-Schwérin; Jacques-Christophe-Germain est le frère de ce Jacques-Augustin-Germain; il y aurait encore un Colleville, lieutenant général en 1816 et un Alexandre de Colleville, colonel de cavalerie ayant commandé un corps franc en Piémont, qui, au dire de la police, pourrait bien être, malgré les différences de prénom, le même que l'ami de Maubreuil.

Hambourg, « très attaché au gouvernement actuel », dit un rapport, et publiant une petite brochure, *la Guerre pendant la paix ou précis de la puissance qu'exercent les Anglais sur tous les peuples du monde*. Dès ce moment, il est là chef d'espionnage pour le compte du gouvernement consulaire, avec un traitement de 1 200 francs par mois, sans compter les frais de voyage, les gratifications et la solde de ses sous-agents Deremesnil et l'abbé Sabatier de Castre. Comme il était de sa nature assez peu discret, sa présence offusquait Reinhard revenu ministre à Hambourg en l'an XI qui, le 3 frimaire an XII, demandait qu'il fût rappelé. Le Premier consul répondait le 4 nivôse que « les propositions du citoyen Reinhard étaient inadmissibles » et, dans une lettre de principe qu'il écrivait à ce sujet à Talleyrand, montrait l'importance qu'il paraissait attacher aux rapports de Colleville, lequel fournissait en effet sur les allées et les venues des complices de Georges des renseignements précieux. En ventôse, Colleville demandait à être rappelé de « ce réservoir d'humidité et de brouillard » où « son travail ne pouvait désormais valoir ce que coûtait son séjour ». Il avait recueilli pourtant, sur les ressources de la ville et sur les moyens particuliers de chacun des données telles qu'il se faisait fort de procurer aux Français s'ils se présentaient dans Hambourg, soixante millions de marcs de banque, et un milliard de marchandises et denrées de toute espèce.

Revenu à Paris en l'an XIII, et qualifié *émigré amnistié en surveillance*, il était, malgré ses rapports avec Desmarets au service duquel il était rattaché, désigné dans un rapport de la préfecture comme « un homme n'ayant pas une bonne réputation sous le rapport de la morale et de la probité, mais sur le compte duquel il n'existait rien sous le rapport politique » et il obtenait le passeport qu'il avait sollicité pour Caen et Bayeux ; il continuait pourtant à être employé et, en juin 1808, Fouché l'envoyait à Murat, alors lieutenant général de l'Empereur en Espagne : « Il a des moyens, écrivait-il, dont je me suis servi avec avantage. Il peut être utile à Votre Altesse et, si elle juge à propos de l'employer, je suis convaincu qu'elle en sera satisfaite. » A la fin de 1812, Colleville était à Paris, en intimité avec Maubreuil et Roux-Laborie et faisant on ne sait quelles besognes.

Mais Roux-Laborie avait de bien autres amitiés. En 1813, il avait trouvé à se faufiler chez Cambacérès et chez Molé; il ne sortait pas de chez eux, et il avait si bien gagné leur intime confiance que Talleyrand, chez qui il allait tous les matins au rapport, n'avait pas de plus précieux nouvelliste. En février 1814, il venait à Lille où son ami Beugnot était préfet, et où, tandis que Bernadotte attendait la fortune en Belgique, on lui opposait une prétendue armée du nord que Maison commandait en chef, avec Gentil Saint-Alphonse pour chef d'état-major, — tous deux anciens aides de camp de Bernadotte. Laborie qui avait pris prétexte d'un procès à plaider, tâta Beugnot, lui parlant de la chute prochaine de l'Empereur et d'une régence où seraient conseillers Cambacérès, Talleyrand, Dalberg, Fontanes et un maréchal de France accrédité dans l'armée; puis, après dîner, passait aux chances de Bernadotte et s'étonnait que Beugnot ne se fût point entendu déjà avec Maison. Maison n'avait point eu besoin de Laborie pour cela et il était déjà fort avancé avec le prince de Suède.

Ce n'était là pour Laborie qu'une façon de tâter les gens : Il avait rapporté à Talleyrand qu'on pouvait compter sur Beugnot, et Talleyrand ne l'avait point oublié puisqu'il fit Beugnot son ministre de l'Intérieur. A quelles besognes fut-il employé en mars, on ne saurait trop dire : « un personnage, à qui du vif-argent circule dans les veines à la place de sang », comme dit Beugnot, échappe aux mains comme le vif-argent même. Ce qui est sûr c'est qu'ayant servi à tant de commissions, connaissant tant de secrets, ayant remué tant d'intrigues, il s'était, par son adresse, son entregent, son ubiquité, imposé en quelque sorte, lorsque, des épaves de son salon, Talleyrand avait composé son gouvernement et il y tenait plus en conversations qu'en écriture le poste de secrétaire général adjoint, avec Dupont de Nemours pour secrétaire général titulaire, — et honoraire.

Opportunément, Roux-Laborie s'est souvenu de Maubreuil. De quoi ne serait pas capable un homme aussi brave, aussi compromis et aussi fou? Pour la bravoure, son ruban rouge et ses duels l'attestaient; pour les besoins, ses dettes; pour la compromission, ses hauts faits de la croix et de la colonne;

pour la folie, toute sa vie. Qu'on lui eût fait de belles promesses, pourquoi pas? que quelqu'un, un abbé — Pradt ou Louis — lui ait répondu lorsqu'il demandait dix millions : « Dix millions! ce n'est rien pour débarrasser le monde d'un tel fléau! » Qu'on lui ait dit que, s'il revenait, il serait duc, lieutenant général, gouverneur de province, tout est possible : c'est à la peur affolée de ces hommes qu'il faut mesurer les récompenses dont ils ont dû tenter l'assassin. Devant l'irrécusable témoignage de M. Pasquier, tous les récits de Maubreuil deviennent vraisemblables. Il y a mieux : On ne s'est point tenu aux paroles. Il y a eu commencement d'exécution. Maubreuil est dès lors en possession de l'uniforme de colonel de hussards ou de chasseurs, qui doit lui servir à pénétrer jusqu'à l'Empereur [1].

Rue Taitbout on est encore plus avancé. Le 4 avril, M. de Semallé a reçu un officier de mamelucks nommé Hamaouy, amené par un M. de Favrade(?) [2]. Cet officier « venait, au nom du corps, reconnaître le roi et lui prêter le serment de fidélité », moyennant qu'on garantît leur grade aux officiers s'ils désertaient l'Empereur. Il proposa d'apporter dans un sac la tête de Napoléon et, pour montrer comme il était sûr de son coup, il se fit fort de faire tourner les mamelucks dès le lendemain, avant trois heures de relevée. Il fut convenu que, le lendemain, si le corps entier passait, tous les officiers avanceraient d'un grade. Semallé rédigea à l'instant et fit signer par M. de Polignac un brevet de colonel qu'il déposa entre les mains de M. de Favrade (?) pour être remis à Hamaouy s'il tenait parole. Le 5 avril, une députation des officiers mamelucks venait, avant trois heures, prêter serment de fidélité au roi entre les mains de M. de Semallé, lequel, s'il avait, comme il l'annonce, décliné, quant à la tête, l'offre de Hamaouy, y avait mis des formes et s'était gardé de le décourager : Les mamelucks continuant leur service à Fontainebleau, Napoléon y était sous le couteau [3].

1. Les relations continuelles de Maubreuil avec Roux-Laborie, depuis le 2 jusqu'au 17 avril, ne sont pas plus niables que le concert établi à ce moment entre Maubreuil, Dasies, de Brosse, Sémallé et Dumas de Monbadon en vue d'une expédition contre Napoléon.

2. Ne serait-ce pas Fonnade, lieutenant en second, porte-aigle aux mamelucks?

3. Joseph Hamaouy entré au service le 16 décembre 1797 fut en effet confirmé en 1814 dans le grade de colonel, mais mis en demi-solde.

Ces précautions devaient être inutiles : le maréchal Marmont, si lié avec la haute banque dont était sa femme, ne résista pas à Essonnes à une de ces charges de la cavalerie de Saint-Georges, par quoi l'Angleterre a remporté la plupart de ses victoires. Il fit comme les mamelucks, il passa à l'ennemi. Dès lors Napoléon n'avait plus qu'à capituler : les maréchaux s'empressèrent pour l'y contraindre.

*
* *

Mais si l'Empereur n'avait plus guère d'officiers généraux, il avait encore son trésor. Cet argent était le seul qu'il y eût en France. A Paris, les caisses du Gouvernement provisoire étaient vides ; le baron Louis payait tant bien que mal l'indispensable, au fur et à mesure des rentrées presque nulles. Messieurs des Vivres-viande n'étaient pas mieux argentés et, pour trouver le viatique de leurs commissaires, avaient épuisé le fond de leur bourse. Sans argent, l'Empereur n'avait plus d'armée ; le nerf de la guerre passait d'une main dans l'autre. Toute tentative pour reprendre la campagne devenait impossible. Sans doute la paix allait être signée entre Napoléon et les souverains alliés ; désormais donc, plus de regard inquiet vers la plaine de Grenelle ; mais cette paix allait assurer à Napoléon ce trésor même, puisque l'Europe lui garantissait la propriété de ce qui provenait de la liste civile — et ce trésor était le reliquat des économies faites depuis quatorze ans. On débattait en ce moment d'autres points, mais celui-là était acquis. Qu'il fût régulier de s'emparer de ce trésor, on ne le discutait même pas. On ne fait pas une révolution pour avoir des scrupules. Le Gouvernement provisoire n'en avait pas : il n'eût point soutenu pourtant, comme les Bourbons, que cela fût légitime, — toute propriété acquise par Bonaparte étant usurpée sur eux.

Par cette chance extraordinaire qui depuis trois mois tournait toujours contre Napoléon et au profit de ses ennemis, le trésor était, non pas à Fontainebleau, mais à Blois. Il y était sous la garde de M. le baron de la Bouillerie, trésorier général de la couronne, et de dix-huit cents cavaliers de la vieille garde

— ceux-ci braves gens et sûrs. Toutefois il fallait se hâter. Le 7 avril, sur la venue du baron de Saint-Aignan, expédié de Blois par madame de Montebello et peut-être par Marie-Louise, l'empereur Alexandre, pour rassurer l'Impératrice contre les entreprises de ses beaux-frères et contre celles des cosaques, avait envoyé de Paris, près d'elle, son aide de camp le comte Schouwaloff. Étant donnés les sentiments qu'Alexandre avait témoignés à l'égard de l'Empereur, on ne doutait pas plus à Paris qu'ailleurs que Schouwaloff n'eût pour mission de se mettre aux ordres de l'Impératrice et de la conduire, s'il lui plaisait, à Fontainebleau, — et avec elle le trésor.

C'est pourquoi le 8, aussitôt qu'il a connaissance de l'envoi de Schouwaloff et de l'imminence de la signature du traité, le Gouvernement provisoire, « instruit que M. le baron de la Bouillerie, trésorier général de la Couronne, a emporté en quittant Paris, les fonds de sa caisse évalués à plus de quarante millions, les effets qu'il avait en portefeuille et les diamants de la Couronne », arrête qu'il sera sur-le-champ envoyé à M. de la Bouillerie un agent du Trésor, chargé de l'instruire des événements qui se sont produits à Paris et de lui enjoindre de restituer les fonds qu'il a en caisse.

Le baron Louis, commissaire provisoire aux Finances, chargé de l'exécution de l'arrêté, délègue aussitôt près de M. de la Bouillerie, M. Dudon, ci-devant maître des requêtes au Conseil d'État et intendant en Espagne, destitué l'année précédente et même quelques jours emprisonné à Vincennes pour abandon de son poste en présence de l'ennemi. On sait pouvoir compter sur son zèle et sur sa haine.

Pour peu que M. le baron de la Bouillerie soit fidèle à son bienfaiteur, pour peu que Marie-Louise connaisse son devoir, pour peu que les ministres qui l'entourent aient le sentiment de l'honneur, quelle est l'autorité qui, dans cette ville où flotte le drapeau tricolore, où l'Empereur règne, où six mille soldats ne respirent que pour lui, rendra exécutoire l'arrêté de M. de Talleyrand?

A toute aventure, le Gouvernement provisoire a armé son agent d'un deuxième arrêté, en date du 9, qui dénature le caractère de sa mission, qui donne au Trésor de la Couronne l'apparence d'un trésor volé à l'État, et, par là, il compte inti-

mider les gens honnêtes et trouver chez les autres des dupes ou des complices : « Le Gouvernement provisoire, informé que d'après les ordres du souverain dont la déchéance a été solennellement prononcée le 3 avril 1814, des fonds considérables ont été enlevés de Paris dans les jours qui ont précédé l'occupation de cette ville par les troupes alliées ; que ces fonds ont été conduits en plusieurs transports sur divers points du royaume ; qu'ils ont même été grossis par les spoliations de plusieurs caisses publiques dans les départements ; que les caisses municipales et même celles des hôpitaux n'ont pas échappé à cette dilapidation ; voulant, dans le plus bref délai. faire rentrer au Trésor les fonds qui lui sont soustraits et qui appartiennent au service public », somme tout dépositaire ou rétentionnaire de ces fonds d'en faire la déclaration et de les reverser, tout conducteur ou chef d'escorte militaire de les dénoncer, tout magistrat de s'opposer à ce que le transport en soit continué et déclare tous les individus dénommés dans l'arrêté civilement et personnellement responsables des sommes qui pourraient avoir été soustraites par leur négligence ou leur désobéissance.

Par là, ceux qui, dans l'écroulement accompli du gouvernement de l'Empereur, auraient besoin d'une excuse ou d'un prétexte pour voler leur ancien maître, reçoivent l'un et l'autre des mains de M. de Talleyrand. Il ne faut donc point s'étonner si M. Dudon, rencontrant le trésor à Orléans où l'Impératrice venait d'arriver sous la protection du comte Schouwaloff, trouva des complicités qui lui rendirent sa tâche singulièrement facile.

A son arrivée le 10, il se rendit chez M. le baron de la Bouillerie auquel il déclina ses qualités et qui, à la première réquisition, lui présenta les registres de comptabilité du Trésor. Seulement, après avoir donné cette preuve de bonne volonté, il déclina la responsabilité de livrer le trésor et renvoya M. Dudon au général Caffarelli, chef de la maison militaire de l'Impératrice, et au duc de Cadore, secrétaire de la Régence et intendant général. Ceux-ci opposèrent à l'ex-maître des requêtes que l'arrêté du Gouvernement provisoire n'était pas applicable au Trésor de la Couronne, produit des économies constatées de la liste civile. M. Dudon parut ne pas insister sur ce point et réclama seulement les diamants de la Couronne. Pour ceux-ci,

on avait reçu de l'Empereur des ordres précis et formels. Par une lettre du 11, à midi, écrite à Meneval, l'Empereur avait ordonné qu'on les restituât intégralement. *Conformément à ses ordres, tous avaient été remis à M. de la Bouillerie.* Meneval l'atteste.

« Ces diamants furent rendus sur inventaire avec la plus scrupuleuse exactitude. » Mais M. Dudon prit du même coup les diamants qui appartenaient personnellement à l'Impératrice et qui se trouvaient avec les diamants de la Couronne. Ayant les états, il réclama jusqu'à l'*esclavage* de perles, présent de l'Empereur à sa femme lors de ses couches, que Marie-Louise portait au cou à ce moment. L'Impératrice le détacha elle-même et, le donnant à « la femme rouge » chargée de ses diamants pendant le voyage : « Remettez-le, dit-elle, et ne faites aucune observation. »

Nul obstacle de même n'avait été mis, nulle difficulté soulevée au sujet des valeurs en bons du Trésor (deux millions) quelle qu'en fût l'origine, non plus qu'au sujet des valeurs du Domaine extraordinaire (cent trente millions). Seulement, durant que M. Dudon s'occupait à dépouiller l'Impératrice, Caffarelli et l'intendant général avaient eu la précaution de faire retirer des fourgons du Trésor une somme de six millions en or qu'ils avaient mise en réserve pour les besoins de l'Empereur et ceux de sa maison.

Bien leur en prit. L'officier de la gendarmerie d'élite, le lieutenant-colonel baron Janin, de Chambéry, qui, avec deux escadrons de son arme commandait à la fois l'escorte de l'Impératrice et celle du trésor, s'était entendu avec l'envoyé du Gouvernement provisoire : il rassembla son détachement, fit atteler d'autorité les caissons et, le 12, de grand matin se mit en marche sur Paris. Le butin consistait dans les bijoux personnels de l'Impératrice confondus à dessein avec ceux de la Couronne, 11 500 000 francs en or monnayé, deux à trois millions d'argenterie et de vermeil, quatre cent mille francs environ de bagues et tabatières pour présents, les habillements et ornements impériaux, la bibliothèque de voyage de l'Empereur et jusqu'à ses mouchoirs de poche.

Nul, en ce désarroi et cette surprise, n'avait eu l'idée, ni le temps de faire appel aux troupes qui se trouvaient à Orléans,

dont le dévouement s'attestait par des cris frénétiques de « vive l'Empereur, vive Napoléon! » Il y avait même des détachements de vieille garde que le général Hamélinaye, commandant du département, employa à réprimer le désordres des autres troupes et qui n'eussent certes point hésité à marcher même contre les gendarmes d'élite du baron Janin, mais on n'eut garde de les requérir. La Bouillerie avait fourni son caissier qui accompagnait Janin et il se préparait lui-même à le suivre. Quant au comte Schouwaloff, qui avait mission de protéger l'Impératrice, il jugea sans doute que cette protection était restreinte à la personne de Marie-Louise; son intervention fut vainement réclamée : « il ne mit aucune opposition à l'exécution d'un acte aussi révoltant ». Au surplus, il ne s'en agitait guère. Dans le rapport qu'il adresse le 13 avril au comte Nesselrode, il écrit simplement : « Le même jour, un commissaire du gouvernement était arrivé et avait reçu la partie du Trésor de la Couronne qui était chez l'Impératrice et qu'elle était certainement bien intentionnée de rendre sans qu'on la lui demande »; ce Russe excellait aux euphémismes et aux scrupules de conscience.

C'était une belle aubaine. Comment avait-elle échappé à Vanteaux et à ses amis? Pourtant, à Paris, tout ce personnel de marquis d'industrie et de chevaliers de grandes routes que le 31 mars avait fait sortir de leurs brelans d'habitude, affublés de grades apocryphes et décorés d'ordres mystérieux, avaient, depuis le grand jour, les yeux rivés sur le trésor de l'Empereur.

Dès le 5 avril, le général Dupont, ministre de la Guerre — l'homme de Baylen — a délivré à un personnage dont l'identité n'est jusqu'ici pas établie, mais qui doit être un des débris des armées royales de l'ouest, cet ordre dont la minute est de sa main : « M. Philippe Lemaistre, ancien militaire, est autorisé à se rendre dans le département de la Vendée et lieux circonvoisins et à lever un corps franc de quatre à cinq mille hommes, avec lequel il se dirigera immédiatement sur Chambord. M. Lemaistre prendra toutes ses mesures pour arriver à Chambord sans être attendu, de manière à pouvoir saisir et enlever les trésors et objets précieux qui ont pu y être déposés et cachés par ordre de Napoléon et qui ont été distraits

du Trésor de la Couronne. M. Lemaistre me rendra compte journellement, et avec les précautions que la prudence pourra exiger, de la marche et des résultats de son expédition. Il est ordonné à toutes les autorités civiles et militaires de favoriser le succès de la mission confiée à M. Philippe Lemaître. » Et, de sa main, Dupont a écrit à Pasquier pour lui demander un passeport pour ce Lemaistre et pour le prier de faire viser ce passeport par le général Sacken.

Ce Lemaistre est-il un des hommes de Vanteaux? cela est possible. Déjà Dupont a délivré des ordres analogues aux commissaires expédiés par Polignac et Semallé. L'on ne peut penser qu'il ait reçu à ce sujet des instructions du Gouvernement provisoire où se trouvent des gens formalistes et peu désireux d'ajouter à leurs embarras celui du corps franc de quatre à cinq mille hommes commandé par M. Philippe Lemaistre. Dupont a donc une fois de plus pris les devants et, dès lors, apparaît sa complicité habituelle avec les hommes de coup de main.

C'est au Gouvernement provisoire que s'adresse, le 9, le colonel marquis César-Flandre d'Espinay-Saint-Denis, chevalier de plusieurs ordres royaux et militaires. Il propose, celui-ci, de faire rentrer les diamants de la Couronne et deux à trois cents chevaux de selle et de voiture. Il insiste le 12, déclarant qu'il a découvert l'endroit où l'archiduchesse Marie-Louise a laissé son trésor et ses diamants, chez une dame de Coindé, près de Blois, et réclame instamment qu'on y expédie en mission son ami le comte de Ferrière « pour ravoir les chevaux et les diamants de la Couronne avant l'arrivée de Monsieur : cela, disait-il, ne pourrait que lui faire grand plaisir ». Ce d'Espinay et ce Ferrière étaient des amis de Maubreuil. S'ils étaient mal renseignés et si le Gouvernement provisoire les avait devancés, peu importe; ces lettres établissent combien d'yeux étaient fixés sur ce trésor.

Semallé et Vanteaux ne pouvaient manquer d'avoir eu la même préoccupation; mais, ayant appris que Monsieur devait arriver le 10 à Meaux, ils avaient résolu d'aller au-devant de lui pour lui présenter leurs hommages et lui faire signer les lettres de grâce qui étaient le prix mis à leur adhésion par quatorze régicides, membres de la Cour de Cassation. Ils y furent donc

en une voiturée, Vanteaux, Geslin, monsieur et madame de Semallé, et furent reçus à miracle. Vanteaux paraît y avoir obtenu des assurances particulières de faveurs à venir; le trésor semblait donc leur échapper, mais ils jouaient de chance.

Au nombre des commissaires envoyés par Polignac et Semallé sur divers points de la France, se trouvait ce marquis de La Grange qui avait joué un rôle si imprévu dans la révolution du 31 mars. Comme d'autres — particulièrement le commandant Mollot, promu colonel par « les fondés de pouvoirs », — il était muni d'un ordre du général Dupont, lequel, a dit Semallé, « se montrait plus désireux de servir le roi que de défendre les prérogatives du soi-disant Gouvernement provisoire ». Cet ordre, en date du 7 avril, était ainsi conçu : « Il est ordonné à M. Hippolyte Desfieux de Beaujeu de la Grange de partir sur-le-champ pour se rendre à Orléans afin de faire connaître à toutes les autorités civiles et militaires les actes du Sénat et du Gouvernement et de traiter avec elles sur tout ce qui concerne le service de Sa Majesté Louis XVIII, de recevoir leur adhésion et celle des troupes sous leurs ordres. Cet ordre est commun aux préfets, maires et gardes nationaux. »

La Grange, arrivé à Orléans dans la soirée du 8, s'était présenté au général Hamélinaye qui avait d'abord menacé de le faire arrêter, mais qui, sur la réponse de La Grange : « Général, si je n'ai pas votre adhésion dans deux heures, je vous destitue », s'était adouci, puis rendu et, après lui, le préfet, le maire, les officiers supérieurs de l'armée et de la garde nationale. Sur quoi, La Grange apprenant que l'Impératrice arrivait avec le convoi du Trésor et son escorte de cavalerie de la Garde, avait jugé que la place pouvait devenir dangereuse et était revenu à Paris en toute hâte pour y chercher des instructions[1]. Déjà, sa mission n'avait point mal réussi, puisque durant son séjour à Orléans, l'Impératrice serait constamment espionnée par les fonctionnaires qu'elle croyait fidèles et qui rendraient compte de tous ses actes au Gouvernement. Elle

1. Comme on n'a pas la date ni l'heure du départ de La Grange d'Orléans mais seulement la date et l'heure de son arrivée à Paris, l'idée vient que La Grange a pu rester à Orléans après l'arrivée de Marie-Louise, connaître l'arrivée de Dudon, pratiquer Janin et vouloir enlever au Gouvernement provisoire le bénéfice d'un trésor dont il espérait sa part.

n'aurait plus à compter sur aucun secours ni de l'élément civil, ni du militaire. Cela explique le succès de Dudon.

Le 12, à deux heures du matin, La Grange est chez Semallé qui, « ne le connaissant pas assez pour lui confier à lui seul une mission aussi importante », — ou plutôt le connaissant trop bien, — appelle M. de Villeneuve-Arrifat, jeune homme qui lui servait d'aide de camp et lui « propose de se joindre à M. de La Grange pour aller, au nom du roi, arrêter le trésor et l'amener à Paris. Il le charge spécialement d'empêcher que nul ne pût en rien détourner ». Puis, il se rend chez Dupont, lequel, sans tenir le moindre compte de la mission donnée par le Gouvernement provisoire à Dudon, s'empresse de faire délivrer, par le secrétaire général du ministère, cet ordre à l'adresse du général Hamélinaye. « Je suis instruit, général, qu'il existe à Orléans des voitures d'or et d'argent soustraits au trésor public par Bonaparte. Vous voudrez bien, au reçu de la présente, vous entendre avec M. Beaujeu de La Grange, ancien colonel, que je vous adresse, pour arrêter tout argent et effets appartenant au gouvernement. Je vous rends responsable du retard et de la négligence qu'on apporterait à l'exécution de l'ordre que je vous donne à ce sujet. M. de La Grange vous donnera tous les renseignements que vous pourrez désirer. Vous l'autoriserez au besoin à s'adjoindre les officiers qu'il désignera. »

Retournant à Orléans, La Grange rencontre, à la poste de Toury qui en est à six lieues, Dudon, qui a pris les devants sur le convoi parti dans la nuit sous la conduite de Janin « lequel s'est offert pour l'escorter avec sa troupe qu'il ramenait à Paris ». La Grange annonçait tout haut qu'il allait chercher un convoi considérable. Dudon lui fit observer que de pareilles missions devaient être remplies secrètement, surtout entourés comme ils l'étaient d'essaims de Cosaques. Il le prévint en outre que le convoi allait arriver et, à l'instant même, la tête de l'escorte parut à l'entrée du village. La Grange parla alors de prendre le commandement du convoi. Dudon lui répondit qu'il n'avait rien à décider à cet égard, que La Grange montrât ses ordres à M. le colonel Janin. Cette réponse ne le satisfit pas et il partit pour Orléans. Il y trouva La Bouillerie qui se disposait à rejoindre le trésor qu'il avait livré, dont il s'estimait inséparable, et à la garde duquel on ne pouvait moins faire que

le maintenir. La Bouillerie lui écrivit une lettre par laquelle il se justifiait de ne pas lui remettre le trésor et où il ajoutait certaines allégations au sujet de caisses manquant de diamants de la Couronne qui engagent étrangement sa responsabilité dans les événements ultérieurs.

La Grange, muni de cette pièce, repartit d'Orléans et rejoignit le convoi au moment où il atteignait Étampes. Il se plaignit du peu d'attention que Dudon avait donné aux ordres dont il était porteur et lui annonça qu'il serait obligé d'en faire son rapport au ministre de la Guerre. Il se hâta ensuite vers Paris, vint rendre compte à Semallé, qui avait avec lui Vanteaux, Geslin et Maubreuil. Il s'empressa de montrer la lettre de La Bouillerie, d'annoncer qu'il manquait deux caisses de diamants. Puis, muni sans doute de nouveaux ordres à l'adresse du colonel Janin et accompagné d'hommes que Dupont avait dû lui donner, il repartit au-devant du convoi que Dudon, on ne sait pour quelle cause, avait abandonné (« j'achevais ma mission », dit-il), en laissant pour instruction au colonel Janin de conduire les voitures directement au Trésor. « Arrivé aux portes de Paris, raconte Pasquier, le convoi tomba dans une troupe conduite, si je ne me trompe, par un sieur de La Grange qui avait, disait-il, mission de le saisir. De qui la tenait-il? Je ne saurais le dire. »

Il la tenait de Semallé qui avait fait marcher Dupont, et Semallé attendait chez lui les millions de l'Empereur, mais on était au 13, et le 12, Monsieur, « monté sur le cheval blanc espagnol de M. de Vanteaux » a fait son entrée à Paris et est venu descendre aux Tuileries. Vanteaux n'a pas manqué de le mettre au courant de l'expédition La Grange dont il savait tous les détails par son inséparable, M. de Semallé, et Monsieur a préféré avoir sous la main les millions de Bonaparte plutôt que les livrer au Gouvernement provisoire : Aussi a-t-il chargé son homme de confiance, beaucoup disent son caissier, Vanteaux, d'en prendre possession. Voici l'ordre qu'il a donné en sa qualité de chargé des pouvoirs du roi son frère, ordre qui, à lui seul, montre le cas qu'il faisait du Gouvernement provisoire, du Sénat et du reste : « *Ordonnons à M. de Vanteaux de se porter à l'instant sur la route d'Orléans au devant d'un convoi d'argent commandé par le colonel Janin, de conduire ledit convoi direc-*

*tement aux Tuileries et de le remettre à M. le comte François d'Escars, notre capitaine des gardes et l'autorisons à requérir toute force civile ou militaire quelconque.* »

Ainsi, ce n'est pas La Grange, comme l'a dit Pasquier, qui, de son chef, mena le convoi aux Tuileries ; MM. Vanteaux et de Geslin ne prirent pas sur eux, comme a dit Semallé, d'aller au-devant du Trésor pour le conduire à Monsieur aux Tuileries. Ce fut Monsieur lui-même qui, à cette entreprise de vol à main armée, organisée par le Gouvernement provisoire et reprise par le comité Vanteaux, mit la dernière main et donna la direction suprême en s'en attribuant tous les profits.

Pour justifier son vol, le Gouvernement provisoire alléguait les besoins de l'État. Monsieur et ses amis étaient trop grands seigneurs pour chercher des excuses. Ils avaient des besoins, eux aussi, et commençaient par les satisfaire. Dans la cour même des Tuileries, on défonça des tonneaux d'or et on s'en partagea le contenu. Les tabatières à portrait trouvèrent des amateurs inattendus, mais c'était pour les diamants. Ce fut un pillage comme après les attaques de diligences. Aussi bien, c'étaient les mêmes hommes.

Au moment où la curée était dans son plein, survinrent le prince de Bénévent et le baron Louis qui venaient réclamer l'argent pour le verser à la Trésorerie. Les amis de Monsieur, les Polignac, les La Salle, les Trogoff « et autres qui l'avaient suivi à Paris », ne voulaient rien rendre, non plus que Vanteaux, Geslin, Semallé, les hommes des vivres-viande. Il y eut une dispute des plus violentes. « Les caissons restèrent deux fois vingt-quatre heures dans la cour des Tuileries sans être déchargés, confiés à un poste de la garde nationale et de la gendarmerie dont M. Louis avait réclamé le secours ».

Chose étrange : M. Pasquier est muet sur l'issue de la réclamation formulée par M. Louis ; M. de Semallé affirme que « le Trésor fut gardé aux Tuileries jusqu'à l'arrivée de Louis XVIII ». Talleyrand se tait, comme Vitrolles. Il semble qu'on ait fait volontairement le silence. Pourtant les journaux, passés de la censure de M. Morin à celle de M. Michaud, portent à quarante-quatre millions la valeur du trésor et racontent les paroles pleines de bonté que Son Altesse Royale, Monsieur a adressées au colonel baron Janin et à ses gendarmes. Quarante-

quatre millions, même dix ou douze, ne s'envolent pas ainsi sans laisser aucune trace. C'est qu'on a voulu couvrir une note maladroite, émanée du cabinet de Monsieur, parue dans le *Journal des Débats* et dans le *Journal de Paris* du 23 et qui constitue l'aveu le plus formel du vol; cette note est ainsi conçue : « Le numéraire, l'argenterie, les diamants qui ont été ressaisis à Orléans, ainsi que nous l'avons annoncé, étaient sortis du Trésor particulier de la Couronne. S. A. R. s'est empressée d'ordonner que tout le numéraire serait versé, à titre de prêt, au Trésor royal pour subvenir aux plus pressants besoins de l'armée. » A la suite, se trouve cet ordre du ministre de la Guerre : « Il sera payé sur-le-champ un mois d'appointements et de solde à toute l'armée française. Les officiers et les hommes présents auront seuls droit au paiement de leurs appointements et de leur solde. »

Quelle était la somme prêtée? Quand, aux mains de qui, le Trésor public la remboursa-t-il? Mystère. Ce qu'on peut affirmer toutefois, c'est que ce ne fut pas à son propriétaire légitime lequel, de Fréjus, faisait adresser, par Bertrand à Meneval, une note destinée à être remise par Marie-Louise à l'empereur d'Autriche, où, protestant au nom de l'article XI du traité de Fontainebleau, il se soumettait à faire produire par les dépositaires des comptes de la liste civile et par les comptables les preuves que cet argent provenait des économies faites par lui depuis quatorze ans.

Monsieur avait pris l'argent; les Bourbons le gardèrent. Quel Bourbon? peu importe : Louis XVIII comme son frère, s'il avait la main ouverte pour prendre, l'avait fermée pour rendre — témoin l'affaire du chevalier Desgraviers, les affaires Ruelle, Le Boulanger, Pfaff de Pfaffenhofen, pour ne citer entre mille que celles où les créanciers légitimes s'avisèrent de s'adresser aux tribunaux — témoin encore bien plus l'affaire Maubreuil.

FRÉDÉRIC MASSON

*(A suivre.)*

# L'HOMME QUI ASSASSINA[1]

## XIX

Octobre.

Je m'étais accoutumé à ma vie de septembre, moitié campagnarde et moitié citadine ; je m'étais accoutumé aux longues traversées du Bosphore, aux heures nonchalantes de chirkethaïrié ou de caïque. Mais, aujourd'hui que c'est fini de Thérapia et de Béicos, j'ai Stamboul pour les oublier. Et, ma foi, je les oublie.

Stamboul est la capitale délicieuse de l'oubli. Dans ces petites rues enchevêtrées et innombrables, qui, dès le premier jour, m'ont conquis, on respire, parmi le soleil, le silence et la solitude, je ne sais quelle philosophie sereine qui se charge d'apaiser tous les troubles et de consoler tous les chagrins. Si le destin, au lieu de me confiner dans la monotonie des existences modernes, m'avait donné la tumultueuse carrière d'un héros de roman ou de tragédie, il me semble que, vieux, las, meurtri et rassasié de péripéties et de secousses, c'est dans Stamboul que je serais venu me reposer et m'endormir.

Mes matinées suffisent pour ma besogne quotidienne : un attaché militaire français n'a pas grand'chose à faire dans cette Turquie, trop inféodée à l'Allemagne. Je n'ai qu'un ami dans

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1906.

le monde officiel : Mehmed pacha. Et notre amitié doit même se contraindre à quelque réserve apparente. Nous sommes, bon gré mal gré, deux espions, et nous n'espionnons pas dans le même camp.

Mes soirées, plus encore ici qu'à Thérapia, sont accaparées par les corvées mondaines. Dîners ou « cure-dents », tous obligatoires et inéluctables, je ne m'appartiens pas un soir sur sept.

Mais j'ai, bien à moi, tout le temps qui va du déjeuner au *five o'clock*. Et je déjeune, exprès, très tôt, et je n'entame les visites indispensables qu'à six heures passées, quand la nuit est venue. Et je puis à mon aise, longuement, lentement, par grandes flâneries fantasques, découvrir Stamboul entier, de la pointe du Sérail à la Muraille, et de la Corne d'Or à la Marmara.

Déjà, j'y ai mes coins préférés. D'abord, l'esplanade de la Suléimanié-Djami, et la cour cloîtrée de la mosquée de Sélim, où m'avait conduit, le premier jour, lady Falkland. Et puis d'autres coins que je trouve un à un : une arche d'aqueduc tout habillée de lierre, qui enjambe une minuscule rue, à deux pas du fameux quartier d'Aboul Vefa ; — une vieille place dallée, où se dresse une mosquée décrépite, qu'on appelle la mosquée des Tulipes ; — et le plus adorable des petits cafés turcs, celui de la Mahmoud-pacha-Djami, tout enseveli sous d'immenses platanes.

Deux fois en deux semaines, j'ai repris le chemin de Canlidja, et lady Falkland m'a reçu dans son salon tapissé d'yorghès. Deux fois, lady Edith, attentive à bien importuner sa cousine, ne nous a pas laissés seuls une minute. Mais nous avons pris de libres revanches : quatre promenades dans notre Stamboul, quatre longs tête-à-tête dans nos petites rues, dans nos grands cimetières ou sur les marches de nos mosquées. Tout d'abord je m'étais souvenu des paroles de madame Erizian, et j'avais loyalement objecté le danger de pareilles escapades.

— Oui, je sais, — m'avait répondu lady Falkland. — Personne ne voit plus clair que moi dans le péril qui sans cesse me guette. Mais, mon pauvre ami, j'aime à jouer avec ce péril. Et je ne reprends un peu conscience de ma dignité de femme

prétendue libre, qu'à force de courage inutile et de volontaire témérité. Donc ne me demandez jamais d'être prudente.

Je n'ai point demandé. Le courage inutile me plaît. Les femmes n'ont pas, comme nous, le devoir d'honneur d'être braves; et quand elles le sont, surtout sans nécessité, leur bravoure deux fois luxueuse les pare fort élégamment.

## XX

16 octobre.

Soirée diplomatique, hier, à Péra, chez Sa Haute Excellence Piali bey, ministre des affaires étrangères.

Piali bey n'est pas musulman. Il est raya, — sujet chrétien, vassal. — Mais, dans la pauvre Turquie d'aujourd'hui, l'Europe et le Christianisme commandent en maîtres. Et le Padishah lui-même, Khalife, et Vicaire du Prophète, s'en remet à des giaours du soin d'administrer ses peuples.

C'est triste, et comique à la fois. Dans le plus somptueux des salons de Piali bey, ministre ottoman, est encadré, à la place d'honneur, un parchemin papal : *Piali bey Sokili et madame Sokili, son épouse, humblement prosternés aux pieds de Sa Sainteté, implorent avec humilité, foi et ferveur, le secours spirituel de sa bénédiction apostolique...* Où sont les vizirs d'autrefois!

Piali bey reçoit en frac, et le plastron barré du grand cordon vert : n'était le fez obligatoire, on prendrait Piali bey pour n'importe quelle Excellence d'occident. Et madame Sokili, visage, bras et gorge nus, fait les honneurs de sa maison, et se mêle aux hommes, comme une infidèle qu'elle est. Cela sent la fin de l'Islam.

Tout de même, hier soir, le héros de la fête fut, bon gré mal gré, un Croyant. J'étais arrivé depuis une demi-heure, et je faisais ma cour à une ambassadrice d'âge canonique, lorsqu'un remous soudain se produisit. Piali bey, le premier, fendant la foule de ses hôtes, se précipitait au-devant d'un nouveau venu. Et madame Sokili, plantant là tout un lot de dames importantes, traversait le bal presque en courant. Ahuri, je regardai la porte, m'attendant à voir un souverain.

Ce fut Mehmed Djaleddin pacha qui entra. Piali bey le conduisait, lui prodiguant révérence sur révérence. De toutes parts, les gens s'empressaient. Deux ambassadeurs accoururent et saluèrent bas. Le vieux duc de Villaviziosa, dont les soixante-quinze ans ne se dérangent guère que pour des princes, vint du bout du salon tendre la main au maréchal.

Mehmed pacha souriait, avec quelques haussements d'épaules. Je vis alors qu'il portait une décoration très rare, et que le Sultan ne donne habituellement qu'aux Altesses : l'Imtiaz en brillants. Narcisse Boucher, à cet instant, s'approchait. Je me joignis à mon chef, et je m'inclinai après lui devant Mehmed, et je bredouillai à tout hasard :

— Je félicite Votre Excellence...

Mais, me voyant, il protesta :

— Ah non, monsieur le colonel! pas entre soldats!... Vous en auriez fait autant, et cela ne vaut pas la peine...

Intrigué, je pris Narcisse Boucher à part.

— Comment, vous ne savez pas? — fit-il. — Mais c'est l'aventure du Sélamlick d'hier, la bagarre des zouaves de la garde...

— Une bagarre?

— Eh oui! Le Sultan, trois fois de suite, s'est fait escorter au Sélamlick par les sergents du régiment albanais. Le régiment arabe, furieux, a voulu donner l'assaut à la caserne favorisée. Les Albanais ont riposté à coups de fusil tirés par les fenêtres, et, leurs adversaires reculant pour attendre du renfort, ils sont à leur tour descendus dans la rue. Aussitôt, bataille rangée, blessés et morts. Le colonel arabe, plus excité que personne, poussait ses soldats au lieu de les retenir. Les casernes sont à cinq cents mètres d'Yildiz. Le Sultan, entendant le vacarme, s'inquiète. En grande hâte, il donne l'ordre au ministre de la guerre d'aller imposer la paix aux mutins. Mais le ministre est mal reçu. On tire même sur lui, et il doit tourner bride. Mehmed Djaleddin était au Palais. « Voulez-vous que j'y aille? » dit-il au Sultan. Le Sultan s'empresse d'accepter. Mehmed part tout seul à cheval, dans l'uniforme où vous le voyez, et commence par traverser le champ de bataille, au pas, sous une grêle de balles, histoire d'être bien vu et reconnu. Après quoi, par le flanc gauche! Il marche droit au colonel arabe, et lui brûle la cervelle au milieu de son régi-

ment. Une douche d'eau froide n'aurait pas si bien calmé tous ces bougres. La seconde d'après, on aurait entendu voler une mouche. Ils connaissent Mehmed, ils l'ont vu sur les champs de bataille de Thessalie. Les casernes ont été réintégrées dare-dare. Et le Sultan a trouvé que ça valait l'Imtiaz.

Moi aussi, je le trouve. Et je retournai vers le maréchal :

— Votre Excellence excusera ma sottise de tout à l'heure : je suis devenu tellement bon Turc que je vis à Stamboul bien plus qu'à Péra ; et j'ignorais encore, il y a cinq minutes, comment cette plaque-là était venue sur votre poitrine. Mais, maintenant que je n'ignore plus, vous me permettrez de vous renouveler, à bon escient, mon hommage. M'est avis que c'est surtout un soldat qui a le droit de vous féliciter...

— Pour avoir essuyé un peu de fusillade, comme c'est le devoir strict de notre métier?

— Pour avoir essuyé la fusillade de vos propres soldats, un jour de vulgaire émeute, et risqué d'être abattu par mégarde, sans gloire ni grandeur.

Il rit et ses yeux étincelèrent :

— Allons donc, monsieur le colonel! Les vrais soldats, dont je suis et dont vous êtes, savent mourir ou tuer n'importe où et n'importe comment. Il n'est pas besoin de drapeaux ni de musique!

Piali bey revenait, accaparant son hôte. Je traversai les salons. Il n'y avait là aucune femme qui valût, selon moi, que l'on causât avec elle. Lady Falkland n'était pas venue ; et je n'aperçus en fait de Française que la petite Terrail, qui dansait avec son mari.

Les toilettes étaient élégantes, voire bien portées. Le monde diplomatique, minutieusement copié par le « tout-Péra », maintient ici le goût féminin à un niveau acceptable. En outre, Piali bey ne reçoit pas la simple bourgeoisie. Mais son bal, s'il y gagnait en brillant, y perdait en pittoresque. Je n'eus pas le plaisir d'apercevoir mesdemoiselles Kolouri, ni d'entendre le français spécial qui se parle dans le milieu grec.

Bref, les salons n'offraient aucune attraction bien notable. Le fumoir, par contre, était intéressant. Dès que j'y entrai, Narcisse Boucher, assis au milieu d'un groupe, me fit signe d'approcher et d'écouter.

Un gros homme à mine de juif allemand, constellé de croix et de bagues, prenait toute la terre à témoin d'une injustice déplorable, dont il se prétendait la victime.

— Ah! — larmoyait-il, — je puis bien attester le bon Dieu et ses saints que j'ai fait le possible et l'impossible! Quatre heures d'horloge, j'ai tenu le premier secrétaire de Sa Majesté comme je vous tiens, par le bouton de l'habit! Mais autant discuter avec une borne. Des sourires et des compliments, tant qu'on en veut; d'argent, point! Et à tous les raisonnements la même réponse : « Je suis bien de votre avis; mais Sa Majesté ne peut pas donner une livre de plus... » Quand il s'agit de restituer aux trois quarts de l'Arabie toute sa prospérité antique!

Il s'épongeait le front. Narcisse Boucher, bonhomme, compatit :

— C'est vrai que la garantie kilométrique n'est pas exorbitante. Mais enfin, n'est-ce pas? vous avez la concession. C'est le principal.

— C'est le principal... pour l'Arabie, oui! Le chemin de fer sera fait. Mais nos pauvres actionnaires ne s'engraisseront pas de leurs dividendes.

— Bah! ils sont déjà gras...

Narcisse Boucher se levait; je le suivis dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Vous l'avez entendu? — me chuchota-t-il, goguenard. — C'est Frederlow, le Prussien, l'homme des wagons et des rails. Vous êtes au courant de son affaire? Il veut relier la Mecque et Mascate, à travers cinq cents lieues de sables et de cailloux. Naturellement, ça ne rapportera jamais un centime : il n'y a pas un habitant sur tout le parcours, et d'ailleurs le transit par mer coûtera toujours trois fois moins. Mais le Sultan paiera la garantie kilométrique, et le bénéfice sera tout de même coquet.

— Mais Frederlow se plaint du chiffre?

— Vous êtes jeune, vous! Écoutez un peu, vous allez rire.

Et Narcisse Boucher se retourna vers l'Allemand :

— A propos, vos études sont finies, je suppose? quelle sera la longueur totale de la ligne?

Le gros homme leva les deux bras au ciel :

— Seigneur! c'est bien là le pire : nous comptions sur deux mille neuf cents kilomètres; mais ce désert de Dahna est criblé de précipices; et la faible contribution du gouvernement ne nous permet pas d'entamer de trop grands ouvrages d'art...

— Bref, combien?

— Trois mille six cents, sept cents...

Narcisse Boucher ricana en sourdine.

— Hein, colonel? vous admirez le truc : on accepte le chiffre du Sultan, pour la garantie kilométrique; mais on ajoute des kilomètres en proportion. En fin de compte, on y gagne... Sans parler de l'économie qu'on réalise sur les viaducs, réduits à leur plus simple expression... Il ne coûtera pas cher d'établissement, le chemin de fer de Mascate!... Ces braves Turcs, hein? Ils en ont, une laine de mouton!

Candidement, je m'indignai :

— Mais comment le Sultan accepte-t-il?...

— Le Sultan? mon pauvre colonel!... Derrière Frederlow, il y a l'ambassadeur allemand; et, derrière l'ambassadeur allemand, l'Allemagne. Il faut bien avaler la sauce, allez!

Dans la porte s'encadra la haute stature de Mehmed Djaleddin. Frederlow, l'ayant vu, s'était tu soudain.

Mehmed vint à moi :

— Monsieur le colonel, je voudrais vous transmettre une invitation...

— Je suis à vos ordres, monsieur le maréchal...

Il me prit à part :

— Je n'use pas de diplomatie, vous le savez. Voici : je ne veux pas que vous jugiez notre pays sur des réceptions comme celle de ce soir... Oh! à Dieu ne plaise que je juge mes hôtes! mais ils sont chrétiens... et les chrétiens de Turquie ne sont pas de vrais Osmanlis. Alors, acceptez-vous de venir déjeuner, mardi prochain, chez un de mes amis, musulman? Je ne puis vous avoir chez moi, vous savez pourquoi...

— Je sais...

— Mais mon vieux compagnon le général Atik Ali pacha, qui n'a pas, lui, l'honneur redoutable d'entrer chaque matin au palais d'Yildiz, sera joyeux d'accueillir à sa table mon convive. Voulez-vous?

— Certes !

— Bon. Chez Atik Ali pacha, je vous promets au moins (bref regard vers l'homme aux chemins de fer) que vous ne rencontrerez pas d'Allemand... A vous, Français, cela doit plaire.

## XXI

Atik Ali pacha habite, au cœur de Stamboul, à deux pas du Séraskiérat, un conak austère en bordure sur une rue tout à fait silencieuse.

Le conak lui-même n'est pas moins silencieux. Atik Ali pacha est un vieil homme grave et doux, comme le sont la plupart des Osmanlis. Les parents qui vivent sous son toit — l'hospitalité turque n'a point de bornes — sont vieux comme leur hôte, et vieux aussi les domestiques, tous anciens soldats ou paysans. Seul, le fils d'Atik Ali, Hamdi bey, amène parfois dans la maison calme le rire sonore de ses camarades de régiment : Hamdi bey est capitaine aux hussards ; et Atik Ali pacha, fier de ce bel officier qui est son fils, accueille avec amitié les jeunes hommes qui portent le même dolman vert et le même tarbouch d'astrakan. D'ailleurs, souvent empli de sabres et de hausse-cols, le conak n'en est guère plus bruyant : car la jeunesse ottomane a gardé intact le respect qu'on rendait jadis aux barbes blanches. Et l'on contient sa voix devant Atik Ali pacha.

Nous déjeunons dans une salle vaste et fraîche, plafonnée à la turque de peintures aux vives couleurs. Et je goûte le contraste de ces deux hommes : Atik Ali, Mehmed Djaleddin. Atik Ali pacha, plus vieux que Mehmed de vingt ans, n'est que général-férik : et l'on devine vite, à voir ses yeux pensifs et ses cheveux de neige, que les intrigues de palais n'ont jamais été le fait de ce vieillard. Mehmed Djaleddin pacha, maréchal, et tout-puissant favori de Sa Majesté, a jadis fait ses premières armes sous le commandement d'Atik Ali, déjà chef d'escadron. Mais Mehmed, né de race princière, et page au harem impérial pour ses débuts, était, avant même d'avoir porté l'épée, désigné pour une carrière rapide et éclatante...

Partout ailleurs qu'en Turquie, je crois bien qu'entre deux officiers si différents par leur destin, un abîme existerait, que nulle amitié ne pourrait combler. Mais la Turquie est la seule terre au monde d'où l'envie soit exclue, parce que les Turcs sont les seuls vrais démocrates que je sache. (J'ai vu hier, à la porte du Séraskiérat, le ministre de la guerre faire attendre son carrosse pour qu'un décrotteur de la rue lui cirât les souliers : le décrotteur et le ministre se traitaient l'un l'autre d'*effendi*, et se saluaient avec une affabilité égale.) Aussi Atik Ali n'en veut pas du tout à Mehmed d'être maréchal et de n'avoir pas cinquante ans. Et c'est Mehmed qui s'incline bas devant son ancien chef et qui le nomme « son père », car la vieillesse seule est vénérée sur la terre d'Allah.

Nous mangeons à la turque, naturellement. Rien de trop exotique, d'ailleurs. La cuisine turque est proche parente de la cuisine française. Du mouton rissolé à la broche, — *chich kebab*; — du mouton en sauce, — *orman kebab*; — des légumes d'Europe; du riz, — un irréprochable pilaf; — des feuilles de vigne farcie; des laitages, — le *yohourt* acidulé, et le célèbre *kaïmak*, pour lequel on enferme les bufflesses dans les étables obscures. — Enfin des fruits, — l'admirable raisin d'Anatolie, plus gros que les « panses » provençales, et plus savoureux que le chasselas de Fontainebleau.

Bien entendu, point de femmes à table. Atik Ali pacha est marié, et Hamdi bey de même, et Mehmed Djaleddin aussi. Mais les dames musulmanes ne paraissent pas dans le logis des hommes, dans le *sélamlick*. Le *haremlick*, muré et grillé, voilà leur part. Elles en sortent d'ailleurs comme bon leur semble pour se promener, faire leurs emplettes, rendre visite à leurs amies, et bavarder comme il leur plaît dans les cours de mosquées. Même, à tout bien peser, les mœurs turques donnent peut-être aux femmes plus de vraie liberté que nos mœurs d'Occident[1] : un mari français n'accepterait probablement pas

1. Quand la page ci-dessus fut écrite, — le 28 juin 1906, — l'admirable roman de Pierre Loti, *les Désenchantées*, n'avait pas encore paru. Et l'auteur ne croyait pas nécessaire d'appuyer davantage sur cette « vraie liberté » que les mœurs turques consentent à la femme. Aujourd'hui beaucoup de lecteurs l'accuseront peut-être d'avoir écrit très légèrement...

Il n'en est rien, pourtant. Qu'on veuille bien relire avec attention *les Désenchantées*; on constatera que les dames turques, héroïnes de ce livre,

certaines prérogatives que s'arrogent les harems, et auxquelles nul mari de l'Islam ne voit rien à reprendre. Mais, en revanche, la maison conjugale est ici partagée en deux, et l'époux seul a le droit de franchir la cloison-frontière.

Nous sommes dix convives, tous soldats. C'est en l'honneur de Mehmed Djaleddin pacha, décoré hier de l'Imtiaz, qu'est donné le repas. Mais nul compliment indiscret ou balourd n'est infligé au maréchal. Être brave, cela est tout simple pour des Turcs. Et seulement, à l'entrée, chacun des officiers présents a salué Mehmed un peu plus bas qu'il n'est de règle.

On cause familièrement, sans étiquette. Un capitaine d'état-major, frais arrivé d'Allemagne, où il achevait, dans un régiment d'artillerie, son stage réglementaire, donne en quatre mots son impression sur l'armée prussienne :

— Excellents officiers. Exécrables soldats.

Mehmed pacha me regarde :

— Monsieur le colonel, voilà peut-être qui vous étonne. Vos écrivains militaires français vous rebattent les oreilles des vertus miraculeuses du soldat allemand. Nous, Osmanlis, qui faisons en Allemagne nos études théoriques et nos stages d'application, sommes d'un avis différent.

Le vieil Atik Ali hoche la tête : de son temps, c'était à Paris, non à Berlin, que les Turcs apprenaient l'art de la guerre.

— Izzet bey, vous entendez le pacha : dites à monsieur le colonel pourquoi vous jugez avec tant de sévérité les hommes de là-bas ?

Izzet bey s'exécute de très bonne grâce. — Bien entendu, tout l'état-major turc parle français comme s'il sortait de Saint-Cyr.

— Mon colonel, les Allemands sont des mécaniques. Ça

sont *de très grandes dames* appartenant, non seulement à l'aristocratie, mais à la Cour, et jouissant toutes d'au moins cent mille livres de rente. Pour ces dames-là, oui, la loi de l'Islam est dure. Dans nul pays plus qu'en Turquie, fortune n'est synonyme d'esclavage. Fortune, cela veut dire : eunuques, suivantes, conak fermé, carrosses, — autant de geôliers et autant de geôles. — Mais l'immense majorité des femmes de Turquie n'ont point de nègres et vont à pied. Et celles-ci, que le contact de l'Europe n'a pas encore détraquées trop profondément, vivent en vérité plus libres, plus maîtresses sous leur toit, que ne sont nos femmes à nous. Quel est, par exemple, le mari occidental qui accepterait d'abandonner complètement à sa femme l'éducation de ses filles, et même de ses fils, jusqu'à ce que celles-là soient femmes, et ceux-ci, adolescents ?

obéit magnifiquement, surtout aux ordres appuyés de coups de botte. Mais ça n'est propre qu'à obéir. Point d'initiative, point d'intelligence ; et presque pas de bravoure. Nos paysans d'Anatolie, que Nasreddin hodja disait pareils à leurs buffles, sont, en comparaison, subtils et délurés.

J'interroge :

— « Nasreddin hodja »?...

Tous rient. Atik Ali pacha m'explique :

— Nasreddin hodja est, après Karagheuz, le philosophe national des Osmanlis.

— Moitié Ésope, moitié Socrate! ajoute Mehmed pacha. Un peu Sancho quelquefois. Ses mille et une aventures sont un trésor. Hamdi bey, vous qui êtes un conteur, réjouissez le colonel.

— Un matin, — commence Hamdi bey, — Nasreddin hodja éveille sa femme dès la dernière étoile éteinte : « Femme, j'irai aujourd'hui dans la forêt, couper notre bois d'hiver. — Tu iras, dit la femme, *inshallah* (s'il plaît à Dieu). — *Inshallah*? riposte Nasreddin, frondeur. Pourquoi, « *inshallah* »? J'irai, s'il me plaît, et non s'il plaît à aucun autre. — Soit! dit la femme, dévote. Tu iras, s'il te plaît, mais aussi s'il plaît à Dieu : *inshallah*. — Il n'y a point d'*inshallah* là dedans », dit Nasreddin hodja. Et, pour persuader sa femme, il la bat très fort. Après quoi il sort et s'en va dans la forêt. Mais, en chemin, il rencontre le vali qui va à la chasse. « Holà, Nasreddin, manant, viens rabattre notre gibier. — Excellence, je... — Tu répliques? Qu'on le batte, *inshallah*! et qu'il vienne!... » Tout le jour, et jusqu'à la première étoile allumée, Nasreddin hodja court les sentiers, rabat le gibier vivant et porte le gibier mort. On le congédie ensuite, sans backchich. A la nuit close, il frappe à sa propre porte, les mains vides, l'estomac creux et l'échine rompue. « Allah nous garde des djins! crie sa femme, effrayée. Qui donc frappe si tard? » Et Nasreddin hodja, penaud, de dire : « C'est moi-même... Ouvre... *inshallah!!!* »

Nous buvons maintenant un café admirable, dans des tasses à zarfs d'argent ancien. Et l'on apporte, non pas des narghilés vulgaires, mais des tchibouks d'autrefois, en bois de jasmin, longs comme deux bras.

Le fumoir d'Atik Ali pacha est un atelier. Le vieux chef occupe ses loisirs, en peignant, avec une minutie de jeune fille, des aquarelles, natures mortes ou paysages. Sur des étagères, une collection assez belle de verres turcs ou vénitiens met aux quatre murs une ribambelle d'arcs-en-ciel qui rehaussent favorablement le coloris un peu terne des œuvres d'Atik Ali pacha.

Cependant, les tchibouks sont fumés. On n'a parlé, sous le toit de mon hôte, ni politique, ni femmes. Et l'on n'a point médit du prochain.

Près de suivre Mehmed pacha, qui salue déjà son ancien général, je regarde une aquarelle : trois chênes gigantesques, dont la silhouette éveille en moi je ne sais quels souvenirs.

— Vous les reconnaissez? — dit Atik Ali, souriant. — Ce sont des arbres de France. Je les ai peints, il y a très longtemps, dans la forêt de Fontainebleau. Autrefois, nous faisions nos stages d'application dans votre armée...

Il va prendre, sur une étagère, un tout petit verre de cristal, rayé de bandes dépolies.

— Monsieur le colonel, acceptez ceci en mémoire d'un vieil homme auquel vous avez fait aujourd'hui beaucoup d'honneur. C'est un verre à vin d'Ismidt... Vous savez? le vin d'Ismidt que le Prophète nous a permis... Et quand vous retournerez dans votre France, saluez de ma part les beaux chênes de la forêt de Fontainebleau.

## XXII

— Donc, monsieur de Sévigné, vous voilà tout féru des Turcs et de la Turquie, pour avoir mangé le pilaf et le kébab d'un vieux férik à barbe blanche qui peint des aquarelles en collectionnant de la verrerie fêlée...

Madame Erizian m'offre, non pas de son thé anglais que je n'aime guère, mais d'un vin de Chypre agréablement âgé.

Elle fait d'ailleurs une maîtresse de maison parfaite. Je ne sais point de Française qui me tendrait mon verre avec plus de grâce; — surtout de Française alourdie, comme est madame Erizian, par quelque soixante printemps...

— Mais, voyons, monsieur de Sévigné, ce sont des sau-

vages, ces Turcs! Comment vous, Européen, pouvez-vous vous entendre avec eux?

Madame Erizian, Arménienne, s'irrite quelquefois de ma prédilection pour l'Islam, et m'en veut un peu des sentiments moins doux que je professe pour sa race, à elle, race trop amoureuse d'écus, ou de pierreries, selon le sexe. J'ignore, hélas! le bel art de dissimuler mes moindres antipathies.

— Madame, vous avez raison quant aux Turcs : ce sont des sauvages. J'irai plus loin que vous : je ne crois pas qu'ils puissent jamais être civilisés. Mais vous vous trompez étrangement sur mon propre compte : je suis, quoique Européen, un sauvage comme eux. Songez que je m'appelle Sévigné, que les Sévigné sont une souche bretonne vieille de neuf siècles, et que mes aïeux, par entêtement de noblesse, ne se sont pas mésalliés trois fois en neuf cents ans. J'ai donc, bon gré mal gré, la cervelle d'un Celte de l'an mille. Et c'est bien autre chose que la cervelle d'un Osmanli des temps présents!

— Ta ta ta ta! Vos Osmanlis des temps présents, vous ne les connaissez guère. Je voudrais que vous fussiez Arménien, un jour de massacre!... Vous admettez le massacre, vous?

— J'admets très bien que, ruiné, dépouillé, raclé jusqu'à l'os, et légalement désarmé contre les prêteurs et les rapaces, on se fasse justice soi-même.

— Par l'assassinat?

— Voilà un gros mot. Disons par le meurtre.

La porte s'ouvre. Un pas vif que je connais bien... Lady Falkland entre, et embrasse sa vieille amie.

Je ne manifeste pas tout l'étonnement diplomatique qui serait de circonstance. Pour ne pas mentir, la rencontre est préméditée. Lady Falkland et moi nous sommes promenés avant-hier, une heure, dans Stamboul, et rendez-vous a été pris, pour aujourd'hui... Bah! madame Erizian n'est pas des gens dont il faut se défier.

Et d'ailleurs, en matière de diplomatie, lady Falkland en remontrerait à l'Alceste de Molière. Elle vient droit à moi, souriante, et me tend sa main à baiser, — pas le bout des doigts, le poignet :

— Bonjour! Savez-vous que c'est notre troisième rencontre de cette semaine?

Madame Erizian nous regarde l'un et l'autre :

— Encore ces maudites promenades en tête à tête, qui me font trembler pour vous, ma petite !

Lady Falkland se moque :

— Trembler !... Vous tremblez toujours... Ah ! les Turcs ont raison : Allah a fait le lièvre et l'Arménien...

— Hum ! vous connaissez mal le proverbe, ou vous le citez trop poliment... les Turcs disent : « Allah a fait le lièvre, le serpent, et l'Arménien... » Le serpent !... Je suis peut-être peureuse... et encore ! les Arméniennes ont toujours été plus courageuses que leurs maris. Mais, avant tout, je suis prudente... Et vous, vous êtes folle !... Monsieur de Sévigné, ayez de la raison pour elle. A quoi cela vous avance-t-il tous les deux, je vous le demande, de courir Stamboul, bras dessus, bras dessous, comme deux amoureux que vous n'êtes pas, au risque de toute une ribambelle de catastrophes ?

— Ça nous avance à faire un peu l'école buissonnière !... Ma vieille amie, ne grondez pas. Nous nous amusons comme nous pouvons, et nos escapades sont bien innocentes... Voyez-vous, M. de Sévigné et moi, nous nous ressemblons beaucoup : nous sommes deux bêtes en cage ; ma cage, à moi, la cage conjugale, est la plus étroite ; mais sa cage, à lui, la cage diplomatique et mondaine, n'est pas bien large non plus. Alors vous comprenez notre rage de grand air ! Dans le beau Stamboul désert, si grand qu'il n'en finit plus, nous galopons comme des poulains échappés ; et, une pauvre petite heure durant, nous nous donnons l'illusion d'êtres libres, d'avoir cassé nos laisses et rompu nos colliers... Allez, cette illusion-là vaut bien qu'on risque quelque chose... Et puis, quelle chose ? Vous avez des yeux arméniens, des yeux immenses ! vous voyez trop large... « Des catastrophes !... » quelles catastrophes ?

— Avec ça que le jour où un espion de votre mari vous pincera, toute seule au bras de ce colonel-là, vous ne serez pas à la merci d'un bon scandale, et forcée de mettre les pouces pour éviter le pire !... Vous savez dans quel pays nous vivons, et vous savez que le tribunal consulaire anglais, requis par sir Archibald, se contenterait de modestes preuves...

Lady Falkland hoche la tête. Elle sait tout cela, — et moi comme elle. Oui certes, ma responsabilité serait lourde, si jamais...

Mais soudain, lady Falkland, d'un geste de la main, donne la volée à son souci. Et je revois l'habituel sourire qui me plaît tant, — le sourire enfantin qui n'efface pas tout à fait le pli triste de la bouche.

— Figurez-vous, monsieur de Sévigné, que mon fils, qui ne vous a pas vu de toute la semaine, m'affirmait hier que votre grand ami le maréchal Mehmed Djaleddin avait dû vous coudre dans un sac et vous jeter au fond du Bosphore...

## XXIII

26 octobre.

C'est le jour des manifestations féminines : deux femmes m'ont fait, ce matin, l'insigne honneur de s'apercevoir que j'existe.

Je n'ai, bien entendu, pas la moindre envie de consigner dans ces notes tous mes faits et gestes; et je préfère omettre spécialement certaines aventures très vulgaires auxquelles bien peu d'hommes ont le courage de se dérober, mais que seuls les jeunes gens peuvent avouer avec élégance. Un amoureux de quarante-six ans risque souvent d'être ridicule, et un amant du même âge risque parfois d'être répugnant.

Néanmoins je m'en voudrais de passer sous silence les anecdotes d'aujourd'hui : car l'une est, ma foi, jolie, et l'autre, joyeuse à souhait.

J'étais donc, ce matin, attelé à l'étude des récentes cartes de la Macédoine qu'a dressées, je ne sais par quel sortilège, le grand état-major autrichien, quand mon cavas Achmet vint, avec quelque mystère, m'informer qu'une vieille femme insistait pour me parler, à moi-même.

Intrigué, je fis entrer... Et je vis une Arménienne propre et pauvre, toute vêtue de noir, l'air digne et décent. Elle me salua d'une révérence quasi monacale, puis, entr'ouvrant son grand châle, en sortit une gerbe de tubéreuses qu'elle me présenta. Après quoi elle s'en fut, sur une deuxième révérence. Le tout, sans avoir ouvert la bouche.

Je demeurais, les fleurs en main, un peu ahuri, quand j'avisai une lettre, très cachetée, qu'on avait insinuée parmi

les tiges. Je rompis le sceau, et, du premier coup d'œil, je reconnus le papier à dentelle d'or de ma petite voisine de Béicos. Seigneur! voilà plus d'un mois... J'avais tout à fait oublié cette histoire.

La lettre est charmante, et la jeune personne bien ingénue, — ou tout le contraire :

Vous n'êtes pas revenu, malgré votre promesse. Et bientôt nous quitterons Béicos, à notre tour. Déjà nous préparons le départ. Ma mère passe toutes ses journées en ville, et elle y reste parfois la nuit. Ces nuits-là, je m'accoude au shahnichir, sous les étoiles, et j'attends que votre caïque vous ramène près de moi.

J'ai mis les tubéreuses dans un vieux vase de cuivre niellé, que M. Carazoff m'a vendu l'autre jour : — « Travail de Damas, monsieur le marquis! Beau comme une lampe de mosquée!... » — Et j'ai fait, avec le papier à dentelle, une infinité de petits papillons que je noierai, ce soir, du haut du grand pont, dans la Corne d'Or.

Cependant j'étais retourné à mes cartes autrichiennes. Et le cavas Achmet, tout à coup, frappa encore, m'informant, cette fois, qu'une jeune dame insistait, etc. — Voir plus haut.

La première surprise m'avait aguerri. Et je faillis trouver toute naturelle l'apparition, sous ma petite ogive d'ébène, de Calliope Kolouri en personne... de Calliope, — elle se nomma en entrant, — de Calliope toute seule, sans le plus léger chaperon...

Elle-même, en dépit de l'aplomb considérable qu'elle possède en propre, et dont sa visite me donnait une preuve superflue, mais forte, fut décontenancée du sourire placide qui l'accueillait, et du geste aisé qui lui désigna un fauteuil. Assise, les yeux, un peu incertains, braqués sur les miens, elle hésita presque une minute avant de me débiter les diverses excuses qu'elle avait évidemment préparées tout le long du chemin qu'il y a de chez elle ici.

— Figurez-vous... je passais sous vos fenêtres, par hasard. Alors, j'ai songé que vous viviez dans cette grande maison... J'étais si curieuse de voir votre « chez vous »! Je n'ai pas résisté...

Je la laissai s'en dépêtrer comme elle put. Elle finit par des mines confuses, puis contempla mes quatre murs l'un après l'autre, religieusement :

— Comme c'est bien! Comme on sent le goût français!

Elle feignait une admiration excessive et invraisemblable : mes deux salons, simples jusqu'à la nudité, et seulement parés d'immenses tapis persans, couleur de pourpre sombre, n'ont pas de quoi plaire aux yeux d'une petite Grecque de Péra, affolée de bibelots. Mais parmi ses « Oh! » et ses « Ah! » je cherchais vainement la vraie raison de sa visite. Et je ne la trouvais point...

Je n'ai d'ailleurs pas trouvé encore. Une idée m'est bien venue, mais tellement absurde!...

Voici le fait : les salons inspectés en détail, mademoiselle Kolouri réclama, non sans rougir très fort, une petite promenade dans le reste de l'appartement. La salle à manger ne la retint qu'une minute. Et comme, à la porte suivante, je l'avertissais loyalement que nous arrivions à ma chambre, elle entra comme un trait, non sans bredouiller, très vite :

— Vraiment, je ne sais pas si je puis...

Apparemment, elle pouvait. Elle pouvait même à ce point qu'après être demeurée un instant debout entre les deux fauteuils, elle se décida soudain à s'asseoir sur la chaise longue.

Je la regardai faire. Sans doute qu'une chaise longue n'est pas pour lui faire peur.

— Oh! — dit-elle, avec un sourire de coin, — vous avez une très belle chambre...

Je ne bronchai pas. Elle continua, enhardie et bavarde :

— Vous devez me juger bien sévèrement... Entrer ainsi dans la chambre d'un homme!... Mais je sais que les Français respectent tout à fait les jeunes filles...

Elle considérait le bout de ses bottines avec la plus soigneuse attention.

— Jamais je n'oserais entrer de la sorte chez un jeune homme d'ici... (« Jeune homme!... » peste! je suis flatté.) C'est que... vous connaissez une définition de l'amour? (Aïe! où est l'excellente madame Kerloff?) « L'échange de deux fantaisies, et le contact... » Comme jeune fille, je ne peux naturellement que m'en tenir à l'échange... et les jeunes gens d'ici exigent

le contact... C'est très difficile, pour une jeune fille, de flirter à Péra...

Je riposte, malgré moi :

— Mais alors, puisque c'est si difficile... les jeunes filles qui flirtent doivent être extrêmement habiles?

Elle rit, d'un petit rire nerveux, très aigu :

— Oh!... pas tant que vous croyez... mais tout de même... pas trop maladroites...

Ses yeux se baissent, hésitent, puis me regardent derechef, avec une sorte de résolution, — de défi.

« Pas trop maladroites »?... Alors, trop adroites pour moi. Et, d'ailleurs, c'est vrai que les Français respectent instinctivement les jeunes filles. Je recule jusqu'au fauteuil, et je m'assieds.

Mademoiselle Calliope Kolouri est sortie de chez moi, dix minutes plus tard, intacte. Et, bien entendu, je n'admets pas un seul instant que cette jeune fille ait eu, sous mon toit, la moindre arrière-pensée.

## XXIV

27 octobre.

Très singulière soirée, hier; quatre heures douteuses et troubles, qui me laissent un dégoût et presque une salissure...

J'ai dîné au cabaret Tokatlian, à Péra. La visite matinale de Calliope m'avait tourné l'esprit vers des rêveries d'un ordre folâtre, et je m'étais décidé à ne pas achever la journée chez moi, tout seul. Chez Tokatlian, la salle basse était cependant trop claire et trop bruyante pour mon goût. Je montai donc au restaurant du premier étage, plus discret, plus aimable aussi, car souvent dînent en ce lieu des dames solitaires, « chapeautées » très somptueusement. L'une d'elles, qu'on nomme Carline, a déjà consenti, à diverses reprises, à s'asseoir en face de moi.

Or Carline n'était point là. Et, par contre, deux convives s'y trouvaient, dont la vue me contraria : sir Archibald Falkand et son inséparable Cernuwicz...

Le Polonais m'aperçut tout de suite, et m'interpella. Je ne crois pas être beaucoup plus sympathique à sir Archibald que lui-même à moi. Sa femme est entre nous, et il a trop de sagacité, sous ses dehors de brute, pour ne pas sentir fortement que nous ne pouvons être, lui et moi, qu'ennemis. Mais Cernuwicz, que je n'aime guère plus, et pour qui mon antipathie se double d'une répugnance quasi peureuse, me prodigue, au contraire, en toutes rencontres, une cordialité sans bornes, dont je suis encombré et gêné.

Hier, notamment, il n'eut point de cesse que je n'eusse accepté de dîner à leur table. Je n'avais d'ailleurs aucun motif à refuser. Falkland, froid et correct toujours, m'avait accueilli très courtoisement.

Nous dînâmes donc ; Cernuwicz fit tous les frais, et bavarda si bien que je pus garder à peu près le silence. Cependant je songeai à me libérer promptement de cette compagnie fort différente de celle que j'avais cherchée, et, le dessert expédié, je me levai.

— Marquis ! — fit Cernuwicz, — vous ne nous quitterez pas si tôt?... Je parie que vous allez, de ce pas, voir des filles... Hein? ne dites pas non!... Nous aussi, nous irons. Demeurez donc avec nous.

J'essayai une excuse.

— Ah bah ! vous, un Français, vous reculez devant une petite fête? Quoi ! il faut s'encanailler de temps en temps... Encore non? Mais nous allons croire que c'est par fidélité d'amour!... Ah ! ah ! marquis, vous voulez nous faire honte, et spécialement à Falkland, qui est marié. Vous vous gardez à la dame de vos pensées... Et qui est-elle? Nous allons deviner, attendez un peu !

Ce verbiage me portait terriblement sur les nerfs. Mais je m'avisai que le plus simple était de rester avec eux. Un instinct me le conseillait comme un acte prudent... Les plaisanteries polonaises de Cernuwicz me causaient un malaise confus, et il m'eût été très désagréable de donner prise à ses soupçons, et de le laisser en tête à tête avec le mari de lady Falkland, cherchant l'un et l'autre, parmi les femmes de notre monde, laquelle pouvait bien servir de raison à ma fuite...

Je restai.

Oui, soirée singulière... Falkland et moi, également taciturnes ; Cernuwicz, exagérant son exubérance...

Nous avons bu, comme de rigueur ; — d'abord, l' « extra-brut » classique, avant de nous lever de table ; puis, au buffet du Cirque (c'était mercredi, gala diplomatique : le Cirque était obligatoire), un autre « extra-brut », qui ressemblait, à s'y méprendre, au plus médiocre des *whisky and soda* ; et enfin, çà et là, des mixtures diverses...

Péra n'est qu'une sous-préfecture de province : l'incognito y est impossible. Les jeunes Pérotes, très gourmés dans leurs immenses faux cols, et scintillants de breloques et de bagues, nous regardaient avec un respect envieux : nous étions « des ambassades ». Mais il n'importait guère d'être ou non reconnus : une « fête » correcte, — smoking ou habit, cravate noire, — cela n'est pas mal porté dans « la carrière »...

Le Cirque, d'abord. Ensuite, Concordia, le boui-boui le moins malpropre de la Grand'Rue...

Nous buvions, tous trois seuls à une table ronde. Des femmes nous frôlaient en rôdant. Mais le décorum ne permettait pas de les inviter, dans un lieu aussi public...

En France, on sait « faire la fête ». La « fête » française est élégante, spirituelle, lumineuse ; elle se souvient des soupers du XVIII^e siècle, des marquis pailletés et des petites maisons ; elle sait n'être jamais vulgaire ni crapuleuse ; elle déguise l'obscénité en libertinage ; elle pimente la galanterie d'épigrammes et de madrigaux. J'ai vu des nuits de Paris et de Nice où il se prodiguait plus de grâce et plus de verve, entre quatre viveurs et quatre courtisanes, que tout le reste de l'Europe n'en dépense dans une année. Mais ailleurs, à Berlin, à Vienne même, les « fêtards », toujours, irrémédiablement, ont l'air d'ivrognes en rut, et leurs maîtresses de filles à soldats.

Et, hier, c'était brutal et morose...

Assez tard, nous avons quitté les lieux où l'on a le droit d'être vu, pour d'autres qui exigent le mystère. Rue Linardi, Cernuwicz nous a conduits dans une maison assez ignoble, où des créatures soi-disant « artistes » ont dansé nues devant nous. J'ai l'horreur de ces trémoussements qui n'ont pas de beauté et ne sont que lubriques. Mais je voyais à côté de moi la face de sir Archibald rougir, et les veines de ses tempes enfler.

Après ces danses-là, d'autres ailleurs, pas loin, et puis d'autres encore... Entre temps, nous avons marché dans la Grand'Rue, moins laide quand il fait nuit, et quasi romantique, à cause de ses maisons hautes.

Finalement, et selon le protocole de toute orgie pérote, nous avons frappé à la porte de madame Artémise. Madame Artémise est une vieille Grecque assez digne, qui accepte que, sous son toit hospitalier, des hommes du monde et de jolies filles qui n'en sont pas fassent connaissance. Des Grecques, des Arméniennes, voire des Slaves ou des Roumaines, fréquentent là très assidument.....

Or, ici se place un incident assez curieux.

Nous étions, en galante compagnie, dans le salon de madame Artémise, et j'essayais, à grand renfort de compliments lourds comme des massues, — les trottins d'ici n'en comprendraient point d'autres, — de dérider ces pauvres femmes, qui avaient trop visiblement la mine d'être là par obligation professionnelle. Ce n'est pas gai à voir, une prostitution qui se résigne!

Sir Archibald, au fond d'un fauteuil, m'écoutait parler, et regardait Cernuwicz, en train de flirter, assez brutalement, avec sa voisine. Une servante apportait le thé, cérémonieusement.

Tout à coup, sir Archibald se leva.

Une nouvelle venue faisait son entrée, — une fille assez belle, grande, mince, blonde et blanche, coiffée en bandeaux; — un type inattendu, parmi l'ordinaire bétail levantin à la peau mate, aux crins noirs... Un souvenir de portrait italien me passa dans l'esprit : — cette toile de Selvatico, vue à Milan. — Et je songeai soudain que la femme qui était là ressemblait, beaucoup, par tout l'essentiel de son corps et de son visage, à lady Edith, cousine et maîtresse de sir Archibald Falkland...

Lui, à n'en pas douter, y songeait aussi. Debout, pâle, il regardait fixement l'image vivante. Et ses poings puissants tremblaient.

Brusquement, il fit trois pas, saisit le bras de la jeune femme, et, sans un mot, sortit avec elle.

Il y eut un ricanement. Cernuwicz, très ivre, s'esclaffait, le bras tendu vers la porte. Il déclama tout de suite, racinien :

J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné;
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné...

Puis, se reprenant, et de cet air soudain féroce qui caractérise ses accès d'alcoolisme :

— Mais, vous savez, monsieur le colonel français, je ne plaisante pas à propos de ces choses... Mon honorable ami, sir Archibald Falkland, est un homme libre...

Comme je ne bronchais pas, il s'attendrit :

— ... Et aussi un homme sentimental. Et c'est pourquoi, lui, le géant, est épris des plus pures et des plus frêles, et les choisit, délicatement...

Au fait, tous ces boxeurs, couleur de bœuf cru, s'éprenaient des modèles de Romney et de Hoppner. Et ce doit être pour cela...

## XXV

Épilogue de la soirée d'hier! Le cavas des Falkland m'apporte, à l'instant, le billet que voici :

Cher monsieur,

Ceci est une ambassade.

Mon mari, charmé, dit-il, des heures délicieuses que vous lui avez fait passer au cercle, — c'est si délicieux que cela, le cercle? — me prie de vous inviter à déjeuner pour dimanche. Je m'acquitte de cette mission officielle avec l'empressement que vous devinez, et je vous prie de croire à tous mes sentiments les plus distingués...

Mais venez, n'est-ce pas? Pour une fois, grâce à vous, cette table familiale, mon cauchemar de chaque jour, sera moins sinistre.

A dimanche. Je compte sur vous et je suis votre amie.

GRANDMORNE FALKLAND

Assurément, j'irai; — quand ce ne serait que pour raviver mon souvenir, et comparer la jeune personne d'hier à lady Edith, et, peut-être, revoir, devant celle-ci comme devant celle-à, sir Archibald, silencieux et pâle, les poings tremblants...

## XXVI

Un déjeuner glacial, pire certes que tout ce que j'avais imaginé. Nous sommes six autour de la table deux fois trop grande : lady Falkland et son mari, lady Edith et Cernuwicz, l'enfant, — muet comme une borne et raide comme un piquet, — et moi...

Très beau couvert, anglais, mais discret en couleurs : nappe blanche, et rien que des chrysanthèmes, tous du même ton de rouille. Un goût latin a corrigé l'habituel bariolage des tables britanniques. — Oui, latin ; et j'ai idée que, lorsque sir Archibald aura, selon son désir, changé de femme, la nouvelle lady Falkland saura moins bien que celle d'aujourd'hui mettre partout dans sa maison cette élégance sobre, cette harmonie dont l'œil s'enchante...

Mais, dans ce décor irréprochable, quelle comédie lugubre et laide! Lady Falkland, morne, ne lève pas les yeux. L'enfant ne mange pas à sa faim, et se tient avec une correction ankylosée dont je souffre pour lui. Cernuwicz lui-même, malgré sa souplesse slave, perd contenance dans cette atmosphère trouble, et modère son habituel bavardage. Peut-être qu'une compassion l'amollit : je surprends plusieurs fois son regard posé sur lady Falkland, — un regard doux, presque tendre...

Seuls, parlent l'amant et la maîtresse, et leurs propos, qui contrastent si fort avec la contrainte générale, augmentent ma gêne et mon malaise. Sir Archibald, maître de maison, marque une cordialité correcte ; lady Edith, une attitude assurée de femme qui est bien chez elle : on s'étonne de ne point la voir au milieu de la table, et c'est lady Falkland qui semble l'intruse et l'usurpatrice.

Menu anglais, tempéré toutefois. Les dames se lèvent après le dessert. Nous restons à boire un temps. Puis, réunion au « parloir » : — c'est le salon tapissé d'yorghès qu'on nomme ainsi.

Café, — à la franque, — cigarettes, — anglaises et turques. — Lady Falkland offre les tasses ; lady Edith, *Bird's eye* et *Corps diplomatique*...

Elles sourient toutes deux, du même sourire obligatoire, mondain. Leurs mains voisines se tendent ensemble vers chaque invité. Cela ne se voit pas d'abord, qu'elles sont ennemies, qu'elles luttent sans pitié pour ce prix qui est sous nos yeux : le foyer, le fils, la dignité vitale de mère et d'épouse. On distingue seulement qu'elles sont différentes, opposées, étrangères...

Et, à cause de mon amitié pour celle-là, je sens que je hais celle-ci, que je la hais violemment... Il faut que mon amitié soit bien forte...

Incident. Le petit s'est réfugié près de sa mère, et lui murmure, à l'oreille, je ne sais quoi.

— Edward! — appelle le père, durement. — Venez.

Il vient tout de suite, craintif.

— Il est grossier de parler bas. Vous serez puni. Sortez.

L'enfant sort, silencieux. Lady Falkland ne bronche pas. Mais je vois ses sourcils froncés très bas, et sa lèvre supérieure, un peu crispée, qui découvre ses dents; et je connais cette expression farouche de bête qui a mal.

Lady Edith rit :

— Archie, ne grondez pas ainsi le *baby* en présence de Mary. Mary n'est pas pour l'éducation énergique, vous savez...

Nulle parole de la mère. Sir Archibald hausse les épaules :

— Je pense, Edith, que ce n'est pas vous qui me conseillerez jamais de souffrir que mon fils, un Falkland, ait des manières qui ne soient pas d'un *gentleman*.

Edith rit toujours, d'un rire aigu, persifleur :

— Oh! sans doute. Mais une *mamma* est une faible chose, compatissante. Il faut ménager celle-ci, Archie...

Nulle parole encore. Mais je vois les beaux yeux bruns que j'aime lever vers moi leur regard intense qui appelle au secours. Et je réponds, moi :

— Oh! sir Archibald, croyez-vous qu'un bébé de six ans ait des manières qui ne soient pas d'un *gentleman*, ou même d'un gentilhomme, ce qui est peut-être mieux, parce qu'il montre sans feinte sa tendresse pour sa mère?... Vous m'avez fait une fois l'honneur de vanter ma race; et c'est vrai qu'elle est de vieux sang breton, rude et même brutal. Cependant mon aïeule la plus illustre, une marquise d'il y a deux cents ans,

est principalement célèbre par l'amour aveugle, puéril et touchant qu'elle eut pour sa fille... Même dans ma France d'autrefois, moins sensible pourtant que celle d'aujourd'hui, il n'était pas mal porté de gâter un peu les enfants. Et m'est avis que l'indulgence les rend plus hardis et plus fiers. Je n'aime pas les mines de chiens battus...

Silence. Un dur regard gris s'appuie une seconde sur moi, puis se détourne. Et, après un moment, c'est lady Edith qui riposte, de flanc :

— Oh! la France a toujours été le pays des tendresses et des faiblesses. Et cela lui va si bien! Mais, naturellement, cela n'irait pas du tout à d'autres peuples. Notre sang écossais, plus fier...

— Plus fier?

— Mais oui, cher monsieur! Voyez plutôt, comparez votre stature et votre force à celles de mon cousin... Vous avez tout à fait l'air d'une femme, monsieur de Sévigné; moi, je suis plus grande que vous! Vous mettriez très bien ma robe..., en la relevant un peu. Alors, c'est tout simple que vous soyez du parti des câlineries et du sucre d'orge...

Oh! oh! mais elle m'embête... Je vais la moucher... Ah bah! voici Cernuwicz qui réplique à la donzelle, et assez ironiquement, ma foi :

— Hum! lady Edith, ne vous fiez pas aux apparences. Le marquis, tout fluet qu'il est, donnerait peut-être du fil à retordre même à mon honorable ami, sir Archibald Falkland en personne...

Bah! est-ce que le Polonais passerait dans notre camp? Voilà qui est bien extraordinaire... Mais je n'ai pas le temps de m'étonner : sir Archibald, péremptoire, clôt la discussion :

— J'espère que vous n'êtes pas offensé, colonel? Les jeunes filles aiment à plaisanter... Quant à l'enfant, nous différons un peu d'avis, vous et moi, sur l'éducation qu'il lui faut. Mais cela n'importe pas : voyez, ma femme et moi différons aussi... Il est vrai que, d'ici à peu de temps, nous ne différerons plus.

Et, nettement, il regarde la malheureuse, avec une résolution froide au fond de ses yeux couleur de brumes et de lacs.

J'en ai vite assez. Je prends congé de bonne heure, prétextant mon service à l'ambassade.

1er Janvier 1907.

Lady Falkland, qui n'a pas dit en tout quatre paroles, me sourit d'un air très las, tandis que je baise sa main. Pauvre, pauvre femme! La voilà au fond de ce fauteuil, abattue, écroulée, et si triste que je détourne d'elle mon visage... Ah! je comprends sa folie de plein air et de liberté, je comprends le geste enfantin dont elle ouvre les bras, pour respirer plus large, quand je suis seul à côté d'elle, dans le désert des rues de Stamboul, et qu'il n'y a point de regard féroce embusqué alentour, pour la guetter et la menacer...

Sir Archibald m'accompagne, à travers le jardin, jusqu'à mon caïque. Lady Edith vient aussi : — il me semble avoir surpris un bref coup d'œil de lui à elle, l'appelant; lady Falkland est restée au salon, à cause de Cernuwicz qui ne part pas encore...

Mon caïque est au perron. Voici, à gauche de la grille, en bordure sur le Bosphore, et surplombant l'eau, le vieux pavillon qui sert de refuge à celle qui, sans doute, ne veut pas s'exposer à voir des choses viles...

Le caïque pousse. Tous deux, Archibald et Edith, debout côte à côte, et se tenant le bras, me saluent ensemble de la tête, puis font demi-tour... Ah!... je vois leurs dos... et la main du baronnet, rapide, étreint la taille de sa maîtresse. La taille ploie et ne se dérobe pas...

## XXVII

4 novembre.

— Lady Falkland reçoit?

Le cavas baisse la tête, à la manière levantine. Et me revoilà dans le salon aux yorghès. Je viens « digérer » mon déjeuner de dimanche...

En outre, j'ai ma raison d'être venu, précisément, cet après-midi, dans le Haut Bosphore. Et peut-être ne redescendrai-je pas, ce soir, à Péra.

Je connais les us et coutumes de céans, Aussi ne suis-je point surpris de voir entrer, d'abord, lady Edith. Je me souviens de ma première visite. Lady Edith était entrée

pareillement, et j'avais été, quoique étonné, courtois. J'ai envie de l'être moins, aujourd'hui.

Commençons, — *ex abrupto* (nous autres hussards, avons un faible pour l'offensive) :

— Mademoiselle!... (Elle peut attendre sous l'orme que je lui donne du *lady*!) Comme c'est gentil de votre part de venir tout de suite me tenir compagnie, chaque fois que je rends visite à lady Falkland!...

Elle m'examine de coin. Elle a beau n'être pas Française, l'ironie ne lui est pas tout à fait inaccessible. Elle hésite à riposter; elle se décide :

— C'est vous qui êtes prodigieusement aimable de venir voir si souvent lady Falkland, et de si loin... Il faut que vous trouviez en elle un charme attractif irrésistible!...

— Oh! sur un Bosphore pareil, l'excursion est un plaisir... Voici un mois de novembre qui s'annonce comme un mois de juin. Et je finirai par ne plus m'étonner de l'obstination de votre cousin à demeurer toujours à la campagne, dans cette vieille maison solitaire, qui a l'air faite exprès pour deux amoureux...

Ah! les lèvres minces se serrent un peu l'une contre l'autre. Si nous faisions de l'escrime, je crois bien que j'entendrais crier : « Touché! » Mais ceci n'est pas de l'escrime : du « terrain », plutôt... Bah! je suis peut-être le plus fort, — malgré ma taille de femmelette, comme elle disait l'autre jour... Essayons!... L'ennemi ne demande qu'à combattre. Même, il attaque, et pousse au lieu de parer :

— Pour deux amoureux?... cette maison-ci?... Vous n'y pensez pas, cher monsieur! Elle est trop grande, et trop froide, et trop sombre!... Ah! si vous parliez du petit pavillon qui est au bord de l'eau... là, oui, tout est gentil, galant, romanesque... et les caïques, la nuit, y abordent comme ils veulent...

En vérité?... Voilà une diversion qui ressemble à une vilenie. Tu cherches les coups, ma petite! Tant pis pour toi!

— Maison, pavillon, c'est tout un : on y doit geler... Mais, au fait, vous autres Anglais n'avez pas peur des villégiatures d'hiver. Vous, mademoiselle, n'avez-vous pas été élevée en Écosse, dans un rude manoir des Highlands? chez un frère à vous, m'a-t-on dit?

Deux éclairs flamboyants jaillissent des yeux gris. Cette fois, j'ai frappé sur la plaie vive. Lady Edith cesse de respirer, et suffoque avant de répondre. Certes, l'outrage ancien vit toujours et remue dans ce cœur plein de haine. Et je viens de la ramener, un peu brutalement, au jour terrible de sa fuite d'Écosse, — alors que son frère, juge impitoyable et irrité, la chassait de chez lui comme on chasse une servante voleuse... Gare à moi, dès qu'elle pourra parler! Mais... armistice : voici lady Falkland.

— En vérité, cher monsieur, c'est comme un fait exprès : vous ne venez pas ici sans qu'on oublie de m'avertir...

Dès que son mari n'y est pas, elle reprend un peu de ressort, sinon de gaieté. Ce n'est pas encore la camarade vive et presque enjouée de nos promenades à travers Stamboul, la courageuse qui refoule sa mélancolie et lutte contre son spleen à force d'insouciance et de témérité, — non. Mais ce n'est pas non plus la créature écrasée qui, dimanche, au creux de son fauteuil, se taisait obstinément, et courbait la tête...

— Madame, je vous attendais le plus agréablement du monde : miss Edith me tenait compagnie, et, justement, commençait le récit de ses anciens séjours en Écosse... Voilà plusieurs années que vous avez quitté votre château de là-bas, mademoiselle?... sans dessein de retour?

Battez, tirez droit! Je m'anime au jeu. Lady Falkland s'est assise. Elle sourit à moitié, pas trop rassurée sur l'issue de ma fantaisie belliqueuse.

Lady Edith, blême, fait un terrible effort pour se ressaisir. Ses pommettes anglaises, de ce rose vaporeux qui cependant est cru, ont verdi. Elle n'arrive qu'à balbutier, d'une voix toute blanche :

— Oui... plusieurs années... deux ans...

Pas de quartier! je redouble :

— Deux ans, pas davantage?... Vous vous accommodez bien vite de pays nouveaux, de maisons nouvelles... C'est un génie qu'ont les Anglais d'être partout comme chez eux, et de se créer, en un clin d'œil, et n'importe comment, un *home*!...

En garde! La voici qui va charger. Bon Dieu, quelle haine dans ces yeux qui étincellent comme des épées, dans cette bouche tordue qui voudrait mordre!...

— C'est un génie que nous avons, oui. Nous sommes, quoique de grands voyageurs, des gens d'humeur stable... Vous autres Français, vous vous contentez de la première auberge venue, et dormez quelquefois dans des draps douteux, sans vous en apercevoir...

Qu'est-ce qu'elle veut dire?... Bah! pourquoi s'en inquiéter? allons toujours :

— Peut-être bien... Mais, du moment qu'on ne s'en aperçoit pas!... L'auberge, d'ailleurs, a un avantage : c'est qu'on y paye son écot, honnêtement; si bien que l'hôte n'a pas le droit, quoi qu'il arrive, d'accuser les voyageurs d'ingratitude...

Ses mains grelottent de fureur, et elle a trouvé le moyen de blêmir davantage. Où diable a bien pu passer le sang de ses joues? Va-t-elle s'évanouir ou avoir une crise? Mais non! cette Anglaise est un animal à sang froid.

Tout de même, lady Falkland, inquiète, estime qu'il est temps d'intervenir :

— Monsieur de Sévigné, vous êtes aujourd'hui d'humeur romanesque. Ça n'arrive que dans les hôtelleries de Don Quichotte, des voyageurs en querelle avec leurs hôteliers...

On est toujours imprudent de s'interposer entre des duellistes.

— Ma chère, — siffle lady Edith, — vous parlez d'or. Mais votre qualité de Française, dont vous vous targuez à tout propos et hors de propos, devrait vous rendre indulgente au marquis : Don Quichotte est précisément très célèbre en France, et c'est apparemment pour imiter ses exploits que les Français rompent si volontiers leurs lances contre des moulins, et se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Peuh! pauvre riposte. J'espérais mieux.

— De tout ce qui ne nous regarde pas! j'en conviens... Que voulez-vous? c'est une manie française que de jouer au redresseur de torts. Pour mon compte, je n'ai jamais pu entendre des femmes ou des enfants pleurer, sans demander à quelqu'un raison de leurs larmes.

— Don Quichotte délivrant les galériens!

— Il y en avait peut-être d'innocents.

— Dans le doute, abstiens-toi!... Proverbe français, ce me semble?

— Dans le doute, éclaire-toi!... Et, la lumière faite, protège les bons, tape sur les autres.

— Oui, la lumière faite. Mais, souvent, on la fait mal. Certaines gens s'éblouissent facilement et prennent des vessies pour des lanternes.

— D'autres ont d'excellents yeux.

— Même à ceux-là je conseillerai parfois de mettre des lunettes... C'est toujours l'histoire des draps d'auberge : les hommes délicats, avant de se coucher, y regardent à deux fois. N'est-ce pas, Mary? Le prince Cernuwicz nous débitait, l'autre jour, des vers délicieux, sur un sujet analogue...

Encore cette allusion? Je continue à ne pas comprendre... Et Cernuwicz, qu'est-ce qu'il vient faire là dedans?... Je regarde lady Falkland. Oh! la voilà fort pâle, à son tour... De quelle diable de méchanceté s'agit-il donc? Holà! à tout hasard, m'est avis qu'il est temps d'en finir :

— Soyez tranquille, miss Edith! le cas échéant, je ne me contente pas de lunettes. Comme attaché militaire, j'ai une longue-vue qui rapproche beaucoup les objets : tenez! de Péra, je vois très distinctement Canlidja et ce qui s'y passe... Mais je m'oublie à bavarder, et je crois qu'il est déjà bien tard...

Cette fois, c'est le coup de miséricorde. Elle reste sur place, hors de combat. Et c'est lady Falkland, seule, qui me reconduit au perron. Je lui baise la main :

— Eh bien! j'espère que je sais prendre votre parti?

Mais elle paraît beaucoup moins ravie que je n'aurais pensé. Elle hoche la tête :

— Mon ami, mon ami! je vous en conjure, soyez prudent...

— Prudent? C'est vous qui prononcez ce mot-là? vous, la téméraire?

Elle hoche encore la tête, réfléchit. Au fond du jardin, j'entends des éclats de rire d'enfant.

— Téméraire, oui! s'il ne s'agissait que de moi... Mais j'ai mon petit. Et croyez-vous que je n'aie pas à veiller sur ce rire qui sonne là-bas? Moi partie, mon petit ne rira plus, vous le savez...

Je réplique, malgré moi :

— Oui, je le sais... Et je vous l'ai dit moi-même autrefois, quand madame Erizian nous suppliait si fort de renoncer à nos

escapades. Vous m'avez défendu, alors, de jamais vous parler de prudence. Qu'y a-t-il aujourd'hui de changé?

Elle regarde, inquiète, vers une fenêtre, d'où sans doute les yeux gris nous espionnent :

— Il n'y a rien de changé... Mais je sens le péril qui plane sur moi, qui plane chaque jour plus proche de ma tête... Mon ami, épargnez-moi!

Une émotion brusque me pénètre. Je ne réponds pas. Je baise encore la main qu'on me tend, et je descends le perron. Le caïque, au bas des marches, est accosté.

— Adieu... A quand?

— Attendez! il y a une chose... une chose qu'il faut que je vous dise...

— *Dour*!

Ceci aux caïkdjis, qui obéissent et s'arrêtent. Lady Falkland fait un geste de la main :

— Non!... Impossible. Impossible ici. J'étais folle! Mais je vous dirai plus tard. Je vous promets de vous dire... Nous nous reverrons à Stamboul : je vous écrirai, attendez ma lettre. Adieu!

## XXVIII

— Stamboul *iok*, Osman : Béicos!

Non, je ne veux pas redescendre à Stamboul. Cette petite bataille contre l'Écossaise m'a fouetté le sang, et me voilà précisément dans l'état d'esprit que je souhaitais. Je veux, cette nuit, dormir dans ma maison turque de Béicos. Un caprice...

Un caprice sentimental : ce matin, la vieille Arménienne à mine si correcte et décente m'a apporté, derechef, une lettre sur papier dentelé d'or. Et je sais qu'aujourd'hui ma petite ingénue turque est toute seule au logis, — toute seule : sa mère à Stamboul, son père je ne sais où.

Bref, deux fantaisies qui s'échangeront... Oh! rien de plus. C'est une jeune fille. Ce sera chaste au dernier point, ce rendez-vous...

On me guettera tout l'après-midi, au shahnichir, et, pourvu que mon caïque arrive avant la nuit, pourvu qu'on puisse

le reconnaître, tout ira bien, tout sera facile. J'entrerai d'abord dans ma maison, à moi; et j'attendrai qu'il fasse bien, bien noir. Après quoi, je sortirai par la porte de derrière, sans bruit; et je n'aurai plus qu'à sauter un mur de jardin, un mur très bas. Dans le jardin, il y aura quelqu'un...

Quelqu'un. Un petit fantôme voilé, dont le cœur battra fort... Qu'attend-elle au juste de moi, cette enfant tentée peut-être par mon dolman bleu ciel et par cet attrait mystérieux que l'Étranger, l'Exotique exerce toujours, irrésistiblement, sur les cerveaux et sur les cœurs de femmes?

Douze heures à la turque. Le soleil vient de disparaître. Mais nous arrivons. Nous serons avant la nuit sous le shahnichir... Le ciel est d'or rouge, les collines d'améthyste; la mer exhale une buée diaphane, qui adoucit chaque contour et irise chaque nuance; l'air pur, à peine moins tiède qu'en été, enivre... Les caïkdjis rament lentement, à grands coups souples... Hélas! lady Falkland, prisonnière là-bas, sous la garde haineuse de sa rivale, soupire peut-être vers mon caïque, vers mon caïque libre en plein milieu du large Bosphore... Et moi, j'aimerais presser en cet instant sa petite main soyeuse...

... Un bruissement soudain passe au-dessus de l'eau, — une troupe d'alcyons qui volent trop vite pour qu'on ait le temps de les entrevoir, dans la brune...

Béicos. Nous arrivons. Le shahnichir est bien voilé de ses rideaux opaques. Guette-t-on, ne guette-t-on pas? Peut-être est-on distraite. Il ne faut qu'une seconde d'inattention. Mais, sur mon ordre, le vieil Osman entonne une de ces complaintes turques que j'aime, parce qu'elles rient et pleurent à la fois, dans chacune de leurs mesures. Voilà qui peut servir de cor avertisseur...

Ma maison. — Je la retrouve telle que je l'ai quittée. Cinq semaines d'absence, ce n'est guère... Je m'assieds. Il me semble que je rentre d'une promenade, pas très longue. Je suis chez moi...

Chez moi... Je n'ai pas cette sensation d'être chez moi, rue

de Brousse : dans Péra, je suis un étranger... Oh! il faudra que je loue une maison turque, pareille à celle-ci, dans Stamboul, pour l'hiver...

Les tapis de Mehmed pacha, que, naturellement, j'ai laissés ici, — qu'est-ce qu'ils feraient rue de Brousse, dans une maison pérote, ces tapis de pacha et de croyant? — les tapis de Mehmed pacha sont bien plus beaux que tous ceux que m'a vendus M. Carazoff... Quand j'aurai, dans Stamboul, une maison turque, j'y mettrai les tapis de Mehmed pacha. Et là ils ne seront pas dépaysés, puisque la maison sera turque...

Une à une, les fenêtres de la rive d'Europe s'éclairent. La nuit s'épaissit.

... Un harem! Tout à l'heure, j'entrerai dans un harem; et l'aventure sera beaucoup moins périlleuse que jamais je n'aurais imaginé... Tant pis, d'ailleurs!

L'amour d'une femme turque, quelle impossibilité, s'il fallait en croire tout ce qu'il y a dans Constantinople de diplomates et de financiers! — « Hein? vous dites? un Frank, amant d'une Turque?... Mais, mon cher, à quoi pensez-vous! C'est folie, folie pure et simple... L'histoire d'Aziyadé? fable, vanterie!... Voyons, réfléchissez : nous, les Européens établis à Constantinople, nous qui ne passons pas, comme vous, nous qui restons! eh bien, avons-nous des Turques pour maîtresses?... » Parbleu! ils fuient Stamboul et l'Asie; ils s'emprisonnent dans leur Péra, ils n'en sortent jamais; ils y vivent entre eux, cloîtrés; et la vraie Turquie leur est plus étrangère qu'elle ne m'était avant mon départ de France. Certes, plus étrangère! J'ai entendu, de cette oreille-ci et de celle-là, un premier drogman d'ambassade, citoyen de Constantinople depuis plus de vingt-cinq ans, m'affirmer avec une entière candeur que, dès le coucher du soleil, nulle maison de Stamboul n'avait le droit d'éclairer une seule de ses fenêtres donnant sur la rue! Il m'affirmait cela, à moi qui, quatre fois par semaine, vais, à minuit, boire mon café parfumé d'ambre, devant la mosquée de Mahmoud pacha, laquelle est au cœur de Stamboul. Il y a là de grands platanes, d'où pendent de grosses lanternes on ne peut plus claires; et quelque deux cents vieux Turcs y fument leurs narghilés, sans nul souci de l'heure tardive.

Bonnes gens de Péra! tout à l'heure, moi, simple passant sur votre sol, je serai seul à seule, dans son haremlick, avec mieux ou pis qu'une femme turque : avec une jeune fille, fille d'un iman!

Plus qu'un soupçon de crépuscule au-dessus des collines d'Europe...

Pauvre petite! C'est très mal, ce qu'elle fait là. Dans le haremlick, un infidèle, un mécréant, un giaour! Mais est-ce bien sa faute? Elle en a tant vu, des giaours, dans la rue, en caïque, en voiture, partout!... Et elle a vu aussi, partout, leurs femmes, — des femmes sans voile, sans pudeur, sans haremlick, — honorées tout de même, saluées, respectées!... Elle n'y comprend plus rien, elle brouille tous les principes. Où est le bien, où est le mal? On ne sait plus...

O Mehmed pacha, vous m'aviez très bien expliqué ces choses...

Nuit noire. Allons, c'est l'heure dite. Il ne faut pas qu'une petite fille attende trop longtemps dans un jardin nocturne, où, sûrement, rôdent des farfadets...

En avant!... Après tout, l'expédition ne va pas sans quelque risque, pour le Frank comme pour la Turque. Un coup de couteau est vite donné, par un valet trop fidèle à la loi du Coran... Et le danger purifie tout.

Mes caïkdjis dorment déjà. Je sors de la maison sans qu'ils m'entendent. Mon jardin... ma porte... et voici la rue campagnarde, pavée de simples cailloux à têtes rondes... Pas un chat, cela va bien. Un silence de cimetière. Aucune lueur suspecte, sauf, là-bas, les trois fenêtres lumineuses d'une maison de bois, inconnue. D'ailleurs, nulle ombre fâcheuse dans la transparence des rideaux de toile. Personne. Sécurité entière. Et voici le petit mur.

Il ne tient qu'à moi d'enjamber. Mais non, pas encore! Cette rue musulmane, muette et mystérieuse, cette maison isolée, les pointes des cyprès dressées alentour, et la princesse voilée qui attend dans l'obscurité, parmi les roses du jardin, que vienne le chevalier errant au pourpoint d'azur... C'est une

page des *Mille et une Nuits* que je vis en cette minute, et je veux retenir la minute pour savourer la page plus longtemps...

Ho! un bruit de cavalcade au bout de la rue. Est-ce le calife abbasside qu'on nomme Haroun, et son vizir l'Altesse Giafour, et l'eunuque nègre qui porte la rondache d'argent, tous trois en ronde nocturne, et veillant au bon ordre de l'Empire?... Je rétrograde jusqu'au mur de mon jardin, à moi, et j'attends. Le bruit se rapproche. Des sabots choquent le pavé...

Hélas, non! ce n'est ni le calife, ni le vizir... Seulement la troupe en goguette des ânes du village, qu'on laisse libres la nuit, et qui vont par les rues, sans bât ni licou. N'importe, c'est joli, cette procession de petites bêtes grises, trottinant à la queue leu leu...

Ils ont passé, tels les Djinns de la chanson. La venelle, derechef, est silencieuse. Et le mur est là, pas beaucoup plus haut que mon front...

Étrange! pas de fièvre du tout; — pas d'impatience, pas de désir. Pourtant, dans une minute, une petite main saisira la mienne, et je suivrai la princesse voilée; dans deux minutes, la princesse ôtera son voile. Mais il fait trop doux et trop calme au pied de ce mur que je ne me résous pas à sauter... Voici ce que c'est, je crois : je ne la connais pas assez, la princesse voilée. Je ne l'ai vue qu'une fois, une seconde, à son shahnichir. Et d'autres traits, d'autres yeux sont dans ma mémoire, et m'empêchent de bien songer à elle, et me défendent d'imaginer sa tendresse...

Je vois, au fond de ma pensée, des cheveux couleur de nuit, un regard fier et songeur, une bouche triste qui sourit pardessus sa tristesse, — qui sourit courageusement... Dans cette vision, il n'y a pas de shahnichir, il y a, au bout d'une grille, un vieux pavillon très délabré, en surplomb sur le Bosphore...

Alors, alors... qu'est-ce que je fais ici?... C'est ailleurs que je veux être, que je dois être... Et, si je sautais le mur, je serais déloyal, menteur, puisque...

Oui, je sais bien qu'elle va pleurer, celle qui attend. Mais ne pleurerait-elle pas plus amèrement, si je sautais le mur?

Ma porte... mon jardin... ma maison...

Et, tout de suite :

— Osman, Arif! *tchabouk*, *caïk!*... (le caïque, vite!...)

A grands coups d'avirons, nous fuyons dans le courant, au milieu du Bosphore, vers Stamboul, vers Péra.

A gauche, Canlidja luit encore de ses dernières lumières. Tout va s'éteindre, il est minuit passé.

Ah! les fenêtres du pavillon sont éclairées... Et, cette fois, voici mon pouls qui bat la fièvre. Mais je ne m'arrêterai pas, non!

— Arif, Osman! *tchabouk!*...

## XXIX

18 novembre.

La mosquée de Mehmed Sokoli est une très petite mosquée de quartier, qui s'accroche au flanc de la colline de l'At-Méidan, — l'Hippodrome de Byzance, — du côté de la mer de Marmara. J'ai passé souvent tout auprès, sans rien en remarquer que le minuscule cimetière qui l'entoure, — un adorable vieux *mezzar* pareil à un bois bien touffu, dont les tombes antiques se blottissent sous des flots de lierre et de vigne vierge. — Mais la mosquée de Mehmed Sokoli est peut-être plus belle que son *mezzar*. Figurez-vous une nef toute de marbre blanc, ciselé et doré comme un bijou. Le marbre est ancien, ambré par places et diaphane ; l'or terni se perd délicatement parmi ces teintes d'ambre. Le mirhab (l'autel) est de haut en bas revêtu d'antiques faïences persanes, éclatantes comme des fleurs sous le soleil. Et les vitraux, peints ou dépolis, mesurent un jour doux et clair, intime à souhait.

C'est par le plus grand des hasards que j'ai découvert la mosquée de Mehmed Sokoli. Hier je passais devant, et la porte de la cour était ouverte. On criait dans cette cour. J'entrai.

Deux fillettes, robe jaune et robe verte, deux mignonnes, hautes comme une botte, jouaient à se battre, — un jeu très turc, — avec de beaux rires et des cris perçants. La cour, cloîtrée et dallée, leur faisait un champ clos magnifique. Elles se poursuivaient au milieu des vieilles colonnes, s'atteignaient, luttaient comme de petites chèvres folles, et finissaient par rouler sur le sol parmi les longues herbes poussées dans les fentes du marbre.

Mon entrée, d'un coup, mit la paix. Debout toutes deux, et

soudain graves, elles me considérèrent. La robe jaune, au bout d'un temps de réflexion, jacassa quelque chose à l'intention de la robe verte. Celle-ci, tout aussitôt, courut vers la porte et s'éclipsa. Celle-là vint à moi et me fit signe d'attendre. J'attendis.

J'attendis quatre minutes. Après quoi reparut la robe verte, et derrière elle arriva l'iman de la mosquée : un vieil Osmanli pur sang, et, certes, la plus longue barbe blanche que j'eusse encore vue, en cette sereine Turquie, où les barbes blanches abondent. On m'avait pris pour un touriste, visiteur de mosquées, et l'iman, bonhomme, apportait les clefs du sanctuaire.

Je visitai, par politesse, imaginant n'importe quelle *mesjid* toute banale. Et je m'arrêtai, dès le seuil, stupéfait d'admiration. L'iman, fier de ma surprise, souriait.

Je lui fis mes plus grands compliments, en un turc peu correct, qu'il eut la courtoisie de comprendre. Alors il s'empressa, et me montra tout, l'alpha et l'oméga, chaque dentelure du marbre et chaque bouquet des faïences. Les deux fillettes, faufilées derrière nous, et sérieuses comme des abbesses, nous suivaient pas à pas, écoutant de toutes leurs oreilles... Quand je me fus extasié partout, et sans nulle flatterie, l'iman, toujours souriant, s'excusa du piètre tapis sur lequel nous marchions : ce tapis n'était guère qu'une loque. Mais les tapis de mosquée coûtent cher, et la paroisse de Mehmed Sokoli n'est point riche.

— Quand Mehmed Sokoli, qui fut un grand-vizir du grand sultan Suleïman, édifia notre mosquée, il n'épargna rien, et prodigua tout son trésor. Mais il y a quatre cents ans de cela. Et, aujourd'hui, nous sommes de pauvres gens. Aussi le tapis troué reste là...

Naïvement, je crus à une invite, et je tirai, discrètement, ma bourse. Mais l'iman faillit se fâcher. — Les simples kayims (sacristains) des mosquées célèbres, corrompus par la perpétuelle procession des touristes mécréants et de leurs guides, acceptent et réclament au besoin le backchich, cher aux Levantins de toutes castes. Mais les imans sont plus dignes ; et celui-ci était un « Vieux Turc ». Il me refusa net.

Cependant il était écrit que j'aurais gain de cause, et que je serais admis à verser mon obole dans la tirelire du futur tapis de mosquée. Comme nous échangions, l'iman, les petites filles et moi, nos salaams d'adieu, un personnage inattendu

traversa la cour, et, nous voyant, s'arrêta. C'était le maréchal Mehmed Djaleddin, qui se promenait par là, sans doute entre deux séances à la Sublime Porte, laquelle est voisine...

— Bah! monsieur le colonel, vous ici? Êtes-vous devenu si bon Osmanli qu'on ne puisse vous rencontrer qu'au fond de Stamboul, et faisant vos dévotions dans nos mosquées? Il y a plus de quinze jours que je ne vous ai vu.

Mehmed pacha portait sa petite tenue de maréchal, à laquelle il n'y a point à se méprendre. Mais, comme l'iman était plus vieux que Mehmed pacha, ce fut Mehmed pacha qui, le premier, salua l'iman... Ils étaient amis de longue date, d'ailleurs. Mehmed attrapa d'une main la robe verte, de l'autre la robe jaune, et fit sauter les deux mignonnes à six pieds de terre Il y eut de grands cris de joie.

— Et maintenant, — fit Mehmed, en reposant son double fardeau, — monsieur le colonel, je suis à vous, s'il vous plaît que nous fassions route ensemble. Vous partiez, je crois?

— J'allais partir, après avoir vainement tenté auprès de notre hôte une démarche pieuse.

— Une démarche?

— Le tapis de la mosquée réclame son successeur, et je voulais participer... mais il paraît que je suis beaucoup trop mécréant...

Mehmed pacha se prit à rire, et, à son tour, attaqua l'iman, avec quelques plaisanteries amicales. La résistance ne fut pas bien opiniâtre. Et mon offrande fut agréée.

— C'est un vieux, vieux croyant, — me dit Mehmed pacha, tandis que nous rabotions le pavé pointu des ruelles qui grimpent vers l'At-Méidan; — il exagère parfois un peu; mais c'est un homme excellent, et courtois comme on l'était au temps jadis. Tenez, il y a quelques mois, vint ici, sur un yacht, une de vos compatriotes, madame de Retz... D'Épernon, notre ami d'Épernon, me la recommandait beaucoup. Je la promenai donc, de mon mieux, dans Stamboul. Or, à la porte de cette mosquée, madame de Retz hésita : il s'agissait d'enfiler d'énormes babouches, celles-là mêmes que vous avez pu mettre, tout à l'heure, par-dessus vos bottes... Dame! on n'entre point sans babouches dans une mosquée. Madame de Retz regarda ses pieds et murmura, perplexe : « Avec ces machines-là, je

tomberai, sûr!... » Alors, notre iman se baissa vers les brodequins de chevreau blanc, et les essuya paternellement du pan de sa robe : « Entrez sans babouches! *Zarar yok* (ça ne fait rien) : les pieds sont si petits... »

Nous arrivions sur l'At-Méidan, et les beaux minarets de l'Achmédié-Djami se haussaient au-dessus des platanes à l'entour.

— J'y songe, monsieur le colonel : vous êtes, je le sais, lié d'amitié avec lady Falkland, que je vous ai nommée jadis, aux Eaux Douces d'Asie, si j'ai bonne mémoire... Oui. Eh bien... l'avez-vous vue, récemment?

— Pas depuis deux ou trois semaines, monsieur le maréchal.

— Ah!... Vous la verrez bientôt?

— Je l'ignore. A vous dire le vrai, je ne me soucie pas beaucoup de lui rendre visite fréquemment : son mari est d'humeur à mal interpréter les plus simples politesses...

— Oui...

Mehmed pacha réfléchit une minute. Puis, soudain :

— Il me déplaît beaucoup de me mêler de ce qui ne me regarde pas, et de ce qui ne vous regarde guère. Pourtant je le ferai aujourd'hui, car, en vérité, ce Falkland est un drôle. Voici. Leur maison est de celles où ma charge m'oblige parfois de jeter les yeux... cela entre nous, bien entendu. Ce qu'il faut que vous sachiez, — pour le répéter, si le cœur vous en dit, — c'est que, dans cette maison, une laide trahison se machine contre votre amie. Je n'en sais d'ailleurs pas plus long... Au revoir, monsieur le colonel! J'ai affaire ici, à l'École des Arts et Métiers.

## XXX

19 novembre.

Je n'ai pas menti à Mehmed pacha en lui disant que je n'avais pas vu lady Falkland depuis longtemps : — exactement, depuis la visite que je lui rendis à Canlidja, le 4 de ce mois. Pis que cela, je n'ai pas reçu d'elle la lettre qu'elle m'avait promise, ce même soir, — la lettre qui devait fixer notre prochain rendez-vous à Stamboul. Les paroles de Mehmed pacha sont donc assez inquiétantes. Et même j'aurais dû, connaissant l'entourage de lady Falkland, m'inquiéter plus tôt...

Mais, mais... voilà! je m'efforce, depuis quinze jours, de ne pas trop songer à lady Falkland. Question d'égoïsme : dans la petite rue de Béicos, au pied de ce fameux mur que je n'ai pas sauté, j'ai cru m'apercevoir tout d'un coup que lady Falkland occupe dans ma cervelle plus de place qu'il n'est bon ; trop de place! Lady Falkland a quelque vingt-six ans ; j'ai donc, moi, vingt ans de plus qu'elle. Toute une catégorie de sentiments, sur laquelle il me serait pénible d'insister, n'est pas de mise entre nous. Et je professe une trop saine horreur du ridicule pour ne point me défier de moi-même en l'occurrence.

N'importe! Il n'y a point de ridicule qui tienne contre un devoir d'amitié. Si je ne reçois pas, d'ici à deux jours, la lettre promise, j'irai à Canlidja répéter les paroles de Mehmed.

Ces quinze jours, je les ai employés à courir Stamboul, tout seul. A qui cherche l'apaisement et l'oubli, Stamboul est miséricordieux. On y trouve tant de soleil et tant de silence, et tant de tombes mêlées aux maisons!...

J'ai maintenant ma maison, dans Stamboul ; — ma maison turque toute pareille à celle de Béicos ; il n'y manque que le Bosphore. — Ma maison de Stamboul est située dans un quartier fort reculé, celui de Kara-Goumrouk. Des fenêtres, je puis apercevoir le dôme et les minarets de cette Sélimié-Djami, où lady Falkland m'avait conduit, lors de notre première promenade, pour m'en faire admirer la cour cloîtrée, si jolie et si paisible, avec ses arcades de faïence, ses colonnes de vieux marbre, et ses grands cyprès.

... Au fait, je m'en souviens : nous avions, ce jour-là, passé devant ma maison d'aujourd'hui : car elle est au coin de l'immense citerne byzantine qui est devenue un jardin ; et c'est l'une de ces petites cases toutes neuves, d'un sapin frais sentant la résine, que j'avais remarquées alors...

Hier, j'y ai dormi, la nuit. Ma flânerie solitaire avait été trop longue. Au coucher du soleil, j'aurais eu deux lieues à franchir avant d'être à Péra. J'avais suivi toute la Grande Muraille de Stamboul, et je m'étais assis à son extrémité, près de la célèbre Tour de Marbre, qui baigne dans la Marmara sa large base rongée d'algues. Le chemin de fer de Stamboul à San Stefano passe au pied. Et j'entendais parfois le sifflet des trains. Il y a une station trop proche, la station de Iédi Koulé...

Alors, comme la nuit venait, et que l'or flamboyant des vagues se changeait en acier bleu, j'ai seulement regagné ma maison de Kara-Goumrouk, en m'attardant au bord des grands cimetières éparpillés au delà de la Muraille, — au bord des grands cimetières où se cache la stèle d'Aziyadé...

## XXXI

20 novembre.

Voici la lettre, enfin! Mais je l'aurais souhaitée différente...

Pardon de ce long silence, et de l'anxiété où vous devez être. Je m'en veux d'avoir tant hésité à vous écrire... Mais les femmes sont lâches. Et, cette fois, je n'ai pas été la courageuse exception qui vous plaisait, dont vous étiez l'ami. Maintenant, d'ailleurs, que j'ai tardé si longtemps, je ne sais plus comment m'y prendre...

Mon ami, vous connaissez ma triste histoire : elle est toute banale, et je n'en tire pas vanité. Il n'y a point à se glorifier d'être malheureuse du malheur qui est commun aux trois quarts des femmes. J'en souffre seulement un peu plus que beaucoup d'autres, parce que Dieu m'a faite ridiculement sensitive et nerveuse. En trois mots, voici : j'ai été mal mariée. Rien de moins, rien de plus. Cela n'est pas dramatique du tout. Notez que je ne daigne rien reprocher à mon mari, sinon qu'il me hait et que je le hais. Si le cœur vous en dit, vous pouvez être juge entre nous. Vous me donnerez peut-être raison. Mais je tiens à ce que vous sachiez que force gens me donnent tort.

Il n'importe guère, d'ailleurs. Ce qui importe, c'est ceci : deux ennemis quasi mortels peuvent très péniblement vivre ensemble; — mais le père et la mère d'un enfant innocent de leur querelle n'ont pas le droit de vivre séparés. Surtout, une mère qui aime son fils n'a pas le droit de permettre que ce fils soit arraché d'elle, et jeté en sacrifice à une étrangère qui le déteste et le détestera toujours.

Mon ami, tout est là dedans. Moi, je ne compte pas, et je me moque de mon sort. Je tâche de m'oublier, de faire abstraction de moi. Je marche sur mon orgueil, sur ma dignité même. Et je lutte pour tuer en moi cette grande soif d'aimer et d'être aimée, qui est l'instinct même de vie et de conservation de toutes les vraies femmes... Mais il y a mon enfant, — mon petit!

Mon petit... je suis seule à l'aimer. Son père ne tient à lui que par égoïsme, par vanité de race. Mon petit... oh! j'ai peut-être des illusions sur lui, mais enfin, je l'ai fait, j'ai mis mon sang dans ses veines, et mes nerfs sous sa peau. Je sais, je sens qu'il souffre comme moi, des duretés, des violences, du mépris, de tout ce qui fait froid

ou mal. Alors, qu'est-ce qu'il deviendra, si je disparais, si je l'abandonne à cet homme qui ignore la pitié, — et à cette femme vile qui continuera de me poursuivre jusque dans la pauvre chair de ma chair? Non, je n'ai pas le droit de disparaître; je n'ai pas le droit de m'en aller, puisqu'ils exigent que je m'en aille seule; je n'ai pas le droit de leur céder, puisque ce n'est pas tant ma fuite qu'ils veulent, que mon abdication, mon renoncement...

Car jamais, jamais, jamais il ne me donnera mon petit. C'est son fils, à lui, le fils des Falkland, l'héritier du nom et du titre, le maître du château d'Écosse, le chef du clan. Mais moi non plus, je ne le lui donnerai pas, — jamais, jamais, jamais! Je me défends, je me bats...

Seulement, mon ami, j'ai peur d'être vaincue. Hélas, je me bats, mais j'ai de pauvres armes! Et, l'autre jour, quand je vous ai vu trembler pour moi, quand j'ai deviné votre pitié, j'ai eu envie de vous crier au secours, et de me jeter à vos genoux. J'ai eu envie de me confier à vous, sur-le-champ, tout entière; de vous dire : « J'ai peur, secourez-moi, sauvez-moi; j'ai peur, voyez le défaut de mon armure; j'ai peur, donnez-moi de votre courage et de votre force... » Mais c'était impossible, là-bas. Et aujourd'hui, je ne sais plus, je n'ose plus. Vous n'êtes plus là; je ne sens plus votre amitié présente; je ne vois plus vos yeux...

Écoutez : plus que jamais, j'ai le devoir d'être prudente; je ne veux pas vous rencontrer dans Stamboul, parce qu'une des mendiantes arméniennes du grand pont sert d'espionne à mon mari. Pourtant il faut que je vous voie, il faut que je vous dise... Eh bien, samedi prochain, — ce sera le 26, — j'aurai un prétexte pour passer la soirée à Péra. Voulez-vous vous trouver, vers cinq heures et demie (à la franque), sur le trottoir qui longe le mur de l'ambassade anglaise?... vous comprenez? derrière le petit parc... Cette rue-là, — je ne sais pas son nom, — est à peu près déserte. Il fera presque nuit, nous pourrons causer très librement, et sans danger. Je compte que vous m'attendrez, quoique cela ne soit pas très amusant, d'attendre dans une rue noire une maman qui vient parler de son petit. Mais j'ai appris à vous connaître.

MARIE

Oui... Je suis un peu plus inquiet qu'avant.

CLAUDE FARRÈRE

*(La fin au prochain numéro.)*

# PAUL & ALFRED DE MUSSET[1]

— D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS —

Dans son discours de 1847, Edmond d'Alton-Shée avait dit : « Ce n'est pas en tendant le cou, comme des victimes, c'est en prenant les armes et en faisant feu sur les oppresseurs que doivent mourir les martyrs de la liberté. » Quand éclata la révolution de Février, il mit ce conseil en pratique : il se battit un des premiers sur les barricades. Élu colonel de la 2e légion de la banlieue, il prit parti pour Ledru-Rollin contre Cavaignac et se déclara républicain socialiste. Il échoua pourtant aux élections de la Législative comme il avait échoué aux élections de la Constituante. Vint le coup d'État. Bien loin d'y applaudir ainsi que Montalembert, il s'y opposa de toutes ses forces et faillit être arrêté.

Ce fut Morny qui le sauva de la proscription. Mais son rôle était fini. Il écrivait, le 15 avril 1854, à l'abbé Doucet, de Lyon :

Singulière époque que la nôtre, mon cher abbé; pendant que Bonaparte le décembriseur envoie à l'amiral Hamelin une image de la Vierge destinée à sanctifier notre croisade en faveur des infidèles, une protestation contre la servitude sort de la plume du jésuite Montalembert; la vanité d'auteur multiplie les copies, un journal belge imprime, et le figurant révolté, poursuivi avec autorisation de ses pareils, est livré aux magistrats.

1. Voir la *Revue* du 1er décembre 1906.

La plupart de nos amis ne veulent voir dans sa lettre qu'une mutinerie d'esclave; une vengeance de domestique, tout au plus, la rouerie d'un malfaiteur qui espère trouver grâce devant l'opinion en chargeant ses complices; j'y vois encore autre chose. Au 2 décembre, jésuites et royalistes devaient opter entre le châtiment de leurs crimes ou le joug infamant de Napoléon III; comme de raison ils ont choisi la honte. Mais cette posture à plat ventre, excellente en un jour de danger, devient incommode après un certain temps, insupportable à la longue. Dans le plaisir de se redresser un instant, debout à la manière des hommes, Montalembert a risqué plusieurs mois de prison; puisque les jésuites eux-mêmes commencent à être las de ramper, sans doute l'heure de la délivrance approche.

Et, le 11 mai suivant :

Il y a un mois, mon cher ami, que cette lettre reste inachevée sur mon bureau; il y a un mois que j'avais entrepris cette rude tâche de vous envoyer l'espérance; pendant qu'elle s'éteint chaque jour dans mon cœur, que les proscrits conservent précieusement les illusions de l'exil, les hermites de Longchêne attendent d'un jour à l'autre l'éruption du volcan; mais moi, placé au centre du foyer révolutionnaire, comment pourrais-je me tromper? Un misérable sans génie, sans cœur et sans intelligence, exerce sur la France l'action mortelle du mancenillier. A l'ombre de sa tyrannie, nous nous endormons tous d'un sommeil empoisonné. Ah! madame de Girardin a bien raison de dire qu'en continuant de vivre soumis à un tel joug, chacun de nous, même le plus honnête, prend peu à peu sa part d'infamie! Je me suis lié avec Manin, le glorieux président de la République vénitienne, le plus noble caractère, l'esprit le plus supérieur, que de bien longtemps ait enfanté l'Italie. Il est pauvre, donne des leçons pour vivre, il a perdu sa femme et sa fille. Son fils unique est dangereusement malade; pourtant il espère encore la délivrance de sa patrie, il croit à la liberté, au progrès, à l'avenir de l'humanité; lui ôter la foi serait lui ôter la vie. Enfin, malgré le charme de son entretien, mes visites sont rares. Je passe chaque matin devant sa porte; sur le point d'entrer, je m'arrête. Car je n'ai rien de consolant à lui apprendre et je ne me pardonnerais pas de lui apporter le découragement. Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai tant de peine à vous écrire? J'ai été possédé autrefois exclusivement de la passion du plaisir; mais depuis que j'ai assigné à ma vie un plus noble but, les distractions, l'étude, l'amitié, l'amour même, me sont insuffisants. J'ai besoin d'agir, de réaliser mes idées, de servir l'humanité, de faire — ou de mourir en essayant

d'accomplir — de grandes choses. Ma sœur[1] est la personne la plus dévouée aux siens, la plus impersonnelle, la meilleure que je connaisse; elle a cent fois plus d'esprit, d'amabilité, de bonté courante que monsieur son frère, mais les idées générales dont je vis lui sont interdites; il y a tout ce côté de moi qu'elle ne comprend pas; et, sur ce point capital, lui ouvrir mon cœur serait inutile, car je sais par expérience que je la désolerais sans la convaincre. Je ne puis songer sans un triste sourire à ce pauvre Don Quichotte de retour de ses périlleuses expéditions. Certes, sa nièce, Sancho, le curé, le médecin étaient des amis fidèles et dévoués, ils l'entouraient de soins, le fêtaient, le consolaient. Ils étaient pleins d'indulgence et de compassion pour sa folie humanitaire; cependant notre héros vivait, et lui-même était indifférent aux douceurs du foyer domestique et n'estimait la vie qu'autant qu'il pourrait la dépenser dans de nouveaux combats. Ainsi fais-je[2].

Par malheur, « les nouveaux combats » dont parlait d'Alton-Shée lui étaient interdits pour le moment sur le terrain politique. Après la campagne d'Italie, qui ruina ses dernières espérances, il dut se résigner à donner un autre emploi à son activité restée la même. Il avait toujours eu un pied dans la littérature. Sa jeune femme, qui souffrait de son désœuvrement, lui avait conseillé de s'essayer au théâtre : il écrivit le *Duc Pompée* pour la Comédie-Française. Mais, par suite de la malveillance qu'il rencontra dans les régions gouvernementales, cette pièce ne fut reçue qu' « à correction », — et l'on sait ce que cela veut dire. — C'est alors qu'il la publia dans la *Revue des Deux Mondes*[3]. Le succès qu'elle obtint sous cette forme l'encouragea à en écrire une nouvelle. Dans le *Duc Pompée*, il avait mis en scène le prince Belgiojoso. Il emprunta de même à ses souvenirs le sujet de *l'Ivresse*. Mais ce sujet prêtait à tant d'allusions désobligeantes que Paul de Musset, averti par la chronique, dressa l'oreille et employa à faire écarter cette comédie ses relations et son influence.

Cela lui fut d'autant plus pénible, hâtons-nous de le dire, qu'il avait épousé quelques années auparavant une cousine germaine de d'Alton-Shée : les liens d'amitié, qui les unissaient

1. Voir, dans la *Revue* du 1er novembre 1906, *la « Marraine » d'Alfred de Musset, — madame Jaubert.*

2. Lettre inédite.

3. Livraison du 15 septembre 1863.

l'un et l'autre depuis trente ans, avaient encore été resserrés par ce mariage. On en trouvera la preuve dans les lettres suivantes.

La première en date est d'Aimée d'Alton, charmante créature, si aimable, si spirituelle, qu'elle voulut inviter à ces noces tous ceux qui lui avaient fait la cour, — et le nombre en était grand[1] :

Ce 8 mai 1861.

Ma chère Valentine[2], je viens vous annoncer une nouvelle qui, je suis sûre, vous fera plaisir. M. de Musset et moi allons nous marier. C'est une chose qui s'est décidée et arrangée durant mon séjour à Vernou[3]. J'écris à Caroline[4] pour qu'elle en fasse part à Edmond, et je veux être la première à vous dire que mon visage a été remis à neuf pour cet événement et qu'il est aussi bien qu'il est susceptible de devenir à mon âge. Je vous recommande encore le secret du côté de votre sœur. Sitôt que les bans seront pour être publiés, je lèverai la consigne. Ce mariage est la cause d'un raccommodement général entre ma famille et moi et cause à toutes mes amies des accès de larmes joyeuses. Je suis contente, M. de Musset est content, sa famille est ravie et la mienne transportée d'aise.

Je vous sais assez mon amie pour être persuadée du plaisir que ma lettre va vous causer et je me dépêche de vous embrasser bien tendrement dans cette persuasion.

Votre cousine,

AIMÉE D'ALTON

*P.-S.* — Dites la chose à Berthe que j'embrasse de tout cœur[5].

Un mois après, c'était Paul de Musset qui lui-même commentait son mariage :

1. Je trouve dans une lettre de madame Jaubert à son frère ce passage qui la concerne :

Aimée, toujours très tendre pour toi, s'occupe de rendre son escalier praticable le soir. « Ce n'est que pour Edmond, dit-elle naïvement; si les autres se cassent le cou, tant pis! » Jeanne de me dire : « Elle croit donc que mon oncle ira sans cesse le soir chez elle? » C'est sa chimère avec le lingot d'or. (*Lettre inédite.*)

2. Madame Edmond d'Alton-Shée.

3. Propriété sise en Touraine, non loin de Vouvray, où monsieur et madame Jaubert s'étaient retirés.

4. Madame Jaubert.

5. Lettre inédite.

Bourron, mercredi 5 juin 1861.

Mon cher Edmond,

L'estime et l'affection que j'ai toujours eues pour vous ont eu leur part d'influence sur l'événement qui nous a rendus cousins.

Devenir le parent d'un homme qu'on aime depuis vingt-cinq ans et d'une femme comme madame Jaubert, que ma mère appelle avec tant de raison « nos amours à tous et toujours », ce sont des considérations importantes dans l'association à perpétuité que nous venons de former ensemble, votre cousine et moi. Il y a cela de bon dans l'âge raisonnable où nous sommes qu'on y fait tout soi-même et avec discernement. Des uns on peut rester cousin de nom et des autres on le devient de cœur. Aussi, mon cher Edmond, en m'alliant à vous, je suis heureux de donner un nom consacré à notre *parenté élective*, comme dirait Gœthe, laquelle parenté date réellement pour moi des premiers temps où j'ai connu et apprécié votre esprit et votre caractère.

Je vous laisse le soin d'habituer promptement votre charmante femme à voir en moi un bon cousin et un ami, et je m'en rapporte à votre vieille affection pour cela. Il n'y a guère de jours où nous ne parlions de vous. Le superbe pâté que nous avons reçu hier soir et auquel je me prépare à faire honneur aujourd'hui va nous fournir une occasion de plus de penser à vous et de fêter notre alliance.

Croyez, cher Edmond, à la solide et inaltérable affection de votre dévoué cousin et ami,

PAUL DE MUSSET

Et, le lendemain de l'arrêt des Comédiens qui recevait le *Duc Pompée* « à correction », Paul de Musset écrivait encore à d'Alton-Shée :

Bourron, 9 juin 1862.

Mon cher cousin et ami,

Les hasards de la correspondance avec Vernou se sont combinés de telle façon que nous avons partagé de loin, ma femme et moi, l'inquiétude que votre sœur si dévouée a ressentie par suite du retard dans le prononcé de l'arrêt qui vous concerne. Je croyais déjà votre procès perdu. Si l'on m'eût appris à l'improviste que vous l'aviez gagné, il est probable que j'aurais trouvé cela tout simple et que je ne vous en aurais rien dit; mais comme la bonne nouvelle s'est fait attendre et qu'elle m'a interrompu dans l'occupation de broyer du bistre, j'éprouve le besoin de vous faire part de ma bien vive satis-

faction. Après avoir maudit vos juges, je leur rends mon estime[1]; qu'ils condamnent maintenant qui ils voudront; je leur donne un bill d'indemnité pour quinze arrêts barbares, à moins que vous n'ayez encore affaire à eux. Demain, je trouverai que le gain de ce procès n'est qu'un bonheur négatif, et, par conséquent, bien peu de chose en comparaison du bonheur que je vous souhaite; mais chaque jour suffit à son plaisir comme à sa peine.

Ma femme se joint à moi pour vous féliciter, et je vous serre la main bien affectueusement.

Votre cousin et ami,

PAUL DE MUSSET[2]

Mes tendres respects à ma belle cousine.

Hélas! comme le disait un jour Sainte-Beuve à Victor Hugo, il n'est point ici-bas d'amitié vraiment inaltérable. Lorsque Paul de Musset se servait de cet adjectif pour qualifier celle qui l'unissait à son cousin d'Alton, on l'aurait bien étonné, bien contristé, si on lui avait dit qu'une allusion publique à un vice de son frère viendrait bientôt les brouiller à tout jamais. C'est pourtant ce qui arriva.

*
* *

Le 4 septembre 1865, Jules Janin écrivait dans le feuilleton dramatique des *Débats* :

... M. d'Alton-Shée est un de ceux qu'on ne fait pas attendre. Il a fait ses preuves éloquentes à la tribune de l'ancienne pairie, et, depuis qu'il s'est élevé à la très rare dignité de simple écrivain, il a très bien démontré qu'il savait écrire une comédie. Une première fois, quand il a vu le comité de lecture hésiter sur son œuvre, il l'a reprise; il l'a publiée, et, le succès l'encourageant, il a rêvé tout de suite après sa première comédie un drame étrange, intitulé : *l'Ivresse*. Or, cette fois, l'homme, ivre en effet, appartenait, non pas à ces pauvres diables sans vices ni vertus, que le cabaret convie à ses joies relatives, mais c'était un homme éloquent, superbe, irritable, à qui

1. « Pour comprendre ce passage il est bon de savoir que Geffroy, Régnier et Got, après le vote du Comité de lecture, avaient fait une démarche collective auprès de d'Alton-Shée pour décliner toute responsabilité et l'assurer de tout leur dévouement. » (*Note de d'Alton-Shée.*)

2. Lettre inédite.

rien n'a manqué pour être un grand poète, un grand orateur, rien que le respect de soi-même et la force de résister au penchant qui devait le mettre au niveau des plus tristes intelligences. L'ivresse, étudiée à ce point de vue, appelait une comédie en grandes leçons féconde, et si nous avons quelque aptitude à bien juger d'une pareille tentative, il nous semblait que M. d'Alton-Shée avait fait une très belle œuvre. Autant il se montrait indulgent et facile à l'ivresse du peuple, *qui est la bonne*, au dire de Beaumarchais, autant il était inflexible et sans pitié pour ces abandonnés d'eux-mêmes, qui sacrifient à cet absurde et lâche plaisir leur bonne renommée, leur fortune et toute espérance ici-bas. Ce héros, tout nouveau dans la comédie, attirait à son vice la pitié, la curiosité, l'intérêt même, et le comité de lecture en avait si bonne opinion, qu'il s'en est fallu d'une demi-voix pour que la pièce du comte d'Alton-Shée obtînt les honneurs de la représentation publique...

C'est ainsi que Paul de Musset apprit l'existence de *l'Ivresse* et l'échec relatif que d'Alton venait d'essuyer devant le comité de lecture de la Comédie-Française. Je ne sais pas quelle fut sa première impression, mais je m'en doute. Il s'étonna d'abord, non sans raison, que, liés comme ils l'étaient ensemble, d'Alton ne lui eût pas dit un mot de sa pièce. Et l'article de Janin, qui avait été brouillé longtemps avec son frère, n'était-il pas rédigé de façon à désigner clairement celui-ci à la malignité publique?

Naguère, en effet, Janin, qui s'était plu à « lancer » Rachel, l'avait abandonnée après la représentation de *Bajazet*, où elle avait joué le rôle de Roxane. Musset, s'étant permis de la défendre dans la *Revue des Deux Mondes*, s'attira une réplique où Janin le traitait de « poète de troisième ordre ». Il riposta par la lettre suivante :

J'avais écrit, dans la *Revue des Deux Mondes*, poliment et sincèrement, mon opinion sur mademoiselle Rachel. Je ne vous désignais point. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure ni convenance. Votre article est grossier. Littérairement vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet, et personnellement vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français. Vengez-vous, si vous voulez, de cette lettre par quelques nouvelles injures, je m'y attends et je ne m'en soucie pas le moins du monde[1].

1. Lettre inédite.

Janin, apparemment, n'avait pas oublié cette lettre. Paul de Musset, lui, se souvint des vers qu'Alfred de Musset avait adressés, certain jour de l'année 1844, à sa marraine :

Qu'un sot me calomnie, il ne m'importe guère.
Que sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire,
Ceux même dont hier j'aurai serré la main
Me proclament, ce soir, ivrogne et libertin,
Ils sont moins mes amis que le verre de vin,
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère...

Et il allait écrire à son cousin, quand il reçut une lettre de lui, dans laquelle était racontée *grosso modo* l'affaire de la Comédie-Française. Mais cette lettre, bien loin de le rassurer, ne fit qu'augmenter son inquiétude, et il y répondit sur-le-champ dans les termes que voici :

Bourron (Seine-et-Marne), 7 septembre 1865.

Mon cher Edmond,

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt, ma femme et moi, la relation que vous nous donnez de l'épreuve par laquelle vous venez de passer. Je ne vous gronderai pas de ne pas nous avoir parlé plus tôt de votre travail, vu sa destination, car en pareille circonstance j'aurais peut-être agi comme vous. Le terrain des théâtres est tellement plein de trappes (sans compter les ornières), qu'on a raison de ne parler à ses amis des pas qu'on y fait, qu'après la dernière entorse.

Maintenant, je vous avouerai que le titre de cette pièce m'a inquiété et que le peu de mots qu'en a dit Janin, qui paraît la connaître, m'a effarouché tout à fait. Si le personnage principal est un poète et un homme heureusement doué, comme le dit le feuilleton, ne craignez-vous pas qu'on ne voie dans le personnage un poète que vous avez connu et aimé?

Le moindre rapprochement serait signalé avec joie par les critiques du lundi, parmi lesquels se trouvent des anciens ennemis, — Janin lui-même en est un, — et, en outre, quelques flatteurs subalternes d'envieux plus élevés. Ces gens-là seraient heureux de pouvoir rejeter sur l'auteur de la pièce la responsabilité de leurs attaques. Un ami ne voudrait pas faire à la réputation du poète que j'ai déjà défendu le mal que ses ennemis eux-mêmes n'osent pas lui faire. Aussi vous

dis-je seulement que je suis effarouché. J'espère que la lecture de votre manuscrit me rassurera.

En attendant, je vous serre la main bien affectueusement.

Tout à vous.

PAUL DE MUSSET[1]

Le meilleur moyen, en effet, de tranquilliser Paul de Musset et de couper court à toute discussion, était de lui communiquer le manuscrit de *l'Ivresse*, mais d'Alton-Shée, qui, malgré ses protestations, avait d'excellentes raisons pour ne pas le communiquer, le garda par devers lui et le remplaça vivement par cette lettre :

Paris, le 8 septembre 1865.

Mon cher ami, rien dans ma pièce ne rappelle *Lui et Elle* ou *Elle et Lui*. A ma connaissance, il n'y a pas un seul événement de la vie de votre frère; quoiqu'il m'eût été plus commode de le supposer poète, j'ai fait de mon héros un romancier paraissant en feuilletons dans le *Journal des Débats*.

J'ai choisi le sujet de *l'Ivresse*, comme vous aviez pris, il y a cinq ans, *le Neveu de Rameau*, parce que la difficulté de transporter à la scène le développement de cette passion lui avait conservé l'attrait de la nouveauté, et aussi parce qu'ayant longtemps pratiqué moi-même, je voyageais en pays connu.

Si Janin a eu le premier communication de mon drame, c'est que son autorité me donnait de grandes chances auprès des comédiens.

Caroline m'a lu et m'approuve, mais il ne dépend de personne d'empêcher le public de trouver des analogies.

Ce serait un mal à la fois glorieux et inévitable si la noblesse du langage et l'élévation des sentiments désignaient fatalement Alfred de Musset.

A vous de tout cœur,

EDMOND D'ALTON-SHÉE[1]

De plus en plus inquiet, comme on pense, et par surcroît, piqué, Paul de Musset répliqua :

Bourron (Seine-et-Marne), 9 septembre 1865.

Mon cher ami,

Je n'ai jamais eu la crainte que votre pièce pût avoir le moindre rapport avec *Elle et Lui*.

1. Lettre inédite.

Lorsque j'ai tenté d'arranger pour la scène *le Neveu de Rameau*, je n'ai pas eu la crainte qu'on pût y trouver autre chose qu'une création de Diderot très connue et un personnage du siècle dernier, par la raison que j'étais bien sûr de mes intentions.

Aujourd'hui, je suis édifié sur les vôtres, puisque vous nommez vous-même la personne que vous souhaiteriez de voir *fatalement désignée* dans votre pièce. Les souhaits de ce genre sont toujours exaucés; il suffit qu'ils existent dans la pensée de l'auteur.

Bien à vous.

PAUL DE MUSSET[1]

A ce coup droit porté d'une main très sûre, que pouvait riposter d'Alton? Après y avoir réfléchi quelque peu, il essaya de le parer par une diversion plus ou moins habile :

Paris, 12 septembre 1865.

Mon cher ami, je vois avec peine que vous répondez à votre pensée, nullement à la mienne; comment pouvez-vous confondre un souhait et une crainte? Je ne souhaite pas la mort, pourtant je suis certain qu'elle est inévitable : je n'ai jamais souhaité de rappeler votre frère; c'est du fond de mes entrailles que j'ai tiré mon héros. Afin d'éviter tout rapprochement j'ai renoncé à le faire poète; j'ai relu, à Bucharest, tout son théâtre, pour m'assurer qu'il n'y avait pas dans ma pièce une seule image, un seul trait lui appartenant; quand Régnier a porté *l'Ivresse* au Vaudeville, il m'a offert, pour le commencement du 5e acte, des vers charmants de M. de Banville, je les ai refusés sans hésiter[2]. Autant que vous, je suis sûr de mes intentions; néanmoins, vous écrivant avec la sincérité d'un ami, je convenais dans ma dernière lettre que mon sujet renfermait un danger; qu'ayant voulu peindre la lutte chez un homme supérieur entre l'amour et des habitudes d'ivresse, plus je l'aurais ennobli, idéalisé, plus cette portion du public qui a connu l'homme aussi bien que le poète songerait fatalement à Alfred de Musset. Cette crainte devait-elle me faire abandonner mon œuvre? Je ne l'ai pas pensé. Au point de vue personnel, je n'ai rien à ajouter. Maintenant permettez-moi d'aborder la question qui vous préoccupe, la réputation de votre frère. Vivant, vous lui avez tout sacrifié; mort, vous avez voué un culte à sa mémoire : c'est là un des côtés les plus généreux de votre aimable nature. Mais pouvez-vous raisonnablement espérer, au moyen d'une convention tacite de ses contemporains,

1. Lettre inédite.

2. Je n'ai pu retrouver ces vers ni dans les papiers de d'Alton-Shée, ni dans les œuvres poétiques de Théodore de Banville.

effacer le souvenir de ses faiblesses? Est-ce possible? est-ce désirable? Par piété filiale, M. Lucas de Montigny a consacré de longues pages à nous prouver que Mirabeau n'avait jamais été un débauché; qui a-t-il convaincu? Pour Alfred la postérité a commencé; à mesure que son génie resplendit d'un plus vif éclat, n'est-il pas tout naturel que les taches deviennent plus apparentes? Pitt, Fox, Sheridan, Byron restent-ils moins grands pour avoir eu leur part d'humanité?

Bien à vous.

EDMOND D'ALTON-SHÉE[1]

Je n'ai pas la réponse de Paul de Musset, mais on la devine en lisant la lettre de d'Alton qui la suivit :

16 septembre 1865.

Mon cher ami, je n'ai besoin ni d'amitié ni de parentage pour admirer le génie du poète; je respecte, j'honore le culte du frère à la gloire de son frère. Mais la meilleure des religions rend intolérant; vous m'écrivez comme à l'un de ces dévots qui serait sur le point d'apostasier. Je dois vous rappeler que je n'appartiens à aucune église. A deux reprises dans votre correspondance vous me parlez de celui que *j'ai aimé*; rien de moins exact. Nous n'avons été, Alfred et moi, que des camarades de plaisir; je ne l'ai peut-être pas vu une fois dans les douze dernières années de sa vie. La raison en est simple : l'amour, même fraternel, est sans calcul et sans mesure, l'amitié vit de réciprocité.

Mais nos relations intimes avec vous, ma sincère tendresse pour la cousine, me permettent d'opposer un calme indulgent aux suppositions passionnées et aux assimilations les moins méritées.

Faut-il le répéter encore? Ma pièce est une étude sur l'ivresse; en la composant, je n'ai pas songé un instant à votre frère. Plus tard, je ne me suis préoccupé de la question de ressemblance que pour l'éviter. Avant aucune correspondance entre nous, j'étais résolu à user auprès de la critique de l'influence que je puis avoir pour empêcher qu'en cette occasion son nom même ne fût prononcé.

Mais, dites-vous, pouvez-vous m'affirmer que la pièce ne prêtera à aucune allusion?

Non, sans doute. A votre tour, pouvez-vous me proposer sérieusement de sacrifier dix-huit mois de travail, une pièce reçue, tout l'espoir d'une carrière à l'appréhension qu'un feuilletoniste ne fasse à ce sujet un article désagréable sur votre frère?

Bien à vous.

EDMOND D'ALTON-SHÉE[1]

1. Lettre inédite.

Cette fois, Paul de Musset parut satisfait. D'aucuns trouveront peut-être qu'il n'était pas difficile. Mais évidemment il avait hâte de mettre fin à une discussion qui pouvait s'aigrir encore. Aussi bien verrons-nous tout à l'heure que le billet suivant ne fut pas son dernier mot :

Bourron, le 17 septembre 1865.

Mon cher ami,

Je n'ai jamais eu l'idée de vous demander le sacrifice de votre travail et des avantages que vous en espérez. Je me suis borné à vous signaler une éventualité qui serait très pénible pour moi et pour beaucoup de gens.

Vous me dites aujourd'hui que, même avant aucune correspondance entre nous, vous étiez résolu à user de votre influence sur la critique pour empêcher que le nom de mon frère ne fût prononcé en cette occasion. Cette réponse est précisément celle que je souhaitais, et, le sujet de la pièce étant donné, je n'ai jamais eu autre chose à vous demander.

Tout à vous,

PAUL DE MUSSET[1]

*
* *

Examinons maintenant les pièces du procès et voyons si *l'Ivresse* justifiait ou non les craintes de Paul de Musset.

L'ouvrage[2] avait cinq actes. En voici les personnages :

Henri de Saint-Gelais.
Le comte Armand de Nocé.
Le marquis Charles de Chamilly.
Barolles.
M. Mercier, notaire.
Suzanne Mercier, fille de M. Mercier.
Madame Davenay, veuve.
Orsowleff.
Charlotte, servante.
Plusieurs masques et dominos.
Domestiques.

La scène est à Paris.

Le premier acte nous montre madame Davenay, tout occu-

1. Lettre inédite.

2. Entièrement inédit jusqu'à ce jour.

pée de marier Henri de Saint-Gelais qui a trente ans et passe pour être son amant. Chamilly, qu'elle entretient de ce projet, croit d'abord qu'elle travaille pour elle, mais elle le détrompe aussitôt : Saint-Gelais est trop jeune de goûts et d'habitudes ; sa gaieté, qui charme tout le monde, se résignerait malaisément à la paisible vie de famille. La veuve a donc jeté son dévolu sur une jeune fille « singulière, qui veut à toute force aimer en épousant, mais charmante, spirituelle et riche », par-dessus le marché.

Cet oiseau rare, c'est Suzanne Mercier. A ce nom, Chamilly tressaille et demande à madame Davenay ce qui la porte à offrir cette blanche colombe en sacrifice à Saint-Gelais dont l'intempérance s'accroît chaque jour. Il est vrai, répond madame Davenay, que cette intempérance « contraste avec la nature élevée et philosophique de ses travaux, mais elle le rend si amusant, qu'on n'a pas le courage de lui conseiller la sobriété ».

Alors Chamilly :

— Soit ! Mais chacune de ses qualités de garçon est un vice dans un mari ; son mépris de l'argent, son désordre, sa passion effrénée du plaisir feraient en peu de temps de Suzanne ruinée une victime du misérable si elle s'obstinait à l'aimer, et, dans le cas contraire, quelque chose de pis.

Un tel langage scandalise madame Davenay. Est-ce que ce Chamilly serait un rival ? Il en convient. Il aime Suzanne Mercier pour sa beauté, pour sa distinction et aussi pour sa fortune. Madame Davenay réplique :

— Prenez garde ! mademoiselle Mercier n'a pas en dot plus de cinq cent mille francs !

— Ce sera alors un mariage d'inclination.

— Vous oubliez que Suzanne aime Saint-Gelais.

— Il ne la connaît pas.

— Il a accepté chez moi, ce soir, une première entrevue. Mais Suzanne, depuis un an, vit au milieu de ses créations ; elle le sait par cœur ; sans en être remarquée, elle l'a rencontré dans le monde, attentivement observé ; il réalise tous les rêves de son imagination. Enfin, surmontant les répugnances de son père contre la carrière littéraire et la réputation de Saint-Gelais, elle a amené le notaire émérite, l'homme positif par excellence, à consentir à une présentation officielle de l'auteur de *Stella*.

— Voilà qui est grave, sans doute, pour mes espérances. Mais

vous, madame, qui vantez à mademoiselle Mercier l'objet de son exaltation, ne sentez-vous pas peser sur vous une bien grande responsabilité?

— Oh! ma conscience est tranquille! je ne lui ai caché aucun de ses défauts.

— Quoi! vous avez osé lui montrer le Saint-Gelais de la nuit, trébuchant dans l'orgie?

— Sans emprunter les pinceaux d'un rival, je le lui ai dépeint tel qu'il est.

— Et elle persiste?

— A son âge, on se sent la puissance de convertir.

Tout cela est bel et bon, mais le père de Suzanne a d'autres vues sur elle. Ce n'est ni Saint-Gelais ni Chamilly qu'il veut pour gendre, c'est Barolles, un propriétaire qui ne s'est adonné jusqu'à présent, comme il le dit lui-même, « qu'à l'élève des races bovine, ovine, porcine, mais qui a obtenu sur ces animaux, au point de vue humanitaire, des résultats assez précieux, tels que la suppression des cornes, qui semblait jusqu'à présent réservée à l'Angleterre... »

Madame Davenay connaît les préférences de M. Mercier, et c'est avec l'espoir de les anéantir qu'elle a invité à une soirée, chez elle, le père, la fille et tous les prétendants. Les voici en présence. Saint-Gelais est arrivé le dernier, avec Nocé, son inséparable, parce qu'ils sont allés tous deux au derby et que, ayant gagné six cent cinquante louis par tête sur Vermuth, ils tenaient à arroser leur victoire. « Hurrah! » s'écrie Nocé. « Hurrah! » répond le père de Suzanne un peu ahuri, et il risque cette observation :

— Six cent cinquante louis! mais c'est une fortune! Il me semble, à moi, que celui qui risque une pareille somme sur les jambes d'un cheval, fût-il millionnaire, mériterait d'être interdit.

— Pourquoi pas mis à la Bastille!

Cette repartie de Saint-Gelais jette un froid, mais lui, qui est venu à cette soirée plutôt pour les beaux yeux de madame Davenay que pour faire sa cour à Suzanne, ne cherche pas à s'avantager, au contraire. A un moment donné, Suzanne s'étant permis de lui demander, en face de Barolles et de Chamilly, s'il y a tout un abîme entre l'auteur et ses ouvrages, et si, « noble, sensible, généreux, la plume à la main, il peut être dans

la vie réelle amoindri par les vices des natures vulgaires ». Saint-Gelais lui fait cette déclaration :

— Ce que vous dit M. Barolles est vrai, mademoiselle, pour toute une catégorie de littérateurs. Il en est d'autres qui recèlent en eux un homme différent : tel barde catholique battrait un charretier par l'abondance et la variété de ses jurons; tel autre se repose de son lyrisme par la bonne chère assaisonnée d'une pluie de calembours et divinise l'amour, qui vit dans la débauche; un poète vengeur et un orateur chéri de la liberté passaient de sombres nuits à solliciter la fortune, enchaînés devant un tapis vert. De ces contrastes affligeants, faut-il conclure l'hypocrisie? non, mademoiselle. A quoi bon s'étonner? Si l'homme que le souffle de l'inspiration emporte, retombe à terre affaibli et brisé, est-ce donc un crime s'il cherche la réparation de ses forces dans les distractions futiles ou nuisibles? Maintenant, ces inspirés, fatalement condamnés aux extrêmes, sont-ils faits pour les douceurs de la vie conjugale? O Chamilly, tu as grandement raison d'en douter! Une chimère égale à celle de l'inspiration sans relâche, c'est l'amour assermenté par contrat et devant notaire.

M. MERCIER. — Oh!

SAINT-GELAIS. — Oui, sur ma parole, que je sois à jamais réduit à l'eau claire des fontaines, si le respect de la loi, la foi jurée, toute l'énergie de la volonté humaine, peuvent faire naître l'amour avant l'heure ou le prolonger d'une minute.

Et M. Mercier de lui répondre :

— Devant un étalage de doctrines aussi monstrueuses...

Mais Saint-Gelais ne le laisse pas finir :

— Monsieur Mercier, vous êtes un ingrat : en justifiant vos préventions contre les gens de lettres, je ne fais tort qu'à moi-même.

Puis s'adressant à Suzanne :

— Votre confiance m'a touché, mademoiselle, et quoi qu'il ait pu m'en coûter, je m'en suis rendu digne par une sincérité absolue.

Enfin, quand elle s'éloigne, résignée, au bras de M. Barolles, que M. Mercier a définitivement choisi pour gendre :

— Pauvre enfant! au moins, je n'aurai pas son malheur à me reprocher! Je ne me marierai jamais.

Et le rideau tombe.

Le 2e acte est rempli par un bal masqué, dans une ambassade, suivi d'un souper. On pourrait le résumer en ce bout de dialogue :

SAINT-GELAIS. — Si elle n'allait pas venir!...

NOCÉ. — Le diable m'emporte si je comprends rien à ta manœuvre! Il y a deux ans, il ne tenait qu'à toi d'en faire ta légitime ; au lieu de cela, tu lui débites une tirade saint-simonienne contre l'hymen. Puis, quand plus tard elle revient d'Italie, mariée à Barolles, tu commences à songer à elle; tu mets madame Davenay en disponibilité; peu à peu l'amour te domine, tu perds ta gaieté, tu désertes nos soupers, tu manques l'absinthe, tu te déranges... Et comme à un amant malheureux il faut toujours un confident, tu me traînes avec toi dans le monde, tu me forces à abandonner les dames du lac, et par imitation, j'ai la sottise d'adopter une reine de la haute, et me voilà dans le monde comme il faut.

En effet, depuis qu'elle était mariée à Barolles, Saint-Gelais ne rêvait plus qu'à Suzanne. Il la cherchait partout, n'avait d'yeux que pour elle et, de la voir aux bras d'un autre, il s'en voulait d'autant plus qu'il n'avait tenu qu'à lui de la posséder. Ayant appris qu'elle devait assister à ce bal, il y est venu, il l'a reconnue sous son domino, elle a essayé de le tromper et de le fuir, mais en vain : il n'y avait qu'une femme au monde dont l'approche pût faire battre son cœur, c'était elle. Et comme, de guerre lasse, elle finit pas lui dire : « Que me voulez-vous? » il lui répond : « Vous déclarer que je vous aime, que j'ai cruellement expié ma faute et que je vous demande pardon. — Quel pardon et quelle faute? » — Alors il lui dévide tout son chapelet. Le soir où elle était partie au bras de Barolles, il s'était parfaitement aperçu que ses préférences allaient vers lui, mais, comme on le soupçonnait de viser surtout sa fortune, il avait repoussé le bonheur qu'elle lui offrait :

— Rendez-le-moi!

— C'est impossible.

— Suzanne, vous êtes maîtresse de vos paroles, mais vous ne pouvez empêcher votre voix de trembler, vos yeux de se remplir de larmes!

— Vous avez tort de triompher de l'émotion d'un moment, votre influence n'ira pas plus loin. Je ne crois pas à votre amour, le feu qui vous consume n'est pas de l'amour, c'est de l'orgueil. Oui, de l'orgueil. Vous n'êtes séduit que par le charme de l'obstacle, que par

l'attrait de l'impossible. C'est cet attrait qui vous fait regretter maintenant votre victime, comme un enfant gâté veut à toute force le jouet qu'il a brisé.

— Par pitié!

— Adieu, ne me reparlez jamais!

Et elle s'éloigne, et Saint-Gelais de s'écrier, une fois seul :

— Quelle dureté! sa fausse indignation était un parti pris. Quoi! j'aurai renoncé à mes passions, à mes plaisirs; elle m'aura enlevé jusqu'à la liberté de chercher l'oubli dans les excès, et tout cela pour entendre nier mon amour! Ah! je briserai son joug; je justifierai l'orgueil dont elle m'accuse; je me vengerai de ce sacrifice de l'amour au devoir qu'elle décide si légèrement! C'est elle qui l'aura voulu!

Et, sans plus tarder, le voilà qui se rend dans la salle où tous ses amis sont en train de souper. A peine a-t-il pris place à une petite table isolée que Barolles entre avec sa femme. Aussitôt Nocé fait signe au nouveau venu, l'attire dans son groupe et lui verse à boire jusqu'à le griser. Barolles, qui trouve le vin bon, se laisse faire et minaude avec sa voisine. Suzanne, honteuse et qui tremble sous le regard de Saint-Gelais, comme l'alouette sous l'œil de l'épervier, veut entraîner son mari hors de la salle. C'est le moment que choisit Saint-Gelais pour l'humilier. Après avoir lampé force champagne et bu à l'amitié et au souvenir, représentés à ses yeux par Nocé et une ancienne maîtresse, il lève de nouveau son verre et boit à la vertu, en dévisageant Suzanne.

MADAME DAVENAY. — Vous vous donnez en spectacle.

SAINT-GELAIS. — Que je devienne un objet de risée, tant mieux! Là est son châtiment.

NOCÉ (*tout bas*). — Silence! tu la perds!

Mais lui, buvant toujours, et élevant encore la voix :

— Je la perds! et elle? A-t-elle hésité à me briser le cœur? A-t-elle connu la pitié! Eh bien, je veux boire, afin de noyer ce qui peut rester en moi d'amour pour elle.

Cette fois, Suzanne n'y tient plus. Elle bondit vers lui, et, lui arrachant le verre, elle le brise à ses pieds, pendant que Barolles, réveillé de son ivresse, esquisse un geste que Nocé arrête en disant :

— Mon bon, l'intention suffit.

Au 3e acte, nous sommes chez Saint-Gelais. Il s'est battu avec Barolles, qui l'a blessé assez grièvement, et Suzanne, ayant tout quitté par amour pour lui, s'est constituée sa garde-malade. Mais elle n'est que cela; elle s'est juré de ne jamais être sa maîtresse. Qu'importe que le monde, qui nous juge sur les apparences, l'accable de son mépris? Forte de sa conscience et de son amour, elle le brave, elle se trouve heureuse de vivre de la vie de son ami. Car il n'est plus le même depuis qu'elle habite sous son toit. Il s'est remis au travail, il s'est corrigé de son vice, elle le croit tout au moins; il s'est transfiguré physiquement et moralement. Une seule chose l'attriste et trouble son bonheur, c'est la pensée de son père. Elle ne l'a pas revu, depuis son coup de tête, mais elle sait qu'il en a été comme foudroyé et qu'il en veut à mort à Saint-Gelais. Si elle pouvait le voir, lui ouvrir son cœur et tout lui dire! Elle est sûre qu'il lui pardonnerait, qu'il consentirait à la reprendre chez lui; son bonheur alors serait complet, puisqu'en retrouvant son père elle recouvrerait l'estime du monde.

Ses vœux seront en partie exaucés. M. Mercier, prévenu du désir de sa fille, fait un effort sur lui-même et décide de l'aller voir, au domicile même de celui qui la lui a prise. A cette nouvelle, Suzanne éprouve une véritable joie, mais Saint-Gelais est loin de la partager : il sait que femme varie et, sans douter encore de l'amour que lui porte Suzanne, il a peur que cet amour ne soit balancé et finalement vaincu par le sentiment qu'elle a pour son père. Là-dessus, Nocé, qui ne le quitte pas et n'attend que l'occasion pour l'affranchir de la tutelle de Suzanne, Nocé arrive, et l'entraîne au café où les amis lui font fête.

Survient M. Mercier. Dès qu'il est en sa présence, Suzanne se jette dans ses bras en lui demandant pardon. Comme il est aussi ému qu'elle et qu'au fond il n'a jamais cessé de l'aimer, il lui dit qu'il est prêt à lui pardonner, mais à la condition qu'elle rompra avec le misérable qui l'a déshonorée. Suzanne bondit, à ce mot, et déclare à son père que Saint-Gelais l'a toujours respectée. « Soit! — lui répond-il, — mais cette situation ne saurait se prolonger indéfiniment. Il est inadmissible que pendant des années vous viviez sous la flétrissante accusation d'adultère. Lui qui a de l'expérience, il te dira que votre chute est inévitable. Eh bien, qu'il renonce à jamais à toi... Je ne me

dissimule pas la douleur du sacrifice, mais son devoir est de sauver celle qui s'est dévouée pour lui et qu'il a perdue. » Et, comme Suzanne proteste, criant que si elle abandonnait Saint-Gelais, ce serait leur malheur à tous deux, M. Mercier lui propose d'aller le trouver, de descendre jusqu'à la prière. « Non! non! — s'écrie Suzanne, — c'est à moi, à moi seule de rompre. » Et, sur cette parole, monsieur Mercier se retire en disant à sa fille : « A demain! »

Mais il est à peine sorti qu'elle rougit de la demi-promesse qu'elle lui a faite. Et elle s'enferme dans sa chambre, en proie à un combat terrible, au moment où des bruits de pas lui annoncent le retour de Saint-Gelais. C'est lui, en effet, qui rentre avec Nocé. Il est fortement excité, mais il se tient encore, tandis que Nocé, complètement ivre, chante à tue-tête. « Plus bas! plus bas! — lui dit Saint-Gelais, — si Suzanne allait s'apercevoir!... Fais comme moi! » Et il s'essuie et s'évente avec son mouchoir. Mais l'eau-de-vie commence à agir sur lui. Il titube, il rit, ne comprenant rien à ce qui arrive.

Suit une scène d'ivresse dans laquelle, après avoir accusé Nocé de l'avoir fait boire, il s'écrie, comme au milieu d'un songe ou d'une hallucination :

— Suzanne a revu son père! Entre mon cœur désolé d'inquiétude et mon cerveau troublé par l'ivresse se livre une lutte acharnée; des fanfares joyeuses, tous les refrains de l'orgie assiègent ma mémoire; l'ironie me gagne, — une ironie sensuelle qui profane en moi les nobles sentiments, les dieux du cœur et jusqu'à l'image de Suzanne... Mon amour, le divin amour s'est fait homme, il a soif de volupté... O toi, Shakespeare, le grand révélateur, n'est-il pas vrai que Roméo, pris de vin, n'aurait vu dans Juliette que la plus belle entre les courtisanes? (*Riant.*) Je ris de mon serment, je ris de la vertu de ma bien-aimée. Comment arrêter ces blasphèmes? Mon sort est décidé, je veux le connaître. Qui l'emportera, de son père ou de moi? (*Se tournant vers Nocé.*) Toi qui fais revivre mon passé, mon ancien compagnon, va-t'en.

Et Nocé se retire en chantant. Alors Saint-Gelais frappe à la porte de Suzanne. Comme elle ne répond pas, il ouvre violemment et se trouve en présence d'une femme défaite et portant sur tout son visage les marques de l'angoisse qui l'étreint. Quand elle lui a raconté ce qui s'est passé entre elle et son

père, un éclair de jalousie traverse le cerveau de Saint-Gelais. Il lui dit qu'elle ne l'a jamais aimé. Puis il tombe à ses genoux, il lui prend les mains et les baise avec tendresse, avec passion, avec furie. Suzanne, effrayée, lui crie : « Henri, voulez-vous me perdre? — Vous avez raison, reprend-il, je suis un être dangereux, un misérable, fuyez-moi! » — Mais Suzanne, d'une voix douce : « Vous pâlissez!... Votre blessure? » Et soudain ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Au 4e acte, nous sommes encore chez Saint-Gelais. Suzanne est toujours avec lui, mais elle n'a plus confiance dans l'œuvre de relèvement qu'elle a entreprise et à laquelle elle s'est entièrement sacrifiée.

Ayant été obligée de s'absenter quelques jours, elle a eu tort de le laisser seul. Nocé et les autres ont pris sa place et anéanti dans ce court intervalle tout le bien qu'elle avait fait. Et c'est de quoi elle est si triste. Ajoutez à cela que son père, miné par le chagrin, est malade et refuse de la recevoir. Que va-t-elle devenir? Sur ces entrefaites, arrive Nocé qui, cette fois, la remonte en lui apportant de bonnes nouvelles de l'Académie. Car j'ai oublié de dire que Saint-Gelais y avait posé sa candidature, sur les instances de Suzanne.

— Il est nommé?

— Pas encore, mais c'est tout comme. Il a eu 15 voix au premier tour de scrutin, et le père Vincent 12. Nul doute qu'il ne l'emporte au second tour.

Hélas! non. L'Académie, pour punir le libertin et le débauché, a laissé le poète à la porte. Et c'est Chamilly qui s'est chargé de l'apprendre à Suzanne, pour lui porter le dernier coup. N'a-t-elle pas eu la honte, entre temps, de chasser Orsowleff, — ce mauvais compagnon de Saint-Gelais, — qui a cru la séduire en lui offrant un portefeuille bourré de billets de banque? Mais Saint-Gelais n'est pas encore tombé si bas qu'il ne sente l'injure qu'on vient de lui faire et le mal qu'il a fait à son amie.

— Malheur au vaincu! Suzanne, il faut nous séparer.

— Nous séparer... jamais!

— Je soutenais une mauvaise cause.

— La nôtre, Henri, est celle des amants!...

— La nôtre, dis-tu? Généreuse illusion! En vain, pour m'excuser, tu veux te confondre avec moi.

— Henri, tu m'aimes donc encore?

— Si je t'aime, mieux vaudrait te haïr! Quel sort t'ai-je fait? Quel sort puis-je te faire? Chamilly a dit vrai : l'homme fait tache! Tout le mérite de mes travaux passés n'a pu me faire obtenir la distinction qui allait peut-être transformer ma vie. Ton existence ne doit pas rester enchaînée à celle de l'homme qui t'a perdue, et qui, en échange de l'amour d'un père, d'une situation honorée, n'a su te donner ni les satisfactions de l'intimité, ni les amitiés élevées, ni le repos de la vie intérieure, ni le reflet de la gloire que tu rêvais pour lui!...

— Qu'importe! Je l'ai voulu... J'accepte tout à la condition de rester avec toi!

— C'est impossible.

— Impossible?

— Oui. Devant la puissance de ton dévouement, les raisons secondaires disparaissent : eh bien, j'aborderai la honteuse vérité...

— Henri!

— Le vice dégradant dont tu as tant souffert, qui me ronge, qui domine mon lâche amour...

— Tais-toi, tais-toi, je t'en supplie!

— L'ivrognerie... voilà le hideux obstacle entre nous! Pendant deux années, luttant contre l'évidence de chaque jour, ta pudeur a couvert ma plaie, mais, je le sens, le mal est incurable. Je m'étais cru guéri, ma passion pour toi avait rompu mes funestes habitudes. En ton absence, la lutte a recommencé, inégale, acharnée... Après une pitoyable alternative de combats et de rechutes, j'ai pactisé avec le mal, j'ai fait deux parts de ma vie, l'une consacrée à toi, aux sentiments nobles et tendres, l'autre honteusement vouée à la satisfaction de besoins toujours inassouvis... méprisable arrangement, compromis dérisoire, dont la conséquence fatale a été mon asservissement. L'abattement qui suit les excès de la nuit est intolérable... pour y échapper, le moyen est là, toujours le même, toujours à ma portée. Si je sors, un instinct machinal, contre ma volonté, me pousse encore là où se perd la raison. Mon déshonneur est public, les hommes justement estimés s'éloignent... Les amis... je n'ai plus que des compagnons, et l'Académie a repoussé l'ivrogne. T'ai-je enfin convaincue qu'il faut nous séparer?

— Que peuvent sur mon cœur l'opinion des autres, la désertion de quelques faux amis?... Ah! tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer.

— Écoute encore! ce génie que tu admires, ce génie où s'est réfugiée ta fierté, lui aussi, il a subi l'influence du mal sans merci;

il s'affaisse. L'abus des liqueurs fortes a galvanisé pour un temps mes facultés expirantes ; mais au lieu de la surexcitation fiévreuse qui animait mes dernières productions, je n'arrive plus qu'à un engourdissement stupide, je suis frappé d'impuissance, le Dieu qui s'agitait en moi est mort... Ah! se survivre!...

Et le voilà qui éclate en sanglots. Mais Suzanne, que ce langage bouleverse, ne croit pas que les poisons soient plus forts que la volonté ; elle l'adjure de tenter une dernière épreuve :

— Je serai là, je te demande un mois, un mois,... et de sa léthargie ton génie sortira plus puissant que jamais.

— Alors, qu'ordonnes-tu?

— Tu as dit : « Malheur au vaincu! » et moi je dis : « Malheur aux envieux! » A ceux qui viennent de nier ton talent, ta force, réponds par un démenti digne de toi. On te repousse, vise à une gloire plus haute; le prix que ton pays veut décerner à l'œuvre belle entre toutes, que ce soit toi qui l'obtiennes. Un dernier effort, je le veux; sauve-toi par le travail, mon sublime malade! et, relevé de ta chute, tu seras encore plus aimé de ta Suzanne, plus admiré du monde, que si tu n'avais jamais failli.

Et lui, dans un beau mouvement, comme seul l'amour est capable d'en inspirer :

— Suzanne! ah! cette fois, tu me sauves. Ton épreuve, je l'accepte, tu me souffles la vie. Arrière le vice ignoble! arrière les compagnons de l'orgie! Tu me délivres. L'homme enfin va dominer la brute. Je redeviens, je suis.

5e acte. Qui a bu boira. L'effort n'a pas duré longtemps. Les amis et le vice ont été plus forts que l'amour. Un jour que Saint-Gelais est parti avec Nocé, il rentre gris et voyant trouble. Une servante, Charlotte, à qui il fait la cour en cachette, lui raconte que madame est restée deux heures en tête à tête avec Navailles, un autre compagnon de plaisir. Il se précipite dans la chambre de Suzanne, il l'interroge, il l'accuse, il l'injurie, puis il se rétracte, lui demande pardon et veut l'embrasser.

— Non.

— Un baiser.

— Non.

— C'est ridicule, à la fin. Je veux.

— Jamais!

— Ah! tu vois bien que tu l'aimes!
— Je vous défends de m'insulter.
— Crois-tu que je n'oserai pas?
— Délivrez-moi de la vie.
— Tu me défies? Tiens.

Il la pousse violemment, elle tombe, et, avec un rire farouche : « L'idole est brisée! » s'écrie-t-il. Puis il l'appelle par trois fois, les bras en l'air et les yeux hors de leur orbite. « Suzanne! Suzanne! Suzanne!... Ah! mort au lâche, à l'infâme! mort au chien enragé!... » On entend alors une détonation. Il vient de se tuer... Et Suzanne, qui accourt, retombe, évanouie, à ses pieds!

*
* *

Telle est cette pièce, analysée d'aussi près que possible. Offre-t-elle dans ses grandes lignes quelque ressemblance avec la vie de Musset? Non, si l'on prend les choses au pied de la lettre. Fait-elle penser à lui? C'est une autre affaire.

Régnier, de la Comédie-Française, écrivait à d'Alton-Shée, après l'avoir lue, que son seul tort avait été de choisir son héros parmi les gens de lettres [1]. Je partage l'avis de Régnier. Quel besoin avait-il d'en faire un romancier, de lui donner le nom de Saint-Gelais, qui fut un poète du XVI^e siècle [2], homme de

1. Le 21 septembre 1865, il lui écrivait de Lichtenthal, près Baden-Baden :

Cher monsieur,

Votre lettre du 19 s'est égarée, et ne m'arrive que ce soir. Quant à l'article de Janin, je ne l'ai pas reçu, ce qui m'a empêché de le lire à la « Conversation », et je me suis bien douté des réclamations qu'il soulèverait; je vous parlerai de celles qui auraient pu encore se produire. Quoi que vous fassiez, vous ne pourrez empêcher que le souvenir de Musset ne soit évoqué le long de vos cinq actes, mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas dans toute la pièce une seule allusion qui lui soit personnelle; rien dans la vie de Musset n'offre quelque ressemblance avec ce qui est le fondement de votre fable. Pitt, Sheridan et bien d'autres ont été de beaux génies et de grands ivrognes; vous avez préféré pour votre héros la vie des lettres à celle de la politique, c'est le seul point sur lequel on pourra vous chercher noise, mais la pièce sera là pour montrer que votre intention n'a pas été de jeter une pierre à la mémoire d'Alfred de Musset, et, somme toute, puisqu'il n'en peut résulter aucun scandale, la réclamation de son frère vous sera, je crois, plus utile que nuisible. » (*Lettre inédite.*)

2. D'Alton-Shée lui-même avait fini par s'en rendre compte, comme en témoigne la lettre suivante que Régnier, lui adressait, le 3 août 1865 :

Lyon, hôtel Collet, rue Impériale.

Cher monsieur,

Qu'était-il nécessaire de m'écrire au sujet des vers de mon ami de Banvill

plaisir, lui aussi, et d'attribuer à telle de ses œuvres le titre de *Stella*, qui rime un peu trop avec celui de *Rolla*? De plus, pourquoi mettre en scène des types comme ceux de Nocé et d'Orsowleff qui répondent trait pour trait au signalement de Tattet et du prince Belgiojoso? Enfin, pourquoi s'attarder durant la moitié d'un acte sur l'échec de Saint-Gelais à l'Académie française? On me dira que l'élection de Musset ne fut marquée par nul incident de ce genre. Je veux le croire, mais c'est une légende assez répandue que l'Académie regretta plus d'une fois d'avoir accueilli Musset dans son sein. On cite même le propos qu'un des Quarante aurait tenu à un ami de Brizeux, quand le poète de *Marie*, qui passait à tort ou à raison pour aimer trop la bouteille, sollicita leurs suffrages : « Nous avons bien assez de monsieur de Musset ! » aurait dit cet académicien.

Mais ce n'est pas tout : pour qui connaît bien Alfred de Musset, le caractère de Saint-Gelais a plus d'une affinité avec le sien. Qu'on relise les lettres de madame Allan-Despréaux à madame Samson-Toussaint, on verra qu'il était jaloux comme un tigre ; qu'il passait de la tendresse à la colère avec une rapidité surprenante ; qu'avant, pendant ou après ses crises d'ivresse, il avait des hallucinations qui effrayaient tout son monde et que, pour vaincre la résistance des femmes, il avait toujours recours au même argument. C'était pour échapper à ses vices qu'il les priait et les suppliait de lui être charitables : leur amour devait être sa rançon. Seulement, quand elles s'étaient laissé fléchir et que la satiété était venue, il retournait à ses mixtures d'alcoolique. Et jamais — autre ressemblance entre Saint-Gelais et lui ! — jamais il ne lui arriva de reprocher à l'une de ses maîtresses d'avoir fait son malheur, même quand elle l'avait trahi. C'était toujours lui le grand, l'unique coupable.

N'avait-il pas été convenu, par les très bonnes raisons que vous m'aviez dites, que vous ne vous en serviriez pas?

Une seule chose est utile, c'est que le spectateur soit informé, dès le début du 5e acte, que le serment fait à la fin 4e n'a pas été tenu. Pour cela un mot suffit. — Si la personnalité de Musset n'était pas en jeu, des vers comme ceux en question vaudraient assurément bien mieux qu'un mot, mais il y a un inconvénient sérieux à affirmer Saint-Gelais comme un poète et vous avez raison de rejeter des vers qui n'ont été bons que pour votre lecture de dimanche dernier.

Le désir de M. Harmand concorde avec le vôtre au sujet du silence que vous voudriez voir la presse garder sur la réception qu'il a faite de votre ouvrage. Si vous l'avez revu, il a dû vous confirmer ce que je vous dis là. (*Lettre inédite.*)

Paul de Musset avait donc quelque raison de craindre le scandale. Aussi, quand il eut connaissance de la pièce par l'administrateur du Théâtre-Français, M. Édouard Thierry, s'empressa-t-il d'agir en haut lieu pour empêcher la représentation. Mais il s'en fallut de peu qu'il n'en fût pour ses frais d'intrigues. Bientôt, en effet, d'Alton, qui ne se fiait guère à la seconde lecture, porta *l'Ivresse* au Vaudeville. Le directeur de ce théâtre, M. Harmand, qui flairait un gros succès, la reçut avec empressement, et il fut convenu qu'elle passerait après la *Famille Benoiton*, qu'on répétait alors. Par malheur, la *Famille Benoiton* occupa l'affiche pendant de longs mois, et, quand le tour de *l'Ivresse* arriva, M. Harmand destina le rôle de Suzanne à mademoiselle Francine Cellier, qu'on disait protégée par M. Haussmann. Comme il était au plus mal avec le préfet, d'Alton-Shée ne voulut pas accepter cette distribution. Il demandait madame Fargueil ou mademoiselle Essler. On parlementa sans pouvoir s'entendre. Finalement d'Alton-Shée retira sa pièce et la reporta au Théâtre-Français, où de nouvelles difficultés surgirent. Ce fut tout d'abord M. Édouard Thierry, qui, trouvant le procédé peu correct, ajourna tant qu'il put la seconde lecture [1]. Ce fut ensuite Paul de Musset qui revint à la charge. Bref, la pièce fut refusée [2]. Mais la vraie

1. M. Édouard Thierry écrivait, le 12 mai 1866, à d'Alton-Shée :

Monsieur le comte,

Votre droit n'est peut-être pas aussi incontestable que vous le pensez, et je ne suis pas sûr que vous ne l'ayez pas perdu en portant votre pièce au Vaudeville, où elle a été reçue; mais enfin je n'ai pas élevé cette objection, si juste qu'elle soit, et je ne l'élève pas encore. Vous aurez votre seconde lecture, puisque vous persistez à vouloir en tenter l'épreuve. J'aurais mieux aimé qu'il n'en fût pas ainsi, je l'avoue, mais soyez certain que je ne vous ajournerai pas au delà de l'époque des congés. Le comité sera au complet. (*Lettre inédite.*)

Cette seconde lecture, par suite de diverses circonstances, n'eut lieu que le 10 novembre 1866.

2. « Lors de la première lecture, d'Alton-Shée avait obtenu trois boules blanches, trois boules rouges et une noire. M. Édouard Thierry ne lui avait pas caché que la noire était la sienne. A la seconde lecture, tous les membres du comité étaient présents au début de la séance, sauf un, l'administrateur, qui avait été mandé aux Tuileries. » (*Note de d'Alton-Shée.*)

Notons que, dans l'intervalle, que la pièce avait été revue, corrigée et remaniée par Régnier qui s'y intéressait beaucoup. Le 9 août 1866, il écrivait à d'Alton-Shée :

... Serai-je plus heureux que vous sur le 4e acte? C'est sans doute fort douteux; ce qui est certain, c'est que je chercherai, et que nous aurons bien du malheur si nous ne trouvons pas quelque chose qui donne plus d'accent à ce 4e acte. C'est

raison de ce refus doit être cherchée ailleurs que dans les démarches de Paul de Musset et dans l'opposition déclarée de M. Édouard Thierry, — à moins que cette opposition n'ait été toute politique et n'ait servi « la pensée du règne ».

Quelque temps auparavant, d'Alton-Shée rencontrant Nestor Roqueplan sur le boulevard, lui avait demandé ce qu'il en pensait.

— Ce que j'en pense ? c'est que tu ne seras pas joué.

— Et pourquoi cela ?

— Vous autres politiciens, quand vous avez vécu quelques années dans la retraite, vous vous imaginez que tout est oublié.

— J'ai usé du droit de me tromper, mais ma conscience ne me reproche pas une mauvaise action.

— N'est-ce pas toi, qui, en 1840, seul à la Cour des pairs, as condamné à mort le prince Louis ?

— Il est vrai.

— En 1847, n'est-ce pas toi qui as déclaré à la tribune que tu n'étais ni catholique ni chrétien ?

— Parfaitement.

— Et, en 1848, n'est-ce pas toi qui as présidé le comité républicain démocratique ?

— Oui, cent fois oui.

— Et maintenant tu fais du théâtre, et tu as la prétention que tes pièces soient représentées au Théâtre-Français ? Eh bien, je ne suis pas dans le secret des dieux, mais je te le dis tout de même, on ne te jouera pas seulement à Bobino.

Roqueplan était bon prophète. D'Alton-Shée aurait dû savoir que la politique a la mémoire longue, quand elle a intérêt à ne pas oublier.

LÉON SÉCHÉ

la partie molle de l'œuvre ; il ne faut pas qu'elle reste ainsi, puisque les deux comités qui vous ont entendu sont d'accord sur ce point, comme ils s'accordent aussi sur la valeur et l'intérêt des trois premiers actes et du dernier. Encore une fois, j'y rêverai à fond ; je ne vous cache pas que je voudrais trouver dans les entrailles mêmes de votre sujet une belle situation. Si j'y réussis, ce qui est peut-être douteux et assurément difficile, mais non pas impossible, *l'Ivresse* avec ses quatre autres actes si bien menés, si bien réussis, doit obtenir le plus éclatant succès. — Je ne peux vous promettre là-dessus que mes efforts, comptez que je ne les épargnerai pas. (*Lettre inédite.*)

# LES

# COLONIES ALLEMANDES

# AU BRÉSIL

L'immigration allemande du Brésil est de date récente. Les débuts en coïncidèrent avec la déclaration d'indépendance de l'Empire brésilien (1822) : dom Pedro Ier prit l'initiative d'appeler au Brésil des émigrants de race blanche. Tant que les Portugais avaient été les maîtres du pays, ils avaient paru se méfier des étrangers. Apparemment ils avaient conscience de leur faiblesse ; ils se souvenaient qu'aux XVIe et XVIIe siècles leur colonies leur avaient momentanément échappé pour passer aux mains des Espagnols et des Hollandais : les rois de Portugal tauraient voulu peupler leurs colonies de leurs seuls sujets ; Jean V attira au Brésil, vers 1730, quatre mille familles des Açores, et leur fournit, outre le terrain, du bétail et des instruments de culture ; ces Portugais des îles furent les premiers colons des provinces du sud, Santa Catharina et Rio Grande do Sul.

Mais, dans ce vaste pays, ces trop rares colons portugais étaient comme perdus. Ils n'occupaient qu'une mince bande de territoire au bord de l'Océan. Ils l'occupaient en grands propriétaires et employaient dans leurs mines ou sur leurs planta-

tions des travailleurs noirs. Les nègres formaient la majeure partie de la population. Aujourd'hui encore les Brésiliens de race blanche sont le plus petit nombre.

Avec l'empire indépendant, un nouveau système prévalut. Il parut nécessaire à dom Pedro de contrebalancer par une forte immigration de population blanche l'importance numérique de la population noire. La propagande anti-esclavagiste commençait, et il était aisé de prévoir que les nègres, une fois émancipés, ne voudraient pas continuer à travailler la terre : race inactive et mollement jouisseuse, ils se hâteraient de fuir le sol meurtrier et courraient aux grandes villes. Le recrutement des nègres devenait d'ailleurs difficile. L'Angleterre, qui s'était donné mission d'abolir la traite, signait en 1830, avec le Brésil, une convention qui lui donnait, pour quinze ans, le droit de visite sur tous les navires brésiliens.

Il fallait, pour fournir à l'empire les paysans qui lui manquaient, attirer vers l'intérieur des Européens déjà formés au rude labeur des champs et rebelles à l'attrait des villes. Dom Pedro chargea, en 1824, un Allemand, le major Schäffer, de lui recruter en Allemagne les colons désirés. On leur destinait la plus méridionale des provinces brésiliennes, celle dont le climat est le plus supportable à des Européens du Nord, Rio Grande do Sul.

Le major Schäffer, au mieux de ses intérêts personnels, racola tout ce qu'il put trouver ; il emmena pêle-mêle vers le Brésil d'honnêtes cultivateurs, qui avaient cru à ses promesses, et des criminels dont on débarrassa pour lui les prisons prussiennes. Les premières colonies allemandes, fondées à l'aide de ce personnel de hasard, furent établies entre la ville de Porto-Alegre et la mer; c'étaient São Leopoldo, Tres Forquilhas et Torres, qui sont devenues depuis, la première surtout, des centres importants d'exploitation agricole.

A partir de cette époque, quelques bandes de paysans se détachèrent chaque année du cortège innombrable des Allemands qui s'en allaient chercher un asile aux États-Unis. Plus aventureux ou plus ignorants, ils affrontaient un voyage plus long et les risques d'une vie plus rude. Leur nombre y fut toujours très faible; mais les statistiques font entièrement défaut jusqu'en l'année 1855.

Les colonies créées par dom Pedro ayant donné d'heureux résultats, le gouvernement provincial de Rio Grande do Sul résolut, vers le milieu du XIX^e siècle, d'appeler de nouveaux Allemands : ainsi fut fondée, en 1848, la colonie de Santa-Cruz, presque toute allemande, malgré son nom portugais, aujourd'hui la plus riche et la plus peuplée de l'intérieur de l'État. Quelques années plus tard, le Brésil fit enrôler en Allemagne environ 1500 soldats, pour combattre le dictateur argentin Rosas; la guerre finie, la plupart des survivants aimèrent mieux se fixer dans le pays, auprès de leurs compatriotes déjà établis, que de retourner en Europe.

Jusque-là, les Brésiliens conservent la direction de la colonisation. Ce sont leurs agents qui, dès l'Europe, décident les émigrants à prendre le chemin de l'Amérique du Sud; ce sont des fonctionnaires brésiliens qui accompagnent les nouveau-venus dans la forêt vierge, déterminent l'emplacement de la colonie future, indiquent la direction générale de la *picada*, ou chemin central, au bord duquel s'élèveront les petites fermes; ils font la répartition des lots de terrain délimités par à peu près.

En 1849 seulement, des Allemands commencent à organiser l'émigration. Une société privée de colonisation se forme à Hambourg, *Hamburger Kolonisationsverein*. Elle achète au prince de Joinville, beau-frère de dom Pedro, de vastes territoires dans l'État de Santa Catharina, les découpe en lots et les revend en détail aux colons. Un de ses agents, le pharmacien Blumenau, fonde, en 1850, avec seize de ses compatriotes, la colonie qui porte son nom. La petite ville de Blumenau est aujourd'hui le point central d'un grand nombre de *picadas*; la population, — près de 40000 personnes, est presque uniquement allemande. Le *Hamburger Kolonisationsverein* subsiste encore sous le nom de *Hanseatische Kolonisationsgesellschaft*. Son intervention diminue pour les émigrants les risques de l'exil. Depuis le moment où ils quittent l'Allemagne jusqu'à celui où leur champ peut commencer à les nourrir, elle les assiste de ses conseils et de son aide matérielle ; elle leur accorde ensuite de longues facilités de paiement.

Malgré la bienveillance officielle et l'aide des autorités brésiliennes, malgré les efforts intéressés des compagnies de colo-

nisation, le courant de l'émigration allemande ne s'accrut guère. Vingt mille paysans allemands, trente mille au plus, ont pris le chemin du Brésil en ces trente premières années de colonisation (1824-1854).

Jamais un mouvement spontané n'entraîna la masse des émigrants vers ce pays trop lointain, mal connu et dont s'effrayait l'imagination populaire. On savait parmi les paysans d'Allemagne que d'incessantes luttes politiques troublaient l'Amérique du Sud. On y croyait la vie mal assurée. La province de Rio Grande do Sul, vers laquelle se dirigeaient la plupart des Allemands, était la plus turbulente de toutes les provinces brésiliennes. Elle fut de bonne heure, sous l'Empire, un foyer d'agitation républicaine. Beaucoup de ses habitants étaient séparatistes; ils le sont encore, bien que la province soit devenue, sous une constitution républicaine, un État fédéré, dont l'administration est autonome. De 1834 à 1844, la guerre civile dévasta la province. Ce fut la guerre des *farapos*, ou des gueux. Bon gré, mal gré, tous les habitants de la province y furent mêlés; les bûcherons et cultivateurs allemands durent, selon les fortunes de la guerre, soutenir tour à tour les troupes gouvernementales et les bandes révolutionnaires. C'est eux qui payèrent les frais : on leur prit leurs chevaux, leur bétail, leurs récoltes; puis la révolte vaincue, ceux qui avaient prêté assistance, parfois à contre-cœur, aux révoltés, durent abandonner terres et biens pour aller chercher fortune ailleurs.

Les conditions économiques contribuaient à faire des colons les victimes de leur nouvelle patrie. Le système du métayage (*parceria*), presque partout en vigueur, mettait les colons étrangers dans la dépendance des propriétaires brésiliens. Les travailleurs blancs signaient avec les planteurs un véritable contrat de servitude : le logement, la nourriture, l'habillement leur étaient fournis, mais à titre de prêt seulement; les instruments aratoires et les semences leur étaient vendus à crédit. La totalité des récoltes était vendue par le propriétaire. Une partie du gain réalisé était inscrite à l'actif du métayer, qui de la sorte devait pouvoir à la fin, sans bourse délier, par la seule durée de son travail, se libérer de ses dettes, et même gagner un peu d'argent. Mais tant que sa dette n'était pas intégralement acquittée, il lui était défendu de quitter la plantation, sous peine de

poursuites judiciaires. En fait, cette situation se prolongeait presque indéfiniment, et le métayer devenait une sorte d'esclave blanc.

Même les plus favorisés, même ceux qui étaient propriétaires du coin de forêt vierge défriché par leurs mains, se voyaient, en beaucoup de cas, menacés de dépossession. La distribution des lots de terrain avait été faite par les autorités brésiliennes avec la plus grande négligence, par à peu près, sans arpentage. Jamais il n'avait été question d'établir un cadastre. Lorsque les terrains commencèrent à prendre quelque valeur, des contestations se produisirent et les tribunaux furent saisis d'une quantité innombrable de procès de bornage. Il fallut qu'en 1850 une loi spéciale ordonnât une revision et une nouvelle répartition des propriétés.

Le sort des émigrants était encore, vers le milieu du XIX^e siècle, si misérable que le gouvernement prussien prit des mesures pour protéger ses paysans. Le ministre von der Heydt signa en 1859 un édit interdisant en Prusse toute propagande en faveur d'une émigration au Brésil. Cet édit devait demeurer en vigueur jusqu'en 1896. Pendant de longues années, il contraria et retarda l'émigration, même des autres États allemands. Près de vingt mille Allemands avaient débarqué au Brésil entre 1855 et 1862, dans une période de sept années. On n'en signale plus que 3 119 pour les neuf années qui suivent (1863-1872).

Il se produit, à partir de 1873, une légère reprise. De 1873 à 1886, 23 469 Allemands débarquent. La moyenne annuelle est inférieure à 1 700 personnes. Elle décroît d'une façon presque régulière, dans les années qui suivent. Le *Statistische Jahrbuch* de l'Empire allemand note en 1886 2 045 départs pour le Brésil; il n'y en a plus que 355 en 1904. Il est venu moins de 30 000 Allemands au Brésil dans les vingt dernières années. C'était, il n'y a pas longtemps, le chiffre minimum de l'émigration annuelle aux États-Unis.

Il est probable que le nombre des Allemands fixés au Brésil n'atteignit pas cent mille en trois quarts de siècle. Dans le même temps, plus de cinq millions de leurs compatriotes s'établissaient aux États-Unis. Malgré la disproportion des chiffres, la question allemande offre, dans chacun de ces deux pays un intérêt égal. Car, plus étroitement groupés dans un

pays moins capable de leur imposer sa langue et ses mœurs, les émigrants de l'Amérique du Sud ont toujours gardé un caractère plus national, une empreinte plus allemande que leurs frères de l'Amérique du Nord.

Il est impossible de dire avec certitude combien d'Allemands ou de descendants d'Allemands vivent aujourd'hui au Brésil. En l'absence de statistiques sérieuses, tous les chiffres que l'on peut citer demeurent hypothétiques. Les évaluations les plus favorables portent leur nombre à un maximum de 400 000. Le *Handbuch des Deutschtums im Auslande* (1904) donne les chiffres suivants :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Rio Grande do Sul. . . | 200 000 | soit | 22 p. 100 | de la population totale. |
| Santa Catharina. . . . | 100 000 | — | 35 — | |
| Paraná. . . . . | 20 000 | — | 8 — | |
| São Paulo. . . . . | 25 000 | — | 2 — | |
| Rio de Janeiro. . . . . | 20 000 | — | 2 — | |
| Espirito Santo. . . . . | 15 000 | — | 11 — | |
| Minas Geraes. . . . . | 5 000 | — | 0,2 — | |
| Total (avec les autres États fédérés). . . . | 400 000 | soit | 3 p. 100 | |

Ce sont les deux États les plus méridionaux du Brésil, Rio Grande do Sul et Santa Catharina, qui sont les plus « germanisés » : dans ces deux États seulement, se pose la question, souvent agitée par la presse brésilienne, du « péril allemand » : 300 000 Allemands groupés formeraient le noyau d'une sorte de communauté étrangère, jalousement attachée à ses traditions patriotiques, religieuses, linguistiques, et capables de conquérir un jour son indépendance. La presse pangermaniste a souvent prédit la formation, dans le sud du Brésil, d'un État de paysans allemands, semblable aux anciennes républiques boers et plus fortement armé qu'elles pour propager dans un continent nouveau l'influence germanique. Voyons, en examinant la situation matérielle de ces paysans et leurs sentiments à l'égard de l'ancienne et de la nouvelle patrie, ce que cette prophétie peut avoir de légitime.

*
* *

Le paysan, l'ouvrier ou le *Gebildete*, le *cultivé*, déchu, qui s'embarque pour les États-Unis, sait qu'il retrouvera au delà de l'Océan une société, des conditions de vie, un état de civilisation, qui ne sont pas essentiellement différents de ce qu'il quitte. Les occasions de travail se présenteront fréquentes et variées. Il rencontrera toujours une ferme, une usine, un comptoir, où ses aptitudes auront leur emploi. Des sociétés d'assistance, fondées par des compatriotes, faciliteront ses débuts. Il pourra, avec un peu de chance et de ténacité, conquérir en quelques années une position sociale, analogue à celle d'hommes qui étaient en Europe ses maîtres, ses supérieurs, ses employeurs.

Mais celui qui va tenter la fortune au Brésil ne peut pas se forger les mêmes espoirs. Il faut le comparer à ces premiers colons de Pensylvanie, qui, aux environs de l'an 1700, portaient la hache dans la forêt encore vierge, sur les rives du Delaware. Ce qui attend les émigrants au Brésil, c'est la vie rude du défricheur et du pionnier, d'autant plus remplie d'amertume et de déceptions, qu'ils n'ont pas, dans l'exil, la grandeur d'âme ni la résignation sereine des piétistes pensylvaniens. Ce ne sont pas des persécutés religieux; ils ne sont pas venus au Brésil pour y fonder une cité de justice et de piété libre. L'esprit de sacrifice et de martyre leur est complètement étranger. C'est la misère seule qu'ils fuient, en s'expatriant; ils n'ont qu'un souci pressant, celui de la vie matérielle.

L'occasion m'a été donnée, en 1904, de suivre, à travers une partie de Rio Grande, l'itinéraire habituel de ces exilés. Un même sort attend tous ceux qui n'ont point là-bas de parents ou d'amis pour les accueillir et les aider : le gouvernement ou une compagnie de colonisation les reçoit à l'arrivée et les dirige par groupes vers les régions les moins peuplées de l'État.

Leur première étape est la petite ville de São Pedro do Rio Grande do Sul. Cet État de Rio Grande, vaste comme les trois quarts de la France, n'a pas, sur ses six cents kilomètres de côtes, d'autre port que cette bourgade située à douze ou quinze

kilomètres à l'intérieur des terres, au bord des eaux mortes de la gigantesque lagune dos Patos. Un canal naturel, le Rio Grande, unit la lagune à la mer. Mais une barre mobile et sournoise en rend l'accès difficile. Les navires sont souvent forcés d'attendre plusieurs jours, en pleine mer, un moment favorable pour la franchir. Et les étrangers apprennent ici, dès le seuil de ce pays qui va devenir le leur, à connaître l'un des maux dont ils auront bientôt le plus à souffrir : l'insuffisance et le mauvais état des voies de communication.

Sur les bâtiments qui bordent le quai de São Pedro, les émigrants peuvent lire des noms allemands peints en grandes lettres noires. Ce sont des Allemands qui sont ici les maîtres du trafic, qui reçoivent à l'arrivée les blés de l'Argentine, qui exportent vers le nord du Brésil la viande séchée et la graisse de porc, vers l'Europe les cornes et les peaux de bœufs. Dans leurs magasins s'entassent tous les objets domestiques et les articles de luxe que ne fabriquent point les pays de l'Amérique du Sud et que l'on importe d'Europe, d'Allemagne surtout. Mais ces Allemands de l'aristocratie marchande ne sont qu'un petit nombre; ce sont pour la plupart de petits capitalistes, restés sujets de l'Empire allemand, et dont l'exil n'est que momentané, ou bien les descendants de rares familles d'émigrants qui ont pu, au cours des années, amasser un peu d'argent liquide. Il n'y a pas d'hommes nouveaux parmi eux. Ici, la constitution d'une fortune n'est que rarement, comme aux État-Unis, l'œuvre d'un individu isolé. Il y faut la collaboration de plusieurs générations.

Malgré la présence de cette petite colonie d'Allemands riches, São Pedro do Rio Grande do Sul est une ville toute brésilienne, aux rues sales, mal pavées de galets ronds, aux boutiques puantes et noires, aux maisons étroites, trop parées d'ornements en plâtre peint, et dont les façades multicolores s'écaillent lamentablement. Des femmes négligées flânent aux balcons ornés de statuettes manchottes. Des soldats nègres, en uniformes très rouges, montent indolemment la garde à la porte des bâtiments officiels. Dans les ruelles écartées, des négresses, femelles lourdes et grasses, accroupies au seuil d'intérieurs sordides, bavardent ou somnolent. La vie est lente et molle. Les émigrants italiens se sentent à peine dépaysés au milieu de

ce laisser-aller méridional. Mais les Allemands souvent, dès ce premier contact avec le monde brésilien, conçoivent contre leur nouvelle patrie une prévention hâtive et tenace.

Pelotas, centre des abattoirs et des entrepôts de viande séchée, Porto-Alegre, capitale de l'État, situées l'une et l'autre sur l'immense lagune dos Patos, sont des villes plus animées sans doute que São Pedro do Rio Grande, mais d'un caractère semblable. Les maisons petites et bariolées y sont encore construites selon le type importé par les premiers colons portugais. On ne voit pas, sauf en quelques rues neuves de Porto-Alegre, que les Allemands en aient beaucoup modifié l'architecture traditionnelle. Ils y sont d'ailleurs assez peu nombreux. Ils forment tout au plus un dixième de la population de Porto-Alegre, qui compte 80 000 habitants. Une partie du petit commerce de détail est entre leurs mains. Mais ces Allemands des villes ne sont presque en aucun cas des émigrants de la première génération.

Pour le nouveau venu, Porto-Alegre n'est encore qu'une étape. Il reçoit là l'indication de la colonie où il doit maintenant se rendre. Plusieurs journées pénibles l'en séparent. Le gouvernement de Rio Grande do Sul cherche aujourd'hui à peupler les régions les plus lointaines de l'État; il envoie vers la partie voisine de l'Argentine et du haut Uruguay tous les émigrants qui lui demandent des terres et du travail. Il leur faut donc s'enfoncer dans l'intérieur, gagner la limite extrême des cultures, et là, reprenant le travail où les colons plus anciens l'ont laissé, conquérir péniblement sur une nature presque tropicale, un terrain dont ils ne sont pas même assurés de devenir les propriétaires.

Toutes les colonies ou presque toutes sont situées dans la montagne. L'État de Rio Grande do Sul est assez nettement partagé en deux régions géographiques de caractère opposé : deux fleuves, le Jacuhy et l'Ibicuhy, dont les vallées opposées se prolongent de l'océan Atlantique au fleuve Uruguay suivant une direction parallèle à l'équateur, marquent la limite de la région montagneuse et de la *campanha*. La rive septentrionale est boisée par les derniers contreforts de la Serra Geral ; au sud, commence l'étendue plate des pâturages qui s'étendent, à travers l'Uruguay et l'Argentine, jusqu'en Patagonie.

C'est dans la *companha* que vivent plus volontiers les habitants brésiliens de la province. Ils y mènent une vie indolente et, par crises, frénétiquement déréglée. Gardiens des troupeaux de bœufs, qui paissent l'immense plaine, presque toujours à cheval, pittoresques et sales, ils errent sous le poncho et le large feutre, le sabre pendant à la selle, le revolver à la ceinture. Un plat de haricots noirs, quelques longues cigarettes roulées dans des feuilles sèches de maïs, et d'innombrables calebasses de *mate* suffisent à leur consommation journalière. Admirables éleveurs, jamais le désir d'un plus grand confort ne pourrait les décider à renoncer à leur vie vagabonde, à s'attacher à quelques mottes de terre et à les cultiver.

Les environs immédiats de Porto-Alegre font encore partie de cette *campanha* rase et sèche, dont l'herbe jaunâtre ressemble au rude pelage des bœufs et des chevaux que l'on y laisse en troupes innombrables. Le sol appartient à de grands propriétaires brésiliens. Des bois touffus et rongés de plantes parasites coupent par intervalles la plaine; des monticules semblables aux tombeaux annamites ou chinois, et qui sont des fourmilières, la bossèlent. C'est un beau terrain de chasse, mais l'on n'y voit point de cultures. Quelquefois, au bord du chemin, un charnier : des ossements pourrissent au soleil, dans le terrain vaseux, détrempé de sang noir, où fouissent et pataugent lourdement des porcs voraces, où s'abattent par bandes sombres de grands oiseaux de proie. C'est un abattoir en plein air, foyer de puanteur et d'infection; on massacre là, par centaines, à des époques fixes, les bœufs du *campo*, on les dépouille, et l'on fait sécher au soleil leur chair, qui devient le *xarque*, viande racornie, dont toute la population rurale du Brésil fait sa nourriture habituelle.

La partie montagneuse de Rio Grande, la *serra*, était à peu près complètement délaissée lorsqu'arrivèrent les premiers émigrants allemands. Pourtant c'est la région la plus riche et la plus fertile de l'État : sur ces hauts plateaux vallonnés et boisés, les Jésuites avaient autrefois fondé leurs florissantes missions. Ils avaient alors, avec l'aide des Indiens catéchisés et enrégimentés, transformé de vastes étendues de forêt vierge. La forêt a reconquis leurs champs abandonnés. Mais on peut voir, aujourd'hui encore, à la limite nord-ouest de l'État, les

restes écroulés de leurs constructions massives et de leurs églises. Là est le véritable terrain de colonisation; les étrangers s'y sont portés comme d'instinct. A une quarantaine de kilomètres au nord de Porto-Alegre, São Leopoldo, première en date des colonies allemandes, est située au pied même de la montagne. C'est aujourd'hui un gros bourg agricole florissant, enclos de champs de manioc, de maïs, de canne à sucre. Au delà s'élèvent des collines à tête ronde, en forme de *kopje*. Les villages ont des noms significatifs : Novo Hamburgo, Hamburgerberg. Des enfants au teint laiteux, aux cheveux clairs, trottent, jambes nues, sur les chemins de sable et saluent d'un *guten Tag* nettement accentué.

Plus loin, c'est l'*Urwald*, la forêt vierge. Les colons continuent à désigner de ce nom la contrée que leurs grands-parents et leurs pères ont défrichée, percée de chemins, peuplée de petites fermes et de villages. Ce qui reste de forêt, c'est la libre, sauvage, primitive poussée des arbres qu'aucune main d'homme n'a plantés sur ce sol. Mais l'*Urwald* est aujourd'hui éventré, élagué, endigué, domestiqué. Il a cessé d'être un bloc. Il enserre de fertiles cultures. Les Indiens s'en sont retirés; ils vivent aujourd'hui aux confins de l'État de Rio Grande et de l'Argentine; ils sont d'ailleurs décimés, et ont cessé depuis longtemps de se montrer hostiles aux envahisseurs. Les bêtes sauvages aussi ont disparu : tigres, pumas, panthères, chats-tigres ont fui vers l'intérieur. Les singes seuls sont restés, bandes malfaisantes et peureuses, dont on entend le soir le hurlement triste s'enfler, monter et s'éteindre comme un souffle de rafale à travers la forêt.

*
* *

On ne circule dans ce pays qu'à dos de cheval ou de mulet. Des enfants de six ans grimpent à trois sur la même monture, pour se rendre à l'école. Les adultes nouveau-venus, Italiens, Allemands ou Portugais, apprennent vite à se tenir en selle et à y demeurer des journées entières. Les femmes ont leur mule pour aller le dimanche à la messe. Les étrangers prennent

le goût des longues chevauchées et s'équipent à la mode du pays; les jeunes Allemands des familles aisées ont, comme les Brésiliens de vieille souche, des ornements d'argent massif à leurs selles, des cravaches à pommeau d'argent, des éperons d'argent.

Les chemins deviennent détestables, dès que l'on pénètre dans la *serra*. Ce ne sont que des passages frayés par le caprice du premier voyageur, caillouteux sur les pentes, ensablés dans les bas-fonds, et qui vont généralement au plus court, sans souci des plis du terrain. Après les pluies, qui durent souvent trois et quatre jours sans interruption, l'eau s'étale en longues mares qui dissimulent des fondrières où le cheval enfonce. Des rivières barrent la route : il n'y a de ponts nulle part; on laisse alors aux bêtes la bride sur le cou, et d'elles-mêmes elles cherchent et trouvent l'endroit guéable. Aux périodes de mauvais temps, les torrents ont des crues subites de plusieurs mètres; les communications sont alors interrompues entre les *picadas*; certains colons demeurent isolés de leur voisinage pendant quinze jours et davantage.

C'est par ces chemins que les émigrants nouveau-venus sont forcés de gagner la colonie qu'on leur a désignée. Ce pénible voyage dure parfois plus d'une semaine; ils l'accomplissent par bandes, sous la conduite d'un fonctionnaire brésilien. Une ligne de chemin de fer, qui coupe le pays, peut les mener à moitié chemin; mais plusieurs journées de marche à travers la forêt sont toujours nécessaires pour atteindre le but dernier.

Lorsque le voyage est terminé, un dur labeur commence. Il faut que le colon s'installe lui-même sur le lot de forêt qui lui est attribué, et dont l'étendue est en général de 25 à 50 hectares. La forêt vierge lui livre les choses les plus nécessaires à sa pauvre existence : le bois de son feu, le poisson et le gibier; le terrain des clairières produit avec une luxuriance tropicale les haricots noirs, les pommes de terre, le maïs. Mais la besogne de défrichement est pénible. C'est presque la vie primitive de l'humanité qui recommence pour ces colons de la *serra*. Ils abattent les arbres, coupent les lianes, rasent les buissons et tressent de branchages entrelacés leur premier abri. Pour ce travail, quelques outils à main, haches, serpes,

scies, leur sont fournis par le directeur brésilien de la colonie. La plupart d'entre eux sont étrangers à ce métier de bûcheron et ne s'en tirent qu'avec peine. Le sol une fois défriché, il faut le retourner à la bêche et à la houe. L'emploi de la charrue est rendu impossible par les racines des arbres que le colon coupe au ras de terre, mais qu'il ne peut arracher avec les outils dont il dispose ; il les laisse lentement pourrir, et sème entre les souches. Lorsqu'une scierie se trouve par chance aux environs, il y traîne les troncs abattus pour les faire débiter en planches : tandis que croît la première récolte de pommes de terre et la première moisson de maïs, il trouve enfin le loisir de construire, tant bien que mal, sa maison.

Mais une dette lourde pèse dès le début sur lui, car il lui faut rembourser à l'État ou à la compagnie de colonisation le lot qui lui a été concédé. Dans un prospectus destiné à la propagande, et dont les indications ne sont certainement pas pessimistes, le docteur Hermann Meyer, directeur d'une société de colonisation et concessionnaire de vastes territoires dans Rio Grande do Sul, compte qu'un minimum de 2 500 marks est nécessaire à l'émigrant pour payer son voyage et ses frais de premier établissement : il est presque sans exemple qu'un émigrant paysan dispose d'une somme aussi forte ; le plus souvent une compagnie de colonisation lui avance jusqu'aux frais de voyage.

Tous ceux qui ont connu la dureté de ces débuts n'en parlent qu'avec amertume. Quelques-uns se désespèrent d'avoir ainsi troqué leur vie de pauvreté pour une vie de misère et repartent. Ils passent en Argentine, où, dans les grandes agglomérations urbaines, il leur est plus facile de gagner leur vie par des travaux plus semblables à ceux de la mère-patrie. Mais ces découragés sont surtout des Italiens. Les Allemands acceptent cette vie rude avec plus de patience ou de passivité.

*
* *

Leur patience finit par avoir raison de la misère. Sauf des cas exceptionnels, la situation matérielle des émigrés s'améliore toujours au bout de quelques années. Les champs et la forêt

fournissent en abondance de quoi subvenir aux besoins immédiats. Les familles nombreuses se tirent d'affaire plus vite que les autres, parce que plus de bras sont occupés à remuer la terre. Les colons les plus pauvres se procurent, au prix de quelques sacs de maïs, de la volaille, puis quelques porcs, parfois même une tête ou deux de gros bétail. La luxuriante nature nourrit largement bêtes et gens, et les colons ont à tout le moins l'assurance de ne jamais mourir de faim.

A la seconde génération, de petites fortunes immobilières commencent à se constituer. Le signe de l'aisance, et la partie la plus importante du capital, est la maison même que la famille habite. Ce sont des constructions un peu massives, de pierre ou de briques, entourées d'une demi-douzaine de bâtiments en bois, granges, écurie, étable, porcherie, et d'un vaste enclos où paissent les vaches et les chevaux. L'intérieur de ces demeures est d'une extrême simplicité. Il n'est pas rare pourtant d'y trouver une « belle chambre », une pièce réservée aux réceptions ; les murs blanchis à la chaux s'ornent d'images pieuses et quelquefois de portraits de la dynastie allemande. Sur les meubles frustes et massifs sont étalées des tapisseries enfantines ou des nappes brodées de maximes rimées. On a essayé de donner à ce coin de la maison un air d'élégance et de confort ; il arrive que l'on y trouve un fauteuil à bascule.

Les paysans propriétaires de ces maisons se plaignent pourtant de ne pas pouvoir s'enrichir. Ce n'est pas assez de bien vivre ; il faudrait pouvoir amasser un peu d'argent. Le fermier n'a pas toujours l'occasion de vendre les produits de sa terre. Les champs fournissent plus de maïs, de manioc, de pommes de terre et de haricots noirs qu'il n'en faut pour lui et les siens. Il élève son bétail presque sans frais, puisqu'il y a tout autour de sa ferme des pâturages naturels. Il mange de la viande presque tous les jours, et cela est un luxe dont n'oseraient jamais rêver les pauvres paysans du Mecklembourg et de la Poméranie.

Les fruits abondent ; les oranges sont chose de si peu de prix qu'on les donne communément aux pourceaux. Mais les colons se lamentent presque d'être forcés de vivre si largement, d'en être réduits à consommer sur place le produit de leurs récoltes. Ce bien-être au jour le jour, sans économies,

sans garanties pour l'avenir, leur fait encore l'effet d'une demi-misère.

Rio Grande do Sul pourrait être, et deviendra sans doute, un marché d'exportation. Déjà il expédie en grande quantité vers le nord du Brésil de la graisse de porc; la production du maïs y est importante et pourrait être centuplée; la vigne, le tabac, la canne à sucre donnent de bons résultats; les forêts fournissent des bois rares et précieux; il y a même, dans l'intérieur du pays, quelques gisements de charbon, et des traces d'or. Mais toutes ces richesses demeurent inexploitées, parce que les moyens de communication et de transport sont insuffisants ou même nuls.

Quelques lignes de chemins de fer ont été établies dans la partie basse de l'État. Elles commencent à peine à pénétrer dans la *serra*, et la plupart des colonies se trouvent à plusieurs jours de voyage des gares ou des stations fluviales : sans routes carrossables, sur d'étroits chemins, sablonneux en temps sec, affreusement boueux quand il pleut, on est contraint de transporter les marchandises à dos de bêtes : on pose sur chacune un grand bissac de peau rempli de graisse ou de farine de manioc; on attache en une longue file quinze ou vingt mules; un homme à cheval prend la tête, et le cortège s'en va lentement à travers les *picadas*, pendant quatre, cinq, six jours, au soleil, à la pluie.

Le vin ne résiste pas aux secousses d'un tel voyage; le lait encore moins. Le fret absorbe d'ailleurs tout le bénéfice : à trois jours au nord de Porto-Alegre, le sac de maïs valait en 1904 deux milreis; mais il fallait compter deux milreis et demi pour le transporter jusqu'à la ville.

Le gouvernement de l'État semble peu pressé de construire de nouveaux chemins ou de nouvelles voies ferrées. Il est depuis longtemps question de rejoindre Porto-Alegre à la mer voisine par un chemin de fer. La petite ville de Torres deviendrait alors le port septentrional de l'État. Cette ligne nouvelle éviterait aux voyageurs le détour long et coûteux par la lagune dos Patos et São Pedro do Rio Grande. Elle sera créée tôt ou tard; sur son tracé se trouvent des colonies florissantes qui ont besoin d'un débouché. Mais on ne sait quelle indolence brésilienne en retarde l'exécution.

Toutefois les dirigeants brésiliens ne sont pas seuls responsables de la pauvreté des colons. Les colons eux-mêmes sont en général gens de peu d'initiative. Les Allemands n'ont rien changé aux méthodes de culture qu'ils tiennent de leurs grands-parents; ils sèment le maïs, le manioc, les pommes de terre et les haricots noirs selon la coutume ancienne du pays, et se refusent aux innovations. Quelques essais ont pourtant prouvé que le tabac, la canne à sucre, le coton, le riz donnent encore d'excellents résultats à cette latitude. Néanmoins l'État en est réduit à importer en quantités considérables chacun de ces produits. Rio Grande do Sul a été autrefois le grenier à blé du Brésil; il fait venir aujourd'hui de l'Argentine les céréales et la farine.

Les transactions commerciales se font encore d'une façon primitive. Les paysans se contentent presque partout d'échanger leurs denrées pour des produits manufacturés. Les intermédiaires nécessaires sont les tenanciers des *vendas*. Il y a dans chaque colonie une ou plusieurs de ces *vendas*, qui sont à la fois des auberges, des entrepôts de marchandises et même des sortes de banques locales. Le *vendeiro* est un gaillard actif, entreprenant, et à qui sa connaissance du portugais confère un avantage sur ses compatriotes. Il reçoit en dépôt le produit des récoltes, dont les paysans se désintéressent alors entièrement. Il se charge de les revendre au loin ou de les placer à crédit; presque chaque fermier a chez lui un compte ouvert : on lui laisse le soin de faire fructifier les capitaux; c'est de lui que dépend la prospérité financière d'un assez grand nombre de familles paysannes; une faillite de *vendeiro* a pour conséquence la ruine de tout un canton.

La difficulté des transports, l'indifférence des paysans, l'accumulation des intermédiaires sont autant d'obstacles au développement économique du pays. Mais s'il n'y a de vraie richesse nulle part, il y a du bien-être partout. Les émigrants, quand ils sont parvenus à vaincre la dure gêne du début, réalisent en somme sur ce coin de terre l'idéal simple de toute leur vie : un toit, un champ à eux, et la nourriture de chaque jour assurée. Leur première patrie ne leur en offrait pas tant. L'égoïste satisfaction de vivre en petits propriétaires étouffe en eux les regrets de l'exil.

*
* *

On donne le nom de *Deutsch-Brasilien* à l'ensemble des colonies allemandes du sud du Brésil. Cette Allemagne d'outre-mer n'est pas une contrée dont les limites soient aisées à fixer. Les colonies allemandes sont séparées les unes des autres par de vastes étendues de terres encore vierges, ou par d'autres colonies d'une nationalité différente.

Toutefois, on peut, dans Rio Grande, parcourir un espace de plus de deux cents kilomètres sans presque sortir du territoire de langue allemande. Une chaîne de colonies allemandes relie São Leopoldo, qui est situé au nord de Porto-Alegre, à Santa-Cruz qui se trouve au centre de l'État. J'ai voyagé dans cette région plusieurs journées de suite, sans entendre parler que l'allemand. En aucun pays du monde, on ne rencontrerait un groupement d'émigrants allemands d'égale importance, aussi cohérent et aussi pur de tout mélange. Sur ces hauts plateaux du Brésil, les Allemands sont, du moins provisoirement, protégés par leur isolement contre tout péril d'absorption ou d'assimilation. Le milieu brésilien n'est pas capable de provoquer le curieux phénomène de dénaturalisation allemande que l'on observe si fréquemment aux États-Unis.

Il n'y a presque pas de villes dans ce Brésil méridional. On ne trouve, à l'intérieur, que des villages très distants les uns des autres, tout au plus de gros bourgs, où se tiennent les marchés. Santa Catharina et Rio Grande do Sul ne sont encore et ne seront longtemps que des États agricoles et paysans.

Il est naturel que les colons allemands aient gardé non seulement leur langue, mais encore bon nombre de leurs coutumes. En particulier, ils se sont empressés de fonder une quantité innombrable de sociétés, *Vereine*. Les distractions en commun et les réunions du dimanche sont des habitudes auxquelles les Allemands restent partout attachés obstinément ; c'est presque la seule coutume qu'ils n'aient pas abandonnée aux États-Unis. Les *Vereine* pullulent dans l'*Urwald*. L'éloignement des fermes ou des villages n'est pas un obstacle : les colons sellent, le dimanche matin, leur cheval, et font un

voyage de plusieurs heures pour gagner la *venda* où l'on s'assemble. Les jeux de boule, le tir, la gymnastique, les chants en chœur occupent leurs après-dîners. La bière seule leur manque; ils la remplacent par le *mate* et aussi par la *cachaça*, mauvaise eau-de-vie de canne à sucre. Les sociétés les plus nombreuses ont pour unique objet l'amusement. Mais il s'en rencontre aussi d'un caractère plus sérieux, sociétés de secours mutuels, unions agricoles, ou *Bildungsvereine* qui se proposent la fondation de petites bibliothèques de prêts, pour répandre l'instruction.

Les distinctions de la mère-patrie ne sont pas complètement abolies; les émigrés originaires d'une même province se recherchent et se groupent étroitement. Parmi les Allemands de là-bas, deux catégories ne se mêlent guère : les Poméraniens et les Rhénans. En passant d'une *picada* à l'autre, on entend le dialecte changer, et le bas-allemand remplacer le patois du Hunsrück.

L'aspect des maisons et des intérieurs marque le passage du territoire proprement brésilien au territoire de langue allemande. Un goût plus grand de l'ordre, de la propreté, de l'intimité se révèle dans les détails de construction, d'arrangement, et dans les essais d'embellissement de la demeure malgré tout, humble et fruste. Les Allemands ont instinctivement essayé de façonner ce pays sur le modèle du leur; ils y ont, dans une certaine mesure, réussi. Leurs colonies de la *serra* évoquent quelquefois l'image de certaines parties de la Forêt Noire. Les têtes rondes des collines, qui atteignent à peine 1 000 mètres de hauteur, sont couvertes encore de bois sombres et vivaces, tandis que les cultures et les pâturages s'allongent sur les pentes et empiètent lentement d'année en année sur la forêt; le fond des vallées est strié de plantations régulières, au milieu desquelles on aperçoit quelques fermes isolées, parfois une agglomération de quelques maisons autour d'un petit clocher de bois; paysages harmonieux, modérés; contrée tout européenne, où l'on se sent chez soi presque sans effort.

Le paysage pourtant manque de vastes horizons et lasse par son uniformité. Un voyage à travers les colonies ne comporte guère d'imprévu. Pendant de longues heures, au trot mono-

tone des chevaux, on suit les chemins étroits de la forêt, dans une ombre humide et chaude. Les rencontres sont rares; on croise parfois un commis-voyageur qui voyage à cheval de *venda* en *venda*, ou un attelage de mules conduit par un nègre, que l'on entend jurer et sacrer en allemand, parce qu'ayant toujours vécu dans cette partie de la *serra*, il ne connaît pas d'autre langue. Lorsqu'on descend des hauteurs vers les vallées, des clairières s'ouvrent; du manioc ou du maïs y pousse entre les troncs d'arbres calcinés. Ce sont enfin de vastes étendues découvertes, prairies où le bétail paît dans des enclos, champs cultivés comme un jardin, fermes entourées de palmiers, d'orangers, de bananiers. Et de nouveau l'on rentre dans la forêt pour retrouver dans la vallée voisine une colonie semblable à la première.

Vers le soir, on s'arrête à quelque *venda*. Au bruit du cheval, le patron s'en vient lentement sur le seuil. Il vous tend sa large main, vous fait asseoir sur un banc, et familièrement vous interroge : « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous? Quelles affaires avez-vous en ce pays? » On répond lentement, en prenant son temps, à la façon paysanne. On s'informe à son tour : si la récolte a été bonne, et quel est le prix du maïs? on parle des routes, et des améliorations que tout le monde dit nécessaires et que personne n'entreprend.

Ces préliminaires terminés, le patron vous dit avec calme : « Dessellez votre cheval; mettez le harnais ici; vous trouverez l'écurie là-bas. » Et l'on desselle son cheval; on le mène vers l'écurie; on lui donne soi-même le maïs et le foin. Puis on reprend la lente causerie, dans la grande salle sombre de la *venda*, tandis que la nuit froide tombe sur les campagnes désertes, sur la forêt, dans l'angoissante plénitude de silence.

« Venez dîner », dit le patron; et il vous fait asseoir à la table où viennent s'asseoir sa femme et ses dix ou douze enfants. On sert à la fois les haricots noirs, le riz et la farine de manioc, qui, mélangés, forment la nourriture habituelle des gens du pays, un rôti de bœuf ou de porc, des œufs au jambon, un ou deux poulets, et de larges plats de pommes de terre; pour dessert, des confitures de goyave, du miel sauvage, et une tasse de café. Chacun se sert à son goût et mélange tous les mets dans son assiette. Le service est sommaire, mais le repas tou-

jours substantiel et bon, et la bande des enfants attablés a de belles joues luisantes et rondes.

Après le dîner, il faut prendre le *mate* avec le patron. Cette coutume indigène a été adoptée par tous les étrangers. Le *vendeiro* verse dans sa petite calebasse la poudre noire de *mate* et l'eau bouillante ; il hume le premier l'amère boisson, à l'aide d'un tuyau d'argent semblable à une pipe chinoise; puis il l'offre à ses hôtes, et l'on cause, tandis que le tuyau circule de bouche en bouche. Le journal souvent n'arrive qu'une fois par semaine dans les *vendas* éloignées; chaque voyageur nouveau est comme un messager du monde extérieur; on l'interroge jusqu'à ce qu'il ait épuisé sa provision de nouvelles.

De jour en jour, la même vie reprend : mêmes paysages, mêmes chemins, mêmes *vendas*, mêmes entretiens. Et l'on pourrait commencer à croire que tout le pays n'est peuplé que d'Allemands, si brusquement, sans raison apparente, le langage des habitants ne venait à changer. L'italien remplace l'allemand. C'est que l'on vient de pénétrer dans les colonies italiennes qui ne sont ni moins étendues, ni moins peuplées, ni moins bien cultivées que les colonies allemandes.

ERNEST TONNELAT

*(A suivre.)*

*L'administrateur-Gérant* : H. CASSARD.

# DE CHALONS VERS SEDAN

## I

### LA CONFÉRENCE DU 17 AOÛT

Les défaites simultanées du 6 août avaient déterminé la séparation de l'armée du Rhin en deux masses. Au lendemain de la bataille de Forbach, les corps d'armée de Lorraine s'étaient repliés sur Metz où le maréchal Bazaine en avait pris le commandement suprême. De Frœschwiller, le maréchal Mac-Mahon à la tête des débris du 1er corps, de la division Conseil Dumesnil du 7e corps et de la division de cuirassiers Bonnemains, avait battu en retraite, par Saverne, Lunéville et Neufchâteau, sur le camp de Châlons. Il devait être rejoint en ce point par le général de Failly qui, entraîné sans avoir combattu dans le mouvement rétrograde de toute l'armée, avait dirigé les troupes du 5e corps de Bitche sur Charmes et Mirecourt. Le 7e corps, appartenant aussi à l'armée d'Alsace, et qui était établi à Belfort dès le début des hostilités, avait reçu le 16 août du Ministre de la guerre l'ordre télégraphique de se rendre au camp de Châlons par voie ferrée. Un nouveau corps s'y constituait, le 12e, dont le commandement avait été donné au général Trochu[1]. Enfin, sous les baraquements, étaient rassemblés les dix-huit bataillons de mobiles de la Seine. Leurs

1. Décret du 12 août, *Journal officiel* du 13 août.

dispositions étaient très équivoques et, à plusieurs reprises, ils avaient donné des marques d'indiscipline [1]. L'ensemble de ces forces devait former une nouvelle armée dite de Châlons sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon. Quel en serait l'emploi?

Dans la matinée du 16 août, l'Empereur avait quitté le maréchal Bazaine à Gravelotte en lui recommandant de ne pas compromettre l'armée de Metz, car l'intervention de l'Autriche était encore possible [2]. Accompagné du Prince impérial et du prince Napoléon, et escorté par la brigade de chasseurs d'Afrique du général Margueritte, il avait gagné Verdun et de là Mourmelon.

Le 17 août, de grand matin, le souverain réunit en conférence au quartier impérial le prince Napoléon, le général Berthaut, commandant les mobiles de la Seine, le général Trochu et le général Schmitz, chef d'état-major général du 12e corps. Le maréchal de Mac-Mahon, qui venait d'arriver au camp, fut également convoqué et arriva quelque temps après l'ouverture de la séance [3].

On ignorait encore à ce moment les événements qui, la veille, s'étaient produits à Mars-la-Tour. L'Empereur savait seulement que le maréchal Bazaine se trouvait en présence des armées du général de Steinmetz et du prince Frédéric-Charles, mais il supposait que le maréchal avait continué sa marche sur Verdun, commencée le 16 août. Par contre, on avait signalé la présence à Nancy, le 15 août, d'une forte masse ennemie, puis le lendemain le passage, à Bayon et à Charmes, de colonnes importantes appartenant, comme la précédente, à l'armée du Prince royal qui était évaluée à 180 000 hommes. Déjà ses coureurs avaient été signalés à Commercy ; un détachement de 5 000 hommes, comprenant les trois armes, avait atteint Saint-Mihiel [4].

L'Empereur prit la parole le premier en demandant au général Berthaut son avis sur le camp de Châlons et sur la garde mobile. La réponse fut nette : le camp était un terrain

1. *Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, Dépositions du maréchal Canrobert, IV, 272 ; du général Schmitz, II, 277.

2. Renseignement verbal donné par M. le général B., témoin de l'entretien.

3. *Enquête*, I, 128 ; Discours du général Trochu du 13 juin 1871 à l'Assemblée nationale ; maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.

4. Bulletin de renseignements des 14, 15, 16 août (Archives de la Guerre).

« d'études, de manœuvres », mais il n'offrait « aucune position défensive » ; on y était à la merci d'un coup de main [1]. S'expliquant ensuite sur la garde mobile, le général Berthaut fit ressortir qu'elle manquait d'instruction, et que son armement était incomplet. Il ne fallait pas songer à l'employer à des opérations en rase campagne ; mais, convenablement exercée, elle pourrait rendre d'utiles services derrière des remparts. Il proposa en conséquence de l'envoyer tenir garnison dans les places du Nord [2]. L'Empereur se rangea à cet avis, déclarant toutefois qu'il valait mieux ramener la garde mobile à Paris « où elle pourrait défendre ses foyers [3] ».

Puis le débat s'élargit. Le général Schmitz, qui avait été officier d'ordonnance de l'Empereur, aborda des questions plus graves : « Je crois, dit-il, qu'il faut dire toute la vérité à Votre Majesté. Nous sommes dans une situation déplorable ; il y a à Metz une armée dont nous ne connaissons pas le sort, mais qui pourra toujours opérer sa retraite par le Nord. » Montrant ensuite en quelques mots les faiblesses des troupes de l'armée de Châlons, il ajouta : « Je crois devoir assurer à l'Empereur qu'à cette date, 17 août, le salut, selon moi, est dans Paris que je viens de traverser. On prétend que vous n'avez pas employé le général Trochu parce qu'on lui attribuait des sentiments d'opposition [4] ; eh bien ! Sire, il faut rentrer à Paris dont le général Trochu serait nommé gouverneur. La situation que vous vous faites ne peut durer ; vous n'êtes pas sur votre trône [5]. — Oui, j'ai l'air d'avoir abdiqué », répondit l'Empereur.

Le prince Napoléon exprima à son tour ses craintes d'une révolution ou d'un mouvement à Paris et affirma que le général Trochu, par ses antécédents et par les avertissements qu'il avait

1. *L'Empire et la Défense de Paris devant le Jury de la Seine* (1872), Déposition du général Berthaut, 133 ; Réponse du général Trochu, 414.

2. *Ibid.*, Dépositions du général Berthaut, 133 ; du général Schmitz, 141.

3. *Ibid.* ; *Œuvres posthumes de Napoléon III, le Livre de l'Empereur*, 106.

4. Le général Trochu était l'un des plus anciens généraux de division de l'armée.

5. *L'Empire et la Défense de Paris*, 142. Le général Schmitz n'avait pas voulu dire toute sa pensée, qui était celle-ci, de son propre aveu : « Trochu vous couvrira de sa popularité auprès des Parisiens. » (*Ibid.*).

donnés [1], était le seul homme qui fût en état de s'y opposer [2]. Cette opinion parut surprendre l'Empereur. « Sire, ajouta le prince avec une certaine véhémence, vous avez naguère abdiqué le gouvernement à Paris, vous venez d'abdiquer le commandement à Metz ; à moins de passer en Belgique, vous n'êtes plus rien. Il faut que vous rentriez à Paris, quel qu'en soit le péril, et que, d'une main sûre, vous repreniez le gouvernement. Si nous devons tomber, du moins tombons comme des hommes [3]. »

L'Empereur, qui se défiait du loyalisme du général Trochu, ne répondit pas immédiatement. Prenant à part le maréchal de Mac-Mahon, il lui demanda son avis. Le duc de Magenta affirma que Trochu « était un homme de cœur, un homme d'honneur, et que l'Empereur pouvait avoir confiance en lui [4] ».

Le souverain pressentit alors Trochu au sujet de cette nomination : « Sire, répondit le général, dans la situation pleine de périls où est le pays, une révolution le précipiterait dans l'abîme. Tout ce qui pourra être fait pour éviter une révolution, je le ferai. Vous me demandez d'aller à Paris, de vous y annoncer, de prendre le commandement en chef, je ferai tout cela ; mais il est bien entendu que l'armée du maréchal Mac-Mahon va devenir l'armée de secours de Paris, car nous allons à un siège [5]. »

L'Empereur acquiesça ainsi que le maréchal de Mac-Mahon. Les résultats de la conférence, close à onze heures et demie, furent en somme : la nomination du général Trochu comme gouverneur de Paris où il devait se rendre immédiatement ; celle du maréchal de Mac-Mahon comme commandant en chef de l'armée de Châlons ; celle du maréchal Bazaine comme généralissime ; la décision de ramener sous les murs de Paris toutes les troupes réunies ou appelées au camp ; la résolution du souverain de revenir dans la capitale dès qu'il se serait entendu

1. Le général Trochu avait signalé les défectuosités de l'armée française, dans une brochure publiée en 1867.

2. *L'Empire et la Défense de Paris*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, 113.

3. *Ibid.*, Réponse du général Trochu, 415. « Je cite textuellement, dit le général Trochu ; cette scène est aussi présente à mon esprit que le premier jour ».

4. *Ibid.*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, 114.

5. Discours du général Trochu du 13 juin 1871 (*Journal officiel* du 14 juin).

avec le gouvernement de la Régence[1]. Le général Lebrun devait remplacer le général Trochu à la tête du 12e corps. Craignant peut-être un changement d'avis, le prince Napoléon se hâta de rédiger toutes les pièces qui seraient soumises à la signature du souverain. Deux heures plus tard, Trochu se rendait en voiture à Châlons, d'où un train le ramènerait à Paris. Il y était précédé du capitaine de frégate Duperré, officier d'ordonnance de l'Empereur, chargé d'instruire le Ministre de la guerre et l'Impératrice des mesures arrêtées dans la matinée[2]. En plus de ce message, Napoléon III envoya un télégramme destiné à les préparer à la grande nouvelle[3].

*
* *

Les décisions prises à la conférence du Camp de Châlons ne pouvaient manquer d'être très mal accueillies par l'Impératrice et le Ministre de la guerre. La régente était absolument opposée au retour de l'Empereur à Paris, peut-être parce qu'elle le jugeait discrédité par ses défaites et que, soucieuse de sauver l'Empire pour son fils, elle se préoccupait de paraître se détacher du souverain vaincu. Le général de Palikao n'admettait pour l'armée de Châlons d'autres combinaisons militaires que celles qui la dirigeraient vers la frontière. Il préférait d'ailleurs n'avoir à ses côtés qu'une femme impuissante à le contrôler, et qui lui laisserait toute liberté pour l'organisation de la défense du pays. Il avait appris enfin, vers six heures, qu'à la suite d'une bataille livrée le 16, Bazaine n'avait pas encore quitté Metz.

A Châlons, d'autres influences s'exerçaient auprès du souverain pour supprimer les décisions de la matinée. Si l'on en croit un témoignage de l'Empereur, postérieur aux événements, certains hommes dont l'opinion avait pour lui un grand poids, voyaient à son retour de graves inconvénients :

1. *Œuvres posthumes de Napoléon III, op. laud.*, 107; Discours du général Trochu du 13 juin 1871.

2. *Papiers et Correspondance de la Famille impériale*, I, 419.

3. *Ibid.*, I, 433-434.

Si le chef de l'État revenait à Paris après un succès, disaient-ils, il y arriverait avec la force morale nécessaire pour rétablir la confiance, relever les courages, et dompter les mauvaises passions; mais rentrer aux Tuileries après de pénibles revers, abandonner l'armée pour être obligé de combattre peut-être dans la rue les fauteurs de désordre, c'est un rôle qui ne peut lui convenir. Au point où en sont les choses, la nécessité d'une dictature est évidente, et cependant le prestige de l'Empereur est trop affaibli pour qu'il puisse s'en emparer. Il faudrait, pour sauver le pays, avoir recours aux mesures les plus énergiques, modifier peut-être le Ministère, désavouer le Corps législatif, sévir contre beaucoup d'individus qui jouissent momentanément de la faveur populaire, et ces mesures, quoique légales, auraient l'air d'un coup d'État [1].

Ces mêmes hommes doutaient que l'opinion publique suivît l'Empereur dans cette voie. Ils faisaient observer d'ailleurs qu'il n'existait plus à Paris de force armée sur laquelle il pût compter et qu'on augmenterait encore les difficultés de la situation en y envoyant la garde mobile, animée d'un mauvais esprit. Ils rappelaient qu'après Waterloo, en présence de l'attitude des Chambres et de l'hostilité des hommes politiques influents, Napoléon Ier avait dû « reculer devant l'idée de recourir à des mesures exceptionnelles contre des Français, alors que l'étranger s'avançait sur la capitale [2] ».

Déjà l'Empereur était très ébranlé par ces arguments, quand il reçut, dans cette même journée du 17 août, un télégramme du Ministre de la guerre, expédié de Paris à neuf heures cinquante du soir :

L'Impératrice me communique la lettre par laquelle l'Empereur annonce qu'il veut ramener l'armée de Châlons sur Paris. Je supplie l'Empereur de renoncer à cette idée, qui paraîtrait l'abandon de l'armée de Metz qui ne peut faire en ce moment sa jonction à Verdun. L'armée de Châlons sera, avant trois jours, de 85 000 hommes, sans compter le corps de Douay, qui rejoindra dans trois jours, et qui est de 18 000 hommes. Ne peut-on faire une puissante diversion sur les corps prussiens déjà épuisés par plusieurs combats? L'Impératrice partage mon opinion [3].

1. *Œuvres posthumes de Napoléon III, op. laud.*, 107.

2. *Ibid.*, 108.

3. Arch. Guerre. Dans l'ouvrage : *Papiers et Correspondance de la Famille impériale*, ce télégramme porte dix heures vingt-sept soir (I, 411).

L'Empereur ne crut pas devoir communiquer ce télégramme au maréchal Mac-Mahon, sans doute afin de n'exercer aucune influence sur ses déterminations que les nouvelles de la journée pouvaient modifier dans une certaine mesure [1].

A la conférence de la matinée, personne n'avait supposé un instant que le maréchal Bazaine fût sérieusement gêné dans son mouvement de retraite sur Verdun, et eût besoin d'être dégagé. Tout le monde avait admis que la jonction des deux armées se ferait sans difficulté, quelle que fût la solution qui prévaudrait pour l'emploi des forces réunies au camp de Châlons. L'Empereur, en particulier, qui la veille avait fait le trajet de Gravelotte à Verdun sans rencontrer le moindre obstacle, et qui, dans la matinée du 17, ignorait la bataille de Mars-la-Tour et ses résultats, ne doutait pas que Bazaine n'eût été en mesure de suivre ses traces, et il était justement fondé à croire que déjà le maréchal se trouvait à proximité de Verdun. La veille, en passant dans cette place, il avait déclaré au maire : « Bazaine me suit; il sera ce soir à Conflans et arrivera demain à Verdun [2] ».

Dans la soirée du 17 au contraire, le Ministre de la guerre et l'Empereur savaient que les délibérations de la conférence avaient reposé sur des données inexactes. Vers midi, le souverain inquiet avait prescrit qu'on adressât au général Coffinières, commandant supérieur de la place de Metz, le télégramme suivant : « Par ordre de l'Empereur, avez-vous des nouvelles du maréchal Bazaine? Envoyez-en d'urgence au camp de Châlons [3]. » La réponse était arrivée à trois heures quarante-cinq de l'après-midi. Elle portait en substance qu'une « affaire très sérieuse » avait eu lieu le 16 vers Gravelotte et que l'avantage était resté à l'armée française qui avait subi des pertes très élevées; puis, contredisant cette première impression d'un succès, la dépêche mandait que le maréchal Bazaine s'était replié vers Metz et campait sur les hauteurs de Plap-

1. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*. Le maréchal n'en eut connaissance qu'après la guerre.

2. Note du général de Vaulgrenant qui appartenait en 1870 à l'état-major du maréchal de Mac-Mahon (Arch. Guerre); *Procès Bazaine*, Déposition de M. Benoît, maire de Verdun (audience du 25 octobre 1873).

3. Arch. Guerre.

peville ; elle déclarait enfin très inexactement que Metz était « à peu près bloquée [1] ».

Un peu plus tard, Napoléon III avait reçu un télégramme du maréchal Bazaine lui-même et l'avait aussitôt transmis à Paris [2] sans le communiquer au maréchal de Mac-Mahon [3]. Le commandant de l'armée de Lorraine annonçait que l'ennemi avait été repoussé le 16, que les troupes françaises avaient « passé la nuit sur les positions conquises », mais que la grande consommation de munitions et le manque de vivres avaient obligé l'armée à se rapprocher de Metz pour ravitailler ses parcs et ses convois. Le maréchal Bazaine ajoutait que l'armée était établie à l'ouest de la place, entre Saint-Privat et Rozérieulles, et qu'elle se remettrait en marche vraisemblablement le 19 en se dirigeant plus au nord, de façon à éviter des combats qui retarderaient son mouvement [4].

L'Empereur, auquel le message du maréchal Bazaine parut insuffisamment clair, lui télégraphia le 17 à cinq heures dix du soir : « Dites-moi la vérité sur votre situation, afin de régler ma conduite ici... [5] ». Deux heures après, le maréchal répondit qu'il envoyait au camp de Châlons le commandant Magnan, son aide de camp, chargé de donner au souverain toutes les explications nécessaires.

Mac-Mahon pouvait espérer que cet officier lui apporterait des instructions qu'il avait vainement sollicitées dès qu'il avait reçu la lettre de service lui conférant le commandement de l'armée de Châlons. L'Empereur, auquel il s'était adressé d'abord, lui avait renouvelé une déclaration de la matinée : sa résolution bien arrêtée était de ne s'occuper nullement de la direction des opérations ; le duc de Magenta n'aurait plus à correspondre désormais qu'avec le maréchal Bazaine et avec le Ministre de la guerre [6]. Le souverain ne se départit pas de

1. Arch. Guerre.

2. Expédié de Metz le 17 août à quatre heures vingt-huit du soir ; transmis à Paris à quatre heures cinquante-cinq.

3. Le maréchal n'en eut connaissance que le lendemain 18 (*Souvenirs inédits*).

4. Arch. Guerre.

5. Arch. Guerre.

6. *Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 29.

cette réserve, si l'on en croit le témoignage du maréchal de Mac-Mahon : « Pendant toute cette campagne, dit-il dans ses *Souvenirs inédits*, l'Empereur n'a pas fait connaître même son opinion sur les mouvements à exécuter ».

Mac-Mahon se tourna alors vers son chef, le maréchal Bazaine : il lui envoya un télégramme d'abord, puis le 17, dans l'après-midi, il fit partir pour Metz son aide de camp, le lieutenant-colonel Broye[1]. Cet officier emportait une lettre de l'Empereur invitant les généraux Frossard et Jarras, qui avaient eu quelques difficultés de service avec le maréchal Bazaine, à se rendre à l'armée de Châlons. Il ne put d'ailleurs remplir sa mission. En arrivant à Verdun à neuf heures du soir, il reçut du chef de gare un télégramme du maréchal de Mac-Mahon l'informant de la rupture des communications avec Metz et lui prescrivant de rétrograder[2].

*
* *

Cependant, le général Trochu s'acheminait de Châlons vers Paris. Allongé par des encombrements de la voie ferrée, le trajet dura jusqu'au delà de minuit : les rails étaient obstrués, près d'Épernay, par des wagons chargés d'outils et de fascinages destinés aux « besoins du siège de Mayence[3] ». Dès son arrivée, et en dépit de l'heure, le général se rendit auprès de M. Chevreau, Ministre de l'intérieur, qui, refusant de contresigner le décret de nomination au poste de Gouverneur de Paris et désespérant d'éconduire le visiteur tenace, lui proposa d'en référer à l'Impératrice. On gagna les Tuileries, où le général exposa à la Régente l'objet de sa mission et lui soumit une lettre autographe de l'Empereur qui lui prescrivait de prendre « sans délai toutes les dispositions nécessaires[4] ». L'amiral Jurien de la Gravière, convoqué en hâte, assistait à l'entrevue.

Prévenue contre Trochu qu'elle considérait comme un

1. *Enquête, ibid.*, I, 30.
2. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.
3. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 135, 138, 139.
4. *Ibid.*, I, 138.

adversaire du régime impérial et comme un orléaniste libéral; opposée au retour de l'Empereur et de l'armée de Châlons; mécontente enfin des décisions prises à la conférence, qui lui apparaissait comme un empiétement sur les pouvoirs de la régence, l'Impératrice affirma avec énergie que l'Empereur ne reviendrait pas à Paris; elle qualifia même « d'ennemis » ceux qui le lui avaient conseillé[1]. De plus en plus surexcitée, elle termina, dit-on, par ces mots d'insultante raillerie : « Général, je vous demande un conseil. Ne pensez-vous pas, qu'en l'extrême péril où nous sommes, il conviendrait d'appeler en France les princes d'Orléans[2]? » L'amiral Jurien de la Gravière intervint en toute hâte. Il déclara que le général Trochu méritait toute la confiance de l'Impératrice; il supplia la souveraine de la lui accorder. L'entretien se poursuivit sur un ton plus modéré. Mais quand Trochu, protestant de son dévouement, exposa les raisons qui l'avaient déterminé à conseiller à l'Empereur de revenir à Paris, en même temps que l'armée de Châlons, l'Impératrice se récria vivement et affirma avec une nouvelle énergie que les choses ne se passeraient point ainsi[3].

Le général Trochu objecta alors que sa mission était désormais sans objet puisque la convention du 17 « n'avait plus cours[4] ». L'Impératrice répliqua que cette mission d'organi-

1. *Enquête*, Déposition de M. Henri Chevreau, I, 263; *l'Empire et la Défense de Paris*, Déposition de l'amiral Jurien de la Gravière, 130; général Trochu, Discours du 13 juin 1871 à l'Assemblée nationale.

2. *L'Empire et la Défense de Paris*, Déposition de l'amiral Jurien de la Gravière, 130, sqq. L'amiral n'a pas nié le propos, mais a essayé de l'atténuer.

3. Général Trochu, Discours du 13 juin 1871. L'Impératrice savait-elle à ce moment que l'Empereur avait changé d'avis ou affirmait-elle qu'elle ne voulait pas qu'il revînt à Paris? Il est difficile de se prononcer. Dans sa déposition à l'*Enquête*, M. Rouher a dit : « Il est certain que, pendant que M. le général Trochu voyageait, des dépêches télégraphiques ont été échangées du camp de Châlons à Paris et des Tuileries au camp de Châlons » (I, 216). Puis, dans une nouvelle déposition, M. Rouher a été moins catégorique : « Il est possible que la détermination de l'Empereur ne fût pas encore prise.... L'Impératrice a pu dire : « Il faut renoncer au retour de l'Empereur, alors que rien n'était encore décidé.. » (I, 247). On objectera à ce sujet que quand Trochu arriva chez M. Chevreau, celui-ci lui dit aussitôt : « Vous vous trompez, l'Empereur ne vient pas à Paris ». (*Enquête*, Déposition Henri Chevreau, I, 263).

4. Général Trochu, Discours du 13 juin 1871.

sation et de direction de la défense de la capitale restait entière et qu'il la remplirait « sans l'Empereur ». Le général s'inclina et, avant de se retirer, il soumit à la régente la proclamation qu'il avait rédigée en chemin de fer, pour notifier à la population parisienne sa nomination. L'Impératrice l'accepta, sauf une phrase qui fut supprimée, celle qui annonçait le retour de l'Empereur. D'après un témoin, les préventions à l'égard de Trochu semblaient avoir disparu à la fin de l'entrevue [1].

En quittant l'Impératrice, Trochu n'en avait point fini avec les mécomptes que lui valait son nouveau mandat. Il lui restait en effet à se faire agréer par le Ministre de la guerre. Le général de Palikao le reçut mal : il lui déclara qu'indépendamment de ses pouvoirs ministériels, il avait au Corps législatif une situation qui lui permettait de conduire utilement les affaires difficiles de l'heure présente, et qu'elle ne pouvait qu'être troublée par les fonctions de gouverneur de Paris que l'Empereur avait confiées à Trochu [2].

Trochu répliqua qu'en acceptant cette mission, il avait cru faire acte de dévouement; qu'il se proposait de la remplir loyalement, sans être un embarras pour personne; que, dans son esprit, elle consistait à défendre Paris avec l'appui extérieur des forces réunies à Châlons. Le Ministre se récria, en proclamant funeste la retraite de l'armée sur la capitale; il prétendait au contraire renforcer cette armée le plus possible pour la mettre en état d'opérer en rase campagne. Le débat devint fort animé et même très vif. Trochu insista sur la nécessité de rassembler toutes les forces disponibles sous Paris. Le Ministre persista dans sa détermination, et la discussion prit fin sans que les deux interlocuteurs fussent parvenus à s'entendre [3].

Sur l'intervention de M. Henri Chevreau, le général de Palikao consentit enfin, tout en protestant, à contresigner le décret [4]. Le général Schmitz lui prête même ce propos : « Je suis dans une situation telle que si je ne craignais pas de faire

1. *Ibid.*; *Enquête*, Déposition de M. Henri Chevreau, I, 265.

2. Discours du général Trochu du 13 juin 1871.

3. *Ibid.*; général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 150. Le général de Palikao a déclaré plus tard n'avoir conservé aucun souvenir d'une discussion entamée avec Trochu « sur la destination à donner à l'armée de Châlons ». (*Un Ministère de la Guerre de 24 jours*, Av.-propos, 17).

4. *L'Empire et la Défense de Paris*, Déposition de M. Henri Chevreau, 79.

une révolution ce soir dans Paris, je donnerais ma démission[1] ». Le Ministre et le général se séparèrent « dans un état de dissentiment profond qui ne fit qu'augmenter tous les jours[2] ». Rares, pourtant, furent ceux qui soupçonnèrent le désaccord, du moins au début. Le 18 août, au Corps législatif, le général de Palikao faisait une déclaration de tous points inexacte et qui permettait de croire au contraire à une entière cordialité de ses rapports avec le Gouverneur de Paris : « Cherchant un homme intelligent, actif, énergique, capable de réunir dans ses mains tous les pouvoirs nécessaires pour effectuer l'armement de Paris, j'ai songé à M. le général Trochu et je l'ai rappelé moi-même du camp de Châlons où il pourrait être remplacé par un autre général. Voilà, Messieurs, le motif qui m'a fait appeler à Paris le général Trochu. Il n'y en a pas d'autre[3]. » Et il ajouta ces mots : « Nous n'avons pas la moindre inquiétude, au contraire[4] ! »

## II

### LE PLAN PALIKAO

L'Impératrice et le général de Palikao s'étaient prononcés tous deux contre le retour de l'Empereur et de l'armée de Châlons à Paris : considérations d'ordre politique de la part de la régente, motifs d'ordre militaire chez le Ministre de la guerre. Palikao jugeait non sans raison que « depuis le commencement de la campagne tous nos désastres étaient venus de l'éparpillement de nos troupes, tandis que les Prussiens n'agissaient que

1. *L'Empire et la Défense de Paris*, Déposition du général Schmitz, 144.

2. Discours du général Trochu du 13 juin 1871.

3. *Journal officiel* du 19 août 1870.

4. *Ibid.* Le général de Palikao a reconnu plus tard l'inexactitude de cette déclaration et s'en est justifié ainsi : J'étais l'homme du gouvernement ; je devais le couvrir et le protéger contre toute attaque. Je savais que M. de Kératry devait nous interpeller et, qu'ayant jeté ses vues sur le général Trochu, il avait le projet de demander pour lui un commandement en chef. C'est alors que je répondis : « Je sais parfaitement le général que vous voulez désigner, mais il n'acceptera pas ; car il a déjà répondu à mon appel » (*Enquête*, Déposition du général de Palikao, I, 180).

par masses [1] ». De toutes les combinaisons stratégiques, la seule qui lui parût admissible était une prompte jonction des corps nouvellement formés et de ceux qui avaient constitué l'armée d'Alsace, avec les forces du maréchal Bazaine. Il était persuadé que cette opération « devait changer la situation des affaires [2] »; il y voyait le salut de la France [3]. Ainsi on n'abandonnerait point Bazaine, que l'on croyait ne pas être en état de tenir longtemps, et l'on donnerait de meilleurs cadres aux armées de Châlons et de Metz réunies [4].

Pour exécuter cette jonction, le plan que le général de Palikao soumit au Conseil des Ministres prévoyait un mouvement du camp de Châlons vers Metz en trois colonnes qui partiraient simultanément le 21 août et viendraient converger le 25 aux environs de Verdun où elles devaient franchir la Meuse [5]. D'après les renseignements reçus, les Ire et IIe armées allemandes étaient retenues aux environs de Metz par le maréchal Bazaine; la IIIe, sous les ordres du Prince royal, marchait de Nancy vers Paris par Bar-le-Duc; enfin on disait qu'une quatrième armée commandée par le prince de Saxe était sur la Chiers, au nord-est de Verdun [6].

Il s'agissait d'abord de tromper le Prince royal et de le déterminer à continuer sa marche sur Paris. Le général de Palikao pensait qu'il suffirait de faire tomber entre ses mains une dépêche prescrivant à Mac-Mahon de gagner Paris avec 150 000 hommes en passant par Reims et Rethel. Le Ministre espérait ainsi empêcher la IIIe armée d'intervenir dans la bataille qui aurait lieu, le 26 août au plus tard, « entre l'armée de 120 000 hommes du maréchal de Mac-Mahon, en supposant qu'elle eût perdu 15 000 hommes pendant sa marche, et l'armée du prince de Saxe, dont le chiffre maximum était de 70 000 hommes; l'action devait se passer entre Verdun et Étain, dans la direction de Briey [7]. »

1. *Enquête*, Déposition du général de Palikao, I, 171.
2. Général de Palikao, *op. laud.*, 96.
3. *Procès Bazaine*, Déposition du général de Palikao, 404.
4. *Enquête*, Déposition du général de Palikao, 171.
5. Général de Palikao, *op. laud.*, 104.
6. *Enquête*, Déposition du général de Palikao, I, 171.
7. Général de Palikao, *op. laud.*, 108.

Le général de Palikao envisageait deux hypothèses. Si les deux armées allemandes de Metz venaient soutenir celle du prince de Saxe, elles entraîneraient derrière elles l'armée du maréchal Bazaine, qui seule avait pû lutter contre toutes les forces ennemies à Borny et à Mars-la-Tour. Dans ces conditions, il considérait que la situation de l'ennemi, placé entre deux armées françaises, et, en cas d'échec, sans ligne de retraite assurée, deviendrait très critique. Si, au contraire, les Ire et IIe armées continuaient à surveiller Metz, l'armée du prince de Saxe, isolée, essuierait inévitablement une défaite, et se rejetterait sur les deux autres, forcées elles-mêmes de se retirer. Alors, « la jonction était faite entre les maréchaux de Mac-Mahon et Bazaine, qui se retourneraient ensuite contre la IIIe armée ». Ainsi raisonnait le Ministre de la guerre.

Le mouvement de Châlons sur Metz ne devait souffrir d'ailleurs aucun retard car, d'après des renseignements inexacts parvenus au quartier impérial et à Paris, l'armée de Metz n'était plus pourvue de vivres et de munitions que pour un temps très court, et la rupture des communications avec l'intérieur empêchait de lui en faire parvenir[1].

Le plan Palikao avait été approuvé à la presque unanimité par le Conseil des Ministres[2], mais il avait été combattu au Comité de défense des fortifications de Paris[3], en particulier par les généraux de Chabaud-Latour et Guiod[4]. La discussion se renouvela deux fois et dura plusieurs heures. D'après son témoignage, postérieur, il est vrai, aux événements, M. Thiers, nommé officiellement membre du Comité le 26 août, aurait répété tous les soirs « que les Prussiens avaient eu le temps d'envelopper l'armée de Metz; qu'entre cette armée et Paris, il y avait un mur d'airain formé de 300 000 hommes et impossible à percer; que le seul résultat qu'on pût obtenir, c'était de perdre inutilement nos dernières forces organisées; que la défense de Paris se concevait avec une armée de secours

1. *Ibid.*, Déposition du général de Palikao, I, 171; de M. Clément Duvernois, Ministre du commerce, I, 227; de M. Rouher, I, 239; *Procès Bazaine*, Déposition du lieutenant-colonel Magnan, 324-326.

2. *Enquête*, Déposition de M. Jérôme David, I, 150.

3. Ce comité avait été créé par décret du 19 août 1870.

4. *Enquête*, Déposition de M. Thiers, I, 13; *L'Empire et la Défense* de Paris, Déposition du général de Chabaud-Latour, 168.

campant et manœuvrant sous ses murs ; que, sans une armée de ce genre, le siège de Paris serait une affreuse famine destinée à finir par une reddition sans merci et miséricorde ; qu'on se priverait donc, inévitablement et fatalement, du seul moyen de rendre efficace la résistance de Paris, et que, si l'armée de Sedan ne périssait pas, le moins qui pût lui arriver serait d'être bloquée comme celle de Metz. »

« Vous avez un maréchal bloqué, aurait ajouté M. Thiers, vous en aurez deux [1]. »

Dans cette incertitude, et si l'on en croit le général de Palikao, deux membres du Comité, le maréchal Vaillant et M. Jérôme David, posèrent nettement la question. Quelqu'un voudrait-il laisser le maréchal Bazaine dans la position critique où il se trouvait? Personne ne prit la parole « pour soutenir qu'il fallait l'abandonner [2] ». Sans en vouloir venir à cette extrémité, les opposants discernaient tous les dangers du plan du Ministre de la guerre et eussent préféré sans doute une autre solution. L'Empereur, lui aussi, à en juger par une lettre écrite en captivité, comprenait ou devinait tous les périls auxquels allait être exposé le maréchal de Mac-Mahon : « Revenu à Châlons, écrivait-il après la guerre, j'ai voulu conduire à Paris la dernière armée qui nous restait, mais là encore des considérations politiques nous ont forcés à faire la marche la plus imprudente et la moins stratégique qui a fini par le désastre de Sedan [3] ».

*
* *

De nombreuses et graves objections pouvaient être faites au plan Palikao.

Le succès dépendait presque exclusivement du fait que le

1. *Enquête*, Déposition de M. Thiers, I, 13.

Le général Ségrétain, alors lieutenant-colonel et secrétaire du Comité, assure au contraire, dans ses *Souvenirs inédits*, que M. Thiers était partisan du mouvement de l'armée de Châlons sur Metz.

2. *Enquête*, Déposition du général de Palikao, I, 172.

3. Napoléon III à Sir John Burgoyne, qui avait été le chef d'état-major général de l'armée anglaise en Crimée (*Enquête*, Rapport de M. Saint-Marc Girardin, *Rapports*, II, 140, note 1).

Prince royal continuerait sa marche vers Paris en ignorant le mouvement de l'armée de Châlons vers Metz. Or le moyen employé pour le tromper, la fausse dépêche ordonnant au maréchal Mac-Mahon de se replier sur la capitale, était d'une efficacité très douteuse. Il fallait, pour qu'il réussît, que l'adversaire fût aussi peu informé et peu perspicace qu'il s'était montré jusque-là bien renseigné et vigilant. Comment une masse de 130 000 hommes pourrait-elle, sans être éventée par la cavalerie prussienne, se mouvoir pendant cinq jours, du 21 au 26 août, parallèlement et en sens inverse à la III^e armée? La colonne de droite devait suivre d'ailleurs la route de Châlons à Sainte-Menehould, à une trentaine de kilomètres seulement de l'ennemi. Afin de dissimuler le mouvement et d'attirer le Prince royal sur Paris, il eût été au moins nécessaire de lui opposer un corps mixte comprenant les trois armes, une très forte proportion de cavalerie surtout, pour observer ses mouvements et l'amorcer vers l'ouest. Cette précaution ne fut pas prise.

A supposer, du reste, que l'on eût la chance inespérée de passer inaperçu, le général de Palikao ne tenait pas compte des éléments d'information que fournirait l'armée du prince de Saxe. Que celle-ci fût en marche des environs d'Étain sur Verdun et Sainte-Menehould, ou qu'elle n'eût au contraire qu'une mission d'observation sur la rive droite de la Meuse, comme le Ministre semblait le croire, sa cavalerie l'éclairait vraisemblablement à une journée de marche au moins en avant de son front, et ses reconnaissances d'officiers, lancées au delà de l'Argonne, exploreraient la vallée de l'Aisne dès le 23.

A cette même date, d'après le projet Palikao, les trois colonnes de l'armée de Châlons devaient atteindre Clermont-en-Argonne, Sainte-Menehould, Grandpré, et il y avait tout lieu d'admettre que leur présence serait connue par le prince de Saxe. Le télégraphe transmettrait aussitôt la nouvelle au Prince royal qui, dès le 24 au soir, suspendrait sa marche vers l'ouest et se dirigerait le 25 au matin vers le nord. Or le Ministre avait admis dans ses calculs que le Prince royal atteindrait Vitry-le-François le 26. Il devait donc supposer qu'il serait à Bar-le-Duc le 24. Comme il y a trois marches de Bar-le-Duc à Étain, le Prince royal pourrait, le 27 au soir, faire sa jonction avec le

prince de Saxe près d'Étain. Les 130 000 hommes du maréchal de Mac-Mahon se fussent trouvés le 28 en présence de 150 000 Allemands au bas mot [1], d'une valeur militaire au moins égale à la leur, et de plus enivrés par les premiers succès de la campagne.

Au vrai, le Ministre comptait que l'armée de Châlons franchirait la Meuse à Verdun et environs les 24 et 25 août, et que la bataille aurait lieu le 26 contre l'armée du prince de Saxe encore isolée. C'était faire abstraction de la résistance que le maréchal de Mac-Mahon rencontrerait au passage de la rivière et qui le retarderait d'un jour au moins. C'était admettre aussi que le prince de Saxe engagerait follement la lutte la veille même du jour où son collègue viendrait le secourir.

Ainsi il n'était guère possible d'admettre que l'on prolongerait l'ignorance du Prince royal au delà du 24 août et qu'on le retiendrait sur la route de Paris assez longtemps pour permettre au maréchal de Mac-Mahon de battre l'armée du prince de Saxe. Logiquement on devait compter au contraire sur l'intervention des colonnes de la III^e armée dans la région d'Étain, dès le 28 août au matin. Et cette attaque serait d'autant plus dangereuse qu'elle se produirait sur le flanc droit et peut-être même sur les derrières de l'armée de Châlons. En cas d'insuccès, le péril était redoutable par la perte des communications avec l'intérieur et, en raison de la proximité de la frontière belge, une défaite deviendrait un désastre entraînant la capitulation en rase campagne. Alors disparaîtrait la dernière armée régulière de la France, celle qui, par ses cadres, pouvait servir à organiser une masse nouvelle de 250 000 à 300 000 hommes. Cette considération, jointe au grand nombre de chances défavorables, était faite pour inspirer la prudence.

Le général de Palikao, essayant après la guerre de justifier son plan, ne paraît pas avoir eu conscience de ces dangers. Après avoir examiné l'éventualité et les conséquences de la jonction des deux armées françaises, il ajoutait : « Nous avions encore cet avantage d'avoir un point de retraite, si, par le plus grand des hasards, nous avions été battus; dans ces conditions,

1. Effectifs le 22 août : III^e armée, 114 000 combattants; armée de la Meuse, 70 000.

nous avions pour retraite l'Argonne, ce qui nous permettait de gagner Reims, Rethel et Paris[1]. C'était toujours faire abstraction de l'armée du Prince royal qui, par une conversion vers le nord, pouvait couper nos lignes de retraite.

L'armée de Châlons avait déjà commencé ses premières marches vers le nord-ouest, quand le général de Palikao conçut un autre projet. Il s'agissait de réunir une armée de 60 000 hommes sous le commandement du général de Wimpffen, et de la transporter à Belfort d'où elle opérerait « une puissante diversion dans le grand-duché de Bade, en traversant le Rhin[2] » ; après avoir jeté l'épouvante dans cette région, cette armée devait se replier sur Belfort[3]. Faisant part à l'Empereur de cette nouvelle combinaison, le général de Palikao déclarait avoir l'assurance que son exécution ne rencontrerait « aucun obstacle sérieux[4] ». L'Empereur désapprouva le projet qui, suivant Palikao, fut considéré « comme une *aventure*, comme si la guerre elle-même, ajoute-t-il, n'était pas une succession d'aventures plus ou moins combinées[5] ». Il n'y fut donc pas donné suite.

Une expédition de ce genre eût certainement produit une grande impression dans le duché de Bade, mais il est douteux qu'elle eût exercé une grande influence sur la marche et les opérations des armées allemandes. Or, tel était le but final que l'on devait se proposer. A supposer que l'on eût voulu exécuter une diversion, il eût été préférable, semble-t-il, de renoncer à la satisfaction surtout morale de prendre pied sur le territoire allemand. Le seul moyen efficace, au point où en étaient les choses, eût consisté à agir sur les communications de l'envahisseur. A cet effet, l'armée de Châlons, ramenée sous les murs de Paris, en eût d'abord retardé l'investissement en disputant le passage de la Seine, sans rester liée à la place. Une

1. *Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, Déposition du général de Palikao, I, 172.

2. Le général de Palikao à l'Empereur, *dépêche télégraphique*, Paris, 25 août (Arch. Guerre).

3. Général de Palikao, *op. laud.*, 124.

4. Le Ministre de la guerre à l'Empereur, *dépêche télégraphique*, Paris, 25 août (Arch. Guerre).

5. Général de Palikao, *op. laud.*, 123.

fois le fleuve franchi par les Allemands, elle se serait repliée sur Orléans où elle aurait solidement encadré toutes les nouvelles levées qui constituèrent plus tard la première armée de la Loire. Les forces réunies du Prince royal et du prince de Saxe auraient-elles pu, dans ces conditions, commencer et maintenir le blocus de Paris ? La question est au moins douteuse.

Plus tard on aurait pu mettre à exécution le plan du gouvernement de la Défense nationale : transporter par voies ferrées une partie de l'armée de Mac-Mahon dans la région de l'Est ; opérer, sur les communications des armées allemandes, par les hautes vallées de la Moselle et de la Meuse, et chercher à dégager le maréchal Bazaine s'il tenait encore à Metz. Sans doute, en adoptant cette solution, on abandonnait l'armée de Lorraine qui, croyait-on, succomberait à bref délai. Toutefois cette éventualité, si fâcheuse fût-elle, ne devait pas faire oublier toute prudence et déterminer à suivre un plan téméraire dont l'échec pouvait entraîner la perte de deux armées au lieu d'une.

*
* *

Les chances de réussite du plan Palikao étaient encore diminuées par l'état moral et matériel de l'armée qui devait l'exécuter. Forte de 130 000 hommes environ, à la date du 21 août [1] elle se composait de quatre corps d'armée, les 1er, 5e, 7e, 12e, et de deux divisions de cavalerie dites de réserve.

Le 1er corps, si magnifique et si solide au début de la campagne, avait été très diminué par les journées de Wissembourg et de Frœschwiller. Il venait d'opérer une longue retraite qu'avaient rendue plus pénible encore la pluie persistante et le manque presque général de sacs laissés sur le champ de bataille du 6 août. La défaite avait amoindri la confiance [2] ; l'absence de distributions régulières avait fait naître la

1. 130 566 officiers et soldats et 26 763 chevaux, d'après la situation d'effectif du 21 août (Arch. Guerre).

2. Colonel Robert, *Campagne de 1870*, 79 ; *Des Causes qui ont amené la Capitulation de Sedan*, 15 ; de Narcy, *Journal d'un Officier de Turcos*, 332.

maraude et l'indiscipline [1]. Les soldats du 1er corps, après avoir fourni tant d'efforts et témoigné d'une vaillance qui avait forcé l'admiration du vainqueur, étaient très affaiblis à leur arrivée au camp de Châlons. Un séjour de quelque durée leur eût été nécessaire pour reprendre la campagne dans de bonnes conditions. Le repos fut insuffisant, et l'on ne put même pas les pourvoir de tous les objets d'habillement, d'équipement et de campement qui leur faisaient défaut. A peine reçurent-ils un sac pour deux hommes [2]. Les vides ne furent comblés que d'une façon très incomplète par des réservistes et des détachements des 4es bataillons auxquels manquaient parfois les premières notions mêmes de l'instruction militaire [3].

Le 5e corps était matériellement intact, mais la longue retraite qu'il avait exécutée depuis Bitche, le contact des débris du 1er corps, la succession des ordres contradictoires, le système des réquisitions employé sans méthode pour se procurer des vivres avaient été funestes à la discipline et avaient profondément affecté le moral [4]. Chaque jour avait apporté à ces troupes « de nouveaux éléments de dissolution [5] ». Elles offraient « un aspect de lassitude et de désorganisation de nature à inspirer de vives inquiétudes [6] ». Elles manquaient en outre de confiance en leur chef, le général de Failly, que l'opinion publique rendait, non sans quelque raison, responsable du désastre de Frœschwiller [7].

Ébranlé en partie par sa marche désordonnée de Mulhouse sur Belfort après le 6 août, disloqué par son long transport en chemin de fer à travers la Franche-Comté, la Bourgogne, la Champagne, le 7e corps avait la plus grande peine à reprendre

1. Journal de marche de la 4e division (Arch. Guerre); *Carnet du commandant David* du 45e de ligne; colonel Robert, *loc. cit.*, 79; général Bonnal, *Frœschwiller*, 461.

2. Journal du marche du 1er corps (Arch. Guerre).

3. Historique manuscrit du 50e de ligne (*Ibid.*).

4. Journal de marche du 5e corps (Arch. Guerre); général de Failly, *Opérations et Marches du 5e Corps*, 22.

5. Journal de marche du 5e corps (Arch. Guerre); général Lebrun, *Bazeilles, Sedan*, 13.

6. *Des Causes qui ont amené la Capitulation de Sedan*, 16.

7. *La Campagne de 1870 par un Officier d'état-major de l'Armée du Rhin*, 79; *de Frœschwiller à Sedan*, 54.

l'unité et l'homogénéité dont il avait joui pendant quelques jours [1]. Sa première division, Conseil-Dumesnil, très éprouvée à Frœschwiller, était gravement atteinte dans sa solidité et sa cohésion ; elle était arrivée au camp de Châlons « dans un état de profond dénuement » [2]. La réorganisation de ces troupes fut très incomplète ; elles ne reçurent même pas leur approvisionnement complet de cartouches. Le parc d'artillerie ne fut pas prêt en temps utile et ne rejoignit qu'à la veille même de Sedan. Les seuls moyens de transport consistaient en des équipages de réquisition mal encadrés, difficiles à mener et dont la conduite pesa lourdement sur toutes les opérations [3]. Divers détachements étaient venus des dépôts renforcer les régiments ; mais la plupart n'étaient « ni aguerris, ni instruits ; beaucoup d'entre eux ne connaissaient même pas le maniement du chassepot [4] ».

Le 12e corps, nouvellement formé, comprenait deux excellentes divisions : la division Grandchamp, primitivement envoyée en observation sur la frontière des Pyrénées [5] ; la division de Vassoigne, formée de douze bataillons empruntés aux quatre régiments d'infanterie de marine, troupes excellentes mais peu habituées aux longues marches [6].

La troisième division offrait beaucoup moins de solidité que les deux autres : elle était formée de bataillons de marche commandés par des capitaines trop âgés ou impotents, encadrés par des sous-officiers inaptes pour la plupart à faire campagne, et composés en majorité de jeunes recrues du contingent de 1869 qu'on venait d'appeler sous les drapeaux ou d'anciens soldats qui n'avaient jamais été exercés au maniement du nouveau fusil [7]. Leur équipement était parfois en mauvais état ou insuf-

1. Prince Bibesco, *Belfort, Reims, Sedan*, 48.

2. Notes sur les opérations de la 1re division d'infanterie du 7e corps, par le capitaine d'état-major Mulotte (Arch. Guerre).

3. *La Campagne de 1870 par un Officier d'état-major de l'Armée du Rhin*, 79.

4. Notes du capitaine Mulotte ; Historiques manuscrits des 3e, 21e, 47e, 83e, de ligne (Arch. Guerre).

5. Général Lebrun, *op. laud.*, 9.

6. *Ibid.*, 31 ; *Enquête*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 33.

7. Journal de marche de la brigade Marquisan (Arch. Guerre) ; général Lebrun, *op. laud.*, 9.

fisant[1]. Les officiers « se montraient consternés d'avoir à commander de pareils soldats[2] », et le général Blanchard, placé d'abord à la tête de cette division, exprima le même sentiment. Dans la soirée du 18 août, il adressa au général Lebrun une lettre où il manifestait le désir d'être appelé à un autre commandement, « ne demandant pas mieux, disait-il, de se faire tuer pour la défense du pays, pourvu que ce fût honorablement, et non point en conduisant à l'ennemi une troupe entièrement composée de recrues et n'ayant du soldat rien autre chose que le nom[3] ».

Les chefs de l'armée de Châlons avaient, pour la plupart, de brillantes et solides qualités militaires. Les critiques dont leurs opérations pourront être l'objet ne s'adresseront jamais à leur personne, mais uniquement aux méthodes de guerre surannées en usage dans l'armée française de 1870.

Le maréchal de Mac-Mahon, remarquable divisionnaire à Malakoff, heureux chef de corps à Magenta, avait donné à Frœschwiller l'exemple d'une rare énergie; mais sa foi dans le succès final y avait été fortement ébranlée, et l'exécution d'un plan opposé à ses idées n'était pas faite pour la rétablir. Il avait auprès de lui un chef d'état-major général improvisé, le général Faure, qui n'avait ni l'autorité, ni les facultés nécessaires pour le bien seconder dans sa tâche. Le maréchal regretta plus tard de n'avoir pas fait choix du général Lebrun pour remplir ces fonctions délicates[4].

Le général Ducrot, qui avait succédé au maréchal à la tête du 1er corps, était brave, instruit, très expérimenté dans la conduite des troupes, toujours prêt à rechercher les responsabilités et capable de montrer dans les circonstances critiques autant de sagacité que de caractère. Son âme fortement trempée, son esprit résolu et fertile en ressources l'empêchaient de désespérer du succès.

Le général de Failly, commandant le 5e corps, devait surtout cette haute situation à ses anciennes fonctions d'aide de

1. Historiques manuscrits des 2e et 3e régiments de marche (Arch. Guerre).

2. Général Lebrun, *op. laud.*, 8, 11.

3. *Ibid.*, 11.

4. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits.*

camp de l'Empereur et à l'affaire de Mentana. On le rendait généralement responsable de la défaite de Frœschwiller; il était incontestable qu'il avait témoigné de peu d'empressement à obéir aux ordres du maréchal Mac-Mahon. Ses troupes manquaient de confiance en lui. Son remplacement par le général de Wimpffen était d'ailleurs décidé[1].

Le général Douay, commandant le 7e corps, qui s'était distingué au Mexique, était consciencieux, expérimenté, et très apte à exécuter des instructions bien données.

Le général Lebrun, qui avait succédé à Trochu à la tête du 12e corps, était un esprit distingué, fort en crédit auprès du souverain, mais assez superficiel, peu connu des troupes et ayant peu l'habitude de les conduire, plus apte aux fonctions de chef d'état-major général qu'au commandement d'un corps d'armée aussi important et aussi hétérogène.

Sans doute, les événements de la première période de la campagne avaient apporté quelques enseignements[2]; mais l'ensemble de l'armée n'avait pu en profiter parce qu'à la guerre rien ne s'improvise : il est à peu près impossible de modifier au cours des opérations l'instruction du temps de paix.

On ne sera donc pas surpris de retrouver à l'armée de Châlons les mêmes causes qui avaient déterminé nos revers en Alsace, sur la Sarre et à Metz : infériorité du haut commandement; absence de sûreté stratégique et tactique; importance exagérée que l'on attribuait au terrain; croyance erronée dans la supériorité de la défensive sur l'offensive; erreurs dans l'organisation, la marche et le stationnement des colonnes; formations de combat vicieuses de l'infanterie; méconnaissance du rôle de la cavalerie inapte au service d'exploration et ne connaissant que la charge; infériorité marquée du matériel d'artillerie; ignorance de l'emploi combiné des trois armes et de l'utilisation du terrain; mauvaise organisation des convois; désordre et irrégularité dans les distributions de vivres[3].

Il n'y avait aucune entente, aucune vue d'ensemble parmi les échelons du haut commandement : « Jamais les généraux de

1. Général de Wimpffen, *Sedan*, 117.

2. Voir notamment : ordre général du 12e corps, 21 août (Arch. Guerre).

3. Il serait trop long de citer les nombreux documents qui permettent d'émettre ces appréciations.

division n'ont su ce qu'on voulait faire, où on allait, où était l'ennemi, quelles étaient ses forces et dans quelle direction, sur quel point se retirer en cas de retraite. C'était la suite de tout le désordre qui a présidé à cette malheureuse campagne. L'état-major général, infatué de sa haute position, était inabordable. Avait-on l'air de demander un renseignement, on en faisait mystère, comme si l'on eût craint de le voir porté à l'ennemi. Les ordres de marche se bornaient à dire qu'on partirait tel jour, à telle heure, dans tel ordre, toujours à peu près le même ; et le reste allait à la grâce de Dieu [1]... »

Presque partout régnaient l'incurie et le laisser-aller le plus complet : « Il était écrit que les préceptes les plus élémentaires du service et de la marche des troupes en campagne seraient toujours négligés et remplacés toujours par un principe facile qui démet le commandement de toute responsabilité directe et se résume en deux mots qui tiennent lieu de tout : *Débrouillez-vous !* C'est aujourd'hui, du haut en bas, le grand mot inventé dans l'armée française pour exécuter les ordres incomplets, les études superficielles et les services à moitié assurés [2]. »

D'une manière générale, abstraction faite des défectuosités communes à l'armée du Rhin et à l'armée de Châlons, celle-ci manquait de cohésion, d'homogénéité, d'organisation et même, pour certains de ses éléments, de l'instruction militaire la plus élémentaire [3]. Les cadres étaient incomplets, le matériel et les équipages insuffisants. Le moral et la discipline des corps d'armée d'Alsace avaient reçu de graves atteintes : les conséquences s'en firent sentir dès les premières marches par des actes de maraude et de pillage [4]. Le 24 août, Ducrot dut

1. Papiers inédits du général L'Hériller (Arch. Guerre). Cf. Note de la main du général Ducrot sur la bataille de Sedan (*Ibid.*).

2. *Histoire de l'Armée de Châlons*, par un Volontaire de l'armée du Rhin, 94, 95.

3. Capitaine Derrécagaix, *Guerre de 1870* (*Spectateur militaire*, 1871, 246 et 325) ; général Pajol, aide de camp de l'Empereur, lettre citée par Wimpffen, *loc. cit.*, 301 ; *Les Causes de nos Désastres*, 31, note I ; général Lebrun, *op. laud.*, 5.

4. Le Ministre de la guerre au maréchal de Mac-Mahon, 21 août (Arch. Guerre) ; Ordre général de l'armée de Châlons. Juniville, 24 août (*Ibid.*) ; Ordre du 5e corps (*Ibid.*) ; Journaux de marche de la 2e brigade de la 3e division du 1er corps et de la 2e brigade de la 3e division du 5e corps (*Ibid.*).

autoriser l'emploi « des derniers moyens de rigueur » pour la répression de ces excès. La confiance dans la victoire était perdue : les Allemands constatèrent au premier combat la moindre solidité de nos troupes[1].

La présence de l'Empereur à l'armée était une nouvelle cause de faiblesse. Bien que le souverain eût renoncé à exercer le commandement, un sentiment de déférence, joint peut-être au désir de diminuer sa responsabilité, n'en portait pas moins le maréchal de Mac-Mahon à tenir compte de ce qu'il croyait être la pensée de l'Empereur. De là des incertitudes, des hésitations se traduisant inévitablement par la lenteur des mouvements dans des circonstances où la première condition du succès eût été la rapidité de la marche. Enfin l'ingérence de l'Impératrice et du Ministre de la guerre dans la direction des opérations et l'influence de considérations politiques ne pouvaient avoir que de fâcheux résultats.

## III

### LES PERPLEXITÉS DU MARÉCHAL DE MAC-MAHON

Au camp de Châlons, le maréchal de Mac-Mahon attendait avec anxiété des instructions de Bazaine. La situation était assez critique. A supposer que l'armée de Metz fût en marche, elle ne pouvait atteindre Mourmelon « avant quelques jours », et il était à craindre que le Prince royal la devançât. Le duc de Magenta ne se dissimulait pas que, même après l'arrivée des 5e et 7e corps, il ne serait point « en état de combattre, dans de bonnes conditions, les armées ennemies dans les plaines du camp[2]... » Aussi résolut-il, dans la matinée du 18 août, si l'ennemi se présentait « en force », de prendre en temps utile « la position la plus rapprochée de Mourmelon », la droite vers Épernay, la gauche « dans la direction de Reims, à peu près parallèlement au canal de la Marne ». Il cherche-

1. *Abbrechen von Gefechten* (ouvrage publié en 1905 par le grand État-major prussien).

2. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.

rait à se relier à Bazaine[1]. Celui-ci fut prévenu, dès huit heures trente du matin : « Si l'armée du Prince royal arrive en forces sur moi, mandait Mac-Mahon, je prendrai position entre Épernay et Reims, de manière à me rallier à vous, ou à marcher sur Paris, si les circonstances me forcent à le faire[2] ».

Mais, au cours d'une reconnaissance qu'il entreprit dans la journée, le maréchal de Mac-Mahon ne trouva « aucune position favorable à proximité du camp ». Celle de Reims lui parut « la seule convenable ». Elle répondait dans son esprit à toutes les conditions : livrer combat avec l'avantage du terrain, soutenir éventuellement le maréchal Bazaine, permettre enfin la retraite sur Paris décidée à la conférence de la veille. Il en rendit compte au Ministre de la guerre dans la soirée, en le prévenant qu'il quitterait le camp de Châlons le 21 août[3].

L'Empereur n'avait pas accepté immédiatement le projet du Ministre de la guerre, consistant à employer l'armée de Châlons à « une puissante diversion contre les corps prussiens... » « Je crains, lui télégraphiait-il le 18 au matin, qu'on ne se fasse des illusions[4]. » Il semblait à ce moment décidé à regagner Paris. Il annonça même son départ à Mac-Mahon[5]; puis il demeura. Vers neuf heures, il prévint le Ministre qu'il se rendait à son opinion et à celle de l'Impératrice, en d'autres termes qu'il restait à l'armée[6].

Sur ces entrefaites, vers neuf heures du matin, arriva au quartier impérial le commandant Magnan, aide de camp du maréchal Bazaine, parti de Metz dans la nuit du 17 au 18, par la seule voie ferrée qui fût libre, celle de Thionville. Le rapport qu'il remit à l'Empereur rendait compte d'une

1. Le maréchal de Mac-Mahon au Ministre de la guerre, *dépêche télégraphique*, 18 août, sept heures trente (Arch. Guerre).

2. Le maréchal de Mac-Mahon au maréchal Bazaine, *dépêche télégraphique*, 18 août, huit heures trente.

3. Le maréchal de Mac-Mahon au Ministre de la guerre, *dépêche télégraphique*, 18 août, sept heures soir (*Ibid.*); maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*. Dans sa déposition à l'*Enquête*, Mac-Mahon attribue par erreur à ce projet la date du 19 août (I, 30).

4. L'Empereur au Ministre de la guerre, 18 août, sept heures cinquante-cinq (Arch. Guerre).

5. *Enquête sur les Actes du Gouvernement de la Défense nationale*, Déposition du maréchal du Mac-Mahon, I, 29.

6. *Papiers et Correspondance de la Famille impériale*, I, 412.

« bataille acharnée » qui avait eu lieu le 16 août et à la suite de laquelle l'armée était restée sur « ses positions conquises ». Le maréchal Bazaine mandait qu'il ferait tous ses efforts pour reprendre dans deux jours, si possible, sa marche sur Verdun, en appuyant vers le nord à partir de Briey. Il ne perdrait point de temps, à moins que de nouveaux combats ne vinssent déjouer ses combinaisons. La difficulté, ajoutait-il, était « dans le manque de munitions et de vivres [1] ». Les renseignements verbaux du commandant Magnan étaient peu rassurants : la bataille du 16, quoique très honorable, n'avait pas permis de reconquérir le plateau ; certains régiments étaient désagrégés ; il fallait avant tout reconstituer les unités, se ravitailler en munitions, réunir trois ou quatre jours de vivres, évacuer les nombreux blessés [2]. Le commandant Magnan remit en outre au souverain une note du général Soleille indiquant le peu de ressources qu'offrait la place de Metz en munitions d'artillerie et d'infanterie [3]. L'Empereur, approuvant le détour par le nord, indiqua au commandant Magnan, comme direction générale pour l'armée de Metz, la ligne de Thionville à Charleville, plutôt que la région de Verdun « trop fortement occupée par les armées prussiennes ».

Le commandant Magnan eut ensuite un entretien avec le maréchal de Mac-Mahon : « M. le Maréchal voulut bien me dire qu'il se considérait comme le premier lieutenant du maréchal Bazaine ; qu'il était décidé qu'il n'y eût qu'un commandant en chef le jour où les deux armées se rejoindraient ; mais que les troupes qu'il avait au camp de Châlons étaient loin d'être en de bonnes conditions pour une semblable entreprise ; que d'ailleurs il quittait le camp de Châlons qui n'était pas une bonne position militaire et que, si nous sortions de Metz, nous le retrouverions sur la hauteur entre Reims et Soissons. Pour appuyer son impression sur l'état de son armée, il me montra en effet un bataillon qui allait à la cible pour la première fois [4]. »

Pour les opérations de l'armée de Châlons, Bazaine enten-

1. *Procès Bazaine*, audience du 14 octobre 1873.
2. *Ibid.*, Déposition Magnan, audience du 29 octobre 1873.
3. *Mémoire inédit* du commandant Magnan sur sa mission (Arch. Guerre).
4. *Ibid.*

dait laisser une entière liberté d'action à Mac-Mahon. A la demande d'instructions que celui-ci lui avait adressée la veille, il répondait le 18 à midi : « Je présume que le Ministre vous aura donné des ordres, vos opérations étant tout à fait en dehors de ma zone d'action pour le moment, et je craindrais de vous indiquer une fausse direction [1] ».

D'autres communications du maréchal Bazaine parvinrent au quartier impérial dans cette journée le 18 août, la journée de Saint-Privat. D'après un télégramme expédié dans l'après-midi, l'ennemi montrait de fortes masses qui paraissaient se diriger sur Briey pour attaquer vraisemblablement le 6e corps à Saint-Privat-la Montagne : « Nous sommes donc de nouveau sur la défensive, ajoutait le maréchal Bazaine, jusqu'à ce que je sache la véritable direction des troupes qui sont devant nous et surtout celle de l'armée de réserve que l'on dit être à Pange, sur la rive droite de la Moselle, sous les ordres du roi (de Prusse) dont le quartier général serait au château d'Aubigny [2] ».

A quatre heures de l'après-midi, le maréchal mandait à l'Empereur qu'une attaque conduite par le roi de Prusse en personne, avec des forces considérables, se produisait sur tout son front, que les troupes ne cédaient pas, mais que plusieurs batteries avaient été obligées de cesser le feu [3].

Un dernier télégramme, expédié à sept heures cinquante, disait : « L'attaque a été vive. En ce moment, sept heures, le feu a cessé; nos troupes sont constamment restées sur leurs positions. » Un peu plus tard, le seul fil télégraphique qui reliât encore Metz à Châlons et à Paris par Thionville fut rompu.

Le quartier impérial et le maréchal de Mac-Mahon restaient

1. Ce télégramme était adressé au maréchal de Mac-Mahon à Bar-sur-Aube. Au procès, le président du Conseil de guerre interrogea Bazaine sur cette anomalie, sans obtenir une explication satisfaisante (p. 173).

2. Arch. Guerre. Le télégramme porte quatre heures cinq du soir, mais il semble que la situation à laquelle il fait illusion soit antérieure. Le général de Rivières, rapporteur du procès Bazaine, indique deux heures (Rapport, p. 21). D'autre part, un télégramme de Bazaine à l'Empereur, expédié à quatre heures du soir, mentionne une « attaque conduite par le roi de Prusse en personne, avec des forces considérables... », et le télégramme de quatre heures cinq ne parle pas d'attaque. Cette dernière heure semble donc inexacte. A l'Instruction relative au procès Bazaine, le maréchal de Mac-Mahon a d'abord déclaré qu'il ne croyait pas que cette dépêche lui eût été communiquée, puis il a été moins affirmatif (Arch. Guerre, nos 2 et 81).

3. Arch. Guerre.

sous l'impression de la dernière dépêche de Bazaine qui permettait de croire que toutes les attaques de l'ennemi avaient été repoussées. Le duc de Magenta pensait, le 19 au matin, que l'armée de Metz avait dû, « cette nuit, s'ouvrir un passage », vers le nord-ouest probablement. Il faisait part au Ministre de cette manière de voir, ajoutant que son intention était toujours de se porter sur Reims le 21 et d'y prendre une position d'attente[1]. L'Empereur était favorable à ce projet : Reims lui paraissait « une bien meilleure position que Châlons[2] ».

Le général de Palikao approuvait ce mouvement et recommandait de rallier, autant que possible, le corps de Failly, de couper les routes et les chemins de fer, de faire sauter les ponts, de détruire les télégraphes au fur et à mesure qu'on rétrograderait, de mettre en œuvre tout ce qui serait de nature à retarder la marche de l'ennemi[3]. Mais il ne perdait pas de vue son plan d'opérations ultérieures : « Lorsque vous serez à Reims, mandait-il à Mac-Mahon, tâchez de vous relier avec Canrobert et, s'il se peut, avec Bazaine, de manière à frapper d'abord un grand coup sur l'aile droite de l'armée prussienne et à vous retourner ensuite contre le prince royal de Prusse qui arrive de Nancy[4] ». Puis, dans cette même journée du 18, sans doute à l'issue d'un Conseil des Ministres, le général de Palikao précisa sa pensée par télégramme et indiqua à l'armée de Châlons comme objectif de « rejoindre le maréchal Bazaine[5] ».

*
* *

Le duc de Magenta ne put se résoudre immédiatement à entreprendre cette opération : « J'étais, je l'avoue, assez

1. Le maréchal de Mac-Mahon au Ministre de la guerre, *dépêche télégraphique*, 19 août (Arch. Guerre).

2. L'Empereur au Ministre de la guerre, *dépêche télégraphique*, 18 août, sept heures cinquante-cinq (*Ibid.*).

3. Le Ministre de la guerre au maréchal de Mac-Mahon, *dépêche télégraphique*, 18 août, minuit quinze (Arch. Guerre); le Ministre de la guerre à l'Empereur, 18 août, neuf heures trente soir (*Ibid.*).

4. Le Ministre de la guerre au maréchal de Mac-Mahon, *dépêche télégraphique*, 19 août, minuit quinze (Arch. Guerre).

5. *Enquête*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 30.

indécis, disait-il après la guerre. Abandonner le maréchal Bazaine que je croyais voir arriver d'un moment à l'autre sur la Meuse, me causait un véritable déchirement; mais, d'un autre côté, il me semblait urgent de couvrir Paris et de conserver à la France la seule armée qu'elle eût encore disponible[1]. »

Comment concilier ces deux obligations et, sinon, quel parti prendre? Le maréchal de Mac-Mahon se rendait nettement compte de la témérité des desseins du Ministre et ne se méprenait pas sur la valeur de l'armée de Châlons. Mais si, par une prudence très justifiée, il la ramenait sous Paris et si Bazaine éprouvait un désastre, l'opinion publique et la postérité ne l'en rendraient-elles pas responsable? Tout contribuait à rendre son anxiété, ses angoisses mêmes plus vives, aussi bien l'influence morale de la défaite de Frœschwiller, que le sentiment de la solidarité envers un collègue, et l'appréciation de son entourage, favorable à la marche sur Metz[2]. Ducrot s'en fit l'interprète : « Je ne comprends pas notre inaction, écrivait-il; comme je le disais hier au maréchal de Mac-Mahon, notre premier devoir serait de nous porter en avant pour attirer sur nous une partie des forces ennemies et soulager d'autant ces braves camarades[3] ».

Sans doute, le mouvement projeté sur Reims était une solution moyenne qui permettait ultérieurement de prendre l'un ou l'autre parti, mais le maréchal ne pouvait se dissimuler qu'il n'était possible d'en différer l'adoption que de quelques jours à peine. Ses perplexités n'en étaient donc pas diminuées : « Il faut s'être trouvé dans l'entourage du maréchal et de l'Empereur pour comprendre l'anxiété qui y régna pendant ces longues journées[4] ».

L'état d'âme du maréchal se manifesta dans ce message qu'il expédia à Bazaine le 19 août, à trois heures quarante-cinq de l'après-midi. « Si, comme je le crois, vous êtes forcé de battre en retraite très prochainement, je ne sais, à la distance où je

1. *Enquête*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 30.

2. Colonel Stoffel, *La Dépêche du 20 août*, 15.

3. *Vie militaire du général Ducrot*, II, 387, Lettre à madame Ducrot du 21 août 1870.

4. Colonel Stoffel, *op. laud.*, 16.

me trouve, comment vous venir en aide sans découvrir Paris. Si vous en jugez autrement, faites le moi savoir [1]. » Le maréchal n'ignorait pas que les termes de cette dépêche fussent un peu obscurs : « Je l'avais rédigée ainsi, a-t-il expliqué plus tard, afin que si elle venait à tomber entre les mains de l'ennemi, il ne pût en déterminer le sens, restant toutefois assez claire pour le maréchal Bazaine pour lui faire comprendre que j'avais l'intention de marcher sur Paris si je ne recevais aucun contre-ordre de sa part [2] ».

Soudain, dans la soirée du 19 août, les hésitations du maréchal de Mac-Mahon cessent sous l'influence de causes difficiles à déterminer : il se résout à marcher au devant de l'armée de Metz et télégraphie en ces termes au général de Palikao : « Veuillez dire au Conseil des Ministres qu'il peut compter sur moi, et que je ferai tout pour rejoindre Bazaine [3] ».

Mais déjà le temps était passé où l'on pouvait communiquer librement avec Metz. Le commandant supérieur de Verdun n'avait pas de nouvelles de Bazaine dans la matinée du 19. Quatre gardes forestiers déguisés, qu'il lui avait dépêchés le 16 par différentes voies, n'étaient pas revenus [4]. Le commandant supérieur de Thionville mandait dans l'après-midi que, « d'après tous les renseignements », l'armée de Metz était au nord-ouest de la place, vers Briey, et qu'elle « livrait tous les jours des combats heureux » ; puis, dans la soirée, il annonçait qu'il était « impossible d'avoir des nouvelles du maréchal Bazaine que l'on disait ce matin à Metz [5] ». Des informations également contradictoires étaient envoyées par les autorités civiles de la région.

Dans la matinée du 20 août, les renseignements parvenus au camp de Châlons semblaient indiquer que les trois armées ennemies étaient placées « de manière à intercepter à Bazaine

1. Arch. Guerre.

2. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.

3. *Les Papiers secrets de l'Empire*, 73.

4. Le général commandant supérieur à Verdun au maréchal de Mac-Mahon, *dépêche télégraphique*, Verdun, 19 août, huit heures du matin (Arch. Guerre).

5. Le commandant de place de Thionville au maréchal de Mac-Mahon, *dépêches télégraphiques*, Thionville, 19 août, deux heures douze soir et six heures quinze soir (Arch. Guerre).

les routes de Briey, de Verdun et de Saint-Mihiel[1] ». Dans l'incertitude des mouvements de l'armée de Metz, le maréchal de Mac-Mahon décida qu'il resterait au camp « jusqu'à connaissance de la direction prise par Bazaine soit au nord, soit au sud ». Il en rendit compte au Ministre qui répondit : « Le seul renseignement que je puisse vous donner est le suivant : le 18 au soir, Bazaine occupait comme position la ligne Amanvillers à Jussy[2] ».

Le maréchal de Mac-Mahon redoubla d'efforts pour avoir des nouvelles. Il s'adressa aux commandants supérieurs de Thionville et de Montmédy, et même au préfet des Vosges, dans l'hypothèse où Bazaine se serait replié « vers le midi à travers le pays situé sur la rive droite de la Moselle[3] ». Le colonel Stoffel, qui était chargé à l'armée de Châlons du service des renseignements, envoya en mission deux inspecteurs de la sûreté générale, Miès et Rabasse[4]. De son côté, le Ministre de la guerre télégraphia aux commandants supérieurs de Longwy et de Mézières[5].

La situation de Bazaine demeurait toujours incertaine, quand, le 20 août, dans l'après-midi, le colonel Stoffel rendit compte au maréchal de Mac-Mahon de l'arrivée, à une quarantaine de kilomètres du camp de Châlons, de coureurs ennemis qui avaient réquisitionné des vivres et des fourrages pour une colonne importante qui les suivait de près, affirmaient-ils. Le colonel Stoffel déclara que l'irruption de quelques régiments de cavalerie prussienne dans le camp y produirait « infailliblement une panique générale[6] ».

Le maréchal prit le parti de quitter le camp de Châlons dès le lendemain et de se porter sur Reims[7]. Il en avisa le Ministre, vers cinq heures du soir, et ajouta : « Si Bazaine perce par le

1. Le maréchal de Mac-Mahon au Ministre de la guerre, *dépêche télégraphique*, 20 août, huit heures quarante-cinq matin (*Ibid.*).

2. *Papiers et Correspondance de la Famille impériale*, I, 38.

3. Le maréchal de Mac-Mahon aux commandants supérieurs de Thionville et de Montmédy, et au préfet des Vosges, 20 août (Arch. Guerre).

4. Colonel Stoffel, *La Dépêche du 20 août*, 18.

5. Arch. Guerre.

6. *Instruction relative au procès Bazaine*, Déposition du colonel Stoffel (Arch. Guerre); colonel Stoffel, *op. laud.*, 20.

7. *Procès Bazaine*, Déposition du colonel Stoffel, 391.

nord, je serai plus à même de lui venir en aide; s'il perce par le sud, ce sera à une telle distance que je ne pourrai, dans aucun cas, lui être utile[1] ».

Le général de Palikao ne fit aucune objection à ce projet qu'il avait déjà accepté en principe le 18 août; il demanda seulement au maréchal quelques explications « sur le mouvement et sur les conditions dans lesquelles il s'effectuerait[2] ».

En réalité, l'armée du Prince royal était encore très éloignée : ses trois corps de première ligne atteignaient, le 20 août, la ligne de l'Ornain, sur le front Ligny-en-Barrois et Gondrecourt.

*
* *

Le 21 août, à quatre heures trente du matin, l'armée de Mac-Mahon se mit en mouvement en deux colonnes. La division de cavalerie Bonnemains, soutenue par un bataillon d'infanterie, restait au camp jusqu'au lendemain afin d'assurer, dans la mesure du possible, l'évacuation des approvisionnements, du matériel et du campement.

Des ordres défectueux, une chaleur très forte, une poussière crayeuse, le manque d'entraînement d'une partie des troupes, la longue durée de l'étape, rendirent cette première marche « des plus pénibles[3] ». Un grand nombre de soldats des régiments d'infanterie de marine et des régiments de marche restèrent en arrière[4]. L'armée vint, non pas se concentrer mais s'agglomérer autour de Reims, comme à la veille d'une bataille, et cette situation était bien faite pour rendre l'alimentation difficile et créer des encombrements.

Le maréchal de Mac-Mahon, après avoir visité les camps, arriva à son quartier général de Courcelles vers sept heures du soir. Il apprit que l'Empereur l'avait fait demander, et que le président du Sénat, M. Rouher, s'était rendu auprès du souve-

1. *Les Papiers secrets de l'Empire*, 75.

2. Le Ministre de la guerre au maréchal de Mac-Mahon, *dépêche télégraphique chiffrée*, 20 août, onze heures soir (Arch. Guerre).

3. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*; ordre général du 12e corps (Arch. Guerre); journal de marche de la 3e division du 1er corps. (*Ibid.*)

4. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*; général Lebrun, *op. laud.*, 32.

rain sans mission officielle [1], mais avec l'intention de lui persuader que l'armée devait se porter « non sur Paris, mais vers l'Est, à la rencontre du maréchal Bazaine [2] ».

Le général de Palikao s'était montré moins absolu dans un télégramme de la matinée, tout en n'admettant pas le retour de l'armée sous les murs de Paris. A son avis, on pouvait choisir entre deux partis : ou dégager promptement le maréchal Bazaine dont la position paraissait « des plus critiques » et, à cet effet, se diriger « en toute hâte sur Montmédy » ; ou marcher contre le prince royal de Prusse dont la mission consistait à « entrer dans Paris où il serait proclamé empereur d'Allemagne [3] ».

A supposer que le maréchal de Mac-Mahon eût été obligé de se déterminer pour l'une ou l'autre de ces opérations, la seconde était certainement préférable à la première, car elle laissait à l'armée, en cas d'insuccès, une ligne de retraite assurée soit sur la capitale, soit sur Troyes et Sens ; elle était aussi plus rationnelle, car autant le mouvement sur Montmédy devenait facile, une fois le Prince royal mis hors de cause, autant il était d'une extrême hardiesse à entreprendre si l'on négligeait la III^e armée allemande.

Si le maréchal de Mac-Mahon adoptait la seconde solution, le Ministre proposait à l'Empereur d'envoyer le 13^e corps, qui venait de s'organiser à Paris, vers la Ferté-sous-Jouarre, « où il serait le pivot d'un mouvement tournant de l'armée de Mac-Mahon, qui marcherait vigoureusement sur le flanc de l'armée prussienne, soit qu'elle prenne la route de Vitry, Champaubert et Montmirail, soit qu'elle se dirige par Vassy, Montiérender et Brienne [4] ».

Le Ministre envisageait ces deux lignes d'opérations parce que, si l'on en croit son témoignage postérieur, le bruit courait « que le Prince royal devait abandonner la direction de la Marne sur Paris, et descendre de Bar-le-Duc, par Vassy, sur la ligne de l'Aube que les armées alliées avaient suivie en

1. *Enquête*, I, 238, Déposition de M. Rouher.

2. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.

3. Le Ministre de la guerre à l'Empereur, 21 août, *dépêche télégraphique chiffrée*, dix heures matin (Arch. Guerre).

4. *Ibid.*

1814[1] ». Le général de Palikao croyait ces rumeurs fondées, sans se demander quel intérêt stratégique pouvait avoir le Prince royal à renoncer ainsi à la marche directe sur Paris par la vallée de la Marne. Il admettait qu'un simple respect des traditions le déterminerait à une perte de temps aussi considérable.

Le télégramme de la matinée laissait donc quelque liberté au maréchal de Mac-Mahon : à peine le Ministre avait-il indiqué ses préférences pour le mouvement sur Montmédy[2]. Dans la soirée, il devint beaucoup plus affirmatif : « Je considère comme indispensable, mandait-il à Mac-Mahon, que votre armée aille dégager le maréchal Bazaine. Songez à l'effet moral que produirait toute apparence d'abandon de cette armée qui a héroïquement combattu et qui est formée d'excellentes troupes. Faites-moi connaître votre intention. » Le Ministre ajoutait que des convois de vivres et de munitions étaient échelonnés par ses soins sur la route de Montmédy à Thionville et que l'armée de Metz en manquait « totalement[3] ».

Ainsi, dans la soirée du 21 août, le maréchal de Mac-Mahon allait être sollicité à la fois par le Ministre de la guerre et par M. Rouher de marcher vers Metz au secours de Bazaine. L'avant-veille, un sentiment de solidarité lui avait fait prendre ce parti; mais le 21, effrayé par la témérité de l'entreprise et manquant totalement de nouvelles de son collègue, il avait repris le projet de se replier sur Paris, et il était bien résolu, en se rendant chez l'Empereur, à ne pas revenir sur sa décision[4].

*
* *

Le 21 août, vers sept heures du soir, le maréchal de Mac-Mahon, accompagné du général Faure, son chef d'état-major, fut introduit auprès de l'Empereur, qui conférait depuis un

1. Général de Palikao, *op. laud.*, 96.

2. *Enquête*, I, 171, Déposition du général de Palikao.

3. Le Ministre de la guerre au maréchal de Mac-Mahon, *dépêche télégraphique chiffrée*, 21 août, cinq heures soir (Arch. Guerre).

4. *Enquête*, I, 30, Déposition du maréchal de Mac-Mahon.

certain temps avec M. Rouher. La question des mouvements ultérieurs de l'armée de Châlons soit vers Paris, soit vers l'Est afin de porter secours au maréchal Bazaine, se posa immédiatement. M. Rouher se déclara partisan de la seconde solution.

A son avis, rien dans la situation militaire n'exigeait que le maréchal se repliât sur la capitale ; l'abandon de Metz serait des plus fâcheux et « aurait à Paris les plus graves inconvénients » ; le Conseil des Ministres et l'Impératrice partageaient cette manière de voir. Sans doute, le Prince royal était en marche sur Paris, mais il n'y arriverait pas avant huit jours et, pendant ce temps, Mac-Mahon ne pouvait-il faire sa jonction avec Bazaine et « revenir sur le Prince royal » ? Ainsi la capitale serait protégée « dans des conditions de victoire » et « tous les intérêts sauvegardés[1] ».

Le maréchal de Mac-Mahon se montra « très opposé à ces idées ». Il ne se croyait pas en état de risquer de se trouver « au milieu des armées prussiennes » dont les derniers renseignements précisaient la situation : Bazaine était entouré à Metz par 200 000 hommes ; à l'ouest de la place, dans la direction de Verdun, se trouvait l'armée du prince de Saxe évaluée à 80 000 hommes ; le prince royal de Prusse allait atteindre Vitry-le-François à la tête de 150 000 hommes. En marchant vers l'est, on pouvait donc se trouver « dans la position la plus difficile » et éprouver un désastre. L'armée de Metz, ajouta Mac-Mahon, serait peut-être battue : en conséquence, il était « de la plus haute importance de conserver à la France l'armée de Châlons, qui, bien que composée en partie de régiments de marche, avait néanmoins assez d'anciens cadres pour servir à réorganiser une armée de 250 000 à 300 000 hommes[2] ».

Telles furent les objections qu'exposa le maréchal de Mac-Mahon, si l'on s'en rapporte à son témoignage postérieur aux événements. M. Rouher, sans entrer dans ces détails, lui attribue seulement cette réponse : « C'est impossible d'aller secourir Bazaine. Bazaine n'a pas de munitions, n'a pas de

1. *Enquête*, Déposition de M. Rouher, I, 239.

2. *Enquête*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 30, 31.

vivres et sera obligé de capituler, et nous arriverons trop tard [1]. »

Quoi qu'il en soit, l'opposition du maréchal fut formelle. Le général Faure, consulté, jugea que la marche vers Metz était « impossible » et que la seule détermination rationnelle était « de revenir sur Paris [2] ».

Dans le cours de l'entretien, l'Empereur ne fit qu'une seule observation. Influencé peut-être par les raisons du maréchal, et envisageant l'hypothèse d'une défaite de l'armée de Châlons, il déclara que « ce serait très grave ». « Que deviendrons-nous? » demanda-t-il. Ce fut M. Rouher qui répondit sans hésiter : « Votre Majesté n'aurait alors qu'une seule chose à faire : se jeter au milieu de l'ennemi et se faire tuer [3] ».

Mac-Mahon conclut en disant qu'il éprouvait « une douleur réelle d'abandonner le maréchal Bazaine »; il savait que si son collègue venait à succomber, lui-même serait « hautement accusé de lâcheté pour ne pas lui être venu en aide »; néanmoins il croyait conforme à l'intérêt du pays de rétrograder sur Paris [4]. Il se proposait de mettre ce projet à exécution dès le surlendemain 23 août, à moins que les instructions qu'il avait demandées à Bazaine ne lui fussent parvenues dans l'intervalle [5]. Même, si l'on en croit Rouher, le maréchal n'aurait fait aucune réserve [6], ce qui paraît vraisemblable si l'on se souvient que, le 18 août, Bazaine avait télégraphié qu'il appartenait au Ministre de donner des instructions à Mac-Mahon.

Voyant son interlocuteur inébranlable, M. Rouher n'insista pas. L'Empereur ne fit aucune observation ni dans un sens ni dans l'autre [7]; il demanda seulement au président du Sénat son avis sur la situation, étant admis que l'on renonçait à aller secourir Bazaine. M. Rouher proposa de nommer le maréchal

1. *Enquête*, Déposition de M. Rouher, I, 239. — L'Empereur n'a reproduit que cette seule objection (*Œuvres posthumes, le Livre de l'Empereur*, 109). Peut-être a-t-il écrit d'après le témoignage de M. Rouher; dans cette hypothèse, il ne le confirmerait pas.

2. *Enquête*, Déposition de M. Rouher, I, 239.

3. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.

4. *Ibid.*

5. *Enquête*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 31.

6. *Ibid.*, Déposition de M. Rouher, I, 239.

7. *Ibid.*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 31.

de Mac-Mahon commandant en chef de toutes les forces réunies à Reims et à Paris, avec mission de préparer la défense de la capitale. Au point de vue militaire, cette désignation qui subordonnait Trochu à Mac-Mahon était absolument logique, puisque l'armée de Châlons devenait « l'armée de secours de Paris ». M. Rouher, qui connaissait les sentiments de défiance du Ministre et de l'Impératrice à l'égard du général Trochu, avait un autre mobile, celui de restreindre l'autorité du nouveau gouverneur de Paris et de le mettre sous la surveillance du maréchal de Mac-Mahon dont le loyalisme ne faisait point de doute [1]. Le président du Sénat conseilla aussi à l'Empereur de revenir à Paris avec l'armée : « Votre Majesté, assurait-il, ne peut retourner isolée ; il faut qu'elle revienne au milieu de ses soldats [2] ».

Séance tenante, on rédigea : le décret de nomination du maréchal de Mac Mahon ; une lettre que l'Empereur lui adressait ; une note où le souverain indiquait les mesures à prendre en prévision d'un siège ; enfin deux projets de proclamation aux troupes afin de leur expliquer les motifs pour lesquels on ne se portait pas au secours de Bazaine [3].

« Nous ne pouvions, disait ce dernier document, nous rapprocher de Metz avant plusieurs jours ; d'ici à cette époque, le maréchal Bazaine aura sans doute brisé les obstacles qui l'arrêtent ; d'ailleurs, pendant notre marche directe sur Metz, Paris restait découvert et une armée prussienne nombreuse pouvait arriver sous ses murs. Le système des Prussiens consiste à concentrer leurs forces et à agir par grandes masses. Nous devons imiter leur tactique ; je vais donc vous conduire sous les murs de Paris qui forment le boulevard de la France contre l'ennemi [4]. »

Il fut convenu que ces pièces seraient envoyées le lendemain à Paris où le gouvernement prendrait les mesures d'exécution nécessaires. Leur insertion au *Journal officiel* n'aurait lieu que le jour où l'armée se serait mise en mouvement vers la capitale.

1. *Enquête*, Déposition de M. Rouher, I, 242.
2. *Ibid.*, 239.
3. *Papiers et Correspondance de la Famille impériale*, I, 59, 63.
4. *Ibid.*, I, 62.

## IV

### ADOPTION DU PLAN PALIKAO

Dès le lendemain matin, 22 août, le maréchal de Mac-Mahon donna à son chef d'état-major des instructions en vue de la marche sur Paris qui devait commencer le 23 [1]. La conférence n'était pas terminée, quand M. Piétri, secrétaire de l'Empereur, remit au maréchal, vers dix heures, une dépêche de Bazaine, datée du Ban-Saint-Martin, 19 août, transmise par le Ministre de la guerre et ainsi conçue :

L'armée s'est battue hier toute la journée sur les positions de Saint-Privat-la-Montagne à Rozérieulles et les a conservées. Les 4e et 6e corps seulement ont fait, vers neuf heures du soir, un changement de front, l'aile droite en arrière, pour parer à un mouvement tournant par la droite que les masses ennemies tentaient d'opérer à l'aide de l'obscurité. Ce matin, j'ai fait descendre de leur position les 2e et 3e corps, et l'armée est de nouveau groupée sur la rive gauche de la Moselle de Longeville au Sansonnet, formant une ligne courbe passant derrière les forts de Saint-Quentin et de Plappeville. Les troupes sont fatiguées de ces combats incessants qui ne leur permettent pas les soins matériels, et il est indispensable de les laisser reposer deux ou trois jours. Le roi de Prusse était ce matin à Rezonville avec M. de Moltke, et tout indique que l'armée prussienne va tâter la place de Metz.

Je compte toujours prendre la direction du nord et me rabattre ensuite par Montmédy sur la route de Sainte-Menehould à Châlons, si elle n'est pas fortement occupée; dans le cas contraire, je continuerai sur Sedan et même Mézières pour gagner Châlons [2]...

De ce télégramme, le maréchal de Mac-Mahon conclut que Bazaine allait se mettre en mouvement à bref délai et que l'armée de Châlons pourrait le joindre aux environs de Montmédy [3]. Peut-être même pensa-t-il que Bazaine « était, en ce

1. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits.*

2. Arch. Guerre. Ce télégramme avait été remis, par le maréchal Bazaine lui-même, au garde-forestier Braidy, le 20 août à trois heures de l'après-midi. Ce courageux émissaire le porta de Metz à Verdun (Procès Bazaine, 304).

3. *Enquête*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 31.

moment, en marche sur Montmédy[1] ». Bien qu'il eût conscience, en préconisant la retraite sur Paris, de faire passer au premier plan les véritables intérêts de la France, le maréchal éprouvait un réel chagrin d'être obligé d'abandonner son collègue. Ce sentiment généreux et les nouvelles qu'il venait de recevoir provoquèrent un revirement dans son esprit.

Que le départ de Metz fût un fait accompli ou sur le point de se réaliser, Mac-Mahon jugea qu'il ne pouvait laisser Bazaine, avec ses seules forces, déjà affaiblies par plusieurs batailles, se heurter aux armées allemandes très supérieures en nombre. La pensée de venir en aide à l'armée de Metz fut pour le duc de Magenta « un véritable soulagement[2] », et plusieurs généraux, parmi lesquels Ducrot, exprimèrent leur satisfaction en apprenant qu'on n'abandonnait pas Bazaine[3].

Sans hésiter désormais, le maréchal de Mac-Mahon annula les instructions qu'il venait de donner pour la retraite sur Paris et prit ses dispositions pour se diriger sur Montmédy où il espérait faire sa jonction avec Bazaine.

En quittant Reims pour se porter vers le nord-est, Mac-Mahon, sur la foi du dernier télégramme qu'il avait reçu de Bazaine, croyait son collègue sorti de Metz et en marche vers Montmédy. Son intention n'était nullement d'aller jusqu'à Metz (il n'avait pas cessé de rejeter l'entreprise comme trop téméraire), mais seulement de dégager Bazaine, de faire une diversion en sa faveur, en un mot, de faciliter sa retraite vers l'ouest[4]. Le général Ducrot, qui fut à maintes reprises le confident du maréchal, écrivait le 24 août : « Nous nous avançons vers le nord-est avec l'espoir de donner la main à Bazaine dans la vallée de la Meuse[5] ». Relatant dans ses *Souvenirs* les causes de sa nouvelle détermination le maréchal ajoute : « Ce fut cette persuasion, et cette persuasion seule, qui me fit prendre cette résolution ». Il a voulu affirmer par là qu'aucune influence extérieure n'est intervenue pour modifier ses projets, mais sur-

1. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.

2. Note de M. le général Broye, alors aide de camp du maréchal de Mac-Mahon (Arch. Guerre).

3. *Vie militaire du général Ducrot*, II, 387.

4. *Enquête*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 30.

5. *Vie militaire*, II, 388.

tout il a voulu affirmer aussi sa conviction du mouvement imminent ou déjà commencé du maréchal Bazaine vers Montmédy.

Sa décision prise, Mac-Mahon en informa aussitôt le Ministre de la guerre : « Le maréchal Bazaine a écrit le 19 qu'il comptait toujours opérer son mouvement de retraite par Montmédy. Par suite, je vais prendre mes dispositions pour me porter sur l'Aisne. Prévenez le Conseil des Ministres et accusez-moi réception de cette dépêche [1]. »

Puis il rédigea un autre télégramme à l'adresse du maréchal Bazaine : « Reçu votre dépêche du 19. Suis à Reims ; me porte dans la direction de Montmédy ; serai après-demain sur l'Aisne, d'où j'agirai suivant les circonstances pour vous venir en aide. Envoyez-moi de vos nouvelles [2]. » Il chargea les commandants supérieurs de Verdun et de Montmédy et le maire de Longuyon de faire parvenir ce message « par des émissaires différents [3] ».

Ces deux télégrammes, on le voit, ne font aucune mention d'une marche de l'armée de Châlons jusqu'à Metz. Il s'agit seulement de se porter de Montmédy jusqu'à l'Aisne ; là on aura sans doute des informations précises sur le mouvement et la situation de l'armée de Bazaine, et on lui viendra en aide par des moyens que les circonstances et le terrain indiqueront.

Les nouvelles que venait de recevoir le maréchal de Mac-Mahon étaient-elles suffisantes pour le déterminer à renverser son projet de retraite sur Paris ? Les raisons qu'il avait données la veille à M. Rouher pour l'expliquer et le justifier, cessaient-elles d'être admissibles le 22 ? Il ne se croyait pas, avait-il déclaré le 21, en état de risquer de se trouver « au milieu des armées prussiennes ». Cet argument si sérieux n'était-il plus valable le lendemain ? Bazaine exprimait, il est vrai, son intention déjà connue de marcher vers le nord et Montmédy, mais rien ne prouvait qu'il fût déjà en mesure de le faire, ni surtout qu'il fût en route. Il y eut donc, en réalité, de la part

1. Le maréchal de Mac-Mahon au Ministre de la guerre, *dépêche télégraphique*, 22 août, dix heures quarante-cinq (Arch. Guerre).

2. Le maréchal de Mac-Mahon au maréchal Bazaine, 22 août, dix heures cinquante-cinq (Arch. Guerre).

3. Le maréchal de Mac-Mahon au général commandant de Verdun, au commandant supérieur de Montmédy, au maire de Longuyon, *dépêches télégraphiques*, Courcelles-lès-Reims, 22 août (Arch. Guerre).

du maréchal de Mac-Mahon, une interprétation optimiste du télégramme de Bazaine.

Mais, une fois la décision prise, il est certain que la décision choisie par le maréchal de Mac-Mahon était bien celle qui répondait le mieux à la situation. C'était en effet sur Vouziers et Rethel qu'il fallait se porter pour aider au mouvement de l'armée de Metz à qui la route de Verdun était interceptée et qui ne pouvait effectuer sa retraite que par Montmédy et Mézières. On eût côtoyé de plus près l'armée du Prince royal en dirigeant une des colonnes sur Sainte-Menehould, d'après le plan Palikao. L'opération, conduite avec prudence, offrait en outre relativement peu de dangers, car, à supposer qu'au bout de quelques jours, on apprît que Bazaine était toujours à Metz, on pouvait regagner facilement la vallée de l'Oise. L'essentiel était de ne pas s'attarder sur l'Aisne et dans l'Argonne, mais de se replier rapidement vers le nord-ouest avant d'être atteint sur le flanc droit et sur les derrières par les colonnes de l'armée du Prince royal.

*
* *

De retour à Paris, M. Rouher avait exposé au Conseil des Ministres, réuni dans la matinée du 22, la démarche qu'il avait faite auprès du maréchal de Mac-Mahon et les résultats de la la conférence tenue à Courcelles la veille au soir. Le général de Palikao manifesta une vive contrariété en apprenant la détermination du maréchal de ramener l'armée sous les murs de Paris. Rien n'avait pu altérer sa confiance dans le plan qu'il avait formé, et son opinion s'affirmait de plus en plus ferme : Mac-Mahon devait marcher sur Metz ; là était le salut. Il exposa au Conseil les raisons en faveur de cette entreprise ; il développa les calculs qui, à son avis, en garantissaient le succès. Convaincus, les Ministres, à la presque unanimité, se rangèrent à son opinion. On rédigea aussitôt, à l'adresse de l'Empereur, au nom du Conseil, un télégramme par lequel on le priait d'examiner encore une fois si le maréchal de Mac-Mahon ne devait pas se décider à marcher au secours de Bazaine[1].

1. *Enquête*, Déposition de M. Rouher, I, 240.

Cette dépêche, expédiée à une heure cinq de l'après-midi, se croisa avec celle que le maréchal de Mac-Mahon avait envoyée à dix heures quarante-cinq du matin. Elle était conçue dans les termes les plus pressants, les plus propres à agir sur l'esprit du souverain : « Le sentiment unanime du Conseil en présence des nouvelles du maréchal Bazaine, est plus énergique que jamais. Les résolutions prises hier devraient être abandonnées. Ni décrets, ni lettres, ni proclamations ne devraient être publiés. Un aide de camp du Ministre de la guerre part pour Reims avec toutes les instructions nécessaires. Ne pas secourir Bazaine aurait à Paris les plus déplorables conséquences. En présence de ce désastre, il faudrait craindre que la capitale ne se défendît pas. Votre dépêche à l'Impératrice nous donne la conviction que notre opinion sera partagée[1]. Paris sera à même de se défendre contre l'armée du prince royal de Prusse. Les travaux sont poussés promptement. Une armée nouvelle se forme à Paris. Nous attendons une réponse par le télégraphe[2]. »

L'Empereur ne communiqua pas cette dépêche au maréchal de Mac-Mahon dont il connaissait déjà la résolution de marcher sur Montmédy; il lui en indiqua seulement le sens à titre de renseignement[3].

A quatre heures de l'après-midi, Napoléon III répondit au Ministre de la guerre que l'armée se mettrait en marche le lendemain 23 août vers Montmédy; il le priait, pour tromper l'ennemi, de faire annoncer par la presse que le maréchal de Mac-Mahon se dirigeait sur Saint-Dizier à la tête de 150 000 hommes[4].

***

Quatre nouveaux messages, expédiés de Metz le 20 août, parvinrent dans cette journée du 22 à Paris et à Reims. Ils présentaient dans l'ensemble un caractère plus pessimiste que celui de

1. Cette dépêche n'a pu être retrouvée. Peut-être s'agit-il de celle du 18 août.

2. Arch. Guerre.

3. *Enquête*, Déposition du maréchal de Mac-Mahon, I, 32.

4. *Papiers et Correspondance de la Famille impériale*, I, 48.

la matinée qui avait motivé le revirement du maréchal de Mac-Mahon. Le premier ne lui fut communiqué qu'en partie; il n'eut connaissance des trois autres qu'après la guerre.

Bazaine mandait à l'Empereur que ses troupes « occupaient toujours les mêmes positions »; que l'ennemi paraissait établir des batteries qui devaient servir à appuyer son investissement et qu'il recevait constamment des renforts; que le général Marguenat avait été tué à la bataille du 16 et qu'il y avait dans la place « plus de 16 000 blessés [1] ». Le maréchal de Mac-Mahon déclara plus tard qu'il ne pensait pas que l'Empereur lui eût communiqué la dépêche entière; il se rappelait seulement que le souverain lui avait parlé de la mort du général Marguenat [2].

« Nous sommes sous Metz », écrivait Bazaine à cette même date du 20 août au Ministre de la guerre, « nous ravitaillant en vivres et en munitions. L'ennemi grossit toujours et paraît commencer à nous investir... J'ai reçu une dépêche du maréchal de Mac-Mahon auquel j'ai répondu ce que je compte pouvoir faire dans quelques jours [3]. » Le maréchal de Mac-Mahon a affirmé après la guerre n'avoir « aucune connaissance de cette dépêche [4] ».

Le général de Palikao reçut le même jour, 22 août, à une heure qui ne peut être précisée, un télégramme daté du 20 août, du général Coffinières, gouverneur de Metz, au colonel Turnier, commandant supérieur de Thionville : « ... Si vous êtes certain de faire passer une dépêche, vous pouvez dire que les Prussiens ont attaqué notre armée sur le plateau d'Amanvillers à douze kilomètres environ à l'ouest de Metz. Après un combat des plus vigoureux, nos troupes cédant vers leur droite faute de cartouches, se sont retirées sous Metz et sont entassées entre Longeville, Saint-Quentin, Plappeville, le Coupillon, et la droite au fort Moselle. C'est une assez mauvaise position, attaquable sur les deux faces de l'est et de l'ouest. Les Prussiens s'établissent fortement autour de nous et ne nous laisseront pas

1. Arch. Guerre. L'Empereur reçut ce télégramme à deux heures douze de l'après-midi.

2. *Instruction* relative au procès Bazaine (Arch. Guerre).

3. Arch. Guerre. Le ministre reçut ce télégramme à deux heures vingt de l'après-midi.

4. Instruction relative au procès Bazaine (Arch. Guerre).

longtemps pour nous refaire. Nous avons 11 000 à 12 000 blessés dans la place et peu de ressources pour les soigner[1]. »

Comme pour la précédente, le maréchal de Mac-Mahon déclara plus tard qu'il ne se rappelait pas avoir eu connaissance de cette dépêche[2].

Bazaine avait expédié également le 20 août, au maréchal de Mac-Mahon, un troisième télégramme auquel le destinataire attribua par la suite une très grande importance[3]. Il était conçu en ces termes : « J'ai dû prendre position près de Metz pour donner du repos aux soldats et les ravitailler en vivres et en munitions. L'ennemi grossit toujours autour de moi, et je suivrai très probablement pour vous rejoindre la ligne des places du Nord, et je préviendrai de ma marche si toutefois je puis l'entreprendre sans compromettre l'armée[4]. »

Ainsi il n'était plus question formellement, comme dans la dépêche du 19 août parvenue dans la matinée, de quitter Metz dans un délai de deux ou trois jours. Ce dernier télégramme, tout en envisageant comme très probable la reprise du mouvement vers l'ouest, faisait une réserve que ne mentionnaient pas les précédents, et qui était de nature à appeler sérieusement l'attention du maréchal de Mac-Mahon. Bazaine mettait en effet, à la marche ultérieure vers les places du nord, la condition de ne pas « compromettre l'armée ». En tout cas, il préviendrait de son départ. Ce télégramme ne parvint jamais au maréchal de Mac-Mahon.

Comment ces quatre messages avaient-ils été expédiés de Metz sur Paris et sur Reims?

Les trois télégrammes destinés à l'Empereur, au Ministre de la guerre et au maréchal de Mac-Mahon avaient été confiés le 20 août à une femme courageuse, madame Imbert, qui, franchissant les lignes prussiennes, les remit, le 21 août à midi quinze, au colonel Turnier, commandant supérieur de Thionville[5]. Des duplicata de ces télégrammes et la dépêche du général Coffinières lui parvinrent à peu près en même temps

1. Arch. Guerre.
2. Instruction relative au procès Bazaine (Arch. Guerre).
3. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.
4. Arch. Guerre.
5. Procès Bazaine, 333.

par l'intermédiaire de l'agent de police Flahaut[1]. Le colonel Turnier transmit ces quatre messages en deux expéditions qui furent confiées : l'une à M. Guyard, commissaire de police cantonal à Longwy, l'autre à M. de Bazelaire, élève à l'École polytechnique, qui se rendait à Paris par la Belgique et Givet[2]. Guyard apporta les pièces au lieutenant-colonel Massaroli, commandant de la place de Longwy, qui envoya directement à l'Empereur le télégramme qui lui était destiné et au Ministre de la guerre la dépêche du général Coffinières. Massaroli remit ensuite les originaux aux inspecteurs de la sûreté Miès et Rabasse, envoyés aux nouvelles ; ceux-ci expédièrent le 22, à quatre heures cinquante de l'après-midi, au colonel Stoffel, les trois télégrammes émanant de Bazaine et la dépêche du général Coffinières. De son côté, M. de Bazelaire, arrivé à Givet à une heure de l'après-midi, envoya également les trois mêmes télégrammes à l'Empereur, au Ministre de la guerre, au maréchal de Mac-Mahon.

On sait que les messages adressés à l'Empereur et au général de Palikao parvinrent à destination dans l'après-midi du 22 août. Il n'en fut pas de même du télégramme transmis en double à Mac-Mahon, à la fois par Miès et Rabasse et par M. de Bazelaire, télégramme qui contenait une réserve si importante à la reprise de la marche de Bazaine vers l'ouest; il ne parvint pas au maréchal : « Je ne me rappelle point avoir reçu cette dépêche, dit-il plus tard, et il me semble impossible qu'elle m'ait échappé, puisqu'elle m'aurait permis d'arrêter le mouvement vers l'est, si les circonstances m'avaient paru l'exiger[3] ». De fait, le 27 août, il écrivait au Ministre : « Depuis le 19, je n'ai aucune nouvelle de Bazaine[4] ».

M. Amiot, directeur du service télégraphique du quartier impérial, déclara plus tard qu'il pouvait affirmer avec certitude avoir reçu les deux expéditions de ce télégramme et les avoir transmises au maréchal de Mac-Mahon[5]. Il y a du reste une

1. Procès Bazaine, 221.

2. *Ibid.* 364, 365.

3. Instruction relative au procès Bazaine (Arch. Guerre).

4. Le maréchal de Mac-Mahon au Ministre de la guerre, *dépêche télégraphique*, Le Chesne, 27 août (Arch. Guerre).

5. Procès Bazaine, 380.

autre preuve de l'arrivée du message : les inspecteurs de la sûreté avaient terminé à Longwy l'expédition du télégramme par cette demande : « Faut-il rentrer? », demande à laquelle il fut répondu le jour même 22 août, à neuf heures quarante du soir, par l'ordre de rallier le quartier impérial à Bétheniville[1]. Miès et Rabasse rejoignirent l'armée le 25 à Rethel où ils remirent les originaux des pièces au colonel Stoffel. Celui-ci ne les communiqua point au maréchal de Mac-Mahon ; il ne put les restituer plus tard et ne fournit sur leur disparition que des explications insuffisantes[2].

D'après le colonel Stoffel, le télégramme serait bien parvenu le 23 août au quartier général du maréchal de Mac-Mahon à Courcelles, mais aurait été remis à un officier de l'état-major qui l'aurait déchiffré et communiqué au maréchal. Le colonel Stoffel en aurait trouvé une traduction complète sur sa table de travail et serait resté convaincu que le maréchal en avait eu connaissance. Tel serait également le motif pour lequel il ne lui remit pas les originaux qu'apportèrent Miès et Rabasse à Rethel[3]. En réalité, il fut impossible de retrouver l'officier d'état-major qui, d'après les dires du colonel Stoffel, aurait reçu et déchiffré le télégramme. Au procès Bazaine, le général de Rivière, rapporteur, ayant accusé le colonel Stoffel d'avoir intercepté au moins deux fois le message adressé au maréchal de Mac-Mahon[4], le colonel demanda à comparaître devant un conseil de guerre. Le 13 juillet 1874, le Gouverneur de Paris rendit une ordonnance de non-lieu.

Quelle influence la réception de ce télégramme aurait-elle exercée sur les décisions du maréchal de Mac-Mahon? Il est difficile de se prononcer, le destinataire ayant varié lui-même dans ses appréciations.

« Vous me demandez, déposait-il à l'*Instruction* relative au procès Bazaine, si, l'ayant reçu, j'aurais continué mon mouvement vers l'est. Cette question est délicate. Je vous répondrai cependant consciencieusement qu'il est probable que, même

1. Procès Bazaine, 380.
2. *Ibid.*
3. Procès Bazaine, 389; colonel Stoffel, *La Dépêche du 20 août*, 32.
4. Procès Bazaine, Rapport, 27.

après sa réception, j'aurais continué ma marche vers la Meuse, sauf à voir ce qu'il y avait à faire, y étant arrivé[1]. »

Dans ses *Souvenirs inédits*, au contraire, le maréchal a été plus affirmatif : « Cette dépêche avait une importance capitale. Dans les dispositions d'esprit où je me trouvais, elle m'aurait probablement décidé, soit dans ce moment, soit un peu plus tard sur la Meuse, à abandonner ma marche sur Metz pour me reporter sur Paris[2] ».

Le général de Rivière paraissant penser que le souverain avait peut-être retenu cette dépêche de crainte que sa divulgation ne fît abandonner le projet de secourir Bazaine, le maréchal de Mac-Mahon rejeta cette hypothèse : « Ma conviction intime est que l'Empereur n'est pour rien dans cette affaire. A Reims, comme quelques jours plus tard au Chesne-Populeux, l'Empereur désirait rentrer à Paris avec l'armée de Châlons... Je pense que le moment décisif de la campagne a été non à Reims, mais au Chesne-Populeux[3]. »

En tout état de cause, il semble acquis que des influences se sont exercées au quartier impérial le 22 août pour dissimuler au maréchal de Mac-Mahon les nouvelles de Bazaine postérieures au télégramme du 19 août, nouvelles qui, par leur caractère pessimiste, auraient pu décider le commandant de l'armée de Châlons à prendre le parti définitif — le plus sage d'ailleurs — de rétrograder sur Paris. Le destin en avait décidé autrement. Le 22 août, à cinq heures trente du soir, le maréchal de Mac-Mahon fit expédier des ordres ayant pour objet d'atteindre la ligne de la Suippe le lendemain, et de marcher ensuite dans la direction de Montmédy.

COMMANDANT ERNEST PICARD

1. Instruction relative au procès Bazaine (Arch. Guerre).
2. Maréchal de Mac-Mahon, *Souvenirs inédits*.
3. Instruction relative au procès Bazaine.

# FRANCE D'EXIL[1]

## IV

### DERNIÈRE VEILLÉE DANS LA FORÊT

La nuit douce est favorable à l'observation tranquille de moi-même. Je sens que ma volonté d'être scieur eut les caractères de la démence, mais mes désirs de labeur me semblent sains : ils ont pris, il est vrai, des formes folles, et je sais qu'ils en prendront encore d'imprévues, qui me décevront à leur tour; mais ils en pourraient prendre de sages. La vieillesse seule les éteindra. Je les accepte et devrai leur faire une place raisonnable en ma vie. Mon corps veut le travail comme il veut l'air : à onze ans, j'ai envié un écuyer qui sautait par des cerceaux; à douze ans, j'ai envié des petits de mon âge, qui poussaient des wagons dans une verrerie; à treize ans, à un concours de gymnastes, j'ai envié, de la loge du préfet, un gavroche qui grimpait une pyramide humaine; à quatorze ans, dans la visite d'un orphelinat, j'ai envié un enfant qui pétrissait le pain; à quinze ans, faisant la paye aux faucheurs, j'ai envié leur gorge hâlée; à seize ans, interne, j'ai envié le garçon qui retournait les cent vingt matelas du dortoir; à dix-sept ans, j'ai envié les

1. *Published, January fifteenth, nineteen hundred and seven. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* la Revue de Paris.

Voir la *Revue* du 1er janvier.

forts de la Halle, et à dix-huit, les Alpins sous leur sac; à dix-neuf ans, par un matin bleu où je passais la Marne avec ma maîtresse, j'aurais voulu la quitter sur la rive et mener tout le jour la barque du passeur; à la caserne, j'ai envié les maréchaux ferrants et les conducteurs de ma batterie, enlevant des genoux les chevaux. Mais je ne savais pas que j'aurais besoin un jour de ferrer des bêtes et de mener des attelages.

Cette nuit, les ardeurs de mes muscles inquiets s'accompagnent d'un sentiment rieur de ma santé.

Une insensibilité délicieuse enveloppe mon corps; l'air nocturne entre par ma gorge en mes organes, et je ne perçois que la course vive du sang le long de mes fibres les plus intimes; elle ressemble au murmure de la sève dans la forêt, et le désir du travail est diffus dans mes muscles comme dans les bourgeons le besoin de se déployer. Mais je suis en une telle ignorance du monde où je vivrai que je ne devine pas quelles besognes manuelles il permet ou exige. Je sais seulement, depuis ce soir, que seules les tâches où j'excellerai me plairont. Le vieillard m'a révélé le devoir d'être de l'élite. Mais où sont les tâches utiles? quels sont les gestes adroits?...

*
* *

18 juin.

*E finita la comedia!* Je rentre en France pour y mendier quelque mission. La mine de Jeannot m'amusait comme un décor, ses Acadiens, comme des acteurs; je me suis déguisé en l'un d'eux, j'ai mimé un rôle et, une semaine, oublié la vie; mais le petit théâtre est clos; la ferme, toute de planches, a l'air de coulisses qui vont s'enlever. Ma dernière nuit est vide comme une scène déserte. Quelle détresse de passer de la comédie dans la vie! Le fermier m'a compté neuf petits sous, pour mon bûchage; je lui ai su gré de ses frais de taquinerie, mais j'en ai ri comme d'un jeu ancien dont on ne s'amuse plus que par complaisance; l'orgueil de mes mains de bûcheron est passé; le rêve de gagner de l'argent avec mes bras, évanoui; l'ivresse de me croire un autre, dissipée; je me réveille face à face avec moi-même; c'est comme si mon songe se fermait; l'hallucination cesse, et je m'étonne d'en reconnaître le cadre à la ronde.

Au souper, la femme du scieur a servi tout ce qui m'avait plu les autres jours : de la bouillie de malt, des crêpes de maïs avec du sirop d'érable, des œufs pochés sur du vermicelle de blé trempé de lait, de la salade de pissenlits, de la compote de myrtilles, de la confiture de citrouilles. Il y avait un peu de malice, et beaucoup de gentillesse, dans ce caprice de me prendre à la fois par tous mes faibles ; on épiait mon embarras, on guettait mes choix, avec un rire dans les yeux. Evelina m'a donné son adresse, pour l'envoi du Monvel, et m'a demandé la mienne ; elle l'a mise dans le dictionnaire de famille, à la place alphabétique de mon nom, et a crié, en battant des mains : « Je la garderai longtîmps, bîn longtîmps ! »

Dans une semaine, je quitterai le Canada ; dans deux semaines, je serai en Bourgogne : je sens, aux coups dont mon cœur bat, que je n'ai que ce coin-là au monde, et je devine comme j'y souffrirai. Je serai chez moi celui qui passe. L'exil au loin, c'est bien : mais l'exil chez soi ! Je serai près d'elles, les chères vieilles, les chères petites ; ma vie, un peu, touchera la leur, et je repartirai. J'ai rêvé, une nuit, de mon village inondé : un radeau vint se briser contre celui qui me charriait, et j'y vis, dans la nuit, ma sœur se tendre vers moi ; son radeau tourbillonna près du mien, mais les deux courants s'écartaient, et elle se perdit dans la nuit. Voilà ce que sera mon mois en Bourgogne. Il a fallu que les vieilles et les petites se fassent loin de moi une vie qui leur suffise. Je m'effraie des jours et des soirs sous le même toit sans rien, au bout de la semaine, de changé par moi dans leur âme, et, d'avance, j'entends mes phrases s'aller perdre par-dessus leurs têtes distraites de jeunes filles ou leurs pensées closes de vieilles. Je sais ce qu'il faudrait pour qu'une semaine mette un peu de moi en elles : une tyrolienne au glacier du Niederjoch, la Symphonie avec chœurs à l'Odéon de Münich, ou, lue au Palazzo degli Uffici, l'ode de Keats *A une Urne grecque*. Il faudrait, de mon séjour, faire un rêve : la vie nous sépare, le rêve nous confondrait ; nos vies, à l'écart l'une de l'autre, se rejoindraient par le mirage des vacances, comme deux cloîtres, sur les deux rives d'un canal, ont en commun le sourire de l'eau.

Mais il faudrait trois mille francs ! Tant souffrir pour trois mille francs ! Le temps est la trame de la vie : il glisse sans retard

et sans retour; si notre art ne sait lancer à temps la navette, la trame passe, et c'est un canevas vide qui s'en va, au lieu d'un dessin brodé de fleurs; ainsi fuit ma vie, faute d'argent, sans un fil brillant qui la colore. Je n'ai jamais, comme ce soir, vu face à face la gêne qui fait crier les sens. La pensée fait l'âme libre, mais c'est l'argent qui fait libres ceux qu'on aime : j'envie les hommes qui foncent vers leur gain avec le goût aux lèvres des joies qu'ils vont donner. J'en veux à mes rêves anciens de ce que l'argent n'y a pas tenu de place. Quand je ferme les yeux, ils me semblent une colonne de brume; ils obscurcissent ma vie, et dans leur brouillard sans bord tombe la figure pâle de ma sœur : ils ne peuvent la retenir, elle tombe de plus en plus vite, elle n'est plus qu'un point et touche au néant, ouvert sous elle; sa vie passe, la mienne aussi... On frappe!...

C'était Jeannot, portant une lanterne : il ne pouvait dormir et m'offrit d'aller au lac. Son insomnie me surprit. Le lac, un peu fumant, entre des bois, avait le silence d'un mirage : « J'ai voulu que nous le regardions ensemble, dit-il, pour que tu dises à ma sœur qu'il est beau; dis-lui qu'elle y sera mieux qu'à Montrouge. — En es-tu sûr? » lui demandai-je. Il cassa du doigt une baguette, puis dit doucement : « Sûr », et dans le val brumeux, il me sembla qu'il n'y avait de réel que sa volonté. « Tu me promets, dit-il, de faire ce qui dépend de toi pour qu'elle vienne? » Quand j'eus promis, il prit son couteau. « Je veux graver cette date », dit-il. Je me couchai sur les aiguilles de pins; il avait les bras levés contre un tronc, et, éclairé d'en bas par son falot, ce petit homme jetait sur la forêt une ombre infinie. Je me rappelai le désespoir de ses seize ans, loin de sa sœur pauvre. « Moi, pensai-je, c'est maintenant que je ne peux rien pour la mienne » et, l'âme vaincue, au pied de ce vainqueur qui gravait sa victoire, je découvris que je souffrais à trente ans de ce qu'il avait souffert à seize, ma volonté refaite, mais trop tard, par les douleurs qu'il avait connues à temps.

Nous revînmes par la rivière, chantante sur les rochers. « Je te dois beaucoup de reconnaissance, dit-il; as-tu remarqué que tu t'intéresses plus à moi qu'à toi-même? ta vie semble suspendue, comme si tu vivais de la mienne. — Ma vie et la tienne, dis-je en souriant, sont deux cas particuliers du pro-

blème de l'exil; le tien en est la solution positive, et le mien la solution négative; tu as raison : le tien m'intéresse plus. — Je te remercie, dit-il, d'attacher à ma vie la même valeur qu'à une vérité mathématique; il est doux d'être la démonstration d'une loi. — Nous, Français, répondis-je, nous ne pouvons, par la pensée, nous exclure d'un groupe : nous nous savons inséparables, mathématiquement, d'hommes qui ont avec nous des propriétés communes : nous nous sentons être les rayons d'un cercle. — Oui, dit-il, et, cette nuit, nous ne sommes que deux dans un bois, nous ne sommes ni l'un ni l'autre des sentimentaux; mais pendant que nous marchons, va entre nous une figure, qui est celle de la France. Pour qu'elle fût présente, il a suffi de ta venue. Ce que j'aperçois en toi d'esprit français me bouleverse; je voudrais avoir étudié à Paris au sortir des Universités d'Amérique; tu portes une clarté que l'or de ma mine n'achèterait pas; tu es au-dessus du succès. — Si tu avais lu en moi tout à l'heure, dis-je, tu saurais comme je fus prêt à donner ce que j'ai d'esprit qui raisonne pour ce que tu as d'esprit qui réussit. — Le raisonnement prépare les grandes réussites, dit-il; à la longue, tu iras plus loin que moi. — A la longue? répondis-je... La vie est courte. »

Au-dessus des cascades, la tranquillité des bassins reflétait la grande tranquillité de la nuit. Son regard chercha le mien : « Jeannot! lui dis-je, que tes yeux vont loin en moi! Je veux qu'ils me voient nu, et je te ferai l'aveu de ce dont j'ai le plus honte dans ma vie. Je suis bien fier de ton respect : je vais bien m'humilier; tu as confiance en moi, tu t'en remets à moi de parler en ton nom à ta sœur; eh bien! écoute. A mon arrivée au Mexique, je fus l'hôte d'un planteur français, dans un rancho perdu, sur la côte du Pacifique; il me fêta trois jours, et quand je lui demandai ses commissions, il désira des cigarettes qui ne se trouvent qu'à la ville. Je mis trois semaines à la gagner; les impressions de ma visite s'étaient affaiblies; j'oubliai ses cigarettes et ce solitaire fut privé du plaisir physique qu'il en attendait. Je me méprise encore de mon oubli. — Tu venais de Paris, dit Jeannot, tu ne connaissais pas la puissance des désirs dans la solitude. — Je ne savais pas, dis-je, combien, là où les hommes sont rares, les relations humaines

sont graves. — Je me demande, remarqua Jeannot après un silence, si, par des soins compliqués, des jeunes gens ne pourraient pas être, à vingt ans, familiers avec la science comme tu l'étais et avec la vie comme je l'étais. — La nation qui les formerait, m'écriai-je, règnerait sur le monde, par le commerce et par l'esprit. »

*
* *

Quai de Yarmouth, une heure avant de quitter l'Acadie.

Une langue de terre sépare du large le chenal de Yarmouth, puis s'effile en une chaîne d'écueils; là, j'avais remarqué de loin des cabanes flottantes à fleur d'eau, pareilles à des bouées d'argent sous le soleil : curieux de les voir de près, j'ai fait le tour de la baie et suivi la file d'éboulis qui sépare de la haute mer le chenal. A ma droite, j'entendais le bris des lames sans les voir; à ma gauche, le goulet baignait sans bruit mon sentier. Les monticules allaient se rabougrissant; au tournant d'un quartier de roche, je ne vis plus qu'une plage de galets en pente douce, d'une cinquantaine de mètres de large : au lieu de monter vers une falaise, elle montait vers le vide; l'arête s'en découpait contre le ciel, sur des centaines de mètres de long; je grimpai contre le versant de ce dos d'âne; du faîte, je découvris l'Océan, vers lequel il redescendait à pic : à trois mètres sous moi, les vagues se brisaient. Cette plage à deux faces semblait une digue en forme d'escarpe et de contrescarpe. Elle portait deux files de baraques : le long de la haute mer, les garages des canots, et le long du chenal, les chalets des pêcheurs, bâtis sur pilotis, parce qu'aux mauvais jours l'Océan va, par-dessus les deux plages et par-dessous les maisons, retomber dans la baie.

Une femme me montra de loin un pêcheur, qu'elle me dit être un Acadien. Son chapeau de toile cirée, aux ailes tombant sur les épaules, son costume sac, verni de colle de poisson, et ses bottes de caoutchouc faisaient de lui un mannequin noir, à effrayer les mouettes; de près, ses traits, sur sa barbe noire en éventail, avaient, en plus délicat, une dignité assyrienne; son regard, sous les ailes sombres du chapeau,

était doux, mais lointain, comme si en lui l'âme consciente eût été satisfaite, mais l'âme inconsciente, stupéfaite, de sa besogne : dans le désert de cette plage, il raccommodait les filets. En apprenant que j'étais de France, il me dit que son grand-père en était venu. J'avais entendu parler de trois prisonniers de guerre des Anglais, dont les petits-fils formaient trois villages français. « Votre grand-père, lui dis-je, était un soldat de Napoléon? » Il me regarda étonné. « Oui », me répondit-il. Je lui demandai son nom. « Lefèvre », me dit-il.

Il se mit à clouer des pièges à homards; sa voix était blanche et égale, sa parole, sans gestes, et ses yeux, un peu noyés; quand on parle aux Acadiens, leur première réponse est un regard large et perdu, comme s'ils cherchaient au fond d'eux, ou au loin, ce qu'ils doivent dire : scrupule, avant de parler, d'âmes loyales, et peut-être hésitation de persécutés.

Quand je lui dis « Au revoir », il posa son marteau, et me fixa; son regard était trop uniformément lointain, et sa voix trop uniformément blanche, pour trahir ce qu'il sentait; mais avec cette parole lente des Acadiens, qui n'articule que la vérité, il me dit : « Vous ne reviendrez jamais ici de votre vie. » Il prononça ces mots avec tant d'émotion qu'à ce moment, sur cette plage désolée, je suis sûr d'avoir, sans qu'il s'en doutât, parlé, moi Français de France, avec son grand-père de France présent en lui. Ce fut mon adieu à l'Acadie.

J'emporte le regret de la forêt perdue. La solitude irrite le désir : elle éveille l'instinct conquérant et le génie créateur. La folie de la possession et l'ivresse de l'invention y changent les besognes brutales en plaisirs sauvages. Le comte de Flô, conducteur des cotillons de la vicomtesse de Rédern, me disait, dans son rancho mexicain : « Ici je vis : je me sers de mes mains; si un sac glisse d'une mule, j'aide mes muletiers à le relever. » Il n'aurait pas relevé le sac d'un charbonnier rue Royale. Ses aïeux maniaient de lourdes lances; les miens, de lourdes houes; le même regret des tâches rudes nous ronge; nos descendants inquiets ne retrouveront la force et la joie que par un partage égal des besognes manuelles entre tous les hommes. Mais dans l'Amérique seule elles sont assez payées pour être un pas vers le succès. On n'est tout à fait homme

que si on a été ouvrier ; mais il n'est raisonnable de l'être qu'au Nouveau Monde ; il n'est enivrant de l'être qu'à la lisière de ce Nouveau Monde.

J'ai visité le bateau qui m'emportera. Un des matelots parlait français. Il a déserté à Dunkerque, après une rixe avec son quartier-maître ; un marchand d'hommes de Liverpool l'a embarqué sur un brick, qui vient de désarmer à Yarmouth, et il s'est engagé hier sur le *Boston*. Il m'a demandé comment un mandat s'envoie d'Amérique ; il enverra ses payes à sa vieille mère, mais il ne la verra plus : elle vit trop loin de la frontière. Je lui ai parlé des Acadiens de la côte et de leur vie de famille : « Ils ont de gentilles petites », ai-je dit. Il m'a répondu avec simplicité : « On ne nous laisse pas découcher. »

Sa vie se passera à rouler de port en port. Je lui ai dit : « La France vous est fermée, mais la Nouvelle France vous est ouverte. » Il faudrait le lui répéter plus tard, à l'âge de la sagesse. Un grand désir me vient d'aller par l'Amérique, en quête des aventuriers français, qui sont las d'aventures ; je leur dirais qu'ils ont une patrie proche, où il y a de la terre libre, où on crée des familles, qui s'appellent en patois des « nations », et où les sages ont une belle vieillesse. Ce serait une mission consolatrice et bienfaisante.

Je suis un grand donneur de conseils. Je fais le professeur de sagesse et me sens doucement devenir un fou. De tous les aventuriers français, le premier à sauver, c'est moi.

Mais il est plus aisé de faire le sauvetage d'un autre que de faire le sien.

Des vagues jaunes battaient la quille rouge du bateau : l'heure de la marée haute et du départ approchait. J'embrassai par la pensée les espaces du Canada, et les promesses de sa puissance : le lancement des transcontinentaux, le défrichement du Nord-Ouest, le captage du Niagara. L'irréparable du départ me causait un vertige. Je m'accoudai à des sacs et rêvai aux raidissements de bras des défricheurs. Ils m'avaient, les premiers, révélé la loi d'airain qui fait que toutes les tâches sont sans répit ; je comparai leur patience à mon vagabondage ; je me révoltai des bûchers d'arbres où une flamme allumée par l'homme consume tant de travail humain, et je me dressai, en une résolution de ne rien laisser se perdre de leur labeur.

J'imaginai que je ramassais leurs branchages et les portais aux pauvres des villes ; comme je faisais le geste de les serrer, je crus en exprimer l'essence : je songeai que l'Acadie n'a pas de distillerie de bois ; je résolus d'y chercher le lieu propre à en bâtir une, et je regardai, du quai, partir sans moi mon paquebot.

C'est là, peut-être, la décision qui mettra l'ordre dans ma vie. Je la dois au saignement de mes mains en bûchant. La souffrance seule est inventrice. A Pittsburgh, un ingénieur, faisant un stage d'ouvrier, m'emmena aux fours à minerai ; les cornues cylindriques, couchées dans les fours, présentaient de face leurs orifices, comme des bouteilles en pile, leurs goulots ; des coureurs nus en visaient, avec une pelle, l'ouverture, et, d'un geste de semeur, y épandaient du minerai, qui crépitait en flammes bleues. Les bras novices de mon ami manquaient les trous, dont l'incandescence brûlait ses yeux : « Ce n'est pas une besogne d'hommes, me dit-il, en montrant sa poitrine cuite, mais... qu'on attende et on verra ! » Quinze jours après, il me frappa l'épaule : « J'ai trouvé ! cria-t-il, un chargeur centrifuge qui roule devant les fours ! — Si vous n'aviez pas tâté de la tâche, lui dis-je, vous n'auriez pas rêvé de l'outil. — Mais, dit-il, la Compagnie fait de nous des ouvriers pour faire de nous des inventeurs. »

## V

### AU SERVICE DE LA VIE LIBRE

On m'avait dit qu'au sud du cap Fourchu, vivent des pêcheurs de vieille noblesse. Sur un cadastre éraillé, j'avais remarqué, le long d'une langue de roche, le nom d'Entremont répété ; je savais qu'après la guerre entre La Tour et d'Aulnay, la veuve d'Aulnay noyé avait épousé La Tour, et que leurs filles, en qui les sangs ennemis s'unissaient, étaient devenues baronnes d'Entremont...

Le train me laissa de nuit sur des planches, parmi des friches. Je ne savais rien de la côte, sinon que les Anglais y

avaient brûlé le château et scalpé l'enfant des Entremont. On m'offrit un coin de carriole. L'air marin avait la saveur d'après l'orage; les roues, d'une minceur de cerceaux, claquaient dans les flaques; un gamin fouettait le vieux cheval, et ses cris, toujours les mêmes, s'allaient perdre aux clairières, blanches commes des mares : « Get up!... Get up there!... Get up there Jim!... » Les Acadiens parlent anglais aux chevaux.

Il me dit s'appeler Surette, de l'île Surette, où son arrière-mère-grand est morte à cent dix ans, entourée de soixante-dix-sept petits-enfants : aveugle, elle disait en riant que le bon Dieu l'oubliait, et, survivante de la déportation, se rappelait d'avoir été enlevée à trois ans, dans les bras d'un officier.

Cette côte est sous la latitude de Nice. Vénus, en forme d'olive, scintillait dans un halo; dans chaque allée de la forêt, une lune rouge montait. Par ces bois, une fille des Entremont échappa au sac du château, portant dans les bras leur écusson. Un ouvrier de Cherbourg, descendu d'elle, le garde encore.

Au sortir d'une sapinière, la baie se découvrit, prise en travers par le reflet de la lune, que coupaient d'ombre les broussailles des îlots. Des chalets de bois clair, loin l'un de l'autre, passaient : ceux de droite, blancs de lune avec des colonnettes; ceux de gauche, en angle d'ombre sur le lointain pâle de la baie. Dans les cours, des perches penchaient, comme des mâts échoués : c'étaient les leviers des puits. Au loin, des rides de lune balançaient des goëlettes.

La carriole me laissa à l'épicerie; des pêcheurs, assis sur les comptoirs, les bottes pendantes, causaient, craquant des noix. L'épicier, pêcheur retraité, est de la branche aînée des Entremont, qui revinrent, onze ans après la déportation, vivre de la pêche sur les roches, en vue de leur domaine confisqué par les Anglais. Il garde une lettre d'une aïeule qui écrivait de Cherbourg après le « grand dérangement » : « La vesselles est au coin sud-ouest du Cabanaux, et du dit Cabanaux on voit l'arbre sous lequel elle est, qui est un peu déraciné. »

Les Acadiens ont racheté cette côte confisquée. Les villages n'ont plus que le nom d'anglais. Pris par la force, ils ont été repris par le nombre. En un canton, trente-neuf familles comptent huit mille membres. Un Amirault me demandait s'il y avait des Amirault en France, et, comme j'hésitais, il me dit :

« Il y a beaucoup de nations en France! » — « Ici, m'expliqua l'épicier, nous appelons nations les familles. »

Je sens le calme en moi depuis que mes courses ont un but. Quelle paix dans les couchers du soleil sur les trois cent soixante-cinq îles légendaires de cette baie!

Ce soir, Hilaire, le fils à Hilaire, immobile et hiératique, ses mains de pêcheur sur ses genoux écartés, la tête rejetée en arrière et la barbe blanche en éventail, contait sa visite chez la veuve à Nicolas : « J'voulions lui acheter l'jardin, disait-il; elle a appelé son aîné et lui a dit : V'là le père qui voulions m'acheter l'djardin; c'est vot'bîn : faut-il vendre? Il a dit : Ma mère, comme vous ferez, ce sera bîn. Elle a appelé le second, qui a dit : Ce que mon aîné dit qui sera bîn fait, ça sera bîn. Elle a appelé le troisième, qui a dit : Ce que mes frères treuvent bîn je le treuverai bîn. C'était beau à vouêr. Ah! ma femme, ajouta Hilaire, j'avions à te dire que le prêtre nous avions dit de dire à ceux qui n'étaient pas là que vendredi étant fête, on pourra faire gras. » La vieille hocha la tête : « On donne trop de dispenses maintenant, grommela-t-elle. — Voilà ce que le prêtre avions dit, reprit le vieux. — Si on doit faire maigre un vendredi, répondit-elle, on doit faire maigre tous les vendredis. — Si on croit à une chose que le prêtre disions, répliqua-t-il, il faut crouère à toutes. »

Le maître d'école, assis là, me questionna sur la lutte de M. Combes et des moines. C'est un élève des Eudistes, qui ont le seul collège français d'Acadie : « Le supérieur est un grand homme, me dit-il; il a hâte de retourner à Versailles, et à la lutte; il dit qu'où l'Église dépend de l'État, le clergé doit faire de la politique. » Hilaire branla sa tête blanche : « Vouèci, dit-il, comment que nous pensons par icette : nous avions un bon curé françâs, qui ne parlions jamâs politique; on envoya un Irlandâs à sa place, et le premier jour qu'il fut en chaire : Laurier par-ci, Laurier par-là! Ça ne me plut point; j'pensions : J'viens icette pour qu'on me parle de l'Évangile. Finalement il s'écria : Votez pour ci! Votez pour ça! Moi, je me levai; j'étâs au premier banc : tout le monde vit mon grand corps se levêr, et je descendis l'allée pour sortir; j'avions des lourdes bottes, avec des clous aux semelles, et à chacun de mes pas, pendant que le curé parlât, on entendait : Plouf! Plouf!

Plouf! Plouf! Quatre ou cinq vieux, voyant cela, se sont levés à leur tour, et à chacun de leurs pas on entendât Plouf! Plouf! Plouf! Le curé n'a plus jamais parlé politique. »

*
* *

Dans la clairière où je bâtirai ma distillerie de bois.

Pour me croire tout à fait libre, il faut que je serve ma race. Notre individualité est faite de ce qui nous distingue, et mon trait distinctif, qui est en France d'être ingénieur, est, parmi les ingénieurs américains, d'être Français. Où il y a des intérêts français à servir, ma présence, les servant, est précieuse à ceux que ces intérêts touchent, et les ressources que je tiens de ma naissance y prennent une valeur; où les intérêts français manquent, je suis comme un riche en une tribu où la monnaie n'a pas cours. Je ne suis tout moi-même et libre, qu'où j'agis en qualité de Français. Chercher le lieu de sa liberté, en exil, c'est d'abord chercher un lieu où on pourra servir la France. Mais on ne découvre que peu à peu son pouvoir, à mesure que des occasions s'offrent de l'employer. C'est par tâtonnements qu'on distingue les provinces, les villes, les cercles mondains et les métiers, où la force inhérente à la qualité de Français trouve un point d'application.

Il me semble ici participer à une liberté plus grande que la mienne. Au sentiment que j'en ai, s'associe l'image de chapelets de lacs, prolongés sans fin. Ce sont les chemins d'eau qui montent jusqu'au Labrador, et cette liberté qui m'enchante est celle de ma race, en son expansion illimitée vers le nord. Un jour peut-être, une démocratie française pèsera de tout le poids des espaces polaires, défrichés, sur la démocratie américaine et lui annoncera une sagesse nouvelle, comme les pêcheurs de Galilée enseignèrent l'Évangile aux Romains : les petites nations enseignent la sagesse aux grandes.

J'ai rencontré, dans une cabane de troncs, le poète canadien Bliss, qui habite l'hiver New-York et campe l'été en Acadie.

Sa femme Marna soufflait le feu sous une roche; elle lui demanda son dernier poème qu'il déclama : « Debout, mon

chevalier de vingt ans, contre les lendemains en marche! » Les bras hâlés, il lançait ses vers par les branches, pour Marna. Ses rythmes semblaient forger les métaux du soleil rouge, le radium et le palladium mystérieux. Elle, les cheveux contre un pin, oublieuse de la résine, y semblait crucifiée. De tous les échos des branches, les sonorités de voix de Bliss retombaient sur elle, comme des châtaignes qu'un gars abat pour une fille. Quand il se tut, elle continua d'écouter : « J'attends ma paye », dit-elle. Il rompit d'un baiser l'enchantement qui la liait, et elle gambada vers les marmites : « Les vers ne valent, dit-il, que par leur retentissement dans l'âme, et leur beauté n'est qu'en ceux qui les entendent ; toute la mélancolie des miens est dans le sourire pensif de Marna, qui les écoute ; toute leur grâce est dans le rire bleu de ses yeux. »

Il me demanda si je voulais lui lire du Verlaine ; je lui en récitai : « Vous êtes ingénieur ! s'écria-t-il, et vous savez du Verlaine ! Ah ! les Français sont un grand peuple. Vous allez m'être bien utile ; je traduis *le Dédale*, la première tragédie qu'on ait faite depuis Racine : vous me direz l'accent des phrases. Comme se fût écrié Abraham, Dieu t'a conduit vers ma tente, et je déboucherai le champagne pour toi. »

Pour juger de sa traduction, nous jouâmes la pièce ; j'étais le mari du mariage de raison, et lui, celui du mariage d'amour ; je jouais en français, lui en anglais. Marna faisait Mariane, en anglais ; quels lointains mettait son regard, entre sa race et la mienne, quand elle disait : « Comment serait-ce votre faute, mon bon Guillaume, que vous ne partagiez pas, pour mon petit à moi, toutes les perceptions de ma folle sensibilité?... » Et la différence de langue des acteurs communiquait à la différence de sang des personnages une horreur tragique. Puis quand Bliss, dans la même langue qu'elle, disait de l'enfant : « Je ne veux plus que cette cervelle encore si malléable soit librement pétrie par un étranger », comme je me sentais bien, avec mon parler d'une autre race, l'étranger !

Quand Bliss récite, Marna frissonne de phrases qui n'éveillent rien en moi ; mais dans chaque mot français chante l'écho d'un vers que j'ai aimé à quinze ans. Il me serait doux, en cette province qui a deux langues maternelles, d'avoir murmuré enfant les vers de Keats.

Nous avons pêché de nuit et campé dans une hutte défoncée. Une fatigue délicieuse m'a couché sur un banc vermoulu ; je ne peux dormir, mais les mille langues du vent me délassent ; le souffle lent du chien rythme les bonds de mes côtes sur les planches ; il aboie en rêve et j'imagine ses songes. Les ondes nocturnes me pétrissent comme de petites vagues rident le sable ; elles me semblent me créer à nouveau ; avec l'étoile du matin je renaîtrai, fils de la forêt. Le ciel marque minuit, mais déjà j'aspire à l'aube du matin. Jusqu'ici ma vie n'était pas mienne ; c'était celle de mes parents en moi ; le nouveau-né que je vais être aura besoin d'une longue enfance dans les bois, pour que les sueurs et les vents usent les vices héréditaires ; mon esprit, impropre à la patience et sujet à des caprices contradictoires, ne s'affermira que par la discipline des labeurs simples et rudes ; je suis prêt à l'épreuve monotone qui ordonnera ma vie ; les lois de la forêt, qui s'expriment par son silence, m'ont soumis ; ce sont elles qui me lient, par une lassitude, aux planches ; ce sont elles qui me lieront chaque soir, puis me délieront chaque matin, et j'accepte d'avance le retour uniforme des soirs et des matins.

La caresse des nuits sous bois est comme la musique de Mozart : profonde, mais légère, et continue, quoique changeante. Je m'enivre d'une carrière qui me permettra des besognes forestières ; mais lesquelles ? Patron, m'essayerai-je à des travaux d'apprenti ? Je devine qu'il y a des travaux où le maître est l'entraîneur de ses hommes ; mais je n'ai pas vu les chantiers d'hiver, et j'ignore quels gestes guident la chute d'un tronc, le hissent jusqu'aux traîneaux et le dégagent dans les rapides. Je ne sais si je les apprendrai jamais. Et après l'apprentissage du corps, comment mener à bien celui de l'âme ? J'entrevois la grandeur du Canada, mais j'en ignore les partis et les Églises, j'en pénètre mal les instincts et les espoirs.

Les feuilles frissonnent sous des bêtes furtives, et les tiges craquent ; le chien grogne en ses songes ; Bliss seul dort d'un entier sommeil. Il n'est pas inquiet de la nuit comme les primitifs, il n'en est pas surpris comme moi ; il est le maître et le frère de la nature en même temps. Lecteur de récits de voyages à six ans, crieur de journaux à douze, mousse et déchargeur à quatorze, matelot à dix-sept sur une baleinière, dont l'équi-

page se révolta, et entre temps fondateur d'un cercle littéraire de jeunes garçons, puis mineur au Klondike, soutier, étudiant d'Université, admirateur de Carlisle et de la Révolution française, correspondant militaire de journaux, il est maintenant poète et parfois bûcheron par hygiène. Il chante les lents désirs des hommes, et ceux des bêtes ; il a décrit le dresseur de bœufs, dont le souvenir rend dociles tous les attelages d'un canton, et le dompteur de chiens, que se rappellent tous les trotteurs du Klondike. Il évoque la parenté mystérieuse de l'homme, de la terre et de l'animal. Que ne suis-je pour la Nouvelle France ce qu'il est pour l'Amérique anglaise ? Comme les besognes rudes lui furent familières dès l'enfance, il les accomplit sans fièvre, à leurs heures ; elles n'agitent pas son sommeil et ne distraient pas sa pensée ; elles ont dans sa vie la part discrète que l'âge mûr doit faire aux exigences du corps.

Moi, l'attente émue des tâches physiques dérange ma pensée ; je les désire trop et les crains ; mon corps obsède et opprime mon esprit, comme un oublié qui se révolte et accapare toute l'attention.

29 juin.

Pour faire marcher une distillerie de bois, il faut une chute d'eau et un capital ; j'ai choisi la chute d'eau : j'ai à chercher le capital, et je suis venu à Yarmouth ; je prendrai demain le paquebot pour Boston, d'où je gagnerai New-York, la ville des banques.

Les négociants de Yarmouth ont bâti un quartier riche, loin du port qui fait leur richesse. Un brouillard de la mer attriste les avenues, et les vitres d'or des villas évoquent les fêtes intimes. Je revois mon premier soir à Paris, la veille de mon entrée à l'École : des amis m'avaient reçu rue de la Pompe et une brume voilait l'avenue du Bois ; j'avais dîné auprès d'une Juive très belle, qui m'avait offert de m'inviter avec des acteurs, et, derrière les vérandahs scintillantes, j'imaginais ce Paris inconnu. J'avais refusé ses invitations, étant interne, et m'en désespérais ; mais l'orgueil de la science me ranimait, je renonçais à Paris pour le dominer plus tard, et ma fièvre ne me semblait ni moins mystérieuse ni moins noble que celle de la cité. Une grande carrière commence comme un grand amour,

par la rencontre angoissée d'une grande âme et d'un grand objet : vouloir être adoré de Paris, de combien d'adolescents a-ce été l'inguérissable blessure! Mais je l'aime trop pour me plaindre d'avoir souffert de l'aimer; je voudrais lui asservir le monde.

La mélancolie de l'exil a lentement ouvert mon âme à des rêveries nouvelles. Un soir d'hiver, des jeunes filles de Philadelphie m'enlevèrent en traîneau pour une danse. Descendantes d'hiverneurs, ivres de la nuit froide et claire, elles ouvraient leurs fourrures sur leurs cous nus, et, sirènes de la neige, elles acclamèrent, entre des pins séculaires, un temple à colonnades de bois, où des valets les attendaient. C'était la demeure coloniale où nous devions danser des gigues. Une aïeule me montra dans les meubles sculptés des dessins dédiés à son mari et à elle. Elle me contait, veuve pieuse, les luttes commerciales du mort, ses hivers à Florence, ses printemps à Paris, et son projet de faire de Philadelphie, où naquit la République, la capitale de l'art naissant. Jusque dans les couloirs, l'entassement des moulages et des maquettes évoquait une vieillesse de financier hâtivement donnée à l'étude et à la protection de l'art. Des cartons contenaient des plans pour l'embellissement de la cité, et des marbres éclairaient de grâce la poussière des dessins.

« Je ne traverse la ville qu'en calèche close, me dit l'aïeule, je hais la Philadelphie réelle et vis dans la Philadelphie rêvée. » Elle habitait la ville imaginaire, comme ses aïeux quakers la Jérusalem céleste. La vision de la Philadelphie future avait animé pour elle les ruines de Rome. Elle élevait, dans son musée, des petits-enfants sportifs, qui la vénéraient, et les bonnes œuvres de la ville empruntaient le prestige de son nom. Pour la première fois, le charme d'une vie américaine m'enveloppa : les descendants des colons, avides encore de fonder, me parurent des bâtisseurs que leur rêve, plus que la gloire, tourmente; l'Amérique par la grandeur de son avenir émut mon ambition, comme Paris par la grandeur de son passé.

Ce soir, les villas de Yarmouth, aux donjons ceints de terrasses, me rappellent les fortunes brusques et les volontés impatientes qui improvisent, dans les palais neufs, l'illusion même du passé. Le Nouveau Monde, reconstituant le monde ancien,

me communique sa témérité créatrice, et la construction hâtive d'un empire m'émeut, comme à Paris les souvenirs napoléoniens. Mais je ne me contenterais pas de me soumettre la terre : moi mort, ma puissance finirait; je veux soumettre la terre à mes pensées, qui me survivront, et la gouverneront après moi. Napoléon n'a laissé de grand que son œuvre égalitaire; ce qu'il a fait pour lui seul a été fragile et petit.

Je me tiens devant les stores flamboyants, comme l'émigrant auvergnat devant les vitres de Paris. Il s'étonne des figures frêles qu'il y voit, tâte ses bras et les sent nécessaires à la cité. Ainsi je touche mes tempes sanguines qui enferment les images d'un monde lointain, et je sais que quelque chose que j'ai, manque à l'Acadie sauvage.

Le vent de Terre-Neuve apporte un brouillard salé; les objets, suspendus en une cendre brillante, s'y dégradent, ma pensée s'y disperse, et le monde, autour de moi, redevient le rêve d'une ombre. J'ai cherché un peu de chaleur et zigzagué vers une lanterne d'auto qui blanchissait le chèvrefeuille d'une villa; contre le verre, tournaient des phalènes, apportés de la baie par le vent de la nuit; mais le chauffeur a sauté sur le siège, la roue m'a frôlé et la lanterne inhospitalière a chassé devant elle les moucherons.

Parfois, à bord des vaisseaux, on aperçoit, sous le ciel voilé, des troupes de mouettes qui tournoient, on les voit plonger du bec, on s'intéresse à leur pêche, et on s'émerveille de ces vies un moment voisines, qui déjà se perdent dans la brume. Les habitants de cette côte, si proches et si étrangers, m'étonnent comme les oiseaux de la mer. Mes diplômes me classent parmi les bourgeois de langue anglaise, et ma race me lie aux Acadiens du port : mi-semblable et mi-dissemblable aux uns et aux autres, serai-je entre eux tous un étranger ou un ami commun?

Une chapelle catholique s'entre-bâille, où rougeoie la lampe de l'autel. Ce matin, un prêtre, décrivant l'enfer, a prédit que dimanche un de ses auditeurs manquerait, appelé par Dieu au Jugement, et les bateliers, engourdis encore de la tempête, ont écouté les menaces qui glacent le cœur. De toutes les Églises, celle du Canada seule garde les sévérités de l'an mille. Saurai-je réconforter mes frères canadiens, ou leur sourire, sans que

mon sourire leur soit jamais un scandale? O Vierge, soyez-moi, maternelle, car je suis un enfant perdu. Même en votre chapelle, la patrie me manque : je regrette le culte doux qu'on vous rend en France! Les Acadiens émigrèrent avant que saint François de Sales eût égayé la dévotion; pliez-moi à leur piété du désert. Si vous n'étiez pour moi qu'un souvenir, je vous aurais perdue, car je ne reconnais pas, dans les images ici évoquées, celles qui ont charmé mon enfance; mais je crois en vous; sous vos visages divers, je vous sais la même, et votre universelle présence écartera de moi les fantômes de l'exil. Vous consolez également ceux qui vous adorent diversement. Communiquez-moi votre tolérance, faites que ma raison ne s'irrite pas d'une religion inflexible et ne l'offense pas. Bien qu'une vocation m'attache aux traces des missionnaires anciens, ma conscience s'alarme de coutumes inconnues : vous seule, mère de Jésus, mère adoptive de Jean, pouvez me faire l'âme enfantine qu'il faut aux nouveaux venus, pour se soumettre à des rigueurs incomprises.

*
* *

New-York.

Une buée nocturne voilait la mer. A mesure que le navire avançait, un cercle d'étincelles lointaines s'ouvrait devant lui, et se refermait derrière lui. Des étoiles à l'horizon se multipliaient, les unes noyées, d'autres scintillantes ou à éclipses, et quelques-unes striant de faisceaux la brume; le vaisseau paraissait fendre un ciel humide, aux constellations basses. A l'aube, la ville s'estompa, pyramidale sur son cap. Sa silhouette noyée rappelait celle du mont Saint-Michel, et la gerbe des maisons « gratte-ciel » fusait de l'eau du port vers l'eau des nuées.

New-York! cité-tour, bastille de bureaux, citadelle vitrée, dont les trois pans ont pour fossés trois ports, pour pont-levis le pont de Brooklyn! métropole cosmopolite, phare des ruinés d'Europe et des enrichis d'Amérique, second foyer du globe, conseillère de travail, ville de matière, refuge de rêves alchimiques, laboratoire suprême où l'homme cherche la création de l'or, par qui sa fantaisie sera reine! Dans ta jongle de

bureaux et de docks, marécageuse des déchets du port, j'épierai le succès, précis comme le tigre en sa chasse et ménager de mes ressources. Je mettrai mes amis en quête de capitaux et de distilleries de bois où on veuille de moi comme apprenti ; ils seront mes rabateurs et New-York sera mon embuscade. L'argent que j'ai me sera sacré comme le capital de mon usine, et je gagnerai ma vie au jour le jour. Mais parmi ces épreuves, je ne saurai pas si mon corps et mon cœur sont capables de la conquête qu'ils préparent.

O vocation tardive et mêlée d'irréparable ignorance ! Pourquoi les vacances des adolescents ne sont-elles pas l'apprentissage des conquêtes et l'école de la liberté ?

6 juillet.

J'ai envoyé à un ami de France mes économies, en écrivant : « Si je les redemande, refuse-les : aie le courage que je n'aurai plus. » J'ai glissé la lettre dans la boîte et senti qu'en la lâchant j'entrais dans l'inconnu de la misère : si je réfléchissais, je ne sortirais plus de l'incertitude ; alors j'ai desserré les doigts, et j'ai entendu le bruit de l'enveloppe au fond de la boîte.

C'est dimanche ; la nuit vient et il pleut. On ouvre une tranchée dans un carrefour ; des réflecteurs pendus par des cordes balancent des lueurs sur la boue. Sur les déblais, cinquante hommes regardent le chantier ; du chemin de fer aérien, des paquets d'eau tombent sur leur tête et les pelles les éclaboussent. Ce sont des terrassiers du quartier : ils ont travaillé toute la semaine, les yeux rivés à leur pioche, et ce soir, fatigués de leur repos du dimanche, ils viennent pour se distraire en regarder d'autres qui travaillent. L'avenue du Bowery, où je logerai par économie, est une caserne sur une foire ; les bars, les caléidoscopes, les musées d'anatomie, les salles de l'Armée du Salut, les ateliers de tatouage se couronnent de six étages de chambrées, et des transparents, pendus aux échelles de sauvetage, annoncent des lits à cinq sous. Du chemin de fer aérien, on plonge dans les salles en boyau, où des flammes sans verres de lampe dansent sur des fouillis de journaux, tenus à bout de bras devant des faces mal rasées, et,

le long du train qui file, la même salle semble croître et décroître, selon la hauteur des plafonds. Les lanternes, sous leurs gros numéros, portent les mots « Hommes seuls » : le quartier est la chambrée des émigrés, et le Jugement de Rubens est sans horreur auprès de ce grouillement de chair mâle, damnée aux fournaises du célibat et rongée des feux de l'alcool.

La ville est saoule de travail et me grise. Ma chair est sœur de tous les corps ivres de fatigue, qui titubent. Toutes les énergies et toutes les folies rampent en moi. A mes muscles inquiets, s'offrira-t-il des besognes fécondes ou vaines? Ville enivrante, me feras-tu faire des gestes virils ou vils?

Une Compagnie d'Électricité m'offre une place dans ses bureaux. L'accepterai-je jusqu'à ce que mes projets de distillerie aient pris corps? Elle m'en distrairait, et six mois de sécurité m'ôteraient l'audace d'entrer dans l'incertain. Je ne vendrai pas six mois de ma vie, qui me feraient le cerveau esclave. Je préfère les besognes des bras qui laissent l'âme libre.

8 juillet.

J'avais un banquier à voir à Paterson, à deux heures de New-York. Quand j'y arrivai, on me dit qu'il visitait une usine à Newark. Je comptai un jour de plus de perdu et errai en l'attendant. La durée de chacun de mes pas me semblait une part mesurable de ma vie, et, calculant d'où à où ils m'eussent porté dans notre Paris, du Crédit Lyonnais à Saint-Lazare, des Batignolles à l'usine Cail, je me demandais si tant de minutes lentes n'y eussent pas été mieux employées. Je m'étonnais de ma fatigue; comme j'avais bu, pour la première fois depuis des semaines, un verre de vin, je m'irritais de ne pas savoir si ma lourdeur me venait de ma tristesse ou de l'alcool.

A mi-hauteur d'un coteau, je m'aperçus que j'attendais de l'air du sommet un coup de fouet : honteux que mon humeur variât au vent, je craignis de recourir aux ressources des sens. pour me soutenir, comme d'autres aux eaux-de-vie; j'eus peur d'un alcoolisme moral.

D'en haut, je découvris la vallée; le grondement de la ville sous sa crinière de fumées me ranima; mais je songeai que ce qui me stimulait était la trépidation de milliers d'hommes,

liés aux machines sans relâche et que ne distrait pas la vue à vol d'oiseau de leur enfer; comme il y a des malades imaginaires, il doit y avoir des las imaginaires, et je rougis d'errer en quête d'énergie quand tous les autres dépensaient la leur. Je redescendis vers les faubourgs.

Aux vitres d'une filature, des filles au corsage ouvert rirent vers moi : un désir rageur me prit de m'encanailler, par défi à la société, puis je haussai les épaules : « Quel autre que moi serait l'avili? » et je souris de mes tentations. « Idées malsaines, idées traîtresses : qu'importe! elles passent, elles sont passées, et je vais. Je peux tomber, mais comme un boxeur qui se relève dans les dix secondes, avant que le timbre sonne sa défaite. » Les cailloux d'un raidillon roulaient sous moi; ma dégringolade chancelante me rappela la vie des hommes, qui trébuchent et titubent, mais poussent de l'avant sans choir. Les pieds me manquèrent et, me rattrapant à un tronc, je me froissai le poignet : nerveux, je pris ce hasard pour un signe d'innée gaucherie, et j'eus pitié du pauvre être que j'étais. Je criai : bah! Je me relançai sur la pente et je songeai que, dans la course de la vie, rien ne doit retarder, pas même le mépris de soi-même.

Puis cette glissade, à coups de fouet dans les jambes, dont je venais de m'enorgueillir, m'humilia. Alors, à voir qu'à deux minutes de distance les mêmes gestes me semblaient les bonds d'un brave, ou les sursauts d'un lâche, je me couchai sur un talus, sans savoir si j'allais rire ou pleurer de mes incertitudes...

Devant moi, la bibliothèque Carnegie souriait, les portes neuves, hospitalière. J'entrai et lus une histoire de l'Acadie. La vision de la patrie acadienne ranima en moi la hâte de la servir, et, pressé de faire quelque chose pour ma fabrique, j'ouvris un traité d'architecture industrielle.

« Eh bien! pensai-je, deux heures de vagabondage m'ont conduit à désespérer de tout, jusqu'à ce désespoir dernier, de ne savoir si je désespérais à tort ou à raison, et une heure de travail a ranimé mon courage; mon angoisse n'était que le malaise des heures inemployées; c'est par ces vides brusques dans la vie, comme par une brèche, que le désarroi entre en nous; si j'avais prévu l'absence du banquier et l'emploi de mes heures d'attente, le découragement ne s'y serait pas glissé. »

Le soir, j'allai au cercle sportif, où j'apprends le jeu de paume qu'on nomme hand-ball. Les deux camps, à tour de rôle, raquettent la balle du plat de la main et la relancent contre le mur; surpris par chaque bond de la balle, je me ruais sur elle le bras tendu, mais mes sauts faisaient dévier mon bras. Alors je me forçai au sang-froid et ne m'appliquai plus qu'à deviner le ricochet de la balle pour aller l'attendre à petits pas; une heure de jeu calme m'accoutuma à calculer les courbes, et je me convainquis qu'à la paume, il n'y a de précision que par la prévoyance.

10 juillet.

J'ai passé l'Hudson, pour m'embaucher aux carrières. Faute d'un pont, une rive est ville et l'autre campagne; entre les lianes, comme en des lucarnes de vigne folle, la cité de New-York, la Babel flottante, l'île de Mannahatta, apparaît.

Le soleil levant monte de la baie et traverse de faisceaux obliques les tours vitrées de la cité. Tous les toits crachent des vapeurs, que le vent courbe comme des plumes. Les fumées d'usines ombrent de frisures noires ce duvet blanc; c'est, dans le cadre des feuilles, une estampe faite de flocons de fusain et de craie, et, vers le bas de l'estuaire, les remorqueurs, les chaloupes, les paquebots piquent le fleuve de panaches. Toutes les volutes montent se perdre en une grande nuée incolore : que de fracas éteints au ciel ouaté! que de vies dans la grande vie, seule visible, de la cité!

J'ai accosté des tailleurs de pierres. Un Canadien, me voyant Français, m'a conté sa vie : un oncle l'a emmené à seize ans, il en a vingt-trois, gagne vingt-cinq francs par jour, et fait son tour d'Amérique avec sa femme; mais il garde l'âme d'un fermier : « Quand le patron aura assez de mouè, dit-il, je saurons où allêr : j'irons cheux nous, cultivêr nos champs. » Sa carte de visite porte le nom *Drinkwater* : « Cheux nous, dit-il, ça s'épelle Boileau : boit l'eau, c'est drink water. »

Les marteaux retentissent sur la falaise silencieuse. Ce soir, le maillet de Boileau aura fait jaillir de la roche vingt-cinq francs. En un an et trois mois, il aura gagné 12 000 francs : le quart du coût de ma distillerie. Les salaires des États-Unis, écono-

misés, deviennent les capitaux du Canada : la puissance canadienne a une grande institution de crédit agricole, la République américaine.

Boileau m'a indiqué une carrière où on embauche des manœuvres ; il a regretté que je ne sois pas tailleur de pierres. J'ai quitté avec amertume son chantier. Moi qui ai besoin de fonds je gagnerai cinq fois moins que lui. Autour de moi, les forces économiques du Nouveau Monde portent les habiles vers leur but, mais je m'agite entre elles comme à un carrefour de tramways un estropié, qui ne peut sauter dans aucun.

La majesté de l'Hudson m'incline aux humbles tâches et aux humbles pensées. Ma sagesse récente remonte le cours de mes erreurs anciennes et en surprend la source lointaine, comme en rebroussant le fil du fleuve le flux de la mer se glisse au cœur des montagnes. A peine entrais-je dans l'adolescence que je m'émerveillai des enfants de mon âge qui fauchaient le foin, pétrissaient le pain, coulaient la fonte en fusion, et, bien qu'à la couleur de leurs mains je les reconnusse d'une autre race, les flexions et les tensions de leurs jeunes corps m'animaient d'une jalousie obscure ; mais, comme l'idée ne m'était jamais venue qu'un enfant de ma condition pût être ouvrier, le malaise de mes muscles oisifs s'élargissait en de sensuelles songeries, indécises et douloureuses. Plus tard, à la lecture des philosophes égalitaires, j'aperçus le sens de mes tourments enfantins, en découvrant que la nature a fait tous les hommes pour le travail, et mes désirs incertains se précisèrent en une hâte inquiète de tenter des besognes manuelles. Quel progrès ! et quel soulagement ! Mais je ne connaissais des ouvriers que leurs vêtements ; j'ignorais leurs ambitions, leurs patiences, leurs adresses, et, trop timides pour me mêler à eux, je continuai de désirer leurs haillons sans désirer leurs vertus ; puis la préparation à l'École me retint à l'écart du peuple, et ce qu'il y avait de plus généreux dans les instincts fraternels de ma jeunesse ne se consuma qu'à rêver l'égalité menteuse du costume.

Les marteaux de casseurs de pierres faisaient un fracas de fusillade ; les bennes, chargées par des escouades, crépitaient, puis, s'entr'ouvrant à la façon de ciseaux, déchargeaient leur

mitraille de ballast, et les wagons, avec un grondement d'affûts, roulaient sur des passerelles. Parfois un bruit de canonnade descendait des falaises : les ouvriers sautaient en arrière, et les glissières lançaient des roches, qui, rebondissant, les poursuivaient. Des bennes folles, au bout des bras des grues, rasaient de cercles entre-croisés les dos ployés des travailleurs.

Je cherchais le contremaître, quand une clameur retentit : un angle de benne venait d'enlever un nègre par la chemise, et le balançait comme un pendu. « Je n'ai pas le droit, pensai-je, de courir ces risques sans en retirer des avantages ; il me serait permis d'exposer ma vie pour préparer ma fortune ; mais comme je suis, par inexpérience, inapte aux labeurs profitables, le travail manuel, qui fut pour tant d'Américains l'acheminement au succès, n'est chez moi qu'un caprice de mes sens. »

L'exil, en me mêlant aux ouvriers, m'a révélé que je ne pouvais partager leur travail ; mais ce qui nous sépare nous rapproche, puisqu'une égale impuissance leur interdit ma vie et m'interdit la leur ; ils ne peuvent vivre que de leurs bras, et je ne peux vivre que des miens : ce sont les deux faces de la même misère.

*
* *

J'ai signé un contrat avec la Compagnie d'Électricité ; ne pouvant vivre des chantiers, je dois vivre des bureaux. Mon traitement est le même que le salaire de Boileau. Quoique j'aie quitté le quartier pauvre, le fracas de la ville assiège ma chambre, les échelles de sauvetage tremblent et les monte-charges grincent. Je n'enlèverai pas une fiancée de son foyer pour l'enclore de cloisons banales ; je ne la séparerai pas des voix fraternelles pour l'entourer de bruits ennemis : la ville me voue au célibat, comme les manœuvres du Bowery dans leurs dortoirs. Égalité, je t'ai appelée, te voici, mais tu es venue par surprise : tu as mis ta main sur moi par derrière. C'est une main de plomb, grise et froide ; mais je la baise, parce qu'elle s'est posée sur mes frères humains.

O Jeannot, les yeux mi-clos, je vois le jaune et le bleu de

mes murs se fondre en un vert et je rêve à ton chalet dans les bois! Mon bureau domine de vingt-sept étages le port, et ce soir les falaises bleues coupent des nuages rouges; c'est l'heure où Boileau quitte le chantier, blanc de la poudre des pierres.

Retournera-t-il un jour à ses champs? La Ville est pieuvre et suce, en ceux qu'elle a enlacés, l'indépendance; l'homme libre s'y débat d'abord, puis s'abandonne à la douceur d'une mort qui chatouille comme un baiser. Mais quelques paysans sont plus forts que la Ville : lutte tragique des campagnards canadiens et des cités américaines; se serviront-ils d'elles ou se nourriront-elles d'eux?

En moi comme en Boileau, la ville et la forêt poursuivent leur sourd combat, et je suis peut-être de ceux qui, croyant se louer, se sont vendus : je serai prisonnier de ma responsabilité, de mon traitement, de ma respectabilité; ma condition est plus semblable à la sienne, dans mon bureau, qu'elle ne le serait dans son chantier; après avoir tant rêvé l'identité menteuse des blouses, je découvre l'identité cachée des destinées : tous les hommes sont des frères qui ne se reconnaissent pas.

22 juillet.

Brusque changement. La Compagnie d'Électricité m'envoie comme voyageur en France pour l'été. Je pars de New-York. Il pleuvine. La *Savoie* descend la baie. Des barres noires indiquent les quais, où les docks se perdent dans la brume. Dans les deux ports, entre les trois villes voilées de pluie, la marée s'enfle, le brouillard monte de la mer et l'eau semble conquérir la terre. L'Océan invisible domine la ville : à cause de lui, les paquebots, les chalands, les remorqueurs déchirent la brume de sifflets, et l'empanachent de volutes, de traînes et de gerbes de fumée; à cause de lui, les usines sur pilotis crèvent le brouillard de fusées pâles de vapeurs. Sa présence est partout sentie; tout aspire aux lointains, et des navires de tout tonnage fendent la marée; le sifflement incessant des fabriques semble saluer la flotte qui ne cesse de partir, et l'empanachement du port paraît la fête d'un continuel départ. La sirène de la *Savoie* me secoue de la folie des voyages : c'est le cri d'un oiseau qui fuit, et les rives cachées de brume en renvoient l'écho, qui semble l'adieu de la terre. Les petits bateaux

s'écartent devant elle, et le chassé-croisé du port lui fait place : pour elle la baie est béante, et l'Atlantique ouvert.

J'ai hâte de la ligne droite du vaisseau sur les vagues. J'ai hâte de Cécile.

Je m'émerveille de tout ce qui se met au service de mes amours. Des remorqueurs, avec des râles dociles, ont traîné jusqu'au chenal mon paquebot; des bouées, sifflantes et sonnantes, veillent sur mes fiançailles et me guident vers la haute mer. Les sémaphores saluent le passage de mes amours, et les câbles, couchés dans toutes les mers, l'annoncent : Cécile saura que la *Savoie*, par une brise est-sud-est, à onze heures douze, a passé la tour de Sandy-Hook. Les vaisseaux que je croiserai m'avertiront, par la télégraphie sans fil, de l'état de la mer. Le phare Scilly, longtemps avant Cornouailles, me signalera, première roche, le monde où ma fiancée vit; de cap en cap, les tours que des générations d'hommes ont bâties empêcheront la tempête jalouse de me prendre à ma fiancée humaine; des mâts du paquebot aux flèches Marconi de la côte, mon message d'amour traversera le ciel. Sur le quai, le rapide m'attendra; j'épuiserai l'eau des machines; d'autres, sous pression, s'accrocheront au train; les graisseurs de roues courront, les chefs, le sifflet aux lèvres, se pencheront; partout à mon passage, le corps à corps de l'humanité et de la durée fera rage, pour qu'en moi, l'homme, roi de la terre, rejoigne sans retard la femme, et lui donne sa vie courte : « Cécile, m'écrierai-je, il y a dans l'Oural une distillerie de bois où on m'attend; des relais de rennes m'y mèneront au galop. Les Russes ont taillé des escaliers dans la roche : des relais de mules m'y porteront. Une usine modèle 1906 est là, prête, pour que j'apprenne l'art qui fera libre ta vie. Je reviendrai, nous repartirons, et nous élèverons nos enfants dans la grande lueur de la forêt. »

## VI

### EN BOURGOGNE

Que je vous retrouve pâle, Cécile! Ce matin, près des buissons brillants de rosée, vos tempes d'ivoire sous vos ban-

deaux d'ébène faisaient de vous une figurine plutôt qu'une femme ; quand la fuite du train qui m'avait amené laissa la plaine dans le silence, j'avais aux lèvres des paroles de frère ; mais vous avez crié en riant : « On vous croit aux antipodes et vous arrivez par le centre de la terre ! » Vous m'avez dit : « Ma mère sera contente de vous voir » et vous êtes partie à bicyclette.

Pendant six ans, Cécile, nous avons été voisins de vacances ; d'Amérique, je vous adressais un murmure de mots amis ; mais près de vous, je sens entre vous et moi quelque chose qui sépare plus que la mer : le mensonge des convenances. J'avais oublié qu'un homme en France ne peut avoir, avec une jeune fille, une causerie calme et claire. Entre vous et moi, il n'y aura donc que le silence, le bavardage public ou les baisers surpris.

16 août.

Cette fête du 15 août, les quadrilles des vignerons, la limonade sur les tréteaux, le menuet sous les platanes et les révérences blanches aux lampions bleus, c'était le passé des vieux parcs, et notre passé, — Cécile, — qui se réveille. Je reviens du bout du monde, et le trombone joue le même quadrille sous l'arbre de la Liberté ; le même piano, un peu vieilli, joue la même gavotte sur la terrasse.

Je venais, aux vacances, danser dans votre maison avant qu'elle fût à vous. Par les après-midi d'août, le pouls battant du soleil des routes, j'aimais, dans le salon clos, le silence froid des housses. Que j'y vois passer de formes anciennes ! Longtemps avant que vous y viviez, j'y rencontrai une jeune fille dont le regard me révéla l'infini de l'inconnu ; j'avais dix ans et elle seize ; à son départ, la vallée, déserte derrière elle, devint pour moi le vallon de l'ennui ; plus tard, on parla d'elle à voix basse ; j'ai su depuis qu'elle avait mal tourné. Je m'en rappelle une autre, d'une beauté plus douce, que j'invitai un soir pour une polka, parce que je ne savais pas d'autre danse. Quand j'eus sauté de mon mieux, elle me dit, de sa voix lente de petite femme de douze ans, qu'elle n'aimait que la valse, et, de honte, je courus me cacher d'elle, en un coin dont je revois la boiserie ; croiriez-vous qu'à ce souvenir mon

cœur se serre encore! Son frère, qui lui ressemblait, est mort de la poitrine. Avez-vous remarqué que pour que la beauté d'une jeune fille soit complète, il lui faut un frère qui lui ressemble ; de celles dont le souvenir me trouble, ce que je me rappelle le mieux, c'est le frère. On causa d'elle aussi à mi-voix; elle est morte folle. L'autre jour, parlant d'elle à un ami d'autrefois, à la lueur de son cigare je lui ai vu aux yeux une larme ; j'ai su qu'un autre l'a fuie au Brésil, mais qui saura combien l'ont aimée, de ceux qui furent gamins avec moi !

Plus tard, je dansai des menuets avec vos petites amies. Que leur image me semble délicate, depuis que j'ai vu tant de filles de toutes races! Chères petites Françaises! elles sont discrètes et secrètes comme des figurines ; mais un jour leur porcelaine se transfigure d'une clarté intérieure ; elle tombe en éclats et ce n'est plus qu'une flamme. Une fois, au fond de votre parc, un de ces vases fins est tout à coup devenu clair en mes mains et s'y est brisé.

Depuis trois ans, Cécile, j'avais oublié la joie de la danse. Cette nuit, quand nous valsions comme autrefois, je me suis senti si vieilli, puis si rajeuni, que j'ai compris le mystère de la mort, puis de la vie, et j'ai eu peur. Vous aviez peur aussi. A la fin de la nuit, quand je vous invitais, vous répétiez « Non, non ! » ; vous vous êtes mise au piano, d'où votre amie vous a ôtée de force ; alors, complice de notre ivresse, elle a joué une de ces valses sans fin comme nous en dansions jadis. Nous ne distinguions plus cette nuit de nos nuits anciennes. Parfois des accords finaux nous serraient le cœur, mais l'amie complice passait à une rentrée, et nous retrouvions la force d'un tourbillon de plus. Les autres, assis, applaudissaient, et nous semblaient tourner loin de nous. Le piano cessa ; j'eus la force de séparer mon bras de vous, douloureusement, et quand il retomba le long de moi, je sentis qu'une époque de ma vie finissait.

Je courus à la vigne; dans la nuit brusque, face à la nature, je sentis son silence me juger ; loin des flatteries du bal, seul devant l'horizon, où commence le monde, je songeai que je n'avais pas une place où mener une femme.

Un peu avant l'aube, on a demandé : « Qui sait traire les vaches? » Vous avez dit « Moi » — « Aux prés ! » ont crié toutes les voix.

On a jeté sur soi des châles, vous avez pris le seau à lait, et par les pelouses en gradins on est descendu aux prairies. Le bleuté de la lune se décolorait; une blancheur s'épanouissait du levant. En nous, la sensibilité des fins de bal s'étourdissait de tous les aromes de la vallée. Mais en bonne hôtesse, vous vous êtes mise à chanter ; vous alliez en tête, balançant le seau, et nous reprenions en cœur :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés;
La belle que voilà
Ira les ramasser.

De temps en temps, la file se détournait d'un grand bœuf, endormi debout dans le sentier ; mais le chant ne cessait pas :

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Tournez, sautez,
Embrassez qui vous voudrez.

Parfois une envie de rire mouillait la voix d'un chanteur, mais vous, malicieuse, gazouilliez sans broncher la ritournelle, tendre et drôle en même temps. On s'est tu pour entendre un rossignol, puis vous avez repris la marche et la chanson. De temps en temps, vous tourniez la tête et vos yeux bleus souriaient du refrain :

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse
Tournez, sautez,
Embrassez qui vous voudrez.

Sous un noyer de la prairie, vous avez ramassé un escabeau et vous vous êtes assise aux pis d'une vache. Nous vous avions chargée de glycines, qu'elle effeuillait sur vous du pompon de sa queue, en nous regardant, de ses grands yeux, danser une ronde autour d'elle ; vous, patiemment, tiriez le lait, qui cinglait le fond du seau. Vous souriiez, comme de loin, à nos jeux, et je devinai en vous une âme de sœur converse. La lourdeur des grappes mauves, sur le bleu noir de vos cheveux, émaciait encore votre visage, plus exsangue que le lait. « Elle

se meurt », pensai-je. Au retour, je portais le seau, et pendant que les autres couraient, je vous dis : « Parmi les petites qui rient là, combien dans dix ans seront au cloître, à l'asile des folles, ou au cercueil ? — Est-ce le lait, dites-vous en riant, qui vous donne des pensées d'ermite ? »

Enfin, les danseuses dirent bonsoir aux danseurs. Elles montèrent l'escalier tournant de pierre, à rampe de corde, et, aux fenêtres du premier, leurs mains, après un dernier signe, fermèrent les volets blancs de bois plein.

Entre jeunes gens, nous nous jetâmes sur le foin ; Trouillot, percepteur et conducteur de cotillons, décrivit le bal de la préfecture. Assez loin dans le soleil levant, une paire de chevaux labouraient, et deux femmes sarclaient une vigne. Bonnard, qui héritera d'une étude de notaire, montra l'épreuve avec cul-de-lampe de six sonnets qu'il a composés sur le jet d'eau de son parc ; Bignolet conta les drôleries du Palais, puis ses fêtes avec la grande couturière de Sens ; tous souriaient à leurs plaisirs, et une vapeur de volupté colorait la côte aux vins d'or. Mes angoisses d'Acadie ne me semblaient plus que les songes d'un mauvais sommeil. Les problèmes qui m'y avaient pressé perdaient leur réalité.

16 août.

Les après-midi sont si douces, les lendemains des bals d'été ! Les vignes, après l'orage, ruisselantes de clarté, sentaient la glaise ; la plaine brillait à l'infini. Un gamin piochait. « Que lui apprenez-vous ? » demandai-je à Cécile. « Que conseillez-vous ? dit-elle en riant ; la gavotte ? — Je vous connais trop, poursuivis-je, pour croire que vous ne l'instruisez pas un peu. » Elle me regarda moqueuse. « Les jeunes filles croient, dis-je, que le sourire leur est donné pour dissimuler leur pensée. Vous portez un loup railleur qui fait de votre jeunesse une mascarade. Mais la pensée est comme l'air que tous aspirent et respirent : à la garder en soi, on s'étouffe. Faire cachette de ce qu'on pense est le même orgueil que d'en faire montre. » Elle murmura : « Plutôt étouffer que livrer aux risées ce qu'on pense. — Oh ! m'écriai-je, y a-t-il beaucoup de jeunes filles descendues à cette sagesse désolée ? Ne savez-vous pas que pour protéger vos rêves, il n'y a qu'une défensive, c'est l'offen-

sive! Les cacher, c'est laisser le siège, autour d'eux, se resserrer. » Pour changer de sujet, je lui montrai les toits du village : les yeux dessillés par l'exil, je m'émerveillais de leurs lignes. Mais parfois leurs pignons me paraissent des chevalets de torture, qui m'écartellent. Ils mettent en moi le désir d'un toit adoptif, et le regret du toit natal. Je veux une patrie nouvelle et ne peux que pleurer l'ancienne.

Le chant des criquets, qui s'éteint dans l'air bleu, élargit la campagne. J'imagine au bout du sentier le salon clos où Cécile joue du Haendel; entre les horizons calmes je voudrais que s'ordonnât ma vie ; le long des vignes, je voudrais aller de mes repos à mes tâches et de mes tâches à mes repos ; j'envie mes trottinements d'enfant, tour à tour de la maison à l'école et de l'école à la maison ; la vie, pour être bonne, doit être presque enfantine.

Que d'émotions lointaines animent pour nous la terre natale! Que de fantômes la peuplent! Que de vies ombrageant la nôtre il a fallues pour qu'aucun point ne nous en semble nu! Comment l'effort d'une année colorerait-il une maison étrangère? Il faut des plans lointains dans un tableau, et des souvenirs anciens dans un foyer, pour que l'atmosphère y semble réelle.

Il serait peut-être temps encore de me faire en exil un avenir : il est trop tard pour m'y faire un passé. Pénétré de toutes parts par la présence de ma patrie, comment emporter une femme dans le désert d'une maison sans histoire?

17 août.

Les amies de Cécile grappillaient des raisins verts; elle et moi, nous nous assîmes à la fontaine Sainte-Claire; une noix tomba sur la cloche de la chapelle : « Pour que ce sanctuaire des vignes, lui dis-je, émeuve un jour les hommes comme la Portiuncula d'Assise, il suffirait que deux amis y aiment les moineaux et les vignerons. — Les moineaux, dit-elle, sont les ennemis des vignerons. »

Je lui demandai l'aveu de son ennui; elle pâlit, puis murmura : « J'ai eu envie de quelque grande tâche, maintenant j'en aurais peur. » Ainsi, ses désirs inexprimés d'action s'étaient

consumés en son âme close, où il n'en restait que la cendre. Elle se renversa ; ses bras croisés sous la nuque firent saillir sa poitrine, et sa jupe, des genoux aux cous-de-pied, se creusa comme un linceul. « Ma pose n'est guère convenable, dit-elle, mais... » et elle finit sa pensée par une moue lasse. « Elle a renoncé à la pudeur, pensai-je : c'est qu'elle a désespéré de l'amour. »

Je lui demandai des nouvelles de Pauline Bret. « Je la vois peu, me dit-elle, elle a vingt-huit ans, et maman veut que je ne fréquente que les fillettes à marier : elle espère qu'on me prendra pour une d'elles. On dit que Pauline gagne beaucoup avec ses miniatures ; mais elle a le regard inquiet ; elle dit que quand on se guinde à une profession sur le tard, c'est sans beaucoup de joie pour soi et sans beaucoup de profit pour le monde. — Oui, m'écriai-je, les vocations naissent à quinze ans. — Alors, reprit Cécile, à quoi bon me conseiller un métier ? »

Cécile a raison, à quoi bon ? A quoi bon nos paroles si je ne refais pas sa vie ? Après tant d'efforts, dans la grande campagne, pour que son âme s'ouvre à la mienne, l'échange de nos pensées ne me semble plus qu'un jeu de volant sur les prés. O l'emporter dans un rêve moins vain que celui de mes conseils ! en une terre nouvelle, vers de nouveaux devoirs !

Il est trop tard ! elle m'en a trop dit, elle ne sera plus pour moi qu'une fleur fanée par un vent sec. Elle m'a cru perdu pour elle, — elle se trompait peut-être, — et elle a été franche comme avec quelqu'un qu'on aime et de qui on désespère d'être aimé.

Autrefois, elle eût été aimée de moi, si j'avais pu aimer alors. Le retard de ma vie a été la catastrophe de la sienne. Les ravages en elle de l'attente, que je devrais réparer, m'écartent d'elle : il n'y a plus en nous que les cendres dévorantes de notre amour.

HENRY BARGY

*(A suivre.)*

# LA PEUR DE L'AMOUR[1]

## XVII

Marcel Renaudier se rangea contre le mur pour éviter un maçon qui occupait le trottoir de sa prestance limousine, un lourd sac de plâtre sur l'épaule. Tout en se garant de la blouse blanche et du fardeau, Marcel ne perdait pas de vue la jeune femme qui marchait devant lui et qui tournait l'angle du quai et de la rue de Beaune en lançant à son suiveur un regard furtif.

Elle était svelte et élégante. Marcel pressa le pas. Elle avait ralenti le sien, croyant sans doute avoir dépisté l'importun. Elle portait un costume de drap foncé et un chapeau orné de violettes. Arrivée devant un des numéros de la rue, elle hésitait, la tête levée. Marcel distingua sa gracieuse figure, ses yeux inquiets derrière le face-à-main d'écaille. Comme il passait auprès d'elle, elle se décida et il la vit disparaître prestement dans l'ombre d'une porte.

Tout en continuant sa route, Marcel repensait à cette rencontre. Quelque femme du monde allant à un rendez-vous! Cette vieille et discrète maison de la rue de Beaune était propice au mystère. Maintenant, un peu essoufflée de l'escalier monté trop vite, l'inconnue ôtait ses gants, dégrafait sa jaquette, retirait, l'une après l'autre, les longues épingles de son chapeau...

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1906 et 1er janvier 1907.

Elle était jolie : un visage clair, le nez droit, une bouche délicate, des yeux sombres et doux...

Marcel éprouvait un peu de tristesse et de fatigue. Il venait, d'ailleurs, d'être assez souffrant et se sentait encore faible. C'était sa première sortie. Cyrille Buttelet, qui avait appris son indisposition par le docteur Sarrian, lui avait écrit la veille pour lui demander de ses nouvelles, et, comme il était mieux, il s'était résolu à se rendre lui-même rue du Bac.

Buttelet le reçut dans son parloir. Le feu allumé y flambait dans une haute cheminée. Bien qu'on fût à la mi-mars, il faisait encore très froid. Par les grandes fenêtres, on apercevait le jardin hivernal. Des moineaux jouaient dans les branches nues. Cyrille Buttelet, en veston de velours, se chauffait au foyer. La flamme se reflétait dans le verre de son monocle. Il accueillit cordialement le jeune homme.

— C'est bien agréable, un vrai feu, Marcel! Dans l'atelier, je suis obligé d'avoir le calorifère. C'est de la chaleur morte, et cela me fait songer à ce qu'un parfum chimique est à l'odeur d'une fleur réelle... Ici, au moins, c'est de la chaleur vivante. Je la déguste comme un vin. Voilà trois jours que je ne quitte pas cette cheminée... Oui, trois jours de repos, et bien gagnés. J'ai beaucoup travaillé! Mes portraits sont à peu près finis, et j'ai hâte de retrouver certains petits coins de ma chère Venise, dont je voudrais faire quelque chose.

Son doigt traça dans l'espace des lignes imaginaires. Il avait des mains magiciennes, des mains roses et or.

— Quoi! vous partirez bientôt, monsieur Buttelet!

Marcel Renaudier avait dit cela tristement. Il venait assez fréquemment rue du Bac. L'absence de Cyrille Buttelet augmenterait encore son isolement. Le peintre l'observait à travers son monocle.

— Oui, je décampe dès les premiers jours d'avril... Et pourquoi ne m'accompagnez-vous pas là-bas? Vous savez que ma maison est la vôtre. L'Aldramin est vaste; vous y seriez parfaitement libre. Vous y vivriez aussi solitaire qu'il vous plairait... Je vous ai invité une fois pour toutes, et je ne vous aurais pas reparlé de ce voyage si je n'avais un motif d'insister sur ce sujet.

Cyrille Buttelet laissa tomber son monocle et le fit danser au

bout du cordon, d'un air un peu embarrassé. Brusquement, il se décida :

— Le docteur Sarrian n'est pas content de vous. Il ne vous trouve pas en très fameux état. Vous devriez vous soigner. Vous auriez besoin, à son avis, de changer de place : c'est ce qu'il vous a déjà ordonné, il y a deux ans. L'extrême solitude où vous vous renfermez a ses dangers. Vous l'avez reconnu vous-même, mais le remède que vous avez choisi est pire que le mal. Bref, Marcel, il paraitrait que sur un certain point, depuis un certain temps, vous n'avez pas été raisonnable.

Marcel comprenait Cyrille Buttelet. Oui, il avait cherché à se distraire de sa pesante solitude, et cette distraction, il l'avait demandée aux amours de hasard et à leurs plaisirs vulgaires. Quand il réfléchissait à ce goût subit, violent, qui lui était venu, il ne se l'expliquait pas. Ce n'était ni curiosité ni sensualité, c'était une sorte d'ardeur instinctive, involontaire, une sorte d'attrait inconscient et sournois auquel il obéissait. Cyrille Buttelet ne se trompait pas : il n'était pas raisonnable. Aussi répondit-il simplement :

— C'est vrai, monsieur Buttelet.

Buttelet se mit à rire.

— Mon cher, je ne suis pas un moraliste, vous le savez, mais songez à ce que Sarrian m'a en somme chargé de vous répéter. C'est sérieux. Trop de femmes, jeune Marcel, trop de femmes!... Allons, un bon mouvement! Qu'est-ce qui vous retient à Paris? Vous n'avez pas de maîtresse... malheureusement, car cela vaudrait mieux pour vous... Alors, quoi? Vos camarades, Fremaux? Non, n'est-ce pas?... Et, à propos d'amis, M. Roissy, est-ce que vous ne le voyez plus?

Marcel Renaudier rougit et ne répondit pas. Le peintre allait peut-être s'enquérir de madame de Valenton : la pensée d'avoir à prononcer ce nom fit trembler les lèvres du jeune homme. Buttelet continua :

— Il ne m'a pas soufflé mot de vous... pendant que vous étiez malade, j'ai fait justement le portrait de sa femme... Il a tant insisté!... Une fort agréable personne d'une quarantaine d'années, très bien conservée... et bavarde!...

Cyrille Buttelet redressa délicatement du bout des pincettes une des bûches du foyer :

— Vous vous souvenez, Marcel, de ce que je vous ai raconté souvent de ce bizarre sortilège de la pose qui conduit insensiblement le modèle des propos les plus insignifiants aux confidences les plus intimes. Eh bien! la brave madame Roissy n'a pas échappé à cette loi fatale. Au bout de quatre séances, elle m'avait expliqué sa vie, ensuite elle m'a révélé tout ce qu'elle sait de secret sur les gens de son entourage. Ainsi, votre amie, cette madame de Valenton, dont je faisais le portrait il y a deux ans, je suis maintenant au courant de sa situation.

Il regardait Marcel Renaudier du coin de l'œil.

— Voici donc ce que m'a narré madame Roissy... Je ne vous garantis rien, mais je répète... M. de Valenton a un neveu, un M. d'Argimel, qu'il a élevé et qu'il aime beaucoup. Or ce garçon qu'il a choyé, gâté, ne se gênait pas pour montrer à son vieux parent qu'il s'ennuyait en sa compagnie. Il désertait de plus en plus la maison, prétextant ses occupations, ses affaires. Ce fut alors que Valenton, qui a horreur de la solitude, eut l'idée d'épouser la petite Roissy. Elle est délicieuse. La présence d'une jolie femme égaye et orne une maison. Ce fut ce dont s'aperçut aussi le d'Argimel. L'oncle marié, voilà le neveu qui rentre au bercail, charmé par la bergère, à la grande joie du pauvre Valenton.

Cyrille Buttelet s'arrêta, un instant... Marcel Renaudier l'écoutait, les yeux baissés.

— C'est vous dire que madame de Valenton est devenue la maîtresse du galant M. d'Argimel, et le plus piquant est que M. de Valenton, qui ne se doute de rien, est doublement heureux. Oh! madame Roissy excuse sa belle-fille, car Valenton avait juré à mademoiselle Roissy de n'être pour elle qu'un compagnon, et il n'a pas tenu son engagement... C'est même de ce manque de parole que s'autorisa sa femme pour reprendre le droit de disposer d'elle-même à son gré, ce qu'elle n'eût jamais fait sans cela, car elle est loyale à sa façon, la pauvre, et n'aurait jamais traité M. de Valenton en mari, s'il ne s'était mis en cas d'en mériter le traitement... Avouez, mon cher, qu'on apprend bien des choses à peindre des portraits!

Marcel Renaudier releva la tête. Il avait les yeux pleins de larmes et dans la bouche un goût d'amertume douloureuse. Il murmura d'une voix sourde :

— Et que pense M. Roissy?...

— Mon cher, M. Roissy ne pense jamais rien des autres; il ne pense qu'à lui... Mais vous semblez tout songeur, ami Marcel! Allons, il faut que je m'habille. Nous nous reverrons avant mon départ, n'est-ce pas? Et réfléchissez à ce voyage de Venise.

## XVIII

— Attention! il y a encore trois marches.

La fille que suivait Marcel Renaudier se retourna à demi vers lui. La lumière du bougeoir qu'elle portait éclaira son visage. Sous le bouffant roux des cheveux teints, la figure était régulière, mais un peu épaisse; le nez droit et la bouche charnue lui donnaient une certaine grâce et il y avait en elle comme une allusion à une sorte de beauté dont elle n'était que l'esquisse imparfaite et vulgaire.

La clé grinça dans la serrure.

L'étroitesse du vestibule rendait encore plus apparent le peu de hauteur du plafond. La chambre qui faisait suite à cette pièce était oblongue et basse. Marcel écarta le rideau de la fenêtre : elle s'ouvrait, à l'entresol, sur la rue Montaigne; les maisons d'en face étaient proches et sombres. Marcel, le front à la vitre, entendait derrière lui un bruit d'étoffes... Il avait rencontré cette fille aux Champs-Élysées. Elle revenait à pied d'un café du boulevard. Il l'avait abordée... Elle devait maintenant être dévêtue. Il n'éprouvait pour elle aucune curiosité, aucun désir...

. . . . . .

Depuis un moment, elle marchait dans la chambre; son pas était lourd sur le tapis. Marcel se sentait si triste, si morne, qu'il eut envie de parler pour ne songer à rien et il lui posa quelques questions. Avant de répondre, elle s'assit au pied du lit. Elle répondit d'abord d'un ton brusque et maussade, puis elle s'anima. Sa main, appuyée sur le drap, soutenait son corps penché. Sa voix était rauque, avec des finesses subites.

— Pour sûr que ce n'est pas toujours amusant! mais quoi?

faut bien trimer. On n'a pas de rentes! Alors... ça ou autre chose... Moi, j'étais née pour ne rien faire... Oui, que j'aimerais mieux dormir... Et pourtant, je peux dire que je n'ai jamais aimé la nuit, pour pioncer, même quand j'étais gosse. C'est en plein jour que c'est bon! Je me paie ça, des fois; mais, tu sais, un pieu, ça ne vaut pas le foin... Et encore le foin, ça vous pique la peau, tandis que l'herbe, une bonne herbe longue, où on sent la terre dessous et qui sent le vert. C'est là qu'on est bien...

Elle s'était renversée en arrière, le corps allongé. Les pointes de ses seins ressemblaient à deux fleurs de trèfle. Elle avait croisé ses bras au-dessus de sa tête. Les yeux fermés, ses traits détendus prenaient une sorte de noblesse. Marcel considérait ce visage d'étrangère, tout à coup familier. Du fond de sa mémoire montait une odeur d'herbe et d'eau, un parfum de soleil, un aspect de paysage, suscités par cette figure endormie qui était comme le calque grossier d'une autre image qui se dessinait vaguement dans son esprit et qu'il n'y voulait pas reconnaître, comme s'il eût craint de l'offenser...

## XIX

— Ah! Marcel, c'est gentil à vous de venir me dire adieu! Vous voyez, je suis dans les paquets...

Les meubles du parloir de Cyrille Buttelet étaient couverts de housses. Par la porte ouverte on apercevait les dressoirs de la salle à manger, vides de leurs porcelaines précieuses. Le lustre japonais aux algues de bronze était enveloppé d'une écume de mousseline. Buttelet fit signe à Marcel de s'asseoir.

— Je vide ce carton, et je suis à vous...

Le peintre achevait de trier des lettres contenues dans un carton. Rapidement il les parcourait, vérifiait la signature et les déchirait.

— Je suis soigneux, hein? J'ai horreur des paperasses qui s'accumulent... Oui, tout cela qui nous a intéressé ne nous

intéressera plus jamais... Est-ce qu'on a seulement le temps de se souvenir !...

Il gardait dépliée devant ses yeux une lettre écrite sur un papier bleu pâle. Il hésita, un instant, puis la déchira et en jeta les morceaux, qui s'éparpillèrent.

— Il y a des choses, que c'est ennuyeux qu'elles finissent, ami Marcel, et qu'on sait qu'on ne retrouvera plus... surtout, lorsque, comme moi, on n'est plus jeune... Bah ! j'aurai tout de même bien profité de la vie !

Il secoua un des fragments de la lettre qui s'était attaché à son vêtement, et il reprit :

— Oui, et cela me sera, ma foi, presque égal de mourir... maintenant. J'ai fait à peu près ce que j'avais à faire et j'ai eu à peu près ce qu'on peut avoir... Lorsque je sentirai que ma main s'alourdit et que mon œil se brouille, je ne m'obstinerai pas au travail.

Il se renversa au dossier du fauteuil.

— Quand je ne pourrai plus reproduire la nature, je pourrai encore l'admirer... J'ai souvent pensé à la façon dont j'emploierai mes dernières années. Eh bien, Marcel, je voyagerai. Actuellement, avec les moyens de transport modernes, un barbon qui ne se porte pas trop mal peut très bien faire le tour du monde. Le voyage, c'est le divertissement parfait de la vieillesse !... Et puis les vieillards ne devraient pas mourir chez eux : ils devraient disparaître discrètement au loin, sans déranger personne... Quelle délicatesse de s'en aller mourir en Chine, en Afrique, que sais-je ? dans quelque ville d'Orient, sans gêner !

— Oh ! monsieur Buttelet !

Le peintre riait :

— C'est comme je vous le dis, Marcel... mais, après tout, je me contenterai, à la rigueur, de ma chère Venise. J'aime son cimetière aux murs rouges de l'île San Michele.

Il s'était remis à trier les lettres en paquets sur ses genoux. On entendait le bruit du papier déchiré. La porte s'ouvrit brusquement.

— Qu'est-ce qu'il y a, Annina ?

La petite servante semblait effarée et joyeuse.

— *Signor, sono i piccioni...*

— Les pigeons!... Marcel, venez voir ça.

Ils sortirent du parloir. Dans un coin du vestibule, une large caisse à claire-voie était posée. Ils s'approchèrent. Entre les barreaux, on distinguait dans l'ombre un amas de plumages. C'était du gris, du jaune, du vert, de l'ardoisé, du zinzolin, — des couleurs et des nuances vivantes qui remuaient doucement, se mêlaient en une harmonie bigarrée. — C'étaient des pigeons d'espèces variées. Il y avait là de ces pigeons « boulants » qui portent haut leurs bizarres goitres de plumes, des « carriers » et des « capucins », des pigeons « paons », qu'on appelle aussi des « trembleurs », et des « culbutants » et des « pattus » et de ces pigeons « cravatés » qu'engonce une collerette baroque, sans compter les « nègres » et les simples « bizets », les uns gros, rebondis et boursouflés, les autres sveltes et fins en leurs corselets élégants. Certains semblaient pétris dans de la neige ou faisaient songer à des coquillages. Pressés côte à côte, ébouriffés ou lisses, quiets ou effarés, ils remplissaient la vaste caisse d'un sourd bruissement, comme d'un roucoulement muet. A genoux devant les barreaux, Annina et Bettina passaient leurs doigts pour toucher avec des rires d'admiration les cous souples, les pattes écailleuses et les becs durs des bêtes captives et chaudes.

Cyrille Buttelet s'était retourné vers Marcel :

— Eh bien, mon cher, que dites-vous de mes compagnons de route? Ils viennent de chez un oiseleur du quai de la Mégisserie et je les emporte à Venise. Je veux faire hommage à la place Saint-Marc de ces nouveaux pèlerins emplumés.

Il s'était assis sur la caisse et il caressait alternativement les coques gonflées d'Annina et de Bettina.

— Oui, nous choisirons une belle journée, une de ces divines journées du printemps de là-bas, où après une averse lumineuse les marbres brillent d'une pureté rajeunie et la pierre d'Istrie semble fondre dans la tiède lueur du ciel. Nous monterons sur l'*altana* du vieux palais Aldramin et nous donnerons la liberté à nos hôtes. Ah! ce sera un beau lâcher de couleurs, un beau tourbillon d'ailes, un bel essor, une offrande aérienne à la reine des reflets et des nuances.

Les deux filles battaient des mains. La chevelure d'Annina se défit. Buttelet toucha l'épaule de Marcel Rénaudier.

— Allons, Marcel, décidez-vous, accompagnez-moi, là-bas; vous assisterez à ma fête volante... Quel entêté!

Marcel hésitait. Le départ de Cyrille Buttelet le troublait. Lui parti, quel abandon! quelle détresse! Il se sentait faible, si las, si à bout de forces! Les représentations menaçantes du docteur Sarrian lui revinrent à l'esprit. Buttelet insista :

— Alors, Marcel, c'est convenu, je vous emmène!

Marcel Renaudier balbutia. Dans son inertie, prendre un parti lui causait une fatigue inexprimable. Il finit par répondre à voix basse :

— Oui, merci, monsieur Buttelet. Je tâcherai d'aller vous rejoindre... Mais pourquoi vous intéressez-vous à moi, monsieur Buttelet, pourquoi?

Des larmes mouillèrent ses yeux. Buttelet lui tendit la main :

— Vous êtes stupide, mon pauvre Marcel, stupide!

Et, pendant que tous deux se considéraient en silence, Annina et Bettina, dans le dos de Marcel, lui faisaient les cornes pour se garantir du mauvais œil.

## XX

Dans la nuit, l'express se ralentit et siffla. Marcel Renaudier se pencha vers la vitre de la portière. Sous un ciel opaque, une terre plate s'étendait, uniforme et basse, où luisaient vaguement des flaques d'eau. Le wagon roulait sur la sonorité d'un pont. Peu à peu, les places miroitantes devenaient plus nombreuses, s'agrandissaient, se soudaient les unes aux autres. Lentement, l'eau succédait à la terre, s'étalait, indéfinie. C'était triste, uni, silencieux, cette lagune déserte sur laquelle le pont soutenait de ses arches le train prudent. Un monsieur, qui somnolait dans un coin du compartiment, s'était mis debout, ôtait sa casquette, retirait sa valise du filet. On devait approcher.

C'était toujours pourtant la même étendue nocturne sous le même ciel obscur. Enfin quelques lumières apparurent au ras de l'onde. La locomotive siffla plusieurs fois. Brusquement, le vitrage d'une gare cacha le ciel. Les portières claquèrent, des pas résonnèrent sur l'asphalte du quai. Des voix retentirent.

Du marchepied, Marcel reconnut Cyrille Buttelet qui lui faisait signe.

Brièvement, ils échangèrent quelques paroles en marchant vers la sortie. Un employé reçut le billet du voyageur et salua le peintre. Soudain un air plus frais frappa Marcel au visage. Une dalle sonna sous son pied. Ses yeux distinguèrent un dôme, puis un autre dôme et la tour carrée d'un campanile. Il abaissa son regard. Une eau sombre où se reflétaient des lumières clapotait à des marches mouillées. Sur cette eau, des gondoles fuselaient leurs longs corps noirs à bec d'argent. Des silhouettes d'hommes s'y agitaient. Des voix s'interpellaient, distinctes et comme lointaines. Marcel respira longuement : il percevait une odeur singulière, odeur mélangée de saumure, de vase, d'humidité. Buttelet lui disait :

— Allons, dépêchons-nous. Il ne fait pas chaud, ce soir.

Marcel Renaudier regarda de nouveau le dôme qui s'arrondissait tranquille et grave sous la nuit, et descendit les marches. Elles étaient glissantes. Il sentit sous son pied le feutre d'un tapis. Sa main se posa sur une manche. Il vit un visage maigre et basané qui lui souriait. L'homme, son béret au poing, balançait un falot. Marcel fit quelques pas à reculons et se trouva assis aux coussins d'un large divan de cuir. Buttelet était à son côté. Sur eux, le *felze* bombait son toit de drap noir. La gondole oscilla. Marcel, par la porte vitrée du *felze*, suivait les mouvements du gondolier d'avant. Par instants, l'homme cessait de ramer, et il levait sa rame comme une batte d'arlequin, puis il la laissait retomber et traîner au fil de l'eau. Parfois il poussait un cri doux et rauque. La gondole en frôlait une autre, puis, c'était un quai longé, l'arche courbe d'un pont, le silence d'un *rio* désert...

— Ils prennent par les petits canaux... C'est plus court pour aller au palais Aldramin.

Cyrille Buttelet avait ouvert une des fenêtres du *felze*. L'odeur mystérieuse, marine et fade, s'insinua avec l'air frais, et la course étrange continua, conduite par les deux ombres aux gestes d'arlequins qui se dessinaient en passant, avec celle de la gondole, à la lueur d'un réverbère, sur quelque mur éclairé.

— Vous arrivez bien, mon cher Marcel, vous aurez une très

belle Venise, une Venise de printemps. Ce n'est pas le moment où je l'aime le mieux. Je la préfère en été, où elle brûle de soleil, ou bien, à la fin de l'automne, quand elle est toute rougeoyante du brasier qu'elle a été et qu'elle se refroidit en ses premières cendres. Mais, néanmoins, c'est une saison charmante que le mois de mai ici. Enfin, j'espère que vous vous y plairez et que le palais Aldramin vous agréera... Tenez, nous y sommes.

Entre de grands pieux bariolés, la gondole s'insinuait adroitement. L'homme au visage maigre ouvrait la porte du *felze*. Son bonnet au poing, il attendait.

— Je passe devant, Marcel.

Chancelant et courbé, Marcel Renaudier s'appuya de nouveau sur la manche secourable. Son pied franchit le bordage et foula le tapis déroulé sur les marches. En les montant, il leva les yeux. Perpendiculairement, une haute façade se dressait dans la nuit. A la base, de gros blocs de marbre vermiculés plongeaient dans l'eau. Cyrille Buttelet s'était retourné :

— *Buona notte, Giacomo! buona notte, Simeone!*

— *Buona notte, signor!*

Debout sur leur barque noire à bec d'argent, les deux gondoliers saluaient. Ils avaient l'air de personnages de comédie, de danseurs et d'équilibristes, avec leurs souliers de cuir, leurs ceintures à franges et le balancier de leurs rames.

— Venez, Marcel...

Une grille en fer forgé, dont l'un des battants était ouvert, s'encadrait aux colonnes torses de la porte. Le vestibule par où l'on pénétrait au palais Aldramin était spacieux et dallé de marbre blanc et vert. Une lanterne dorée, placée au sommet d'une hampe, l'éclairait. La lumière vive de l'ampoule électrique se réfléchissait sur le pavage uni et sur les murailles lisses. Il n'y avait là d'autre mobilier que quelques banquettes à dossiers en rocaille et des pots de terre cuite rougeâtre ou jaune selon qu'ils contenaient, taillés en boule, des orangers ou des citronniers nains. Marcel aima leur senteur amère et douce. Silencieusement, il suivit Cyrille Buttelet.

Au premier étage de l'escalier, le peintre s'arrêta.

— Mon cher Marcel, voulez-vous prendre quelque chose ou préférez-vous votre lit? Dites-le franchement... Votre lit, n'est-ce pas? Alors, venez.

Il écarta une draperie et posa le doigt sur un bouton. Une clarté soudaine illumina une longue galerie. Des stalles sculptées en garnissaient la muraille. Le plafond à compartiments se courbait en voûte. Des tapis d'Orient allongeaient sur le pavage leurs rectangles de laine colorée. Au milieu, en son armature de bois sombre, s'arrondissait un vieux globe terrestre. Au bout de la galerie, Cyrille Buttelet s'effaça pour laisser passer Marcel :

— Voilà, mon cher... Vous êtes chez vous.

C'était une vaste pièce tendue de toile ancienne où étaient peintes des arabesques et des coquilles. Des miroirs en appliques étaient accrochés aux murs et du plafond pendait un petit lustre de cristal. Dans un coin, une commode gonflait sa panse de laque carminée, avec des bonshommes à la chinoise. Marcel Renaudier se rappela en même temps le meuble où, dans sa chambre des Aulnaies, grimaçaient de semblables personnages, et le secrétaire rouge de la maison d'Auteuil, où Antoine Fremaux conservait les lettres de la comtesse Cantarini. Buttelet était allé fermer la fenêtre.

— Vous savez, prenez garde aux moustiques... A quoi pensent ces petites, de laisser ainsi les fenêtres ouvertes!... Oui, Bettina et Annina : elles sont toujours là. Que voulez-vous! j'hésite à les renvoyer chez leurs parents. Je suis habitué à leurs querelles, à leur paresse... Et puis ici, j'ai Carlo, grâce à qui tout marche à peu près. Un homme merveilleux que Carlo, et qui joue un grand rôle dans la vie d'ici... et que vous apprécierez : tour à tour cuisinier, maître d'hôtel, portier... C'est lui qui surveille le palais quand je ne suis pas là et qui le fait visiter aux étrangers quand j'y suis, pour quelques *lire*... Il croit que je l'ignore et vous ferez semblant aussi de l'ignorer. Ne vous étonnez donc pas si vous rencontrez des touristes dans l'escalier, de ces gens pour qui la sonore « Venezia », dont nous avons fait la douce « Venise », devient, en leur langage anglo-saxon ou tudesque, l'aigre « Venice » ou la visqueuse « Venedig »... Mais, que voulez-vous! Carlo est Carlo. Du reste, vous en jugerez, il va vous apporter vos bagages... Allons, à demain, Marcel!

Cyrille Buttelet serrait la main du jeune homme. Il ajouta :

— J'espère que vous serez bien... Vous vivrez à votre fan-

taisie. On déjeune à midi et on dîne à sept heures. Je suis une partie de la journée à mon atelier, à moins que je ne rôde par la ville... Ah! vous prendrez vite l'habitude de ces flâneries. Rien n'est plus reposant... Mais je ne vous ai pas demandé des nouvelles de votre santé. Sarrian m'a écrit qu'il vous trouvait plutôt mieux. D'ailleurs, nous le verrons peut-être : il doit assister en juin au Congrès de Milan et il m'a promis de venir passer quelques jours ici... Adieu, je vous laisse. Voici Carlo.

Un homme apparaissait dans l'encadrement de la porte, courbé, rampant et comme écrasé sous le poids d'une malle de dimension ordinaire. Péniblement, il déposa ce fardeau, comme si c'eût été une caisse de plomb, et se redressa comme mû par un ressort. Il était très grand, très maigre. Sa figure longue, avec un nez coupant, des yeux rapprochés, des sourcils ébouriffés, une moustache en pinceau, avait l'aspect d'un masque, tant elle était exactement celle du classique valet de comédie italienne. D'un geste exagéré, il montrait le colis. Tout son corps en mimait le poids formidable. Son attitude exprimait le désespoir d'avoir craint de ne pas être capable de le hisser, le contentement de l'effort accompli. Oui, lui, Carlo, il avait transporté jusque-là cette masse, et ce n'était pas tout... Il avait fait un pas vers la porte ; soudain il se retourna comme pour implorer secours. Quoi! personne ne l'aiderait donc à cette tâche terrible? Non! mais que n'accomplirait-il pas pour le service de son maître?... Et tout à coup Marcel avait vu le cocasse personnage courir à lui, lui baiser les mains et se précipiter hors de la chambre, où il rentrait bientôt chargé d'une seconde malle et d'un sac de nuit, qu'il maniait avec aisance, comme s'ils eussent été pleins de vent. Une minute après, le surprenant Carlo avait déboucle les courroies, arrangé les plis de la moustiquaire et s'enquérait en assez bon français à quelle heure monsieur voulait être réveillé, s'il préférait du café ou du chocolat, — et s'éclipsait sans attendre la réponse et si prestement qu'on eût dit qu'un truc mystérieux avait escamoté le funambulesque pantin qui venait d'achever sa parade domestique.

Quand Marcel Renaudier se trouva seul, le silence l'étonna : il remplissait tout le palais, l'habitait comme une présence invisible. Le jeune homme éprouvait une singulière impres-

sion, celle d'être arrivé comme au bout du monde, comme au bout de lui-même. Lentement, il s'approcha de la croisée. Au dehors, le ciel s'était purifié. Des étoiles scintillaient. Marcel ne résista pas au désir d'ouvrir un instant la fenêtre. Il souhaitait entendre un bruit quelconque, un bruit autre que le battement sourd de son cœur. Sa chambre donnait sur un jardin. De nouveau l'odeur fade et molle lui parvint, mais mêlée, cette fois, à une senteur de fleurs et de feuilles. Derrière le mur, un claquement de talon retentit sur la dalle nocturne, puis ce fut le silence, un silence complet, absolu et qui semblait devoir être indéfini, et où il sentait sa pensée mourir de la fatigue et du sommeil qui l'accablaient.

## XXI

Las de s'appuyer sur le coude gauche, Marcel Renaudier se retourna sur le sable où il était couché. C'était un sable fin, tiède, et un peu gris. Sur la grève, le flot déferlait, régulièrement et, chaque fois, d'une même longue vague glauque : de la surface lisse de la mer elle se gonflait lentement et s'incurvait, transparente et délicatement ourlée d'écume, avant de s'abattre sur le sable où elle s'étalait en nappe ondulée, en même temps que son gros bruit se divisait en une sorte de frémissement humide.

Marcel considérait le jeu monotone du flot. Tout à coup une forme se dessina sur l'horizon vide. C'était un mendiant d'une dizaine d'années, vêtu de loques, nu-tête et jambes nues, — des jambes fines, bronzées. — Le visage du petit bonhomme n'était pas beau, mais ses yeux étaient vifs et ses dents blanches. Il riait, et, dans un panier, il offrait des coquillages, des algues et de minuscules hippocampes, racornis et desséchés...

Marcel fit signe qu'il ne voulait rien acheter, mais déjà le vendeur lui avait glissé dans la main une poignée de coquilles jaunes, pareilles à des ongles d'or, fragiles, légères, cassantes, et deux ou trois des bestioles marines aux dures carcasses épineuses. Marcel les examina. Elles ne pesaient pas plus que des feuilles sèches. L'art de Venise avait souvent imité en ses

verreries leur élégante structure chevaline et cambré en anses à ses coupes leur fierté nautique. Sur les gondoles, leurs images façonnées dans le cuivre servaient à tendre les cordelières noires qui aident à se soulever de la pente des coussins. Elles sont un des motifs fréquents de l'ornementation vénitienne et l'on propose aux étrangers, comme souvenirs de voyage, leurs momies reroquevillées.

Le cliquetis des coquilles secouées dans le panier tira Marcel de sa distraction. Debout devant lui, le petit marchand attendait. Il riait toujours. Marcel n'avait pas d'autre monnaie qu'une lire : il la tendit à l'enfant, qui la saisit prestement, ramassa son panier et s'éclipsa. Marcel l'aperçut qui l'épiait de loin : se voyant observé et craignant sans doute que le *forestiere* ne se ravisât, il se mit à courir et disparut derrière une ondulation du rivage.

Marcel Renaudier soupira. Il ne se demandait, certes pas, ce vagabond basané, s'il est utile d'exister, ce qu'on fait au monde, si la vie a un but! Rien ne valait pour lui que l'heure présente. Il n'y avait pas d'autre lieu pour lui que le lieu où il était né. Subitement, Marcel Renaudier connut la sensation pénible du dépaysement. Que faisait-il ici, qu'y était-il venu chercher? Pourquoi avait-il quitté Paris? Plus déprimé et plus las, depuis quelques jours, il dormait mal et, le soir, il avait les mains brûlantes. Buttelet lui avait fait absorber de la quinine et lui avait recommandé de rentrer avant le coucher du soleil.

Il avait jeté les petites coquilles jaunes, qui s'éparpillèrent sur le sable autour de lui. Dans sa main, les hippocampes se contournaient bizarrement avec leur air de fantômes marins. On eût dit des emblèmes funèbres... Est-ce qu'il devenait superstitieux? Il avait remarqué les simagrées conjuratoires que faisaient discrètement, à son passage, Annina et Bettina. Il haussa les épaules et se leva péniblement. D'ordinaire, la brise saline du Lido le réconfortait. Il aimait sa plage encore déserte, mais bientôt le Casino allait s'ouvrir. Les hôtels allaient se peupler.

Il avançait courbé et lent. La grève friable cédait sous ses pas. Il se hâta, pour gagner le sol ferme. Il comptait prendre le tramway qui mène à l'embarcadère. Quand il atteignit la station, la voiture venait justement de partir. Il se demandait

s'il attendrait la suivante ou s'il irait à pied; un attroupement attira son attention.

Des enfants, des femmes, un cocher qui était descendu de son siège, deux moines avec d'étranges chapeaux de castor à long poil et couleur de caramel entouraient un saltimbanque. L'homme faisait danser un singe juché sur une sorte de perchoir. La grimaçante bête était habillée d'une souquenille rouge et d'une culotte de velours verdâtre; son visage ratatiné semblait porter un masque à travers lequel on distinguait des yeux presque humains, mélancoliques et sournois. Sa gravité dandinante divertissait l'assistance. Au premier rang, le vendeur de coquilles se haussait sur la pointe de ses orteils, son panier humide au bras. Les deux moines se parlaient à l'oreille. Le cocher, d'un geste, montra à Marcel sa voiture libre.

Marcel était mieux : la pensée de marcher ne lui fut pas désagréable. Au bout de l'avenue, il retrouverait la lagune et l'embarcadère. Le *vaporetto* le conduirait à Venise. Il goûtait ces retours vers la ville, dans la riche et noble lumière du soleil déclinant. Depuis qu'il était à Venise, il jouissait plus qu'auparavant de la beauté des choses. L'influence quotidienne de Buttelet contribuait, sans doute, à cet éveil en lui du sens pittoresque. Du reste, il constatait que la compagnie du peintre lui était salutaire. Il était moins malheureux depuis qu'il habitait au palais Aldramin.

Certes ses idées sur la vie n'avaient pas changé. Qu'elle fût mauvaise et vaine, sa conviction était acquise, indiscutable, et il croyait en avoir suffisamment expérimenté la vérité pour en être persuadé personnellement, mais cette conviction pessimiste s'était comme engourdie et comme assoupie. Si elle lui interdisait les illusions de l'espoir, elle lui permettait de s'accommoder d'une espèce d'inertie résignée, passive. Pour en arriver à ce point, il avait eu à souffrir, à rompre les liens qui nous rattachent au désir du bonheur, mais maintenant la rupture était devenue définitive...

Cependant le *vaporetto* sur lequel il s'était embarqué atteignait la pointe du Giardino, et Venise magnifique se levait des eaux teintes de soleil, et montait lentement sur le ciel clair, comme molle et mouillée encore de son immersion marine. Marcel Renaudier regardait. A droite, tout près, les arbres du

jardin massaient leur verdure. Vers la gauche, San Giorgio Maggiore arrondissait son dôme et érigeait son campanile rouge. En face, la ville s'étalait, au ras de l'eau. Le mur rose du Palais Ducal semblait une vapeur de soie. Les deux colonnes de porphyre de la Piazzetta se dressaient d'un jet brusque et trapu. Puis les façades s'incurvaient vers l'entrée du Grand Canal et, dans l'air, la Fortune d'or de la Dogana di Mare étincelait, ailée et tournante et d'un tel éclat qu'on eût dit qu'elle allait flamber.

Le bateau accostait le ponton du quai. Marcel Renaudier descendit. Sur le pont de la Paille, un groupe de touristes stationnait : deux jeunes femmes en toilettes sobres et deux messieurs bien mis. Accoudés au parapet, l'un d'eux avait passé son bras autour de la taille d'une des femmes. Elle était blonde et jolie. Elle portait au cou un de ces colliers de perles baroques comme en vendent les bijoutiers des Procuraties. Soudain Marcel songea à d'autres perles plus rondes, plus serrées, qui ornaient un autre cou... Comme c'était loin, fini, oublié! Où était-elle maintenant, Juliette de Valenton?... Les étrangers qui allaient vers la Piazzetta le dépassèrent; Marcel baissa la tête. Devant lui, deux pigeons s'envolèrent lourdement. Ils firent quelques circuits et se posèrent sur l'un des chevaux de bronze de la galerie de Saint-Marc.

Marcel Renaudier parcourut la place dans sa longueur. Par les rues anguleuses, il s'acheminait. Arrivé au Campo San Zobenigo, il tourna l'angle de la *calle*. Au *traghetto*, les gondoles attendaient. L'une d'elles était déjà à demi pleine. Marcel s'y assit sur la banquette de cuir. L'eau du Grand Canal luisait, mordorée et changeante, entre les façades ornementées. Celles de la rive opposée étaient déjà dans l'ombre. La gondole aborda dans leur fraîcheur. Les pas de Marcel retentirent sur les dalles sombres de l'étroite *calle* San Gregorio. Il la suivit, traversa le Campiello Barbaro, gagna San Trovaso et rentra au palais Aldramin par la porte du jardin que Carlo vint lui ouvrir à son coup de sonnette, un tablier autour des reins, et une écumoire au poing, le visage tout enfariné des pâtisseries qu'il confectionnait dans la cuisine, où l'on entendait les rires de Bettina et d'Annina profitant sans doute de l'absence de l'opérateur pour goûter sa pâte et voler son sucre.

## XXII

— Qu'est-ce que c'est que la comtesse Cantarini? — demanda Marcel Renaudier à Cyrille Buttelet.

Ils étaient à table pour dîner. Marcel ne mangeait pas. Depuis quelques jours, il avait continuellement la fièvre, et il souffrait d'une douleur sourde à la cuisse droite. Il n'avait rien dit de son état à Buttelet, par discrétion. Ce soir, la douleur s'était fixée au côté. Il avait le visage enflammé et respirait difficilement. Cyrille Buttelet piqua avec sa fourchette un des petits poissons frits qui se recroquevillaient en son assiette.

— La comtesse Cantarini?... mais c'est une des beautés d'ici. Elle habite le Palais Albarelli, à Santa Maria Formosa... Elle va aussi à Rome et à Paris. Est-ce que vous l'avez rencontrée quelquefois?

Marcel respira avec effort.

— Non, mais mon ami Fremaux me parlait souvent d'elle.

Cyrille Buttelet se mit à rire :

— Il vous a probablement laissé entendre qu'elle était sa maîtresse.

Marcel Renaudier fit un signe affirmatif. Buttelet reprit :

— La comtesse Cantarini..., mais elle n'a jamais eu d'amant!... Des adorateurs, oui, d'innombrables. Tous les étrangers de marque qui ont séjourné ici depuis quinze ans ont été amoureux d'elle, mais pas un n'a dû obtenir ça! Elle est honnête. Elle incarne à ses propres yeux la beauté vénitienne, et c'est un sacerdoce dont elle s'acquitte orgueilleusement, une fonction sacrée, civique, municipale, qu'elle accomplit jalousement. Elle est une des gloires de Venise, comme le Palais Ducal ou la Salute... Avoir la Cantarini, mais c'est comme si vous vouliez louer les Miracoli! Votre ami est un farceur, Marcel.

Il s'arrêta, un instant, et continua :

— Elle est très belle et elle doit avoir un corps admirable. Il faut la voir, quand il y a gala à la Fenice, sortir du théâtre... Vous connaissez l'endroit n'est-ce pas? le portique à colonnes,

l'escalier d'eau. Eh bien, imaginez toutes les gondoles qui attendent là, pressées les unes contre les autres, dans le *bacino* et dans les canaux voisins, muettes, endormies, chacune avec son fanal qui se reflète à la surface du *rio*. Tout à coup, des hommes en habit, des femmes en toilette apparaissent, et soudain, sur les gondoles, c'est une levée d'ombres mouvantes. Les gondoliers se renvoient les noms lancés du portique. Les gondoles appelées s'approchent, et chacune emporte son couple mystérieux. C'est là, mon cher, le triomphe de la Cantarini, debout en une de ces robes de brocart blanc qu'elle affectionne, écartant une minute son manteau pour montrer ses épaules nacrées, étincelantes de diamants, vraiment souveraine quand elle met ainsi le pied sur la barque noire qui va l'emporter à travers la nuit, sur l'eau nocturne, en son coffre clos, comme une chose précieuse, secrète et magnifique. Ah! quel tableau à peindre!... Qu'est-ce qu'il y a, Simeone?

Le gondolier, son béret aux doigts, sa ceinture frangée aux reins, s'inclinait. Buttelet s'écria :

— Ah! c'est juste... J'oubliais que le docteur Sarrian arrive par le train du soir. Je ne vous l'avais pas dit, Marcel... Simeone, sois là à onze heures juste.

L'homme salua. Buttelet reprit :

— Oui, ce brave Sarrian m'a télégraphié de Milan qu'il venait passer quelques jours à Venise. Il ne veut pas loger palais Aldramin et préfère l'hôtel. Il est avec une petite amie... Voyez-vous, ces médecins? ils nous défendent tout et ils voyagent en bonne fortune!... Viendrez-vous à la gare, Marcel?

Marcel Renaudier ne répondit pas tout de suite. Il souffrait cruellement. Une lame aiguë s'enfonçait dans son côté. Il balbutia :

— Excusez-moi, monsieur Buttelet, mais je ne me sens pas bien. J'ai très mal là... Je crois que j'ai un peu de fièvre et que je ferai mieux de me coucher.

Marcel Renaudier avait le visage douloureusement contracté. Il s'était levé de table.

— Alors, mon ami, allez vous reposer... Sonnez, si vous avez besoin de quelqu'un... Voulez-vous que je vous conduise? Non?

Marcel Renaudier tendit la main au peintre : elle était brû-

lante. Buttelet le suivit des yeux. Au milieu de la salle à manger, Marcel tituba comme un homme ivre.

Quand il fut sorti, Buttelet et Carlo se regardèrent. La face italienne fit une grimace significative. Le peintre choisit un fruit dans la jatte que lui offrait Carlo et murmura entre ses dents :

— Hum! hum! j'ai peur que Sarrian ne soit pas de trop!...

Derrière lui, Carlo haussait les sourcils, et les coins de sa bouche s'abaissèrent en une moue dédaigneuse et apitoyée.

## XXIII

— Prenez garde, docteur!

Le docteur Sarrian et Cyrille Buttelet s'arrêtèrent sur l'avant-dernière marche de l'escalier. Devant eux, le vestibule du palais Aldramin présentait, au lieu de son pavé, une nappe d'eau miroitante et qui clapotait doucement. Le canal, par ce jour de grande marée, entrait familièrement dans la maison. Carlo, son pantalon retroussé, établissait, au moyen de planches qu'il posait sur des pots de terre renversés, une sorte de chemin qui permît de gagner la gondole que l'on apercevait en travers, oscillante entre les *pali*. Le docteur Sarrian se mit à rire.

— Quelle drôle de ville, tout de même, vous habitez, mon cher!

Buttelet, nerveux, tiraillait le cordon de son monocle :

— Bah! ça n'est rien. La marée est forte aujourd'hui et Venise regorge d'eau... Mais, là, vraiment, docteur, notre malade n'est pas en danger?

Le docteur Sarrian caressait sa barbe.

— En danger? non... Seulement, le pauvre diable en a pour quelque temps, je crains bien. Je vous dirai ça dans deux ou trois jours. Nous allons voir. La congestion pulmonaire est sérieuse... Mais, soyez tranquille, j'arrangerai tout avant mon départ. Je vais m'entendre avec ce petit docteur Heinecke, avec qui je suis venu de Milan, et qui est installé ici, où il est, m'a-t-on dit, fort estimé. Il est intelligent, ce jeune Allemand. Je vous l'enverrai. D'ici là, il n'y a qu'à continuer les

cataplasmes sinapisés et à lui donner à boire du lait, s'il en veut... Ce Carlo fera un excellent infirmier. Voyez, il est déjà là-haut... Ne vous inquiétez pas.

Buttelet demeurait soucieux.

— Pour le moment, non, mais ensuite?

— Eh bien, il est assez probable qu'une phlébite se déclarera, et, dans deux mois, le brave Marcel sera rétabli... à moins que...

Et le docteur Sarrian fit le geste de broncher sur la planche branlante qui le soutenait au-dessus de l'eau.

— Bigre!

Le docteur Sarrian regarda Buttelet qui baissait la tête.

— Que voulez-vous, mon cher! Il y a toujours des risques à être malade. Il est certain qu'il fait de l'infection. C'est un garçon surmené, oui, surmené, par oisiveté, par hypocondrie, par l'existence absurde à laquelle il s'est obstiné... Et, qui sait? cette maladie est capable de lui faire beaucoup de bien, s'il en réchappe, et il en réchappera, rassurez-vous!... Oui, ce sera un avertissement salutaire. Il sera tout étonné de s'apercevoir que la vie a du bon... Allons, adieu, mon cher Buttelet... Ah! dites-moi, quel est le meilleur magasin pour acheter de la dentelle? Ma jeune amie m'a chargé de vous demander ce renseignement...

Quand le docteur Sarrian fut parti, Cyrille Buttelet quitta le vestibule inondé. Il considéra, une dernière fois, l'eau ensoleillée qui renvoyait au plafond les éclairs de ses facettes. Les citronniers et les orangers nains miraient les fruits d'or jaune ou rouge incrustés dans leurs boules de verdure. Dans le cadre de la porte, dont la grille ouverte semblait en dentelle de fer appliquée aux parois du mur de marbre, des hirondelles passaient, vives et noires, comme de minuscules gondoles aériennes. Lentement Cyrille Buttelet remonta l'escalier. Il traversa la grande galerie. Le soleil éclairait les vitraux que protégeaient à l'extérieur des stores d'une couleur ocre, qui produisaient au dedans une lumière fauve et dorée. Au bout de la galerie, Buttelet s'arrêta un instant, rêveur, puis, vivement, il entra dans la chambre de Marcel.

Les rideaux à demi fermés n'y laissaient pénétrer qu'un demi-jour. Carlo, sur le coin de la commode, pliait des linges,

la mine grave et doctorale. Dans le lit, dont la moustiquaire relevée pendait comme une écume blanche, Marcel Renaudier était couché sur le flanc, la face creusée et durcie par la souffrance. A l'approche de Cyrille Buttelet, il fit un mouvement. Son regard égaré suppliait. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Soudain il saisit la main du peintre :

— Monsieur Buttelet, est-ce que je vais mourir?

— Mourir? mais il ne s'agit pas de cela, mon cher Marcel! Vous avez un peu de congestion; Sarrian dit que c'est très douloureux...

Pendant qu'il parlait, Marcel l'observait, puis il détourna la tête et il y eut dans la chambre un long silence, un de ces silences vénitiens où l'air semble mort. A un angle du plafond, un moustique grésilla, aigu, lointain.

## XXIV

Marcel Renaudier, les yeux fermés, sentit qu'on agitait la moustiquaire. Les plis du voile de mousseline bruirent mollement. Une main palpa son poignet. Il souleva ses paupières, lourdes d'un sommeil d'après-midi, et aperçut une figure rasée, penchée sur lui. Cyrille Buttelet et Carlo se tenaient debout au milieu de la pièce. Le visage glabre à lunettes d'or se déridait.

— Eh bien, monsieur Renaudier, vous devez vous trouver mieux. Le pouls est bon... A présent, la température...

Le docteur Heinecke tirait de l'étui de nickel le thermomètre. Marcel Renaudier déboutonna sa chemise et glissa sous son aisselle le tube de cristal. Le médecin se dirigea vers Cyrille Buttelet en s'épongeant le front. Il s'exprimait en français avec un fort accent allemand.

— Ah! il fait chaud à Venise, en ce moment, n'est-ce pas, monsieur Buttelet? Beaucoup de personnes sont déjà parties. La comtesse Cantarini est à sa villa de Vicence. Je dois aller la voir demain. Un peu de langueur, m'écrit-elle... Ah! ces jolies femmes!...

Le docteur Heinecke s'esclaffa. Marcel Renaudier l'écoutait. On riait, maintenant, auprès de son lit. On y parlait de choses

étrangères à sa maladie. Cyrille Buttelet y marchait librement. Carlo prenait moins garde de faire du bruit. Il n'avait plus cet air de somnambule que donnait à sa physionomie mobile la gravité de ses fonctions d'infirmier. Marcel assujettit le thermomètre qui glissait et se redressa sur son oreiller. Il remua sa jambe. Elle avait été pendant des semaines une masse inerte, pesante, tiraillée de crampes. Enfin elle s'allégeait. La fièvre qui avait brûlé son corps ne chauffait plus sa peau. Depuis trois jours, le thermomètre baissait régulièrement.

Le docteur Heinecke s'était rapproché. Marcel lui remit l'instrument. Le docteur et Cyrille Buttelet se penchèrent sur le cristal gradué. La physionomie du peintre s'éclaira, tandis que le docteur secouait le tube limpide et le replaçait dans l'étui argenté. Il avait croisé ses mains derrière son dos. Ses lèvres minces se pincèrent, puis il dit avec un peu d'emphase :

— Monsieur Renaudier, je peux vous annoncer qu'à dater d'aujourd'hui vous êtes en convalescence... Ah! il faut encore des précautions. Nous irons avec prudence. Vous vous lèverez dans une quinzaine. D'ici là, il faut tâcher de reprendre des forces. Mais vous êtes jeune... Êtes-vous content, au moins?

Marcel Renaudier sourit faiblement et murmura :

— Merci, docteur.

Il lui tendit la main et, de l'autre, serra celle de Cyrille Buttelet, tandis que Carlo, au fond de la pièce, faisait une gambade et laissa tomber une soucoupe qui se brisa en morceaux.

Lorsque Cyrille Buttelet et le docteur Heinecke se furent retirés, imités bientôt par Carlo qui prétexta un ordre à donner aux servantes, Marcel Renaudier éprouva une impression singulière. Il vivait. Cette pensée l'emplissait d'étonnement. Il en était déshabitué. Et pourtant, c'était vrai : son sang, dont le caillot arrêté au poumon l'avait déchiré d'une douleur atroce et avait obstrué la veine de sa jambe gonflée, son sang circulait à l'aise par tout son corps. Il en sentait le flux régulier battre à ses artères et à son cœur. Il vivrait, et il avait cru mourir. La voix du docteur Heinecke résonnait encore à son oreille. Puis un grand silence se fit autour de lui et en lui-même. La mort... la vie...

Peu à peu, il se rappelait la nuit terrible où son mal avait commencé, et celles qui avaient suivi, et leurs insomnies, et

leurs angoisses, et leur détresse. Il se rappelait les interminables journées de souffrance, d'abattement, où il n'était qu'une chose infirme et tourmentée, et le morne retour des soirs où la fièvre croissante le desséchait, et le délire des heures brûlantes, et les froides sueurs, et les faiblesses du réveil, et la fuite monotone du temps, sous la brume blanche de la moustiquaire, dans le silence de la chambre, avec la certitude confuse mais constante qu'un instant viendrait où ses yeux aux paupières appesanties, il ne pourrait plus les rouvrir! et alors ce serait un silence plus profond encore, et l'ombre et le néant.... Mourir! Et il avait revu, tout au fond de lui-même, sa vie passée. Il l'avait revue, lointaine, toute petite, comme à peine à lui, comme déjà morte. Ce qu'il avait fait, ce qu'il avait pensé, lui était presque indifférent; les lieux où il avait vécu lui apparaissaient indistincts et vagues; les sentiments qu'il avait éprouvés ne se rattachaient plus à sa mémoire que par un frêle lien; les êtres qu'il avait connus et aimés vacillaient dans son souvenir; son père même, dont il avait pleuré si amèrement la perte, ne formait plus qu'une image effacée, aux confins de l'oubli, incertaine, indécise, et, en même temps que tout s'estompait et devenait irréel et vain, il finissait par s'oublier lui-même. Sa personnalité propre s'évaporait, se dissolvait, et il n'était plus qu'un être anonyme que se disputaient obscurément la vie et la mort, en sa chair et en son sang, en son corps, chaud ou glacé, inerte ou douloureux.

Brusquement, il regarda autour de lui. La chambre lui fit l'effet d'être immense, grande comme le monde. Le *pavimento* de mosaïque luisait doucement à la lumière qui filtrait par les vitres voilées de tulle. Au mur, les arabesques de la tenture se contournaient en leur élégance compliquée. Sur une table, brillaient des verres et des fioles. Toutes ces choses familières lui semblaient nouvelles. On eût dit qu'elles se préparaient à quelque événement prochain. Soudain il rougit, à l'idée qu'un jour, bientôt, il pourrait se lever. Quoi! ses pieds se poseraient sur ce pavé! Il pousserait cette porte! Il traverserait la galerie qui était derrière! Il descendrait l'escalier! Quoi! il sortirait : le ciel serait bleu au-dessus de sa tête; il se promènerait dans les rues; il croiserait des gens. Il se retrouverait place Saint-Marc. Il aurait soif; il aurait faim : — il vivrait.

Il s'affaissa sur l'oreiller et attendit ce qu'allait produire en lui cette pensée. Elle ne lui causait ni joie ni regret, mais seulement une lente douceur, une émotion timide comme celle qu'on ressent devant quelque chose d'inconnu. Un léger bruit le fit tressaillir et, instinctivement, il ferma les paupières comme pour ne pas voir quelque présence surprenante : Carlo venait de rentrer en chantonnant, une tige d'œillet à la bouche et dont la fleur caressait son menton rasé de comédien. Carlo tenait à la main une tasse de lait.

— Allons, buvez, signor Marcello, et devinez ce que vous aurez à dîner, ce soir!

Joyeusement, Carlo fit claquer sa langue. Son masque mobile prit une expression de gourmandise bouffonne; puis, avec la mine grave et du ton sérieux d'un ambassadeur, il ajouta :

— Annina et Bettina présentent à monsieur leurs compliments de sa guérison. Ah! elles ont fait brûler plus d'un cierge à la Salute!... Monsieur veut-il un peu d'air? Il commence à faire bon dehors.

Marcel Renaudier, qui buvait, s'arrêta. Par la croisée il apercevait un coin du ciel bleu sur lequel se détachait le cyprès du jardin. Un parfum de fleur monta, mêlé à une odeur d'eau. Un claquement de socques retentit sur les dalles de la *calle*. Vivement, il s'était remis à boire. Le lait descendait dans son estomac en gorgées fraîches. Carlo s'était accoudé à l'appui de la fenêtre, et Marcel, au-dessus de la tasse, le voyait adresser des signes à Annina et à Bettina, dont les rires aigus et roucoulés répondaient d'en bas aux gestes du valet qui lançait aux deux servantes l'œillet dont il avait mâchonné la tige, en leur criant, penché, de molles injures vénitiennes.

## XXV

Étendu sur une chaise longue dans la galerie du palais Aldramin, Marcel Renaudier tira sa montre et dit à mi-voix :

— Déjà six heures!

Il posa sur le pavage le large portefeuille qu'il avait refermé.

C'était une curieuse reliure vénitienne. Un entrelacs de fleurs rehaussait de sa dorure les plats de cuir noir : — « une vraie reliure de gondole! » comme disait en riant Cyrille Buttelet, qui en avait fait faire un étui où il rangeait une série de ses eaux-fortes de Venise. — Marcel les lui avait demandées. Il ne sortait pas encore, car il marchait toujours avec un peu de difficulté et l'extrême chaleur de cette fin de juillet était fatigante. D'ailleurs, Marcel n'éprouvait aucune impatience à se hasarder au dehors. Il se trouvait bien au palais Aldramin, soit que Buttelet lui tînt compagnie, soit qu'il lût ou se laissât aller à de vagues rêveries. Plus d'une fois déjà, comme aujourd'hui, il avait été étonné de la fuite insensible et rapide du temps.

Il avait remis sa montre dans sa poche et il avait croisé ses mains sous sa nuque. Il regardait un angle du plafond où se balançait, à une tresse de soie verte, une de ces cages à la chinoise, au toit retroussé en pagode, dans lesquelles les dames vénitiennes d'autrefois enfermaient quelque oiseau rare ou quelque perroquet parleur, et, doucement, il songeait à la Venise si subtilement évoquée par la pointe de Cyrille Buttelet.

Elle était pour lui une mystérieuse inconnue. Quelle surprise il aurait, quand il s'aventurerait au dédale de ses ruelles et de ses canaux! Et cependant il l'avait déjà parcourue au commencement de son séjour, mais ce qu'il en avait entrevu alors, il lui semblait l'avoir oublié! Comme elle devait être différente sous cette lumière torride, par une journée comme celle d'aujourd'hui!

Il regretta presque de n'avoir pas suivi Buttelet quand celui-ci lui avait offert de le mener en gondole au jardin Ainsworth, dans l'île de la Giudecca. Marcel se serait assis à l'ombre, tandis que le peintre se serait promené avec M. Ainsworth, qui voulait lui montrer ses rosiers. Le vieil Anglais en possédait une collection admirable. C'était d'ailleurs un homme charmant. Établi depuis des années à Venise, il y habitait un palais du Grand Canal. Il était aussi propriétaire de la villa Foscari, sur la Brenta, qu'il se proposait toujours de faire restaurer. Actuellement elle servait de logis à des fermiers. C'était du lait de cette ferme que M. Ainsworth avait envoyé, chaque matin, à Cyrille Buttelet pour le malade

du palais Aldramin; mais, si M. Ainsworth était fier de son laitage, il l'était encore plus de ses roses. « Eh bien, ce sera pour une autre fois! » pensa Marcel.

En effet, à quoi bon se hâter, puisqu'il ne quitterait plus Venise et s'y fixerait désormais? Certes il ne pourrait pas abuser indéfiniment de l'hospitalité qu'il recevait au palais Aldramin, mais il trouverait bien quelque coin pour s'installer!

Cette idée lui était venue sans qu'il sût trop comment et, tout de suite, il l'avait acceptée. L'idée de retourner à Paris lui déplaisait. Rentrer en son logis du Palais-Royal! Cette perspective lui causait un malaise indéfini. Rien ne l'y forçait, du reste. Il ferait transporter à Venise son mobilier de la rue de Valois, ses livres, le portrait de son père. Oui, il ferait cela, certainement, un jour, plus tard! En attendant, il s'enquerrait de quelque appartement garni. Carlo le renseignerait, au besoin; mais, en somme, rien ne pressait! Et il se sentait pris d'une lente paresse, d'une langueur molle, faites de bien-être et d'indécision. Et il demeurait pensif et immobile, regardant le tapis d'Orient qui s'étalait à ses pieds et sur lequel la cage vide, oscillant à sa tresse de soie verte, allongeait son ombre déformée et baroque.

Soudain, il tressaillit en sa rêverie. Brusquement, il semblait que le silence tout à coup se fût brisé en éclats. L'*Ave Maria*, sonné aux églises de Venise, pénétrait les murs et remplissait la galerie de ses sonorités lointaines. Le vieux palais vibrait tout entier au branle des cloches. Elles l'envahissaient de leurs rumeurs aériennes. Suspendues en leurs campaniles, elles faisaient penser à des fruits sonores qu'entrechoquerait en un verger de métal une brise enflammée. Leurs noyaux étaient leurs battants qui frappaient leurs écorces de bronze et elles célébraient de leur concert ardent la fête lumineuse de l'été.

Marcel Renaudier écoutait, les yeux mi-clos, quand une voix joyeuse l'interpella :

— Eh bien, Marcel, est-ce que vous ne venez pas faire un tour au jardin? Il faut vous dégourdir un peu les jambes, mon ami!

Il rejoignit Buttelet debout au seuil de la porte. Ils descendirent l'escalier et traversèrent le vestibule.

Le jardin du palais Aldramin était carré. Le haut cyprès

sombre dépassait seul le mur rouge de l'enclos étroit. Des allées sablées séparaient les parterres de fleurs. Au-dessus le ciel était d'une teinte d'or fondu. Un petit bassin qui le reflétait dans son eau ronde semblait une rose liquide, une rose jaune et trop ouverte. Cyrille Buttelet et Marcel Renaudier marchaient côte à côte. Les cloches sonnaient toujours.

— Voulez-vous que nous nous asseyions sous la treille, Marcel?

Cette treille formait un promenoir de verdure. A son milieu, près d'une fontaine qui s'écoulait dans une vasque ébréchée, se trouvait une sorte de rond-point où l'on avait disposé une table et des chaises rustiques. Les piliers où grimpait la vigne étaient supportés par des bustes de femmes engainées. Sculptées dans le bois, de leurs bras, elles soutenaient sur leurs têtes des corbeilles pleines de grappes où se mêlaient d'autres fruits.

Marcel Renaudier s'était assis. Cyrille Buttelet debout, à côté d'une des Pomones, en caressait le sein rebondi et nu. La figure rustique paraissait se cambrer voluptueusement sous cette caresse et hausser plus fièrement sa charge allégorique...

Les cloches continuaient à sonner, mais peu à peu leur branle se ralentissait. Il y en avait déjà qui s'étaient tues; maintenant les dernières s'obstinaient encore. Leurs coups espacés rendaient leurs vibrations plus longues, puis, elles finirent par cesser tout à fait. L'air bronzé s'assoupissait. Le silence était encore une fois maître de Venise, qui allait s'endormir, le front sur sa corbeille harmonieuse où reposaient, cueillis par la main du soir, les fruits sonores de ses campaniles.

## XXVI

Ce fut au début de septembre que Marcel Renaudier fit part à Cyrille Buttelet de son projet de louer un petit appartement garni pour passer l'hiver à Venise.

— Mon cher Marcel, il faut que je rentre, moi, à Paris, vers le milieu de novembre; mais, puisque vous vous plaisez ici, pourquoi ne continueriez-vous pas à loger au palais Aldra-

min? Carlo vous servirait et vous y seriez mieux que dans des chambres mal meublées et mal chauffées.

Et Cyrille Buttelet ajouta en riant :

— Ce n'est pas que je craigne pour votre santé! Vous avez une mine excellente, et le brave Heinecke est sûr de vous... Enfin, vous agirez à votre gré.

Marcel Renaudier remercia Cyrille Buttelet de son offre.

— Je m'ennuierais trop sans vous au palais Aldramin, cher monsieur Buttelet. Non! Il vaut mieux que je loue quelque chose... Et puis, il faut bien que je reprenne l'habitude d'être seul. Je tâcherai de m'occuper. Je voudrais travailler à un livre sur Venise.

Cyrille Buttelet regardait Marcel avec une surprise heureuse. Cette activité si nouvelle que manifestait le jeune homme l'enchantait. Depuis qu'il pouvait sortir, Marcel faisait de fréquentes promenades dans Venise. Elle le charmait, cette Venise d'été, avec ses matins aérés, ses midis écrasants, ses soirées d'or, ses nuits argentées, et il songeait à en dire la beauté et la grâce... Vraiment, est-ce que le docteur Sarrian avait eu raison? La maladie aurait-elle eu sur le caractère et les idées du jeune homme cette influence bienfaisante qu'il avait prédite? Depuis sa convalescence et sa guérison, Marcel peu à peu se transformait. On eût dit qu'enfin sa propre vie commençait à lui appartenir, comme si, l'ayant conquise sur la mort, il avait désormais le droit d'en disposer. Et maintenant il faisait des projets! Il se proposait d'écrire un livre!

## XXVII

Les jours qui suivirent furent magnifiques. Marcel Renaudier les employa aux flâneries qui lui étaient devenues coutumières. Une après-midi, sur les Zattere, il remarqua une pancarte qui annonçait un appartement à louer. De tous ceux qu'il avait visités sur le quai des Esclavons ou sur le Grand Canal aucun ne lui avait convenu. La pensée d'habiter aux Zattere, en ce quartier de Venise dont le triangle fermé par le Rio San Trovaso a sa pointe extrême à la Dogana di Mare, lui

agréa. Il y aimait la Salute, dont le marbre ressemble à du sel marin, la Badia avec son cloître, les Gesuati avec leurs fresques de Tiepolo, l'Ospedale degli Incurabili avec son mur écarlate que dominent des Amours joufflus. La chambre qu'on lui montra était située non loin du Ponte della Calcina, à côté du palais Zen. De ses fenêtres on avait une vue admirable. Au delà du large canal, l'île de la Giudecca dressait ses façades lointaines que dominaient les dômes de ses trois églises : à gauche, les Zitelle ; au milieu, le Redentore, — si beau avec son fronton et ses colonnes palladiennes ; — plus à droite, Santa Eufemia. Au loin, à l'horizon, s'étalait la lagune plate.

Certes l'ameublement de cette chambre n'était pas luxueux, mais il était propre et décent avec son lit de fer peint en noir, ses fauteuils de velours et sa table recouverte d'un tapis à bandes de tapisserie. Deux autres pièces plus petites pouvaient servir de bureau et de cabinet de toilette. Ce local avait l'avantage de posséder un escalier particulier. La propriétaire occupait l'arrière de la maison. C'était une vieille dame à lorgnon. Elle était en marché, par lettre, avec un Anglais, mais elle donnerait la préférence si l'on concluait tout de suite l'arrangement. Marcel Renaudier y consentit et, quand il redescendit, il avait dans sa poche une clé de son futur logis que lui avait remise, avec une révérence du meilleur ton, la signora Angeli.

Il se retrouva sur les Zattere. Des bateaux étaient amarrés au quai. Leurs flancs arrondis étaient peinturlurés de couleurs vives. Leurs mâts et leurs agrès se dessinaient nettement sur un ciel clair. Les amarres geignaient. Des mouettes volaient sur le canal. Marcel enjambait en marchant les câbles attachés à des bornes de marbre. L'hiver, aux heures de soleil, ces Zattere seraient son promenoir quotidien. Dans sa poche, il tâta la clé. Elle lui semblait signifier que, volontairement, il s'enfermait dans la ville choisie. Des phrases du livre qu'il écrirait sur elle lui traversèrent l'esprit. Ce ne serait ni un ouvrage d'histoire ni un roman, mais plutôt un livre de rêveries ; — rêverie à propos d'une nuance du ciel ou de l'eau ; rêverie à propos d'un objet ou d'un personnage, d'un tableau de musée aussi bien que d'une scène de la rue : en somme, ce que peut suggérer à une âme attentive les divers aspects de la cité. — Elle serait pour lui comme une de ces conques nacrées dont elle

imite la forme et il en approcherait son oreille pour y entendre l'écho du passé, pour y écouter la rumeur de son propre sang.

Il s'était accoudé sur la balustrade du pont della Toresela, au-dessus du petit *rio* qui débouche là dans le canal. L'étroite avenue d'eau était miroitante et solitaire. Une seule barque y glissait. Tout au bout du couloir marin, il la voyait venir à lui. L'homme qui la conduisait ramait doucement. La barque avançait, laissant derrière elle la double ride de son sillage. C'était une barque marchande. Des melons, des choux, des herbages s'y amoncelaient. Elle contenait aussi des poires par tas et des corbeilles de raisins. Maintenant elle était toute proche, son avant s'engageait sous l'arche du pont. Marcel, penché, respira son odeur potagère et saine, où se mêlait la senteur fade de l'eau remuée par la rame. L'air, un instant, les retint toutes deux, mais l'odeur des fruits errants fut la plus forte et domina la senteur vaseuse de l'eau. Ainsi la vie, pour ceux qui savent vivre! Ils ne gardent de son mélange que ce qui la parfume et l'embaume!

Marcel Renaudier avait rebroussé chemin. La barque avait passé le pont et s'éloignait sur le canal. Il se retourna plusieurs fois pour l'apercevoir encore, puis, lentement, il se dirigea vers le Rio San Trovaso et rentra au palais Aldramin.

Cyrille Buttelet n'était pas au palais quand Marcel Renaudier y arriva. Le jeune homme en fut presque dépité. Il avait hâte de lui raconter sa journée. Il éprouvait un sentiment de liberté qu'il connaissait pour la première fois. En allant dans sa chambre pour ranger dans un tiroir la clé de son nouveau logement, il se ravisa. Peut-être M. Buttelet était-il là sans que Carlo le sût, et Marcel, plutôt que de s'arrêter au premier étage, continua de monter l'escalier. Il y avait au second étage du palais une pièce que le peintre affectionnait et où il se retirait souvent pour lire ou se reposer et qu'on appelait « le salon rose ». Ce salon était tendu d'une vieille soie de cette couleur, dont de hautes glaces en leur encadrement de rocaille dorée reflétaient les bouquets tissés dans l'étoffe fleurie. Buttelet aimait beaucoup ce lieu délicat et fané. Il y avait pendu aux murs quelques portraits anciens, quelques scènes d'intérieur et de carnaval où revivaient la grâce et la gaieté de la Venise d'autre-

fois. Parmi ces portraits, celui qu'il préférait était celui d'une jeune dame vénitienne en domino de satin noir et masquée d'un petit masque rond. La veille même, il s'était amusé, avec un crayon, sur une feuille de papier, à imaginer le visage secret de l'inconnue. Ces esquisses traînaient sur une table. Marcel, assis dans un fauteuil, les examinait depuis un moment, quand la porte s'ouvrit. Buttelet entra de son pas sautillant et tendit la main au jeune homme :

— Bonjour, Marcel... Carlo m'a dit que vous me demandiez...

Marcel hésita. Pourquoi annoncer si vite à Buttelet qu'il avait loué ces chambres sur les Zatterre? Le peintre n'y verrait-il pas un empressement peu aimable à s'assurer un logis indépendant? Était-il donc si mal au palais Aldramin que non seulement il refusait d'y passer l'hiver, mais encore, dès le mois de septembre, il se pourvoyait ailleurs! Il sentait une espèce de gêne à lui faire part de ce détail insignifiant. D'ailleurs, comme il ne répondait pas, Buttelet poursuivait :

— Tiens! vous regardiez mes solutions à l'énigme de la dame au masque! Eh bien, j'ai, moi, une petite devinette à vous proposer : j'ai rencontré aujourd'hui une personne que vous connaissez!...

Marcel posa sur ses genoux la feuille de papier qu'il tenait à la main.

— Une personne que je connais, monsieur Buttelet?

Buttelet se mit à rire :

— Vous ne trouvez pas qui?... Voulez-vous que je vous aide?... Allons! Eh bien, c'est une femme, et même une jolie femme.

Marcel fit un geste d'ignorance, mais il avait rougi légèrement. Buttelet continuait :

— Oui, mon cher. Je traversais le Campo Morosini en revenant de chez Ainsworth, quand je croise une passante qu'il me semble bien reconnaître. Je fais volte-face, comme un vieux suiveur. Je ne m'étais pas trompé : c'était madame de Valenton.

Marcel Renaudier baissait la tête. Sur ses genoux, la feuille de papier tremblait imperceptiblement. Buttelet ajoutait :

— Oui, elle-même, mon cher! Elle est à Venise pour un

mois, et seule! Elle m'a expliqué des choses confuses; que son mari était resté à Paris; qu'elle était ici pour rencontrer son père qu'elle n'a pas vu depuis longtemps et qui est en croisière dans l'Adriatique, avec des amis; qu'elle était souffrante et qu'elle avait besoin de repos, de calme... Enfin, j'ai eu l'impression que j'avais devant moi une femme embarrassée, désemparée, et qui m'a bien l'air d'avoir du grabuge dans sa vie... Quand les jeunes femmes de Paris font retraite à Venise, c'est que le cœur est de la partie. La pauvre Valentonnette doit avoir quelque peine d'amour.

Marcel, troublé, semblait ne pas écouter le peintre. Buttelet acheva :

— Enfin, elle est à l'Hôtel Britannia et elle déjeunera après-demain au palais Aldramin.

Marcel Renaudier s'était levé vivement et marchait avec agitation à travers la pièce. Après quelques tours, il vint à Cyrille Buttelet.

— Cher monsieur Buttelet, est-ce que madame de Valenton sait que je suis ici et qu'elle me trouvera chez vous?... Excusez ma question, mais je craindrais que ma présence ne lui fût pas agréable. Oh! rien de grave!... des négligences de politesse... Mais je ne voudrais pas être importun... D'ailleurs, j'ai justement à aller à Chioggia...

— Mais, mon cher Marcel, je n'y vois aucune nécessité. J'ai dit à madame de Valenton que vous demeuriez chez moi. Je lui ai raconté votre maladie. Elle paraissait, au contraire, s'intéresser beaucoup à vous et je suis certain, très certain même, qu'elle ne sera pas du tout fâchée que vous soyez là.

Et, souriant, il laissa tomber son monocle en face de la petite dame du portrait qui gardait sur son visage caché son masque opaque et rond, — ce masque que les autres femmes portent transparent sur le leur et dont elle montrait, elle, l'emblème visible et singulier.

## XXVIII

Marcel Renaudier s'avança vers la balustrade de l'*altana*. Carrée, elle formait une sorte de terrasse aérienne, dont le

plancher, soutenu par des piliers de bois, s'élevait sur le toit du palais. De là, on dominait la pente de ses vieilles tuiles rougeâtres d'où se dressaient ses trois hautes cheminées enturbannées comme des personnages d'une turquerie de carnaval et qui semblaient se faire des salamalecs. En bas, le Rio San Trovaso miroitait au soleil. Les coudes à la rampe, Marcel contemplait obstinément l'eau découvrir et recouvrir tour à tour la dernière des marches de marbre du palais. Il allait revoir madame de Valenton.

A cette pensée, son cœur battait violemment et il passa la main sur son front. Un pigeon se percha lourdement sur les tuiles déclives. Soudain Marcel songea à ceux qu'il entendait jadis, rue de Valois, roucouler derrière les vitres fermées, au temps où il était si misérable, si découragé, si différent de ce qu'il était maintenant!... Comme il avait changé! Et elle, n'avait-elle pas dû changer aussi? Deux années! deux années! Et, lâchement, il imagina une Juliette mûrie par le désir et la passion, par la vie, pareille à ces beaux fruits qu'a touchés un soleil trop chaud, une saison trop ardente.

Sur l'appui de bois brun, il se penchait. Le pigeon s'envola avec un bruit mat. Une gondole tournait l'angle du Rio Ognisanti. Elle glissait, noire, longue, balançant silencieusement son fer dentelé. Marcel distinguait la ceinture orangée de Simeone debout à la poupe et ramant. Sur les coussins, une forme blanche s'allongeait au-dessus de laquelle s'épanouissait la soie luisante d'une ombrelle. La gondole approchait. Docile et souple, à travers les *pali*, elle accosta. L'ombrelle se ferma. La visiteuse se leva. Ses pieds posèrent sur les degrés du seuil. A ce contact, il sembla à Marcel que tout le palais oscillait et, comme pris de vertige, il se retint à la balustrade de l'*altana*.

Il demeura ainsi, assez longtemps, jusqu'à ce qu'un bruit de pas le fît sursauter. Annina venait lui annoncer que la *signora* était là et que le déjeuner était servi. Marcel gagna le petit escalier de bois par lequel on descendait de l'*altana*. « M. Buttelet et la jeune dame l'attendaient dans le salon rose » : il se fit répéter deux fois l'indication par Annina qui le précédait en chantonnant. Devant la porte du salon, il hésita, puis, brusquement, il ouvrit.

Ce fut reflétée dans une des grandes glaces à cadre de rocaille

qu'il aperçut madame de Valenton, et il était si troublé que c'eût été vers son image qu'il se fût dirigé, si la voix de Cyrille Buttelet n'avait attiré son regard vers le coin du salon où était assise la jeune femme.

— Eh bien, Marcel, vous voilà! Vous étiez encore sur l'*altana*... Je vous y ai aperçu du jardin, tout à l'heure... C'est que, voyez-vous, chère madame, mon ami Renaudier est devenu un vrai Vénitien... tellement que je devrais peut-être vous le présenter de nouveau, quoique vous le connaissiez déjà!...

Pendant que Cyrille Buttelet parlait, Marcel avait salué madame de Valenton. Il serra silencieusement une main gantée, tendue vers lui, tandis qu'une voix lui disait doucement :

— Bonjour, monsieur Marcel.

Il frémit tout entier... C'était bien la voix de Juliette, mais comme affaiblie, lointaine. Le timbre en était voilé, l'inflexion lasse. Ce n'était plus cette voix de jeunesse qui remplissait les corridors des Aulnaies de sa sonorité gaie et vive. Et Marcel restait debout devant la jeune femme, sans oser lever les yeux sur elle.

Buttelet offrit le bras à madame de Valenton. Marcel les suivit. Ce ne fut qu'une fois à table qu'il se remit un peu. Madame de Valenton était placée en face de lui. Elle causait avec le peintre. Marcel tressaillit quand elle lui adressa la parole. Il répondit assez naturellement. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle était toujours la même, avec son épaisse chevelure d'un brun doré, son nez droit, sa bouche gracieuse; mais son visage, demeuré le même, avait pris un aspect plus grave et plus triste. Sur ses traits, madame de Valenton ne portait plus l'expression qui auparavant s'accordait avec leur caractère, cet air d'ardeur, de confiance, de hardiesse heureuse. Maintenant on y lisait on ne savait quoi d'inquiet, de craintif, d'asservi, que trahissait imperceptiblement un pli des lèvres ou une lueur des yeux. Et, tout en l'observant, Marcel Renaudier pensait à cette figurine de Clodion à laquelle il avait entendu, un jour, comparer Juliette Roissy, à cette petite Bacchante en terre cuite dont elle rappelait la grâce païenne. Peut-être ressemblait-elle encore à la voluptueuse statuette, mais, hélas! elle n'en avait plus certes l'élan juvénile et l'ivresse dansante. Le

tambourin pampré eût été trop lourd pour ses mains alanguies et son épaule fatiguée eût plié sous le poids de la corbeille trop pesante dont elle avait jadis haussé vers lui les fruits ensoleillés!

Madame de Valenton se plaignait, en effet, à Cyrille Buttelet d'un peu de lassitude. Le climat de Venise l'éprouvait, sans doute, au début de son séjour. Elle souhaitait de s'y habituer, car Venise l'enchantait déjà, si singulière, si belle, si riche en sa lumière de septembre sur les marbres et les eaux! Cyrille Buttelet s'agitait. Il faisait miroiter, au bout du cordon, la petite lagune de verre de son monocle.

— Le climat de Venise, madame, le climat de Venise, mais il est excellent! Le mal qu'on en dit est faux! Venise, mais c'est une ville hygiénique! L'air de la mer, chère madame, et tempéré, lénifié!... Pour les poumons, pas de poussière, et, pour les nerfs, pas de bruit!... Une ville lavée deux fois le jour par la marée et qui a pour balayeuse Amphitrite elle-même! Car Amphitrite habite Venise, chère madame. C'est ainsi que je vous dis! Ne croyez pas que nous n'ayons comme dieux marins que les petits hippocampes desséchés que l'on vous vendra au Lido avec des coquillages qui semblent détachés du char même de la déesse... D'ailleurs nous avons aussi, sur la lagune, des néréides, des tritons et des sirènes!... Seulement, tout le monde ne les voit pas; mais nous connaissons leurs demeures, moi, du moins, et vous également, Marcel, je gage!

Madame de Valenton riait. Le rire ramenait sur sa figure son air de jeune divinité dansante. Cyrille Buttelet continuait, animé par l'approbation du charmant visage :

— Oui, chère madame, allez aux Miracoli. Entrez, montez les marches du chœur. A la base des colonnes qui le soutiennent, il y a, sculptés en un marbre aussi blanc que du sel, de petits tritons et de petites sirènes. Ils sont doux et apprivoisés. Vous pourrez toucher leurs torses polis et leurs queues écailleuses. Et ce n'est pas tout! Prenez une de nos gondoles noires et faites-vous conduire au vieux fort Saint-André. Vous me direz si sa porte massive n'est pas plutôt le portique de quelque palais mythologique, le palais où se sont réfugiés, pour fuir les indiscrets, les dieux de la lagune qui forment la cour de l'Amphitrite vénitienne...

— Allons, cher monsieur Buttelet, je suis convaincue, et j'irai voir vos petites sirènes et votre vieux fort. Comment l'appelez-vous?

— Saint-André, madame... Quant à vous, Marcel, je pense que vous lui consacrerez une page dans votre livre... Car M. Renaudier veut écrire un ouvrage sur Venise.

Madame de Valenton et Marcel Renaudier se regardèrent.

— M. Buttelet m'a dit que vous aviez été très malade, mais que vous êtes, heureusement, tout à fait rétabli.

La voix de madame de Valenton appuya sur le mot : « heureusement ». Marcel répondit :

— Oui, j'ai été très souffrant à Venise...

Il y eut autour de la table un moment de silence. Par la croisée pénétrait l'odeur fleurie du jardin : le parfum des roses invisibles, la senteur amère du grand cyprès. Madame de Valenton, distraite, considérait le haut arbre noir écimé par le cadre de la fenêtre. Le bruit intermittent et léger de la fontaine tremblait dans l'air immobile. Buttelet s'adressait à Marcel.

— Il faudra, n'est-ce pas, Marcel? que madame de Valenton fasse la connaissance de nos jardins vénitiens. C'est une des grâces de notre ville que ces coins de fleurs et de verdure. Ils ont ici un charme particulier, une rareté, un mystère qu'ils n'ont pas ailleurs... Par exemple, ils ne sont pas toujours faciles à découvrir! Ils sont secrets et cachés; mais M. Renaudier ou moi, nous vous les ferons visiter. Voulez-vous que nous convenions d'un jour pour aller au jardin Ainsworth, à l'île de la Giudecca? C'est si beau!

A travers son monocle, Cyrille Buttelet observait ses hôtes. Marcel portait son verre à ses lèvres.

Madame de Valenton, les cils baissés et d'une main maladroite choisissait un fruit, tandis qu'Annina, d'un œil hardi et malicieux, examinait la dame de Paris si gauche à se servir qu'elle faisait rouler sur la nappe une des grappes de raisin qui chargeaient la jatte de faïence.

## XXIX

— C'est ici, — dit Marcel Renaudier.

La gondole frôla le mur de briques rougeâtres qu'elle lon-

geait depuis qu'elle avait tourné dans le petit *rio*. En accostant, le flanc de l'embarcation racla une marche humide où le gondolier avait posé le pied. Son bonnet au poing, il attendait. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Marcel, debout, s'adressa à madame de Valenton :

— Voulez-vous que nous descendions?

Elle ne répondit pas tout de suite, toujours allongée au dossier et comme éblouie par l'étincellement du canal de la Giudecca traversé en plein soleil ; puis, à son tour, elle se leva. Pendant que le gondolier l'aidait à débarquer, Marcel avait gravi en courant l'escalier qui aboutissait à une grille de fer. Il secoua la sonnette.

— On va nous ouvrir. La gardienne habite là.

Du doigt, il désignait à la jeune femme, qui l'avait rejoint, une maison basse à volets jaunes au bout d'une cour où se dessinaient dans le carrelage des rigoles verdies. Cette cour et cette bicoque avaient un aspect minable et suspect. Au branle de Marcel, la sonnette tinta de nouveau :

— Il faut de la patience, à Venise !

Madame de Valenton se taisait. La grille demeurait toujours close. Enfin une femme âgée se montra. Par l'interstice des barreaux, elle les examinait sournoisement, puis elle se décida à tirer le verrou. Marcel prononça le nom de M. Ainsworth et glissa une pièce dans la main de la vieille. La porte grinça et se referma sur eux. La femme les accompagnait ; soudain, elle disparut dans la maison.

Ils étaient seuls. Au-dessus de leurs têtes, le ciel était d'un bleu éclatant, magnifique et doux à la fois. Un unique petit nuage blanc s'y gonflait, isolé et cotonneux. Le silence était complet. Dans un coin de la cour, une glycine noueuse grimpait au mur, dans lequel était pratiqué une sorte de portique grossièrement construit. Marcel se dirigea de ce côté, précédé de quelques pas par madame de Valenton. Tout à coup, elle poussa une exclamation de surprise et de plaisir.

Une longue allée s'étendait. Des piliers de bois la bordaient, autour desquels montait la vigne. Elle s'enroulait en spirales, s'élançait en festons, et formait deux murailles et une voûte de feuilles où pendaient des grappes. Cette treille, avec ces pampres et ces raisins, en sa beauté d'abondance et de

maturité, donnait une impression de fête et de richesse qui contrastait avec l'entrée misérable du lieu, sa grille revêche, sa maisonnette louche, sa cour humide. Ici, c'était la verdure, l'ombre glauque, un parfum de suc et de sève, un arome de fleurs encore invisibles et qui augmentait à mesure qu'on allait vers elles.

Madame de Valenton et Marcel marchaient maintenant le long des parterres fleuris. Les fleurs étaient en effet la gloire de ce jardin, son luxe odorant. Elles en embaumaient l'air de leurs senteurs diverses et le pénétraient de leur essence. Elles se groupaient en massifs et s'étalaient en plates-bandes. De la molle terre vénitienne, elles croissaient au soleil innombrables et pressées, et elles composaient avec la lumière tout l'ornement de ce jardin sans architectures, sans vases, sans statues et sans horizon, silencieux et désert comme si l'on s'y fût trouvé au bout du monde, perdu en quelque muette solitude d'un pays enchanté.

Sans parler, Marcel regardait madame de Valenton. Elle allait devant elle, au hasard. Les fleurs frôlées caressaient le bas de sa robe. Tout à l'heure, les pampres et les grappes avaient semblé la couronner... Et il avait repensé de nouveau à cette petite Bacchante de terre cuite qui, là-bas, à Paris, dans la maison de la jeune femme, devait dresser sur quelque socle sa grâce dansante et vineuse. Pourquoi madame de Valenton avait-elle quitté Paris? Pourquoi était-elle à Venise, seule?... Seule avec lui en ce jardin...

Au moment où ils partaient pour la Giudecca, Cyrille Buttelet s'était excusé de ne pouvoir être de la promenade, sur un mot que Carlo était venu lui dire à l'oreille. Il leur avait laissé la gondole. Durant le trajet, madame de Valenton avait paru un peu soucieuse et contrariée. Ce tête-à-tête lui déplaisait peut-être, encore que les mœurs de Venise permissent cette familiarité. La gondole découverte, la présence des gondoliers, la rendaient bien innocente, et madame de Valenton en avait gaiement pris son parti. Cependant, à l'escalier, en face de la grille fermée, elle avait semblé embarrassée. Elle avait rougi à l'accueil narquois de la gardienne. La vue de la treille et des fleurs avait dissipé son trouble, et maintenant elle allait, séduite par le charme de ce jardin aux détours

embaumés où les vieux cyprès et les jeunes roses mêlaient dans l'air marin leur amertume et leur douceur.

Comme madame de Valenton tournait l'angle d'une allée, la branche d'un rosier s'accrocha à l'étoffe de sa robe. Les fils craquèrent, mais l'épine tenait bon. Marcel voulut dégager la jeune femme. Elle y était déjà parvenue. La branche, en se repliant, cingla les roses du buisson : quelques-unes s'effeuillèrent. Madame de Valenton s'était arrêtée, de nouveau anxieuse. Elle écoutait. Aucun bruit, sinon le cri affaibli d'un coq et les coups d'un marteau lointain. Marcel écoutait aussi.

— Ce sont des pêcheurs qui réparent leur barque. Il y a beaucoup de ces pauvres gens à la Giudecca.

Sa voix, trop forte dans le silence, le choqua lui-même, et il ajouta plus bas :

— Ce sont eux qui déploient sur la lagune ces voiles rouges ou jaunes, à dessins bizarres, et qui sont si belles, mais les plus étranges sont celles des barques de Chioggia... Il faudra que M. Buttelet vous mène là, un jour.

Elle caressait, entre deux doigts, une feuille de rosier et tout l'arbuste fleuri semblait frémir, sensible à ce contact. Elle avait repris cette expression de lassitude infinie, de fatigue vaincue, que Marcel avait déjà observée en elle. Tristement, elle secoua la tête :

— Chioggia ! non, je n'ai pas envie d'aller à Chioggia. Venise me suffit. Je voudrais qu'il n'y eût pas de chemin pour en sortir, et demeurer là comme si le reste de l'univers n'existait plus.

Elle parlait lentement, d'un ton grave et mélancolique :

— Oui, je voudrais être née ici, être une fille de ce peuple et de cette ville, penser que l'univers finit avec l'étendue de ces eaux à l'horizon, et qu'il n'y a rien au delà de ce qu'elles reflètent.

Étonné, il la regardait. Était-ce bien elle qui s'exprimait ainsi, elle qui était partie vers la vie, les lèvres avides et les mains tendues ? Qu'était donc devenu son jeune désir de jouissances aimables, de satisfactions brillantes, d'élégance, de luxe, de plaisir ? Quoi ! la fortune, l'adulation, les raffinements de la richesse, les amusements du monde, tout ce qu'elle avait souhaité avec une ardeur ingénue, curieuse, violente, tout cela ne l'avait donc pas contentée ? Elle n'en gardait que

dédain et dégoût. Toilettes, bijoux, ce qui suffit à tant de femmes lui avait donc paru vain et médiocre !... Mais, non ! ce n'était pas cette désillusion seule qui lui avait donné ce visage d'accablement et d'amertume, ce beau visage contracté et assombri ! Quelles paroles avait-elle donc prononcées pour que sa voix en demeurât ainsi brisée et comme assourdie ? Quelle lourde main s'était donc posée sur son épaule dont elle portait encore le poids ? Où ses pas l'avaient-ils conduite où elle n'eût jamais voulu être allée ? Ah ! Juliette ! Juliette !...

Elle se sentit observée et releva brusquement la tête en riant avec effort :

— Voilà qui est, n'est-ce pas ? subir le charme de Venise, comme dirait M. Buttelet !... Et vous, Marcel, êtes-vous pour longtemps encore au palais Aldramin ?

C'était la première fois, depuis qu'ils s'étaient revus, qu'elle l'appelait ainsi par son prénom. Quelque chose de rompu se reliait entre eux. Il répondit :

— Quand M. Buttelet sera retourné à Paris, c'est-à-dire en novembre, je m'installerai dans un logement meublé que j'ai loué sur les Zattere.

Et il ajouta, après un silence :

— Je ne quitterai plus Venise. Rien ne m'attire ailleurs. Et puis, je lui suis reconnaissant de ce qu'elle a fait de moi. Elle m'a appris bien des choses, Juliette.

Elle baissa les yeux, comme pour mieux écouter ce qu'il allait dire. Il continua :

— Elle m'a appris à accepter la vie... N'est-elle pas elle-même une image parfaite de résignation et de courage ? Avec ses mille pilotis, n'a-t-elle pas cherché son appui, à travers la vase mouvante de la lagune ? C'est de là qu'elle s'est élevée. Ingénieuse, patiente et forte, elle a tiré parti de conditions défavorables à son existence. Elle a su vivre, elle a vécu.

Il avait parlé haut, et il s'arrêta court. Les mots ne représentaient pas ce qu'il aurait voulu exprimer : — il ne savait quoi, qu'il sentait confusément au fond de lui-même. — Troublé, il fit quelques pas dans l'allée. Juliette le suivait, silencieuse. Ils marchèrent ainsi quelque temps, jusqu'à une sorte de rond-point entouré d'un cercle de cyprès.

Au centre, sur un socle carré, reposait une de ces corbeilles

qui, dans beaucoup de jardins d'Italie, offrent ironiquement aux passants leurs fruits de marbre sculpté. Celle-là était surchargée de pommes rondes et de grappes allongées. La mousse qui les recouvrait leur donnait une réalité savoureuse. Madame de Valenton s'était approchée; accoudée à la pierre, elle les caressait de sa main nue. Marcel avait posé aussi la sienne sur la corbeille. Ils étaient immobiles en face l'un de l'autre. Madame de Valenton fit un mouvement de recul, Marcel s'éloigna d'un pas en arrière.

— Juliette, vous souvenez-vous des Aulnaies?

Sa voix tremblait. Il reprit :

— Vous souvenez-vous, Juliette, de ce matin d'été où vous m'avez apporté des fruits?

Madame de Valenton était devenue très pâle. D'un geste, elle fit signe qu'elle se souvenait. Il continua :

— Le panier oscillait au bout de la gaule. Doucement, les fruits venaient vers moi. Ah! Juliette, Juliette, ils avaient le parfum de la vie; mais, hélas! pourquoi se changeaient-ils pour moi en fruits de pierre pareils à ceux de cette vaine corbeille que la mousse veloute et que le soleil tiédit, mais qui n'ont ni chair, ni suc, ni arome, ni rien de ce qui calme la soif, ni rien de ce qui apaise la faim?

Il rêva, un instant, puis il reprit :

— Ai-je assez souffert de ce cruel sortilège! Quelle angoisse devant la vie! Une peur étrange me serrait la gorge devant elle, me fermait la bouche. Et pourtant j'avais faim et j'avais soif! Une appréhension insurmontable m'étreignait. Une volonté s'imposait à la mienne. Et je serais resté ainsi, toujours, toujours, si...

Il se tut. Les hauts cyprès du rond-point montaient droit, se renflaient à leur milieu, s'aiguisaient à leur cime. Leurs ombres commençaient à s'allonger et l'une d'elles, qui atteignait le socle de pierre, y brisait sa pointe.

— Ah! Juliette! Juliette! Il y avait un de ces arbres planté dans le jardin du palais Aldramin. Par la fenêtre je le voyais de mon lit, de ce lit où je croyais mourir. Chaque matin, je m'étonnais de le revoir encore. D'abord, ce fut une surprise indifférente, puis cela devint désir vague de le retrouver là le lendemain, puis un désir plus fort, puis un désir si violent que mon cœur me remplissait tout entier de son battement.

Elle le regardait avec douceur, et, doucement, elle murmura :

— Mon pauvre ami !

— Pourquoi dites-vous cela, Juliette? J'ai compris mon erreur. J'ai appris dans la mort le goût à la vie... Avez-vous donc oublié ce que vous me disiez, au temps de ma triste folie, ce jour où vous êtes venue chez moi, ce jour où vous m'avez dit : « Il y a de douces choses de par le monde Marcel, le soleil, la beauté, l'amour »?...

Cette allusion à cette visite douloureuse empourpra d'un feu subit le visage de madame de Valenton. Marcel s'était approché d'elle. Il continua :

— Suis-je donc à plaindre, Juliette? Vous êtes là.

Il avait tenté de saisir sa main, qu'elle retira vivement. Ses lèvres tremblaient. Elle fit un effort sur elle-même et dit d'une voix calme :

— Il est tard, Marcel, rentrons. N'est-ce pas par là le chemin?

Elle avait pris une des allées qui aboutissaient au rond-point. Elle marchait vite. Tout à coup, ils débouchèrent vers une terrasse qui longeait la lagune. Devant eux, l'eau s'étendait étincelante et plate sous le soleil déclinant. Une haie de rosiers bordait la terrasse du côté du jardin. Çà et là le mur de feuilles et de fleurs se creusait pour abriter des bancs. Sur le premier qu'ils rencontrèrent, madame de Valenton se laissa tomber. Marcel s'était assis auprès d'elle. Il contemplait la main de madame de Valenton. Cette main souple et nue, sans une bague, sans un anneau, le troublait. Madame de Valenton sentit le regard du jeune homme et rougit, en souriant.

— Ah! je suis une médiocre promeneuse, n'est-ce pas, Marcel? Pour quelques tours de jardin, je n'en puis plus... Je vous remercie pourtant de me l'avoir montré, ce jardin. Allons, il faut partir... mais comme je suis lasse!

Le sourire avait disparu de son visage. Une lente tristesse s'y répandait, assombrissant les beaux yeux qui se fermèrent un instant, tandis qu'elle se renversait au dossier courbe du banc.

Marcel s'était penché sur elle. Elle se rejeta en arrière, haletante et prompte, mais il la retenait et la ramenait à lui, muet et violent. Sa bouche toucha celle de Juliette. Quelque chose pénétrait en lui de doux, de suave, de fort et de puissant où se confondaient l'odeur des roses, le parfum de l'air, la lumière,

le silence. Elle le repoussait faiblement, et elle finit par se dégager. Elle essaya de se lever du banc, mais elle ne put pas y parvenir et Marcel s'aperçut qu'elle pleurait. Des larmes claires coulaient sur ses joues, et elle regardait devant elle, sans un mouvement, sans une parole.

Timidement, il lui caressa le poignet. Elle le laissa faire. Elle ne pleurait plus. Tout bas, il murmura :

— Juliette...

Elle s'était retournée vers lui, avec effroi :

— Taisez-vous, Marcel, taisez-vous!

Elle tordit ses mains avec détresse.

— Ah! Marcel, je sais bien ce que vous allez me dire... que vous m'aimez et que vous m'avez toujours aimée! que vous n'êtes plus le Marcel d'autrefois... Mais, moi, moi! Si vous êtes changé, est-ce que je suis la même? Ah! malheureux, que ne m'avez-vous prise, le jour où je suis venue chez vous, le cœur plein d'amour et de faiblesse, libre et désireuse! C'était alors qu'il fallait baiser ma bouche! Ah! comme elle vous aurait rendu vos baisers! Comme ma jeunesse eût communiqué à la vôtre son ardeur! Ah! Marcel, elle eût réchauffé votre tristesse et votre solitude d'alors. Votre haine de la vie n'étaient pas un mal irréparable. Je vous en eusse guéri. Mais vous n'avez pas voulu écouter ma muette supplication. En retour de cette joie que je rêvais de vous donner, vous m'avez imposé la douleur de m'être offerte en vain; que dis-je, la douleur! l'humiliation... Une femme qui s'offre, Marcel, ce n'est ni bien beau, ni bien digne, c'est plutôt un peu comique, un peu laid!... Ah! pourquoi n'avez-vous pas voulu de moi? J'étais libre, Marcel, et tendre et amoureuse. Mes lèvres eussent fondu sous les vôtres, comme un de ces fruits dont vous parliez tout à l'heure. Mon cœur eût battu contre votre cœur! Vous ne l'entendiez donc pas, dans le silence de votre triste logis? Il me semblait qu'il le remplissait tout entier de son battement, et qu'il devait vous étourdir les oreilles; mais vous étiez sourd, sourd, sourd. Ah! cette journée! Tenez, je me rappelle encore cette colombe du jardin qui roucoulait à votre vitre fermée. J'étais comme elle. Je vous apportais le message de la vie, et vous ne l'avez pas compris, et elle est partie vers l'aventure, vers les pièges, vers l'oiseleur!

Un sanglot souleva sa poitrine.

— Et je vous aimais, Marcel, et, quand je vous ai revu, j'ai senti que je vous aimais encore. Et je vous aime. En entrant dans ce jardin, il me semblait que je n'irais jamais jusqu'au bout de cette allée de vigne sans vous dire mon amour. Et je pensais : « Goûter avec lui quelques jours de bonheur dans cette ville délicieuse et secrète... et ensuite, qu'importe?... » Mais je ne voulais par parler, je serais plutôt morte que de parler, et c'est vous, c'est vous qui avez prononcé les paroles divines que je n'ai plus le droit d'écouter, vous à qui je n'ai plus le droit de répondre!

Sa voix désespérée montait dans le silence.

— Hélas! hélas! il est trop tard, Marcel, trop tard.

Elle cria ce mot : « Trop tard! » avec un accent de regret, de reproche et d'amertume :

— Ah! Marcel, pourquoi la vie m'a-t-elle si perfidement tentée? Pourquoi ai-je cédé à ses attraits les plus grossiers? Comment ai-je pu souhaiter ses biens les plus faux et les plus vains, jusqu'à leur sacrifier mon cœur? Ah! Marcel, quels mensonges que son luxe et ses plaisirs! Aussi lui ai-je demandé davantage, et elle m'a répondu par votre indifférence. Ah! j'ai souffert, et la souffrance conseille mal. J'allais vers l'amour qui console et j'ai rencontré l'amour qui asservit. Au lieu de sa caresse, j'ai subi sa dure étreinte. Il est venu à moi comme un maître. Il m'a prise par les poignets. Il m'a courbée jusqu'à lui. Il m'a brûlée de son haleine de feu et j'ai le cœur plein de sa cendre amère. Je ne m'appartiens plus, Marcel, et c'est parce que je vous aime, que je dois vous repousser.

Elle regarda autour d'elle, comme émue d'une peur soudaine. La lagune vide était un miroir d'or. La terrasse s'étendait déserte le long de sa haie de rosiers.

Marcel considérait Juliette, immobile et frémissant. Les paroles qu'elle venait de dire s'évanouissaient en sa mémoire, déjà lointaines et comme indistinctes. Tout ce qu'il savait, c'était qu'elle était là, qu'il l'aimait et qu'il la voulait. Et, lentement, il se courbait sur elle, et, à mesure, il ressentait un désir plus fort, plus doux, plus tendre, plus profond. Maintenant leurs souffles se confondaient et le visage proche ne se reculait pas. Il en voyait le front uni, les yeux dilatés par les

larmes, les joues mouillées, la bouche tremblante. Tout cela venait à lui avec une expression terrifiée et heureuse. Ses lèvres touchèrent des lèvres qui murmuraient entre des dents serrées, dans un soupir de joie et de regret :

— Ne me tentez pas, oh! Marcel, ne me tentez pas... Oh! prenez garde!

De la lagune montait un bruit de rames; Marcel se redressa brusquement et se leva. Une gondole longeait la terrasse marine. Un monsieur et une dame étaient étendus sur les coussins. Le monsieur montrait du doigt la haie de roses que le soleil couchant incendiait. Marcel Renaudier crut vaguement reconnaître cette figure, mais la gondole s'éloignait : l'eau remuée clapotait doucement.

De nouveau, ils traversaient le jardin. Leurs ombres grandies s'allongeaient sur le sable des allées découvertes. Ils repassèrent devant le socle quadrangulaire sur lequel reposait la corbeille aux fruits de pierre, à présent comme mûris et vivants d'une couleur d'or. Ensuite la treille balança sur leurs têtes ses grappes suspendues. Dans la petite cour, la gardienne lavait du linge. Elle se dérangea, un instant, de son ouvrage et vint fermer derrière eux la grille. Aux marches de l'escalier, la gondole attendait. Ils s'assirent à côté l'un de l'autre, en silence. Le mur rouge les teignait d'un reflet de pourpre.

Les rames frappaient maintenant l'eau du canal de la Giudecca. Quand ils furent au milieu, ils tournèrent la tête. Derrière eux, l'île se dessinait sur un ciel magnifiquement enflammé. La coupole du Redentore semblait ruisseler de sang tandis que sa façade, comme toutes celles de la longue rive, s'assombrissait déjà de crépuscule. Au contraire, celles du bord opposé réverbéraient l'ardente lueur du couchant. Les gondoliers ramaient d'un mouvement cadencé. La gondole balançait son fer de proue sur l'eau lumineuse. Tandis qu'on obliquait vers la pointe de la Dogana, Marcel, d'un geste, désigna une des maisons des Zattere dont les fenêtres rougeoyaient, comme si un brasier eût été allumé derrière leurs vitres éclatantes, et dit :

— C'est là, Juliette.

Elle se pencha un peu en avant, puis se laissa retomber aux coussins. Marcel lui murmura tout bas :

— C'est là mon logis. Je vous y attendrai demain, à deux heures. Faites-vous mener en gondole au Ponte della Calcina. Je serai là. Viendrez-vous!

Elle ne répondit pas. Il lui dit :

— Je vous aime.

Elle regardait fixement devant elle. Au sommet de la Dogana, la Fortune aérienne appuyait son talon ailé sur la boule d'or. Il dit, une seconde fois :

— Je vous aime.

Puis il répéta encore :

— Je vous aime, je vous aime.

Elle frémit. Son visage prit une expression singulière d'angoisse et de volupté et elle baissa la tête :

— Vous l'aurez voulu, Marcel, vous l'aurez voulu!

Il se redressa. Son cœur battit fortement et ils ne dirent plus rien jusqu'à l'hôtel.

HENRI DE RÉGNIER

*(La fin au prochain numéro.)*

# LES

# COLONIES ALLEMANDES

# AU BRÉSIL[1]

La presse allemande loue volontiers les Allemands du Brésil d'avoir su, à l'étranger, se faire les champions du germanisme, du *Deutschtum*. Sauvegarder son *Deutschtum*, est-ce conserver, en même temps que la langue, les mœurs et les habitudes d'esprit du pays natal, un loyalisme étroitement allemand? et lutter pour le *Deutschtum*, est-ce vouloir implanter le nationalisme allemand sur le sol brésilien? Cette conception a des partisans parmi les colons allemands du Brésil, et ce ne sont pas les moins intelligents ni les moins entreprenants. Les grands marchands, qui vivent dans les ports, à Porto-Alegre, à Pelotas, à São Pedro, sont souvent, sans compromission, de violents ennemis de tout ce qui est brésilien. Ce n'est pas à dire qu'ils soient restés de nationalité allemande; la plupart d'entre eux sont au contraire naturalisés Brésiliens; beaucoup sont nés au Brésil. Mais, riches et justement ambitieux d'étendre leur commerce, ils se voient entravés dans leurs efforts par la mollesse, la mauvaise volonté et l'avidité du gouvernement local. Ils représentent, sans aucun doute, l'élé-

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

ment le plus actif de la population. Ils ont l'éducation commerciale, l'esprit d'ordre et d'entreprise, les capitaux. Aussi méprisent-ils et exècrent-ils l'administration indolente, imprévoyante, parfois concussionnaire, qui retarde à la fois le développement du pays et celui de leur fortune.

Ils établissent une comparaison perpétuelle entre les choses d'Allemagne et celles du Brésil : le gouvernement là-bas fort, impartial, indépendant, ici livré aux intrigues et aux rancunes personnelles ; — d'une part, des habitudes de labeur patient, une vie simple, économe, rangée ; de l'autre, l'oisiveté, les flâneries bavardes, les amourettes, le jeu ; — l'instruction partout répandue en Allemagne, presque partout négligée au Brésil, etc.

Ces irréconciliables restent, des pieds à la tête, des Allemands d'Allemagne. Ils sont, dans leurs rapports avec les Brésiliens, semblables à ces Européens qui vivent et meurent dans les *settlements* d'Extrême-Orient, s'enrichissant à trafiquer avec les populations indigènes, mais gardant pour ceux-ci, jusqu'au dernier jour, des sentiments de mépris et quelquefois de haine.

Ces Allemands ne sont qu'une minorité. Les colons moins aisés n'ont pas leur intransigeance et conviennent que le Brésil leur a donné, à défaut d'autre chose, des facilités de vie qui leur manquaient. Ils y vivent mieux avec moins de travail. Arrivés pauvres, ils ont l'espoir de devenir ici de petits bourgeois, ayant du bien. Ils sont presque reconnaissants à ce pays de les avoir élevés au-dessus de la position sociale, dans laquelle ils eussent été murés en Allemagne. Et il semble que chez eux le *Deutschtum* ne soit plus l'expression d'un chauvinisme d'outre-mer. L'administration allemande, l'instruction allemande, les mœurs allemandes ne sont point des choses qu'ils opposent avec amertume aux choses du Brésil. Ils n'ont pas la constante préoccupation d'instituer des comparaisons, afin d'amoindrir leur patrie nouvelle. Mais ils souhaitent que toutes ces supériorités allemandes puissent servir à fortifier au Brésil leur situation de bourgeois commerçants. Ils les proposent comme modèles. Le *Deutschtum* personnifie leurs aspirations vers une situation meilleure. Il est leur idéal de vie.

La « lutte pour le *Deutschtum* », ainsi entendue, se justifie bien mieux au Brésil qu'aux États-Unis. Au Brésil, le *Deutschtum* représente vraiment un état de civilisation plus achevée que la civilisation locale. Aux États-Unis, l'opposition d'une civilisation strictement allemande à une civilisation strictement anglo-saxonne a quelque chose de factice. Il n'y a pas d'antagonisme entre l'une et l'autre. Elles ont historiquement une origine commune. Et bien que les principaux éléments ethniques, qui composent aujourd'hui le peuple américain, se soient développés, durant des siècles, d'une façon indépendante, dans des conditions locales et des conditions historiques qui les ont individuellement marqués d'une empreinte particulière, ils ont néanmoins assez de points communs pour pouvoir, en un temps assez court, se combiner et former un peuple uni d'éducation, d'aspirations et de mœurs. Au Brésil, la fusion est malaisée, parce que les civilisations en présence sont inégalement développées.

Mais doit-on considérer tous les colons allemands du Brésil comme des représentants qualifiés et conscients de la civilisation germanique ?

En dehors de ceux qui habitent les villes ou les grands centres agricoles, ils ne se soucient guère de la « lutte pour le *Deutschtum* ». Les paysans de la *serra*, qui sont le plus grand nombre, ont reçu une éducation trop limitée pour se faire les champions d'une idée. Leur ignorance, en général, est grande ; plus particulièrement l'ignorance des choses de l'Allemagne, chez les colons de la seconde génération, est stupéfiante. Et les influences qui s'exercent sur eux sont trop contradictoires pour qu'ils puissent se former une idée claire des exigences de la « lutte pour le *Deutschtum* ».

Deux Églises protestantes, qui se réclament l'une et l'autre du *Deutschtum*, se disputent, à Rio Grande do Sul, les consciences paysannes. L'une est l'Église évangélique, dont les pasteurs sont formés en Allemagne, l'autre est le synode du Missouri, organisation luthérienne des États-Unis. Le synode du Missouri n'a commencé qu'en 1900-1901 à envoyer des missionnaires dans l'État de Rio Grande do Sul. Ils ont été accueillis, par les pasteurs rivaux, d'abord comme des agents secrets du

commerce américain, comme des commis-voyageurs déguisés, puis comme des émissaires politiques, chargés de travailler au rapprochement des républiques américaines :

Il y a deux ans, écrit un maître d'école des environs de Pelotas, apparut ici le premier missionnaire venu des États-Unis; il se renseigna et apprit que la petite colonie de São Pedro, située au pied du Movio Redondo, à côté de la colonie allemande de São Domingos, et peuplée de Russes et Allemands, n'avait ni pasteur ni maître d'école; on l'accepta comme tel pour un traitement minime, et quelques Allemands qui habitaient dans les environs se joignirent à la communauté. Il se montra empressé à faire des avances d'argent pour des achats de terres ou de bâtiments, et fit aussi quelques petits présents, en les accompagnant de cette remarque sarcastique, mais aussi vraie en partie : « Qu'est-ce que l'Allemagne a fait pour vous? — Nous venons, nous, à votre aide.

Le synode du Missouri, il est à peine besoin de le dire, n'est dans la dépendance d'aucune entreprise industrielle et commerciale, et il ne subit pas davantage une influence politique. C'est une organisation religieuse d'une orthodoxie très intransigeante, et son but unique est l'évangélisation des contrées lointaines. Il dépense chaque année de grosses sommes pour ses missions. S'il a dirigé depuis quelques années des missionnaires vers le sud du Brésil, c'est parce qu'il a voulu commencer l'évangélisation de l'Amérique du Sud par l'endroit le plus aisé. Ses pasteurs, qui sont exclusivement des Allemands ou des fils d'Allemands, sont accueillis par les colons sans hostilité et même avec sympathie.

L'influence de ces missionnaires se marque par un détachement de l'Allemagne impériale. C'est la seule tradition religieuse qui maintient chez les luthériens de l'Amérique du Nord l'emploi de la langue allemande. Politiquement, ils sont émancipés, complètement affranchis de toute influence européenne. Or il est fatal qu'ils se proposent en exemple aux populations allemandes de l'Amérique du Sud. Consciemment ou non, en éveillant ou en excitant en elles le sentiment de l'indépendance, ils les détournent de chercher des appuis, des exemples, des encouragements dans la mère-patrie. Ainsi, bien qu'ils se proposent seulement de répandre dans la langue

de Luther la foi de Luther, leur propagande peut avoir pour résultat indirect d'engager les colons à constituer des communautés, dont la langue sans doute reste allemande, mais où se développe un patriotisme local très marqué. C'est un *Deutschtum* sécessionniste.

Les prêtres venus d'Allemagne s'attaquent à ces Américains avec une extrême violence. A leur influence séparatiste, ils opposent une action *deutschnational*. Ils apportent à leur besogne autant de passion patriotique que de passion religieuse. Ils sont d'ailleurs, aussi bien que les Américains du nord, des étrangers et des passants dans ce pays ; instruits et formés dans des séminaires d'Allemagne, ils ne viennent passer à Rio Grande do Sul qu'un nombre d'années limité ; il est rare qu'ils s'y exilent sans esprit de retour. Aussi conservent-ils de fortes attaches avec la mère-patrie, et leurs sentiments les poussent naturellement et nécessairement à une sorte de propagande impérialiste. Ils prêchent, suivant une parole fameuse, l'évangile de la personne sacrée de l'Empereur. Dans un presbytère, où je rendais visite à l'un de ces pasteurs, un grand portrait de Guillaume II, pendu au mur, était le seul ornement. Beaucoup d'entre eux se croient sincèrement investis d'une sorte de mission politique. Mais la tâche leur est rendue difficile par la pesante indifférence de la masse des colons.

Plus que l'église, l'école pourrait servir à répandre les idées et l'influence de l'Allemagne. Mais, faute d'argent, la situation des écoles de campagne demeure misérable. Elles sont dispersées çà et là, à travers la *serra* ; toutes les colonies ne sont pas assez riches pour posséder une maison d'école et payer un instituteur ; il n'y a souvent qu'un seul local et un seul maître pour plusieurs communautés. Le bâtiment n'est qu'une pauvre hutte, au sol de terre battue. Le mobilier le plus élémentaire, tables et bancs, fait souvent défaut ; le matériel scolaire, cahiers, livres, cartes, mappemondes, est encore plus rare. Les écoliers en sont réduits à accepter, sans correctif et sans contrôle, l'enseignement que leur donnent leurs maîtres d'école.

Et quels maîtres d'école ! Leur métier est de tous le moins rétribué. Les travailleurs les plus précieux et les plus recherchés dans ce pays sont les travailleurs manuels. Et ce n'est

souvent que par incapacité de gagner leur vie autrement que de pauvres hères se résignent à ce métier de meurt-de-faim. Les spécialistes, les instituteurs de métier, ne se rencontrent que dans les villes et dans les gros centres agricoles. Dans les *picadas*, on fait flèche de tout bois ; on y prend à l'essai les sans-travail et les vagabonds, s'ils savent lire. Les antécédents de ces instructeurs sont d'une ironique variété : « Si cela n'était pas si triste, écrit un instituteur de São Laurenço, nous pourrions être fiers des représentants de notre profession ; un comte, quatre barons, trois officiers, cinq ingénieurs, cinq commerçants ; les autres sont des tailleurs, des cordonniers, des colons agricoles, etc. ». Les plus heureux touchent à la campagne 500 milreis par an : trois ou quatre cents francs. Les autres reçoivent de chaque écolier un milreis (soixante ou quatre-vingts centimes) par mois ; lorsque le mauvais temps ou des travaux pressants empêchent les enfants de venir à l'école, le maître est réduit à la misère.

En dehors des centres importants, ces écoles périclitent. Il y a quelques années (1901) une association s'était fondée en Allemagne, avec le but spécial de relever l'enseignement de l'allemand dans les trois états du Parana, de Santa Catharina et de Rio Grande do Sul : elle fit une enquête qui révéla au grand public le triste état des choses et provoqua de la part des intéressés de pressants appels de fonds. Le gouvernement allemand accorda à plusieurs écoles, à Blumenau ou dans les environs, des subsides annuels de quelques centaines de marks.

Des subventions ou des souscriptions pourront remédier à la situation matérielle de ces écoles. Mais un double danger menace leur existence. C'est d'abord, dans les *picadas*, l'indifférence des colons : « Notre école, où fréquentent trente enfants, écrit un instituteur de Blumenau, pourrait avoir beaucoup d'élèves, puisque la colonie comprend 150 familles. Mais les vieux colons, ceux qui sont venus d'Allemagne (ce sont, dans une proportion de 90 p. 100, des Poméraniens) n'ont plus guère d'enfants en âge d'aller à l'école, et la deuxième génération, qui est encore allemande par la langue et par les mœurs, a peu d'intérêt et de compréhension pour la nécessité d'une bonne éducation scolaire ».

L'autre danger, c'est l'introduction du portugais dans l'enseignement ; cette compromission conduit souvent les écoles allemandes à fusionner avec les écoles de langue portugaise. Le portugais finit, par un entraînement progressif et fatal, par prendre le dessus. Les écoles des grands centres ne peuvent pas se refuser à enseigner le portugais. Elles y perdraient d'abord les subventions que leur accorde parfois le gouvernement brésilien. Elles y perdraient aussi un grand nombre d'élèves, qui, vivant dans un milieu brésilien, sentent la nécessité de parler portugais ; la plus importante école allemande de Porto-Alegre, bien que subventionnée par l'Empire allemand, enseigne simultanément l'allemand, le portugais, le français et l'anglais.

On a dit de l'allemand, non sans vérité, qu'il n'est pas une langue d'exportation. De même qu'il succombe aux États-Unis dans sa concurrence avec l'anglais, de même il semble céder au Brésil devant le portugais. C'est que sans doute, malgré sa richesse et sa variété, que personne ne songe à contester, la langue allemande présente, à qui veut l'apprendre, des difficultés de syntaxe, de prononciation et même d'écriture, qui rebutent d'abord. Le portugais, langue logique, claire et facile à prononcer, séduit les enfants, et c'est le portugais qu'ils parlent de préférence, si l'occasion leur est donnée de l'apprendre en même temps que l'allemand. Les témoignages ne manquent pas. Un maître d'école d'une colonie éloignée écrit :

Nous sommes ici à la limite du territoire de langue allemande. Nos terres touchent au *campo*, qu'habite une population exclusivement portugaise de langage. Les Allemands dispersés çà et là se sont déjà fondus dans l'élément brésilien ; leurs descendants ne savent déjà plus ce que signifie le mot *allemand*. Même dans notre district demeurent quelques familles d'origine allemande, qui ne consentent qu'à regret à parler allemand, en donnant pour raison qu'elles n'ont jamais été dans une école allemande, et que le portugais leur paraît plus facile.

A supposer même que l'école puisse perpétuer l'emploi de la langue allemande, pourrait-elle conserver chez les enfants une mentalité allemande ? Ces enfants de paysans, nés dans la forêt, élevés dans un milieu étroit, presque sans relations avec le reste du monde, pourraient-ils se faire une idée claire de

l'Allemagne moderne, des services qu'ils peuvent eux-mêmes lui rendre, et de ce qu'ils sont en droit d'attendre d'elle? Cette éducation serait possible si les enfants recevaient pendant de longues années, et en particulier durant l'adolescence, un enseignement approprié, minutieux et méthodique, une sorte d'enseignement secondaire professé par des maîtres compétents. Mais il est bien question ici d'éducation intégrale! L'enseignement reste partout rudimentaire; les enfants apprennent à lire, à écrire et à compter, reçoivent un peu d'instruction religieuse et quelques notions de géographie et d'histoire, mais si peu qu'on ne peut vraiment compter sur cela pour former des cœurs allemands. « Il nous faudrait, écrit un instituteur, quelques cartes de l'Empire allemand, pour expliquer à nos écoliers ce que fut le pays de leurs pères... Il faudrait aussi, pour que la descendance des Allemands au Brésil pût garder l'amour du pays de ses ancêtres, qu'elle connût l'histoire de l'Allemagne ». Mais la population paysanne est en réalité à demi-illettrée, et ce ne sont pas des illettrés qui peuvent défendre un idéal national.

*
* *

Restent les *Vereine*. Ils peuvent contribuer aussi à maintenir l'emploi de la langue; leur action est étendue, car il n'y a guère d'Allemand qui ne soit membre d'une société. Dans les réunions d'hommes, le rituel du *Bierkomment* impose aux buveurs les mêmes gestes, les mêmes formalités, la même humeur expansive et familière, jusqu'aux mêmes plaisanteries; la *Kneipe* allemande se retrouve dans tous les coins du monde, toujours semblable à elle-même.

Dans les villes ou dans les gros bourgs il existe toujours un club allemand, propriétaire d'un important local pour les réunions : on y donne des soirées musicales, on y joue des comédies d'amateurs, on y organise des conférences ou des bals. C'est un lieu où l'on remue sans fin des souvenirs d'Allemagne, les nouveau-venus apportant de façon continue un peu de jeunesse et de renouveau. Les réunions toutefois n'ont un caractère bien allemand que lorsque les vieux y sont en nombre

pour défendre la tradition ; une séance hebdomadaire ou mensuelle ne suffit pas à créer chez les jeunes d'impérieuses habitudes. Je me souviens d'une soirée dans un club où tout me rappelait à la fois l'Allemagne et les *Vereine* allemands des États-Unis : la salle ornée de portraits de la famille impériale, la grande table où l'on servait la bière fraîchement tirée au tonneau, la fumée des cigares, et la cordialité un peu bruyante de l'assemblée. Les membres les plus jeunes du club jouaient aux quilles dans une allée recouverte d'un plancher de bois ; sur un coup douteux, une discussion s'éleva, et les jeunes gens se mirent à parler non pas allemand, mais portugais. Quelques membres plus âgés vinrent donner en portugais leur opinion sur le cas ; on n'entendait plus un mot d'allemand dans la salle, et le président se vit obligé de lancer un énergique rappel à l'ordre, ce qu'il fit, lui aussi, en portugais : *Aqui se falla allemão.*

Les clubs ou *Vereine* inclinent ainsi à prendre le caractère de sociétés où l'on vient périodiquement s'exercer à parler une langue étrangère. Aux États-Unis, cette transformation est, en beaucoup d'endroits, un fait accompli ; au Brésil, elle s'indique déjà dans les villes.

Les associations ne peuvent guère servir qu'à entretenir chez les émigrés de vieux sentiments de loyalisme. Quelques-unes au moins y réussissent ; ce sont les *Kriegervereine*, presque tous composés d'anciens combattants de la guerre de 1870. Leurs adhérents possèdent encore leur uniforme ; aux jours de grande fête, à l'anniversaire de Sedan, ils s'assemblent en grande tenue et envoient par télégramme à l'Empereur l'assurance de leur inébranlable dévouement. C'est chez ceux-là, qui ont connu l'Allemagne nouvelle et combattu pour elle, qu'il faut chercher les cœurs les plus ardemment et les plus naïvement allemands.

Mais ils ne savent pas faire passer leur ardeur chez leurs fils. Il leur manque, pour enthousiasmer la génération nouvelle, l'art d'exprimer et de communiquer les sentiments. Il leur manque aussi des chefs. Rarement de véritables entraîneurs se sont révélés parmi eux ; l'un d'eux, Koseritz, fondateur d'un journal allemand à Porto-Alegre, était parvenu à grouper les Allemands, à leur faire oublier les rancunes locales

et personnelles. Mais il est mort et personne n'a su reprendre son œuvre.

L'œuvre serait écrasante; car la force des choses éloigne de l'idéal des vieux les jeunes générations. Ce même amour du sol natal, qui reporte invinciblement le souvenir des vieux vers les rives du Rhin ou les champs de Poméranie, attache les fils des colons à la forêt maternelle et au sol brésilien. Le réseau multiple et impérieux des habitudes et de la vie journalière, les souvenirs d'enfance, le milieu familier enchaînent l'affection des fils du pays, et l'empêchent de se détourner vers une contrée dont ils ne savent que le nom. Au surplus, l'aisance grandissante de la population allemande n'est pas faite pour aviver ses regrets de la patrie perdue. La nostalgie des vieux émigrants eux-mêmes est plus conventionnelle que profondément sentie. Dans le confort naissant, les cœurs s'attachent au pays auquel l'on doit l'aisance et la sécurité. De l'égoïsme satisfait naît un patriotisme nouveau, que les pères n'osent pas avouer, mais que les fils proclament.

La plupart des colons, même de ceux qui se disent le plus allemands, vantent avec conviction la patrie brésilienne. Ils n'y mettent aucune hypocrisie. Il est instructif de constater que la presse de langue allemande prend rarement un ton agressif à l'égard du Brésil. Le rédacteur en chef de la *Deutsche Zeitung* de Porto-Alegre écrivait, le 24 février 1906, dans un important article sur le *Deutschtum* :

> En essayant de sauvegarder et de léguer à nos descendants notre culture héréditaire et en particulier sa plus haute expression, notre langue, nous avons conscience de rendre un service considérable non seulement à nos enfants, mais aussi à notre pays, le Brésil; car aussi longtemps que notre langue demeure vivante parmi nous, subsistent aussi nos traditions civilisatrices, et toutes ces qualités, qui ont toujours fait de l'Allemand à l'étranger le meilleur et le plus loyal collaborateur de la prospérité de sa nouvelle patrie.

Il y a, dans toute l'étendue du Brésil, une trentaine de journaux allemands, il n'en est pas un qui se fasse l'avocat des théories pangermanistes. On peut, à vrai dire, supposer que le nationalisme ombrageux de la population luso-brésilienne les incline à la prudence. Mais plusieurs de ces journaux sont

des adversaires déclarés de la presse pangermaniste. En 1902, se fondait à Porto-Alegre un journal qui prétendait être l'organe du patriotisme germano-brésilien, et se donnait le titre significatif de *Rio Grandenser Vaterland*. Il formulait son programme de la façon suivante :

Le *Rio Grandenser Vaterland* se fera un devoir de continuer à introduire dans notre patrie, qui est Rio Grande do Sul, les conquêtes civilisatrices de notre pays d'origine, l'Allemagne, et de cultiver les vieilles traditions allemandes. Mais il cherchera aussi à seconder les efforts et à satisfaire les justes exigences du pays que nous avons choisi comme notre patrie. Nous considérons que les commandements des citoyens brésiliens de souche allemande, vivant à Rio Grande, sont les suivants :

1° Sois de tout ton cœur et de toute ton âme un citoyen de Rio Grande, car c'est ici que tu as fondé ta famille, que tu vis, que tu travailles, et que tu espères mourir un jour.

2° Combats, comme tu le pourras, et où tu le pourras, les desseins des pangermanistes et de leurs partisans, qui, là-bas ou ici, trahissent notre pays, Rio Grande, et veulent le mettre sous la domination du casque à pointe. Combats, ici et là-bas, les pangermanistes, afin que l'effroyable guerre civile, qu'ils veulent provoquer, ne se déchaîne point.

Cette sorte de credo ne résume évidemment que les opinions d'un parti extrême. Mais il est significatif qu'un journal, dont le programme est aussi net et aussi agressif, trouve des lecteurs parmi les Allemands de la colonie, et qu'il puisse durer. Les questions de politique, et surtout de politique internationale, intéressent peu les colons. La moitié environ des journaux de langue allemande ne traitent que de questions religieuses ou agricoles. Les autres s'occupent des menus événements de la vie locale, débattent les intérêts immédiats des colons, en présentent les revendications, les éclairent sur leurs droits. Le contenu en est toujours assez maigre ; les plus importants ne paraissent jamais plus de trois fois par semaine. Malgré les prétentions qu'ils affichent volontiers, ils n'exercent pas d'influence éducatrice. Leur public est trop restreint ; ils ne pénètrent guère dans la *serra* ; dans les groupements urbains, où ils sont lus, la presse de langue portugaise vient leur faire coucurrence. Leur vie est partout précaire ; aussi quelques-

uns d'entre eux sont-ils forcés, pour s'assurer un cercle suffisant de lecteurs, de publier une partie allemande et une partie portugaise.

*
* *

Les colons allemands, du moins ceux de la deuxième génération, ne sont pas, de parti-pris, hostiles à l'idée d'un rapprochement sincère et d'une fusion avec la population brésilienne. Ce n'est pas eux qui sont les pires ennemis de l'assimilation; ce sont les Brésiliens eux-mêmes.

Le gouvernement fédéral de Rio de Janeiro est favorable à l'immigration allemande, et ne fait que continuer en cela les traditions de l'Empire. Mais le Brésil est un pays peu centralisé, et chaque État a sa politique particulière. Le gouvernement de Rio Grande do Sul est anxieux de peupler son vaste territoire, pour en faire fructifier les richesses naturelles; mais il accepte sans empressement les émigrants allemands. Ils représentent déjà, à son gré, une proportion trop grande de la population totale (1/5 ou 1/4). La question du « péril allemand » se discute toujours à Porto-Alegre. On ne va pas jusqu'à dire que les colons allemands travaillent à préparer l'annexion de l'État à l'empire allemand. Mais on craint qu'ils ne veuillent peu à peu accaparer le pouvoir politique. Et les Brésiliens mettent tout leur orgueil de « Latins » à ne pas se laisser gouverner par des « Germains ».

Si l'orgueil latin disparaissait jamais d'Europe, on le retrouverait parmi les populations métisses et mulâtresses de l'Amérique du Sud. C'est pour ne pas compromettre l'indissoluble unité de la race que l'on préfère les colons latins aux autres. Aussi l'émigration italienne est-elle particulièrement en faveur à Rio Grande do Sul. De hauts fonctionnaires de l'État, sachant que je projetais une tournée dans les colonies allemandes, essayaient de m'en dissuader : « Les Allemands, me disaient-ils, sont routiniers; allez voir plutôt les Italiens. Leurs colonies sont incomparablement plus belles et plus florissantes que les colonies allemandes. Ils ont introduit des cultures nouvelles; les Allemands s'en sont toujours tenus aux vieux errements ». Et l'un de mes interlocuteurs concluait : « Voyez-vous,

les nations germaniques n'ont que la force pour elles; nous autres Latins, nous avons l'intelligence ».

La suspicion et le mépris dans lequel on tient les Allemands venait, au moment où je me trouvais à Porto-Alegre, de trouver une expression officielle dans le rapport annuel du directeur des Travaux publics et de la Colonisation. Le passage suivant avait soulevé de violentes colères dans toute la colonie allemande :

En comparant le nombre des immigrants de 1902 avec ceux des dernières années, on constate que le courant d'immigration en cet État diminue progressivement. Pourtant, si nous examinons la situation des colons étrangers dans les divers États du Brésil, nous voyons que c'est seulement ici qu'ils se trouvent dans les conditions voulues pour être facilement absorbés par notre nationalité, dont ils adoptent peu à peu les habitudes et dont ils apprennent déjà la langue avec satisfaction, y compris les colons allemands, les plus réfractaires à l'incorporation. Il est certain que ce résultat est dû à la sollicitude du gouvernement, qui procure à ces véritables bannis un bien-être qu'ils n'ont jamais eu. Mais il est nécessaire de ne pas oublier, comme je l'ai déjà dit en mon rapport de 1901, que la mentalité de ces hommes n'est pas la plus propre à seconder nos progrès moraux, dont la prééminence est essentielle, si bien que pour triompher, avec une facilité relative, de cette mentalité, il convient que le nombre des éléments étrangers nouveaux dans l'État de Rio Grande ne soit pas élevé. Peu importe que notre progrès matériel soit un peu retardé par le manque de bras; les avantages à venir compenseront ce retard, qui est en réalité à peine sensible.

Les Allemands furent d'autant plus froissés par cette déclaration qu'ils ont la prétention de travailler au moins autant que les Brésiliens indigènes au « progrès moral » du pays. Il ne leur plaît pas d'être considérés comme des manœuvres, instruments du simple « progrès matériel ». Il leur semble transporter avec eux à travers le monde toute la culture allemande, expression la plus achevée de la civilisation européenne; volontiers ils se considèrent comme des missionnaires désintéressés de la science allemande; en s'entendant qualifier de déracinés, de bannis, *desterrados*, ils se crurent outragés. Ce fut leur tour d'invoquer la dignité et la supériorité de leur race. La presse allemande fut emplie pendant plusieurs mois de protestations contre la ridicule suffisance des hommes d'État brésiliens. Un

certain sentiment d'amertume subsiste encore chez les Allemands instruits contre le gouvernement actuel.

Selon les vœux du gouvernement, l'immigration allemande diminue. Il n'arrive plus chaque année que quelques centaines d'émigrants. Pour empêcher chez ceux-là la persistance du sentiment national, on les dirige sur des colonies en voie de peuplement, où ils se trouvent mêlés à des Russes et à des Polonais; les uns et les autres se trouvent forcés d'apprendre le portugais, pour avoir un dialecte commun.

On essaie, au contraire, de développer par tous les moyens l'immigration italienne. Le nombre des Italiens fixés à Rio Grande est encore plus difficile à déterminer que celui des Allemands. Le *Handbuch des Deutschtums* l'évalue à 60 000, contre 200 000 Allemands. En revanche, on estime, au secrétariat des Travaux publics, à Porto-Alegre, que leur nombre dépasse de bien loin celui des Allemands. C'est sur eux que l'on compte pour transformer, dans un sens moderne, les vieilles méthodes empiriques d'agriculture. Mais il ne faut pas croire que, malgré la préférence sentimentale qu'on leur témoigne, les Italiens n'aient qu'à se louer de l'État de Rio Grande. Les inconvénients graves dont souffrent les autres colons sont une gêne pour eux aussi; le défaut de routes aisément et continûment praticables les empêche, tout comme les Allemands, d'expédier au loin leurs produits et d'amasser une fortune mobilière; l'innovation dont on leur fait honneur, la culture de la vigne, est pour eux de peu de profit, car ils sont obligés, faute de moyens de transport, de consommer leur vin sur place. Aussi, malgré la bienveillance des autorités, signale-t-on un exode régulier de colons italiens vers la République Argentine.

En dehors de la raison de race, les Brésiliens ont une raison de ne pas se montrer défavorables aux Italiens. C'est qu'ils savent, à n'en pas douter, que l'Italie n'a pas de projets d'annexion dans l'Amérique du Sud. L'Allemagne ne leur inspire pas la même confiante certitude. La situation des Allemands au Brésil ne serait pas celle de suspects si l'on ne craignait pas, derrière eux, l'Empire allemand. Cette crainte, la presse brésilienne essaie de la justifier par des textes. En

août 1904, le *Correio do Povo*, journal quotidien de Porto-Alegre, citait, dans une enquête sur le péril allemand, des passages extraits de divers périodiques allemands, tels que la *Vossische Zeitung*, la *Nationalzeitung*, l'*Echo*, les *Grenzboten*, desquels il semblait résulter que les Allemands considéraient les trois États du sud du Brésil comme une zone réservée à leur influence. Il rappelait aussi que le Congrès colonial, réuni à Berlin sous la présidence du duc Jean-Albert de Mecklembourg, avait émis, en 1902, un vœu pour que l'on dirigeât désormais l'émigration allemande vers les pays de climat tempéré de l'Amérique du Sud, et principalement vers le sud du Brésil. Et le *Correio* faisait en outre remarquer que le Congrès avait rejeté un amendement tendant à faire ajouter le mot d'*Argentine* à ceux de *sud du Brésil*. Par là, le vote prenait une signification particulière; il donnait à entendre que les Allemands voulaient concentrer tous leurs efforts sur un même point, afin d'y acquérir la suprématie.

En réalité, ni les articles de journaux cités, ni le vœu du Congrès colonial n'avaient la portée politique que leur attribuait le *Correio do Povo*. Quelques pangermanistes exaltés ont pu rêver l'annexion à l'Allemagne des trois États méridionaux du Brésil, Parana, Santa Catharina et Rio Grande do Sul. Mais le gouvernement impérial ne paraît pas disposé à tenter l'aventure. Rien n'autorise à penser qu'il en ait même envisagé l'hypothèse. Jusqu'en 1896, le rescrit von der Heydt a maintenu en Prusse la défense de toute propagande en faveur de l'émigration vers le Brésil. Si des initiatives privées ont essayé d'y répandre et d'y consolider l'influence allemande, on peut dire que les cercles officiels n'y étaient pour rien.

Depuis, sans doute, la situation a changé. Par suite d'une impulsion venue de haut, l'opinion publique a commencé à s'inquiéter des Allemands établis outre-mer. L'Allemagne industrielle a cherché des territoires d'expansion économique; le Brésil, où elle avait une clientèle toute trouvée, a particulièrement excité son intérêt. Mais qu'a fait le gouvernement impérial? Il s'est contenté d'accorder quelques subventions aux écoles allemandes. On ne voit pas qu'il ait jamais cherché à établir un lien de dépendance entre lui et les émigrés. La loi allemande sur l'émigration est assez sévère : elle déclare déchu

de sa nationalité tout Allemand qui a séjourné plus de dix ans à l'étranger sans prendre la précaution de se faire inscrire sur les registres des consulats; l'inscription doit être renouvelée tous les dix ans. Par indifférence ou par oubli, la plupart des émigrants négligent cette formalité. Aussi les colons du Brésil sont-ils presque tous hors de la juridiction allemande. L'Allemagne ne peut pas prendre prétexte d'injustices commises à leur égard pour intervenir dans la politique intérieure du Brésil.

L'incident récent (décembre 1905) de la canonnière *Panther* a mis en évidence le désir du gouvernement allemand de ne pas attenter aux droits souverains du Brésil. Pendant un court séjour de la canonnière dans le petit port d'Itajahy (Santa Catharina), un matelot n'était pas rentré à bord dans les délais fixés; le commandant, craignant qu'il ne désertât, fit débarquer de nuit quelques officiers et une douzaine de marins qui opérèrent une descente dans un hôtel et ramenèrent de force le réfractaire, non sans quelque tapage et quelques scènes de violence. Il y avait violation évidente de territoire. Le baron de Rio Branco, ministre brésilien des Affaires étrangères, demanda des excuses et les obtint. Le ministre d'Allemagne à Rio de Janeiro avait d'abord allégué que le commandant n'avait pas voulu offenser la souveraineté brésilienne, et qu'il s'était simplement conformé à un usage constant dans les marines de guerre. Mais Berlin n'hésita pas à désavouer l'entreprenant officier et le releva de son commandement.

L'affaire, peu importante, aurait pu le devenir si l'Allemagne n'avait pas fait preuve d'humeur conciliante. La presse des États-Unis se montrait toute prête à exploiter l'incident. Les premiers télégrammes présentaient les faits un peu autrement qu'ils ne s'étaient en réalité passés : l'équipage de la *Panther*, annonçaient-ils, avait effectué cette descente en terrain brésilien, non pour ramener un marin déserteur, mais pour enlever un émigré qui s'était soustrait à l'obligation du service militaire. Par un procédé aussi arbitraire, l'Allemagne eût nettement affiché la prétention de faire la police dans tous les endroits où sont fixés des émigrants allemands, et prouvé qu'elle méconnaissait à plaisir la souveraineté du gouvernement brésilien. Déjà l'on s'inquiétait aux États-Unis de ce

brutal sans façon. L'ambassadeur du Brésil, M. Nabuco, alors occupé à préparer le congrès panaméricain de 1906, faisait savoir aux journaux américains que le gouvernement de Washington était d'accord avec celui de Rio-de-Janeiro pour réprouver cette violation des usages internationaux. Et il n'est guère douteux que les États-Unis eussent proposé leur arbitrage si l'Allemagne avait adopté une attitude intransigeante.

Rien ne prouve que l'Allemagne ait jamais eu des desseins de conquête dans l'Amérique du Sud. Il est vrai que, dans leurs guerres coloniales, les Allemands ont toujours eu pour principe de laisser l'initiative privée précéder l'action gouvernementale, et de n'envoyer les soldats qu'après que les marchands avaient préparé les voies. On peut admettre qu'ils n'auraient pas répugné à appliquer cette méthode au sud du Brésil. Mais, à supposer même qu'ils en eussent formé le dessein, la crainte de complications internationales les retiendrait. Le récent congrès panaméricain a prouvé que les États-Unis ne toléreraient jamais l'établissement d'une puissance européenne dans l'Amérique du Sud.

L'Allemagne sait avec quelle attention soupçonneuse on suit aux États-Unis les progrès de la colonisation allemande au Brésil, et elle ne laisse pas passer une occasion de rassurer les esprits. En 1904, un géographe berlinois, le professeur Jannasch, fit, sur l'invitation même du président de l'État de Rio Grande, un voyage dans le sud du Brésil, pour étudier sur place la situation des Allemands; en de nombreux discours, il engagea les colons à s'unir et à conserver fidèlement la langue et les mœurs de leur mère-patrie, sans d'ailleurs cesser pour cela de se conduire en loyaux sujets brésiliens. Le voyage et les discours émurent si fort l'opinion aux États-Unis, que la diplomatie dut s'en mêler; l'ambassadeur d'Allemagne à Washington alla spontanément déclarer au gouvernement américain que le gouvernement allemand ignorait tout des actes du professeur Jannasch, et que celui-ci n'engageait que lui-même par ses paroles.

Les États-Unis n'hésiteraient pas, le cas échéant, à défendre par les armes l'intégrité et l'indépendance des républiques sud-américaines, parce qu'ils défendraient en même temps leurs propres intérêts commerciaux. Au Brésil en particulier, les

Américains ont su depuis quelques années s'assurer une situation privilégiée, en obtenant une réduction de 20 p. 100 sur les tarifs de douanes. Les puissances européennes ont vainement essayé d'obtenir le même traitement de faveur. Les Allemands, qui avaient longtemps espéré devenir les maîtres du trafic, se plaignent aujourd'hui de rencontrer partout la concurrence américaine. Même sur le territoire de langue allemande, qu'ils se croyaient réservé, des entreprises industrielles américaines se fondent. Il est question de confier à des syndicats nord-américains la construction d'une ligne ferrée à travers l'État de Santa Catharina, et les travaux de régularisation de la barre de Rio Grande do Sul, commencés autrefois, puis abandonnés par une compagnie française, dont les Allemands escomptaient la succession.

Cette concurrence d'un ennemi puissant, riche, et jouissant auprès des Brésiliens d'un crédit supérieur à celui de l'Allemagne, a provoqué chez les capitalistes allemands un certain désenchantement. Leurs entreprises ne réussissent d'ailleurs que médiocrement. Les compagnies de colonisation en particulier n'ont jamais fait de brillantes affaires : la *Hanseatische Kolonisationsgesellschaft* a dû renoncer, dans les dernières années, à verser des dividendes à ses actionnaires; une autre société, qui avait obtenu de vastes concessions dans Rio Grande do Sul et qui projetait l'établissement d'une ligne de chemin de fer au long de la frontière nord de l'État, n'a pu trouver ni le capital pour réaliser ses projets, ni les émigrants nécessaires pour peupler ses colonies.

La *Nationalzeitung* publiait, le 13 décembre 1905, un article sur « l'avenir des relations entre l'Allemagne et l'Amérique », où s'exprimait un véritable découragement. On peut considérer, y était-il dit, que les Yankees parviendront à refouler les Allemands du Brésil tout entier. « Quelque triste que cela paraisse, nous pouvons bien aujourd'hui déclarer cette vérité, que très vraisemblablement Rio Grande do Sul et Santa Catharina sont perdus pour nous. » L'influence des Américains du Nord a tellement grandi auprès des Brésiliens qu'aucune lutte n'est plus possible. Il faut aujourd'hui se tourner vers l'Argentine, où l'influence yankee est à peu près nulle, et dont le développement économique garantit une meilleure rétribution des capi-

taux. « Il faudra en venir peu à peu, si nous ne sommes pas tout à fait frappés de cécité, à nous assurer notre place au soleil argentin, et quoique les défenseurs du *Deutschtum* au Brésil ne puissent sans doute se décider qu'à contre-cœur à démolir leur vieille idole pour la rebâtir en Argentine, tout semble pourtant indiquer que, dans l'avenir, nos relations avec l'Amérique du Sud s'étendront plus du côté argentin que du côté du Brésil méridional. Au surplus, le capital, qui est le fondement le plus important des relations extérieures, a plus de penchant pour l'Argentine que pour le Brésil ». On peut en outre remarquer que dès aujourd'hui l'Allemagne a plus de relations commerciales avec l'Argentine qu'avec le Brésil, et que la différence croît régulièrement.

EXPORTATIONS ALLEMANDES (en millions de marks)

| | 1897 | 1898 | 1899 | 1900 | 1901 | 1902 | 1903 | 1904 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Vers l'Argentine . | 35 | 44 | 52 | 64 | 54 | 47 | 71 | 102 |
| Vers le Brésil. . . | 50 | 45 | 46 | 45 | 35 | 43 | 51 | 56 |

IMPORTATIONS ALLEMANDES

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| De l'Argentine . . | 109 | 145 | 194 | 234 | 200 | 201 | 270 | 336 |
| Du Brésil. . . . . | 100 | 104 | 91 | 115 | 113 | 118 | 132 | 156 |

A l'argument financier, la *Nationalzeitung* ajoutait une raison d'ordre politique : les émigrants allemands seraient assurés de jouir en Argentine d'une indépendance qu'ils ne connaissent pas au Brésil; l'exemple des Italiens, si forts et si bien organisés, est une garantie que le gouvernement argentin n'attentera pas au sentiment de nationalité des Allemands; on n'essaiera pas de les dénaturaliser; on sera heureux de les accueillir parce qu'ils formeront une sorte de contrepoids à la surabondante émigration italienne.

Ainsi, loin de vouloir établir définitivement son pouvoir économique et politique dans le sud du Brésil, l'Allemagne inclinerait plutôt aujourd'hui à se désintéresser des colonies déjà fondées en cet endroit, pour tenter ailleurs un effort mieux dirigé et mieux contrôlé.

Quant à la fondation d'un État indépendant de paysans

allemands dans le sud du Brésil, elle paraît encore moins vraisemblable qu'un essai d'annexion territoriale par l'Allemagne. Il faudrait avant tout que les colons allemands eussent le pouvoir politique dans le pays ; or, en politique, ils ne comptent pas. Il faudrait qu'ils fussent organisés ; ils ne sont qu'une foule incohérente, éparpillée, inconsciente de ses propres forces. Il leur faudrait la supériorité du nombre, et ils sont une minorité. Enfin, personne n'y songe parmi eux. Malgré les griefs que les colons peuvent invoquer contre les Brésiliens, malgré la suspicion que les Brésiliens marquent aux colons, les uns et les autres se sentent solidaires. Des raisons matérielles travaillent tous les jours à rapprocher les éléments divers de la population, en dépit des sentiments d'inimitié, d'autant plus aisément irritables qu'ils sont moins raisonnés. La nécessité de hâter le développement économique du pays a poussé récemment les Brésiliens et les Allemands aisés de Rio Grande à fonder un comité commun d'études et de recherches : il y a, depuis 1904, à Porto Alegre une *Associação promotora dos interesses economicos do Rio Grande do Sul*, qui s'appelle aussi *Centralverein zur Förderung der wirtschaftlichen Interessen*.

*
* *

Les colons allemands ont en réalité exactement rempli le rôle que leur assignait le promoteur de la colonisation, dom Pedro Ier : ils ont fourni au sud du Brésil une population rurale et assuré l'avenir de l'agriculture brésilienne. Leur nombre sera bientôt décuplé, grâce à la moyenne élevée des naissances dans les familles allemandes ; en quelques dizaines d'années, les États de Santa Catharina et Rio Grande do Sul seront, grâce à eux et grâce aux Italiens, défrichés et mis en valeur dans toute leur étendue. Cela ne veut pas dire que ces deux États seront germanisés. Ce sont aussi des Allemands qui ont, en grande partie, défriché et peuplé la Pensylvanie, le Maryland, l'Ohio, le Missouri, le Wisconsin : la moitié des Yankees du Middle-West ont dans les veines du sang allemand ; ils ne se reconnaissent pourtant qu'une patrie, la patrie américaine.

Il s'accomplira vraisemblablement chez les émigrants de l'Amérique du Sud la même transformation que chez les émigrants de l'Amérique du Nord. Le pays neuf en fera des hommes neufs. Il se crée déjà un type d'homme nouveau. Je me souviens d'une soirée dans l'auberge d'un gros bourg de l'intérieur, en compagnie de sept ou huit commerçants qui parcouraient les colonies pour acheter des produits agricoles ; hommes élancés, vigoureux et beaux, aux allures aisées de gens qui passent des journées entières à cheval, s'expriment avec flegme et assurance, manient tranquillement l'argent à pleines mains ; figures énergiques et simples, individus physiquement et moralement équilibrés. C'étaient tous des fils d'Allemands ; ils savaient l'allemand, mais parlaient entre eux le portugais. L'un d'eux avait été en Allemagne : « C'est un curieux pays, me dit-il ; il y a partout des écriteaux pour défendre ou ordonner quelque chose ». Eux, sont accoutumés dans la *serra* à une indépendance presque complète ; l'État y a peu de prise sur l'individu ; on respecte surtout ceux qui savent s'imposer, et les qualités d'initiative personnelle, de décision, d'audace même, se développent sans contrainte dans cette vie libre. Ces hommes ne ressemblent ni à des Allemands, ni à des Brésiliens de la côte. Ils rappellent le type connu, presque classique de l'Américain hardi et entreprenant du Far-West. Quelqu'un devant moi les caractérisa ainsi : des Yankees sud-américains. Ces descendants d'Allemands sont par leur situation les pionniers de l'avance brésilienne vers l'ouest ; ils acquièrent lentement les mœurs et les traits de caractère propres aux habitants des pays neufs. On peut dire qu'à mesure qu'ils s'adaptent à leur milieu nouveau, ils travaillent non pas à germaniser, mais à « américaniser » le sud du Brésil.

ERNEST TONNELAT

# L'ORGANISATION

# DE LA MATIÈRE

Il faut classer : toute science est une connaissance ordonnée. Mais il ne faut pas être dupe des classifications ; elles mettent des barrières entre des choses que la nature a reliées entre elles par des gradations continues. Rien de plus distinct que les îles d'un archipel, et pourtant, en jetant la sonde, on trouve les crêtes sous-marines, qui les relient entre elles, et le fond commun sur lequel elles reposent.

Ainsi, la division de la nature en trois règnes est aussi vieille que la pensée humaine. Un animal, une plante, un caillou : cela est simple et net, et parle clair à l'esprit, et le nombre trois est cher aux dieux. Mais la simplicité n'existe que dans notre esprit. La nature est compliquée, infiniment, et ménage entre les types d'innombrables transitions, comme elle en établit entre les trois états : solide, liquide et gazeux. C'est une vérité acquise aujourd'hui qu'il n'y a pas de démarcation nette entre l'animal et la plante ; mais la vie continue à nous apparaître comme une chose à part, dont le mystère échappe à la science. Pourtant, il faut ouvrir les yeux et voir que l'abîme se comble. M. Noël Bernard montrait récemment, dans cette même *Revue*[1], comment le naturaliste qui cherche à

1. *La Matière et la Vie*, 15 août 1904.

définir la vie, voit se dérouler, devant ses yeux, des formes de plus en plus rudimentaires et ce qui est l'essence même de la vie s'évanouir à mesure qu'on cherche à le préciser. Le physicien peut, par une marche inverse, aboutir à la même conclusion.

Il part de la notion, — tirée d'une observation superficielle, — d'une matière vraiment inerte et morte; mais une étude plus serrée lui montre bientôt l'activité prodigieuse qui se cache sous cette apparente inertie; il voit entrer en jeu des forces, diffusion, osmose, cohésion, actions cristalline, catalytique, électrique, qui organisent la matière, créent des formes et donnent à la substance brute plusieurs caractères des êtres vivants. Il se sent, à son tour, incapable de délimiter exactement son domaine et de dire où finit le règne minéral, où commence la vie. En se tenant dans les limites de la circonspection la plus prudente, il pourra au moins affirmer ceci : c'est que beaucoup de phénomènes, considérés jusqu'ici comme spécifiques de la vie, appartiennent à la matière brute et relèvent de causes physico-chimiques.

*
* *

L'être vivant se caractérise par ses produits, par son organisation, par son fonctionnement.

Par ses produits d'abord. Bien longtemps, on a pensé que les êtres organisés élaboraient et utilisaient des produits spéciaux; on a parlé du laboratoire mystérieux de la nature et de la force vitale, différente et complémentaire de celles qui déterminent les phénomènes chimiques ordinaires. Tous les chimistes, tous les naturalistes, au début du XIXe siècle, partageaient encore cette doctrine « vitaliste » et Berzélius pouvait écrire, dans son classique *Traité de Chimie* : « Dans la nature vivante, les éléments paraissent obéir à des lois tout autres que dans la nature inorganique... Si l'on pouvait trouver la cause de cette différence, on aurait la clef de la chimie organique; mais cette cause est tellement cachée que nous n'avons aucun espoir de la découvrir, au moins quant à présent. »

On sait comment le vitalisme a reculé, sur ce point, après la vaillante attaque d'une pléïade de chimistes dont M. Berthelot est le plus glorieux. Peu à peu, les différents composés qu'élabore la vie, ont été reproduits par synthèse dans les laboratoires; il n'est plus besoin, pour les réaliser, de mettre en cause d'autres forces que celles qui régissent la matière brute. Mais la victoire n'est qu'à demi gagnée; les corps qu'on a reproduits par synthèse ne sont que des produits d'excrétion, des déchets de la vie, comme l'urée, les essences, les parfums, tandis que la vie elle-même se concentre dans les substances dites *albuminoïdes*, parce que l'albumine est l'une d'elles. Celles-là se défendent bien. Les isoler à l'état pur est déjà une opération très difficile. Elles représentent la forme la plus complexe et la plus instable des composés chimiques; c'est la raison du rôle qu'elles jouent dans la vie. Mais elles sont aujourd'hui le point de mire de toute une phalange de chimistes; l'école allemande, conduite par Fischer et Kossel, arrive déjà à démonter le mécanisme de leurs agrégats moléculaires; c'est l'inévitable besogne préliminaire; dès à présent, on peut présumer qu'avant peu il se trouvera un Berthelot pour faire la synthèse des albuminoïdes.

La chimie biologique s'est aussi préoccupée du rôle joué dans la matière vivante par ces curieux produits, *diastases*, *enzymes* ou *zymases*, qu'on désigne souvent du terme générique de *ferments solubles*, pour montrer qu'ils transforment la substance des êtres vivants, comme une pincée de levure modifie une masse démesurée de moût.

Les diastases sont l'âme des multiples réactions vitales, le démon sans cesse occupé à nouer et à dénouer les liens moléculaires.

Celles qu'on a découvertes et isolées sont déjà en nombre respectable; toutes présentent un caractère commun : c'est que leur masse est toujours très petite par rapport à la masse des corps qu'elles transforment; la présure, par exemple, peut coaguler dix mille fois son poids de lait. Ainsi, les diastases agissent comme les ferments, mais sans être organisées; et au fond, les ferments organisés n'agissent eux-mêmes que par les diastases qu'ils sécrètent, comme Buchner l'a établi en 1897 pour la diastase alcoolique.

Or, on commence à pénétrer le fonctionnement des diastases. M. Bertrand a pu, pour certaines d'entre elles, les *oxydases*, déterminer le rôle joué par le manganèse qu'elles contiennent en proportion infinitésimale. Et, par une tout autre voie, Bredig et von Berneck ont montré que l'activité des diastases n'est pas liée à je ne sais quelle propriété vitale. Qu'on plonge dans l'eau, ou dans tout autre liquide isolant, deux tiges de platine, d'or ou d'argent, reliées aux deux pôles d'une batterie d'accumulateurs, et qu'après les avoir réunies un instant, on les sépare l'une de l'autre : un arc électrique jaillit, au sein du liquide, entre les deux tiges; le liquide perd peu à peu sa transparence; il contient maintenant, sous forme de poussière impalpable, invisible au microscope le plus grossissant, les fragments du métal pulvérisé par l'arc. Dans cet état d'extrême division, qu'on appelle l'*état colloïdal*, les métaux jouissent de propriétés bien curieuses.

Ils sont coagulables par la chaleur, par les sels, les acides et les bases; ils peuvent, par leur présence, activer certaines réactions chimiques, décomposer le sucre, transformer l'alcool en acide acétique; leur rôle paraît alors tout à fait semblable à celui des diastases, car il suffit d'une proportion infinitésimale du métal pour déterminer la réaction : c'est ainsi qu'une partie de platine colloïdal peut décomposer plus d'un million de fois son poids d'eau oxygénée; la présure n'agissait pas autrement sur le lait.

Fait plus remarquable encore : ce platine est rendu inactif, tué en un mot, par la chaleur, l'acide sulfhydrique, le sublimé corrosif, c'est-à-dire par les mêmes agents qui jugulent la matière vivante. Voici donc que le règne minéral nous fournit des corps dont le fonctionnement reproduit, à s'y méprendre, celui des agents qui paraissaient les plus spécifiques de la vie. Ainsi, la chimie biologique a sa voie toute tracée et sa destinée bien claire : elle fait rentrer peu à peu les réactions de la matière vivante dans le cadre élargi de la chimie générale, et si sa tâche est loin d'être achevée, il ne se trouve personne, aujourd'hui, pour lui opposer à nouveau le fameux *ignorabimus* de Dubois Reymond et pour déclarer qu'il y a dans la vie des choses qui échapperont éternellement à la recherche scientifique.

*
* *

Mais, plus encore que par ses produits, la vie se caractérise, au premier aspect, par les formes qu'elle crée : formes d'ensemble, qui se reproduisent indéfiniment suivant les lois de l'hérédité, formes élémentaires, qui sont constituées par la cellule et par la micelle. La matière animée est faite avec la cellule et la micelle comme la matière brute l'est avec la molécule et avec l'atome. Mais ce qu'on ne dit pas assez, et ce qu'il importe de constater, c'est que cette matière brute n'est pas un simple ramassis de molécules et d'atomes : elle possède une architecture très compliquée, appartenant aux types les plus variés, et où se retrouvent parfois, à un degré frappant, les formes caractéristiques de l'être vivant.

Cette puissance d'organisation de la matière est manifeste dans le cristal. Chacun a pu admirer, dans les vitrines des pharmaciens ou des fabricants de produits chimiques, des cristallisations de bismuth, de sulfate de cuivre ou d'alun, bijoux dont les forces naturelles ont su tailler les facettes, voire même ces arbres de Saturne ou de Diane, où les cristaux de plomb ou d'argent imitent, d'une façon grossière et superficielle, il faut le dire, l'aspect des végétaux. Il n'y a pas grand'chose à tirer de la contemplation de cette matière rigide et morte. Ce qu'il faudrait voir, ce serait la naissance du premier cristal au sein d'une solution limpide, qui se refroidit ou se concentre par évaporation.

Cette naissance, un savant allemand, von Schrön, a cru y assister et il en donne la description suivante. Au sein du liquide homogène, on voit tout à coup surgir un petit globule, qui présente à son intérieur un réseau filiforme analogue au filament chromatique des cellules vivantes; bientôt, la globule s'élargit en une sorte d'anneau, qui se déforme ensuite en donnant naissance à un angle auquel s'attachera le futur cristal; puis apparaît un second angle et, entre les deux, on voit se dessiner, comme une ligne très déliée, l'axe du cristal qui se complète peu à peu. Ce cristal élémentaire est mobile au sein du liquide. En même temps, il peut

donner naissance à d'autres cristaux, se reproduire en un mot, par les mêmes procédés qu'on rencontre dans la multiplication des cellules vivantes : tantôt il se divise en deux cristaux qui s'éloignent l'un de l'autre en tournant sur eux-mêmes; — tantôt il donne, sur l'un de ses sommets, un cristal nouveau qui se détache du premier : c'est la *gemmation*; — tantôt enfin, le nouvel individu, formé par *endogénie*, à l'intérieur de la cellule cristalline mère, arrive à la surface et s'élance dans le liquide nourricier où il croît et se reproduit à son tour conformément aux lois de l'hérédité.

Von Schrön, Benedikt et d'autres physiologistes attachent à ces analogies une importance qu'on a le droit de trouver exagérée. Pour intéressantes qu'elles soient, elles ne nous donnent pas encore le droit de supprimer la cloison qui, dans l'état actuel de nos connaissances, sépare de la matière vivante la matière brute. Mais on peut présenter les choses sous un jour différent.

Prenons une solution, saturée à chaud, et laissons-la refroidir : parfois il s'y formera des cristaux; le plus souvent, elle restera limpide; c'est qu'elle est alors, comme on dit, sursaturée. Dans cet état, elle est semblable, par plus d'un point, aux bouillons de culture stérilisés par chauffage; comme eux, elle se conservera inaltérée dans des tubes scellés ou des ballons dont un tampon de coton protège le col contre l'accès des germes extérieurs. Mais vient-on à enlever le tampon protecteur ou à desceller le tube, on verra fréquemment de nombreux groupes cristallins se constituer dans la masse liquide et l'envahir peu à peu, comme le bouillon, dans les mêmes conditions, se remplit de colonies pullulantes. L'explication est la même dans les deux phénomènes; la cristallisation exige, dans ce cas, la présence d'un germe cristallin, comme la vie nécessite un germe vivant; tous deux existent dans l'air et pénètrent avec lui dans le liquide qu'ils ensemencent.

Par un processus analogue, se développent dans le monde minéral des contagions et des épidémies. Les ingénieurs des chemins de fer constatent souvent que tous les rails d'une même région sont devenus cassants et doivent être remplacés en même temps. Il y a quelques années, on observa que les boutons d'étain de certains régiments de l'armée russe deve-

naient tous friables et se brisaient en mille grains. Cette maladie des boutons semblait nettement contagieuse : si un uniforme des régiments contaminés était introduit dans une région indemne, de nombreux cas de maladie se produisaient autour de lui. L'explication du fait est simple : l'étain, par les grands froids de l'hiver, peut se transformer en une variété cristalline extrêmement friable, l'étain gris. Mais la transformation peut se faire aussi, à une température moins basse, au contact d'un cristal déjà formé. Par suite, les boutons attaqués donnaient naissance, en se pulvérisant, à des milliers de germes cristallins qui entraînaient autour d'eux la même modification.

Mais les cristaux ne sont pas seuls à imiter les formes et les propriétés de la matière vivante. Si le but qu'on se propose est de reproduire ces formes le plus fidèlement possible, c'est non pas à des corps solides qu'il faudra s'adresser, mais à des mélanges liquides ou visqueux, comme on les rencontre dans les tissus vivants.

On peut alors mettre en jeu les forces les plus diverses, capillarité, osmose, diffusion, convection calorifique. M. Bénard, en utilisant les tourbillons qui se produisent dans un liquide trouble par suite des inégalités de température de sa masse, parvient à reproduire, avec une exactitude frappante, la disposition cellulaire des tissus végétaux. Quincke, avec ses cellules mousseuses, et Harting, avec ses gelées, font aussi de la *morphologie synthétique*. Bütschli, de Heidelberg, cherche par des moyens analogues, à obtenir le même résultat :

Il y arrive, dit M. Raphaël Dubois, en mélangeant, avec certaines précautions, de l'huile de lin, un carbonate alcalin et de l'eau, ou bien encore de l'huile et du jaune d'œuf, comme pour une sauce mayonnaise. C'est de la cuisine, mais combien curieuse à examiner au microscope! Non seulement cela ressemble à la substance fondamentale des cellules, réduite à sa plus simple expression et vue à un fort grossissement, mais cela se meut, se déplace, change de forme, comme une monère ou un amœbe! Et le professeur de Herrera, de Mexico, en variant et multipliant les expériences de Bütschli, arrive à conclure que la plupart des propriétés physiques du protoplasma peuvent être imitées avec des oléates alcalins, autrement dit des savons.

Il ne faut pas dénaturer la portée de telles expériences. Leurs

auteurs n'ont pas eu le dessein de faire, par de tels procédés, la synthèse de la matière vivante. Ces imitations ne sont ni de simples jouets, ni de prétentieuses tentatives de créer des êtres vivants; elle ne visent qu'à préciser le rôle joué, dans la matière animée, par les différentes forces physico-chimiques.

Parmi ces facteurs de la vie, aucun ne paraît plus important que la diffusion : la graine de haricot, qui reste inerte tant qu'elle est sèche, ne commence à germer que du jour où l'eau qui la gonfle produit dans sa masse des différences de concentration et donne naissance à des effets de diffusion et d'osmose.

Expliquons en quoi consistent ces phénomènes. Dans un verre, versons de l'eau, puis, avec précaution, de l'alcool coloré ou plus simplement du vin. Ce dernier liquide, plus léger, forme d'abord une couche nettement séparée à la surface de l'eau, comme pourrait faire de l'huile; mais, alors que l'huile reste indéfiniment au-dessus de l'eau, l'alcool s'y mélange peu à peu; la coloration permet de juger de cette diffusion progressive. L'eau, de son côté, chemine en sens inverse et se diffuse dans l'alcool; tous les liquides miscibles entre eux donnent naissance à des effets analogues.

Si l'on sépare les liquides par une membrane perméable, la diffusion prend le nom d'osmose. C'est ainsi qu'en 1748, l'abbé Nollet étudiait les échanges osmotiques entre l'eau et l'alcool en les séparant par une vessie de porc. On peut encore opérer avec des corps solides en solution dans un liquide, et on constate alors que les corps dissous traversent cette membrane avec des vitesses très différentes, suivant leur nature. Si, par exemple, cette membrane baigne d'un côté dans l'eau pure et de l'autre dans une solution aqueuse de sucre et de mélasse, on verra le sucre, substance cristallisable, traverser rapidement la paroi, tandis que la mélasse non cristallisable ne diffusera qu'avec une extrême lenteur; on reconnaît dans cette expérience le principe de l'épuration des jus sucrés, instituée jadis par Dubrunfant, et en usage dans toutes les sucreries. Cette observation peut être généralisée; on dira, avec le physicien anglais Graham, que les corps de la nature se divisent en *cristalloïdes*, à diffusion facile, et en *colloïdes*, à diffusion lente.

Cette classification s'explique assez bien si on considère que

les matières organiques peu cristallisables, les colloïdes en un mot, ont incontestablement une molécule beaucoup plus grosse que les corps cristallisés. Ainsi, Hofmeister attribue à l'albumine du sang la formule $C^{450}H^{720}Az^{116}S^{6}O^{140}$ : la molécule d'albumine est donc bâtie avec 450 atomes de carbone, 720 atomes d'hydrogène, 116 d'azote, 6 de soufre et 140 d'oxygène : elle pèse dix mille fois plus que l'atome d'hydrogène et 250 fois plus que la molécule de sel marin : il est donc naturel qu'elle soit beaucoup plus grosse et qu'elle se glisse moins facilement à travers les porés des membranes.

D'ailleurs il existe entre ces membranes des différences considérables ; on en connaît dont l'imperméabilité est beaucoup plus grande que celle d'une vessie de porc ou du parchemin végétal : telles sont les parois dites hémiperméables, qui se laissent traverser par l'eau ou le liquide dissolvant, mais qui arrêtent impitoyablement tous les corps dissous, même cristallisables, comme le sel ou le sucre. Les membranes des tissus vivants, dans leur variété infinie, fonctionnent comme des cribles à trous plus ou moins fins, qui effectuent automatiquement le triage des produits nécessaires à la vie ; les albuminoïdes et les produits analogues, qui résultent des réactions chimiques effectuées à l'intérieur des tissus, y sont en général maintenus par l'imperméabilité relative des parois, tandis que les déchets de la vie, dont beaucoup sont cristallisables, comme l'urée, se trouvent éliminés grâce à leur diffusibilité plus facile. Ainsi, la diffusion, c'est la vie ; c'en est du moins un des éléments essentiels.

M. Stéphane Leduc, professeur à l'École de médecine de Nantes, a mis en évidence ce rôle éminent de la diffusion par des expériences d'une clarté saisissante. Voulons-nous constituer un tissu inorganique analogue aux tissus vivants ? Nous n'avons qu'à laisser tomber goutte à goutte de l'eau salée, colorée d'encre de Chine, dans de l'eau pure étalée en couche mince dans un vase à fond plat, ou encore du ferrocyanure de potassium sur une couche mince de gélatine : le colorant montrera la disposition cellulaire qui s'établit automatiquement par diffusion ; suivant les conditions de l'expérience, on obtiendra des cellules polyédriques, ou allongées en forme de fibres, ou bien des cellules à prolongements ciliaires, ou à ramifications

dendritiques comme les cellules nerveuses; toutes ces cellules ont leur noyau; elles sont le siège de mouvements intérieurs et il se fait entre elles des échanges par diffusion.

Déjà, en 1866, Traube, chimiste et marchand de vin à Breslau, avait réalisé de véritables cellules artificielles, en laissant tomber une goutte de sulfate de cuivre dissous dans une solution de ferrocyanure de potassium; la réaction des deux corps formait à la surface de la goutte une enveloppe gélatineuse de ferrocyanure de cuivre; mais l'utricule ainsi formée est incapable de croissance. M. Leduc est arrivé à des résultats autrement suggestifs, en additionnant les liquides employés par Traube avec d'autres substances convenablement choisies; la goutte ou, si l'on préfère, la cellule initiale, prend alors un développement considérable dans un temps qui peut varier de quelques minutes à plusieurs jours. Il se constitue un véritable tissu cellulaire qui présente deux des caractères essentiels de la vie : organisation et nutrition.

Prenons un exemple, présenté récemment à l'Académie des Sciences. Voici une goutte, mesurant un millimètre de diamètre et contenant une solution d'une partie de sulfate de cuivre pour deux parties de sucre. On la laisse tomber dans le liquide nourricier, formé d'eau contenant de la gélatine, du ferrocyanure de potassium et des traces de sel marin. Au bout de quelques minutes, on voit apparaître des simili-végétations avec des tiges, des tigelles, des feuilles semblables à celles des plantes aquatiques comme les algues marines, et terminées par des épines, des épis ou des chatons; l'ensemble peut atteindre 50 centimètres de développement. Ces plantes artificielles possèdent quelques-unes des propriétés considérées jusqu'ici comme propres aux êtres vivants; elles absorbent et éliminent; elles sont sensibles aux poisons et aux anesthésiques; le chloroforme arrête leur développement, la lumière et la chaleur le favorisent et donnent naissance aux effets d'orientation ou d'héliotropisme, qui se manifestent également chez la plupart des plantes.

Autre propriété des cellules artificielles : abandonnées à elles-mêmes, elles finissent par se subdiviser en un grand nombre de cellules, et les caractères de cette transformation présentent une grande analogie avec la segmentation du *vitellus* dans l'œuf en

incubation ; elle nous aide ainsi à comprendre ce qui se passe dans cette transformation, une des plus mystérieuses de la vie : la température élevée de l'œuf produit une évaporation qui concentre les parties superficielles et détermine des courants de diffusion dont la conséquence est la segmentation de la masse.

Mais l'expérience la plus suggestive de M. Leduc paraît être la reproduction des phénomènes de *karyokinèse* : on désigne sous ce nom le mécanisme bizarre et compliqué par lequel s'effectue la bipartition des cellules. Deux petits globules, accolés au noyau et nommés sphères directrices, se séparent, se portent aux deux extrémités de la cellule et s'entourent de stries rayonnantes ; en même temps, le filament chromatique, long ruban enroulé dans le noyau, se divise en tronçons qui se placent en étoile au milieu de la cellule, puis chacun de ces tronçons se coupe et ses morceaux exécutent dans la masse protoplasmique des mouvements réglés comme une figure de ballet ; enfin, un cloisonnement divise la cellule initiale en deux cellules, dans chacune desquelles se reconstituent le noyau et tous les éléments de la cellule initiale.

Or tous ces effets, dont la complexité paraît dérouter l'analyse, s'expliquent aisément par la diffusion : que, dans une masse liquide, on laisse tomber d'abord une goutte de solution saline, colorée et destinée à figurer le noyau, puis, de part et d'autre, deux gouttes d'une solution plus concentrée, on les verra d'abord se repousser comme faisaient, dans la cellule vivante, les sphères directrices, en même temps qu'apparaissent autour d'elles, dans leur ordre régulier, toutes les figures, tous les mouvements, tous les phénomènes de la karyokinèse ; aucun exemple ne peut, mieux que celui-ci, faire toucher du doigt l'utilité de cette morphologie synthétique par laquelle s'éclaire le mécanisme le plus intime de la vie.

La preuve expérimentale du rôle joué par la diffusion dans les phénomènes vitaux se retrouve encore dans les expériences si retentissantes que, depuis 1899, les professeurs Jacques Lœb, de l'Université de San-Francisco, et Yves Delage, de la Sorbonne, ont effectuées sur la *parthénogénèse expérimentale* : des œufs d'oursins ont pu être fécondés et amenés à un degré notable de développement par l'action unique de solutions

salines. Ainsi, le rôle de la cellule mâle a pu être joué par un liquide entièrement inorganique, qui paraît agir d'une façon purement physique, en déterminant un courant de diffusion qui enlève à l'œuf une certaine quantité d'eau. Aucun œuf d'oursin n'a pu, jusqu'ici, être amené à complète maturité par ce procédé, mais le développement se poursuit assez longtemps pour justifier l'importance qu'ont attribuée tous les physiologistes à ce phénomène.

Les études de Stéphane Leduc et de Lœb sont de la science, et de la vraie ; elles fournissent des données nouvelles pour expliquer la vie. D'autres chercheurs ont cru être plus heureux, et créer la vie elle-même, tel M. Burke, dont les expériences ont ému quelques heures le monde scientifique et intrigué le grand public lui-même.

Dans sa juvénile ardeur, M. Burke s'était adressé au radium, le grand générateur d'énergie ; il en avait semé quelques grains dans un bouillon stérilisé et avait vu, quelques jours après, apparaître de nombreuses utricules ayant tous les caractères des cellules vivantes. L'expérience avait déjà été faite par M. Raphaël Dubois, qui la relate en ces termes.

Par suite de mes idées sur la radio-activité de la vie, je déposai, un jour, un petit cristal de chlorure de baryum et de radium, avec toutes les précautions aseptiques voulues, sur un bouillon de culture gélatineux pour microbes lumineux... Dans ma gelée nutritive et colloïdale, je ne tardai pas à voir apparaître une quantité considérable de petits corpuscules qui s'enfonçaient rapidement dans la profondeur, en même temps qu'ils augmentaient de volume. Leur ensemble ressemblait tellement à une culture micro-organique que M. Laveran, de l'Institut Pasteur, auquel je montrai un de mes tubes à la Société de biologie me dit : « Mais ce sont des moisissures ! » Ce n'étaient pas des moisissures, mais bien des granulations présentant l'aspect de grosses vacuolides et, chose plus curieuse encore, les plus grosses étaient en voie de séparation. On fit des photographies microscopiques à un fort grossissement et je les présentai dans une autre séance. Mon savant ami, M. Henneguy, professeur de cytologie au Collège de France, me dit alors : « On croirait voir des œufs de grenouille en voie de segmentation. »

Le physicien anglais sir W. Ramsay a fourni, depuis lors, une explication fort plausible de ces expériences, dont il con-

vient de ne pas exagérer la portée, mais qui fournissent au moins une preuve nouvelle de la fidélité avec laquelle la matière prétendue inerte est capable d'imiter les formes de la matière vivante.

*
* *

Elle en présente aussi les fonctions et les propriétés; nous en avons déjà vu la preuve en étudiant les synthèses morphologiques de M. Leduc. Mais il n'y en a pas de plus convaincantes que celles qui ont été présentées par un physicien hindou, professeur à Calcutta, M. Jagadis Chunder Bose[1].

Les traités de physiologie enseignent que l'excitabilité est un des caractères essentiels des tissus vivants; cette excitabilité se présente avec d'autres caractères spécifiques que les réactions de la matière inorganique. Un ressort d'acier, que l'on écarte de sa position d'équilibre, tend à y revenir et réagit à son tour sur la main qui le presse : c'est la règle universelle d'égalité de l'action et de la réaction. Mais, dans le milieu vivant, les choses se passent autrement; entre le nerf qu'on excite et le muscle qui se contracte, chacun comprend qu'il y a nombre d'intermédiaires, que la causalité est indirecte et se présente comme une chaîne dont nous ne connaissons que les deux bouts, mais dont les anneaux sont nombreux. On a même cherché à préciser les caractères de l'irritabilité organique en invoquant la disproportion entre l'effet et la cause : si on laisse tomber sur un nerf un poids d'un gramme, la contraction résultante pourra effectuer un travail bien supérieur à celui qui a été produit par la chute du poids; mais il ne manque pas de cas, dans le monde inanimé, où semblable disproportion existe; il suffit, comme le fait remarquer M. Leduc, de faire tourner un robinet de vapeur pour entraîner un train et de frotter une allumette pour faire sauter une poudrière.

Il faut donc renoncer à trouver une définition topique et générale de l'irritabilité organique, et pourtant cette irritabilité

1. *Response in the living and non living*. Londres, Longmans, Green et Cie, éditeurs, 1902.

est un des caractères les plus sensibles de la vie : le muscle excité se contracte tant que les tissus qui le constituent sont vivants ; dès qu'ils sont morts, la contractilité cesse. Or il existe encore un autre critérium de la vie, moins immédiat, mais plus délicat que le précédent : L'apparition de courants électriques par excitation du tissu constitue un procédé très sensible d'investigations, parce que nous sommes appareillés pour mesurer avec précision les courants les plus ténus. C'est à ce critérium que M. Bose a décidé de recourir et l'originalité de ses recherches consiste en ce qu'il a soumis aux mêmes expériences, faites avec les mêmes appareils, les substances inorganiques aussi bien que les tissus animaux et végétaux.

La méthode la plus généralement employée par Bose consiste à fixer solidement en son milieu le corps en expérience, muscle, végétal ou corps inorganique ; les deux extrémités sont reliées aux bornes d'un galvanomètre très sensible. Ainsi, on constitue un circuit fermé, comprenant le corps en expérience ; si quelque action électrique vient à se manifester dans celui-ci, on en sera immédiatement averti par l'aiguille du galvanomètre ; on pourra même mesurer la grandeur de l'effet produit par la déviation de cette aiguille, et un enregistrement photographique traduira par des courbes les résultats de l'expérience. D'autre part, pour provoquer l'excitation, plusieurs moyens peuvent être mis en œuvre : l'une des extrémités du corps en expérience est frappée, tordue, ou soumise à des variations de température, ou traitée par des réactifs chimiques, l'autre extrémité restant inaltérée. Dans chaque cas, le galvanomètre donne la « réponse électrique » à l'excitation. Le procédé n'est pas neuf ; le mérite de Bose est d'en avoir généralisé l'emploi et d'en avoir tiré les conséquences. A défaut des graphiques fournis par lui et, dont la vue constitue le plus convaincante des démonstrations, qu'il nous soit permis d'exposer, dans les grandes lignes, les résultats obtenus.

Le fait fondamental c'est la généralité de la réponse électrique ; on ne l'avait encore observée que dans le muscle vivant, et son abolition par la mort avait paru fournir un caractère vraiment spécifique, par suite, une définition de la vie : on retrouve le même phénomène dans une tige de chou-fleur ou dans un pied de céleri ; la mort l'abolit encore dans ce cas. Mais

prenons une tige d'étain ou de tout autre métal soigneusement recuit ; le même effet se produira et pourra être aboli dans certaines conditions que nous allons indiquer.

Un des traits les plus caractéristiques de la vie animale est la fatigue ; soumettons un muscle de grenouille à une série de chocs de même force et répétés à des intervalles équidistants, les contractions du tissu, ou les réactions électriques marquées par le galvanomètre, d'abord égales, s'affaibliront progressivement, si bien qu'on arrivera à un état de contracture permanente : le tissu sera *tétanisé*. Dans l'animal vivant, on peut attribuer la fatigue à une sorte d'empoisonnement des tissus, causé par les déchets et les toxines, tandis que l'apport d'éléments réparateurs par la circulation sanguine se trouve insuffisant ; pourtant, un muscle coupé et exsangue retrouve son excitabilité après quelques instants de repos. On ne s'étonnera qu'à moitié, sans doute, d'apprendre que les végétaux présentent, eux aussi, des signes indéniables de lassitude ; l'étude de la fatigue végétale est même grandement facilitée par la persistance de la vie dans les plantes ; on vérifie donc sans difficulté qu'une tige de chou-fleur ou de navet réagissent de moins en moins lorsqu'on les soumet à une série de chocs identiques ; quelques minutes de repos suffisent à leur restituer leur activité première. Mais rien de tout cela n'est caractéristique de la vie ; un fil de platine se comporte de la même façon. L'étain, en revanche, paraît d'abord infatigable ; mais si on continue à le faire travailler plusieurs jours consécutifs, il finit, comme les autres métaux, par se lasser, puis le repos lui rend bientôt toute son activité.

On observe parfois, avec les muscles du cœur et avec certains nerfs, une réaction typique et inverse de la précédente : c'est la *surexcitation*. Des excitations identiques et répétées produisent des réactions croissantes. Or Bose a constaté le même phénomène dans les plantes et dans les métaux eux-mêmes. Un métal maintenu longtemps au repos semble parvenu dans un état de paresse, de torpeur, dont on ne peut le tirer que par des appels réitérés : à cette phase des opérations, correspondent des graphiques analogues à ceux des muscles cardiaques : ainsi le parallélisme se poursuit, pour les trois règnes de la nature, jusque dans les cas exceptionnels.

L'action des poisons et des anesthésiques manifeste des analogies nouvelles. Certains corps, comme le carbonate de sodium en solution étendue, sont des excitants ; d'autres, comme le bromure de potassium, émoussent la sensibilité d'une tige d'étain aussi bien que d'une racine de carotte ou d'un tissu animal. Le chloroforme en vapeur, le chloral et la formaline en dissolution, abolissent temporairement toute sensibilité et ne mettent pas plus d'une minute à stupéfier une carotte ou un radis. Enfin, l'action des poisons supprime définitivement toute réponse électrique ; certains d'entre eux paraissent avoir une action universelle, comme les alcalis et les acides concentrés, le cyanure de potassium, le sublimé corrosif ; l'acide oxalique, qui est également vénéneux pour les êtres vivants, agit sur les métaux à tel point qu'une solution au dix-millième suffit pour y anéantir la réponse électrique. On sait enfin, et la thérapeutique en fournit de nombreux exemples, que certains corps agissent comme stimulants à faible dose, comme poisons à dose massive. Or cette propriété se présente avec un caractère de haute généralité ; Bose l'a manifestée dans l'action de la potasse caustique, tant sur les tissus végétaux que sur l'étain.

La température exerce sur les êtres vivants une action bien connue ; zéro et cent degrés forment les limites extrêmes de l'activité organique et la chose s'explique naturellement par les propriétés de l'eau qui constitue presque intégralement les êtres vivants. Entre ces limites, il y a toujours une température *optima*, plus favorable que toutes les autres à la vie. Or, la sensibilité électrique paraît, pour les métaux aussi, dépendre de la température : dans un exemple relaté par Bose, elle croît de cinq à trente degrés, et décroît ensuite jusqu'à quatre-vingt-dix. Mais il est vraisemblable que chaque métal, comme chaque être vivant, manifeste son individualité par une loi de variation distincte.

Pour clore cette énumération, nous examinerons un cas où l'analogie se fait encore plus inattendue. La vue est l'apanage des animaux supérieurs ; elle est, avec la pensée, la forme la plus élevée de la vie. Faut-il croire, pourtant, qu'elle échappe entièrement aux lois de la matière inerte ? Beaucoup de savants en ont jugé autrement. Les uns, s'appuyant sur l'existence et l'action bien connue du pourpre rétinien, ont esquissé une théorie chi-

mique qui assimile l'œil à un appareil photographique. D'autres, constatant que l'illumination de la rétine produit dans le nerf optique un courant électrique, ont comparé l'œil à ces piles, dites actino-électriques, qui ne donnent un courant que lorsque la lumière les frappe.

Bose a contribué à étayer cette dernière hypothèse en construisant une sorte d'œil artificiel, formé d'une coupe d'argent remplie d'eau et sensibilisée dans sa concavité par exposition aux vapeurs de brome ; un circuit électrique, analogue au nerf optique, va de la paroi externe de la coupe à l'eau intérieure en traversant un galvanomètre ; on constate alors que l'exposition à la lumière de la partie sensibilisée donne naissance à des réponses électriques, dont l'allure, très originale, présente les mêmes caractères que les graphiques obtenus avec un œil de grenouille.

*
* *

Voilà bien des faits accumulés ; on peut maintenant poser une conclusion. Les essais de morphologie synthétique, qui se sont multipliés dans ces dernières années, ont été grandement utiles à la science. Leur but est, non pas de nous donner, comme des automates à la Vaucanson, une stérile imitation de la vie, mais de nous renseigner sur les forces qui agissent dans l'être vivant ; et l'on reste surpris, après les observations et les expériences que nous avons rapportées, de voir tout ce dont la matière inerte est capable, de constater la puissance d'organisation qui est en elle,

Ainsi disparaît peu à peu, devant l'évidence des faits, le mysticisme vitaliste qui résoud le problème de la vie par des mots. L'abîme qui, dans nos idées premières, séparait les êtres vivants du règne minéral, se comble peu à peu, parce qu'on découvre, d'une part, des formes de la vie de plus en plus simplifiées et, d'autre part, des manières d'être de la matière, de plus en plus complexes.

Donc, la vie est un phénomène physico-chimique. Mais, parce qu'on a poussé très loin l'analyse de la vie, a-t-on le

droit de dire qu'on en fera certainement la synthèse et qu'on verra un jour une cellule vivante, capable de se reproduire, sortir de la matière morte? Ceci est une tout autre affaire. En tout cas, on n'a pas le droit de traiter d'absurdité la recherche de la génération spontanée et de la mettre sur le même plan que la recherche de la quadrature du cercle. Nous savons bien qu'il ne suffit pas, comme le croyait van Helmont, d'enfermer une chemise sale avec des graines de froment pour qu'il en naisse des souris après vingt et un jours; nous ne renions aucune des amirables découvertes de Pasteur, mais nous avons bien le droit de dire, avec sir Oliver Lodge : « Il n'y aurait pas lieu de s'émerveiller si on réussissait, tôt ou tard, à provoquer en laboratoire un phénomène qu'on ne puisse éviter de considérer comme une génération spontanée. » Le monde est loin de sa fin et la science commence à peine.

L. HOULLEVIGUE

# L'HOMME QUI ASSASSINA[1]

## XXXII

Mercredi 23 novembre.

La seule chose dans Stamboul que je n'aime guère est précisément celle que tous les Européens chérissent, et qui est faite exprès pour eux : je veux dire le Bazar, — Buyuk Tcherchi, pour parler turc. — Je ne trouve pas très agréable ce labyrinthe de petits tunnels voûtés, où s'entassent dix mille échoppes dont aucune n'est vraiment belle ou étrange. On y sent trop l'artifice et le trucage. Cela s'efforce d'être *Mille et une Nuits*, et ce n'est qu'opéra-comique.

Tout de même, il faut parfois aller au Bazar, — les jours d'emplettes indispensables. Le Bazar est alors une ressource unique. Nos grands magasins d'Occident contiennent beaucoup moins de marchandises hétéroclites, et M. Carazoff lui-même n'est pas aussi bien assorti en turqueries.

Hier, j'ai passé deux heures au Bazar ; il s'agissait d'acheter de quoi rendre habitable ma maison du quartier de Kara-Goumrouk, — des rideaux en soie de Brousse, un paravent de moucharabi, deux lampes de mosquée à cinq mèches et un mangal de cuivre pour y faire du feu : l'hiver est proche, et voilà deux jours qu'il bruine.

Pour le mangal et pour les lampes, je me suis battu contre

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1906 et 1er janvier 1907.

un Arménien qui, malgré tous mes efforts, m'a écorché vif. Un juif m'a vendu le paravent, et cela n'a pas été non plus sans difficulté. La soie de Brousse, par contre, appartenait à un vieil Osmanli dont les grands yeux bleus n'avaient point de malice; et notre marché s'est conclu du premier coup, le plus honnêtement du monde.

Ce dernier acte de mes exploits avait pour théâtre le Bézestin, qui est la halle aux enchères du Bazar. Justement, une vente à l'encan commençait. On dispersait toute une collection d'armes kurdes, arabes ou persanes, — des pistolets damasquinés, des yatagans en croissant de lune et de longs mousquets criblés de turquoises et de grains de corail.

Je m'approchai, et, tout de suite, je fus séduit par un adorable petit poignard, qui semblait bien plutôt un bijou qu'une arme. Je l'achetai; et ce me fut une véritable surprise de constater, quand je l'eus en main, que cette mignonne chose à manche de jade, à lame niellée d'or et d'argent, était une dague très sérieuse, aiguë et robuste, parfaitement bonne à tuer...

La vente continuait par des lots de vêtements turcs. Je voyais étaler et retourner des cafetans de toutes les couleurs, et aussi des châles, des féridjés, des écharpes, des tcharchafs...

Une fantaisie me passa par la tête. J'avais avec moi mon guide ordinaire. On ne peut guère s'épargner un guide dans le Bazar, à moins d'avoir beaucoup d'heures à y perdre. Mon guide, à moi, s'appelle Astik, et il sait économiser les minutes.

— Astik, — dis-je, — je veux acheter un costume de dame turque, un costume complet.

Il ne s'étonna même pas : les touristes, ses clients habituels, l'ont cuirassé contre l'étonnement. Tout de suite, il se lança dans les enchères.

Un quart d'heure après, c'était chose faite; j'avais mon costume, pour quatre livres, deux medjidiés, quinze piastres : — « prix excellent, effendim! » — Un costume pas vilain du tout, et vraiment complet, complet jusqu'à l'ombrelle et jusqu'aux babouches.

Astik alors, toujours imperturbable, me toisa d'un œil de tailleur, et m'affirma que c'était « juste ma mesure ».

Ce sera mieux encore la mesure d'un mannequin d'osier,

qui, dûment habillé et voilé en *hanoum*, me tiendra merveilleusement compagnie, dans ma maison de Kara-Goumrouk.

## XXXIII

24 novembre.

Cette fin de semaine se traîne comme une limace...

Grosse émotion ce matin dans Péra : monseigneur Farnese, le cardinal secrétaire d'État, a été assassiné hier au Vatican. Sans doute, l'événement n'est pas local ; mais Constantinople, métropole des sectes d'Orient, affecte en toute occurrence le plus vif intérêt pour ce qui est religion. L'assassinat du cardinal fait donc tapage.

Un trait pittoresque est fourni toutefois par la presse : la censure turque n'aimant pas beaucoup les récits d'attentats politiques, pas un journal pérote ne souffle mot du crime. Après tout, je ne sais pas trop si la censure turque est tellement à blâmer : ce n'est pas une bien saine curiosité qui dilate, devant le « fait divers » du *Petit Journal*, les yeux de tous nos concierges parisiens...

N'importe. Les Pérotes font trêve à leur éternelle rage de potins. — Car Péra, qui n'est point une ville spécialement dévergondée, malgré la cohue des races bâtardes qui s'y heurtent, fait au moins tout ce qui se peut pour le bien paraître, à force de cancans, de menteries et de calomnies... Mais aujourd'hui le deuil public a ses exigences. Ce cardinal romain, que personne à Péra n'avait jamais vu, il serait indécent de ne point manifester à son propos les sentiments d'une affliction profonde. Le snobisme levantin veut qu'ici, sous l'œil des Turcs, on porte haut l'orgueil d'être chrétien.

J'ai donc eu le plaisir d'entendre divers seigneurs, banquiers, financiers, brasseurs d'affaires, — tous gens que le Christ eût peut-être chassés du Temple, — et maintes dames, — par qui le scandale arriva maintes fois, — pleurer toutes les larmes de Jérémie sur le cardinal Farnese, et vouer son assassin à l'estrapade, à la roue et au bûcher.

Chez l'ambassadrice d'Allemagne, dont c'était le jour, la

sentimentale madame Kerloff donna la note suraiguë. L'assassin, paraît-il, est un anarchiste, de la race vulgaire des tueurs de souverains et de premiers ministres :

— Crime, crime, crime! — gémissait madame Kerloff de sa voix russe pareille à une trompette, — et lâcheté, lâcheté! Jamais ne fut un crime plus lâche...

Narcisse Boucher, qui venait d'entrer, affûta son sourire de paysan madré :

— Ah! madame Kerloff, nous allons nous quereller. Moi, je trouve que le gredin dont vous parlez est au contraire un fameux gaillard, qui n'a pas eu froid aux yeux...

— Monsieur l'ambassadeur!

— ... qui n'a pas eu froid aux yeux!... Oh! n'ayez pas peur! je ne vais pas vous faire une apologie de l'assassinat, qui est en soi-même une vilaine chose. Mais il y a des assassins courageux... Oui, j'entends : celui-ci a tué un pauvre vieil homme sans défense; Farnese était seul, sans un laquais, et le coup de revolver a été tiré par derrière. Je sais tout ça... Mais écoutez un peu : ce n'est pas vrai que Farnese était seul. A côté de lui, autour de lui, il y avait une garde formidable! il y avait la loi, la société, les juges, et la guillotine, ou le garrot, ou la potence, ou pire : la cellule à perpétuité... Et vous croyez que l'assassin n'avait pas d'yeux? Il a vu tout cela, la cour d'assises, les robes rouges, et le couteau triangulaire ou le reste... Pourtant, il a marché, il a frappé!... Eh! eh! je connais beaucoup de fiers duellistes et beaucoup de braves soldats qui se moquent des épées et des balles, mais qui tourneraient casaque devant l'échafaud.

Quelqu'un objecta :

— Les criminels ne songent pas au châtiment. Ou plutôt, ils se flattent toujours d'y échapper.

— Quand on se bat, on se flatte toujours d'être vainqueur. Il n'en faut pas moins être brave pour se battre, — riposta Narcisse Boucher, goguenard. — Tout bien pesé, je mesure le courage des combattants à la carrure de leurs adversaires. Et le bourreau m'a toujours fait l'effet d'un guerrier diablement large d'épaules!

## XXXIV

*La voix du rossignol aux pointes des cyprès...*
H. DE R.

Samedi, vingt-six novembre; cinq heures et demie, à la franque.

La rue qui passe derrière l'ambassade d'Angleterre est une rue grecque, régulière et morne. Des maisons de pierres, laides, s'y alignent, face au mur du parc. Peu de passants. Le crépuscule est déjà brun. Il pleut.

J'ai rabattu le capuchon de mon manteau, et je marche le long du mur. J'attends.

Au bout de la rue, Péra, brusquement, finit : le sol manque. Un ravin se creuse là, profond comme un abîme. La pente raide, toute hérissée de cyprès, descend jusqu'à la Corne d'Or, qu'on aperçoit là-bas, léchant le pied de Stamboul lointain; — Stamboul couleur de nuit, dentelé de minarets et de coupoles.

C'est une forêt que ce ravin, — une forêt poussée en pleine ville; — un cimetière aussi : les plus antiques des tombes de Constantinople sont là, sous les arbres quatre fois centenaires.

Je m'accoude au parapet, et je regarde longtemps la forêt sombre, et le bras de mer au-dessous de la forêt, et la ville turque au delà du bras de mer. Des corneilles innombrables tournoient parmi les pointes des cyprès, en quête de la branche où dormir. Un craillement ininterrompu monte du ravin. La pluie fine embrume toutes choses.

Ah! voici venir, du fond de la rue, une robe grise sous un parapluie... une robe grise dont je reconnais l'allure souple. Je vais au-devant... Bon! c'est comme un fait exprès : la rue n'est plus déserte; un cafetan s'avance aussi, à quelque vingt pas derrière la robe. Mais lady Falkland l'a bien vu. Et elle me croise sans s'arrêter, me jetant à voix basse, très vite :

— Suivez-moi de loin!...

Je la laisse s'éloigner. Elle longe le parapet du ravin, et, tout à coup, semble passer à travers. Le cafetan, qui fort proba-

blement ne s'inquiète point de nous, continue tout droit. Il n'y a plus personne dans la rue. Je gagne à mon tour le parapet, où s'ouvre une trouée. Un sentier commence là, et serpente au flanc du ravin, parmi les cyprès. Lady Falkland, presque invisible dans l'ombre des arbres, m'attend. Je la rejoins. Je me penche sur sa petite main, et je pose mes lèvres dans l'ouverture ronde du gant.

D'abord, nous ne disons rien. Lady Falkland a pris mon bras, et nous marchons dans le sentier, gagnant vers le creux du ravin, vers la nuit plus noire et plus secrète. Les troncs des cyprès alternent avec des buissons opaques : le parapluie, accroché çà et là, devient une gêne; lady Falkland, brusque, le ferme.

— Vous serez mouillée...

— Ça m'est égal.

— Et vos pieds! vous n'êtes pas chaussée pour patauger dans cette boue ruisselante...

— Ça m'est égal.

Elle parle bref. Je sens sa main crispée sur mon bras.

— Marie...

C'est la première fois que j'ose la nommer ainsi. Mais c'est aussi la première fois que je la tiens serrée contre moi, et qu'il fait nuit autour de nous deux... Et puis, cette voix nerveuse, ces doigts qui tremblent, ces yeux baissés que je ne parviens pas à voir... j'ai trop pitié d'elle! Je voudrais soudain la prendre, la porter, la bercer, l'endormir, pour qu'elle oublie tout, et calmer contre ma poitrine ce pauvre cœur que j'entends battre.

— Marie...

Elle respire avec effort :

— Écoutez...

Elle quitte mon bras, et s'adosse à un cyprès. Elle relève la tête et me regarde. Les corneilles craillent moins fort au-dessus de nous.

— Mon ami... ah! ce soir encore, je ne suis pas brave. Voyez-vous, c'est comme une déchéance, ces prétextes, ces mensonges, cette fuite peureuse de tout à l'heure, tout ce qu'il m'a fallu faire pour vous rencontrer ici... Mais vous avez été trop bon pour moi, vous m'avez aimée d'une amitié trop douce. Quoi qu'il m'arrive plus tard, je ne veux pas être ingrate

aujourd'hui... je veux m'acquitter, je veux vous donner au moins ce que j'ai de plus précieux, ma confiance toute, et tous mes secrets....

Elle se tait un moment. La pluie bruit au travers des branches. Les corneilles se sont endormies peu à peu.

— Mon ami... d'abord, tout va de mal en pis. Ils ont assez de moi, tous les deux. Et ils redoublent leur haine et leurs insultes. Oh! je vois clair dans leur jeu. Ils veulent me pousser à bout, me forcer à un éclat, me faire fuir... Tenez, cette semaine, j'ai cru qu'ils y réussissaient : une scène atroce... c'était à propos de mon petit... c'est toujours à propos de mon petit... Cette misérable est devenue féroce pour lui... Depuis que vous l'avez cinglée si dur dans son orgueil... vous vous souvenez?... on dirait qu'elle veut se venger sur cet innocent... Enfin, il y a quatre jours, elle a osé le frapper. J'étais là, j'ai sauté sur elle. Nous nous sommes presque battues, comme des femmes du peuple. J'ai été la plus forte, heureusement! Mon ami, voyez-vous, si j'avais eu le dessous, je crois bien que je jetais le manche après la cognée, que je me sauvais de cet enfer, que je désertais! A quoi bon rester, si je n'étais même plus bonne à défendre mon petit?

Elle s'arrête. Puis elle sourit... Oh! le pauvre sourire navrant!...

— Voyez, mon ami, je ne mens pas, je me suis battue. Voyez les marques!

Elle a relevé sa manche. Une trace de griffe sillonne, au-dessus du coude, la peau, la peau de lait et d'ambre. Je regarde. Une goutte de pluie tombe sur le bras nu, qui tressaille et se recouvre.

Je... je ne sais plus très bien où j'en suis... Ah! les paroles de Mehmed pacha... il faut que je répète les paroles de Mehmed pacha.

Je répète. Toujours adossée contre le cyprès, elle m'écoute, pensive :

— Il a dit cela? c'est étrange... Je ne comprends pas... Pourtant, je me fierais à Mehmed pacha. Il est loyal... loyal comme sa race...

Elle se tait encore, longtemps. Enfin :

— Mon ami... j'ai encore tout à vous dire...

Mais sa voix s'étrangle net. Une terreur soudaine dilate ses yeux. Je me retourne, inquiet moi-même...

Une forme brune, silencieuse et souple, gravit le sentier, vient vers nous. D'instinct, je cherche dans ma poitrine le poignard à manche de jade acheté, l'autre jour, au bazar... Mais non! ce n'est qu'une femme turque, enveloppée de la tête aux pieds dans son féridjé...

Elle passe devant nous et s'éloigne. Lady Falkland serre son mouchoir contre sa bouche, et respire.

— Mais qu'avez-vous donc craint? Ce n'était qu'une femme...

— Oui, une femme de cimetière... mais n'avez-vous donc jamais songé combien il est facile, à n'importe qui, de se cacher sous un féridjé? Je me sens cernée, je vois des espions partout...

Elle frissonne, secoue les épaules.

— Enfin, cette fois, ce n'était qu'une femme de cimetière!...

— De cimetière?

— Vous ne savez pas? Ici, la prostitution hante les cimetières. Les filles très pauvres attendent sous les cyprès le désir des soldats...

Elle lit un étonnement dans mon regard :

— Comment je sais ces choses?... Hélas! croyez-vous que mon mari ait jamais épargné mon orgueil, et m'ait jamais permis d'ignorer ses brutales débauches? Sir Archibald Falkland ne dédaigne pas d'imiter les soldats turcs ou kurdes; il fréquente les cimetières d'ici; il suit les femmes voilées...

Un dégoût crispe sa lèvre. Elle bat des cils, comme pour chasser la sale vision.

Encore un long silence. La nuit, maintenant, est noire.

— Mon ami... c'est l'heure... Je veux être loyale tout à fait. Je ne veux pas voler votre amitié ni votre estime. Je veux que vous sachiez tout de moi, et mes misères, et mes faiblesses, et mes hontes... Mais, d'abord, ayez beaucoup de pitié! il y a eu tellement, tellement de tristesse dans ma vie! Tout n'a été que tristesse. Songez à l'enfant que j'ai été, autrefois, dans la vieille maison créole où je suis née, de l'autre côté de la mer... là-bas, personne ne m'apprenait à souffrir... Songez à la jeune fille ardente, enthousiaste, qui s'épanouissait librement, au plein soleil... Je me souviens encore d'un grand

chien rouge qui m'aimait beaucoup, qui appuyait ses pattes sur mes épaules pour lécher mon visage... Un jour... j'avais seize ans... on est venu, on m'a emportée. Un mari, je ne savais même pas ce que ce pouvait être. Ç'a été un maître et un geôlier; le mariage, une prison. On m'a cassé les ailes, on a fait de moi cet être brisé, flétri que je suis... flétri, oui, flétri, flétri! Ah!... Ah! il y avait pourtant en moi de la noblesse, de l'orgueil, de la flamme... je vous le jure!... et de l'amour, de l'amour qui débordait, qui ruisselait, qui s'épanchait partout comme un torrent d'or fondu...

Soudain, elle jette ses deux mains sur son visage, et sanglote. J'entends sa poitrine secouée d'atroces hoquets, je vois les larmes couler à travers ses doigts qui se tordent...

Je l'ai prise dans mes bras, je la porte et je la berce. Ma bouche éperdue cherche son front, ses yeux, ses tempes... Elle est presque évanouie. La surprise de mon étreinte a succédé trop violemment à sa crise de souffrance. Elle pleure toujours, et, vaincue, écrasée de douleur, elle se blottit comme une petite fille qui a mal...

Tout d'un coup, elle s'arrache et pousse un cri.

— Ha! que faites-vous!

Mon baiser a touché ses lèvres.

— Que faites-vous? mon Dieu, mon Dieu!

Je suis à genoux devant elle, dans la boue et dans l'eau, et je baise maintenant ses poignets nus mouillés de pluie.

— Ce que je fais? je vous aime!... Oh! pardon! ne croyez pas que j'aie choisi cette minute, ne croyez pas j'abuse du lieu, de la nuit, de votre défaillance... Je ne savais pas, je vous jure que je ne savais pas!... Je me figurais que c'était la pitié qui me poussait vers vous, et, soudain, je comprends que c'est l'amour. Ah! pardonnez-moi! Je suis presque un vieillard, je n'ai rien pour émouvoir votre jeune cœur brûlant, je suis sceptique, blasé, glacé, vieux, vieux! Mais je vous aime et je suis à vous. A vous!... Disposez de moi, commandez! Voici ma fortune, mon nom, ma force d'homme et de soldat, tout ce que j'ai, tout ce que je suis...

Elle écoute, et elle n'entend pas. La caresse des mots tendres

seule emplit son oreille. Et c'est si nouveau pour elle, si imprévu!... Elle a fermé les yeux. Une puissance inconnue la domine. Elle s'abandonne. Enfin sa voix, lente, molle, sans volonté :

— Dites... dites encore...

Et plus tard, après un long souffle oppressé :

— Dites encore... faites-moi des souvenirs...

La pluie coule sur son cou, traverse son corsage, glace ses épaules. Elle frissonne soudain et se redresse, égarée, heurtant de sa nuque le tronc du cyprès :

— Dieu, Dieu! c'est moi, c'est vous? Dieu! quelle honte!... Et j'étais venue pour vous dire!...

Elle est plaquée contre l'arbre, les bras en arrière; une horreur indicible blêmit sa face et raidit ses membres.

— Marie...

J'essaie de prendre sa main, qui, d'une saccade, s'échappe :

— Qu'avez-vous? pourquoi?...

Mais elle ne répond rien. Elle répète toujours, accablée :

— Quelle honte!... quelle honte!...

Elle est comme une bête traquée. Elle n'ose plus lever la tête. Elle jette à droite et à gauche de brefs regards furtifs; comme prête à fuir. Et, tout à coup, elle fuit.

Elle court. Elle remonte le sentier, piétinant dans les flaques qui giclent. Elle court. Et je reste stupéfait, n'osant la poursuivre.

Elle a disparu parmi les cyprès...

## XXXV

28 novembre.

— Arif, Osman, *yavâch*!

Ils rament trop vite. Je ne veux rien perdre de ce Bosphore, sanglant sous le soleil du soir...

Hier, il pleuvait encore. J'ai longuement erré par Stamboul, cherchant un peu de calme dans les rues plus désertes que jamais. Les minarets fouettés par l'averse semblaient vouloir percer les nuages pour atteindre le ciel bleu.

Aujourd'hui, les nuages sont fondus. Il n'en reste rien que cette brume blonde qui toujours flotte sur Constantinople comme une mousseline d'or. Et j'ai pris mon caïque, pour jouir de ce dernier jour d'été, au seuil de l'hiver. Peut-être le Bosphore si doux mettra-t-il en moi sa sérénité...

Pourquoi, pourquoi, pourquoi a-t-elle fui, avant-hier?

Mes caïkdjis m'ont conduit très loin. Nous suivions la rive d'Europe. Les villages, aux vieilles maisons violettes comme un sous-bois d'automne, ont défilé un à un : Ortakeuy, avec sa mosquée svelte, couleur de neige ; Couroutchesmé, où mouillent les bateaux ; Arnaoutkeuy, bâti sur une pointe ; Bébek, au fond d'une baie ; Rouméli-Hissar, où le Conquérant planta ses premières tours, toujours debout après cinq siècles : — et Boyadjikeuy, et Sténia, et Yénikeuy, où j'ai reconnu l'hospitalière maison des Kolouri...

Plus loin, ç'a été Thérapia. Nous avons dépassé le palais de France, désert à présent. Le vent d'hiver se promène déjà dans le parc. Mais les arbres antiques luttent encore pour conserver leurs splendides toisons rousses de novembre...

Les femmes ont souvent d'étranges pudeurs. L'idée seule d'une infidélité physique suffit à les épouvanter... Oui. Mais elle, elle! délaissée depuis si longtemps, répudiée, veuve! il n'y a point au monde une créature plus libre de son cœur et de son corps...

Maintenant, le soleil est tombé derrière les collines. Magie soudaine et presque effrayante : l'Ouest s'imprègne en un clin d'œil de ce rouge très sombre qui semble être le sang veineux du couchant ; tandis que l'Est, par un contraste prodigieux, s'éclaire des nuances blêmes de la nuit, — bleu de lune et vert de jade. — Au zénith, une frontière émeraude s'allonge comme une arche de pont.

Je vais dîner ici, à Yénimahallé ou à Kavak, n'importe où : il faut que les caïkdjis se reposent. Je trouverai bien toujours une auberge albanaise, et du yohourt, et du kaïmak peut-être, et, qui sait? une dondourma... en tout cas, un narghilé à

fumer, après le repas, sous les grands platanes du village, parmi les filets accrochés qui sèchent au vent.....

... Le glouglou du narghilé, et sa fumée presque incolore, qui grise un peu, et met aux tempes une petite sueur froide...

Ah!... quelle heure est-il?... Je crois que j'ai dormi, après ce narghilé... La lune n'est plus qu'un croissant rougeâtre, près de disparaître... Oh! cinq heures à la turque! je ne serai pas rue de Brousse à minuit... En route, vite!...

Rapide, le caïque file déjà, s'envole sur l'eau sombre. Pour profiter du plus fort courant, nous gagnons le milieu de l'eau. Et les deux rives s'enfuient.

Cinq heures à la turque! c'est fantastique! jamais je n'ai couru le Bosphore si tard. Tous les villages sont muets, toutes les lumières sont éteintes. Les alcyons mêmes sont couchés : je n'entends plus le bruissement de leur vol nocturne, rasant la mer.

Canlidja... Tout à l'heure, quand nous montions le Bosphore, nous avons passé très loin, à ranger l'autre rive. Et puis il faisait jour. A présent, dans cette ombre épaisse, je ne résiste pas au désir de m'approcher... Je frôlerai d'un bout d'aviron la grille du jardin. Et si la dormeuse du petit pavillon entend, du fond de son rêve, ce frôlement, elle croira que c'est un pêcheur attardé qui hale sa barque...

Oh! les fenêtres du pavillon sont éclairées!... Si tard?... Les veillées sont pourtant courtes, dans cette maison où l'on se hait si fort...

Tant pis!... Je vais passer tout près. Mon caïque est invisible autant que silencieux, absolument silencieux et invisible : — mes yeux faits à l'obscurité distinguent à peine la silhouette d'Osman, qui rame devant moi.

Doucement, doucement!... je veux m'arrêter sous les fenêtres lumineuses... Elles sont ouvertes, ces fenêtres?... peut-être qu'on est accoudée?...

Ha!... ha!... ha!...

Deux!... ils sont deux dans la chambre... elle, et un homme... Oui, un homme : Cernuwicz!

Cernuwicz... Lady Falkland et le prince Stanislas Cernuwicz... Je les vois comme si je les touchais. Ils sont debout, enlacés... Elle porte un peignoir ouvert, défait. Je vois un sein nu...

Je... je... je me suis cassé un ongle contre le bois du caïque.

C'est... oui, c'est très drôle... Renaud de Sévigné-Montmoron, Sganarelle... Et Sganarelle, pas même! Sganarelle anticipé!... beaucoup plus drôle encore!

Imbécile!... Quarante-six ans... Quarante-six ans... C'est une leçon... Il a... quel âge? vingt-cinq ans, Cernuwicz?... C'est une leçon. Dure...

Dure, oui!... Tout mon orgueil saigne... et autre chose que mon orgueil...

Oh, mais! je dompterai cela. Non, je ne veux pas m'en aller d'ici, pas tout de suite. Je ne risque point d'être aperçu : la nuit est trop noire, et leur alcôve trop claire, trop illuminée : trois lampes!... Et je veux fouetter ma souffrance, jusqu'à ce qu'elle crève.

Maintenant, ils sont désunis. Nonchalante, elle s'est approchée de la fenêtre, elle regarde vers la nuit, vers moi. Lui, immobile, regarde vers elle. Je les entends parler. Il dit :

— A quoi pensez-vous, ma jolie?

Elle répond, de sa voix pure et songeuse, — la même voix qui me disait, avant-hier : « Faites-moi des souvenirs », — elle répond :

— Je pense que vous ne m'aimez pas beaucoup... Je pense que cela vous est presque égal, que je sois à vous... N'est-ce pas, Sta?... C'était trop facile de me prendre! J'étais une si faible chose, tellement altérée de tendresse!... Ce n'a pas été amusant... Et c'est vite devenu monotone. Il y a trop longtemps... Même, je pense que cela vous est presque égal d'avoir enfin obtenu cette nuit que vous demandiez avec tant de fièvre, cette nuit passée ici, dans la chambre où je dors chaque soir...

Il réplique. Je crois qu'il dit des choses douces. Mais je n'entends pas ses paroles, à lui; je guette seulement sa voix, à elle, à cause du son, du son que j'aimais...

Elle dit encore :

— Je pense que d'autres pourraient être ici, à votre place... d'autres que j'aurais appelés, aussi bien que vous, si le hasard les avait mis d'abord sur ma route vide... d'autres qui donneraient leur vie, qui sait? pour une heure comme celle-ci...

D'autres?... Par pitié, non! pas ça...

Ho! qu'est-ce?... des lumières dans le jardin sombre... des lumières qui sortent une à une de la grande maison, et qui se glissent entre les arbres, et qui s'avancent, avec des airs traîtres, et qui cernent peu à peu le pavillon...

Les paroles de Mehmed pacha... les paroles de Mehmed pacha!...

C'est bien cela. La porte du pavillon s'est ouverte, sous une lente poussée qui a cassé, je crois, la serrure. Et sont entrés sir Archibal Falkland et sa cousine, lady Edith. C'est bien cela... Il n'y a d'ailleurs eu ni cri, ni chaise renversée, ni rien. J'ai seulement entendu, d'abord, une sorte de gémissement sourd, — le râle de lady Falkland, — et ensuite, un petit rire décharné comme un squelette, — le ricanement féroce et triomphal de l'autre, de la maîtresse enfin victorieuse.

Rien de plus.

Si : au bout d'une interminable seconde, le claquement d'un revolver qu'on arme. Mais, tout de suite, la voix froide du baronnet prononce :

— Pas la peine... Stanie, remettez cela!... Remettez! le jardin est plein de cavas...

Je ne vois plus Cernuwicz, qui a reculé hors du champ de la fenêtre. Mais sans doute obéit-il, car nulle détonation n'intervient... Dame! le jardin est plein de cavas. Que voulez-vous! Il descend de cinq rois, et il se nomme Cernuwicz; mais il ne se nomme pas Bussy d'Amboise...

Derechef, la voix du baronnet :

— Mary, voulez-vous signer ceci? Je vous tiens dans ma main, vous le sentez. Il est inutile de regimber. Si vous signez, je n'appellerai pas les cavas ni les valets. Tout restera entre nous. Si vous ne signez pas, j'appellerai... Pardon, demeurez où vous êtes! laissez votre gorge nue, s'il vous plaît!

Et toujours le petit rire décharné qui cliquette. Elle se venge, oh! elle se venge bien, l'autre!

Lady Falkland est debout dans l'embrasure de la fenêtre, adossée au chambranle. Une statue serait moins immobile. Sir Archibald fait un pas. Cernuwicz s'interpose :

— Archie, vous n'allez pas...

— Stanie, taisez-vous, je vous prie. Il est correct que vous vous taisiez.

Il se tait. — Il me semble que d'autres ne se tairaient pas...

— Mary, voulez-vous signer ceci?

Pas un mot, pas un murmure. Elle est changée en pierre. Le petit rire de lady Edith s'interrompt. La vipère mord :

— Mary, signez donc et que ce soit fini. Je m'aperçois que vous n'êtes pas vêtue très chaudement : vous prendrez froid..... Et, si vous tombez malade, qui soignera votre cher petit bébé?

Cette fois, la statue tressaille. Mais la réponse ne vient pas encore.

— Edith, laissez-la. Il faut en finir, Mary. Signez. Lisez d'abord, je préfère que vous lisiez. C'est simplement de quoi obtenir le divorce... votre consentement, et l'aveu de... de la chose.... Il n'y aura point scandale. Le papier sera vu seulement par l'homme de loi et le consul. Tout sera aplani, parce que vous ne pourrez plus vous défendre. Si vous ne signez pas, j'appelle les valets et je fais constater. Alors il y aura scandale.

Il tend le papier. La main qui serre l'appui de la fenêtre se crispe, et la tête raidie contre le chambranle fait non.

— Non? Comme il vous plaira. Il y aura donc scandale. Ce sera tant pis pour l'enfant : il saura l'espèce de femme qu'était sa mère.

Un silence d'une seconde. La main se détache de la fenêtre, le corps ploie, la tête s'incline. Lady Falkland est à genoux :

— Archibald! je vous supplie! l'enfant... ne me volez pas l'enfant!...

Haussement d'épaule :

— Cela est hors de la question. Vous auriez pu parler ainsi hier. Mais, je vous l'ai dit, vous êtes maintenant dans ma main. Si vous signez, l'enfant ne saura pas. Si vous ne signez pas, il saura. Choisissez, et ne dites pas de paroles inutiles.

— Archibald... je vous supplie... l'enfant...

La voix a baissé d'une octave, et je l'entends à peine, si faible et si grave, lourde d'un tel accablement de souffrance!...

C'est Edith qui s'impatiente :

— Archie, appelez donc les valets! Vous voyez bien qu'elle ne comprend pas. Ces Françaises ont beaucoup de sensiblerie, mais peu d'intelligence.

Un piétinement brusque. Lady Falkland s'est relevée, farouche.

— Archibald! (la voix jaillit, saccadée, terrible.) Faites-la taire, d'abord. Je suis chez moi, ici, chez moi encore!... Archibald, vous êtes bien, bien abject. Nous étions deux étrangers sous ce toit, nous étions libres l'un et l'autre. Combien de fois m'avez-vous dit que j'étais libre, avez-vous voulu que je fusse libre, pour être libre vous-même? Combien de fois aurais-je pu, moi, vous prendre au piège, comme vous me prenez ce soir? Mais je n'ai pas voulu. J'ai été loyale!... Vous, vous êtes traître!... traître!... traître!...

Sous l'injure, je le vois blêmir. Une seconde, il hésite, debout devant elle. Et soudain, comme elle répète une fois de plus : « Traître!... » il lève son poing fermé, l'abat sur l'épaule frêle. Lady Falkland tombe. Cernuwicz n'a pas bougé...

Le mari, implacable, ouvre la porte :

— J'appelle?... Un... deux...

Je ne vois pas le geste de la vaincue, parce qu'elle est par terre, meurtrie, blessée peut-être. Mais il s'arrête et referme la porte. Puis il se baisse, le papier d'une main, la plume de l'autre. Le silence est tel que j'entends la plume grincer... C'est fait.

— Edith, Stanie. Signez aussi, comme témoins.

Elle signe, et Cernuwicz signe aussi, sans révolte... C'est fait... Sir Archibald Falkland plie le papier, soigneusement, et le serre dans son grand portefeuille de cuir écarlate.

— Demain, j'irai à San Stefano, chez l'homme de loi. Il y a un train à quatre heures... Stanie, une cigarette?

Ils fument, comme une paire d'amis.

Cependant une ombre, lentement, se hausse jusqu'à la fenêtre et s'accoude. Lady Falkland, d'un effort pénible, s'est

redressée. Elle se penche sur la mer... Oh! elle ne se jettera pas. Elle n'a plus même l'énergie qu'il faudrait pour se jeter. C'est fini. Elle a signé. Elle n'a plus d'enfant. Elle ne veut plus rien. Elle ne cherche plus rien, qu'un peu de fraîcheur humide pour ses tempes... Elle regarde dans la nuit. — Tout à l'heure, quand ses yeux seront accoutumés au noir, elle verra mon caïque : il faut partir.

Je touche l'épaule d'Osman, qui pèse silencieusement sur ses grands avirons...

Alors, un dernier son parvient à mon oreille, un son déjà entendu, l'autre jour, sous les cyprès, et qui soudain, maintenant comme alors, me serre la gorge et me griffe le cœur : un son de sanglots, de sanglots qu'on ne retient plus. Pauvre, pauvre femme! Abattue, désarmée, isolée, sans un ami, sans un vengeur, seule, toute seule! Ses forces sont à bout. Son orgueil est brisé. Ça lui est égal que l'autre, la rivale, la voleuse, voie et savoure ces larmes qui débordent. Elle pleure ici, comme elle pleurait dans mes bras, sous les cyprès muets et sourds. Ça lui est égal. Tout lui est égal. Elle n'a plus d'enfant, plus d'enfant...

## XXXVI

Aujourd'hui, 29 novembre, je suis sorti de bonne heure, pour une promenade à pied qui peut-être sera longue, une promenade dont l'idée m'est venue cette nuit, tandis que mon caïque me ramenait de là-bas... Midi sonnait, quand j'ai quitté la rue de Brousse. J'ai déjeuné chez le marchand de laitage du quartier de Karakeuy. Puis j'ai traversé la Corne d'Or.

Et me voilà dans Stamboul. Au bout du pont, j'ai pris la première rue à droite, — comme autrefois...

Je marche maintenant sur le pavé herbeux, entre les maisons de bois taciturnes, parmi la solitude ensoleillée de l'immense ville qui a l'air d'un village mort.

Cyprès, figuiers, acacias... chaumières mêlées aux conaks des beys et des pachas... tombes éparpillées partout... et parfois, de très loin en très loin, un passant grave qui croise ma route, sans jamais me donner plus d'un regard...

Je ne vais pas au hasard. J'ai dessein — d'abord — de refaire aujourd'hui, pas à pas, ma première promenade dans Stamboul, cette promenade qui est restée au plus profond de ma mémoire, cette promenade de laquelle tant de choses sont nées, — mortes à présent...

La mosquée de Suleïman, pour commencer. Première étape, courte. Voici déjà l'ogive de vieilles pierres par où l'on accède à l'esplanade carrée, vaste comme une plaine. Et voici la mosquée géante, avec son bouillonnement de coupoles pareilles aux dunes de sable que le simoun agglomère en grappes... Voici les quatre minarets, raides et hautains comme quatre lances, et qui ont l'air de prêcher, du haut de leur triple balcon, les quatre vertus que l'Islam préfère : la fidélité, le courage, l'indulgence pour les faibles, et la haine pour les méchants...

Je veux entrer. Je veux contempler les colonnes du temple d'Éphèse, celles qui ont déjà vu passer quatre dieux.

... Mais je ne regarderai pas le turbeh de Sultane Roxelane, qui vola ses fils à Sultane Hasséki.

En vérité, ce n'est pas une promenade, c'est un pèlerinage que je fais... Mais c'est qu'aussi j'ai mes raisons de supposer que je ne vivrai plus de bien longs jours dans cette Turquie qui m'est devenue, peu à peu, passionnément chère...

Je poursuis maintenant, dans le labyrinthe des petites rues qui vont de la mosquée de Sultan Suléïman à la mosquée de Sultan Sélim.

Étrange! au même carrefour qu'il y a deux mois, la même pauvresse se tient accroupie, son enfant sur ses genoux. La même, oui... je ne me trompe pas... J'hésite une seconde : j'ai tant envie de lui donner un peu d'argent!... mais je sais qu'elle va refuser. Non, peut-être : je me souviens, il faut offrir à son petit... D'ailleurs, à présent, je parle turc, je ne suis plus tout à fait un infidèle. Je m'approche, je l'appelle très respectueusement « ma mère », et, vite, je vide ma bourse dans la menotte. Il y a quantité d'argent dans ma bourse : sept, huit piécettes, qui valent au moins cinq francs de France! Un regard étonné m'arrive à travers l'étamine épaisse du tcharchaf, et le merci prend une forme que je n'attendais pas, et qui me

trouble : — Soyez heureux, par l'amour de celle à qui vous pensez...

Des rues encore, beaucoup de rues, bordées de maisons ou de tombeaux. Voici mon quartier, Kara-Goumrouk, et je commence à bien m'y reconnaître. Tout à l'heure, l'immense citerne byzantine va me barrer le chemin. Oui. Et voici ma propre maison, où je n'ai dormi qu'une fois. Mais je n'entre pas encore.

Pas encore. Je veux revoir auparavant la cour de cette Sélimié-Djami qui est ma mosquée, à moi, maintenant que j'habite ici... Je veux revoir la cour aux vieux cyprès, sous l'ombre desquels, le jour de la première promenade, nous nous sommes reposés très longtemps, « celle à qui je pense » et moi.

Je me souviens : nous avons mangé des sucreries achetées par elle chez Hadji Békir, le confiseur turc à la mode... Cela m'ennuie de ne pas avoir de sucreries à manger ici, aujourd'hui...

Quatre longs regards pour les quatre murs cloîtrés, enluminés de leurs vives faïences, et me voilà de nouveau sur le pas de la porte en voûte. J'hésite maintenant...

J'hésite. Il faudrait d'abord, pour bien suivre l'ancien itinéraire, continuer jusqu'à la porte d'Andrinople, et sortir des murs de la ville, et m'asseoir dans le grand cimetière d'Aziyadé... Mais cela, plus tard... beaucoup plus tard. L'heure viendra, d'entrer dans le cimetière farouche... Pour le moment, c'est au turbeh de Hasséki que je songe. Je voudrais bien y aller, j'aurais besoin d'y aller... pour faire une prière... mais c'est très loin d'ici, à plus d'une lieue. Quelle heure est-il? Deux heures et demie déjà! Oh! je n'ai pas le temps. Même, il faut que je me hâte.

Vite, à la citerne, et à ma maison!... La rue est déserte, comme toujours. Certainement, pas une âme ne m'a vu ouvrir ma petite porte de bois neuf, et la refermer derrière moi.

Les grillages de lattes croisées, qu'on appelle en turc des kéfès, me protègent contre tout coup d'œil indiscret d'un voisin ou d'un passant. Une chambre turque est le plus invio-

lable des sanctuaires... Celle-ci est jolie : mes rideaux de soie de Brousse pendent aux fenêtres. mon mangal de cuivre luit au milieu du plancher.

Et, drapé sur mon mannequin d'osier, voici le costume de hanoum, — de dame turque voilée, mystérieuse, inconnaissable ; — et sur une tablette, le petit poignard damasquiné, à manche de jade.

Je... je crois que je vais dormir...

Oui. Je dors.

Je dors... Quand on dort, on fait des rêves, n'est-ce pas? des rêves étranges... terribles...

Il fait nuit. Nuit très noire. Je suis... je suis réveillé... réveillé du sommeil et du rêve... Il y a déjà longtemps que j'ai quitté la maison de Kara-Goumrouk. Voici le grand pont qui passe la Corne-d'Or.

Je m'arrête sous un réverbère du pont... Il me semble que j'oublie quelque chose... Oui, c'est bien cela. Ce papier... ce papier... Je le déplie, je le lis. Je le relis. C'est bien cela : j'oubliais quelque chose. Un papier, un papier inutile, cela se déchire, évidemment... comme ceci... deux, quatre, huit, seize, trente-deux, soixante-quatre papillons, que le vent propice emporte, disperse, noie dans la mer...

Je remonte vers Péra, en prenant par le quartier de Top-Hané.

A main droite, entre deux maisons, quelques tombes, — des tombes blanches qui luisent faiblement sous les étoiles... La lune n'est qu'un croissant très mince...

Quelle paix, quelle paix! N'est-ce pas, en somme, une joie, — dormir parmi des tombes pareilles, quand on s'est longtemps agité de l'agitation vaine, brutale et malfaisante de la vie?

## XXXVII

Jeudi 1er décembre.

Il paraît que sir Archibald Falkland est mort. C'est madame Erizian, rencontrée par hasard, ce matin, dans Péra, qui m'apprend cette nouvelle... Sir Archibald Falkland est mort. Avant-hier, il était parti, dit-on, pour San Stefano, où il avait affaire. Mais il n'y est point arrivé... Et hier, on a trouvé son cadavre dans le grand cimetière turc qui est au delà des murs de Stamboul...

Il paraît que sir Archibald Falkland a été assassiné, — poignardé. — Sans doute, par quelqu'un de ces malfaiteurs qui toujours rôdent, au crépuscule, à l'entour des portes de la ville.

Madame Erizian, debout au coin d'une rue, son parapluie fermé lui servant de canne, me fournit quelques tragiques détails. Visiblement, sa tristesse n'est pas très profonde. Toutefois le sang versé ne laisse pas d'émouvoir ses nerfs arméniens.

— Il est sûr que ce coup de couteau arrive à point : la vie n'était plus tenable pour notre pauvre petite Maria. En outre, ce Falkland... je n'en veux pas dire de mal, à présent qu'il est mort ; mais vous l'avez connu, et, entre nous, ce n'est pas grand'chose à regretter... Ce qui n'empêche qu'un meurtre a toujours je ne sais quoi d'horrible !

Elle frissonne. Et je me souviens du proverbe turc : « Allah a fait le lièvre... »

N'importe. Voilà une vieille femme qui a beaucoup vu, et beaucoup retenu ; — une vieille femme d'une vieille race subtile et déliée entre toutes, sur qui maints préjugés ne mordent pas. Eh bien, cette femme-là sait à merveille l'homme qu'était sir Archibald Falkland ; loyalement elle se félicite qu'on l'ait tué. Mais elle se détournerait de l'assassin...

## XXXVIII

2 décembre.

La mosquée de Mehmed Sokoli brille comme un joyau sous le soleil de midi, et le cimetière qui l'entoure a l'air de la sertir d'un cercle d'émail vert.

Je suis venu à cheval, et j'ai attaché ma bête à la porte de la cour cloîtrée. Le bon iman me reconnaît tout de suite, et nous commençons par échanger nos plus grands salaams. Les petites filles ne sont pas là. Je m'informe d'elles, — c'est licite, puisqu'elles ne sont pas encore femmes, — et l'on me remercie beaucoup de ma courtoisie.

Une visite de la mosquée s'impose. Je me laisse conduire. La nef de marbre blanc, ciselé et doré, est toujours la même merveille. Mais je crois que, l'autre fois, je n'avais pas senti si voluptueusement la douceur du jour qui tombe des vitraux... C'est comme une pluie tiède qui descend jusqu'au fond de l'âme, une pluie de paix, d'oubli...

Exprès, je trébuche dans le tapis troué. L'iman, très confus, s'excuse. Mais, justement, c'est pour cela que je suis venu. Voilà, il se trouve que, depuis ma dernière visite, un héritage m'est en quelque sorte tombé du ciel, un héritage auquel, en toute équité, je n'ai pas droit, mais que je n'ai cependant pas pu refuser. Peu de chose, au demeurant : quelques pièces d'or. Mais, en conscience, j'estime que je dois rendre à Allah ce qui est à Allah... Et, justement, le tapis neuf n'est pas encore acheté. Alors ?...

Alors !... l'iman paraît tout à fait perplexe. Mais j'invoque fort à propos l'autorité de Mehmed pacha. Je déploie mon turc le plus pur, le plus persuasif. Et, finalement, les pièces d'or sont agréées.

Je les tire, une à une, du portefeuille qui les contient. Il y en a sept, et deux plus petites. Huit livres turques en tout. Un peu plus de neuf louis.

C'est fait. Allons :

— *Allaha ismarladik !*

Adieu...

... Ces pièces d'or, que je ne devais pas garder, j'aurais pu, certes, m'en débarrasser n'importe comment, les jeter n'importe où. Mais c'est mieux ainsi.

## XXXIX

J'ai trotté de Mehmed Sokoli jusqu'à la Marmara. Là, j'ai pris le galop. Tout le long de l'ancien mur qui était le front de

mer de Byzance passent aujourd'hui la voie ferrée de San Stefano, et une route parallèle à la voie, — une route bonne pour les chevaux, et qui va jusqu'au bout de Stamboul, jusqu'à la Tour de Marbre, jusqu'à la Grande Muraille où commence le cimetière d'Aziyadé.

Une fantaisie : je veux aller là-bas, dans le cimetière, je veux voir la place où quelqu'un tua sir Archibald Falkland, — tua pour voler, puisqu'on n'a rien retrouvé dans les vêtements du mort. Cette aventure fait beaucoup de bruit dans Péra, naturellement. Le meurtre d'un directeur de la Dette prend des proportions de crime d'État. Et les journaux n'en parlent qu'avec prudence.

Il y a presque deux lieues, de Mehmed Sokoli à la Tour de Marbre. J'aime cette longue route extérieure à la ville, d'où l'on découvre, à chaque vallée qui s'enfonce entre deux des sept collines, un nouveau quartier de Stamboul, jamais pareil aux autres, quoique toujours ceint et couronné de cyprès noirs et de minarets blancs.

... Koum-Kapou... Yéni-Kapou... Ak-Sérail... Daoud-Pacha... Psammatia...

Ah ! voici Iédi Koulé, et sa petite gare, la plus proche de la Tour. Je... je ne passerai pas par là. Il y a un autre chemin, plus à droite...

Un peu d'éperon, pour franchir ventre à terre la seule porte qui s'ouvre ici dans la Muraille, — la Porte des Sept Tours ; — pour enjamber le chemin de ronde, le fossé, le talus...

Et le grand cimetière commence, coupé çà et là de champs, de vergers, de landes... Tout cela, formidablement désert.

L'endroit n'est pas bien loin. Les journaux l'ont indiqué, très clairement. Et j'ai lu tous les journaux. Je puis donc trouver. Je trouverai.

... Ici...

— Bonjour, monsieur le colonel...

J'ai tressailli violemment... Pourquoi ? ce n'est que Mehmed Djaleddin pacha, à cheval, au milieu des cyprès.

— Monsieur le maréchal...

— Ah ! la curiosité ! Vous venez voir la fameuse place. Vous tombez juste. C'est bien ici, exactement ici...

Il baisse le doigt vers une stèle renversée. L'herbe haute est foulée alentour.

— Mais vous-même, monsieur le maréchal, que faites-vous en ce lieu, sinon, comme moi, satisfaire une curiosité ?

— Professionnelle !... Sa Majesté Impériale m'a chargé d'instruire spécialement cette affaire. Vous comprenez qu'elle est d'importance : un directeur de la Dette, peste !

— Et vous intruisez... ici ? Tout seul, à cheval, dans le cimetière ?

— Oui... Une idée à moi, monsieur le colonel : j'attends que l'assassin revienne où il a assassiné.

— Ah bah ! quelle apparence ?

— Ils reviennent tous ainsi.

— Les neurasthéniques, les assassins de notre Occident, pourris de littérature... Mais un voleur vulgaire, quelque Serbe ou quelque Bulgare ou quelque Kurde...

— Ah ! je vois que vous avez lu les journaux... Mais cette hypothèse-là, c'est l'hypothèse officielle et provisoire. Entre nous, je crois qu'il faut innocenter les voleurs vulgaires.

— En vérité ?

— En vérité.

Je le regarde, marquant mon étonnement.

— Oh ! je puis très bien vous mettre dans le secret des dieux. Je sais que vous êtes discret, monsieur le colonel... Et, ma foi, l'histoire vaut d'être entendue, par quelque bout qu'on la commence...

» Tenez, ceci d'abord : vous savez que sir Archibald Falkland se rendait à San Stefano, le jour du crime. — Et, soit dit en passant, ce cimetière n'est pas une étape obligatoire entre Stamboul et San Stefano... Mais n'importe. Donc, sir Archibald Falkland se rendait à San Stefano. — Pour affaires, a-t-on dit... Quelles affaires ? Personne n'avait songé à s'en informer. J'ai commencé par là mon enquête. Eh bien, sir Archibald Falkland se rendait à San Stefano pour y entamer la procédure de son divorce, lequel divorce était décidé depuis la veille au soir, à la suite d'une scène de famille qui n'offre d'intérêt pour vous ni pour moi, mais dont j'ai connu le

détail... Les valets arméniens des Falkland sont, comme bien vous pensez, à mes gages.

— Voilà qui est fort curieux. Mais cela ne paraît guère se rapporter au crime?

— On ne sait jamais. Le crime lui-même présente des particularités tout à fait étranges.

— Par exemple?...

— Jugez-en plutôt!... Sir Archibald Falkland, le 29 novembre, monte à Canlidja dans le chirket-haïrié de 9 h. 17 à la turque... 2 h. 44 à la franque, soyons précis!... Auparavant, il a une conversation avec cette cousine qui est sa maîtresse, lady Edith. De cette conversation, qui m'a été répétée mot à mot, et du témoignage de lady Edith, que j'ai interrogée hier, pour surcroît de certitude, il résulte que sir Archibald emportait sur lui, dans un grand portefeuille de cuir écarlate, toutes les pièces utiles au divorce. Aucun double de ces pièces n'existait. Voilà donc sir Archibald en route. Il arrive à Stamboul à 10 h. 19, en avance de vingt minutes sur son train. Il n'en va pas moins droit à la gare de Sirkédji, et s'installe dans la salle d'attente. Il n'est donc certes pas en humeur de flâner. L'heure du train sonne. Sir Archibald prend son billet, — pour San Stefano : nous avons la déposition des employés. — Le train part. Jusque-là, rien que de fort clair.

» Mais, à la station d'Iédi Koulé, sir Archibald descend de wagon. Ce n'est sans doute que pour se dégourdir les jambes : les cavaliers comme vous et moi, monsieur le colonel, savent qu'il est pénible de rester assis trop longtemps. Et, fort à propos, l'arrêt d'Iédi Koulé dure plusieurs minutes... Oui, c'était probablement pour se dégourdir les jambes que sir Archibald Falkland était descendu de wagon. A moins... qui sait?... à moins qu'un mystérieux appel... Car voilà, tout à coup, que sir Archibald ne remonte pas. Au contraire, il sort de la gare... L'employé du contrôle remarque le billet pour San Stefano. Sir Archibald Falkland serre alors ce billet dans son grand portefeuille, — disparu après le crime, — et dit à l'employé : « Je continuerai par le train suivant, qui passe dans une heure... » Singulière fantaisie : le train suivant n'arrive à San Stefano qu'à la nuit noire.

— Singulière fantaisie, en effet.

— Attention, monsieur le colonel! Sir Archibald ne sort pas

seul de la gare d'Iédi Koulé. Une dame turque en sort devant lui, et sir Archibald semble la suivre. Tous deux, l'un derrière l'autre, franchissent la Porte des Sept Tours. Les soldats de garde s'étonnent de cette dame en tcharchaf, plus élégante qu'on ne l'est d'ordinaire dans le quartier, et s'étonnent aussi de cet Européen à pied, qui marche derrière elle. Le sergent, vaguement soupçonneux, observe le couple. Mais l'homme et la femme n'échangent ni mot ni geste, rien d'illicite. Ils s'éloignent tranquillement sur la route d'Eyoub, celle qui longe le grand cimetière...

» Il est, à ce moment, plus de onze heures à la turque. Le coucher du soleil ne tardera guère, et vous savez qu'après le coucher du soleil une dame turque n'a pas le droit de courir les rues. Où va donc celle-ci? Il n'y a guère de maisons habitées au delà de la muraille. Elle rentrera nécessairement en ville, par quelqu'une des portes, elle rentrera bientôt. Oui, elle rentre, — par la Porte de Silivri. Les soldats de garde la remarquent encore. Elle rentre seule et elle disparaît dans les rues. A partir de la Porte de Silivri, sa trace est perdue... Perdue, monsieur le colonel!... Je suis de votre avis, c'est très regrettable. D'autant plus regrettable que cette dame, n'est-ce pas? doit en savoir long sur l'assassinat... Très long... Parce que je vais vous dire une petite chose, monsieur le colonel : cette dame turque..., je ne suis pas bien sûr qu'elle soit turque, ni dame... mais je suis sûr qu'elle est l'assassin.

— Oh!

— Quel autre?... Venez avec moi, monsieur le colonel...

Nous gagnons le bord de la route.

— Écoutez et regardez : ici, à cette brèche du petit mur, Falkland a quitté le chemin pour pénétrer sous les cyprès. La femme marchait devant lui. Je ne vous dirai pas à quels signes j'ai reconstitué tout cela : c'est besogne de policier et besogne facile... Ils ont enjambé cette fosse ouverte, là. La femme n'était pas grande : elle a sauté à pieds joints. Ici, Falkland l'a rattrapée, et lui a mis sans doute la main sur l'épaule. Elle s'est retournée soudain, et lui a lancé, de bas en haut, un coup de poignard si bien ajusté que le pauvre diable en est tombé roide mort. Il n'y a pas eu la moindre lutte. Oh! cette femme-là ne manque ni de force ni de souplesse. Son poignard était un vrai

joujou, — long comme le doigt, mais manié de main de maître. La blessure n'a pas saigné quatre gouttes, quoique la lame, entrée au creux de l'estomac, eût filé jusqu'au cœur.

— Alors, c'était un guet-apens?

— Très bien tricoté. La dame en tcharchaf était évidemment au courant de bien des choses. Elle attendait à Iédi Koulé l'arrivée du train de quatre heures. Elle savait un moyen, un moyen sûr, d'attirer sur ses pas l'homme qu'elle voulait tuer...

— Votre Excellence a un soupçon?

— *Maschallah*! Il se pourrait... Voyez-vous, monsieur le colonel, trop de personnes avaient intérêt à ce que sir Archibald n'arrivât pas à San Stefano... Trop de personnes : sa femme, son meilleur ami... Vous ne comprenez pas? peu importe... Et, tout justement, ces personnes-là n'ignoraient rien des mœurs un peu spéciales de ce même sir Archibald, et savaient à merveille, notamment, l'attrait irrésistible qu'avaient pour lui les cimetières turcs, et certaines femmes soi-disant musulmanes qui font métier de s'y promener...

— Comment, monsieur le maréchal! Si je vous comprends bien, lady Falkland, pour qui jadis vous marquiez tant d'estime, serait soupçonnée?

— Pas encore, pas encore!... Il n'y a, pour l'instant, de soupçonnée, qu'une dame turque, qu'une dame en tcharchaf, dont la trace est perdue... Quand cette trace sera retrouvée, nous soupçonnerons d'autres gens.

## XL

3 décembre.

L'enterrement de sir Archibald Falkland, à la chapelle d'Angleterre et au cimetière de Férikeuy. Je n'ai pu me dispenser d'y être, Narcisse Boucher lui-même ayant voulu resserrer ainsi l'entente cordiale.

...Cérémonie parfaitement banale. J'ai d'ailleurs l'imagination très courte, et, durant qu'on chante l'office des trépassés, je ne parviens qu'à grand effort de raisonnement et de déduc-

tions à me persuader que cette boîte vêtue de drap noir enferme ce qui fut sir Archibald Falkland, mon hôte de Canlidja, mon convive du Summer Palace et d'autres lieux...

Lady Falkland, son fils à côté d'elle, prie à genoux derrière le cercueil. Pour la première fois, depuis des années, lady Edith se trouve remise à son rang, — le troisième. Qui sait? quelques semaines ou quelques mois encore, et peut-être le long crêpe de veuve eût-il été pour elle, — et pour elle le douaire, et pour elle l'enfant à élever. Mais nous sommes sur la terre d'Allah, où veille l'archange Azrael...

On s'en va maintenant, en grande foule, saluer lady Falkland, debout près de la porte, et tenant son fils par la main.

Il est rigoureusement correct que j'y aille, moi aussi. J'y vais. A quelques pas, pourtant, je m'arrête : — je m'efface pour céder le pas à de vieilles gens...

Malgré le voile de deuil, je distingue le visage et les yeux de la veuve. Il y a une grande paix, dans ces yeux-là, que j'ai connus si fiévreux et si angoissés... Lady Falkland presse la menotte de son petit, et le serre tout entier contre elle... Allons! contemplons bien tout cela. Gravons-le profond en nous. Et puis, partons... Je ne saluerai pas lady Falkland. Je ne goûterai pas la douceur de son regard ami, tendre peut-être. Ce regard-là n'est pas pour moi. Demi-tour!

Allons dîner au cabaret, allons inviter une quelconque Carline. Je n'ai pas droit à mieux. C'est ma part.

## XLI

Je dîne au cabaret Tokatlian, — seul. Je n'ai point trouvé de Carline. Peut-être même n'ai-je pas cherché...

Dans la porte, la haute stature de Mehmed Djaleddin pacha s'encadre. D'un coup d'œil, il inspecte toutes les tables... Il me voit... Il vient à moi.

— Vous permettez que je dîne avec vous, monsieur le colonel?

— Votre Excellence ne peut pas me faire un plus vif plaisir.

Il s'assied. Je mange d'un pilaf aux abatis. Familièrement il me tend son assiette.

— Eh bien, monsieur le colonel, sir Archibald Falkland est enterré...

— De ce matin. J'y étais.

— Je sais. Moi, je n'y étais pas, naturellement. Mais j'attendais, à Canlidja, le retour de la famille.

— Ah?... visite... professionnelle?

— Oui.

Il regarde alentour. Les tables voisines sont inoccupées. On peut parler à peu près librement, à condition de baisser la voix.

— Laide affaire, monsieur le colonel! Tout ce que nous redoutions, et pis.

— Quoi! lady Falkland?...

— Sa cousine l'accuse, formellement.

— L'accuse?... ah bah!... d'avoir tué?

— D'avoir fait tuer.

— Ça, par exemple!... mais, fait tuer, par qui?

— Par le prince Cernuwicz.

Je me tais, abasourdi.

— Oui, — répète Mehmed pacha. — Par le prince Cernuwicz. Et voilà bien le... comment dites-vous en français? le chiendent! Cernuwicz est incontestablement capable de tout; et lady Falkland a fort bien pu l'acheter...

— L'acheter?... acheter le prince Stanislas Cernuwicz, pour qu'il assassinât sir Archibald Falkland, qui était son meilleur ami?...

— Peut-être n'avait-il plus rien à tirer de cette amitié.

— Oh!... mais avez-vous interrogé le prince? que dit-il?

— Il nie. Il a même un alibi tout préparé, trop préparé. Je lui ai ri au nez, comme vous pensez bien.

— Pourquoi?

— Un alibi russe, à Constantinople! qu'est-ce que cela vaut? Ces gens-là ont autant de complices que de coreligionnaires, de protégés et de clients... Chez nous, ils sont chez eux. D'ailleurs, je ne tiens pas du tout à ce que Cernuwicz ait tué Falkland de ses mains... Il lui aura bien plutôt dépêché un gredin à gages : les *comitadjis* bulgares pullulent à Péra. Enfin, tous les alibis de la terre ne prévaudront point contre ceci : que

lady Falkland et Cernuwicz se sont vus, seule à seul, lundi soir, et qu'ils ont pu s'entendre ; — que Cernuwicz a été libre de ses mouvements, toute la journée de mardi ; et que, mardi, au coucher du soleil, Falkland, juste à point, est mort.

Mehmed pacha épie, au fond de mes yeux, l'effet de sa dialectique. Je réfléchis :

— Vous tenez donc beaucoup, monsieur le maréchal, à établir un rapport direct entre le divorce projeté et l'assassinat?

— Donnez-moi une autre hypothèse!

— On a pu tout bonnement tuer Falkland pour le voler.

— Des voleurs n'auraient pas été l'attendre sur le quai d'Iédi Koulé. Comment prévoir qu'il y passerait? comment deviner le jour et l'heure? Cernuwicz savait cela; nul autre que lui.

— Pourtant il y a eu vol. Le cadavre a été dépouillé.

— Du portefeuille où étaient les pièces nécessaires au divorce!... Oui, je sais, ce portefeuille contenait aussi quelques livres turques. Mais il fallait bien égarer les soupçons... D'ailleurs, croyez-vous que Cernuwicz, qui doit mille livres à son portier, fasse fi d'un petit bénéfice?

— Oh! monsieur le maréchal! un secrétaire d'ambassade! un gentilhomme!

— Un peu de boue... Tenez, monsieur le colonel, voilà même, en tout ceci, la seule chose qui m'étonne : que cette pauvre lady Falkland n'ait pas su trouver mieux, pour champion... Il est vrai que les femmes sont toujours aveugles de naissance...

Il se tait, une minute, et reporte toute son attention au menu. Je reviens à la charge :

— Ainsi donc, monsieur le maréchal, vous persistez à voir la volonté de lady Falkland au fond de ce meurtre?

— Oui.

— Puis-je vous demander, alors, quelles sont vos intentions?

Il me regarde :

— Je n'ai point d'intentions, monsieur le colonel. Je rendrai compte de ma mission à Sa Majesté; rien de plus.

— Mais après?

— Après, nous saisirons les ambassades anglaise et russe.

Et nous nous laverons les mains du reste. Que les Infidèles s'assassinent entre eux, c'est leur affaire. Il suffit que l'honneur osmanli soit bien sauf.

— Mais les ambassades accepteront-elles vos conclusions?

— Oh! les présomptions sont déjà lourdes. Bon gré mal gré, l'Angleterre engagera le procès.

— Quel scandale, pourtant!

— Oui. Mais la justice anglaise est courageuse. Soyez sûr qu'elle ne reculera pas. D'ailleurs, lady Edith est là, pour pousser à la roue. Allez, lady Falkland est perdue.

— Si elle est innocente, il faudra bien qu'on l'acquitte, faute de preuve.

— A la rigueur! Mais elle sortira du procès déshonorée, et c'est pis qu'une condamnation.

Oui...

— Monsieur le maréchal, il me semble que vous n'avez pas envisagé toutes les hypothèses. Voyons donc un peu... Admettez un assassin qui ne serait pas Cernuwicz; un assassin qui, du lundi soir au mercredi matin, n'aurait pas vu, n'aurait pas pu voir, prouverait qu'il n'a pas vu lady Falkland! Eh bien! lady Falkland, du coup, serait bien innocente, puisque l'assassin, forcément, aurait agi à son insu?

Mehmed pose son couteau et sa fourchette, et oublie le fruit qu'il pelait.

— Admettez, par exemple, monsieur le maréchal, un témoin, un simple témoin de tout ce différend tragique qui était entre lady Falkland et son mari; — oui, un témoin honnête homme, qui aurait vu clairement de quel côté était le droit, et de quel côté l'injustice; — un témoin qui n'ait pas voulu rester neutre, et qui, délibérément, ait pris parti pour le faible... contre le fort?... Eh bien, monsieur le maréchal?

Il garde un long silence. Il se lève enfin :

— C'est à peser.

Il a pris sa bourse, pour payer l'addition. Je me lève, à mon tour, prompt :

— Monsieur le maréchal, laissez-moi faire.

— Mais...

— Je vous en prie! J'ai ma raison, que Votre Excellence va comprendre...

Très lentement, je tire de mon smoking un grand portefeuille écarlate...

— Ah! je me trompe... Ce portefeuille...

Je le pose sur la table, en évidence, sous les yeux de Mehmed pacha.

— ... Ce n'est pas là qu'est mon argent...

Et je paie avec une livre turque sortie de mon gousset.

Mehmed pacha, debout et muet, regarde le portefeuille écarlate, et me regarde moi. Ses yeux percent mes yeux.

J'attends sa volonté, une, deux, trois minutes. Alors je m'incline et je prends congé, en silence. Il me rend mon salut, grave.

— Monsieur le colonel, la protection d'Allah soit sur vous!

## XLII

Vendredi 16 décembre.

La gare de Sirkédji. L'Orient-express, prêt à partir.

Je quitte Stamboul et la Turquie, pour n'y jamais revenir. J'ai sollicité mon congé annuel, en attendant qu'un successeur me soit nommé à l'ambassade. Je rentre dans le rang, et j'ambitionne pour tout potage de commander un régiment, dans un trou de province; — sur la frontière de l'est, s'il se peut.

J'ai serré beaucoup de mains, sur le quai de la gare. Maintenant, c'est fini. Les fâcheux m'ont laissé. Je suis seul dans la petite cabine capitonnée, — ma prison pour trois jours.

Cette Turquie d'où je m'exile, elle tient à mon cœur comme ma chair tient à mes os. Je pars pourtant... Je ne puis, n'est-ce pas? je ne puis rester là où sir Archibald Falkland est mort... là où sa veuve va vivre désormais, libre...

J'ai attendu quinze jours, pour être bien assuré que toute accusation fût abandonnée contre elle. C'est fait. Tout est donc bien. — Très bien.

Ah! le coup de sifflet. C'est comme un arrachement de tous mes nerfs...

Hors de la gare. — A gauche, voici la Marmara, ruisselante de soleil. A droite, le Vieux Séraïl, et ses kiosks de marbre épars dans le bois de cyprès, et sa muraille rousse dont les créneaux s'effritent.

Et Stamboul immense...

— Monsieur le colonel, j'ai le plaisir d'être votre compagnon de voyage.

Mehmed Djaleddin pacha, debout dans le couloir du wagon, me salue.

— Ah bah! monsieur le maréchal, quelle surprise! Vous, dans l'Orient-express?

— Oui. Mission officielle : Sa Majesté Impériale m'envoie, à Berlin, négocier l'achat d'artillerie.

— L'achat d'artillerie!... Oh! mes félicitations!... Voilà une brillante faveur... Mais vous êtes obligé de remettre le cabinet politique?...

— Non. Sa Majesté m'a comblé : même absent, je conserve le cabinet. Mon premier secrétaire fait l'intérim.

— Mes félicitations encore!... Et vous partez sur un coup d'éclat. Je n'ai pas encore eu l'honneur de complimenter Votre Excellence à propos de l'affaire Falkland. L'innocence de cette pauvre femme a été bien promptement établie.

— Oui, mais je n'y suis pour rien. Tout a été fait par le Sultan lui-même.

— Comment?

— J'ai simplement transmis les pièces à Sa Majesté. En même temps, j'ai sollicité la grâce d'une audience immédiate, qui m'a été accordée.

— Alors?

— Alors, j'ai exposé à Sa Majesté tout ce que je savais. Plusieurs certitudes, que j'avais acquises au cours de l'enquête, ne figuraient point dans les rapports écrits. Je m'en expliquai. Et, loyalement, je nommai celui que je croyais l'assassin. Le Sultan, — personne en Europe ne connaît le Sultan, monsieur le colonel, personne! Vous-même, qui lui avez été présenté, un vendredi, après le Sélamlick, et qui avez mangé l'*iftar* au Palais, un soir de Ramazan, vous ne soupçonnez pas l'homme qu'il est... — le Sultan m'écouta en silence, puis pria. Et

Allah l'éclaira de Sa Lumière. J'étais à genoux. « Relève-toi et va! — me fut-il dit. — Tu t'es trompé. L'homme qui assassina n'est pas celui que tu as nommé, lequel est un juste. L'homme qui assassina est un brigand que nos soldats ont arrêté hier, près de la Muraille, et qui s'appelle Ismaïl ben Tahir... » Or, monsieur le colonel, en vérité, cet Ismaïl était le coupable : car il avoua.

— Il avoua?

— Oui. En ma présence. Le Sultan voulut l'interroger lui-même. Ismaïl ben Tahir fut amené, et se prosterna devant Sa Majesté. Le Sultan dit : « Tu as péché, et la géhenne t'attend. Mais Allah permet que tu puisses encore racheter ton âme noire. Parle : c'est toi qui, tel jour, à telle heure, as tué le Frank qui profanait le cimetière au delà de la Muraille? Avoue que c'est toi, et je te le dis en vérité, et je te le promets au nom de Dieu, moi, le Padischah, l'aveu te sera compté au Jour du Jugement... » Ismaïl ben Tahir toucha la terre de son front et avoua.

— Mais cet homme sera condamné à mort?

— Et exécuté. C'est un brigand, qui a commis plus de meurtres qu'il n'a vécu de saisons. Soyez tranquille, monsieur le colonel : pour faire tomber cette tête, il n'était pas besoin du cadavre de sir Archibald Falkland.

Mehmed pacha se tait, et regarde par la portière les maisons de bois et les mosquées de marbre qui défilent. Je me penche aussi.

— Ah! monsieur le colonel! qui a bu l'eau de Béicos revient tôt ou tard au Bosphore. Je n'ai jamais quitté Stamboul sans pleurer.

— Je le quitte douloureusement, monsieur le maréchal. Mais je ferai mentir le proverbe. J'ai bu l'eau de Béicos, et je ne reviendrai pas. Jamais.

Il se redresse et me regarde aux yeux :

— Jamais? Des gens vous regretteront, pourtant, ici!

— Jamais.

— Ah!... Bien.

Un sourire satisfait passe sur son visage.

— Au fait, je sais que vous ne reviendrez pas. Si vous reveniez, vous ne seriez plus vous.

... Stamboul s'en va. Koum Kapou, Yéni Kapou, la plaine de Vlanga-Bostan, tout s'enfuit derrière le train qui accélère son allure. Voici les petites maisons de Psammatia, voici la gare d'Iédi Koulé...

Et la Muraille, et le cimetière au delà de la Muraille. Les cyprès géants...

Je regarde le cimetière. Mehmed pacha, prompt, se penche au-dessus de moi, et détourne mes yeux vers les créneaux grandioses qui ceignent la ville fuyante.

— Voyez, voyez là-bas, monsieur le colonel. Et songez à tout le sang qu'il a fallu, pour cimenter ces glorieuses pierres. En cette vie, nous ne faisons rien de grand sans rougir nos mains.

Une seconde, il me force à ne voir que la Muraille sanglante. Puis il prononce, grave :

— Nous tous ne sommes rien que les doigts d'Allah. Qu'importe, si l'un de ces doigts est armé d'un ongle de fer? Sur les pages du Livre, tout est écrit.

CLAUDE FARRÈRE

*Méditerranée, an 1324 de l'Hégire.*

# LA RÉVOLUTION

ET

# LE GRAND TURC

— 1792-1796 —

Au conseil du 8 juin 1792, Dumouriez, ministre des Affaires étrangères, soumit au roi Louis XVI une note, par laquelle il lui signalait l'intérêt que pourrait trouver la France à procurer à la Pologne une diversion utile en occupant ailleurs une partie des forces russes : « Cette diversion, disait Dumouriez, ne pouvant être opérée que par les Turcs, exige d'entamer des négociations pressantes auprès de la Porte, et qu'il y soit nommé un ambassadeur dont les principes politiques et le civisme ne soient pas attaqués par l'opinion publique. » Dumouriez proposait en conséquence d'envoyer à Constantinople, Sémonville alors ministre à Gênes. Le roi, d'une main indolente, traça au bas de cette pièce le *Bon* traditionnel[1].

1. Cette étude a été faite principalement d'après les archives du ministère des Affaires étrangères, à Paris; on a eu également recours, en particulier pour tout ce qui concerne les puissances alors ennemies de la France, à l'excellent ouvrage allemand de Zinkeisen : *Geschichte des osmanischen Reichs*, vol. 6, qui a été lui-même surtout documenté à l'aide des archives de Prusse.

Sémonville avait d'abord été conseiller au Parlement de Paris. A Gênes, il s'était fait connaître comme un propagandiste dangereux, au point de porter ombrage à toutes les petites souverainetés de la péninsule. Aussi, lorsque Dumouriez l'avait nommé auprès de la Cour de Sardaigne, Victor-Amédée avait refusé de le recevoir. Sélim III ne fut pas consulté avant la nomination de Sémonville à Constantinople. Les représentants des cours étrangères près la Porte ne manquèrent pas de mettre à profit cette faute de Dumouriez : ils remirent au Divan mémoire sur mémoire, dépeignant le nouvel ambassadeur comme « membre d'une secte qui prêche aux peuples la révolte et le meurtre de leurs souverains », et comme un agitateur dont il fallait se garder à tout prix.

Choiseul-Gouffier était alors titulaire de l'ambassade de France. Il correspondait dès cette époque avec le comte de Provence et le comte d'Artois. Il seconda ses collègues étrangers dans cette campagne. Leurs efforts ne restèrent pas infructueux : au mois d'août 1792, le grand-vizir adressait, par l'intermédiaire de Choiseul, au « premier ministre de l'Empereur de France », une lettre par laquelle il exposait que le Divan souhaitait un autre ambassadeur que Sémonville. Ce fut à Gênes, en septembre, que Sémonville eut vent de cette déconvenue. Une lettre assez sèche du ministre des Affaires étrangères vint bientôt lui ordonner de se rendre en Corse et d'y attendre les instructions du Gouvernement : au 10 août, au pillage des Tuileries, on avait trouvé dans l'armoire de fer une lettre par laquelle l'avocat général royaliste Omer Talon recommandait à Louis XVI Sémonville pour le poste de ministre des Affaires étrangères. Il n'en fallait pas plus alors pour perdre un homme.

A Constantinople, Choiseul-Gouffier avait reçu en août ses lettres de rappel, mais il avait aussitôt pris le parti de demeurer en place. De Paris, on avait envoyé un agent, nommé Chalgrin, prendre les services en attendant l'arrivée de Sémonville. Chalgrin était un vieux secrétaire d'ambassade qui, nommé précédemment à Constantinople, s'était assez mal entendu avec Choiseul. Il arriva à Constantinople le 15 août, très fatigué par le voyage. Choiseul lui expliqua qu'il avait bien reçu ses lettres de rappel signées de Dumouriez, mais que le successeur

de celui-ci, le marquis de Chambonas, lui avait écrit pour le prier de continuer ses fonctions. Chalgrin ne fit aucune objection et se renferma dans l'inaction la plus complète.

Il n'en sortit que le 10 octobre, lorsqu'il reçut l'avis officiel de la déchéance du roi prononcée par l'Assemblée. Il écrivit alors au ministre : « Je ne suis pas ici et n'ai jamais pu y être supposé l'agent de l'Assemblée nationale ni du ministère qu'elle s'est constitué et que je méconnais ; je n'ai jamais été et ne serai jamais que le serviteur soumis du roi, mon souverain légitime. » En conséquence, il déclarait qu'il ne donnerait aucune suite aux ordres qui lui étaient ou lui seraient communiqués. Quant à Choiseul, le 14 septembre, il avait déclaré à la Porte qu'en raison des événements qui venaient de se passer en France, il ne pouvait agir désormais ni comme ambassadeur, ni comme chef des établissements français. Il fit une notification semblable à ses compatriotes de Constantinople, puis ordonna à tous les *officiers* de l'ambassade de suspendre leurs fonctions « sous peine d'être réputés complices de la rébellion » ; chanceliers et drogmans fermèrent aussitôt leurs bureaux.

La colonie française restait sans direction, sans protection. Elle dépendait de Marseille — qui avait le monopole du commerce du Levant — ou plutôt de la Chambre de commerce de cette ville. Cette Chambre désignait parmi les négociants de Péra une douzaine de Français qui constituaient à eux seuls ce que l'on appelait la « Nation ». La Nation élisait deux députés, chargés d'administrer toutes les affaires du commerce. Mais comme l'ambassadeur réunissait en sa personne toutes les attributions du gouvernement absolu alors en vigueur, les députés et la Nation ne pouvaient agir qu'en son nom et sous son contrôle.

On ne tarda pas à le constater. Un navire français venait d'entrer en rade ; débarquer les marchandises et par conséquent les dédouaner ne va jamais en Turquie sans marchandages et sans menaces. Le grand-douanier, ou plutôt son *nazir*, c'est-à-dire son premier officier, qui méditait une augmentation des droits, refusa le dédouanement : « Puisque ces bêtes de drogmans de France ont embrouillé les affaires, qu'ils les démêlent ! » Le navire resta immobilisé dans le port ainsi que

les marchandises. Les commerçants s'émurent. Le 8 octobre, ils écrivirent à Choiseul pour lui demander de reprendre ses fonctions. Un seul d'entre eux refusa de s'associer à cette démarche : Florenville, un riche négociant, marié, père de famille, qui s'était, dès le premier jour, déclaré pour la Révolution. La Porte et les ministres étrangers engagèrent aussi Choiseul à ne pas se retirer avant l'arrivée d'un autre ambassadeur. Choiseul ne se fit pas prier outre mesure : la chancellerie fut ouverte à nouveau et la vie des Français de Constantinople reprit son cours accoutumé.

Mais peu à peu, on apprit la réunion de la Convention, la proclamation de la République, enfin la mise en accusation de Choiseul, dont la correspondance avec les princes avait été découverte à Verdun, lors de la reprise de cette ville par l'armée de Kellermann. La duplicité de cet ambassadeur apparut alors. Un petit incident acheva d'exaspérer contre lui les négociants. Les fonctionnaires français à l'étranger avaient l'habitude de toucher leurs appointements au moyen de traites. Choiseul, craignant, à juste titre, que celles qui tireraient sur le Trésor royal ne restassent impayées, avait jugé prudent d'adresser plutôt les siennes à la Chambre de commerce de Marseille et il avait eu la précaution de les faire avaliser par la Nation ; ainsi revêtues de bonnes signatures, il les avait escomptées aisément à Constantinople ; mais elles revinrent de France protestées, et le commerce de Péra se trouva à découvert de 43 890 livres.

Un jeune Français se chargea de donner corps aux sentiments qui couvaient chez la plupart de ses compatriotes. Émile Gaudin n'avait que vingt-cinq ans ; fils et beau-fils de premiers commis des Affaires étrangères, il était officier *à la suite* au régiment d'Alsace ; le hasard d'un voyage d'agrément l'avait amené à Constantinople en 1791 et il y avait d'abord fréquenté des hommes d'ancien régime, les comtes de Luppé, de la Ferté, de Laval, etc. Mais, au fond du cœur, il tenait pour les idées nouvelles ; à Strasbourg, où il avait fait ses études de droit, il avait été l'élève de Koch et était resté en correspondance avec lui ; lorsque celui-ci devint rapporteur, puis président du Comité diplomatique, Gaudin se mit à lui adresser de véritables rapports sur la situation des affaires dans

le Levant, sans rien dissimuler de l'attitude de Choiseul. Aussi, quand l'on connut le décret lancé par la Convention contre l'ambassadeur, Gaudin supplia les Français de revenir sur leur démarche du 8 octobre.

Mais alors s'éleva une opposition inattendue : Florenville, tout fier d'avoir été le premier républicain de Constantinople, ne se souciait pas d'être confondu avec les royalistes de la veille; convoqué à une délibération de la Nation, il protesta que, le régime des corporations étant aboli en France, la Nation, telle qu'elle était précédemment constituée, n'avait plus d'existence légale. On tint compte de son objection, et tous les Français, sans exception, furent invités à se réunir en assemblée générale le 8 décembre.

Cette assemblée déclara que Choiseul n'avait plus qualité pour être chef des établissements français, mais voulut, afin d'éviter le retour des désagréments que l'on avait éprouvés, choisir un chef provisoire; l'on mit en avant un très ancien serviteur de la France, nommé Antoine Fonton, qui avait été, pendant quarante années, drogman de l'ambassade et dont la famille comptait quatre représentants à la chancellerie ou dans le drogmanat à Constantinople même, — sans parler des autres Échelles et sans mentionner deux Fonton au service, l'un de la Russie et l'autre de l'Autriche. Malgré l'opposition de Florenville, Fonton fut élu « chef provisoire de la Nation française » et Gaudin lui fut donné comme secrétaire. La Porte ne fit aucune objection, et le *reïs-effendi*[1] fit même savoir officieusement à Fonton que l'empire ottoman considérait les traités conclus avec la royauté comme concernant le peuple français et, par conséquent, devant subsister malgré la proclamation de la République. Le même jour, le 12 décembre, Choiseul quittait le Palais de France; peu de jours après, il sortait de Constantinople, où Chalgrin demeura longtemps encore, s'intitulant chargé d'affaires du roi de France et des princes français. Les drogmans et chanceliers restèrent en fonctions, à la disposition du chef provisoire de la Nation française.

1. Ministre d'État turc, chargé des affaires étrangères.

*
* *

Un tel état de choses ne pouvait manquer de préoccuper à Paris tous ceux qui s'intéressaient aux affaires extérieures : la France ne pouvait pas être laissée plus longtemps sans représentant qualifié à Constantinople, alors que s'ouvrait une grande guerre qui menaçait de s'étendre à toute l'Europe. Soit que nous réussissions à déterminer l'Angleterre à la neutralité et à détacher la Prusse de l'Autriche, soit que nous tentions de faire revivre, contre la Russie et l'Autriche, l'antique alliance de la Suède, de la Pologne et de la Turquie, l'amitié du sultan constituerait pour nous un appoint. La Porte refusant de recevoir Sémonville, on voulut essayer l'intermédiaire d'un autre agent, et l'on choisit un maréchal de camp, qui avait été employé surtout, à vrai dire, dans le service politique, Descorches de Sainte-Croix. Il revenait alors de Pologne, où il avait eu à soutenir une situation difficile qui l'avait, pensait-on, tout particulièrement préparé au rôle délicat qu'on lui réservait à Constantinople. Il fut nommé, le 19 janvier 1793, « envoyé extraordinaire de la République française près la Porte ottomane », aux appointements de quatre-vingt mille livres. On lui donna des passeports au nom de « Daubri, négociant français allant à Constantinople pour y remplir différentes missions intéressant le commerce de la République ». Il partit le 22 janvier par Belfort, Bade, la Valteline et Venise. Le 19 mars, il était à Travnik, capitale de la province turque de Bosnie. Reçu avec honneur par le Pacha, il comptait poursuivre aussitôt sa route ; mais le Pacha, qui avait deviné le caractère politique du prétendu négociant, refusa de le laisser aller plus avant sans avoir reçu des ordres de Constantinople. On expédia donc un Tartare au grand-vizir. Deux mois se passèrent sans que l'on vît venir de réponse.

Enfin le Tartare reparut : le grand-vizir informait Descorches qu'il se félicitait du choix du Gouvernement français, mais désirait que le nouvel envoyé gardât pour le moment l'incognito et ne descendît point au Palais de France. En même temps que le Tartare, arrivaient à Travnik deux émissaires expédiés à Des-

corches par Gaudin : l'un, John Humphrys, était un jeune négociant anglais, né et élevé en Amérique et qui avait embrassé chaudement la cause de la Révolution ; l'autre était un drogman d'origine ragusaise, Pusich, que ses opinions libérales avaient déterminé à quitter le service de la Prusse. Descorches se mit en route avec eux le 18 mai. Le 7 juin, il était à San Stefano. Il y trouva Dantan, drogman de l'ambassade, qui venait lui renouveler de la part du Gouvernement turc les recommandations qui lui avaient déjà été faites à Travnik. Descorches pénétra à Constantinople sous la conduite de Dantan et s'installa, non pas au Palais de France, mais dans une maison que la Nation française possédait sur le port, à Galata.

La nouvelle de la mort de Louis XVI avait jeté le désarroi parmi les Français de Constantinople : à la fin d'avril 1793, Joseph Fonton, premier drogman et frère du chef provisoire, s'était démis de ses fonctions, ainsi que trois de ses collègues du drogmanat. Après quelques hésitations, Antoine Fonton, le chef provisoire, annonça lui-même qu'il abandonnerait son poste le 1er mai alléguant l'excommunication récemment lancée par le pape contre tous les fonctionnaires de la République. Pour la troisième fois, la colonie française se trouvait désemparée. Ce fut la Porte qui suggéra la solution : le reïs-effendi émit le vœu que les députés de la Nation se chargeassent de tout ce qui concernait le commerce sans se mêler à la politique. Les députés acceptèrent, mais seulement pour un mois.

Descorches trouvait donc son ambassade entièrement désorganisée. Mais il apportait à Gaudin un brevet de second secrétaire et il avait amené deux jeunes gens, l'un de Paris, l'autre recruté sur la route, tous deux entièrement neufs. Il n'avait pour les seconder qu'un chancelier suspect, Pierre Fonton, fils et neveu des deux Fonton qui venaient d'abandonner leurs postes, et des drogmans peu capables : Dantan, dévoué, zélé même, manquait d'aptitude et de préparation pour le service politique ; Pusich, très borné, était en outre atteint d'une forte surdité ; on leur adjoignit un interprète du consulat de France à Tripoli qui se trouvait en congé à Constantinople. Descorches pourtant ne se découragea pas. Il installa à Stamboul, en marchand turc, Humphrys, qui marquait de la bonne volonté, et, par lui, se procura diverses relations. Le premier drogman de

Suède, l'Arménien Mouradgea, devenu le chevalier d'Ohsson, personnage important à Constantinople, marié à une Française, lettré, auteur des *Tableaux de l'Empire ottoman*, admirablement au fait des hommes et des choses de l'Orient, s'offrit à guider notre nouveau représentant. Celui-ci enrôla enfin, moyennant quelques donatives, plusieurs indigènes. Bref, peu après son arrivée, il prenait langue avec les Turcs.

La tâche était malaisée. Il devait d'abord expliquer au Divan les grands changements qui s'étaient opérés en France, en s'attachant surtout à démontrer que le nouveau gouvernement offrait bien plus de garanties à ses alliés que l'ancienne monarchie, trop souvent guidée par les caprices d'une Cour frivole. Il rappellerait l'amitié séculaire des deux nations, en affirmant hautement que de telles liaisons, basées sur l'intérêt réciproque des deux pays, nécessitées par la nature même des choses et notamment par la situation géographique, ne pouvaient en aucune façon être atteintes par les événements intérieurs à chacun des deux États. Il mettrait aussi à profit les circonstances particulièrement favorables. La protection de la Pologne avait toujours été l'un des articles du programme politique de la Porte; or, la Pologne était plus que jamais menacée. D'autre part, le sultan venait de traiter un peu précipitamment, semblait-il, avec l'Autriche d'abord, avec la Russie ensuite, en confirmant et en aggravant ses pertes antérieures : l'instant n'était-il pas venu de prendre une revanche, alors que ces deux puissances devaient par ailleurs faire face à maintes difficultés?

Par tous ces raisonnements, Descorches s'efforcerait d'entraîner l'Empire ottoman à une alliance française et de lui faire reprendre les armes contre l'Autriche et la Russie; la France fournirait une flotte de dix vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et autres navires, enverrait des officiers instructeurs habiles, aiderait enfin les Turcs de tout son pouvoir à rentrer en possession des territoires qui leur appartenaient avant le traité de Kainardji, en particulier de la Crimée.

Le 6 juillet 1793, Descorches eut une première entrevue officielle, non pas avec le reïs-effendi, mais avec les commissaires de celui-ci, Mousta-bey, grand-douanier, et Mukib-effendi, secrétaire de la Sublime-Porte. Il dut se borner ce

jour-là à communiquer ses lettres de créance; il essaya bien aussi de développer ses instructions, mais Mousta-bey se renferma dans un mutisme absolu. Un mois après, le 8 août, une seconde entrevue eut lieu entre les mêmes personnages. Mousta-bey affirma le grand désir de la Turquie d'accepter l'alliance que la France lui proposait; seulement le Divan n'estimait pas que le nouveau gouvernement français offrît des garanties suffisantes de stabilité; puis, les ennemis des deux pays étaient nombreux et puissants et la Porte était loin d'être prête à recommencer la lutte; elle faisait d'ailleurs ses préparatifs avec la plus grande diligence et serait heureuse de recevoir sur ce point les secours de la France, des officiers, des ingénieurs. Descorches promit aussitôt que cette demande serait accordée; en retour, il essaya d'obtenir la reconnaissance de son caractère diplomatique. Le grand-douanier s'excusa de n'être point en mesure de donner réponse à cet égard.

La conversation s'engageait avec peine. Pourtant, les ministres étrangers se troublaient déjà : dès le commencement de septembre, le bruit courut que le traité d'alliance était signé. A vrai dire, il y avait alors en Turquie deux partis bien tranchés. Le parti de la paix avait à sa tête le reïs-effendi, l'habile Rachid, qui dirigea à diverses reprises les affaires extérieures de l'empire ottoman; ce parti dominait à la Porte. Le parti de la guerre avait pour chef Youssouf-pacha, qui, comme grand-vizir, avait commandé, non sans succès, les troupes turques pendant les dernières campagnes; disgracié à la paix, il avait été relégué à Djeddah; mais il avait récemment abandonné cette ville pour s'établir à Brousse d'où, en deux ou trois jours, il pouvait regagner la capitale. Le sultan inclinait au parti de la guerre : Sélim rêvait d'attacher son nom à la reprise de la Crimée, en même temps qu'à la réforme de l'administration et de l'armée turques. Le peuple aussi souhaitait vivement voir recommencer les hostilités contre la Russie : il se déclarait hautement en faveur de la Révolution et de la République françaises.

Ce ne fut que le 23 septembre que Descorches rencontra pour la première fois le reïs-effendi. Ce jour-là, vers cinq heures du soir, Dantan vint prendre Descorches à Galata et le conduisit en caïque, par le Bosphore, à la maison de campagne

du premier drogman de la Porte, le prince Morouzi. Là, on se sépara de Dantan, — c'était le reïs-effendi qui en avait ainsi décidé pour plus de mystère, car tous ses gens connaissaient le premier drogman de France — et, remontant en bateau, Descorches et Morouzi arrivèrent à la tombée de la nuit à Scutari, à la villa de Rachid : « Soyez le bienvenu, monsieur l'ingénieur », dit le reïs-effendi à haute voix devant son monde; on sert les confitures, le café; on cause un instant de banalités. Puis les gens se retirent et Mukib-effendi, le secrétaire des deux conférences précédentes, apparaît et se met en devoir de protocoler l'entretien. Pendant trois heures, Descorches dut entendre les protestations les plus chaleureuses d'amitié et essaya vainement d'obtenir quelque engagement : « C'est parce que nous espérons bien en venir à unir intimement nos destinées et que nous en apprécions tous les heureux effets que nous ne voulons pas les compromettre par des démarches précipitées. Nous ne sommes prêts sur rien. » Descorches dut se retirer sans avoir pu obtenir autre chose que des bonnes paroles de cette sorte.

***

Au mois de février 1793, Sémonville, qui se trouvait toujours en Corse, avait reçu du ministère la nouvelle que l'on avait envoyé Descorches à Constantinople et l'ordre de regagner Toulon : le Gouvernement avait surtout en vue, semble-t-il, de rentrer en possession des sommes importantes qui avaient été remises à cet ambassadeur. Sémonville débarqua en France le 17 mars. Il connut bientôt toute l'étendue de sa disgrâce; mais il n'était pas homme à se laisser abattre. Il s'était fait des amis en Corse : la « Société populaire » d'Ajaccio, par une lettre spéciale, signée Arrighi, président, Buonaparte, secrétaire [1], se porta garant de son civisme et enjoignit au Gouvernement de lui confier à nouveau l'ambassade et de rappeler Descorches; les « Vrais républicains » de Marseille firent une démarche analogue. Sémonville partit pour Paris.

1. Tous les Bonaparte furent des membres très actifs de la Société dont il s'agit.

Là aussi, sans doute, il sut raviver d'anciennes amitiés : au mois de mai 1793, son départ pour l'Orient fut décidé.

On écrivit à Descorches qu'il aurait à remettre les services à Sémonville, aussitôt que celui-ci paraîtrait à Constantinople, et à se rendre lui-même à Dresde où il serait chargé de représenter la République. Les principaux emplois de l'ambassade étaient en même temps donnés aux amis de Sémonville. A Hénin, précédemment chargé d'affaires à Venise, d'où il correspondait avec Sémonville on écrivait : « Vous vous rendrez à Constantinople pour y rester en qualité de chargé d'affaires et y suppléer l'ambassadeur en cas d'absence ou de maladie. Vous aurez à vous conformer aux instructions que renfermait ma lettre relative à l'arrestation du citoyen Descorches à Travnik et à faire toutes les démarches que vous jugerez nécessaires pour obtenir qu'il soit remis en liberté et puisse poursuivre sa route. Vous aurez également à employer les moyens qui sont en votre pouvoir pour écarter les préventions établies par la malveillance contre le citoyen Sémonville et à disposer les esprits en sa faveur. » Ces instructions supposaient qu'Hénin arriverait à Constantinople avant Descorches, le délivrerait et le verrait presque aussitôt repartir. Or Hénin ne parvint à Péra que le 23 juillet. Il y trouva Descorches, installé depuis six semaines et déjà en grande négociation, mais qui n'avait reçu aucun avis du revirement survenu en ce qui touchait Sémonville.

La situation était dès lors singulière : « Mon apparition ici et l'objet de mon voyage, écrit Hénin au ministre le 25 juillet, ont surpris la personne que je suis venu trouver. Elle n'a absolument pas voulu me laisser remplir sur-le-champ les ordres précis que vous m'avez donnés pour disposer les esprits en faveur de celui qui doit venir après moi. » Toujours est-il qu'il convoqua chez Florenville, dont les rapports avec Descorches n'étaient déjà plus parfaits, tout ce qu'il y avait de mécontents dans la colonie française ; il leur représenta Descorches comme se refusant à agir énergiquement auprès du Divan pour le compte de Sémonville, et, suivi de quatre d'entre eux, il alla requérir l'envoyé extraordinaire de s'employer plus chaudement en faveur de son rival : Descorches, blessé de la démarche, les accueillit avec une froideur marquée.

Hénin essaya aussi de se mettre directement en rapport avec le Gouvernement turc : le prince Morouzi lui accorda une entrevue, mais ne lui fit jamais rendre de réponse.

Un nouveau coup de théâtre se produisit bientôt : on apprit que Sémonville, qui avait pris sa route par Genève et les Grisons, avait été saisi en territoire neutre, non loin du lac de Chiavenna, par un parti autrichien, le 25 juillet. Descorches redevenait le chef incontesté de la mission française, ainsi qu'il en fut peu après avisé de Paris : Hénin n'avait plus dès lors aucun prétexte légitime à se rebeller ; il ne pouvait plus que servir à Descorches de premier collaborateur. Mais Hénin préféra s'en tenir à la lettre de ses instructions ; elles disaient qu'il devait remplacer Sémonville, en cas d'absence ; il s'intitula donc chargé d'affaires de la République. Toutefois, tenu à l'écart aussi bien par les Turcs que par Descorches, il s'employa uniquement à susciter des divisions parmi les Français et à faire tenir au Comité de salut public, à la Convention, à Robespierre, les dénonciations les plus absurdes contre Descorches ; tantôt il accusait celui-ci de modérantisme — plus tard, il devait lui reprocher d'avoir été jacobin, — tantôt, il le taxait de trahison ; il le soupçonnait tour à tour de vendre aux Turcs la flottille française stationnée à Smyrne et de s'apprêter à fuir en Autriche. Parfois aussi le découragement le prenait et il demandait en termes amers à être rappelé sur l'heure ; mais le lendemain, il sollicitait avec cynisme la place de Descorches, réclamant en outre le titre de ministre plénipotentiaire « au moins » et « de quoi soutenir une dépense forte ».

De Paris, Hénin ne reçut jamais la moindre réponse à tous ses factums ; à Constantinople, personne ne le prenait au sérieux. Pourtant il avait groupé dans un club dénommé « les Amis de la liberté et de l'égalité » quelques mauvaises têtes : Dizerand, que Choiseul avait fait venir à Constantinople pour créer à l'ambassade une petite imprimerie et qui, non payé de l'arriéré de ses salaires, craignant de voir son emploi supprimé, cherchait à se rendre nécessaire ou à se faire craindre ; Chénié, un joaillier sans pratique, récemment débarqué, qui rêvait de devenir secrétaire d'ambassade ; Luzin, un ancien officier que le maréchal de Ségur avait envoyé à Malte pour y réorganiser les troupes de l'Ordre et qui n'avait pu obtenir en récompense

que la gérance gratuite d'un vice-consulat ; Florenville enfin, le plus intelligent et peut-être le seul honorable, mais qui se complaisait dans l'opposition et se laissait entraîner par les violents. Appuyé sur ce parti, qui ne compta jamais plus de dix membres effectifs, il n'était occasion qu'Hénin ne saisît pour essayer de prendre Descorches en défaut, et les ministres étrangers profitaient de chacun de ces incidents pour représenter les Français comme des fauteurs de troubles et pour demander contre eux les mesures les plus sévères.

Une circonstance permit à la diplomatie des cours alliées de hausser quelque peu le ton. En 1792, lorsque la Russie avait conclu avec la Porte la paix de Jassy, il avait été convenu que, pour rétablir les bons rapports, les deux États s'enverraient réciproquement des ambassadeurs extraordinaires. La Russie désigna pour cette mission le général Michel Golenitschef Kutusof, déjà célèbre. Il arrivait avec une escorte vraiment royale : 800 personnes ; plusieurs centaines de cavaliers, qui marchaient toujours sabre au clair, et de fantassins qui avaient toujours baïonnette au canon, enfin une armée d'écuyers, de musiciens et de gens de service. Il allait à petites journées et, comme il avait aussi une meute nombreuse, il se donnait en chemin le plaisir de la chasse. Tant de faste éblouissait les populations. Tout ce qui relevait en Orient de l'influence russe, les Grecs en particulier, prit aussitôt plus d'arrogance. Des querelles s'ensuivirent entre les Français porteurs de la cocarde tricolore et les autres Européens. L'une de ces altercations faillit avoir de graves conséquences.

Le 24 septembre 1793, deux Français, Roubaud et Guérin, capitaines de navires marchands, sont insultés et bousculés dans la grande rue de Péra par deux Grecs, protégés de la Russie. Roubaud, en se défendant, renverse son adversaire, qui appelle au secours ; une troupe de Grecs survient et Roubaud, serré de près, est forcé, pour les tenir à l'écart, de jouer du bâton. La scène se passait devant la maison du chancelier de Russie, Frodini ; attiré par le bruit, il paraît à la fenêtre et s'écrie : « Il faut les tuer, tous ces gueux, ces scélérats de Français ! » puis descend dans la rue. En un clin d'œil, plus de vingt Russes armés se trouvaient rassemblés autour des

deux Français. Heureusement la police turque arriva : Roubaud et Guérin purent se réfugier dans l'auberge de leur compatriote Ménard à quelques pas de là, puis chez Descorches ; ils étaient en lieu sûr ; on ne sait quelle idée leur vint de tout aller conter au voïvode[1], qui n'avait rien à voir dans l'affaire, puisque les capitulations donnaient aux Français le droit de faire leur propre police. Les Russes qui cherchaient l'occasion d'un éclat prirent fait de ce que le magistrat turc était saisi pour renouveler auprès du Divan leurs plaintes contre les Français, en demandant hautement que Roubaud fût puni comme auteur responsable de toute l'aventure.

Kutusof venait d'arriver aux portes de Constantinople : il déclara qu'il n'y entrerait point si justice n'était faite ; en même temps ses agents répandaient l'or pour grossir le nombre de leurs partisans. Les Turcs, intimidés, ou peut-être achetés, cédèrent, et Roubaud fut condamné à la bastonnade. Ce fut une humiliation cruelle pour les Français : Descorches déclara qu'il allait se retirer de la capitale pour attendre à Andrinople les ordres de son gouvernement. Toutefois, avant de partir, il convoqua tous les Français à une assemblée, qui non seulement lui donna approbation complète pour le passé et blanc-seing pour l'avenir, mais encore le supplia de ne pas quitter la ville. C'était bien ce qu'il avait escompté ; son départ en un tel moment aurait eu les suites les plus fâcheuses ; une fausse sortie suffisait pour que sa dignité fût sauve. Il céda donc au désir de ses compatriotes et, peu après, des explications ayant été échangées, les relations avec les Turcs redevenaient cordiales.

Mais la question religieuse n'était pas sans créer maint embarras à notre représentant. Les instructions qu'il avait reçues du Comité de salut public étaient des plus prudentes : « A l'égard des prérogatives attribuées aux fonctions d'ambassadeur de France et à la qualité de protecteur des cultes chrétiens, lit-on dans les *Notes additionnelles servant de supplément aux instructions du citoyen Descorches*, l'envoyé extraordinaire, sans y attacher trop d'importance, n'en conservera pas moins tous les droits qui y sont inhérents, ne fût-ce que pour entre-

1. Magistrat municipal turc.

tenir la considération dont les ministres de France ont joui jusqu'ici. Au reste, l'envoyé extraordinaire trouvera dans les capitulations qui lui ont été remises, les bases principales qui doivent régler la marche de sa conduite. » C'était donc le maintien pur et simple du *statu quo* que désirait le Comité. Descorches refusa toujours de se laisser entraîner, soit par le club de Constantinople, soit par des consuls trop zélés, hors des limites que lui avait ainsi tracées le pouvoir central. Pourtant il n'hésitait pas à sévir à l'occasion : les religieux de Terre-Sainte, établis à Alep, ayant célébré le 5 septembre 1793 un service solennel à la mémoire du roi Louis XVI, Descorches vit dans cette cérémonie une provocation, une immixtion dans la politique et donna ordre à notre consul de retirer à ces religieux la protection française dont ils avaient joui jusque-là : « Nous ne les abandonnons pas, écrivait-il au consul, ce sont eux qui nous ont quittés. » Et il ajoutait :

Vous voudrez bien au surplus ne pas leur laisser ignorer, publiez même autant que vous le pourrez, que la République n'entend pas moins pour cela exercer auprès de la Porte la protection que les capitulations nous accordent en faveur des chrétiens, qu'ils trouveront ainsi, comme par le passé, dans tous nos agents, la même assistance, même encore plus de zèle à les servir, car rien n'est plus puissant que les vertus sur les ministres républicains : la République n'exclut de cette protection que les particuliers qui s'en rendraient indignes par des délits ou par une conduite désordonnée, et les communautés qui, comme celle de Terre-Sainte, ne répondraient pas à cette protection par le retour des procédés nécessaires à la conservation de toute espèce de relations entre les hommes.

Ce mélange de fermeté et de sagesse ne devait pourtant pas prévenir toute difficulté. Il en avait surgi avant l'arrivée de Descorches. Nous avions à Galata un couvent auquel étaient adjoints une église et un hospice et que le gouvernement royal avait confié aux Lazaristes. Au mois de janvier 1793, le père Viguier, leur supérieur, annonça à Fonton, chef provisoire, que, se conformant, disait-il, aux ordres du pape, il passait sous protection autrichienne avec sa communauté ; l'internonce autrichien fit en même temps placer des janissaires de sa garde particulière autour du couvent. Mais Fonton protesta auprès de la Porte et l'internonce fut contraint de retirer ses

gardes. La Nation nomma alors un économe pour administrer les biens, qui, détenus par les Lazaristes, appartenaient en réalité à la France; c'était de cette façon que l'on avait procédé, sous l'ancien régime, chaque fois que des démêlés s'étaient produits entre les représentants français et des religieux.

Cette organisation fonctionna tant bien que mal jusqu'au printemps de 1793. Mais, à cette époque, les Français ayant voulu disposer de diverses pièces vacantes pour loger quelques-uns de leurs compatriotes, le père Viguier refusa les clés. L'économe — qui était l'imprimeur Dizerand — envoya chercher un serrurier. Les religieux effrayèrent le pauvre homme et lui arrachèrent les outils des mains. Gaudin, qui accompagnait Dizerand, indigné de l'attitude des pères, enfonça alors la porte d'un coup de pied. Il s'ensuivit une scène tumultueuse qui ne se termina que par l'arrivée de la police turque; on dut aller s'expliquer chez le voïvode. Le reïs-effendi, décida que Dizerand et les Français non religieux quitteraient le couvent, dont le Gouvernement ottoman assurerait la sécurité et l'administration matérielle, jusqu'à ce qu'il eût été statué d'une façon définitive sur les droits et prétentions des deux parties en cause. Ce fut à cette mesure conservatoire que la France dut, plus tard, de rentrer *de plano* en possession de l'immeuble, ainsi que du droit de contrôle qu'elle avait toujours exercé sur les agissements des religieux.

Autre incident. Gaudin s'était épris d'une jolie Levantine, Anna Sommaripa, récemment arrivée de Naxos avec son frère Crisantho. La jeune fille consentait bientôt à devenir sa femme, mais elle désirait une union religieuse. Gaudin ne s'y refusa pas et fit en conséquence des démarches auprès de l'archevêque de Nicomédie, vicaire apostolique de Constantinople. Celui-ci, monseigneur Tracchia, un Italien, répondit que l'excommunication prononcée par le pape contre les fonctionnaires de la République s'opposait à ce que la bénédiction nuptiale pût être donnée au jeune couple. En vain Descorches écrivit-il à l'archevêque dans les meilleurs termes, en représentant les inconvénients de toutes sortes qu'entraînerait un tel refus; il ajoutait : « Mes ordres étant de rendre aux établissements ecclésiastiques les mêmes services qu'ils ont reçus de nous dans tous les temps, ce serait sans doute bien mal

répondre à ces dispositions que d'avoir de pareils procédés ; ce serait au contraire entretenir l'agitation des esprits qui n'a jamais produit rien de bon pour personne, animer les haines, accroître les divisions, en un mot ne mettre que des caustiques à la place de cette onction salutaire qui rend vos fonctions si belles et si estimables. » Monseigneur Tracchia n'en maintint pas moins sa décision. Gaudin se maria donc simplement en chancellerie. Ce fut un petit scandale dans Péra. Mais le bayle de Venise, qui avait de la sympathie pour la France, fit donner aux jeunes gens la bénédiction religieuse dans la chapelle de sa légation par son propre frère qui était en même temps son chapelain.

*
* *

Cependant les obstacles qui s'étaient élevés devant Descorches allaient s'aplanissant. L'ambassade extraordinaire russe, arrivée à Constantinople le 7 octobre 1793, s'en retira le 26 mars 1794 : Kutusof, avant de quitter la ville, avait été rejoint par Victor Pavlovitch Kotchoubey, qui devait y résider comme ministre plénipotentiaire de l'impératrice et qui prit à notre égard une attitude plus conciliante. Pendant le séjour de l'ambassade extraordinaire, les plaintes contre l'insolence des Russes s'étaient d'ailleurs tellement multipliées que le Divan avait été obligé de montrer quelque sévérité. Dans l'une des nombreuses querelles entre Français et Russes, ceux-ci avaient arraché aux républicains français leurs chapeaux munis de la cocarde ; ils durent les restituer et le principal coupable fut bâtonné comme l'avait été le malheureux Roubaud. De même, l'internonce ayant prétendu interdire aux Français décorés des couleurs nationales l'entrée d'un cirque que l'un de ses compatriotes venait d'installer à Péra, le reïs-effendi déclara que ce spectacle devait être ouvert à tous, sans quoi il serait supprimé.

Quant à Hénin, il tomba dans un tel discrédit que Descorches lui-même dut le protéger contre les Français. Les étrangers ne doutaient pas qu'il passât un jour ou l'autre dans leurs rangs ; il reçut des offres de divers diplomates.

Descorches, en même temps qu'envoyé extraordinaire, était « commissaire civil », ce qui lui donnait des pouvoirs pour ainsi dire dictatoriaux sur ses nationaux au Levant, il aurait pu relever d'office Hénin de ses fonctions, le renvoyer en France et, en cas de résistance, le faire incarcérer dans la prison de l'ambassade. Mais il répugna toujours à entrer dans cette voie, continua de payer ses appointements à ce singulier secrétaire et s'efforça d'agir toujours correctement envers lui, quelque mauvais procédé qu'il en reçût.

Mais de nouveaux dangers allaient menacer Descorches. A Paris, on avait toujours traité avec le plus grand mépris les dénonciations du club de Constantinople : les Jacobins auxquels ce club avait demandé à être affilié avaient d'abord accordé par surprise l'affiliation, mais, peu de jours après, cette décision était rapportée. Le club de Constantinople, qui végétait, saisit ce prétexte pour se dissoudre. Ses calomnies avaient tout de même fait leur œuvre : de vagues soupçons planaient sur Descorches. Afin de les éclaircir, le Comité de salut public résolut d'envoyer en Orient trois commissaires chargés d'enquête : un homme politique, Goujon, et deux chefs de bureau des Relations extérieures, Dubois-Thainville et Fourcade.

Goujon, qui avait la direction de la mission, était sur le point d'être nommé commissaire pour les Relations extérieures[1] : il retarda son départ. Thainville, qui avait pris les devants, arriva seul à Constantinople, le 29 mars 1794, sans instructions et sans pouvoirs, et s'installa dans une des dépendances de l'ambassade. Hénin le convoqua peu après à venir entendre lecture de la correspondance que le prétendu chargé d'affaires avait adressée à Paris depuis juillet 1793. Thainville subit sans sourciller l'audition des soixantes premières dépêches; puis, comme le jour commençait à baisser, il demanda à se retirer; Hénin lui dit alors qu'il ne tiendrait qu'à lui d'avoir connaissance, une autre fois, des quinze dernières lettres. Thainville ne profita pas de cette offre obligeante. Hénin, déjà aigri, en conçut une véritable fureur :

1. C'est-à-dire, ministre des Affaires étrangères; à partir d'avril 1794, il n'y eut plus de ministères, mais seulement des *commissions*.

il dénonça à Paris Thainville lui-même et n'en fit pas mystère. Aussi Thainville, qui jusque-là avait observé une grande réserve, ne le ménagea plus.

Descorches avait montré plus d'adresse. Il avait ouvert la chancellerie à Thainville en lui disant qu'il était libre de tout examiner à loisir. Il avait mis aussi, une fois pour toutes, sa table à la disposition de l'enquêteur ; Thainville, dans la solitude d'une ville étrangère, prit naturellement l'habitude d'en user fréquemment. Normands tous deux, ils se découvrirent bientôt des amis, des souvenirs communs. D'ailleurs Thainville, qui avait fait sa carrière sur les barricades, héros du 14 juillet et du 10 août, n'en avait pas moins gardé l'âme du sous-officier qu'il avait été, sept années durant, au Colonel-général-dragons ; il avait un respect profond pour l'ordre administratif et les gens en place. A ce titre, l'envoyé extraordinaire lui imposait beaucoup. Dans les longs et consciencieux rapports que Thainville envoyait calligraphiés de sa main, ce sont les idées mêmes, presque les expressions de Descorches qu'on retrouve à chaque ligne. Aussi, lorsque ce dernier, après s'être fait justifier par Thainville, jugea cependant à propos de l'écarter, il n'eut pas de peine à lui persuader que l'échelle de Smyrne, agitée par bien des dissensions, réclamait sa présence. Thainville s'y rendit docilement.

Pour achever de gagner la popularité, Descorches sut utiliser les fêtes civiques qui avaient été d'abord pour lui un sérieux sujet de souci. La première avait eu lieu le 6 janvier 1793 ; les choses s'étaient passées avec beaucoup de calme : on s'était borné à banqueter dans une maison particulière. Mais le 20 du même mois, on voulut plus d'éclat : à deux heures de l'après-midi, on se réunit sur la terrasse de l'ambassade, pour planter un arbre de la liberté, tandis qu'un navire français, dans le port, tirait vingt et un coups de canon et qu'une musique exécutait les airs nationaux ; l'arbre planté, on dansa une farandole ; ensuite, un repas fut servi dans le palais et suivi d'un grand bal. Les ministres étrangers protestèrent aussitôt auprès de la Porte dans les termes les plus vifs et demandèrent que des mesures énergiques fussent prises pour empêcher toutes manifestations des républicains français. Le Divan, prompt à s'effrayer, exprima le désir qu'à l'avenir les

réunions patriotiques de ce genre n'eussent plus lieu au Palais de France.

Descorches déféra à cette suggestion et les repas civiques eurent lieu pendant quelque temps chez le traiteur Ménard. Le petit parti des opposants ne manqua pas de témoigner un vif mécontentement. Aussi Descorches, lorsqu'il se sentit assuré à la fois de son autorité sur les Français et de la confiance des Turcs, s'empressa de réorganiser d'une façon officielle les fêtes républicaines. A partir du 10 août 1794, ce fut de nouveau au Palais de France qu'eurent lieu ces agapes, et Descorches les rendit très fréquentes. Chaque décadi, vers neuf heures du matin, les Français de bonne volonté s'assemblaient à l'ambassade. Ils entonnaient d'abord un hymne en l'honneur de l'Être suprême; puis le « commissaire orateur » prononçait un « discours de morale »; on faisait ensuite la publication des mariages et une lecture extraite du « recueil des actions héroïques et civiques des républicains français »; la séance se terminait par un hymne à la liberté; c'étaient le plus souvent les Français de Constantinople eux-mêmes qui pourvoyaient à la partie poétique et musicale du programme. Pour finir, la petite troupe se dirigeait vers quelque site pittoresque des environs de Constantinople, où l'on faisait en pique-nique un déjeuner champêtre. Par ce moyen, Descorches se maintenait en contact avec ses nationaux; il prit sur eux une grande influence.

Il s'était également acquis l'amitié des Turcs. Il avait eu avec le reïs-effendi de nombreuses entrevues après le départ de Kutusof. Ces entretiens étaient remplis des affirmations réciproques du plus complet dévouement; on affectait de considérer l'alliance comme devant se conclure à bref délai. Le sultan, d'ailleurs, aussi bien que ses ministres, avait pour notre représentant les meilleurs procédés : la cessation du trafic faisant obstacle à l'échange des traites entre la France et le Levant et la guerre ayant amené l'interruption à peu près complète de la correspondance entre le Gouvernement de Paris et ses agents à Constantinople, Descorches se trouva fort dépourvu de ressources pécuniaires; le sultan lui prêta de la façon la plus obligeante 78 000 piastres[1]. De son côté, le

1. Environ 200 000 francs de monnaie française.

Divan, qui avait, dès le commencement de l'année 1793, reçu de France divers ingénieurs et ouvriers pour son arsenal, demandait constamment à l'envoyé extraordinaire, des officiers, des « hommes à talents » de toutes sortes, pour mettre l'armée et la marine turques au niveau des meilleures troupes européennes : il arriva à Constantinople, en même temps que Thainville, deux chefs de bataillon et un capitaine; un de leurs camarades les rejoignit un peu plus tard; d'autres étaient promis ou en route; on n'ignore pas qu'il ne tint qu'à peu de chose que Bonaparte lui-même fût au nombre des officiers français mis à la disposition du sultan [1].

Mais la Porte ne reconnaissait toujours pas la République et notre envoyé n'avait à Constantinople aucun caractère officiel. Fatigué des atermoiements que lui opposait toujours Rachid, Descorches se détermina à une démarche hardie : il essaya de nouer avec le Grand-Seigneur une négociation directe. Il y était encouragé par un précédent : Sélim, alors qu'il n'était encore que prince héritier, était entré en correspondance personnelle avec Louis XVI, à l'insu du sultan régnant et de ses ministres, par l'intermédiaire d'un certain Isaac-bey, Turc réfugié en France. Descorches se servit donc d'un des dignitaires du sérail pour faire passer au souverain le plan du traité que la France désirait conclure avec lui. Peu de jours après, le reïs-effendi Rachid était relevé de ses fonctions et remplacé par un des anciens plénipotentiaires au traité de Sistova, Dury-effendi, qui marqua à Descorches plus d'empressement encore que son prédécesseur, mais n'offrit rien de plus que la médiation de la Porte en vue de la paix entre la France et les Puissances. Ce n'était pas là, tant s'en faut, ce que nous désirions. Mais peut-être n'était-ce qu'un début et voulait-on préparer par cette première démarche les cours alliées à voir la Porte se déclarer enfin. On n'en put juger : Dury-effendi fut enlevé subitement par la mort, le 6 juillet 1795, n'ayant gardé le pouvoir que trois mois.

Le ministre qui lui succéda était complètement inconnu.

1. *Arch. des Aff. étr.* Turquie, vol. 189, p. 39; projet d'arrêté, 11 vendémiaire an III, art. 1er : « Le général Bonaparte se rendra à Constantinople pour être employé d'une façon conforme à ses talents et aux connaissances qu'il a acquises dans la partie de l'artillerie. »

Descorches n'eut avec lui qu'une seule entrevue. Mais il n'en éprouva pas moins, sans beaucoup tarder, sa bienveillance, encore que celle-ci se manifestât sous une forme bien timide.

« Il y a quatre ou cinq jours, écrit Descorches, le 5 ventôse an III (23 février 1795), je fus invité de la part du reïs-effendi à me rendre chez le drogman de la Porte ; j'y fus ; beaucoup de bonne grâce et de jubilation : qu'est-ce donc, prince? — Vous allez entendre. » Le drogman lut alors à Descorches l'écrit suivant :

D'après la sincère amitié et la bonne intelligence qui ont toujours existé entre la Porte ottomane et la nation française, notre ami et hôte très estimé Descorches, son envoyé près de nous, ayant représenté dans un temps au ci-devant reïs-effendi Rachid-effendi l'extrême incommodité de sa demeure à Galata et le mauvais air qu'il y respirait et dont sa santé était altérée; considérant d'autre part, d'après une note qui nous a été communiquée par notre ami Descorches que le ci-devant chancelier Fonton s'est écarté de la route de la fidélité, de l'honneur et de la probité : nous avons pensé qu'il conviendrait tant pour faire cesser l'incommodité de son logement que pour être à portée de veiller de plus près à la bonne gestion de la chancellerie que notre ami se transporte au palais de Péra. C'est pourquoi vous lui direz de ma part (c'est le reïs-effendi qui est censé parler au drogman), privativement et amicalement, qu'il est bien le maître d'y établir dorénavant sa demeure, le priant seulement que ce soit simplement et sans éclat, de ne confier à qui que ce soit l'insinuation que nous faisons et d'annoncer cette démarche comme de son propre mouvement.

Et Descorches termine ainsi sa dépêche : « Je vis beaucoup avec les Turcs, je vois leurs défauts et leurs vices. Mais je dois l'avouer, je ne les croyais pas si Turcs ; j'ai été étonné de voir traiter gravement et jouer sérieusement une si pitoyable farce. » Descorches n'acquiesça pas moins à la proposition qui lui était ainsi faite et s'installa à l'ambassade le 21 février 1795. Il augurait que l'on projetait de reconnaître son caractère diplomatique. Il demanda donc à Paris des instructions précises touchant le cérémonial qu'il aurait à observer pour l'audience du sultan.

Mais une nouvelle tout à fait imprévue vint troubler la joie qu'il ressentait d'être enfin établi au Palais de France : le

Gouvernement français envoyait en Orient un nouvel agent; Verninac, précédemment ministre plénipotentiaire en Suède, arriva à Péra le 13 avril 1795. Il était muni de pièces officielles lui donnant pouvoir de remplacer Descorches et mettant fin à la mission de celui-ci. Descorches avait toujours eu des ennemis au Comité de salut public; mais il y comptait aussi des partisans; les bureaux des Relations extérieures n'avaient pas cessé de fournir sur son compte des rapports élogieux. On ne sait quelle petite révolution dans le Comité amena, d'une façon assez brusque, semble-t-il, la signature de ces lettres de rappel : « Des motifs importants, qui tiennent à la nature des institutions républicaines, et la nécessité d'employer comme interprète de nos intentions à l'égard de la Porte un citoyen qui, sortant du sein de la France régénérée et du foyer des événements, connaisse parfaitement les vues et les maximes du Gouvernement et réunisse à ces avantages la présomption de notre confiance entière ont déterminé notre résolution. » Descorches s'inclina et partit le 6 mai 1795, par voie de Smyrne.

Il laissait à son successeur une situation moins difficile que celle qu'il avait lui-même trouvée. Verninac obtint, peu après son arrivée, l'audience du sultan que Descorches avait vainement attendue si longtemps. Il parvint également à faire signer aux Turcs un projet de traité qui se rapprochait des désirs du Comité de salut public. Mais le Gouvernement français refusa de ratifier le traité et le remplacement de Verninac fut décidé dès février 1796. Sa mission cependant ne fut pas complètement stérile : il vit se rétablir entièrement entre les Français de Constantinople la bonne harmonie. La chancellerie reprit, comme la Nation, une existence normale : quand Verninac quitta son poste en novembre 1796, les voies étaient préparées pour le premier ambassadeur de la République, Aubert du Bayet, dont la mission rendit à la France son antique prestige en Orient.

F. CLÉMENT-SIMON

---

*L'administrateur-Gérant* : H. CASSARD.

# PRINCESSES DE SCIENCE

*Au docteur Antoine Florand.*

## I

Le docteur Fernand Guéméné, s'étant levé selon son habitude à sept heures, passa sous la douche avec sa ponctualité coutumière, s'habilla, sonna pour le thé qu'on lui monta dans sa chambre, et se mit à déjeuner près de la fenêtre ouverte.

Il habitait, à la pointe de l'île Saint-Louis, un minuscule hôtel où il venait de s'établir comme médecin de quartier. Par les hautes fenêtres du XVIII^e siècle qui s'étageaient deux par deux dans l'étroite façade, il voyait, presque au pied de la maison, couler la Seine sous le rideau touffu des peupliers d'Italie, frissonnants et somptueux, qui bordaient la rive.

A chaque minute, un sourd clapotis d'eau battue signalait l'arrêt d'un bateau-mouche au ponton, sous ses fenêtres. Le jeune médecin, distrait, n'entendait rien. Sa main qui soutenait le petit pain tremblait un peu. Bientôt il repoussa le plateau avec sa tasse à demi pleine, prit son chapeau et gagna la porte.

Avant de quitter sa chambre à coucher, il se retourna, embrassa des yeux le mobilier rudimentaire et pensa :

« Si elle veut bien, je chercherai tout de suite d'autres

meubles. Avec des lits clos j'ai vu faire, en Bretagne, des armoires charmantes : j'en commanderai une à Quimper... elle y rangerait son linge avec plaisir... Une table à ouvrage... oui, mais sait-elle coudre? »

Puis, ses yeux s'arrêtant au lit :

« Oh! le lit, des plus simples, en cuivre. »

Et très vite :

« On draperait les fenêtres de mousseline blanche, comme chez mes parents. »

Il était grand et d'aspect froid; sa tête, très forte et ronde, s'alourdissait d'une épaisse chevelure brune. Sous le lorgnon, ses yeux rêvaient. Il partit, gardant toujours en lui la vision nuageuse d'une chambre blanche, une chambre voilée de mousseline, meublée d'objets imprécis et où glissait, dans une pénombre de crépuscule, une femme mince au chignon noir...

Dehors, il suivit ce quai Bourbon, si étroit, si archaïque, avec son trottoir en terrasse, ses marches, ses rampes, ses niveaux différents. Il prit le pont Saint-Louis. Devant lui la Seine fuyait en deux bras fluides pour enserrer la Cité. Le ciel pur la teintait de bleu. C'était une chaude matinée de juillet; une buée opaque, d'un gris de cendre, écrasait l'horizon. Sur les quais entre-croisés qui ceignent les deux îles sœurs, des camions roulaient avec fracas. Une lumière intense avivait l'azur de l'eau, le vert des frondaisons, le rose des façades en briques, tandis que s'assombrissait le noir des pierres vétustes, dans cette cité gothique de terreur, de mystère et de rêve qu'est Notre-Dame.

Le docteur Guéméné, par la rue du Cloître, gagna le Parvis et enfin l'Hôtel-Dieu. A mesure qu'il approchait du but, ses traits révélaient une inquiétude croissante. Quand il déboucha sur le Parvis, ce vaste espace vide lui donna le vertige. A l'aspect des lourdes bâtisses grises de l'hôpital, hérissées de cheminées et de ventilateurs, ses paupières battirent légèrement. Il entra.

— Mademoiselle Herlinge est-elle arrivée? — demanda-t-il au premier infirmier qu'il aperçut dans le long couloir claustral.

— Elle passait ici à l'instant, monsieur... il n'y a pas cinq minutes.

— Merci.

Une cohue d'infirmiers, de malades, d'externes qui arrivaient, piétinait dans le vestibule d'entrée. Guéméné pressa le pas, avec l'impression que tout ce monde le dévisageait, et il pénétra dans la cour centrale.

Elle s'allongeait princièrement, en terrasses successives, avec ses degrés de pierre, son gravier jaune, ses parterres fleuris, jusqu'au portique de la chapelle lointaine qui en ferme le fond. D'aériennes galeries à larges arcades, superposées d'étage en étage, l'enclosaient. Le docteur Guéméné leva la tête; son visage s'illumina : il avait aperçu, à la balustrade de la troisième galerie, là-haut, une femme accoudée.

Guéméné aimait cette femme. Il le lui avait écrit la veille, sollicitant un entretien, la priant de l'attendre à cette terrasse si elle ne le repoussait pas.

C'était Thérèse Herlinge, l'interne du grand Herlinge de l'Institut, son propre père. Elle achevait à l'Hôtel-Dieu, sous la direction paternelle, ses études médicales. On y entourait de respect son mérite personnel et le nom qu'elle portait. D'ici, Guéméné pouvait reconnaître sa taille mince et distinguer son chignon noir.

Alors un bien-être d'ivresse l'inonda. L'hôpital, avec ses galeries, ses colonnes, ses arcades, ses balcons, sa passerelle, sa théâtrale architecture, sa noble massivité, lui apparut comme le palais moderne convenant à cette moderne Princesse de Science. Elle y régnait. Elle en était la châtelaine et, pareille aux nobles dames d'autrefois, mais serrée dans un fourreau de toile bise, avec son tablier d'interne noué aux reins, accoudée aux balustrades de sa terrasse, elle regardait venir à elle celui qui l'aimait.

Le jeune médecin croyait modérer sa hâte et régler son pas : il courait presque en montant les étages. Il arriva; elle se retourna, sourit et lui tendit la main. Il prononça, frémissant :

— Alors... c'est oui?

— Attendez, attendez! fit-elle en riant très loyalement. Je veux causer avec vous, il me faut vous connaître mieux : vous étiez pour moi jusqu'ici le meilleur des camarades, voici que vous m'apparaissez sous un aspect nouveau. Je suis moi-même très troublée, je vous assure, très troublée...

On ne l'aurait pas dit. Sa fière beauté de brune, plus faite de noblesse que de grâce, ses yeux superbes, exprimaient le contentement puissant et serein de la femme qui se sait aimée. D'une main ferme, elle lissait, en un geste habituel, le casque de cheveux noirs qui lui prenait la nuque. Un duvet très fin naissait au coin de ses lèvres; elle avait, dans l'épanouissement de ses vingt-cinq ans, l'air d'une reine.

Elle continua :

— Nous ne pouvons rester sur cette galerie : les malades y vont et viennent, et, par les portes vitrées, les infirmiers nous épieraient. Pour les choses graves que nous allons dire, mon petit laboratoire conviendra mieux, n'est-ce pas, Guéméné?

Il y eut une imperceptible nuance affectueuse dans cette façon d'appeler son compagnon d'études. Et elle l'entraîna vers l'intérieur des bâtiments, où l'on pénétrait de plain-pied; son sourire avait une expression nouvelle de recueillement, de satisfaction, de bonté.

Son laboratoire d'interne, contigu à la salle des malades, était encombré de fioles, d'éprouvettes, de pièces anatomiques, de bocaux et de livres. Dans le désordre de la table poussée contre la fenêtre, se voyait un microscope. A droite, une étuve qui ressemblait à un coffre-fort contenait des bouillons de culture. Un bec de gaz à chalumeau dont le ronflement emplissait l'étroit cabinet chauffait l'appareil. La jeune fille débarrassa l'unique chaise d'une sorte d'aquarium où des souris blanches grouillaient dans de l'ouate, et, faisant signe au docteur de s'y asseoir, elle s'installa dans son fauteuil de travail.

— Oui, — commença-t-elle, — votre lettre d'hier m'a bien étonnée. Car enfin il y a, je crois, quatre ans que nous nous connaissons. Un an d'externat à la Charité, où je vous ai rencontré pour la première fois, deux ans d'internat aux Enfants-Malades, où nous avons été nommés ensemble, et cette année que je termine ici, au cours de laquelle je vous ai vu si souvent à la clinique de mon père, voilà le bail de notre vieille amitié. Or, pendant tout ce temps, vous avez été le plus complaisant des camarades, le meilleur, celui que j'estimais le plus; mais que vous m'aimiez, je ne m'en serais jamais doutée, par exemple!

— Thérèse, — reprit Guéméné s'abandonnant tout à coup à la familiarité du prénom, — moi aussi, je l'ignorais; j'ai longtemps travaillé à vos côtés, comme un bon élève auprès d'un autre bûcheur, sans vous voir. Je n'admettais pas la femme-médecin, pas sa « mentalité », pas sa fonction; il a fallu ce caractère exquis, cette nature qui vous rend sympathique à tous, pour me montrer en vous, peu à peu, une amie intelligente et droite. J'ai joui de votre présence continuelle, inconsciemment, sans le savoir. Vous vous êtes emparée de moi très doucement, par un charme tellement subtil et incessant, que je ne l'ai pas senti. L'agrément que je trouvais près de vous, je l'attribuais à votre intelligence et à votre humeur délicieuse. A la salle de garde, j'aimais que vous fussiez ma voisine, sans songer de quelle incomparable vie à deux ces repas pris côte à côte, dans le vacarme de la gaieté ambiante, pouvaient être le prélude. De jour en jour, vous me pénétriez de vous, de votre esprit joyeux, de votre regard si franc, et, lorsque je quittai les Enfants-Malades pour m'établir, je pus mesurer le vide que laissait dans ma vie votre absence... Le besoin que j'eus alors de vous m'éclaira. J'ai connu ce que vous étiez pour moi, un soir d'indéfinissable ennui, en vous retrouvant dans un groupe photographique d'internes, fait l'an dernier aux Enfants-Malades. Oh! Thérèse, vous ne saurez jamais ce qui s'est passé en moi quand j'ai revu votre chère image et que mon cœur trop lourd s'est déchargé en sanglots et en larmes, en larmes d'enfant, en larmes passionnées, pour avoir reconnu votre mince blouse blanche et votre chignon noir, dans le fond un peu flou de cette photographie!

Son émotion, sa pâleur, son tremblement, touchèrent la froide fille; elle dit gravement :

— Mon bon Guéméné, vous m'aimez tant que cela?... Merci...

Il lui prit les deux mains qu'il broya dans les siennes, puis, secouant sa tête lourde de jeune Celte, il balbutia :

— Jamais... jamais... je ne pourrai vous dire à quel point je vous chéris, Thérèse.

Et, en même temps, il eut l'orgueil de lire en cette femme, uniquement occupée jusqu'ici de ses études, un trouble nouveau. La vie sentimentale s'éveillait en elle. Il la tenait déjà

à demi enchaînée, et, sans révolte, elle laissait river à ses nerveux poignets de vierge « cérébrale » ce premier anneau de servitude qu'étaient les mains amoureuses du jeune homme. Celle dont l'apparence impassible annonçait une créature exempte de rêve et d'émotion se révélait mystérieuse et vibrante. Avec une timidité qui étouffait le son de sa voix, elle murmura :

— Fernand...

Ils eurent quelques minutes de silence et de recueillement, puis mademoiselle Herlinge reprit :

— Certes, je ne pensais guère au mariage. Depuis que je suis étudiante, je vis entourée de garçons ; ils n'ont jamais songé à me faire la cour. C'est de l'ennui que naît souvent cette idée chez les jeunes filles. Dieu merci, je n'ai guère eu le temps de m'ennuyer. Pourtant, j'ai plusieurs fois souhaité d'être aimée. Chose curieuse, sans en faire aucun cas, j'enviais l'amour ; ce ne furent d'ailleurs jamais que de vagues et passagères imaginations, touchant un avenir lointain et vague. En toute sincérité, Fernand, je ne vous aime pas encore, mais peut-être cela viendra-t-il : je vous estime tant, mon ami !

Elle eut un sourire qui ressemblait à une éclosion de tendresse. Le docteur dit, à son tour :

— Vous portez un nom illustre ; une carrière glorieuse vous attend. Je ne suis qu'un médecin de petites gens, sans éclat, sans fortune ; j'ai dû patiemment attendre la formation d'une clientèle avant de vous offrir ma vie. Pourtant, Thérèse, ce pain quotidien une fois assuré, je n'ai pas hésité à vous demander d'être ma femme, avec la certitude que le bonheur dont je vous entourerai fera, dans notre mariage, mon apport digne du vôtre. Vous n'êtes pas une jeune fille que séduisent les vanités. Je suis un honnête homme et je vous aime, tout simplement. Voulez-vous de moi ?

— Oui, — prononça-t-elle, très émue et très grave.

Il eut comme un sursaut de bonheur éperdu, et, cachant sa tête dans ses mains :

— Je suis trop heureux ! je suis trop heureux !

Quand il releva les yeux, Thérèse le regardait, étonnée, attendrie et nouvelle ; leurs prunelles se rencontrèrent, un moment, pour échanger d'ineffables pensées qui les lièrent plus

que bien des paroles. Le bec de gaz à chalumeau lançait toujours, sous l'étuve, le sifflement de son dard de flamme. La minuscule architecture de cuivre du microscope luisait devant la fenêtre. Un fragment de cervelle humaine flottait dans un bocal, et, dans un autre, une membrane blanchâtre, produits d'une autopsie récente.

Le jeune homme parcourut des yeux ce laboratoire où la singulière fille s'emprisonnait, des heures entières, pour s'astreindre à ses masculines études. Une grande fierté le prenait à la pensée que, dans cette femme en apparence toute de cerveau, il suscitait, en cette minute, par les forces de son amour, une vraie jeune fille émue et frissonnante, l'idéale compagne, sa fiancée :

— Vous ne regretterez rien, Thérèse? — demanda-t-il tout à coup.

— Je ne regrette jamais les décisions que j'ai prises, — répondit-elle avec une assurance virile. — D'ailleurs je sais que vous ne me décevrez pas, mon bon Guéméné.

— Le bonheur que je vous promets sera de ceux qui durent. Si je le savais transitoire et trompeur, l'aurais-je offert à une femme telle que vous? Mais je me demande si ce sera assez de tout mon dévouement pour vous faire oublier l'ancienne vie. Vous la désiriez bien avidement, pour l'avoir choisie envers et contre tous, riche, belle et heureuse comme vous l'étiez. Ne regretterez-vous pas vos études, l'avenir auquel vous renoncez et qui s'indiquait si beau, cette médecine à laquelle vous preniez un si ardent intérêt?...

— Mais, je n'ai pas besoin de renoncer à la médecine pour devenir votre femme!

— C'est pourtant ainsi que je l'entendais, Thérèse.

Mademoiselle Herlinge devint très pâle.

— Vous me demandez... vous me demandez cela?

Un instant, leur trouble les rendit muets l'un et l'autre, et ils se regardèrent avec effroi. Puis l'étudiante eut ce nouveau cri :

— Renoncer à la médecine!

— Oui, Thérèse, — reprit sourdement Guéméné, — je vous veux tout entière.

Elle secoua la tête avec une légère tristesse.

— Non, non; ne me demandez pas cela : je sens, je sais, que je ne le pourrai pas. Songez que depuis soixante-dix mois j'ai donné à cette chose-là toutes mes énergies, toutes mes facultés, toute ma volonté. Mon métier est dans moi et, voudrais-je l'abdiquer, il me dominerait encore : je suis médecin, toute, toute!

Et elle eut un geste convulsif des deux mains, comme pour retenir en soi cette subtile possession de son art, si durement acquise, si passionnément gardée.

— Vous parlez ainsi, Thérèse, parce que la vie affective est neuve en vous, que vous ne la connaissez pas bien; vous demeurez encore trop *étudiante* pour être *femme*, complètement. Peu à peu, l'amour tuera l'étudiante en vous, et, à l'heure où s'épanouira votre âme féminine, vous comprendrez enfin pourquoi je réclame de vous le don absolu, sans réticence, sans arrière-pensée. Bien plus, vous en éprouverez le désir, la soif, comme une vraie femme!

— Une vraie femme? Mais je le suis, je pense, et intégralement, puisque j'ai conquis toute l'intellectualité possible! La demi-femme est celle dont le cerveau reste atrophié. Et vous voudriez que je me rapetisse à cet état? En vérité, je me demande quelle est votre pensée, mon pauvre Guéméné!

— Ma pensée, vous la voulez? Eh bien! je suis un homme, je cherche ma compagne, pour faire ma vie avec elle, parce que c'est la loi, parce qu'il me faut un foyer et une gardienne à ce foyer. Je veux bien trimer tout le jour, courir de maison en maison, ausculter des cœurs, faire cracher de vieux asthmatiques, délivrer des femmes, palper des nouveau-nés, constater des décès, mais à condition que cette partie assommante de la vie, qu'on appelle le métier, une fois accomplie, je trouve ma maison douce et une amie qui m'y attende. Cette amie, — je suis peut-être égoïste, mais je suis un homme et un homme normal, — je la veux pour moi seul. Je ne partagerai pas ma femme avec tout le monde... Ha! ha! ha! le mari de la doctoresse, ce serait charmant!

Brutalement, il s'était levé en repoussant sa chaise, et il tournait comme un malade en fièvre autour du laboratoire exigu. Puis, tout à coup, saisissant Thérèse par les poignets :

— Vous m'échappez, je sens que vous m'échappez! Restez-

moi, Thérèse... je vous aime... pardonnez-moi ma violence. J'ai rêvé d'un tel bonheur auprès de vous, dans la traditionnelle intimité conjugale! ne me dites pas que c'est bourgeois et démodé : ce bonheur que je souhaite, il est de tous les temps, parce qu'il est sain et naturel. La femme est faite pour la maison. Nous ne serions pas heureux, Thérèse, si vous couriez la clientèle, les cliniques, les hôpitaux, et si, au lieu d'être votre but, la famille vous devenait une entrave. Il ne faut pas manquer notre vie, bâtir notre foyer en aveugles. Je vous parais très encombré de préjugés, n'est-ce pas? Je ne suis pas un rétrograde cependant; je veux les femmes libérées, lucides et pensantes. J'ignore de quoi est né mon amour pour vous : peut-être m'est-il venu de vous avoir beaucoup admirée. En tout cas, l'égalité intellectuelle qui sera entre nous me semble constituer le meilleur élément de notre bonheur. J'aime votre lumineuse pensée, j'en suis orgueilleux, mais je réclame d'en jouir seul.

Les traits un peu durcis, ses belles prunelles limpides et glaciales revenues à leur habituelle expression, mademoiselle Herlinge méditait ardemment sa défense. Elle reprit, en apaisant l'accent de révolte qui faisait trembler sa voix :

— Pourquoi réclamez-vous de moi ce que vous auriez bien garde de me donner : la vie intégrale? Je m'explique. Vous estimeriez — à bon droit — mes prétentions excessives, si j'exigeais de vous, en gage d'amour, l'abandon de votre carrière? Pourtant je suis médecin au même titre que vous; nous avons fait des études semblables; je possède des diplômes pareils aux vôtres : vous êtes docteur, je le serai d'ici peu... Quelle différence voyez-vous entre nous?

— J'en vois une grande : cette passion que vous cachez en vain sous votre calme, cette convoitise qu'excite en vous la profession médicale. Vos âmes sereines de cérébrales ne connaissent que cette ardeur, mais vous en êtes dévorées... et c'est nécessaire! Sans cet appétit violent de science et de diplômes — parfois de diplômes seulement, — vous verrait-on vous transformer en êtres d'exception, vous exténuer à des études qui dépassent vos forces, affronter une vie difficile, abdiquer des traditions délicates, remonter, avec une vigueur plus que masculine, le torrent des conventions et de l'habi-

tude?... Combien notre zèle est moins grand! La carrière, vers laquelle il faut qu'un goût si vif vous entraîne, s'offre naturellement aux jeunes hommes et ils y abondent. Ils peuvent ne prendre à leurs cours qu'un intérêt secondaire — une promenade par le quartier latin, quelques stations dans ses brasseries nous ont vite édifiés à cet égard — et devenir, par la force des choses, des médecins très sortables. Bref, l'homme accorde à ce métier, comme à tout autre, le temps et l'intérêt indispensables, par obligation, par devoir, mais il se réserve sa personnalité vraie, que n'accapare pas la profession. La femme, au contraire, s'y noie toute, avec ses qualités, ses aptitudes, ses faiblesses, sa sensibilité, ses affections... Tenez, à ma première autopsie, dès que le bistouri eut crevé le thorax du cadavre, on entendit un bruit mou sur les dalles : c'était votre serviteur qui perdait connaissance et s'affaissait comme une loque. Parmi mes camarades, beaucoup m'ont confessé la même aventure, et il est peu de jeunes étudiants qui, au spectacle de ce dépeçage humain, n'aient éprouvé d'abord de profondes sensations d'horreur... Ça passe, Dieu merci!... Or, je vous ai vue, lors de vos débuts à la Charité, faire de la dissection ; vous aviez la main suffisamment sûre, et à la question que je vous posais vous avez répondu fièrement : « Moi! je n'ai jamais bronché devant le cadavre!... » Le fait est que, vous autres femmes supportez généralement cette scène macabre avec flegme, et j'ai noté que peu d'étudiantes se montraient incommodées, à l'amphithéâtre. Ainsi, nerveuses, délicates et sensibles, infiniment plus que nous, les hommes, vous demeurez impassibles, vous ignorez la répugnance physique à l'aspect de cette boucherie malodorante, tant le désir de voir, de savoir, de devenir médecin enfin, vous possède... Et vous vous étonnez, Thérèse, si, à l'idée que vous serez ma femme, je m'alarme de vous savoir dans l'âme cette passion souveraine, déformante, aveuglante?

Mademoiselle Herlinge, pensive et attristée, repartit :

— Elle ne m'empêchera pas de vous aimer bien, Guéméné.

Il répliqua :

— Je voudrais cette tendresse de l'épouse qui s'est donnée toute à son mari, qui le réconforte, le calme, l'égaie ou le console, et reste toujours là, toujours, Thérèse, toujours...

La tradition des épouses d'autrefois est bonne, elle est vraie, elle est naturelle. Tout ce qui rejette hors du foyer la vie de la femme est mauvais ; ou bien il faudrait remplacer la vieille théorie héréditaire du mariage par je ne sais quelle formule de compagnonnage mixte...

Elle l'arrêta :

— Cette formule est précisément très belle, à mon sens, Guéméné. Associer deux êtres égaux, en même temps amants et amis, remédier, par un savoir et des fonctions identiques chez l'homme et chez la femme, aux malentendus conjugaux qui dérivaient jusqu'ici d'une disproportion intellectuelle, ne trouvez-vous pas cela louable et utile ?... Vous n'en êtes pas, je pense, à nier l'égalité des époux ?

— L'égalité, non, mais la similitude, Thérèse. Je ne dis pas la femme inférieure, je la trouve différente. Et, bien que tous vos efforts de femmes-médecins tendent à vous métamorphoser en jeunes hommes à jupons, vous demeurez par vos attitudes, vos idées, et avec votre science même, d'une autre essence que nous. Mille penchants secrets vous font dissemblables de ceux que vous copiez.

Mademoiselle Herlinge s'indignait sourdement. Une recherche scrupuleuse dans sa toilette, de laquelle on apercevait seulement, sous sa blouse, le sévère corsage de soie grise, démentait en elle toute tendance ridicule à se masculiniser. Elle niait de bonne foi la supériorité de l'homme, mais elle lui sentait obscurément un esprit plus précis, une volonté plus ferme, des conceptions plus audacieuses. C'était à cela aussi, sans doute, que pensait Guéméné. L'homme et la femme étaient égaux par l'intelligence, la valeur morale ; mais au premier il attribuait les hautes spéculations du cerveau, le génie possible ; à l'autre, il reconnaissait surtout la supériorité affective et sentimentale. Mais, en parlant de « jeunes hommes à jupons » à propos des étudiantes, il avait du moins été injuste pour celle-ci.

— Nous ne sommes pas de petites pensionnaires, — reprit-elle.

— Vous n'en avez pas moins les éternelles fonctions de la femme ; la grande vocation féminine vous entraîne toutes avec la même force, jeunes filles naïves ou savantes raisonneuses.

Vous avez dans le sang les mêmes dévouements, les mêmes instincts tendres, Thérèse ; la nature vous a faites femmes avant que vous ayez choisi d'être médecins !

— Ah ! comme vous avez bien pris de votre race bretonne l'insupportable respect de la routine, mon pauvre Guéméné ! Eh bien ! c'est entendu ; laissons les femmes au pot-au-feu ou à leur aiguille, et verrouillons solidement la porte, surtout, pour qu'elles gardent leur place au foyer. Mais, dites-moi, que faites-vous de l'innombrable armée des filles sans dot, bloquées dans ce foyer d'où vous ne leur permettez pas de sortir, et où vous savez bien, pourtant, que les épouseurs n'iront point réclamer d'elles l'honneur de les entretenir ? Elles mourront de faim, tout bonnement, mon cher, grâce à vos belles théories.

— Ma théorie n'est pas cruelle aux femmes, Thérèse, elle n'est pas non plus entachée de sottise. J'applaudis de tout mon cœur à l'effort de ces vaillantes filles qui, pauvres, chétives, délaissées au milieu de difficultés inouïes, dans un travail incessant, luttent magnifiquement pour se faire, malgré leur faiblesse, une place au soleil, en dédaignant l'homme qui les a négligées. Ah ! nous en avons vu, vous et moi, à l'École, de ces étudiantes au canotier de feutre, à la jupe élimée et aux yeux ascétiques, dont les doigts maigres crayonnaient le cours, fébrilement. Plus près de nous, il y a cette petite externe russe : Dina Skarof. Est-elle assez admirable avec ses bottines rapiécées, son éternelle robe de pilou et son travail acharné ! Elle nous l'a dit, l'anatomie la rebute, elle n'y peut appliquer son esprit rêveur et léger ; mais elle passe les nuits sur ses livres : elle en est blême, le matin, et c'est ainsi qu'elle a emporté son examen de première année. Vous croyez que je n'apprécie pas à sa juste valeur une femme de cette trempe qui, sans le sou, étrangère, timide, a su se tailler une telle personnalité et mordre à la vie de cette manière ? Seulement, je me tromperais bien, si cette farouche travailleuse ne cachait pas une jeune fille vibrante et passionnée, prête à secouer sa cuirasse d'indifférence et de sauvagerie pour s'épanouir en femme complète, le jour où la nécessité de gagner durement sa vie disparaîtrait, la laissant libre d'être, à sa guise, amoureuse, épouse et mère, comme les autres ! Et voilà, Thérèse, de quelle façon j'admets les femmes-médecins. Certes, je trouverais malséant que les

hommes refusent encore à celles dont ils n'ont pas voulu devenir les maris le droit d'exercer des professions où elles peuvent vivre indépendantes au même titre qu'eux; mais, si d'aventure ils les épousent, que tout rentre dans l'ordre, et que l'homme, se faisant le soutien du ménage, comme il est juste, la femme s'abandonne tout entière à sa fonction souveraine, qui est de vivre pour son mari, pour ses enfants.

Puis, regardant Thérèse, il ajouta :

— Je vous révolte, n'est-ce pas?

La jeune fille était très pâle.

— Non, — reprit-elle avec douceur; — vous m'aimez égoïstement, comme font les hommes. Vous me demandez très simplement de me sacrifier à vous, d'immoler à votre amour tout ce que j'aime et tout ce que je suis.

Etendant la main, elle ferma le robinet du gaz : le bec du chalumeau s'éteignit, ce qui fit un grand silence. Le soleil frappait les pièces anatomiques : un embryon, de la grosseur d'une fève, s'illumina dans l'alcool où il flottait. Thérèse reprit d'une voix attristée, et qui se faisait plus douce :

— Je ne le pourrai jamais...

Guéméné, sans répondre, eut un geste désespéré. Elle dit encore :

— Il faudra prendre avec moi mon métier... ou m'oublier.

— Je tâcherai de vous oublier, alors! — dit-il en se redressant péniblement, comme sous le poids d'un découragement infini.

Cette réponse étonna l'étudiante et l'offensa secrètement. La fille du grand Herlinge, qui ne connaissait guère encore de la vie qu'une longue suite de succès, n'entendait pas être aimée à demi. Cette belle passion poétique et romanesque, dont elle était l'objet, l'avait grisée d'abord comme un triomphe inattendu et nouveau. Il était d'ailleurs logique que cette fille jeune, vigoureuse et fière, goûtât un amour où son orgueil n'avait rien à perdre. Mais quand elle vit le don de sa personne, dont elle savait le prix en le promettant, accepté sous condition, marchandé et, au demeurant, refusé, un trouble lui vint, où la déception et le dépit avaient leur part.

— M'oublier, mon cher? dit-elle d'une voix mal assurée. Voulez-vous parier que ce ne sera pas long?

Il parut ne pas l'entendre. Sa poitrine se souleva d'un soupir puissant de tristesse, et, regardant la jeune fille avec les yeux éteints et sans vie de l'homme qui souffre :

— Alors... c'est fini?...

En voyant ainsi torturé ce garçon, dont de communes études lui avaient donné une habitude ancienne et familière, qu'elle avait connu tant de mois égal, ponctuel, sensé, avec son intelligence droite, solide et un peu mystique de Breton, Thérèse eut l'instinctif regret de ce qu'elle perdait à laisser fuir un tel amour. Une minute, elle envisagea la possibilité de l'abnégation suprême. Des multiples satisfactions que la médecine donnait à son âme étrange elle eut une vision rapide. Puis il lui sembla que, privée tout d'un coup de ces satisfactions, elle demeurerait amoindrie, humiliée, une femme sans éclat, noyée dans le commun, mais prête à toutes les soumissions, libre d'appartenir sans réserve à un homme, à cet homme qui frémissait d'amour, là, devant elle.

A son tour, elle tardait à répondre. Guéméné se leva, murmurant :

— Adieu, Thérèse.

Ainsi, c'était définitif, il s'en allait. L'amour, auquel hier encore elle songeait si peu, lui était apparu vital, profond, souverain; il l'avait surprise, ébranlée, charmée, attendrie, puis, il s'évanouissait, et l'existence d'autrefois recommencerait, sévère et uniforme. C'était comme un réveil banal après un rêve délicieux. Cependant Guéméné était encore là. Qu'elle dît un seul mot, et devant elle s'ouvrirait cette vie amoureuse aux émotions progressives et intenses qu'elle avait observée chez d'autres et qui, malgré ses lucidités de femme savante, lui demeurait aussi nuageuse et obscure qu'à la plus simple et plus pure jeune fille. Elle pensa :

« Ce serait bon... »

Puis elle entendit le jeune homme ajouter d'une voix tremblante :

— Pourtant vous aviez dit oui, Thérèse; j'aurais pu vous avoir, je pourrais partir d'ici en possédant le bonheur. Une femme telle que vous s'est promise à moi! et je pourrais, si je le voulais, emporter dans ma maison la certitude de vous y amener un jour. Et je vous aime en insensé, et mes bras

pourraient vous prendre comme une fiancée, oui, j'aurais le droit, j'aurais le droit...

— Taisez-vous! — interrompit-elle, effrayée devant l'exaltation du jeune homme; — cette porte vitrée clôt à peine, la religieuse est là qui peut vous entendre.

Il poursuivit, sans plus de précautions :

— Depuis huit mois j'ai ressassé mon amour dans ma solitude, et je m'enfermais chez moi pour m'en nourrir secrètement, comme une bête qui se terre pour se repaître d'une proie précieuse. Endormi, je vous ai vue en rêve; éveillé, je vous voyais mieux encore; vous m'halluciniez sans cesse; je n'ai pensé qu'à vous, je n'ai travaillé que pour vous, j'ai peuplé ma maison de votre vision mille fois répétée; j'ai souffert, j'ai pleuré, j'ai tendu les bras vers vous, jour et nuit, passionnément. Et voici qu'aujourd'hui je vous vois, je vous adore, j'ai le droit de vous étreindre... et non, non, non! ce sera non!

Pâle, frémissant, les poings serrés, il affirmait en coups nerveux de son talon sur le plancher, son infrangible volonté, l'indomptabilité morne de sa race, pendant que, debout devant lui, Thérèse blême et accablée, réagissait aussi contre l'élan de pitié féminine qui, dans ce trouble, l'eût jetée avec des mots de douceur, irrévocablement, à cet homme. Tous deux formaient un couple harmonieux et beau; la nature, leur jeunesse, insidieusement, les sollicitaient de s'unir; mais entre eux l'orgueil s'insinuait en invincibles obstacles.

Thérèse tendit la main :

— Adieu, Guéméné... mais c'est vous qui l'aurez voulu...

Il s'écria :

— Ah! remerciez-moi d'avoir la force de m'en aller! Je sais quelles misères nous attendaient dans cette union équivoque où vous n'auriez été qu'une demi-épouse, où ma jalousie vous eût déchirée, où, détournée ailleurs, vous auriez laissé mes tendresses inassouvies. Je souffre bien, mais j'aime mieux pleurer mon amour intact qu'empoisonné.

— Vous ne pouvez pas comprendre, Guéméné; moi-même je n'avais pas compris, avant ce jour, ce que ce métier a pris de moi. Ne m'en veuillez pas, je ne puis pas y renoncer, je ne puis pas! Qu'est-ce que la banalité de l'existence à laquelle vous me conviez, auprès de ces luttes silencieuses, lentes et

passionnées contre la maladie, ces plongées incessantes dans le mystère de la vie, ces spectacles de l'inépuisable physiologie! Nul ne saura jamais ce que j'éprouve, les jours d'entrée à l'hôpital, quand je trouve dans ma salle une malade nouvelle et que je palpe le problème vivant qu'est ce corps, avec son mal ignoré qu'il faut déchiffrer, déterminer, maîtriser... Oh! Guéméné, Guéméné, vous ne les connaissez donc pas, vous, les transes grisantes du diagnostic, et la volupté de l'auscultation, et le triomphe des prévisions confirmées?... Et quelle puissance nous détenons! Lire ainsi dans l'invisible, dans l'obscurité des organes, lire moralement, par déductions, et voir dans le corps vivant aussi bien qu'à l'autopsie... Et l'autopsie! quelle merveille, avec ses révélations, qui viennent sanctionner tout l'échafaudage des hypothèses émises sur un cas mystérieux! Souvent, voyez-vous, j'ai frémi, pendant des auscultations difficiles, en présence de secrets que le corps vivant ne voulait pas lâcher, alors que je songeais à l'autopsie qui mettrait à nu les viscères, illuminerait nos obscurités, nos incertitudes; oui, l'autopsie je l'ai quelquefois désirée fiévreusement, quand je savais à quelques pouces de chair, sous ma main, la réalité insaisissable de la maladie; je l'ai désirée avec révolte, avec curiosité, comme une petite fille à qui vient l'envie de découdre sa poupée. Parfois, déroutant toutes les prévisions, le malade guérissait, remportait son corps sans qu'on eût rien connu, et l'incertitude subsistait. Mais souvent aussi la dissection se faisait. Ah! il y a eu de belles heures dans ma vie, Guéméné!..,

Il l'écoutait chanter, ardente et secouée d'enthousiasme, cet hymne à la physiologie presque indécent d'inhumanité. Il l'aurait aimée féminine et sensible dans son art, soignant pour guérir, par compassion, par bonté. Il lui aurait voulu des rêves de dévouement et de charité qu'il n'avait pas été sans connaître lui-même, au début de ses études. Une tendre pitié, quelque chose de plus raffiné, de plus délicat que la philanthropie des grands docteurs, eût été pour Guéméné la raison d'être et comme la justification des femmes-médecins. Mais il voyait, au contraire, en celle-ci, plus d'indifférence devant la personnalité du malade que n'en montrent, d'ordinaire, les étudiants.

Elle acheva :

— J'ai là une passion inguérissable. En vous promettant de m'en défaire, je commettrais une mauvaise action : elle me reprendrait.

A ce moment, un brouhaha monta de l'escalier : des voix d'hommes, un piétinement, des murmures. Thérèse releva le rideau de la porte vitrée et dit :

— Voici mon père.

Le docteur Herlinge arrivait, coiffé de sa toque noire, avec sa blouse et son tablier blanc. Derrière lui se pressait une masse d'étudiants, de médecins, de savants, hommes jeunes et vieux, parisiens ou provinciaux, élégants ou négligés, parmi lesquels on apercevait aussi des femmes. Ils formaient au célèbre médecin, dont ils venaient suivre la clinique du mercredi, une cour glorieuse. Le maître, d'un air las et détaché, traînait à sa suite cette foule de gens avides de l'entendre. Il était petit et fluet. Dans son frêle visage parcheminé brûlaient d'une ardeur voilée ses yeux bleus étranges. Ses cheveux grisonnants s'échappaient en touffes de la toque. La religieuse de service, venant au-devant de lui, ouvrit la porte de la salle.

Ayant jeté à Guéméné un nouvel et furtif adieu de la main, Thérèse sortit de son laboratoire et se glissa parmi le groupe d'hommes qui s'engouffrait silencieusement dans la salle. Elle avait à présenter à son père des observations sur trois entrantes : elle le rejoignit avec peine, bien qu'on s'écartât pour la laisser passer. Elle était plus pâle que de coutume, avec un cerne noir sous la paupière.

Alors Guéméné s'esquiva. Comme il descendait l'escalier, il croisa une jeune fille pauvrement mise qui s'appuyait à la rampe pour monter. Elle portait un chapeau de paille sans garniture, sous lequel brillaient des yeux d'une extraordinaire vitalité. De sombres bandeaux cachaient plus qu'à demi son front mat.

— Bonjour, mademoiselle Skarof! — dit le jeune homme.

Elle tendit sa main nue, impassiblement.

— Bonjour... Vous ne venez pas écouter Herlinge aujourd'hui?

Il répondit sans s'arrêter :

— Non, je suis pris en ville.

Et elle continua de se hâter vers le second étage, vers cette

science copieuse et brillante que représentait le célèbre médecin, vers la fascinante clinique dont, fille pauvre et ambitieuse, obstinée dans son désir d'arriver, elle ne voulait pas perdre un mot.

## II

Il y eut d'abord, dans le chagrin du jeune homme, une rancune et de l'amertume capiteuse qui l'aidèrent à vivre. D'ailleurs il était fort occupé. Ses matinées se passaient en visites dans cette rue Saint-Louis-en-l'Ile, si populeuse et malsaine, regorgeant d'angines, de laryngites, de catarrhes et de rhumatismes. Parfois il était appelé aussi par des gens riches, dans ces hôtels silencieux et discrets, aux façades vétustes, aux balcons Louis XV, le long de ces quais ombragés qui font à l'île Saint-Louis une ceinture si archaïque et si noble. Ce jeune docteur à l'air intelligent et réfléchi avait vite plu. L'après-midi, ses consultations, dont la plaque de cuivre apposée à sa porte indiquait la clôture pour trois heures, se poursuivaient jusqu'à quatre ou cinq heures du soir. Il recevait des femmes du peuple, ou des commerçantes du quartier qui, la consultation donnée, allongeaient trois pièces de vingt sous sur la bordure de son bureau d'acajou. Lorsque le salon d'attente était vide, il lui fallait sortir de nouveau, après avoir relevé sur son carnet la liste de ses malades. On le demandait souvent sur la rive droite, quai des Célestins, et jusque dans le quartier de la Bastille.

Il rentrait tard, en fiacre, exténué, dînant quelquefois à une heure avancée de la nuit. C'était alors que l'image de Thérèse Herlinge reprenait possession de lui : il avait trop longtemps imaginé sa présence dans cette maison, avec une exaltation de célibataire amoureux et rêveur ; il ne concevait plus ce logis sans elle. Un soir, à la lueur douteuse du gaz de l'escalier dont le domestique avait baissé la flamme, il crut apercevoir sa forme mince et son chignon noir sur le palier du premier étage. Aussitôt un éblouissement le saisit, et il gagna sa chambre avec des frissons et un tremblement nerveux qui le firent croire à

un accès de fièvre. La nuit, il se réveillait brusquement, s'imaginant avoir entendu la voix de mademoiselle Herlinge; et une sueur froide le couvrait. Quand il s'endormait, il chassait la pensée de la jeune fille, mais il y était ramené par la sensation d'une main de femme qui se serait posée sur sa nuque; et il croyait reconnaître jusqu'au froid d'une bague d'or qu'elle portait à l'annulaire droit.

Bientôt il ne fut plus capable de s'absorber dans son métier, et il devint la proie d'une illusion ardente et troublante pendant ses consultations : la porte du salon d'attente, contigu à son cabinet, ne s'ouvrait pas pour quelque nouvelle arrivante, sans qu'il crût reconnaître le pas de mademoiselle Herlinge. L'idée que celle-ci, revenant sur sa décision et se laissant vaincre, abdiquerait sa profession pour se donner à lui, le hantait souvent. Alors il imaginait aisément qu'avec sa liberté d'étudiante elle aurait osé cette démarche délicate et digne, de venir se promettre ici même, pour le surprendre mieux et jouir de son bonheur éperdu. Il l'attendait perpétuellement, sans lassitude, sans réflexion. Mais quand il allait chercher les clients au salon d'attente pour les introduire, l'un après l'autre, dans son cabinet, et que d'un regard circulaire il parcourait toute la pièce, il endurait chaque fois la même déception à ne voir pas Thérèse.

Un jour, passant sur le quai aux Fleurs, il l'aperçut de loin. C'était jour de marché. Le trottoir encombré de géraniums, de bégonias et de reines-marguerites, ces fleurs de l'été, n'était plus qu'un long parterre multicolore déroulé sous le parapet. Et la silhouette mince et noire de Thérèse se découpait là-bas, arrêtée dans sa marche, infléchie légèrement vers un carré de lumière rouge, crue et vibrante que dessinait à terre une masse de géraniums en pots.

Guéméné, sans réflexion, hâta le pas vers elle. Une fois encore, sous la forme de cette femme, le bonheur apparaissait devant lui. Son mouvement fut le geste impulsif d'un homme vers le bonheur. L'idée d'une transaction avec la fière étudiante lui était déjà venue et se précisait dans son cerveau avec la rapidité des résolutions désespérées.

Il approchait, elle se retourna, le vit :

— Tiens! Guéméné!

Le sourire qu'elle eut rassura le jeune homme. Il était cependant très ému, et balbutia des mots incohérents en lui serrant la main.

— Quoi! — reprit-elle, — vous voudriez causer sérieusement avec moi, ici?... le pouvons-nous, Guéméné?

Et ses lèvres possédaient toujours ce beau sourire, paisible, doux, légèrement affectueux, qui indiquait dès ces seuls mots le ton de l'entretien.

Il reprit :

— Oui, nous le pouvons. Ce sera très bref. J'ai tant souffert depuis l'autre jour, que j'ai cherché une issue au dilemme qui nous enferme. Je crois l'avoir trouvée. Il me faut vous la dire tout de suite, ici même, entendre enfin les mots qui vont peut-être vous faire mienne, Thérèse...

Tant d'amour contenu vibrait dans ces paroles, dans tout l'être du jeune homme, que Thérèse, malgré son calme, dut détourner les yeux. Elle vit l'asphalte du quai désert, silencieux, blanc de soleil. Nul passant, à cette heure avancée de la matinée, nulle voiture ne venait y mettre un bruit ou une ombre. L'odeur violente des géraniums surchauffés s'élevait lourdement. Les bâtiments extrêmes de l'Hôtel-Dieu finissaient ici en mornes murailles de prison.

— Je vous écoute, — fit-elle, froidement.

Au fond, elle souhaitait la possibilité d'un accord entre eux qui concilierait l'attachement à sa profession et son obscur désir d'aimer. Cette démarche de Guéméné aujourd'hui lui semblait une concession première. Ses yeux s'allumaient de curiosité.

— J'ai pensé, — reprit très simplement le jeune homme, — que j'étais fou de réclamer de vous ce sacrifice, l'autre jour. Une femme comme vous n'abandonne pas sa carrière. La supériorité de votre intelligence vous défend la vie frivole que mènent généralement les femmes. Mais il me semble que parallèlement à l'existence agitée, tumultueuse et anormale de la doctoresse, il en est une autre, également digne de vous dans sa tranquillité lumineuse. C'est celle d'une femme de science qui, sans quitter la maison ni le rôle qui l'y retient, travaille cependant, donne libre cours à l'activité de son cerveau, pour-

suit, dans son cabinet avec ses livres, dans son laboratoire avec ses expériences, son rêve d'études incessantes. Ah! Thérèse, je vous vois ainsi dans l'intérieur que nous nous ferions. Comme vous seriez bien la femme nouvelle et idéale! Gardienne du foyer, vous vous partageriez entre ses soins et vos profondes, vos discrètes études. Vous êtes l'amie de madame Lancelevée, la doctoresse de la Présidence : voyez-la dans son laboratoire. Vous aussi...

Elle l'interrompit, indignée :

— Un laboratoire! Voilà ce que vous m'offrez? J'ai rêvé l'incomparable activité du médecin, le contact avec toute une humanité : ce petit monde complet qu'est la clientèle et dont on se fait à la fois l'ami, le maître moral et le sauveur. Comme champ d'expérience, j'ai voulu le corps humain vibrant, vivant et souffrant. J'ai ambitionné le rôle du guérisseur. Je me crois destinée à cette mission de combattre la souffrance humaine. Véritablement, je me sens des énergies suffisantes pour cette vie intense et féconde qui vaut dix autres vies de femme, et j'aboutirais à la réclusion dans le laboratoire ou le cabinet de travail avec quelques fioles où se nourriraient des bacilles, des réactions micrographiques de cellules, un peu de vie chimique, et la pathologie sous forme d'in-octavo ornés de figures coloriées hors texte, n'est-ce pas?... Non!... Guéméné, vous me connaissez bien mal pour me proposer cela. Il me faut l'exercice de ma science, la pratique médicale, et non pas de stériles études. L'hôpital me magnétise, le malade m'attire. Je veux le vrai succès, le triomphe propre du médecin : la victoire sur la mort.

Ils s'étaient avancés, en marchant, vers le pont Notre-Dame. A cet instant, tous deux s'arrêtèrent. Thérèse toute pâle frémissait encore de l'excitation de sa théorie. Guéméné ne répondit rien tout d'abord. Une marchande de fleurs s'avança, leur proposa des héliotropes en pots dont les houppes violettes jetaient dans l'air un parfum d'encens qui rappelait l'église. A la fin, Guéméné prononça :

— Eh bien... cela suffit... je n'insisterai plus. Adieu.

— Mon pauvre Guéméné! — murmura Thérèse, en lui serrant la main dans un mouvement de pitié qui offensa le jeune homme.

— Laissez! — fit-il en se redressant avec effort, — moi, je tâcherai d'avoir les énergies qu'il faut pour vaincre l'amour.

Elle eut comme un geste pour le retenir encore, mais il la salua et, faisant volte-face, reprit le quai dans la direction de l'île Saint-Louis.

*
* *

Une diversion pénible l'attendait à la maison et vint l'arracher à ce marasme où son cerveau courait un danger insidieux et certain. Son domestique lui remit le « petit bleu » suivant où les mots couraient illisibles et fous :

*Mon cher Fernand,*

*Ma pauvre amie n'est plus; viens me voir.*

*EUGÈNE GUÉMÉNÉ*

Dans l'état de sensibilité fiévreuse et exaspérée où l'avait mis sa rude résistance à son amour, le jeune homme éprouva, en recevant ce message, comme le coup d'un chagrin personnel qui l'anéantit un instant et lui étreignit le cœur cruellement.

Le Guéméné qui lui écrivait ce télégramme était un de ses oncles, médecin comme lui, et qui avait exercé à Châteaulin, en Bretagne, jusqu'au jour où l'état désespéré de sa femme, dont il était, après douze ans de mariage, inconcevablement amoureux, l'avait amené à Paris, près des grands spécialistes.

Fernand se rappelait encore leur arrivée à la gare d'Orsay, huit mois auparavant, et l'aspect de cet homme, jeune encore, amaigri par la douleur, dévorant des yeux sa malheureuse compagne qui, exténuée par le voyage, affectait encore une gaieté factice et une vaillance invraisemblable pour illusionner son mari.

Elle avait quarante ans, et c'était une femme étrangement captivante qu'on ne pouvait oublier quand on l'avait une fois vue. Elle souffrait d'un mal interne qui altérait lamentablement son beau visage ; ses cheveux grisonnaient prématurément, mais le feu secret de la fièvre, et peut-être aussi l'amour

qu'elle rendait en échange du culte passionné dont l'entourait son mari, allumaient d'une véritable splendeur ses grands yeux bruns et doux. Cependant ses prunelles magnétiques, son front superbement intelligent, cette menace de la mort qui semblait rôder autour d'elle, son aspect de personne d'élite, contribuaient moins à son prestige que cette inlassable passion qu'elle excitait chaque jour plus forte, en dépit de la maladie, de la décomposition lente de son beau corps.

Ils s'étaient installés boulevard Saint-Michel, en face du Luxembourg. Fernand allait souvent y prendre des nouvelles de la malade. Il avait assisté à la sanglante opération qu'avait tentée Artout, le grand gynécologue, et après laquelle le mal s'était aggravé. Madame Guéméné le recevait toujours, s'émaciant de plus en plus, affaiblie, presque aphone, mais demeurant gaie, spirituelle et sereine, par compassion pour le compagnon qui, debout au pied du lit, ne détachait pas d'elle ses yeux navrés. Elle ne parlait jamais de la mort, qu'elle savait prochaine, mais uniquement de littérature et d'art. Son mari s'efforçait à soutenir le ton allègre de la causerie. C'était pitié de les voir jouer l'un et l'autre cette comédie de la quiétude, alors que leurs âmes défaillaient à l'idée de se séparer bientôt.

Le jeune homme repassait dans son esprit ces visites. Elles n'avaient pas été sans influence sur sa vie sentimentale. Cette passion noble et douloureuse, d'un parent à peine plus âgé que lui de dix-huit ans, lui avait inspiré d'une passion semblable un désir philosophique et ambitieux. Il avait envié cette héroïque tendresse. Elle ne contribua pas peu à mêler d'un mysticisme exalté son amour pour mademoiselle Herlinge.

Et c'était maintenant de cette admirable créature, si adorée, qu'on lui disait : « Ma pauvre amie n'est plus ! » Comment un si puissant amour n'avait-il pas su la retenir ? Elle lui avait toujours paru supérieure aux lois communes ; il semblait qu'elle ne pût pas mourir ainsi qu'une autre femme. Mais on lui écrivait qu'elle n'était plus, et le malheureux amant avait lui-même tracé les mots de sa misère.

Alors Guéméné la revit avec ses beaux yeux passionnés dans sa face terreuse encadrée des blanches broderies de l'oreiller, et ses cheveux grisonnants et touffus, strictement ondulés sur les tempes. Un flot de rubans bleu pâle se mêlait,

sur sa poitrine, aux valenciennes de la chemise de nuit, sa main délicate et frêle s'y jouait dans un geste familier... Et le jeune homme fondit en larmes en songeant qu'il eût aimé mademoiselle Herlinge de cette même passion tendre et sans bornes que la morte avait inspirée.

Surmontant l'épouvante qu'il avait de la douleur du veuf, il se rendit boulevard Saint-Michel. Comme l'ascenseur, les deux portes ouvertes, le jetait sur le palier du quatrième étage, qu'habitaient les Guéméné, il se trouva vis-à-vis d'une personne sortant elle-même de l'appartement mortuaire. C'était une assez jolie femme blonde, vêtue de noir, d'un embonpoint très notable, qui leva les bras au ciel.

— Je suis bouleversée! bouleversée!

Puis, serrant la main du jeune homme :

— Ah! mon pauvre docteur! vous allez avoir le cœur crevé. Je n'avais jamais connu pareille malade. Cette femme-là était renversante, positivement!

— Attendiez-vous la fin si prompte? — demanda-t-il.

— Oui. Depuis cinq jours il y avait des complications péritonéales; vous savez... on ne s'y trompe pas. Puis la septicémie s'en est mise. Artout est venu, hier, pour confirmer ce que je pensais : c'était fatal. Ah! nous avions là un sacré cas, je peux le dire.

Puis, secouant vigoureusement la main de Guéméné :

— Pardon, je me sauve. J'assiste Artout, ce matin, dans une opération : je dois être dans trois quarts d'heure avenue Kléber... Ah! il est gentil pour moi!...

Guéméné se détourna pour la suivre des yeux, ronde, vive et brutale, descendant à la hâte l'escalier dont elle battait le tapis de ses bottines larges et neuves qui criaient... Et il avait peine à voir un confrère dans cette doctoresse-accoucheuse, aux allures de sage-femme endimanchée, affairée, besogneuse, acceptant, pour nourrir ses quatre enfants, plus de clients que n'en comportaient les heures du jour et celles de la nuit, — sachant d'ailleurs par cœur tous ses livres de pathologie, et capable de les réciter d'un bout à l'autre sans erreur. — Elle exerçait, rue de Buci, dans un entresol où les malades ne pouvaient se faire entendre d'elle à cause du fracas des omnibus et des camions; elle y donnait des consultations à vingt sous.

Mais Artout, son ancien maître, qui la protégeait, la recommandait à certaines clientes riches. Il appréciait la précision de sa mémoire, sa docilité à l'enseignement qu'elle tenait de lui, l'application qu'elle en faisait scrupuleusement, presque mécaniquement. Il l'avait coulée dans un moule dont elle ne s'évaderait pas, et, pour cette raison, il reversait sur elle un peu de la confiance qu'il avait en lui-même, — ce qui ne l'empêchait pas de dire, entre confrères : « Jeanne Adeline, ah! oui, elle m'assiste quelquefois dans mes opérations... C'est mon bras gauche! »

Et Guéméné, qui entendait encore le cri de sa bottine se perdre vers les étages inférieurs, pensa dans une grande tristesse :

« L'idéal de Thérèse!... »

Puis il sonna. L'appartement, lorsqu'on lui ouvrit, s'offrait obscur comme un sépulcre. La chambre de madame Guéméné se trouvait au fond du vestibule. Sur la pointe du pied, il entra.

Deux candélabres d'argent, garnis de bougies, brasillaient sur une table voisine du lit. La morte, avec ses fins doigts de cire croisés sur un crucifix, en était illuminée. Des vapeurs de phénol flottaient dans l'air. Au chevet, immobile dans un fauteuil, le dos tourné à la porte, un homme veillait. Il ne bougea point pour voir qui entrait, mais Fernand reconnut le veuf et eut, pour la première fois, la perception nette de ce qu'endurait son malheureux parent.

Les yeux secs, le corps droit, comme insensible, les deux mains à l'appui du siège, il regardait sa femme morte. Il devait être là depuis longtemps, depuis la veille sans doute, depuis l'heure du dernier soupir, et il n'avait pas détaché les yeux du cadavre. Son souffle paraissait seulement un peu plus fort que de coutume.

Le jeune homme lui posa doucement la main sur le bras. Alors Eugène Guéméné tressaillit et reconnut son neveu; sans desserrer les lèvres, il fit de la tête un signe affectueux et reprit sa contemplation.

— Mon pauvre oncle! mon pauvre oncle! — balbutia Fernand.

Et, fasciné par la morte, lui aussi ne vit bientôt plus

qu'elle. Ses longs cheveux blanchissants, que le mari sans doute avait maladroitement nattés, retombaient d'un côté, en masse, sur la tempe froide et polie comme un marbre. Dans la face ensommeillée, un crayon noir semblait avoir dessiné les traits, d'un tracé large et brutal. Les narines étaient béantes. La beauté de ce visage mourait à son tour, lentement, comme un portrait qui s'efface.

« Qu'êtes-vous devenue, belle tantine? — pensait le jeune homme angoissé, — où êtes-vous allée?... Qu'y-a-t-il de commun entre votre personne charmante, aux séductions incomparables, et cette triste forme que je vois? »

Et il ne se lassait pas de regarder cette rigide statue qu'avaient animée tant de passion, tant de gaieté, tant d'esprit, qui emporterait dans le cercueil tant de caresses et de baisers, et le secret de l'ineffable extase dont, douze années durant, elle avait enivré un homme. Mais Fernand, comme ceux que le deuil n'atteint pas dans leurs forces vives, acceptait déjà la mort et ne voyait plus dans ce lit qu'une dépouille. Le pauvre amant, lui, s'obstinait à y retrouver encore sa compagne, et il demeurait là, pour se repaître de cette vue jusqu'au bout.

Hypnotisé, ardent, mystérieux, il dévorait encore du regard ce qui bientôt lui serait ôté pour toujours. C'était un homme élégant et fin; des cheveux gris, taillés en brosse, découvraient son front large; ses moustaches brunes s'argentaient vers les pointes. Il semblait que le souverain amour qui avait rempli sa vie lui eût laissé un air de douceur grave et rêveuse, la marque d'une intense vie intérieure.

Son silence, pourtant, inquiéta son neveu; les larmes eussent été moins impressionnantes que ce coma. Fernand voulut les provoquer.

— Vous souffrez, — fit-il, avec la timidité délicate des jeunes hommes qui ne savent point par quels mots exprimer ce que la moins expérimentée des femmes saurait dire aisément, — votre chagrin n'a pas de nom et vous ne pouvez pleurer.

— Je crois que je ne souffre pas, — murmura le veuf, sans détacher les yeux du visage endormi qu'il aimait; — tant que je l'ai là, devant moi, je ne me sens pas souffrir. Il ne m'est pas possible de concevoir ce qui va se passer... après.

— Ah! pauvre, pauvre tantine! pourquoi vous en être allée! s'écria tout à coup le jeune homme dont les nerfs exaspérés ne surent plus maîtriser l'émotion.

Et, tressaillant tout à coup, à une intuition plus nette de la mort, il s'écarta du lit, le poing au front, tout crispé, secoué de spasmes, pendant que le mari, morne et comme inconscient, reprenait, dans son amoureux orgueil :

— La pauvre amie n'était pas seulement belle ; elle était devant moi pareille à une lumière, elle était mon soleil. Comment une simple femme peut-elle détenir de tels rayons de vie pour qui l'approche?... Mais n'était-elle qu'une femme? Combien en ai-je vu qui n'avaient, de ma pauvre amie, que l'apparence! Jamais une autre, tu entends, jamais une autre ne méritera d'être comparée à celle-là!

Et il ne pleurait pas, mais il contemplait amoureusement la morte; et celle qui jadis s'émouvait avec délices aux tendres propos de son mari demeurait sourde et insensible.

Il continua :

— Elle était plus douce encore qu'on ne l'a su : car le mal la torturait, et moi qui connaissais de son âme les plus subtils secrets, j'ignorais toujours si elle souffrait. Oh! oui, douce et vaillante, jusqu'à la fin, jusqu'à la dernière minute où elle m'a souri...

Calme et serein, il semblait ne parler que pour elle. Il poursuivit :

— Mais, tant que je la vois ici, je n'ai pas le sens de mon malheur...

Ce flot de paroles passionnées disait l'état de crise passagère où sa douleur s'anesthésiait elle-même à force d'intensité; mais bientôt il se tut. L'effrayant silence reprit dans le crépuscule de la chambre ; les bougies s'usaient lentement ; leurs flammes s'allongeaient en de courtes vibrations ; des fleurs exhalaient leur parfum ; dans l'air une mouche invisible et sinistre bourdonnait. Les deux hommes respiraient et souffraient, tandis que la morte inexorable refusait de communier à la vie ambiante. On entendait aussi le frêle battement de la pendule qui mesurait, seconde par seconde, rigoureusement, les heures de la présence funèbre.

Fernand Guéméné tout à coup éprouva une gêne de s'attarder en tiers dans ce tête-à-tête suprême des deux amants. Quoi! il eût été importun et indiscret de se mêler à l'intimité sacrée du premier jour d'union, alors que devant les époux s'amoncelaient, radieuses, les joies promises, et, le dernier jour venu, la part des joies épuisée, il pourrait sans indélicatesse violer les brefs instants de l'intimité mortuaire?...

A pas de loup, il s'écarta du lit, gagna la porte, presque honteux d'être là. Sans bruit, il sortit.

Dans le vestibule, où régnait une pénombre, la vieille femme de chambre, qui l'avait connu enfant, l'arrêta au passage :

— Ah! monsieur Fernand! quelle perte! quelle perte!

Les larmes coulaient dans les rides de son visage fripé. Elle portait la coiffe de Quimper, semblable à un hennin tronqué, avec deux brides de batiste flottant sur le dos. Les mille fronces de sa jupe faisaient un bourrelet autour de son corps plat, aux hanches maigres. Elle tenait à la main, les goulots passés entre ses cinq doigts, une série de fioles pharmaceutiques.

— C'est le malheureux monsieur qui me fait peur maintenant! Aussi je jette aux ordures toutes ces drogues qui sont peut-être poison. Bien sûr que, lorsqu'on enlèvera madame, il va devenir fou. Sainte Vierge! il est capable de se détruire, monsieur Fernand! Le bon Dieu aurait dû avoir la pitié de les prendre tous les deux, plutôt que de séparer des personnes qui s'aimaient tant. Des ménages pareils, on n'en voit pas tous les jours. Une servante sait bien des choses, comme de juste... Le lendemain des noces, c'est moi qui ai porté à monsieur et à madame le chocolat dans leur lit. Ah! qu'ils étaient beaux, tous les deux! Moi, je n'osais pas regarder ma jeune dame : je pose le plateau du déjeuner sur la table et je veux me sauver, mais elle me rappelle pour relever les rideaux, et la voilà qui fait avec moi un brin de causette. Je vous le jure, monsieur Fernand, elle était rose et tranquille comme une demoiselle qui aurait fait la veille sa première communion, si ce n'est que, quand elle regardait monsieur, il lui venait une douceur dans les yeux, et elle souriait, et elle était plus belle... Ah! Sainte Vierge! dix ans après, quand on me sonnait le matin

pour l'eau chaude, ou le feu à faire, c'était tout comme, sauf que les cheveux de madame devenaient gris, et que monsieur ne se gênait plus devant moi pour embrasser ses jolis bras nus ; mais c'étaient toujours les mariés d'hier... Puis, le malheur de cette maladie est arrivé, ils ont fait deux lits. Ah! ça n'a pas rompu leur amitié, comme on le dit quelquefois, monsieur Fernand. Je l'ai souvent trouvé à genoux, vous entendez, à genoux devant elle, comme si c'était la sainte Vierge ; et, du matin au soir, il ne la quittait pas des yeux. Dire que maintenant, c'est fini, fini... qu'il ne la verra plus!...

Ses larmes redoublaient. Elle les essuya, disant d'une voix entrecoupée :

— Et qu'est-ce que je ferai, une pauvre bourrique comme moi, si monsieur veut se détruire?... Est-ce que je suis assez savante pour lui trouver des consolations?... Je lui parlerais bien du bon Dieu, mais... on n'ose pas...

— Rassurez-vous, Marianne, — dit le jeune homme, — il est bien courageux, il a plus de force que vous ne croyez.

A ce moment, ils tressaillirent l'un et l'autre. De la chambre venait un gémissement rauque, une plainte longue, angoissante, qui finit dans un cri.

— Allez-y, monsieur Fernand, allez-y! — murmura la vieille femme alarmée ; — si c'était un nouveau malheur!...

Et, ingénument, elle le poussait de la main. Le jeune homme hésitait. Pourtant on ne pouvait laisser sans secours le malheureux dont la plainte avait peut-être été un appel. Mais un respect, une épouvante sacrée défendaient le seuil de la chambre mortuaire. Est-ce que l'homme qui s'y était enfermé avec sa femme morte n'avait pas le droit d'y hurler sa douleur, seul, sans la honte d'être épié et entendu?

— Il s'est tué! — murmura la vieille servante, — il a crié comme pour mourir...

Cette expression donna au jeune homme un frisson ; elle vainquit sa pudeur. Il fit quelques pas, toucha du doigt le bouton de la porte, puis s'arrêta de nouveau pour écouter. Dans la pièce, le silence semblait absolu. Il frappa sans obtenir de réponse.

— Mon maître! mon maître! — fit la vieille Marianne affolée.

Et, résolument, elle ouvrit la porte.

Sur le lit de parade aux draps sans plis, la morte déplacée, attirée de côté, sèche et légère dans son attitude rigide, avec ses doigts comme sculptés, qui ne s'étaient point désenlacés, laissait pendre sa tête de cire aux cheveux gris. Et lui, qui une dernière fois avait voulu l'étreindre, était retombé en pleurant au pied du lit, les mains nouées encore à ce beau bras inerte, au froid contact duquel il comprenait enfin la mort!

Fernand Guéméné, frémissant, referma la porte. La servante ramassait les fioles qu'elle avait laissées glisser à terre. Il s'enfuit, sans prononcer un mot.

Dehors, la cohue du boulevard joyeux et bruyant tourbillonna autour de lui, avec ses hauts tramways noirs filant au loin sous les frondaisons vertes, ses brasseries, ses restaurants où des hommes et des femmes mangeaient en plein air, le déambulement des étudiants aux grands gestes, l'affairement de tout un monde aux approches d'un repas. Il pensait à Thérèse Herlinge, triomphante de force et de santé, à ses bras souples, à ses yeux tranquilles et gais, à sa parole harmonieuse et troublante. Peut-être était-elle occupée de lui et désirait-elle qu'il revînt... Ah! ce que la mort peut vous prendre un jour, faut-il négliger d'en jouir, quand la vie, bonne et bienfaisante, vous l'offre?

Car Thérèse pouvait être sa fiancée, demain, ce soir, à l'heure même, s'il renonçait à la condition trop dure qu'il lui avait posée. Et il l'enlacerait dans ses bras, comme l'autre avait enlacé son amante, mais, au lieu d'un corps glacé, d'une statue rigide, ce serait la forme gracile, noble et palpitante de l'admirable fille...

« Il a crié comme pour mourir », avait dit de son maître la vieille servante. Oui, on mourait de douleur et d'amour. Est-ce que depuis un mois il était autre chose qu'un malheureux automate, agissant mécaniquement? Ah! si elle devait durer ainsi jusqu'au bout, l'existence ne valait pas tant de peines...

Comme il suivait le quai Saint-Michel, l'île Saint-Louis lui apparut, charmante et fraîche, pareille à une longue nef

chargée de verdure, et, à la pointe, l'étroite façade de sa maison, à demi cachée derrière les arbres. Des pigeons blancs et des pigeons gris, au vol oblique, de qui les nids dormaient entre les branches, s'ébattaient au-dessus de l'eau, jouaient à passer sous les arches du pont. Un bateau-mouche glissait, long, vif et sans poids sur les eaux vertes. Et Notre-Dame, magnifique dans la fraîcheur de son square, noyée par le torride soleil d'août, élevait jusqu'au velours bleu du ciel son abside altière, semblable à une fontaine aérienne, avec ses arcs-boutants qui jaillissaient entre les ogives et retombaient énormes, élargis, comme les jets impétueux d'une eau mystérieuse, durcis en pierre par un miracle ancien.

## III

Thérèse Herlinge résolut de se rendre à l'enterrement de madame Guéméné, pour donner à Fernand une preuve de sa persistante amitié. Il lui paraissait qu'une personne de sa sorte devait mettre ses amitiés au-dessus de banales histoires de passion, et qu'elle ne pouvait point rompre avec un camarade pour le seul fait de lui avoir refusé sa main. — A son insu, ce camarade lui devenait, il est vrai, singulièrement sympathique, et il lui arrivait aujourd'hui de songer à lui plus souvent qu'autrefois.

Pourtant cette idylle ébauchée lui avait apporté si peu de bonheur qu'elle eût préféré ne l'avoir pas connue. Pour la première fois, elle éprouvait un trouble en ses pensées. C'était une inquiétude qui la prenait parfois d'avoir imprudemment joué son destin sur un mot, et comme la terreur d'une spéculation décisive et fausse. Bien loin de s'irriter contre l'exigence de Guéméné, elle en était flattée, car elle y sentait l'exclusivisme qu'aiment les femmes. Mais elle regrettait de ne point éprouver la passion souveraine qui eût d'elle-même requis le sacrifice demandé.

Il lui arriva plusieurs fois d'imaginer qu'elle parvenait à le faire : et toujours alors elle se revoyait diminuée, humiliée,

mais libre, l'âme légère, prête à toutes les soumissions. Qu'elle pût donner ainsi plus de joies à l'époux-maître, elle ne le concevait que trop. Madame Herlinge, sa mère, femme sensée, d'un esprit agréable, n'avait jamais, de toute sa vie, tenu un autre rôle près du docteur. Mondaine, instruite, elle combinait, pendant sept ou huit jours, de grands dîners où trônait le célèbre médecin, tandis qu'elle y gardait le silence. Née dans le faubourg Saint-Germain, elle avait, pour complaire au docteur, insensiblement négligé les relations qu'y possédait sa famille, et, par leur salle à manger ou leur salon de l'avenue Victor-Hugo, Thérèse n'avait guère vu défiler que les « plus distingués confrères » d'Herlinge. Sa mère aimait aussi le théâtre, où on ne la voyait jamais, le docteur s'y ennuyant. Elle était au surplus souriante et affable, son mari souvent maussade et acariâtre. Il parlait beaucoup ; elle peu. Elle s'était éteinte lentement auprès de lui, comme la flamme d'une faible lampe s'abolit auprès d'un puissant foyer. Mais Thérèse qui, dans ce long effacement d'une vie de femme, n'avait vu qu'un amoindrissement, et qui, par ailleurs, s'estimait fort au-dessus de madame Herlinge, se souciait peu d'imiter son abnégation.

Elle avait senti de bonne heure son intelligence. Vers quinze ans, elle s'intéressait si fort aux discussions de science ou de philosophie qui, chez ses parents, se livraient à table, qu'elle en oubliait parfois de goûter aux mets servis. L'ascendant et le prestige qu'exerçaient sur elle les convives, par leur âge ou leur valeur, l'empêchaient seuls d'y prendre la parole ou d'y glisser son mot. Elle se tenait à sa place, sage, jolie et silencieuse, et ces messieurs s'apercevaient à peine de sa présence, ce dont elle souffrait secrètement. Peu s'en fallut que la fille alors, comme la mère, ne fût noyée dans la personnalité débordante du grand homme. Mais un *moi* vigoureux s'affirmait dans Thérèse, et lutta pour ne se point laisser submerger. Son jeune esprit méconnu souffrit longtemps, et ce fut de son amour-propre blessé que naquit sa vocation : elle rêva de devenir une autre femme que madame Herlinge. Elle l'était déjà, elle le savait, mais elle envia le titre ou le diplôme qui devaient en convaincre les autres. Quand elle avoua son désir de préparer le baccalauréat, son père, trouvant charmant que sa fille fût bachelière, l'encouragea. Dès lors elle commença d'exciter,

dans le cénacle paternel, un peu de cette attention et de cette curiosité que provoquent encore de nos jours les femmes savantes.

Le premier diplôme conquis, elle confessa son goût pour la médecine. Cette fois, les parents se récrièrent, et le père plus que la mère encore. On aurait cru que son auréole de savant se trouvait diminuée, de ce que cette petite fille de dix-huit ans osât y prétendre. Il vit la chose sous un aspect ridicule. Ainsi que beaucoup d'hommes dont le ménage fut heureux, il concevait la femme, en général, à l'image de la sienne. Cette discrète épouse était le type le plus éloigné qui soit de la doctoresse. Le docteur n'admettait guère celle-ci, « à moins qu'elle ne fût russe », disait-il. Thérèse le désobligea fort par de telles idées.

Dix-huit mois durant, elle combattit pour sa cause, s'acharnant, entre temps, sur les gros livres de pathologie qu'elle pouvait dérober dans la bibliothèque de son père. Elle acquérait ainsi des notions générales, mais vagues et incomplètes, qui loin de satisfaire sa curiosité ne faisaient que l'aviver. L'hôpital l'appelait, irrésistiblement. Lorsque son père revenait de l'Hôtel-Dieu, les mains et les vêtements fleurant l'iodoforme, elle humait l'air, les yeux clos, les narines palpitantes. Elle se faisait expliquer les cas du service; elle alla même jusqu'à connaître à distance, sans l'avoir jamais vue, la salle d'Herlinge, son agencement, sa religieuse, son interne, ses externes, les lits, le numéro des malades, les entrées, les sorties, les décès. Elle ne passait pas, dans la rue, devant un hôpital, sans que toute sa personne frémît de désir. La vue même d'une croix de Genève, emblème des infirmières, aperçue d'aventure, l'impressionnait.

Ses parents objectaient :

— Si encore tu avais besoin de cela pour vivre!...

Et, comme ils ne cédaient pas, cette médecine défendue se faisait plus désirable.

Sa vie de riche héritière parisienne s'écoulait monotone. La futilité l'en désespérait. Les courses aux côtés de sa mère chez la modiste, la couturière, dans les grands magasins, lui étaient intolérables. Madame Herlinge recevait le mardi : Thérèse devait, chaque mardi, offrir avec mille sourires le thé et les

gâteaux à ces femmes du monde dont elle prisait si peu les propos. Ah! comme elle aurait choisi d'être quelque pauvre étudiante dont le mérite personnel éclate, plutôt que l'élégante jeune fille prisonnière de ce salon! D'ailleurs, la société des femmes lui déplaisait. Elle aimait les dîners d'hommes que donnait le docteur, l'odeur des cigares, des liqueurs, et, par-dessus tout, les causeries abstraites où elle brûlait qu'on l'admît. Mais on ne l'y mêlait pas, et la courtoisie de ces savants, qui dédaignaient son intelligence, l'exaspérait.

Cette vie lui devint à ce point insupportable qu'elle en dépérit. Son père l'ausculta, la mit aux vins fortifiants. On fit venir Artout. Elle s'ouvrit à lui de son désir d'être médecin. Les parents épiaient la mine du grand confrère. Ils attendaient une opinion défavorable à cette extravagance de leur fille. Artout réfléchit, un moment, puis déclara :

— Qu'elle fasse toujours son P. C. N. On verra bien après!

Elle le fit. Les âpretés de semblables études ne la rebutèrent point. On la vit opiniâtre à souhait, acharnée sur ses cahiers, souffrant parfois de migraines qu'elle domptait pour se rendre au laboratoire. Elle fut dès lors absente des mardis de madame Herlinge, dont la dispensèrent ses travaux. En revanche, aux dîners de médecins, bien que, gardant son tact et sa mesure de jeune fille, elle ne prît pas encore la parole, elle se sentait, avec ces messieurs, une solidarité, un commun esprit de corps. Ils étaient les aînés; elle, le confrère ingénu et ignoré dont l'étoile se lève. Peut-être cette étoile serait-elle glorieuse. Alors on dirait, à Paris : « Madame Herlinge », comme on disait : « Artout », ou bien : « Boussard ». Elle se spécialiserait. Et ces médecins réputés, qui la considéraient aujourd'hui comme une simple jeune fille au visage agréable, discuteraient alors avec elle, lui reconnaissant le droit d'exister cérébralement.

Bientôt, ce fut le stage à l'Hôtel-Dieu, dans cette même salle où elle était maintenant la docte et fameuse interne; puis l'externat à la Charité, où Guéméné l'avait connue. Après le concours d'internat, où ses notes avaient été bonnes, elle entrait aux Enfants-Malades, et Guéméné l'y suivait encore, dans un service voisin. Puis, après deux ans, ils quittaient ensemble l'hôpital de la rue de Sèvres, lui pour la clientèle de l'île Saint-Louis, elle pour le service de son père à l'Hôtel-Dieu.

Parmi tant de succès d'études, malgré la grisante notoriété qu'elle commençait de prendre dans le savant cénacle de l'avenue Victor-Hugo, elle était demeurée simple et bonne. Elle avait été la joie du foyer, elle en devenait l'orgueil. Herlinge, amolli par l'exemple de Thérèse, reconnaissait maintenant aux femmes le droit à la science; il admettait que l'on comptât avec madame Lancelevée, la doctoresse de la Présidence, et même avec Jeanne Adeline, si touchante entre sa clientèle et sa nichée. Thérèse adorait son père, en l'admirant, mais elle chérissait plus tendrement sa mère. Ces deux femmes étaient certes fort distantes l'une de l'autre, malgré leur ressemblance physique. Thérèse entourait sa mère d'une sorte de culte protecteur et indulgent. Madame Herlinge s'effaçait de plus en plus, à la maison, devant cette double illustration de l'époux et de la fille. Elle faisait désormais ses courses seule, ses achats, ses visites. Il lui fallait encore s'occuper des toilettes de Thérèse, diriger la femme de chambre de la jeune fille, s'assurer que rien ne manquait à sa vie élégante. Les réceptions suivaient leur train. Les dîners du professeur étaient réputés dans le monde médical. Madame Herlinge n'avait que trois domestiques, et elle surveillait jusqu'à la cuisine. Le bonheur, chez elle, était paisible, uniforme, fait de bien-être. Thérèse, avec le sens inconscient de sa propre valeur, l'appelait toujours : « la pauvre maman ». Pourtant lorsque Guéméné en lui avouant son amour vint troubler la paix de la jeune fille, à sa mère seule elle confia ce roman, le taisant à son père dont elle craignait le blâme.

Madame Herlinge avait approuvé le refus de sa fille en cette circonstance, mais pour des raisons qui n'eussent point inspiré Thérèse : il existait à ses yeux trop de différence entre un Herlinge et cet obscur Guéméné, simple médecin de quartier, pour que la fille de l'un épousât l'autre. D'ailleurs, la célèbre madame Lancelevée, jeune encore, avait repoussé tous les partis pour se consacrer à son art; il ne paraissait pas illogique à madame Herlinge que Thérèse imitât la grande doctoresse.

Tout concourait ainsi à l'apaisement moral de la jeune fille, car, outre l'assentiment maternel, les circonstances lui offraient un réconfort jusque dans son métier. Quatre nouveaux cas venaient d'être introduits dans sa salle, qui intéressaient plus

particulièrement ses études sur les maladies cardiaques : une double lésion aortique et mitrale, qu'elle avait diagnostiquée du premier coup, au seul aspect de la malade, — une jeune femme au facies terreux et angoissé, — deux endocardites infectieuses, et enfin, en quatrième lieu, des troubles cardiaques si complexes, chez une vieille femme, qu'Herlinge lui-même demeurait perplexe, tant est délicate et infirme l'investigation du médecin dans les altérations organiques du cœur!

Le premier cas et le dernier surtout passionnaient Thérèse. Le matin, après la visite, elle revenait au lit de la malade, son stéthoscope à la main. Silencieuse, elle la découvrait d'un geste, échancrait la chemise, mettait à nu la poitrine, où les seins déformés ne faisaient plus que deux plis de chair molle; elle repoussait le gauche du doigt, et appliquait sur le thorax blanc le disque noir de son appareil. Des minutes entières, l'oreille appliquée à l'orifice du stéthoscope, elle auscultait minutieusement. Sur la table centrale, les externes, qui analysaient des urines, plaisantaient entre eux. La religieuse gourmandait l'infirmière. L'élève pharmacien parcourait la salle, de lit en lit, pour la vérification de ses fiches. La novice arrivait à son tour, poussant devant elle la table roulante qui portait les assiettes et la soupière de bouillon, avec un monceau de viande de cheval écrasée... Et Thérèse s'obstinait à percevoir les souffles contradictoires de ce cœur mystérieux, ravagé, déformé, affolant la circulation par ses incohérences d'organe à demi détruit qui vit encore. L'après-midi, à la contre-visite, elle revenait au lit de la vieille, s'acharnait à palper, à ausculter, à percuter. La pauvre femme laissait parfois échapper un soupir d'humeur et de lassitude. Thérèse reposait le stéthoscope sur la cinquième côte gauche, y collait son oreille, puis, se redressant, elle recouvrait la malade et s'éloignait; ni l'une ni l'autre n'avait échangé une parole.

Mais, dès que l'interne pénétrait dans son laboratoire, le souvenir de Fernand Guéméné la hantait de nouveau. Elle le revoyait dans cette étroite pièce, haletant de passion et de tendresse, lui disant avec douceur des choses troublantes. Elle le revoyait sur le quai aux Fleurs, tentant pour la conquérir une concession dernière. Et elle méditait le programme de cette vie en partie double qu'il lui avait proposée : continuer ses études,

n'abandonner qu'à demi ses projets, — poursuivre, en un mot, sa carrière aux côtés de cet homme si bon, se donner par amour, être aimée, demeurer une femme de science tout de même...

Ce matin-là, Herlinge, à la visite, diagnostiqua définitivement « une myocardite sans lésions valvulaires ». Thérèse triomphait : la veille, précisément, elle avait relevé des observations qui correspondaient à ce diagnostic, et elle le dit à son père.

Il y avait là vingt-cinq ou trente médecins venus pour assister à la leçon du maître, et parmi eux, très pâle sous ses bandeaux d'un noir bleu, avec ses longs sourcils sombres, sa robe de deuil irréprochablement coupée, la doctoresse Lancelevée qui lui demanda la permission d'ausculter la malade; Thérèse lui tendit le stéthoscope. Les externes en blouse blanche entouraient le lit; vers le pied se pressaient les médecins en redingotes noires, tenant tous leur haut de forme du même geste; la sœur du service, en blanc, était reléguée par cette foule au lit voisin; et le docteur Herlinge, la main gauche passée dans la ceinture de son tablier blanc, la toque noire un peu en arrière sur son épaisse chevelure grise, l'œil acéré sous le lorgnon, décrivait, en phrases brèves, la déformation anatomique du cœur lésé.

Dans le silence religieux de la salle, où vibrait seule la parole du clinicien, un bruit de bottines retentit : les têtes se retournèrent vers la porte, et l'on vit arriver, de son pas indolent et balancé, achevant de boutonner sa blouse, la petite externe russe, Dina Skaroff, toujours en retard. Herlinge cessa de parler, fixa sur elle son regard aigu et sévère. Il n'aimait point que tous les externes ne l'eussent pas précédé à la visite. Elle rougit.

Le maître reprit son explication; puis, à brûle-pourpoint :

— Mademoiselle Skaroff, dites-moi quels bruits vous entendez là.

A se voir interrogée devant tout le monde, Dina rougit encore davantage. Madame Lancelevée lui passa le stéthoscope. La jeune fille écouta une seconde, plus palpitante que la malade, puis, timidement, hasarda :

— J'entends un souffle extra-cardiaque.

— Eh bien, vous y êtes en plein! — s'écria Herlinge, éclatant de rire. — Un souffle extra-cardiaque? Je vous conseille, mademoiselle, de potasser un peu votre auscultation.

Il avait voulu la prendre en défaut pour lui faire expier son retard. Elle s'écarta du lit, décontenancée, pâlissante, les yeux plus brillants encore que de coutume; elle était frêle et touchante dans sa honte, étrangère, isolée parmi tous ces hommes, le cœur gros d'envie de pleurer, comme une petite fille.

— Mon cher maître, — interrompit un tout jeune médecin, délibérément, — le souffle extra-cardiaque, je l'ai perçu hier, d'une façon très distincte.

C'était un grand blond, à la moustache fine, aux yeux vacillants derrière le lorgnon. On s'étonna de sa hardiesse, car il tenait tête au grand Herlinge, ce que personne n'eût osé faire. Nerveux et fringant dans sa petite taille, Herlinge se redressa.

— Sacrebleu, mon ami, je voudrais bien savoir si c'est le bruit de galop que vous appelez ici extra-cardiaque!

La discussion s'engagea, aride et subtile, entre le savant et le jeune médecin qui, bravement, ne se dérobait pas. Dina Skaroff le regardait avec amitié, se sentant défendue par lui. Elle le connaissait un peu depuis qu'elle le voyait au cours d'Herlinge : il venait de fonder, rue Saint-Séverin, une clinique gratuite pour les maladies de cœur; il s'appelait Pautel; de lui, elle ne savait pas autre chose. Penché maintenant près du maître, il promenait sa main sèche et longue sur la chair enflée de la vieille femme; et celle-ci, la tête en arrière sur l'oreiller, la bouche béante, subissait l'examen, passive : on eût dit un simulacre d'autopsie.

La visite se prolongeait. Madame Lancelevée, belle et fatale, suivait avidement la discussion, dont se désintéressaient peu à peu les hommes. Thérèse Herlinge donnait des signes d'impatience. Ses yeux ne quittaient pas l'horloge, une sorte de coucou dont le cadre noir tranchait sur l'intense blancheur de la muraille, près de la porte. La pensée de cet enterrement auquel, la veille, elle avait résolu d'assister, ne la quittait pas.

« Mais l'heure passe! — se disait-elle, en suivant la marche de l'aiguille, — l'enterrement est à dix heures, à Saint-Séverin. Mon père n'a jamais tant fait traîner sa visite... »

Et l'on voyait ses doigts nerveux et impatients se jouer dans

les cordons de son tablier d'interne, pendant que ses yeux, incessamment, se levaient sur l'horloge. Quand l'aiguille eut atteint dix heures cinq, n'y tenant plus, elle posa la main sur l'épaule de mademoiselle Skaroff.

— Dina, — lui dit-elle à voix basse, — prenez ma place, voulez-vous? Je ne puis rester ici davantage. On enterre, ce matin, la tante de Guéméné. Il m'est impossible d'éviter cette cérémonie. Si mon père me demande, vous lui direz la cause de mon brusque départ.

— C'est bien, — fit Dina résignée. — Mais, vous savez, il est dur, votre père!...

Alors, sans bruit, toute à sa hâte passionnée, avec la crainte d'être rappelée, Thérèse Herlinge, dans le blanc de sa blouse, fila comme une ombre vers la porte, le long de la rangée des lits, et disparut.

Dans une petite garde-robe étroite, contiguë à la salle, elle se dévêtit de sa blouse et de son tablier, apparut toute noire dans sa robe traînante, mit son chapeau et sortit.

*
* *

Mais l'horloge de la salle retardait : quand la jeune fille entra dans la vieille église ténébreuse, le service touchait à sa fin. Le catafalque brasillait dans l'obscurité du lieu, et le prêtre, en chasuble noire chamarrée d'argent, tournait lentement autour pour l'absoute, pendant qu'un grand silence s'était fait dans les chants liturgiques. A droite, la masse sombre des hommes se tenait debout, compacte et solennelle. Sur des crânes luisants et lisses de vieux médecins, les cierges mettaient des reflets. Moins nombreuses, à gauche, les femmes étaient agenouillées. Thérèse aperçut tout de suite la grosse tête aux frisons blonds de madame Adeline tournée vers elle : la doctoresse lui faisait signe qu'une place se trouvait libre à ses côtés. La pauvre femme, qui avait dû s'acquitter de ses visites de quartier avant l'enterrement, venait également d'arriver, à pied, haletante. Elle s'épongeait le front et disait à Thérèse, avec son ordinaire vulgarité :

— Ah! ma chère, je sue!...

Thérèse, qui de la piété enseignée par sa mère n'avait gardé qu'un déisme imprécis et respectueux, s'agenouilla, mais elle

ne savait pas prier. Elle pensait peu à la morte ; elle cherchait des yeux Guéméné, sans le découvrir, de l'autre côté du catafalque.

Presque aussitôt, d'ailleurs, commença la débandade de l'assistance. Et ce fut à la sortie, auprès du veuf, que Thérèse vit soudain Fernand Guéméné. Ils se regardèrent tous deux avec une sorte d'angoisse ; elle lui tendit la main, qu'il serra sans chaleur, cérémonieusement. Jusque sous le portail dentelé, jusque dans l'étroite rue des Prêtres-Saint-Séverin, Thérèse gardait, par tous ses membres, un petit tremblement.

— Venez, venez, ma chère, voici une voiture vide.

Et madame Adeline, officieuse, la fit entrer, presque de force, dans un de ces carrosses de deuil dont la file s'avançait lentement devant le portail. Elles y étaient à peine installées, y arrangeant encore leurs jupes, qu'un visage hâve, presque funèbre dans l'encadrement d'une barbe souple, peu cultivée, apparut à la portière.

— Y a-t-il une place pour moi ?

Et il pénétrait en même temps dans la voiture, qu'il emplissait d'une odeur d'absinthe, tandis que Jeanne Adeline s'écriait sans façon :

— Tiens ! ce grand fou de Morner ! y a-t-il longtemps qu'on ne l'avait vu !... Vous connaissiez les Guéméné ?

Les yeux vagues et ternes dans sa face ravagée, le nouveau venu murmura d'un air indifférent :

— Moi ? non ; mais, en passant, je trouve ce convoi... Alors, plutôt que de prendre un fiacre pour aller à Ménilmontant, où j'exerce à présent, je me paye une berline, et voilà !... Ça me fait quarante sous de plus dans ma poche... D'ailleurs, je suis flapi.

Thérèse Herlinge connaissait Morner, que ses parents invitaient quelquefois au nom d'une ancienne et lointaine amitié familiale ; ce qui n'empêcha pas madame Adeline de faire les présentations :

— Le docteur Morner... Mademoiselle Herlinge, la fille du maître, interne à l'Hôtel-Dieu.

A ce moment, un quatrième personnage, apercevant Morner, dont il était l'ami, escalada le marchepied et prit la dernière place de la voiture, en saluant ces dames avec une

cérémonie marquée. Celui-ci était assez connu dans le monde médical, sous le nom de docteur Gilbertus, pseudonyme dont il signait des articles vaguement scientifiques dans les journaux parisiens. C'était un beau brun, au teint mat, à la longue barbe noire, et qui affectait un air de gravité triste. Il s'était soustrait aux difficultés de la clientèle en se consacrant, dans la presse, aux puissantes réclames pharmaceutiques, sous couleur de vulgarisation scientifique.

— Eh bien! — s'écria l'amusante Jeanne Adeline, qui retrouvait partout des amis, et que son heureux sans-gêne mettait partout à l'aise, — ça marche, docteur, les *Granules hépatiques*?

Et elle éclatait de rire, malicieusement, toute secouée par les cahots de la voiture qui s'était mise en marche, lentement.

Ces *Granules hépatiques*, dont elle parlait, avaient fait récemment le sujet de trois chroniques successives, signées Gilbertus. Il y passait en revue les divers traitements des maladies du foie, et terminait par un discret conseil favorable aux granules du professeur Philindor.

Gilbertus parut très contrarié de cette allusion. Il avait fini par se prendre au sérieux, encouragé d'ailleurs par ses succès. Le public le lisait en effet comme un oracle, enchanté d'apprendre à si bon compte la pathologie de ses reins, de son foie, de ses poumons ou de son cœur, selon que Gilbertus préconisait une spécialité diurétique, purgative, pectorale ou stimulante. Grâce à ses articles, les gens du monde parlaient aujourd'hui couramment de cirrhose, d'emphysème, d'adhérences, de dégénérescences, d'érythème... Lui-même soignait sa prose jalousement, la rendait, en même temps, élégante et accessible à tous.

— De nos jours, — dit-il fort sérieux, caressant de ses doigts gantés sa belle barbe fine, — de nos jours, qui n'a pas le foie atteint? Il n'y aura jamais assez d'hygiène dans le public; nous ne cessons de le répéter.

On vit Morner hausser les épaules. Les joues creuses, les pommettes saillantes hors du cadre des favoris châtains, l'air acariâtre, il regardait la Seine, qu'on passait à ce moment. Le corbillard, avec ses cinq panaches, oscillait déjà là-bas, sur le quai de la rive droite. Le cortège s'acheminait vers le Père-

Lachaise, où la morte, Parisienne de naissance, devait être inhumée dans un caveau de famille.

Morner, impatient, tira sa montre :

— Ils vont comme des tortues... Enfin, j'ai le temps!...

— Alors vous exercez là-haut, à Ménilmontant? — demanda curieusement la doctoresse.

— Oui, j'ai loué deux pièces près du Père-Lachaise : un cabinet et un salon. Et j'y donne, tous les jours, de midi à trois heures, des consultations à ces idiots d'alcooliques... Oh! ce n'est pas que ce soit malin : ils gobent tout... Et puis, nous sommes loin de la clientèle bourgeoise qui exigerait presque votre état civil, la production de votre livret de mariage, et pour le moins trois enfants, afin de constater votre respectabilité. Non, ils ne font pas tant les difficiles. Mais ce métier! quarante sous la consultation! Et ces sales ouvriers, ces femmes en cheveux qui défilent dans mon cabinet en réclamant de moi, avec une niaiserie béate, la guérison de leurs stupides maladies!... Comme si la médecine, ça existait!...

De nouveau, avec humeur, il haussa les épaules. Thérèse Herlinge, ardente néophyte de son art, dévorée d'un zèle passionné pour la science, s'indignait silencieusement.

Elle éprouvait aussi un malaise dans ce milieu étrange, entre la vulgaire Jeanne Adeline, cette doctoresse demeurée sage-femme, débitant par tranches son savoir, dans ses visites à deux francs, et ces deux hommes, médecins de pacotille, l'un faisant commerce de son titre dans la réclame, l'autre, effréné noceur, prolongeant jusqu'après quarante ans, dans les brasseries, sa vie d'étudiant, forcé par la faim à l'exercice de cette médecine qu'il détestait et niait, triste comme un prêtre qui continuerait de célébrer, ayant perdu la foi.

Ce dernier poursuivit :

— Oh! j'ai un truc. Il faut vivre. Ce n'est pas avec leurs quarante sous de raccroc qu'ils me feraient manger. Ma foi, c'est de bonne guerre : quand on tient un client, il faut en sortir ce qu'on peut! Alors, j'ai mes plaques.

— Vos plaques? — interrogea l'aristocratique Thérèse, avec un léger frémissement de dédain.

— Mais oui, les plaques électriques, vous savez bien : ça prend beaucoup dans Ménilmontant. Je traite à forfait. A tous

ces dégénérés alcooliques, qui font, sans exception, de la cirrhose ou de la dilatation d'estomac, je dis : « Voulez-vous être guéri dans un an, ou dans six mois, même dans trois? » Trois mois, c'est dur, car c'est le traitement quotidien, à trois francs la séance, pour la pose des plaques; mais il y en a toujours qui marchent.

Très digne, méprisant, la tête haute, Gilbertus déclara :

— Ça, mon cher, c'est dégoûtant!

Morner eut un rire amer; une grimace nerveuse crispa sa face tiraillée de rides.

— Et tes granules? et tes élixirs? et la caféine que M. Herlinge, le père de mademoiselle, administre à ses sujets, et toute la thérapeutique imbécile que la clientèle aveugle, malgré la faillite évidente de la médecine, s'acharne à réclamer de nous, est-ce que ce n'est pas la même fumisterie? Alors, qu'est-ce que je fais de plus ou de moins que mes confrères?

Dans un geste d'assentiment, madame Adeline leva ses deux petites mains courtes que l'embonpoint avait envahies les premières. Mais Gilbertus se récria :

— Ah! pardon, il y a thérapeutique et thérapeutique. Je sais des remèdes logiques, fruits de longues et intelligentes recherches, et d'autres qui, connus depuis une haute antiquité, subissent des transformations, des perfectionnements de leurs propriétés curatives.

— Niez-vous aussi la physiologie, docteur? — demanda Thérèse, dont la voix s'altérait d'indignation hautaine.

— Oh! la physiologie, elle commence d'exister; mais à quoi nous avance-t-elle? Savons-nous refaire du sang dans le cas d'une anémie pernicieuse? Et devant une septicémie, que fait le médecin qui voit le sang circuler dans l'organisme pareil à un poison, sinon d'attendre que ce sang, par ses propres énergies, se soit renouvelé? Et quand une plaie se cicatrise, pouvez-vous y faire naître le demi-quart d'une cellule? Si un malade a un bacille dans la peau, vous savez bien qu'il le garde : tant pis si sa machine n'en triomphe pas, car ce n'est pas le médecin qui l'en débarrassera!...

— Ah! — dit Jeanne Adeline, en proie à une pensée profonde, — ça serait trop facile, si ça s'écrasait comme un pou...

Incommodée par la chaleur, elle glissait son mouchoir roulé,

imbibé d'antiseptiques, sous les plis gras de son menton. Tous, dans la voiture, forçaient la voix pour dominer le fracas des vitres agitées. La doctoresse reprit, de son contralto masculin :

— Morner n'a pas tout à fait tort; plus on va dans le métier, plus on voit qu'on ne peut pas grand'chose. Et puis, qui croire parmi les maîtres? Boussard dit blanc, Artout dit noir. Tous deux ont l'air d'avoir raison, et, en attendant, le malade nous glisse entre les mains, comme cette pauvre femme que nous conduisons au cimetière... Et vrai! voir mourir des créatures de cette sorte, se dire qu'on est médecin, et n'être pas capable de les prolonger seulement huit jours! Ah! ce n'est pas gai!... La tumeur était là, nous la sentions sous nos doigts, et nous étions autour du lit, le mari, Artout et moi, comme trois imbéciles, à regarder le mal empirer... Ah! elle est jolie, la médecine! Tenez, je suis comme Morner, je n'y crois plus. Il n'y a qu'une science vraie : l'anatomie... Là, pas d'erreur. Un nez n'est pas une fesse. Un point, c'est tout.

Elle s'arrêta, heureuse d'avoir, dans sa trivialité loquace, déchargé son cœur des amertumes, des dégoûts entassés par le métier excédant qu'elle faisait. Et comme Morner, de son air de viveur méditatif, l'observait, intéressé par le type de cette bonne camarade joviale, elle recommença :

— Et figurez-vous que Lucie, ma fille aînée, qui n'a pas douze ans, donne aussi dans ces idées médicales. Mais, j'y mets bon ordre! Pauvre chou! la lancer dans cette vie de chien que mène sa mère, non, non! Je la caserai dans les Postes, comme dame employée, ou dans les modes... Si l'on pouvait trouver pour les femmes une profession qui les laisserait travailler chez elles, ça serait le rêve. Regardez-moi : est-ce que j'ai une maison, un intérieur, ce que toutes les femmes aiment, enfin, un petit coin gentil où rester tranquille quand l'envie vous en vient? Toujours dehors, mangeant à la diable, volée par mes bonnes, à peine si je vois mes enfants, qui s'élèvent comme ils peuvent... Et un mari au milieu de tout cela, vous croyez peut-être que c'est facile à retenir, quand sept nuits sur dix je suis dehors, appelée pour des accouchements, des faux croups, que sais-je encore? Adeline est de bonne composition,

mais tout le jour il trime sur ses registres, là-bas, à l'économat de la Pitié, et tout de même il aimerait bien une maison qui ne soit pas un restaurant, pas un hôtel meublé... Ah! mes amis, ça manque de poésie, voyez-vous, le foyer de la doctoresse. Des médecins, certes il en faut, puisque le malade en réclame, qu'il y en a toujours eu ; mais, on aura beau dire, c'est l'affaire des hommes.

Thérèse demeurait impassible dans l'ombre de la voiture. Elle entendit Gilbertus, galant, se récrier :

— Comment, madame, vous parlez ainsi devant mademoiselle Herlinge, quand nous présageons tous pour elle un si brillant avenir?

— Oh ! pour mademoiselle Herlinge, c'est différent, — dit Jeanne Adeline.

Elle voulait distinguer par là entre leurs conditions, sachant bien que la jeune fille trouvait dans la science un luxe de plus, et se le pouvait offrir, toujours libre de le rejeter si cet agrément devenait une contrainte ; tandis que, pour elle, la science était le gagne-pain. Sage-femme diplômée quand elle avait épousé Adeline, elle avait décidé, pour améliorer la situation du ménage, de passer le doctorat. Son courage et sa mémoire merveilleuse le lui avaient obtenu, et c'était au milieu de ce surmenage, entre sa course aux étages dans les sombres immeubles de la rue Dauphine, et ses consultations dans le petit entresol de la rue de Buci, qu'elle avait encore trouvé le temps de mettre au monde ses quatre enfants, réalisant, par un tour de force, ce prodige d'être à la fois, dans la société, une femme et un homme.

— Me voici arrivé, — s'écria Morner, — je file.

Les voitures montaient au pas l'avenue de la République ; il dit adieu, ouvrit la portière, sauta sur la chaussée et disparut. Gilbertus, alors, le jugea d'un mot :

— Un brave garçon, mais pas sérieux.

Lui l'était suprêmement. Il cherchait aussi à se rapprocher de ses grands confrères, et, dans ce dessein, manifestait près de la fille d'Herlinge un empressement admiratif ; mais, comme les voitures franchissaient la porte du Père-Lachaise, Thérèse déclara que, dans le cimetière, elle désirait suivre l'enterrement à pied.

— C'est un principe chez moi, — déclara-t-elle.

Et elle s'en fut, heureuse d'échapper à une compagnie dont les propos la choquaient.

Hâtant le pas, elle vint rejoindre le petit groupe des personnes qui montaient, silencieuses et fatiguées, l'avenue principale. Il ne se composait guère que d'hommes. En avant, près du veuf, Fernand menait le deuil. C'était un de ces matins d'août : où l'on sent une menace d'automne ; un peu de brume s'attardait dans l'air; déjà quelques arbres avaient jauni. L'avenue s'élevait, de terrasse en terrasse, jusqu'à la chapelle, dont le fronton grec se profilait sur le bleu léger du ciel. A droite et à gauche, mornes façades d'une rue ensommeillée, s'étageaient, blancs et divers, les monuments des morts illustres. Et, parmi cette froide bordure de marbres et de statues, un arbuste frêle balançait doucement sa ramure pleureuse aux feuilles pâles : c'était le saule de Musset, — toute la poésie d'une époque, le romantisme même, une élégie, une gloire se survivant...

Thérèse avait le cœur serré de mélancolie ; la conversation qu'elle venait d'entendre sans vouloir en faire cas, agitait maintenant en elle des doutes, des incertitudes. D'irréfutables vérités y avaient été dites sur l'impuissance médicale, et Jeanne Adeline l'avait plus troublée encore par la sincérité de ses doléances... Ah ! comme celle-là soupirait douloureusement vers le foyer tranquille et paisible de la mère de famille, de l'épouse !

Et voici que, tout autour de Thérèse, conspiraient des évocations d'amour intime, puissant et absolu. D'abord, ce veuf dont l'attitude hypnotisait tous les regards par son expression de douleur, attirait ses yeux aussi, et sa pensée se fixait sur lui tandis que, d'un pas lent comme en un cauchemar, il suivait le funèbre véhicule scintillant d'argent qui lui emportait sa compagne. Là-bas, entre deux niveaux des terrasses, apparaissait, dans son architecture terrible et simple, le Monument aux Morts, de Bartholomé. Une porte y était figurée sur les ténèbres de l'au-delà, et un couple nu, déjà sorti de la vie, la franchissait enlacé dans une noble et amoureuse union. Les deux beaux corps de pierre polie se détachaient sur l'ombre où ils entraient. De loin, du bas de l'avenue, de la grille même,

on les apercevait déjà, précis et purs, glorifiant superbement, dans un geste unique, l'Amour et la Mort.

Et Thérèse voyait encore Guéméné, s'en allant près du veuf, veuf lui aussi d'un rêve qu'elle n'avait pas voulu réaliser, pleurant peut-être la compagne qu'elle n'avait pas voulu devenir. Alors, sa tristesse se fit étrangement tendre et douce.

On inhuma madame Guéméné, selon ses volontés dernières, dans un vieux caveau, situé dans le plus ancien quartier du cimetière et où dormaient tous ses parents. C'était un coin plein d'ombre et de mystère. Des cyprès gigantesques y avaient poussé sans ordre, comme au hasard, et un lierre épais, somptueux, envahissant, s'y déroulait magnifique, nivelant les pierres tumulaires, grimpant aux troncs, aux colonnes grecques des tombeaux en ruines, s'accrochant en draperies funéraires aux urnes verdies de mousse. Puis des hêtres énormes, plantés au grand siècle dans ce parc des Jésuites, formaient un dais de feuillage, sous lequel régnait une lumière verte. Et l'on n'entendait rien, que le piétinement de la foule, et le pas alourdi des hommes lugubres, apportant pesamment leur incommode fardeau...

L'assistance, avec cette curiosité avide de la douleur d'autrui, si étrange et si humaine, dardait les yeux sur le veuf. Il fut admirable de retenue et de dignité : il regardait toujours le cercueil, rien que cela; et quand le cercueil eut disparu, il regarda l'affreux abîme où s'engloutissait sa compagne, — mais il déçut la foule en lui dérobant ses larmes.

Thérèse s'était approchée de la tombe; elle se tenait maintenant auprès de Guéméné. Il ne l'avait pas vue. Subitement il la devina, et de nouveau leurs regards se croisèrent. Le jeune homme était livide, le visage défait. Elle attendait un mot de lui; un subtil instinct l'avertissait qu'il allait lui parler, mais il demeura impénétrable.

A peine risquait-il un coup d'œil furtif vers Thérèse, dont le profil princier se détachait sur le fond de sombre verdure. Elle avait la grâce et la noblesse d'une fine statue, mais une émotion soulevait d'un souffle fort sa poitrine, et, sous son chapeau noir aux ailes légères, elle était indiciblement triste et troublante.

Fernand Guéméné la retrouva encore, un moment après :

quand elle lui serra la main, dans le monotone défilé des condoléances, il sentit la première pression de vraie pitié.

Comme il s'apprêtait à prendre place près du veuf, dans la voiture de deuil, celui-ci le repoussa doucement :

— Merci, mon petit, laisse-moi seul maintenant.

Et la voiture fila devant lui, le laissant là si désemparé qu'il demeura, quelques secondes, immobile. Puis, dans la crise morale qu'il traversait, l'idée d'une marche au grand air le tenta tout à coup. Le trajet, pour revenir chez lui à travers le quartier du Temple, n'était pas considérable : il résolut de rentrer à pied.

Déjà il s'était engagé dans l'avenue de la République, où la pente douce et longue, la descente sans fatigue donnaient à son pas un mouvement berceur qui endormait son mal. Les tramways de la banlieue parisienne glissaient avec fracas sous le fil électrique, et les étincelles bleues, crépitant sur les rails, amusaient la douleur du jeune homme. Soudain il vit une femme cheminant près de lui : c'était Thérèse. Elle aussi descendait à pied, seule. Leur trajet était le même. Il hésita. Il y eut, dans l'allure de la jeune fille, un ralentissement; ce fut, chez tous les deux, la même indécision.

Brusquement, Fernand salua, quitta le trottoir, et sauta dans un tramway en marche.

Quand il arriva chez lui, une heure sonnait à Notre-Dame. Son domestique l'avertit que le déjeuner était servi, et que trois clientes l'attendaient.

— Merci, — dit-il, — j'ai pris mon repas en route.

Et il passa tout de suite dans son cabinet.

Sur sa table de travail, parmi d'autres photographies, se trouvait le groupe d'internes dans le fond duquel on reconnaissait, avec sa blouse, Thérèse Herlinge.

— Pourquoi conserver ce souvenir excitant? — prononça-t-il à mi-voix, dans une apparence de grand calme.

Et, tranquillement, saisissant le carton, il le mit en morceaux. Un à un, les fragments tombèrent. Il les poussa du pied jusque dans la cheminée. Puis, tirant méthodiquement une allumette de sa boîte, il la coula tout enflammée sous les débris de l'image. Alors, se raidissant, il ouvrit la porte de la

salle d'attente pour introduire la première malade. C'était une bouchère rhumatisante, qui lui montra sa main sèche, déformée par les douleurs. Il voulut prendre et palper ces phalanges enflées et tordues, mais un tel tremblement agitait ses doigts qu'il ne put étudier la déformation articulaire. Il fit un violent effort pour réprimer sa nervosité : ce fut en vain. Et, au moment de rédiger en ordonnance le régime alimentaire qu'il prescrivait à l'arthritique, voici que sa plume impuissante se refusait à former les mots. Il lui fallut une réaction de toute sa volonté pour achever d'écrire.

La cliente partie, il se précipita vers le foyer, fouilla les cendres. Qu'avait-il fait! Pourquoi donc avoir détruit ce cher visage qui depuis des mois, dans un tête-à-tête mystique, rompait sa solitude, qui lui souriait finement, comme une autre Thérèse plus pitoyable, consentant à demeurer sa silencieuse compagne de travail? Quelle stupidité que sa prétendue force, et quel orgueil y dominait! Brûler cet unique souvenir!...

Parmi les fragments de la photographie noircis et racornis par le feu, apparaissaient des coins blancs de tabliers d'internes, un morceau d'arbre intact, et aussi la figure de Pautel, le médecin blond aux yeux vacillants sous le lorgnon. Parfois le papier calciné s'effritait quand Fernand le déroulait. Tout à coup, minuscule et un peu jauni par la flamme, le visage de Thérèse, tranché au col, se trouva sous ses doigts. Il la possédait enfin, la précieuse relique! Avec des soins délicats, il la coucha dans le creux de sa main, et, pendant de longues minutes, immobile et frémissant, il la contempla...

Il ne reprit ses consultations que beaucoup plus tard. Les clients s'étaient accumulés dans la salle d'attente; six heures allaient sonner quand il expédia le dernier. Il parcourut alors le registre où son domestique inscrivait les visites à faire, et, n'y voyant aucun cas urgent, il se dit souffrant et se mit au lit. On ferma les volets, sur son ordre, dans la grande chambre carrée qu'il occupait au troisième étage.

La nuit vint; il ne dormait pas encore, bien qu'il se fût tourné vers la muraille. Quand, d'un mouvement fiévreux, il changea de côté, distinctement, sur le fauteuil voisin de la fenêtre, il vit Thérèse assise, vêtue de la robe noire qu'elle portait le matin, coiffée du chapeau de paille aux ailes légères.

L'hallucination était si nette qu'il reconnaissait parfaitement, dépassant le col de broderie noire, le mince liséré blanc d'un petit faux col masculin qu'elle portait d'habitude. Seul, le visage restait empli d'ombre, et les yeux, agrandis, obscurs, cernés d'un halo, s'attachaient à lui, fixement.

— Thérèse! ne put-il s'empêcher de prononcer à mi-voix, est-ce vous?

Sa voix lui fit peur, à résonner ainsi, sans écho, dans la chambre. Il se tut. Mais, devant ce fantôme, sa passion lui gonflait le cœur : il craignait que l'hallucination ne disparût; il la retenait comme on retient un rêve très doux, par un grand effort de l'imagination, et il se mit à lui dire des choses caressantes, follement, se figurant que Thérèse était sa femme, et qu'elle se trouvait ici, chez eux.

Tout à coup il sonna fébrilement, demanda de la lumière, sa glace à main, de l'eau à boire; et il se mirait avec inquiétude, examinant ses prunelles, cherchant du strabisme.

— Léon, — demanda-t-il au domestique, — ne me trouvez-vous rien d'extraordinaire dans le visage?

— Non, monsieur.

— J'ai bien, dans les yeux, l'expression ordinaire?

— Oui, monsieur.

— Lorsque je vous regarde, est-ce que je ne louche pas?

— Non, monsieur.

— Merci, Léon... Ah! encore un mot; dites-moi, n'ai-je pas laissé un vêtement sur le fauteuil, là, près de la fenêtre?

— Il n'y a rien sur le fauteuil, monsieur.

— C'est bien; vous pouvez me laisser maintenant.

— Monsieur est-il souffrant? monsieur n'a-t-il pas besoin que je veille un peu?...

Guéméné eut une douceur à sentir la nuance d'affection servile qui était dans cette phrase. Mais il congédia le valet de chambre, gardant seulement deux fortes lampes allumées dans la pièce.

*
* *

Le lendemain, en se levant, très pâle, les membres endoloris, il nota, comme chaque matin, sur son carnet, les indications

du registre. Il but un peu de thé, et, avant de sortir, se pencha un moment à la fenêtre.

Deux pigeons gris, soyeux, plumeux et gras, avaient posé leur nid entre deux branches, dans l'arbre le plus voisin. La femelle couvait pour la seconde fois. Le mâle, qui chassait sur l'eau, revint au gîte, d'un vol lourd et tournant. A son approche, elle se souleva, légère, tout en plumes : il lui donna sa pâture, d'un seul jet dans le gosier; puis, de son joli bec rose, pareil à un bijou de corail, il lui fourragea le cou, tendrement, et elle dodelinait la tête, avec une grâce exquise. Un amour ingénu était entre ces petites bêtes ailées, posées comme par miracle au-dessus du fleuve mouvant. Les grands peupliers d'Italie, aux feuilles tremblantes, frissonnaient. Guéméné descendit, l'air étrange.

Sur le seuil de la porte en cintre située un peu de travers dans la bâtisse du XVIII^e siècle, il hésita, un instant. Puis un geste violent lui échappa :

— A quoi bon, — dit-i , — puisque je ne puis plus!...

Dix minutes plus tard, dans l'Hôtel-Dieu, il montait au service d'Herlinge. Au laboratoire de Thérèse, il frappa. Une infirmière passait :

— Mademoiselle Herlinge est en bas, monsieur.

— C'est bon. Voulez-vous lui dire que quelqu'un l'attend ici?

Lorsque Thérèse ouvrit la porte, elle vit Fernand, abattu, la tête entre ses mains, à sa propre place, les coudes sur sa table de travail.

— Vous voulez me parler, Guéméné? — fit-elle d'une voix très altérée.

Elle fut émue bien davantage quand il laissa voir ses traits défaits. Et, tout de suite, par loyauté, pour couper court à toute équivoque :

— Vous savez, tout ce que nous avions dit ensemble, l'autre jour, je l'ai ressassé dans mon esprit... et dans mon cœur... et j'ai bien compris, définitivement, mon pauvre Guéméné, l'impossibilité de vous sacrifier mon art.

— Je ne vous demande plus rien! prononça-t-il, brisé. Le bonheur même, je ne m'en soucie plus, pourvu que vous veniez dans ma vie... mais venez-y, Thérèse!

Il tendit les bras. Une tristesse l'accablait, qui endeuillait ces fiançailles. Mademoiselle Herlinge, elle, triomphait. C'était son rêve complet se réalisant : des larmes de tendresse lui montèrent aux yeux.

Il ajouta :

— Je ne peux plus vivre sans vous avoir... au moins un peu !

Le dard du chalumeau ronflait toujours sous l'étuve où fermentaient des bouillons de culture. Sur la table, près du microscope, des fragments d'une matière blanchâtre étaient préparés, pièces anatomiques extraites d'un endocarde à la dernière autopsie. Une violente odeur d'iodoforme emplissait l'étroit laboratoire. Thérèse Herlinge tremblait et pâlissait; l'amour passa dans ses yeux troubles, Fernand s'avança vers elle. Ils s'étreignirent.

COLETTE YVER

*(A suivre.)*

# FERDINAND BRUNETIÈRE

Son nom restera fortement gravé dans l'histoire des lettres françaises. On a déjà magistralement exposé que, pour ses contemporains, il aura peut-être été, avant tout, un grand orateur; et, en effet, quiconque l'a entendu parler ne s'empêchera plus de considérer sa phrase écrite comme la chrysalide de son éloquence. Il fallait la tribune ou la chaire à l'académicien, au conférencier, au professeur, pour que, sur les blancheurs de son visage et dans les nuances ou les jeux de sa voix surprenante, l'on vît se poursuivre toutes les choses ailées de la persuasion, tous les papillons aussi de la malice et de l'originalité.

Pour l'avenir qui ne connaîtra Ferdinand Brunetière qu'à le lire, il sera un de ces esprits d'élite grâce auxquels la critique est légitimement promue à la dignité de l'art difficile; et nul ne s'occupera désormais de notre littérature sans rencontrer le monument que l'incomparable érudit, avec ses inventions de méthode, avec la faculté de vue générale, a élevé, en forme de citadelle, crénelée d'arguments.

Pour ceux-là de demain, pour ceux à qui aura échappé sa figure vivante, j'essaierai d'en faire une esquisse, encore sous le coup de cette disparition prématurée. Avant que les traits se décomposent, je voudrais en préciser quelques-uns, et prendre un masque du mort, d'une main hâtive et douloureuse.

*
* *

On ne saurait comprendre Ferdinand Brunetière tout à fait si l'on ne s'avise d'abord que son lieu d'origine morale, sa demeure constante, son milieu vital, furent le pays de l'abstrait. Percevoir l'idée ; l'analyser ; avoir pour elle amour ou hostilité ; s'émouvoir dans l'abstraction, s'y passionner, s'y réjouir ou s'y ronger, tel fut son instinct de race, tels furent son rôle d'écrivain, de citoyen, son naturel parmi les êtres de la création.

Jamais cette particularité ne me fut plus sensible qu'un jour où, des rives du Léman, nous étions l'un et l'autre montés aux rochers de Naye. Alors qu'avec une béatitude physique je m'abandonnais à la contemplation des cimes, à cette fête pour la rétine qu'offraient les neiges, les couleurs, les masses et les étendues, j'eus tout à coup l'intuition que Brunetière était ailleurs, que nous n'étions plus ensemble. Le spectacle de ce monde extérieur ne le touchait qu'à peine, et rien que par les concessions du raisonnement. N'est-ce pas le propre d'une pensée à l'excès prédominante qu'elle abaisse et refoule la vie des sens ?

Oui, Brunetière était organisé pour se mouvoir dans la métaphysique, de même que sont chez eux dans les hautes régions de l'air ces rois aux serres puissantes, au bec dur. C'est à travers les nuées qu'il circula le plus à son aise, inspectant les horizons, et de-ci, de-là, fondant sur les théories qu'il voyait à détruire, plumant avec une vigueur d'aigle les opinions ou les renommées.

Mais parce qu'il habitait l'abstraction, il s'ensuivit que, dans ses luttes, il s'en prit toujours aux œuvres, non pas aux hommes, sinon par voie de conséquence involontaire et inévitable. C'est encore pour cela qu'il déclarait, dans un de ses discours de directeur, à l'Académie française : « L'individualisme, monsieur, je le tiens pour mon ennemi personnel. » Car les droits de l'individu n'avaient pas, à son estimation, le poids qui eût contre-balancé ce qui était, selon lui, l'intérêt général ou un système d'ensemble nécessaire aux évolutions de l'humanité. Et s'il n'en était qu'un chez lequel le mépris de

l'individualité fût sans égoïsme et sans reproche, celui-là serait l'ouvrier de formidable labeur qui, dans un effort si désintéressé, donna l'exemple du stoïcisme, consomma la destruction de sa personne, et procéda sans plainte à son propre martyre.

*
* *

Si maintenant, pour apporter à la mémoire de Ferdinand Brunetière un témoignage qui m'appartient, s'il m'y faut parler aussi de moi, voudra-t-on bien m'être indulgent? Est-il bouquet si chétif et inscription si naïve qui ne trouvent grâce aux yeux, quand la piété de la reconnaissance les pose au bord d'un tombeau?

C'est il y a vingt ans que je fus pour la première fois en présence de Ferdinand Brunetière. Un roman, où je m'essayais après avoir composé des nouvelles, venait de m'être refusé par le périodique pour lequel j'avais été invité à l'écrire. L'ayant sur les bras, je résolus de m'adresser au secrétaire de la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*. Celui-ci m'accueillit avec ce regard aigu de l'homme averti que l'inconnu qui entre chez vous s'est mis en chemin plus ordinairement pour son utilité que pour la vôtre. Mais, puisque pareille chose est dans l'ordre de ce monde, le raisonnable Brunetière eut presque en même temps, aux prunelles, le voile de cette résignation qui fut une de ses vertus, toujours ainsi visible.

Je ne lui cachai pas que je lui remettais un ouvrage sur lequel j'avais déjà un avis défavorable. Il ne me cacha pas non plus que cela créait une prévention, et que je ne devais guère conserver d'espérance. J'émis le vœu que son examen ne fût pas longtemps ajourné. Il eut un mouvement d'épaule qui voulut d'abord signifier qu'il lirait quand ça se pourrait. Mais la résignation intervint encore. Il calcula en lui-même tout ce qu'il était d'abord astreint à faire sans interruption, et m'autorisa à repasser au bout de la quinzaine. Je fus exact. Il me dit, sans plus d'appréciation : « Eh bien! nous pourrons publier. » Je ne me bornai pas à exprimer mon plaisir : je demandai une date... Il chercha, me fixa une époque lointaine,

et me laissa prendre congé, tandis que son laconisme et sa gravité figeaient sur mes lèvres le sourire du remerciement.

Les délais étant expirés, dépassés, je reparus, je réclamai, j'insistai ; et, ce faisant, je l'irritai... « Si vous êtes pressé à ce point d'être édité, — répliqua-t-il, — vous n'avez qu'à remporter votre manuscrit!... » Je repartis, avec une vivacité que je ressens aujourd'hui comme un remords, je repartis qu'ayant pris la file dans sa maison, je ne pouvais plus sans préjudice recommencer, ailleurs, à marquer le pas. Au lieu de se fâcher, il pesa ce que l'argument pouvait avoir de légitime ; au lieu de se débarrasser de moi en m'objectant qu'il n'était pas le maître de la *Revue des Deux Mondes* et en m'apprenant qu'à l'étage au-dessus mon roman déplaisait, il se consulta, se décida, et, se dirigeant vers la porte, ajouta : « Attendez-moi une minute. » J'attendis une heure environ. Quand il redescendit : « C'est arrangé, — murmura-t-il tout uniment. — Vous paraîtrez le mois prochain. » Et il coupa court à ma phrase obligée, par la petite poignée de main, évasive, inarticulée, où l'on ne sentait chez lui que de l'impatience à faire du symbole, à s'attarder ainsi dans le concret.

Nombre d'années plus tard, et malgré Brunetière, j'appris qu'en cette journée-là de 1887 il avait donné à choisir entre la publication de mon texte et sa démission de secrétaire à la *Revue des Deux Mondes*. Or non seulement il était pauvre, — puisque cette fierté rayonne de sa vie et sur sa mort ; — mais, en outre, le poste qu'il s'exposait à quitter était, il y a vingt ans, une des forces de son avenir, et il y devait normalement appuyer toute sa destinée. Si, devinant à ces souvenirs mes larmes, quelqu'un estimait que j'y suis aveuglé surtout de gratitude personnelle, je prierais de considérer qu'alors que Ferdinand Brunetière agissait de la sorte en ma faveur je n'étais encore pour lui qu'un étranger. Je ne lui étais présenté ou recommandé que par un manuscrit dont mieux que personne il avait dû discerner les défauts. Je n'étais devant lui qu'un passant de la littérature, une cause littéraire, venue par hasard à son bureau, et qui lui avait paru défendable. Et cela avait suffi pour que jusqu'à l'émotion intime, jusqu'à la colère dans la protection, il eût interprété les devoirs de sa charge, de son sacerdoce.

Dans la suite, par une préface, j'avais déjà voulu raconter cette histoire. Brunetière, devenu directeur de la *Revue des Deux Mondes*, ne consentit, et sur mes instances, qu'à une allusion presque énigmatique, parce qu'en se laissant dépeindre dans le plus aimable, disait-il, des deux rôles, il lui eût été pénible de désobliger peut-être son prédécesseur, — aujourd'hui mort. — C'est ainsi qu'il dotait de scrupules l'art de vivre dans la société humaine.

Un jour qu'un candidat à l'Académie, qu'il patronnait chaleureusement, l'incitait à rallier un votant et lui énumérait tout ce dont ce dernier lui était redevable, j'entendis Brunetière répondre avec mélancolie : « C'est justement à cause de cela qu'il ne m'est pas permis de rien lui demander. » — Quand on y réfléchit, c'est indiscutable, c'est le bon sens même et la vérité simple. Mais, pour avoir conçu un précepte de ce genre, ne faut-il pas aussi avoir dans le caractère quelque chose d'auguste?

*
* *

Chez une créature aussi rationalisée que Brunetière, l'amitié était prodigieusement épurée et, pour ainsi dire, à l'état d'extrait supérieur. Dans celle qu'il inspirait comme dans celle qu'il prouvait, n'entraient pas les substances ordinaires : ni la permanente fréquentation, ni les congratulations mutuelles, ni obligatoirement la communion d'idées. Car il n'avait guère le temps qu'on le vît; il se défendait de recevoir des compliments, autant qu'il s'abstenait d'en faire ; et nul n'attesterait avec une meilleure expérience que moi comment, dans un conflit d'opinions, sans rien concéder à la sienne, on pouvait garder en lui cependant le plus généreux des avocats et un intercesseur inébranlable.

Fidèle à la confiance qu'une fois pour toutes il vous avait faite, imperméable à toute suggestion ou insinuation des tiers, on le retrouvait toujours envers soi identique à celui que l'on avait quitté : froid à la surface, ayant un cœur en feu solide.

Le sentiment pensif et recueilli qu'éprouvaient pour Brunetière ceux qui l'ont pu apprécier était passé en revue, je crois

bien, dans leur examen de conscience; et se reconnaître en règle à l'égard de cet homme-là était un élément indispensable de la paix avec soi-même.

*
* *

La dernière fois que nous ayons causé, il allait mourir. Mais il était encore à sa table, toujours devant l'écritoire. Comme il était naturellement d'une politesse minutieuse, même dans la plus stricte intimité, et, pour l'être qu'il fut, l'agonie n'étant pas un prétexte à s'en départir, il se leva de son siège, sur des jambes vacillantes, afin de recevoir le visiteur, et retomba de faiblesse. Tandis qu'en frémissant je lui mentais sur sa mine, sur son état, il abonda dans mon sens, afin que, sans doute, je ne fusse pas bientôt trop gêné; mais il ne pouvait empêcher que ses regards sombres ne plongeassent déjà dans les ténèbres de l'au-delà...

Une semaine plus tard, de son lit funéraire où, tout mince, il était sans poids comme sans vie, le cher Brunetière a imprimé en moi la sensation profonde qu'après tant de peines prises et tous les déchirements d'ici-bas, il lui était advenu quelque bien et que son esprit vaillant, investigateur, tenait enfin un beau résultat désiré. La détente de cette bouche de combativité qui, naguère, singulièrement tordue pendant l'animation des discours, semblait appeler à l'assaut des troupes en arrière, ce bras retombé dont le geste avait secoué tant d'attentions, la fine martialité des moustaches, ces noirs cheveux hardiment plantés sur un front alors rasséréné, tout faisait songer à un jeune capitaine entré désormais dans sa conquête, c'est-à-dire dans l'inconnaissable, seul but que Ferdinand Brunetière pouvait encore se proposer, après avoir parcouru autant que personne toutes les étapes des connaissances.

PAUL HERVIEU

# LETTRES (1848-1852)[1]

Versailles, 27 février 1848.

Mon cher Gustave,

Eh bien! nous avions raison d'être de l'opposition ouverte. Les aveugles ont vu clair. Vous savez tous les événements aussi bien que moi; je n'ai qu'à vous assurer que l'ordre est partout

1. Ernest Bersot, qui avait beaucoup écrit, avait chargé en mourant son ami Edmond Schérer de choisir les meilleures pages de ses œuvres et d'en former deux volumes qui furent presque aussitôt publiés; c'est là tout ce pour quoi il prétendait « à un souvenir un peu plus long que sa vie ». Mais une amitié précieuse nous a permis de feuilleter une correspondance intime où Bersot se peint tout entier et où il parle librement de tous les sujets qui le préoccupent : morale, politique, vie mondaine ou universitaire. Il nous a paru qu'il n'était pas possible de laisser perdre ces pages, qui n'étaient pas destinées à la publicité, mais qui sont parmi les meilleures que l'auteur ait écrites. Celles qui paraissent aujourd'hui s'échelonnent sur une période de quatre années, période qui compte dans l'histoire de notre pays et qui marque une crise décisive dans la vie de Bersot. Elle commence en 1848; après avoir passé ses vacances à Bordeaux, Bersot est revenu enseigner la philosophie au collège royal de Versailles où il avait été appelé en 1845 — et finit en 1852, au moment où Bersot, considéré comme démissionnaire après le coup d'État pour refus de serment, brise délibérément sa carrière.

Ces lettres sont adressées à son père, horloger à Bordeaux, à son beau-frère, M. Gustave Poisson, à sa sœur, madame Poisson, à qui l'unissait une touchante affection. Elles avaient été communiquées à Edmond Schérer qui en a cité quelques lignes dans sa *Notice* biographique sur Ernest Bersot. Ce sont ces trop courts fragments, relus après un intervalle de plus de vingt années, qui m'ont inspiré le désir de connaître les lettres elles-mêmes et, après en avoir pris connaissance, j'ai désiré aussi faire participer le public à ma bonne fortune. — HENRY SALOMON.

établi. Immédiatement après la victoire, tout le monde s'est empressé d'organiser et c'est fait. Ce sont deux prodiges au lieu d'un. Je ne sais encore quel gouvernement sortira des assemblées primaires. La République prend de la force, parce que le gouvernement provisoire qui a déclaré la République provisoire est la garantie de l'ordre. Il faudra, pour voter, consulter à la fois ses propres opinions sur la meilleure forme de gouvernement et les nécessités du moment.

J'ai vu la révolution à Paris. J'avais été invité à dîner à Paris le mercredi soir. A Versailles, on ne savait la fin de rien ; on me dit aussitôt mon arrivée que M. Guizot était abattu. On se réjouissait, mais M. Molé n'est pas très consolant et on avait des arrière-pensées. Je rentrai à Versailles à dix heures croyant tout fini ; j'appris la nouvelle aux Arreitter dans une soirée chez une de nos connaissances. On se récria sur la victoire de la « canaille », comme ils disaient...

Le lendemain, j'apprends qu'on se bat à Paris ; je veux partir pour voir ce qui en était : on me renvoie du chemin de fer, assurant que personne n'entrait à Paris ; je reviens tristement ; j'allume mon feu ; puis une fois le feu allumé je ne pouvais tenir en place, je repars et me voilà à Paris à trois heures.

Virgile Léon, au débarcadère, m'apprend que le roi est en fuite et les Tuileries en feu. Je n'en croyais pas mes oreilles. Je vais vers les Tuileries. Au bas de la terrasse du bord de l'eau, des dragons désarmés jouaient la *Marseillaise* et le peuple les accompagnait. Les dragons ne jouaient pas trop bien : on voyait qu'ils n'y étaient pas exercés. Un homme du peuple passe avec son fusil et m'apprend qu'il vient de prendre les Tuileries. C'était un brave Auvergnat, qui parlait charabia, mais qui avait le cœur français : il ne m'embrocha pas. Enfin j'arrive devant les Tuileries : on les jetait par la fenêtre. Le peuple était partout aux portes, aux croisées, sur les toits, carillonnant et tirant des coups de fusil en l'air, brisant les meubles, faisant voler en l'air les papiers et les tentures déchirées. Je suis entré chez le roi, dans son cabinet et ses appartements : on y était tout à son aise, assis sur les meubles, visitant les tableaux, les albums. J'ai pris un papier sur la table du roi en souvenir de ma visite ; c'est la proposition du préfet

de la Gironde, du sous-préfet de Libourne et de M. Decazes, présentée par le ministre pour décorer M. Bulle, officier de la garde nationale de Libourne. Il ne manquait que la signature du roi qui était infaillible, car le rapport était plié aux coins. Cette prise m'a paru originale.

On avait mis un bonnet rouge à Spartacus avec un gros bouquet de fleurs dans les bras. Aux portes, des gens du peuple fouillaient et défendaient de rien emporter. J'en entendis un qui disait : « Nous avons fait un bon coup, il ne faut pas le gâter. » Il fallut aller dîner, franchir encore des barricades et j'arrivai aux boulevards : un homme tournait la roue d'une voiture abattue en barricade et criait : « Partie pour les rouges, à tous coups ils gagnent ! » Les barricades sont construites avec beaucoup d'art ; les ouvriers y mettent le temps et la façon. Plusieurs d'entre eux tombaient de fatigue et de sommeil et dormaient debout. Je suis très habile à escalader une barricade ; ça a son charme. Je me plaignais d'être né en 1816 et de n'avoir rien vu : J'ai vu. J'ai été mêlé toute la journée à la foule du peuple armé et je n'ai pas eu la moindre crainte, car on ne risque vraiment rien.

Le caractère de cette révolution est très rassurant : point de violence contre les personnes et les propriétés ; des chants patriotiques, ou plutôt un chant patriotique : celui des Girondins. Ils ont bien le droit de chanter. Versailles a été agité : crainte qu'on ne pillât le musée ; mais il n'y a nul risque absolument. J'ai été un héros, moi aussi : j'ai été prendre un fusil à la garde nationale et j'ai passé une nuit au corps de garde. C'est le comique de la révolution. Rassurez tout le monde. Amitiés.

Versailles, 13 juin 1848.

Mon cher père,

Nous vivons fort tranquilles ici, à la porte de ce Paris toujours si troublé. Versailles est vraiment une très bonne ville, grâce à sa population, qui est en arbres, plus qu'en hommes ; les bons arbres poussent leurs feuilles à l'ordinaire, absolument comme si rien n'était changé autour d'eux ; cela repose de voir des êtres qui ne s'aperçoivent pas de la révolution et ne

vivent pas plus vite que d'habitude. De temps à autre pourtant, je vais visiter les Parisiens, leur tâter le pouls, qui est très agité. Le commerce est furieux contre la République; je sais bon nombre de marchands qui accepteraient pour roi un crocodile si on pouvait gagner quelque chose en vendant ses œufs. Le mal de la situation me paraît être dans l'inertie de l'Assemblée qui jusqu'ici ne s'est guère occupée que de misères et n'a pas mis la main aux vraies affaires, aux affaires de finances. Les séances publiques sont pleines de riens; le peuple, qui les recherche avidement, toujours désappointé, s'aperçoit qu'on ne le gouverne pas, et se cherche des maîtres. Les ouvriers, en grand nombre, ont passé du *National* à la *Réforme*, aux doctrines socialistes où au moins on s'occupe de grandes questions, comme beaucoup de paysans ont passé de la République à M. Bonaparte par l'idée que, dans cette famille, on gouverne. L'Assemblée a des velléités de changer la commission exécutive et des ministres pour ne pas s'en prendre à elle-même, à son inexpérience, à sa faiblesse. Le mal est là. On pense que, la Constitution votée, elle se dissoudra. Nos représentants m'ont rendu un grand service, ils m'ont guéri de l'envie d'être représentant. Je voulais aller là pour faire quelque chose; pour ne rien faire, j'aime mieux ne rien faire dans mes bois.

Vous avez nommé Thiers, qui optera certainement pour Paris. Ce sont encore des élections à recommencer. Je reconnais la capacité prodigieuse de Thiers, mais je n'aime pas l'homme, ni beaucoup de ses idées, et ne serai pas des siens. Il est révolutionnaire, mais n'est pas libéral; j'aimerais mieux qu'il fût libéral et point révolutionnaire. Il a été séduit par le génie organisateur de Napoléon; c'est le dernier homme que je prendrais pour organiser la liberté. Il vient d'insulter les instituteurs primaires pour plaire aux curés; je n'insulte ni les uns ni les autres : je demande le salaire et l'indépendance pour les curés, le salaire et l'indépendance pour les instituteurs. Je ne me ferai pas patronner par M. Thiers. Je serai l'homme des ouvriers honnêtes, s'ils veulent de moi, et ne veux d'engagements qu'avec eux. Je ne désire pas non plus de places. Je suis bien où je suis et trouve l'appétit de beaucoup de gens pour les fonctions bien payées un peu trop démesuré.

Voilà les vacances qui approchent, les vraies vacances, pourvu que les nouvelles élections ne viennent pas les gâter. J'aime mieux pêcher des poissons que des voix, et ramer que pérorer. Si l'on pouvait faire sa candidature le long de l'eau, en accostant avec sa barque aux peyrats où les électeurs seraient convoqués à l'avance, je répondrais de mon élection, ou encore si l'on pouvait haranguer du haut d'un arbre. Mais l'idée d'une salle et de quinquets me tue l'imagination. C'est moi qui fais cette année le discours de distribution. Je n'y pense pas encore, c'est pour le 11 août. Les événements sont si pressés et si changeants que, si je faisais mon discours quinze jours d'avance, il serait passé le jour de la distribution, ou tout au moins un peu vieillot...

Versailles, 29 juin 1848.

Mes chers amis,

Grâce à Dieu, cette affreuse guerre est finie, mais à quel prix? On annonçait depuis quelques jours qu'on se battrait à Paris. Vendredi nous apprîmes à Versailles, dans l'après-midi, que le canon tonnait. La garde nationale fut convoquée et partit, composée de volontaires; j'en étais naturellement. Nous allons à l'Assemblée nationale et la gardons toute la nuit, étendus sur le pavé. Dès le petit jour la fusillade et la canonnade commencent pour ne s'arrêter qu'à nuit close. Je n'ai jamais vu dans ma vie une journée si longue et si cruelle.

L'affaire se passait à une petite distance de nous. Du pont des Arts, où nous étions venus, nous apercevions à notre aise le combat de la rue Planche-Mibray, de l'Hôtel de Ville, de la tour Saint-Gervais, du pont Saint-Michel; nous voyions passer les morts et les blessés; c'était déchirant. On disait que Cavaignac avait donné jusqu'à une certaine heure aux insurgés pour se rendre, après quoi il emploierait les moyens extrêmes. C'était, disait-on, dix heures d'abord, ensuite midi. Nous étions l'œil fixé sur le cadran de l'Institut, voyant avec anxiété tourner l'aiguille qui marquait, à chaque mouvement, bien des morts et s'avançait vers l'heure fatale.

Je pleurais amèrement le sort de tant de malheureux qui

mouraient ou pour la France ou pour une erreur. Les scélérats ont exploité la faim des ouvriers. Nous arrêtâmes un homme en blouse qui criait : « Vive Bonaparte » et on lui trouva deux ou trois cents francs d'argent avec vingt-cinq actions de chemin de fer à mille francs chacune, qu'il devait distribuer. Beaucoup d'argent a été découvert chez les insurgés, quelques-uns sont morts pour avoir reçu cinq francs et un fusil, mais l'argent n'a pas tout fait. Des gens qui se vendent ne meurent pas comme sont morts les insurgés. Ils voulaient que la République s'occupât de leur sort, que nul homme désormais ne périt de faim, s'il désirait travailler; ils voulaient que leur travail fût productif et les mît pour leur vieillesse à l'abri de l'aumône. Qui donc leur en fera un crime? C'étaient les espérances des meilleurs d'entre eux; ce sont les miennes. Ils ont, pour leur malheur, gâté la vérité par des prétentions insoutenables; ils se sont laissé enivrer des belles promesses des communistes et des socialistes. Au lieu de donner des entrailles à la société, ils ont voulu la tuer pour en créer une autre, impossible. Pour leur malheur encore, leur parti a reçu tout ce qu'il y a d'impur, les repris de justice, les hommes de violence, qui épouvantent leurs amis et souillent leur cause.

Le dimanche matin, on nous mit au Pont Neuf. Nous nous rapprochions ainsi de l'insurrection. Il fallut passer sous des fenêtres suspectes et signalées. C'était sérieux. Nos fusils chargés et nos yeux sur les maisons. Tout à coup nous apercevons à la place du Châtelet les fenêtres de la grande maison qui est au coin en remontant, s'ouvrir, et d'innombrables coups de fusil partent. Un bataillon de la banlieue était là qui reçut la décharge. Aussitôt il riposta, entoura la maison, y monta, et un quart d'heure après quarante-deux hommes étaient fusillés.

On partit vers quatre heures pour Versailles, sauf à revenir le lendemain, afin de reprendre des forces. A quatre heures et demie du matin, le lendemain, le rappel battit et nous voilà encore à Paris. Bon nombre des volontaires de la veille étaient fatigués et l'ami Arreitter dans un assez pauvre état. Pour moi qui ne vaux pas grand'chose en temps ordinaire, au moyen de quelque excitation morale, je deviens capable de beaucoup de choses, et je partis. Nous étions à pied pour accompagner

de l'artillerie et fîmes le voyage de Versailles à la place de la Concorde à pied, le fusil sur l'épaule. Pour nous rafraîchir, on nous fit stationner sur le bitume, et vers quatre heures nous nous dirigions vers la barrière du Trône, pour nous mettre au service du général Perrot. C'était le dernier poste d'où les insurgés avaient été chassés, et le plus dangereux de Paris, par leur proximité et la complicité de presque tous les habitants du faubourg Saint-Antoine. Je tirai un pavé des barricades de la journée et le roulai contre les maisons ; ce fut mon lit ; il était facile à faire. Nous visitâmes des maisons infectes, misérables ; partout des fusils, et des gens suspects qu'on emmenait. A minuit, c'était le cri perpétuel : « Sentinelle, prenez garde à vous », les maisons illuminées par ordre, les patrouilles avançant à l'ordre. Quelle nuit sombre, mes bons amis ! De temps à autre je tombais de sommeil sur la barricade, et en me réveillant je ne pouvais croire que je fusse là.

Mardi matin, nous sommes retournés à Versailles, tout étant fini, avec des figures et des costumes de brigands. Nous n'avions pas sauvé Paris et la France, mais nous avions fait notre devoir ; nous avions exposé notre vie, si nous ne l'avions pas perdue. Et moi, particulièrement, à qui on n'a pas permis de l'exposer comme représentant du peuple, j'ai tenu à ne pas la choyer honteusement. On ne m'a pas permis d'entrer à l'Assemblée nationale. J'ai couché et monté la garde à sa porte pour la garder.

La République est consolidée : on ne tentera pas une nouvelle guerre civile. Le canon de Paris a tué les prétendants. Maintenant il faut que l'Assemblée nationale, si pauvre, si déplorable jusqu'ici, se mette à la hauteur des circonstances, qu'elle songe que les questions ne se résolvent pas à coups de fusil, que la classe ouvrière souffre des maux cruels, que jusqu'ici on l'a mitraillée pour la guérir, que l'ordre ne suffit pas et que, l'ordre revenu, il faut l'intelligence pour trouver des améliorations réelles. J'en remercie la Providence : les insurgés n'ont pas été vainqueurs ; ils rêvaient une sorte de société sauvage qu'il eût fallu fuir jusque dans l'autre monde ; mais leurs souffrances sont réelles et poignantes. La seule pensée de la France doit être d'y remédier.

Ah ! les brutes qui à mes côtés insultaient les insurgés prisonniers, allant peut-être à la mort. J'avais le cœur navré de

voir tant d'intelligence, tant de courage, si mal employé, aboutissant à une aussi triste fin. J'ai vu parmi eux des figures d'une singulière finesse, et un pauvre jeune homme, l'air timide, la tête baissée, qui semblait voir tout à coup son illusion et songeait sans doute à sa famille. De longtemps je ne me consolerai de ce que j'ai vu.

Adieu, mes bons amis.

27 octobre 1848.

Mon cher Poisson,

Voilà donc de grandes nouvelles : l'élection du président au 10 décembre. C'est le coup de dés dont parle Lamartine. Nous jouons le sort de la France, la paix intérieure ou la guerre civile. Quand je songe qu'un Louis Bonaparte se pose en candidat, et que des milliers de gens le prennent au sérieux, je suis honteux d'être homme, et en donnerais volontiers ma démission. Au moins les animaux qui vont en troupes, quand ils prennent un chef, le choisissent pour quelque avantage particulier : les grues obéissent à la grue qui connaît le mieux le chemin des airs, et les taureaux sauvages, au taureau qui a les plus belles cornes, ou qui mugit le mieux. Voilà, à l'honneur de notre espèce, des cent milliers d'individus, qui n'ont entendu d'un prétendant que le bruit de ses sottises, et, sur cette belle réputation, ils en veulent faire une espèce de roi ou d'empereur. Qu'ils nomment Barbès, Raspail ou Proudhon, cela au moins a un sens ; c'est atroce, mais ce n'est pas bête ou ridicule. Je vous en prie, j'en prie mon père, j'en supplie mes amis : combattez de toute votre force Louis Bonaparte, et faites nommer Cavaignac. La Chambre presque tout entière est avec lui, et aussi la France intelligente. Je ne demande pas même qu'on aime Cavaignac : je demande qu'on méprise Louis Bonaparte ; et c'est facile.

Savez-vous quel est l'oracle qui l'inspire, le politique qui le mène? Crémieux. Je sais la chose de bonne source. Supposons qu'il soit nommé, où prendra-t-il son ministère? Je le mets au défi de former un ministère qui ne soit pas risible ; et s'il le forme une fois, où sera sa majorité? Je le mets au

défi encore d'en trouver une dans cette Assemblée qui a du sens, du tact, et dans l'Assemblée future qui ne sera pas plus mauvaise sans doute. *En fin de compte, la guerre civile.* Je ne respirerai pas d'ici au milieu de décembre ; cela est affreux de songer que la France est jouée à pile ou face.

Allez voir mes amis du sud, conjurez-les, de ma part, de n'épargner aucune démarche à la ville et à la campagne, de n'entendre à rien autre chose qu'à Cavaignac, qui seul est assez haut pour pouvoir tenir tête à Louis Bonaparte. Je leur permets de ne pas me donner leur voix à la prochaine Assemblée, mais qu'ils contribuent à sauver le France. Maintenant la paresse et la timidité sont des crimes.

De ce coup, les élections générales auront lieu bientôt ; c'est l'opinion publique et privée de l'Assemblée. M. Rivet me la confirmait encore hier soir. Tout au plus l'hiver passera sur l'Assemblée actuelle.

Le nouveau ministre des Finances, M. Trouvé-Chansel, est un homme très estimé. Son successeur, comme préfet de Paris, est M. Recurt, brave homme qui a été au feu comme un garde mobile, républicain de la veille sans être rouge, peu remarquable du reste comme intelligence, et qui a eu le bon sens de comprendre que le ministère de l'Intérieur et celui des Travaux publics étaient trop forts pour lui.

Vous avez dû vous douter que j'étais content de l'arrivée du ministère Dufaure. Je suis très bien avec M. Dufaure, qui, vous le savez, m'a vivement appuyé aux dernières élections, et je suis au mieux avec plusieurs de ses intimes amis. Ceux dont vous me parlez, qui y ont vu un danger pour la République, se trompent du tout au tout. M. Dufaure est républicain très décidé ; je suis sûr de lui comme de moi-même. Son avènement au ministère a montré que la République était sérieuse, puisque les hommes comme lui ne craignaient pas de se compromettre avec elle. L'effet a été excellent : son discours sur les banquets était charmant ; par malheur Clément Thomas, qui ne parle jamais sans dire quelque mot fâcheux, a cru devoir percer de sa grande épée le prétendant que M. Dufaure avait si finement ridiculisé. Il n'a pas vu qu'il posait une candidature.

Donnez-moi des nouvelles fréquentes de Bordeaux. J'ai reçu

les quatre numéros de la *Tribune* et le prospectus de la *Concorde*; j'espère que cela servira à réveiller l'esprit public; mais la force est ailleurs. Il faut que chaque homme de cœur et sage redresse cette opinion, se fasse prédicateur et confesseur de la foi en la République intelligente et honnête...

8 novembre 1848.

Mes chers amis,

La santé va bien ici; seulement nous sommes très préoccupés de l'élection du président. J'avoue que je n'aurai pas d'autre pensée d'ici à l'événement bien connu. Cet imbécile de Louis Bonaparte est déjà en baisse, et d'ici au 10 décembre ce sera bien autre chose. Les ennemis de la République prétendent se servir de lui comme d'un instrument, et le jeter ensuite aux orties; ils veulent empêcher la République d'être sage, tranquille, et ils espèrent que les esprits fatigués de toutes ces tempêtes se précipiteront dans le port qu'on leur prépare. Ce port sera la royauté des aînés ou des cadets. Tout va mieux depuis quatre mois; ils en enragent. On ne craint rien à Paris : M. Dufaure inspire une grande confiance; la levée de l'état de siège n'a rien changé à la sécurité des Parisiens; on concentre des troupes à Versailles et partout aux environs comme précaution. La *Presse* se coule, et son candidat Bonaparte avec elle; l'*Événement*, rédigé par ce paon de Victor Hugo, et qui patronne le dindon impérial, n'a pas le crédit nécessaire pour faire un président de République. La rue de Poitiers, toute composée de légitimistes et de philippistes, sauf très peu d'exceptions, patronne en secret Bonaparte, par le calcul que je vous ai dit plus haut.

L'ami Thiers, voyant qu'on n'est pas venu à lui et qu'on est allé à son ennemi Dufaure, le fait payer à Cavaignac. Ne regardez pas l'élection du Bonaparte comme faite [1], et travaillez

1. Cette question tenait fort à cœur à Bersot qui publia le 24 novembre une brochure intitulée : *les Candidats à la Présidence*. Ce document a été reproduit dans le *Bulletin de la Société d'Histoire de la Révolution de 1848*, numéro XV, juillet-août 1906.

contre. Il y a des marées en France : une marée l'apporte, une autre l'emportera. Ainsi soit-il. Envoyez-moi les pièces du procès entre Molé et le *Courrier de la Gironde*. La lettre de Molé est très bien, et vraiment son attitude est digne. Plusieurs représentants m'en ont parlé en ce sens et le regardent comme un homme de beaucoup plus de tenue et de sincérité que Thiers et autres. Cela m'ennuie beaucoup de songer que le *Courrier de la Gironde* a eu un malheur et qu'il a mis la main sur un serpent qui l'a mordu. Vous me raconterez ces cancans politiques, pour me distraire. Le canon de réjouissance pour la Constitution a fait une peur horrible aux Parisiens ; ils ont été remis assez vite. Il y en a beaucoup qui s'enrhumeront dimanche et le père Arreitter sera probablement du nombre. Si je m'enrhume, ce ne sera pas là : toutes les fêtes me semblent tristes dans ce temps-ci, je ne tiens même pas à y assister sous les insignes de garde national. On n'a repris encore ni Arreitter, ni moi pour le service ; nous ne disons mot.

Versailles, 9 mars 1850.

Ma chère amie,

Les élections municipales ici ont été toutes réactionnaires ; mais, malgré la mauvaise composition de la liste, on a eu 1 100 voix contre 2 200. Les avancés que nous avons laissés se présenter seuls voient bien que nous sommes des alliés fidèles et qu'ils ne sont pas riches en hommes. C'est justement de quoi nous voulions les convaincre. Du reste je ne parais point et me donne peu de soucis pour les affaires politiques. Quand le parti républicain méritera d'arriver, il arrivera. Il faut aux avancés plus d'idées et moins d'impatience. Grâce à Dieu une émeute est impossible, et pendant quelque temps ils pourront réfléchir plus à loisir. Voilà à quoi sert, sans s'en douter, M. de Castellane : il fait la parade, pendant que les acteurs de la pièce prochaine s'habillent, et il a la candeur de prendre la parade pour la pièce. Je crains que ce ne soit pas une comédie. Je vais demain à Paris au concert ; je verrai voter. En attendant l'armée vote très démocratiquement et *socialistement*.

Comme, à l'occasion, ils se battraient contre l'émeute, il n'y a pas de danger, et cela avertit.

On prête à Changarnier le mot suivant, mais je doute qu'il soit de lui : « Le Président est toujours entre un billet protesté et un verre de champagne de trop. » Le *de trop* est charmant. Au cas où l'on ouvrirait ma lettre, ce qui se refait, dit-on, je déclare que le mot n'est pas de moi et que je le trouve très impertinent.

Amitiés aux amis...

Versailles, 16 janvier 1852.

Mon cher père,

J'ai reçu aujourd'hui la Constitution. Elle porte que tous les fonctionnaires devront jurer fidélité à la Constitution et au Président. Je ne prêterai pas serment. Ma conscience me le défend. Je vais voir d'abord ici ou à Paris à utiliser mon savoir. Sinon, je me retirerai à Bordeaux où je donnerai des leçons pour vivre. Je suis très tranquille, très ferme, agité seulement par les maux de mon pays. Je vous prie donc tous d'être dans la disposition où je suis, et d'envisager courageusement les choses en ce qui ne touche que nos personnes. Si je vais à Bordeaux, je m'entendrai avec Élisa pour le choix des objets que je dois garder, j'entends ceux qui sont de transport facile. Je ne sais pas si on demandera le serment dès maintenant ou, comme le dit la Constitution, lorsqu'elle sera en vigueur, toutes les assemblées étant nommées ; je ne devance rien, je prépare et j'attends. J'ignore aussi si je n'aurai pas un traitement de réforme. Nos maîtres font ce qu'il leur plaît et il n'y a pas à disputer avec eux.

On a effacé à Paris les mots : liberté, égalité, fraternité ; à la place, le lendemain matin, on a trouvé ces mots : *mouchards*, *soudards*, *cafards*. Lamoricière a été reçu avec enthousiasme en Allemagne à Cologne. On croit généralement ici que nous aurons la guerre ou avec l'Angleterre, nous coalisant avec la Russie et l'Autriche, ou avec la Belgique pour reprendre le Rhin. Le commerce souffre beaucoup ; les petits rentiers vendent ; les gros achètent et jouent avec cela.

Versailles, 27 mars 1852.

Ma chère amie,

Vous pouvez compter comme définitif mon changement de fortune. J'ai une horreur et un dégoût inexprimables pour tout ce qui se fait maintenant, et, si je prêtais serment à un tel régime, j'en mourrais. Au contraire, cette protestation me soulagera et j'aurai le cœur content dans ma nouvelle condition. Il ne me faut, après tout, pour moi et mes obligations, que deux mille francs par an. Je n'amasserai pas, mais je vivrai en attendant, et il ne tonnera pas toujours. Soyons de ce côté tranquilles, ne nous travaillons pas l'imagination. Si je ne dois pas vivre, ce n'est pas la peine de faire quelque chose de mal avant de finir; si je dois vivre, d'autres temps viendront et la réparation avec eux.

On conçoit aisément l'état dans lequel se trouve la Gironde : cela fait beaucoup d'effet même ici. S'il y avait du courage dans les principaux de la ville, cela finirait bien vite. Avec des protestations fermes on se ferait écouter. Les premiers négociants se rendant près du préfet pour lui faire des représentations, s'ils ne réussissaient pas sur l'heure, émouvraient du moins l'opinion publique à Bordeaux et ailleurs. Mais chacun veut vivre tranquille et par là tout le monde est menacé. Et moi qui parle, quand j'aurai refusé le serment, je serai regardé comme un niais par ces hommes prudents. Il est vrai que je ne songe guère à l'opinion publique, Dieu merci! Quand autour de moi on s'abaisse, je veux me relever, voilà tout. L'opinion en France, malgré toutes les assertions des journaux officiels, se retourne. Paris, Lyon, Lille, envoyant des députés ennemis, et ailleurs l'absence des votes, ou les votes hostiles des villes, quoique annulés par les campagnes, tout cela parle. On attend l'empire pour lundi prochain. En attendant on a affiché jusque sur les murs de l'Élysée le quatrain suivant :

Que de transports dans la province!
Que de transports dans les cités!
Jamais avènement de prince
Ne fit autant de transportés.

Le ridicule à côté de l'odieux. Le ministre de l'Instruction

publique nous a envoyé une circulaire pour ordonner de couper sa barbe ; on ne passera que les favoris. Les pauvres professeurs et maîtres d'études barbus, sachant que leurs élèves connaissent cette disposition nouvelle, sont honteux et vexés. Pour moi je suis à l'ordonnance. Les élèves ont un air goguenard qui intimide beaucoup leurs souverains. Si cela s'était fait pendant les vacances, il n'y avait point de mal ; maintenant c'est blessant.

Versailles, 18 avril 1852.

Mon cher père,

Je courais après des renseignements sur la nouvelle loi proposée au Corps législatif relative à l'enseignement ; j'ai attrapé hier soir ce que je voulais. Quinze recteurs, autant que de sièges des Facultés ; il y a quatorze Facultés, on en créera une nouvelle.

Les Conseils académiques départementaux conservés, mais présidés par les préfets.

L'instruction primaire remise aux préfets.

Les inspecteurs primaires supprimés.

Les collèges communaux remis aux communes qui en feront ce qu'il leur plaira.

Un lycée par département.

L'autorisation d'ouvrir une maison d'éducation donnée ou refusée par le gouvernement, c'est-à-dire pour les laïcs par le préfet ; pour les ecclésiastiques par l'évêque, en vertu d'une délégation de l'État. Nulle inspection dans les établissements ecclésiastiques que celle des inspecteurs généraux.

Le décret sur le plan d'études publié le 11, séparant les études littéraires des études scientifiques, est universellement mal accueilli : tous les journaux libres le critiquent, et l'opinion durement. La destitution de Michelet et Quinet retombe sur le clergé. Ce pauvre clergé a plus qu'il ne veut, ou, du moins, il s'effraie d'avoir tant à la fois, comme les enfants à qui on donne de la poudre. Les cours d'instruction religieuse organisés maintenant sur un si grand pied plaisent tout au plus à certains aumôniers, et certains dévots, qui connaissent bien l'esprit frondeur des élèves[1],... Je suis vraiment très bon d'avoir travaillé

1. Phrase inachevée dans le manuscrit.

sur Voltaire, pour le faire aimer : ces gens-ci font bien plus que moi en quelques instants. Seulement je faisais aimer le bon Voltaire, ils feront aimer le mauvais. Cela les regarde. L'École normale est indignement traitée. Enfin, il faut que toute civilisation souffre. Leur réforme de la philosophie est niaise, s'ils gardent le personnel des professeurs : avec une seule question, toute la philosophie revient. Il est vrai qu'ils s'arrangeront ou pour que la classe soit déserte ou pour que le cours soit fait par des professeurs lâches ou imbéciles, s'ils ont le temps. On ne bâtit pas avec de la boue.

On est venu en grande cérémonie distribuer les prix de Pâques dans nos classes. Le recteur nouveau s'est mis à féliciter les élèves d'avoir un professeur tel que moi, et ceci, et cela, enfin un professeur hors ligne. « Je n'ajoute rien, a-t-il dit, pour ne pas blesser sa modestie. » Il me semble que cela était déjà fort joli. Mon élève travaille avec grand plaisir avec moi. Un de mes amis qui avait eu des affaires d'abord à Rennes avec l'évêque, puis à Montpellier avec le préfet, et qui a été destitué, Prévost, devait rentrer dans les Facultés. Le ministre lui a fait dire que, pour enseigner de nouveau, il lui faudrait un certificat de l'évêque de Rennes : je le tiens de lui-même.

Combien durera cette captivité d'Égypte? Le président ne va pas bien; il a un cours de ventre perpétuel, et une maladie de la moelle épinière. Ses cuisses sont fondues. On raconte une anecdote curieuse. En passant un peu sur le fond, elle est jolie : on la raconte partout. Ce personnage, changeant en ce qu'il appelle amour, appelle chez lui diverses actrices, tantôt l'une, tantôt l'autre. C'était dernièrement le tour de mademoiselle Plumkett, danseuse, je crois. Dans la nuit il fut pris de sa maladie et il fallut s'absenter. Le lendemain l'actrice reçoit deux rouleaux d'or de mille francs chacun. Elle va à son secrétaire prendre deux billets de mille francs et les donne au porteur, disant de remettre ceci au Président, qu'il devait avoir besoin de petits papiers.

Versailles, 26 novembre 1852.

Ma chère amie,

Je suis allé hier à Paris pour la première fois depuis mon retour et y ai passé le journée entière. Je suis allé voir

M. Cousin qui m'a gardé trois heures; nous étions comme il y a douze ans. Lui, il a blanchi, mais il est toujours vif comme un jeune homme et très amusant. Il est très content de lui et de l'Université et point désespéré. Nous sommes vaincus, mais avec tout le monde. Pendant que nous causions, les étudiants faisaient tapage dans la cour de la Sorbonne à la porte du secrétariat; je lui ai dit en plaisantant que c'était une émeute : « Non, Bersot, ce sont des gens qui crient de joie à l'occasion de l'Empire, il n'y a pas d'autre émeute. Du moins, on ne me prendra pas dans cette émeute-là. » Et il a été intarissable sur ce chapitre. Je lui ai annoncé que j'imprimais et je lui ai dit quoi. Il est très content du titre et du dessein du livre. Mais il m'a recommandé de voir d'abord un libraire de sa part pour lui offrir mon livre, ce qui me dispenserait des frais. J'y suis allé, et si j'attends jusqu'à la fin de janvier, ou il m'imprimera le livre, ou il me prendra un nombre d'exemplaires qui me soulagerait. Je ne suis point pressé et j'attendrai; d'autant plus que *Mesmer* paraîtra en mars; le tout verra le jour ensemble, ce qui me va.

Après, j'ai vu du monde de diverses couleurs. On n'est point abattu; l'impression générale sur tout cela est « que ce n'est pas vrai ». Les votes de l'armée, qui pourtant a voté au commandement, étonnent; on attend les difficultés réelles. J'ai passé la soirée chez un ancien Constituant avec plusieurs de ses collègues, on n'avait pas l'air déconfit. Carnot, qui y était, racontait qu'en 1850 on l'avait porté dans l'Ardèche. Dans une commune, il n'avait, d'après le dépouillement officiel, que quatre voix; soixante-trois protestants lui ont écrit une lettre signée d'eux tous, où ils lui protestaient qu'ils avaient voté pour lui. Avec cela on explique bien des choses. A Paris, 60 000 électeurs ont disparu, tandis que la population augmentait d'une soixantaine de mille âmes. Pour moi je n'ai pas voté : je consens à être battu, mais non moqué...

ERNEST BERSOT

# LA PEUR DE L'AMOUR[1]

## XXX

Le lendemain matin, comme Marcel Renaudier s'engageait sous la Tour de l'Horloge pour se rendre à la Merceria, où il voulait faire quelques emplettes, il s'entendit appeler par son nom. Il se retourna. Antoine Fremaux, les mains dans ses poches, le considérait narquoisement.

— Comment, c'est vous, mon cher Renaudier! Ma foi, je ne comptais pas vous retrouver à Venise. Vous y voilà donc tout de même, vous, le récalcitrant!... Et vous ne vouliez pas me croire quand je vous disais, naguère, au moment de votre deuil, que cette ville était faite pour vous! Parbleu, ce qui arrive est fatal. C'est ici le rendez-vous des mélancoliques et des désabusés. Mais Venise semble vous avoir réussi particulièrement. Vous avez excellente mine et plus du tout votre air penché d'autrefois... Mais, moi aussi, je vous parais un peu changé, hein!

Il riait. Bien pris en sa taille, élégamment et simplement vêtu, il caressait une fine moustache noire. Ce n'était plus, en effet, le Fremaux de jadis. C'était un Fremaux dépoétisé. Sa voix même s'était transformée. Plus de langueur précieuse dans l'intonation. Il parlait bref, comme un garçon habitué à commander. Marcel le regardait et l'écoutait avec étonnement

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1906, 1er et 15 janvier 1907.

comme un personnage de comédie dont le masque serait tombé. Dans ce petit homme vif et sec, il cherchait le Fremaux d'autrefois, affecté et mystérieux.

Cependant Antoine Fremaux avait saisi Marcel par le bras et l'entraînait vers la place Saint-Marc.

— Eh oui, mon cher, voilà! J'y ai passé comme les autres. Que voulez-vous! la vie est la vie, vous aurez beau m'examiner, vous n'y ferez rien. C'est ainsi, plus de pantalons étriqués, plus de redingotes à jupe, plus de cravates couleur du soleil couchant sur les lagunes, plus de cheveux plats, tenez!

Il souleva son chapeau et montra sa coiffure en brosse dont les cheveux désoxygénés avaient repris leur couleur naturelle.

— Et mes mains : plus de bagues à cabochons ; une alliance... Et tout cela, c'est la faute à ma pauvre tante, madame Durantet.

Il lâcha Marcel pour allumer une cigarette.

— Excusez-moi, mon cher, si je ne vous ai pas mis au courant moi-même de mon avatar, et n'y cherchez aucun mauvais procédé; mais, vraiment, vous viviez si à part, vous vous intéressiez tellement peu aux humains que j'ai pensé que vous seriez assez indifférent à ce que j'étais devenu... Marchand de papiers peints, mon cher!... Vous vous rappelez cette tante que j'étais allé soigner à Vichy? La pauvre femme, tout à fait malade, laissait péricliter les affaires de sa maison. Alors j'ai pris mon parti et j'ai dépouillé le jeune homme. Ah! ç'a été dur! Baste, maintenant, ça marche, ça marche, et me voilà, moi qui vous parle, un des notables commerçants de notre bonne ville de Paris. Le dandysme n'a qu'un temps. Je suis un homme rangé et marié.

Il rit de nouveau et jeta le bout de sa cigarette sur un pigeon qui ne s'effraya pas et remua à peine sa boule de plumes roulante, montée sur deux pattes de corail.

— Oui, marié! J'ai épousé une jeune fille charmante. Jolie fortune, grosses espérances, parents honorables, éducation soignée, figure délicieuse, cœur tendre et sûr, la perfection, quoi! la perfection... Seulement... Je ne sais pas si je devrais vous avouer cela... Vous allez vous moquer de moi...

Il regarda Marcel du coin de l'œil.

— Tant pis, du reste!... Donc je suis marié, et c'est encore

ma brave tante Durantet qui en est la cause. Le mariage achevait ce qu'elle appelait ma conversion. Ma foi, j'ai cédé : elle mourra heureuse, la pauvre dame... Mais revenons où nous en étions. Eh bien, mon cher, imaginez que cette douce personne, que je croyais une délicate fleur de notre plus raisonnable bourgeoisie, — dont je suis maintenant, comme vous le prouvent mon aspect et ma conduite, — cachait sous une apparence de pensionnaire timide une âme de vieux romantique... Oui, mon cher, je n'exagère pas, madame Antoine Fremaux, ma femme, est un vieux romantique!... Ce n'est pas qu'elle ne soit aussi la meilleure des ménagères et la plus agréable des épouses, mais un démon secret est en elle! Comment y est-il entré, je l'ignore, mais il y est, et je suis venu ici pour lui donner satisfaction.

Marcel écoutait Antoine Fremaux, se demandant jusqu'à quel point il plaisantait.

— Ma parole, mon cher Renaudier! Elle raffole des balcons, des échelles de soie, des masques, des mandolines, des sérénades, des clairs de lune. Elle est hugolâtre, byronienne, mussettiste, sandesque, que sais-je encore!... Dites, est-ce assez comique, inattendu, paradoxal!... Elle possède par cœur tous les romans, tous les vers de la chère époque. Ces messieurs et ces dames de 1830 sont ses dieux et ses déesses, et ce qu'elle désirait le plus voir au monde, c'était Venise. Aussi, nous sommes descendus au *Danieli*, comme de juste! Heureusement que nous quittons aujourd'hui ce lieu historique pour l'*Hôtel Britannia*, plus tranquille. C'est la seule concession que j'aie obtenue; pour le reste, nous allons nous plonger dans les souvenirs romantiques pendant un bon mois... Après tout, je ne suis pas trop à plaindre, n'est-ce pas? Madame Fremaux est charmante et la gondole lui va à ravir, mais convenez, mon cher, que mon histoire est drôle. Moi qui supposais en avoir fini de Venise et ne revoir jamais que sur les affiches de voyages circulaires, ou sur les papiers peints que je fabrique, la ville des canaux et des sérénades, la ville de la divine comtesse Cantarini!... Et, à ce propos, il faut que je vous fasse un aveu. Vous vous rappelez les lettres, que je vous ai envoyé chercher chez moi, à Auteuil, dans le secrétaire rouge? Hélas! elles étaient simplement d'une petite modiste

qui s'appelait Ernestine et qui m'avait plaqué... Quant à la Cantarini, elle n'était ma maîtresse que dans mon imagination... Ah! comme c'est déjà loin tout cela, mon pauvre Renaudier! Étions-nous bêtes, tout de même?

Et Antoine Fremaux, d'un geste de sa canne, fit s'envoler deux pigeons qui becquetaient du grain sur la dalle polie, au pied des candélabres de bronze qui soutenaient, à la pointe de leurs mâts, les étendards de la sérénissime république.

## XXXI

— Ce sera votre faute, Marcel, si je ne connais rien de Venise...

Rieuse, Juliette essayait de se lever du lit où elle était étendue. Tendrement, Marcel l'y retint et elle retomba la tête sur l'oreiller. Elle résistait et tentait de se dégager.

— Laissez-moi, Marcel, il est tard.

Il ne l'écoutait pas. De gai et d'animé, le visage de la jeune femme redevenait ardent et sérieux. Soudain Marcel la sentit qui se rapprochait de lui. Dans un soupir, elle murmura :

— Je t'aime.

Sa voix, dans le silence de la pièce, était tendre et basse. Par les fenêtres entraient les rayons du couchant. L'air semblait être devenu de miel, tant il était doux à respirer. La vie se bornait à eux-mêmes. Le temps n'existait plus. Ils n'étaient plus en aucun lieu de la terre...

Le timbre d'une pendule leur fit ouvrir les yeux. Le soleil avait disparu et le crépuscule envahissait la chambre avec la fraîcheur humide montée des eaux proches. Marcel courut à la cheminée. Bientôt des sarments de vigne pétillèrent. Peu à peu les bûches prirent feu. Sur la table ronde, Marcel alluma la grosse lampe à colonne. Sa lueur disait la journée achevée, le soir venu, la nuit. Il fallait partir, se séparer... Juliette, accoudée à l'oreiller, les cheveux défaits, contemplait le foyer flambant, puis, soudain, elle repoussa le drap, posa ses pieds nus sur le tapis et vint s'accroupir devant le feu. Elle tourna vers Marcel sa face ardemment éclairée. La lueur rougissait sa peau tiédie. Marcel, doucement, caressait l'épaule ronde et nue

de ce corps gracieux, courbé devant lui. Brusquement, il le vit lointain et comme rapetissé, pareil à quelque statuette pourprée, tout au fond de sa mémoire, là-bas, là-bas...

L'une après l'autre, Juliette chauffait ses mains à la flamme, puis elle les passa ensemble dans les ondes de sa chevelure. Elle ne se décidait pas à s'habiller. Enfin elle tendit ses poignets au jeune homme.

— Allons, Marcel, aidez-moi. Je ne peux pas cependant rentrer ainsi à l'hôtel.

Elle s'étirait, debout, gracieuse et svelte. Elle soupesa la masse lourde de sa chevelure réunie entre ses doigts et la roula en couronne bizarre dont le métal fauve se nuançait, à la clarté de la lampe, de reflets dorés. Marcel la considérait.

— Vous ressemblez à une statue de l'automne, Juliette.

Elle devint grave et réfléchit un instant.

— C'est que je ne suis plus jeune, Marcel. J'ai vingt-huit ans.

Et elle ajouta :

— Comme le temps fuit! Encore un jour!

Son visage s'assombrit d'une expression d'angoisse. D'une voix inquiète, elle demanda :

— A quelle date sommes-nous aujourd'hui, Marcel?

Il fit un geste d'indifférence :

— Mais le 11 octobre... ou le 12... je ne sais pas au juste.

Elle fit quelques pas jusqu'à la fenêtre. A travers la vitre, le ciel était encore clair. De l'autre côté du Canal, les lumières brillaient dans l'île de la Giudecca. Par-dessus l'épaule de la jeune femme, Marcel regardait. Elle appuya sa joue contre la sienne.

— Aurez-vous été heureux, Marcel?

Il ne répondit pas, et ils s'étreignirent. Sur sa poitrine, il sentait battre le cœur de la belle vendangeuse qui avait offert à ses lèvres le plus beau fruit de la vie.

## XXXII

Ils se retrouvèrent ainsi, chaque après-midi, dans la maison des Zattere; ils se séparaient chaque fois avec plus de regret

et de désir. Juliette de Valenton sortait la première, car ils évitaient de quitter en même temps la *Casa Angeli* aussi bien que d'y entrer ensemble. Marcel comptait les minutes, puis se hâtait pour rejoindre la jeune femme. Aujourd'hui encore, il s'était conformé à ce manège. Quand il aperçut Juliette, elle longeait lentement le mur rouge de l'hôpital des Incurables. Entendant marcher derrière elle, elle se retourna. Marcel s'approcha :

— Voulez-vous que nous fassions un tour avant d'aller au palais Aldramin? On ne dînera qu'à huit heures et cette fin de journée est douce, n'est-ce pas, Juliette?

Elle baissa la tête en souriant. Sous un de ces ciels voilés de la Venise d'automne, où l'air enveloppe les choses comme d'une soie transparente et molle, au delà de son canal luisant, la Giudecca apparaissait vague et lointaine. Au quai des Zattere, les barques et les bateaux oscillaient imperceptiblement. Des mouettes argentées volaient.

Marcel les désigna :

— Elles sont bien nombreuses aujourd'hui. Cela veut dire que la mer doit être mauvaise. Elles viennent s'abriter sur la lagune. Du reste, il y a un peu de sirocco aujourd'hui. Regardez comme les dalles glissent... Est-ce que nous faisons le tour par la Dogana?

— Non! J'aime mieux revenir à l'hôtel par le plus court. Nous nous reverrons ce soir chez M. Buttelet. Je suis un peu fatiguée... et puis j'attends une lettre.

Marcel tressaillit.

— Oui, une lettre de mon père. Vous savez bien qu'il est en croisière sur l'Adriatique. Il doit arriver ici d'un jour à l'autre.

C'était, depuis la promenade au jardin Ainsworth, sa première allusion à un fait, à une personne de jadis. On l'eût dite séparée de tout ce qui avait composé sa vie jusqu'alors, désintéressée de tout ce qui avait été son existence de la veille, de tout ce qui redeviendrait son existence du lendemain. Elle semblait sans passé et sans avenir, et n'appartenant plus qu'au présent... Tous les liens qui la rattachaient à hier s'étaient brisés soudainement, comme si elle eût été brusquement déracinée, vivante en son seul parfum, en sa seule saveur, fruit d'amour et de volupté, docile à la main qui l'avait cueilli, en

cet enclos de cyprès et de roses, là-bas, dans l'île silencieuse, au milieu de la lagune endormie...

Ils avaient rebroussé chemin et, après avoir quitté les Zattere, traversaient le Campo Santa Agnese, solitaire avec sa pauvre église et son pauvre campanile, pour gagner le Traghetto San Gregorio. Il faisait déjà sombre dans ces étroites *calli* dont ils suivaient les détours. Au Campiello Barbaro, ils franchirent le petit pont courbe du Rio della Toresela. Quelques gondoles étaient rangées au *traghetto*. L'une d'elles accosta l'escalier de bois dont la plate-forme s'avançait un peu sur l'eau. Juliette s'embarqua. Marcel la vit s'étendre aux coussins noirs et s'éloigner sur le Grand Canal. Un *vaporetto* balança la gondole au remous de son sillage. Elle se dessinait nettement sur les façades de l'autre rive, où les fenêtres commençaient à s'éclairer. Dans le ciel crépusculaire, au-dessus du Pont de l'Académie, une nacrure délicate entourait le croissant aiguisé d'une petite lune naissante. A l'opposé, vers l'ouverture du Canal, vers San Giorgio et la Lagune, la sirène d'un bateau stridait.

En s'en retournant au palais Aldramin, Marcel Renaudier réfléchissait. — M. Roissy à Venise...? Venait-il, sa croisière finie, chercher sa fille pour la reconduire à Paris? A cette pensée, Marcel éprouva une angoisse subite, celle que lui causait la nécessité de prendre une décision urgente. Pas une fois, il n'avait interrogé Juliette de Valenton sur ses projets. Il avait vécu les semaines rapides de leur liaison dans l'oubli de tout ce qui ne s'y rapportait pas. Ce qui l'occupait, c'était l'entente de leurs rencontres et de leurs rendez-vous, c'était la gondole qui amenait la jeune femme à la chambre des Zattere où ils se retrouvaient chaque jour, c'était son pas dans l'escalier, sa façon d'ôter sa voilette et de se dévêtir, c'était la langueur ardente de son corps, l'odeur de sa peau, ses cheveux, son visage. Et il écartait de son esprit tout ce qui aurait pu importuner leur joie sensuelle, leur sécurité amoureuse et leur ivresse partagée.

D'ailleurs sa maîtresse ne montrait-elle pas la même insouciance? Tous deux s'étaient abandonnés au cours des heures heureuses. Pourtant, l'autre jour, elle lui avait demandé la date du mois et elle avait paru soudain mélancolique et préoccupée.

Prévoyait-elle donc que la liberté délicieuse dont ils jouissaient aurait son terme? L'arrivée de M. Roissy annonçait-elle la fin du rêve où ils s'absorbaient sans souci de sa durée et de son issue?

Marcel frissonna. Cette Juliette qu'il avait tenue aujourd'hui entre ses bras, cœur contre cœur, dont il avait respiré le souffle mêlé au sien, bouche à bouche, Juliette, demain, bientôt, il pourrait être séparé d'elle. Il ressentit, à cette idée, une douleur si cruelle, si insupportable, qu'il s'arrêta. La laisser partir! jamais! Il regarda autour de lui. Il était revenu au Campiello Barbaro. L'endroit était désert et muet. Ce vieux mur, ce pont, ce *rio*, ce palais, c'était Venise tout entière. Elle était là, autour d'eux, silencieuse et complice, la Cité des Amants! Elle les protégeait du lacis inextricable de ses canaux et de ses ruelles. C'était elle qui les avait enlacés d'un lien d'amour aux mailles de son filet argenté et subtil de pêcheuse d'âmes. Elle les garderait dans le mystère de son labyrinthe!

Cette pensée le rassura. Dans la ville romanesque et compliquée, il se sentait comme à l'abri de toute entreprise hostile. Il passa sa main sur son front comme pour en chasser un cauchemar et se remit à marcher. Les Fondamenta Venier étendaient devant lui leur double quai tranquille. Des enfants jouaient. Deux filles en châles causaient, face à face. L'une d'elles, d'un doigt amical, tout en parlant, rajustait une épingle dérangée à la coiffure de sa compagne. Aujourd'hui, il avait aidé Juliette à se recoiffer. Il avait enfoncé dans ses cheveux une épingle, une longue épingle d'écaille transparente et tout unie. Juliette, en effet, ne portait plus aucun bijou : ni ce collier à grosses perles égales qu'il lui avait connu, ni aucun des joyaux dont elle aimait à se parer. Devant les orfèvres de la place Saint-Marc, elle avait une fois souri de dédain et d'indifférence. La vie mondaine ne la tentait plus. Juliette n'était plus la Juliette de jadis. Et il réentendit les paroles désabusées qu'elle lui avait dites en ce jardin de la Giudecca où une existence nouvelle avait commencé pour tous deux.

Ils s'aimaient! Cette certitude l'apaisa. Ah! comme elle quitterait tout volontiers pour cet amour! Un seul mot, et elle serait à lui à jamais! Ils demeureraient à Venise. Ils auraient une maison, là, sur les Zattere, une maison où Juliette serait

à lui, non plus seulement à des heures convenues et toujours trop brèves, mais à toutes les heures, dans une présence continuelle, le jour, la nuit, et jusqu'en son sommeil, — car jamais elle n'avait dormi à son côté : ce soir encore, après qu'elle aurait dîné au palais Aldramin, elle retournerait à l'hôtel, sans vouloir même qu'il la raccompagnât. — Et ce serait fini de ces contraintes, de ces ménagements. Elle serait à lui, à lui, à lui...

Il hâta le pas. Un sursaut de désir et d'orgueil l'exalta. Enfin ! Tout cela lui semblait simple, naturel, aisé, sans obstacles. — Son mari?... Marcel haussa les épaules. — Son père?... Et que pourrait bien objecter M. Roissy? Elle lui avait obéi jadis. Elle s'était prêtée aux calculs de l'égoïsme paternel. N'était-ce pas à son tour de disposer d'elle-même? D'ailleurs M. Roissy ne reconnaissait-il pas le droit qu'a une femme à l'amour? Marcel sourit. Il songeait à leur conversation nocturne des Aulnaies, ce soir où ils se promenaient dans le potager, le long des espaliers. Juliette avait tenté l'épreuve ; aujourd'hui elle était libre.

Libre ! Brusquement, ce mot éveillait en l'esprit de Marcel une douleur aiguë. Une pensée qu'il avait volontairement chassée de sa mémoire y rentrait violemment et rudement. Libre, Juliette ! Mais non, elle ne l'était pas. Ne s'était-elle pas avouée, elle-même, vaincue, dominée, captive? Ne portait-elle pas sur son visage, quand il l'avait revue, l'expression désespérée de la servitude ? Ne s'était-elle pas lamentée amèrement et douloureusement de cet esclavage dont elle avait tu la cause et la nature?... Et il l'évoquait sur la terrasse marine du jardin Ainsworth, craintive et anxieuse comme si quelque ombre redoutable se fût glissée derrière elle. Soudain il crispa ses poings. L'ombre incertaine qui, plusieurs fois déjà, avait rôdé autour d'eux, se dressait maintenant ironique, impérieuse et menaçante; maintenant elle prenait une forme, elle avait un nom...

Les oreilles de Marcel bourdonnèrent. Les propos que lui avait jadis tenus Cyrille Buttelet lui revenaient à l'esprit. Qu'y avait-il de vrai en eux?... Calomnie, médisance ou simplement une de ces rumeurs vagues qui se répandent sans qu'on sache pourquoi, qui ne se fondent sur rien de réel?... Néanmoins le

nom de Juliette de Valenton avait figuré sur la liste des scandales parisiens accolé à un autre nom, à celui de Bernard d'Argimel.

Bernard d'Argimel avait-il été son amant? Était-ce à lui qu'elle avait fait allusion, quand elle avait parlé avec réticence et terreur d'un lien redoutable et détesté qui l'enchaînait? Marcel avait été plus d'une fois sur le point de l'interroger à ce sujet, mais toujours il avait hésité. A quoi bon gâter leur bonheur? D'ailleurs, si elle avait appartenu à cet homme, n'avait-ce pas été par surprise, par faiblesse, par lâcheté, par détresse? Et lui, Marcel, n'avait-il pas été responsable de tout cela? Comment aurait-il osé lui reprocher une faute dont il était peut-être la cause? Ne valait-il pas mieux oublier? Oublier, n'est-ce pas un des privilèges de la vie? Que n'oublie-t-on pas? Ne s'était-il pas oublié lui-même? N'avait-il pas oublié les préceptes paternels? L'amour transforme : que leur restait-il, à Juliette comme à lui, de ce qu'ils avaient cessé d'être? Qu'elle allât donc, l'ombre suspecte et haïe, rejoindre leurs propres ombres dans le vain passé! Pourquoi venait-elle le troubler? Juliette était libre, puisqu'il l'avait délivrée, puisqu'il saurait la défendre!

Dans un mouvement de défi, il leva les yeux. Au ciel éclairci, la lune courbe étincelait, aiguisée et coupante entre deux hautes cheminées, dont on eût dit qu'elle allait décapiter, de son tranchant, la grosse tête enturbannée, pleine de la cendre des mauvais souvenirs.

Quand Marcel Renaudier entra dans le salon rose, Cyrille Buttelet l'y attendait, en lisant le journal.

— Eh bien, ami Marcel, une bonne journée?

Le peintre le regardait gaiement à travers la petite lune de cristal de son monocle. Marcel rougit. Cyrille Buttelet lui frappa sur l'épaule.

— Allons, heureux homme, tant mieux! Ah! vous avez de la chance d'être jeune!... Tenez, j'ai fait dans le quartier du Castello une trouvaille qui m'aurait enchanté jadis. Oui, une fillette délicieuse, quinze ans, des cheveux de dogaresse. Mais baste! c'est trop tard... Madame de Valenton dîne ici, n'est-ce pas? Elle est bien belle, en ce moment : Venise lui réussit!...

Cyrille Buttelet se mit à rire et continua :

— A propos, j'ai rencontré tout à l'heure votre ancien ami, Antoine Fremaux. Il m'a présenté à une fort jolie femme, la sienne, du reste!... Il s'est plaint de ne pas vous voir. Il était sur la Piazzetta, à regarder un superbe yacht qui s'ancrait dans le bassin...

Marcel tressaillit. Au mur, le portrait de la dame masquée l'observait. Elle semblait l'emblème de la Venise secrète et subtile dont il sentait autour de lui la solitude protectrice et le favorable mystère.

## XXXIII

La *Néréide* était ancrée dans le bassin de Saint-Marc, en face de l'église de la Pietà. C'était un grand yacht, peint en blanc, à vapeur et gréé en brigantine.

Sur l'eau calme de la lagune il reflétait ses lignes élancées, ses mâts, ses cordages et son pavillon. A mesure qu'elle en approchait, madame de Valenton distinguait mieux le détail du navire. A l'avant, sous le beaupré, elle remarqua la figure dorée qui représentait une déesse marine. Dans la coque blanche, les hublots ouverts arrondissaient leurs disques d'ombre. Il n'y avait personne sur le pont. Sur la passerelle, deux matelots fourbissaient des cuivres que le soleil faisait briller. La gondole se rangea contre l'échelle; madame de Valenton, la main à la corde, monta les marches. A la coupée, elle demanda au matelot de garde si M. Roissy était à bord. Le *stewart* accouru la conduisit à l'arrière. Des chaises longues et des fauteuils d'osier étaient disposés autour d'une table où le café était encore servi. Dans une soucoupe, un gros cigare à demi fumé trempait. Un souffle de vent passa; un journal déplié tomba d'un pliant avec un bruit léger. Tout en expliquant que monsieur et madame Bartin, avec la plupart de leurs hôtes, étaient descendus à terre, mais que M. Roissy était dans sa cabine, le *stewart* examinait madame de Valenton avec le plaisir qu'il y a à voir quelqu'un qu'on ne sert pas tous les jours depuis six semaines, puis il disparut prestement pour aller avertir M. Roissy.

Au bout de quelques minutes, M. Roissy se montra. Il avait une mine excellente. Il portait une casquette de *yachtman*. Il embrassa sa fille de bon cœur, s'assit devant elle dans un des fauteuils d'osier, allongea les jambes et alluma un cigare.

On parla tout d'abord du voyage. Le temps avait été assez mauvais en sortant de Trieste et madame Roissy avait été un peu éprouvée par la mer : aussi se reposait-elle en ce moment. C'étaient les petits inconvénients du *yachting*, mais aussi que d'avantages! M. Roissy ne tarissait pas. On eût dit qu'il avait le premier découvert la Sicile, l'Archipel, la Dalmatie. Le séjour à Venise ne serait pas long : il est si facile de s'y rendre autrement qu'en *yacht*, tandis qu'il y a mille endroits dont on ne peut bien jouir que sur un bateau bien aménagé!

Madame de Valenton écoutait son père distraitement. Elle avait pris sur la table une petite cuiller d'argent et tapotait le rebord d'une tasse. Elle contemplait, là-bas, le mur rose du Palais Ducal, sur lequel se détachaient parfois le vol lourd d'un pigeon ou les ailes vives d'une mouette. Enfin M. Roissy se tut, lança une bouffée de fumée et rajusta la visière vernie de sa casquette. Madame de Valenton cessa de remuer la cuiller d'argent.

— Eh bien, et toi, chérie, comment vas-tu?... Mais dis-moi un peu pourquoi diable tu es ici!

Il considéra, un instant, la pointe de ses bottines :

— Ta lettre du mois dernier, que j'ai reçue à Malte, m'a un peu étonné, je ne te le cache pas. Ce départ subit... C'est évidemment très gentil de venir dire bonjour à son papa à Venise... Qu'est-ce qu'il y a là-dessous?

Elle se taisait.

— As-tu des ennuis? quelque chose qui ne va pas?... Ton mari?... Non, toujours le mari modèle, ce brave Valenton!... Il est à Paris, m'a-t-on écrit de là-bas... Et d'Argimel?

Elle leva les yeux sur son père et répondit lentement :

— M. d'Argimel est dans le Tyrol pour affaires. C'est lui qui m'a accompagnée ici et qui m'y reprendra pour me ramener à Paris...

Puis elle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même :

— Il est à Inspruck, au Grand-Hôtel...

M. Roissy caressait sa barbe.

— Mais tout cela, ma chérie, me paraît on ne peut mieux.

Valenton n'aime pas à se déplacer et d'Argimel t'a chaperonnée... Et Venise, hein? c'est beau!... Tiens, je suis content de te voir. Tu es jolie à ravir.

M. Roissy regardait madame de Valenton avec complaisance. Dans ce cadre inusité, il appréciait mieux la grâce de sa fille. Tout à coup il remarqua le visage, soudain devenu grave et anxieux, de la jeune femme. Aussi pourquoi l'avait-il interrogée? Quel besoin de la provoquer aux confidences? Maintenant, à son air, il était certain qu'elle allait lui annoncer quelque nouvelle désagréable. Fâcheuse idée qu'il avait eue là d'engager ainsi la conversation! Juliette était assez grande pour agir sans le consulter. Il ne lui avait jamais donné qu'un conseil, — mais qui avait été bon, — celui d'épouser Valenton. Il préférait en rester là.

— Mais ta belle-mère est peut-être habillée... Elle me reprocherait de ne pas l'avoir prévenue de ta visite...

Il fit un mouvement qu'elle arrêta d'un geste. M. Roissy, résigné, se pencha au dossier du fauteuil et attendit.

— Papa, j'ai une chose à te demander.

M. Roissy soupira dans sa barbe :

— Eh bien, demande.

Juliette de Valenton crispa ses doigts aux bras du fauteuil et dit d'une voix sourde :

— Emmène-moi.

M. Roissy sursauta et jeta par-dessus bord le bout éteint de son cigare.

— T'emmener?

Elle fit signe que c'était bien cela qu'elle voulait.

Il répéta :

— T'emmener! mais où?

— Mais où tu voudras... d'abord avec toi sur le yacht... ensuite à la Corraterie, aux Aulnaies... où tu iras... chez toi...

Il l'écoutait, stupéfait. Elle redit d'un ton calme :

— Emmène-moi, pour tout à fait, pour toujours, comprends-tu?...

Il était debout devant elle :

— Mais tu es folle!... qu'est-ce que cela veut dire?... Quitter ton mari, ton...

Il allait dire un autre mot, il se reprit :

— Ta situation... Tu es folle, archi-folle... Et, quoi! alors, tu veux divorcer?

Elle baissa la tête :

— Pourquoi pas?

M. Roissy bondit. Il lui semblait que le bateau se mettait à marcher, que Venise oscillait. Puis, brusquement, il éclata :

— Divorcer! mais tu es à lier! Divorcer! mais c'est de la folie!... Tu n'en as aucune raison. Valenton est parfait pour toi. Et puis, moi, que veux-tu que je fasse de toi? Est-ce que ce yacht m'appartient?... Et ensuite?... Tu n'auras pas un sou, entends-tu, pas un sou! C'est un coup de tête idiot. Que diable, on s'arrange. On ne vient pas tout détraquer autour de soi... Tu me fais beaucoup de peine, Juliette... Moi, qui avais si bien combiné ton existence!... J'étais tranquille de te savoir mariée, élégante, fêtée, gâtée... et patatras!... Divorcer! Mais tu as des habitudes de luxe, des goûts de dépense! Est-ce que je puis te donner de quoi y subvenir? Madame Roissy a de la fortune, soit, mais enfin!... Crois-tu que si nous étions vraiment si riches, nous voyagerions sur un yacht d'amis?... Ces Bartin sont d'excellentes gens, mais insupportables à la longue. Leur croisière est très mal organisée. On est parti trop tard. L'Adriatique commence à être mauvaise en cette saison et leur maudit bateau roule, roule... Ah ça va être gai, ce retour par mer! Et ils ne veulent pas nous lâcher!

Il enfonça sur ses oreilles sa casquette marine et reprit rageusement :

— D'ailleurs, il ne s'agit pas des Bartin... Tu me fais dire des bêtises; mais, sacredié! ton histoire n'a pas le sens commun. Rompre ton mariage, un mariage admirable avec un ami à moi, qui te laisse aussi libre que possible, qui ne te refuse rien, qui te passe toutes tes fantaisies!... La preuve, c'est que tu es à Venise sans lui... Et pas jaloux, le pauvre homme!... Le quitter, mais ce serait infect! Réfléchis deux minutes et tu renonceras à ton projet. Parbleu, je sais bien qu'il y a dans l'existence des femmes des difficultés, mais tu es assez fine pour les aplanir, une grande fille comme toi!

Il s'était calmé et lui avait posé la main sur l'épaule, en souriant.

— Voyons, ma petite. Tu dois t'assommer, seule, ici, à l'hôtel... Je suis sûr que tu ne connais personne dans cette sacrée ville, qui m'a l'air, entre nous, d'un vrai tombeau... Je suis sûr que tu y vis comme une sauvage. C'est ce qui a dû te tourner la cervelle... Mais oui! on s'imagine des choses... C'est pourquoi tu devrais télégraphier à ce bon d'Argimel de hâter son arrivée... Veux-tu que je lui écrive?... au Grand-Hôtel, à Inspruck, n'est-ce pas?

M. Roissy épiait sur le visage de sa fille l'effet de sa proposition. Une expression d'angoisse contracta les traits de la jeune femme.

— Il ne faut pas que M. d'Argimel me retrouve ici.

Debout, elle parlait d'une voix brève et basse. Subitement, M. Roissy était devenu soucieux. Il considérait sa fille avec embarras, en fourrageant sa barbe. Il fit quelques pas et revint vers elle :

— Écoute, petite, je vais m'exprimer avec la liberté d'un vieux camarade et avec la franchise d'un marin. Mais je dois t'avertir que tu joues un jeu dangereux. Tu es en train de détraquer ta vie... Je ne peux pas t'en dire davantage, et je ne veux pas me mêler de cette affaire : ce n'est pas le rôle d'un père. Mais fais attention, sapristi!

Elle haussa les épaules avec dédain :

— J'aurais préféré ton secours à tes conseils. Alors, adieu.

M. Roissy se mit à rire :

— Bon! la voilà fâchée! Quelle mauvaise tête!... Alors, tu t'en vas?

Elle fit signe que oui.

— Tu ne vas pas partir ainsi... Visite au moins la *Néréide*. Tu verras comme c'est confortable et astiqué, hein!

Du geste, il montrait l'étendue du yacht net et brillant. Elle répondit sèchement :

— Non, je suis attendue.

— Eh bien, reviens dîner avec nous! Cela te changera du menu de l'hôtel et t'empêchera de songer à des folies.

— Non, je dîne au palais Aldramin, chez Cyrille Buttelet...

Elle se tut, boutonna un bouton défait de son gant et ajouta, comme par défi :

— Avec Marcel Renaudier.

Elle regardait fixement son père. Ils s'observèrent un instant, en silence. M. Roissy dit simplement :

— Tiens, tiens! il est donc ici, le jeune Marcel? Toujours mélancolique?... Est-ce que, par hasard, il aurait repris intérêt à l'existence?

M. Roissy conclut ironiquement :

— Je lui disais jadis, aux Aulnaies, qu'il ne fallait jamais désespérer... Tout arrive et tout s'arrange. C'est ma devise. Penses-y, ma petite Juliette.

Ils marchèrent, côte à côte, sur le pont luisant du yacht, jusqu'à la coupée. Juliette tendit sa joue à son père. Il l'embrassa.

— Allons, j'irai te faire visite demain matin à l'hôtel, mon enfant. Je crois qu'on appareillera dans la soirée. Adieu.

Elle descendit les marches de l'échelle. Une fois dans la gondole, elle vit son père qui soulevait galamment sa casquette marine. Le gondolier, son bonnet au poing, se pencha.

— A la Calcina.

— *Benissimo, signora!*

Le fer argenté vira. Il se balançait au-dessus de l'eau lumineuse du bassin. Là-bas, au sommet de la Dogana, la Fortune d'or talonnait sa roue de son pied ailé. Juliette ferma les yeux. Dans la chambre des Zattere, Marcel devait compter les minutes, impatient, le front à la vitre. Une autre image traversa l'esprit de la jeune femme, et, malgré la tiédeur de l'air, elle frissonna... Que lui réservait l'avenir? Mais quoi, échappe-t-on à l'inévitable? Et elle sentit que c'était là, dans la ville énigmatique et silencieuse, devant l'emblème de cette Fortune aérienne, que se dénouerait le triple fil de sa destinée.

## XXXIV

Le surlendemain du départ de la *Néréide*, Marcel et Juliette s'étaient quittés vers six heures. Par exception, il l'avait accompagnée jusqu'à l'hôtel, et, pendant qu'elle montait chez elle, il avait demandé au bureau si Antoine Fremaux était là. Fremaux était venu deux fois au palais Aldramin sans rencontrer Marcel, et, la veille, il avait laissé sur sa carte un mot de

reproche. Marcel devait donc à Fremaux une visite indispensable.

Quand il sortit du salon où les Fremaux l'avaient reçu au milieu des portraits de Byron, de Musset et de George Sand qui, posés çà et là, attestaient les goûts romantiques de la jolie madame Fremaux, il se trouva dans un corridor sur lequel donnaient d'autres portes. Un domestique passait avec un plateau. Marcel fut sur le point de se faire conduire à l'appartement occupé par madame de Valenton ; mais il pensa que sa présence inopinée la contrarierait peut-être, car elle tenait fort à éviter tout commentaire malveillant. Il valait mieux renoncer à ce projet. Cependant Juliette ne dînait pas, ce soir-là, au palais Aldramin ! Aussi fut-ce à regret qu'il descendit l'escalier.

Une fois dehors, au lieu de gagner San Trovaso, il prit une des *calli* anguleuses qui mènent à la place Saint-Marc. Il flâna assez longtemps sous les Procuraties, se reposa un instant au Café Quadri, puis se dirigea vers la Piazzetta. Devant lui s'étendait la lagune. La *Néréide* n'y était plus à l'ancre. Marcel en éprouva comme un soulagement.

Marcel avait hélé une gondole pour rentrer au palais Aldramin. Sur le Grand Canal, devant l'*Hôtel Britannia*, il regarda les fenêtres de madame de Valenton. Que faisait-elle derrière leurs vitres éclairées ? A quoi songeait-elle ? A l'avenir ? Formait-elle le même rêve que lui de solitude et de liberté ? Le front entre ses mains, il réfléchissait. Un choc léger de la gondole contre les *pali* du palais Aldramin le fit sursauter. Il paya le gondolier et pénétra dans le vestibule.

Carlo, qui l'y guettait, d'un air discret, lui remit une enveloppe : le masque mobile du Vénitien était le masque même de la Comédie. Marcel s'approcha du haut fanal de galère qui, au sommet de sa hampe en spirale, dardait par ses verres bombés son feu électrique. La suscription était d'une écriture hâtive et troublée, qu'il ne reconnut pas d'abord. La lettre ne contenait que ces mots signés de Juliette :

*Je serai à neuf heures où vous savez. J'ai à vous parler.*

Que signifiait ce billet ?... Elle avait dû le lui écrire et le lui faire porter pendant qu'il rôdait sur la place Saint-Marc. Il fal-

lait quelque grave événement pour décider madame de Valenton à se rendre ainsi, le soir, aux Zattere. L'idée qu'elle allait lui annoncer son départ vint soudain à l'esprit de Marcel. Cette visite nocturne, dont il avait si souvent sollicité la faveur toujours refusée, n'était-ce pas l'augure d'une séparation nécessaire? Marcel frémit : cette pensée lui était odieuse. Son cœur se serra...

A table, Cyrille Buttelet remarqua l'anxiété et l'agitation de Marcel. Il ne lui adressa aucune question. Le dîner fini, Marcel fit quelques tours dans la galerie et, au bout de quelques instants, il demanda à Buttelet la permission de se retirer : il avait à s'absenter pour une affaire urgente.

— Allez, allez, mon cher Marcel... Rien de fâcheux, n'est-ce pas? Bon!... Vous savez je suis tout à vous.

Marcel regarda le peintre longuement :

— Je le sais, monsieur Buttelet, et je vous en remercie...

Rapidement, il atteignit les Zattere. Du brouillard flottait sur le canal de la Giudecca, dont il n'apercevait les lumières que voilées et indécises. Il ne pleuvait pas; l'air était seulement humide et moite. Sous un réverbère, Marcel consulta sa montre : elle marquait neuf heures moins un quart. Il hésita s'il attendrait Juliette sur le quai. Il valait mieux monter : la chambre devait être froide et il ferait du feu. Il se hâta. Derrière lui, il laissa la porte d'en bas entr'ouverte, ainsi que celle de l'appartement. La lampe allumée, il enflamma les sarments du foyer et s'assit sur une chaise. Brusquement, il courut au palier : la robe de Juliette emplissait l'escalier d'un froissement soyeux. Malgré son inquiétude, Marcel éprouva un sentiment de volupté. C'était elle! Il allait la voir, lui parler...

Lorsqu'elle posa le pied sur la dernière marche, il se précipita vers elle et lui saisit les mains. Elles étaient glacées. Il l'entraîna dans la chambre. Debout, elle dégrafait le manteau qui l'enveloppait tout entière, et elle ôta son chapeau. Marcel avait pris la lampe et la haussait. Le visage de Juliette apparut en pleine clarté, avec cet aspect de lassitude, d'angoisse, de tristesse, qu'elle avait, le premier soir, au palais Aldramin. Elle courbait les épaules, comme accablée d'un poids invisible, puis, lourdement, elle se laissa tomber sur le petit canapé.

A côté d'elle, Marcel l'enlaçait.

— Juliette, mon amour, qu'y a-t-il? Juliette, Juliette...

Les douces syllabes de son nom retentissaient dans la pièce sonore. Elle les écoutait, silencieuse. Marcel chercha sa bouche. Tout à coup, elle se redressa. Des pleurs jaillirent de ses yeux et, d'une voix basse, faible et comme honteuse, elle murmura :

— C'est fini... Il revient.

Un sanglot lui coupa la parole, si douloureux, si profond qu'il ébranla tout son corps et que sa nuque heurta le bois dur du canapé. Elle restait ainsi, la tête renversée, la face inondée de pleurs. Elle fit un geste de désespoir :

— Ah! pourquoi m'as-tu voulue!... J'étais liée, captive, asservie. Rappelle-toi, dans le jardin de la Giudecca, je te l'ai dit... mais tu n'écoutais pas. Ah! le marteau de ces pêcheurs qui réparaient leurs barques!... il aurait dû me faire souvenir que l'anneau de ma chaîne était rivé pour toujours!... Tu n'as pas voulu comprendre. Ton désir brûlait dans ton cœur rajeuni. Je ne pouvais pas cependant te dire davantage... Ah! Marcel, je t'ai crié : « Ne me tente pas! » Mais j'étais déjà à toi. Comment résister à ce qu'on aime, quand on n'est pas capable de résister à ce qu'on déteste?... Pardonne-moi. Je ne t'ai pas menti. Tu savais bien... Je t'ai donné de moi tout ce que je pouvais te donner... Laisse-moi partir, maintenant, m'en aller... Il le faut, Marcel. Aie pitié de moi!

Elle s'était levée. Elle se couvrait la figure de ses mains tremblantes. Elle aurait voulu se boucher les oreilles pour ne pas entendre les paroles de colère qu'elle allait entendre, fermer les yeux pour ne pas voir les regards de mépris qu'elle allait voir. Le feu pétillait aigrement. Oh! être sur les Zattere, dans le brouillard, dans la nuit, seule, perdue. Pourquoi son amant ne lui parlait-il pas? Pourquoi ne la frappait-il pas? Rien que les pétillements du feu. Ah! ce silence! Est-ce que Marcel n'était plus là? Peureusement, elle écarta ses doigts crispés.

Marcel était debout devant elle, sombre et muet. Lentement, il dit :

— Juliette...

Elle tressaillit. Il répéta :

— Juliette...

La voix n'avait ni fureur ni haine. Elle interrogeait presque avec pitié :

— Tu as été la maîtresse de Bernard d'Argimel...

Juliette baissa les paupières sur ses yeux craintifs.

— Réponds. Tu as été sa maîtresse?...

Elle poussa un cri étouffé. Marcel l'avait saisie par le poignet et le serrait avec force. Elle le considérait fixement. Les étincelles du foyer se reflétaient sur le visage du jeune homme, et sur ce visage elle reconnaissait l'expression du désir et de l'amour. Elle ne l'avait donc pas perdu, Marcel! Elle sentirait encore sa bouche sur sa bouche. Il allait la porter sur ce lit, défaire sa robe, dénouer ses cheveux. Il l'aimait. Encore une fois, le silence de Venise les entourerait de sa vaste sécurité. Pourquoi donc était-elle là, sinon pour être étreinte et enlacée? De quoi s'agissait-il donc tout à l'heure? Pourquoi avait-elle souffert? Il lui semblait que cette main, qui serrait son poignet, l'arrachait à un danger.

Tout à coup elle frissonna si fort que ses dents claquèrent :

— Non, non, laisse-moi partir, il le faut, il le faut. Laisse-moi, Marcel, laisse-moi, laisse-moi.

Avec un sourd gémissement, elle se dégagea. Elle fit quelques pas à travers la chambre, titubante et comme égarée, puis elle revint vers le canapé et s'y abattit en sanglotant. Marcel la regardait pleurer. Les pleurs coulaient de ses yeux, mouillaient ses joues, et il semblait à Marcel qu'ils ruisselaient sur tout son corps, — car, en pensée, il la voyait nue sous ses vêtements. Et elle lui apparaissait comme purifiée. Les larmes lavaient sur cette chair aimée les anciennes caresses de l'autre amant. Elles effaçaient le passé. — Peu à peu cependant Juliette s'apaisait. Elle pleurait maintenant tout bas, les mains posées à plat sur ses genoux. Marcel, doucement, s'était assis auprès d'elle. Il attira la pauvre tête, aux lèvres chaudes et gonflées, sur son épaule et murmura à l'oreille de la jeune femme :

— A présent, Juliette, dis-moi tout.

Anéantie, elle se pressa contre lui, comme si elle eût cherché protection.

— Sauve-moi, Marcel, sauve-moi...

Marcel écoutait le lamentable récit. Il s'échappait de la bouche de Juliette par lambeaux. Il était décousu, incohérent,

tragique dans son désordre. Elle racontait comment elle s'était mariée, par frivolité, par intérêt, par faiblesse, influencée par son père, séduite par la perspective d'une existence nouvelle. Au sortir des tristes Aulnaies, Paris, le monde, avait de quoi éblouir une jeune fille! L'argent! le plaisir, la liberté, quels appâts, et comme son père avait su les faire valoir à ses yeux! Ah! elle était inexpérimentée, ardente, coquette, légère, et elle avait cédé! Et pourtant, il aurait suffi de bien peu pour qu'elle agît autrement!

Elle avait trouvé en M. de Valenton un mari soigneux et galant, qui s'était refait mondain afin de lui plaire, qui l'avait gâtée, choyée afin de lui faire oublier son âge, car il n'avait pas voulu être seulement un compagnon et un ami, comme elle avait supposé qu'il se contenterait d'être pour elle... Et néanmoins elle avait été presque heureuse. Elle avait accepté cette situation. Elle avait payé loyalement de sa beauté le luxe dont M. de Valenton s'ingéniait à la parer. Et puis, pendant plusieurs mois, l'enivrement, la dissipation de Paris, l'avaient empêchée de réfléchir. Mais un moment était venu où elle s'était sentie lasse et désemparée. C'était à l'époque de ce portrait de Buttelet. Subitement l'illusion s'était dissipée; elle avait senti battre son cœur. Alors elle avait éprouvé un désir vague, une langueur tendre, un trouble indéfini, et elle l'avait rencontré, lui, Marcel.

Ah! comme la clarté avait vite achevé de se faire dans son esprit! Ah! cette promenade au Bois, un jour de printemps!... Ce jour-là, elle avait compris que la vie, c'est aimer, et l'amour avait pris en elle la forme la plus subtile, celle de la pitié. C'était alors qu'elle avait rêvé de rajeunir la jeunesse de celui dont elle plaignait la solitude et la mélancolie, et elle était venue à lui, chez lui. Humble, fervente, elle s'était offerte, et il avait détourné la tête. Et elle était rentrée chez elle, brisée de honte et de regret. Elle aurait voulu mourir, et, un mois après, elle était la maîtresse de Bernard d'Argimel!

Ah! comme il avait su guetter le moment! Aux premiers temps de son mariage, il s'était montré avec elle camarade un peu hautain mais attentif. Elle l'avait traité avec amitié, sachant le sentiment paternel qu'avait pour lui M. de Valenton. Bernard lui en avait témoigné une reconnaissance respectueuse,

qui se nuança bientôt de familiarité correcte. M. de Valenton semblait charmé de cette intimité. Parfois cependant elle avait remarqué le regard de M. d'Argimel fixé sur elle avec une insistance singulière; puis, un jour, ce regard ne l'avait plus quittée, et, douloureuse, faible, désarmée, elle en avait subi l'impérieuse fascination et l'ardente autorité.

Ah! malheureuse, comment aurait-elle résisté à la dure volonté de cet homme? Il s'imposait à elle moins en amant qu'en maître. Rudement, il lui avait crié son désir et imposé son pouvoir. Il l'avait subjuguée, domptée presque par la seule force de sa présence et elle avait été à lui.

Frissonnante et épouvantée, elle se tordait les mains avec désespoir. Elle parlait d'une voix haletante :

— Ah! Marcel, Marcel, j'ai peur, j'ai peur. Sauve-moi de lui, mon amour... Tu ne sais pas comment il est! Mais il est mon maître, tu comprends! Mais il lit dans mes pensées. Il verra que je t'aime. Je n'ai rien de secret pour lui. Il devinera. J'ai peur. Il va m'interroger, et tu crois que je saurai dissimuler, mentir; mais non, mais non! Je ne suis rien devant lui. J'avouerai tout. Je lui dirai ton nom, où tu habites, l'heure de nos rendez-vous, tout, tout, tout, et nous serons perdus, perdus, perdus...

Sa voix montait, lâche, suppliante, lamentable :

— Sauve-moi, Marcel, sauve-moi. Ah! c'était si bon de vivre sans songer à rien! Et puis je m'étais juré que je serais forte. Chaque soir, devant ma glace, j'étudiais ma figure. Je m'exerçais à remettre ce masque de captive qu'il a posé sur mon visage et que tes baisers du jour avaient effacé... D'autres fois, je pensais que je n'en aurais pas besoin. Il me semblait, par moments, que je ne le craignais plus, que je l'avais chassé de ma vie. Et le temps passait... Je ne supposais pas qu'il reviendrait si tôt. Il m'écrivait d'Inspruck; je comptais sur une semaine, deux semaines... Et il m'annonce son retour, et il ne faut pas que je le revoie, Marcel. Il ne faut pas!...

Elle se cramponnait à lui, si fort qu'il faillit tomber et qu'il la repoussa involontairement. Elle gémit :

— Ah! tu me repousses, tu m'abandonnes! Ce n'est pas ma faute si je m'adresse à toi. J'ai essayé autrement. Quand papa était ici, sur le yacht, je lui ai demandé de m'emmener avec

lui. Ah! si papa avait voulu!... mais non! S'embarrasser de moi, se créer des ennuis!... Et pourtant, c'était si simple!... Tandis que maintenant!... Pense donc, Marcel, il sera là demain, demain... Ah! tu me fais mal!

Il l'avait prise par les poignets, et il la regardait fixement. Ce n'était pas son visage bouleversé qu'il voyait, ses yeux fous, sa bouche gonflée. C'était, derrière elle, l'image du rival, de l'ennemi. Et cette image éveillait en lui un instinct furieux et animal. Il se sentait pâlir de colère, de jalousie, de rage. Ah! il avait voulu vivre! et les forces les plus ardentes et les plus grossières de la vie se mouvaient en lui, tendaient ses muscles, brûlaient son sang, et, de plus en plus, il serrait les poignets délicats que meurtrissait son étreinte. Soudain il avait lâché la jeune femme qui reculait devant lui, en même temps qu'il éclatait d'un rire aigu :

— Ah! il revient, ce monsieur! eh bien, qu'il revienne! Tu lui diras, entends-tu, que tu es à un autre, à moi, moi, Marcel Renaudier. Tu lui diras que je t'ai eue, moi, et pas par peur et par surprise, comme lui! que, s'il a été ton maître, je suis, moi, ton amant, et que, moi, je t'ai envoyée vers lui pour le lui apprendre... Et il n'y pourra rien. Est-ce qu'on peut quelque chose sur une femme qui ne veut pas de vous? Il y a des sonnettes, des domestiques... Et il souffrira, car je suis sûr qu'il te désire encore; il souffrira, parce que tu es belle, parce que, quand on t'a eue, on ne peut pas se passer de toi. Il souffrira, parce que tu lui diras que tu m'aimes, que, cette nuit, j'ai possédé ton âme, qu'il n'a jamais eue, et ton corps, qu'il n'aura plus...

Leurs visages se touchaient. Juliette ne reculait plus. Il l'avait empoignée si furieusement qu'elle tomba à la renverse sur le lit où elle l'entraîna dans sa chute. Elle gémissait, sous les baisers, de désespoir et de volupté...

Lorsqu'elle se réveilla, — car elle avait dormi, — une clarté indécise blanchissait les carreaux de la fenêtre. Marcel, dans un fauteuil, auprès du feu éteint, était si absorbé qu'il ne l'entendit pas se lever. Le froid de la pièce la fit frissonner... Quand elle fut prête, elle alla à la croisée : c'était l'aube d'un jour pluvieux; les vitres ruisselaient. Sur le quai, les dalles s'éten-

daient luisantes. Au delà du canal, l'île de la Giudecca était une chose molle, flasque, livide. La pendule sonnait six heures. Lentement, Juliette se pencha sur le jeune homme et le baisa aux lèvres. Ses yeux l'implorèrent. Il la regarda tristement. Il avait l'air obstiné et dur. Elle s'assit auprès de lui et ils restèrent silencieux. Avec la pincette, il remua la cendre du foyer, puis, au bout de quelque temps, il fit quelques tours de chambre. Il revint à elle, avec son manteau et son chapeau qu'il lui tendit. Elle agrafa le manteau et, debout devant la glace, elle piqua son chapeau d'une longue épingle. Quand elle se retourna, il ouvrait la porte. Elle rougit à l'idée de rentrer à l'hôtel ainsi, sous l'œil narquois du portier, comme une fille qui a découché, puis elle devint très pâle... Mais non, c'était impossible ! Il allait la mener au palais Aldramin. Buttelet était bon : il les aiderait. De là, ils iraient à la gare, et ce serait fini de ce cauchemar...

Au dehors, ils se trouvèrent sous la pluie. Les Zattere étaient désertes. Marcel prit une des *calli* dont les lacets aboutissent au Grand Canal. Pourquoi ne se dirigeaient-ils pas vers San Trovaso? Les dalles semblaient couler sous leurs pas. Venise se dissolvait dans une buée inconsistante. Au bout de l'étroite Calle San Gregorio, il n'y avait pas de gondole au *traghetto*. Elles étaient groupées, en face, au Campo San Zobenigo.

Marcel s'avança sur les planches de l'embarcadère et cria :

— *Poppe !*

Paresseusement, de l'autre bord du Grand Canal, une gondole se détacha. Avec son *felze* bombé, longue et noire sur l'onde visqueuse, elle ressemblait à un escargot funèbre traînant sa coquille. Le gondolier, couvert d'un caoutchouc, avait l'air encore tout enduit des ténèbres de la nuit. Son ombre se dessinait sur les façades opposées. On eût dit qu'elles étaient devenues gélatineuses et qu'elles flottaient sur l'eau, prêtes à se fondre en leur reflet. Venise était comme disparue autour d'eux. Il n'en demeurait que cette apparence incertaine. Elle qui les avait protégés, qui leur avait prêté sa couleur, sa lumière, les abandonnait, les trahissait. Dans le filet de la pluie, elle n'était plus qu'une coquille dénacrée et morne.

La gondole approchait. Son fer dentelé se balança, mena-

çant. Elle accosta. Juliette descendit la première marche de l'embarcadère. Elle descendit la seconde. Marcel ne la suivait pas. Elle se retourna. Ses yeux le supplièrent une dernière fois. Il secoua la tête.

— Va.

Elle posa sa main sur le bras verni du gondolier. La gondole oscilla à son poids léger. L'homme attendait le second passager. Marcel fit signe qu'il ne s'embarquait pas et dit :

— Conduisez la signora à l'*Hôtel Britannia.*

Le gondolier referma la porte du *felze* où était entrée Juliette et, comme il était seul, il gagna la poupe de la gondole. Au mouvement de la longue rame, elle vira. Au petit carreau du *felze*, Marcel aperçut le visage de Juliette. Sur le verre mouillé les gouttes de la pluie glissaient en longues larmes...

## XXXV

Antoine Fremaux pénétra en sifflotant, dans le salon de l'*Hôtel Britannia*, où sa femme lisait, étendue sur une chaise longue. Elle posa le volume sur ses genoux :

— Enfin, te voilà, Antoine. Comme il est tard!

Sa voix marquait un peu d'humeur. La lecture de *Consuelo*, si enivrante qu'elle fût, n'était pas parvenue à lui dissimuler tout à fait la longueur d'une attente qu'elle avait tâché d'abréger en compagnie d'un de ses auteurs favoris. Du reste, aujourd'hui, son mari paraissait affairé et mystérieux. On lui avait remis, au déjeuner, une lettre qu'il avait serrée dans sa poche, et, peu après, il avait prétexté le mauvais temps pour sortir seul. Oh! rien d'intéressant : un renseignement à demander à l'agence Cook pour leur prochain départ...

A son retour, il avait raconté à sa femme que Cyrille Buttelet l'avait retenu indéfiniment à une table du Café Florian. Il devait, du reste, revoir M. Buttelet dans la soirée : le peintre désirait le charger d'une petite commission pour Paris. Il avait accepté, car il fallait ménager les artistes... Aussi, après dîner, était-il reparti, malgré la pluie battante, et, maintenant qu'il

rentrait, il était près de onze heures! Qu'avait-il pu faire si longtemps?

La petite madame Fremaux dévisageait son mari avec soupçon. Qu'est-ce qu'Antoine lui cachait ainsi? Que signifiaient ces allées et venues? Pourquoi cette obéissance subite aux moindres désirs de M. Buttelet? De quoi s'agissait-il?...

Antoine Fremaux marchait de long en large en tortillant sa moustache avec une mine plus soucieuse que triomphale. La sagesse bourgeoise de la jolie petite madame Fremaux reprenait le dessus sur son imagination romanesque. Peut-être avait-il reçu quelque fâcheuse nouvelle de Paris : un incendie à l'usine, un caissier indélicat, un débiteur insolvable...

Cependant il s'était assis auprès d'elle :

— Eh bien, Laurette! C'est tout ce que tu me dis?... Mais tu es peut-être fatiguée, et nous ferions mieux de nous coucher... d'autant plus que je me lève demain de bon matin.

Elle l'examinait avec inquiétude. Ses sourcils se froncèrent. Sûrement, il la trompait.

— On m'a demandé de servir de témoin dans une affaire d'honneur... Ah! cela ne m'amuse pas, mais je ne pouvais guère refuser!

Elle s'était dressée soudain : *Consuelo* tomba sur le tapis. Tout son petit visage était bouleversé, crispé, prêt à pleurer.

— Tu vas te battre!... Je ne veux pas, je ne veux pas...

Elle tapait du pied sur le tapis, puis elle se pendit au cou de son mari en répétant :

— Je ne veux pas, je ne veux pas...

Antoine Fremaux se mit à rire.

— Me battre, moi? mais avec qui? tu n'y penses pas!... Pourquoi est-ce que je me battrais, bon Dieu!... Mais, puisque je t'assure que je suis témoin, chère petite sotte! Voilà la chose en deux mots. Marcel Renaudier, tu sais... Marcel Renaudier a une affaire et me prie de l'assister. Je ne puis pas faire autrement, quoique, depuis que nous sommes ici, il n'ait pas montré beaucoup d'empressement à nous fréquenter... mais, après tout, je comprends pourquoi, maintenant... Enfin! il faut que je lui rende ce service. Nous avons été assez liés, il y a trois ou quatre ans... Un gentil garçon, d'ailleurs, un peu braque, un peu vague. C'est toujours à ces gens-là que cela

arrive... Ils demeurent à l'écart et puis, dès qu'ils se mettent à vouloir vivre, crac!... Enfin j'ai consenti. Comprends-tu, à présent? L'autre témoin est M. Buttelet. Il est très embêté... C'est un vieil ami du père de Marcel, et Marcel lui tient au cœur...

La jolie madame Fremaux, maintenant qu'elle était rassurée, considérait son mari avec admiration. Son âme romanesque s'exaltait. Un duel! oh! la belle fin d'un séjour à Venise!... Comme cela complétait bien ces semaines passées dans la ville romantique en compagnie de ses héros favoris, ce duel!... Et elle n'imaginait pas qu'il eût d'autre cause qu'une histoire d'amour. Elle interrogeait Antoine :

— Mais enfin, pourquoi se battent-ils?... pour une femme?...

Comment pouvait bien être l'héroïne de ce drame?... Et madame Fremaux supposait quelque brune Italienne aux yeux sombres, coiffée de bandeaux épais, ou quelque blonde Française, ardente et sensuelle. Antoine Fremaux hésitait. Mais non, aucun nom de femme n'avait été prononcé... « L'adversaire de Marcel Renaudier était un certain M. d'Argimel, qui lui avait envoyé ses témoins : un baron autrichien, M. de Hohenheim, venu avec lui d'Inspruck et descendu à l'*Hôtel Britannia*, et un officier de marine, Ettore Aldurandi, commandant un des torpilleurs de la Défense du port. Les conditions de la rencontre avaient été réglées sans difficulté. Elle aurait lieu le lendemain matin, au pistolet. Quatre balles seraient échangées au commandement, à une distance de vingt-cinq pas. Le seul embarras avait été le choix du terrain. On avait songé d'abord au jardin de M. Ainsworth, à la Giudecca, mais le vieil Anglais avait indiqué, de préférence, une villa abandonnée et transformée en ferme, qu'il possédait à Malcontenta, sur la Brenta. On s'y rendait facilement de Fusine, en voiture ou en tramway, et M. Ainsworth avait offert à Cyrille Buttelet et à ses amis son canot à pétrole pour traverser la lagune. M. d'Argimel et ses témoins prendraient, eux, celui de l'hôtel. De cette façon, l'on éviterait que les adversaires se trouvassent sur le même bateau, le petit vapeur qui fait le trajet de Venise à la terre ferme. En partant vers huit heures et demie, on serait à dix heures à la Villa Foscari, et, une fois là... »

La jolie madame Fremaux ferma ses beaux yeux effrayés. Il

lui semblait entendre la détonation des armes, le cri du blessé... Ah! si c'eût été son Antoine, quelle horreur! Mais elle ne l'aurait pas laissé tuer. Elle aurait été là pour s'interposer entre les combattants et détourner le coup fatal!... Elle aurait été là, au moins, pour soigner le blessé, le blessé qui n'aurait pu être que l'adversaire d'Antoine... Il la contemplait ainsi toute palpitante d'émotion imaginaire.

— A quoi réfléchis-tu, ma chérie?

Elle leva sur lui son regard malicieux :

— Tu ne m'ôteras pas de l'idée qu'il y a une femme là-dessous.

Elle pinça les lèvres et agita son petit pied vif. Antoine Fremaux souriait :

— Curieuse, va! Vraiment, je ne sais rien... je puis te faire part de mes suppositions...

## XXXVI

Quand madame de Valenton était rentrée des Zattere à l'*Hôtel Britannia*, elle était montée tout droit chez elle et elle s'était jetée sur son lit, sanglotante, anéantie et honteuse. Elle revoyait le salut narquois du portier. Il lui avait semblé reconnaître la même moquerie dans l'œil de la femme de chambre qui lui apporta la tasse de chocolat qu'elle prenait chaque matin à son réveil. Sûrement, son aventure amusait le personnel. Devant le guéridon où était posé le plateau, elle restait immobile et comme pétrifiée, mais bientôt une seule préoccupation avait remplacé toutes les autres. Si Bernard était parti d'Inspruck en même temps que son télégramme, il arriverait aujourd'hui même. Bientôt il serait là, et la pensée de ce qu'elle avait à lui dire la faisait frissonner.

Elle demeura ainsi longtemps tremblante et anxieuse, tressaillant au moindre bruit. Vers midi, la femme de chambre était revenue : « Est-ce que la signora n'avait besoin de rien? Elle paraissait fatiguée. Est-ce qu'elle déjeunerait à table? » A ces questions, il avait fallu répondre : « Elle sonnerait, s'il

lui fallait quelque chose... » Et les minutes avaient continué à couler, lentes, monotones, angoissantes, mortelles. Ce n'était que dans l'après-midi qu'elle avait entendu frapper à sa porte. Ah! comme son cœur avait battu! Elle avait cru que jamais elle ne pourrait crier : « Entrez! » et elle avait fermé les yeux.

M. d'Argimel était là.

Il ne lui avait pas tendu la main. Ironique et hautain, il la regardait. Ah, ce regard, c'était bien celui de l'amant tyrannique et dur qui lui avait imposé le joug sous lequel elle s'était courbée lâchement. Cet homme était bien celui qui avait fait d'elle sa chose docile et complaisante, qui l'avait obligée à obtenir de son mari la permission de ce voyage; celui dont la jalousie l'avait confinée à Venise pendant que lui courait le Tyrol pour ses affaires; celui qui n'avait pour elle ni douceur ni pitié, rien qu'un amour égoïste, despotique et brutal... Elle s'était levée de son fauteuil en même temps que M. d'Argimel s'asseyait sur une des chaises, de sorte qu'elle était debout devant lui. Ce fut lui qui parla le premier :

— Eh bien, ma chère Juliette! vous ne semblez pas contente de me voir. C'est cependant pour vous que j'ai hâté ma venue. J'avais encore affaire à Inspruck, mais j'ai craint que le séjour trop prolongé de Venise ne vous convînt pas et qu'il ne fût pas sans inconvénients pour vous... et pour moi.

Il s'exprimait avec tranquillité. Elle l'écoutait, les yeux baissés. Il reprit, en jouant avec son chapeau :

— Mais vous ne me demandez pas même si j'ai fait bon voyage?...

Elle balbutia :

— Mais oui, c'est vrai... depuis quand êtes-vous ici?

Il sourit :

— Mais je suis arrivé par le train de minuit hier. On m'a dit à l'hôtel que vous n'étiez pas rentrée. Alors je vous y ai attendue jusqu'à deux heures : oh! je n'avais pas sommeil, j'avais dormi en wagon... Ensuite je suis allé me promener : il ne faisait pas beau. J'ai fumé des cigares sous les arcades des Procuraties. Et, quand je suis revenu, au jour, à l'hôtel, le portier m'a dit que vous veniez de regagner votre chambre. Voilà.

A mesure qu'il parlait, elle pâlissait. Toujours du même air impassible, il avait ajouté :

— Vous n'êtes pas raisonnable, ma pauvre Juliette.

Il avait haussé les épaules. Ses yeux eurent un mauvais regard.

— Sans compter que les nuits de Venise sont froides et que vous avez une mine affreuse!...

Il lui avait saisi la main et il avait continué :

— Je vais vous ramener à Paris. Allons, j'étais bien renseigné... Mais auparavant il faut que je termine une petite affaire. Oh! elle est en bonne voie, cela ne nous retardera pas beaucoup. Ce soir, mon ami M. de Hohenheim et le commandant Aldurandi ont rendez-vous au palais Aldramin et j'espère que demain, dans la soirée, nous pourrons prendre le train... Ah! ma chère amie, vous aurez de charmants souvenirs de Venise...

Il s'était levé.

— Vous n'êtes pas bien ; tenez, vous devriez vous coucher. Un bon lit, il n'y a encore que cela... Adieu.

Il avait mis son chapeau sur sa tête, et il pivota sur ses talons. Elle le suivait, pas à pas, haletante. Ils traversèrent ainsi la chambre en silence. Il ouvrit la porte et la referma rudement. Elle sut par ce bruit qu'il était parti, car depuis un moment elle ne le voyait plus. Une brume rougeâtre flottait devant ses yeux et une rumeur assourdissait ses oreilles, où le battant claqué mêla sa brusque détonation...

Quand elle revint à elle, elle était étendue sur son lit. La femme de chambre mouillait ses tempes de vinaigre; elle offrait d'envoyer chercher le médecin... Elle était entrée pendant le dîner, croyant madame sortie, parce que personne ne répondait, et elle l'avait trouvée sans connaissance sur le tapis. Alors elle l'avait portée sur le lit, mais il faudrait peut-être un médecin... Madame de Valenton avait refusé. Elle était mieux. Elle avait seulement besoin de repos, qu'on la laissât.

Quand elle fut seule, elle ferma les yeux. De ses paupières closes, les larmes coulaient sur ses joues. Elle était extrêmement faible. Elle essaya de pousser le bouton pour éteindre une des ampoules électriques dont la clarté lui faisait mal. Son bras retomba sans force. Elle sentait ses jambes lourdes et tout son corps brisé. Une chaîne plus pesante que si les anneaux eussent été de bronze liait ses membres. C'était fini,

fini. Elle n'avait pas pu. Ah ! Marcel, Marcel ! Comme elle lui avait lâchement désobéi ! Pourquoi, au moins, ne s'était-elle pas dressée en face de cet homme pour lui crier son amour ? Mais non, elle avait été muette, inerte et lâche. Et son silence, son misérable silence, n'avait même pas détourné de Marcel le danger qui le menaçait... Mais qui les avait vendus ? Car Bernard avait parlé du palais Aldramin. Il savait donc.

Elle frémit. Ah ! tout à coup, elle comprenait. C'était son père qui les avait dénoncés. Et elle se souvenait de sa funeste visite sur le yacht, du nom de Marcel prononcé devant M. Roissy. C'était M. Roissy qui avait averti Bernard, qui avait provoqué son retour... Oh ! l'égoïste ! l'égoïste ! Il pouvait être en paix maintenant. Que lui faisaient, à lui, la honte, la douleur, la détresse de sa fille ? Ah ! l'égoïste, l'égoïste !...

Et elle, ne l'était-elle point aussi ? Pourquoi avait-elle cédé à son désir de bonheur et d'amour ? Pourquoi s'était-elle donnée à Marcel ? Pourquoi, pourquoi ?... Et un remords montait en elle, lentement. Le duel ! Marcel tué, elle serait la cause de sa mort !

Elle se souleva sur son oreiller. Une expression d'espoir brillait sur son visage. Il lui semblait que l'étreinte qui étranglait sa gorge se desserrait. Elle revivait. Bernard était debout dans la chambre, ironique et hautain comme tout à l'heure ; puis, soudain, il chancelait, portait la main à sa poitrine et roulait sur le tapis, et les rosaces du tapis devenaient une flaque rouge qui s'agrandissait, s'agrandissait... Ah ! être libre, Marcel, Marcel !... Elle se renversa en arrière et ferma de nouveau les yeux. Les larmes qui filtraient de ses paupières l'affaiblissaient comme si son sang eût coulé et qu'elle se fût dissoute en lui.

## XXXVII

La barque à pétrole coupait l'eau rapidement. La double volute du sillage s'élargissait en éventail sur le miroir divisé de la lagune. Dans le silence, on entendait le bruit vif et sec du moteur. Le ciel était doucement lumineux. Le soleil ne bril-

lait pas, mais il éclairait l'air. Quelques voiles, couleur d'ocre, erraient à l'horizon.

A côté de Marcel Renaudier, Antoine Fremaux tapotait du bout de sa canne une boîte oblongue, placée entre ses jambes. Cyrille Buttelet rajustait son monocle, qui tenait mal sous son sourcil froncé. Le docteur Heinecke, ses lunettes relevées sur son front, feuilletait les pages d'une brochure. Le canot avait quitté le canal de la Giudecca et dépassait San Biagio. La lagune s'étendait unie et terne. Peu à peu, Venise s'éloignait...

Marcel, qui avait un instant tourné la tête, regardait maintenant devant lui. Il songeait à Juliette. Il ne l'avait pas revue depuis la veille au matin, depuis qu'ils s'étaient séparés au Traghetto San Gregorio. En ces vingt-quatre heures, pas un billet, rien, sinon la visite du baron de Hohenheim et du commandant Aldurandi, qui s'étaient présentés au palais Aldramin et avaient demandé à être mis en rapports avec deux amis de M. Renaudier. A leur requête, il avait senti battre son cœur, non de la crainte de ce duel, mais d'une émotion plus angoissante : Juliette avait parlé. Alors, pourquoi ne venait-elle pas ? Pourquoi ne lui écrivait-elle pas ? Puisqu'elle avait avoué à ce d'Argimel, qu'est-ce qui la retenait donc auprès de lui ?... Il attendit.

Il avait attendu jusqu'au soir en marchant de long en large dans la grande galerie du palais. A chaque minute, il avait espéré. Un bruit de rames sur le canal, un bruit de pas dans l'escalier le faisaient frissonner. Était-ce elle ? Les heures avaient passé. Après le dîner, où il avait touché à peine aux plats que Carlo lui avait servi, il était remonté dans la galerie où Antoine Fremaux et Cyrille Buttelet lui avaient tenu compagnie jusqu'à l'arrivée des témoins de M. d'Argimel. L'entrevue terminée, ses amis lui avaient rendu compte de leur mandat. Retiré dans sa chambre, il ne s'était point couché. L'aube avait paru. Il éprouvait une affreuse tristesse. Puis il avait éteint la lampe. Il n'avait que le temps de se préparer : à huit heures et demie, le canot à pétrole, avec Antoine Fremaux et le docteur Heinecke, devait être au palais Aldramin, pour les conduire à Fusine...

Marcel souffrait. A la pensée de Juliette se mêlait une amertume atroce. Ainsi donc elle l'avait trahi. Elle avait parlé à

Bernard d'Argimel, mais ce n'avait pas été pour se reprendre à lui, pour lui jeter le défi d'un autre amour. Elle lui avait parlé, mais sans doute en suppliante qui confesse sa faute et qui en demande l'oubli. Elle avait dû se traîner à ses genoux, s'avilir, s'accuser. A la vue du maître, elle était retombée sous le joug. Peut-être qu'elle s'était débattue, un instant, sous sa main tyrannique, à moins que, résignée et passive, elle n'eût accepté de nouveau, sans résistance et presque heureuse, le pardon et l'esclavage...

A l'image de cette Juliette vaincue, une sourde colère envahissait Marcel. Son pied heurta la boîte de pistolets. Dans un éclair rouge, il imagina les armes luisantes. D'Argimel roulait sanglant sur le sol. Une seconde fois, Marcel lui arrachait sa proie. Subitement, il s'attendrit. Pourquoi avait-il imposé à Juliette cette dangereuse épreuve? C'était à lui d'aller trouver d'Argimel. Mais tout à l'heure il réparerait sa faute... Et il considéra avec amour la longue boîte noire que Fremaux tapotait du bout de sa canne.

Un brusque coup de sifflet retentit. Le canot croisait une péotte chargée de planches. Une odeur fraîche de bois scié se mêla à l'odeur de la machine. Le canot obliquait. On laissait sur la gauche la petite île de San Giorgio in Alga. Des algues flottaient dans le chenal rétréci. Une terre basse et plate se montrait avec un groupe de maisons pauvres : c'était Fusine.

Cyrille Buttelet assura son monocle. Marcel continuait à réfléchir. Maintenant, ce n'était plus d'Argimel qu'il imaginait gisant, c'était lui-même. Cette terre, qu'il apercevait là-bas, il la sentirait rude à son dos quand il y serait allongé sans mouvement. Instinctivement, il tâta sa poitrine. La balle entrerait là, il éprouverait un choc, puis il tomberait. Mourir! Il retira vivement sa main et, comme Buttelet et Fremaux l'observaient, il leur sourit.

Une singulière impression de douceur l'apaisa. De nouveau, il toucha sa poitrine. Son cœur battait d'un rythme égal et régulier. Tout le sang s'en pourrait écouler que rien ne ferait qu'il n'eût battu d'amour et de tendresse. Mourir! qu'importait, puisqu'il avait vécu!...

Il regarda autour de lui. Fremaux et Buttelet causaient à voix basse. Heinecke avait abaissé ses lunettes et le soleil en

faisait scintiller les verres. La brume se dissipait. La journée serait délicieuse, — sa dernière journée. — Comme Venise eût été charmante dans cette douce et fine lumière! Il ferait bon sur les Zattere.

« Les Zattere! Les Zattere! » il se répéta plusieurs fois ce mot, mentalement. Juliette et lui l'avaient bien souvent redit. « Les Zattere! » Les syllabes sifflantes et sonores en murmuraient à son oreille : « Les Zattere!... » Et il revoyait la chambre où ils s'étaient aimés. Il se souvenait d'un jour, d'un certain jour où, en allant à leur rendez-vous, il avait rencontré sur le petit *rio*, un marchand de fruits. La barque était chargée de si beaux raisins qu'il en avait acheté un panier. Il le posait sur la table, quand Juliette était entrée, et elle avait couru à lui avec tant d'ardeur qu'elle avait failli renverser la corbeille. Ce n'était que plus tard, accoudée à l'oreiller, qu'elle l'avait remarquée. Pour aller y chercher une grappe, elle avait traversé la chambre qu'empourpraient alors les rayons du soleil couchant et tout son corps s'était teinté de la couleur de la lumière. Oh! qu'elle était belle ainsi, éclatante et voluptueuse, riant à la grappe qu'elle soulevait d'un geste lent, et comme dansante en sa nudité!

Marcel Renaudier frémit. Une rougeur brusque lui monta au visage. Le désir palpitait en lui, un furieux désir d'aimer et de vivre. Et ce désir, n'était-ce pas à Juliette qu'il le devait? Déjà ce matin de jadis, aux Aulnaies, elle lui avait fait signe, mais alors il n'avait pas compris; plus tard, il n'avait pas voulu comprendre, quand elle lui avait apporté sa jeunesse et sa beauté. Mais, un jour, pourtant, il avait mordu au fruit merveilleux, et voici qu'il en était ivre à jamais. Son sang brûlait du philtre absorbé. Mourir? Allons donc! il appartenait à la vie.

Soudain il pensa à son père. La sévère et douloureuse figure de M. Renaudier se dessina dans son esprit. Quoi donc! c'était là ce que son fils avait fait de ses conseils! C'était en vain qu'il lui avait chuchoté si souvent à l'oreille : « Prends garde, abstiens-toi. Ne demande rien à l'existence. Reste à l'écart : elle n'a rien à t'offrir; ses roses sont épineuses et ses grappes donnent l'ivresse. » Et il n'avait pas cru la voix paternelle et il était maintenant comme les autres hommes. Il connaissait la colère, la jalousie, la souffrance. Tout à l'heure

sa main se crisperait sur la poignée d'une arme et il essayerait de tuer. L'image de Juliette reparut. Nue et muette, elle était l'enjeu empourpré du combat proche.

Cependant le canot ralentissait sa marche. La lagune était de plus en plus encombrée d'algues. Elles formaient des îles flottantes à fleur d'eau, qui ondulaient mollement au passage. L'hélice stoppa. On arrivait. Le débarcadère dressait ses pilotis. Marcel Renaudier sauta à terre le premier. C'était un pauvre endroit. Quelques maisons misérables entouraient une sorte de gare où stationnait le tramway à vapeur qui va à Mestre. La voiture que Cyrille Buttelet avait commandée était là. Le peintre parlait au cocher; Marcel regardait sur la lagune l'autre canot, qui amenait Bernard d'Argimel et ses témoins, et qui se hâtait vers le rivage. Fremaux frappa sur l'épaule de Marcel :

— Venez-vous, mon cher? Nous partons.

Pendant que ses témoins et ceux de M. d'Argimel se concertaient, Marcel Renaudier se promenait devant la villa Foscari. Elle était située à un coude de la Brenta, dans ce pays plat, fertile, planté de vignes, coupé de canaux, peuplé de villages et de maisons, qu'est la campagne de Venise. Cette villa, jadis demeure patricienne de la puissante famille ducale dont elle gardait le nom, était un grand bâtiment carré en pierre. Les colonnes qui supportaient son fronton à la grecque reposaient sur une espèce de terrasse où l'on accédait par un double escalier extérieur dont il ne restait que les marches, car les rampes et les balustres étaient rompus... M. Ainsworth se proposait de faire restaurer cette maison abandonnée, où il passait parfois quelques jours dans une chambre qu'il y avait fait aménager. A côté, on avait construit une ferme que M. Ainsworth entretenait avec soin et qui contrastait avec la décrépitude de la villa. Celle-ci, en effet, était presque en ruines, certaines de ses fenêtres fermées par des planches. Tel quel, le lieu conservait une sorte de grandeur mélancolique. Marcel marchait doucement. De loin, un petit garçon qui faisait paître une chèvre l'observait curieusement. A l'angle de la maison, Cyrille Buttelet l'appela : il se dépêcha de rejoindre le peintre.

Cyrille Buttelet paraissait anxieux.

— Mon cher Marcel, voilà le moment... Oh! je suis sûr que

tout ira bien, mais je ne pensais pas que votre séjour au palais Aldramin se terminerait ainsi... Et dire que c'est moi qui vous ai fait venir à Venise!...

Marcel lui saisit la main :

— Ne vous reprochez rien, monsieur Buttelet, j'ai été bien heureux auprès de vous, et, quoi qu'il arrive...

Derrière la villa s'étendait une large cour qui se continuait par une avenue bordée de vignes. Marcel Renaudier et Cyrille Buttelet s'y engagèrent. En passant, Marcel arracha à la vigne une de ses feuilles, d'une pourpre sombre veinée d'un rouge plus vif. Il la fit tourner, un instant, entre ses doigts, puis la laissa tomber. Sur le sol, on eût dit une petite tache de sang. Buttelet, qui marchait derrière le jeune homme, fit instinctivement le signe en cornes qui conjure les mauvais présages, puis il haussa les épaules : décidément, il devenait par trop Vénitien.

L'emplacement choisi était un vaste pré bordé de peupliers grêles. Les places avaient été tirées au sort par les témoins.

M. d'Argimel était déjà à son poste. Marcel gagna le sien. Il empoigna la crosse du pistolet que lui tendait Fremaux. Il regardait son adversaire. C'était donc là, ce Bernard d'Argimel! Marcel le considérait toujours. Il distinguait son nez hardi, sa barbe dure, son air impérieux. Il ne pensait à rien et n'éprouvait qu'un sentiment d'extrême fatigue. Ce pistolet était bien lourd.

La voix militaire de M. Aldurandi, qui dirigeait le combat, vibra dans le silence.

— Êtes-vous prêts?

— Oui.

— Oui.

— Feu!... un, deux...

Marcel Renaudier perçut un sifflement doux et aigre et pressa la détente. M. d'Argimel porta la main à son cou. Les témoins et les médecins se précipitèrent. Il y eut un conciliabule, puis ils s'écartèrent, et Marcel revit M. d'Argimel debout. Fremaux, en lui remettant le second pistolet, lui murmurait à l'oreille des mots confus. Il y eut un silence. Une chèvre bêla.

— Êtes-vous prêts? — cria la voix.

— Oui.

— Oui.

— Feu!...

En même temps que Marcel abaissait son arme, M. d'Argimel abaissait la sienne.

## XXXVIII

— Il y a un bateau pour Fusine, à neuf heures, n'est-ce pas?

Le portier de l'hôtel ôta sa casquette. Madame de Valenton l'interrogeait d'un ton bref. Il répondit :

— Oui, madame, à neuf heures, de la Riva dei Schiavoni.

Il considérait la jeune femme avec étonnement : tout le monde allait donc à Fusine! Le canot de l'hôtel venait de partir pour le même endroit... Il ajouta, en consultant sa montre :

— Si madame veut prendre le bateau, elle aura juste le temps. Je vais appeler une gondole.

Madame de Valenton, assise sur le coussin de cuir, déplia le papier qu'elle tenait serré dans sa main.

Tout à l'heure, dans sa chambre, elle avait entendu un léger frôlement. Sous la porte, quelqu'un glissait quelque chose. Elle avait sauté hors du lit sur lequel elle était couchée à demi vêtue, et elle avait ramassé ce feuillet. Il ne contenait que ces mots griffonnés à la hâte, et d'une écriture de femme :

*La rencontre a lieu ce matin, à la villa Foscari, à Malcontenta. Prenez le bateau de neuf heures pour Fusine.*

*CONSUELO*

Elle était restée un moment indécise, puis, comme dans un rêve, elle avait achevé de s'habiller. Elle s'apercevait dans la glace, boutonnant son manteau, épinglant son chapeau. Elle avait descendu l'escalier, parlé au portier; elle était montée en gondole. Maintenant elle était devant la Piazzetta. Elle cacha dans sa poche le message de l'inconnue. Qui donc l'avertissait ainsi? Elle ne savait pas, mais elle obéissait à l'ordre mystérieux, soumise à une sorte de nécessité obscure qui l'entraînait là-bas.

Le gondolier abordait au Pont de la Paille. Du doigt, il lui montra le ponton. Elle mit le pied sur le quai. Les dalles étaient molles sous ses pas. Elle franchit la passerelle inclinée de l'embarcadère. A un guichet, on lui délivra un billet. Le bateau chauffait. Elle s'installa à l'écart. Le capitaine lui réclama son billet. Sans l'examiner, il le lui rendit.

— Fusine.

Elle répondit : « Oui », de la tête.

Elle regardait devant elle, sans rien voir. Parfois le bateau sifflait, accostait, puis reprenait sa marche poussive. Cela dura ainsi longtemps. Enfin le bruit de la machine cessa. Tous les passagers débarquaient. Le capitaine la salua. Elle lui dit :

— Malcontenta?

Il sourit et lui indiqua le tramway à vapeur dont les voitures s'alignaient à quelque distance et vers lesquelles se dirigeaient les quelques voyageurs qui venaient de descendre du bateau. Elle les suivit. Dans le compartiment où elle pénétra il n'y avait que deux hommes, qui causaient fort, et une femme avec un panier posé sur ses genoux. Au bout d'un moment, le train s'ébranla. Au premier arrêt, elle dit à la femme au panier :

— Malcontenta?

La femme au panier secoua la tête négativement, puis prononça une longue phrase en vénitien, et, voyant qu'elle n'était pas comprise, leva trois de ses doigts en l'air pour marquer le nombre des stations.

Le train s'éloignait avec un fracas de ferraille. Madame de Valenton se trouvait sur une route, bordée d'un fossé plein d'eau. Elle hésitait. Un timbre tinta : un bicycliste s'approchait. Il allait lentement. Elle lui cria :

— Villa Foscari?

Lestement, il sauta à terre. D'une main, il tenait le guidon nickelé; de l'autre, il lui désigna à travers les arbres un bâtiment carré que dominait une grosse cheminée à turban; puis il posa la semelle sur la pédale, se mit en selle et disparut.

Dans la cour de la villa, deux voitures attendaient. Les cochers avaient attaché les chevaux à un platane. Des volailles picoraient çà et là. Un chien dormait au soleil, sur le seuil d'une vaste salle délabrée. Le sol montrait encore quelques traces de

pavage. Un large escalier offrait ses marches. A un palier, elle s'arrêta pour respirer.

Elle était arrivée dans une galerie dont les murs étaient couverts de fresques écaillées et à peu près indistinctes. Plusieurs portes donnaient sur cette galerie. Elles étaient toutes fermées, sauf une à gauche, qui était entre-bâillée, et une à droite, qui était toute grande ouverte. Ce fut vers celle-là qu'elle se dirigea en longeant la muraille. Quand elle fut tout près, elle avança un peu la tête.

La pièce était spacieuse, avec un haut plafond et des murs décorés de masques et d'arabesques. Au dossier d'une chaise, des vêtements étaient accrochés. Sur le pavé une ombre se dessinait de quelqu'un qu'elle n'apercevait pas. Haletante et angoissée, elle se retint au montant de la porte pour ne pas tomber, puis elle regarda de nouveau. Elle distinguait maintenant un lit sur lequel un homme était penché, et, près du lit, dans un fauteuil, Cyrille Buttelet assis et qui pleurait.

Brusquement, elle se rejeta en arrière, en même temps qu'une lourde main s'abattait sur son épaule et l'entraînait. Elle eût crié de douleur, mais aucun son ne sortait de sa gorge et elle perdit conscience de ce qui se passait. Quand elle revint à elle, elle était dans une chambre pareille à celle qu'elle venait d'entrevoir, peinte des mêmes arabesques et des mêmes masques. Dans un coin, un gros tas de blé s'écroulait. Bernard d'Argimel était devant elle. Il était très pâle. Sa barbe paraissait plus noire, son nez plus grand. Lentement, il arrangeait un foulard noué à son cou. Elle le regardait faire, comme hypnotisée par son geste. Il lui semblait que la main de Bernard, quand elle aurait fini de toucher l'étoffe, allait peser de nouveau sur son épaule. Et elle le considérait avec une stupeur craintive. Tout à coup il fixa les yeux sur elle :

— Mes compliments, ma chère! Vous êtes bien matinale pour une personne qui est rentrée si tard, l'autre nuit... Je ne m'attendais guère à vous voir ici et je regrette la déception que je vous cause. Vous pensiez me trouver mort, mais je ne puis pas vous offrir ce plaisir. Cependant j'ai été bien maladroit! Comment ai-je pu manquer de ma première balle ce galopin?

En ricanant, il souleva le foulard qui cachait son cou bandé. Elle se taisait.

— Enfin ce qui est fait est fait, mais nous n'allons pas rester là comme deux sots. Allons, faisons la paix, belle dame!

Elle recula. Une expression d'horreur contractait son visage. Ah! cette fois, elle ne trahirait pas Marcel! Elle se redressa en un sursaut de mépris et de haine.

Son regard rencontra celui de M. d'Argimel. Il était devenu blême de colère et de souffrance. Entre ses dents, il murmura :

— Eh bien quoi! Il vous a eue ; et je vous ai, moi!

Il avançait sur elle. Elle fit un pas en arrière : les grains de blé craquèrent sous ses talons. Il reprit brutalement ; sa voix résonnait, âpre et dure, dans le vide de la pièce :

— C'est moi qui puis baiser votre bouche, dénouer vos cheveux, faire de vous ce que je voudrai, tandis que lui...

Il l'avait saisie par le bras, et il la secouait rudement. L'étau de la lourde main broyait sa chair. Elle essayait de se débattre, mais la main serrait toujours plus fort et elle sentait que rien ne la délivrerait de cette étreinte. Le nom qu'elle aurait pu crier ne représentait plus qu'une ombre vaine. Est-ce que les fantômes peuvent nous défendre des vivants? Qui donc, maintenant, pourrait l'arracher à Bernard?

Soudain elle sentit qu'il l'avait lâchée. Dans le cadre de la porte ouverte, deux messieurs se tenaient debout. L'un deux portait une boîte oblongue. A la vue de la jeune femme, ils hésitèrent et saluèrent.

M. d'Argimel les appela d'un geste.

— Entrez donc, messieurs!

Ils entrèrent. Il y eut un moment d'un silence terrible. Le cœur de Juliette palpita une dernière fois son dernier battement de révolte, mais, sous le regard tyrannique de Bernard, subjuguée, elle baissa les yeux, si défaite, si anéantie, si pâle, qu'il comprit qu'elle était vaincue définitivement, et, d'une voix calme, il prononça :

— Permettez-moi, madame, de vous présenter le baron de Hohenheim et le commandant Aldurandi, mes témoins.

Les deux hommes s'inclinèrent. Elle ne répondit pas à leur salut. Elle n'était plus qu'une chose inerte et passive, sans volonté, sans défense, sans pensée, sans larmes, plus morte que celui qui agonisait à quelques pas d'elle...

— Nous venions vous dire, mon cher d'Argimel, que

la voiture était prête, — expliqua M. de Hohenheim avec embarras.

Bernard d'Argimel se tourna vers madame de Valenton :

— Vous entendez, madame?

Ils sortirent tous les quatre dans la galerie. Elle était déserte. Toutes les portes qui y donnaient étaient maintenant fermées.

M. d'Argimel disait au commandant Aldurandi :

— Mon amie madame de Valenton était un peu inquiète de l'issue de la rencontre, et elle est accourue aux nouvelles. Elle est rassurée maintenant... une simple éraflure... Demain il n'y paraîtra plus... Mais je ne sais comment elle a pu découvrir la villa Foscari...

Le commandant sourit, de ses belles dents blanches :

— Tout se sait, à Venise, cher monsieur, et il y faudrait, sur la Piazzetta, une troisième colonne avec l'effigie de l'indiscret Argus... C'est pourquoi je vous conseillerais de ne pas trop vous attarder chez nous. Il y a un train pour Milan vers trois heures...

## XXXIX

Le maître d'hôtel emportait sur un plateau le café et les liqueurs. A la lueur d'une grosse lampe électrique, basse et voilée, M. de Valenton, renversé dans un fauteuil, feuilletait des journaux illustrés.

Parfois M. de Valenton levait les yeux, pour considérer Bernard d'Argimel, qui se promenait de long en large.

Brusquement, M. d'Argimel s'arrêta :

— Vous dormez, Juliette?

A la voix impérieuse, elle frissonna, tremblante et domptée, regardant M. de Valenton qui s'absorbait dans la lecture de ses journaux... M. d'Argimel s'était remis à marcher. M. de Valenton ferma son *magazine*.

— C'est assez amusant, ce « Paris partout ».

Il plaça la brochure sur la table et il reprit :

— Il y a de tout, là dedans... A propos, Juliette, on y annonce que Cyrille Buttelet ne passera pas l'hiver à Paris et

que, de Venise, il ira à Gênes s'embarquer pour un long voyage en Égypte... Mais cette lampe vous gêne, Juliette...

Il pencha l'abat-jour. La lumière déplacée éclairait sur la console la petite Bacchante de Clodion. Svelte et dansante, en son argile vineuse et sanguine, elle soutenait de sa hanche bombée sa corbeille de grappes. Juliette la contemplait en silence. Elle pensait aux Aulnaies, à ce matin où elle avait réveillé Marcel Renaudier; elle pensait au jardin de la Giudecca et à ses corbeilles aux fruits de pierre, elle pensait aux Zattere et à cette chambre où, un jour de rouge soleil, ils avaient mangé du raisin vermeil... La petite statuette lui apparaissait toute pourprée comme si elle l'eût vue à travers un voile de sang... Et elle demeurait immobile, mordant sur ses lèvres le sanglot secret qui la faisait trembler.

M. d'Argimel marchait toujours. Son pas était devenu plus brusque. Il semblait écraser quelque chose sous son talon. Le bruit mat en retentissait au cœur de Juliette, — si lourd dans sa poitrine, lourd comme un de ces fruits de pierre de la Giudecca, lourd comme une chose morte!

— Vous devriez vous reposer. Vous savez que nous allons demain rendre visite à votre père à la Corratterie.

M. de Valenton acquiesça d'un signe de tête, puis il ajouta :

— Bernard a raison... il faut vous ménager, ma chère enfant.

Elle se leva péniblement.

— C'est vrai. Je suis un peu lasse.

Les deux hommes restèrent seuls.

Lorsque la porte se fut refermée sur Bernard d'Argimel qui allait achever sa soirée au cercle, M. de Valenton soupira. Il avait vieilli. Il se leva, fit quelques tours dans la pièce vide, s'arrêta un instant devant la statuette, puis, avec un geste de résignation, il se dirigea vers les rayons de la bibliothèque. Sur l'un d'eux il prit un volume. C'était *l'Homme et la Vie* de Paul Renaudier, et, le livre sous le bras, il monta se coucher.

HENRI DE RÉGNIER

# KAKÉMONOS

Je me balance dans la courbe indolente et aisée d'un *rocking-chair*. Maintenant que le soleil d'Annam incendie l'autre côté du *bungalow*, il fait presque bon ici, dans cette partie de la vérandah circulaire. On a poussé les persiennes, relevé les stores : à travers les baies, la lumière coule inoffensive et verte, exquisement verte, tamisée par le double rideau des palmes et des boiseries d'or ajourées.

Aux murs, des nacres chatoient; des soies rutilent; des émaux éclatent; des monstres en bronze dardent leurs mille prunelles de corail et de jade, et, dans un angle de la galerie, la déesse de la Pitié, madame Couanine, frêle, blanche, diaphane, esquisse un geste charmant de grâce énigmatique et puérile.

A côté de moi, des lotus roses s'effeuillent d'un vase de Satzouma sur un svelte socle en bois de luz. Derrière, dans la pénombre d'une chambre, une moustiquaire neigeuse, tendue sur une armature en cuivre, fait rêver à la maisonnette d'une fée des rizières. Partout sur les dalles en marbre, rôdent des pas mystérieux, et d'une autre pièce plus lointaine, le va et vient rythmique du panka apporte comme un froufroutement d'ailes.

Des lézards courent au plafond au-dessus de ma tête. Tout au bout de la vérandah, une lanterne fantastique laisse pendre ses longues franges écarlates. Grimpé sur une échelle, Ly, le petit boy chinois, époussette les chimères, brosse les glands de soie. La baie d'en face l'inonde de clarté, et sous son vête-

ment léger tout son corps nu transparaît, joli et délicat comme une statuette. Il a enroulé sa lourde natte bleuâtre autour de son front. Parfois il se hausse sur la pointe des pieds; ses amples manches glissent sur ses bras de cire jaunie; ses sourcils en trait de plume s'étirent vers les tempes, sa bouche douloureuse s'arrondit, et à voir sur ses épaules graciles frissonner cette toison rouge, telle une chevelure sanglante, on songe à la vision cruelle et subtile d'un rêve d'opium, ou bien à une page étrange du « Livre des Voluptés ». Du jardin, arrive l'haleine enivrante des muscadiers. Sur mon lit de repos, le matelas du Cambodge exhale, lui aussi, un souffle parfumé. Un bâtonnet de santal fumeronne sur l'autel de la déesse Couanine...

Soudain je tressaille. Moust, le *caporal-boy*, un métis chafouin, momifié, omniscient, grimace et se contorsionne dans son complet en piqué blanc :

— *Congaie*, madame, il est arrivé.

— Ma *congaie* est arrivée, eh bien, fais-la entrer.

Une ombre se glisse derrière Moust; un fantoche se casse en deux devant moi.

— Il s'appelle Thylâme, Numéro Dix, présente le *caporal-boy*.

Ah! elle s'appelle Thylâme! c'est un joli nom! et je m'efforce de connaître aussi le visage de ma nouvelle soubrette. Mais on n'aperçoit d'elle que trois coques de jais, deux coudes grêles, appuyés dans le creux de sa taille déhanchée, des ongles joints et démesurés qui s'abaissent et se relèvent dans un geste de soumission automatique, et, sur le sol, deux pieds d'enfant bagués à tous les doigts et exquis de finesse.

Cette position courbée écarte de chaque côté la tunique étroite et fendillée de cette marionnette. Et l'on voit s'éployer en éventail, sur un pantalon en lustrine noire, d'autres tuniques superposées, d'autres pans prune, bleu pervenche, rose fané, qui font de ce Numéro Dix, enfermée dans sa dernière gaîne fauve, une véritable chrysalide vivante. C'est sans doute pour simplifier le transport de ses bagages que ce mannequin a endossé toutes ses toilettes. Enfin elle relève sa nuque jaune, pincée entre les grains d'un collier d'or. O surprise! Ma *congaie* appartient-elle à la race des grenouilles ou bien à l'espèce des chats?

Sa tête est toute raide, sa peau tannée; sa bouche ressemble à une plaie béante où seraient tombés quelques grains de café. Mais il y a, répandu sur toute sa personne, tant de grâce féline, tant de dolence enfantine et, dans ses yeux bridés, une malice si amusante de rat, que, familiarisée de suite, je lui déclare :

— Moi contente, Thylâme!

Mais voici que j'aperçois apparaître et disparaître, au tournant d'une porte, quelque chose comme une boule d'escalier montée sur un polichinelle.

— Qu'est-ce, Moust?

Le *caporal-boy* part et revient, portant par le gras de la nuque, comme en porte les petits chats, un drôle d'animal enfoui dans des soies criardes.

— *Gno congaie, gno kau* (Petit de la congaie, Petit-Buffle), dit-il, en laissant retomber le paquet à quatre pattes.

— *Lays! lays!* miaule la mère.

Et aussitôt le *gno* exécute les saluts réglementaires. Trois salamalecs d'abord, la tête entre les bras; trois courbettes ensuite, face contre le sol et croupion en l'air; puis la révérence finale, allongé à plat ventre et ramant de tous ses membres comme un crabe.

— C'est parfait, vous êtes fort civilisé, petit ouistiti déguisé en perroquet. Venez sur mes genoux! Ah que je vous trouve laid et charmant Bébé-Buffle, avec votre crâne lisse comme une bille d'ivoire, vos oreilles saillantes, votre bouche minuscule et ronde comme un pain à cacheter, votre rien du tout de nez camard, vos pommettes frottées d'huile de coco rance, et vos yeux, vos yeux obliques, où coule déjà, à travers la lourde frange de vos cils, ce regard indescriptible de sournoiserie, de câlinerie et de cruauté asiatique! Moust, dis à ce *gno* de m'embrasser!

Docile, le crapaud applique contre ma joue son trognon de nez et souffle de toutes ses forces.

— O le malpropre! Quelle horreur! Que fait-il donc, Moust?

Et le *caporal-boy* m'explique que les Annamites, ignorants du baiser, flairent la douceur de la chair, comme nous respirons le parfum d'une fleur; mais Bébé-Buffle, inexpert en caresses, a procédé de la manière contraire.

— Allons, Numéro Dix, emmène ton morveux!

*
* *

Je suis assise dans le jardin, à l'ombre d'un magnolia. Une lumière blonde ruisselle partout autour de moi. Les troncs des palmiers luisent, sveltes et droits comme de jeunes héros. Les bambous se balancent avec des grâces neuves; des daturas secouent des gouttes de rosée au bord de leurs calices; les hibiscus agitent leurs houpettes pourprées, et Naye, le vieux jardinier au chignon de femme et à la moustache de chat, qui ratisse les sentes en corail pulvérisé, a l'air vraiment, sous son chapeau immense, d'un toit de kiosque qui exécute une danse sacrée.

La maison blanche, éblouie de soleil, a clos toutes ses paupières; mais à droite, derrière le bassin à ablutions, la cuisine est grande ouverte. Étendu par terre, le chef chinois, la nuque posée sur un oreiller de faïence, y fume son opium matinal. Au-dessus de sa tête, dans une cage précieuse, siffle un merle blanc. Un sapin nain se recroqueville dans un pot à fleur, sur le fourneau, et un saule taillé en bouddha étend, sur les marmites, ses ongles démesurés. Dehors Ly, le petit boy, joli comme une jouvencelle, plume un paon, dont le cou chatoyant trempe dans la vasque et dont la queue superbe s'irradie et flamboie au soleil.

La grille du jardin s'ouvre doucement. Des *coolies*, portant sur leurs épaules des paniers-balances, s'avancent avec des déhanchements de bayadères. Ly leur fait signe qu'il ne faut pas troubler les rêves du chef. Silencieusement, ils déposent leur fardeau de victuailles, adossent leurs chapeaux, grands comme des roues de charrettes, contre le mur, et accroupis autour du bassin, ils contemplent, placides, la gloire ocellée du paon, en écoutant le sifflement du merle.

Lao-phang, Soucoupe-Rose, la fille du cuisinier, une petite Chinoise délicieuse de huit ans, est assise à mes pieds. Elle est vêtue d'une camisole en orlandi bleu, brodée de chrysantèmes d'argent, et des brodequins minuscules gantent ses pieds estropiés. Des anneaux d'or tintent à ses chevilles et à ses bras; une aigrette en filigrane tremble sur un chignon qui s'écroule —

signe manifeste de sa virginité (pauvre petite, qui en douterait?) — sur son oreille gauche. Elle a sur chaque joue un rond de fard et sous le menton un halo d'or, grand comme un pain à cacheter.

Bébé-Buffle, polichinelle lourdaud à côté de cette poupée fragile, est allé sur sa commande cueillir une feuille de banane, des hibiscus et des bignolias qu'il déverse devant elle. Mais à peine si la princesse daigne esquisser une moue comme pour dire :

— C'est bien, cooli ; maintenant tu as le droit de me regarder.

Et aussitôt elle commence à découper, avec ses ongles pointus comme des ciseaux, des arabesques étranges et des figures de chimères dans la feuille verte et les pétales fraîches de ces fleurs naturelles. Puis elle compose des corolles artificielles, des bouquets si bizarres, si fantastiques que l'on se demande étonné quelles idées biscornues peuvent bien habiter la cervelle de cette jolie idole.

Debout et muet d'admiration, l'Annamite contemple les créations dont la petite Chinoise ne daigne pas le gratifier. Parfois, elle s'applique si fort qu'un bout de sa langue passe au coin de sa bouche comme un pétale de rose ; son chignon drôlet incline plus encore sur son oreille gauche ; sous le rideau de ses cils, elle biaise ses prunelles énigmatiques ; et à la voir ainsi, avec la rondelle de carmin plaquée sur chaque pommette, ses sourcils laqués, l'hostie d'or collée sous sa lèvre inférieure, on la croirait, elle aussi, quelque fleur cocasse.

Elle piaille vers moi quelque chose de très doux, et je devine au regard respectueusement envieux de Bébé-Buffle que la petite déesse a dit :

— Le bouquet que je fais en ce moment est pour la dame d'outre-mer.

— Allons Babouin, résigne-toi et ramasse mon cadeau.

Mais lui si leste à se mettre à quatre pattes pour accomplir ses *lays*, juge inutile de courber l'échine pour atteindre le sol. Il avance simplement son pied droit, pince entre deux orteils le bouquet qui m'est destiné et galamment me le tend du bout de son pied, à la façon des macaques.

— Merci, voilà une jolie parure pour ma capeline !

. . . . . .

Le soleil monte dans la cuisine. Le père de Soucoupe-Rose, revenu sur terre de son paradis d'opium, inspecte dans les paniers-balances les letchis au goût acidulé, les mangustans blancs comme neige dans leurs coupes d'ambre rose, les pamplemousses, oranges dondonnantes et vertes qui ressemblent à de grosses dames affectant des airs de fillettes. Avec les plumes du paon, Ly évente la braise, tandis que sa lourde natte bat ses reins comme un serpent amoureux...

Naye, le vieux jardinier, ratisse toujours les sentes de pourpre en exécutant un pas de jeune danseuse ; le petit cheval sauvage hennit de l'écurie, et de la route arrive, long, long et plaintif, le miaulement du restaurateur ambulant. Le *caporal-boy*, malgré son complet en piqué blanc dernier cri, court pieds nus tout comme un simple *coolie* s'acheter sa ration de thé et de riz.

. . . . . .

Les abeilles bourdonnent. Des libellules par centaines volent autour des feuilles rigides et grasses d'un aloès en fleur. Parfois quelques-unes viennent jusqu'à notre banc, et prenant sans doute le crâne de Bébé-Buffle pour quelque juteuse excroissance, elles s'y promènent avec insistance. Le *gno* se contente d'abord de secouer la tête, puis du revers de sa patte, il balaie la coupole d'ivoire ; mais bientôt sa bouche se plisse ; ses yeux bifurquent vers ses tempes et, oubliant la petite fleuriste et son dédain, il va rôder à pas de chat autour de l'aloès, avec un air de méditer quelque vengeance subtile. Chaque fois qu'une demoiselle se pose sur la pointe d'un glaive, il se glisse en dessous et sournoisement avance deux doigts ; mais plus preste que lui la libellule s'échappe, en faisant d'abord, narquoise, un tour de valse sur la boule de billard.

Mais gare à vous, demoiselles libellules ! Bébé-Buffle n'entend pas qu'on le tourne en ridicule.

Il était gêné sans doute par un accoutrement inusité ; aussi prend-il un grand parti : il enlève sa culotte, dénoue sa ceinture, les suspend à la branche d'un muscadier et ne garde sur lui qu'un petit caraco vert-perruche qui ne descend même pas à la taille. Il est si comique avec ses jambes bancroches, son ventre rebondi, son nombril qui saille en pomme-cannelle, que j'éclate d'un rire sonore. Cela me vaut du gnôme un

regard de désapprobation sévère, — car ma voix a chassé la bestiole guettée, — et de la petite fée un haussement indigné d'épaules comme pour dire :

— Par Bouddha! que ces diablesses étrangères ont donc la gaieté bruyante et grossière!

Mais voilà que la chasse devient captivante : Soucoupe-Rose elle-même délaissant ses ciseaux-ongles et son métier de fleuriste la suit avec un intérêt croissant.

Débarrassé de son déguisement, le gosse cagneux est devenu plus souple et plus agile qu'une panthère. Il plie le jarret, se traîne, rampe, bondit et d'un geste vif et certain, entre index et pouce, hape les élytres, puis enserre les têtes dans sa bouche comme dans une boîte. Les pauvres bêtes se débattent, grésillent, palpitent, giroient autour des lèvres de leur bourreau. Peine inutile! elles lui battent le menton de leur long corps d'acier et lui chatouillent les narines de leurs ailes de mica; il plisse jusqu'aux cils son rien de nez, mais continue avec plus d'ardeur et plus d'adresse sa partie de chasse.

En dix minutes, le barbare a surpris plus de vingt libellules que toutes de la même manière il emprisonne dans son bec. Déjà un superbe bouquet de nacre frissonne aux lèvres du vainqueur. Qu'en va-t-il faire?

Les offrira-t-il, fleurs pantelantes et angoissées à la petite idole de jade ou bien s'amusera-t-il simplement à l'instar des enfants d'Europe à arracher ces jolies ailes opalines? Non pas. Cet Asiatique de cinq ans à peine possède autrement le sentiment de l'artifice et de la cruauté.

Une à une, il retire les insectes de sa bouche, leur extirpe au fur et à mesure toutes les pattes et les aligne sur le banc à côté de moi. Il procède sans hâte et avec une extrême douceur pour ne pas détériorer le corselet chatoyant et les membranes irisées. Quand l'opération est terminée et toutes les victimes couchées sur le même rang, il se plante devant, et jambes écartées, paupières plissées, il contemple avec une volupté de tortionnaire cette longue file d'êtres fantastiques, ces libellules amputées en chenilles, ces papillons métamorphosés en vers ailés, ces pauvres chimères, douloureuses et mutilées.

La petite fille s'est approchée en clopinant; muette et mal assurée encore sur ses moignons de pieds, elle regarde avec un

sourire ravi, une extase béate, ces bestioles estropiées comme elle et qui comme elle ne peuvent plus s'envoler.

Enfin un gloussement très doux s'échappe de sa bouche à l'hostie d'or, et je devine à la mine fière et confuse du polichinelle que la poupée chinoise a dû lui exprimer à peu près ceci : Hé hé! pas si inculte que je croyais ce lourdaud d'Annamite! Et du bout de ses ongles divins, elle lui tend avec une grâce condescendante la plus biscornue de ses fleurs. Énivré, le gnome rêve d'autres succès.

Un peu plus loin, à gauche, passe un convoi de fourmis. Bébé-Buffle l'examine, puis communique une idée à Soucoupe-Rose qui veut bien approuver. Que vont-ils faire, mon Dieu?

Tandis qu'elle le regarde avec une animation extraordinaire, il reprend une à une toutes les bêtes et va les coucher l'une après l'autre sur ce long passage de termites. Celles-ci enchantées d'une pareille aubaine les houspillent, les attaquent, mordent leurs chairs martyrisées, se mettent à plusieurs pour les emporter.

Une nouvelle douleur tord les demoiselles. Dans un dernier spasme les ailes, les jolies ailes de nacre et de jade tressaillent, se crispent, oscillent, chatoient, puis elles se referment à jamais et s'en vont raides et debout trimballées par le peuple souterrain, s'en vont on ne sait trop comment, pétales blancs marchant sur une route de pourpre, voiliers liliputiens ballotés par un minuscule fleuve noir; ou bien on dirait le cortège nuptial d'une libellule, fiancée avec le roi fourmi qui l'attend, elle, pauvre reine des airs, dans son palais infernal.

Les deux monstres assis par terre, de chaque côté du convoi, échangent leurs impressions par de jolies syllabes flûtées, tandis que leurs cils, papillons de deuil, frissonnent de plaisir...

Puis quand la dernière libellule a disparu dans la fourmillière, Bébé-Buffle se lève, décroche sa culotte et, la jetant sur son épaule, il court vers la cuisine, où le chef et le *caporal-boy* accroupis l'un devant l'autre se menacent de leurs griffes et se crachent au nez comme des chats.

MYRIAM HARRY

# LA HOLLANDE SOUS LEBRUN

— 1812-1813 —

La Hollande, réunie au grand Empire en 1810 et définitivement en 1811, découpée en départements français, pourvue d'une administration française et d'un gouverneur général, attendit de 1812 à la fin de 1813 que le désastre de Leipzig lui rendît la liberté. Pendant ces deux années tragiques, les Hollandais suivaient la marche des armées, et l'esprit de révolte qui les agitait, donna plus d'une fois des signes manifestes. Trois hommes à Amsterdam, le gouverneur, le directeur de la police et le préfet du Zuyderzée nous ont laissé comme une sorte de journal fort curieux de l'état d'âme des Hollandais.

Napoléon avait donné pour chef suprême aux provinces annexées l'un de ses meilleurs administrateurs, Charles-François Lebrun, duc de Plaisance. « C'était à la fois, ce qui est rare, un homme d'État, de lettres et de finances, aidant au bien sans bruit, laissant parler pour lui ses bonnes actions, comme il avait écrit, sans se nommer, ses meilleurs ouvrages. » Le chancelier Maupeou avait jadis fait sa fortune et il avait fait les discours du chancelier. Membre de l'Assemblée constituante, puis du Conseil des Anciens, troisième consul après Brumaire, il était depuis 1804 prince architrésorier de l'Empire. Il avait organisé Gênes en 1806, en 1810 la Hollande, et maintenant il représentait l'Empereur à Amsterdam.

D'une haute stature, le front vaste, l'œil sévère, ce Normand, « plus remarquable » toujours « que remarqué », cachait, sous un masque épais et entièrement rasé à la mode du dernier siècle, la finesse de son pays. Des lèvres minces, légèrement moqueuses, coupaient cette figure grave. Un air bonhomme en tempérait l'ironie; surtout, sa politesse exquise, ses manières très douces, son aménité et son obligeance plaisaient au calme et à l'urbanité bataves : les Hollandais appelaient volontiers ce grand vieillard de soixante-treize ans, qui avait su gagner l'estime et l'affection de tous, « le bon stathouder ».

Le directeur de la police ne ressemblait en rien au gouverneur : c'était un homme susceptible, fougueux, d'une fidélité à toute épreuve et d'une indomptable énergie. Il descendait de ces Villiers du Terrage dont Louis XVI disait qu'ils étaient les Montmorency de la finance. Ce ci-devant vicomte avait été, sous le Directoire, secrétaire de Fouché. Il demeurait en 1812 l'intime ami du fameux Réal.

Non moins énergique était le comte de Celles, préfet du Zuyderzée, administrateur plein de talent, sûr d'être toujours obéi, dévoué à l'Empereur, et brave comme un soldat. Le peuple d'Amsterdam haïssait ce gentilhomme belge, issu d'une très vieille famille. Le comte de Celles avait fait la campagne d'Austerlitz, avec le grade de capitaine. Il avait siégé au Conseil municipal de Bruxelles, au Conseil général de la Dyle et enfin au Conseil d'État où Napoléon l'avait distingué. Nommé maître des requêtes, il avait reçu la préfecture de la Loire-Inférieure, puis celle du Zuyderzée.

D'Amsterdam, ces trois fonctionnaires entretenaient avec le gouvernement central une volumineuse correspondance. Les courriers se succédaient, traversant, pour atteindre Napoléon, Montalivet, Savary et Réal, la moitié de la France ou l'Allemagne tout entière. Le style des dépêches révèle la différence profonde des caractères et des esprits. On reconnaît parfois, chez Lebrun, le traducteur élégant de l'*Iliade* et de la *Jérusalem délivrée*. Point de heurts, point de pittoresque, point d'inattendu, Fénelon, semble-t-il, fut l'inspirateur de ce style, et celui que jadis le Premier Consul appelait son mentor, a gardé quelque chose de la langue de *Télémaque*. Le principal correspondant de Lebrun, c'est l'Empereur. Il y avait des jours où le courrier

apportait trois ou quatre lettres sabrées de l'*N* napoléonien. Aussi dès quatre heures du matin, les secrétaires du prince étaient à leur tâche. Ils déjeunaient à la hâte, « trop heureux s'ils avaient un moment pour se reposer le soir ». A certains jours, quittant toutes les paperasses administratives, le prince sonnait l'heure de la récréation : « Sire, je prends mon dimanche comme les Hollandais, et je donne un jour de repos à Votre Majesté. »

Les phrases étaient solennelles et les formules pompeuses lorsque Devilliers du Terrage s'adressait au comte Réal, autrefois jacobin de la Commune insurrectionnelle de Paris, aujourd'hui conseiller d'État chargé du premier arrondissement de police. Mais à côté des lettres officielles qui commençaient par « Monsieur le comte », il y avait les intimes où Réal était appelé « Mon ami », où on lui disait avec tendresse « Je t'embrasse de tout mon cœur et comme je t'aime »... C'est au ministre de l'intérieur, Montalivet, que le comte de Celles toujours net et ferme envoyait ses lettres confidentielles et les copieux rapports qu'il rédigeait infatigablement. Il correspondait aussi avec Réal, les préfets de l'Empire, relevant à la fois du ministère de l'intérieur et du ministère de la police.

***

Ces trois fonctionnaires, surtout Lebrun et Devilliers du Terrage, centralisaient toutes les nouvelles. Grâce à eux, on pouvait se faire une idée exacte de l'état d'esprit des Hollandais, toujours antifrançais comme au temps de Louis XIV. Les Anglais jetaient sur les côtes des ballots de brochures, inondaient le pays de libelles, moins dangereux cependant pour le loyalisme des habitants que les rigueurs du blocus, la réduction de la rente, la conscription, les abus, les menaces et les brutalités des militaires. L'enthousiasme, un moment soulevé en 1811, lorsque Napoléon et Marie-Louise visitèrent la Hollande, était tombé. La guerre aggravait toutes les misères. Les Français eux-mêmes, parfois, ne cachaient pas leur découragement, et l'amiral Truguet, préfet maritime d'Amsterdam,

terminait une longue lettre par ce cri de détresse : « Ah ! la paix ! la paix ! »

L'inquiétude diminua, lorsqu'on sut que la Grande Armée occupait Moscou. Ce ne fut que le 1er octobre que la ville connut le triomphe de l'Empereur. Les troupes prirent aussitôt les armes, et les commissaires de police, accompagnés de musique et de tambour, jetèrent la nouvelle quatre heures durant à tous les quartiers d'Amsterdam. Devilliers du Terrage était ravi de ce cérémonial inaccoutumé. Trois semaines plus tard, l'architrésorier lut dans un court billet de sa belle-fille, la duchesse de Plaisance, que le ministre de la police et le grand juge étaient arrêtés et qu'on parlait d'un grand attentat sous les murs de Moscou. Le grand attentat, commis, non sous les murs de Moscou, mais au centre de Paris, c'était le complot de Mallet : le 24 octobre, une lettre officielle de Cambacérès fit part à Lebrun de la conspiration avortée : « Il faut bénir le ciel que je n'ai (*sic*) point été arrêté, ainsi que le ministre de la guerre. » Lebrun répondait de la même encre : « Oui assurément, il faut bénir le ciel ou frémir de ce qui aurait pu arriver... Nous sommes ici très tranquilles. On n'y saura la nouvelle qu'aujourd'hui ; du moins personne n'en parlait ni à Amsterdam, ni ici. Mes secrétaires n'en savent encore rien. » Lebrun se demandait pourtant ce qu'il y avait au fond de cette affaire et il était persuadé qu'on finirait par découvrir Moreau quelque part.

Son anxiété n'avait rien de commun avec celle de Cambacérès : « Maintenant il faut savoir comment l'Empereur prendra cette fâcheuse affaire. » Lebrun pouvait écrire à Napoléon le 29 octobre : « L'événement du 23 n'a produit aucune sensation fâcheuse et je n'ai à rendre à Votre Majesté que des témoignages les plus satisfaisants de l'esprit public et en particulier de l'esprit militaire. » Le lendemain il ajoutait quelques compliments de condoléance : « Je ne lui parle point de Paris, elle sait mieux que moi ce qui s'y passe. Elle sait ou du moins elle doit savoir aussi bien que moi qu'elle est l'âme de son Empire. Ses serviteurs ne peuvent avoir que du zèle ; toute la force est en elle. »

Du mois de novembre 1812 au mois de février 1813, Amsterdam continue d'être tranquille. De faux bruits, nés à la

Bourse, couraient bien, mais vite apaisés. Il y en avait beaucoup grâce à l'absence de nouvelles et les agioteurs finirent par perdre toute mesure, allant jusqu'à demander à haute voix, en parlant des effets russes, « qui avait de braves Cosaques à vendre ». Au début de janvier 1813, des pamphlets se collent sur les murs, et Lebrun est trop heureux qu'ils visent les fonctionnaires plutôt que le gouvernement. « L'opinion publique est triste et abattue » ; il n'y a pas de mouvements alarmants, mais toujours des « placards ridicules ». Il y a même des mutineries. La licence des propos augmente et le directeur de la police sévit. Un commandant de la garde nationale, qui a été « fort léger dans ses discours », reçoit de l'autorité militaire une « vigoureuse réprimande ». Un vétérinaire de la même garde est envoyé en prison, parce qu'il a dit « qu'il faudrait charger les canons avec les membres des patriotes hollandais, pour les lancer à la tête de tous les Français ». On arrête un gros marchand de volaille, coupable d'avoir crié, en présence d'une foule nombreuse, que « tous les malheurs de la Hollande provenaient de ce que le prince d'Orange n'avait pas fait pendre tous les patriotes pendant qu'il était le plus fort ». Les placards sur les murs visent désormais, non plus certains fonctionnaires, mais l'Empereur vaincu en Russie et reculant devant ses alliés qui l'abandonnent :

Napoléon! dit un libelle découvert dans la nuit du 1er au 2 février 1813, Napoléon! pense aux milliers d'hommes que tu fais périr!... Et combien il en est qui sont morts par le fer et la flamme, de faim et de froid sous les murs de Moscou! Cette ville sera pour toi un souvenir affreux. Combien ta puissance est déchue! Qu'est devenue cette aigle victorieuse? une vilaine bête.

L'aigle est plumée — chante un autre poète, —
Les plumes se sont envolées,
L'Empereur est en fuite;
Nous crions : Vive Orange!

Lebrun n'avait à Amsterdam qu'une simple garde soldée sur laquelle on ne pouvait « compter... ni contre les citoyens, ni contre l'ennemi ». Il suppliait Napoléon de lui renvoyer des renforts et, faute de troupes, en était réduit à s'occuper du casernement des régiments, qu'il avait annoncés pour produire

« une partie de l'effet que ferait leur présence ». Il sentait le danger imminent. Placée entre la France inquiète et l'Allemagne soulevée, la Hollande allait subir le contre-coup de toutes les catastrophes. Comme Paris, elle eut son complot de Mallet; comme Hambourg et les départements hanséatiques, elle eut ses révoltes de conscrits.

Au début de février, un fourrier de la garde soldée, Westmulder, déclara qu'un aubergiste, du nom de Falentyn, lui avait demandé si la garde soldée consentirait à soutenir des conspirateurs qui chercheraient à renverser les autorités françaises. Fatale imprudence qui perdit les chefs du complot, deux anciens militaires, Maas et Jongh! Le plan était des plus simples. La complicité de la garde soldée et des patriotes aurait permis d'arrêter Lebrun et tous les fonctionnaires. On aurait attaqué les douanes, les droits réunis. Puis, bien pourvu de munitions et d'argent, — les munitions de la garde et l'argent des caisses, — on installait un gouvernement provisoire, que devait présider un ancien patriote de Leyde, Walkenaer.

Un autre complot se tramait pour soulever les conscrits et profiter d'un débarquement des Anglais. Les prévenus furent jugés par une commission militaire qui rendit son arrêt le 23 février. Maas et Jongh furent condamnés à mort et exécutés. Deux de leurs complices furent condamnés à cinq ans de détention, deux autres à deux ans; il n'y eut qu'un seul acquittement. Le préfet du Zuyderzée, estimant que cette « leçon » était fort utile et propre à donner « au moins de la prudence aux agitateurs inconnus », préconisait toute une série de réformes qui consistaient surtout à transplanter les Hollandais en France et à les remplacer par des Français. « Cette fusion, si j'ose m'exprimer ainsi, écrivait-il à Réal, existe de fait dans tout le reste de l'Empire. L'habitant du midi est transporté au nord, celui de l'est à l'ouest et, dans un département, on trouve bien rarement des indigènes. Je ferai de plus l'observation que les employés hollandais, dans les différentes administrations, ont conservé d'anciennes formes rudes et semblent prendre plaisir à aller au delà de leur devoir, tantôt pour se donner de l'importance, tantôt peut-être pour rendre l'administration française plus odieuse. »

D'après cette théorie il fallait composer les gardes nationales « de véritables citoyens intéressés à la conservation de leurs propriétés, au maintien de l'ordre, et d'accord avec les autorités pour repousser les tentatives de révolte ou de pillage »; il fallait « choisir les officiers parmi les fils de famille ayant donné des gages de leur attachement à la réunion ».

Les compagnies de réserves départementales étaient commandées par des officiers français, mais n'en valaient guère mieux. Il n'y avait qu'un remède : les obliger à permuter avec les compagnies de réserves de l'intérieur. La garde soldée ne devait pas non plus rester en Hollande. Ayant à sa tête d'anciens officiers hollandais, elle était « loin de former une troupe sûre et fidèle ». Bien qu'elle fût sous les ordres d'un homme dévoué, le comte Strantman, disait M. de Celles, « de quel secours seraient des hommes qu'on devrait employer contre leurs familles, dans leur propre ville »?

La suppression des « collèges » était une réforme que le préfet ne désirait pas moins vivement réaliser. Ces collèges, sortes de clubs, où les gens les plus considérables se retrouvaient plusieurs fois par jour pour « fumer et disserter », étaient des fabriques de fausses nouvelles : là s'organisait « la force d'inertie » des Hollandais. « Tel homme en place, écrivait le comte de Celles, n'ose pas souvent faire une démarche que lui dicte son cœur ou son devoir, parce qu'il craint l'insipide sarcasme dont il sera l'objet en retournant dans sa société de fumeurs. » La Bourse paraissait un mauvais lieu tout comme les collèges. On y débitait force nouvelles et les vraies n'étaient pas moins dangereuses que les fausses, car elles arrivaient avec une incroyable rapidité, et quelquefois le gouvernement ne les apprenait que deux jours après tout le monde. Aussi Lebrun regrettait-il qu'il n'y eût pas une correspondance entre les gouverneurs, les généraux et les principales administrations des parties de l'Empire qui se touchaient :

Je devrais, pensait-il, savoir ce qui se passe dans les trois nouveaux départements, dans le duché de Berg, dans la Lippe, dans les Bouches-du-Rhin et de l'Escaut. Des bruits viennent de tous côtés et on ne sait ni les démentir, ni les accréditer. Il faut attendre des nouvelles de Paris qui n'arrivent point, ou n'arrivent que très tard. Cependant la malveillance a des communications très actives; elle

agite un pays par l'autre, sans qu'on puisse y opposer que le silence ou des mesures tardives... Ordonnez aux premiers fonctionnaires de s'avertir mutuellement et on pourra prévenir les événements ou du moins les réduire à leur juste valeur.

Cette lettre est datée du 6 février. Quinze jours plus tard, les départements de Hollande et les départements hanséatiques se révoltaient contre la conscription. L'impopularité du service militaire était si grande en 1813 que certains fonctionnaires français — on soupçonna « violemment » le préfet de Groningue — avaient eu l'idée ingénieuse de l'exploiter à leur profit et de vendre des congés de réforme qui leur rapportaient, paraît-il, de cent cinquante à six cents florins.

Le 21 février 1813, la rébellion éclata à Beyeland, près de Dordrecht, et le 24 à Hambourg. A Beyeland, les conscrits n'attaquent pas, comme à Hambourg, le sous-préfet et les douaniers, ils ne foulent pas aux pieds les aigles, mais ils refusent de tirer au sort. Le préfet Stassart a beau venir en personne et faire « agir les maires et les ministres du culte », il ne peut rien obtenir. Les jeunes gens sont armés de fourches et de bâtons. Trois sommations, une charge, une décharge et la terre est jonchée de morts et de blessés. Il y a six cadavres ; pour ne pas aggraver cet « acte atroce » qui « produit dans toute la Hollande un sentiment d'horreur » et « va retentir en Angleterre », Lebrun conseille à l'Empereur de ne pas être inflexible. L'heure serait fort mal choisie et les exécuteurs assez peu rassurés. Lebrun est frappé du « soin qu'ont nos amis et ceux qui ne le sont pas de diminuer leurs rapports avec nos fonctionnaires ». Les nouvelles deviennent de plus en plus mauvaises. Dans les départements voisins de la Hollande, on semble désirer l'arrivée des Russes, et les autorités françaises arrêtent des gens qui ont poussé l'enthousiasme jusqu'à se déguiser en Cosaques.

Le 15 mars, l'évacuation de Hambourg est connue à Amsterdam. Par bonheur, les habitants ignorent les détails : la populace foulant aux pieds les aigles, attaquant les douaniers, forçant le sous-préfet Chastellux à fuir sous une grêle de pierres, pendant que le préfet épouvanté essaye de se couper la gorge avec un rasoir, et ne s'échappe des mains de son valet

de chambre, qui l'en avait empêché, que pour aller se pendre dans son grenier sans que ce deuxième suicide soit plus mortel que le premier. Les Hollandais ne savent pas que Hambourg, assez vite matée et châtiée durement, s'est révoltée de nouveau, et que devant l'émeute les troupes ont dû battre en retraite. On croit simplement à Amsterdam que l'évacuation est le résultat d'un traité conclu avec le Danemark; aussi n'a-t-elle pas fait « une sensation désagréable ». Partout, on attend l'Empereur. Dès le mois de février, Lebrun avait insinué à Napoléon qu'il serait avantageux qu'on imaginât la possibilité d'une visite de l'Empereur « se rendant à sa grande armée ». Et Lebrun avait aussitôt reçu l'ordre de publier partout que le maître allait passer par Amsterdam pour visiter le Texel. Désormais on comptait sur lui; les plus malveillants pensaient que le dieu de la guerre n'aurait qu'à paraître pour refouler au delà des fleuves « cette nuée de barbares ». Malheureusement on comptait aussi sur les Anglais : ils ne pouvaient manquer de préparer une expédition et on les verrait sur les côtes dès que la mer serait tenable.

La situation était critique : « Si les Russes entraient en Frise, si les insurrections y commençaient, l'exemple entraînerait tout! » Personne ne le sentait mieux que ceux des Hollandais qui avaient accepté des places. Les pauvres gens ne vivaient plus. Le comte de Celles les avait bien jugés : « D'une part, ils craignent leurs compatriotes, si la Hollande était évacuée; de l'autre, ils craignent le retour des armées françaises, s'ils ne suivaient pas les administrations auxquelles ils sont attachés à présent. »

Les Orangistes étaient beaucoup plus redoutables que ces patriotes honteux. Espérant, à coups de « services rendus », acheter l'oubli d'un passé déjà lointain, sûrs des sympathies de la jeunesse qui aimait, sans l'avoir jamais connue, la maison d'Orange, ils formaient le parti le plus fort. La majorité des Hollandais voyait surtout « dans un changement, beaucoup de sucre et de café ». « C'est, disait le comte de Celles, ce qui dirige toutes les idées des négociants. » Il leur reprochait de n'apercevoir que le « gain du moment » et de n'avoir « aucun sentiment de véritable patriotisme hollandais ou de la dignité d'une nation ». « Peu leur importe d'être les courtiers de

l'Angleterre et d'être dominés chez eux, pourvu qu'ils gagnent de l'argent par leurs spéculations et puissent utiliser leurs immenses capitaux. Les seuls Hollandais sûrs et fidèles sont ceux qui depuis longtemps étaient attachés à la France. » Le nombre en était par malheur très petit. C'étaient des hommes « instruits et sans préjugés »; il ne leur plaisait pas d'appartenir à une « nation toujours subjuguée et conquise ». Mieux valait, à leurs yeux, devenir « partie intégrante d'un vaste et puissant empire », « être soutenus par son souverain » que de se trouver à la merci de l'Angleterre ou « dans la dépendance d'un cabinet étranger ».

A « ces réflexions sur les différentes opinions » de ses administrés, le préfet joignait des nouvelles. Le 16 mars 1813, la Prusse avait publié sa déclaration de guerre et, depuis le 25, l'appel des alliés retentissait en Allemagne, convoquant les princes et les peuples à recouvrer « leur liberté et leur indépendance ». Les « propos les plus alarmants » se tenaient dans le département du Zuyderzée. Près d'Utrecht, un contrôleur des droits réunis n'avait échappé à la populace qu'en se réfugiant chez lui. A Amsterdam, une forte émotion secouait les gens du port. Déjà on achetait du sucre et du café à livrer dans un mois; déjà on discutait les formes du gouvernement qui conviendrait le mieux à la Hollande.

Sur les frontières des départements hollandais, dans les pays hanséatiques, à Bremerlehe, à Brême et plus encore à Papenbourg, des révoltes éclataient. Les Bouches-du-Weser étaient en pleine « confusion »; les insurgés avaient brûlé une manufacture de tabac, forcé et pillé les caisses publiques, arrêté une voiture du préfet, et maltraité les voyageurs. Lebrun écrivait à l'Empereur que les batteries établies sur la rive droite de la Jahde étaient tombées aux mains des rebelles. L'Oldenbourg, lui aussi, levait « l'étendard de la révolte » et le hissait « sur les tours des villes et des villages ». On apprenait à Amsterdam que le comte de Bentinck, ancien souverain de la principauté de Varel, aujourd'hui maire de Varel, venait d'être nommé chef de l'insurrection, qu'il avait rétabli l'ancienne régence. Sept mille paysans lui obéissaient et il gouvernait au nom du duc d'Oldenbourg. Douze douaniers, envoyés en reconnaissance à Varel, avaient été enlevés par ses bandes, et la populace

en avait désarmé ailleurs une centaine. Ces bandes débordaient maintenant dans l'Ems-Oriental. Cinq cents fantassins et cinquante cavaliers brisaient les aigles au village de Reepsholl.

Le préfet n'avait plus guère d'espoir ; il ne le cachait pas à Lebrun, demandait un bataillon d'infanterie, et l'architrésorier suppliait l'Empereur d'envoyer quelques milliers d'hommes pour rompre « cette chaîne de soulèvements » qui s'exécutent « partout à la fois ». Cette chaîne se prolongeait vers le sud jusqu'à Papenbourg qui, placé presque à la limite de l'Ems-Supérieur et de l'Ems-Occidental, était pour la Hollande un voisinage des plus dangereux. L'émeute bouleversait Papenbourg : marins déserteurs de Cuxhaven, extorquant par des menaces de mort l'arriéré de leur solde au conseil municipal terrifié qui le leur payait de ses propres deniers, fuite des fonctionnaires, fuite des douaniers qui abandonnaient quatre navires saisis.

Le 2 avril Napoléon rassurait son architrésorier, en annonçant la prochaine arrivée de nombreux renforts. Il ordonnait d'être « sans inquiétude », donnait des détails précis sur la marche des armées, et, pour achever de convaincre son correspondant, affirmait que « les relations les plus intimes » existaient entre la cour de Vienne et la cour des Tuileries. Lebrun dut lire la lettre de l'Empereur avec un plaisir extrême ; il reconnut dans tous les détails « sa sagesse et sa bonté ». « Je n'ai personnellement, ajoutait-il, aucune inquiétude et je vois avec une grande satisfaction qu'il y a confiance et courage dans le militaire et dans le civil. » Tout danger semblait donc écarté. Le préfet d'Amsterdam tenait la ville dans sa main. Il écrivait à Réal : « Mon département est tranquille... Depuis longtemps j'ai préparé les esprits à se soumettre à tout... Je sais que mes raisonnements ont été répétés, commentés et admis comme fondés en raison : Une fois Français, disent-ils, restons-le, mais mieux valait ne pas le devenir. C'est trop tard, il faut au moins prévenir le malheur d'une séparation momentanée... L'exemple de Hambourg est une forte leçon ; et l'on profite de l'expérience d'autrui, quand elle est aussi voisine et aussi rapprochée... »

Les Hollandais ne pouvaient s'empêcher de songer à cette malheureuse cité deux fois reprise et châtiée deux fois. Les

immenses préparatifs de l'Empereur affermissaient leur loyalisme, et l'invasion des Russes, qu'ils avaient naguère appelée de tous leurs désirs, leur paraissait maintenant pleine de dangers. Personne n'était disposé à risquer « son bien et sa tranquillité pour obtenir le ridicule succès de n'être pas Français tout au plus pendant quelques jours », et ce sage raisonnement remplissait toutes les têtes : « Si les Russes ont brûlé Moscou, une de leurs capitales, que feront-ils en quittant l'Allemagne ? »

A La Haye et à Rotterdam, on était « moins bon logicien ». Partisans des Anglais à La Haye, fortement teintés d'orangisme à Rotterdam, les habitants se berçaient de chimères. L'arrestation du comte de Bentinck n'y dut pas produire autant de joie qu'à Amsterdam où vivait encore le souvenir du chef orangiste brisant lui-même, en 1787, les meubles des patriotes bataves. Le 8 avril, l'Empereur avait pris un décret pour qu'il « fût traduit devant une commission militaire » et prescrit au général Le Marois, gouverneur de Wesel, de la composer de « généraux sûrs » et de « faire fusiller cet homme ». Bentinck eut la chance d'échapper au peloton d'exécution. Son apologie et une pétition de ses filles transmise par Lebrun influèrent probablement sur la décision de Napoléon. Mais ce qui contribua surtout à le sauver, ce fut l'intervention de Thiébault, procureur impérial, qui, devant le conseil de guerre, ne conclut pas à la peine de mort : Napoléon ordonna une enquête, mais tenait à ce que la sentence fût publiée. C'était là une mesure utile. Nulle part plus qu'à Amsterdam, les yeux attentifs de la population n'épiaient les moindres actes de l'administration : la ville entière était en proie « à la folie des conjectures ».

Un air de gaieté remarqué chez un fonctionnaire important, une ombre de tristesse saisie sur son visage devenaient rapidement l'objet de tous les commentaires. Le préfet donnait-il un bal, toutes les imaginations se mettaient à craindre de nouvelles victoires. « Vous ne pouvez croire, Monseigneur, disait à Montalivet M. de Celles, combien de contes on fait sur les choses les plus simples et combien il est facile de faire supposer telle chose que l'on veut à une nation aussi facilement pensante... Il faut les observer lors d'une conscription. Si quelques conscrits chantent, toute la ville

sera en gaieté sans savoir pourquoi. Lors de l'émeute du 11 avril 1811, tout le monde paraissait terrifié, parce que quelques femmes de la plus basse classe avaient jeté des pierres à des officiers de recrutement. »

Cette impressionnabilité excessive des Hollandais explique la colère et la brutalité de Napoléon au mois de mars 1813, lorsqu'il réexpédia à Amsterdam plusieurs dames qui se rendaient en France. Des lettres venues d'Amsterdam annonçaient le départ des femmes et des enfants des employés supérieurs. L'évacuation de Hambourg donnait à ce voyage un fâcheux air de fuite. Napoléon, par un billet bref et dur, commanda à l'architrésorier d'arrêter cet exode et à Savary de faire barrer à Gorcum la route de France.

*
* *

Maintenant la Hollande semblait pacifiée. Durement frappée dans ses villages rebelles, elle se reposait indécise et meurtrie. Le 12 avril, Lebrun annonçait à l'Empereur des nouvelles heureuses. Tout dans l'Ems-Oriental était « à sa place » et les victoires du prince Eugène avaient eu à travers le pays un long retentissement. L'arrivée du général Férino, chargé d'organiser les gardes nationales, troubla cette paix momentanée. Elle apporta aux Hollandais du Nord un surcroît de douleur et multiplia les deuils. Les habitants des campagnes crurent que toute la population virile devait se rendre à la Grande Armée. Ils se laissèrent persuader que Napoléon tenait à ménager ses nouveaux sujets, qu'on leur appliquait la mesure des gardes nationales par erreur et qu'une résistance de quelques jours amènerait la suspension de cette mesure qui les désespérait. Le 21 avril, à Rotterdam, des bandes d'hommes et de femmes veulent s'opposer à l'inscription des gardes nationaux. Les campagnes sont rapidement sillonnées de « malveillants ». Les paysans ameutés s'arment et, devant les bâtons, les fourches et les canons de fusils, la plupart des maires cèdent et livrent les listes. A Leyde, trois cents insurgés désarment la garde nationale, saisissent la correspondance d'Utrecht et violent le secret des lettres. Le

général Loret, aussitôt accouru avec une compagnie de voltigeurs et dix gendarmes, trouve les portes fermées. On parlemente : le maire répond que les insurgés lui ont pris les clefs de la ville. Enfin, au bout de quelques heures, la menace d'un assaut et l'humeur pillarde de leurs hôtes décident les insurgés à se rendre. Les étudiants de l'Académie ouvrent une des portes et le général entre au pas de charge à la tête de ses soldats. Une salve couche à terre une dizaine de séditieux et disperse le reste qui se cache ou saute dans les canaux. A La Haye, la populace insulte le maire, et il faut que le préfet Stassart revienne de Leyde en toute hâte, avec deux ou trois cents hommes. A Dordrecht, les employés de la régie s'embarquent sous les huées et les pierres. Le militaire est outragé à Groningue. Des placards insolents pendent l'Empereur et crient aux habitants, privés de leurs plus chères denrées : « Nous prenons de l'Angleterre du bon tabac et du bon thé. » Presque en vue d'Amsterdam, Saardam compte plus de quatre mille séditieux. Le 21 avril et les jours suivants, Lebrun avait instruit Napoléon des événements et des mesures prises pour y parer.

Le 26 avril, à Saardam, sur onze individus qui ont été traduits devant une commission militaire, six sont « condamnés à mort et exécutés sur-le-champ ». Dès le lendemain, aux regrets de Lebrun, qui, quatre jours plus tôt suppliait de ne pas traiter la Hollande « comme les départements hanséatiques pour la folie de quelques paysans égarés », se joignent les réflexions de Devilliers. Le directeur de la police est inquiet, et il le montre à Savary : « Si... la peine capitale est appliquée partout dans la même proportion, je ne pourrai point répondre des événements. » Amsterdam est en proie à une « fermentation excessive », il a été dit qu'il ne restait plus qu'à vendre chèrement sa vie. « C'est un malheur sans remède ». Dans toutes les villes où siègent des commissions, la police dépêche des courriers, pour donner aux autres procès, s'il en est temps encore, « une direction moins sanglante ».

Ces démarches et celles de Lebrun expliquent le petit nombre de condamnations à mort que prononcèrent alors les juges, à Leyde, à La Haye et à Rotterdam. On n'en compta que neuf en tout. Le 15 juillet, au grand soulagement de Lebrun, la dernière commission avait terminé ses opérations.

Non content d'avoir plaidé la cause de pauvres égarés, Lebrun intervint en faveur des habitants que la justice impériale avait épargnés, mais que les troupes se disposaient à pressurer savamment. Contributions, indemnités masquées parfois sous le nom pompeux de « reconnaissance pour le bon ordre rétabli et observé », on avait pensé à tout. Ces contributions et ces indemnités « c'étaient des millions » : « six francs par jour pour le soldat, cent francs par jour pour le capitaine, etc., tout dans la proportion », car les troupes avaient quelque penchant à croire qu'il fallait traiter le pays en ennemi. Lebrun s'efforçait de réprimer ce brigandage qui lui paraissait criminel et dangereux. « Je crois, Sire, écrivait-il à l'Empereur, que toutes ces prétentions doivent être bannies... elles combleraient la population riche qui aime la tranquillité, qui a intérêt à la maintenir, qui n'a point remué, qui ne remuera point. La première démarche de la populace qui se soulève, c'est de demander de l'argent aux riches et de les menacer du pillage : c'est là ce qui nous garantit, non pas, sans doute, leur affection, mais leur coopération dans les émeutes populaires. »

Pendant le mois de mai 1813, on racontait que, sur certains points de l'Ems-Occidental, les particuliers avaient chez eux des « armes de calibre », qu'ils passaient les nuits à les mettre en état et qu'à Brielle un comité d'insurrection s'était formé. Ces bruits n'empêchèrent pas la garde nationale de s'organiser sans incidents. Il s'agissait surtout de l'épurer. Cette garde devant être « plus utile par son influence que par ses services militaires réels » ; la principale qualité que l'on exigeait des chefs, c'était qu'ils eussent des femmes et des enfants à défendre,... qu'ils fussent des propriétaires,... des gens « riches et pas trop vieux pour pouvoir reformer leurs idées et se plier encore aux circonstances », de gros marchands, de nobles orangistes, des fils de fonctionnaires. Ils parurent tous flattés de se trouver officiers et les autorités françaises crurent avoir frappé un coup de maître en composant l'état-major de véritables otages. Les simples soldats, des remplaçants pour la plupart et qui avaient « intérêt à bien servir », finirent par donner à cette armée de civils une certaine allure. Néanmoins Lebrun restait sceptique : « Nos gardes nationales n'ajouteront pas beaucoup à notre sécurité. »

Les Hollandais de dix-neuf à trente ans qui se félicitaient d'avoir échappé à la conscription, en payant un remplaçant, furent tout à coup, en vertu du sénatus-consulte du 3 et du décret du 5 avril 1813, appelés à former un corps de volontaires, de « gardes d'honneur ». Ils s'équipaient à leurs frais. Amsterdam trouva dans le comte de Celles un exécuteur scrupuleux des ordres de Napoléon. Désireux de « rendre française et guerrière une nation marchande, nouvellement réunie à l'Empire », il pensait que les pères se réjouiraient de nos victoires, lorsque ces victoires seraient « le prix du sang de leurs enfants ». Il voulait leur apprendre à estimer autre chose que « le sucre et le café » et, pour « créer des familles militaires », restreindre beaucoup la faculté de se faire remplacer.

Lorsque les intentions de l'Empereur furent connues, une grande rumeur s'éleva. Il y eut « beaucoup de pleurs ». Les jeunes gens prétendaient qu'ils avaient un état, parce qu'ils étaient mêlés aux affaires commerciales de leurs parents ; ils offraient des remplaçants et envoyaient au ministre réclamation sur réclamation. Dans une seule matinée, le préfet d'Amsterdam avait reçu trente lettres de refus. Cette opposition que le clergé semblait favoriser, « en exaltant l'inviolabilité du droit de la puissance paternelle », indignait le directeur de la police : « Le spectacle de cette résistance, lorsque l'Empereur vient de dissoudre une coalition de quatre cent mille ennemis, est une chose intolérable. »

Pour la briser, le comte de Celles imagina trois moyens rigoureux, mais fort simples. Il s'agissait de punir les fils et les pères, plus coupables encore. Les fils iraient rejoindre leurs corps, enchaînés entre deux gendarmes. Les familles, qui refuseraient de payer les frais d'équipement, seraient poursuivies. Les pères les plus obstinés seraient tenus « enfermés sous la clef », puis envoyés dans l'intérieur, seul moyen d'atteindre des « hommes habitués à traiter tout comme leurs affaires d'argent »... « Quand ils se verront seuls dans le monde, sans avoir la possibilité de trafiquer, ils se croiront perdus. »

Un essai tenté vers le milieu de juin donna un « heureux résultat ». Trois pères furent arrêtés et conduits à la prison d'Amsterdam. Au bout de huit jours, deux d'entre eux reconnaissaient leurs torts et Devilliers demandait à Réal l'autorisa-

tion de les mettre en liberté. Le troisième fut transféré à Paris « aux ordres de Son Excellence », qui jugera peut-être « nécessaire de le constituer pour un temps limité en surveillance dans une petite ville de l'intérieur de l'Empire ». Vers la même époque, quelques jeunes gens et, parmi eux, M. de Hogendorp, neveu du général de ce nom, aide de camp de l'Empereur, partaient escortés par la gendarmerie. Beaucoup de ceux qui ne résistaient pas obéissaient la mort dans l'âme. Dans un détachement d'environ trente hommes que Lebrun passa en revue, au château du Bois, on remarqua « plus de résignation que d'enthousiasme » et de très rares *Vive l'Empereur !* Ils songeaient, ces beaux gardes d'honneur, ces volontaires, comme le personnage d'un drame que la censure avait approuvé : « Plusieurs fois j'ai regardé en murmurant cet uniforme, en pensant que, pour un modique salaire, il faut supporter plus de fatigues qu'une bête de somme, et pour quelle perspective encore ! Celle de se voir tuer tôt ou tard ou tout au moins de courir sur des béquilles et de mendier en héros, dans une patrie ingrate. » La sévérité du préfet et le zèle du directeur de la police n'étaient pas du goût de Lebrun qui voulait des ménagements et des formes très douces, quoique très fermes. Il ne disait pas comme le comte de Celles : « Qu'ils tremblent et ils obéiront ! » Il n'en exigeait pas moins l'obéissance, décourageait les réclamations, puis en secret insinuait à l'Empereur qu'on pouvait accorder quelques dispenses. Malgré les répugnances des Hollandais, la levée des gardes d'honneur réussit assez bien.

Le 4 juillet, Lebrun annonce que les opérations sont terminées et que des volontaires, des vrais, ceux-là, se présentent encore. A la fin du mois, toutes les recrues ont quitté la Hollande. Lutzen, Bautzen, la reprise de Hambourg n'étaient pas étrangers au succès ; la levée s'était faite au bruit du canon qui, sur l'ordre de Marie-Louise, tonnait dans Amsterdam pour les dernières victoires de l'Empereur. Le pays est dans « l'enthousiasme de l'armistice » — l'armistice de Pleiswitz —. Anxieusement il attend ce que les diplomates, réunis en congrès à Prague, vont sans nul doute lui donner, ce qu'il désire avec passion, la paix et l'indépendance. Cette indépendance — c'est un fonctionnaire français qui le constate, non sans

tristesse, — chacun l'escompte déjà comme un « résultat infaillible ». On est si pressé, qu'on a déjà fixé une date, le 15 août.

*
* *

Au moment où la Hollande se flattait d'être rendue à elle-même avant un mois, on levait la conscription de 1813. Rien ne vint troubler cette grave opération. Il n'y eut pas un seul réfractaire. A quoi bon s'insurger contre une mesure longtemps odieuse, mais désormais inoffensive et provisoire, puisque aujourd'hui on avait l'armistice, puisqu'on allait avoir demain le plus avantageux des traités? Le calme était si profond que les autorités françaises osèrent brûler à Amsterdam, le 9 août, pour plus de deux millions de marchandises anglaises, sacrilège impardonnable aux yeux d'un peuple de négociants. On avait choisi, pour cet autodafé, une sorte d'îlot, et la foule regarda, tranquille et impuissante, monter vers le ciel la fumée du sacrifice. Huit jours plus tard, Amsterdam célébra « avec une grande solennité » la fête de son souverain : manœuvres de troupes, dîner nombreux au palais et discours du maire à l'Hôtel de Ville où Lebrun faisait placer un Napoléon entrant à Amsterdam. Les troupes manœuvrèrent devant « une immense quantité de spectateurs » ; le discours du maire fut bon et loyal ; le tableau trouva peu d'admirateurs et cette seconde entrée de l'Empereur dans sa ville d'Amsterdam n'eut pas le succès de la première. Lebrun en instruisit Sa Majesté et lui dit en guise de consolation : « Nos costumes sont ingrats pour la peinture, et peut-être aussi nos peintres ne valent pas les anciens peintres hollandais. »

Ces fêtes eurent un triste lendemain. Le 19 août, arrive la nouvelle que l'armistice est dénoncé. « L'opinion publique se sent de l'interruption des négociations, mais elle ne présage que des victoires. » L'idée de la paix avait fait un tel chemin dans les esprits qu'elle se déracine lentement. Chacun se raccroche à l'espoir qu' « il y a un reste de négociation avec l'Autriche », malgré le manifeste de Vienne. Quand la réalité douloureuse est connue, la déception est rude. Les Hollandais, par bonheur, la supportent avec résignation, et Lebrun écrit à Napoléon, après

Dresde : « On croit à la sagesse de vos mesures et à la certitude de vos succès. » Le préfet du Zuyderzée n'a pas plus d'inquiétude que le gouverneur général. Il est sûr d'Amsterdam ; et comme « toute la Hollande est dans Amsterdam, cette ville maintenue, on est maître de tout ». Les Hollandais en effet « sont très prononcés dans leurs opinions contre la France, mais ils n'ont ni le caractère entreprenant, ni l'union nécessaire parmi eux. Ce sont des marchands qui tirent parti d'une nouvelle pour gagner de l'argent ». Il est donc peu probable que l'ennemi réussisse à provoquer un soulèvement, et si Leyde et Saardam recommencent « la levée de boucliers » du mois d'avril, les exemples de sévérité modéreront « ce feu de révolte : on sait ce qu'il en coûte ».

Le seul danger véritable serait que les armées alliées vinssent jusque sur le Rhin ; alors, si des renforts n'arrivaient pas, le pays « serait en quelque sorte ouvert ». « Cependant, il faudrait, pour que l'insurrection fût bien générale, un mouvement des Anglais sur la côte du Nord », chose, en automne, presque impossible. Le comte de Celles prétendait que les Hollandais n'avaient pas d'autre manière de voir que la sienne, et que Dresde les avait, pour longtemps, découragés. « On ne croit plus, dit-il, que la France puisse être soumise et morcelée. Les événements ont enfin appris aux Hollandais à renoncer à leur chimérique espoir d'indépendance, incompatible avec le système politique actuel de l'Europe ; devant nécessairement appartenir à une puissance, ils préféreront tenir à celle qu'ils voient grande, redoutable et victorieuse : c'est ainsi que leur intérêt en fera des Français. »

Riches et pauvres, patriotes et orangistes, saisissaient avidement tous « les bruits ridicules » qui couraient d'un bout à l'autre de la Hollande ; parfois on se laissait frapper de panique. Devilliers du Terrage, à la fin du mois d'août, instruit Réal d'une histoire étrange que les Hollandais se transmettaient, à l'envi ; ils répétaient « qu'après avoir enlevé, pour la garde d'honneur, les jeunes gens de famille, le gouvernement allait disposer des héritières ayant quelque fortune et qu'un ordre secret, adressé aux principaux fonctionnaires, leur enjoignait de ne laisser disposer de la main d'aucune d'elles ». L'alarme fut grande ; des mariages furent avancés de deux ans ; « on

eût dit le pays menacé d'un nouvel enlèvement des Sabines ». Ces craintes n'étaient pas dénuées de tout fondement et peut-être les Hollandais agissaient-ils en pères avisés quand ils prenaient leurs précautions contre cette conscription des filles. Chez leurs voisins, les Belges, les préfets avaient reçu l'ordre, en 1811, d'envoyer un tableau des plus riches héritières, depuis l'âge de quatorze ans; « la dot présumée et les espérances d'héritage, la situation et la nature des biens, les noms et qualités des père et mère, l'époque de la naissance des jeunes personnes, l'éducation, les principes religieux, les talents acquis, les agréments naturels » ou « la difformité » devaient être signalés.

Si l'on en croit Devilliers du Terrage, nulle circulaire de ce genre n'avait été adressée aux préfets de Hollande, et seule l'outrecuidance de Stassart avait causé l'affolement des familles. Le préfet des Bouches-de-la-Meuse avait eu le front de demander, pour un de ses auditeurs, la main de mademoiselle de Wassenaer, « âgée de quatorze à quinze ans, riche de quatre millions, maîtresse de cette immense fortune, pleine d'esprit et de grâce, promettant d'être une femme accomplie et portant un des noms les plus illustres dans les fastes de la Hollande ». Stassart avait essuyé un refus et s'était vengé par des menaces.

Cette lettre de Devilliers est du 30 août, au lendemain de l'éclatante victoire de Dresde. Le même jour, Vandamme capitulait à Kulm, après avoir perdu quinze mille hommes et soixante canons. Ce désastre et les revers qui suivirent furent bientôt connus à Amsterdam. Aussitôt « ils fournissent à la malveillance et à la crédulité des textes que chacun explique et commente à sa manière », et le directeur de la police inquiet supplie Réal d'insérer, de temps en temps, dans le journal officiel, quelques lignes réconfortantes, « dût-on ne donner d'autres nouvelles que dire où est Sa Majesté, qu'annoncer qu'elle se porte bien; ce serait pour nourrir l'esprit public, dans les départements réunis, un avantage que ne peuvent point soupçonner les heureux habitants de la vieille France ».

Les sentiments restent au fond des cœurs et les pamphlets au fond des poches. Quelquefois cependant le pamphlet s'égare : à La Haye, un commissaire de police trouve dans une voiture, sur un chiffon de papier, cet ingénieux credo :

Je crois en Alexandre Ier,

Puissant Empereur de toutes les Russies, protecteur de l'Europe, et de Guillaume VII, Qui a été conçu de l'esprit des Nassau, Né de la princesse d'Orange, Qui a souffert sous la canaille française,

Descendu en Angleterre, Ressuscité en Espagne, Assis à la droite de mylord Wellington, D'où il viendra pour juger tous les Français encore existants et les patriotes avec leurs partisans.

Je crois à la restauration de la Patrie. Je crois à la fin de la tyrannie française, à la résurrection d'Orange et à un repos éternel,

Pardon à tous ceux qui ont travaillé aveuglément à la ruine de la Patrie. Amen!

Devilliers poursuit sans relâche les « frondeurs ». Il punit leur insolence de la prison et ne se laisse intimider ni par la naissance, ni par la fortune. Certains financiers ont des correspondants qui suivent les armées à quelques lieues de distance et, grâce à un excellent service de renseignements, ils peuvent jouer à la Bourse, à coup sûr. Et les nouvelles continuent d'être lamentables. Celles que l'on reçoit « des routes de l'Allemagne et des bords du Rhin, déchirent l'âme ». Du côté d'Amersfoort, « on fait à main armée la fraude du tabac », et dans les villages qui se sont révoltés au mois d'avril, les paysans s'agitent. Les habitants de l'Ems-Oriental lisaient les journaux avec répugnance, lorsque ces journaux étaient pleins de nos triomphes; maintenant ils mettent « l'empressement le plus choquant à s'instruire des pertes que nous pouvons avoir éprouvées ». Chaque jour, la hardiesse des conversations augmente. On sent que la délivrance ne tardera pas longtemps. Les Hollandais savent bien que leur pays n'est plus guère occupé que par des troupes allemandes, un corps de prisonniers espagnols et leurs gardes nationales. Ils craignent peu « leurs compatriotes armés ».

En vain le gouvernement exige des villes qu'elles envoient à Paris des députations « pour y assurer Sa Majesté de leurs efforts et de leur dévouement ». Le conseil municipal d'Amsterdam se résigne mal à voter une adresse. Ses membres ne se rendent pas aux séances ou « chicanent sur le moindre mot ». « Si une adresse est votée, écrit Devilliers du Terrage, elle sera de la plus parfaite insignifiance. Il en est de même à peu près partout. Les habitants du pays se prononcent en cette occasion

d'une manière plus décidée que ne semble comporter leur caractère habituel. Il est aisé de voir qu'ils se persuadent qu'ils auront bientôt cessé d'appartenir à la France. »

C'est la bataille de Leipzig qui brusquement avait changé en certitude les espérances des Hollandais. Ils savaient que les armées évacuaient l'Allemagne. Déjà leur imagination voyait leurs fonctionnaires impériaux et le gouverneur général en fuite. Cette vision s'imposait également aux Français : la retraite leur apparaissait nécessaire et prochaine. A la fin de septembre, des nuées de Cosaques se montraient autour de Cassel, envahissaient la ville, forçant le roi Jérôme à se réfugier dans Coblentz. Devant lui, une formidable panique gagnait de proche en proche, et, grosse de toutes les terreurs qu'elle avait rencontrées dans une course de cent lieues, atteignait la Hollande. A Amsterdam, bien des gens se « croyaient déjà aux avant-postes ». A La Haye, Lebrun, au fond de son palais du Bois, malade et pleurant toujours son second fils tué en Russie, sans troupes sûres, sans nouvelles certaines, entouré d' « interlocuteurs timides », se demandait s'il ne valait pas mieux abandonner pour un temps la Hollande et sauver ce qui pouvait être sauvé.

Le 6 octobre, Devilliers du Terrage reçut un billet de Lebrun qui l'invitait à se rendre chez Molitor, pour une communication importante. « Mortellement inquiet, craignant le plus grand des malheurs », le directeur de la police arrive en toute hâte, trouve le général, l'intendant de l'intérieur et deux lettres du prince, qui discutaient longuement « l'avantage d'occuper le pays et celui de l'abandonner en se renfermant dans les places fortes ». Lebrun inclinait à l'évacuation totale de la Hollande, parce qu'elle permettait d'en « conserver à l'Empereur les caisses, les troupes et les Français ». Avec beaucoup de sagesse, il invitait les trois fonctionnaires à « méditer ce projet » et se gardait bien de leur prescrire aucune mesure immédiate. Devilliers du Terrage écouta cette lecture avec stupeur. « Abandonner le pays, renouveler la honte de Hambourg, livrer d'immenses fortifications, une flotte tout entière, un matériel énorme, découvrir un des flancs de la Grande Armée, rompre sans doute les combinaisons de Sa Majesté, cette idée fait horreur. » Il demande « de la manière la plus

forte » qu'on ne laisse soupçonner à personne qu'on l'a eue et que, sans des ordres répétés, on n'avertisse aucun chef de service hollandais. Un serment solennel n'est pas inutile pour ensevelir cette dangereuse révélation.

Ce qui importe surtout, c'est de rassurer Lebrun. Devilliers lui envoie quelques raisonnements ingénieux, mais peu solides, et beaucoup de phrases creuses. Du côté de la mer rien à craindre dans cette saison. « Du côté de la terre, les armes de Sa Majesté auront, il faut l'espérer, de prompts et heureux succès. Mais dût la fortune être infidèle à Sa Majesté, je ne verrais encore rien à craindre immédiatement pour la Hollande. Si de plus grands intérêts ne devaient pas éloigner de nos âmes tout sentiment personnel, il me semble que notre position en Hollande serait d'autant plus rassurante que nos armées viendraient prendre une position plus resserrée sur nos frontières. » Tout est donc pour le mieux. Les émeutes sont probables, mais faciles à réprimer. Il suffira d'avoir de bonnes troupes et la qualité suppléera à la quantité. Quoi de plus simple que de renvoyer la garde soldée et le régiment du Texel dans l'intérieur et de les remplacer par des Suisses ou par des conscrits français?

Lebrun, dans sa réponse, semblait convaincu par son fougueux correspondant ou du moins feignait de l'être. « Je pense absolument, comme vous avez pensé, que des événements plus heureux dissiperont, je l'espère, toutes ces inquiétudes. » Il avait « redemandé » les Suisses. La garde soldée serait depuis longtemps dans l'intérieur, s'il avait été écouté. On avait proposé de la prendre « sans rien mettre à la place », ce qui eût été désastreux et, quant au régiment du Texel, il était impossible de le transplanter.

Des copies de tous ces documents — lettres de Devilliers à Savary, lettres de Devilliers à Lebrun, réponse de Lebrun à Devilliers — furent envoyées au cher ami Réal, accompagnées de commentaires peu obligeants, mais respectueux, car c'étaient des confidences officielles et Lebrun y était traité de « vénérable vieillard ». Le directeur de la police le trouvait « fort affaissé » et concluait : « Je concevrais pour lui les craintes les plus sérieuses, si les dangers devenaient menaçants. » Cette réflexion n'était pas dénuée de justesse. C'était le 9 octobre

que Devilliers l'avait faite. Deux jours plus tard, Lebrun écrivait à Cambacérès de sa propre main une lettre découragée. L'archichancelier, qui savait à quoi s'en tenir sur l'état d'âme de Lebrun, grâce à des « indications venues par les ministres de la guerre et de la police », répondit qu'il était assez naturel, dans les circonstances actuelles, « de prendre l'alarme » quand on voyait des « désordres dans le voisinage ».

Le 14 octobre, Lebrun demandait son rappel immédiat : « Sire, je supplie Votre Majesté de me retirer d'ici. Ma tête est perdue, il ne me reste qu'un cœur plein de vos bienfaits et de sa reconnaissance. » Le 18, il reprenait cette étrange et brusque démission : « Sire, je demande grâce à Votre Majesté pour l'avant-dernière lettre que j'ai eu l'honneur de lui adresser. J'étais malade, je sentais ma tête affaiblie. Elle se remet avec la santé. » Cette défaillance d'un moment, étonnante chez un homme sage et pondéré, qui avait traversé les jours de la Terreur, explique les projets du 7 octobre. L'architrésorier avait cédé aux appréhensions de son entourage, aux raisons de ces « interlocuteurs timides » dont parlait Devilliers. Mais il avait cédé aussi à son bon sens. En préparant la retraite, il remplissait son devoir de chef suprême et sa prévoyance valait mieux que la foi un peu ridicule qui exaltait le directeur de la police. L'événement parut donner raison au gouverneur général. Les soldats attendus ne vinrent pas. Au commencement du mois de novembre, les troupes du général Molitor se composaient de sept cents chasseurs, d'une poignée de gendarmes et d'un millier de pupilles de la garde impériale qui n'avaient pas encore vu le feu. Le reste était hollandais, suisse ou étranger : huit cents Russes, six cents Autrichiens, à peu près autant de Prussiens. Au Helder quinze cents Espagnols, à qui il ne manquait « qu'une âme française », faisaient « notre grande inquiétude ».

Il fallut alors revenir aux projets de Lebrun, et Devilliers du Terrage avoua enfin « que ce serait une inconcevable folie de prétendre avec aussi peu de monde et de tel monde rien de plus ». Mais alors il n'était plus temps. Lebrun maudissait la folle présomption qui n'avait voulu prévoir que des succès éclatants : « Si le général Molitor est battu, écrivait-il le 14 novembre, il ne nous reste que les places fortes où seront

enfermées quelques misérables troupes qui ne voudront ou ne pourront pas les défendre. Cependant tout le matériel de l'artillerie et du génie, les munitions de toute espèce, les approvisionnements des arsenaux de la marine, tous les bâtiments, tous les vaisseaux vont être la proie de l'ennemi. Il semble que dans une position aussi pénible, mais qui pouvait bien être prévue, des ordres auraient dû être donnés éventuellement pour évacuer ce qu'on aurait pu sur l'intérieur, pour détruire ce qu'on n'aurait pas pu sauver. Il est vraisemblablement trop tard aujourd'hui, nous ne pouvons rien résoudre ici et peut-être nous n'avons plus le temps d'attendre des ordres. »

Dix jours auparavant, Devilliers du Terrage avait eu une dernière joie. Il était au spectacle lorsque Lebrun lui fit porter une dépêche qui arrivait d'Allemagne par courrier extraordinaire. Elle annonçait la victoire de Hanau. Le directeur de la police la lut à haute voix. Les Français, assez nombreux dans la salle, frémirent d'enthousiasme; « il semblait que chacun d'eux retrouvât son prince et sa patrie »; mais la foule hollandaise déçue montrait « une figure morne et comme pétrifiée ». Au dehors, personne ne voulait admettre cette victoire tardive. La canaille, au passage des troupes, criait « qu'on ne l'amuserait plus longtemps avec ces polichinelles-là », que les trois quarts étaient allemands, qu'avant peu ils seraient hollandais; les « polichinelles » défilaient en chantant des refrains orangistes.

On a la certitude le 8 novembre que l'ennemi est dans le grand-duché de Berg; le 12, on sait qu'il est entré à Aurich, le 8 à six heures du soir. A Amsterdam les têtes s'échauffent de plus en plus; se pressant vers la France, obstruant les routes, les engorgeant aux frontières, passent, pitoyable cohue, les femmes et les enfants que l'invasion a chassés d'Allemagne. Déjà les caisses publiques sont expédiées; déjà les servantes hollandaises emballent les effets de Lebrun; Devilliers du Terrage dirige sur Paris ses registres de correspondance. Objets précieux, objets suspects, on voudrait tout jeter pêle-mêle, les femmes, les enfants, les quinze cents Espagnols du Texel, captifs qui font peur à leurs geôliers et qu'on garde, faute d'escorte pour les reconduire. « Il est impossible de penser à contenir le torrent des fugitifs. »

Le 11 novembre, le duc de Bassano a, sur l'ordre de l'Empereur, dépêché un secrétaire particulier pour juger de l'état des choses et s'entretenir avec Devilliers. Il remporte en Allemagne le résumé de la situation. « Ou le projet est de défendre la Hollande, et il nous faut alors vingt mille hommes de bonnes troupes, tant pour contenir le pays que pour se battre; ou il est impossible de nous envoyer des forces, et il faut alors jeter ce que nous avons dans Naarden, mais surtout dans Gorcum, afin de conserver cette dernière place comme tête de pont, pour rentrer, quand on le pourra, dans le pays. »

Le bruit court que Lebrun est rappelé, que le roi Louis a annoncé son retour prochain, que l'Empereur vient d'être arrêté par le Sénat. Au palais, cette dernière nouvelle apportée par un invité, au moment où l'on se met à table, ne rencontre ni créance, ni démenti. Mais le silence des principaux convives Lebrun, Molitor, Verhuell est gros d'inquiétude. Dans les bouches de l'Yssel, les postes se replient l'un après l'autre, on désarme les côtes, on retire des places fortes les armes et les munitions; le peuple de La Haye se rassemble, à sept heures du soir, devant l'Hôtel de Ville, pour entendre la lecture d'une capitulation qui remet, lui a-t-on dit, la Hollande aux Anglais :

Mon ami..., écrit Devilliers à Réal, nous commençons à être malades. Si dans six jours nous ne sommes pas sauvés, nous sommes morts... Ce qui me désole c'est que M. de Celles est cloué au lit, avec la goutte à *tous* les membres. J'ai préparé le moyen secret de l'enlever, car la haine du peuple veille sur lui. Ses commis sont d'exécrables chiens et l'ont fait détester. Je ferai l'impossible pour le dégager au besoin.

Pour moi j'ai le bonheur de ne recueillir, en ce moment même, que des témoignages d'estime et de considération. On me salue encore, et j'offrais ce matin au prince de rester ici trois jours après l'évacuation, s'il y trouvait quelque avantage. Je te jure que le premier moment de la rage populaire écoulé, je n'aurai pas la moindre crainte. Sois donc en repos sur mon compte, rassure mon père; compte que je ne manquerai ni de sang-froid, ni de dignité s'il le faut. Et qui sait encore si quelque Dieu ou la fortune de la France ne nous sauveront pas? Adieu, quoi qu'il arrive, tout à toi et pour toute la vie.

Lebrun, lui, a trop de bon sens pour croire encore à un

miracle sauveur. Le 14 novembre, il fait à l'Empereur le tableau du présent et lui soumet ses projets pour l'avenir. Il lui montre l'ennemi installé dans l'Ems-Oriental, toutes les administrations repliées, le préfet prisonnier, et les autres départements presque sans forces pour se défendre. Les troupes qui sont encore éparses à travers la Hollande semblent fort dangereuses. Le 4e étranger « ne peut être bon ni contre les Prussiens, ni contre les Russes, ni contre les Autrichiens ». On tremble de recevoir les secours que l'on attend et les généraux qui les commandent paraissent « ne pas s'y fier ». A Amsterdam on désire notre retraite. On craint les Cosaques; mais on ne fera rien, ni pour nous ni contre eux. A La Haye, tout est prêt pour recevoir le prince d'Orange. Mêmes dispositions à Rotterdam, à Dordrecht et partout. La flotte du Texel paraît jusqu'ici bien docile, parce qu'elle est bien commandée, bien traitée. Mais si l'ennemi s'empare de la Nord-Hollande, que deviendra la flotte? Les employés sont encore à leurs postes; mais les femmes et les enfants se retirent dans l'intérieur, et la police n'a ni les moyens, ni le courage de les arrêter :

J'attendrai ici que l'ennemi s'approche avec des forces qu'on ne puisse plus combattre. Je tâcherai alors de me retirer sur les Bouches-de-la-Meuse, et j'y attendrai les ordres de Votre Majesté si je ne les ai pas reçus avant que d'en être réduit là! Le général Molitor fait et fera tout ce qu'il pourra, mais je ne dois pas dissimuler à Votre Majesté qu'il n'y a que le sentiment du devoir et point d'espérance du succès.

Les préfets du Zuyderzée et des Bouches-de-la-Meuse, dont le zèle n'a peut-être pas toujours été très mesuré, excitent particulièrement mon inquiétude; ils ont en général la haine du peuple.

Le lendemain du jour où Lebrun écrivait cette longue lettre, le ministre de la guerre envoyait les ordres de Napoléon pour la défense du pays. Le général Molitor, sorti d'Amsterdam la nuit même, allait avec douze cents hommes essayer d'arrêter l'ennemi sur la rive gauche de l'Yssel. C'était toute la garnison d'Amsterdam qui s'éloignait avec lui. Ce départ laissait les Français seuls au milieu d'une population hostile et d'une garde nationale qui attendait l'heure de trahir : la ville abandonnée se crut « dorénavant tout permis ».

Un certain Falck, capitaine de la garde nationale d'Ams-

terdam, ennemi juré de la domination française avait gagné à ses idées son colonel G. van Brienen et les quinze cents hommes que celui-ci commandait. La ville se trouvait donc à la merci de cette armée et de l'armée secrète que depuis longtemps, les conjurés Hogendorp, van der Duyn, Limburg-Stirum, van Driel, Repelaer, Jonge et Changuion avaient réunie dans les cités hollandaises. Un invisible réseau s'était tendu. Il y avait, au centre de cette immense toile, un travailleur infatigable qui élargissait le cercle de plus en plus autour d'un noyau de quatre cents hommes solidement groupés qui recrutaient chacun quatre confédérés. Le nouveau confédéré jurait de se tenir prêt au premier signal. Il ne connaissait que celui qui l'avait initié et en choisissait à son tour quatre autres qui se liaient par le même serment, et ne se connaissaient pas davantage. Grâce à ce système ingénieux, un accident ne pouvait jamais rompre qu'une seule maille, un traître ne pouvait jamais compromettre qu'un seul homme.

Le 15 novembre, un complice de Hogendorp, capitaine de la marine marchande et connu sous le nom de Job May, arriva à Amsterdam. Il venait de La Haye et ne cacha pas sa joie, lorsqu'il apprit le départ de Molitor. L'heure de la délivrance lui parut avoir enfin sonné, et il s'écria : « Alors nous faisons la révolution ce soir même. »

Vers cinq heures, on vit entrer par la porte de Haarlem un chariot plein de gens ivres, de rubans jaunes et de cris. Les couleurs nationales groupèrent, sous la pluie torrentielle, les femmes et les enfants en un immense cortège tandis que les hommes refoulaient la police. Au Kattenburg, des centaines d'ouvriers des chantiers de la marine grossissent la foule, la décuplent et, trois heures durant, les rues d'Amsterdam, où passe et repasse sans cesse le flot populaire, retentissent de chants séditieux. C'est alors que May et ses aides se montrent. Ils vont droit aux maisonnettes des douanes et prudemment, méthodiquement, ils y mettent le feu. Depuis longtemps, tous les détails sont prévus, tous les rôles distribués. Leviers à défoncer les portes, lanternes à éclairer le fond des caisses, car il faut trouver l'argent, pots de térébenthine, brosses, torches, les outils de destruction sont là au grand complet. On n'a rien oublié, pas même la pompe de secours qui sauvera

les maisons du voisinage. Et, pendant que les travailleurs accomplissent leur besogne, les cabarets dégorgent une multitude ivre, avide de pillage et de ruine. Pour la première fois Devilliers du Terrage, vaincu par l'émeute, est forcé de céder. Ses agents, hollandais presque tous, désertent ou, traqués comme des bêtes fauves, s'enfuient éperdus. L'arme au bras, la garde nationale assiste à ces fureurs et contemple, muette, la lueur rouge que projettent, sur le ciel noir de novembre, les baraques des administrations françaises, la flottille et la maison du directeur de la police qui flambent dans la nuit. Ses fusils ne s'abaissent que pour défendre les incendiaires qu'une poignée de gendarmes, quinze au plus, tentent vainement de sabrer. Paternel, le commandant van Brienen, — le matin même il avait endormi les méfiances des autorités, et déclaré qu'il répondait de sa troupe, — encourage son bon peuple : « Bien, mes enfants, amusez-vous, mais respectez la propriété particulière. »

A son palais encore inviolé, Lebrun avait mandé « des notables de toutes les couleurs, de tous les partis ». Il les pressait « de se jeter au milieu de ce mouvement et d'arrêter les désordres qui menaçaient les personnes et la propriété ». Les protestations de zèle furent nombreuses, mais plus nombreux encore les aveux d'impuissance. Chacun se dérobait. « Quand j'ai eu reconnu, écrivait-il à l'Empereur le lendemain, que nous n'avions ni forces, ni moyens de réprimer ce mouvement et que les autorités étaient désormais sous le pouvoir de la faction, je me suis décidé à me retirer à Gorcum. J'en ai prévenu les différents fonctionnaires et les ai invités à s'y rendre avec moi... Je suis parti d'Amsterdam avec l'escorte accoutumée de gendarmerie. J'ai entendu quelques cris, mais je n'ai éprouvé aucune insulte. J'ai vu les restes encore fumants des baraques incendiées et le triomphe des incendiaires. »

La journée et la nuit qui suivirent achevèrent ce triomphe. Lebrun avait quitté son palais entre sept et neuf heures du matin. Tandis que sur la route d'Utrecht les passants regardaient curieusement le gouverneur général et ses subordonnés qui rentraient en France, les factieux d'Amsterdam, assoupis un instant par la fatigue et l'ivresse, se réveillaient. Reposés, ils poursuivent le cours de leurs travaux. « Ils ouvrent les prisons,

raconte Devilliers du Terrage, portent en triomphe les gens arrêtés par mes ordres et condamnés par les tribunaux pour conspiration ou pour délit politique. Beaucoup de criminels sont eux-mêmes mis en liberté et se joignent à ces forcenés. Ils se portent dans divers établissements publics, chez un grand nombre de fonctionnaires. Ceux de la police sont attaqués avec une rage particulière ; un commissaire est déjà mort, un autre n'est pas hors de danger. »

Tout ce qui est soupçonné de quelque attachement à la France ou au Français reçoit la visite de ces pillards : « Ils cherchent d'appartement en appartement M. le comte de Celles, hurlent de fureur en ne le trouvant point. Ils ne se cachent pas sur le projet qu'ils avaient de l'assassiner. Il est aisé de prévoir qu'ils ne s'en seraient pas tenus à ce meurtre. M. le colonel Coroller, commandant provisoire de la place, ne se sauve couvert de blessures que par l'intrépidité de son lieutenant Marteaux en gagnant les toits. La fureur populaire immole autour de lui plusieurs victimes ; il est impossible de rien dire encore sur le nombre de celles qui ont succombé. Les droits réunis, les douanes, la police, la gendarmerie ont été sous le couteau pendant trois jours. »

A cette heure même toutes les députations hollandaises, qui étaient venues à Paris offrir à l'Empereur l'hommage de leur indéfectible fidélité, dînaient en grande pompe chez le prince archichancelier Cambacérès.

*
* *

La garde nationale consentit enfin à réprimer le désordre, qui maintenant terrorisait les propriétaires et les commerçants. Ses officiers renouvelèrent la municipalité et les Orangistes y dominèrent, mais la prudence batave défendit à cette administration provisoire de proclamer immédiatement le prince d'Orange. « En se hâtant trop, elle pouvait irriter les troupes françaises, concentrées à Utrecht, au nombre de quatre mille hommes, provoquer un retour offensif et exposer Amsterdam au châtiment infligé naguère à Hambourg. »

Le souvenir des rigueurs du prince d'Eckmühl explique sans doute la correspondance hypocrite que van Brienen

entretint avec Molitor jusqu'au 23 novembre. Molitor était cependant bien peu redoutable. Lebrun, qui avait quitté Amsterdam dans la matinée du 16, le retrouva à Utrecht. Le 17, le prince, le général et le directeur de la police tinrent conseil. La discussion fut assez vive.

Lebrun, convaincu que le mouvement révolutionnaire avait été soigneusement préparé, perdit patience en entendant Devilliers du Terrage soutenir l'opinion contraire. Il reprocha au directeur de n'avoir rien deviné, ni rien su. Celui-ci, interloqué, accusa Molitor d'avoir fait le jeu des conspirateurs en renvoyant les quatre cents hommes de la garnison d'Amsterdam. Molitor se fâcha : il avait obéi aux ordres de Lebrun, et Devilliers n'avait-il pas dit, quelques jours avant l'émeute, qu'il n'apercevait nulle part les signes précurseurs d'une révolution? Après toutes ces disputes, Lebrun proposa l'arrestation de quarante notables d'Amsterdam qui auraient servi d'otages. Là-dessus nouvelles difficultés : comment arrêter ces otages? qui se chargerait de l'affaire? Le directeur de la police ne le pouvait pas; le général n'avait, s'écriait-il, nulle envie de recommencer les promenades militaires de Leyde et de Saardam. Le mieux était de gagner du temps, d'observer les opérations de l'ennemi sur l'Yssel et de négocier avec la ville insurgée. Il ne fallait recourir à la violence qu'à la dernière extrémité.

Le secrétaire général de la préfecture se rangea à cet avis et le conseil fut levé avant qu'on eût pris une décision. Cependant la révolte gagnait de proche en proche. Tandis que les vaincus délibéraient à Utrecht, La Haye à son tour secouait l'autorité de l'Empereur. La sédition moins violente qu'à Amsterdam demeura finalement maîtresse de la ville. Sous les fenêtres du préfet, des groupes tumultueux proférèrent des menaces horribles. Par bonheur, tout se borna à une exhibition générale de cocardes, à des rassemblements et à des cris de : *Vive le prince d'Orange!* La mauvaise volonté des fonctionnaires hollandais était manifeste : le maire suppliait le préfet Stassart de l'autoriser à céder la place à la régence qui s'organisait.

Quelques troupes tenaient encore garnison à La Haye. Elles étaient si peu nombreuses que le général Bouvier des Eclats se contenta de parcourir les rues, à cheval, accompagné de son aide de camp. Il perdit dans cette promenade tout son prestige.

Le 4e régiment étranger était loin d'être sûr, la compagnie de réserve s'égrenait rapidement. A dix heures, la défection commençait : il ne restait plus guère que trente à quarante hommes à midi. Le préfet déclara tous les membres de la régence future criminels de lèse-majesté, puis, voyant les baraques de l'octroi détruites, le peuple disposé à « se livrer aux plus grands excès » et le général, à battre en retraite, il se résigna à partir. Vers une heure, il monta à cheval, sortit de chez lui par ses jardins et prit la route de Haarlem.

Le 17 novembre au soir, Lebrun arrivait à Gorcum. D'Utrecht, il avait envoyé le directeur de la police à Paris rendre compte des derniers événements. Le comte de Celles n'ayant plus de fonctions à remplir, il lui permit d'attendre à Bruxelles les ordres de son ministre : « La Hollande tout entière, écrivait-il à Napoléon, est désormais en révolte et je n'y vois plus que les places fortes qui tiendront plus ou moins, si les garnisons veulent s'y défendre, mais de la manière dont elles sont composées, j'ai peu d'espérance. »

Laissant Stassart à Gorcum, avec quelques troupes accourues de Belgique, Lebrun se jugeait maintenant absolument inutile en Hollande : il arriva le 27 novembre à Paris. Quelques jours plus tard, l'Empereur confiait au fils aîné de l'architrésorier, le gouvernement général d'Anvers et le commandement des places voisines, Bréda, Berg-op-Zoom, Flessingue. Il lui donnait des ordres sévères, lui commandait d'être inflexible et dur : dans la retraite universelle et le désarroi, sa voix lointaine grondait encore : « Faites brûler le premier village qui prendra la cocarde orange et, par un ordre du jour, annoncez que le premier individu que l'on trouvera avec cette cocarde sera fusillé. » Il y avait alors deux semaines — on était au 16 décembre 1813 — que le peuple d'Amsterdam avait salué le prince d'Orange de ses acclamations.

AUGUSTE DE CAUMONT LA FORCE

# FRANCE D'EXIL[1]

18 août.

Une lettre de l'Oural est arrivée. Une distillerie m'y accepte comme stagiaire. Hier, j'aurais crié la nouvelle par la maison, mais je viens de laisser tomber la lettre à mes pieds.

Depuis que je sais n'aimer plus Cécile, je mesure quelle place tenait en moi l'amour que je me croyais pour elle; il se mêlait, sans que je le susse, à mes desseins d'établissement; en se dissipant, il les décolore. Pourquoi m'user à me faire une patrie, si je n'ai pas de fils à y élever?

Mais quel cercle de lâcheté se complète en moi! D'abord, l'incertitude de mon ambition s'est communiquée à mon amour, puis la langueur de mon amour à mon ambition. Il y a de faux départs dont le retard ne se rattrape pas.

On a mis la ferme du Rouvre à l'encan. J'en aime le porche lourd de lierre, et j'eus le fils du fermier pour camarade : nous luttions sur l'herbe et nous nous étions nécessaires comme deux chevreaux. Il fut commis à Paris, et phtisique; je le revis il y a trois ans, comme il fauchait; une quinte de toux le força à s'asseoir : « Les champs me tuent, murmura-t-il; c'est à vingt ans qu'ils m'auraient sauvé. »

Il est mort, et son père vient de mourir. Les charrettes,

1. *Published, February first, nineteen hundred and seven. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* la Revue de Paris.

Voir la *Revue* des 1er et 15 janvier.

sous le mobilier, semblent le convoi d'une vie effondrée. Dans les avoines, une odeur de paille chaude me chatouille, nourrissante comme une farine, et le souvenir du mort rend plus âcre ma vie; les brassées d'épis se pressent sur moi comme des cuisses blondes; ma sueur a salé les grains que je mâche et j'ai faim de l'étendue épaisse à faucher. J'aurais pu l'acheter à bon compte, et la moissonner de mes bras : mes nerfs las auraient aimé la continuité des besognes, interrompue de goûters sous les haies. Mais ma faux en Bourgogne, comme ma hache en Acadie, eût sursauté à contre-temps : au lieu du travail qui apaise, c'en eût été la parodie qui irrite, et la poussière des blés, comme là-bas la sciure des sapins, m'eût semblé sur moi un mensonge collé à ma peau. Que ne sais-je les calmes et puissantes tâches des champs? J'envie aux faucheurs leurs membres de bois et de fer.

La ferme ne s'est pas vendue. J'ai le sens des ruines, et je sais dans quel ordre les logis s'effondreront. Par la vitre cassée de l'étable, au lieu des yeux des vaches, les étoiles des trous du toit luiront.

J'ai traversé la grande salle dallée, qui fut la chambre mortuaire de Lucas. Il en avait reblanchi les murs de ses mains, et trois armoires de noyer sculpté, qui n'ont pas été achetées, y rayonnent. Quelle retraite pour mes notes et pour mes livres intimes, las des caisses de voyage!

Voici l'heure où la moisson du jour, presque achevée, le vent du soir délasse les faucheurs; le plateau s'apaise; les hauts toits de tuile sur leurs murs bas s'harmonisent aux hêtres centenaires; sous les charpentes géantes, les songeries des veillées semblent plus mystérieuses : elles montent se nicher, avec les hirondelles et les robes des aïeules, aux espaces profonds des greniers, et le vide des toitures est plus vaste que les logements, pour que plus de place soit faite aux rêves qu'à la vie.

Antique et douce Bourgogne, je descends d'une longue race de serfs attachés à la glèbe, et je ne m'en arracherai pas sans qu'il reste de ma chair à ton sol. Tu forças mes ancêtres à rester, et tu me chasses! Il y a, pourtant, un métier où tu manques d'hommes : la culture, et tu as l'air encore d'une bonne mère, parce que tu m'offres ta terre, mais tu sais bien

qu'avec mes bras atrophiés, me tendre tes sillons est une moquerie.

Voici des siècles que la montée d'une race porta cette ferme sur le plateau : c'était la conquête du sol. Aujourd'hui, c'en est l'abandon ; la vente a été close à midi, et le cadran de Lucas a sonné de douze coups, sur la carriole qui emportait l'horloge, l'heure du dépeuplement, qui défait l'œuvre séculaire.

Personne n'aime cette ferme comme moi. Dans le potager, près du porche, Cécile et moi, un jour, cueillîmes et mangeâmes de l'oseille. Si nous revenions, seuls, dans l'enclos sans acheteur, nos bouches chercheraient l'une sur l'autre un goût d'oseille. Il était de notre destin que la grande salle aux armoires fût la chambre de nos amours. Il me semble que je déserte la ferme, et que, par moi, le dépeuplement se consomme. Le regret de la vie bourguignonne m'assombrira ma vie américaine. Mon corps, sans prise sur le sol, également infirme pour le séjour au pays et pour l'exil, s'est déraciné par atrophie, et ne s'enracinera plus.

19 août.

On prépare la noce d'Éva, la jeune sœur de Cécile. Je ne l'ai jamais vue, parce qu'elle passe les étés chez sa grand'mère. Elle arrive ce soir pour son mariage. On dit qu'elle ressemble à Cécile, mais plus belle. On dit que son fiancé est brillant, tendre, délicat. Il se nomme Poireau.

Vendredi, le ministre de l'Intérieur, Vianet, qui est des environs, viendra inaugurer une statue et un égout à Dijon. Le père d'Éva a fixé le mariage à samedi, dans l'espoir que le ministre y serait témoin. Le ministre, empêché de rester pour la noce, a promis en cadeau la nomination de Poireau à une sous-préfecture. Il l'apportera en portefeuille dans son wagon-lit.

20 août.

Jeannot est à Paris : sa sœur accepte de le suivre en Acadie. Je l'ai invité à venir nous voir. Il nous arrive demain.

23 août, jour fixé pour le mariage d'Éva.

Hier soir, sous l'orage, j'allai chez les parents de Cécile. Du salon, vidé pour le bal, ils épiaient le ravage de l'eau, atterrés des flaques que la noce aurait à traverser le lendemain. On régla les détails du cortège, et je les quittai avant neuf heures, pour les laisser reposer.

Dix heures avaient tinté au clocher, et j'avais dû m'assoupir malgré la tempête, quand je m'éveillai en sursaut; je prêtai l'oreille; l'eau crépitait sur la terrasse, puis le timbre de la porte sonna; je courus ouvrir et bondis en arrière, devant une ombre ruisselante qui se ruait : « Habillez-vous, cria-t-elle, et suivez-moi. » C'était Poireau. Comme quand on devine un malheur, je n'osais le questionner. A la grille de Cécile, il me dit : « Je suis venu vous chercher parce que j'ai peur. » Il sonna et, entendant la cloche, me saisit la main : « C'en est fait, dit-il, le malheur est entré dans la maison. »

« Qui est là? » cria de sa fenêtre le père. Comme Poireau n'osait se nommer, je répondis : « C'est moi, pour un détail important. » Un bruit me fit retourner et je vis Jeannot : inquiet de m'entendre sortir, il m'avait suivi, avec un gourdin. Le père, en sabots, vint ouvrir, grommelant et jurant sous la pluie. La mère de Cécile, du seuil, tendait sa tête pâle. Poireau, blanc, dit d'une voix blanche : « Ce soir, je suis allé remercier Vianet de ma nomination; mais il s'est confondu en regrets de n'avoir pas trouvé une place; il m'en a promis une, mais l'interpellation sur le moine barbu va le renverser, et c'est pour moi la suppression des sous-préfectures. Je ne peux me marier sans situation : décommandez la noce ». Les deux jeunes filles étaient descendues, frileuses dans la gaine de leurs châles : « Cochon de cochon de cochon de Vianet! » hurlait le père. « Mais monsieur Poireau, s'écria la mère, mon bon monsieur Poireau, mon cher monsieur Poireau! renvoyer les invités? déshonorer Éva? — Cochon de cochon de cochon de Vianet, répétait le père. — Madame Régnier, dit Poireau, ma bonne madame Régnier, ma chère madame Régnier, laisseriez-vous votre fils se marier sans situation? Et ne m'avez-vous pas dit que j'étais votre fils? » Les jeunes filles avaient disparu; Poireau, les yeux fixés sur ses bottines, répétait du même ton les

mêmes mots : « Je ne me marierai pas sans situation. » « Régnier, dit la mère, le préfet offre ce soir un bal à Vianet, il faut y aller et le voir. Cécile! Éva! cria-t-elle dans l'escalier, vos robes de bal! Vianet les a connues toutes petites; il ne voudra pas briser leur vie. »

Une demi-heure plus tard, la famille était en toilette, et le vieux cheval blanc dans les harnais. Éva seule avait refusé de sortir. Jeannot et moi promîmes de la garder, et les autres se glissèrent sous les rideaux de toile cirée du break, dont le balancement noir se perdit dans la pluie.

Comme le salon vide et les tréteaux de la salle rappelaient la noce incertaine, la vieille bonne nous fit asseoir dans la cuisine, mais les fenêtres en étaient ouvertes, et un froid humide montait des dalles. « Je n'ai plus de bois, dit-elle, et le cocher a la clef du bûcher. » Jeannot demanda une hachette, et s'élança dans la pluie. Éva, recroquevillée dans son châle comme une paysanne acadienne, grelottait, le bleu de ses yeux assombri par la dilatation des pupilles : « Sans doute, dis-je pour rompre le silence, il débitera quelque arbre mort du jardin, mais comment le fera-t-il sécher? » Éva ne semblait pas entendre, et je la laissai, par discrétion, à ses pensées.

Quand Jeannot revint, trempé et chargé de branches, dont il avait élagué l'écorce humide, il les disposa dans l'âtre, et Éva offrit à la flambée ses pâles mains transparentes : « Vous êtes trop bon », dit-elle d'une voix lointaine. « C'est comme un feu dans la forêt », dit-il avec un rire qui dégourdit le silence. Il pendit à la crémaillère un chaudron où il versa un verre d'eau et il chercha un peu de rhum à l'office; l'eau bouillit vite et elle but le grog qu'il lui tendait. Le sang lui revenait aux joues et elle parut s'éveiller. « Oui, c'est comme un feu dans les bois, murmura-t-elle, et il est bon de se croire dans la forêt sauvage, loin de toutes les hontes. — M'sieu Jeannot, dit la vieille, vous auriez pu prendre la scie. — J'aime mieux la hache, répondit-il, surtout depuis que cet hiver, en sciant un arbre abattu, j'ai vu ma scie rouge de sang. — Jésus! cria la vieille. — Un raton, reprit-il, s'était blotti dans le tronc creux pour l'hiver, et sa tête a roulé, coupée, non éveillée. »

Éva frissonna. « Vous ne connaissez pas, reprit-il, l'horreur d'un meurtre sur la neige : les espaces glacés donnent à la

tiédeur d'une goutte de sang un prix infini. La vie y est rare, intense et sacrée. La bise y cingle les enfants, et leurs joues y luisent comme des fanaux. Aussi voudrais-je élever mes fils dans le Nord canadien. On m'a parlé d'un enfant californien de quatre ans et demi et qui pèse cinquante-deux livres ; il nage trente secondes entre deux eaux, et sa poitrine se dilate de deux pouces un quart ; chaque matin, il fait treize minutes de gymnastique et reçoit une douche ; le soir, son père lui enseigne la boxe et la lutte. Je veux que des soins pareils et la vie de la forêt fassent de mes fils des athlètes ; c'est le travail sous bois qui m'a fait des muscles de chêne, et sans cette cuirasse le premier de tous les accidents qui m'ont marqué m'eût brisé.

» J'étais à l'École des mines de l'Université Columbia : aux vacances, je me louai à un ingénieur du Texas, pour explorer les ruines d'une mine ; la fièvre le prit et, aidé d'un Indien, je descendis seul dans le puits par une échelle en lanières de peaux ; j'étais à cent pieds sous terre quand un bruit de tonnerre m'étourdit, une trombe d'air me lança contre les rocs et de lugubres plaintes, prolongées par des échos, m'emplirent d'une insurmontable terreur ; j'appelai en vain mon Indien, et compris qu'il avait fui d'effroi ; il était heureux que la corde eut été enroulée à un tronc ; en m'arc-boutant, je me hissai jusqu'au sol. Mes muscles me protègent des fractures, comme les genouillères qu'on met pour le foot-ball. J'ai sur moi tant de marques d'accidents que mes ouvriers m'ont surnommé le Tatoué. A d'autres vacances, où je m'étais loué comme mineur, une vieille mule, qu'on attelait en tête d'un équipage, tomba malade ; les autres, sans leur guide, refusèrent de démarrer, et comme ni coups ni cris n'y faisaient, je m'attelai devant elle, couvert d'un tablier de cuir ; la mine était noire, le voiturier, me cinglant d'un coup de fouet, cria : « Hue ! » et l'attelage me suivit ; j'eus à faire la mule plusieurs jours, mais un matin, je buttai, et les bêtes me passèrent sur le corps : on les arrêta à temps pour que le wagonnet ne me broyât pas. »

Le feu étincelait. Jeannot, animé d'une flamme que je ne lui connaissais pas, contait à Éva ses aventures, comme on amuse un enfant malade par des histoires, et dans le fantas-

tique blason de fonte qui ornait la plaque de fond, elle semblait apercevoir les golfes, les forêts et les mines qu'il évoquait tour à tour.

Tard dans la nuit, nous entendîmes un bruit de roues : Éva parut s'éveiller d'un songe heureux et se remit à trembler. Je courus au perron et amenai les voyageurs près du feu. « Ah ! quelle nuit! s'écria madame Régnier; il était onze heures moins douze quand nous partîmes ; le chemin de la côte était défoncé, et nous faillîmes y verser dans la boue; sur la grand'route Gennelot fouettait, mais Poulette buttait; enfin, elle nous traîna chez un loueur, puis chez un autre, mais toutes les voitures étaient au bal, et il fallut, avec le break boueux, entrer dans l'illumination de la préfecture; comme nous allions nous engager sous le porche, un coupé à cocarde tricolore en sortit, et la foule cria : « Vive Vianet! » Ton père s'élança, je le retins. « Je l'arrêterai, cria-t-il. — C'est toi qu'on arrêtera », répondis-je. Il m'échappa et comme il touchait le coupé, un agent le repoussa ; mais un blondin, sortant la tête à la portière, dit à l'officier de police : « Le ministre quittera le bal à minuit et demi. » Je respirai et en même temps je tremblai du peu de minutes qui nous restait pour sauver le bonheur d'Éva.

— Au grand salon, interrompit le père, une foule entourait Vianet; mais je le tirai à part et en vingt secondes de tête à tête, les yeux dans les yeux, il comprit ce que son canton natal et électoral penserait de lui s'il rompait le mariage d'Éva ; il appela son chef de cabinet et lui dit : « En arrivant à Paris, vous trouverez une sous-préfecture pour M. Poireau, et vous télégraphierez à son beau-père. — Monsieur le ministre, dit le chef, vous savez pourquoi c'est impossible. — Écoute, me dit Vianet avec un geste affolé; à l'arrivée, je prendrai le mouvement moi-même, et ferai tout ce qui peut être fait. »

Le père se tut. Jeannot et moi voulûmes prendre congé. « Restez », nous dit Éva. Un silence lourd commença. « Nous avons dépassé le fourgon du restaurant sur la route », dit la mère. — De Dijon, éclata le père en se tournant vers Poireau, nous sommes venus sans dire un mot, à cause du cocher ; maintenant, monsieur, parlez. — Je répète, dit Poireau, que si, à dix heures du matin, le ministre ne m'a pas nommé, le mariage

ne se fera pas. — Il ne nous reste qu'à aller nous reposer, dit Cécile. — Adieu, monsieur, dit Éva en tendant la main à Poireau, quittons-nous sans haine. — Mais nous aurons la nomination par dépêche à sept heures! interrompit le père; à quelle heure te réveillerai-je pour ta toilette? — Ne me réveille pas, dit-elle. — Quoi! s'écria Poireau. — C'est vrai, je vous dois une explication, reprit-elle; il m'a semblé cette nuit que votre bras se dérobait sous moi, et j'aurais près de vous, à jamais, la sensation de n'être pas soutenue pour traverser la vie. »

A sept heures, la dépêche vint, nommant Poireau. Les marmitons dressaient leurs fourneaux; mais Régnier descendit de la chambre d'Éva en jurant, puis la mère en pleurant gagna la cuisine pour décommander le banquet; mais au moment d'articuler les mots qui allaient faire de l'aventure de sa fille le scandale de la région, elle tomba de son long. On la porta sur son lit, et on alla dire aux marmitons que son état forçait à remettre la noce.

26 août.

Comme on tendait le filet de tennis, Cécile se glissa vers moi : « Vous ai-je blessé? » murmura-t-elle.

Une question, qu'elle n'osait poser, faisait trembler sa lèvre. Je la prévins. « N'ayez pas peur pour Éva, lui dis-je, je ne suis pas de ceux qui parlent d'amour à une enfant sans la permission de sa sœur aînée. »

Son visage s'éclaira d'une joie si profonde que je la regardai étonné. Elle lut mon étonnement dans mon regard : « J'ai tant besoin de vous respecter », dit-elle.

Elle reprit : « Bien vrai, vous ne m'en voulez pas? Quand il s'agit d'Éva, nous sommes de vieux amis qui n'ont rien à se cacher, n'est-ce pas? — Mais vous ne me jugez pas digne d'elle? dis-je. — Jean! s'écria-t-elle, comment abaisserais-je celui aux pieds de qui... Vous voyez ce que vous avez fait de moi, reprit-elle rougissante; je ne vous en veux pas du mal que vous m'avez fait malgré vous, mais Éva est la seule part de mon cœur qui ne soit pas brisée; elle est tout ce qui me reste de pur : n'y touchez pas. »

« Cécile, ai-je dit, je ne suis plus un enfant; j'ai connu le

désert, la solitude des villes, les besognes dont saignent les mains, les désespoirs de la défaite et les déceptions du triomphe; j'ai tenté en vain l'effort de me faire une patrie : Éva seule peut m'en faire une. J'ai cru que la grandeur du globe cachait bien loin ma récompense : elle est dans la petite main d'Éva. J'aime Éva de toute la folie et de toute la sagesse de mon passé. » Cécile penchait la tête : « Que sais-je? balbutia-t-elle, on ne m'a jamais parlé d'amour comme vous en parlez. »

Même jour.

C'est Cécile ce soir qui m'a cherché. La fièvre avait élargi ses pupilles : ses yeux, de bleus, étaient devenus presque noirs, et elle paraissait étrangère aux objets qui l'entouraient. « J'ai beaucoup pensé à vos paroles, me dit-elle. Puis-je être tout à fait franche? — Oui, répondis-je. — L'amour, dit-elle, a sa sagesse propre, et j'en ai reconnu quelques accents dans vos phrases; mais comme j'aime depuis plus longtemps que vous, ajouta-t-elle avec un sourire triste, ma sagesse est plus ancienne que la vôtre : écoutez-la. Éva n'est pas tout à fait femme encore : elle le deviendra vite par ces légers chagrins dont ne dispense pas le bonheur. Alors, toute sa volonté sera d'aimer. Me comprenez-vous? Elle voudra s'oublier. Mais si je vous ai compris, vous attendez d'elle vos attaches à votre patrie nouvelle; sa présence sera votre fermeté; quand elle cherchera en vous des certitudes, elle n'y rencontrera d'assuré que votre amour pour elle, et de constant que sa propre image; en se dévouant à vous, qui ne vous dévouerez qu'à elle, il lui semblera qu'elle est rejetée dans l'égoïsme; elle retrouvera en vous le reflet de ce qu'elle fuyait en soi, et si en interrogeant votre regard elle le voit suivre la mobilité du sien, elle tremblera d'un vertige, sur la passerelle branlante de votre vie. »

Les mots de Cécile ont mis en moi un commencement de terreur; mais un jour de chasse réveillera mon audace.

27 août.

Ce que j'aime de la chasse est le départ des chasseurs, au frisson d'avant l'aube. Sur le fond mouillé de votre jardin,

quelle aquarelle, Cécile, que vos poignets blancs hors du peignoir, et ceux d'Éva, quand vous portiez le café fumant! dans le fouillis des bottes, des fusils et des bassets, vous sembliez de porcelaine fine comme la cafetière ou les tasses.

Quel décor de bluette! et quelle exquise comédie que celle de vous et de Jeannot! Vous n'y avez rien deviné et vous y avez fait votre partie en délicieuse ingénue. Quand il a dit : « Mademoiselle, puisque vous êtes levée, vous devriez être de la chasse », avec quelle naïveté vous avez souri, comme si sa phrase n'était qu'une politesse qui ne demandait qu'un sourire! Quand il a demandé : « N'avez-vous jamais eu envie de chasser? », avec quelle simplicité vous avez répondu : « A dix-huit ans, mais je retardais les chasseurs. — Il faudra venir avec nous cette semaine » a-t-il ajouté doucement; alors, avec quel détachement vous avez dit : « C'est bien fatigant. » Vous aviez l'air lasse, en effet; quand vous nous avez reconduits à la grille, le matin pâle paraissait sur vous plus pâle encore, et sous les gerbes mouillées des clématites du porche, votre beauté m'a pénétré comme la buée froide d'avant le jour. Vous vous êtes baissée pour attacher une boucle aux guêtres de votre père. Quel décor, Cécile, que votre jardin!

Et quel second acte à la comédie, une fois sur la route avec Jeannot! En Amérique il s'abstient de jurons anglais, mais ce matin il allait à grands pas, faisait des traites de cent mètres sans un mot, puis éclatait : « Elle crève, goddam!... Un père, ça? *A son of a beach*... Elle aurait retardé monsieur son père, *Dam fool!*... Et à force d'être étouffée, elle a le goût de l'étouffement... *Dam fools!*... Crétins de parents!... A dix-huit ans, on l'a privée de la chasse; à vingt-cinq ans, il faudra l'y forcer!... *To hell with them!*... *Goddam!*... *Dam fools!*... » Puis sa bouche s'est contractée; et d'un ton autre, il a murmuré : « Ce sera la même chose pour la sœur. » Un pressentiment étrange m'a glacé...

Au dîner, il a dit tranquillement : « Mesdemoiselles, voulez-vous venir chasser le lapin avec moi; c'est un gibier drôle et je ne vous fatiguerai pas. » La tablée s'est tue de stupeur, mais on passe tout aux nouveaux venus d'Amérique : le père a dit en riant qu'en France les jeunes gens qui ne sont pas de la famille ne promènent pas les jeunes filles. Jeannot a répondu

que la famille ne les promène pas non plus. J'ai vite parlé des bassets qu'on vient d'acheter; mais Jeannot, têtu, a demandé ce qu'il fallait être à une jeune fille pour la promener. J'ai vite répondu qu'en Angleterre il fallait être son dogue. Mais que fera Jeannot? sa volonté ne cède jamais.

29 août.

J'ai vu Éva et Jeannot dans le jardin et mon cœur a battu à se briser.

« Nous venons de nous fiancer », m'a dit Jeannot.

Même jour, minuit.

M. Régnier m'a prié de dire à Jeannot que, vu l'éloignement de l'Acadie, il ne pouvait lui accorder sa fille. Jeannot n'a répondu que par un sourire.

La commission faite, j'allai voir madame Régnier. Elle était seule. Le grand salon de campagne où nous avons tant dansé était noir et muet; la pauvre vieille, à bout de courage, se confia à moi : « Le fermier ne nous paye pas, me dit-elle, le vin ne se vend pas; mes filles et moi traînons des loques, sans que mon mari le voie; mais quand il lui manque cent francs pour un basset, il tonne contre la société, chasse un vigneron, va lui-même sarcler deux jours, puis laisse les herbes étouffer la vigne. Ce soir il a fait trembler la table de coups en criant contre les tonneliers voleurs; il prétend qu'il réparera lui-même ses futailles, et vous avez dû voir sa lanterne dans la cuverie. C'est que son basset est mort la nuit dernière : c'était une fatalité, le jour de la demande en mariage. Moi, j'aimerais mieux Éva au bout du monde que dans le cachot de notre misère secrète; mais il nous veut toutes près de lui : cela le soulage de nous tourmenter de sa gêne. Ah! je voudrais être n'importe laquelle des vigneronnes, plutôt que la châtelaine; la misère bourgeoise fait les âmes trop petites! j'ai des amies qui craignent la révolution; ah! qu'elle vienne! et que le peuple nous pende pour nous sauver de la mort lente! »

Un cadran Louis XVI battait, et des reflets jouaient sur le sabre de général d'un grand-père; par la fenêtre, entre les barreaux, les senteurs d'une nuit d'été entraient. Deux coups de

maillet colères retentirent, et la pauvre femme tressaillit. Comme je me levais, elle me supplia de rester un peu, je me rassis et nous nous tûmes.

La chambre des jeunes filles est au-dessus du salon. Elles devaient entendre nos voix, et j'imaginais le mystère de cette chambre de jeunes filles où jamais un homme n'était entré. Du jardin, j'en avais vu la fenêtre, et de l'escalier la porte : entre cette fenêtre et cette porte, quel monde secret berçait en ce moment leur douleur? Je me rappelai que Cécile en avait un jour descendu le portrait de son frère mort, et dans des gazes bleues, j'imaginai de ces souvenirs que les jeunes filles baisent en cachette par les matins d'espérance ou les nuits de désespoir. Je me souvins de bluets qui avaient séché à sa ceinture, et me demandai si elle en avait pendu l'âcre parfum à ses tentures, entre ses premières poupées et ses derniers grelots de bal. Maintenant, tout de son long sur des coussins brodés de sa main, elle laissait s'éteindre en elle les dernières convoitises et les dernières fiertés de sa virginité inutile; sa sœur venait de recevoir l'ordre d'un destin pareil, et dans le silence du château, racheté jadis d'une famille éteinte de comtes, les ambitions de leurs ancêtres bourgeois venaient mourir en elles à leur tour.

« Ne craignez-vous pas, dis-je à la mère, que Cécile entre au couvent? — Si elle y entre, me répondit-elle, et si la famille s'éteint, il eût mieux valu que j'y entrasse, il y a trente ans; l'effet dernier eût été le même, avec une vie de lutte en moins pour moi, et une jeunesse de misère en moins pour elle; et si le cloître eût mieux valu pour moi, sans doute il vaudra mieux pour elle. »

Quand je partis à onze heures, on entendait encore les maillets sur les fûts. Il est minuit et Jeannot n'est pas encore à la maison. Le sourire dont il accueillit le refus du père m'a effrayé.

Le lendemain.

Ce matin, las de ma veillée, je me levai tard. Dans le pré, Cécile et Éva chantaient, en étendant la lessive au soleil. Leur gaieté me blessa pour Jeannot, et j'allai les saluer, un mot méchant aux lèvres; mais Cécile courut au-devant de moi, et me conta que son père, à minuit, était monté chez elles pour

dire à Éva : « Fillette, je ne veux pas que tu pleures, suis ton Jeannot et nous te suivrons. »

Je lui offris de porter la nouvelle à Jeannot. « Oh! s'écria-t-elle en riant, il était ici à l'aube et nous a brouetté le linge. »

Je me sentais enveloppé d'une aventure incompréhensible; la chambre déserte de Jeannot me parut avoir été traversée d'un mystère et, comme sa fortune s'était décidée à minuit, je crus un moment à son étoile.

Vers dix heures, je le vis qui me cherchait pour me conter sa veillée. Il avait surpris le père à la cuverie et crié plus haut que le bruit du maillet. « Monsieur, avait-il dit, vous avez raison de craindre l'exil pour votre fille; mais comme elle vit dans la solitude avec vous, c'est de vous seul qu'elle serait privée, or, je ne pensais pas vous séparer; je me réjouissais des services que vous rendriez à l'Acadie; vous êtes un amateur de vergers, un connaisseur en plants et un expert en greffage : Londres achète nos pommes, et des fruits de luxe nous enrichiraient. Un homme comme vous est mal à l'aise là où le manque de fonds et de terres empêche l'intelligence de transfigurer la culture : — Je ne te savais pas si flatteur, dis-je. — Il n'y avait pas une flatterie dans mes paroles, répondit-il. M. Régnier est fou, mais il n'est pas sot, et l'aisance guérirait sa folie. Il y a en Acadie un planteur qui vint de France à cinquante-neuf ans : un rentier ne peut-il pas s'amuser d'une plantation qui l'enrichit, plus que d'un clos qui le ruine? »

31 août.

Mon congé expire; je suis heureux de ne pouvoir rester pour le mariage d'Éva. J'ai fait avec ma mère ma dernière promenade, et, derrière mon village, le soleil, pour la dernière fois, s'est couché. J'aime la terre où j'ai grandi, comme l'a aimée mon grand-père le vigneron, dont le clos montait du lavoir au cimetière, ou comme mon grand-père, le médecin, dont le cabriolet roula trente ans de Fixey à Chambertin : je l'aime en paysan et en bourgeois de campagne, pour l'immobilité de ses lignes; je l'aime comme un homme aime son lit, qui a été le lit de ses aïeux; je l'aime, comme le peuple de Bourgogne a aimé mille ans la terre bourguignonne.

Il y a une autre manière d'aimer la patrie ; parfois, loin d'elle, j'en ai invoqué les formes immatérielles, et la France de l'histoire, faite de l'écho du passé et du murmure de l'avenir, pour laquelle il est doux de mourir et cruel de s'exiler, m'a donné le courage de l'exil. Mais comme une symphonie ne se survit que dans les oreilles exercées, la présence de la patrie invisible ne se prolonge que dans les âmes formées jeunes à l'exil, et le regret, bientôt, me revenait, des vignes lourdes, des blés ployés et des porches surchargés de lierre.

## VII

### EN NOUVELLE FRANCE

A bord de la *Durance*.

Ma mission en France est achevée, et je regagne mon bureau de New-York par la nouvelle ligne du Havre à Montréal.

Les objets, à terre, nous engagent en des songeries d'où ils ne peuvent plus être absents ; les horizons terrestres, où tout croît lentement, conseillent des œuvres patientes, et l'immobilité de leurs lignes invite à des bonheurs immobiles : un chèvrefeuille fait désirer un balcon, et une libellule, un bassin. Prisonnier du paysage, on y rêve de plaisirs sans cesse présents comme des chaînes. La rêverie en mer est plus changeante : notre mélancolie, de l'un à l'autre des lieux aimés, vagabonde ; le monde, aperçu du large, se présente en raccourci, comme la côte aux marins, ou le passé aux historiens ; nous n'en découvrons que les reliefs ; nous ne mesurons plus les bonheurs à leur continuité. Tous les jeunes gens devraient recevoir les leçons de la mer.

Je rêve parfois que, pendant mon voyage, la terre aura sombré, et une île, surgit où les passagers de mon navire seront les premiers parents d'une humanité nouvelle : les extrêmes de la nature humaine s'y rencontreraient. Tous les êtres qui s'agitent à bord ont leur vie partagée entre l'Europe

et l'Amérique, mais il n'y en a pas deux dont le cœur établisse, entre la terre du départ et la terre de l'arrivée, la même relation. Par les soirs clairs, quand les quinze cents âmes qui flottent entre les flancs de cette coque rêvent sur le pont, la brise emporte des songes de bonheur plus indistincts que les scintillements de la voie lactée, et plus divers que les phosphorescences des remous. Chaque vie me semble un miracle unique : aussi je m'enhardis à ménager la mienne, à en démêler les surprises et à en cultiver les tendresses sans jalousie des joies qui ne sont pas les miennes.

Il y a une confusion croissante dans les croyances des hommes, mais je ne chercherai plus qui croit et qui ne croit pas comme moi ; je vivrai tranquillement au service de ma foi. Si d'autres la partagent, en me voyant calme à la servir, ils viendront à moi, peu à peu. J'ai vu, au large de Terre-Neuve, des rocs désolés, qui, sans relâche, brisent les courants ; ils semblent désertés des mouettes, qui en cercles confus suivent les navires ; mais, au soleil couchant, elles viennent, une à une, s'y poser ; perdues le jour, elles y sont sœurs le soir ; sur ces rochers morts, toute la vie de l'espace coasse ; ils sont, depuis l'origine des temps, le nid des oiseaux de la mer. Ainsi, dans l'histoire humaine, quelques penseurs immortels semblent des récifs abandonnés ; mais, aux heures intimes, les âmes enivrées s'abattent autour d'eux : ils sont le nid des humains jetés sur l'océan du doute. Plus humble qu'eux, mais immobile aussi, récif à fleur d'écume où une petite bande peut se blottir, j'offrirai aux ailes chercheuses le nid de mes calmes croyances.

Ce matin, un coq à bord a chanté, et j'ai cru voir les vignes de Chambertin au soleil levant. Je me suis rappelé Chanteclair, mon coq fauve. « Chanteclair, ai-je crié, saute un matin sur la fenêtre de ma mère, et trouve un kokoriko qui lui fasse deviner la splendeur de mes réveils sur l'Océan. » Si un paquebot avait croisé le mien, j'aurais câblé à ma mère, par Marconi, quatre mots gais comme les quatre notes du coq.

A ce désir une lumière imprévue se fit en moi ; je mesurai le vide de mes lettres passées, et compris mon crime d'amour : ce n'était pas de l'avoir privée de ma présence, mais de ma pensée. L'irréparable, ce ne sont pas les arrachements phy-

siques, ce sont les départs sans confidences et les lettres sans confessions. Mère! dans quel désert mes mutismes t'ont laissée! Je veux, comme on répare une déchirure en une dentelle, ramener mon âme contre la tienne. Que j'ai hâte du succès pour que mes lettres retentissent dans ta maison comme les bulletins de la Grande Armée dans les chaumières!

Un jour, la sœur d'une religieuse m'écrivait : « Avant qu'elle parte pour la Chine, on l'a envoyée revoir ses frères; elle les avait laissés petits; elle a retrouvé des hommes et ne les a pas reconnus. Elle voulait les missions, et est heureuse. J'ai envie de suivre son exemple. J'ai besoin de ne plus penser à moi. » Le couvent et ses vœux sont cruels pour la famille; pourtant, le passage d'une religieuse laisse parmi ses parents une paix qui est bonne, et la certitude de son bonheur leur est parfois plus douce que sa présence. Les sentiments mystiques sont si familiers aux imaginations chrétiennes qu'une mère devine les émotions d'une fille cloîtrée et les partage, plus aisément que celles d'une fille qui vit près d'elle. Dans un monde croyant, les enfants et les parents se comprennent sans s'expliquer; l'unité de la famille répète celle de la société, et la distance n'interrompt pas l'entente des âmes. Le courage des mères spartiates et des mères chrétiennes s'explique ainsi. Dans les sociétés où chacun change ses certitudes, c'est à chacun de les communiquer à ceux qu'il aime, pour que la communauté des pensées survive aux séparations. Où l'esprit est libre, l'amour doit être vigilant; dans le silence de la parole de Dieu, si la parole humaine est muette aussi, les vivants appartiennent déjà à la mort. Mère, j'ai hâte de mettre en toi mes certitudes. L'Océan enseigne, en même temps que l'audace, la tendresse qui convient aux audacieux.

Dans la brume du fleuve.

La route maritime qui remonte le Saint-Laurent est la voie historique des découvreurs et l'entrée royale de l'Amérique; « Là se voit, disait Cartier au roi François Ier, la fécondité du grand fleuve qui decourt et arrouse le parmi d'icelles voz terres, qui est le plus grans sans comparaison qu'on scache jamais avoir veu. » Il y a un charme unique à être porté trois

nuits et trois jours à l'intérieur des terres, sur un transatlantique, toujours plus avant vers l'ouest, et à satisfaire en soi le vieil instinct qui, à toutes les époques, a poussé les nomades, les pionniers, les colons, sans cesse plus loin vers le couchant. Jacques Cartier a exprimé à sa façon la loi qui entraîne les hommes dans le sens où va le soleil. « O mon très redouté Prince, écrit-il, je regarde que le soleil chacun jour se lève à l'Orient et se reconse à l'Occident, à l'exemple de quoi notre sainte Foy a été semée et plantée en la Terre saincte qui est en Asie à l'Orient de notre Europe et depuis par succession de temps apportée jusques à nous, et finalement en l'Occident de notre dite Europe, à l'exemple du dit soleil portant sa clarté et chaleur d'Orient en Occident. Et maintenant le temps semble s'être préparé auquel nous la verrons portée de votre France orientale en l'occidentale d'outre-mer. »

Le golfe du Saint Laurent, face à l'est, a l'air d'une gueule de dragon qui tiendrait entre ses dents l'île de Terre-Neuve; au nord, les incisives rocheuses des caps du Labrador; au sud, les dents ébréchées et effritées du cap Breton. Entre ces deux mâchoires de roche et le morceau massif de Terre-Neuve, il faut que se glissent les navires; au large, le courant froid de l'océan Arctique heurte le Gulf Stream, et, sur cette mer faite de contre-courants, les bateaux, même quand ils maintiennent leur direction, sont portés doucement hors de leur voie.

Notre steamer, dans la brume, avance à peine. On ne voit pas l'eau glisser le long des bords. Brusquement il s'arrête et, dans la brume, une raie, noire, frangée d'écume, s'estompe : ce sont les roches... En 1604, Marc Lescarbot, « avocat en Parlement », faillit, comme nous, s'y briser. « Les brumes, conte-t-il, durèrent huit jours entiers, pendant lesquels nous nous soutînmes en mer, louvians sans avancer, contrariés des vents; pendant ces huit jours, Dieu nous fit paraître une spéciale faveur, de nous avoir envoyé parmi les brumes épesses un éclaircissement de soleil, qui ne dura qu'une demi-heure; et lors, nous eûmes la vue de la terre ferme, et connûmes que nous allions nous perdre sur les brisans si nous n'eussions vitement tourné le cap en mer. » Il semble que pour les fondateurs de la Nouvelle France cette ceinture de brouillards ait ajouté au charme mystérieux de leur conquête. « De cette

incommodité, dit Lescarbot, se peut tirer un bien, que ces brumes serviront de remparts au païs. » Les vallées riantes de la côte, derrière cette zone de vapeurs, leur paraissaient plus semblables à ces vierges des vieux contes qu'il faut aller éveiller à travers les fumées que des monstres crachent : l'embouchure du Saint-Laurent se protège de brumes comme la gueule d'un dragon.

Le brouillard, qui cache tout, permet de se représenter les îles fantastiques qu'ont entrevues les premiers navigateurs : l'île aux Oiseaux, où ils sont « presque comme semez », les uns « grands comme pies, noirs et blancs, ayant le bec de corbeau, déquelz nos deux barques, dit Lescarbot, se chargèrent come l'on aurait pu faire de cailloux », d'autres plus petits, qui « se cachent sous les ailes des grans », d'autres qui « mordent comme chiens; et bien que cette isle soit distante quatorze lieues de la grande terre, néanmoins les ours y viennent à nage pour y manger de ces oiseaux, et les nôtres y en trouvèrent un grand comme une vache, blanc comme un cygne, et le lendemain de Pâques, nous le trouvâmes à moitié chemin nageant vers icelle aussi vite que nous qui allions à la voile ».

Par une éclaircie brusque, qui ressemble à l'ouverture d'une voûte, la côte du Labrador s'estompe dans la cendre d'or pâle d'un couchant voilé. Deux fantasmagories blanches flottent au fil d'un courant marin; elles se suivent, sans perdre leur distance; elles ont l'air de deux glaciers qui surnageraient d'une chaîne de montagnes engloutie, mais elles sont plus féeriques de forme; elles portent à l'avant trois éperons de glace superposés, que les vagues ont, l'un au-dessous de l'autre, taillés en trois cuirasses concaves à mesure que la masse, allégée par la fonte, est sortie de l'eau. Au-dessus de cette triple carène étincelle la floraison des aiguilles, des arêtes et des escarpements. Ces deux monstres, dont la substance est celle de l'eau, et la dureté celle du roc, frangés d'écume comme des récifs et orientés comme des navires, ont la beauté troublante de tout ce qui semble à la fois minéral et humain : ce sont des sphinx qui nagent. Leur flotte, qui dans le brouillard d'hier aurait pu nous broyer, passe pavoisée de soleil, en silence, de son mouvement insensible.

Le golfe est pareil à l'Océan, mais le vent apporte des odeurs

d'herbe et de sapin qui surprennent et enivrent, après huit jours de mer, comme si on ne les avait jamais respirées. Ce sont les mêmes qui ravirent les premiers navigateurs du Saint-Laurent. « Nos chiens, dit Lescarbot, mettaient le museau hors le bord pour mieux flairer l'air terrestre et ne se pouvaient tenir de témoigner par leurs gestes l'aise qu'ils avaient... Tandis que nous poursuivions notre route, voici de la terre des odeurs en suavité non pareilles, apportées d'un vent chaud si abondamment, que tout l'Orient n'en sçaurait produire davantage. Nous tendions nos mains comme pour les prendre tant elles étaient palpables. »

Peu à peu la nappe d'eau perd l'apparence d'une mer et prend celle du plus grand estuaire du monde. La côte nord n'est encore qu'une ligne ; mais, de l'horizon sud, les monts de la Gaspésie se détachent et, obliquement, coupent le golfe jusqu'à l'horizon ouest, où la course du navire les rejoindra : ils forment avec elle un angle dont le soleil couchant est le sommet ; leurs croupes parallèles, celles du second plan un peu plus hautes que celles du premier, donnent la sensation d'un grand troupeau dont les bêtes rentreraient le soir deux par deux. Leur obliquité, par rapport au sillage et à la direction du navire, rend sensible aux yeux la forme régulièrement et majestueusement évasée du Saint-Laurent ; la gueule du golfe a l'air de se resserrer peu à peu en une gorge, et le fond de ce pantagruélique gosier d'eau, tout embrasé de reflets, semble avaler le disque, échevelé de flammes, du soleil. Ce fut au pied de ces monts que Jacques Cartier rencontra pour la première fois les Indiens du continent, et que son capitaine ayant donné à leurs femmes des peignes et des clochettes d'airain, pour le remercier, « toutes en un monceau se mirent sur lui, le touchans et frottans avec les mains, selon leur coutume de caresses ». Voici la baie de Tadoussac, où les sauvages reçurent Champlain dans une fête qu'ils appelaient tabagie : ils sautaient et hurlaient autour de la viande en train de cuire, avec un chien dans les bras, les têtes de leurs ennemis en sautoir. Voici l'île aux Coudres, où Cartier vit d'innombrables tortues et « des poissons aussi gros comme moroux, et assez faits par le corps et tête, de la façon d'un levrier, aussi blancs comme neige, sans aucune tache ».

La mer reste la même quand la terre change; c'est la vieille nourrice rude qui nous fait frères des Tyriens, des Basques et des Saxons; des pêcheurs de Bretagne aux pêcheurs d'Acadie, elle va, les gourmandant tour à tour, et elle donne aux races côtières une vigueur commune. La couronne des côtes autour du Saint-Laurent, avec le fleuron de l'Acadie, semble, au front de la Nouvelle France, le gage des vertus marines. Le paysage, carte sans bords, évoque la puissance de la nature sur l'homme : au large de la ligne grise du Labrador, on sent que l'appel des landes polaires ne cessera de réveiller, chez les colons canadiens, les audaces des trappeurs.

La côte est sanglante de l'automne, mais elle me rappelle mon printemps dans la forêt, les veillées des bûcherons, mes désirs d'apprentissages, et mon regret de partir pour l'Oural en quête de secrets chimiques avant d'apprendre dans les camps d'hiver les gestes des chefs de chantiers.

Mon été en Bourgogne a endormi les ambitions que mon printemps en Acadie avait éveillées. Le soleil natal a dissipé les fièvres de l'exil; dans les vignes, ma vocation forestière s'est évanouie, et mes souvenirs acadiens ne m'ont plus paru qu'un livre d'aventures, lu dans une insomnie. Alors, j'ai consommé l'irréparable lâcheté, et refusé le stage dans l'Oural. L'imprévu d'un premier retour au pays avait dérangé mes points de vue : je ne sus pas juger que la douceur du vallon natal me décevait et que les problèmes disparus reparaîtraient. Qu'un premier voyage est trompeur! Que le sens des durées et des distances a besoin de s'exercer!

Maintenant, la présence de la forêt rend leur réalité aux ambitions oubliées. Elles me semblaient, dans les vignobles bourguignons, de mauvais rêves passés : maintenant, ce qui me paraît un songe est mon séjour en Bourgogne.

### En vue de Montréal.

De Québec à Montréal, c'est la beauté d'une plaine de toutes parts infinie, où le fleuve, d'un horizon à l'autre, se couche entre ses prairies, tantôt élargi en une petite mer, tantôt éparpillé en canaux, également majestueux quand il tourne lentement ou quand il se prolonge en une ligne droite sans fin. Sur

des îles qui ont l'air de radeaux d'herbe, des troupeaux semblent flotter; des lignes de peupliers, des bouquets de saules, des masses de roseaux se réverbèrent dans les rentrants de l'eau à tous les plans de la plaine, et c'est comme un paysage hollandais qui se défait et se refait sans cesse. Des mirages projettent encore plus d'îles sur le fleuve et plus de canaux sur les prairies qu'il n'y en a; des tas de foin pointillent des horizons d'herbe rase; une richesse grasse, sûre, riante, sommeille sur toute l'étendue de ces Pays-Bas français.

La splendeur du voyage a ranimé mon ambition; la majesté du fleuve me découvre la grandeur future de la Nouvelle France, et je ne veux plus de mon bureau new-yorkais : le rêve d'une distillerie dans la forêt me tourmente comme au printemps dernier. Je rentre dans l'incertain. Mais je me sens à l'âge où on se classe, sans retour, parmi les vainqueurs ou les vaincus de la vie. Dans ma couchette, une terreur confuse m'a éveillé : je sentais proche le jugement dernier que les choses portent sur chaque homme, et, dans ma hâte de mon avenir, je me penchai sur une glace de poche, j'étudiai les reliefs de mon front et les plis de mes joues, j'y épiai les marques de mon caractère et l'annonce du futur; puis, pour l'éclairer mieux, je tirai la tenture. Alors, le geste de soulever le velours me rappela un de mes retours chez moi, par une nuit d'hiver : une angine avait empêché ma mère de descendre au-devant de moi, mais elle m'avait entendu et m'attendait assise sur son lit; quand je me penchai, elle tâcha de soulever son rideau, pour que sa veilleuse m'éclairât, et je remarquai dans ses yeux une lueur si interrogatrice, que je détournai les miens malgré moi, comme un enfant dont le secret est surpris; ce fut un dialogue dans l'inconscient : quelque instinct en moi avait dû être averti qu'elle cherchait le signe de ma vie manquée ou prospère, et elle dut lire dans mes yeux une gêne que j'ignorais éprouver. Cette nuit, dans mon propre regard qui interrogeait mon image, j'ai reconnu l'interrogation du sien. J'ai compris que l'angoisse, aujourd'hui naissante en moi, était ancienne en elle; touché qu'elle eût tant d'années souffert avant moi de ma souffrance, il me sembla que j'avais une autre âme hors de moi : une première âme, qui était ma mère. Sa chanson à m'endormir me revint, naïvement symbolique des rêves des jeunes mères :

Sain-te Mar-guerite,
Endor-mez-moi mon en-fant
Jusqu'à l'â-ge de quinze ans;
Quand quinze ans se-ront sonnés,
Il faudra le ma-ri-er.
Qu'ils fas-sent bon ménage,
Dans u-ne chambrette,
Plei-ne de noisettes,
Un marteau pour les casser,
Du pain blanc pour les man-ger,

J'imaginai son regard d'endormeuse, clair de l'immobile interrogation : « Que fera-t-il, que sera-t-il? » Presque trente ans ont passé; ce n'est plus à mon berceau, c'est seule en son alcôve qu'elle interroge l'avenir. Et depuis hier la question qui a tinté en elle tant de nuits m'éveille à mon tour : jamais je ne me sentis si pareil à elle, jamais mon âme ne fut si près de la sienne. J'entends en moi le glas de trois cloches, dont la plus sourde gronde : Qu'as-tu fait? la plus sonore : Que fais-tu? la plus déchirante : Que feras-tu?

*
* *

New-York.

Les façades de trente étages rabattent des cyclones de poussière; le flot humain des ascenseurs se déverse aux portes-revolvers, et les fait tourner comme des turbines, mais la forêt marche avec moi, et le frémissement calme des pins couvre le fracas du trottoir. Je revois les levers citron du soleil dans la broussaille, et ses couchers orange.

De mon bureau du vingt-sixième, on domine la boucle des deux fleuves, le dos d'âne de la cité avec sa double crinière de mâtures, les îles artificielles faites de détritus, la Liberté de Bartholdi que raille l'île grillée des émigrants, et des queues de camions où se vident des files de brouettes, gros serpents qui en avalent de petits. Ce tumulte qui me charme est fait du labeur d'hommes inaperçus, et je me révolterais d'être pour une semaine un de ces points humains dont le fourmillement m'enchante : pourtant, la conduite d'un camion sur le port

me préparerait mieux que la routine de mon bureau à la vie libre et à l'industrie forestière. Il me semble que leur tâche d'un jour ne mérite pas huit heures de ma vie ; mais ma vie, mais ma besogne au bureau les mérite-t-elle? Que je surprends bien le préjugé qui fait qu'un labeur manuel nous paraît un gaspillage de nos vies courtes!

Le souvenir de l'Acadie protège en moi la pensée de la vie droite en terre libre, mais déjà je ne l'espère plus pour moi. Je me console encore de ma vocation trahie par l'espoir de l'éveiller en de plus jeunes que moi ; j'imagine des adolescents aux mains rudes, à l'esprit clair, ayant mesuré les résistances et les ressources du globe. Quand je me rappelle mes chevauchées enfantines sur des balais, et mes rêves de conquêtes militaires, je souris de tant d'innocente barbarie ; mon ambition, devenue plus humaine, combine, non plus la guerre, mais la paix ; elle observe les émigrés, citoyens du monde et soldats de la concorde ; elle imagine une stratégie qui les ménagerait comme un chef sage économise la souffrance de ses hommes.

Par delà l'Océan, au bout de la presqu'île acadienne, je revois un lac long avec des îles rondes, une barque au bas d'une prairie, un train de poutres flottant, et des oiseaux d'eau sauvages : c'est le vallon où Éva élèvera les fils de Jeannot ; ils recevront les leçons de choses de la mine et de la forêt.

20 décembre.

Ce matin, une dépêche de Cécile m'apprit son arrivée à New-York, et sa détention à l'île des émigrants, où je courus. Dans des enclos à bétail, d'une propreté d'hôpital, les émigrés défilaient, l'épaule marquée d'un numéro à la craie ; les femmes, lourdes de grappes d'enfants, tordaient le cou, un ballot sur la tête, pour tendre l'œil au docteur qui retournait leur paupière. Des jupes polychromes jonchaient des ballots gris : du fouillis des teintes criardes ou sales, Cécile surgit, dans la gaine de sa robe noire, comme un jet d'eau d'une plate-bande en friches.

On questionna devant nous une émigrante polonaise, et son frère, petit tailleur à New-York : ils ne s'étaient pas vus de huit ans, et n'osaient, devant le Comité des interrogatoires, se

faire signe. Il dut vider ses poches de ses doigts gâtés par les aiguilles, et montrer ce qu'il avait d'argent ; on le déclara trop pauvre pour nourrir sa sœur : un cachet imprima le mot « exclue » sur une feuille et on la renvoya dans sa cage, d'où on la rembarquera ; il regagna sa boutique, et leurs deux vies, après une rencontre muette sur un îlot, se séparèrent à jamais.

Mon ami Bloch, de la Société protectrice des émigrés, accéléra la sortie de Cécile, et comme le tumulte des rues la reposait de la mer, nous gagnâmes à pied un restaurant du bas de la ville. « New-York, dit-elle, est la seule ville qui soit drôle comme une cité du Moyen Age ; ces rues en boyaux, entre des tours à corniches, n'ont d'analogue que les vieilles ruelles sous leurs pignons surplombants. » Quand nous fûmes assis pour déjeuner, je remarquai une larme à ses cils. « Je pleure de faim, dit-elle en riant ; il y en a que le soleil fait pleurer ; moi, c'est la blancheur de la nappe : voilà dix jours que je n'ai rien vu de blanc ; je ne savais pas l'entrepont si douloureux ; on arrive ici, vaincu comme par une maladie ; quand on débarque, c'est comme une convalescence qui s'ouvre. Voilà pourquoi les émigrés s'assimilent : la souffrance fait de l'homme une cire ; un convalescent est un peu un nouveau-né. Après l'épreuve du voyage, on salue la côte inconnue comme une terre natale. Elle est vraiment la terre promise. » Elle s'amusait, par la fenêtre, de la mêlée de la rue. « Ah ! cria-t-elle, la Santarina ! » Une Italienne, un ballot vert sur la tête, écartait, de son dandinement, le flot des hommes d'affaires. « Elle rejoignait un terrassier, dit Cécile, et tremblait d'être exclue, s'il ne l'épousait ; un inspecteur, allant et venant entre eux, de la cage à la galerie, confronta leurs récits, et deux gardiens les menèrent à la salle des mariages. De l'autre côté de la grille, elle n'était qu'une tête de bétail, qu'on pouvait marquer à la craie pour la rembarquer : maintenant, elle a tous les droits des courtiers et des banquiers, qui cèdent le trottoir à ses ballots. De quel pied elle doit étreindre l'asphalte ! Que la poussière de la rue doit lui sembler bonne ! Quelles racines elle a dû pousser dans le sol sur le parcours de quatre cents mètres qu'elle a fait depuis le bac ! »

Au dessert, Cécile me demanda de la confier à une paysanne acadienne, qui lui enseignât le ménage d'une ferme. « Je suis

seule au monde, dit-elle, un peu comme la Polonaise qu'on a exclue; sans Bloch, on m'aurait rembarquée comme elle. Ma sœur doit l'hospitalité à maman et à papa; elle ne me la doit pas... Je veux, si je dois vivre auprès d'eux, savoir gagner mon pain. Vous me mettrez en apprentissage dans quelque ferme acadienne, afin que je puisse les servir un jour, — eux ou quelqu'un d'autre », ajouta-t-elle. Je lui promis de prendre un congé pour Noël et de la conduire en Acadie.

1er janvier.

Le lendemain de Noël, nous étions chez la fermière à qui je comptais confier Cécile. Ses enfants et petits-enfants, assis en cercle pour la dernière veillée des congés, regardaient ronfler le poêle. L'aîné, bûcheron au lac des Caribous, semblait hébété d'un souci; le père branlant la barbe lui dit : « Mouè, Antoine, si j'étions touè, si n'y a point plus de foin qu'tu dis, j'ramènerions les bœufs des cabanes. Et puis, j'irions drouèt dire au patron pourquouè. C'est point ta faute si le lac n'est point assez gelé pour porter un charrouè. » Le fils se leva et alla regarder le ciel : « Si seulement y gelât cette nuit », dit sa femme. La barbe du vieux remua plus vite : « Depuis soixante ans, dit-il, j'ai entendu dire bin des fois : Si seulement y gelât, et c'est jamâs ça qui a fait gelêr. »

Un coup de pied ouvrit la porte et des bûches volèrent. Le chien en reçut une et hurla. « Jim! gronda Antoine, c'est pas la façon de rentrer du bois. — Rentre-le à ta façon, cria une voix du dehors. — Tu ne sais pas le prendre, dit la grand'mère. C'est l'petiot à not' gâs qu'est mort, me dit-elle; on le plaignât d'être orphelin : on l'a gâté. Jim! cria-t-elle, rentre ton bois comme un homme ou il faudra que ce souèt mouè. »

L'enfant rangea sans bruit les bûches, et, les cheveux ébouriffés sous le bonnet, se mit à couper au bout de ses doigts des betteraves : son couteau allait comme un couperet, et, entre ses cuisses, comme entre les montants d'une coupeuse, chaque betterave, à peine prise, tombait en quartiers; parfois, il s'en lançait un morceau dans la bouche, et ses mâchoires allaient comme le couteau. « Pour qui ça? demandai-je. — Pour nos cochons! » cria-t-il. Il secoua les épluchures. « Salaud! dit sa

tante. — Il y a assez de femmes pour balayer, grogna-t-il. — Voilà l'innocent sauvage qui vous traitera en servante, dis-je à Cécile. — Il me plaît », répondit-elle.

Un gars entra, cria « Bonsoir » et ôta son maillot : « T'as dîné? dit la vieille. — Non. » Elle apporta du thé et des myrtilles confites. « Le train avait du retard? dit le vieux. — Oui. — Tu ne t'es pas embourbé? dit la vieille. — Non. — Tu as rentré le chariot au hangar? dit le vieux. — Oui. — C'est not' plus jeune, m'expliqua la vieille, un rude ouvrier et un bon gars. — Vous ne pouvez servir ces ours », dis-je à Cécile. « Il gèle, cria le vieux du seuil; on passera demain sur le lac des Belettes. »

Je résolus d'aller avec eux aux cabanes, et dans la nuit une cloche secouée m'éveilla. Je reconnus sur moi mes maillots, autour de moi ma couverte de soldat, et je me rappelai que j'avais dormi habillé dans la mansarde glacée ; dans la cour, des lanternes passaient; je brisai la glace d'un broc pour me laver : il n'y avait que de la glace.

Les traîneaux regorgeaient de sacs et de barils, et de la grange, pour les atteler, on tirait les bœufs, dont les pupilles, larges d'effroi, roulaient, épiant la nuit. Sur l'aire, en face de leurs râteliers, on avait la veille égorgé l'un d'eux, dont l'agonie leur avait laissé une terreur qu'exaspérait le désordre nocturne. La nuit était épaisse; au faîte des chargements, on liait le reflet des bâches et le miroitement rouge des viandes gelées.

Dans la cuisine chaude, Cécile posa sur la nappe une bassine de haricots, en la portant de ses deux paumes, qu'elle retira rouges de chaleur et noires de suie; elle coupa le gâteau en tranches égales, et comme elle versait le thé à la ronde, sans me regarder, toute au soin de servir bien tous les hommes, une jalousie sauvage m'étreignit. Le patron ne partait qu'à midi, et je me torturai de le sentir tout un matin auprès d'elle : j'avais l'âme d'un valet jaloux.

Le dernier des fils sortait, admirable de jeunesse : « Wilfred, appela la mère, pour combien de temps pars-tu cette fois? — Oh, dit-il, sept ou huit semaines! — On n'embrasse pas sa maman avant de partir? » Il revint négligemment et la baisa. « Et moi? » murmura sa cousine. Je cherchai le regard

de Cécile, mais elle lavait les assiettes dans l'évier. J'allai à elle. « Pauvre gars, dit-elle, tout l'hiver aux bois pour que la femme ne manque de rien au foyer. — Je passerai trois nuits dans leur camp », lui dis-je. Elle essuya sa main pour me la tendre. « Bonne promenade », dit-elle. Le mot me cingla. « Et si je restais deux mois? balbutiais-je, vous retrouverais-je à cet évier? »

Tout le jour, les traîneaux oscillèrent, sur des pistes de neige battue et par-dessus des racines. J'étais fiévreusement curieux du camp où j'allais pour la première fois contempler les grands travaux de l'hiver et me juger propre ou impropre aux industries forestières. Les hauteurs bleues des lointains m'indiquaient le but de la journée, mais comme elles cerclaient tout l'horizon je ne savais vers laquelle de leurs arêtes nous montions. Leurs sommets voilés me faisaient penser à mes vastes rêves, et le désordre des croupes à l'inconnu des besognes imminentes. Les charretiers, avec maîtrise, enlevaient les bœufs hors des fondrières, et à bout de bras soutenaient l'équilibre des traîneaux; le patron en répara un dans l'eau glacée du torrent. A mesure que je surprenais les secrets de la vie sylvestre, les difficultés s'en multipliaient, mais s'en précisaient, et je sentais que mes désirs sourds d'apprentissage seraient devenus des résolutions claires, si j'avais été plus jeune. Mes paumes s'attachaient aux glaçons, et les pièges blancs des souches m'éblouissaient, mais la rudesse des ravins animait mon escalade : je ne regrettais pas les fermes tièdes des vallées, et je devinais avec quelle aise les rudes tâches des bois pourraient me faire oublier les douceurs de mon passé.

Le soir, près d'un bassin gelé, jonché de piles de billots, trois cabanons se profilèrent en noir; la porte du premier s'ouvrit, et j'y vis une fumée grise, des maillots rouges, des faces luisantes : deux files d'hommes sur deux lignes de bancs se faisaient face; derrière eux des planches de salle de police, à deux étages, encadraient de nuit la pénombre rougeoyante des corps; après quelques questions sur l'état des chemins, le silence, lourd comme la fumée, emplit l'étroite cabane. Chaque homme portant triple bas dans la neige, soixante paires au-dessus des trente hommes pendaient; mon voisin pétrissait ses mocassins, les imprégnait d'huile de castor; un autre tendait

d'une planche la peau fraîche d'un renard. Un grand brun ébouriffé, à voix basse, offrait à un blond de lui apprendre l'anglais pendant l'hiver. L'ennui pesait sur la chambrée; tous ces hommes avaient de larges maisons dans les villages et les regrettaient. Le loquet craqua; une admirable fille de quinze ans entra dans la fumée : « Vot' soupé est paré », chanta-t-elle.

Dans la cabane qui servait de cuisine, une géante servit des haricots, du bouilli, de la mélasse, de la compote et du thé. Il y avait deux lits, l'un visible pour elle et son mari, l'autre caché de couvertes pendues, pour sa fille. Elle avait au village un bébé et trois filles, dont l'aînée l'y remplaçait; elle avait au camp sa cadette et un petit de deux ans. Après le souper, où la cuisinière imposait la règle du silence, son fils, un gars aux mèches tombantes, seul admis à la cuisine, se mit à tenir l'enfant par un pied, en équilibre sur une main. « Pas de vaillantise avec lui », cria-t-elle effrayée. Il le pressa, le roula, le retourna. « Prends-moi par le cou, disait-il. Donne-moi un bec. » Ce tombeur de la forêt sauvage se grisait le soir d'une caresse enfantine. « Ah! j'vas dormir », cria-t-il, et il bondit comme un fou par l'intervalle noir des deux cabanes. « Il a peur, me dit sa mère en riant. — De quoi? demandai-je. — Des morts, répondit-elle, une idée qu'il a. »

Le lendemain, le patron, en ferrant les bœufs, me conta qu'il avait été charretier et forgeron. « J'ai trois camps, dit-il : ici, où la maladie d'un abatteur ferait chômer trois ébrancheurs, je me mets à l'abatage, et au bruit de mes troncs qui tombent mes hommes luttent de vitesse avec moi; à la cabane des Caribous, où les charrois sont en retard, je fais le charretier les jours de bonne neige et mon attelage entraîne les autres; à la cabane de l'Orignal, où les chemins sont défoncés, il n'y a que moi qui les borde vivement de billots, où six gamins derrière moi posent un pont de bûches : je n'ai que deux bras, mais je multiplie le travail de vingt bras, en équilibrant et en fouettant les équipes. Vous savez la théorie des engrais : un gramme de phosphore, par sa présence, permet l'absorption de cent grammes d'azote pris à l'air; ainsi, une journée du maître rend fécondes vingt journées d'hommes. Je ferre les bêtes dans mes visites aux trois camps, et

économise trois forgerons. Je suis le seul entrepreneur de coupes du canton qui ne se ruine pas. — Partout, dis-je, j'ai vu un homme sur dix réussir ; chaque métier a sa petite élite, où la grande élite de l'humanité se recrute. »

Je distinguais clairement, à mon retour de la cabane, après les avoir obscurément pressenties à l'aller, les formes d'habileté manuelle qui dans la forêt font d'un patron un meneur d'hommes et préparent sa fortune. Je découvrais avec précision les divers apprentissages auxquels je devais me plier. Cette certitude était en soi un soulagement, mais elle s'accompagnait d'angoisses, à la pensée d'apprendre, à mon âge, avec mes mains grêles et gauches, des métiers de force et d'adresse.

Je retrouvai Cécile chez la fermière, qui nous parla de ses cousins du lac Chaud. « La femme est morte, dit-elle, et la grand'mère soigne les huit petits. Je m'plains d'n'êt' jamâs assise, mais près d'elle je crouès que j'étions eun' rentière. — En septembre, dit le vieux, l'pays d'ici chez eux est bleu de blueberries : des myrtilles, vous dites. On vient du cap Fourchu les cueillir, avec des attelages ; ah ! c'est beau ! La ferme est la dernière, à trois milles. — C'est là que vous me laisserez, me dit Cécile, les huit petits ont besoin de moi. »

Nous partîmes à pied pour le lac. On découvrait à l'infini des mamelons nus, où des broussailles cuivrées reflétaient un ciel de neige, et la rondeur du plateau bossué, cerclée de noir par l'horizon, semblait un bouclier d'airain rouge. Les fleurs roses des lichens gris scintillaient comme des coraux sur de l'argent ciselé. « Si j'avais un chalet, dis-je à Cécile, je lui ferais de ces lichens une ceinture gemmée. Mais je n'aurai jamais de chalet. »

Des flocons de neige à peine visibles voletèrent. Puis il neigea.

Il neigeait sur le cuivre des myrtilles. Il neigeait sur le corail des lichens. La neige poudrait les collines comme des pierrots ; les boucles soyeuses de la rivière semblaient nouer de petits paquets de coteaux blancs ; sur un tertre, coiffé d'une perruque d'arbres nains, une bosse aiguë de Polichinelle mettait une pointe d'esprit dans ce paysage fait de ronds. « C'est la cabane, dis-je ; voilà le couvercle pointu sous lequel vous vivrez. — Y aurai-je même une plume ? dit Cécile. Au clair de

la lune, j'irai chanter au coteau voisin : Mon ami Pierrot, prête-moi ta plume pour écrire un mot, ma chandelle est morte. Et le coteau pétillant de givre et de malice répondra : Je n'ouvre pas ma porte à une vieille servante, qui porte la lune dans son tablier. »

La façade était de planches bossuées, qui se recouvraient comme des tuiles, et la fenêtre avait été sciée à même les planches ; trois lucarnes indiquaient des mansardes. « Vous en partagerez une avec trois des petits, dis-je ; le toit est de bardeaux ; ce sont des lamelles de sapin, effilées comme des haches, et bonnes conductrices du froid, mais le mot est noble ; la barde était l'armure du poitrail des chevaux et ne se dit que par métaphore des tranches de lard d'un chapon ; sous votre barde de planches, vous vous rappellerez les coursiers qu'on trouvait gelés, mais droits dans leur armure. »

Une guérite, au seuil, formait écluse contre le vent. Nous frappâmes, et notre entrée pétrifia les huit petits. Une fillette qui soufflait le feu écarquilla les yeux, y reçut les cendres et hurla ; mais personne ne l'écoutait ; deux des jeunes cessèrent de se cogner, sans se lâcher les cheveux, et un petit, qui suçait son pied, l'oublia dans sa bouche.

Le père entra avec un paquet qu'il lâcha ; le paquet oscilla dans le vide, sur quatre pattes torses qui tremblaient ; la tête d'un veau en sortait. C'était un nouveau-né ficelé dans une bâche, qu'il venait réchauffer au poêle. Il écartait les pattes, les genoux en dedans ; son cou, hors du ballot, se tortillait comme celui d'une tortue ; il tituba, balaya le sol de la toile trop longue, glissa d'un pied et chavira ; on le remit debout ; il fonça devant lui et donna de la tête dans un coin, qui le tint debout ; les petits effrayés hurlaient ; les aînés riaient et suivaient leur père, qui suivait le veau.

On nous fit entrer dans « l'autre chambre ». Ç'avait été le salon, mais depuis que les petits étaient trop pour tenir dans la cuisine, ce n'était plus que « l'autre chambre ». On y avait, à droite, un poêle de fonte dans une cheminée de planches, et deux fauteuils à bascule enrubannés de rouge ; en face, entre des fenêtres à petites vitres, obscurcies de pots de fleurs, un harmonium à pédalier de velours rouge ; à gauche, un vaisselier de sapin à petits vitraux blancs et une machine à coudre

encombrée de piles d'assiettes ; une douzaine de carpettes, faites de losanges rapportés, parsemaient le plancher, peint à l'huile dans des nuances de sang caillé. Le thé bu, l'aîné des garçons nous mena au bois, d'où il devait haler des troncs. La ligne blanche du chemin semblait ramper, floconneuse sous le floconnement des sapins ; les bouts des branches, palmés par les glaçons, ployaient sous de fantasques ruines de neige ; le bleu profond du ciel se mirait d'arbre en arbre aux facettes du givre, et les rameaux aspergeaient le sol de gouttelettes de clarté. Ils rappelaient par leur flou des duvets de nids, des touffes de pétales, ou des franges d'arbres de Noël, mais quoique rien n'eût d'arêtes, tout étincelait ; le chemin était orné comme un jouet et lumineux comme la nature. Les bœufs montaient sous des grottes d'aiguilles blanches, qui semblaient attendre une crèche : blonds et dorés de lumière bleue, ils rasaient la neige comme deux taches de soleil ; si Jésus avait reposé là sur sa paille d'or, ni leurs mufles ne se seraient tendus plus fraternels vers le sentier, ni leurs croupes ne se seraient balancées plus majestueuses. Ils traînaient un grand bouleau, qui labourait la neige comme un soc, puis la ratissait de ses branches ; les cahots l'avaient dépouillé de ses glaçons, mais aussi blanc d'écorce qu'il l'avait été de neige, il paraissait un frêle squelette soyeux, que nous suivions au pas de l'attelage. « Nous avons l'air d'être à l'enterrement du bouleau, dit Cécile. — Quel dommage, dis-je que le bouvier ne mène pas le cortège en chantant. » Cécile, souriante, lança dans la forêt glacée la vieille « chanson à grand vent » que les Acadiens ne connaissent plus :

Allons, mes jolis bœufs,
Allons, allons,
Ah !
Nous allons bien travailler ;
Allons, mes deux p'tits enfants,
Allons, allons,
Ah !
Mes deux p'tits frères !

« Ce n'est guère funèbre, dis-je. — Pourquoi le serait-ce? s'écria-t-elle ; la mort de ce bouleau n'est pas triste : il a

étincelé de glace, et, sous des palmes de neige, il va, blanc jusqu'au bout, traîné par des bœufs blonds dans l'air bleu. — Oui, dis-je, et qu'importe de mourir si dans cette forêt, en un jour comme celui-ci, on a vécu sa vie, toute, et aimé! Ces nefs de neige sous le soleil sont trop belles; de telles heures semblent des avertissements de la nature; elle nous prévient qu'elle ne nous en donnera plus d'aussi splendides, et qu'il faut, en hâte, aimer de toute sa puissance d'amour. Il y a des excès douloureux d'admiration, qui ressemblent à la mort, et y font penser. »

Nous suivîmes l'arbre jusqu'à la grange. Dans les bas côtés, qu'aucune cloison ne sépare de l'aire, deux rangs de bœufs se faisaient face de loin. La chaleur des litières me piqua comme si j'avais roulé nu sur le foin; des yeux blancs luisaient dans l'ombre; les miens surprirent ceux de Cécile; elle m'attendait, droite, prête à tomber, prise des pieds dans la paille. Je sortis dans l'air glacé. « Cécile, lui dis-je, vous ne pouvez rester ici. »

Après le repas, nous mîmes nos manteaux, nous descendîmes le degré de pierre et la vieille hocha un adieu; nous étions sortis de sa maison, et de sa vie.

Cécile fléchit à mon bras. La neige nous fouettait aux yeux. « Quelle retraite! » murmura-t-elle. Je la soutins comme une enfant le long du sentier. Vers la fin de la route, nous nous blottîmes sous un hangar, et je lui appuyai la tête à mon épaule. « Vous le voyez, dis-je doucement, la nature ne permet pas l'extravagance. » Je posai mes lèvres sur son front : il était froid. « Nous irons en Oural, continuai-je; j'y serai ouvrier, puis nous reviendrons dans la forêt acadienne; nos enfants y grandiront... » Elle me mit la main sur la bouche. « La ville, dit-elle, vous rappellera que vous ne m'aimez pas. — L'exil hébète nos cœurs, m'écriai-je, mais ils ont des réveils dévorants : le remords des absences nous rend les présences enivrantes, et nous aimons avec les fureurs de l'exil. Si les jeunes filles savaient, elles ne voudraient être aimées que d'exilés! Ce soir, les sons de la vie emplissent de tumulte le désert de mon âme : c'est un fracas de fouets, de grelots et de chansons sur le silence de la neige. — L'amour que vous aviez pour Éva était meilleur, me dit-elle; je vous ai vaincu par le pouvoir de la solitude, mais je ne veux pas d'une victoire où la

forêt est la seule victorieuse. Je vous dois un aveu : je suis venue en émigrante pour me montrer à vous prête aux humbles tâches; tout mon voyage, en quête d'une place de fille de ferme, ne fut qu'une offre que je vous faisais de moi comme servante; il fut une séduction : je savais notre faiblesse forte sur les hommes; mais je vous aime trop pour vouloir vous posséder par surprise. » Je lui baisai les mains, à genoux. « Jean! balbutia-t-elle, épargnez-moi; puisque nous ne pouvons nous aimer, par grâce, fuyons-nous. Je t'aime comme une sœur, comme une servante, mais aussi comme une amante, et ta lèvre me fait mal... Je sens nos paroles en moi comme de la strychnine; me voici déjà comme une morte; je veux de vous, seulement, le baiser qu'on donne aux morts. — Je t'aime et je te veux », criai-je : elle bondit, et je la vis sur le chemin; elle gagna la maison des vieux, d'où on nous mena en voiture à Yarmouth.

Je télégraphiai à Jeannot de venir la prendre, et elle me reconduisit à mon bateau. Sur le pont, il faisait presque trop froid pour causer. On sonna le premier coup de cloche du départ. « Ne dirons-nous rien de définitif? demandai-je. — Il n'y a rien de définitif, répondit-elle. — Dans la vallée d'Éva, dis-je, les allées sourient comme de vieilles voisines, et les mamelons veillent comme de vieux serviteurs; oh! y avoir une causerie avec vous, indéfinie! A l'École, par les belles nuits, nous nous allongions dans la gouttière, et sur la ville bourdonnante, nos pensées flottaient comme une flottille sous les étoiles; l'algèbre des constellations nous induisait aux rêves mathématiques, que nous murmurions par petits groupes : j'aimerais, ce soir, à ce que nous causions ainsi de moi, comme d'un grand problème insoluble. A quinze ans, un soir que la lune baignait mon tableau noir, je vis les lignes de craie s'animer d'atomes gravitants, et les courbes à calculer m'apparurent, entre les vibrations de l'infiniment petit, plus exactes quoique plus mouvantes : cette année, un monde obscur a remué en mon esprit, et sur l'inconscient qui en moi se dérobe à moi, j'aimerais, avec votre aide, à tracer des vérités immobiles.

« Jean, demanda-t-elle, pourquoi avez-vous quitté la France? — Sans doute, dis-je, parce que le monde est plus grand que

la France. Enfant, je lus *le Capitaine de quinze ans*, de Jules Verne : allongé sur un mur bas, je tournais le dos à mes camarades par mépris de ceux qui ne partageaient pas mes songes; sur le papier de la salle de billard, orné de Chinois en balançoires, j'écrivis les initiales du héros, D. S., et les cachai de papier gommé. M. Santos-Dumont conte que Jules Verne éveilla son génie : nous eûmes le même maître; mais, élevé dans les cafétales, il eut pour jouets les machines : je passai mes vacances dans les villes d'eau, où ma fantaisie s'usait sans objet. En imagination je défrichais des forêts, de mes mains je jouais au croquet : chez moi, le désir et l'expérience ne se sont pas rencontrés; je n'ai jamais fait les gestes de mes rêves. Cécile! vous aurez des neveux : épiez dans leurs silences, fantasques et cachottiers, les signes d'une sourde passion; faites qu'elle se précise en une vocation. Les batteurs de voies nouvelles doivent partir jeunes. — Un homme comme vous, dit-elle, se console d'une partie perdue par une partie plus risquée, et se distrait du désespoir par l'audace. Vous rappelez-vous comme vous contâtes aux bûcherons la naissance des ports jumeaux du Nord-Ouest, le chemin de fer transcanadien bâtissant à Port-Arthur sa tête de ligne sur les lacs, puis, par vengeance pour un impôt exigé, la portant à Fort-William : les noms de ces sœurs rivales, dont l'une sera la capitale du Nord, animait vos yeux d'une flamme qui me découvrit votre fureur d'y faire fortune; elles seront pour vous le champ des grands triomphes, consolateurs des bonheurs perdus. — Oui, dis-je, ma vie fut si nuisible que je la voudrais un peu bienfaisante; j'aimerais à être riche pour préparer quelques adolescents à un exil mieux ordonné que le mien. — Jean, s'écria-t-elle, que vous restez jeune auprès de moi! Je ne sais si vous avez trop tard vu en face le monde, mais ç'a été, entre vous et lui, un corps à corps; pendant que les attentes me fanaient, les combats vous ont animé, et l'enfant qui rêvait la conquête du monde survit en vous. — Cécile, dis-je, comme vous pardonnez! Comment m'avez-vous donc aimé? — Quand j'avais quinze ans, répondit-elle, vous fûtes mon prince charmant, et quand vous partîtes au loin, vous fûtes mon chevalier. — Et maintenant? — Maintenant, je pense à vous comme à mon frère Louis, mort au Congo le soir de ma seizième

année. » Elle tremblait et murmura : « Je redeviens pour vous une petite fille orgueilleuse d'un grand frère. — Et vous faites de moi un petit garçon, dis-je ; nous avons tous deux quinze ans : c'est l'âge des vocations naissantes. — Écoutez bien en vous, dit-elle, votre âme enfantine ; vous pouvez douter de votre présent, ne doutez jamais de votre passé. »

La cloche sonna, et comme j'allais parler, elle me fit signe de me taire. « Laissez-moi par galanterie, dit-elle, le dernier mot de notre amitié. Adieu. La gloire qui t'attend devra être mise un jour aux pieds d'une femme très belle. Je serai alors bien trop vieille pour toi. Mais Jeannot a mis autour de ma sœur des choses immobiles qui sourient : leur ferme sera mon couvent, et je servirai les Acadiens, en souvenir du rêve que tu fis de les servir. Ta carrière sera inquiète, mais féconde ; tu échapperas à la tristesse par le mouvement, comme on se sauve de l'enlisement par la vitesse. Où que ta vie se poursuive, tu sais bien que je serai ta servante invisible, et tu seras, je le sais, le serviteur de tes frères cadets, les adolescents exilés ; je me suis donnée à toi bien en vain, et maintenant je te donne au monde. » Elle descendit la passerelle, qu'on détachait. Puis, quand le bateau était déjà loin du quai, je la vis tomber à la renverse parmi les déchargeurs, qui se penchèrent sur elle pour la soigner.

HENRY BARGY

# LA MAÎTRISE DU PACIFIQUE

## LES HAWAÏ

### I

Maîtres des deux façades sur le Pacifique nord, les États-Unis et le Japon sont séparés, de San-Francisco à Yokohama, par 5 000 milles de mer. Mais comme les lignes de ces deux façades se courbent régulièrement vers le pôle, tel un immense arc en ogive, terres américaines et terres japonaises, sans se toucher jamais, se rapprochent. Les îles américaines, Aléoutiennes au nord, Philippines au sud, enserrent les îles japonaises, des Kouriles à Formose : les Kouriles sont à 500 milles de la dernière île Aléoutienne ; les Philippines à 200 milles de Formose.

La façade des États-Unis est de profil simple ; mais, à partir de l'Alaska, le littoral se dédouble : des archipels, sommets de montagnes en partie submergées, festonnent le contour extérieur du plateau continental et enclosent des mers en bordure : mer de Béring, mer d'Okhotsk, mer du Japon, mer Jaune, mer de Chine. Les États-Unis par les Aléoutiennes et les Philippines, le Japon par le chapelet de ses îles qui s'égrène sur plus de trente degrés de latitude, Kouriles, Sakhaline, Hokkaïdo, îles du Japon, Riou-Kiou et Formose, masquent ces mers, en

tiennent les issues et s'installent en bordure sur l'Océan au-devant des côtes sibériennes et chinoises : chaque victoire récente du Japon ajoute des anneaux à cette chaîne des îles japonaises.

Héritiers des Espagnols et des Français qui découvrirent et explorèrent le continent américain en cherchant le passage de l'Ouest entre les mers d'Europe et l'Asie, les Américains ont toujours tendu vers la « mer Vermeille où est la Californie par où l'on peut aller au Japon et à la Chine[1] ». Aujourd'hui, sur la mer Vermeille, face au soleil couchant qui allonge son reflet sur les rades du Puget-Sound et de San-Francisco, ils opposent leurs ports de Seattle, Tacoma, Portland, San-Francisco, aux grands ports japonais, Yokohama, Osaka, Kobé.

Les États-Unis ne sont pas seuls à occuper la façade orientale du Pacifique : au sud, se courbe la côte mexicaine : au nord, entre le Puget-Sound et l'Alaska, s'insère la Colombie britannique, façade canadienne. Mais économiquement et politiquement la côte mexicaine du Pacifique n'est point une rivale sérieuse pour la Californie, et ni par son étendue, ni par la population de son hinterland, la côte de la Colombie britannique, en dépit de l'activité de Vancouver, ne se peut comparer à la côte yankee. De même qu'à l'ouest, jusqu'à Singapoure, l'Angleterre semble vouloir céder la maîtrise de la mer au Japon : à l'est, l'Angleterre encore ne paraît pas vouloir profiter de sa façade canadienne pour disputer aux États-Unis la thalassocratie du Pacifique nord.

Le Pacifique sud, que le canal de Suez a rapproché de l'Europe, est une mosaïque d'îles et de sphères d'influence européennes : hollandaises dans l'Insulinde, anglaises en Australie, Nouvelle-Zélande et Nouvelle-Guinée, allemandes aux Samoa et aux Bismarck, françaises à la Nouvelle-Calédonie, aux îles Marquises et de la Société. Le Pacifique nord, éloigné de l'Europe, est japonais et américain : les rares îles qui se détachent en plein Océan au nord du 10e degré de latitude, île de Guam, îles Hawaï, appartiennent aux États-Unis malgré les tentatives des Anglais et des Français au cours du XIXe siècle.

1. C'est l'expression employée par Joliet, compagnon du Père Marquette (XVIIe siècle), sur la carte que l'on trouvera publiée dans *The Jesuit relations and allied documents*, ed. by R. G. Thwaites.

Régularité grandiose du plan; ressemblance de ces côtes ceintes de volcans, dominées de montagnes qui limitent des vallées closes et fertiles, au sol fréquemment secoué; analogies de climat; Américains ou Japonais ne sont pas trop dépaysés quand ils passent sur la côte en face. Tout est prêt pour les échanges d'hommes, d'idées, de marchandises; courants et vents invitent aux voyages : sur le Pacifique nord, gigantesque manège, les flottes tournent suivant un rythme nécessaire.

Dans la zone boréale des alizés, le courant nord-équatorial trace une route royale d'est en ouest, des côtes américaines aux Philippines. Au contact de l'Asie, il se brise en deux bras; l'un vers le nord forme au large de Formose et des îles japonaises un courant encore chaud, le Kouro-Chivo, analogue à notre Gulf-Stream, et qui, retraversant le Pacifique d'ouest en est, rejoint la côte californienne où il se divise, oblique vers le sud et, sous le nom de courant de Californie, revient se perdre dans le courant nord-équatorial. Ainsi dans le cadre des deux façades américaine et japonaise s'inscrit une grande boucle de courants chaud ou tiède, — ligne précise et sûre de relations sur la surface océane.

Ce grand siphon coudé, une fois amorcé par les Espagnols au XVI^e siècle, aspira un fort trafic d'hommes et de marchandises entre le Mexique, les Philippines et le Japon. Les Espagnols du Mexique furent les premiers des Européens à établir des relations transpacifiques. Ils avaient eu la chance d'aborder et d'occuper dans sa partie la moins épaisse le continent américain qui leur barrait la route de mer vers l'Orient; cette bande de terre fut vite franchie : en 1513, Nunez de Balboa découvrit d'un promontoire du Nicaragua l'océan Pacifique; les premiers colons des Philippines partirent de la Nouvelle-Espagne. En se confiant au courant nord-équatorial, les galions allèrent directement d'est en ouest, d'Acapulco à Manille. Mais au retour, des Philippines au Mexique, vents et courants les entraînaient vers les îles du Japon; le Kouro-Chivo les menait le long de la côte orientale des îles japonaises, leur faisait traverser le Pacifique au nord du 40° de latitude, jusqu'au courant de Californie qui les faisait virer; alors ils n'avaient plus qu'à suivre la côte américaine pour regagner Acapulco. En passant près des îles japonaises, les bateaux espagnols se brisaient sou-

vent et, en abordant, risquaient toujours de se perdre; mais le mirage des richesses de Cipango, dont Marco Polo avait parlé, attisait les convoitises des marchands espagnols que les Franciscains, en lutte avec les Jésuites portugais, poussaient aussi vers le Japon. Le Shôgun Ieyasu finit par publier un édit permettant à ces bateaux d'aborder.

Ainsi mêlés, malgré eux, au commerce transpacifique entre les Philippines et la Nouvelle-Espagne, parce qu'ils se trouvaient sur la route tracée par les courants, les Japonais ne tardèrent pas à s'y intéresser activement. Vers la fin du XVI^e siècle, des Japonais résidaient au Mexique. Le Shôgun Ieyasu, qui était très désireux de développer le commerce du Japon et de créer une marine marchande, envoya une ambassade au Mexique avec de riches présents pour le roi d'Espagne et le vice-roi de Nouvelle-Espagne : il voulait nouer des relations commerciales entre le Japon et le Mexique sans passer par Manille : seule de toutes les possessions espagnoles, Manille pouvait commercer directement avec la Nouvelle-Espagne, sans passer par Séville. C'était pour elle une source de très gros gains. Manille était devenue l'entrepôt des marchandises extrême-orientales; ses rapports avec la Chine l'avaient peuplée de Chinois qui vivaient sous le protectorat espagnol. Au début, elle trafiqua avec Callao au Pérou, ensuite avec Acapulco sur la côte de la Nouvelle-Espagne :

Un ou deux bateaux quittent annuellement Acapulco avec la permission d'emporter de l'argent pour une somme de 500 000 pesos. En retour ils rapportent des épices, des drogues, des porcelaines chinoises ou japonaises, des calicots, des mousselines, des soies... Les habitants de la Nouvelle-Espagne jouissent d'avantages inconnus aux autres colonies espagnoles. Les articles de l'Extrême-Orient ne sont pas seulement mieux accommodés au climat chaud, et plus plaisants que ceux de l'Europe, mais ils peuvent être vendus à plus bas prix; et les profits qu'on en tire sont si considérables qu'ils enrichissent ceux qui les apportent de Manille et ceux qui les vendent en Nouvelle-Espagne... Quand la flotte arrive d'Europe à Vera-Cruz, elle trouve souvent les besoins du peuple déjà pourvus par des articles meilleur marché et préférables[1].

1. Cité par Murdoch et Yamagata, *A history of Japan during the century of early foreign intercourse (1542-1651)*, Kobé, p. 601.

La tentative du Japon pour établir des relations directes avec la Nouvelle-Espagne ne réussit pas; d'ailleurs, en 1636, le Shôgun décrétait « qu'aucun navire japonais n'avait la permission d'aller à l'étranger; que les Japonais qui essaieraient d'aller à l'étranger en secret seraient punis de mort, le bateau et l'équipage saisis; tout Japonais résidant à l'étranger devait être exécuté s'il revenait au Japon [1] ». Le Japon se refermait pour plus de deux siècles par peur de la propagande catholique; il s'isolait juste au moment où la puissance de l'Espagne disparaissait : les relations transpacifiques cessèrent pour ne plus reprendre que deux siècles après, et c'est par des Anglais et des Français qu'à la fin du XVIII^e siècle le Pacifique fut exploré; Cook et La Pérouse surtout visitèrent les côtes américaines ou asiatiques et les îles.

Les relations entre l'Amérique et le Japon reprirent en 1854 quand le commodore américain Perry imposa au Japon un traité qui ouvrait Shimoda et Hakodate au commerce des États-Unis; pour la seconde fois le Japon était tiré de son isolement par l'Amérique. Mais alors c'en était fini de l'expansion latine; la puissance espagnole s'était affaissée; une civilisation anglo-saxonne, formée par des émigrants de toute l'Europe, venait d'achever son établissement entre les deux Océans. En 1869 le premier chemin de fer transcontinental unit l'Atlantique au Pacifique : le continent américain tout entier se trouve ainsi rapproché de l'Extrême-Orient. A la même époque, le Japon se rouvre à la civilisation occidentale, le Shôgunat est renversé, l'autorité impériale restaurée. Les deux grandes puissances actuelles du Pacifique commencent donc ensemble leur mouvement d'expansion. Entre elles des relations s'établissent toutes semblables aux relations formées, plus de deux siècles avant, entre la Nouvelle-Espagne et le Japon; San-Francisco remplace Acapulco, les Philippines deviennent américaines. Les steamers et les hauts fonctionnaires américains qui rentrent aujourd'hui des Philippines à San-Francisco font escale au Japon, comme jadis les galions et les ambassadeurs espagnols qui revenaient de

1. *Ibid.*, p. 288.

Manille à Acapulco. Les objets qu'exportent Manille et l'Extrême-Orient aux États-Unis sont les mêmes articles qui jadis plaisaient aux Mexicains.

En ces dernières années surtout, les événements se précipitent; victoire de Dewey à Manille, acquisition des Hawaï et des Philippines, les routes du Pacifique jalonnées de possessions américaines : les États-Unis deviennent de plus en plus voisins du Japon, intéressés à sa destinée; à San-Francisco, à Portland, Tacoma et Seattle des lignes régulières de paquebots américains et japonais, qui comptent environ trente steamers, prolongent cinq chemins de fer transcontinentaux [1]; enfin le canal de Panama va rapprocher du Pacifique et des pays d'Extrême-Orient, les régions les plus riches et les plus peuplées des États-Unis, l'est industriel et la grande région du Misissipi. Ces marchés d'Extrême-Orient hantent les imaginations américaines : un marché neuf à pourvoir, où toute transaction que l'on amorce, peut un jour s'étendre à 4 ou 500 millions de consommateurs! Cet intérêt des Américains pour l'Asie, dit un consul, marque « une époque de notre vie nationale [2] ».

Au Japon aussi, depuis dix ans, les événements se sont précipités. Depuis les victoires sur la Chine et la Russie, une poussée d'optimisme et d'ambition a créé les grands projets japonais de suprématie politique et économique en Extrême-Orient et sur le Pacifique. Entre Américains et Japonais ainsi rajeunis et excités par de récentes victoires sur l'Europe, le développement des relations économiques est rapide et déjà la concurrence les met aux prises sur le même terrain. Quand les Américains parlent de leur commerce avec l'Orient, il s'agit de la zone tempérée de l'Extrême-Orient, Japon, Chine du Nord et Corée : dans l'Orient tropical, les Européens importent pour plus de 650 millions de dollars, tandis que les Américains ne fournissent guère que 10 millions de dollars, soit 1 p. 100 des importations globales. Le vrai domaine oriental du commerce américain, c'est donc l'Extrême-Orient du Paci-

1. Il y a par semaine deux vaisseaux dans chaque direction entre le Japon et les États-Unis. Les plus rapides vont du Puget-Sound à Yokohama en dix jours environ, de San-Francisco à Yokohama en quinze jours environ.

2. *Monthly consular reports*, september 1905, n° 300. Washington.

fique nord, parce qu'il est le plus proche et qu'il achète des marchandises que les États-Unis fabriquent pour leur population vivant dans la même zone tempérée : la Chine, des cotonnades, des huiles minérales, du cuivre; la Corée et le Japon, des machines, du matériel de chemin de fer, des aciers et fers manufacturés, du coton brut, du pétrole et de la farine. Mais le Japon, qui s'équipe industriellement, trouve aussi ses meilleurs marchés d'exportation, dans la zone tempérée, la Corée et la Chine du nord, y compris la vallée du Yang-tsé [1].

A la longue, la lutte commerciale sur les mêmes marchés et une rivalité de statistiques peuvent énerver et alarmer l'opinion publique dans les deux pays. Les rapports des consuls américains ont signalé l'application méthodique des Japonais à développer leur flotte commerciale entre le Japon et les deux Amériques, entre le Japon, la Chine et la Corée; ils ont détaillé les correspondances qui relient les chemins de fer du Japon aux transcoréen et transmandchourien par des services réguliers de bateaux; ils ont montré les Japonais équipant leurs ports pour héberger le trafic mondial en Extrême-Orient, cherchant à y devenir les principaux rouliers. Naguère encore les routes mondiales vers le monde jaune : route anglaise par Suez et les Indes, route russe du Transsibérien, route américaine par les Hawaï, convergeaient au golfe de Petchili. La victoire et l'industrie japonaises les concentrent au Japon. Le Japon doit être l'*emporium* de l'Asie orientale : « Il faut que notre pays devienne le centre de ce grand commerce oriental pour le monde entier [2], » pensent les Japonais. Ils seront les intermédiaires entre les fournisseurs occidentaux et les clients jaunes, de leur race. Les consuls américains ont décrit les progrès des exportations japonaises en Corée, en Mandchourie et

1. Sur tout ceci consulter *The Commercial Orient in 1905*, publié par le Bureau of Statistics, Department of Commerce and Labor. Washington, 1906. *Le Nichi-Nichi*, cité par *le Temps* du 28 octobre 1906, signale que le commerce total du Japon avec la Chine pendant les sept premiers mois de 1906 a atteint près de 97 millions de yen, alors que pour la même période de 1903 il n'était que de 60 millions de yen. La Mandchourie participe à cet accroissement pour 16 p. 100, la Chine du nord pour 21 p. 100 et la Chine centrale pour 57 p. 100.

2. *Commercial Japan*, p. 2916, Washington, 1904.

en Chine, les contrefaçons japonaises de marchandises américaines, et la concurrence faite par les cotonnades japonaises aux cotonnades américaines. Les Américains ont compris quels avantages en Chine donnaient au placier japonais le prestige politique de la victoire sur le Russe, la connaissance des caractères d'écriture chinois, des goûts et des ressources des clients et aussi sa souplesse, son inlassable patience à solliciter, à s'insinuer. Le Japonais n'attaque pas avec des allures de grand capitaliste qui, par force, veut imposer ses méthodes et ses produits ; mais, sous le contrôle de l'État, les intérêts japonais organisés et disciplinés ont une force incontestable de pénétration et de conquête.

Les Américains, jusqu'ici, ne pensaient, sur les marchés orientaux, qu'à vaincre la concurrence européenne, et voici que monte la concurrence des Japonais. Mais elle ne fait que commencer et ce n'est pas l'optimisme et la confiance en soi qui manquent au Yankee. Il sait de reste, en homme entraîné aux luttes économiques, que la Suprématie commerciale sur les marchés du Pacifique dépendra non pas d'une surprise d'escadres mais d'un avantage permanent dans les coûts de production et de transport. Au surplus le développement industriel du Japon profite directement aux Américains. Le commerce total entre le Japon et les États-Unis pour 1905 a été de 550 millions de francs environ. Les importations du Japon ont plus que quadruplé depuis 1894, et les États-Unis ont largement profité de ce progrès : ils envoyaient au Japon, en 1894, 9,4 p. 100 de ses importations, en 1904, 15,7 p. 100 ; en 1905 leur part était de 21 p. 100. Réciproquement, les États-Unis sont un client très sûr pour le Japon qui leur fournit ce qu'ils ne produisent pas : soie brute et manufacturée, thé, nattes, camphre, etc. Même dans la Chine du nord où le commerce américain et le commerce japonais sont rivaux, leurs intérêts sont solidaires. La guerre, que le Japon fit à la Russie pour maintenir la « porte ouverte », ne fut si populaire aux États-Unis que parce qu'elle favorisait leurs desseins d'expansion commerciale.

Le respect de l'amitié traditionnelle qui lie les États-Unis à la Chine et au Japon est un principe de la diplomatie améri-

caine. Avant la guerre, par sa note sur la Chine « entité administrative », puis de nouveau en janvier 1905, le secrétaire d'État John Hay se posa en défenseur de l'intégrité à l'égard des tierces puissances.

La façon de voir des États-Unis est bien connue à ce sujet et les États-Unis sont heureux de l'accueil cordial qui a été fait à leurs efforts en faveur de cette large politique qui consiste à maintenir l'intégrité de la Chine et le principe de la porte ouverte en Extrême-Orient où toutes les nations devraient bénéficier des mêmes facilités. Ayant cette façon de voir, mon gouvernement s'oppose à toute idée de réserve des droits territoriaux et à toute idée d'un contrôle à exercer dans l'Empire chinois. Mon gouvernement croit devoir faire connaître franchement ses intentions afin d'éviter tout malentendu relativement à la politique d'une nation ayant d'aussi grands intérêts commerciaux dans le Pacifique et en Chine et dont les possessions sont si importantes dans la région qui donne accès à ce grand Empire [1].

Les États-Unis s'intéressent activement aux principales réformes que la Chine paraît disposée à introduire dans le système des châtiments, l'organisation du gouvernement, l'éducation et la monnaie [2]. Le professeur Jenks a fait une grande enquête officielle sur l'organisation monétaire de la Chine et conseillé des changements. Les missionnaires américains travaillent à développer et à satisfaire l'appétit du « nouveau savoir », et le surintendant des écoles du Tchili, la province du vice-roi Yuan-Ché-Kaï, la plus avancée en matière d'éducation, est un Américain, le Dr C. D. Tenney. A maintes reprises, le prince Tch'eng assura le secrétaire d'État de la reconnaissance chinoise pour cette politique protectrice et libérale des États-Unis [3]. Miss Roosevelt fut reçue comme une fille de souverain par l'Impératrice et l'Empereur dans le palais de Pékin.

J'ai dit les raisons historiques, sentimentales, économiques de la sincère sympathie que l'opinion américaine témoigna presque unanimement pour la cause du Japon contre la Russie [4]. Depuis, les rapports diplomatiques n'ont pas cessé d'être excel-

1. *Foreign Relations of the United States*, 1905, p. 1, Washington, 1906.
2. Pour le détail de ces réformes, Cf. *Foreign Relations*, pp. 176-204.
3. *Op. land.*, p. 139.
4. *Américains et Japonais*, 1er novembre 1904.

lents : médiation entre la Russie et le Japon dans leurs querelles à propos de violations de la neutralité chinoise, souscription d'emprunts japonais intervention personnelle du président Roosevelt pour préparer la conférence de Portsmouth et pour assurer la paix, hâte que le secrétaire d'État mit à accepter, le premier, le transfert à Tôkyô des affaires diplomatiques entre les États-Unis et la Corée, et le retrait du ministre américain de Séoul[1]. Cette hâte fut d'autant plus méritoire que les États-Unis, par le traité du 17 mai 1883, s'étaient engagés à protéger la Corée contre toute tentative « d'injustice ou d'oppression »[2], et que la colonie américaine en Corée, la plus nombreuse des colonies étrangères après la colonie japonaise, avait de gros intérêts industriels et, par ses missionnaires et ses fondations charitables, une réelle influence morale. Aussi, quand, en juillet 1905, miss Roosevelt passa au Japon, le Mikado voulut lui offrir l'hospitalité; les gens du peuple se pressaient aux gares, même de nuit, pour voir le train des Américains. On fêta ces amis, on déploya toutes les grâces du vieux Japon et les séductions des geishas. Cette amitié témoignée aux représentants officiels des États-Unis, au secrétaire Taft, aux sénateurs et représentants, s'étendit aux financiers américains, qui, durant la guerre et lors des négociations de paix, jouèrent un rôle si important. M. Harriman, le grand *railroadman*, l'ami du Standard Oil et de la New-York City Bank, fut reçu en magnat, et quand, du Japon, il poursuivit son voyage, le ministre japonais à Pékin reçut télégraphiquement l'ordre de lui faire les honneurs de la capitale chinoise.

Or voici que, sur un simple incident d'école à San-Francisco, les rapports se tendent à se rompre entre le peuple japonais et le peuple américain.

Tout d'un coup, au Japon comme aux États-Unis, *the man in the street* et la *yellow press* parlent d'une guerre possible

1. Le ministre des Affaires étrangères du Japon, dans un télégramme de remerciement du 27 novembre 1905, dit que « le gouvernement impérial apprécie cordialement les dispositions amicales dont témoigne une fois de plus le gouvernement des États-Unis. » *Foreign Relations*, p. 614.

2. Voici l'article I du traité : « If other powers deal unjustly or oppressively with either government, the other will exert their good offices, on being informed of the case, to bring about an amicable arrangement... »

dans le champ-clos du Pacifique. Évacuée par les rivaux russes et anglais, la piste est libre pour le match final ; les distances du combat sont repérées. A San-Francisco, pendant la passe russo-japonaise, on espérait que les deux lutteurs se blesseraient assez pour que la finale du match fût ajournée de dix années. Mais tandis que le Japon trop aisément victorieux se relevait preste et agressif, sous le Yankee spectateur un tremblement de terre a jeté bas les gradins. L'opinion américaine s'émeut : Panama n'est pas percé ; on ne croyait avoir besoin si vite de cette grande porte d'accès sur le Pacifique. Les Japonais, de leur côté, s'inquiètent de ce canal qui sera trop vite percé, comme ils s'inquiétèrent du Transsibérien : ils n'aiment guère les moyens de transport conduisant plus vite les Européens ou les Américains au Pacifique ; ils préfèrent garder un champ bien clos. Ainsi, plus fort que les traditions de bon voisinage, que les intérêts commerciaux, et que les excellentes relations entre gouvernements, plus fort que la sympathie d'intelligence et d'art des Américains pour les Japonais, plus fort que les sentiments de reconnaissance des Chinois et des Japonais, soudain, par le fait des peuples, un malentendu fondamental s'affirme, de race à race, entre Américains et Asiatiques.

En mai 1905, c'est le peuple de Chine qui organise le boycottage des marchandises américaines. On en connaît les raisons : la noyade d'un compradore chinois à Canton par des marins américains ; faits plus graves, l'attitude des Américains employés à la construction du chemin de fer Canton-Hankéou, qui maltraitaient les populations et les affolaient avec leurs armes à feu ; la corruption de quelques Américains engagés dans l'affaire et même de consuls ; le transfert à un syndicat belge du contrôle sur la compagnie ; — tout cela exaspéra contre les Américains l'aristocratie, les commerçants et le peuple de la Chine du sud que déjà le triomphe du Japon excitait contre les diables étrangers. Puis, le traité entre les Etats-Unis et la Chine, qui réglait l'immigration chinoise en Amérique, ayant été dénoncé avant son échéance par le gouvernement chinois, les marchands du Fo-kien et du Kouang-toung, — les deux provinces qui envoient le plus de négociants aux États-Unis, — organisèrent à Shanghaï le boycottage des marchandises américaines. Leur idée était de protester contre l'exclusion des

coolies hors des États-Unis et contre les traitements infligés non seulement aux coolies, mais encore aux marchands, professeurs, étudiants, voyageurs chinois que pourtant la loi américaine admet : le boycottage devait forcer la main aux Américains dans les négociations pour un nouveau traité. Lancé à Shanghaï par le président de la guilde des marchands du Fo-kien, soutenu et développé par des étudiants de sentiments anti-étrangers, le mouvement se répandit à Amoy, Swatow, Canton surtout, et gagna les grandes communautés chinoises de Singapoure et de Bangkok. « Les Américains nous traitent avec mépris, disant qu'il n'y a rien à craindre parce que nous, Chinois, nous ne pouvons jamais nous unir, » s'écriait-on dans un meeting à Shanghaï... Cette campagne de boycottage, dont on ne pourra mesurer tous les effets qu'avec les statistiques de l'année 1906, a prouvé quelle force d'organisation et quelle rapidité d'entente existent entre les guildes chinoises et qu'un formidable instrument de guerre était désormais en leur pouvoir. Les Américains prirent peur; les troupes américaines furent renforcées aux Philippines. Avant que Miss Roosevelt arrivât dans l'excitable et turbulente fourmilière de Canton des placards injurieux furent partout affichés. Elle dut écourter sa visite.

Maintenant c'est entre les peuples japonais et américain. Au moment du traité de Portsmouth déjà, l'opinion américaine, un peu inquiète des triomphes répétés des Japonais et de leurs exigences, fut plus chaude en faveur des Russes qu'en faveur des Japonais. La paix conclue, au Japon il y eut un certain ressentiment contre les États-Unis qui avaient pressé sur le Mikado pour que le traité fût signé à des conditions qui ne satisfaisaient pas l'ambition dilatée des Japonais. Débarrassés du spectre russe, avec une incroyable activité ils imaginèrent des tâches à la taille de leur triomphe et de leur besoin d'étonner le monde. Domination politique et économique de la Corée et de la Chine du nord, maîtrise du Pacifique, expansion vers les deux Amériques, émigration en tous sens... : les plans de ces esprits échauffés butèrent contre les situations acquises ou les desseins avoués des États-Unis, le nouvel ennemi que désignait la nature, après le Russe. Des incidents naquirent : les Américains tuèrent quelques pêcheurs japonais qui, en maraude,

allaient dans les eaux américaines décimer les troupeaux de phoques ; puis, soudain, l'affaire des écoles de Californie révéla un conflit de races qui couvait.

« Notre pays, dit le président Roosevelt dans son dernier message du 5 décembre 1906, a sur le Pacifique une frontière aussi importante que celle qu'il a sur l'Atlantique, et nous espérons jouer un rôle toujours plus important dans le grand océan asiatique. Nous aspirons, et ce désir est légitime, à un grand développement de notre commerce avec l'Asie, mais nous ne pouvons compter que ce développement sera durable que si nous traitons les nationaux des autres pays avec cette même bienveillance que nous réclamons d'eux pour nos compatriotes. La politesse doit être une qualité internationale aussi bien qu'une qualité privée. »

Changer leur manière de traiter la race jaune et développer sûrement leur commerce et leur influence, ou bien maintenir leur attitude présente envers les races mongoles, dussent-ils y sacrifier leurs rêves d'expansion en Extrême-Orient, tel est le dilemme de la politique asiatique des États-Unis.

C'est au centre même du Pacifique, aux îles Hawaï, où depuis plus de vingt-cinq ans se sont rencontrés Américains, Japonais et Chinois, qu'il faut commencer d'étudier le conflit des races. Aux gens de Californie menacés par l'immigration japonaise, l'exemple des Hawaï donne à penser. Dans son rapport au Président Roosevelt, le secrétaire Metcalf dit[1] : « Le sentiment anti-japonais en Californie, surtout parmi les ouvriers, est grandement renforcé par le rapport que vient de publier le *Bureau of Labor* sur les îles Hawaï. On fait valoir que la main-d'œuvre blanche est presque entièrement chassée des Hawaï et que les Japonais peu à peu forcent les blancs qui sont petits marchands à abandonner leurs affaires ».

*
* *

Après six ou sept jours de mer, à 2 000 milles de San-Francisco, on voit surgir les Hawaï et c'est une halte heureuse

1. Le secrétaire Metcalf a été officiellement chargé d'une enquête sur l'incident des écoles à San Francisco. Son rapport du 26 novembre 1906 a été transmis au Congrès par le Président Roosevelt le 18 décembre 1906.

avant la nouvelle traversée de 3 000 milles, — de onze jours, — vers le Japon.

Entièrement volcaniques, ces îles, amoncellements de laves, pointent, au-dessus d'un fond océanique de plus de 5 kilomètres, des montagnes de 4 000 mètres, dont les cimes neigeuses surplombent des côtes tropicales. D'écorce convulsée et rugueuse comme la croûte d'un pain de campagne, elles poussent sur la mer leurs cônes de déjection. Sous ce terrain de structure complexe et de formes crispées, on suppose des ressorts bandés et une énergie bouillonnante; dans les brumes du matin, on croit assister au cataclysme et que les îles ruissellent encore de laves.

Mais en pleine crise tout cela s'est figé, refroidi; une herbe d'un vert aigu duvète les pentes, ouate les rides et les creux, apprivoise et attendrit le basalte brun ou noir, aux cassures mates, qui transparaît, et cela se dresse sur une mer bleue, verte au rivage, riante d'écume quand, par jeu, elle se brise sur le corail qui ceinture les îles. On approche d'Honoloulou : une conque pleine d'arbres, de palmes, de fleurs rouges largement épanouies, de clochettes jaunes en grappes. Sur le sol de lave ameublie, cette verdure agressive, gorgée d'eau, vernissée, reflète métalliquement la lumière. Pendant l'escale, brutalement, tandis que vous errez, une averse vous inonde; c'est un cuveau qui bascule et d'un coup se vide. Deux heures après, la poussière monte vers le ciel lavé, et l'on recommence d'arroser les rues.

De végétatives négresses, toutes rondes dans les fourreaux orangés de leurs peignoirs, s'épanouissent comme des citrouilles après la pluie; des Chinois en camisole trottinent mollement; des Japonaises, un enfant sur le dos, font claquer leurs *getas*, et, flâneurs, des Portugais ou des Porto-Ricains mal rasés errent. Quelques Américains passent secs et affairés; c'est surtout aux six étages de leurs buildings et aux *stars* des drapeaux qui flottent sur la ville, que l'on devine leur présence altière.

Le soir, l'escale finie, on repart; de gros nuages baignent et glissent dans l'or; on quitte l'île avec regret, comme l'on se sépare d'un mirage. On rêve d'une île heureuse qui, surgie de l'Océan par coup de tête, serait consacrée au Paradoxe, à l'Utopie. Isolée sur la mer immense, sous un climat

tendre et capricieux, on l'imagine terre d'expériences : toutes les races du monde y seraient représentées; loin de leur sol natal, détachées de leurs préjugés, elles essaieraient, sur cette terre fertile, d'un labeur commun, d'une harmonieuse réconciliation après tant de massacres;... cinquante ans après l'on verrait...

L'expérience a été tentée, et il faut voir [1]... En ces îles que Cook découvrit et que Vancouver visita à la fin du XVIII^e siècle, les rois indigènes, qui gouvernèrent jusqu'à la proclamation de la république en 1893, n'étaient plus, depuis cinquante années, les véritables souverains de la terre et du peuple. Conseillés par des missionnaires américains, ils rompirent avec leur sanglante idolâtrie, édictèrent des lois contre l'alcool et la prostitution, prirent les commandements de Moïse comme principes de législation, ordonnèrent d'observer le sabbat, puis furent renversés par un comité de salut public que dirigeait un descendant de missionnaire, Judge S. B. Dole. Pas plus que les rois, les Américains, depuis l'annexion en 1898 et l'organisation du Territoire en 1900, ne sont les maîtres des îles. Le souverain c'est *King Sugar*, le Sucre-roi, souverain de même souche que *King Cotton*, qui continue de régner dans le sud des États-Unis, malgré la victoire du nord et la législation de Lincoln.

La puissance incontestée de *King Sugar* aux Hawaï est de date récente. Pendant la première moitié du XIX^e siècle, les seules entreprises d'importance furent le commerce avec la flotte des baleiniers de toutes nations qui hivernaient dans les îles, et les exportations de bois de santal en Chine. Mais les forêts insulaires s'épuisaient et le premier transcontinental américain fit de San-Francisco le centre des baleiniers. Pour suppléer à ce commerce, sous l'influence américaine qui commençait de se faire sentir, des entreprises agricoles furent tentées. Tout de suite il fut évident que, de toutes les cultures à l'essai, le sucre était le plus apte à survivre. La lave ameublie,

1. Les documents sont tirés du *Report of the Commissionner of Labor on Hawaï*. Bulletin of the Department of Labor. Washington, July 1903, N° 47, et du *Third Report on Hawaï*. Bulletin of the Bureau of Labor, september 1906, N° 66, qui tous deux sont de belles enquêtes. — Pour une brève histoire des îles Hawaï et de la diplomatie américaine, Cf. *American Diplomacy in the Orient*, by John W. Foster, 1903.

le climat, qui atteint de hautes températures à l'abri des vents et des pluies, et l'irrigation artificielle font de certaines terres des îles le meilleur sol du monde pour la canne à sucre. Point de concurrence à l'industrie sucrière : sans mines, sans cours d'eau importants, aucune grande industrie n'est possible; commercer avec des terres dont la plus rapprochée est à 2 000 milles n'est guère aisé ; pour la même raison les récoltes qui ne supportent pas le transport ne sont pas rentables; en outre la Californie, marché naturel des Hawaï, n'a point besoin de céréales, de viandes, de légumes ni de fruits. Enfin ces îles de formation récente, éloignées de tout continent, ont une flore et une faune très restreintes; fléaux et moustiques qui s'abattent sur les bêtes et les plantes, trouvant peu d'ennemis qui les combattent, ont le champ libre. *King Sugar* résistait aux fléaux, se plaisait sur ce sol, sous ce climat; il s'accommodait des longs voyages; il valait qu'on fît des frais pour son transport, puisque, en Californie, il était le bienvenu[1]. Il exigea qu'on dépensât gros pour l'installer, pour irriguer ses domaines. En prospérant il a pris des allures agressives. L'élevage des bêtes, il l'a relégué sur les hauteurs que l'absence d'eau empêche de défricher; le café, qui occupe la zone neutre, est obligé de lui céder la place, et malgré que les montagnes, les récentes coulées de lave, et les régions arides réduisent son domaine, les terres qu'il occupe, il les tient si bien que l'on évalue à un million le nombre d'habitants que, grâce à lui, les îles pourraient nourrir : elles n'en ont guère qu'un peu plus de 150 000.

La race et le caractère de cette population, c'est le sucre qui les a déterminés. Pour le recrutement de son personnel, *King Sugar* se servit des pratiques et des hommes qu'il trouva. Les capitaines de baleiniers, pour renforcer leurs équipages de

1. Pour l'année finissant au 30 juin 1905, la valeur totale des exportations du Territoire étaient de 36 123 867 dollars; le sucre à lui seul représentait 35 113 409 dollars. En dix ans la production du sucre a passé de 150 000 à 400 000 tonnes. Les plantations couvrent 200 000 acres. Les quatre îles principales, Hawaï, Maouï, Oahou et Kaouaï, ont une superficie combinée de près de 6 000 milles carrés : soit les deux états de Connecticut et de Rhode Island réunis. Les terres publiques du Territoire représentent environ 1 720 000 acres : 500 000 acres de montagnes; un million en forêts et pâturages; 220 000 en cultures.

Hawaïens et pour tenir ces recrues, toujours promptes à déserter, avaient adopté un contrat de travail qui garantissait le paiement d'une avance, mais imposait des châtiments en cas de rupture du contrat. Comme ce contrat était passé dans l'usage chez les Hawaïens, et que les premiers chefs des plantations étaient d'anciens marins, les équipes sur les plantations furent traitées comme des équipages à la mer : en cas de désertion ou de refus de travailler, c'était la condamnation à un service supplémentaire, parfois même le fouet. La condition des travailleurs, qui alors étaient des indigènes, fut peu à peu amendée, sous l'influence des missionnaires américains et des blancs; elle le fut surtout après 1876, après le traité de réciprocité avec les États-Unis, et l'arrivée de travailleurs chinois et japonais. En 1886, le gouvernement japonais conclut une convention qui sauvegardait directement les droits de ses citoyens engagés aux Hawaï, et limitait la durée du contrat à trois années; il lui arriva même d'intervenir dans une affaire où ses citoyens avaient été maltraités. Enfin le vieux système fut supprimé en 1898 par l'acte du Congrès qui annexait l'archipel aux États-Unis : « Ce n'était pas un système sous lequel un Américain aurait voulu travailler, a dit un Américain impartial, ou qu'il serait bon de rétablir; mais il ne devrait pas être pris en haine. C'était simplement une adaptation de notre *Seaman's Shipping Act* à une situation particulière. » Cette situation particulière, c'était la prospérité de King Sugar.

Les premiers coolies furent des Hawaïens. En 1872, sur 3 921 travailleurs employés sur les plantations, 3 289 étaient Hawaïens. Mais, durant les quarante-sept dernières années, la population indigène a décru de 70 000 à 30 000 : quoique très vigoureux individuellement, l'ensemble de la race disparaît au contact de la civilisation occidentale. Pour parer à une crise économique, il fallut aviser. Mais d'où tirer une main-d'œuvre nouvelle?

Les rois, les planteurs et les missionnaires voulaient garder le corps des citoyens, des travailleurs, des paroissiens, aussi homogène que possible de race et de langage : ils pensèrent aux îles du Pacifique Sud. Pour les gens intéressés dans l'industrie du sucre, il fallait avant tout une main-d'œuvre bon

marché : aussi regardèrent-ils vers l'Extrême-Orient où la main d'œuvre est inépuisable. Un troisième parti enfin, puissant surtout à Honoloulou et qui désirait l'annexion aux États-Unis, voulait une population blanche qui fût capable de manier des institutions libres et de faire des îles Hawaï, en fait aussi bien qu'en nom, une part intégrale de l'Union. Ces trois influences n'ont jamais cessé d'agir pour déterminer la politique du gouvernement à l'égard de l'immigration et le recrutement des immigrants.

Si l'on élimine la première influence qui fut sans résultat, les termes de l'expérience tentée dans les îles hawaïennes sont nets. En face de King Sugar et de ses courtisans qui veulent avant tout la main-d'œuvre la moins chère et lient la prospérité économique des îles à la prospérité de la canne à sucre, — s'oppose l'idée américaine, forte surtout depuis l'annexion, qui cherche politiquement et socialement à préparer le peuple des îles au gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple. Chez eux les Américains ont réussi à convertir tous les travailleurs étrangers, d'où qu'ils viennent, en citoyens adaptés au gouvernement et aux mœurs démocratiques. Des différentes races attirées aux Hawaï pour le service de King Sugar, l'idée américaine a-t-elle réussi la même synthèse sociale et politique, bref l'américanisation?

On dirait une expérience de laboratoire, tant les conditions en sont schématiques, tant la progression en est raisonnée. Ces îles isolées de tout continent par des milliers de milles forment un vase bien clos. A l'abri des courants d'influences qui sur les continents propagent si rapidement les espèces végétales ou animales et les idées sociales ou politiques, ici flore, faune, race d'aborigènes sont simples : point de problèmes économiques ou politiques qui viennent troubler les résultats de l'expérience instituée. Artificiellement, par des importations calculées, on essaye de doser les divers éléments d'une société humaine; voilà cinquante ans que se poursuit ce travail de laboratoire pour créer une population qui à la fois satisfasse un besoin civique et un besoin économique. Quels sont les résultats?

Il s'agissait de recruter une main-d'œuvre pour les plantations de sucre. Partout où se trouve une main-d'œuvre

disponible les agents du gouvernement hawaïen s'adressèrent.

Dans divers pays d'Europe, aux États-Unis, dans les Indes occidentales, dans les îles du Pacifique et en Asie, on les rencontrait qui visitaient, enquêtaient, à la recherche d'un peuple de coolies qui fût capable de travailler le sucre et de créer une société et un État.

Des coolies chinois furent importés, pour la première fois, en 1852, mais, pendant quinze années, il n'en vint guère qu'une cinquantaine par an. De 1864 à 1886, l'immigration totale de travailleurs par contrat fut de 45 214, dont 27 814 Chinois; 3 073 Japonais; 2 444 insulaires du Pacifique Sud; 10 216 Portugais; 1 052 Allemands et 615 Norvégiens. Il en coûta 1 079 797 dollars au gouvernement et 631 078 aux planteurs pour aider tout ce monde à atteindre les îles. Après la convention de 1886 avec le Japon et l'acte de 1887-1888 restreignant l'immigration des Chinois, la plupart des coolies furent des Japonais : seule l'immigration des Japonais aux Hawaï n'a pas besoin d'être sollicitée. En 1903, la population des îles dépassait 150 000 personnes en majorité asiatiques. Au recensement de 1900, 39,68 p. 100 des habitants étaient Japonais, 24,45 p. 100 Hawaïens ou en partie Hawaïens, 18,72 p. 100 d'origine européenne et 16,73 p. 100 Chinois. Du 1er juillet 1900 au 31 décembre 1905, la population chinoise a baissé de 6 810 personnes (9 473 départs contre 2 663 arrivées); la population japonaise de 4 284 (42 313 départs contre 38 029 arrivées). Enfin les Coréens sont venus au nombre de 7 394. Les trois nationalités asiatiques perdent donc 4 424 personnes par l'émigration, mais gagnent par les naissances. En ces cinq années toutes les races, autres que les Asiatiques, se sont accrues par immigration de 1 726 personnes. Ce gain est compensé par le retour aux États-Unis d'un grand nombre de Blancs.

Les planteurs et le gouvernement se sont toujours entendus sur la nécessité de créer artificiellement une immigration, mais sur deux points leurs intérêts différaient. Les planteurs désiraient des hommes seuls, le gouvernement des familles. Si la main-d'œuvre d'Asie est moins coûteuse que la main-d'œuvre d'Europe, ce n'est pas que les Asiatiques rendent des services beaucoup plus grands en proportion de leurs salaires,

mais c'est qu'ils viennent de moins loin et qu'ils amènent rarement leurs familles [1]. Des Portugais importés, 65 p. 100 étaient des femmes et des enfants; 19 p. 100 seulement des Japonais étaient des femmes ou des enfants. Un coolie japonais coûtait 87,75 dollars à importer; un Portugais 266,15 dollars, y compris le passage des gens non-producteurs de sa famille. Sans doute, le Portugais, qui se fixe dans les îles et qui y élève ses enfants, représente à la longue une valeur plus grande pour la communauté que l'Asiatique qui, à l'expiration de son contrat, retourne dans son pays. Mais choisir les Asiatiques était une économie immédiate, et les planteurs allèrent à l'économie immédiate. Voilà pourquoi la majorité de la population est aujourd'hui asiatique.

Le Chinois représente le plus ancien élément de la population ouvrière aux Hawaï. Quand il apparut comme coolie en 1852, son nom était déjà connu et respecté, car depuis longtemps la Chine était bonne acheteuse de bois de santal, principale richesse du pays. Au début il vint peu nombreux, défricha la terre, nivela des rizières, profita de la prospérité des îles pour accumuler des propriétés, prit femme parmi les indigènes, apprit leur langue, et devint un commerçant d'importance. Bref ces premiers Chinois réussirent. Comme leur nombre croissait, tandis que les indigènes disparaissaient et que la colonie blanche des résidents ne s'augmentait guère, dès 1883 on s'opposa à leur importation, et comme les Japonais commençaient d'arriver, une loi locale en 1887 et 1888 exclut des îles, pour un temps, les coolies chinois. Toutefois, chaque année, on permit l'admission d'un nombre limité de domestiques et de travailleurs enregistrés et surveillés; chaque mois les patrons devaient verser une partie du salaire au gouvernement pour payer le retour de ces coolies en Chine à l'échéance de leurs contrats. De 1894 à 1896 leur nombre sur les plantations s'est beaucoup accru. Après l'annexion aux États-Unis, la loi fédérale excluant les Chinois fut appliquée; ceux qui étaient jeunes et vigoureux sont repartis, laissant surtout les joueurs, les fumeurs d'opium, et les vieillards qui ne peuvent trouver

1. En 1900 la population mâle ayant dix-huit ans et au-dessus était dans les îles de 85 136. La proportion des Asiatiques était prépondérante : 19 661 Chinois, soit 23,13 p. 100; 43 753 Japonais, soit 51,39 p. 100.

l'argent pour retourner chez eux. Comme, d'autre part, les rizières, que des Chinois ont créées dans Oahou et Kaouaï, attirent la main-d'œuvre chinoise qui y est mieux payée que sur les plantations de sucre, ceux qui restent au service de King Sugar sont de pauvres éléments détériorés qui ne ressemblent guère aux bons Chinois d'autrefois.

Dès que l'immigration chinoise fut entravée, les Japonais commencèrent de venir en masse et on les accueillit volontiers. Le Chinois étant rejeté parce qu'il prenait le meilleur dans ce mélange de races, on eut intérêt à accueillir ces Japs qui, par leur couleur, leur bon marché, leur force de résistance, ressemblaient aux Chinois. Maintenant que sur le terrain sarclé de Chinois, le Japonais foisonne, les planteurs regrettent le Chinois : ils voudraient qu'une nouvelle immigration chinoise vînt neutraliser les Japonais. Ce serait un avantage que d'avoir ainsi la main-d'œuvre divisée entre les deux nationalités asiatiques. A choisir, beaucoup préféreraient encore le Chinois, car ils n'ont pas oublié leurs difficultés avec les Japs au temps de l'annexion. Les planteurs, les marchands, les employés supérieurs des plantations demandent qu'on revienne à la tolérance de la loi locale de 1887-1888. Les Chinois importés en nombre limité ne prendraient la place d'aucun travailleur, ils rempliraient les places vides. Mais les résidents européens et américains, qui ne sont pas des ouvriers et qui sont arrivés récemment de la Californie ou d'Australie, les ouvriers blancs et généralement tous les indigènes s'opposent à tout accroissement de la population jaune ; ils sont plutôt d'avis d'exclure aussi les Japonais. Ils rappellent tous les cas où les Chinois et les Japonais, loin de rester confinés aux gros travaux de la plantation, ont, par leurs bas salaires, supplanté les Blancs dans les métiers qualifiés de la plantation. Rien ne dit qu'après l'arrivée des Chinois, les Japonais ne seront pas renvoyés des plantations, et qu'alors cette main-d'œuvre disponible ne viendra pas concurrencer dans les îles et aussi sur la côte californienne les ouvriers blancs.

Pourtant les planteurs insistent : la présence de Chinois, neutralisant les Japonais en cas de disputes et de difficultés, rendrait la main-d'œuvre plus maniable et la discipline plus aisée. Les Japonais, sentant qu'ils dominent le marché du tra-

vail, font les matamores, sont insolents, indisciplinés, toujours prêts à se quereller avec le patron. C'est un travers de leur race qu'une vanité enfantine, à la fois personnelle et patriotique. Il est très difficile de les mener; pour un rien ils se cabrent; les directeurs et contre-maîtres sont obligés de les flatter, de les cajoler. Le Chinois, au contraire, sauf pendant quelques crises d'hystérie incompréhensibles où il joue du couteau, est un admirable automate sur qui on peut compter. Il apparaît comme le seul antidote contre la sursaturation japonaise.

Ce n'est pas que le Japonais soit sans qualités : propre sur lui et chez lui, il est vigoureux, plus énergique que le Chinois et n'a pas besoin, comme le Porto-Ricain, d'une prime pour faire son travail; il est doux aux animaux qu'il manie et soigne bien. Au contraire du Chinois généralement conservateur, il est curieux de nouveautés, s'habille à l'européenne, porte une montre, est toujours prêt à visiter de nouveaux pays et désireux de s'essayer à de nouveaux métiers. Le Japonais est petit mangeur; le Chinois dépense beaucoup plus pour se nourrir; par contre, pour son vêtement et son logement, le Japonais est plus difficile : les Chinois préfèrent vivre en troupeau dans de larges baraques; les Japonais vivent par petits groupes dans des cottages, et il leur faut de l'eau chaude pour le bain journalier. Japonais et Chinois volent rarement le Blanc, et rarement l'attaquent : ils sont habitués à n'avoir de rapports qu'avec les gens de leur race.

Par contre les défauts des Japonais sont dangereux pour la communauté hawaïenne, car les coolies ne représentent pas le meilleur de la race japonaise, et l'opinion publique, qui les déteste, est prompte à dénoncer leurs défauts. S'ils ont de la curiosité, ils sont avant tout inquiets, d'une inquiétude de touche à tout, jamais stables. Ils sont orgueilleux, violents, peu sûrs en affaires. Les Chinois tiennent parole : il est rare qu'ils rompent un contrat même s'il tourne à leur désavantage, tandis que le Japonais, s'il voit qu'il perd au marché, s'en va et laisse le *manager* en plan. Beaucoup de Chinois sont constants dans leurs affections domestiques; avec eux ils amènent généralement leurs familles; si on les laissait faire, ils ne demanderaient qu'à s'établir définitivement. Leurs enfants, purs Chinois ou mi-Chinois mi-Hawaïens, sont un bon élément qui

très vite s'américanise. Ils coupent leurs queues, parlent l'anglais, s'habillent comme les Blancs, jouent au foot-ball et vont en tenue de soirée à des fêtes où les Blancs dominent. Ceux qui retournent en Chine partent avec des horloges, des lampes, des machines à coudre et des habitudes yankees.

La morale privée des coolies japonais choque les autres races des îles; on les accuse de manquer de pudeur, de vivre dans un état de nature qui méprise les conventions et les mœurs occidentales. Pour eux le mariage est simplement une affaire : des femmes envoyées par des amis ou des agents arrivent à Honoloulou pour rencontrer des maris qu'elles n'ont jamais vus; encore plus qu'au Japon le divorce est d'usage. Au reste, jusqu'à ces derniers temps, peu nombreuses étaient les femmes parmi les immigrants japonais. Le coolie, amené par contrat, venait seul; depuis que l'immigration est libre, les femmes commencent de débarquer. Jusqu'à présent les Japonais forment une population de nomades; ils ne se mêlent guère à la vie sociale et politique, vivent sans relations avec la population permanente, n'achètent pas de terres, bref passent dans les îles comme des gens en excursion. Chose grave pour la population américanisée, ils n'y ont ni vie de famille, ni home, et restent en marge de la société. Ils ont l'idée qu'il faut respecter les lois et les citoyens du pays étranger où ils vivent; par contre, ils pensent avoir le droit de traiter comme ils l'entendent ceux de leurs compatriotes avec qui ils ont un compte à régler.

C'est qu'en dépit du costume et des manières qu'ils adoptent très vite, leur américanisation est à fleur de peau; à l'étranger, ils conservent leur patriotisme, et leur nationalisme agressif les empêche de s'installer définitivement sur une terre étrangère, — au contraire des Chinois qui par millions se fixent dans tous les pays autour du Pacifique. Le riz pousse aux Hawaï; cependant les Japonais, malgré un droit d'un sou par livre, préfèrent importer leur riz du Japon, affaire de goût, — car le riz japonais a une saveur propre et contient une plus large proportion de gluten, — mais aussi preuve de fidélité au terroir. Même au loin ils continuent d'obéir à leur gouvernement, gardent le même respect de l'autorité japonaise, et ne sont jamais de libres citoyens dans les

pays où ils vont. Le gouvernement japonais surveille et règle tous les détails de l'émigration : les coolies partent aux Hawaï sur les instances et sous le contrôle des Compagnies d'émigration qu'autorise le gouvernement. Chaque immigrant paye ou doit à la Compagnie le prix de son passage, plus une commission de 50 yen; en retour la Compagnie s'engage à l'amener à destination, et, en cas de maladie ou d'accident qui l'empêche de travailler, à le ramener au Japon. Comme le Japonais peut économiser par an aux Hawaï une somme égale à celle qu'il mettrait beaucoup d'années à économiser chez lui, et que le coût du passage n'est guère que de quarante dollars, il est naturel que la main-d'œuvre japonaise ait envahi le marché hawaïen; mais toujours elle l'a fait sous le contrôle de son gouvernement qui, pour parer au manque de main-d'œuvre en certaines provinces japonaises, ou parce que les salaires sur les marchés étrangers lui paraissent insuffisants, fixe le nombre de travailleurs qui ont la permission de quitter leur province. Ce sont des banques et les Compagnies de navigation japonaises qui administrent les économies faites par ces Japonais. On dit même que quand les bras deviennent trop nombreux sur les plantations et que les salaires commencent de baisser, ou quand on a besoin de main-d'œuvre au Japon, les agents du gouvernement japonais dans les îles encouragent le rapatriement des travailleurs qui ont les plus forts dépôts à la banque.

Sur plusieurs plantations on a élevé des temples bouddhiques, qui luttent contre le christianisme. On cite des cas où des comités bouddhistes ont usé de toute leur influence et aussi de boycottage pour obliger les Japonais chrétiens à envoyer leurs enfants aux écoles bouddhiques et à renoncer eux-mêmes à leur croyance étrangère. Bien qu'ils profitent des *public schools*, les Japonais entretiennent leurs propres écoles, dirigées souvent par un bonze ou ses assistants. Cette école japonaise fonctionne généralement quand la public school est fermée, pour que les petits Japonais puissent fréquenter les deux. Les livres, qui suivent les programmes américains, sont publiés au Japon. Les maîtres développent chez les enfants l'amour patriotique des îles japonaises et du Mikado, dont le portrait orne la salle d'école.

Pour compenser cette abondance de matière jaune, le gouvernement et les planteurs ont toujours cherché à jeter dans la combinaison le plus possible de Blancs.

Mais les Blancs sont des produits de luxe qui coûtent gros à importer. Et puis, par ses affinités électives, le Blanc ne se prête guère à une telle synthèse : il est trop fier pour se lier par contrat et pour peiner comme coolie sur une plantation à côté de Jaunes. En fait de Blancs, on ne trouva guère à recruter que quelques Italiens, qui, en Louisiane, acceptaient de travailler et de vivre avec des nègres, ou encore des Galiciens et des Slaves de l'Autriche orientale. Dans les îles, aujourd'hui, quelques Allemands vivent sur une ou deux plantations possédées et dirigées par des Allemands : à chacun, en plus du domicile et du combustible, on donne un jardin et une vache.

Les Açores, de 1885 à 1888, fournirent 10 000 Portugais environ; en 1902 trois plantations dépensèrent plus de 20 000 francs pour importer de Nouvelle-Angleterre 26 Portugais adultes et un enfant. Sur les plantations ils ne sont pas classés avec les Blancs; ils forment une classe intermédiaire entre Européens et Asiatiques : le Blanc a toujours été trop aristocrate pour permettre qu'on le confonde avec des gens logés dans les quartiers ouvriers des plantations et qui manient la houe. Le rêve des Portugais est d'acquérir un petit coin de terre à eux, dans la montagne, et de temps en temps de descendre travailler à la plantation pour argent comptant. Ils ne se soucient pas de servir toute leur vie comme coolies : leur apprentissage fait, ils ouvrent de petites boutiques, exécutent eux-mêmes les commandes et, sans entrer dans des syndicats, se contentent d'un gain de deux dollars par jour. Très prolifiques, industrieux, frugaux, ce sont de bons éléments de population qui ne quittent pas les îles; un peu lents d'abord à envoyer leurs enfants à l'école, ils s'américanisent vite et s'intéressent à la politique locale.

Sous la main, on avait des Hawaïens : naturellement on s'en servit. En 1905 ils étaient 1 400 environ, employés sur les plantations — sans compter les Hawaïens qui, croisés avec des Américains, forment l'aristocratie blanche de l'île, possèdent les plantations et occupent les situations administratives les plus hautes. Ces indigènes, physiquement très forts, n'aiment pas

beaucoup travailler régulièrement, monotonement. Ils préfèrent les emplois irréguliers, variés : débardeurs, porteurs, charretiers, mécaniciens de locomotives, ou cowboys.

On prit en Louisiane et en Alabama quelques pincées de nègres, — douze nègres en 1901, puis une centaine. La traversée du continent américain et du Pacifique, l'arrivée dans un pays nouveau charmèrent ces grands enfants, mais il n'en resta presque aucun sur les plantations. Trop fantaisistes pour se plier à la règle, ils filèrent droit aux villes flâner et se distraire; on les retrouva comme infirmiers d'hôpital, ou policemen; d'autres s'engagèrent sur des navires. A quoi bon quitter la Louisiane pour retrouver des gages équivalents et la vie de plantation? Contre ces nègres, un préjugé de race très vif chez les Hawaïens alliés aux Américains et aux Européens exigea qu'on interdît désormais leur admission. Ils coûtaient cher à importer, et, loin de réagir heureusement sur la combinaison cherchée, ils risquaient de la salir.

Le Japonais continuant de pulluler, on essaya de le neutraliser à onze reprises, de 1900 à 1901, par l'addition de quelques poignées de Porto-Ricains. Pour amener 5 000 personnes, il en coûta 3 millions de francs, soit plus de 192 dollars par adulte mâle. Au débarquer, ils firent piètre figure, miséreux, faméliques, contaminés de toutes les maladies des Antilles, traînant derrière eux des criminels et des prostituées. Insuffisamment vêtus et mal nourris pendant le voyage, plus vite que la plantation beaucoup gagnèrent l'hôpital et définitivement s'y installèrent; d'autres vagabondèrent, mais leur *dolce far niente* n'était plus de mise dans les îles dont les parties habitées sont presque toutes occupées par des plantations, où l'on pourchasse ceux que l'on rencontre sans moyens d'existence. Forcés de travailler, on dut leur apprendre comment se vêtir, comment se nourrir, comment se loger et aussi quelques règles de morale; mais la saleté de ces Porto-Ricains, qui tranchait sur la propreté japonaise, les fit peu à peu reléguer aux plus pauvres quartiers, tandis que l'Asiatique occupait les maisons qu'on avait construites pour eux. Déjà mal vus pour leur saleté, le nombre des criminels qui les accompagnaient et qui changèrent les habitudes des îles, où les vols et les agressions étaient rares, acheva de leur nuire auprès des plan-

teurs et des autres habitants. De leur côté les Porto-Ricains se plaignirent : en cette région tropicale où l'on peinait dur, ils se sentirent dépaysés ; ils refusèrent de travailler les jours de pluie et peu à peu gagnèrent les régions les plus sèches de l'île. Mais la mort, l'exil et les prisons ont éliminé les plus mauvais : sur ceux qui restent, le régime de l'île a eu de bons résultats ; le travail, les soins ont changé leur physique et leur moral ; ils perdent leur démarche molle et languissante et se redressent comme les Japs. Ils mettent de l'argent de côté, envoient leurs enfants à l'école, et sur beaucoup de plantations valent les travailleurs asiatiques. Pour les inciter au travail régulier, on leur promet en dehors de leur paye un boni de 50 centimes par pleine semaine de travail — prime que l'on n'offre pas aux Asiatiques.

Ces importations de Porto-Ricains produisirent un effet moral sur les Japonais, qui, depuis l'exclusion des Chinois, se croyaient maîtres du marché de travail. Par des accords qui préparaient à des grèves, aux moments critiques de la saison, ils avaient fait monter la paye moyenne de 60 à 76 cents par jour pendant l'année qui suivit l'annexion. L'arrivée continue de Porto-Ricains les força à rabattre de leur prétention au monopole. Mais quelle influence profonde, durable peuvent avoir ces quelques centaines de Porto-Ricains ? Au physique et au moral, il leur faudra une génération au moins pour s'améliorer, et pour s'amalgamer avec les Portugais. Porto-Ricains et Japonais vivent en mauvais termes de voisinage. Les Japonais craignent individuellement les Porto-Ricains querelleurs et armés ; il est vrai qu'en cas de conflit grave les Japs étant en nombre pourraient exterminer d'un coup tous les Porto-Ricains. Les Japs ont l'habitude de se promener nus ; cela choque les Porto-Ricains que le catholicisme espagnol a dressés à la pudeur. D'autre part le manque de propreté fait des Porto-Ricains des voisins peu agréables. Actuellement eux aussi salissent le mélange que leur réaction personnelle ne modifie guère.

Les plantations, avec leurs camps où vivent coolies et employés, forment de petites communautés. Elle ont généralement un *kindergarten*, des écoles, des églises ; mais les

races s'y mêlent peu. Les Blancs, qui vivent à part, se plaignent de l'isolement et de la monotonie, en dépit du beau climat, de leurs hauts salaires, de leurs demeures confortables, du club, du billard, du polo, du tennis, du téléphone dans l'île, et de la télégraphie sans fil entre les îles. Les Asiatiques vivent à part : les Chinois empilés, les Japonais plus à l'aise.

A l'aube on part au travail. Le petit Jap, bien lavé, allègre et bavard, s'en va avec son repas de riz et de saumon soigneusement empaqueté contre les fourmis ; les femmes se couvrent la tête d'un mouchoir. Las, mal lavés, les Porto-Ricains suivent ; on dirait qu'ils ont couché avec leurs vêtements ; parfois, pour s'ébrouer, ils sifflent et chantent, ce que jamais ne font les Asiatiques. Le dimanche, tous les cultes du monde, catholique, protestant, bouddhiste s'entendent pour chômer, et chaque race a ses fêtes : le Chinois fête son nouvel an, les Japonais l'anniversaire du Mikado, l'Américain impose à tous ses journées civiques, et le Thanksgiving day où l'on remercie la Providence de ses bienfaits.

Sur les plantations, le contrat de travail pratiqué d'abord par les Hawaïens, a été grandement perfectionné par les Chinois, puis par les Japonais. Par contrat, des compagnies de travailleurs s'engagent à amener une récolte à maturité, moyennant quoi les planteurs leur avancent un capital en espèces et en semences, les logent, les habillent, et leur payent une part du bénéfice net. Il est des contrats pour planter, pour défricher, pour irriguer les champs, pour construire des chemins de fer, pour couper les cannes et les charger ; mais il est surtout deux formes générales, le contrat par acre et le contrat par tonne. Dans le contrat par acre, la plantation s'engage à fournir en moyenne quarante ou cinquante acres à une compagnie de dix travailleurs environ. La plantation promet de les loger près de leur travail, de leur fournir du bois, de l'eau, les attelages et les chariots, les instruments nécessaires à la culture, les semences, les engrais, et aussi par avance une certaine somme d'argent (environ de 10 à 15 dollars par vingt-six jours de travail) sur laquelle elle prélève un intérêt. L'ouvrage fait, elle paye la somme totale qui est due à chaque travailleur, déduction faite de la somme

avancée et des intérêts. Par contre la compagnie de travailleurs s'engage à accomplir les opérations spécifiées, et à fournir toute la main-d'œuvre nécessaire. Les obligations de la compagnie sont analogues dans le cas du contrat par tonne, qui des deux est le plus fréquent; mais le paiement est basé sur l'importance de la récolte : en moyenne, la plantation paie 1 dollar par tonne, la canne étant prise au sortir de terre et amenée à maturité.

L'avantage de ce système de participation aux bénéfices est d'assurer une main-d'œuvre suffisante, de la garantir contre les grèves et les troubles. Il permet l'emploi d'ouvriers moins nombreux, en les excitant à produire; il convient à la production du sucre qui généralement est entreprise sur de larges plantations. Un travailleur par contrat gagne plus d'un dollar par journée de travail effectif.

La plupart des compagnies qui cultivent par contrat sont japonaises; mais, proportionnellement au nombre des travailleurs sur les plantations, les Chinois plus encore que les Japonais acceptent ce système. Les Portugais ne s'entendent pas assez bien entre eux pour conduire de telles compagnies avec succès, et les Porto-Ricains en sont encore à les essayer, tandis que l'habitude et le goût de la vie par communautés y ont de tout temps préparé les Asiatiques. A pratiquer ce travail par contrat, ils raffinent leur sens inné de l'association; ils y gagnent la pratique des affaires commerciales, l'habitude de manier de l'argent, et aussi des habitudes de discipline et de responsabilité : ce système plutôt que la forme simple du salariat dresse ces coolies à une forme supérieure de vie et d'ambition. A la concentration des capitaux blancs, les Asiatiques sont naturellement préparés à opposer la concentration des salariés. Souvent les Chinois et les Japonais, sous-contractants sur une plantation, sont en même temps boutiquiers et vendent à leurs compatriotes. Les planteurs, qui ont des magasins où leurs employés peuvent s'approvisionner, tolèrent la concurrence de ce boutiquier chinois ou japonais parce que c'est son intérêt, pour se garantir une clientèle stable, d'assurer à la plantation une main-d'œuvre stable.

*
* *

Après cinquante années d'expériences pour assurer à King Sugar cette main-d'œuvre suffisante et stable, il apparaît que le problème est encore à résoudre. En attirant sans cesse, hors de l'inépuisable marché d'Asie, des coolies bon marché, la fortune de l'industrie sucrière a retardé dans les îles la formation d'une main-d'œuvre permanente : pour les planteurs eux-mêmes, aux intérêts de qui pourtant tout a été sacrifié, c'est encore l'insécurité. A la rigueur, la main-d'œuvre actuelle est suffisante : l'arrivée de quelques milliers de Coréens, depuis 1904, a comblé les vides laissés par les Chinois et les Japonais. Mais cette main-d'œuvre est toujours nomade : dans les champs il n'y a pas plus de 50 p. 100 des Asiatiques mâles ; les autres sont attirés par des métiers plus qualifiés ou quittent les îles pour la Californie. Au surplus, il n'est pas bon qu'une seule nationalité domine. A consulter les tableaux des nationalités sur les plantations de 1892 à 1905 et des occupations par nationalité pour 1905, on voit que les Japonais y représentent 66 p. 100 des forces ouvrières :

| NATIONALITÉ | 1892 | 1894 | 1896 | 1898 | 1901 | 1902 | 1904 | 1905 | Pour cent en 1905 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Européens et Américains . . | 516 | 563 | 600 | 979 | 991 | 1032 | 1015 | 1006 | 2,09 |
| Chinois . . . . | 2617 | 2786 | 6289 | 7200 | 4976 | 3937 | 3677 | 4409 | 9,14 |
| Coréens . . . . | » | » | » | » | » | » | 2666 | 4683 | 9,71 |
| Hawaïens . . . | 1717 | 1903 | 1615 | 1482 | 1470 | 1493 | 1207 | 1452 | 3,01 |
| Japonais . . . . | 13009 | 13884 | 12893 | 16786 | 27537 | 31029 | 31841 | 31735 | 65,80 |
| Porto-Ricains . | » | » | » | » | 2095 | 2035 | 2101 | 1907 | 3,95 |
| Portugais . . . | 2526 | 2177 | 2268 | 2064 | 2417 | 2669 | 2805 | 3005 | 6,23 |
| Nègres et Insulaires du Pacifique Sud. . . | 141 | 181 | 115 | 68 | 101 | 46 | 44 | 32 | 0,07 |
| TOTAL . . . | 20526 | 21494 | 23780 | 28579 | 39587 | 42242 | 45356 | 48229 | 100,00 |

| NATIONALITÉ | Administration | Culture | Irrigation | Manufacture | Emplois mécaniques | Surveillance | Transport | Non classés | TOTAL |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Européens et Américains . | 195 | 96 | 38 | 146 | 114 | 328 | 42 | 47 | 1 006 |
| Chinois . . . | 5 | 3 962 | 69 | 269 | 11 | 23 | 39 | 31 | 4 409 |
| Coréens . . . | 10 | 4 384 | 1 | 19 | » | 4 | 248 | 17 | 4 683 |
| Hawaïens. . . | 39 | 861 | 36 | 39 | 84 | 114 | 193 | 86 | 1 452 |
| Japonais . . . | 132 | 23 461 | 608 | 2 830 | 590 | 121 | 3 709 | 284 | 31 735 |
| Porto-Ricains. | 4 | 1 722 | » | 70 | 4 | 7 | 79 | 21 | 1 907 |
| Portugais . . | 43 | 2 076 | 49 | 85 | 154 | 266 | 171 | 161 | 3 005 |
| Nègres et Insulaires du Pacifique Sud . . | » | 22 | » | » | 2 | 1 | 4 | 3 | 32 |
| TOTAL. . . | 428 | 36 584 | 801 | 3 458 | 959 | 864 | 4 485 | 650 | 48 229 |

Forts de leur nombre, de plus en plus agressifs, entre eux le *blood unionism*, le lien du sang, est plus fort que le *trade unionism*, ou syndicalisme professionnel, à l'européenne. Dans les îles, depuis 1902, toutes les grèves ont été faites sur des plantations et par des Japonais : ce sont non pas des grèves où intervienne l'idée de lutte de classes et qui aient quelque relation au mouvement ouvrier international, mais plutôt des mouvements de race qui naissent à la suite de coups donnés ou de torts faits à des Japonais; la solidarité de race s'étend parfois hors des plantations jusqu'aux domestiques.

C'est qu'ils ne veulent plus être traités en race inférieure, comme furent traités autrefois les coolies amenés par contrats. Ceux qui séjournent depuis quelque temps dans les îles sont moins maniables et plus férus de leurs droits que les nouveaux venus. Les lettres de leurs compatriotes leur disent qu'en Californie l'atmosphère de travail est moins pesante. Toujours à l'affût de nouveautés occidentales, ils entendent parler de socialisme. Enfin, les Japonais qui débarquent maintenant aux Hawaï ne sont plus les paysans d'autrefois, habitués à travailler tout le jour, pour deux yen par semaine et la nourriture; ce sont des hommes plus instruits, plus mécontents de leur sort, capables de diriger un mouvement. Les Compagnies japonaises d'émigration profitent d'un monopole et aussi de la popularité de l'émigration aux Hawaï pour exiger des émi-

grants, en plus des frais de transport et de la taxe autorisée de 50 yen, le paiement d'une commission illicite ; parmi ceux qui veulent partir, elles ne choisissent que des gens capables de rembourser les grosses avances de 200 ou 250 dollars qu'elles consentent. Résultat : ces émigrants ne sont plus volontiers coolies ; sur les plantations il leur faut beaucoup d'égards, et aussi vite qu'ils peuvent ils prennent des métiers ou filent aux États-Unis vers de plus hauts salaires. C'est en vain que le consulat japonais d'Honoloulou ou que la *Central Japanese League* essayent de tempérer cet esprit agressif et ambitieux.

Où trouver une main-d'œuvre plus sûre? Les lois américaines interdisent l'entrée du Territoire à des travailleurs étrangers engagés par contrat et excluent les Chinois ; d'autre part, comme il n'y a pas d'immigration volontaire, sauf de coolies japonais, ne faut-il pas, à moins que de ruiner l'industrie du sucre, supporter les Japonais? Les planteurs voudraient que le Congrès américain revînt sur l'acte qui exclut les Chinois. Importés pour trois ou cinq ans, réduits à la besogne de coolies, enregistrés, surveillés et rapatriés à l'aide d'une retenue faite par l'État sur leurs salaires, ils ne pourraient s'échapper, ni en Californie ni dans les îles, vers d'autres métiers. Mais aux Hawaï, l'opinion s'oppose à l'admission d'un plus grand nombre d'Asiatiques, et le Congrès ou le gouvernement de Washington ne veulent pas de ce servage légal. Et puis-cette importation temporaire de Chinois ne serait qu'un pis-aller. Tant que King Sugar ne trouvera pas à recruter ses serviteurs parmi la population permanente, il vivra d'expédients.

Il y a déjà un noyau de population formé de travailleurs jadis importés et qui se sont fixés dans les îles : Américains, Chinois, Portugais, Allemands, Scandinaves, Porto-Ricains, etc. Cette population, malgré qu'elle ait perdu 40 000 Hawaïens en cinquante années, a passé de 72 774 à 76 025.

Importer des Blancs coûte plus cher que d'importer des Jaunes, mais, tout compte fait, ne serait-ce pas une économie que d'encourager des immigrants qui pourraient se fixer dans les îles et s'y naturaliser, au lieu de continuer à dépendre d'une main-d'œuvre de passage? Un *Board of immigration* a été officiellement installé en 1905. Toutefois, à supposer qu'il réussisse à trouver aux Açores, en Galice, en Sicile ou en Fin-

lande les hommes capables de tenir tête aux Japonais, ces Blancs pourront-ils travailler aussi bien que les Asiatiques sur les plantations? Certaines besognes, comme l'effeuillage des cannes, sont trop pénibles pour des Blancs : sur les terres irriguées, les cannes croissent à une grande hauteur et, s'entremêlant, forment une jungle : il faut y cheminer accroupi dans une atmosphère surchauffée par le soleil, non aérée par le vent, chargée d'humidité, où l'on s'emplit les poumons et les yeux de poussière. Surmonteront-ils le préjugé que tous les Blancs éprouvent, sauf les Portugais, à travailler comme coolies, côte à côte avec des Jaunes? Aux Hawaï le Jaune, comme le nègre dans le sud des États-Unis, détourne de la terre où il travaille l'immigration blanche. Pour retenir des Européens dans les îles, il faudra leur donner de bons salaires, changer la discipline paternelle des plantations qui traite les travailleurs en enfants; il faudra leur rendre le séjour attrayant, leur donner un home et des terres. Il y a plus : le vrai moyen de substituer des citoyens blancs à des touristes jaunes serait une révolution dans la culture du sucre : il faudrait remplacer les grandes plantations, favorables aux serfs asiatiques, par de petits domaines qu'affermeraient des Blancs indépendants. Mais que diraient King Sugar et les planteurs? Il a fallu une terrible guerre pour retirer à King Cotton ses esclaves. Et les Asiatiques ne réussiraient-ils pas encore à déloger les Blancs de leurs fermes?

LOUIS AUBERT

*(A suivre.)*

*L'administrateur-Gérant* : H. CASSARD.

# L'AVENIR EN AMÉRIQUE[1]

Le monde depuis quelques années s'éclaire pour nous avec une rapidité grandissante. Les pays et les peuples, qui, si récemment encore, nous étaient vagues, lointains, matière à du rêve plutôt qu'à de la connaissance, se révèlent à nous de plus en plus, à mesure que leurs destinées se mêlent plus évidemment aux nôtres. Artistes, psychologues et économistes sont à l'œuvre, chacun de son côté, sur tous les points de la planète. Par leurs visions et leurs analyses, les morceaux disjoints et si différents de l'humanité commencent à se réfléchir et s'assembler dans chacun de nos esprits en une seule image, à trouver là, pour la première fois, l'ébauche de leur conscience totale. C'est un progrès aussi rapide, surprenant et certain que celui de toute la Science. A quel point cette littérature spéciale que quelques-uns classent encore, non sans dédain, sous l'étiquette *Voyages et Géographie* peut être une littérature d'art, la plus riche de toutes, quand son objet est vraiment l'âme d'un peuple, quand elle s'applique à en recréer la vie, à nous en faire comprendre sous les apparences colorées la logique et la nécessité intérieures, un livre comme celui de M. Paul Adam sur les États-Unis, nous l'a prouvé. A quel point elle peut servir nos intérêts vitaux, quelques Français le savent qui, à l'encontre de l'opinion générale en France, ont pu prédire la victoire du Japon sur la Russie, parce qu'avertis

1. *The Future in America*, par H. G. Wells.

avant la guerre par les ouvrages de Lefcadio Hearn, ils avaient tenu compte, avec tant d'Anglais et d'Américains, de ce facteur, jusque-là complètement ignoré en France : les énergies spirituelles et ce qu'on peut appeler la volonté du Japon.

La volonté actuelle des États-Unis, sa quantité, sa qualité, sa forme, voilà, pour employer son propre langage, ce qu'a tenté d'apprécier M. Wells dans le nouveau livre qu'il intitule *L'Avenir en Amérique*. C'est le propre de sa pensée de tendre toujours vers l'avenir ; ce qui *est* ne l'intéresse qu'en tant qu'indice de ce qui *sera*. Son point de vue est dynamique et non point statique. Des observateurs ordinaires il diffère comme du géomètre de la forme arrêtée l'analyste de la forme qui devient. Sur cette ligne du devenir, comparable à celles qui relèvent du calcul infinitésimal, le présent n'est rien qu'une position sans durée. Mais on peut étudier les forces intérieures du mobile, et en se rapportant à ses positions précédentes, sa *tendance*, — par là, très approximativement, dessiner au moins une petite partie de la courbe à venir. C'est se limiter durement quand on est de ceux que hante le rêve des temps futurs, — quand on s'est dit avec un émoi vrai de l'imagination que les astronomes et les physiciens nous promettant un globe habitable pendant des milliers de siècles encore, la puissance humaine vient à peine de naître, — quand on songe au trajet que l'esprit et la volonté de l'homme ont parcouru depuis que la Science leur ouvrit, il n'y a pas deux cents ans, un de ses difficiles pertuis au delà desquels un nouvel Océan semble s'étendre, libre pour son progrès.

Mais progressera-t-il vraiment, et dans quel sens? Nous savons que notre postérité vivra dans cinquante mille ans. Que sera-t-elle? C'est ce qu'a commencé par se demander M. Wells. Que sera dans cinquante ans la petite portion de l'humanité qui peuple les États-Unis? — c'est tout ce qu'il se réduit à chercher aujourd'hui. Lui-même nous conte cette retraite de sa pensée. Dans ses premiers livres, le rêve se déployait dans le fantastique, choisissant à son gré dans l'infini des possibilités permises à la destinée de la créature qui eut son origine dans la matière d'une nébuleuse, et qui, de l'animal contemporain des marécages carbonifères, est devenu le penseur de

l'univers et le dominateur de sa planète. Mais celui que tourmente l'énigme de notre devenir a vite assez du rêve. Il veut, sinon savoir, au moins entrevoir ; il cherche une méthode pour, de tous les possibles, dégager le probable. Abandonnant le problème des destinées finales, il considère les perspectives prochaines. Sa première tentative est de rapporter le passé au présent pour en induire le futur, par une règle de trois. « Si l'on voyageait en 1800 à 15 kilomètres à l'heure et en 1900 à 90 kilomètres, en l'an 2000 on voyagera à 540 kilomètres. » — « Si la population des États-Unis était en 1800... » De ce raisonnement, sort un livre comme celui que Wells intitula : *Quand le dormeur s'éveillera*, — et l'écrire c'est se démontrer la vanité de la méthode. On recommence, et cette fois on s'entoure de garanties « scientifiques ». Par exemple, en dégageant les idées et les grands faits actuels des sociétés occidentales, en isolant les causes maîtresses, en combinant telles séries nécessaires de conséquences, on peut arriver à telles prévisions, aussi sommaires, d'ailleurs, et vagues, que les éléments considérés. On écrit les *Anticipations*, qui en effet nous présenteraient une image élémentaire de l'avenir si l'on supposait, comme l'ancienne économie politique, des hommes sans préjugés ni passions, des sociétés sans âme ni caractère propre, des individus et des groupes humains assez dociles toujours à la pression mécanique des faits pour se laisser pousser par eux comme un fluide, suivant la ligne de moindre résistance. L'historien de l'avenir découvre vite l'insuffisance d'une telle solution, et qu'il n'a point tenu compte de l'essentielle, de la spirituelle, de l'humaine donnée du problème.

C'est alors qu'il médite sur cette phrase de Schopenhauer : « la vue la plus profonde des affaires humaines s'obtient en les considérant non comme des apparences, mais comme des *décisions* ». L'histoire de l'homme est celle de sa volonté : volontés des peuples, nourries et orientées par les idées ; volontés des grands individus qui modifient la volonté de leurs groupes. Introduire des quantités de cet ordre-là dans l'équation, c'est multiplier tellement les valeurs possibles de l'inconnue que, pour arriver à du probable, il faut, en même temps que l'on complique le problème d'un élément psychologique, en réduire les autres termes en le limitant au futur immédiat, au futur

immédiat de telle société particulière. Entre toutes, celle-là nous présentera le plus d'indices sur notre direction générale qui représente le mieux le moment actuel de l'humanité, et participe le moins du passé. Or, non seulement le type de la civilisation américaine est le plus récent de tous, mais nul peuple ne vit au même degré dans l'espoir et la volonté de l'avenir. Où vont les États-Unis? Étant donnés les conditions actuelles de cette société, ses institutions, le matériel de sa vie, ses différentes races d'hommes, les idées qui les conduisent, y peut-on découvrir une tendance, un vouloir collectifs, un principe plastique assemblant pour une fin commune la multiplicité de ses individus? Il n'est pas sûr que la réponse soit positive.

## I

Taine disait un jour que pour l'observateur qui regarde un pays étranger, les trois premières semaines de son séjour sont les plus fructueuses. C'est alors, quand tout lui est neuf, qu'il est sensible à tout et que les idées affluent. Plus tard il ne fera plus que vérifier, préciser et corriger.

Vous êtes à l'avant du grand steamer qui vient de franchir la passe des *Narrows* : il débouche dans la rade de New-York, et déjà les choses vous parlent et vous renseignent. A droite la chaotique silhouette de la ville : des maisons de trois et des maisons de trente-trois étages ; des *business-buildings* pareils à des piles de cubes, à des superpositions de caisses que l'on va déballer, auxquelles on pourrait en ajouter d'autres, car rien n'y donne l'impression de la forme, du nécessaire, du définitif et de l'achevé. A gauche, la statue de la Liberté, pauvre géante humiliée, dont le bras lève une torche à trois cents pieds de son piédestal et reste dominé par les édifices du Commerce. Alentour, chargés de monde et d'une confusion de voitures et de charrettes, les grands bacs à vapeur dont le colossal balancier monte et descend étrangement sur le ciel, — des trains entiers, locomotive en tête, emportés sur des plate-formes flottantes, des paquebots de dix mille tonnes qui descendent ou remontent l'estuaire. Partout le mouvement, la hâte, la confusion, dans un tumulte de beuglements et de sif-

flets, sous des silhouettes gigantesques et sans forme, près d'un quai sordide, encombré de charrois, où les plus énormes steamers du monde, alignés comme des fiacres à la station, semblent petits. O le brusque souvenir alors et le regret des grandes villes d'Europe, de leurs perspectives antiques et bien ordonnées, de leurs proportions justes, de leurs graves silhouettes! « Jamais, dit un Américain qui note l'émotion de ce moment[1], Paris ne vous a semblé si eurythmique et si beau. » Soudain on revoit derrière la blancheur d'un noble pont de Louis XIV, les longues, grises et solennelles Tuileries, leurs pavillons d'ardoise qui s'espacent, de grands saules sous le mur admirable d'un quai, la sérieuse coupole de Richelieu, le peuple serré des vieilles maisons qui s'unissent en une seule grisaille, l'éperon de la Cité, — tout au fond les tours, les flèches religieuses du moyen âge, le vieux Paris grave, terne et fin comme une ancienne estampe : « Paris, les seuils sacrés et la Seine qui coule! » Quel décor, quelles harmonies, quelle beauté! Quelle vision, sous un ciel vert et rose, sous le ciel le plus tendre et délicat du monde, d'un illustre et profond passé!

Le rêve se brise; la douane est à bord; les malles s'ouvrent, des blancheurs de toilettes féminines s'étalent sur le pont, maniées par des hommes en casquettes : on discute. Mais votre voisin qui voyage pour affaires avec des caisses d'échantillons a cligné de l'œil à quelque officier de la douane et l'emmène prendre du champagne au salon. Là, rien d'incorrect : une aimable conversation sur le temps qu'il a fait pendant la traversée; mais on prend rendez-vous pour le lendemain. Alors seulement apparaîtront les billets verts, les puissants *greenbacks* qui détendent au pays de Tammany les rigueurs de la loi[2].

Harassement, vertige de ces premiers jours à New-York. Solitude au milieu de ces foules lancées en avant, d'un mou-

1. Brownell, *French Traits*.

2. Souvenir personnel et qui remonte déjà à une dizaine d'années. Un négociant nous avait promis pendant la traversée de nous montrer comment il passait ses caisses à la douane de New-York. Le *Sesame ouvre-toi!* était la phrase suivante : « Si vous voulez passer à mon bureau demain matin, il y aura une lettre pour vous. » J'assistai le lendemain à la remise de la lettre (chargée). Ces incorrections sont beaucoup moins faciles aujourd'hui, — mais, comme on le verra plus loin, le *graft*, corruption des fonctionnaires, reste un des problèmes pressants des États-Unis.

vement plus mécanique et violent qu'ailleurs, et comme entraînées par un trottoir roulant. Fatiguante laideur de ces rues défoncées et qu'une administration vénale n'a jamais fini de réparer. On erre dans l'infâme charroi du quai gluant, dans de misérables allées de brique rouge, sous des viaducs superposés de chemins de fer qui couvrent la rue, *dans sa longueur*, d'une affreuse carcasse de métal, — ailleurs sous un réseau de câbles et de fils de fer qui fait le ciel comme le toit d'une cage. On arrive aux larges artères centrales, où des voitures de luxe se mêlent, entre des piles de pavés, à l'encombrement des camions et des tramcars. A droite, à gauche, de douteuses pharmacies, les *beer-saloons* ignobles que tiennent des politiciens irlandais, les sauvages statues d'Indiens emplumés qui signalent les boutiques de tabac, une église écrasée par un hôtel voisin, grand comme l'Arc de Triomphe, des alignements de mâts grossiers qui portent les fils du télégraphe, de lourdes lanternes électriques : partout une impression de puissance, de richesse, de misère et de désordre. On prend le bateau de la Fall River à l'heure crépusculaire où il se remplit de Juifs et d'Italiens; on passe sous le prodigieux tablier de Brooklyn-bridge, sous celui, plus vaste encore, de Williamsburgh, — entre les premières piles d'un troisième pont qui sera le plus titanesque de tous. On regarde défiler la rive, les *skycrapers*, les magasins, les docks, les *grain-elevators*. On visite d'interminables et sordides faubourgs qui sont de grandes villes allemandes et israélites [1], des quartiers qui tiennent de Port-Saïd et de l'East-End, à Londres. On prend le train, et pendant des milles et des milles on traverse les files de *blocks*, les *streets* perpendiculairement coupées, un infini filet dont les mailles sont des lignes continues de maisons. On court à la hauteur du troisième étage de ces logis de brique, où vivent des millions d'êtres obscurs, commis, *clerks*, dactylographes, employés de magasin, la plupart venus d'Europe avec tant d'espoir! En quelques minutes l'œil plonge par les fenêtres sur ces milliers de logis indiscernables. Quelle prolifération de l'animal humain, chacun dans le compartiment qu'il s'est fait et qui s'accole à celui de l'autre! Quels nombres des individus de l'espèce, des insigni-

1. 800 000 juifs à New-York.

fiants individus agglomérés comme un banc sous-marin de corail! Un autre soir que l'on s'est aventuré dans le labyrinthe du quartier des affaires, on arrive devant le vestibule du pont de Brooklyn, et l'on se perd à l'ombre des travées de métal qu'il pousse loin de la rivière, dans les foules convergentes et précipitées que dix rues dégorgent là : un fourmillement où l'on reconnaît tous les types d'Europe, et qui se proportionne à l'immensité de ces montants, de ces câbles, de cette accablante architecture d'acier...

Peu à peu aussi on apprend la richesse de New-York : les magnificences privées, les grands clubs, les palais des milliardaires, leurs écrasantes et puériles splendeurs, le ruissellement du luxe et de la dépense dans la Cinquième Avenue. Et l'on rêve devant l'énergie de croissance d'une telle humanité, devant la force inévitable, fatale, inhumaine de ce développement qui se poursuit toujours, sans qu'apparaisse encore la forme où il tend. Puissances et multitudes en plein devenir, et qui bouillonnent, bruissent, s'organisent en grandissant, chaque génération laissant à la suivante un monde différent de celui qu'elle a trouvé, la matière humaine elle-même changeant avec le sang des immigrants dont l'afflux n'a pas encore commencé de baisser, mais jadis, hier encore, venus surtout de l'Europe germanique et celtique, aujourd'hui de l'Europe du sud, — Slaves, Hongrois, Israélites et Latins.

C'est la première idée qui se dégage des sensations : partout la force, nulle part la forme, produit immobile laissé par les forces en mouvement du passé, et par quoi le passé se survit, en imposant des directions, un ordre aux forces du présent. Elle n'est pas dans les choses : « Il n'y a pas, dit M. Brownell, de New-York au sens où il y a un Paris, un Milan, une Vienne : il y a une Cinquième Avenue, un Broadway, un Central Park, un Chatham Square ». « Je n'avais pas idée, — disait au même auteur un agent de change de Chicago en lui parlant de Paris, — de ce qu'on peut entendre par une ville achevée... » Un autre touriste américain n'était pas moins sensible, mais désagréablement, à l'ordre parisien, à l'uniformité grise des aspects, à la réduction des choses et des gens à un certain nombre de types. « Quand vous avez vu un *block* de cette ville infernale, disait-il rageusement, avec le fort accent manhattan, vous

l'avez vue tout entière! » Un troisième, peut-être légendaire, mais la légende est significative, maugréait d'être resté quinze jours à Paris et de n'y avoir pas constaté de changement.

Point de formes durables non plus où les vies trouvent leurs contours fixes. Elles ne se classent pas définitivement sous des étiquettes de métier. De dix façons, l'homme cherche fortune; il n'a pas choisi, dès sa jeunesse, la profession définitive qui le marquera d'une empreinte forte et distincte. D'où la rareté des types aux États-Unis : la réalité comme le roman n'y présentent que des individus. Regardez l'un de ceux-là dans la bousculade de Wall Street ou du pont de Brooklyn. « Cet Américain qui, le matin, court après un train, déjeune debout dans un bar, ne lit de son journal que des titres et des articles à sensation, se tient au courant du mouvement des idées en regardant dans la gare de l'*elevated* des journaux et des *magazines*, cet homme qui s'irrite s'il lui faut attendre son train pendant deux minutes, et le soir quitte le théâtre comme s'il fuyait un incendie[1] », c'est par la tension de son effort, par la fièvre de sa vie, par l'énergie et la variété de son mouvement, non par sa forme, sa structure d'âme et d'esprit, qu'il est définissable. C'est pour cela qu'il est tellement souple et plastique, aujourd'hui commis dans une banque, demain *cow-boy* dans les plaines de l'ouest. Sa qualité d'Américain le définit à peine : le type américain est si récent, si peu fixé — la plus instable des variétés humaines; l'Américain se réadapte si vite à l'Europe, s'y installe si facilement à demeure, offre, au contraire de l'Anglais, si peu de résistance aux suggestions de l'étranger, justement parce qu'il n'est qu'un individu, et qu'une partie de son être ne se prolonge pas dans son groupe. Même indépendance de l'esprit : sur des sujets où l'opinion n'est plus libre en Europe, on pense comme on veut, au hasard des impressions. « Dans un dîner votre voisin vous demande ce que vous pensez de Shakespeare; tel préfère, et le déclare, le Tintoret à Rembrandt, mais c'est comme il préférerait le chocolat à la soupe au fromage; Mark Twain, que l'on appelle un grand écrivain, est populaire pour avoir dénoncé comme une mystification (*humbug*) l'art du Cinque Cento[2]. »

1. Brownell, *French Traits.*
2. Brownell, *French Traits.*

Il y a des mœurs, d'origine religieuse plutôt que sociale, — tout au moins une opinion publique, indulgente à l'improbité, très sévère en matière de morale sexuelle, nous rappelant que le germe original de ce peuple dont la substance est en train de changer, fut une idée puritaine. Mais combien de temps cette opinion protestante, beaucoup moins rigide aujourd'hui qu'il y a quarante ans, s'imposera-t-elle encore aux nouvelles multitudes immigrantes dont la religion ne se fonde pas sur la Bible ? Et s'il y a des mœurs, il y a peu de manières, sauf dans ce qui subsiste de la vieille société, et vis-à-vis des femmes. A côté du code d'étiquette qui prévaut aux États-Unis, le nôtre où se sont enregistrées tant de survivances, est une forme stricte, tyrannique, au dire des Américains, comme à nos yeux les rituels de civilité qui, dans les vieux pays d'Orient, réglementent par le détail toutes les relations mutuelles des hommes. Les manières en Amérique sont celles qui peuvent apparaître dans une société qui tient encore de la foule, et que domine l'idée de concurrence : hâte, coudoiement, paroles brèves et pressées (à New-York, Chicago, c'est à peine si j'osais demander mon chemin), et les gestes connus du sans-façon yankee : prostrations en des fauteuils profonds, les pieds à la hauteur de l'œil, mâcheries de chiques, jets de salive, et d'indiscrets questionnaires.

Ces façons nous répètent le principe de cette société, l'impatiente idée qui saisit tout de suite en Amérique l'immigrant et qui le fait Américain : conquérir la fortune, arriver, arriver comme dans la rue on arrive à force de coups de coude à mettre le pied sur une plate-forme de *tramcar*, et à se tenir là, cramponné à quelque courroie, étouffé à demi dans une grappe humaine. Chacun pour soi ! ce qui ne veut pas dire chacun chez soi, retranché dans son quant à soi. Au contraire : parce qu'on vit dans une foule, chacun est foule. Étranges, hors du type commun, semblent ceux-là qui gardent en eux-mêmes, avec pudeur et jalousie, le fonds de leur personne, un secret domaine de sentiments forts et de souvenirs sacrés. Le sentiment, l'émotion ne s'obligent pas comme en Angleterre à se cacher et se concentrer. Comme toujours dans les foules, leur énergie se dissipe par la subite explosion au dehors du geste et de l'acte impulsifs. Tout ce qui traduit aux yeux

l'émoi de la passion, la secousse de la sensation violente, est aussi populaire en Amérique qu'odieux, ridicule ou gênant en Angleterre, — et c'est encore un trait de la psychologie des foules, lesquelles ont été définies féminines, comme aussi l'appétit de romanesque qui trouve sa pâture dans les journaux sensationnels, dans le risque et l'excitation des affaires, dans les rêves d'entreprises et de réussites colossales, dans les récits des fabuleuses aventures d'argent. Par ces traits simples et communs, quelle que soit leur origine de race, les individus de la mouvante multitude américaine[1] se ressemblent tous. Leur culture est la même, celle de ce *man of general information* qu'on rencontre partout aux États-Unis et qui se croit omniscient parce que ses gazettes lui parlent de tout. Avec quelle facilité, si pareils, ils s'abordent et communiquent entre eux, avec quelle assurance de ne jamais trouver autrui différent d'eux-mêmes ! Nulle part les conversations ne sont plus promptes et banales, les confidences et les questions plus immédiates. Nulle part la vie privée n'est à ce point chose publique, *town-topic*[2]; nulle part le commérage, le *gossip* ne tient tant de place dans les journaux.

Ces individus ne sont donc pas des « individualités ». Mais ils sont forts, ou plutôt ils sont actifs, et nous donnent l'impression de la force par des rythmes de vie et de travail bien plus rapides que les nôtres et qui les usent de bonne heure (on voit peu de vieillards à Chicago, et les jeunes gens y grisonnent vite), mais que l'on peut à peine considérer comme le commencement d'un caractère ethnique, puisque l'ouvrier immigrant s'y adapte en très peu de temps, parfois dès la première année. Entre eux et les hommes d'Europe, la différence est de même ordre, et seulement de même ordre, qu'entre un citadin et un rural. Ils sont plus entraînés, plus lestes de corps et d'esprit. On ne saurait trop y insister : le trait typique de l'Américain, ce n'est pas telle forme d'esprit ou de sensibilité, telle constitution intime de l'âme, laquelle, pour devenir générale et géné-

1. Il s'agit toujours ici de la multitude, non de ces vieilles familles de l'Est, d'origine anglaise ou hollandaise, qui remontent à plus d'un siècle, dont les fils passent par Yale, Harvard ou Princeton, et qui s'estiment et sont une aristocratie.

2. C'est le nom d'un journal de New-York qui ne s'occupe que des faits et gestes des multi-millionnaires.

rique demanderait des siècles d'histoire, mais seulement la vigueur de l'effort, que la répétition rend plus facile, la vitesse et la quantité de mouvement, — caractères qui ne dépendent, comme dans tel régiment le pas plus ou moins allongé, comme dans tel atelier le travail plus ou moins rapide, que des habitudes spontanées du groupe, — caractères vite apparus, vite disparus, s'ils ne sont pas constamment entretenus en chacun par la suggestion de l'exemple, nuls pour une classification psychologique des variétés humaines, mais de la plus haute valeur au point de vue national et pratique, car ils font ces rythmes généraux d'activité dont l'histoire nous montre plus d'une fois, de l'accélération à l'inexplicable langueur, les variations mystérieuses au cours de la vie d'un peuple.

Si la forme est encore indéfinie dans cet Américain instable et non localisé qui vaut par sa dépense d'énergie, elle l'est bien plus évidemment encore dans une société qui, loin d'être un individu collectif, n'est que la collection de ses individus. C'est, au retour d'un séjour en Europe, et spécialement en France, la première observation que le contraste fait faire à un Américain. Elle suggère à M. Brownell l'idée centrale de tout le livre ou il étudie la société française en la comparant à l'américaine. Parce qu'il l'observe de ce point de vue, la France lui apparaît comme à Lefcadio Hearn le Japon, comme à Ruskin l'ancienne Venise, comme à Fustel de Coulanges la Cité antique : une forme organique, fortement liée, où les individus s'intègrent, une vie ancienne et totale, que, de génération en génération, les millions de vies particulières composent, et qui les soutient, à peu près comme les cellules de l'arbre vivent par l'arbre et pour l'arbre, — une activité supérieure à laquelle se subordonnent les activités privées, et dont elles reçoivent l'excitation, une personne enfin dont l'idée vivante et présente à la conscience de chacun fait partie de son *lui-même*, rehaussant l'idée que chacun prend de lui-même. Sans doute, aux États-Unis, l'orgueil national est plus agressif que nulle part, mais le rêve qui le nourrit n'est pas celui des patriotismes européens. « Pour un Français, dit M. Brownell, la France est tellement un être distinct que son esprit peut la poser à part de ses individus actuels, par exemple les critiquer

sévèrement, et l'aimer, la louer, cette France, pour toutes ses gloires et pour ses désastres aussi, » pour ses rêves et ses gestes de nation. Quand un Américain s'exalte en parlant des États-Unis il voit la grande liberté, les possibilités immenses ouvertes à son effort, *the large opportunity* : « Le drapeau étoilé, dit M. Wells, lui symbolise la pleine indépendance de ses entreprises, comme le vaste ciel irresponsable, impartial, qui s'étend sur tant d'efforts antagonistes et brille aux vaincus comme aux vainqueurs. »

Surtout il est fier de son pays parce qu'il est fier des hardis et libres individus que produit son pays, et spécialement de lui-même. Il est « *Stateblind* », aveugle à la notion de l'État. C'est à la chose privée qu'il lui paraît naturel de subordonner la chose publique. De ce renversement du rapport habituel, l'étranger s'aperçoit vite. La première fois que j'y fus sensible, ce fut à la porte de New-York, en voyant les deux rives de Hudson accaparées par les chemins de fer parallèles de deux compagnies différentes. On m'expliqua que la ligne de la rive droite était une « *pirate line* », qu'elle avait été construite non pour un service public, mais simplement et cyniquement pour se faire acheter par le *railroad* plus ancien de la rive gauche. A New-York même, la laideur et la misère des choses municipales, quai, rue, voirie, monuments, sont criants à côté de certaines magnificences particulières : palais de marbre, donjons crénelés des *business-buildings*, édifices des fondations privées, façades monumentales des clubs et des hôtels, et le luxe sans pareil des yachts et des *private-cars*. Mais, pour l'Américain, New-York, c'est le commencement de l'Europe. Que dire des villes de l'ouest? Un jour, entre Chicago et Denver, un citoyen de Denver nous ayant demandé si nous connaissions Paris, Édimbourg, Rome et Constantinople, ajoutait : « Vous n'avez rien vu : attendez que nous arrivions à Denver. » Rien d'étonnant à cet enthousiasme : d'une part cet homme n'avait qu'une idée vague des cités qu'il venait de nommer, d'autre part il était de ceux dont Denver est l'œuvre propre, signe visible de leur succès et de leurs énergies personnelles. Nous trouvâmes de fort belles maisons blanches, un damier de *blocks* parfois interrompu d'un terrain vague. Sauf une bande de macadam, d'un trottoir à l'autre, à l'inter-

section des rues, le sol était de terre meuble, celui de la prairie défrichée : on y eut semé du blé.

Mais arrêtons-nous à Chicago. Chicago vaste, fumeuse, chaotique, dit M. Wells, Chicago avec la dévastation charbonneuse de ses abords : cheminées d'usine, hideux *elevators*, hauts fourneaux couleur de suie qui vomissent des flammes, énormes cubes de brique souillée, tumulus de débris — vieille ferraille, zinc des boîtes de conserves, ossements en innombrables amas, — baraques de bois, inextricable rayonnement en tous sens sur une terre noircie et pelée des voies de chemin de fer, convois de bétail immobilisés en des garages, hérissement, tout près comme au loin, de tous côtés, des poteaux de télégraphe et de téléphone. Je me rappelle ce paysage d'arrivée, les milles et les milles dans une buée de chaleur et de fumée, à travers cette désolation industrielle, et mes compagnons de voyage me répétant toujours que ce n'étaient que les approches, que le grand train n'avait pas encore frappé, *struck*, Chicago. Puis, comme l'haleine de la cité lointaine, une petite odeur fade, celle du sang, celle des prodigieux abattoirs, des boucheries mécaniques et mondiales dont nous savons aujourd'hui le déshonneur. Enfin la ville même, grise et terne, sa laideur géométrique, sa grandeur sans noblesse, le primitif pavé de ses rues semées d'épluchures, traversées par de longs convois de chemins de fer et des chapelets de *tramcars* ; — au centre, au-dessus de la confusion, le massif des *skyscrapers*[1], comme une citadelle de Titans, les orgueilleux édifices où se vendent et s'achètent la viande et le blé d'un continent. Puis des avenues sans fin, perspectives jaunâtres entre des planches et des murs souillés, des palais de granit et des maisons de bois, et le vulgaire fourmillement des foules actives, foules en chapeaux mous, aux physionomies, aux costumes de contremaîtres.

Une telle ville passe pour plus américaine que les autres, et c'est vrai ; mais dirons-nous qu'elle signifie, comme Paris, Lyon ou Édimbourg, quelque chose d'essentiellement et définitivement national ? Elle nous opprime par sa laideur utilitaire ; mais toute ville de grande industrie, Carlisle ou Saint-Étienne, Dusseldorf ou Milan, Calcutta même, à côté de ses

1. *Skyscraper* : littéralement gratteur de ciel, nom donné aux bâtiments de vingt et vingt-cinq étages.

aspects anglais, français, allemands, italiens ou hindous, nous présente des caractères analogues. Si l'on entend par américaines les grandes cités à plan récent de damier, à larges avenues de tramways entre des mâts de télégraphe, Budapest et Melbourne méritent cette épithète, Port-Saïd et Rangoon aussi, et plus justement encore, étant cosmopolites. Parler du type américain, qu'il s'agisse des communautés ou des individus, c'est toujours parler de modes neufs, simples, non spécifiques encore, bref de ce qui n'est pas vraiment et profondément un type. D'où la diversité des réponses que recevait M. Wells quand il s'enquérait du type américain. « L'un m'apprend qu'on le trouve dans le Maine; un second dans les Alleghanys; un troisième dit : *plus à l'ouest*; un autre : *dans le Kansas*. La vérité, c'est qu'il est partout. L'Américain est un homme de langue anglaise, de physionomie encore très anglaise, malgré tout le sang allemand, scandinave ou irlandais qu'il s'est assimilé. Il est en train de s'en assimiler bien d'autres, et nous ne savons pas ce qu'il sera. On peut dire encore qu'il se méfie à la façon anglaise des théories lucides, de la logique, et qu'il n'aime pas à parler d'idées générales. C'est peut-être simplement qu'il ne s'est occupé jusqu'ici que de ses affaires privées. »

Il n'en a pas été toujours de même. Avant l'énorme développement industriel de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, avant les grands afflux d'immigration qui ne commencent qu'à la même époque, on pouvait reconnaître aux États-Unis des ébauches bien plus précises qu'aujourd'hui de forme et de conscience collectives. La Nouvelle-Angleterre, puritaine et studieuse, avec ses professeurs, ses ministres et ses fermiers indépendants, ses romanciers et ses poètes, présentait une variété démocratique, intellectuelle et religieuse, très spéciale et précise de l'Angleterre. Le Sud avec ses planteurs, aristocrates de race et d'âme, maîtres d'esclaves et de grands domaines, ses traditions oligarchiques et patriarcales, ses métis à tous les degrés, était un monde à part. De ces différences, jadis si nettes, bien des traits sont encore visibles, mais plus vagues, et non pas, ce qui eût été le progrès naturel, plus accentués, en tous cas sans importance aujourd'hui comme caractéristiques américaines générales, tombées au rang de variétés pro-

vinciales, les seules peut-être dont on puisse parler aux États-Unis, — d'intéressantes survivances, curiosités du passé au milieu de ce nouveau peuple qui oppose aujourd'hui ses quatre-vingts millions d'âmes aux treize millions qu'il comptait en 1830. Ici comme ailleurs, l'homme a changé parce que ses conditions de vie ont changé, et qu'il s'est affranchi des circonstances locales. De ces grandes causes partout actives — rapidité nouvelle des transports, puissance de production infiniment accrue par l'usage des machines, élargissement des marchés — les effets furent particulièrement sensibles aux États-Unis à cause des énormes richesses intactes du pays. Toute la vie de l'esprit qui avait donné jusque-là — de Washington Irving à Lowell — ses fleurs naturelles et spontanées de rêve et de poésie, toutes les énergies de pensée s'appliquèrent aux affaires. Or l'activité qui s'emploie dans les affaires n'est pas de celles qui peut former des types : rien de moins national et de plus cosmopolite. A Melbourne ou au Cap, à Denver ou à Mexico les vies des *business-men* se ressemblent.

Seconde cause non moins puissante à retarder la cristallisation en formes originales, à empêcher l'achèvement des cristallisations commencées : le torrent continu et de plus en plus massif de nouvelle matière humaine qui vient se mêler à l'humanité des États-Unis. Il y a cinquante ans, l'immigration, beaucoup moins copieuse, n'apportait pas au peuple américain des éléments trop différents de lui-même. Anglais, Allemands, Scandinaves, la race était la même ou parente, le niveau de la civilisation le même. « C'était, dit M. Wells, un afflux d'hommes énergiques dont chacun avait eu réellement la volonté de venir, et pour venir avait fait un effort considérable, garantie de caractère et de qualités sociales[1]. L'immigration d'aujourd'hui est le résultat de la réclame faite par les compagnies de navigation. » C'est une importation de manœuvres et non plus de colons économiquement indépendants. Ils arrivent par troupeaux, de plus en plus étrangers, Italiens, Juifs, Russes, Croates, Roumains, Hongrois, qui seront le prolétariat industriel et illettré de l'Amérique, peut-être une

1. Mais, à cette époque même, les mœurs publiques commencèrent à se dégrader sous l'influence des Irlandais, trop nombreux, sans culture, et passionnés de politique.

basse caste olivâtre, à prunelles noires, qui prendra rang au-dessus de la caste nègre, l'une et l'autre dominées par une aristocratie industrielle et mercantile, originaire de l'Europe occidentale.

Pour comprendre la grandeur du problème, les incertitudes de l'avenir, voyez à Ellis Island, à l'entrée de New-York, cette longue armée de paysans basanés : ils font queue devant les guichets qui sont la porte du Nouveau Monde. Tout près de là, en rade, haletants encore, deux paquebots monstres attendent un signal pour débarquer de semblables troupeaux. Dites-vous qu'espacés sur l'Atlantique, d'autres steamers se suivent, pareillement chargés, en procession qui ne s'arrête jamais, et que le nombre de têtes qu'ils amènent monte à deux et trois mille par jour, à près d'un million dans l'année (1.200.000 en 1905), à des chiffres qui dépassent de plus en plus ceux de la natalité américaine; qu'une fois installés, eux-mêmes se reproduisent vite — les Hongrois à des taux (46 p. 1000) inconnus en Europe — et vous aurez une notion des multitudes envahissantes que le voyageur remarque à peine aux États-Unis, parce qu'elles ne prennent point part à la vie publique, politique, évidente, de la nation, mais qui peu à peu tissent autour des grandes villes américaines une ceinture sordide de faubourgs, et les encerclent de leur immense rumeur de Babel.

Bien vite, dans l'incohérent milieu qu'est ce peuple de langues diverses, sous des influences qui défont les types au lieu de les achever, le nouveau-venu perd ses mœurs ancestrales et nationales : on dit alors qu'il s'américanise. « En effet il achète des habits américains, il apprend l'anglais ; il a recours à ce que les naturalistes appellent un mimétisme protecteur. Peu à peu son allure change : elle avait je ne sais quoi de vague et de soumis, elle se redresse et se civilise. Il apprend à se mouvoir et à travailler beaucoup plus vite, à chiquer et cracher avec l'expression méditative qui convient. Plus tard commence une nouvelle période : il ne porte plus de bijoux de cuivre ; même à sa femme, s'il est en public, il parle un bref et pittoresque argot anglo-saxon; ses enfants ne sauront pas la langue paternelle ». Voilà les nouveaux Américains; les rythmes du pays les prennent, les façonnent, au moins au dehors, commandent, accélèrent, précisent leurs gestes et leur

débit d'énergie. Chacun s'est isolé, affranchi, individualisé, pour n'être plus qu'une unité mouvante dans la multitude industrielle qu'est aux États-Unis la société.

Quelle prodigieuse expérience sur les races! Quelles puissances en mouvement! Quelle turbulence et bouillonnement de devenir, où les types se désagrègent, fondent, laissant apparaître les purs individus qui s'isolent, se dégagent, s'animent d'énergies et de vitesses que nous ne connaissions pas encore! Quelle intensité de leurs vies particulières, quels espoirs où le présent se transfigure! Quelles attentes de l'inattendu, quelles volontés possibles! Comme on comprend qu'à l'idée de nos sociétés d'Europe, déterminées et fixées dans leurs formes, profondément construites sur des croyances et des habitudes plus fortes que les révolutions extérieures, chacune à peine pénétrée par l'étranger, à peine débordante sur l'étranger, — l'homme de ce monde en travail, où dix races se rencontrent, juge que lui-même représente le général, l'universel, et qu'il se trouve devant des variétés locales de types attardés, devant des formes, traditions, préjugés et mœurs de province!

« Province », c'est le mot que l'optimiste et simple Américain d'Henry James [1] se répète tout bas quand il regarde notre France et ce qui, par opposition aux États-Unis, la caractérise : le nombre et l'autorité des fonctionnaires, la médiocrité des vies bridées d'avance, l'étroitesse des champs où se déploient les actes et les pensées, la mesquinerie des entreprises, le niveau moyen des fortunes, le goût de l'épargne, la cohésion de la famille, l'ignorance de l'étranger, la suffisance nationale, la tendance à prendre l'esprit français pour seul et universel critère, l'âpreté des haines politiques, les incessantes querelles de cléricalisme et d'anticléricalisme, le pauvre outillage économique, l'énorme retard en un pays trop industrieux du développement industriel. A ce jugement qui résume les impressions qu'un Américain moyen rapporte de France, la plupart de nos écrivains voyageurs souscrivent l'un après l'autre, étonnés par ce qu'on aime à leur montrer de l'autre côté de l'Océan des volontés et des initiatives américaines. A l'envi ils nous répètent nos routines, nos timidités et nos ignorances. Consolons-

1. Voir surtout *The American*.

nous en songeant quel paradis notre « province » peut sembler à l'homme d'outre-mer, s'il est cultivé, — avec quel plaisir il s'y promène ou s'y installe à demeure, et qu'il appelle ordre et perfection de la forme achevée ce que la plupart de ses compatriotes dédaignent comme provincial. Ainsi parle M. Brownell, le plus subtil analyste et psychologue des sociétés : « Il serait difficile, a-t-il écrit, de persuader à un Français qu'en le traitant de provincial nous sommes de bonne foi. Tout ce qui s'oppose chez nous aux choses de France doit fortifier le sentiment qu'il a de notre état rudimentaire et non développé. Il est même probable qu'il refuserait de se laisser étonner par notre Américain « d'information générale », ce produit où nous pouvons, semble-t-il, défier toute concurrence. « Si l'horizon de notre esprit, pourrait dire ce Français, vous semble borné, c'est peut être que le vôtre s'étend dans les régions de l'inutile et du vulgaire : prix des tableaux, et de la viande de porc, horaires des chemins de fer, vitesses comparées des transatlantiques, chaudronnerie, dressage du cheval et du chien, sports, mystères de l'art du plombier, — sur cent sujets de cet ordre-là vous êtes renseignés. Un tel savoir, croûte adventice dont s'empêtre votre propre effort encore si mal systématisé contre la nature, voilà ce qui nous apparaît, à nous, comme vraiment limitant et limité.

« Et, thèse générale, une communauté cristallisée et de haut développement paraît provinciale au nomade, à l'aventurier, qu'il soit bédouin ou coulissier de Wall Street, par cela seul qu'elle possède des traditions, de l'orgueil local, le sens de la chose publique, et qu'il existe entre ses hommes des relations organiques. De ce nomade elle choque les habitudes, parce que, petite ou grande, elle signifie quelque chose à la fois de complexe et de défini, parce qu'elle n'est pas un simple morceau d'un univers amorphe où rien n'est fixé à demeure, où nul code ne réglemente la bousculade générale, où l'initiative et l'effort réussissent mieux qu'ailleurs, mais au dommage énorme de l'ensemble, en remplaçant par un extraordinaire et trouble clair-obscur les vraies valeurs esthétiques de la civilisation. Si Paris est provincial, c'est de la même façon que votre cité la plus vieille et la plus mûre. Comme Boston, Paris semble provincial à l'homme de New-York et de Chicago, parce qu'il est si parfai-

tement organique, parce qu'il est si nettement une communauté et non pas un fragment à part du vaste, vaste monde. Le Sahara n'est point provincial. Comme l'a dit Balzac, le désert n'est rien et le désert est tout, car Dieu l'habite et l'homme n'y est pas. Vous autres Américains, vous nous apparaissez comme non provinciaux, permettez-nous de le dire, surtout à la façon du Sahara. »

## II

Cette société américaine dont le trait général est, selon M. Wells, un « individualisme sans caractère », se fonde pourtant comme toutes les autres sur un principe ; mais ce principe est à part ; il agit au rebours de ceux que l'on retrouve à l'origine et au fond des autres vastes communautés humaines : idées de la famille, du clan, de la cité, du dieu ou des dieux communs. Ces idées ont formé des groupes si bien liés, centralisés, ordonnés en une hiérarchie complexe, que chacun nous apparaît comme un être collectif dont l'histoire raconte le développement, les vicissitudes et les rêves. L'idée américaine est d'espèce contraire, et l'on peut dire qu'elle est anti-sociale.

Elle naquit en Angleterre après la Réforme, elle s'y développa ainsi qu'en France au XVIII^e siècle. Elle pose l'égalité et l'indépendance de tous les individus, le droit de chacun à ne vivre que pour soi, sans autre limite à sa liberté que la liberté pareille d'autrui. Elle suppose que du conflit des intérêts particuliers le bien général spontanément naîtra. Politiquement cette doctrine est l'anti-Etat. Économiquement, et telle que l'a définie Ricardo, elle suppose l'universelle concurrence, c'est-à-dire que tenancier et propriétaire, ouvrier et patron, travailleur et capitaliste, chacun ne cherche que le plus grand profit possible, chacun en pleine possession de son intelligence et de sa liberté, entièrement responsable à soi-même de ce qu'il signe ou de ce qu'il fait, en sorte que s'il en souffre, c'est tant pis pour lui. Économiquement et politiquement, elle ignore et, par là, travaille à dissoudre les liens moraux, d'origine patriarcale ou féodale, qui se manifestent par des services et dévouements gratuits, et contribuent à fixer

l'homme à sa terre natale et dans son rang social. Elle réduit l'homme à l'individu économique et politique, pure unité sans autre caractère que sa tendance constante vers le profit et sa mobilité parfaite. Elle affirme son droit absolu à la pleine possession, à l'accumulation de ce profit, à la propriété. Acquérir de la propriété, la développer, en d'autres termes, faire des affaires, c'est le principe de toute l'activité sociale, la seule fin et toute la réalité de chaque vie humaine.

Cet universel appétit vers la richesse produit l'universelle opposition, d'où résulte, par le phénomène auto-régulateur de l'offre et de la demande, l'équilibre économique. Car si l'offre des services augmente au point de faire baisser les salaires au-dessous d'un certain niveau, l'excès de la population ouvrière doit s'éliminer, — c'est-à-dire mourir.

Mourir de misère et de faim, c'est ce qu'on faisait beaucoup en Angleterre au milieu du XIX^e^ siècle, surtout dans les bas faubourgs des énormes villes industrielles, dans l'*East End* de Londres, autour des usines et hauts fourneaux du Lancashire. A l'époque du grand développement des machines, par l'effet du *laisser faire* et de la libre concurrence, la population industrielle, très homogène aux temps de la petite industrie manuelle, s'était séparée en deux classes, l'une qui, parce qu'elle avait commencé de posséder, possédait chaque jour davantage, l'autre qui ne possédait rien, pullulante, et dont l'empressement à mourir témoignait de son respect pour les lois économiques. Dès 1832, quand l'individualisme utilitaire a développé toutes ses conséquences, au moment même où, par l'avènement au pouvoir des nouvelles classes possédantes, la société industrielle est officiellement établie, le contraste est si manifeste et choquant, qu'aussitôt la réaction commence contre les doctrines orthodoxes. Carlyle et après lui Ruskin en sont les chefs et les héros. Avec des accents de prophètes ils maudissent la « religion de Mammon » ; ils enseignent à l'Angleterre que l'essence de la société, comme de l'individu, c'est de l'âme, leur énergie spirituelle, la quantité de leur être et non pas de leur avoir, qu'entre les hommes, outre les liens économiques, il est des liens vivants, d'amour, de respect, de devoir, qui, seuls, font la société vivante. A l'anarchie industrielle ils opposent l'organisation sociale, à la liberté, qui s'est

manifestée surtout comme « liberté de mourir de faim », le devoir, les strictes disciplines religieuses, morales et sociales, — à la concurrence des égoïsmes individuels, l'autorité d'un État fort qui, limitant les libertés d'action et de contrat, défend les hommes contre eux-mêmes, et leurs énergies contre toutes les influences débilitantes ou meurtrières de vice, de misère et de surmenage. De ces prédicateurs et de leurs disciples les voix furent écoutées. En même temps qu'elle résistait à la propagande révolutionnaire des socialistes du continent, l'Angleterre donnait au continent les premiers exemples de législation sociale.

Aux États-Unis nulle voix semblable ne se fit entendre. Les ressources de l'immense terre américaine étaient si vastes que la pure doctrine des économistes tardait à développer ses funestes conséquences. Nul excès de population n'étant de longtemps possible, l'offre des services humains restant, malgré la constante immigration, toujours au-dessous de la demande, les salaires, loin de baisser, augmentaient. Au lieu du paupérisme chronique, scandaleux et qui fit douter l'Angleterre du principe individualiste, une prospérité croissante, un contentement, un optimisme universels qui lui donnaient raison. Au lieu de foules stagnantes, affaissées et dégénérées, des individus aiguillonnés par l'espoir, dont l'énergie s'exaltait par la concurrence, et qui presque tous arrivaient au succès.

Un autre fait agissait dans le même sens : des trois classes qui composent en Angleterre la société, une seule était représentée aux États-Unis. Point de paysans attachés à la coutume comme à la glèbe, instinctivement respectueux de leurs maîtres, liés à eux par des sentiments d'origine féodale et par toutes sortes de dépendances : le paysan venu d'Europe perd tout de suite en Amérique son aspect de rural et son caractère de fellah. D'autre part, point de chefs aristocratiques destinés de naissance, comme en Angleterre, à des fonctions publiques et gratuites, à des postes de commandement et de responsabilité, mus par des idées qui ne sont pas seulement celles du profit. Rien qu'une classe moyenne, la plus mobile des trois, la plus facilement déracinée, la plus spontanément tournée vers les activités industrielles et commerciales que l'économie orthodoxe envisage seules, — à la fois la plus dégagée du passé et la plus

affranchie du sentiment traditionnel, en sorte que sa doctrine politique est naturellement celle qu'élabora le XVIII^e siècle logicien, et que professent en Angleterre les whigs et les rationalistes. L'équivalent anglais de l'humanité américaine, dit Wells, se trouve dans la *middle class* libérale, industrielle et commerçante du Lancashire. De celle-ci l'histoire se répète aux États-Unis sur une échelle gigantesque, à traits plus simples, plus violents, accentués et précis, justement parce qu'en Amérique il n'y a point d'autres classes autour de celle-là pour l'influencer malgré tout comme en Angleterre, pour voiler, atténuer par toutes sortes de modes sociaux et sentimentaux venus du passé les froides et sèches relations que la dialectique utilitaire reconnaît seule entre les hommes.

Ajoutez enfin que les États-Unis, à bien des égards, en sont restés à ce XVIII^e siècle dont la pensée fut de type analytique. C'est l'une des idées les plus originales et les plus fécondes de M. Wells. « L'Amérique est un pays plus vieux que n'importe quelle nation d'Europe, car son âme ne s'est pas renouvelée depuis cent trente ans. De toutes sortes de façons elle n'est pas notre contemporaine. Nul doute qu'en machinerie par exemple, en organisation méthodique de la production, elle ne devance l'Europe; mais, à beaucoup d'autres points de vue, les plus essentiels, elle est de plusieurs décades en arrière. Jetez les yeux sur le passé prochain et vous verrez les perspectives de l'Européen se fermer l'une derrière l'autre. Elles se ferment en 1871, en 1848, et par delà toute une suite de *Reform Bills*. Elles se ferment à Waterloo, au traité de Paris, à l'union avec l'Irlande. Elles se ferment à l'avènement de Victor-Emmanuel. L'Angleterre, malgré tant de survivances dont elle aime à s'entourer comme d'orgueilleux souvenirs de famille, s'est politiquement et socialement reconstruite. Elle a graduellement organisé l'empire des Indes, développé l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, mené cinquante guerres considérables. Mount Vernon reste le centre historique des États-Unis, et se relie avec une continuité parfaite, par la plus respectable et la plus mûre des traditions, au temps de la guerre de l'Indépendance. » D'où le désappointement de M. Wells qui, voyageant en Amérique pour prendre quelque idée de ce que seront les États-Unis en 1977, n'entend parler à Washington,

à Concord, à Boston, que des hommes et des choses de 1777. D'où notre désappointement quand, ouvrant un livre américain sur les idées américaines, même celui si remarquable pour le pur historien que le professeur Barrett Wendell appelle l'*Idéal national aux États-Unis*, au lieu d'une étude psychologique et sociale qui nous renseignerait sur l'actuel et le devenir, nous trouvons une analyse des institutions politiques, de leurs principes, lesquels sont vieux de plus de cent ans, une évocation des ancêtres puritains, des héros de l'Indépendance, surtout des premiers orateurs et hommes d'État qui proclamèrent et réalisèrent l'idéal logique de « Liberté, d'Union et de Démocratie ».

Infinis espaces des territoires américains et toutes leurs richesses latentes; absence des deux classes qui, en Europe, vivent encore de la tradition féodale; influence directe, active, et que nul événement, nulle pensée plus moderne n'a contredite, de souvenirs historiques : — telles sont les trois causes qui ont assuré le développement plus pur et l'application plus complète aux États-Unis qu'ailleurs de l'abstraite doctrine qui considère les hommes comme de simples individus interchangeables, chacun maître et conscient de ses actes, indépendant de son voisin dont il est l'égal et le semblable, ou n'en dépendant que par un contrat librement consenti, par des relations qui ne sont jamais que celles du vendeur et de l'acheteur, du travailleur et du capitaliste. Tant que la société fut demi-agricole — fermiers de la Nouvelle-Angleterre, planteurs du Sud, défricheurs du Far-West — l'idée ne fut que demi-active, ses effets peu visibles. La vie rurale est pacifiante; elle fixe les hommes à la terre et les assemble en petits groupes par les liens de l'habitude.

Vint l'âge nouveau, celui du grand outillage industriel et des vastes marchés, cet âge des affaires, des ardentes concurrences où nul n'est le gardien de son frère, parce que tous sont rivaux en même temps qu'égaux, — égaux dans la lutte, inégaux par la victoire ou la défaite, de plus en plus séparés en riches et en pauvres. Aux États-Unis, de longtemps il ne pouvait y avoir de vrais pauvres, mais les riches le devenaient démesurément, triomphalement. Nulle part ce que Ruskin appelle le jeu du *money getting* n'était aussi libre, effréné, pas-

sionnant, nulle part les gains possibles si magnifiques, les chances si grandes d'accumuler davantage quand on avait déjà commencé d'accumuler. Nulle part l'argent ne s'imposait à tant d'hommes comme la fin, la seule fin de la vie, — et moins encore que l'argent le jeu, la lutte excitante pour le gagner[1]. La concurrence devint une bousculade, le *scramble for dollars* où s'acharnent toutes les énergies stimulées par un romanesque amour de l'aventure et de la mêlée. De cette complète métamorphose d'une société d'origine puritaine suivant le type commercial, M. Wells donne un exemple qui prend une valeur de symbole.

La communauté d'Oneida fut à l'origine une sorte de phalanstère religieux où des hommes soucieux de théologie se retiraient pour s'aider les uns les autres à la perfection morale, travaillant de leurs mains à fabriquer des pièges d'acier, car il fallait subvenir aux nécessités du corps. Les fondateurs moururent; vint la seconde génération : tout changea. Plus de théologie, plus d'examens de conscience, en commun, des frères. Le phalanstère se changea en société par actions : *Oneida limited.* Si vite se développa le sens de la propriété individuelle « qu'on refusait entre ouvriers, racontait un vieux chef d'atelier, de se prêter un marteau ». On fit de la réclame, on acheta des machines neuves, on chercha des marchés, on entreprit la lutte à mort contre les concurrents. « La corporation d'Oneida se mit en route pour les grandes aventures commerciales, pour vaincre et pour acquérir, pour former des *trusts* et pour en combattre, pour devenir dans le commerce des pièges et des chaînes ce qu'est le *Standard Oil* dans celui du pétrole. » Ses chefs sont des enthousiastes, à l'américaine, enthousiastes de leur affaire, et moins encore des succès actuels que de l'avenir dont ils sont orgueilleusement certains. Si M. Wells leur pose des questions sur le passé, l'ancienne religion, l'ancienne règle, l'ancien idéal, ils

1. En 1893, au « congrès d'éducation » à Chicago, on me disait que dans l'ouest les écoles secondaires et même les universités gardent difficilement leurs professeurs. Au bout de six mois, ils s'en vont en disant qu'au lieu de 300 dollars par mois ils peuvent en gagner 500 dans les affaires. On leur objecte qu'ils ont un traitement assuré, point d'aléas. Raison de plus, selon eux. Ce qu'ils apprécient le plus dans les affaires, c'est le risque émouvant.

répondent machines-outils, dividendes, grèves. S'il leur parle questions sociales, politiques, ils laissent percer un demi-dédain. « Évidemment tout cela c'est à leurs yeux de la rhétorique, à propos d'activités inutiles et gênantes. Les politiciens leur apparaissent comme de méprisables parasites qui vivent sur les honnêtes fabricants de chaînes. » Pour Oneida tout leur dévouement, toute leur énergie. La patrie, c'est le libre espace américain où peut librement grandir une Oneida. Ils n'imaginent pas la chose publique.

Chaque société s'invente sa morale qui correspond à son type et le consacre. La morale américaine fut de type commercial, comme la société, avec des survivances puritaines[1]. Dans un pays où l'idée de profit aiguillonne seule les âmes et ne partage pas ce pouvoir, comme en France, avec le rêve de la gloire et des honneurs publics, comme en Angleterre avec l'amour du commandement ou des aristocratiques loisirs, — dans un pays où les hommes, sinon les femmes, ne parlent que dollars, l'idéal dominant est celui du commerce : dans chaque transaction recevoir plus qu'on ne donne et recevoir le plus possible. A chacun de prendre garde à sa bourse, de compter ce qu'il reçoit et de regarder ce qu'il achète. Et toute chose s'évaluant en termes de *business*, tout service s'estime en dollars. Or un poste de confiance est un poste de puissance, d'où l'on peut, moyennant une juste commission, servir les intérêts d'autrui. « Le *policeman* qui défend la propriété d'une compagnie de chemins de fer contre les entreprises irrégulières des voleurs se dit que sa vigilance mérite d'être reconnue. Le politicien qui défend au Sénat les intérêts de cette même compagnie ne voit pas de raison pour la servir gratuitement. Ces choses-là se voient partout, mais en Amérique on se gêne moins qu'ailleurs pour en parler. » Quelques-uns méprisent, sourient : le mal

1. Dans *the Pit* de Frank Norris un homme d'affaires magnifiquement énergique, amoureux de l'héroïne, et qui l'emporte sur l'artiste, son rival, donne sa maxime : *Not slothful in business, fervent in spirit, praising the Lord* — vigilant en affaires, fervent d'esprit, louant le Seigneur. Le pasteur Moody (prédicateur célèbre que nous entendîmes autrefois à Chicago) lui répond : *There's no better motto for the American man of business.*

semble inévitable, général, et ne révolte pas[1]. « Il n'y a là qu'un développement nécessaire de l'idée essentielle du commerce, à savoir que toute transaction doit laisser derrière elle un bénéfice. Ce n'est pas du vol; mais, tout de même, la machine à compter automatiquement l'argent devient de plus en plus nécessaire dans cette atmosphère enfiévrée et trouble d'entreprise privée. »

L'homme fort, au grand jeu risqué où tintent les millions de dollars, celui qui garde ses nerfs, sa tête, pour voir sa chance et tout de suite en profiter, *the strong man*, *the smart man*, *the sharp man*, — voilà donc le personnage idéal, celui dont l'exemple répète à tous la maxime américaine : *Get up and get!* lève-toi et remplis tes poches[2]! Tant que dure le combat, il mérite de l'être, car il est beau par sa volonté tendue, par l'audace de son effort, la frémissante intensité de sa vie. Peu importe qu'il ait poussé la *sharpness* jusqu'au bord de la malhonnêteté. Impossible autrement d'atteindre au grand succès. Pour la lettre de la loi et les surveillances de l'État, son dédain est celui de tout Américain. Il se meut au milieu de rivaux impitoyables, armés d'espions, d'agents secrets, et dont la victoire peut l'acculer au suicide.

Mais c'est lui le victorieux; ayant gagné, il empoche les enjeux, les millions, les milliards peut-être, qui dans l'immense développement de la richesse américaine ne sont qu'une honnête fortune — *a respectable little pile*. Le voici chef d'un de ces *trusts* dont les tentacules se ramifient à travers tout le système du *business* américain, suçant, absorbant, grandissant toujours. Il est M. Pierpont Morgan, M. J. Astor, M. Rockfeller. Il porte l'un de ces titres glorieusement yankees, — roi du Pétrole, roi de l'Acier, roi du Coton, roi des Chemins de fer, roi de l'Océan, — que la foule précipitée à la conquête de l'argent donne à ses héros. Qu'il essaye de se retirer des affaires,

1. Dans *The Pit*, un spéculateur sur les blés, à Chicago, dit, tout à fait incidemment, qu'un secrétaire d'une ambassade américaine dans un pays d'Europe (il le nomme) est à sa solde (*I feed him*) et le renseigne secrètement sur les changements possibles du tarif de douane dans ce pays. C'est au reçu d'un télégramme chiffré de ce fonctionnaire qu'il fait son plus triomphal coup de bourse.

2. Tel est le héros du *Pit*, à l'époque de son triomphe, et tel que l'admire Chicago : *he was stronger, bigger, shrewder than his rivals.*

qu'il renonce à gagner davantage, ce qui n'est pas toujours possible, il n'est plus rien que le milliard qu'il possède, car il n'était rien auparavant que par son énergie déployée, laquelle s'est détendue. Plus de but ni de rêves ; en effet, il n'est ni un voluptueux, ni un artiste ; il ignore ou méprise la grande ambition politique. Il offrira peut-être des bibliothèques à des villes ; il fera construire une université tout en marbre, il achètera des collections toutes faites d'objets d'art, — mais cela à coups de millions, sans effort constructif de l'esprit, sans véritablement imaginer ni vouloir, par l'intermédiaire des agents qui veulent et imaginent pour lui.

Quel contraste entre un Rockfeller aimable, tranquille, aux lèvres minces, qui joue au golf, et la formidable puissance d'une fortune qui eût payé la rançon de la France ! Il est plutôt sympathique, ce M. Rockfeller, lorsqu'il montre, avec des larmes dans les yeux, son premier livre de comptes à une assemblée de jeunes chrétiens baptistes, en leur contant pieusement « comment il a gagné ses cinquante premiers dollars, comment il a prêté à sept pour cent, et fait cette découverte que l'argent pouvait travailler à sa place, et loin de le réduire en esclavage devenir son esclave et lui gagner plus d'argent ». Moins agréables sont d'autres princes de la finance en qui le succès a fait naître, au lieu d'une pieuse gratitude, une arrogance brutale. M. Wells en décrit un qu'il a vu, pesamment allongé dans la chaise longue de son wagon privé, au milieu de clients qui restent debout pour lui parler. Sa main préhensile « tenait un long cigare ; sa figure tournait vers vous un nez grossier, déconcertant, en forme de bouteille, un petit œil bleu, hostile, méfiant, qui vous guettait du fond de l'orbite. Il ne vous disait rien. Il n'essayait pas d'être poli ; il y avait de l'orgueil et de l'insulte pour vous dans cette figure-là. Le regarder, c'était cesser de se respecter soi-même. Cela était romain. On n'a rien vu de pareil depuis les Césars. Il n'y a pas de roi vivant qui oserait prendre une telle attitude. Les autres essayaient de le flatter, de l'intéresser à leurs projets. Lui disait *oui* ou *non*, d'un seul grognement, sans prendre la peine d'ouvrir la bouche pour leur répondre. »

Considérez la seconde génération, les fils de ces hommes-là. Les pères furent de grandes volontés dont l'action pour le bien

ou pour le mal s'est fortement imprimée dans le pays. Ceux-ci ne représentent rien. Loin d'être un aboutissant, une efflorescence de civilisation, ils flottent, inertes, à la surface de la nation, — une sorte d'écume d'or, où de l'or par une incessante attraction ne cesse pas de s'agglomérer. Vous les avez vus en Europe ; vous savez la futilité de ces vies que nul désir personnel ne dirige, que l'on rencontre errantes, à Paris, Rome ou le Caire, tantôt fixées pour un temps dans un château historique de la Loire ou des Highlands. Vous savez leurs efforts à s'inventer d'enfantins et gigantesques plaisirs : telle fête vénitienne, donnée par l'un d'eux dans la cour intérieure d'un grand hôtel de Londres, celle-ci, toutes les issues fermées, remplie d'une eau teintée de bleu, avec poissons rouges, gondoles, laquais costumés en rameurs de Venise, chanteurs italiens, féerique décor de clair de lune ;[1] — et les yachts de quatre mille tonnes, les achats massifs d'œuvres d'art, les commandes en bloc de Millets, de Corots, de primitifs italiens pour couvrir, d'un seul coup, les murs d'un palais neuf, les agents qui battent pour eux l'Europe et la vident de ses tapisseries, émaux, statues.

Ils sont oisifs, mais leur or qui croît de lui-même agit à leur place, et d'une façon malfaisante pour autrui. Dans ces fortunes qui dépassent les anciens rêves des hommes, une partie notable des richesses que chacun escompte aux États-Unis s'est réalisée ; le champ ouvert à tous, et qui commence à ne plus leur sembler infini, s'est rétréci d'autant. Même effet des *trusts* ou *corners* qui, affamant les marchés, haussant le prix de la vie, assurent à quelques-uns des monopoles dont l'action s'étend, jusque par delà l'Amérique, sur les multitudes du monde. La libre concurrence finit par tuer la concurrence ; le principe individualiste se retourne contre l'individu. De celui-ci l'espoir, la foi dans l'avenir, l'enthousiasme américain vont diminuant. Pour quelques-uns la pauvreté commence (depuis dix ans, par exemple, il y a des indigents dans les villes de l'Ouest), chez presque tous un sourd mécontentement avec des accès de soupçon et de colère. Le niveau moyen de la vie

1. Le *Temps* a donné en janvier dernier le récit d'une fête plus naïvement barbare où se réunirent, à l'occasion du jour de l'an, des millionnaires de Chicago.

reste plus élevé que chez les peuples d'Europe, mais, de plus en plus clairement, chacun découvre que pour lui-même et pour ses enfants les chances vont diminuant de monter au-dessus de ce niveau. A chacun, comme dans nos vieux pays, apparaît durement, sinon son cadre fixe, du moins sa limite de développement. Parfois, sans qu'on sache exactement pourquoi, le prix du charbon, du pain ou de la viande augmente, et des voix de colère accusent les Puissants, ceux dont l'orgueilleuse prospérité passe à travers ou par-dessus la foule, sans s'y mêler, sans l'enrichir, sans changer de mains.

En même temps des tares se révèlent, qui disparaissent, semble-t-il, de l'Europe occidentale. Dans le plus riche pays du monde, 1 700 000 enfants de moins de quinze ans peinent aux champs, mines et manufactures. Un Américain, M. R. Hunter, dans un livre intitulé *Pauvreté*, parle de 80 000 fillettes qui travaillent aux filatures. Le Sud, selon lui, prend six fois plus d'enfants qu'il y a vingt ans pour ses usines, des petits de cinq et six ans qui s'en vont à l'atelier pour toute la journée, quelques-uns y passant la nuit, dans le tapage assourdissant des mécaniques, dans une atmosphère épaisse d'humidité et de bourre de coton. En Pensylvanie, onze et douze heures par jour, selon M. Spargo[1], des petits garçons de dix et onze ans, penchés en avant sur de la houille qui passe devant eux dans une glissière, en cueillent de leurs mains les cailloux et les morceaux d'ardoise. L'air est noir d'une poussière de houille qui encrasse les poumons, les infestant d'asthme et de tuberculose. A Fall River, Massachusetts, suivant M. J. F. Carey, « des gamins nus, qui sont de libres Américains et travaillent pour un M. Barden, millionnaire célèbre de New-York, empilent du drap dans des cuves fumantes, pleines d'un liquide chimique qui couvre leurs corps enfantins d'une blancheur de lèpre ». A New-York, M. Wells lui-même rencontre à deux heures du matin sur une banquette de tramway, un petit garçon en uniforme qui fait son métier de commissionnaire[2]. On a vu pire en Europe, — en Angleterre dès le premier tiers du XIX^e siècle. Mais presque

1. Dans *The Bitter cry of children*.

2. Même chose dans *The Pit*. Mrs. Jadwin à minuit fait chercher un petit *messenger boy*.

aussitôt, sous l'influence du plus grand génie anglais des deux derniers siècles, la conscience anglaise a commencé de s'éveiller. D'autres, romanciers, poètes, philosophes, tous idéalistes-chrétiens, mais en tête Ruskin, prophète comme Carlyle du mysticisme puritain et pratique, ont continué son œuvre, et par leur effort passionné, continu, les idées se sont muées en actes. Dès 1833, par une loi [1] qui réglemente le travail des enfants dans les manufactures, commence en Angleterre la législation sociale qui se continue pendant tout le siècle et dont les autres nations ont peu à peu suivi l'exemple.

Faut-il dire que l'Amérique professe encore officiellement la théorie stricte du *laisser faire*, celle qui, réduisant au minimum la fonction de l'État, abandonne les personnes humaines à l'impassible jeu des forces économiques? C'est l'impression qui se dégage du livre de M. Wells. C'est l'impression que rapporte tout observateur qui a vu en Amérique les concurrences effrénées, le chaos des efforts antagonistes, telle colossale entreprise, tel prodigieux développement de puissance qui met aux mains d'un seul homme toutes les quantités existantes aux États-Unis d'une denrée nécessaire à la vie, lui permettant par exemple, comme au Jadwin de Frank Norris, d'arrêter pour le faire monter au prix qu'il a décidé, d'immobiliser dans son cours naturel et fatal, tout le blé, les millions et les millions de boisseaux de blé en mouvement des états de l'Ouest vers l'Est et vers l'Europe.

Et pourtant, si nous regardons les documents législatifs, ceux que cite M. Bryce, par exemple [2], il semble que M. Wells se trompe. Il n'est pas littéralement exact de répéter avec tout le monde et les Américains qu'en Amérique l'État n'est rien. Soit pour l'État fédéral; mais quand un Américain parle de l'État, c'est à l'état particulier qu'il pense, à celui de New-York, d'Ohio ou de Pensylvanie. Celui-là est bien plus actif et plus organisé que l'autre, bien plus réel et visible, très jaloux de sa personnalité, car si, pour désigner un citoyen des États-Unis, il n'est pas de mot propre et comparable à celui de Français ou d'Anglais, s'il faut recourir à cette appel-

1. Impuissante d'ailleurs et qu'il faudra reprendre.

2. *American Commonwealth*, chap. XCI.

lation trop vaste : un Américain, c'est qu'à l'origine, la fédération des états a craint, en prenant un nom distinct où s'affirmât une personne de nation, de paraître menacer la personne de l'état particulier. Celui-ci donc est l'État, et seul il s'attribue des droits sur l'individu[1]. Il les applique par des législations qui surveillent et limitent, au moins théoriquement, autant que les plus autoritaires d'Europe. La plupart, il est vrai, sont d'origine puritaine; leur principe est d'empêcher le mal moral, le *péché*. L'Illinois et l'Arizona défendent les mariages entre cousins au premier degré. Le Colorado, le Kansas, la Caroline du Nord poursuivent comme « félonie » la séduction d'une femme honnête sous promesse de mariage. Le Kentucky interdit la vente des livres ou des journaux qui publient des récits de crimes et des portraits de criminels. Beaucoup d'états restreignent ou ne permettent pas le trafic de l'alcool. Mais là ne se borne par leur pouvoir. On peut citer des lois — *State Laws* — qui prétendent réglementer, diriger, parfois même défendre telles entreprises industrielles ou commerciales, interdisant la vente des substances malfaisantes, limitant les journées de travail à tant d'heures, obligeant les compagnies de chemins de fer à publier leurs bilans, leur imposant tel tarif, les soumettant à l'autorité d'inspecteurs et de commissaires, protégeant l'individu contre lui-même et s'il a signé des contrats qui le lèsent trop dans sa personne ou dans sa propriété, les annulant, — rétrécissant enfin son champ d'action pour réserver à l'État telle tâche jusque-là laissée à l'initiative privée. De ces récentes tendances interventionnistes, M. Bryce a pu relever assez d'exemples pour oser soutenir contre l'opinion des Américains eux-mêmes, on peut dire contre la théorie générale qu'ils se sont faite de leur société, que chez eux les énergies privées doivent compter comme ailleurs avec un pouvoir central de contrôle.

1. Quand M. Wells écrit que, de l'avis des légistes américains, l'État fédéral n'a pas le droit de lever un impôt proportionnel sur le revenu, il ne prouve pas, comme il le croit, que l'individu et son prolongement, la propriété, soient hors des atteintes de l'État, mais seulement que, pour l'Américain, l'État fédéral n'est point l'état véritable, celui qui, logiquement, s'oppose à l'individu. Il existe en Amérique des impôts, et parfois très sévères, sur le revenu, — dans certains états directement dirigés contre les multimillionnaires.

Seulement il faut se méfier des raisonnements, même appuyés sur des textes, quand ils concluent contre le sentiment qu'un peuple a de lui-même. L'impression de M. Wells, qui ne s'occupe pas des codes, est plus vraie que l'exacte documentation de M. Bryce. Les lois écrites, où s'affirme l'action limitative de la communauté sur l'individu, peuvent être aussi minutieuses dans tel ou tel état de l'Union qu'en France : *elles ne sont pas efficaces*, et c'est pourquoi l'observateur, qui regarde des réalités vivantes, a le droit de les négliger. Ce qu'il voit, ce que voient les Américains et qui commence à les révolter, c'est le *messenger boy* qui fait des courses à deux heures du matin, les petits garçons de cinq ans qui travaillent dans les usines du Sud, plus d'un million d'enfants qui servent en esclaves les machines de la grande industrie, la loi partout éludée, la concussion, le *graft* des fonctionnaires chargés de l'appliquer, la guerre sans merci des *trusts* contre leurs concurrents, puis leur domination subie par les multitudes. Ce qu'il voit c'est la mêlée du *wheat pit* à Chicago, d'où surgit, empereur du blé, tel vainqueur qui fait le prix du pain plus cher pour le monde entier. C'est l'acharnement du combat, les subites et fabuleuses fortunes, les mortelles défaites qui brisent les vaincus et changent en vieillards des hommes de quarante ans. C'est l'alliance de tel *Railroad* avec tels industriels qui l'associent à leurs bénéfices moyennant le tarif de faveur qui leur confère un monopole; c'est la tyrannie de tel autre, véritable pieuvre — *octopus*[1] — dont les tentacules plongent à travers plusieurs états, et qui fait sentir à chaque producteur sa puissance de succion. C'est le prix de transport haussé suivant le cours du blé, parfois, dans une région distincte, soudain prohibitif, quand la Compagnie veut en ruiner les fermiers et leur reprendre à bas prix les terres qu'elle leur a vendues en friche et qu'ils ont mises en valeur. C'est la ligue des fermiers contre le *trust* des chemins de fer, pour acheter à coup de billets de banque les arbitres permanents, les *railroad commissioners*, qui décident en dernier ressort du tarif. C'est enfin, quand l'or de la compagnie a vaincu celui des fermiers et triomphé de la loi, le primitif combat à mains armées, à quoi l'on revient vite

1. C'est le titre d'un roman de Frank Norris.

en pays vierge ou trop jeune, les fermiers entreprenant de défendre leurs champs à coups de fusils, et se faisant tuer par l'agresseur plus fort dans les blés qu'ils ont semés.

On quitte la région du Pacifique trop neuve, et l'on regarde les états plus anciens et demi-civilisés de l'Est et du Centre. Qu'y a-t-il dans les constitutions et les codes qui annonçait ce que l'on trouve? Philadelphie, victime d'une municipalité qui trafique des places, se partage l'argent public en réservant ce qu'il en faut pour se faire réélire; Boston aux mains d'un syndicat d'Irlandais; — à New-York la tare invétérée de Tammany, la domination des *Irish bosses*, des politiciens qui débitent du gin et du whisky, le scandale permanent de la voirie dont l'argent reste aux mains des agents et magistrats municipaux, les bureaux, dans Broadway, du *Standard Oil*; en même temps les tumultes de la concurrence, la vulgaire et monotone âpreté de la vie, les foules ruées le matin, sous le tonnerre des chemins de fer aériens dans les quartiers d'affaires, les sordides quartiers italiens et israélites, les palais, les barbares extravagances des riches, les baraquements où campent à leur arrivée ces huit cent mille émigrants qui, tous les ans, viennent grossir l'humanité américaine, et attiser sa fièvre; — à Chicago, le vertige de l'agiotage, les brusques accaparements de la viande et du blé, les odeurs et l'improbité des grands abattoirs; partout, en matière d'affaires publiques, la corruption grandissante, visible ou soupçonnée, ces mœurs nouvelles [1], nées chez les politiciens, se propageant dans le peuple lui-même, si bien qu'à New-York, par exemple, les déclarations de propriétés imposables vont diminuant, cependant que le développement de la richesse dépasse en grandeur et vitesse tout ce qu'on espérait [2].

C'est l'énergie même de ce développement qui nous explique le contraste des lois écrites et des réalités humaines. Dans une société si vaste et récente, que travaille une telle croissance et qu'emporte un tel mouvement, les mécanismes de contrôle et d'arrêt qui suffisent dans les vieux pays d'Europe n'agissent

1. C'est ce qu'on appelle *the new school* par opposition aux mœurs qui régnaient avant le grand progrès industriel.

2. Dès 1884 le gouverneur de l'État de New-York se plaint que de 1871 à 1884 les déclarations aient diminué de 107 184 371 dollars (Bryce, part II, chap. XLIII).

pas. C'est une machine énorme et trop neuve ; elle n'est pas au point ; le jeu de ses pièces est incohérent. Elle n'a pas eu le temps de trouver ses rythmes justes, son unité d'action et de forme, les adaptations mutuelles de ses parties, son aspect de créature organisée, achevée, adaptée à une fin. Ses freins, copiés sur ceux des machines plus petites et plus anciennes, n'ont pas été calculés pour sa puissance. Plus exactement, pour comprendre ce peuple en formation, et qui n'a pas cessé de recevoir du dehors, par grandes masses, sa matière humaine, pour comprendre ses incoercibles activités, pensez à quelque société de barbares envahisseurs et dont le mouvement d'invasion n'est pas terminé. C'est en vain que leurs chefs emprunteraient des codes à des nations civilisées et fixées. Nulle forme stable de groupement que les lois leur voudraient imposer ne résisterait à leurs sursauts guerriers. Le développement économique et le peuplement même des États-Unis sont bien loin d'être achevés. Les hommes, surtout dans les terres et les cités de l'Ouest, y sont des nouveaux venus, enfiévrés de volontés de succès et de conquête, d'énergies et d'appétits inconnus dans les pays anciens où chacun voit d'abord ses obstacles évidents et ses limites prochaines. *Let every man push for himself!* — que chacun se fraye son chemin à coups de coude ! De cet impératif procède cette turbulence qui couvre le jeu des lois. Dans une *mushroom city*, qui se composait avant-hier d'une banque, d'un hôtel, d'une église de bois, de terrains à vendre, qui compte aujourd'hui cent mille habitants, qui grandit toujours, et de plus en plus vite, on n'entend pas, comme dans le silence d'une ville historique et dormante d'Europe, leur tic-tac régulateur.

## III

L'ordre, l'équilibre, les harmonies stables, sortiront-ils peu à peu de l'anarchie et des tumultes ? Ils ne peuvent naître que spontanément, et le premier indice de leur graduelle apparition est d'ordre spirituel. Il se produit quand leur idée s'ébauche dans les esprits pour agir sur eux comme une fin désirée, et par là prescrire les actes et diriger les faits.

D'un tel travail de l'intelligence et des âmes, de cette orientation nouvelle de l'opinion vers un idéal de discipline et d'organisation, les signes abondent depuis quelque temps. Les Américains commencent à douter d'eux-mêmes, ou du moins de l'universelle supériorité de leur état présent. L'axiome qui faisait leur jactance au XIXe siècle ne leur paraît plus certain. A leurs yeux désillusionnés de menaçants problèmes s'imposent qui les forcent à réfléchir, — des vices de leur organisme social, des troubles fonctionnels dont ils se tourmentent. Il faut remonter au temps du chartisme en Angleterre pour trouver une inquiétude comparable de la conscience publique. Pas de numéro de *magazine* qui ne présente, analyse, de pressantes questions nationales. Toute une nouvelle littérature s'en occupe. Le premier cri d'alarme fut poussé par *Wealth against Commonwealth*, de Lloyd. Vinrent ensuite *the Heart of the Railway problem* de Parson, *the Shame of the Cities* de Steffen, *Frenzied Finance* de Lawson, *the Story of the Standard Oil* de Miss Tarbell, *the Industrial Problem* d'Abbott, *the Bitter Cry of the Children* de Spargo, *Poverty* de Hunter, — puis la célèbre *Jungle* où M. Upton Sinclair nous a révélé les impurs secrets des *Beef trusts* et les nauséeuses corruptions de Chicago. De toutes parts des voix s'élèvent pour réclamer une surveillance plus stricte par le pouvoir public des entreprises privées, — non seulement l'application des lois existantes, mais toute une nouvelle législation adaptée aux conditions spéciales du pays, aux grandeurs et violences des énergies en jeu. Sur cette terre sacrée de l'individualisme, l'idée sociale, on peut dire socialiste, progresse tout d'un coup. Tout au moins on commence à comprendre que, dans un pays où le développement de puissance de l'individu ne trouve pas comme en Europe ses bornes naturelles dans les conditions générales de la société, l'État doit s'occuper de lui en imposer. Quand on voit telles fortunes particulières monter à des milliers de millions, et l'intérêt de l'argent rester à six et sept pour cent, il est permis à un président de République de rêver tout haut de lois nouvelles sur les héritages.

L'esprit sera-t-il victorieux? L'idée se réalisera-t-elle? L'anarchie des efforts se résoudra-t-elle en synthèse? Tout d'abord il semble qu'on en puisse douter. Restreindre l'initiative de l'individu, c'est élargir le domaine de l'État, c'est-à-dire, hélas,

de la politique et des politiciens. Or nous savons la graduelle déchéance des mœurs politiques dans une démocratie. M. Wells est socialiste comme Ruskin, à l'anglaise. Aux esprits de cet ordre-là socialisme et démocratie paraissent antagonistes. Celui-là signifie subordination de chacun à son groupe, intégration plus parfaite de l'individu dans la société, — celle-ci, son époque héroïque passée, veut dire déchaînement des appétits et des instincts, prédominance des intérêts particuliers et locaux sur l'intérêt général, abandon du pouvoir aux mains dédaignées d'hommes sans éducation ni traditions d'honneur, et qui trafiquent de ce pouvoir. Sera-ce un progrès certain que d'enlever à un trust comme celui du *Standard Oil* un service public pour le confier aux politiciens?

Autre difficulté plus grave encore : l'élan acquis de l'individu, la longue tradition qui fait aux États-Unis son prestige. En France, terre de vieille centralisation, en Prusse, où la volonté du roi créa la nation et lui donna sa forme, en Angleterre même, où subsistent avec le respect de la loi, avec des habitudes d'ordre et de discipline, les cadres d'une forte hiérarchie sociale, plus évidemment encore, dans tous les autres vastes groupes, Allemagne, Italie, organisés par leurs hommes d'État et leurs chefs militaires, les idées sociales naissantes s'appuient comme à des tuteurs, aux formes du passé. Au contraire, les États-Unis sont l'œuvre de millions d'initiatives indépendantes et particulières, chacune appliquée à une fin personnelle, — œuvre chaotique, encore en croissance, mais dont la grandeur certaine paraît consacrer la suprématie de l'individu.

Troisième complication : la proportion grandissante au sein de l'humanité américaine de races jugées inassimilables : dès aujourd'hui huit millions de nègres, tous les ans, par centaines de mille, des paysans de l'Europe orientale et méridionale, sans ajouter les jaunes du Pacifique, — masse hétérogène, inorganique et confuse qui vient obscurcir le problème de l'avenir d'une part énorme d'inconnu, bien différente des foules scandinaves et germaniques qui faisaient hier encore le fond de l'immigration et se laissaient façonner par les idées d'origine anglo-saxonne, protestantes, formatrices de la société américaine. Grosse question, surtout si l'on considère l'étrange

faiblesse de la natalité dans la portion proprement américaine de la population, les mariages moins nombreux, les femmes infécondes. Déjà certaines antinomies apparaissent plus absolues qu'autrefois. Les nouveaux venus olivâtres se cantonnent en des quartiers à part; méprisés, limités à de basses besognes de manœuvres, les mêmes espoirs ne leur sont pas permis qu'à l'homme au teint clair issu du Nord ou de l'Ouest-Europe. Sur la côte du Pacifique le travail d'élimination des jaunes est commencé, au prix de quels conflits possibles avec le Japon, et de quels dangers! on s'en doute aujourd'hui. Dans les Etats du Sud l'hostilité des blancs et des noirs s'aggrave. Opposition que l'on n'imaginait pas au temps où, par de fréquents mélanges de sang, la population de ces régions semblait devoir, comme celle de l'Amérique espagnole, toute se métisser. De nouvelles consignes de morale sociales sont apparues d'elles-mêmes qui tiennent pour félon et paria le blanc, s'il prend pour concubine une femme teintée, même à un degré imperceptible, de sang nègre. D'atroces lynchages, pour lesquels on a réinventé le supplice du bûcher, répriment le brusque délire qui jette parfois un homme de couleur sur une blanche. Repoussés par les blancs, les mulâtres, qui ne s'allient plus qu'entre eux et qu'avec des noirs, se régénèrent en noir, retournent au pur type africain. Il n'y a plus en présence que des blancs et des nègres qui s'entreregardent avec crainte, avec exécration, ceux-là gouvernant seuls, empêchant par la force ceux-ci d'exercer leurs droits et les tenant rigoureusement à l'écart comme une caste immonde et contaminante.

Tels sont les doutes, telles sont les menaces du présent et de l'avenir. La radieuse promesse d'un nouveau monde qui fit tressaillir les vieux peuples d'espoir, est-il donc croyable qu'elle se réalise en stagnation de souffrance et de désordre? Inerte et plat mercantilisme à la chinoise, impérialisme de décadence, à la romaine, domination d'une ploutocratie avide et puissamment organisée, déclin vers la violence et la misère sociale sous la poussée de hordes incultes d'immigrants, luttes et tyrannies de castes, sécession du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, des pays de l'Or et de ceux de l'Argent, telles sont les noires possibilités d'avenir qu'envisage M. Wells et dont se préoccupent aujourd'hui tous ceux qui pensent aux États-Unis.

Mais que de forces sont à l'œuvre dans le sens de la réussite, nous assurant que l'Amérique est la terre où le progrès humain se poursuivra! Les peuples ne meurent que d'une façon, par une mystérieuse diminution de leur mouvement et de leur rayonnement de vie. L'Amérique ne souffre que d'une excessive vitalité. C'est à elle que les peuples d'Europe vont demander des leçons d'énergie. La sienne est si évidente qu'ils n'aperçoivent chez elle que cette vertu. « L'énergie américaine » — à ces deux mots se réduit presque tout ce que nos observateurs nous rapportent des États-Unis. Non sans raison, car là est bien le fait essentiel de ce monde. Une ébauche embryonnaire, incohérente par conséquent et monstrueuse, présente des aspects qu'on pourrait prendre pour ceux de la dissolution. Mais, au lieu de s'éloigner de la forme, elle y tend. Toujours la vie veut sa forme, mais la réussite est d'autant plus lente que celle-ci est de type plus complexe et plus avancé. Au début les activités cellulaires semblent se diriger à l'aveugle et vers des fins indépendantes. C'est après un obscur et long travail que l'être se produit dans son ordre, sa logique et sa beauté, que se révèle la volonté consciente et centrale que finissent par édifier toutes les forces graduellement assemblées de la créature. Ainsi de tout ensemble où l'unité se dégageant du nombre se le subordonne, c'est-à-dire de toute forme ou production vivante — organisme, œuvre d'art ou société — dont les éléments se lient par une dépendance mutuelle pour exprimer tous ensemble l'idée générale qui préside à leur ordre et leur développement. Mais celle-ci n'est point visible tout d'abord. Au commencement les incertitudes, les tâtonnements, des croissances qui semblent diverger, des confusions, des arrêts et des reprises. Enfin l'idée totale apparaît, vague d'abord, intermittente, fragmentaire — puis soudain dominante : tout s'agence autour d'elle et le travail aveuglément commencé se poursuit logiquement à sa lumière.

De cette conscience naissante du tout, de cette volonté d'ordre nous avons vu se multiplier les indices. Or le pouvoir constructeur de la volonté humaine s'est affirmé déjà aux États-Unis par des œuvres incomparables, et si la société n'y a pas encore atteint son équilibre et sa forme, c'est probablement qu'elle sera ce que l'humanité n'a pas encore connu;

c'est qu'il s'agit d'une gestation géante. Rappelons-nous que la carte des Etats-Unis superposée à celle de l'Europe va de Cherbourg à la Caspienne, — que les quatre vingts millions d'Américains qui peuplent un tel espace pourraient tenir dans un seul état, le Texas, sans que la densité de la population y dépassât sensiblement celle de la France, que la mise en valeur des richesses du sol est à peine commencée, et concevons que nous n'avons encore vu que la période initiale, anarchique comme tous les débuts, d'un développement immense. Jusqu'ici tout l'effort américain s'est porté sur les affaires, *all the brain of the country was in business*; mais dans les villes de l'Est une nouvelle génération se lève, idéaliste, soucieuse de l'avenir, et dont les points de vue ne sont pas ceux des chrétiens baptistes qui, ne sachant que la Bible et les cours de la Bourse, n'ont conçu l'exploitation du pays qu'à leur profit personnel. Le travail social commencé au hasard du désordre individualiste et dans la nuit va subir les influences de la pensée dont la grande aube éclaire déjà l'orient de la terre américaine. Des universités comme Harvard, Baltimore, Columbia, comptent maintenant parmi les foyers intellectuels du monde. Plus systématiquement, avec plus de succès qu'ailleurs, on y poursuit ces sciences-là qui portent le plus directement sur les conditions d'équilibre et de vie de l'homme et des sociétés. Psychologie proprement dite et psychologie sociales, pathologie nerveuse, science de l'éducation y sont enseignées par des maîtres dont l'Europe écoute aussi les leçons. Là, bien plus que dans les aciéries, les *railroads* et le furieux labeur mécanique dont on nous parle tant, est le gage de l'avenir. Les idées portées par les livres et les *magazines* s'assemblent en des millions de cerveaux dont le jeune effort de réflexion nous est une promesse d'ordre, de paix et de raison. Or ces idées sont des puissances, — les plus efficaces de toutes à déterminer et coordonner le réel.

Certes des obscurités menaçantes pèsent au loin sur l'horizon dont on se rapproche. La plus inquiétante de toutes est celle où se perd le problème des races. La pressante question que posent huit millions de nègres prolifiques semble insoluble. Mais il n'est pas impossible qu'on puisse circonscrire le mal, le limiter à quelques états du Sud. Les jaunes seront éliminés,

fût-ce au prix de guerres avec l'Extrême-Orient. Pour les immigrants venus des bords de la mer Noire et de la Méditerranée, nous n'avons pas encore le droit de dire avec M. Wells qu'ils sont inassimilables.

En effet, ce qu'enseignent de plus clair à l'observateur les États-Unis, c'est l'extraordinaire plasticité de l'homme. Sous l'action de mystérieuses influences physiques, sécheresse, électricité de l'atmosphère, peut-être les profondes et fréquentes perturbations magnétiques, le corps humain s'élance et s'affine en Amérique, se fait plus nerveux et plus sec : par la forme du visage, par les mains plus petites, on dit qu'il tend à se rapprocher du Peau-Rouge. Plus frappants encore sont les effets du milieu humain qui, par les imitations et suggestions mutuelles des individus, produit rapidement son type (voyez ceux que façonnent en si peu d'années le séminaire, les grandes écoles spéciales, les différentes professions : Balzac y voyait des espèces comparables à celles de la zoologie). Avec quelle rapidité les nouveaux venus perdent aux États-Unis leurs caractères ethniques! — du moins s'ils ne les entretiennent point en se cantonnant à part, comme les Juifs du moyen âge dans leurs ghettos. Devant un tel exemple on se dit que les individus ne font pas le groupe, mais que le groupe fait les individus, leur psychologie et leur figure, modelant leur âme jusqu'à produire leur physionomie, déterminant leurs rythmes de vie, d'action et de pensée jusqu'à commander leurs gestes mous ou précis, leur allure flegmatique ou rapide. Par le milieu se conserve le type qui en retour conserve le milieu. D'où la permanence apparente des types, du moins de ces caractères nationaux, Italiens, Français, Anglais, où Stendhal et Taine ont vu des éléments fixes de l'histoire. Mais qu'est-ce que douze siècles d'Angleterre ou de France, quarante générations d'Anglais ou de Français à côté de tous les siècles et générations de l'animal humain ? Il faut d'autres durées pour que se constituent des caractères définitifs. Transplantez votre Français, votre Anglais, votre Allemand, soumettez-les aux influences d'une même culture nouvelle — celle des États-Unis — et vous verrez leurs enfants, après deux ou trois générations, même si leur sang ne s'est pas altéré par les mariages, mais à condition que les pères se soient mêlés vraiment à la vie américaine,

tendre ensemble, du fond de leurs diverses origines, vers un même type, celui qu'on appelle déjà l'américain. Évidemment il ne s'agit encore que d'un commencement de variété très fugace (rien de plus suggestionnable, adaptable que l'Américain), mais d'autant plus rapide à faire son apparition que le type primitif des nouveaux venus était moins ancien, c'est-à-dire moins fortement fixé. Il est clair que les noirs séparés de nous par une divergence qui remonte peut-être aux premiers temps de l'espèce ne s'assimileront pas, que les Arméniens ou les Croates s'américaniseront moins vite que les Allemands ou les Suédois. Mais pouvons-nous dire qu'ils resteront indéfiniment réfractaires aux sollicitations du nouveau milieu? Dans notre France même, où les anthropologistes ont compté onze espèces de crânes et dont le sud contient des éléments juifs, arabes et syriens, les milieux séparés que furent si longtemps les provinces ont mis lentement au jour les types distincts de leurs populations. Depuis soixante ans, ceux-ci à leur tour, sous l'action de causes nouvelles et générales — idée démocratique qui rompt les vieux cadres sociaux, attraction des grandes villes, relations plus rapides, par le chemin de fer et le télégraphe, des hommes et des idées — se rapprochent de plus en plus vite d'un type commun, produit de toute la moderne culture française, que l'étranger reconnaît d'un coup d'œil chez le Picard et le Provençal, et qu'il appelle français.

Mais nul exemple n'est saisissant comme celui des États-Unis. L'Amérique réfute deux fois M. de Gobineau, d'abord en nous montrant la facilité de variation, quand le terrain change, de la plante humaine ; d'où nous concluons que les races ne sont pas, comme il le croyait, des éléments premiers et fixes comme ceux de la chimie, — puis en nous prouvant que la valeur de l'homme ne baisse pas, au contraire, par le métissage, à condition qu'il ne s'agisse pas de croisements entre variétés trop distantes. C'est une conclusion qui n'étonnera guère ceux qui connaissent les méthodes employées par les éleveurs pour perfectionner les types. M. de Gobineau, pour qui l'Histoire n'est que le récit d'une décadence progressive de l'espèce par le métissage, prévoyait en Amérique la pire déchéance humaine par le plus vaste et profond mélange de races qui se soit produit depuis l'Empire romain. Or, si nous

regardons le nouveau type qui se dégage en Amérique, il se révèle d'espèce supérieure. On a pu dire que la beauté s'y rencontre chez cinquante pour cent des jeunes femmes, proportion que l'on chercherait en vain dans les pays de races peu mêlées, — très supérieure, notamment, à celle que présente cette Allemagne qui s'enorgueillit de sa pureté de sang germanique. Même remarque pour les hommes, pour ceux, du moins, dont les grands-pères déjà vivaient aux Etats-Unis. Là-dessus voyez la souplesse, la vigueur et l'agilité des jeunes gens qui jouent au *base ball* sur les pelouses de Princeton, de Harvard et de Yale. Les caractéristiques intellectuelles et morales semblent aussi de premier ordre : énergie proverbiale, ténacité du vouloir analogue à celle de l'Anglais, mais sensibilité bien plus ardente et délicate, conceptions et réactions bien plus rapides. Les masses humaines venues d'Europe sont le métal brut qui, sous les influences nouvelles, acquiert vite une force nouvelle, se fait plus élastique et plus fin, se change en souple acier trempé. Déjà ces qualités s'affirment dans les œuvres américaines d'art et de littérature. Considérez celles d'un Henry James, d'un Brownell, d'une Edith Wharton, d'un Whistler, en général des peintres américains, et la plupart vous apparaîtront dépourvues, peut-être, de ces profonds dessous de rêve, de ce fonds ethnique d'inconscient qui nourrit l'art et la pensée d'un Tolstoï et d'un Renan, d'un Watts et d'un Cazin, d'un Hardy, d'un Kipling et d'un Loti, — mais extraordinairement prestes, nerveuses, subtiles et pénétrantes, procédant de la pensée lucide, avertie, qui s'enquiert de toutes les ressources, et sait en tirer parti, — signifiant un type de toute intelligence.

Qu'un tel esprit dirige vers la tâche sociale l'énergie américaine, ce vouloir dont la puissance efficace s'est attestée par des créations miraculeuses, et nous pouvons toujours espérer tout de l'avenir en Amérique. Or nous le voyons cet ardent et clair génie, qui médite et prépare cette tâche...

Vous rappelez-vous la grande industrie à vapeur d'il y a vingt et trente ans ? La chaleur, le tapage, la fumée et la suie, l'air vicié par le gaz, le fouillis innombrable et mouvant des courroies de transmission, les mornes tâches des ouvriers et

leur asservissement aux machines. C'est l'image de la condition des peuples d'Occident au XIX^e siècle — libre désordre industriel et commercial, concurrences effrénées, anarchie sociale, paupérisme chronique, foules dégénérées où gronde la révolte, — l'image de cette époque qui fut plus sombre en Angleterre qu'ailleurs et suscita la malédiction des écrivains-prophètes. Vous voyez aujourd'hui les commencements de l'outillage électrique : les grandes dynamos qui tournent seules, en silence, dans une salle vide, si vite que l'œil ne perçoit rien de la rotation qui assujettit aux volontés des hommes l'énergie d'un torrent des Alpes ou d'un Niagara, — ailleurs, à des lieues de là, peut-être, la ville et tous les ateliers où la force invisible circule, se distribue, anime pour chaque ouvrier la puissante machine-outil dont il est le maître et non plus l'esclave, qu'il dirige du doigt en l'appliquant à des tâches qu'il combine et varie, — partout le travail intelligent et silencieux, partout l'ordre, la netteté, la simplicité, la profusion de blanche lumière. C'est la figure de la société naissante dont les caractères qui s'ébauchent seront science créatrice, art ordonnateur, volonté d'organisation, — de la société qui veut être et fait effort aux États-Unis comme ailleurs pour se dégager des confusions d'aujourd'hui.

ANDRÉ CHEVRILLON

# PRINCESSES DE SCIENCE

## IV

Noir et discret, avec un ronflement doux de machine aristocratique, l'automobile d'Artout descendait l'avenue Kléber, emportant dans cette nuit de janvier, silencieuse et bleuâtre, le maître et madame Lancelevée, qu'il reconduisait chez elle, à Passy, après une consultation.

— On ne vous a pas vue ce matin, ma chère, au mariage de la petite Herlinge...

Madame Lancelevée eut un demi-sourire. Tout, chez elle, était involontairement apprêté. Elle n'avait que trente-quatre ans, mais son peu d'abandon accusait davantage. Une longue redingote de drap retombait sur sa robe noire ; elle portait la rosette violette.

— Cher maître, — dit-elle après un instant de réflexion, — mademoiselle Herlinge ne m'a pas demandé conseil lorsqu'elle a décidé de se marier. Elle a bien fait. Elle ne se serait pas rangée à mon avis.

— Oui, oui, je sais, — fit Artout très amusé, — le célibat des doctoresses, c'est votre religion, à vous !

— Non, pas ma religion, mais un principe extrêmement simple et rationnel, que je professe ouvertement devant toutes

1. *Published, february fifteenth, nineteen hundred and seven. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved, March third, nineteen hundred and five, by* Calmann-Lévy.

Voir la *Revue* du 1er février.

les jeunes étudiantes. Ouvertement aussi serais-je allée à l'encontre de mon principe, si j'avais assisté au mariage de l'une d'elles : c'est pourquoi je me suis abstenue. Je lui souhaite néanmoins tout le bonheur possible, sachant bien, hélas! qu'elle ne le trouvera pas.

— Allons donc! Ce sera une petite femme délicieuse.

Artout était un homme de soixante ans, puissant et rasé, au profil bourbonien, d'une majesté épiscopale.

Sa main de chirurgien, épaisse et large, mentait à toute la tradition professionnelle qui veut les doigts déliés et maigres; mais elle avait une réputation établie de force et de maîtrise; une sorte de légende l'entourait, et l'on songeait, en la voyant, aux opérations merveilleuses du grand homme, à ses coups de bistouri fameux dans l'Europe entière, à sa sûreté tranquille pour manier le scalpel au plein des organes vitaux, comme un artiste un crayon ferme. Toute sa valeur illustre était dans sa main, dans la vigueur calme de cette main de rustre, qui avait sauvé tant de vies humaines, et, d'un geste habituel, dans le noir coupé, il la posait en parlant sur la pomme d'or de sa canne, comme un outil sacré qu'on respecte et qu'on soigne. D'ailleurs, il connaissait sa grande puissance, et cela était apparent dans ses attitudes, dans son port de tête. La supériorité dont il était conscient faisait que, parmi ses confrères moins fameux, il distinguait peu entre les hommes et les femmes. Il ne dédaignait pas de patronner Jeanne Adeline, comme il eût aidé un médecin chargé de famille; il prisait le talent de madame Lancelevée; pour Thérèse Herlinge, il l'avait poussée sans hésitation dans la carrière, persuadé qu'elle y tiendrait l'emploi avec autant d'honneur qu'un homme. Puis, Artout, célibataire, avait conservé pour les femmes, en général, cette sympathie légèrement sentimentale du vieux garçon, qui les recherche, les estime, s'illusionne même à leur égard, tourmenté d'un besoin inassouvi d'affections familiales.

— Mais oui, — poursuivit-il devant le sourire persistant et froid de la doctoresse, — je l'ai connue toute gosse, cette petite Herlinge : elle est débordante de vie, elle aimera son mari passionnément.

— Si elle l'avait aimé passionnément, mon cher maître,

elle aurait, selon le désir qu'il en avait, quitté sa profession pour lui complaire. Elle ne l'a pas fait; elle s'est réservée en se mariant : donc elle ne s'est donnée qu'à demi, donc Guéméné ne lui suffisait pas... Je ne suis qu'une vieille fille rebelle à l'amour; mais j'ai pensé et j'ai vu; et je vous le dis : ce sont de vilains atouts que ces prémisses dans le jeu conjugal.

— Ta ra ta ta! Vous parlez comme une salutiste, comme une vestale de marbre que vous êtes. La petite Herlinge ne se fût pas contentée de ce rôle, et, laissez-la faire, elle se tirera de celui qu'elle assume ce soir, tout en faisant un jeune médecin dont j'augure beaucoup, car elle a de l'étoffe.

— Avant cinq ans, — déclara la sibylline personne, — ce sera le divorce.

Elle dissimulait une sorte de joie intérieure à prononcer, en ce soir de noces, le mot sinistre. On eût dit qu'à imaginer la nuit d'amour s'apprêtant à cette heure dans la petite maison de l'île Saint-Louis, derrière les sèches ramures des peupliers d'Italie, avec le fleuve d'argent et de nacre noire coulant sous les fenêtres nuptiales, une inquiétude la troublait, elle qui s'était volontairement sevrée de tout mystère semblable.

— Alors, ma chère, il ne vous suffit pas de vous montrer impitoyable pour vos amoureux : vos petites confrères sont aussi frappées d'avance?...

— Je fus, pour mes amoureux, plus pitoyable qu'il n'y parut, mon cher maître. La plupart sont consolés; ils ne le seraient point de s'être enchaînés à une épouse de hasard qui n'eût guère été pour eux qu'une maîtresse défendue et fugitive.

— Vous dites : « La plupart sont consolés... » J'en connais un qui vous pleure toujours. C'est le petit Bernard de Bunod. Sa mère vous exècre, depuis le jour où il s'est écrié devant elle : « Je me tuerai!... »

Un rire d'incrédulité tranquille passa entre les lèvres mi-closes de madame Lancelevée; et ce fut toute sa réponse. Artout regardait à la dérobée cette étrange femme qui, parlant des hommes épris d'elle, pouvait dire : « la plupart ». Elle avait été, en effet, fort aimée et de façon singulière : son beau corps et le feu tragique de ses prunelles sourdement passionnées avaient appelé le grand amour, en même temps que sa

volonté infrangible d'être heureuse autrement s'y était refusée. On sentait aujourd'hui, dans son visage un peu fané, comme la fatigue secrète de luttes profondes et une certaine dureté victorieuse. Elle vieillissait. Depuis quatorze années, elle avait laissé derrière elle, échelonnées dans sa jeunesse, des passions mortes; un jeune homme de cinq ans moins âgé qu'elle, ce Bernard de Bunod qu'elle avait soigné dans une angine diphthéritique, s'acharnait à l'aimer sans espoir. Mais la vie de la doctoresse, que favorisait et dédommageait magnifiquement la gloire, était maintenant faite, agréable, complète et apaisée. Elle en avait oublié bien d'autres; ce pâle enfant gâté, habitant chez sa mère, en « fin de race », ne comptait plus.

Artout reprit :

— Celui-là est sincère; sa faiblesse recherche votre force.

L'automobile eut une palpitation de forge, étouffée, réprimée, puis ralentit doucement jusqu'à ce que sa vitesse s'éteignît et mourût dans un arrêt à peine perceptible. Madame Lancelevée était chez elle.

— Je suis libre, — fit-elle, — je suis heureuse.

Déjà la porte de son petit hôtel s'ouvrait : la femme de chambre, une jolie Anglaise au tablier brodé, se tenait sur le seuil, souriante; une clarté tiède régnait dans le vestibule; au rez-de-chaussée, derrière les flots de guipure des rideaux transparents, on voyait, baigné d'une lumière rose, le confort de la salle à manger où l'attendait son repas. Elle le prendrait solitaire et silencieuse, mais dans une paix parfaite. Sa sagesse avait été d'éliminer de ses ambitions la multiplicité des bonheurs et d'en convoiter un seul : celui d'être une femme d'exception, docte et célèbre. Aujourd'hui, célèbre et docte, très appelée pour la médecine d'enfants dans le monde politique, avec son diagnostic lent, mais fin, qui la faisait traiter en égale par ses grands confrères masculins, elle avait réalisé son rêve unique, et elle vivait égoïste, satisfaite et sans regrets.

Et, comme l'auto rebroussait chemin pour le ramener chez lui, Artout pensait :

« Pourquoi pas des femmes comme celle-là? Elles ont le droit, après tout, de choisir ce célibat commode où s'épanouit sans contrainte leur cerveau. Ce n'est pas, il est vrai, absolument naturel, mais leur nombre demeurera toujours restreint,

et il en restera encore assez pour le mariage et la maternité... Cette Lancelevée a-t-elle raison? la femme-médecin doit-elle être une vierge-penseuse?

Et il comparait cette doctoresse chercheuse, toujours en études, à l'infatigable Jeanne Adeline, trimant jour et nuit pour gagner à ses quatre enfants quelques pièces de quarante sous. Les journaux illustrés donnaient de la première une photographie bien typique, prise dans son laboratoire de bactériologie; et c'était sous cette figure que le public se la représentait. Artout imaginait l'autre courant à ses visites qu'elle bâclait afin d'en faire davantage en une heure, s'en référant pour tous les cas à son infaillible mémoire, à ses livres de pathologie admirablement sus mais qui dataient de quinze ans, Madame Lancelevée poursuivait noblement sa carrière scientifique; Jeanne Adeline s'exténuait, s'étant donnée, malgré sa person nalité petite, à des fonctions multiples et complexes.

« Alors, — pensait Artout secrètement ébranlé dans ses convictions, dans son amour de la santé et de la vie, — alors la formule définissant le cas social de ces créatures nouvelles serait donc : « *Ni mari ni enfants*?... »

*
* *

A cette même heure, Fernand Guéméné ouvrait à sa femme la porte de sa maison.

Leur amoureuse émotion était douce et silencieuse. Thérèse, avec un tremblement léger, dit en entrant :

— Oh! c'est joli ici!

Le porche avait été orné de fleurs, de plantes vertes; les domestiques s'avançaient pour une muette bienvenue; l'escalier de la vieille maison, aux petits carreaux rouges ouatés de tapis, se développait à angles droits jusqu'au premier étage où se trouvait la salle à manger avec la table servie. Lorsque Thérèse entra, devant cette lumière, cette table aux deux couverts, l'éclat des cristaux, des verreries, de l'argenterie et des fleurs rares, elle eut un nouveau cri de joie :

— Et c'est *chez moi*, cela!

Elle admirait le service, complimenta l'intelligente femme de chambre, et, se tournant vers son mari :

— Fernand, vous me ferez tout voir tout de suite, votre fumoir, votre cabinet, le mien... le mien surtout : pensez que j'en suis encore à me demander quel effet y font mes meubles Empire!

C'avait été son désir de jeune fille un peu singulière, très détachée des choses pratiques, de tout ce qui ne concernait pas ses études : laisser à Fernand le soin d'aménager à son gré le logis de leur amour. A peine avait-elle donné, de-ci de-là, quelques indications sur ses goûts, choisi ses meubles de travail, se réservant la surprise de les revoir dans l'élégance définitive de l'installation.

Et elle le précédait, dans sa robe sombre et soyeuse, dont les frou-frous faisaient, par la maison de Guéméné, une musique féminine et gaie.

Au premier, c'était, avec la salle à manger, le fumoir minuscule et un petit salon de repos pour Thérèse, tendu de perse mauve. Au second, — car, dans l'étroite maison, pour passer d'une pièce à l'autre, il fallait souvent gravir un étage, — étaient situés les deux cabinets de travail de ce ménage moderne. Guéméné s'était contenté du plus sombre, celui dont l'unique fenêtre ouvrait sur une cour, tandis qu'il abandonnait à sa femme le pièce de la façade, d'où l'on voyait les arbres, la Seine, et, sur la rive opposée, la perspective oblique du Quai aux Fleurs. Ainsi, dans ce ménage spécial, à l'encontre de nos plus constantes mœurs familiales, la profession du mari déjà se trouvait amoindrie et sacrifiée au bénéfice d'un autre intérêt, plus souverain...

Les yeux de Thérèse devinrent humides; elle saisit la main de son mari.

— Mon ami, vous m'avez laissé cette pièce : je suis très émue... Vous l'occupiez jusqu'ici cependant... vous me disiez comme on y était bien...

— C'était votre place, Thérèse : l'autre n'était pas digne de vous.

Ses yeux rêveurs posaient sur elle un regard de passion tranquillisée. Elle y était enfin véritablement, dans cette maison qu'elle hantait autrefois de son ombre inquiétante, elle

y entrait pour toujours, et la propriété du jeune homme sur elle commençait rien que de la voir ici.

— Comme le travail me sera bon près de vous! — dit Thérèse.

Elle jouissait d'attendre cette vie heureuse et complète dont cet appartement, si bien fait pour l'étude, symbolisait la belle ordonnance, avec sa bibliothèque, son large bureau d'acajou aux chimères dorées, son fauteuil de travail, puis le lit d'examen pour les malades, le microscope tout monté devant la fenêtre, et la porte complice, la porte favorable s'ouvrant sur le cabinet voisin, qui permettait à l'étudiante l'appel murmuré vers son jeune mari... Tous ses rêves se réalisaient, et, par surcroît, celui qu'elle n'avait pas voulu faire. Elle serait la femme savante et célèbre, selon ses vœux, et, de plus, à ses heures, elle se délecterait dans cet amour qu'elle n'avait pas souhaité.

Et déjà elle se voyait docteur, recevant ici ses malades. Il existe, dans ces sortes d'audiences, une royauté morale qu'elle ambitionnait depuis sa prime jeunesse. Elle serait à son fauteuil de bureau, et de grandes dames lui amèneraient leurs enfants délicats, avec une humilité, une supplication inexprimées, tout ce qui passe dans les yeux de ceux qui souffrent devant le mystérieux pouvoir du médecin.

— Thérèse, — rappela discrètement Guéméné, — notre petit souper nous attend depuis bien longtemps...

Elle le regarda; elle lui revenait de très loin, de si loin que, retrouvant avec la vue de ce jeune époux la solennité délicieuse de l'heure, elle lui sourit...

— Et là-haut? — demanda-t-elle.

— Là-haut, — reprit le jeune homme avec une piété, une religion, — là-haut, c'est notre chambre... mais je vous assure, Thérèse, qu'il faut descendre souper.

Ils s'attablèrent avec un ravissement naïf qui les faisait se sourire sans cesse, les yeux pleins de toutes les tendresses qu'ils ne se disaient pas. Cette entrée dans la vie commune était impressionnante et calme. Ces deux beaux êtres de raison ne s'étaient pas unis sans de profondes et inquiètes réflexions sur l'avenir. Et, les serments échangés délibérément, ils semblaient palpiter encore du tourment de l'incertitude. Seraient-ils heureux?... Et ils se pénétraient l'un l'autre, gardant cette

question muette, impitoyable, au fond de leurs prunelles passionnées.

Les domestiques les épiaient furtivement. Fernand demanda :

— Quel jour décidez-vous de partir pour Genève ?

Ils mangeaient à peine et, instinctivement, affectaient une paix qu'ils ne possédaient pas. Thérèse répondit :

— Partir... mais si je vous disais, cher ami, que je n'y tiens guère... Cette Suisse, cette Italie, ces hôtels... j'ai vu ça tant de fois aux vacances, avec mes parents ! J'abhorre le chemin de fer, et je déteste n'être pas chez moi... Partir, quand j'aurai goûté la douceur tranquille de cette petite maison, à quoi bon ? Pour suivre un usage ?...

— Je désirais beaucoup — dit Guéméné fermement — faire ce voyage avec vous ; maintenant, vous déciderez.

On servit des fruits glacés ; Thérèse, en les coupant du bout de sa fourchette, reprenait :

— Faut-il vous avouer mon rêve ?... Eh bien, ce serait de rester gentiment ici, de commencer tout de suite notre vraie vie. Vous me pardonnez d'être un peu méthodique, n'est-ce pas ? J'aime la règle définitive, qui fixe les habitudes une fois pour toutes : c'est pourquoi, sans doute, je déteste les voyages. Et tenez, dès demain je voudrais inaugurer le programme de notre nouvelle existence, reprendre mon service à l'Hôtel-Dieu...

— Votre résolution d'achever vos deux ans d'internat est irrévocable ?

— Absolument irrévocable, cher Fernand, je vous l'ai dit vingt fois déjà. Je ne suis pas mûre pour la consultation, et puis rien ne remplace l'hôpital ; ce sont mes années les plus intéressantes que j'y passe. Ah ! l'internat ! je le regretterai trop pour n'en point profiter avidement, autant qu'il m'est loisible. Depuis mes quinze jours de congé, je m'ennuie de ma salle.

Fernand eut un tressaillement léger et ne desserra pas les lèvres. Ce fut un peu timidement que Thérèse ajouta :

— Si vous le vouliez, j'y retournerais dès lundi.

— Mais, Thérèse, — reprit-il, — vous êtes maîtresse de vos actes. Vous savez bien que je ne ferai jamais un geste pour entraver la liberté d'une femme telle que vous.

Il avait frémi en parlant. Tout le dévouement de son amour

était dans cette phrase, où il faisait céder son besoin viril de domination et ses volontés tenaces. Thérèse le contemplait avec douceur. Cet homme, qui savait plus qu'elle, en qui elle devinait une supériorité réelle, un instinct médical plus puissant, lui sacrifiait ses préférences, amoureusement, simplement. Elle eut un mouvement de tendresse, la rançon de ses exigences, et, l'entraînant dans le petit salon meublé pour elle, seule devant lui, avec un abandon d'enfant :

— Cher Fernand, vous ne vous renoncerez pas toujours pour moi, je veux que ce soit mon tour quelquefois. Je suis une femme comme une autre, j'aspire à vous rendre heureux... je vous aime...

Il tremblait de bonheur; sur son épaule s'appuyait ce beau front lumineux de l'étudiante, réceptacle sacré d'une si pure intelligence. Le don d'une telle femme était grand. Guéméné s'enorgueillissait dans son amour. Mais Thérèse, qu'une émotion plus profonde envahissait, se confessait, se dévoilait toute :

— Oui, une femme comme une autre, capable d'aimer puérilement. Ma vie spéciale m'a mis un masque : il fallait que je fusse ainsi, vous savez bien, rigide et impénétrable. Mais croyez-vous que j'aie toujours ignoré les faiblesses, les découragements, les lassitudes? Parfois — je ne l'ai jamais avoué — le travail m'exténuait; mon corps même fléchissait après les dures matinées, les trois heures que je passais debout, dans la salle, et, l'après-midi, je devais me raidir à l'amphithéâtre, pour la dissection. Alors j'étais triste, et je ne savais pourquoi. Aujourd'hui la solitude d'autrefois s'éclaire, je la comprends : ma vie était rude et sans amour. Je ne me suis jamais confiée à personne. Je m'enfermais dans mon orgueil. Fernand, je ne suis qu'une simple étudiante qui vous chéris. J'aime ma vie laborieuse, malgré ses rudesses; vous m'aiderez à la supporter plus vaillamment.

Une ivresse le prenait à découvrir enfin, sous la froide figure de vierge cérébrale, la tendre jeune fille qu'il pressentait. C'était l'union éperdue de leurs deux âmes, précédant l'autre union.

— Oh! Thérèse, — murmurait-il à son tour, — pardonnez-moi d'avoir voulu vous soustraire à votre magnifique destinée. J'étais fou. Mais c'est pour vous que j'existe, pour le double développement de votre cœur et de votre cerveau. Je m'y con-

sacrerai. A votre cœur je donnerai la chaude atmosphère d'un culte; à votre cerveau superbe, la liberté de s'épanouir complètement dans votre art. Non, vous n'êtes pas une simple étudiante, mais une femme rare et précieuse, une lumière. Vous aurez les livres, les congrès, les cours, les cliniques, les laboratoires et la liberté souveraine, et, par-dessus tout, l'amour absolu de votre mari.

Leurs mains fiévreuses se cherchèrent et s'enlacèrent, et ils se turent, n'ayant pas besoin de mots pour se comprendre. Une larme tomba des yeux de Thérèse, qui s'écarta pour soulever la perse des rideaux.

Le fleuve, dans la nuit, n'apparaissait plus que comme un mouvement noir aux reflets nacrés, vacillants. Féeriques et scintillants, les bateaux-mouches y glissaient en silence, minces nefs chargées de lumière qui coupaient l'onde obscure en y versant un fourmillement de feux. Devant les fenêtres, les arbres du quai, sombres et énormes, ajoutaient encore au mystère des choses.

Longtemps les deux amants regardèrent ensemble, sans le voir, ce coin du vieux Paris, archaïque et muet. Leurs pensées paresseuses s'éteignaient dans un grand trouble; ils attendaient un subtil signal... Quand le cartel d'or, pendu à la muraille, sonna dix heures, Thérèse murmura, simple et tendre :

— Montons, *veux-tu*?

## V

Le matin arriva où Guéméné, partant à l'heure accoutumée pour ses visites, conduisit sa femme à l'Hôtel-Dieu. Ils se séparèrent à l'entrée. Thérèse gagna son service, se dévêtit dans l'antichambre, passa la blouse et le tablier.

Elle apparut comme naguère dans le cadre de la porte vitrée, parcourant tous les lits d'un regard circulaire. La sœur de la salle, une religieuse jeune encore, aux yeux ardents sous la cornette, vint à elle en souriant, car une étrange sympathie liait ces deux femmes si dissemblables, que leurs conceptions divergentes avaient amenées à suivre le même sillon, côte à côte. Elles se serrèrent les mains. La religieuse, à peine plus

âgée que la jeune femme, professe depuis cinq ans seulement, apportait à ses fonctions une charité brûlante. On la voyait encore s'émouvoir et pleurer devant les agonies. Elle avait en même temps des gestes d'amante et de mère, pour mille petits soins superflus qu'elle leur donnait. Fille simple et ignorante, elle s'appliquait à une grande perfection pour l'amour de Jésus, s'attachait à ne pas ressentir les ingratitudes, réprimait ses impatiences, ses antipathies envers certaines malades, — choses subtiles que les femmes connaissent si bien, — et s'efforçait principalement, sans y réussir toujours, à la vertu suprême qui est l'amour de tous, sans distinction.

— Ah ! mademoiselle Herlinge... je veux dire madame, venez voir mon pauvre dix-sept ! je la croyais sauvée, et puis mademoiselle Skaroff m'a dit hier qu'elle lui trouvait de la broncho-pneumonie... j'ai mis déjà vingt-cinq ventouses ce matin.

C'était une typhique, une servante de dix-huit ans, qu'avant son congé Thérèse avait eue en mains, au début de la fièvre. Cette pneumonie, l'écueil des convalescences en pareil cas, piqua la curiosité de la jeune femme : elle vint en hâte au lit 17, suivie de la religieuse qui l'épiait anxieusement. Thérèse échancra la chemise et, l'oreille collée sur cette poitrine brûlante, aux battements désordonnés, ausculta longuement ; puis, de ses doigts légers promenés sur tout le thorax, elle percutait de la base des poumons au sommet. La malade, une belle fille forte et épaisse, secouée par la souffrance, luttait visiblement de toute sa nature vigoureuse contre l'insidieuse infection : une infime lésion, localisée en un point de ses poumons larges et puissants de paysanne. Le drame était obscur et terrible. Dans ce beau corps jeune, toutes les forces de la vie s'étaient levées et combattaient, mais Thérèse comprit que c'était en vain. Elle se redressa et dit :

— Il y a un foyer...

La religieuse, au regard de la jeune femme, devina tout espoir perdu ; elle murmura :

— Pauvre petite, si heureuse de guérir, de reprendre son travail, de vivre !...

Et toutes deux, la sœur de charité et la femme-médecin, — un type qui disparaît et l'autre qui commence, — poussées au

même chevet par des vocations différentes, se penchaient vers la typhique. Muettes, également anxieuses et graves, elles semblaient, devant ce cas, pareillement impressionnées. Entre elles cependant il y avait un monde : dans cette même jeune fille que leur disputait la mort, celle-ci n'avait vu que la maladie, celle-là que la malade.

De nouveau la porte s'ouvrit. Dina Skaroff parut. Elle remplaçait Thérèse depuis quatre semaines, et s'imposait un effort pour être chaque matin, à huit heures et demie, présente dans sa salle.

Maigriote et fatiguée, dans sa blouse blanche qui laissait voir sa pauvre robe à rayures rouges et ses souliers portant deux pièces cousues sur les orteils, elle sourit à son amie, et, dans ce français qui lui tendait tant de pièges :

— Déjà revenue ! oh ! vous n'avez pas demeuré longtemps dans le rêve...

— Il n'y a pas de rêve, Dina, — fit Thérese, — il n'y a que de la vie.

— Il y a les deux, — reprit Dina, — et l'un très meilleur que l'autre.

Et ses yeux de jais, se creusant, parurent sans fond dans son mince visage.

— Avez-vous au moins un peu travaillé en mon absence ? demanda la jeune femme, à qui son bonheur, sa fortune et sa cérébralité plus vigoureuse donnaient une supériorité sur la Russe.

— Beaucoup travaillé. J'ai revu en un mois tout mon premier tome de pathologie. Maintenant, je sais que je serai reçue au concours d'internat.

— Tiens, mais pourquoi pas ! — fit Thérèse, incrédule.

Une agitation s'éveillait dans la salle, à l'approche de la visite. Par les grandes baies cintrées, pareilles à des fenêtres de chapelle, la lumière entrait largement. On parlait bas. Il y avait partout comme les apprêts d'un rite. Les malades avaient sur l'oreiller des dodelinements nerveux de la tête. Certaines procédaient à leur toilette. Les unes, assises, chuchotaient entre elles ; d'autres se plaignaient, comme impatientes d'une délivrance certaine. Et cette salle était, en effet, presque un temple dont on attendait le prêtre.

Un à un, les externes arrivaient. Puis, parmi eux, l'on vit entrer la redingote noire d'un médecin. C'était Pautel, le jeune docteur de la rue Saint-Séverin, qui suivait assidûment la clinique d'Herlinge, voulant se spécialiser dans les maladies cardiaques. Toujours il était là l'un des premiers, et ses yeux, vacillants sous le lorgnon, cherchaient tout de suite dans la salle Dina Skaroff. Ils n'échangeaient pas un mot de toute la visite, mais Dina se sentait indéfiniment suivie par ces yeux indécis et illisibles dans cette maigre figure d'homme blond. Elle lui avait plu ; elle le savait. Mais, pauvre, seule, étrangère, perdue dans cet immense Paris dont elle ne connaissait rien, hormis cette salle d'hôpital et son restaurant de la rue Berthollet, — par contre, très instruite du tempérament français, qui effrayait sa nature un peu prude, — elle se dérobait et tremblait comme une chétive bête traquée.

Herlinge, ponctuel, entra comme neuf heures sonnaient au coucou noir de la muraille blanche. Son visage parcheminé, aux yeux bleus, s'éclaira d'un sourire en retrouvant ici la présence de sa fille. Il lui lança un :

— Ton mari va bien, mignonne ?

Et, tout de suite, traînant après lui sa cohorte de médecins et d'étudiants, il vint au premier lit. Mais il y eut vers Thérèse un mouvement de curiosité : on regardait beaucoup cette jeune épousée qui, en pleine lune de miel, à cette heure où, dans le grand bouleversement de leur vie intérieure, incertaines et désorientées, les plus fières perdent toute quiétude et toute paix, venait tranquillement, laborieusement, reprendre sa tâche. Madame Lancelevée, au premier rang, la dévisageait. Il y avait aussi là Gilbertus qui, ne faisant ni consultation, ni clientèle, suivait assez volontiers les cours d'hôpitaux « pour se conserver la main ». Irréprochablement vêtu, le faux col à la mode faisant valoir sa barbe de bel Assyrien, il cueillait sur les lèvres d'Herlinge les concises phrases scientifiques, ces mots pittoresques qui font fortune en médecine, ces mots qu'on imprime dans les traités de pathologie, et qu'il allait servir à ses lecteurs béats, dans son prochain article. Hâve et flétri, Morner l'accompagnait, venu sans raison, sans but, dans un moment d'ennui, à l'heure où les estaminets sont vides. Il écoutait d'une oreille distraite les subtiles dissertations du

maître sur un cas d'insuffisance aortique : l'érudition n'avait rien à faire avec ses plaques électrisées. Puis, autour de ceux-ci, s'amassaient les redingotes d'autres médecins, jeunes ou vieux, médecins de province même, ayant fait le voyage de Paris pour entendre, une fois dans leur vie, le grand Herlinge. Et c'était encore les vestons des étudiants qui, venus des plus lointains hôpitaux de la ville, passaient tous, à tour de rôle, par cette clinique, avant leurs examens, dans l'espoir de saisir, par hasard, une « colle » d'Herlinge. Plus timidement, derrière, se tenait un groupe d'étudiantes russes misérablement vêtues, qui se penchaient, avides, craignant d'être frustrées d'un mot de la leçon. Et pesamment, derrière le frêle petit homme blanc à la toque noire, de lit en lit, la masse se déplaçait, accomplissant par toute la salle — groupe de graves et pieux fidèles — les stations d'un étrange chemin de croix.

A la fin, Thérèse appela à mi-voix :

— Mademoiselle Skaroff!... Où est donc mademoiselle Skaroff?

La religieuse, à son tour, cherchant des yeux la jeune fille dans la foule qui se disloquait, répéta :

— Mademoiselle Skaroff ! c'est madame Guéméné qui veut vous parler.

Mais Pautel, flegmatique, souriant à demi, répondit d'une voix lente et douce :

— Mademoiselle Skaroff est partie.

Furtive, prudente comme un pauvre animal poursuivi, invisiblement elle s'était dérobée. On la cherchait encore que, sans bruit, avec l'angoisse d'être rappelée, elle se hâtait aux dernières marches de l'étage. Puis elle fuyait par le corridor des entrées, traversait le Parvis Notre-Dame, et s'acheminait, sans oser détourner la tête, vers sa chambre meublée de la rue Cujas.

Et c'était presque toujours ainsi qu'elle quittait l'hôpital, depuis que dans la rue, de loin, Pautel, un jour, l'avait suivie. Elle avait peu d'estime pour les jeunes hommes français, pour ces étudiants si différents de ses compatriotes, qui ne pouvaient guère voir une femme isolée et faible sans la convoiter. Sentimentale mais raisonneuse, comme ceux de sa race, elle n'entendait pas perdre, dans une mesquine aventure d'amour

où se fût laissé entraîner une midinette, la paix qui jusqu'ici lui avait tenu lieu de bonheur. C'est pourquoi, bien que Pautel lui plût et la troublât, elle en avait peur et le méprisait comme un séducteur de jeunes filles pures.

Elle fut à onze heures dans sa petite mansarde du sixième, meublée pour étudiants, rue Cujas. Le plafond était incliné et se courbait vers la muraille tapissée d'un papier bleu. Le portrait de Tolstoï, découpé dans un journal, y était épinglé à côté d'un crucifix et d'une chromo représentant la tsarine. Devant la lucarne, assez spacieuse, qu'elle avait encadrée — sans nulle intention macabre — de quelques humérus, tibias, maxillaires, temporaux et autres fragments de squelettes pendus à des clous par des ficelles rouges, s'étalait le désordre de sa table chargée de livres. Sans ôter son chapeau, elle s'assit à cette table et crayonna tout de suite son résumé de la leçon d'Herlinge. Puis, dans le tiroir, elle prit un minuscule coffret de fer, dont la clef tintait toujours au fond de sa poche. Elle l'ouvrit. Il y restait deux pièces d'or, l'une de dix francs, l'autre de vingt. On était au 15. Ces deux pièces étaient toute sa fortune jusqu'à la fin du mois. Elle prit la plus grosse et s'achemina vers la rue Berthollet.

Dina Skaroff était la fille d'un petit mercier de Pétersbourg, dont le commerce avait sans cesse périclité. Elle avait deux jeunes frères, et trois grandes sœurs employées dans les beaux magasins de la capitale. Dina ne voulait pas végéter toute son existence. Élevée tant bien que mal dans une petite pension de faubourg, elle s'instruisit elle-même jusqu'à passer avec succès cet examen de fin d'études qui est, en Russie, le baccalauréat des jeunes filles. Puis elle partit un jour pour Paris, avec un vol de ces « oiseaux de passage », pour la plupart jeunes Israélites farouches que rejettent les universités, que la France accueille et instruit, et qu'une migration reporte à la neige natale, avec un titre de doctoresse qu'elles échangent contre un diplôme national pour exercer la médecine là-bas.

Son père, à demi ruiné, lui faisait une pension de quatre-vingts francs par mois, sur lesquels il lui fallait payer son restaurant, sa chambre, ses inscriptions et ses toilettes. Elle ne se jugeait pas mal partagée : elle connaissait des compatriotes qui,

touchant cinq francs de moins chaque mois, se tiraient d'affaire. Bravement, elle avait pris son parti des feutres à vingt-neuf sous, achetés dans des bazars. Mais ses petits pieds maigres, à force de courses incessantes à l'École, à l'hôpital, au restaurant, usaient en quelques semaines le mauvais cuir de ses bottines, et c'était de ces horribles chaussures qu'elle avait été parfois un peu honteuse, jusqu'à les dissimuler d'instinct sous ses robes qui ne valaient pas beaucoup plus cher. Et elle avait d'abord travaillé au delà de ses forces, amèrement, âprement, pour vaincre un jour cette misère et conquérir sa place à la vie, comme tout le monde. Après les premières années d'études et l'assimilation de la technique sèche, elle commençait de prendre à son métier un intérêt captivant et souverain. Ce goût nouveau la consolait comme si la science seule avait eu pitié jusqu'ici de cette jeune vie effroyablement austère. La médecine l'amusait, maintenant, comme elle disait. — Elle vivait de bœuf bouilli, portait des jupes de coton, exhibait crânement sa misère, mais sans ostentation d'ascétisme, et vraiment désintéressée de ces choses, en enfant très simple qui venait de découvrir dans son travail des joies profondes.

*
* *

Ce jour-là, il était un peu plus de midi quand, arrivée rue Berthollet où régnait un absolu silence le long des hautes façades tristes, elle ouvrit la porte vitrée du petit restaurant russe, et franchit les deux marches en contre-bas.

Une bouffée de chaleur humaine lui vint de cette salle grouillante, taverne blanche et lumineuse où, pêle-mêle entassés, les hommes et les femmes mangeaient voracement, avec un cliquetis de fourchettes. Un aspect farouche attristait tous ces visages affamés. Au contraire de ce qu'on voit d'habitude dans le moindre restaurant parisien, l'apparition de cette femme jolie et gracieuse ne fit bouger aucune tête; pourtant il y avait là, mêlés à quelques robes misérables, une trentaine de jeunes hommes à la chevelure épaisse, aux pommettes dures, aux yeux ardents. Mais c'était dans l'inconnu que, tout en se gorgeant de pain, ils semblaient voir.

Au milieu des tables, un étroit passage était ménagé. Dina s'y glissa. A peine sa mince personne y trouvait-elle place; et elle se hâtait, poussée par l'appétit de ses vingt-deux ans mal nourris. Çà et là, des mains s'offraient, qu'elle serrait sans rien dire : mains musclées et chaudes d'adolescents, mains fiévreuses de rêveurs nihilistes, mains de jeunes filles, négligées, aux ongles coupés trop ras. Et ainsi elle gagna la cuisine, où deux femmes s'affairaient, près des fourneaux, à remplir des assiettes tendues.

Sur une table, Dina choisit un verre, un couteau, une fourchette d'étain et une grosse assiette de faïence qu'elle se fit garnir de macaroni pour quatre sous; on y ajouta, pour six sous, une portion de bœuf bouilli, et, pour deux sous, un morceau de pain. Elle paya de sa pièce d'or, et, ayant ramassé la monnaie avec un soin minutieux, elle se mit en quête d'un coin de table où poser son couvert. A ce moment, deux très jeunes gens, en qui l'on devinait des étudiants, s'étant levés, on lui fit un signe et elle prit leur place.

Un beau garçon pâle, aux habits de velours, à la tignasse frisée, était assis près d'elle. Il lisait, en mangeant, une brochure de Tolstoï, dont le portrait, semblable à celui qu'on voyait chez Dina, était accroché à la muraille au-dessus de lui. Le texte de la brochure était en français; avec un crayon, le jeune homme écrivait dans les marges des annotations en russe, et les faisait lire à son voisin de droite; et tous deux, à mi-voix, échangeaient leurs impressions. Un froissement de papier leur fit tourner la tête : c'était, derrière eux, une femme aux cheveux coupés courts, aux yeux fous, coiffée d'une sorte de chapeau d'homme, qui faisait circuler des libelles; et, de table en table, des regards s'allumaient, et un souffle de conspiration passa sur toute la salle où de tranquilles étudiantes, aux prunelles douces de Slaves, continuaient de mâcher, en rêvant, leur bouilli coriace.

La porte s'ouvrit : Dina, machinalement, leva la tête. Pautel était debout sur le seuil. Il hésita une seconde, cherchant quelqu'un des yeux; puis il descendit les deux marches.

Dina tressaillit et pâlit. Il venait donc la poursuivre jusqu'ici? Elle pensait juste, car, apercevant la place demeurée libre à côté d'elle, Pautel vint s'y asseoir. Une colère fit blêmir

la jeune fille. Comment! alors qu'elle se réfugiait d'instinct parmi ses frères, dans ce cénacle chaste où toute femme arrivant était regardée comme une sœur, ce Français en quête d'aventure osait l'y rejoindre!... Oh! il avait envie d'elle : cela ne se voyait que trop. Et cela durerait un an, dix-huit mois au plus, dans quelque chambre meublée, témoin de tant d'amours semblables, au fond d'un hôtel suspect! Et quand il l'aurait arrachée à ses études, dissipée, troublée, chavirée, le moment viendrait pour lui de songer au mariage riche, gage du bel avenir, et il la laisserait derrière lui, son goût au travail perdu, ses livres oubliés, sans courage pour reprendre la lutte...

— Mademoiselle Skaroff... — fit doucement le jeune homme.

Et elle avait beau se raidir, il y avait dans cette voix une caresse, quelque chose d'indéfinissable qui lui était délicieux.

— Vous m'avez bien reconnu, mademoiselle Skaroff! — répéta Pautel, plus tremblant qu'elle-même.

— Oui.

— C'est bien ici le fameux restaurant russe, n'est-ce pas?

— Oui.

— J'en étais très curieux, figurez-vous!... alors, comme j'avais un malade, pas très loin, je suis entré en passant. Vos compatriotes ne m'en voudront pas?

— Non.

Et, comme elle le voyait attendre le service, elle se décida — car enfin il était un peu chez elle ici — à l'avertir charitablement :

— On ne viendra pas : il faut que vous alliez là-bas, au fond. Vous prendrez une assiette et vous demanderez les choses qu'on mange aujourd'hui.

Il la remercia et suivit ses instructions. Dina sentait augmenter son trouble. Elle se disait qu'il y avait tout de même de la noblesse et de la bonté dans ce jeune médecin débutant, qui fondait une clinique gratuite pour ces gens du demi-peuple que l'hôpital refuse, pour ces petits employés à qui le médecin coûte trop cher. Et une grande douceur, en dépit d'elle-même, lui venait aussi, à cette pensée que, dans l'immense et cruel Paris qui l'écrasait sous son indifférence, quel-

qu'un l'aimait, pensait à elle, désirait son amour comme une grande faveur.

Il revint s'asseoir à côté d'elle, une tranche de bifteck saignant dans son assiette, et avec son bel appétit d'homme sain et actif, il commença de couper la viande dure. Alors Dina trouva très bon de ne pas manger toute seule, de sentir vibrer près d'elle une âme qui ne s'exprimait pas, de respirer comme un parfum de tendresse. Elle lui savait gré de ne rien dire; elle avait redouté une scène d'aveux, et voilà qu'il gardait un silence inexplicable.

— Vous n'aimez pas le vin? — demanda-t-il seulement, lorsqu'il la vit saisir la carafe et remplir son verre.

— Non, — répondit-elle fièrement, — je n'aime pas le vin.

Le contenu de son assiette s'achevait. Elle avait faim encore : son voisin de gauche, le beau garçon pâle aux habits de velours, était parti, laissant du pain sur la table; elle prit ce reste, le dévora, tout en faisant de son macaroni de minuscules bouchées.

— Vous ne prenez pas autre chose? — demanda encore Pautel d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas.

— Je n'ai plus faim, — répondit-elle.

Son macaroni achevé, elle garda dans la main ce gros croûton qu'elle cachait et dont elle portait à ses lèvres de petits morceaux, furtivement, pour que Pautel ne vît point qu'elle mangeait son pain sec. Derrière la mousseline des rideaux, les ombres des passants glissaient plus fréquentes sur le trottoir. Tout à coup, nerveusement, Pautel ôta son lorgnon et se mit à l'essuyer du coin de sa serviette, puis, repoussant son assiette brutalement :

— C'est immangeable! — gronda-t-il, — comment pouvez-vous...

Il s'arrêta. Autour d'eux les jeunes filles, les étudiants aux longs cheveux, les conspirateurs aux libelles, les mystérieux rêveurs que la Sibérie hante, étaient allés avec de petites soucoupes acheter leur dessert, et ils savouraient maintenant — les plus riches avec du thé, les plus pauvres avec du pain — les pruneaux cuits ou les abricots tapés qui leur tenaient lieu de confiture. Lorsque les soucoupes pleines circulèrent, Dina les suivit des yeux involontairement.

— Vous n'aimez pas cela? — demanda sourdement Pautel.

— Non, je n'aime pas cela.

Et, les poings crispés, il observait son profil, sa jolie joue un peu creusée sous la pommette, sa tempe délicate et anémiée que voilait à demi la touffe noire du bandeau. C'était avec cette nourriture qu'elle préparait — fournissant onze heures de travail quotidien — le concours d'internat! Puis il examina sa jaquette sans doublure, sa pauvre robe de pilou, sous lesquelles son frêle corps devait rester transi, l'hiver, malgré sa marche allègre par les rues.

Dina, comme si elle avait senti un bien-être nouveau, s'attardait ici après le repas. Partir lui coûtait. Elle s'alanguissait, ne pensait à rien. Pautel ne l'inquiétait plus; bien au contraire, ce muet voisinage lui était agréable. Et vaguement elle le revoyait, six mois auparavant, prenant fièrement sa défense, à la clinique. contre Herlinge lui-même... Une horloge, exactement semblable à celle de l'Hôtel-Dieu, sonna une heure : elle tressaillit; que faisait-elle ici? Et elle eut peur, non plus de Pautel, mais d'elle-même, de son propre cœur, du grand vide de sa vie, et du vertige qu'elle éprouvait soudain devant l'abîme de sa solitude.

On eût dit que pour se lever de table elle ramassait toutes ses forces; il y eut dans sa personne une lassitude et un effort pitoyables; dans ses yeux sombres, une immense mélancolie. Mais elle se vainquit, secoua sa jupe, d'où tombèrent les miettes, salua Pautel froidement, et il la vit partir de son allure dansante, dans son étroite jaquette noire et sa jupe à raies rouges... Et il aurait voulu un coin obscur, un jardin retiré, un désert, pour dégonfler son cœur, pour laisser aller les larmes dont il étouffait, larmes de tristesse, de pitié et d'amour, car il était sûr maintenant de l'aimer toujours, et il répétait entre ses dents :

— Oh! la brave petite fille!... la brave petite!...

## VI

Comme pour lui laisser voir, par les larges baies vitrées du salon, les feuillages, les statues, les oiseaux de ce Luxem-

bourg qu'elle adorait, l'oncle Guéméné avait placé au fond de la pièce le portrait de sa femme. Un mystère régnait ici, éternisant la présence de la morte. Le métier à broder demeurait encore près de la cheminée, avec les soies pendantes et une aiguille fixée par la rouille dans le cœur d'un œillet. Et sur le tapis, à cet endroit, la laine un peu décolorée gardait encore l'empreinte de deux pantoufles fines qui s'y étaient posées, lors des longues heures de travail. Les choses semblaient attendre son retour, inlassablement. Souvent, avec une discrétion pieuse, la porte s'ouvrait. Le veuf entrait d'un pas assourdi. Il demeurait oisif, les mains jointes, à contempler le métier, le piano, la glace. On aurait dit qu'il la voyait penchée sur son aiguille, qu'il entendait le piano vibrer encore de ses mélodies, qu'il la retrouvait dans l'eau fidèle du miroir. Et, pendant ce temps, le portrait semblait le regarder de ses belles prunelles, passionnées et tendres. Elle y était peinte assise, souriante, toute jeune femme, avec une coiffure légèrement démodée.

Une après-midi de mars, on introduisit Fernand et Thérèse. Eux aussi entraient sans bruit, sur la pointe du pied, parlant bas comme dans une église. Le veuf, dans la pénombre, lisait d'anciennes lettres couvertes d'une écriture longue et penchée. La lumière vive des baies ensoleillées n'atteignait que de biais son visage osseux, ses cheveux en brosse devenus blancs. Il releva la tête, reconnut le jeune ménage :

— Mes enfants!

Thérèse s'était prise d'affection pour ce parent, si émouvant dans sa douleur, et qui gardait du roman fini comme un rayonnement glorieux. Ce prestigieux amour conjugal, qui l'avait tenu douze années aux genoux d'une femme, étonnait l'étudiante; elle éprouvait une pitié infinie devant son chagrin. Elle lui offrit son front à baiser. Il demeurait étrange et lointain, comme à mi-chemin entre les vivants et la compagne disparue. Là-haut, entre les moulures d'or mat du cadre, celle-ci présidait, s'imposait silencieusement. Fernand, qui craignait d'entamer une conversation intime toujours prête à devenir douloureuse, se mit à louer l'agrément de cette maison, en admira la disposition, la comparant à la sienne. Il parla de l'île Saint-Louis, si voisine et que son air de noblesse surannée recule pourtant en plein XVIII^e siècle. Il voulait échapper à

l'obsession de la morte, mais c'étaient d'inutiles efforts. Elle demeurait ici, elle s'y survivait. Les choses évoquaient la discrète et tendre femme qui les avait touchées de ses beaux doigts amaigris. Les yeux des jeunes gens erraient, sans le vouloir, du métier à broder au piano muet, du piano à ce portrait si émouvant où elle souriait, énigmatique. Mais c'était surtout dans le cœur du malheureux amant qu'elle était demeurée vivante. Il n'était occupé que d'elle. Il avait soif d'en parler.

— Oui, — dit-il, — on est bien ici; ma pauvre amie aimait cet appartement, et je me suis souvenu de son goût en m'y fixant pour toujours. On a fait l'impossible là-bas, en Bretagne, pour m'y retenir; mais je ne pourrais pas quitter la ville où elle a voulu dormir, où je retrouve les souvenirs des dernières semaines passées ensemble. Sa place fut longtemps ici, dans ce fauteuil qu'on traînait auprès de la fenêtre. Quand elle dut cesser de marcher, elle suivait encore avec joie, de son lit, les aspects changeants du jardin... Alors, vous comprenez ce qu'il est devenu pour moi, ce jardin...

Il était résigné, vaincu, parlait avec douceur, sans une larme. Sept mois de douleur avaient triomphé en lui des premières forces du désespoir. Seulement on voyait ses paupières fripées, ses yeux dont l'éclat était mort. Il reprit :

— D'ailleurs, ma pauvre amie avait désiré que je demeure ici pour exercer. Ç'a été sa suprême prière. Elle voulait que je vécusse encore, après elle, et a tracé lucidement le programme de mon existence. Je m'y suis soumis... Ma chère Thérèse, voyez-vous, c'était une de ces femmes par qui un homme se laisse guider sans honte, aimantes et dévouées jusqu'à l'immolation absolue, et dont la conscience lumineuse et pure s'élève comme une flamme, à mesure qu'elles semblent s'anéantir dans le dévouement et dans l'amour. Je ne fus devant elle qu'un disciple. Ah! notre vie était belle!...

Thérèse, la gorge contractée, sentait venir des larmes. Elle leva les yeux sur le portrait, curieuse de cette créature extraordinaire qui se survivait superbement dans l'impérissable passion de cet homme vieillissant. Et elle vit soudain en cette image comme la figure allégorique d'un amour supérieur. Mais qu'était donc au juste cette femme, pour avoir fait de son mari un être d'exception, rien qu'en l'aimant?

Fernand Guéméné, la voix altérée par l'émotion, prononça, un peu surpris :

— Vous exercez ?...

Il savait le veuf dans l'aisance, et combien modeste était son train de vie. De plus, son chagrin aurait expliqué une retraite prématurée.

— Oh! je ne fais pas de consultation... un peu de clientèle dans le quartier...

Il avait rougi, à dire cette chose qu'il cachait. On le devina : il soignait les pauvres. Puis, voyant son secret surpris, il se hâta de prévenir toute louange :

— C'était son dernier désir... Elle m'a fait sentir là un devoir... D'ailleurs, le travail est bon ; la pauvre amie le savait bien.

Fernand regardait sa femme amoureusement ; Thérèse lui sourit : ils s'entendirent tous deux dans la belle réalité de leur amour vivant et joyeux. Eux aussi connaissaient une tendresse singulière et passionnée, et, devant cette admirable Thérèse, sa beauté, son intelligence dont la hauteur avait fléchi dans l'amour, le jeune mari sentit une fierté. Son roman aussi était précieux et rare ; lui aussi s'était uni à une femme d'exception. Mais Thérèse demeurait envieuse de la morte, de son pouvoir qui, après la mort, ne mourait pas. Avec sa subtilité d'homme en dehors de la vie, qui voit les êtres de recul, le veuf eut le sens de cette complicité des heureux amants, grisés de vivre, en face de ce règne des Ombres où lui se complaisait. Il s'efforça pour dire :

— Mais parlons de vous, mes enfants, votre bonheur m'est cher. Je vois votre pudeur charitable à me le taire : n'ayez pas peur, je ne crois pas être devenu méchant ; j'aime votre amour...

Fernand répliqua, tout palpitant :

— Oui, nous sommes heureux...

Il était religieux et touchant ; la proximité de Thérèse le faisait vibrer ; il l'avait regardée en parlant ; sa phrase eut l'ampleur d'un cantique.

Pour être plus aimable, l'oncle, s'essayant à sourire, dit encore :

— Et je pense que la médecine ne compte plus beaucoup pour ma nièce ?...

Mais Thérèse, qui avait l'orgueil de son fort équilibre et se flattait de mener de front si bellement sa vie amoureuse et son existence cérébrale, se récria :

— Je n'ai jamais tant travaillé, au contraire ! A huit heures, le matin, je suis à l'hôpital ; je reste dans mon service jusqu'à onze heures et demie. Alors, mon mari et moi, nous nous retrouvons pour déjeuner. L'après-midi, je travaille chez moi ou je vais à l'amphithéâtre ; à quatre heures, j'ai ma contre-visite... Et encore, je ne parle pas de mes travaux pratiques, qui me retiennent parfois des heures dans mon petit laboratoire !... Mes soirées mêmes ne sont pas libres : déjà je pense à ma thèse. J'étudie, en ce moment, le développement des altérations cardiaques dans les maladies infectieuses. Fernand est tout proche de moi, il lit les revues scientifiques, en fumant, dans son cabinet, qui est voisin du mien ; la porte reste ouverte, nous pouvons causer, au besoin, à distance.

Le veuf ne souriait plus ; il la regardait avec une pénétration étrange, et son visage, empreint de résignation, s'était attristé. Sans doute, il imaginait les soirées laborieuses de ce ménage médical, l'existence double, les deux personnalités puissantes bien distinctes, avec cette cloison séparant leurs deux foyers de vie. « A distance », avait dit Thérèse. Et il songeait à son propre bonheur, à la douceur des veillées intimes passées naguère près de sa femme, qui brodait auprès de lui, sous la même lampe.

— Ainsi, — ne put-il retenir, — vous vous voyez fort peu...

— Avec quel plaisir aussi l'on se retrouve ! — dit la jeune femme gaiement. — Nous sommes des sages, voyez-vous, nous ne gaspillons pas le plaisir d'être ensemble ; nous le savourons à petites gouttes, comme une liqueur précieuse et mesurée.

Mais Fernand, plus fin, à qui n'avait pas échappé le sentiment de ce grand expert des choses du cœur, défendit sa femme :

— Thérèse est une nature si complète qu'elle peut donner toute son activité cérébrale à des études pénibles, et n'en garder que plus fraîche et plus vive l'activité de son cœur. Elle trouve encore, ce qu'elle ne vous dit pas, le temps de me faire une maison agréable.

Le veuf se tut. Il étudiait curieusement les jeunes époux; mais Thérèse surtout lui semblait inquiétante. Il ne la comprenait pas encore. Il aurait voulu la retenir, l'observer davantage, cette compagne d'un homme qu'il aimait paternellement; mais on aurait dit que la jeune femme, sentant cet examen, se dérobait.

— Cher oncle, — dit-elle affectueusement, — il me faut vous quitter. Rappelez-vous que je suis encore étudiante : le travail m'appelle à la salle, là-bas. Voici déjà l'heure de la contre-visite. Je vais partir. Mais si Fernand vous restait?... Tu serais heureux, n'est-ce pas, cher ami, de demeurer un peu ici?

— Mes enfants, — dit Guéméné (et il regardait Thérèse avec une fixité singulière), — ne vous séparez pas, ne vous séparez jamais par votre faute. Lorsqu'on est marié, autant qu'on le peut il faut lier ses vies. Souvenez-vous de ce mot-là...

*
* *

Sur le boulevard, Thérèse et Fernand se serrèrent l'un contre l'autre, d'instinct, sans rien dire. Cette visite les avait troublés. Ils ressemblaient aux fidèles qui sortent d'une église où de grands exemples de foi les ont avertis de leur tiédeur. La dernière phrase du veuf surtout : « Il faut lier ses vies », tourmentait la jeune femme. Lier ses vies, c'était donc la formule du grand amour, puisqu'elle était tombée des lèvres, passionnées encore, de cet héroïque amant. Lier ses vies... mais était-ce abdiquer son « moi », s'abîmer dans l'autre être, ne plus exister?... Et tout à coup, elle se souvenait de ce qu'elle était : Thérèse Herlinge, l'interne des hôpitaux de Paris. Un ressaut de vanité la redressa au bras de son mari. A ce simple médecin de quartier, dépourvu de célébrité, elle avait immolé son nom glorieux, donné sa personne, son amour : elle se sentait généreuse. Et puis, comme elle le chérissait tout en gardant sa personnalité entière! Et, avec plus d'abandon, elle s'appuya sur son bras en marchant.

— Cher Fernand! — murmura-t-elle avec délices.

— Comment trouves-tu mon oncle? — interrogea le jeune homme.

— Singulier et mystérieux, — répondit-elle, — c'est l'homme qui vit avec une morte.

Ils frôlaient la grille du musée de Cluny; on apercevait son grand pan de maçonnerie gallo-romaine, puis l'abside gracieuse de la chapelle. Une verdure naissante commençait à garnir certains arbres, au milieu desquels des fragments gothiques, — arceaux, ogives éparses, frêles colonnettes aux astragales légères, — servaient de perchoirs à des moineaux bruyants.

— Bonjour, Guéméné!

Coiffé de son haut de forme, svelte dans sa redingote longue étroitement boutonnée, Pautel était devant eux. Il sortait de sa clinique de la rue Saint-Séverin.

— J'ai à vous parler, — dit-il quand il eut salué Thérèse; — c'est mon destin qui me jette sur votre passage. Peut-être madame Guéméné, en me rendant un grand service, va-t-elle prêter à ce destin une forme charmante. Ni plus ni moins, il s'agit de cela.

— Qu'as-tu, Pautel? — demanda Guéméné, égayé par le trouble où il voyait soudain ce garçon flegmatique, — je ne te connaissais pas tant de mythologie!

— Je n'ai rien; je suis très calme; je n'ai jamais si bien su ce que je voulais : il en résulte une grande tranquillité d'esprit. J'ai résolu d'épouser une femme que j'aime. Quand on a pris un tel parti et qu'on voit nettement sa vie s'étendre devant soi, droite, bien tracée, tout atermoiement fini, toute incertitude disparue, eh bien! mon cher, on a l'état d'âme plutôt agréable.

— Surtout quand la femme est jolie! — dit Guéméné.

— Et qu'elle a les vertus de Dina! — ajouta Thérèse en éclatant de rire.

Pautel s'effara :

— Comment savez-vous?

— Comment je sais, mon pauvre ami! Mais ce n'est que trop clair : depuis que vous fréquentez le service, vous tournez sans cesse autour d'elle, vous n'avez d'yeux que pour ses bandeaux noirs, et on vous voit, quand elle s'écarte, rajuster, comme par un tic, votre binocle, pour suivre plus longtemps sa petite blouse blanche dans la salle.

L'air était tiède; Guéméné proposa d'aller s'asseoir dans le square :

— Pautel va nous raconter ses amours.

— J'adore ces histoires-là, — fit Thérèse, — mais à quelle heure serai-je à l'hôpital?

Ils prirent trois chaises sous le portique isolé qui dresse au centre du jardin le triple feston de ses grands arceaux. Quelques vieux messieurs lisaient leur journal sur les bancs voisins. Parmi les troncs rugueux et puissants des hêtres, s'élevaient les fûts lisses et légers des blanches colonnes éparses. Une longue et mince vierge du XIIIe siècle ressemblait à un étroit pilier, strié de plis.

— J'épouserai mademoiselle Skaroff, si elle y consent, — dit Pautel, affectant plus d'assurance qu'il n'en possédait réellement. — J'ai longuement observé cette jeune fille; son caractère m'a séduit; je crois que nous serons heureux ensemble : elle est douce et sérieuse. C'est la femme en qui on ne se lasse pas de trouver une amie.

— Dina! mon cher, — surenchérit Thérèse, — vous en êtes fou, cela se devine sous votre calme; mais, si vous la connaissiez comme je la connais, vous l'aimeriez dix fois plus encore.

Pautel fit tomber son lorgnon, qu'il essuya rêveusement; ses yeux de myope, indécis, errèrent dans le vague; puis il demanda :

— Puis-je vous prier d'être mon intermédiaire près d'elle, madame?

Thérèse s'empressa :

— Mais très volontiers, Pautel, très volontiers! Je la verrai demain, après la visite : voulez-vous déjeuner chez nous pour fêter le résultat?

— Oh! le résultat!... — dit Pautel, sans joie.

— Voyons, vieux, ne te tourmente pas, — reprit Guéméné en lui frappant sur l'épaule; — si elle refusait, ce ne serait plus la bonne et sympathique fille que l'on sait... Elle, ne pas t'aimer, cette petite antilope farouche, avec ses beaux yeux quêteurs d'amour, ses yeux méfiants et tendres qui disent toute la misère de son isolement, allons donc!... N'est-ce pas, Thérèse?

A vrai dire, sa femme et lui prenaient un peu à la légère cette histoire d'amour. Un seul amour les préoccupait, leur semblait grand, complet, éblouissant : le leur. Mais par amitié ils fei-

gnaient de s'intéresser vivement à celui du jeune homme, et Thérèse allait gentiment répondre, quand Pautel, assez embarrassé de ce qui lui restait à demander, se libéra de tout d'un seul mot, — un mot dont il ne prévoyait pas la portée sur les deux époux :

— Crois-tu qu'elle lâchera sa médecine?

Au fond du jardin romantique, par ce crépuscule de mars, ces trois discrets personnages parlaient de l'amour à voix basse, sans que nul passant prît garde à eux. Sur les pelouses se dressaient — fragments précieux et informes — des ruines de sculptures grignotées par le temps; le lierre en avait revêtu quelques-unes, et c'étaient alors de vivantes architectures somptueuses et délicates, des monuments géométriques de verdure à la secrète ossature de pierre. Au loin, défendant la grille close, les deux grands lions ailés, tout bronzés de mousse, veillaient.

Thérèse et Fernand se regardèrent. Comment! encore une fois le pénible problème surgissait devant eux! Ce cas de conscience les avait déjà fait assez souffrir cependant, et, à ce seul souvenir, un doute se réveillait dans leurs âmes. Les yeux de Thérèse disaient à son mari : « Êtes-vous donc tous complices, pour conspirer ainsi contre notre liberté et notre gloire? N'est-ce donc point assez de vous abandonner notre cœur, de vous donner nos caresses, et vous faut-il posséder jusqu'à notre cerveau, que vous forcez jusqu'à ce dernier retranchement notre individualité plus qu'à demi conquise? » Et les yeux de Fernand, avec mélancolie, disaient à sa femme : « Tu vois, tu vois! lui aussi la veut toute. Je n'étais donc pas un monstre!... » Mais ce furent en eux d'obscures sensations que les moindres paroles eussent déformées.

Thérèse dit en riant :

— Pourquoi voulez-vous l'arracher à sa médecine, la pauvre petite?

— Oh! — balbutia Pautel, un peu gêné par le propre cas de madame Guéméné, — c'est une conception à moi : je ne me vois pas le mari d'une femme-médecin. Vous êtes trop fortes pour nous, vous nous écrasez de votre sapience : je serais horriblement humilié d'en savoir moins que ma femme... Et puis, j'ai des idées bourgeoises sur le mariage.

— Mon cher ami, — déclara Guéméné avec une chaleur naïve, — nous n'avons pas le droit de demander à nos femmes une pareille abdication. Elles sont et restent, après tout, maîtresses de leur vie. Nous leur proposons de s'associer à nous, mais nous ne devons pas exiger d'elles l'immolation. Ce sont des compagnes, et non des esclaves que nous souhaitons. Il faut respecter leur vie intellectuelle, la protéger, la défendre, au besoin ; mais l'étouffer ! ah ! par exemple, ce serait odieux !

Et Thérèse, à son tour :

— Jamais, jamais une véritable étudiante ne voudra renoncer à sa carrière, même pour l'amour. Dina, aujourd'hui, se passionne pour son métier. Il y a toujours dans nos études une époque d'enchantement où, les premières difficultés surmontées, on fait d'enthousiasme la grande plongée dans la science. Elle l'a faite. Je la suis de très près. Depuis quelques semaines, elle travaille avec une ferveur qui la transfigure. Littéralement, elle boit ses livres.

— D'ailleurs, — reprit Guéméné gaiement, — j'ai bien acquis, ce me semble, le droit de parler de ces choses : vois l'exemple vivant que nous sommes. J'ai assez admiré ma femme, en l'épousant, pour lui reconnaître le droit d'exister dans la société, au même titre que moi. Nous savons nous aimer malgré la similitude de nos fonctions. Nous sommes les époux nouveaux ; nous inaugurons une ère, mais dans la douceur et la béatitude.

— Et l'ennui, — dit Thérèse, — ce perfide serpent des bons ménages, est d'avance vaincu. Croyez-moi, dans le mariage, il est bon que le travail occupe la femme.

— C'est vrai, — dit Pautel, qui les avait écoutés avec une docilité parfaite et d'un air converti ; — mais, madame Guéméné, demandez donc tout de même à votre amie si, pour m'épouser, elle veut bien redevenir une femme d'autrefois.

Pautel était un homme du Nord, froid, réfléchi et insondable. Thérèse eut une pointe d'humeur devant cette obstination tranquille.

— Vous êtes buté, je le vois. Ne comptez pas sur moi pour plaider votre cause, mon pauvre ami ; ce n'est pas moi qui conseillerai à Dina une mauvaise action : or, ce que vous demandez est une mauvaise action.

Et, se levant, elle boutonna sa jaquette, rajusta ses gants pour partir; et elle scandait fièrement, nerveuse et offensée :

— Une mauvaise action, vous entendez!

Guéméné sourit amoureusement en la regardant. Elle lui semblait une Minerve orgueilleuse et charmante, et si femme, toujours, dans ces colères puériles et irraisonnées! Par un mouvement d'humeur, elle s'était écartée des deux hommes. Ceux-ci se levèrent, à leur tour. Guéméné, se retournant alors vers Pautel, le vit blêmir. Il en eut pitié et dit :

— Allons, vieux, du calme! Qu'importent ces discussions? si elle t'aime, tout est gagné.

— Oui, mais, si elle ne m'aime pas, je suis fichu.

— Écoutez, Pautel, — dit Thérèse qui revint vers lui, un peu apaisée, — je veux bien me résigner à la démarche que vous attendez de moi, mais j'hésite à en prendre seule la responsabilité. Demain je ne dirai rien à Dina lors de la visite, je l'amènerai déjeuner chez nous, et c'est dans notre nid, dans l'atmosphère de notre foyer, de notre heureuse intimité conjugale, qu'elle apprendra votre amour, et quel sacrifice vous exigez d'elle.

Et, après une poignée de main de bonne camarade, elle le laissa rêver dans ce square où le pépiement des oiseaux devenait assourdissant. Elle s'en allait triomphante au bras de son jeune mari. Guéméné l'entendit murmurer tendrement, à la cadence de leur marche à deux :

— Oh! Fernand! Fernand! merci des choses que tu as dites. Je vois enfin que tu m'as comprise. Ah! je sais, moi, ce qu'est le bonheur!

Il la sentait frémir d'émotion à son bras, et elle marchait ainsi, ardente, vibrante et passionnée, vers l'hôpital sombre dont ils apercevaient maintenant le portique, de l'autre côté de l'eau. Elle réalisait bien l'idéal de la femme nouvelle. Le labeur cérébral n'était rien à son cœur ni à sa jeunesse. Cette étudiante, âpre au travail, demeurait la plus caressante des épouses, la plus câline. Quand ils eurent passé le Petit Pont, traversé le Parvis, ils se dirent adieu sur le seuil de l'hôpital. De la scène précédente, ils avaient gardé un peu de fièvre. Thérèse débordait de reconnaissance pour la chaude profession de foi de son mari. Tout à coup, dans un geste de passion mi-impulsif, mi-délibéré, elle le prit à l'épaule, et là, sur ce

seuil de la porte béante, en plein Paris et au grand jour, la fille du célèbre Herlinge, avançant les lèvres, baisa au front, devant tous les passants, le modeste docteur Fernand Guéméné.

## VII

Dina Skaroff, depuis quatre ou cinq semaines, travaillait éperdument. L'époque du concours d'internat approchait. Elle redoutait surtout l'épreuve écrite de pathologie, et relisait ses livres; mais c'était maintenant avec un entrain plein d'agrément qu'elle étudiait. Elle se sentait savoir. Si, en feuilletant ses traités, elle déroulait, à la volée des pages, comme en un panorama, le lamentable ensemble de toutes les misères humaines dont les planches en couleur étalaient crûment les figures, l'orgueil la prenait de posséder en sa mémoire déjà toutes ces images. Les souvenirs sanglants d'autopsie, l'âcre odeur des amphithéâtres, les aspects répugnants du mal, le dégoût, la pitié même, tout se transformait : la médecine devenait un grand poème; les maladies, des manœuvres mystérieuses de la cellule organique; la thérapeutique, une réaction contre l'ennemi dans cette microscopique épopée. La noblesse des mots de science, incolores, tout ce vocabulaire impassible et froid, achevait l'idéalisation des horreurs pathologiques, dans ce cerveau délicat de jeune fille. Elle connaissait les processus de tous ses microbes, comme un bon rhétoricien la marche des armées dans chacun des combats de l'Iliade. Et l'espoir de conquérir peu à peu cette autorité médicale, devant laquelle, un jour, toute une clientèle s'inclinerait, mettait quelquefois une étincelle de plaisir dans les yeux de cette pauvre fille ignorée.

Sa matinée se passait à l'hôpital. A midi, elle avalait un déjeuner hâtif chez quelque marchand de vin, au fond d'une de ces ruelles qui éternisent le vieux Paris, autour de Saint-Séverin : au restaurant russe de la rue Berthollet, on ne l'avait plus revue. A deux heures, elle était au travail. A six heures, elle allumait le réchaud à alcool et dînait de deux œufs et d'une tasse de thé. Puis, le travail l'absorbait de nouveau.

Les yeux ardents, les pommettes en feu, elle veillait tard dans la nuit.

Ainsi qu'il arrive toujours, elle trouvait le bonheur là où délibérément elle avait voulu le prendre. Elle en venait à oublier l'émotion vive qu'elle avait eue à déjeuner près de Pautel, dans ce lieu où, par prudence, elle n'était plus retournée. Même aujourd'hui, à se rappeler par hasard ces minutes orageuses, uniques dans sa vie, elle avait le vertige; bien vite elle en chassait alors le souvenir. Que serait-il advenu d'elle si Pautel, ce jour-là, lui avait demandé son amour!...

Mais aussi comme elle s'était ressaisie! Quelle vigueur le travail infuse à ceux qui s'y consacrent! Elle se glorifiait d'une telle domination sur elle-même. Cette science, qui l'avait sauvée, lui inspirait une étrange tendresse; elle alla, dans son imagination un peu exaltée de Slave, jusqu'à prêter une figure à cette tutélaire et maternelle médecine, son refuge. Un soir, elle saisit un livre de thérapeutique et se mit à le baiser avec une sorte de passion.

Cependant, autour d'elle, dans ce quartier latin, tout frémissant de vie, de jeunesse et de plaisir, l'amour ruisselait par les rues, pareil à un grand fleuve dont elle remontait le cours, fièrement. Aux portes des brasseries, quand se nouaient les couples pour les promenades crépusculaires, Dina plaignait les femmes et méprisait ces jeunes Français qui s'en jouaient. Elle ne concevait que l'amour éternel, avec la fidélité intransigeante à un seul être.

Or, un soir, en revenant de la Faculté, au coin du boulevard et de la rue Cujas, elle vit deux amants s'embrasser. Le jeune homme, un grand étudiant blond en béret, lui tournait le dos, mais sa sentimentale et jolie maîtresse apparut à Dina, le temps d'un éclair, avec un visage voluptueux, comme en extase. Et Dina, s'enfermant dans sa petite chambre du sixième qu'elle avait regagnée en hâte, s'accouda devant ses livres, et, sans goût au travail, pleura longtemps. La vie était si triste!...

La vie était bien triste, mais ce matin de mars bien joyeux, le lendemain, quand, à huit heures et demie, elle descendait le boulevard Saint-Michel pour se rendre à l'Hôtel-Dieu. Sa lourde serviette sous le bras, sa jaquette usée serrant sa taille

frêle, elle allait vite, sans rêves, sévèrement. Pourtant, les arbres du boulevard avaient de gros bourgeons gonflés de sève ; les cris de Paris montaient gaiement ; les arroseurs municipaux inondaient la chaussée d'où s'élevaient, sous les gouttelettes, une buée printanière, et là-bas, sur le ciel bleu, la Sainte-Chapelle, aérienne et dorée, se découpait avec sa flèche fuselée qu'allumait le soleil. Dina tourna le quai Saint-Michel. Notre-Dame apparut gigantesque, offrant au couchant son portail géométrique hérissé de gargouilles.

Dina passa le seuil de l'Hôtel-Dieu et gravit l'escalier.

Thérèse Guéméné l'avait devancée et l'attendait dans le laboratoire. Il n'y avait encore dans la salle qu'un seul interne, procédant à l'examen des malades qui lui étaient dévolus. Au passage, Thérèse arrêta Dina qu'elle guettait depuis longtemps. Elles se serrèrent la main.

— Ça va ?

— Ça va, merci.

Une minute, Thérèse regarda l'étrangère avec attendrissement. L'effort contre son cœur, contre sa débilité naturelle, avait creusé, à la longue, un masque douloureux sur son joli visage. A la savoir si fort aimée, secrètement, par ce bon garçon de Pautel, Thérèse se réjouissait comme d'une équité miraculeuse de la vie. Elle méritait tant d'avoir sa part de bonheur, elle aussi, la pauvre petite Dina, si solitaire, si misérable, si courageuse !

— Vous faites des choses intéressantes ? — demanda la jeune fille à l'interne.

— Oh ! rien d'extraordinaire ; c'est toujours ma thèse que je travaille.

Dina se préparait à passer au vestiaire pour endosser sa blouse. Thérèse la retint :

— Dites-moi, mon mari voudrait vous parler... oui, vous parler d'une colle de Boussard... C'est au sujet de votre concours... Voulez-vous déjeuner avec nous ?

— Avec vous ? — répéta Dina.

— Oui... chez nous on causera mieux.

Dina réfléchit, un instant. Jusqu'ici, les études communes, les mêmes séances à l'hôpital, la camaraderie avaient nivelé les inégalités entre l'élégante fille du maître Herlinge et la petite

étudiante russe aux jupes de pilou. A cette invitation, elle se ressaisit, se remémora sa misère, gaiement :

— Déjeuner en ville, ma chère! y pensez-vous? Regardez comment je suis mise. Je vais être le scandale de votre valet de chambre.

Et secouant les plis de sa robe amincie par l'usage, elle découvrit bravement ses bottines rapiécées :

— On n'exhibe pas *ça*, — reprit-elle. — A l'hôpital, j'ai ma blouse; mais dans votre salon...

Thérèse, plus attendrie encore, l'embrassa en disant :

— Vous êtes charmante. Vous êtes la petite déesse Hygie, fille d'Asclêpios, notre dieu à tous. Vous ne tenez dans votre main ni la coupe ni le serpent, mais de belles connaissances qui feraient de vous une grande guérisseuse, si vous deviez continuer jusqu'au bout votre carrière... normalement... Croyez-vous donc que je ne serai pas honorée de recevoir chez moi un confrère de votre valeur? Il faudrait en France beaucoup de travailleuses comme vous, Dina, pour imposer enfin la femme-médecin.

Toutes deux poursuivaient leur pensée chère. La Russe dit gravement :

— Le jour où je pourrai gagner ma vie..., l'élégance, je m'en ficherai! mais j'aurai des robes confortables.

Elles prolongèrent toutes deux leur rêve, quelques secondes; Thérèse souhaitait l'émancipation glorieuse de l' « intellectuelle »; Dina, des visites à deux roubles pour s'acheter un manteau de drap comme madame Lancelevée.

— Au lit 7, il y a une entrante pour vous, Dina, — dit enfin la jeune femme; — écoutez donc son cœur avant que mon père arrive. Vous serez interrogée.

Dina Skaroff pénétra dans la salle, ausculta sa malade. Quand Herlinge entra, suivi de ses auditeurs, elle leva les yeux pour s'assurer que Pautel ne suivait pas la clinique. Il n'y venait plus que rarement. Chaque mercredi, Dina redoutait de le voir. Pourtant, toutes les fois que s'ouvrait la porte vitrée, elle y jetait un regard furtif, croyant le voir apparaître, et elle palpitait.

Tant que dura la visite, elle fut très gaie. Herlinge l'interrogea sur le cas de l'entrante. Hardiment elle prononça le mot

de myocardite; il concordait avec le diagnostic du maître.

— Expliquez-moi vos raisons, mademoiselle Skaroff, — dit l'homme célèbre qui faisait trembler jusqu'aux vieux docteurs.

Elle fit crânement sa démonstration. L'invitation des Guéméné lui donnait de l'assurance. Elle s'en faisait fête comme une enfant. Et puis, si, à l'épreuve orale du concours d'internat, elle tombait sous la griffe de Boussard, ce serait très utile de connaître l'un de ces traquenards favoris que les étudiants attribuent à leurs examinateurs, sous le nom de « colles ». Souvent les professeurs s'inspirent en l'occurrence de cas singuliers fournis par leur clientèle; on parlait, ces temps-ci, dans le monde médical, d'une cure retentissante opérée par Boussard, dans la famille d'un souverain étranger : un enfant royal guéri d'une maladie d'oreilles. Sans doute la confidence de Guéméné porterait sur cette question devenue chère au maître...

Après le départ d'Herlinge, Thérèse et Dina s'habillèrent ensemble. L'une, prenant pour glace la vitre du laboratoire, fixa par cinq épingles son petit chapeau foncé aux plumes touffues et légères; l'autre, insouciante, assujettit d'un coup, sur ses deux touffes de cheveux crêpés, le grand feutre décoloré, sans un ruban, qui écrasait sa petite taille.

Elles gagnèrent l'île Saint-Louis, causant d'une autopsie qu'on avait faite l'avant-veille dans un autre service, et à laquelle Thérèse avait assisté. Elle disait :

— Des poumons microscopiques, ma chère, gros comme cela, et un petit rein de poupée, des organes en miniature, quoi!... et il avait trente ans!

— Avez-vous déjà rencontré ces organes infantiles? — demanda Dina, subitement intéressée.

Car, à l'opposé des jeunes hommes qui, aux heures de loisir, s'évadent joyeusement des questions médicales, les femmes s'y enferment, acharnées à s'instruire.

Mais elles furent interrompues. Devant elles, venait un homme chétif, au pardessus râpé, menant une bande de quatre enfants turbulents : deux garçons et deux filles.

— Tiens! c'est monsieur Adeline! — s'écria Thérèse, qui avait connu, à l'économat de la Pitié, le mari de la doctoresse.

Il leva le bras pour saluer cérémonieusement, et l'on vit dépasser, sous sa manche élimée, sa manchette de huit jours. Thérèse aimait ce ménage laborieux, où la femme donnait un bel exemple à ceux qui prêchent l'incompatibilité entre la profession médicale et les devoirs d'épouse. Elle s'arrêta pour serrer la main au « bon monsieur Adeline ». C'était dans cette poétique rue du Cloître qui file sous les contreforts noircis de Notre-Dame. Là-haut s'alignaient une profusion de cathédrales minuscules, chaque contrefort supportant la sienne. Les deux Adeline aînés grimpèrent aux grilles; leurs sœurs, mal élevées, en firent autant malgré leurs robes. Le père raconta :

— Nous sortons de la Morgue, tels que vous nous voyez. C'est déjà les vacances de Pâques : il faut bien distraire un peu les enfants! Ils avaient envie d'aller là. On ne sait vraiment que faire d'eux. Ce n'est pas ma pauvre Jeanne qui peut s'en charger : voilà trois accouchements qu'elle fait en trois jours, — je devrais dire en trois nuits, — et hier soir le docteur Artout lui a encore télégraphié. A cette heure, elle donne le chloroforme dans une opération d'appendicite... Artout favorise plutôt madame Lancelevée, c'est clair; mais il demande tout de même Jeanne de temps en temps : eh bien, madame Guéméné, c'est comme un fait exprès, son petit bleu arrive toujours quand ma femme doit faire un accouchement dans la nuit! Alors elle repart le matin sans avoir pris le moindre repos.

— Le chloroforme est plus avantageux dans le quartier de l'Étoile qu'un accouchement rue Dauphine, — dit Thérèse; — madame Adeline devrait, dans ce cas-là, sacrifier le second au premier.

L'employé de l'économat prit un air confidentiel :

— Entre nous, madame Guéméné, si l'on était sûr du docteur Artout, Jeanne laisserait bien un peu sa clientèle, qui est si mauvaise!... mais quand le docteur Artout vient chercher ma femme, c'est que l'autre, la doctoresse Lancelevée, lui manque. Dans ces conditions-là, il importe de ne pas négliger la clientèle, qui est sûre, au moins, elle.

Il s'interrompit pour distribuer quelques taloches qui détachèrent des grilles, comme par miracle, les quatre enfants : les petites filles s'étouffèrent de rire, les garçons recommencèrent à grimper.

— Allons, allons ! il faut rentrer, — dit le père ; — la rue de Buci est loin, et moi, je dois être à deux heures à mon bureau... Ah ! madame, ces vacances ! ces vacances !...

Le pauvre homme faisait peine. Il redevint mystérieux et, se penchant vers Thérese, le bord de son chapeau contre sa bouche pour étouffer ses paroles, il murmura :

— Le pire est que la bonne les bat, quand ils sont seuls à la maison.

Il rassembla sa bande, lui fit saluer ces dames. Thérèse, en le quittant, dit en guise de consolation :

— Bah ! ils se portent bien et ils sont gentils...

Adeline était un homme de quarante-quatre ans, modeste, tranquille, résigné. Son linge fripé, la poussière que retenaient les bords de son chapeau, le mauvais état de ses vêtements, tout trahissait le désordre. Il subissait avec douceur son abandon, et, dans leur ménage désorganisé, c'était sa femme qu'il plaignait. Dina Skaroff restait rêveuse ; Thérèse prononça :

— Je ne m'explique pas la gêne dans laquelle ces Adeline semblent vivre, car enfin le mari et la femme possèdent chacun une situation...

Elles passaient le pont Saint-Louis. L'étroite façade du petit hôtel apparaissait derrière les arbres, avec la porte en cintre posée légèrement de biais dans l'alignement.

— Je suis contente, Dina, de vous montrer ma maison, — dit Thérèse.

Dina songeait qu'un jour, à Pétersbourg, elle aussi aurait la sienne, des domestiques auxquels, comme Thérèse, elle confierait le soin de sa vie matérielle, et un cabinet de consultation où les dames de l'aristocratie entreraient avec déférence. Et même, comme madame Guéméné l'introduisait dans le petit salon du premier, aux claires tentures de perse, elle demanda :

— Faites-moi voir votre cabinet, voulez-vous ?

Car elle se proposait de meubler le sien, là-bas, à la mode parisienne.

— Excusez-moi un instant, — répondit Thérèse, — il faut maintenant que je surveille mon déjeuner...

Elle affectait un grand souci de son ménage, comme en ont parfois les toutes jeunes mariées. Sa maison, de même que celle

des Herlinge, se composait de trois domestiques : cuisinière, valet et femme de chambre. L'homme était Léon, qui servait déjà le docteur avant son mariage. Thérèse avait amené chez elle la cuisinière de ses parents, Rose, qui restait maîtresse absolue de l'organisation intérieure. La nécessité pour la jeune femme d'être avant neuf heures à l'hôpital lui ôtait tout loisir de donner des ordres le matin. Néanmoins, pour appuyer sa thèse de la compatibilité entre ses devoirs domestiques et ceux de sa profession, à peine revenue de l'Hôtel-Dieu, elle se rendait à la cuisine et se faisait dire les menus de la journée, à l'extrême contrariété de la vieille servante.

Ce jour-là, il y eut même un léger orage. Dina, qui attendait dans le petit salon mauve, en perçut les échos. Une minute plus tard, Thérèse revenait et, sans pouvoir dissimuler son mécontentement :

— Cette Rose est insupportable ; voici un déjeuner auquel mon mari ne goûtera pas ! On dirait qu'elle a choisi tout exprès les plats qu'il déteste le plus : des côtelettes à la purée d'oignons, — ce qui le ferait fuir, — de la langouste, — pour laquelle il n'a jamais pu vaincre sa répugnance, —et du poulet chaud : or, dix fois je l'ai dit à Rose, Fernand ne mange le poulet que froid.

Puis, se reprenant :

— Pardon, Dina, je dois vous sembler ridicule, mais, quand on est marié, voyez-vous, ces choses-là prennent une grande importance ; une femme qui aime son mari doit s'inquiéter de son bien-être matériel, n'est-ce pas ?

— Je ne vous trouve pas ridicule ; je pense seulement que, pour des femmes comme nous, c'est difficile d'être mariées.

— Comment, difficile ? pas du tout, ma chère ! Tout ce contretemps est imputable à ma vieille servante qui a oublié mes recommandations tant de fois répétées... Je me flatte d'être une bonne épouse, au contraire, et une bonne interne par-dessus le marché !

Quelqu'un montait l'escalier : Thérèse sourit de joie. Le docteur rentrait. Il ouvrit la porte, serra très fort la main de Dina, et, câlinement, étreignit sa femme. Les visites de la matinée l'avaient exténué :

— Je meurs de faim !

Et l'on devinait son plaisir à retrouver sa maison jolie, le déjeuner prêt et sa femme si tendre. Mais Thérèse, désolée, s'écria :

— Ah! mon pauvre chéri! mon pauvre chéri!

— Qu'y a-t-il?

Et, comme on passait à la salle à manger, elle lui expliqua les erreurs de Rose; elle récita tout le menu malencontreux : la purée d'oignons, la langouste, le poulet chaud...

Un vrai désappointement, une expression de colère, puis une résignation maussade se reflétèrent tour à tour sur la physionomie de Guéméné. Dina l'entendit murmurer ce mot qu'il n'avait pu retenir :

— Ah! zut!

Puis il rit de sa propre déconvenue, et, voyant le chagrin de Thérèse :

— Allons, allons, ce n'est rien; je mangerai des hors-d'œuvre. Qu'on me mette des œufs.

Une fois à table, Dina, qui se tenait cérémonieusement, demanda :

— Vous vouliez me dire une colle de Boussard?

Fernand ouvrit les yeux, répéta :

— Une colle de Boussard?

— Oui, — dit Thérèse, — tu sais... pourquoi nous avons fait venir Dina!...

Alors ils se regardèrent; ils regardèrent Dina, et rirent tous les deux comme des enfants. Puis ils se rejetèrent l'un à l'autre le devoir de parler :

— Dis-lui tout, Fernand.

— Mais non, c'est ton affaire, c'est ton affaire.

Et l'étrangère les interrogeait, de ses belles prunelles défiantes et tendres, agrandies par l'étonnement.

Thérèse ayant éloigné le valet de chambre sous un prétexte futile, son mari dit enfin :

— Mademoiselle Skaroff... vous êtes très aimée par un de mes amis...

A ce moment, Thérèse l'interrompit :

— Oui, ma petite Dina, la voilà, cette fameuse colle de Boussard!... il n'est nullement question de lui, mais d'un autre qui est fou de vous, absolument fou, ma chérie, et c'est pour

vous faire subir une demande en mariage que nous vous avons invitée... Dites-moi, Dina, voulez-vous vous marier?

Sur la nappe, les deux mains de Dina étaient retombées un peu tremblantes, mais elle demeurait impassible. Thérèse eût voulu la deviner : elle était impénétrable. La jeune femme alors se rappela une comparaison de son mari : « les beaux yeux d'antilope de mademoiselle Skaroff ». Souvent, petite fille, au Jardin d'Acclimatation, elle avait caressé les jolies bêtes familières, qui, hautaines et mélancoliques, lui prenaient délicatement, au bout des doigts, de menues bouchées de pain. Les antilopes avaient, pour la regarder, des yeux mystérieux et doux où l'enfant ne savait trop que lire : — l'amitié, le dédain ou l'indifférence? — L'âme des étrangères est parfois aussi énigmatique pour nous que celle de nos frères inférieurs.

— Comment s'appelle votre ami? — demanda tout d'abord la jeune fille.

— C'est Pautel, ma chère... vous savez bien, Pautel qui venait si souvent à la clinique...

— Ah! — fit Dina.

Et ce fut tout. On vit un sourire sur ses lèvres, ses paupières s'abaissèrent, un peu de pâleur marqua ses joues. Elle ne répondait pas. Évidemment, elle avait reçu là un grand coup, et toute son âme en était remuée. Elle regrettait, sans doute, à ce moment, la solitude de sa mansarde où elle eût pu savourer sans contrainte le mal délicieux de son émotion. Ici, elle se faisait illisible.

— Il vous aime bien, — dit Guéméné.

Elle reprit :

— Alors il veut que je sois sa femme?

— Il mérite vraiment que vous lui donniez un peu de bonheur, mademoiselle Skaroff. J'estime beaucoup Pautel; c'est l'homme le plus dévoué que je connaisse; il est bon, très bon.

Le buste de Dina se souleva lentement; malgré son effort pour les maîtriser, deux larmes perlèrent à ses cils, et un éclair de tendresse héroïque, presque sauvage, jaillit de ses prunelles profondes.

— Oui, il est bon! — murmura-t-elle ardemment.

L'amour, si longtemps repoussé, entrait en elle victorieusement, l'envahissait, la transfigurait en une minute. La faible

antilope traquée, qui redoutait le chasseur, reconnaissait enfin le pasteur bienfaisant ; elle trouvait le gîte sûr, la protection et les caresses.

— Oh ! je suis heureuse ! — fit-elle, sans plus de phrases. J'étais si lasse d'être seule !

Elle ne gouvernait plus son émotion et s'en excusa près de ses hôtes. Fernand et Thérèse, attendris, gardaient le silence. La simplicité de cette pauvre fille les touchait religieusement ; c'était une joie de lui voir ce naïf bonheur d'être aimée, succédant à la détresse cachée de toute sa jeunesse.

Thérèse se pencha vers elle :

— Nous vous aimons bien, ma petite amie, votre bonheur nous rend heureux. (Et elle lui prit la main.) Vous serez donc la femme de Pautel... Mais cet excellent camarade, qui a des idées toutes particulières sur le mariage, vous demande un sacrifice que vous ne ferez certainement pas.

— Ma religion, peut-être ? — demanda Dina.

Car elle était orthodoxe pratiquante, et il y avait là une singularité que plusieurs de ses camarades avaient remarquée.

— Non, — déclara Thérèse, — votre médecine.

— Ah ! — fit encore Dina, sans plus manifester son sentiment.

Tous les trois se turent. Dina méditait. L'action de l'amour opérait en cette âme, encore enfantine en dépit d'une certaine maturité. Thérèse observait son amie, mais Guéméné surtout, se rappelant ses propres angoisses, attendait avec inquiétude la réponse de la jeune fille. Le valet de chambre, revenu, passait un plat ; sa présence mettait une gêne entre les convives. Dina coupait un blanc de poulet dans son assiette. Le domestique parti, elle se redressa. Guéméné tressaillit. Qu'allait-elle dire ? La passion professionnelle l'emporterait-elle sur son féminin désir de complaire à celui qui l'avait choisie ?

— Sa demande ne m'étonne pas, — dit-elle enfin.

— Mais, Dina, — repartit vivement la jeune femme, — je pense que vous allez réfléchir...

— C'est tout réfléchi. S'il n'avait pas demandé cela, c'est moi qui le lui aurais proposé.

— Comment ! — s'écria Thérèse indignée, — votre science, votre art, tout ce que vous avez acquis, la femme que vous

êtes enfin, tout s'évanouit, tout s'efface devant le vœu égoïste d'un homme!...

— C'est bien le moins, — commença la jeune fille, — oui, c'est bien le moins. Je suis pauvre et je ne suis pas belle, j'ai des robes de mendiante, je passe dans les rues sans que nul se retourne, personne ne m'a jamais remarquée. Pautel est riche, il est apprécié, et l'on dit qu'il a un brillant avenir; il est libre, heureux, dans son pays; il pouvait faire un beau mariage, et c'est moi qu'il prend. Il ne sera plus libre, il sera moins riche, parce qu'il aura une femme; le brillant avenir lui deviendra difficile, car je ne lui apporterai pas les hautes relations qui le facilitent. Et quand il me demande d'être toute à lui, je refuserais... Non, non, c'est trop naturel, ce qu'il veut là.

— Naturel? — reprit Thérèse qui s'exaltait, — dites injuste plutôt! Une femme, dans le mariage, n'a-t-elle pas le droit d'exister encore individuellement, de parachever son développement, de suivre ses goûts, d'affirmer sa personnalité, enfin? Doit-elle renoncer, mariée, à la vie que, jeune fille, elle avait conçue?

— Cela fait bien des droits, — répliqua la douce Dina, — mais n'a-t-elle pas aussi des devoirs, la femme? Moi, je lui en vois beaucoup, et, en me mariant, je les accepte tous, et je les aime. Je crois que nous ne sommes point pareilles à l'homme; nous ne sommes près de lui que des « assistantes », comme on dit en Russie; toute notre raison d'être est là : l'aider à vivre, à être heureux...

— Des esclaves, alors! — fit Thérèse, boudeuse.

— Oh! je n'emploie pas de si grands mots : je dis « épouse », tout simplement; cela signifie que la femme qui porte ce titre s'est vouée à un homme... Dit-on : « vouée » ou « dévouée », en français, dans ce cas-là?

Le docteur était fort agité :

— Mais, mademoiselle Skaroff, une femme-médecin peut être toute dévouée à son mari! Je suis heureux pour Pautel de votre générosité; il vous saura gré d'avoir déféré à son désir; mais laissez-moi croire cependant que l'exercice de la médecine n'est pas pour empêcher la femme de remplir avec dévouement ses devoirs d'épouse.

Il n'avait pas achevé de parler que la porte se rouvrait pour le service; mais ce ne fut point Léon qui entra. Rose, la vieille cuisinière, le bonnet en arrière découvrant ses bandeaux gris, grande, épaisse sous son caraco flottant que serrait le tablier bleu, apportait elle-même la langouste. Son embonpoint lui faisait tenir le plat en avant, presque à bras tendus; elle le déposa sur la table, d'un air digne et offensé, en déclarant :

— J'ai voulu venir m'excuser près de monsieur. Il paraîtrait que j'ai fait un déjeuner contraire aux goûts de monsieur : monsieur peut croire que j'en ai bien du regret, d'autant que madame, dans sa contrariété, a été dure pour moi. Je ne puis pourtant pas deviner les goûts de monsieur. Selon madame, on m'aurait dit autrefois de ne jamais faire de langouste, ni de poulet chaud, mais un ordre vous est vite parti de la tête. Monsieur Herlinge, lui, pourrait le dire : quand je servais chez les parents de madame, jamais monsieur Herlinge n'a eu un mot à me dire sur la cuisine, si ce n'est pour un petit compliment, un jour ou l'autre. Mais aussi, là, c'était bien différent : madame Herlinge donnait tous les ordres, elle était toujours là, on savait ce qu'on avait à faire...

Guéméné l'arrêta net :

— C'est bien, Rose, la cause est entendue, n'y revenons plus.

Mais Thérèse avait rougi, comme si son honneur même eût été attaqué.

— Ces vieux domestiques sont intolérables! — dit-elle en haussant les épaules. — Celle-ci, pour avoir servi dix ans chez ma mère, se croit tout permis. Il me sera impossible de la conserver.

Puis, voyant l'assiette vide de son mari :

— Ah! mon pauvre chéri! mon pauvre chéri! comme je suis ennuyée de te voir si mal déjeuner!

Et, comme un silence pénible pesait dans la salle à manger, Dina, qui suivait le cours de ses pensées, crut faire une diversion heureuse en racontant :

— Nous avons rencontré tout à l'heure ce bon monsieur Adeline qui promenait ses enfants. Savez-vous dans quel endroit il les avait conduits? A la Morgue, docteur, à la Morgue!

Elle riait encore en songeant à l'air embarrassé de « ce

bon monsieur Adeline » traînant avec lui sa bande indisciplinée. Il avait pris sur son déjeuner le temps de cette excursion macabre, faite à la diable, entre deux expéditions à l'économat de la Pitié. Affolé par les espiègleries des quatre écoliers en vacances il ressemblait à ces veufs maladroits et pitoyables qu'on voit parfois chargés d'enfants. Contraints, misérables, ignorants des gestes de la mère, ils s'efforcent de la remplacer; mais sans atteindre à sa subtile adresse féminine, ils y perdent même le rôle de leur paternité normale et deviennent un parent neutre, tour à tour violent et faible, dépourvu d'autorité.

— Oui, — reprit mademoiselle Skaroff, — on dirait un veuf. Sa femme est là pourtant, et si excellente, la pauvre doctoresse! Mais voilà, elle n'existe plus pour sa famille. Oh! je ne voudrais pas d'un intérieur pareil.

— Une femme-médecin n'a pas quatre enfants, aussi! — s'écria Thérèse, que ce tour de la conversation irritait sourdement.

Une crispation passa sur le visage de Guéméné, qui tordit silencieusement sa moustache. Il avait pâli. L'éventualité d'une maternité pour Thérèse — souhaitée par le mari, redoutée par la femme — était une question épineuse dans le jeune ménage. D'un commun accord ils évitaient d'en parler, et les circonstances faisaient jusqu'ici que l'enfant, cette cause latente de désaccord, demeurait pour la jeune femme un péril menaçant mais lointain; elle s'habituait à le moins craindre à mesure que le temps s'écoulait sans lui donner ce qu'on nomme « des espérances ».

— Moi, — déclara Dina, — j'adore les enfants.

— Nous sommes des êtres de famille, — dit Guéméné rêveusement. — C'est un instinct puissant que notre désir d'une descendance. On veut se continuer dans la vie, malgré la mort, créer des sujets d'affections nouvelles. Le cœur a, comme la chair, ses besoins inéluctables.

— Avec quatre diables comme ceux des Adeline, — fit en riant la jeune Russe, — une femme n'a pas besoin de la médecine pour se distraire.

— C'est extraordinaire, Dina, comme vous en parlez légèrement, de cette médecine pour laquelle je vous croyais tant

de ferveur! — dit Thérèse. — Je vous ai vue, ce matin, en pleine passion de travail; une heure passe, et vous en voici détachée.

Dina réfléchissait tout haut :

— J'aimais mon métier; c'était bien juste : je ne pouvais avoir foi qu'en lui. Il était ma sauvegarde. Il devait me nourrir. Je m'étais donnée à lui. C'était mon mari, à moi : comprenez-vous? Mais, quand je trouve ce qu'une femme désire toujours e plus, l'amour, ah! je serais folle de me montrer récalcitrante. Je savais que, le jour où un homme m'aimerait, nulle concession ne me coûterait pour lui plaire.

On sonna en bas, à la porte d'entrée. Guéméné regarda sa montre.

— Une heure, — dit-il; — la consultation! Tant pis, les clients attendront. Aujourd'hui, je déjeune au dessert.

Mais, au bout d'un instant, Léon entra :

— C'est monsieur le docteur Pautel qui voudrait parler à monsieur.

Thérèse et son mari sourirent. Le docteur dit :

— Pautel vient me demander une consultation; il est très malade... Si vous montiez la lui donner, mademoiselle Skaroff?... Pour le cas dont il s'agit, vous serez la plus habile.

— Ma première consultation, alors! — fit Dina en se levant de table.

Elle était pâle et radieuse; sous les deux touffes de ses cheveux crêpés, ses beaux yeux passionnés et doux s'allumèrent superbement lorsqu'elle reprit :

— Et la dernière...

C'était l'ivresse de son sacrifice amoureux qui de cette fille pauvre, dans sa robe misérable et usée, faisait à ce moment une incomparable femme. Tranquille et sereine, elle secoua, de son geste ordinaire, les miettes de sa jupe, et s'en fut vers la porte, de son allure dansante. Avant de disparaître, elle sourit à ses amis qui expliquèrent :

— Au second étage, la porte à droite... vous le trouverez là... Nous vous laissons aller seule.

— Dans cinq minutes, vous viendrez me rejoindre, — fit-elle.

Le docteur et sa femme achevèrent le repas en silence. Un

trouble les avait saisis. Tous deux songeaient au mystère de ces belles fiançailles qui s'accomplissaient en ce moment sous leur toit. Elles étaient joyeuses, calmes et sans nuage; et ils pensaient aux leurs qui avaient été mélancoliques. Cette étrange Dina s'en était allée à l'oblation de sa gloire, de sa science, de sa personnalité, de tout son « moi » enfin, avec une simplicité de petite fille. Des comparaisons pénibles s'imposaient à l'esprit de Thérèse et de Fernand.

— Montons-nous? — demanda le mari.

— Laissons-les encore un peu — dit Thérèse.

Une demi-heure plus tard, ils ouvrirent la porte du cabinet de Fernand. Pautel avait les yeux rougis sous le cristal du lorgnon. Dina portait encore sur ses joues délicates la flamme et l'orgueil du premier baiser, et tous deux se tenaient par la main, naïvement, comme des fiancés du peuple. Guéméné et sa femme se répandirent en félicitations. Le tableau était singulièrement banal de ce garçon flegmatique et de cette fiancée en robe de pilou, qui s'étaient joint les mains comme dans une photographie campagnarde. Dina Skaroff n'était plus qu'une insignifiante jeune fille destinée à vivre dans le sillage de son compagnon. La petite Princesse de Science qui, tant de mois, avait promené par les hôpitaux parisiens l'austérité de sa blanche livrée d'externe, les promesses de son talent, s'effaçait dans l'ombre d'un homme. Les médecins ne la verraient plus; elle glisserait lentement dans un abîme d'oubli. Thérèse trouvait cela triste comme un enterrement, mais elle s'efforça à des propos d'élémentaire courtoisie.

— Vous avez de la chance, Pautel; oui, vous avez de la chance!... Et vous, Dina, vous ne tirez pas non plus le mauvais numéro... Allons, vous ferez un gentil ménage... n'est-ce pas, Fernand?

Elle se retourna pour chercher des yeux son mari : Guéméné avait disparu. Elle allongea la tête vers la pièce contiguë, son cabinet de travail; il était vide.

— Où donc est Fernand? — répéta-t-elle.

Puis, prenant ce prétexte pour offrir aux amoureux un nouveau tête-à-tête, elle redescendit à la salle à manger en appelant son mari. Les domestiques desservaient la table : ils

croyaient monsieur là-haut. Sans savoir pourquoi, Thérèse eut au cœur une légère angoisse. Elle remonta deux étages, si vite qu'elle s'essouffla un peu.

Fernand était dans leur chambre, debout devant la fenêtre. Il haletait, les poings fermés, tout frémissant.

— Qu'as-tu ? mon Dieu ! qu'as-tu ? — s'écria-t-elle, effrayée.

Il ne répondit pas. Elle vit ses traits convulsés. Il la prit dans son bras, la faisant ployer sous son étreinte, et, les yeux terriblement tristes, il dit, étouffant presque :

— Moi aussi, je t'aurais voulue toute !

COLETTE YVER

*(A suivre.)*

# LA MALADIE DU SOMMEIL

Le 25 octobre 1906, est partie de Bordeaux pour Brazzaville une mission française chargée d'étudier la maladie du sommeil[1]. Organisée par la Société de Géographie, elle a été placée sous la direction scientifique de l'Institut Pasteur. Les instructions techniques ont été rédigées par des savants tels que MM. Laveran, Bouvier et Giard. La dotation est de deux cents mille francs; la moitié en a été fournie par les subventions du Ministère des Colonies et du Commissariat général du Congo, le reste par la Société de Géographie, la Société antiesclavagiste, diverses Sociétés maritimes et commerciales et quelques générosités privées. Le moment est favorable. Il y a cinq ans, on ignorait à peu près tout des causes et de la transmission de cette maladie mystérieuse. On sait aujourd'hui qu'elle est épidémique et parasitaire; l'agent pathogène et le mode de propagation sont connus; on commence à la traiter et à la guérir. C'est aujourd'hui le plus urgent des problèmes de médecine et d'hygiène coloniales. Il y a lieu d'espérer que l'on

1. Membres de la mission : le Dr Gustave Martin, médecin-major des troupes coloniales, qui s'est distingué par sa récente mission en Guinée française; le Dr Le Bœuf, médecin-major des troupes coloniales ; Roubaud, agrégé des sciences naturelles; Weiss, aide naturaliste. L'Angleterre subventionne les recherches de ses savants depuis plusieurs années. Le roi des Belges a créé un fonds de recherche de 300 000 francs et un prix international de 200 000 francs qui récompensera la découverte de la guérison. Une mission allemande travaille sur les rives du lac Victoria : elle est conduite par l'illustre savant Robert Koch.

sauvera l'Afrique équatoriale du fléau qui menace les progrès de la colonisation. On peut compter sur le zèle des nations européennes, puisque les blancs qui vivent en Afrique prennent la maladie.

*
* *

Un nègre atteint de maladie du sommeil présente des symptômes si singuliers qu'ils n'ont pu échapper aux premiers observateurs. Un Anglais, Winterbottom, les signale en 1803 à Sierra-Leone. Le voyageur n'oublie pas ces images d'abandon, de solitude et de misère : à l'écart, en plein air ou relégué dans une case[1], comme un contagieux, le malade repose, le corps à moitié couvert de cendre, abruti, somnolent. Somnolence plutôt que sommeil : on l'appelle doucement par son nom ; il entend, fait effort pour ouvrir les yeux ; mais les paupières lourdes refusent de se soulever ; tous les muscles sont débiles, flasques ; plus de volonté. C'est surtout la chute des paupières et l'affaissement musculaire qui produisent l'apparence du sommeil. Abrutis le jour, ces malades deviennent souvent, la nuit, des agités, en proie à l'excitation et au délire. « Dans certains cas, — dit le docteur Brumpt, qui a traversé l'Afrique en 1903 avec la mission du Bourg de Bozas, — l'hypnose se déclare, chez un individu en apparence sain, par un accès de manie aiguë avec impulsions homicides ; conduit en prison, enchaîné, l'individu tombe dans un état comateux qui nécessite son transfert à l'hôpital. On observe alors peu à peu l'établissement de tous les symptômes caractéristiques de la maladie du sommeil[2] ».

Les médecins coloniaux connaissent bien les symptômes :

1. « Bien des malades, relégués au fond d'une case, échappent à la vigilance du médecin... Lorsqu'un individu est atteint, on ne s'approche pas de lui de peur de la contagion et les parents seuls donnent des soins au malheureux, auquel on réserve une calebasse spéciale. » (Dr Gustave Martin, *les Trypanosomiases de la Guinée française*, Paris, Maloine, 1906.) — « A ce moment (période finale) le malade est relégué loin du village, dans la brousse, où on le laisse mourir de faim par crainte de la contagion. » (*Lettre* du capitaine Foureau, citée par A. Laveran, *Soc. de Biologie*, 28 octobre 1905.)

2. *La Nature*, 28 avril 1906.

douleurs violentes dans la tête et le long de la colonne vertébrale [1], démarche traînante qui précède la période de paralysie, crises de larmes sans motifs, changements sans cause dans le caractère. D'autres symptômes encore ne paraissent pas les plus graves, mais sont les plus sûrs : tremblement de la langue, tremblement des mains et des bras ; frigidité de la peau ; tuméfaction — sans suppuration — des « glandes », c'est-à-dire des ganglions lymphatiques du cou, des aisselles et du pli de l'aine ; pouls et respiration accélérés, fièvre à amples oscillations. Quand la mort approche, les accès de somnolence deviennent plus fréquents et plus profonds ; la température tombe au-dessous de la normale : la fin arrive dans l'état comateux.

A Kouriah, dans le Filacounji, un malade est atteint depuis trois ans de la maladie du sommeil. Très faible, il marche en titubant et présente du tremblement général. Il peut se tenir debout les yeux fermés, mais ne peut se diriger. Il répond aux questions que lui pose notre interprète. Il irait mieux depuis deux mois, car autrefois il s'endormait en mangeant et même en marchant.

A Télimélé, on m'amène un malade à l'air hébété, à la démarche pénible, qui depuis deux ans aurait une tendance invincible au sommeil. Il se fatigue très vite, cause doucement, le plus rarement possible. Autrefois il lisait le Coran, mais sa vue a progressivement baissé, et il ne travaille plus depuis le commencement de la maladie. Il se plaint de violents maux de tête. Les ganglions du cou sont enflammés, ceux de l'aine également.

A Toubah, on me conduit chez un habitant du village. C'est un jeune homme qui dort nuit et jour d'un sommeil profond et ne secoue sa somnolence qu'aux heures des repas. Nous le faisons causer ; il répond avec peine. Il a le regard fixe, atone. Il est incapable de parcourir une courte distance et il flageole sur ses jambes. La température est normale, mais le pouls est petit, fréquent, précipité. Il a un peu d'incontinence d'urine et de matières fécales. Les ganglions sont augmentés de volume [2].

De tels signes annoncent que le système nerveux central est touché. La maladie chez les jeunes enfants ressemble souvent à une méningite aiguë : l'enfant est couché « en chien de

1. « Par une mimique expressive, les indigènes font comprendre que les malades souffrent comme s'ils recevaient des coups de marteau sur la tête. » (*Lettre* de Foureau, citée par Laveran.)

2. Dr Gustave Martin, *loc. cit.*

fusil », la tête renversée en arrière sur la nuque. L'autopsie révèle, chez les adultes comme chez les enfants, l'inflammation des méninges.

En observant plus longtemps et de plus près, les médecins ont découvert que la maladie du sommeil n'est que la phase dernière d'une maladie à évolution beaucoup plus longue, et qui très longtemps ne se trahit que par des accès de fièvre et le gonflement des ganglions du cou. Depuis le début des symptômes nerveux et des somnolences légères jusqu'à l'état comateux et la mort, il s'écoule quatre, six, huit mois, exceptionnellent plus d'une année. Or, on sait maintenant que les premiers symptômes nerveux et cérébraux apparaissent chez les sujets qui sont depuis des mois, des années même, en proie à une fièvre irrégulière, dont les accès sont bien différents des poussées de fièvre palustre : avant l'accès, pas de frisson ; après l'accès, peu ou pas de sueurs ; *la quinine est inefficace* ; les ganglions lymphatiques sont tuméfiés (adénite) ; les battements du cœur sont accélérés (tachycardie) ; la face est un peu bouffie ; le visage et le corps parfois couverts de plaques rouges, et c'est tout. Encore ces symptômes ne sont-ils nets que chez les blancs et les mulâtres ; ils font très souvent défaut chez les nègres.

Cet état fébrile, qui précède la maladie, peut durer des années. Guérin, médecin français qui observa aux Antilles vers 1865, a signalé des cas de maladie du sommeil chez des nègres qui avaient quitté l'Afrique cinq à six années auparavant, et n'avaient pu prendre la maladie ailleurs qu'en Afrique : elle ne règne pas aux Antilles. Les noirs de l'île de Gorée, qui avaient fait un séjour en Casamance, où sévit la maladie, ne se considéraient comme indemnes qu'après sept années au moins écoulées depuis leur départ de la Casamance. Les noirs ont su de tout temps que la maladie est le dénouement d'un mal qui dure des années. La découverte du parasite a confirmé l'exactitude de leurs observations.

La mort peut survenir à une phase quelconque de la somnolence. La maladie est toujours mortelle. Depuis combien d'années ou de siècles régnait-elle dans les foyers endémiques de l'Afrique équatoriale ? Les blancs sont venus, ont remué les peuplades, créé des courants de circulation, disséminé

le mal, et maintenant s'effraient de ses progrès. Prenez une carte d'Afrique; tirez de part et d'autre de l'Équateur deux lignes sinueuses, allant à peu près, celle du nord, de Dakar (Sénégal) à Mombasa, non loin de Zanzibar, — en passant par Kayes, le Tchad, l'Ouganda et le lac Albert —; celle du sud, de Benguela à l'embouchure du Zambèze. Entre ces deux lignes, s'étend la zone de la maladie du sommeil. Le mal se répand à partir de trois grands foyers endémiques : le premier, le moins important, au nord du golfe de Guinée, — Casamance; hinterland de la Guinée française, de Sierra-Leone, de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or et du Togo; Yatenga; Bénin; plusieurs localités du Cameroun; — le second, au Congo français[1] et au Congo belge, — rives du Congo, depuis le Stanley Pool jusqu'au poste de Nouvelle-Anvers, région des cataractes, rives de la Kassaï, et, plus au sud, l'Angola portugais; — le troisième, l'Ouganda.

La marche envahissante suit une direction générale ouest-est, de l'Atlantique à l'Océan Indien; les contrées menacées sont aujourd'hui le Darfour et le Soudan anglo-égyptien, toute la côte orientale d'Afrique du Somaliland au Zoulouland. L'extension fut favorisée par tous les déplacements de population : guerres; mouvements des bandes de Samory; licenciement de soldats soudanais par Stanley en 1888 après la délivrance d'Émin-pacha (contamination de l'Ouganda); par les famines (îles du lac Victoria, 1901-1902, mortalité augmentée); par les explorations et courants commerciaux : le chemin de fer de Mombasa à Port-Florence est déjà infecté dans le segment voisin du lac Victoria. Le Dr Todd a bien marqué l'influence des voies de communication au Congo belge. Avant la pénétration européenne, vers 1884, la maladie était confinée à la région du Bas-Congo et ne remontait pas plus loin que Bumba, qui marque à peu près le point le plus septentrional de la grande courbe du fleuve. Les blancs lancèrent leurs bateaux sur le fleuve, organisèrent les caravanes et le portage, abrégèrent les distances; les naturels, hommes et

1. Au Congo français, la maladie est fréquente sur les rives françaises du Congo et de l'Oubangui, et dans le Loango; encore rare à Libreville, dans les vallées de l'Ogoué et de la Haute Sangha. (Kermorgant, *Annales d'hygiène et de médecine coloniales*, 1906, pp. 126-141, avec carte.)

femmes, passèrent des régions infectées aux régions indemnes, la maladie avec eux. En 1897, douze ans après la fondation de l'État libre, des cas étaient notés dans le pays de Luluabourg et de Lusambo, qui n'était pas infecté en 1884 :

Auparavant étaient très fréquentées les routes de caravanes entre Lusambo et Kasongo. C'est le long de ces routes que marchèrent les troupes envoyées contre les Arabes. Par les mêmes routes passaient les convois de ravitaillement. D'importantes routes de caravanes relient Kasongo à Baraka et Albertville sur le lac Tanganyika; elles alimentent la région du lac Tanganyika jusque vers le 5e degré nord, et du lac Kiva... En 1896, la route de caravanes entre Lusambo et Kasongo fut fermée, les transports entre les régions ouest et est de l'État libre se firent en remontant le Congo, avec des steamers jusqu'à Stanleyville, de là avec des canots jusqu'à Kasongo. La maladie fut importée dans des districts non infectés. Tous les cas d'importation concernent des soldats, des travailleurs, ou leurs épouses, entraînés loin de leur pays d'origine, résultat direct de l'*ouverture* de ces pays par les Arabes et par les Européens [1]...

Il est bien difficile d'établir la proportion des cas de maladie et de la population. Mais voici quelques chiffres éloquents. Au Togo, Hintze rapporte, pour la localité de Worawora, 48 morts de 1896 à 1903; et dans sept localités infectées, pour la seule année 1903, 36 morts. Des médecins belges, van Campenhout et Dryepondt, ont tenu le compte des cas de léthargie dans la colonie scolaire de Berghe-Sainte-Marie, au confluent du Congo et de la Kassaï : la mortalité fut de 13 p. 100 en 1896, de 19 p. 100 en 1897, de 22 à 39 p. 100 dans les années suivantes, et, dans le premier trimestre de 1900, de 73 p. 100. Robert Koch écrit, à la date du 15 octobre 1906, que la population des îles Sese (lac Victoria), évaluée à 30 000 quand les missionnaires y arrivèrent, est tombée à 12 000, à cause de la maladie du sommeil. Il a visité un village qui avait compté 200 habitants : il n'en trouva plus que 55; il put en examiner soigneusement 22 : 17 avaient déjà la maladie. Dans une famille de cinq membres, père, mère et trois fils, tous étaient déjà condamnés, sauf la mère. Koch évalue que la population actuelle des îles Sese compte 70 p. 100 d'infectés; comme il y a des

1. John L. Todd, *Lancet*, 7 juillet 1906.

infectés qui ne sont pas encore accessibles à un diagnostic même précoce, on peut fixer la proportion des malades à 80 p. 100. L'infection sévit surtout dans les îles de la région septentrionale du lac. Les rives méridionales sont encore épargnées. A Muansa (côte allemande du lac), sur une population de 8 000 habitants, R. Koch n'a pas trouvé un seul cas certain de maladie. C'est une question de mois. Il n'y aura pas de colonisation africaine si la maladie du sommeil n'est pas éteinte.

*
* *

Il y a quelques années à peine, on pouvait lire dans les journaux que le feuillage de certains arbres des Tropiques exhale le germe morbide; on n'a plus entendu parler de ce mancenillier hypothétique. L'alimentation a été incriminée : les noirs seraient intoxiqués par la racine de manioc, qu'ils mangent souvent crue ou à peine cuite. Mais on ne mange que peu ou pas de manioc en Casamance, où la maladie est commune; on en mange beaucoup au Dahomey, où elle est très rare. Comme elle sévit avec prédilection sur les rives des fleuves ou des lacs, on soupçonna certains poissons pêchés dans la vase; mais la maladie n'est pas endémique dans mainte contrée où l'on mange autant de poissons et les mêmes poissons.

Quand s'ouvrit en médecine l'ère microbienne, on chercha le microbe, et, comme il est souvent arrivé pour d'autres maladies infectieuses, on en trouva, non pas un, mais plusieurs : bacilles, diplocoques, streptocoques. L'un d'eux fut même baptisé du nom d'hypnocoque; on l'avait trouvé dans le liquide céphalo-rachidien, dont la nappe mince, enclose entre les méninges, revêt les centres nerveux : il parut vraisemblable de lui attribuer les symptômes d'une maladie nerveuse et cérébrale. La découverte était soutenue par une expérimentation insuffisante. Ces divers microbes n'étaient que des « impuretés ».

Un savant anglais, qui s'est acquis un nom illustre dans la science des maladies tropicales, Patrick Manson, émit l'hypothèse que la maladie du sommeil était causée par de petits vers qui habitent le sang et que l'on appelle des *filaires*. Mais s'il y

a en effet des filaires chez beaucoup de malades, chez beaucoup aussi on n'en trouve pas. L'hypothèse a été abandonnée. Elle était originale, en ce que son auteur poussait ses investigations ailleurs que dans le monde des bactéries, — dans le monde des parasites animaux. Les bactéries sont des êtres unicellulaires qui appartiennent au règne végétal ; les protozoaires sont des êtres unicellulaires qui appartiennent au règne animal. Or il y a des maladies à protozoaires. Bien longtemps aussi, on chercha l'agent du paludisme parmi les bactéries, jusqu'au jour où Laveran découvrit le protozoaire qui parasite dans les globules du sang des paludéens : grande découverte, qui allait contre les idées alors courantes, et ouvrit à la science un monde nouveau... A ce monde, appartiennent des micro-organismes qui causent de redoutables maladies des animaux, désespoir des éleveurs en Afrique et en Asie, le *surra* des chevaux et des chameaux, le *nagana* des chevaux et des bœufs, la *dourine* des chevaux d'Algérie, le mal de la croupe (*caderas*) des chevaux de l'Argentine. Ces micro-organismes, ce sont les trypanosomes.

Le 10 mai 1901, le Dr Forde, médecin de l'hôpital de Bathurst (Gambie), recevait dans son service un Européen, âgé de quarante-deux ans, atteint d'une fièvre d'allures bizarres, — en réalité dans la première phase de la maladie du sommeil. Forde chercha dans le sang le microbe du paludisme, l'hématozoaire de Laveran, et ne trouva qu'une espèce de vermicule microscopique, très mobile, qu'il ne connaissait pas et ne put définir. Quelques mois plus tard, il revit et le malade et le vermicule, qu'il montra au Dr Dutton, plus versé dans l'étude des maladies à trypanosomes. Dutton reconnut immédiatement que le vermicule mobile était un trypanosome, l'appela *Trypanosoma gambiense*, et pensa qu'il était l'agent de cette maladie fébrile qui ne ressemblait pas au paludisme.

En 1903, un médecin italien, au service du gouvernement anglais, Castellani, examinant au microscope le liquide cérébro-spinal de nègres de l'Ouganda, atteints de maladie du sommeil, y trouva des trypanosomes. La découverte fut vérifiée et confirmée par Bruce, qu'ont rendu célèbre ses travaux sur les maladies à trypanosomes et particulièrement sur le *nagana*. Le nouveau trypanosome fut appelé *Trypanosoma ugandense* ; il paraissait bien être la cause de la maladie du sommeil.

On se crut en droit de conclure qu'il existait en Afrique deux maladies à trypanosomes : d'une part une maladie fébrile à poussées irrégulières, distincte de la fièvre palustre et causée par le trypanosome de Gambie ; d'autre part, la maladie du sommeil, causée par le trypanosome de l'Ouganda.

On multiplia les observations sur l'une et l'autre maladie ; on confirma les découvertes initiales ; on retrouva un trypanosome dans de nombreux cas de fièvre prolongée et de maladie du sommeil. Bruce, entre autres, le vit dans le liquide céphalo-rachidien de léthargiques 38 fois sur 38 cas, et 12 fois sur 13 dans le sang.

C'est alors que l'on songea aux relations entre les deux maladies : la fièvre précède la somnolence. Il était logique de se demander si les deux phases d'une même évolution morbide étaient dues à deux parasites distincts, ou si les deux parasites, celui de Gambie et celui d'Ouganda, n'étaient pas plutôt un seul et même trypanosome, agent pathogène d'une longue infection dont la maladie du sommeil n'était que le stade terminal. Au Congo, dans l'Ouganda, on étudia les deux parasites : entre eux, aucune différence de forme. Par une heureuse fortune, ils furent inoculables à diverses espèces animales ; on put les rapporter en Europe, les étudier à loisir dans les laboratoires, les reproduire par inoculations en série : le trypanosome d'Ouganda et le trypanosome de Gambie se montrèrent inoculables aux mêmes espèces ; même action pathogène. Tout dénonçait un seul et même parasite.

L'observation décisive, « le fait crucial », manquait encore. Il restait à suivre, pendant des mois, au besoin pendant des années, un même malade, afin de le voir évoluer de la phase fébrile à la phase léthargique, d'examiner périodiquement son sang et son liquide céphalo-rachidien et d'y chercher la présence constante d'un même trypanosome. Le hasard offrit ce cas, célèbre dans la science sous le nom de « cas Manson ». La malheureuse héroïne fut une femme de race blanche, qui, en août 1901, fut atteinte, à Monsembe, sur le Congo supérieur, dans l'État libre, de la « fièvre à trypanosomes » ; elle rentra en Angleterre en novembre 1902, fut à diverses reprises hospitalisée à l'Hôpital maritime de Londres, et finit par mourir le 26 novembre 1903 dans la léthargie et le coma. Elle n'avait

pas cessé d'être observée, tant en Afrique qu'à Londres, par des savants d'une compétence indiscutable, Daniels, Low et Manson.

Daniels et Manson ont vu pour la première fois le Trypanosome dans le sang le 27 octobre 1902. *Depuis lors ils l'ont presque toujours trouvé*, à condition de prolonger suffisamment l'examen du sang. La ressemblance entre les symptômes de cette malade et ceux du patient de Forde et Dutton était frappante... Vers le milieu d'octobre 1903 (après plusieurs alternatives, améliorations et rechutes), on note pour la première fois une tendance à l'hydropisie. La malade était au lit, extrêmement faible, avec un pouls rapide et un peu de fièvre; *les trypanosomes étaient un peu plus nombreux dans le sang*. La malade pouvait causer intelligemment pendant quelque temps, mais, dès que la conversation s'arrêtait, elle fermait les yeux et paraissait dormir. L'état continua à empirer : augmentation de l'hydropisie, conversation limitée à des monosyllabes, nourriture parfois gardée dans la bouche très longtemps avant d'être avalée, relâchement des sphincters, contractures spasmodiques d'un bras, eschares de décubitus. Elle mourut comateuse le 26 novembre.

L'autopsie, faite le jour même, a mis en évidence des signes de méningo-encéphalite chronique. Un examen microscopique des coupes du cerveau, faites par Mott et Low, a révélé une infiltration périvasculaire intense de petits globules blancs mononucléés, *lésions si caractéristiques de la maladie du sommeil*[1].

Cette observation, corroborée par de nouvelles recherches expérimentales, en particulier celles de Laveran, démontre l'unité de la maladie à trypanosomes au cours de son évolution et achève de démontrer l'identité des deux trypanosomes trouvés en Gambie par Forde et Dutton, en Ouganda par Castellani et Bruce. La maladie du sommeil est le terme d'une infection qui doit être appelée trypanosomiase humaine ; l'agent pathogène doit garder la première dénomination reçue, *Trypanosoma gambiense*. La maladie frappe les Européens ; elle ne les frappe qu'en Afrique[2] : on verra pourquoi.

1. *British medical Journal*, 30 mai et 5 décembre 1903 et 30 avril 1904.

2. Après le « cas Manson », ont été rapportés de nombreux cas sur les blancs. L'hôpital Pasteur n'a guère cessé d'en abriter. Il y a une cinquantaine d'années, on avait signalé des cas chez des mulâtres et des métis.

*
* *

Le trypanosome de la maladie du sommeil est un microbe, puisque le terme *microbe* désigne tout être vivant que l'on ne peut voir qu'au microscope. Mais ce n'est pas une bactérie, c'est-à-dire un être constitué par une seule cellule végétale, comme les bacilles du charbon, de la fièvre typhoïde et de la tuberculose. C'est une cellule animale, un protozoaire, comme le microbe du paludisme, dont il diffère beaucoup. Il est parent de ces infusoires que l'on trouve dans les eaux et que l'on peut élever dans des infusions de foin ou de feuilles de salade. Il est classé parmi les infusoires flagellés. Le premier trypanosome connu fit son entrée dans la science en 1841. Même avant qu'on les sût responsables de la maladie du sommeil, ces parasites ont mérité une triste célébrité. Ce sont des trypanosomes qui, causant les grandes épizooties des pays chauds, *nagana* et *surra*, ont fourni l'un des plus vastes chapitres de la pathologie tropicale[1].

Sous le microscope, dans une goutte de sang infecté, parmi les globules, circulent ces petits vermicules allongés. Animés de mouvements extrêmement vifs, ils fléchissent sur eux-mêmes, tourbillonnent, se déplacent, en tournant sur leur axe comme une vrille ou une tarière. On dirait qu'ils jouent aux boules avec les globules du sang, tant ils les secouent, les font virer et bondir, — tel un enfant qui, avec son fouet, fait tourner un sabot. Fixés sur une lame de verre et colorés, ils laissent voir leur structure : un petit corps en fuseau, porteur d'une membrane qui est attachée par un de ses bords le long du corps, et bordée du côté libre par un filament : membrane et filament représentent l'organe de locomotion, la rame, le gouvernail, le fouet qui produit chez l'animalcule vivant une agilité si folle. Ce filament, qui borde la membrane ondulante, part d'un petit noyau contenu dans le corps en fuseau et voisin d'une des extrémités : c'est l'extrémité

1. Il n'existe en français qu'un ouvrage d'ensemble — excellent — sur les trypanosomes : Laveran et Mesnil, *Trypanosomes et trypanosomiases*, Paris, 1904.

postérieure. A l'autre bout il se détache de la membrane et flotte librement : c'est l'extrémité antérieure. Un second noyau, beaucoup plus gros, occupe à peu près le centre du corps. Le microbe mesure en moyenne 25 à 30 millièmes de millimètre de longueur, — quatre fois environ le diamètre d'un globule rouge du sang; il est trois fois moins large qu'un globule. Il se multiplie chez le malade en se divisant en deux, dans le sens de la longueur; les nouveaux individus se divisent à leur tour, et ainsi de suite. On voit souvent cette multiplication s'accomplir sous le microscope, dans une goutte de sang.

L'homme devient malade le jour où le trypanosome pénètre dans son sang. Après trois mois d'incubation, éclatent les accès fébriles, intermittents, irréguliers, réfractaires à la quinine, qui peuvent se produire durant des années; au moment de l'accès, le sang, prélevé par une piqûre superficielle, renferme des trypanosomes; en règle générale, il n'y en a pas dans les moments d'accalmie. La seconde phase de la maladie, celle où les phénomènes nerveux et la léthargie se surajoutent à la fièvre, débute lorsque les parasites pénètrent dans les vaisseaux, lymphatiques et sanguins, qui, soutenus par la trame des méninges, enveloppent le cerveau et la moelle, de telle sorte que le système nerveux central est baigné par une nappe de sang et de lymphe peuplée de trypanosomes. Par leur présence, et sans doute aussi par les toxines qu'ils sécrètent, ils déterminent l'inflammation des méninges et la dégénérescence des cellules nerveuses. La mort peut survenir avant la période de léthargie.

A la phase du sommeil, on ne connaît pas de guérison naturelle; y en a-t-il à la phase de fièvre? La plupart des observateurs en doutent. D'une phase à l'autre, les différences ne sont pas toujours tranchées. Il peut y avoir, jusqu'à la fin, fièvre, lassitude, épuisement de l'organisme, sans léthargie. Le sommeil profond et continu ne s'observe guère au Congo, où la maladie n'a pas les mêmes allures épidémiques et envahissantes que dans l'Ouganda. Chez un même malade, le mal et le flot des parasites, tant dans le sang que dans le liquide cérébro-spinal, ont leur flux et leur reflux, apparaissent et disparaissent. Chez un malade avéré, ils peuvent faire défaut à un moment donné. Parfois, manque ou semble manquer la cor-

rélation qui existe normalement entre la pénétration du parasite dans le liquide cérébro-spinal et l'apparition des symptômes nerveux. Les variations peuvent dépendre aussi de la technique et de l'habileté de l'observateur. En certains cas le diagnostic serait difficile si l'on n'examinait que le sang ou même le liquide cérébro-spinal, qu'on ne peut étudier tous les jours.

Dans toute maladie infectieuse, un diagnostic *précoce* est la condition première de la thérapeutique et de la prophylaxie. Si le malade parvenu à la somnolence est incurable, peut-être, à la phase de fièvre, est-il possible de le traiter, de l'isoler et de limiter l'extension du mal? Greig et Gray ont apporté le bienfait d'un diagnostic plus précoce, lorsqu'ils ont découvert que la présence des trypanosomes est plus constante et moins tardive dans les ganglions lymphatiques tuméfiés que dans le liquide cérébro-spinal ou le sang. La maladie est, au début, une polyadénite causée par le trypanosome. Une simple ponction, inoffensive, dans l'épaisseur de la glande hypertrophiée, avec une aiguille adaptée à une seringue, et l'on retire une goutte de liquide où le microscope montre sur-le-champ les parasites. Greig et Gray ont eu la patience de dresser, aux îles Kome et Sese (lac Victoria), la liste de tous les individus porteurs de gros ganglions : ils seront observés avec suite; dans quelques années leur destinée sera connue.

Des statistiques de Dutton et Todd démontrent l'importance du diagnostic par ponction ganglionnaire : chez les individus suspects, il a permis de trouver le trypanosome dans 97,2 p. 100 des cas, alors que le sang et le liquide cérébro-spinal des mêmes individus ne le présentaient que dans 54,2 et 59,6 p. 100. Les ganglions de l'aisselle, du coude et de l'aine donnent des résultats moins constants, mais encore supérieurs à ceux que fournissent le liquide cérébro-spinal et le sang. Seule, cette méthode a permis d'évaluer la proportion des sujets infectés dans une agglomération, — 70 à 90 p. 100 dans mainte localité, en Ouganda! Tout sujet porteur de gros ganglions est atteint de trypanosomiase et évolue vers la fatale maladie du sommeil. Sur ce point les affirmations des noirs étaient déjà catégoriques :

En pays soussou, le *bolé* (hypertrophie des glandes du cou) amène le *kikolo coundi* (maladie du sommeil); en pays mandingue,

le *kama courou* (*kama* = cou et *hourou* = glandes) précède le *sinoro diankoro* (maladie du sommeil); en pays foulah, le *léké* est bientôt suivi du *madongol* et à Sandonia c'est le *koyona* (ganglions du cou) qui donne la maladie du sommeil.

Partout, dans les villages contaminés comme dans les régions indemnes, les marabouts comme les chefs de villages, les almamys comme les cultivateurs m'ont répété : « Les ganglions du cou enflammés amènent la maladie du sommeil, puis la mort. Aussi faut-il les enlever le plus tôt possible pour ne pas être atteint par la maladie »; et ils n'hésitent pas à les extirper. On m'a montré des jeunes gens porteurs de cinq ou six ou même dix cicatrices résultant de l'opération. Une sorte de pansement humide est placé quelques jours, puis on procède à un grattage... Il y aurait « des ganglions mâles et des ganglions femelles », les premiers restant uniques et stationnaires, les autres augmentant peu à peu de volume et de nombre [1].

Une maladie humaine n'est accessible à l'expérimentation que si elle peut être transmise à des animaux. C'est heureusement le cas pour la trypanosomiase. Les singes la prennent, à l'exception des cynocéphales. Chiens, cobayes, lapins, rats — ces animaux de laboratoire par excellence, — moutons, chèvres, chevaux, sont sensibles. On cite un hérisson qui succomba, et une marmotte qui mourut dans la somnolence. La maladie expérimentale des animaux ne reproduit pas tous les aspects de la maladie humaine. La période d'incubation, la gravité des symptômes et l'issue varient selon les espèces. On voit des chiens infectés qui gambadent, fort allègres; dans l'espèce humaine elle-même, n'a-t-on pas signalé, même à un stade avancé, des sujets se plaignant d'insomnie? C'est la maladie du singe qui, comme il est juste, ressemble le plus à la nôtre, bien que le singe prenne assez rarement la maladie du sommeil typique : l'infection chez lui reste sanguine et ne devient pas souvent cérébrale. Harvey a suivi l'évolution complète chez un macaque, qui, après l'inoculation, resta bien portant pendant dix-sept mois, sans autre symptôme que de l'amaigrissement; le dix-huitième mois, survinrent de la faiblesse, une légère paralysie du train postérieur, de l'enflure des lèvres et du bout du nez; puis le singe eut des bizarreries de caractère,

1. Dr Gustave Martin, *loc. cit.*

tout comme un homme : il devint irritable; le timbre de la voix s'altéra; la mort survint dans le coma. C'est pitié de voir ces pauvres êtres, qui ont perdu leur espièglerie, sans grimaces, sans malice dans leurs prunelles éteintes, abrutis, assis, la tête inclinée entre les jambes, attitude coutumière du singe qui dort.

*
* *

La maladie du sommeil est inoculée par la piqûre d'une mouche.

C'est une maladie épidémique, comme le paludisme. Ce n'est pas une maladie contagieuse. Rarement, les infections se transmettent par simple contact. La plupart des virus, pour passer d'un sujet à un autre, doivent traverser un milieu extérieur : par l'air, vole le microbe inconnu de la variole ou le bacille tuberculeux; l'eau charrie la fièvre typhoïde et le choléra; dans le sol, passent tous les germes; la terre des jardins qui souille une plaie peut donner le tétanos. Cet anneau de la chaîne, au lieu d'être inerte, peut être un organisme vivant. Une épidémie de peste humaine est toujours l'extension d'une épidémie de peste sur le peuple des rats; ce sont les puces qui, émigrant du pelage des rats morts, inoculent la peste à l'homme. La fièvre palustre est transmise par un moustique, l'*Anopheles*, dont la trompe aspire sur un malade l'hématozoaire qu'il inocule ensuite à un individu sain. Ici le mécanisme se complique : le moustique est plus qu'un milieu de passage, c'est un hôte intermédiaire; en lui, le parasite accomplit un cycle régulier de transformations. Il faut au microbe un minimum de huit jours d'hospitalité dans le moustique pour être en état d'infecter l'homme; il faut donc à l'espèce, tour à tour et de toute nécessité, le milieu homme et le milieu moustique : sans le moustique, le parasite du paludisme ne se reproduirait pas et l'espèce s'épuiserait dans la nature. C'est pourquoi la destruction de l'*Anopheles* est la destruction du paludisme.

La transmission de la maladie du sommeil est plus complexe que celle de la peste, car la peste se transmet autrement que par les puces, et la maladie du sommeil paraît ne pouvoir se transmettre que par l'intermédiaire de la mouche. Mais il y a

moins de complications que pour le paludisme et son moustique; car il n'est pas prouvé, jusqu'ici, que le trypanosome doive accomplir, dans le corps de la mouche qui l'héberge, un cycle régulier de transformations sans lesquelles l'espèce s'éteindrait.

On savait déjà, par les belles expériences de Bruce, qu'une maladie du bétail causée aussi par un trypanosome, le *nagana*, était transmise par la piqûre d'une mouche, la fameuse mouche *tsé-tsé*. Ni les eaux de l'abreuvoir, ni les herbages ne rendent le bœuf malade; la piqûre de la mouche *tsé-tsé* n'agit pas comme une piqûre venimeuse, à la façon d'une morsure de serpent. C'est une piqûre aspiratrice et inoculatrice, comme celle du moustique. Elle prend le trypanosome sur un bœuf et va l'inoculer à un autre, et il n'y a que la mouche *tsé-tsé* qui puisse transmettre le trypanosome du *nagana*. Il était logique de supposer que le trypanosome humain est inoculé d'homme à homme par une mouche. Les savants ont, depuis dix ans, consacré beaucoup de temps et de patience à l'étude des mouches piquantes, en particulier des mouches *tsé-tsé*.

Le nom de mouche *tsé-tsé* désigne huit ou neuf espèces voisines qui appartiennent au même genre de diptères, le genre *Glossina*. La mouche *tsé-tsé*, qui transmet le *nagana*, a été appelée par les zoologistes *Glossina morsitans*. La maladie du sommeil est inoculée par *Glossina palpalis*. Son rôle est hors de doute. Les preuves abondent.

Preuve géographique. On a dressé la carte de distribution de la *Glossina palpalis* en Afrique, comme on a dressé la carte de la maladie du sommeil. Les deux cartes sont superposables, avec cette réserve, qu'en général la zone à *Glossina palpalis* déborde un peu celle de la maladie du sommeil. En Ouganda, la coïncidence est parfaite, et la preuve est d'autant plus forte que les deux cartes ont été dressées indépendamment l'une de l'autre : les malades étaient dépistés par les médecins; les mouches piquantes étaient récoltées au hasard par des indigènes, puis reconnues par des naturalistes. C'est donc la présence des *glossines* qui rend compte de l'extension de la maladie. Il n'y a pas de maladie là où il n'y a pas de *glossines*, mais il y a des pays à *glossines* qui ne connaissent pas ou pas encore la maladie : ils possèdent la condition nécessaire : ce sont les

pays « infectables ». La maladie n'aurait pas infecté récemment les rives du lac Moero, si elles n'avaient été infestées de *glossines*.

Preuves d'observation. Les foyers de la maladie sont situés le long des fleuves, en pays boisés : la *Glossina palpalis* habite le bord des fleuves et des sources ombragées. La maladie décime les familles et les villages qui s'adonnent à la pêche; elle épargne les villages éloignés des eaux. Dans un même village, dans une même famille, elle épargne ceux qui ne vont pas à la pêche et ceux qui ne vont pas puiser l'eau; elle frappe ceux qui vont préparer pour l'hivernage la provision de poisson sec. R. Koch cite une famille dont tous les membres, qui se livraient à la pêche, étaient frappés, à l'exception de la mère, qui restait à la maison. Au sud du lac Victoria, la tribu des Wagada, qui tenait les bords du lac et en défendait l'accès aux autres tribus, afin de se réserver la pêche, a été presque entièrement détruite par la trypanosomiase. Quand la contrée fut pacifiée, d'autres tribus firent la pêche et prirent le mal. Dans les missions, les cas sont nombreux sur les missionnaires hommes, qui vont et viennent et passent une bonne partie de leur temps en pirogue, sur les lacs et les fleuves, tandis que les sœurs, beaucoup plus sédentaires, ne sont pas atteintes.

La *glossine* n'aime pas les rives rocheuses, ni les rives toutes plates où il n'y a que de l'herbe, des roseaux, des marais à papyrus, ni les bords où la forêt vierge est tout à fait contiguë au lac; elle se plaît sur les points où l'eau est voisine de la brousse, parmi les cormorans, les hérons, les ibis, les poissons même, sur lesquels peut-être elle prend son repas de sang frais, qu'elle doit faire au moins tous les deux ou trois jours, sous peine de périr. Elle se tient sur le bord des eaux, sur des pierres, sur des branches sèches, sur le sable, sur les palétuviers, et souvent à quelques mètres du bord on n'en voit presque plus aucune.

Preuves expérimentales. On a reproduit le rôle de la *glossine*, en faisant piquer alternativement, par des mouches capturées, un animal infecté et un animal sain. Des singes prirent ainsi la maladie après une incubation de quinze jours. Des mouches qui avaient fait leur repas de sang sur des nègres malades

du sommeil, infectèrent des singes qui moururent en trois et cinq mois. D'autres singes furent infectés par des mouches qui avaient piqué des malades quarante-huit heures auparavant : le trypanosome peut donc se conserver quarante-huit heures dans l'organe digestif de la *glossine*, et plus longtemps peut-être, car des singes furent infectés par des mouches qui avaient puisé du sang infecté, non pas, pour l'expérience, à heure fixe, sur un malade connu, mais en liberté, à une date indéterminée. Ces expériences ne réussissent jamais avec des mouches autres que les *glossines*, mais elles ont réussi plus d'une fois avec des *glossines* d'autre espèce que la *palpalis*. Celle-ci est capable de transmettre d'autres trypanosomes que le trypanosome humain, et il est naturel de penser que le trypanosome humain peut être transmis par plusieurs *glossines*.

Les *glossines* sont devenues si intéressantes pour l'homme, qu'elles ont été beaucoup observées et que leurs mœurs nous sont assez bien connues [1]. Les diverses espèces de *glossines* se ressemblent de très près ; il faut la loupe et la minutie de l'entomologiste pour les différencier. *Glossina palpalis* ne se distingue de ses sœurs que par de menus détails de structure et de coloration. C'est une mouche de petite taille, guère plus grosse que notre mouche domestique. A première vue, une *tsé-tsé* au repos se reconnaît à la position des ailes : au lieu d'être écartées, comme chez les mouches du genre *Stomoxys*, ou juxtaposées par les bords, comme dans le genre *Haematopota*, elles sont fermées l'une sur l'autre et se recouvrent comme les branches d'une paire de ciseaux. La couleur, d'un brun plus ou moins foncé, la teinte des articles des pattes, les antennes, varient légèrement d'espèce à espèce. Toutes, elles aiment les lieux humides, chauds et de basse altitude, et ne s'éloignent guère de l'eau. Il est rare qu'on les rencontre sur les hautes collines, bien qu'en Rhodesia on en ait vu à 1 400 mètres : très rare exception. Tantôt elles occupent seulement des zones limitées qui font tache parmi des étendues indemnes ; tantôt elles couvrent l'ensemble d'une région, à l'exception de clairières où on a l'agrément de ne pas les rencontrer. Parfois, elles n'existent que sur une seule rive d'un même fleuve,

1. Austen, *A Monograph of the Tsetse Flies*, Londres, 1903.

comme l'observa Livingstone sur la rivière Chobe[1]. Elles n'ont pas, comme la dégoûtante mouche de nos maisons, l'appétit des excréments et des ordures. Elles éprouvent pour les immondices une répugnance qui les tient éloignées des agglomérations humaines. Les « médecins » noirs le savent bien, raconte Livingstone, et pour préserver les troupeaux, ils enduisent les bêtes d'une mixture où les excréments entrent comme ingrédient principal. Selon Foa et Livingstone, le chasseur qui a tué une antilope et ne veut pas la voir aussitôt couverte de mouches, n'a qu'à ouvrir le ventre et faire sortir les entrailles : les mouches s'enfuient.

Quand on pénètre dans une localité à tsé-tsé, on n'est pas longtemps sans en être averti ; on voit les indigènes se donner des claques sur leurs jambes nues, les chevaux ruer, les chiens mordre en rond[2]. Le matin, quand la buée est sur l'herbe, quand l'air n'est pas encore échauffé par le soleil, les mouches ne piquent guère : elles sont lentes, engourdies, tapies sous la face inférieure de quelque feuille ; à ce moment, si on les force à s'envoler, facilement on les capture[3]. Mais dès qu'il fait chaud, impossible de s'en débarrasser. Elles évitent presque infailliblement le geste de la main qui les déloge, et reviennent se poser au même point. Elles sont terribles surtout avant le coucher du soleil. Elles attaquent très rarement la nuit : pour les éviter, c'est la nuit qu'on fait voyager les troupeaux. Il ne faut pas trop s'y fier. On n'est souvent tranquille qu'après onze heures ou minuit, par les belles nuits fraîches ; d'ailleurs on est sûr que les *glossines* de l'espèce *fusca* piquent la nuit. La tsétsé vole d'une vitesse extrême, en ligne droite : elle sent de loin sa proie, sans doute par l'odorat, car elle a coutume de se poster sous le vent. Le mouvement rapide de ses ailes produit ce bruit, de tonalité haute, d'où lui vient son nom. Le matin, elle se placera sans malice sur votre dos pour se dégourdir au soleil. Veut-elle piquer? Elle se pose sur la peau avec une telle délicatesse qu'on ne la sent pas ; pendant quinze, vingt secondes,

1. Livingstone, *Missionary Travels and Researches in South Africa*.

2. Sir J. Kirk, On the tsetse Fly of tropical Africa, *Journ. of the Linnean Society*, t. VIII, p. 149.

3. Bruce, *Further Report on the Tsetse-Fly Disease or Nagana in Zululand*, London, 1896.

elle reste immobile, dans l'attente; dès qu'elle se croit en sûreté, elle abat sa trompe, écarte ses pattes pour mieux s'appliquer, pique; on sent une douleur, mais déjà c'est fini. En vingt secondes, son abdomen, tout à l'heure flasque et vide, est devenu rond et rouge, gorgé de sang. Alors son vol est lourd, elle se laisse prendre, ou, pourchassée, vole quelques mètres, va se poser à faible distance et digère.

Elle a pour arme une trompe longue d'un bon quart de centimètre, peu de chose en apparence, en réalité, un arsenal de stylets, de couteaux, de crochets, mus par une puissante musculature. Des cuirs plus épais que la peau de l'homme n'y résistent pas. Rankin a vu des éléphants piqués au point que le sang coulait en longs filets sur leurs flancs rugueux. Des missionnaires et des naturels avaient rapporté à R. Koch que la *glossine* piquait, sur les bords du lac Victoria, poissons de surface, hippopotames et crocodiles; le savant était sceptique, les crocodiles ont une rude cuirasse. Mais il lui arriva de tuer des crocodiles et de voir les mouches s'abattre en nuée sur le cadavre frais; elles piquent entre les « écailles » de la peau; elles piquent si bien qu'on retrouve dans leur estomac les globules à noyaux du sang de crocodile et des trypanosomes de crocodile, — qui ne sont pas ceux de la maladie du sommeil.

Puisqu'il y a des animaux sensibles au trypanosome humain, il est rationnel de le chercher dans le sang des animaux, poissons, oiseaux, mammifères, parmi lesquels vivent les *glossines*. Ne sait-on pas que le gros gibier est le réservoir du virus du *nagana*; que la *Glossina morsitans* le puise avec le sang des antilopes et des buffles, et que là où l'on détruit le gros gibier, l'épizootie disparaît? Il peut y avoir du gibier sans tsétsé, — dit le Dr Theiler, qui a une longue pratique des maladies africaines de l'homme et du bétail —; il n'y a pas de tsétsé sans gibier.

Que deviennent, dans l'estomac de la *glossine*, les trypanosomes? La mouche n'est-elle qu'une seringue vivante, sans autre fonction que son rôle mécanique; ou les parasites y accomplissent-ils des métamorphoses nécessaires, un cycle évolutif, comme parlent les zoologistes? Pour trancher la question, l'expérience est tout indiquée : capturer des mouches, les nourrir sur des singes infectés, puis, à intervalles

réguliers, leur faire piquer des singes neufs, et en disséquer quelques-unes. On verra ce que deviennent les parasites dans l'estomac ; on verra s'il faut comme dans le paludisme attendre un nombre défini de jours pour que la piqûre soit infectante.

Gray et Tulloch ne purent observer une pullulation des trypanosomes dans l'estomac que chez 1,47 p. 100 de leurs mouches en expérience ; encore ne parvinrent-ils pas, avec ces nouveaux trypanosomes, à infecter des singes neufs. Ces trypanosomes de nouvelle venue étaient des parasites propres de la mouche, des « trypanosomes sauvages », qui n'ont aucun rapport avec la maladie du sommeil. Avec un naturaliste anglais, Minchin, ils ont constaté qu'il s'accomplit, pendant les quarante-huit heures qui suivent le repas de sang infecté, une certaine multiplication des trypanosomes dans l'estomac de la *glossine*. Mais, au bout de trois jours, tout s'arrête : les trypanosomes disparaissent, on n'en trouve plus trace. Aucune périodicité dans le pouvoir infectant de la piqûre comme dans le cas de l'*Anopheles* et du paludisme. La *glossine* possède, du moins, comme véhicule du trypanosome humain, des qualités qui lui sont propres. Le trypanosome, qui ne se conserve que vingt-quatre heures dans l'estomac des *stomoxes* (mouches à bestiaux), se conserve trois jours dans celui des *glossines*.

Il n'est donc pas prouvé qu'il existe un cycle de développement du trypanosome dans son hôte intermédiaire, la mouche tsétsé. Mais il n'est pas prouvé qu'il n'en existe pas. La conclusion la plus vraisemblable est sur ce point celle de Bruce : « Il est probable que ce développement a lieu, mais je n'hésite pas à avancer qu'on trouvera un développement tout à fait différent de la métamorphose qu'on a jusqu'ici supposée et qui existe dans le cas du parasite du paludisme et du moustique ».

*
* *

Il y a plusieurs moyens de lutter contre les maladies infectieuses. La vaccination anticharbonneuse et la sérothérapie antidiphtérique sont les types des remèdes bactériologiques. A défaut de ces remèdes, on applique les mesures d'hygiène préventive, — telle la prophylaxie de la tuberculose. Il y a une

autre médication, la plus antique, appelée peut-être à devenir la plus nouvelle, venue de l'empirisme et recueillie par la chimie moderne ; la médication par des drogues, jadis de nature plus ou moins mystérieuse, aujourd'hui définies par des formules, sels de quinine dans le paludisme, sels de mercure dans l'avarie ; c'est la thérapeutique chimique.

Possédera-t-on bientôt contre la maladie du sommeil un vaccin, un sérum ou un remède chimique ? La science n'a pas attendu l'achèvement des recherches pour commencer l'organisation de la prophylaxie : les instructions rédigées pour la mission du Congo en sont le meilleur programme ; la lutte contre le paludisme en est le meilleur modèle.

Malheureusement nous ne savons pas encore attaquer la mouche comme nous attaquons les moustiques. La larve du moustique habite les eaux dormantes, suspendue sous la surface par un petit tube qni lui sert à rester en communication avec l'air atmosphérique. Qu'on verse un peu de pétrole sur la mare : cette mince pellicule suffit à asphyxier la larve. Nous savons que les glossines ne pondent pas d'œufs ; elles sont vivipares ; elles mettent au monde une larve annelée, une seule à la fois, qui cherche un lieu de repos, se transforme en une espèce de sac immobile, une *pupe*, d'où sort, au bout de six semaines, un insecte parfait. Les pupes n'ont pas d'habitat déterminé : comment les atteindre ? Ce qui correspond le mieux à l'asséchement antipaludique des mares, c'est l'incendie de la brousse autour des centres habités. Récemment encore, la mission allemande a vécu impunément au centre de clairières incendiées. Le feu détruit les pupes et anéantit l'abri des mouches.

Si le sang du gros gibier était un vivant réservoir de virus pour la trypanosomiase humaine, comme il l'est pour le *nagana*, il faudrait recommander de plus belle la destruction du gibier. Mais, en réalité, le réservoir du virus, c'est le nègre, et on ne peut l'exterminer pour le préserver de la maladie.

Il n'y a pas beaucoup à espérer des vues ingénieuses de Monticelli, qui conseille d'utiliser contre moustiques et mouches leurs ennemis naturels, araignées, animaux insectivores et bêtes entomophages. C'est sur l'homme qu'il faut agir. Puisque

les déplacements de populations répandent la trypanosomiase, il faut les régler et les rendre inoffensifs. Toutes les mesures se ramènent à deux : empêcher les exodes des centres infectés vers les centres sains ; empêcher la pénétration, dans les centres infectés, d'individus sains qui vont s'infecter et porter le virus dans les régions indemnes. Les échanges de soldats et de travailleurs ne doivent se faire qu'entre zones saines ou entre zones contaminées. La prophylaxie exige que l'on dresse de bonnes cartes de la maladie : cette géographie médicale est une des grosses tâches de la mission française.

Il faut établir des *postes médicaux d'inspection* le long des routes commerciales qui conduisent des régions non infectées aux régions infectées; et, à partir de ces postes, évacuer les sujets infectés sur des régions infectées. Le cas du Nyassaland peut servir d'exemple. Des travailleurs sont engagés dans les parages du lac Tanganyika (qui bientôt seront sévèrement contaminés) pour travailler dans le Nyassaland; les communications sont incessantes entre ces deux districts, car l'une des grandes routes de caravanes de l'Afrique centrale va du lac Nyassa au lac Tanganyika. Des postes d'inspection devront empêcher les porteurs et ouvriers infectés de pénétrer en territoire anglais. A chacun on ferait comprendre le danger des ganglions hypertrophiés; on persuaderait les nègres à gros ganglions de rejoindre le poste le plus voisin. Toute personne résidant ou voyageant en zone non infectée serait rendue personnellement responsable de la présence, dans sa suite, de sujets à gros ganglions. Les naturels comprendraient bientôt le danger des grosses glandes : ils en ont appris la signification à Sierra-Leone, dans l'Ouganda, dans l'État libre du Congo. Sans doute il serait impossible de contrôler les déplacements individuels, mais le danger ne provient pas d'un individu isolé qui fait un voyage de quelques milles; il vient du portage organisé avec des nègres en troupe[1].

Au congrès colonial de 1904, la Société antiesclavagiste de France a proposé le plan d'une expérience de prophylaxie : choisir un village éprouvé et le transporter en une localité exempte de mouches. Seuls tomberont malades les sujets déjà atteints au moment de l'émigration. Comme la maladie n'est pas héréditaire, on la verra s'éteindre ; d'autres villages suivront

1. John L. Todd, *A means of checking the Spread of sleeping sickness*, *Lancet*, 7 juillet 1906.

l'exemple. On rédigera des instructions à l'usage des Européens résidant au Congo [1] ; ils apprendront à se défendre contre les mouches. La carte postale illustrée, agent de propagande pittoresque et parlante, a déjà été employée pour vulgariser les règles de la prophylaxie.

Il n'y a pas beaucoup à espérer de la vaccination et de la sérothérapie dans la trypanosomiase humaine. Les sérums thérapeutiques sont fournis par les animaux sensibles à une maladie et immunisés contre cette même maladie. Il a été démontré que le sérum d'aucun animal, sensible à un trypanosome et immunisé contre ce parasite, n'exerce d'action curative sur la maladie expérimentale d'autres animaux. Contre la maladie du sommeil, contre les trypanosomiases des animaux, plus accessibles à l'expérimentation, comme le *nagana*, on a essayé des virus atténués (soit par le vieillissement, soit par l'action de la chaleur, soit par des passages sur des espèces animales diverses), destinés à produire la maladie bénigne qui immunise contre une maladie grave. Résultats décevants : un virus atténué n'a d'autre effet que de produire une période d'incubation plus longue, mais la maladie une fois déclarée suit son cours normal.

Ni vaccin, ni sérum. C'est à la thérapeutique chimique qu'appartient l'avenir. Le problème est de trouver à la maladie du sommeil sa quinine ou son mercure. L'initiative est venue de Lingard qui essaya, aux Indes, il y a presque dix ans, de traiter le *surra* du cheval avec toutes sortes de produits chimiques : alcaloïdes du quinquina, acide phénique, iodoforme, iode, iodure de potassium, iodure de potassium et de mercure. L'énumération de ces drogues suggère que Lingard s'inspirait des traitements du paludisme et de l'avarie : toutes échouèrent.

1. Choisir l'emplacement des maisons loin des endroits humides et marécageux où abondent les tsétsés et loin des cases où se trouvent des indigènes atteints de maladie du sommeil. Protéger l'habitation contre la pénétration des mouches au moyen de toiles métalliques. Quand ce n'est pas possible, travailler ou dormir dans une chambre grillagée installée dans le logement ou sous une moustiquaire. Dans la brousse, surtout sur les rivières, en vapeur ou en pirogue, avoir des souliers hauts, fixer à la coiffure une moustiquaire en tulle qui enveloppera la tête et le cou ; mettre des gants pour garantir les mains et les poignets ; les vêtements devront être assez flottants pour empêcher la trompe de la tsétsé d'arriver au contact de la peau (Laveran).

Une seule donna des résultats favorables : l'arsenic, sous forme d'acide arsénieux, de cacodylate de soude ou de liqueur de Fowler. Bruce confirma Lingard ; Laveran et Mesnil ont repris l'idée de Lingard pour le traitement du *nagana* ; l'arsenic tient désormais une grande place dans la pharmacopée tropicale.

L'acide arsénieux détruit le trypanosome humain dans le sang reçu en un tube de verre ; injecté sous la peau ou dans les veines d'animaux infectés, il fait disparaître les parasites de la grande circulation, au moins d'une façon temporaire. Laveran a pu recommander le traitement précoce de la trypanosomiase humaine par des doses fortes, administrées à intervalles, d'acide arsénieux, avec l'espoir de détruire les microbes dans le sang avant qu'ils pénètrent les centres nerveux, où ils déterminent les symptômes de la maladie du sommeil.

L'éminent savant allemand Ehrlich et son collaborateur japonais Shiga, encouragés par l'exemple de l'acide arsénieux et de la quinine, expérimentèrent sur les maladies à trypanosomes toutes sortes de substances de la chimie organique ; après des centaines d'essais infructueux, ils obtinrent de bons résultats avec un composé qui est, en même temps qu'un remède, une matière colorante : c'est une couleur de la série de la benzopurpurine, qu'ils appelèrent trypanorouge (*trypanroth*). Injectée à des souris en expérience, elle les colore du plus beau rouge ; de la fourrure blanche, sortent des pattes, une queue et des oreilles incarnadines. Cette propriété colorante du médicament (qui n'agirait pas s'il n'imprégnait les tissus) rend pittoresque et sensible la nouveauté de ce fait : des couleurs « de goudron de houille » faisant leur entrée dans la pharmacopée, comme jadis la quinine, l'antipyrine et les succédanés de l'antipyrine.

Mais ni l'acide arsénieux ni le trypanorouge n'ont d'action souveraine sur le trypanosome de l'homme. La thérapeutique nouvelle a cherché ses progrès dans trois voies différentes.

A l'Institut Pasteur de Paris, Laveran a montré qu'en associant plusieurs médicaments chimiques, en faisant alterner des doses convenables de l'un et de l'autre, on en accroît l'efficacité. Il a proposé l'association de l'acide arsénieux et du trypanorouge. Chez des singes inoculés de maladie du sommeil

et traités par la médication mixte, les parasites disparurent du sang pour ne plus reparaître[1].

Le Dr Thomas, de l'École de médecine tropicale de Liverpool, utilisa avec bonheur un composé arsénical contenant 38 p. 100 d'arsenic et quarante fois moins toxique que l'acide arsénieux : c'est l'anilide métarsénique, une poudre blanche bien connue sous le nom d'*atoxyl*[2]. Ce médicament ne détermine pas, comme parfois le trypanorouge, de lésions rénales; il peut être inoculé soit sous la peau, soit dans les veines; il peut être associé au trypanorouge d'Ehrlich et aux autres médicaments chimiques. D'après les premiers essais sur l'homme, l'atoxyl fait disparaître du sang les parasites de la trypanosomiase, mais ils persistent dans le liquide céphalo-rachidien, peut-être parce que les méninges ne se laissent pas pénétrer par le médicament.

A l'Institut Pasteur, Mesnil et Nicolle, tout en élucidant la théorie chimique de l'action des « couleurs de goudron de houille », se sont mis à la recherche de couleurs-médicaments meilleures que le trypanorouge. Le trypanorouge n'est pas un corps isolé dans la chimie; il a des voisins dans la série des couleurs appelées « couleurs de benzidine ». C'est une famille dont les membres ne diffèrent que par telle et telle partie constitutive de leur molécule. Les molécules parentes possèdent en commun un noyau atomique principal sur lequel sont greffés des groupes atomiques secondaires : à l'un de ces groupes est attachée telle propriété, chimique ou thérapeutique. Si, par des réactions déterminées, nous faisons varier la structure moléculaire, en substituant à un groupe atomique un autre groupe défini, nous faisons varier les propriétés du composé, et l'expérience nous apprend l'influence de la structure moléculaire sur les propriétés thérapeutiques. Nous pouvons fabriquer autant que nous voulons de ces corps « à tiroir » et diriger les substitutions dans le sens de la plus grande efficacité thérapeutique. Mesnil et Nicolle ont pu déterminer la structure moléculaire dont dépend le pouvoir parasi-

1. Communications à l'Académie des sciences, 1904-1905.

2. 1905. — Mesnil et Nicolle étudiaient déjà ce corps lorsque parut la publication de Thomas. Depuis 1902 environ, l'atoxyl avait été employé dans le traitement de l'anémie et de diverses maladies nerveuses.

ticide vis-à-vis des trypanosomes. Parmi les couleurs de benzidine qu'ils ont fait fabriquer, quelques-unes leur ont paru recommandables dans le traitement des trypanosomiases animales; certaines, supérieures au trypanorouge, essayées sur des singes infectés par le trypanosome humain, ont fait disparaître les parasites de la circulation pour une période — renouvelable — d'environ trente jours, dans des cas où la maladie évolue normalement en un ou deux mois. Un remède qui amène une disparition prolongée des trypanosomes dans le sang est un puissant moyen de prophylaxie.

De leurs recherches comparatives sur ces médicaments, Mesnil, Nicolle et Aubert concluent que le meilleur remède de la trypanosomiase humaine est l'atoxyl, employé seul ou en alternance avec une de leurs couleurs, une couleur violette.

De récentes dépêches d'Afrique nous apprennent que R. Koch expérimente l'atoxyl sur les populations infectées des îles Sese (lac Victoria). Il l'injecte d'abord sous la peau, deux jours de suite, à la dose de cinquante centigrammes; de la sixième à la huitième heure après l'injection, les parasites disparaissent du sang et des ganglions hypertrophiés; la disparition dure une dizaine de jours. Les injections sont alors reprises. Il n'y a pas d'inconvénient à faire une cure par semaine pendant deux mois. L'état général des malades s'améliore. Bientôt Koch a vu venir à lui un millier de nègres demandant à être soulagés. Ses premières impressions sur le traitement de la maladie humaine sont très favorables à l'atoxyl[1].

Pour établir une opinion définitive il faudra que l'expérience soit suivie pendant une année et plus. Les essais sur les animaux ont montré à tous les expérimentateurs qu'après un succès initial surviennent des rechutes. Koch ne se prononcera sur la valeur thérapeutique de l'atoxyl qu'après avoir observé les rechutes et le traitement des rechutes. Pareilles observations sont poursuivies en Europe sur des malades de race blanche, en particulier par le Dr L. Martin à l'hôpital de l'Institut Pasteur. Déjà l'utilité prophylactique n'est pas douteuse :

1. R. Koch, *Lettres* des 10 juin, 15 octobre et 5 novembre 1906, publiées en partie dans *Deutsche med. Wochenschrift*, supplément au n° du 20 décembre 1906.

débarrasser des trypanosomes le sang où s'approvisionnent les *glossines*, c'est assurer la décroissance de l'épidémie.

*
* *

Ces faits établissent d'intéressantes analogies entre trois maladies dont l'agent pathogène est aujourd'hui connu : le paludisme, l'avarie et la trypanosomiase ; maladies influencées par la médication chimique, quinine, mercure ou atoxyl ; maladies à rechutes, qui prennent, après la phase subaiguë du début, une allure chronique. Les parasites chassés de la circulation ne sont pas toujours totalement détruits, puisqu'un jour ils peuvent faire un retour offensif. Ils se réfugient dans d'autres tissus, dans des retraites cellulaires plus ou moins ignorées, dans la rate ou dans la moelle des os ; ils attendent pendant des semaines, des mois, des années, que l'efficacité du remède s'use ou que l'organisme tombe en état de moindre résistance ; ils se remettent à pulluler et à circuler — atténués peut-être ? — le feu renaît des cendres. A chaque poussée infectieuse, il faut opposer un traitement spécifique.

L'évolution des maladies aiguës en maladies chroniques paraît être un fait général en pathologie. Nous la voyons s'accomplir dans l'individu ; elle a dû s'accomplir au cours des siècles, sur les générations humaines. La tuberculose et la lèpre furent sans doute à l'origine des infections aiguës. Elles ont fini par conclure un pacte avec l'humanité ; elles vivent en paix armée avec nos cellules ; leur évolution n'est pas terminée ; elles tuent l'individu ; mais l'espèce les tuera peut-être.

Dans la maladie du sommeil comme dans le paludisme, la thérapeutique chimique est appelée à guérir d'emblée l'infection, ou à seconder l'évolution d'une maladie suraiguë, mortelle, en une maladie chronique, latente et tolérée.

Dr ÉTIENNE BURNET

# LA PÉDAGOGIE

DE

# L'INTENDANT D'AGUESSEAU

Le chancelier d'Aguesseau, qui avait eu, pour premier maître, son père, lui avait voué une si profonde reconnaissance qu'il écrivit pour ses fils l'éloge de ce père auquel il devait, par la formation de son esprit, la fortune de sa haute destinée. Ancien élève de Port-Royal, le père du chancelier avait su se dépouiller de la sévérité et de la raideur de sa première éducation, et, malgré les soucis des fonctions les plus difficiles, malgré les infirmités de la vieillesse, il avait conservé, jusqu'à la fin de sa vie, un fonds de bonne humeur et de gaieté. Il avait été tour à tour conseiller au Parlement de Metz, maître des requêtes, président au Grand Conseil, intendant du Limousin, de la Guyenne et du Languedoc, conseiller d'État, membre du Conseil de commerce. Dans chacun de ces emplois, il fit preuve d'une remarquable intelligence, d'un parfait savoir-faire, d'un dévouement absolu à son devoir, et d'une simplicité de mœurs peu commune. Il était généreux et désintéressé. Pendant son intendance en Limousin, sa famille s'était accrue, non ses biens.

Désirant la perfection de ses enfants, dit le chancelier, beaucoup plus que leur fortune, à peine leur esprit commençait-il à se développer qu'il commençait aussi à jeter dans leur âme encore

tendre les premières semences de la vertu... Une précaution infinie pour éloigner de nous toute apparence de vice ou d'irréligion, des lectures proportionnées à la mesure de notre raison, des instructions courtes, mais pleines de sens et d'onction, des exemples encore plus utiles que les paroles, étaient les moyens qu'il employait continuellement pour nous inspirer la piété et l'amour du devoir. Il suffisait presque de le regarder pour sentir naître en soi ces sentiments et pour éprouver cette espèce de passion dont Platon a dit que la présence de la vertu serait suivie, si elle se rendait visible à nos yeux sous une forme corporelle [1].

Il était le plus excellent maître de la science comme de la vertu. Il savait rendre l'une aussi aimable que l'autre, et la méthode qu'il possédait au souverain degré en aplanissait les principales difficultés. Il forma pour mon éducation un plan d'études si naturel, si simple et en même temps si utile, que plusieurs de ses amis l'ont emprunté de lui pour élever leurs enfants de la même manière. Mais, peu content de m'avoir ainsi tracé le chemin, il se dérobait souvent à ses plus importantes occupations, pour juger par lui-même de la fidélité avec laquelle je le suivais. C'était alors que par la justesse de son discernement, par la délicatesse de son goût, et encore plus par la vivacité de son sentiment pour le vrai, pour le juste, pour tout ce qui peut former le cœur autant que l'esprit, il m'inspirait une louable ardeur de suivre, au moins de loin, un père qui voulait bien marcher avec moi et redevenir enfant avec son fils, non pour ramasser des coquilles sur le bord de la mer comme Scipion et Lœlius, mais pour m'apprendre à devenir un homme savant et raisonnable.

Il conduisait ses fils dans ses voyages. « Le carosse devenait une espèce de classe où nous avions le bonheur de travailler sous les yeux d'un si grand maître. On y observait une règle presque aussi uniforme que si nous eussions été dans le lieu de son séjour ordinaire ». Le père expliquait à ses enfants les auteurs grecs et latins, leur faisait pénétrer le sens des passages difficiles; il leur lisait des vers, et cette lecture excitait en lui « cette espèce d'enthousiasme qu'il avait naturellement pour la poésie ». La leçon était suivie d'une lecture en commun d'un livre d'histoire ou de morale. Sans être un philosophe de profession, le père « connaissait mieux que personne le véritable usage de la philosophie. — Cet homme qu'on accu-

1. *Discours sur la Vie et la Mort, le Caractère et les Mœurs de M. d'Aguesseau, conseiller d'État, par M. d'Aguesseau, chancelier de France, son fils.* Paris, impr. Doublet, 1812, 1 vol. in-12.

sait quelquefois de trop douter, nous dit son fils, ne me laissait plus aucun doute dans l'esprit; dégagé de toute inquiétude, je sortais d'auprès de lui avec une satisfaction et un repos intérieurs, qui me mettaient en état d'employer librement le peu que j'avais de talents pour faire usage des pensées que je tenais de lui ou qu'il avait affermies et fortifiées par la solidité de son jugement ».

Voilà le souvenir qu'Henri-François d'Aguesseau avait gardé de l'enseignement de son père. Mais le plan d'études dont l'application avait produit de si heureux résultats et « que des amis empruntaient pour élever leurs enfants », le chancelier ne nous en fait connaître que les grandes lignes. Il faut l'étudier en détail pour comprendre combien il était approprié à l'état des mœurs de l'époque, et aux carrières vers lesquelles l'intendant dirigeait ses fils. Nous en avons retrouvé une copie, qui paraît être écrite par Joseph-Antoine d'Aguesseau, appelé M. de Valjouan, le plus jeune frère du chancelier. Elle porte le titre : *Plan d'étude envoyé par mon père à M. Amelot, ambassadeur en Suisse, pour monsieur son fils*[1].

Michel Amelot était l'ami et le collègue d'Henri d'Aguesseau. Conseiller ordinaire du roi en ses Conseils d'État et privé, président du bureau du Conseil de commerce, conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi, conseiller d'État, délégué par le Conseil au sacre de Louis XV à Reims, il remplit, dans l'intervalle, les fonctions d'ambassadeur à Venise, à Lisbonne, en Suisse, à Madrid et à Rome. Son ambassade en Suisse dura de 1688 à 1697. A son départ, il n'avait qu'un fils, Charles-Michel, né vers 1680. Un second enfant naquit pendant cette ambassade, vers 1690, Ours-Victor, qui mourut à l'âge de seize ans. Le plan d'études était donc destiné à l'éducation de Charles-Michel qui fit une belle carrière de magistrat au Châtelet et au Grand Conseil d'abord, puis au Parlement de Paris où il fut, de 1712 à sa mort survenue en 1730, président à mortier.

Dans le même volume de la Bibliothèque nationale, nous avons trouvé une série de *mémoires*, de *conseils* et de *programmes* du même auteur, destinés à son fils de Valjouan, nous

1. Bibliothèque Nationale, Nouv. acq. fr. n° 1991.

permettant de suivre les études de celui-ci depuis ses humanités jusqu'à la soutenance de sa thèse pour la licence en droit. C'est un complément précieux du plan d'études général, un *cursus* détaillé dans lequel les matières sont divisées par années, classées suivant leur importance, avec l'indication du temps qui doit être consacré à chacune d'elles, et l'ordre qu'il faut suivre pour leur enseignement. L'ensemble de ces documents forme un des manuels d'éducation les plus étendus, les plus minutieusement composés et en même temps les plus pratiques que nous ayons pour le XVII^e siècle.

*
* *

L'intendant d'Aguesseau est un partisan des études domestiques. Dans une classe, quand l'enseignement est donné en commun, surtout à de jeunes enfants, l'esprit de l'élève est moins retenu, plus exposé à divaguer. Que de temps perdu ainsi, que ne compensent pas toujours l'émulation et le stimulant des exercices publics! Il se rendait bien compte des inconvénients que présente l'enseignement domestique, et il en signalait un des dangers aux amis qui voulaient essayer de son système : « Quand un enfant est seul en face du maître, son esprit reste continuellement tendu, il se fatiguerait à la longue, finirait par s'émousser. Rien ne serait plus mauvais que de rebuter l'élève, de lui faire prendre l'étude en aversion. » On ne peut, d'après lui, demander aux enfants plus de six heures d'application par jour, en deux séances coupées par des repos et des amusements. En si peu de temps, comment mener de front toutes les études?

Il faut poser d'abord dans l'esprit des élèves des principes clairs et simples, puis avancer sans hâte, prudemment, quand les bases de l'instruction sont définitivement établies et que leur résistance a été mise à l'épreuve. En tête de son programme il inscrit la religion; l'étude des langues et de l'histoire ne viendront qu'après. La religion donne aux hommes la connaissance de leurs devoirs et la règle de conduite de leur vie; elle forme leur cœur et leur conscience. Son enseignement doit être le premier souci d'un éducateur. Dès son plus jeune âge,

l'enfant doit être élevé dans le respect de la religion ; la lecture du *Nouveau Testament*, de l'*Imitation*, des *Vie des Saints* nourrira sa piété. Les problèmes de métaphysique seront réservés pour plus tard, quand l'esprit sera plus éclairé et le jugement mieux formé. Un quart d'heure le matin, une demi-heure le soir, voilà tout le temps qu'il faut consacrer aux lectures de piété : pendant les autres études et les jeux, les occasions ne manqueront pas de faire d'utiles observations, de discourir sur les grandes vérités, d'éveiller la conscience par des exemples choisis avec discernement. Ces entretiens familiers produiront souvent un meilleur effet et frapperont plus profondément l'imagination que des leçons préparées.

La place réservée aux langues est de beaucoup la plus étendue. Henri d'Aguesseau s'y montre connaisseur de l'antiquité, savant humaniste. Mais quelques-unes de ses théories sont aujourd'hui justement condamnées : nous ne comprenons pas ou, du moins, nous n'admettons pas ses préventions contre les lettres françaises, si brillantes de son temps, ni l'oubli dans lequel il laisse les littératures étrangères dont la connaissance aurait rendu les plus grands services à des hommes que leur haute situation destinait à remplir des missions diplomatiques. La société qui l'entourait était imbue du goût classique. Les grands personnages du royaume, les orateurs de la chaire, les maîtres de l'Université, les poètes et les prosateurs, les magistrats et les soldats, tous ceux enfin qui faisaient la gloire de la France, s'étaient formés à l'école de l'antiquité, avaient trouvé dans les méthodes des humanistes les éléments de leur culture intellectuelle. Pour faire des hommes qui leur fussent comparables, quoi de mieux que d'adopter les programmes dont ils s'étaient servis? et ces programmes, à peine modifiés depuis la Renaissance, avaient pour base l'étude du grec et du latin.

D'Aguesseau ne veut rien changer à un régime qui a donné de si heureux résultats. Il le déclare très nettement. « A l'égard des langues, il n'est question pour les enfants que de deux, la grecque et la latine. » Non pas qu'il faille exclure absolument l'étude des lettres françaises ; il conseille de permettre à l'élève quelques lectures ; mais avec quelle circonspection elles doi-être choisies ! « car, dit-il, il n'y a guère de nos auteurs français où il n'y ait bien des défauts, et il est à craindre à les lire

trop tôt qu'on ne se gâte le goût ». Même recommandation pour les poètes; leur lecture sera un divertissement à des heures perdues. Les bonnes traductions des bons auteurs suffiront pour apprendre le style; les exercices de traduction et d'explication apprendront à l'élève la souplesse de notre langue, le tour de la phrase, la valeur du mot. C'est ainsi que l'étude de la langue française devient pour lui un accessoire et une conséquence de l'étude des langues anciennes.

Mais pour le grec et le latin, il vaudrait mieux ne pas s'en occuper que les savoir à demi. Les Grecs ont été les maîtres des Romains, leur ont appris l'éloquence et la politesse, leur ont donné le goût du beau. La finesse et la beauté de leur langue sont incomparables. L'enfant se familiarisera avec elle, lira d'abord les auteurs faciles; plus tard, à dix-sept ans, quand son discernement se sera développé, il abordera les autres, les traduira en latin et en français, en fera des analyses et se pénétrera de leurs pensées, de leur façon d'exposer et de raisonner, de leurs tournures et de la signification des mots qu'ils ont employés. Il en apprendra par cœur les plus beaux passages. Il ne sera à même d'en goûter toute la saveur que lorsqu'il pourra lire couramment le texte sans le secours d'un dictionnaire. C'est là que doit l'amener son professeur.

Inutile de lui faire composer des récits et des discours en grec, puisque c'est une langue qu'on ne parle plus. Il faut, au contraire, qu'il arrive à écrire et à s'exprimer en latin. Mais qu'on se garde bien, dit d'Aguesseau, d'exiger de lui l'emploi de cette langue dès ses premières années d'études; il n'en tirerait aucun profit. Ne gênez pas l'expression de sa pensée; ne l'obligez pas à faire d'inutiles efforts de mémoire pour trouver un mot dont il ne connaît pas encore le véritable sens; surtout ne lui donnez pas l'habitude de parler un mauvais latin, d'employer à tout propos des phrases faites d'avance, des lieux communs qui ont cours dans les collèges et qu'il en faudrait bannir, tant ils sont pernicieux.

L'élève ne commencera à composer qu'après avoir formé son style sur les meilleurs auteurs. Térence, César, Cicéron, Cornélius Nepos, voilà les modèles à l'imitation desquels il s'appliquera. Tout est bon en eux, le fond et la forme. L'enfant les lira souvent, les mettra dans sa mémoire, se les assi-

milera. Quand il en aura l'esprit rempli, il saura parler en latin.

Un des moyens, que préconise d'Aguesseau et sur lequel il revient dans les *Mémoires* pour son fils de Valjouan, consiste à donner à l'élève sa propre version et à la lui faire retraduire en latin : le professeur mettra en parallèle le latin de l'auteur et le latin de l'élève, en signalera les différences. Un intervalle de trois ou quatre jours seulement séparera d'abord les deux exercices de version et de thème, afin que l'élève ait encore dans la mémoire, quand il traduira son français en latin, les tournures et les expressions dont s'est servi l'auteur. Peu à peu l'intervalle sera prolongé, et plus tard, quand l'enfant aura acquis une connaissance plus approfondie des auteurs, le maître lui donnera des traductions imprimées à retraduire en latin. Les détails de cet exercice sont minutieusement prévus : l'élève divisera son papier en deux colonnes ; sur la première, il écrira sa traduction ; il copiera, sur la seconde, le texte de l'auteur, et fera ainsi, plus facilement, phrase par phrase, la comparaison des deux latins.

Cette excellente méthode, la meilleure, il faut en convenir, qui ait jamais été appliquée pour apprendre aux enfants le génie des langues anciennes, suffirait-elle pour leur donner la faculté de les bien parler? Henri d'Aguesseau ne la considère que comme un acheminement. Il conseille de faire oralement l'exercice qui a été fait d'abord par écrit. Le maître lira un passage d'une traduction de Cicéron ou de Térence que l'écolier rendra immédiatement en latin ; la comparaison avec l'original se fera sans désemparer. Quand les progrès de l'élève le permettront, le maître donnera plus d'étendue à sa lecture. Quelquefois c'est le texte même d'un discours emprunté aux œuvres de César ou une courte dissertation philosophique de Cicéron que l'élève cherchera à reproduire sur-le-champ, en s'efforçant d'approcher du modèle. Ces exercices oraux seront réservés, de préférence, pour le temps des promenades. Ils seront accompagnés toujours des commentaires du professeur qui ne perdra aucune occasion de mettre en relief les qualités du modèle, la perfection du style, la belle composition du discours ou du récit.

Après les plus beaux endroits des meilleurs auteurs, l'élève

lira l'auteur tout entier ou du moins tout ce qui peut, sans inconvénient, être lu par un jeune homme. Il remarquera les différentes façons d'exprimer les mêmes sentiments, les mêmes idées. Son style prendra, dans cette pratique, une plus grande aisance, une agréable variété. Le moment viendra d'étudier les historiens dont la langue est moins pure, dont les tournures sont plus compliquées : Quinte-Curce, Velleius Paterculus, Tite-Live et Salluste. Il les lira en entier, et non par fragments séparés comme on fait d'habitude.

Il sera en état, alors, de comprendre les poètes. Il apprendra par cœur les plus remarquables passages d'Ovide et de Virgile, toutes les odes d'Horace. Les règles de la prosodie et la quantité des mots se fixeront d'elles-mêmes dans son esprit, et quand il s'exercera à faire des vers, il n'aura qu'à chercher dans sa mémoire pour trouver le mot convenable et le tour de phrase poétique. Il ne faut pas négliger les exercices de versification. Si l'écolier y a quelque disposition naturelle, il en retirera un sérieux profit à la condition de ne jamais user des *trésors poétiques* et des autres guides du même genre. L'élève traduira en vers latins la version qu'il a faite d'un poète et comparera sa composition avec l'original; il traduira plus tard de la même façon une version imprimée. Quand son maître le jugera assez fort, il lui permettra de petites compositions de son invention.

Tels sont les principes généraux pour l'enseignement du grec et du latin. A travers les siècles et les modifications incessantes des méthodes scolaires, ils ont, je crois, conservé toute leur valeur. L'enfant élevé à cette école est véritablement nourri du suc des auteurs anciens; son jugement et son goût sont formés. Par ses traductions, qu'il a cherché à rendre fidèles et élégantes, il a manié la langue française; il saura maintenant composer en français, faire une narration et un discours. Son esprit a échappé à l'étau des règles grammaticales, s'est développé librement, a acquis une souplesse et une force qui lui permettront d'entreprendre l'étude de la rhétorique et de la philosophie.

L'histoire paraît être, pour Henri d'Aguesseau, une science secondaire, ou du moins ne devoir occuper dans les programmes scolaires qu'une place restreinte. Il en comprend

l'importance, car il reconnaît que toutes les autres sciences lui sont tributaires à certains égards : l'éloquence, la morale, la politique, les institutions et le droit, la religion même pourraient-ils être étudiés sans le secours de l'histoire ? Mais ce sont là des matières que l'on réserve pour plus tard, car l'élève n'en pourra tirer profit que lorsque son intelligence aura mûri. Pour être utile à l'enfant, l'histoire doit être réduite à ses deux éléments les plus simples : la géographie et la chronologie. Dans ces limites étroites, elle développera la mémoire plutôt que le raisonnement. L'élève devra se faire une mémoire spéciale que d'Aguesseau nomme « mémoire locale ». Il attachera à chaque royaume, aux villes, aux rivières, des idées propres, des souvenirs historiques ou mythologiques. Au cours de ses lectures, les noms des villes et des provinces seront l'occasion d'une sorte de revision de ses connaissances géographiques. Il lira des livres de voyages en s'aidant d'une carte.

La chronologie serait une science beaucoup trop compliquée pour son âge. Le maître ne lui en donnera que des notions superficielles, juste ce qu'il faut pour comprendre l'enchaînement des temps, distinguer les grandes périodes et placer dans leur milieu et leur époque les principaux personnages et les événements les plus marquants.

*
* *

L'élève de d'Aguesseau a franchi la première étape. Il est discipliné, habitué au travail, muni d'un bagage qui lui permettra dorénavant de marcher seul. Son esprit s'est ouvert, sa moralité a grandi, son discernement s'est développé. Il est presque un homme, puisqu'il sait réfléchir, prendre une détermination, puisqu'il connaît et aime ses devoirs. Le surplus il l'acquerra vite et facilement. Le maître s'arrête et montre que le but est atteint. Avec les principes religieux, les vertus chrétiennes se sont épanouies dans le cœur de l'enfant ; il est devenu bon et juste, charitable et aimant, franc et docile. Les lectures soigneusement choisies, les entretiens avec son professeur, les actions les plus simples de la vie, analysées et

commentées dans la conversation, ont été pour lui les meilleures leçons.

A seize ou dix-sept ans il n'est pas encore un savant. Il a, du moins, le goût de la science, de bonnes dispositions, de bons fondements. Il est prémuni et garanti contre l'oisiveté, les entraînements déréglés et la corruption. Il saura s'occuper utilement et agréablement. Rien ne lui sera plus précieux dans la vie que l'habitude du travail. Le maître doit l'y conduire. Ce sera, dit d'Aguesseau, le chef-d'œuvre de sa prudence et de son adresse ; ce sera presque toujours le résultat de sa douceur et de son affection. Il a entretenu la curiosité de l'écolier, observé ses inclinations, charmé ses loisirs par l'étude du dessin, des médailles, des estampes ; il l'a enfin préparé à la vie civile et aux usages du monde.

Peut-être trouvera-t-on que la marche a été lente. Beaucoup de pères mettent, en effet, leur gloire à l'avancement rapide de leurs enfants. C'est une erreur contre laquelle s'élève Henri d'Aguesseau. Est-ce que l'esprit peut mûrir avant l'âge? Il faut du temps et de l'application pour faire un jugement ferme et solide. Quelque bonnes que soient des études, elles ne mèneront à rien si elles sont prématurées et restent incomplètes. Quelle figure ferait dans le monde un jeune homme qui y serait lancé trop tôt? Que d'écueils contre lesquels il risquerait de se briser s'il n'avait acquis au préalable une rectitude suffisante du jugement, une clarté de conscience lui permettant de distinguer le vrai du faux et le bien du mal! Pour un magistrat surtout — et Henri d'Aguesseau destine ses fils à la magistrature, — il faut des mœurs affermies, des principes fixés, une sagesse et un bon sens que le commerce assidu des moralistes et des grands penseurs peut seul donner.

Le plan d'études dont Henri d'Aguesseau a envoyé la copie à M. Amelot conduit l'élève jusqu'au seuil de la philosophie. Il est bien probable que, pour ses fils tout au moins, il avait tracé le programme détaillé des dernières années classiques ; nous n'en avons trouvé aucune mention. Cette regrettable lacune peut être comblée en partie à l'aide des *mémoires* qu'il composa pour les études de son fils de Valjouan pendant les vacances de 1692 et de 1693. Nous n'y trouverons pas, il est vrai, les considérations générales et les aperçus philosophiques qui font

de l'œuvre que nous venons d'analyser un morceau de belle pédagogie et parfois de haute éloquence. Le père de famille indique simplement à son fils l'emploi du temps des vacances. L'année scolaire est accomplie, et nous devons penser qu'elle a été bien mise à profit. Mais d'Aguesseau a surveillé les progrès de son fils, l'a vu chaque jour à l'œuvre, a constaté des lacunes et des négligences; il y a des points faibles qui rendent nécessaire un nouvel effort. Il faut aussi ne pas oublier ce qui a été appris, s'en pénétrer davantage, le classer et le coordonner.

L'élève relira ses cahiers de philosophie et les réduira en tables contenant les définitions, les divisions et les subdivisions. Ces tables, corrigées par le professeur, seront mises au net, d'une belle écriture, afin que l'élève ait du plaisir à voir son œuvre et à la conserver. Il étudiera à fond l'Art de penser, en considérera la méthode et en appliquera les règles en s'exerçant à la critique. Les ouvrages philosophiques de Cicéron, les épîtres et les traités de Sénèque et de Boèce le fortifieront dans l'usage de la langue latine et le prépareront à l'histoire de la philosophie. Son maître lui fera comparer la morale des païens et celle du christianisme, lui montrera la supériorité de la seconde, l'aveuglement des hommes avant Jésus-Christ et le besoin qu'ils avaient d'un rédempteur. Faire sentir à l'enfant la reconnaissance qu'il doit à Dieu, le respect qu'il doit à la religion, voilà le but auquel doivent tendre toutes les études.

La philosophie n'absorbera pas entièrement son temps. Le jeune de Valjouan ne possède pas à fond la connaissance du grec; il n'entend qu'à demi les auteurs. Il faut qu'il se familiarise avec cette langue par des lectures, des exercices de traduction et de récitation. Il reverra aussi les orateurs, les historiens et les poètes latins, les discours de Cicéron, les lettres de Pline, des morceaux choisis de Térence, de Quinte Curce, de Virgile, d'Ovide, de Claudien et d'Horace, et s'assurera que leurs plus beaux passages, qu'il a appris par cœur, ne sont pas sortis de sa mémoire. Il en fera des traductions qu'il aura soin de comparer aux traductions imprimées. Pendant ses lectures et ses récitations, le maître perfectionnera sa prononciation et son geste.

Nulle contrainte pour le professeur ou pour l'élève, aucun ordre rigoureusement imposé pour ces diverses occupations.

L'arrangement en pourra être modifié au gré du maître, qui sera même libre de les interrompre, dit d'Aguesseau, « selon le goût et la disposition où se trouvera mon fils, pourvu qu'on ait toujours en vue le plan qu'on aura fait, et qu'on y revienne, comme un voyageur qui, quoique sa curiosité l'arrête en de certains lieux, ne perd pas pourtant de vue le terme de son voyage, et ne laisse pas d'y arriver avec plus de fruit et d'agrément ».

Quand l'élève a appris, jusqu'à la dernière page, son traité de métaphysique, il ne doit pas encore fermer ses livres. D'Aguesseau lui trace son travail pour l'année qui va suivre. Jusqu'à ce moment les mathématiques ont été volontairement négligées. On croyait, au XVII^e siècle, qu'elles nuisaient à la formation des idées générales et conduisaient l'esprit à la sécheresse. Quoique imbu de ce préjugé comme tous les hommes de son temps et de sa condition, d'Aguesseau ne veut pas que son fils de Valjouan reste sans quelque teinture de cette science. Il reconnaît qu'elle peut être utile à un jeune homme qui se destine au barreau et à la magistrature; mais il veut qu'on n'en prenne que juste ce qu'il faut pour donner au raisonnement de la justesse, de la méthode et de la netteté. Une heure d'étude chaque jour avec le maître et une demi-heure en son particulier lui permettront d'en apprendre assez.

La philosophie est encore toute fraîche en sa mémoire; il lui est facile d'en embrasser l'ensemble, d'en apercevoir les variations, d'en apprécier les systèmes. Aussi en fera-t-il une histoire abrégée, coordonnée avec soin, appuyée par des extraits d'auteurs. Il étudiera les philosophes nouveaux, Descartes et Malebranche, et composera sur leurs doctrines des conférences en français qui auront le double avantage de l'accoutumer à parler et de développer sa mémoire.

Des lectures et des exercices de critique l'entretiendront dans ce qu'il sait de l'histoire. Il aura toute sa vie pour l'apprendre plus à fond. Il faut aller au plus pressé, au plus important pour un futur avocat, pour un futur magistrat. Les heures d'étude, dans cette année qui suit le cours de philosophie, sont comptées; M. de Valjouan ne travaillera que six heures par jour. Les mathématiques, la philosophie et l'histoire en prendront à peu près la moitié. Trois heures resteront pour les règles de

l'éloquence. Les auteurs à lire sont Aristote, Cicéron, Quintilien, Longin, le P. Lamy. Il en faudra tirer les préceptes pour écrire un précis de rhétorique. Ce travail prendra une demi-heure chaque jour. La lecture et l'étude des pièces d'éloquence exigent plus de temps. Le professeur choisira quelques-uns des meilleurs morceaux de Démosthène et de Cicéron et demandera à son élève de les analyser, d'en dégager le plan, l'ordre, les divisions et les preuves; d'appliquer à ces pièces les préceptes; d'en montrer la raison d'être; des exemples rendront cette démonstration plus saisissante. Il restera ensuite à faire la critique du discours, à en observer les perfections et les défauts.

Avant de se livrer à cette analyse, l'élève lira l'ouvrage en entier, afin d'en prendre une idée générale. Il se formera ainsi un jugement qu'il comparera à celui des critiques anciens et modernes. Cet exercice littéraire sera surtout profitable s'il est fait avec ordre et méthode, si l'écolier entre à fond dans le sujet de son étude, en analyse les périodes, et applique son examen à chacune des phrases. Aussi lui est-il conseillé de diviser son papier en trois colonnes; de faire, dans la première, l'analyse littéraire du morceau; de noter, dans la seconde, les préceptes qui en découlent; d'écrire enfin son jugement dans la troisième. Qu'il ne néglige pas de consulter les bonnes traductions des auteurs grecs et latins; son style ne pourra qu'y gagner. Il trouvera aussi, dans la lecture des poètes anciens, un utile enseignement. Quant aux poètes français, il ne devra leur consacrer que ses heures de loisir.

*
* *

Les études classiques du fils de d'Aguesseau sont terminées; il les a même prolongées d'une année; et quelle année fructueuse pour un jeune homme qui se destine à la parole! La science du droit va maintenant l'occuper.

A cette époque la législation tirait toutes ses sources du droit romain. La plupart des lois de Rome étaient encore en vigueur. Pour en comprendre le sens et la portée, il était nécessaire de connaître le peuple pour lequel elles avaient été faites, l'esprit

qui les avait dictées. La forte instruction littéraire de M. de Valjouan lui a ouvert des vues sur la société, les mœurs et la culture intellectuelle des Anciens. L'histoire achèvera de l'éclairer. Il ne s'attachera plus seulement à la chronologie; il lira les principaux historiens et les écrivains de second ordre, ceux principalement qui nous apprennent les usages de leur temps. Il ne rencontrera jamais un événement important, sans en rechercher les causes, les conséquences, les influences. Il étudiera enfin les constitutions de la République et de l'Empire.

Quand ce travail préliminaire sera suffisamment avancé, le professeur mettra entre les mains de son élève les *Instituts* de Justinien, le *Traité des lois* de Domat, les préfaces du *Digeste* et les ouvrages de Doujat.

D'Aguesseau ne veut pas imposer un programme pour l'enseignement du droit. Il se sent moins libre que pour les études classiques. Son fils doit prendre ses grades de bachelier et de licencié; l'Université a un programme qu'on est contraint de suivre. Il se contente donc d'en surveiller l'application, de donner des conseils, d'expliquer les bonnes méthodes de travail. Son fils fera des conférences fréquentes sur les sujets qu'il aura approfondis; il discutera avec son professeur, répondra aux objections qui lui seront présentées, se fera « plus souvent agresseur que soutenant ». Tous les jours, pendant un quart d'heure, il lira à haute voix un historien, un poète ou un orateur grec, latin ou français « pour se fortifier et nettoyer la voix ». Il n'attendra pas d'y être obligé par le règlement de l'Université pour prendre une idée du droit canonique; il en étudiera l'histoire et apprendra à se servir des recueils de textes.

C'était trop de matière pour une première année de droit. Le jeune étudiant remit à la période des vacances les préliminaires du droit canonique et le préparation de sa thèse de bachelier. Les deux années suivantes furent employées à la préparation de la thèse de licence; mais ce travail, extrêmement compliqué par le dépouillement des canons et le commentaire des lois, n'empêchait pas d'entretenir les connaissances littéraires et d'approfondir l'histoire.

En septembre 1696, M. de Valjonan était licencié. Il passa la plus grande partie de ses vacances à la campagne et en

voyage. Son père fit la liste des ouvrages qu'il devait lire, en tout ou en partie, jusqu'à la Toussaint. La liste en est longue et comprend, avec la Sainte Écriture, des livres de religion et de piété, des orateurs latins et grecs, le *Code*, le *Digeste* et de nombreux traités de droit ecclésiastique.

Nous pourrions nous arrêter là. Le fils d'Henri d'Aguesseau est avocat en parlement. Son éducation est finie; il entre dans l'exercice de sa profession. Mais les commencements, pour un avocat, sont encore une école et n'ouvrent une belle carrière que s'ils sont employés à compléter les connaissances théoriques et à acquérir la pratique des affaires. Le père restera son guide, et, pour sa première année de barreau, établira la règle de travail. Guide excellent, expérimenté : les fonctions de conseiller d'État, qu'il remplit depuis treize ans, le mettent en contact avec les hommes de loi; les dossiers passent en ses mains; les avocats et les officiers du roi plaident et concluent devant lui. Son fils aîné, Henri-François, qu'il a si bien préparé pour la vie, est en train de conquérir la première place au Palais. La direction, qui a réussi pour l'un, ne peut manquer d'être favorable à l'autre.

Son plan de travail n'est pas détaillé comme les précédents; il ne fixe pas le nombre d'heures qui, chaque jour, doit être donné à l'étude, ni la part qu'il convient de faire à chaque ordre de matières dans le programme de la journée. M. de Valjouan, en effet, n'est plus un écolier. Il a contracté des habitudes de travail. De simples conseils de son père lui suffiront. Ces conseils portent sur les études domestiques et sur la fréquentation du Palais.

Les études domestiques comprennent l'entretien des humanités, la lecture des historiens et des moralistes et enfin la science du droit. Jusqu'à présent il a étudié le droit comme un écolier; il l'étudiera en juge. Il ne se contentera pas de lire les textes; il en dégagera les principes et les commentera. Il écrira des traités sur les matières les plus importantes. De fréquentes conférences avec de jeunes avocats ou avec des « officiers » de bonne volonté lui seront un excellent apprentissage. La lecture des ordonnances de 1667 et 1670 le familiarisera avec la langue du Palais. Il faut encore qu'il apprenne la composition des dossiers, qu'il en étudie toutes les pièces,

qu'il recherche les articles de loi et les documents de jurisprudence qui peuvent s'y référer. Il est à peine besoin d'ajouter qu'il lira les traités de droit civil et la *coutume* de Paris.

Au Palais, tout est un enseignement, la salle d'audience et la salle des pas perdus. Il suivra les plaidoiries et les conclusions des officiers du parquet. Rentré chez lui, il mettra par écrit le fait, les arguments des avocats et des gens du roi, et se fera un jugement sur l'affaire. Quoique ennuyeuses, il entendra les causes de pure chicane ; elles lui apprendront les formalités de la procédure et les subtilités du droit. Il fréquentera le parquet. « Les piliers où se mettent les avocats ont leur utilité par les questions qui s'y agitent et par les jugements qu'on y fait des causes et des avocats. Il faut seulement prendre garde de bien choisir. » Valjouan sut choisir et mettre à profit les conseils de son père, car trois ans après, il était déjà conseiller au parlement de Paris.

Nous avons pu le suivre presque pas à pas, depuis son enfance, lorsque son père, intendant de Languedoc, parcourait en carrosse sa Généralité, l'emmenait avec lui et lui donnait les premières notions de morale et de littérature. Si nous comparons le programme scolaire de d'Aguesseau à ceux qui sont en vigueur dans nos universités du XX^e^ siècle, nous le trouvons vieilli, démodé, impraticable même, car avec le développement des connaissances scientifiques, avec la large part qui est justement faite à l'étude de la langue française, de l'histoire et des langues étrangères, il serait impossible d'aller, comme on le faisait au XVII^e^ siècle, au fond du grec et du latin. Mais ce qui n'a pas vieilli, ce qu'il faut retenir de ce plan d'étude, c'est la méthode générale, les moyens employés pour former la conscience et le goût de l'élève, pour l'attacher à ses devoirs et le préparer à sa carrière.

RENÉ FAGE

# L'AFFAIRE MAUBREUIL[1]

## III

### LE GUET-APENS

Le colonel marquis de la Grange, s'il avait manqué le trésor de l'Empereur à Orléans, en avait du moins rapporté, à l'en croire, une lettre de M. le baron de la Bouillerie, en date d'Orléans, le 12 avril 1814, lettre qui, si elle est authentique, dénote, de la part du trésorier général de la Couronne, une légèreté bien coupable. M. de la Bouillerie aurait écrit à la Grange : « Lors du départ de l'empereur Napoléon pour l'armée le 25 janvier, il me fit demander les diamants de la Couronne qui lui furent remis dans trois caisses, sous les numéros 1, 2 et 3; et il me fut donné décharge par un décret, tant de cette remise que de celles qui avaient été faites antérieurement à l'Impératrice. Arrivé à Orléans, et ayant eu connaissance que la caisse n° 1, contenant le Glaive et le Régent, était entre les mains de l'Impératrice, j'en ai fait la demande et elle m'a été remise, ainsi que tous les autres diamants servant à sa parure. Mais les caisses n$^{os}$ 2 et 3 ayant été déposées dans des mains qui me sont inconnues, je me suis adressé à M. le général Bertrand et j'attends sa réponse.

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1906 et du 1$^{er}$ janvier 1907.

» Les fonds des autres valeurs, bijoux, etc., appartenant tant au Trésor de la Couronne qu'au Domaine privé et au Domaine extraordinaire, sont partis ce matin pour Paris, accompagnés d'un commissaire du Gouvernement provisoire et de mon caissier ; je m'y rends aussi pour en faire remise au Trésor et présenter la situation des différentes caisses qui m'ont été confiées.

» Le convoi se compose particulièrement de dix millions environ en or. »

Ainsi, en prenant cette lettre pour authentique M. de la Bouillerie aurait dénoncé à M. de la Grange le détournement ou tout le moins l'absence de deux caisses, n^os^ 2 et 3.

Or, toutes les personnes attachées à la maison de Marie-Louise et présentes à Orléans : Meneval, Savary, madame Durand, Bausset, déclarent que les diamants de la Couronne ont été intégralement remis par La Bouillerie à Dudon. Meneval ajoute que, depuis plusieurs jours, tous les diamants avaient été versés entre les mains de La Bouillerie.

Pour arriver à expliquer comment ces caisses n^os^ 2 et 3, qui ne s'étaient point trouvées dans le Trésor à Orléans, s'y trouvaient à Paris, on a prétendu que le général Bertrand, grand maréchal, n'ayant pu répondre aux questions de M. de la Bouillerie, on eut l'idée d'interroger le mameluck Roustam qui se trouvait à Orléans. « Roustam fit connaître que Napoléon, avant son départ de Paris, avait confié ces deux caisses à son frère Joseph... Les deux caisses furent réclamées à Joseph qui les rendit intactes. Elles furent ramenées à Paris, au travers des troupes russes et prussiennes par M. de la Grange, muni de sauf-conduits qui lui avaient été délivrés par le général Sacken. »

Ainsi Roustam qui, en quittant Fontainebleau s'est en allé tout droit à Paris, serait revenu à Orléans, et se serait trouvé là, à point nommé. Lui, dans son journal, ne dit mot de ce voyage, mais peu importe : il est au courant de ce qui touche aux diamants de la Couronne, mieux que le trésorier, le grand maréchal et sans doute l'Empereur même. Ces diamants que l'Empereur considérait comme la suprême ressource, non pas pour lui-même, mais pour la nation, qui n'étaient déplacés qu'avec les formalités les plus minutieuses, Napoléon les eût fait — par un fiacre sans doute — porter au Luxembourg

chez Joseph; il n'aurait demandé aucun reçu; il n'aurait échangé aucune lettre; dans sa correspondance avec son frère, jamais il n'y aurait fait allusion. Joseph n'a pourtant pas manqué de charger les deux caisses sur la croupe de son cheval lorsqu'il a quitté Paris, et, ni à Blois, ni à Orléans, il ne s'est souvenu qu'il avait reçu un tel dépôt!

Tout rend cette lettre suspecte et ce récit improbable : La Bouillerie n'a-t-il pas d'ailleurs accompagné le trésor de la Couronne? Pasquier dit : « M. Dudon n'avait eu aucune peine à faire revenir à Paris le Trésor et M. de la Bouillerie qui ne demandait pas mieux que de le ramener »; Semallé ajoute : « Après la remise du Trésor, Monsieur remercia M. de la Bouillerie et ajouta qu'il était libre de rejoindre son maître ». Donc, La Bouillerie était présent lors de l'arrivée du Trésor. Il ne fit à ce moment aucune déclaration de carence. « Il offrit de faire l'inventaire du Trésor et d'en rester dépositaire jusqu'à l'arrivée du Roi. » Il ne manquait donc rien à ce Trésor.

Semallé lui-même, quoique adoptant sur presque tous les points les allégations de La Grange, se montre ici incrédule : « Les caisses, dit-il, rejoignirent le Trésor, mais seulement après le départ de M. de la Grange, qui précédait à Paris le convoi ».

Il faudrait encore admettre, si le récit de Semallé était exact, que Vanteaux, qui alla prendre possession du convoi aux portes de Paris, sur l'ordre du comte d'Artois, ne se donna point le loisir d'interroger La Bouillerie ni son caissier sur la réintégration des caisses n$^{os}$ 2 et 3, puisque, suivant Semallé, il vint ensuite lui demander des pouvoirs pour Maubreuil, lequel, à l'en croire, connaissait Roustam et proposait d'aller, muni des indications qu'il obtiendrait de lui, à la découverte des deux caisses. Et M. de Semallé ajoute qu'il refusa ces pouvoirs, « car M. de Maubreuil avait une réputation fâcheuse » et « s'il avait éprouvé le zèle de M. de Vanteaux, il soupçonnait son entourage ».

Mais, comme on a vu, M. de Vanteaux n'avait aucun besoin des pouvoirs que distribuait l'ancien page du roi Louis XVI, puisqu'il avait reçu de Monsieur, pour conduire le convoi aux Tuileries, une commission qui invalidait les ordres donnés par M. de Semallé à La Grange. Aussi bien, les pouvoirs dont se

targuait M. de Semallé étaient singulièrement fragiles, puisque le 16, Monsieur révoqua tous ceux qu'il avait précédemment donnés.

*
* *

Le point acquis est celui-ci : les membres du Comité Vanteaux, les amis du comte d'Artois, se prévalant d'une lettre, peut-être apocryphe, de M. de la Bouillerie dans laquelle se trouvait allégué un fait controuvé, ont prétendu en tirer parti pour opérer sur les bagages des frères de Napoléon comme ils avaient fait sur ceux de Napoléon lui-même : si M. de la Grange avait reçu la confirmation de son grade hypothétique de colonel pour avoir contribué à dévaliser l'Empereur; si les millions de l'Empereur avaient paru de bonne prise à M. le comte d'Artois et lui avaient servi à récompenser ses fidèles, pourquoi laisserait-on sortir de France les beaux diamants et le bel argent que se disposaient à emporter les frères de l'Empereur? En les prenant, ne s'assurait-on pas des titres à la reconnaissance de Monsieur, et s'il s'en détournait quelque chose, ne serait-ce pas un dédommagement aux sacrifices qu'avaient faits pour la cause royale MM. de Vanteaux et de Geslin et M. de Maubreuil?

Les frères de Napoléon, dira-on, étaient sous la protection du traité du 11 avril dont l'article XIV leur assurait le libre passage, à eux, à toutes les personnes de leur suite et à tous leurs équipages; mais, dans cet article XIV, l'Empereur et l'Impératrice n'étaient-ils pas compris? L'article XI ne garantissait-il pas à l'Empereur la propriété des fonds provenant de la Liste civile? Violé sous les yeux même du représentant de l'Empereur de Russie, qui avait donné son approbation au vol du Trésor, pourquoi le traité serait-il inviolable ailleurs? Il y aurait là, en vérité, une forme de scrupules bien peu compréhensibles pour des gens qui ont chouanné, qui ne veulent aucun pacte avec Bonaparte et ses partisans et qui trouvent, dans l'impunité dont les font jouir les Puissances signataires du traité de Fontainebleau, un encouragement formel à renouveler leurs attentats.

L'homme qui a reçu de Monsieur, comte d'Artois, l'ordre de

détourner sur les Tuileries, pour y être pillé, le trésor particulier de l'Empereur, que le Gouvernement provisoire — seul gouvernement légal — attendait pour faire marcher la machine administrative, politique, militaire, a-t-il dû faire un grand effort avant d'obtenir un ordre semblable pour courir sus aux frères de l'Empereur. Lorsque, le 13 ou le 14, Vanteaux recevait l'ordre d'amener aux Tuileries le convoi du colonel Janin et que, le 15, il remplissait cet ordre à la satisfaction de Monsieur, Monsieur n'avait de pouvoirs que ceux qu'il tenait de son frère; néanmoins il n'avait point hésité à recevoir le trésor qu'on lui apportait. Le 14 au soir, le Sénat a déféré à Monsieur la Lieutenance-Générale du Royaume, et le Gouvernement provisoire lui a remis l'exercice de l'autorité; le 16 au matin, Monsieur a constitué un Conseil d'État provisoire, nommé un secrétaire d'État, révoqué toutes les commissions particulières et interdit à tous ceux qui en étaient revêtus d'en faire usage,

Or, ce même jour 16, le général Dupont, ministre de la Guerre de Monsieur, et non plus du Gouvernement provisoire, remet à M. de Maubreuil l'ordre suivant : « Il est ordonné à toutes les autorités militaires d'obéir aux ordres qui leur seront donnés par M. de Maubreuil, lequel est autorisé à les requérir et à en disposer selon qu'il le jugera convenable, étant chargé d'une mission secrète. MM. les Commandants de corps veilleront à ce que les troupes soient mises à sa disposition pour l'exécution des ordres dont il est chargé pour le service de Sa Majesté Louis XVIII. »

Et, le lendemain 17, les ordres du ministre de la Guerre sont corroborés par un ordre de M. le comte Anglès, ministre de la Police, mettant à la disposition de M. de Maubreuil, *chargé d'une mission secrète de la plus haute importance*, « toutes les autorités chargées de la police générale de France, les commisaires généraux, spéciaux et autres » ; par un ordre de M. de Bourrienne, directeur général des Postes et Relais de France, enjoignant aux maîtres de poste de fournir à M. de Maubreuil, *chargé d'une haute mission*, le nombre de chevaux qu'il demandera, avant et de préférence à qui que ce soit; par un ordre de M. le baron Sacken, général d'infanterie russe, gouverneur de Paris, autorisant M. de Maubreuil à requérir les troupes de

Sa Majesté Impériale Russe et enjoignant aux commandants des troupes de les mettre à sa disposition pour l'exécution de sa mission; par un ordre du général d'État-Major baron de Brokenhausen, enjoignant à MM. les commandants des troupes alliées de fournir à M. de Maubreuil, sur ses demandes, les troupes qu'il requerra pour l'exécution de sa *haute mission*.

A qui fera-t-on croire que ces ordres, depuis celui de Dupont jusqu'à celui de Brokenhausen, sont des ordres de complaisance, signés à la volée, sur un coin de table, sans qu'on les lût, comme une permission de la nuit pour un soldat de deuxième classe. On mettrait l'armée française, la police, la poste, l'armée russe, toutes les armées alliées à la disposition d'un inconnu dont l'unique exploit a été de traîner dans la boue le ruban et l'étoile de la Légion, sans que cet inconnu ait justifié d'aucun mandat, sans que, pour mettre en mouvement toute cette machine, il ait eu autre chose à faire que se présenter, — et cela alors que « Charles-Philippe de France, fils de France, Monsieur, frère du Roi, lieutenant général du Royaume » décrète et légifère aux Tuileries, que les ministres sont *ses* ministres, que tous pouvoirs ont été par lui enlevés à ses anciens commissaires, et que seul il est revêtu d'une autorité dictatoriale qu'aucune constitution et aucune charte ne limite. L'ordre donné à M. de Vanteaux explique, commente, prouve l'ordre donné à M. de Maubreuil : l'un est la suite et la conséquence de l'autre : l'un est retrouvé, l'autre a été soustrait, peut-être détruit : mais l'un et l'autre avaient le même signataire — et c'était Monsieur, comte d'Artois.

Mais sur quelle voie découplera-t-on la meute? *La Gazette de France* annonce sous la rubrique *Paris, 18 avril*, que « Joseph et Jérôme Bonaparte ont réuni dans les environs d'Orléans un certain nombre de déserteurs et de maraudeurs avec lesquels ils cherchent à faire une guerre de partisans; qu'ils sont tombés à l'improviste sur quelques villages auxquels ils ont fait payer des contributions énormes; qu'on va se mettre à leur poursuite et en purger les pays ».

Voilà le rapport. Par là, s'il y a bagarre ou assassinat, on est couvert. Ce seront les frères Bonaparte qui auront commencé. Mais les organisateurs de l'affaire — ceux qui entendent en profiter — préfèrent que les choses se passent en

douceur. On a réussi le coup sur Marie-Louise qui n'a point résisté, point crié, point réclamé, qui s'est laissé dépouiller en disant presque merci, n'est-il pas une autre femme que l'on puisse traiter comme on a fait l'Impératrice et qui mettra autant de bonne grâce à être volée?

*
* *

Catherine de Westphalie est arrivée d'Orléans à Paris le 10 sur les minuit[1]. Envoyée par son mari, elle est venue, quoique enceinte de cinq mois, pour réclamer des souverains alliés, en compensation du trône de Westphalie, une principauté et des indemnités. En même temps, elle compte arranger ses affaires, liquider une partie de son train, organiser l'administration de ses biens et vendre à la Russie la galerie de tableaux du cardinal Fesch. « C'est une occasion que l'empereur saisira et qu'il est difficile de retrouver. »

Elle est descendue à l'hôtel du cardinal Fesch à la Chaussée d'Antin. Dès le 21 au matin, elle a écrit à « son très cher cousin » l'empereur Alexandre, pour le prier de bien vouloir lui indiquer le moment le plus favorable pour le voir. Alexandre, avec son habituelle galanterie, l'a prévenue en se mettant à ses ordres. Passeports, sauvegarde, officier pour accompagner Jérôme en Suisse, il donne tout ce qu'elle désire — même des promesses vagues d'une principauté. Mais le prince de Wurtemberg, auquel la Reine s'est adressée pour lui recommander ses intérêts et lui annoncer qu'elle compte, ainsi que son mari, demander momentanément un asile à son père, répond par de vilaines paroles, un refus catégorique de la recevoir, des malédictions et des injures contre Jérôme. Le comte de Wintzingerode, père de l'ancien ministre de Westphalie à Paris, mais resté lui Wurtembergeois et ministre de Wurtemberg, vient, de son chef, à ce qu'il dit, lui proposer de se séparer de son mari. Catherine, indignée, le

1. Sur les motifs du voyage de Catherine à Paris, sur ce qu'elle y a fait, sur ses entrevues avec l'Empereur Alexandre, le ministre de Wurtemberg et le Prince royal, je suis obligé de renvoyer le lecteur aux chapitres XXXI et XXXII de mon livre : *Napoléon et sa famille* (tome X en préparation).

met à la porte. Elle ne peut croire que son père approuve ce que lui ont dit le prince royal et le ministre. Si elle doit renoncer à l'hospitalité paternelle, au moins gardera-t-elle son mari. « Eût-il été pour moi le plus mauvais des maris, m'eût-il rendue malheureuse, écrit-elle à son père, je ne l'abandonnerai pas dans le malheur, et je ne mériterais ni votre estime ni la sienne si j'étais capable d'un pareil procédé. »

Mais c'est par ordre du roi que le prince royal et les ministres lui ont parlé comme ils ont fait et le roi lui-même lui enjoint de se séparer. « Suivez, lui écrit-il, l'exemple que vous donne la fille de l'empereur François : elle descend de plus haut que vous, elle est mère comme vous allez l'être et elle retourne auprès de son père, au sein de sa famille. Faites de même et venez dans les bras d'un tendre père. » Fièrement, en digne fille qu'elle est de ce despote, Catherine oppose une résistance invincible à une volonté implacable. Où ira son mari, elle ira ; l'exil, la proscription, la misère, elle acceptera tout pourvu que ce soit avec lui.

Sa présence à Paris commence à étonner et on en jase. Elle a réglé ses affaires, payé partie des dettes, vendu des voitures pour 9 800 francs, des chevaux pour 79 558 francs, des actions de la Banque pour 52 069 francs ; elle a organisé l'administration des deux terres que Jérôme a si follement achetées en France à la fin de 1813 ; elle n'a guère d'espoir d'obtenir d'Alexandre des paroles plus formelles, car toutes les questions sont remises jusqu'au Congrès. D'autre part, des avis lui font craindre que le prince de Wurtemberg ne veuille la faire enlever pour la conduire bon gré mal gré à Stuttgart, et des hommes à mauvaise figure rôdent autour de son hôtel et interrogent les domestiques. Enfin elle veut tenter de rejoindre Jérôme au château de la Motte-Beuvron, chez le comte Mostowski, où il s'est réfugié en quittant Orléans et où il a dit qu'il l'attendrait.

Sans se rendre compte que, pour fuir un danger peut-être imaginaire, elle en affronte un bien réel, elle part de Paris dans la nuit du 17 au 18, munie de passeports de toutes les puissances, mais sans escorte, sans même un officier pour l'accompagner. Dans sa berline à six chevaux, que précède un courrier, prennent place avec elle la comtesse de Bocholtz, sa grande maîtresse, le comte de Furstenstein, Le Camus, l'ancien ami

du roi et son ministre des relations extérieures, et la comtesse de Furstenstein, née Hardenberg, dame du palais. On a empilé dans la voiture dix cassettes contenant les diamants et les bijoux de la reine, le grand nécessaire du roi renfermant ses diamants, dont Jérome a emporté la clef, et une douzième cassette où sont, en rouleaux, environ cent mille francs en or pour le voyage. Cinq voitures à quatre chevaux, pour les serviteurs de tous ordres, suivent la berline.

Pour atteindre la Motte-Beuvron, la reine roule sur la route d'Orléans qui, au sortir de Paris, traverse Longjumeau, Montlhéry et Étampes. A Étampes, où elle n'arrive que le 18 dans la nuit, car il lui faut à chaque relais vingt-sept chevaux pour son convoi et ce n'est point une médiocre affaire de se les procurer, elle trouve un courrier de Jérôme. Jérôme l'avertit que par crainte « des réacteurs royalistes », il n'a pu l'attendre à la Motte-Beuvron, et qu'il est parti pour Berne. Catherine, pour le retrouver, doit donc à rejoindre la route de Dijon, mais, pour le faire, elle n'a qu'une traverse en mauvais état qui, descendant d'abord à Pithiviers, remonte à Malesherbes et tombe, à Bouret, sur la route du Bourbonnais. Bouret est la poste intermédiaire entre Fontainebleau, au nord — où l'on trouve la route de Sens, Joigny, Auxerre qui, à Rouvray, détache un embranchement sur Dijon et de là sur la Suisse — et Nemours au midi, — d'où l'on irait par Montargis, Briare, Cosne, la Charité, Nevers et Moulins sur Lyon. Elle arrive à grand'peine à Bouret, car, sur les traverses, les relais sont mal fournis, mais au lieu d'aller, comme on s'y attendrait, coucher à Fontainebleau, elle descend la route et vient à Nemours — parce que, à Fontainebleau, il y a l'Empereur, que l'Empereur n'a point pardonné à Jérôme ses derniers actes en Westphalie, sur le Rhin, à Compiègne et à Stains, qu'il a refusé de le recevoir, qu'il a défendu à l'Impératrice de le voir, et même de voir sa femme; qu'il ne peut trouver bon que Catherine en allant à Paris ait enfreint ses ordres — enfin qu'il n'est pas bon à rencontrer lorsqu'on sollicite une principauté des souverains alliés.

Le 20, l'Empereur, parti de Fontainebleau traverse Nemours, où, quoiqu'on ait dit, il ne voit pas sa belle-sœur. Catherine y est retenue toute la journée par le manque de chevaux. Dans la nuit du 20 au 21, elle part, remonte à Fontainebleau et prend

la route de Sens, qui passe d'abord par Fossard, Villeneuve-la-Guiard et Pont-sur-Yonne. Le 21, à six heures du matin, jour frisant, un quart de lieue avant la poste de Fossard, les postillons s'arrêtent. Huit chasseurs ou mamelucks de la Garde, commandés par un maréchal des logis, barrent la route. Deux cavaliers se détachent, un colonel de hussards — c'est Maubreuil — un officier de la Garde nationale — Dasies, son complice.

*
* *

Depuis que la reine est à Paris, Maubreuil ne l'a pas perdue de vue. Dans la maison de la reine, il a gardé quelque accointance avec des hommes de l'écurie : le nommé Feauger, expiqueur de la reine, « homme à tout entreprendre pour de l'argent », à chaque mouvement qui se fait à l'hôtel, va le trouver dans un des quatre ou cinq logements qu'il a à Paris, un tout près, rue Taitbout. De plus, il est en rapport avec Carréga, le frère de madame La Flèche, ancienne maîtresse de Jérôme, qui est retirée à Versailles. Il voit familièrement le général baron de Hammerstein, son ancien colonel, qui lui fait des visites prolongées. Lui-même, « depuis quelques jours avant le départ de la reine est venu à différentes fois au palais du cardinal Fesch pour s'informer à quelle époque elle devait partir » ; il a cherché à pénétrer dans l'intérieur, si bien que la reine, alarmée par ce constant espionnage qu'elle attribue aux Wurtembergeois, a fait part de ses inquiétudes à M. Hainguerlot[1], lequel lui a fortement conseillé de ne pas partir sans une escorte.

Maubreuil, depuis le 2 avril, s'est assuré deux complices. L'un est un nommé Henry Dasies, qui vient aussi des Vivres-viande et fut employé par Vanteaux au service de l'armée de Catalogne. C'est un garçon de trente-huit ans, originaire de

1. Hainguerlot aussi paraît en rapports avec Maubreuil et Colleville. On lit dans l'Interrogatoire de Colleville :

D. — Quelle est la personne qui vous a accompagné (le 17) jusqu'à la la porte de Maubreuil ?

R. — Le sieur Hainguerlot, bourgeois de Paris, qui demeure rue Poissonnière, 50.

Marmande, noble tout frais, car son père, Pierre Dasies, ayant été capitoul de Toulouse en 1773, s'en est trouvé anobli. D'ailleurs, grand joueur, grand coureur, vivant d'expédients, tout ce qu'il faut pour être l'associé de Maubreuil. Il était avec lui et avec Semallé à la colonne Vendôme le 31, et il a déclaré qu'il le suivrait partout. L'autre, c'est Colleville; mais, à Colleville, Maubreuil, qui se méfie, ne distribue qu'un rôle secondaire. S'il le joue bien, il sera colonel. Dasies aussi, mais pour celui-ci le rôle sera plus compliqué, exigera de l'aplomb, du verbiage et de l'audace. Avec ces deux hommes, ses deux domestiques, Le Barbier et Fraitur, et le domestique de Dasies, Muller, c'est toute la bande.

Dasies, pouvant avoir à paraître seul, doit être accrédité. Le 17, alors qu'il a ses instructions et ses pouvoirs, Maubreuil conduit Dasies chez le ministre de la Guerre. Il est reçu par Dupont dans son cabinet; il a avec lui une conversation fort longue en aparté, et, « au moment de prendre congé, il lui dit en désignant Dasies : Monseigneur, voilà la personne que j'emmène avec moi; dans le cas où il fallût que monsieur se séparât de moi, il serait à propos qu'il eût le double de mes ordres. Le comte Dupont approuve et expédie sur-le-champ les doubles. Après avoir fait signer les ordres par qui de droit, il les remet à Dasies ». Maubreuil et Dasies ajoutent : « Le ministre recommanda à Dasies de suivre exactement les ordres de Maubreuil; il autorisa Dasies à porter l'uniforme de lieutenant-colonel et lui en promit le brevet au retour de l'expédition : enfin, s'adressant à haute voix à Maubreuil, il lui dit : Vous penserez à faire rentrer les trésors et les diamants de la Couronne que cette canaille emporte, et principalement les caisses numérotées 2 et 3 ».

Cette phrase attribuée à Dupont, c'est l'alibi que se prépare Maubreuil, peut-être de concert avec Dupont. Car Dupont ne peut ignorer que *tous* les diamants de la Couronne sont aux mains de Monsieur, aussi bien que le Trésor de l'Empereur : de qui entend-il donc parler lorsqu'il dit « *cette canaille* ». Est-ce de Joseph ou de l'Empereur? Ce ne saurait être de Catherine : on se refuse à penser qu'un général français outragerait ainsi une femme. Joseph ne compte guère, mais l'Empereur, que Dupont, à jamais déshonoré, poursuit de toute sa haine?

Le 18 au matin, Maubreuil qui, sous prétexte d'un paquet à faire parvenir au roi Jérôme est venu à l'hôtel, avec Dasies, s'informer de l'heure où partira la reine, apprend qu'elle est partie dans la nuit. A midi, il part en chaise de poste sur ses traces avec Dasies, envoyant en avant, à Fontainebleau, Colleville qui doit les rejoindre à Orléans. Suivant la piste, grâce aux retards que la reine éprouve à chaque poste, il prend la route d'Orléans, puis celle de Pithiviers où il retrouve Colleville qu'il laisse à Nemours pour surveiller Catherine ; il remonte à Fontainebleau, s'engage sur la route de Sens et, arrivé à Fossard, qui est la croisée des routes de Fontainebleau et de Melun, il court une demi-poste sur la route de Melun jusqu'à Montereau où il sait trouver des corps de la Garde.

Est-il ou non au courant des pourparlers engagés par MM. de Semallé et de Polignac avec le capitaine Hamaouy, nommé colonel par les commissaires de Son Altesse Royale Monsieur et confirmé dans son grade par Monsieur lui-même? Pense-t-il trouver à Montereau l'homme qui a proposé d'apporter la tête de Napoléon dans un sac? N'a-t-il pas, là même, dans les chasseurs, M. de Tryon, son parent, lequel, s'il est le fils d'un Tryon, chambellan de l'Empereur, doit tenir de tout près au Detryon, associé, prête-nom ou successeur de Maubreuil dans l'exploitation de la fabrique d'huile de la rue Saint-André des Arts, reprise à Vanteaux?

Ce n'est pas Hamaouy qu'il rencontre, mais le baron Kirmann, commandant de l'escadron — un héros, mais qui entend garder ses galons. Il se donne à lui pour un aide de camp du Ministre de la Guerre, présente Dasies comme tel, invite Kirmann à déjeuner, l'éblouit et le conquiert. Après déjeuner, il s'en va au château de Courbeton où est un poste de cosaques, montre les pouvoirs qu'il a reçus de Sacken et se fait reconnaître. A dix heures du soir, il sort de Montereau à cheval, escorté de huit mameluks et chasseurs que lui a donnés Kirmann. A onze heures, il est à Fossard, s'empare de l'auberge, place des vedettes en avant et pose des sentinelles aux portes.

Le 21, à cinq heures du matin, il est sur la route avec sa troupe et se porte à un quart de lieue en avant de Fossard. A six heures, la berline de la reine est signalée. Maubreuil et

Dasies font signe aux postillons. Ils s'avancent à la portière, demandent la reine, lui notifient « qu'elle est arrêtée au nom de Sa Majesté le roi Louis XVIII et qu'ils sont chargés par les autorités supérieures de visiter sa voiture et de s'assurer si elle ne renferme pas une cassette n° 3 qui contient les diamants de la Couronne. La reine se récrie. Furstenstein demande à voir leurs ordres. Maubreuil lui en présente un, écrit sur une feuille double de papier ordinaire, en le priant de ne pas retourner la feuille, sur le revers de laquelle est écrit, dit-il, un autre ordre extrêmement important. Furstenstein lit : « M. de Maubreuil est autorisé à requérir la force armée pour l'exécution de la mission qui lui est confiée », mais il n'a le temps, ni de vérifier le texte, ni de distinguer la signature, Maubreuil ayant aussitôt retiré le papier. Celui-ci n'agirait pas autrement si ses ordres étaient supposés et c'est là la pensée qui vient tout de suite aux voyageurs : Ils ont affaire à des bandits de grand chemin déguisés en soldats.

Furstenstein fait observer à « ces Messieurs » que leurs ordres ne peuvent concerner Sa Majesté et il leur exhibe, en même temps, les passeports français, russes et autrichiens dont elle s'est munie. Ils refusent d'y jeter les yeux, font rétrograder les voitures de suite que deux mameluks sont chargés de surveiller et ils conduisent sous escorte la seule voiture de la reine à Fossard. Après un quart d'heure d'attente, ils obligent la reine à descendre dans une vaste écurie attenant à l'auberge de la Poste. Ils placent aussitôt à la porte deux factionnaires, sabre en main, et ils y font porter les coffres et les effets qui étaient dans la voiture. Puis ils disparaissent, laissant la reine et ses compagnons enfermés dans l'écurie. Furstenstein, qui a trouvé moyen de sortir sous un prétexte, trouve Maubreuil attablé dans la cuisine de l'auberge, occupé à écrire une lettre qu'il remet à un postillon en lui commandant de faire diligence. Le postillon prend la route de Montereau et revient bientôt disant qu'il n'a pas trouvé « le colonel ». Fureur de Maubreuil, qui ne ménage pas les épithètes et veut battre le postillon. Intervention vaine de Dasies pour le calmer. Dispute. Survient « le colonel » — c'est Kirmann — auquel on n'a pas tardé à remettre la lettre et qui s'est hâté de venir aux ordres. Il monte avec Maubreuil et Dasies dans une chambre

de l'auberge et, après un entretien d'un quart d'heure, quitte Maubreuil « après lui avoir serré affectueusement la main ». Peu après, arrive, de Montereau, un détachement de vingt à vingt-cinq chasseurs et mamelucks commandés par un sous-lieutenant nommé Georges. C'est l'homme qu'il faut, le type « culotte de peau » comme on disait dans l'armée autrichienne, un brave garçon ne connaissant que la consigne, soldat depuis 91, ayant fait toutes les guerres, et ayant décroché l'épaulette seulement le 12 juin 1813.

Aussitôt, sur l'ordre de Maubreuil, des vedettes sont placées fort en avant sur les divers chemins qui aboutissent à Fossard, avec la consigne d'écarter les voyageurs et les passants. Maîtres de la place et sûrs de n'être pas dérangés, Maubreuil et Dasies se rendent à l'écurie où, durant tout ce temps, la reine, assise sur une chaise de paille, a été tenue en surveillance.

Dasies décline son nom, sa qualité de commissaire du Gouvernement et demande à visiter les coffres. A ce moment, la reine, fixant Maubreuil qu'elle semble reconnaître seulement, lui dit fort haut : « Quand on a mangé le pain des gens, on ne se charge pas d'une pareille mission ; ce que vous faites là est abominable. » Maubreuil, malgré son aplomb, se déconcerte : « Je ne suis que le commandant de la force armée, dit-il, parlez au commissaire, je ferai ce qu'il ordonnera. » Et, comme Dasies donne un ordre à un chasseur : « Foutre! Monsieur! Vous êtes commissaire, ne sortez pas de vos fonctions, moi seul ici ai le droit de donner des ordres à la force armée. » Alors, Dasies dit à part à Furstenstein : « Vous voyez ce Maubreuil qui me maltraite. Eh bien! à Paris, il rampe sous moi. Pour moi, ajoute-t-il, je laisserais volontiers passer la reine de Westphalie, mais ce Maubreuil est un démon et c'est lui qui commande ». Ils se sont partagé les rôles, mais ils les jouent mal. Il y a, « dans leur contenance et dans leurs discours, beaucoup d'embarras, d'incertitude et de contradictions. » Tantôt ils font semblant de se quereller, tantôt de s'apitoyer sur le sort de la reine et, pour un peu, ils deviendraient familiers.

Cependant Dasies insiste pour visiter les coffres. « La reine ordonne à un valet de chambre de les ouvrir et de mettre à découvert tout ce qu'ils renferment ». C'est ainsi fait pour

tous, sauf pour une grande caisse carrée, le nécessaire, dont le roi a la clef avec lui. On n'ouvre pas seulement les coffres à bijoux, mais jusqu'à un coffret qui contient l'écritoire de la reine et une caisse où est son bidet de toilette. Catherine alors demande à M. Dasies si sa curiosité est satisfaite et si elle peut continuer sa route. Il répond que, pour plus de sûreté, il faut que les coffres soient examinés à Paris, où Maubreuil et lui ont l'ordre exprès de les faire transporter. La reine se récrie, déclare qu'elle ne peut se séparer ainsi de ses effets et qu'elle préfère retourner à Paris pour que l'examen ait lieu sous ses yeux. Ils s'y opposent et refusent aussi le valet de chambre qu'elle veut leur donner pour les accompagner et pour prendre soin de ses diamants. A la fin, ils réquisitionnent une patache qui passe sur la route, y chargent toutes les caisses jusqu'à celles du bidet et à un petit nécessaire. Les clefs étaient restées à terre, il les empochent. Au moment de partir, Maubreuil avise, sur la chaise où la reine a été assise, la cassette où est renfermé l'argent du voyage. Il l'ouvre, voit les rouleaux d'or, consulte un instant pour la forme avec Dasies, s'en empare et va pour la placer dans la patache. « Est-il possible, dit la reine, que vous me laissiez ainsi dépouillée de tout sur une grande route? — Madame, répond Maubreuil, je ne fais qu'exécuter les ordres du Gouvernement. Je dois rendre vos caisses intactes à Paris : Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner ma ceinture, elle contient cent napoléons ». Et, d'un beau geste, il détache sa ceinture et la tend à la reine. Furstenstein, machinalement, la prend. Il devait la déposer à la poste suivante aux mains du juge de paix : elle renfermait quarante napoléons bien comptés. Le bandit était doublé d'un escroc.

Cette offrande faite à la galanterie française, Maubreuil oblige la reine et ses compagnons à monter dans la berline, met un cavalier à chaque portière, ordonne aux postillons de prendre la route de Sens, et de ne retourner sous peine de la vie; il enjoint au maître de poste de ne donner de chevaux à qui que ce soit pendant les trois heures qui suivront et, après avoir vu la berline s'éloigner, il remonte avec Dasies dans la chaise de poste qui l'a amené la veille au matin : la patache, qu'escortent neuf chasseurs ou mamelucks sous le commandement d'un maréchal des logis va devant et Maubreuil suit dans sa voi-

ture entourée par le reste du détachement, le sous-lieutenant Georges à la portière. On dirait le piquet d'escorte de l'Empereur.

*
* *

A Villeneuve-la-Guyard, le relais suivant où elle arrive, la reine trouve un détachement de cavalerie wurtembergeoise et requiert la protection de l'officier commandant. Très émue des événements qu'elle vient de traverser et des outrages qu'elle a subis, elle adresse aussitôt un courrier à Jérôme et un à l'empereur Alexandre. Elle mande à l'auberge le juge de paix du canton de Pont-sur-Yonne qui réside à Villeneuve, et lui dicte sa déclaration circonstanciée. Le lendemain 22, elle écrit à l'empereur Alexandre une longue lettre où elle raconte, dans un détail très précis, l'attentat dont a été la victime. « Je me mets, écrit-elle, sous la protection de Votre Majesté et réclame sa justice contre les brigands qui m'ont dépouillée de tout et m'ont abandonnée sur la grande route. Je suis forcée de m'arrêter ici à cause du choc affreux que j'ai eu à soutenir et qui a altéré ma santé. J'y resterai jusqu'à demain midi avant de continuer ma route ; j'espère que Votre Majesté voudra bien me faire donner quelques paroles consolantes... J'ose demander à Votre Majesté de vouloir bien faire assurer mon voyage pour que je puisse rejoindre le roi mon époux le plus promptement possible en Suisse. »

Alexandre, dès le premier courrier qu'il a reçu de la Reine, a envoyé Nesselrode porter au gouvernement de Monsieur des plaintes qui ressemblent à des ordres. Le jour même, il répond à la reine une lettre indignée : « Je puis garantir, écrit-il, que ce n'est qu'une bande de brigands et toute leur conduite doit le prouver à Votre Majesté. J'ai exigé du Gouvernement les mesures les plus promptes pour découvrir et punir exemplairement les coupables ; les ordres sont déjà partis en conséquence ». Il adresse à la reine le général comte Potocki pour se trouver dans sa suite et lui offrir ses services, « me reprochant beaucoup, dit-il, de n'avoir pas proposé a Votre Majesté quelqu'un pour son escorte en partant de Paris.

Je suis vraiment chagrin de tout ce qui s'est passé et je la prie de croire que je mettrai tout le zèle possible dans la poursuite de cette affaire. »

Cela va mal pour les détrousseurs, quels qu'ils soient. Ils n'ont plus à compter sur les couronnes que le petit-fils de Henri IV s'est plu à tresser pour M. le marquis de La Grange et pour M. de Vanteaux. L'empereur Alexandre, dès qu'il s'agit de sa parente, entend les choses d'autre façon que lorsqu'il s'agissait de l'archiduchesse d'Autriche qui ne lui était de rien. Maubreuil vaut Dudon, mais si Schouwaloff a laissé opérer Dudon, Alexandre interdit à Maubreuil de toucher à Catherine, la nièce et la filleule de l'Impératrice-Mère ; sa propre cousine germaine. D'ailleurs celle-ci crie et l'autre se tait. Pour l'autre, si quelqu'un doit réclamer, c'est son auguste père l'empereur d'Autriche, mais la Sacrée Majesté Impériale a bien trop à faire à visiter les Musées, la Monnaie, les Arts et Métiers, les Panoramas et les Cirques.

*
* *

En quittant Fossard, Maubreuil et Dasies n'ont pas jugé opportun de rentrer à Paris. Traversant Fontainebleau où ils ont rencontré, arrivant de Nemours, Colleville, que Maubreuil a congédié après l'avoir sans doute largement rémunéré, ils ont poussé jusqu'à Chailly, la prochaine poste. Là, Maubreuil a remercié le lieutenant Georges auquel il a promis sa protection en l'avertissant qu'il reviendrait, et il n'a conservé de l'escorte qu'un maréchal des logis et deux mamelucks. Puis, il a fait décharger toutes les caisses qui étaient sur la patache et les a fait porter dans une chambre où il a passé la nuit avec Dasies. Le 22 au matin, gardant seulement par devers lui le grand nécessaire du roi et la cassette renfermant l'argent de la reine — 84 000 francs — il a fait recharger la patache et, sous la conduite du maréchal des logis et des deux mamelucks, il l'a expédiée à M. de Vanteaux, 18, rue Taitbout, avec cette lettre : « Je t'envoie, mon cher Alexandre, tout un magasin de cassettes ; on m'a bien assuré que les deux cassettes n° 2 et n° 3, qui manquaient à l'envoi que tu as fait précédemment au châ-

teau, y étaient. Toutes ces caisses ont été prises sur la reine de Westphalie, non sans peine, je t'assure, et sans des menaces qui n'ont pu altérer le zèle que je porte aux intérêts de notre Roi qui doit avant tout retrouver ses bijoux et son argent. Je suis à la poursuite d'autres objets plus considérables. On est bien en peine de savoir ce qui se passe. Le roi Jérôme et son frère font le diable à Orléans. Ils ont armé aux environs les paysans. Je les joindrai et je t'en conduirai un sous peu. »

Inutile de souligner les mensonges : Maubreuil savait à merveille que les diamants de Catherine n'étaient pas les diamants de la Couronne. Il n'était à la poursuite de rien. Jérôme était parti de la Motte-Beuvron le 16 au plus tard; Joseph, d'Orléans, le 18. Comment, le 22, courir après eux. Maubreuil réédite, peut-être avec un amour-propre d'auteur, les nouvelles de la *Gazette de France*, pour se fournir un prétexte de s'attarder, car, avant de livrer le reste du butin, il entend faire lui-même sa part.

Vanteaux était à déjeuner rue Taitbout, avec Geslin et Semallé, lorsque, à dix heures du matin, la patache, escortée par le maréchal des logis et les deux mamelucks, fit son entrée dans la cour de l'hôtel, où se trouvait un poste de gardes nationaux. Vanteaux sortit aussitôt avec des démonstrations de joie, et annonça aux gardes nationaux que c'était encore un trésor qui arrivait. Cette nouvelle fut accueillie avec enthousiasme. Vanteaux fit alors porter les caisses dans une chambre voisine de la sienne. Il constata qu'il n'y avait eu aucune effraction, ni tentative d'effraction. Puis, il se rendit aux Tuileries et, dans les appartements de Monsieur, il rencontra le général Dupont auquel il fit part de l'arrivée des caisses. Il tint le même langage au comte d'Escars et le comte d'Escars lui dit de voir M. de Montciel qui était du secrétariat particulier. Deux heures après, Vanteaux revint et vit M. de Montciel qui était avec M. de la Maisonfort. Il leur parla des caisses qu'ils l'engagèrent à déposer à la secrétairerie d'État. Il dit qu'il y penserait.

Depuis la veille, le secrétaire d'État, M. de Vitrolles était au courant de ce qui s'était passé. Le 21, pendant la séance du Conseil des ministres, il avait reçu, de M. de Nesselrode, une lettre, où celui-ci témoignait tous les mécontentements de

l'empereur Alexandre. « Cette arrestation par un parti de royalistes a eu pour résultat, disait Nesselrode, d'enlever à la princesse ses diamants, tout son argent et de la forcer à rétrograder sur Paris. » L'empereur réclamait prompte et exemplaire justice et désignait nominativement les deux chefs de l'expédition, Maubreuil et Dasies.

M. de Vitrolles, à l'en croire, passa derrière le fauteuil de Monsieur et mit sous ses yeux la lettre de Nesselrode. Le Prince, sans présenter l'affaire au Conseil, dit, à voix basse, qu'on fît le nécessaire pour donner satisfaction à l'empereur Alexandre et à « la princesse de Wurtemberg ». Vitrolles sortit et ordonna à un des employés de la Secrétairerie d'État d'écrire sur-le-champ au directeur du Télégraphe et à l'Inspecteur général de la Gendarmerie pour transmettre partout l'ordre d'arrêter les deux individus dont il donnait les noms, en attendant qu'il fournît leurs signalements ; puis, il écrivit à Nesselrode en lui faisant part des mesures qu'il avait prises et « en repoussant avec quelque hauteur l'idée qu'un pareil acte pût appartenir au parti politique qu'on désignait sous le nom du parti royaliste. »

Le 22 au matin, il avait reçu des renseignements plus sûrs, car on trouve sur son registre d'entrée de lettres, cette note : « MAUBREUIL, *ex-chouan*, a attaqué le 21 avril, à sept heures du matin, la voiture de S. M. la reine de Westphalie et lui a enlevé 100 000 francs en or et pour quatre à cinq millions de diamants. » Le registre renvoie au *Carton des pièces à conserver*. Le carton et les pièces ont disparu.

Au Conseil des ministres tenu le même jour, le maréchal Moncey, informé par la gendarmerie, a rendu compte du vol à main armée commis à Fossard, et Monsieur « a donné ordre aux ministres de la Guerre, de la Police et de la Marine, de faire poursuivre par tous les moyens les auteurs de cet attentat ». On peut s'étonner que ni Dupont ni Anglès n'aient demandé la parole à ce moment et qu'ils aient laissé s'égarer l'honnêteté de Moncey et de Vitrolles ; mais il paraît qu'ils reçurent de sang-froid les ordres du Prince, réitérés par écrit, après la séance, par M. de Vitrolles, lequel « exprimait toute son indignation de cet odieux guet-apens ». Seul, le commissaire provisoire au département de la Marine prit l'ordre au sérieux et

enjoignit, le 23, aux préfets maritimes d'arrêter un nommé Maubreuil dont il donnait le signalement.

Mais, si Anglès et Dupont étaient restés muets, d'autres parlèrent. « Quelque temps après, raconte M. de Vitrolles, M. de Dienne vint me dire que nous faisions peut-être trop de bruit d'un fait qui s'expliquait naturellement. Un M. de Vanteaux, qui lui était connu, venait de lui dire que M. de Maubreuil n'avait agi que par dévouement et en exécution de la mission qui lui avait été donnée à l'effet d'empêcher que les personnes de la famille de Buonaparte n'emportassent les diamants de la Couronne et l'argent des caisses de l'État, *qu'il était à Paris avec ses compagnons*, qu'ils avaient déposé chez lui-même toutes les caisses renfermant les diamants et l'argent de la princesse ; enfin, qu'il demandait ce qu'il fallait faire de ce dépôt. M. de Dienne insistait sur ce que j'avais pris cette affaire peut-être un peu trop vivement. Pour moi, je n'y voyais que la satisfaction de retrouver des objets qu'on avait cru perdus et de disculper aux yeux de l'empereur Alexandre ces royalistes qu'on cherchait tant à calomnier. Je donnai l'ordre d'apporter immédiatement ces caisses aux Tuileries et je m'empressai d'écrire à M. de Nesselrode que tous les objets enlevés si indûment à la princesse de Wurtemberg étaient rapportés par ceux qui avaient, par erreur, causé ce désagrément à leur propriétaire. »

Ainsi, M. de Vitrolles, à l'en croire, n'a jamais vu Vanteaux. Il ne sait pas ce que c'est « qu'un M. de Vanteaux. » Sans doute, à Nancy Monsieur lui a dit qu'un M. de Vanteaux, qui lui était inconnu, lui avait ci-devant envoyé M. de Semallé qu'il ne connaissait d'aucune manière. Pour le seul M. de Vitrolles, l'arrivée du Trésor de l'Empereur, amené par Vanteaux, a passé inaperçue. Voilà à coup sûr qui est étrange, car tous les hommes de l'entourage de Monsieur aussi bien le comte d'Escars, capitaine des Gardes, que MM. de la Maisonfort et de Montciel, du cabinet, auraient pu, comme M. de Dienne, renseigner M. de Vitrolles sur ce personnage qu'il était le seul à ignorer — et ils n'y ont pas manqué, sans quoi le secrétaire d'État provisoire, pour apaiser la colère fâcheuse de l'empereur Alexandre, eût-il eu la légèreté d'affirmer que « tous les objets enlevés à la princesse de Wurtemberg étaient rapportés »,

alors qu'il n'en tenait aucun, qu'il n'avait rien vérifié, et que, à l'en croire, il marchait uniquement sur la parole de M. de Dienne ?

*
* *

M. de Vitrolles — Arnauld en son nom — était un gentilhomme de famille parlementaire provençale. On dit cette famille illustre : certes elle l'est si, comme on l'affirme, elle a une origine commune avec les Arnauld d'Andilly et de Pomponne. Il avait émigré, avait servi aux chevaliers de la Couronne, puis avait essayé du commerce. Étant en Westphalie, il y avait connu M. le baron Dalberg et M. de Nesselrode, dont la famille, comme on sait, est de ces pays. Il y avait reçu des secours de la duchesse de Bouillon, laquelle, embarrassée d'une mademoiselle Theresia de Folleville qu'elle avait avec elle et qu'on disait sa fille naturelle, la lui avait fait épouser. Rentré et radié, il s'était trouvé, moyennant cet argent, un seigneur dans les Hautes-Alpes. Par la grâce de l'Empereur, il y avait été maire, conseiller général, inspecteur des Bergeries et, en 1812, baron de l'Empire. Le préfet l'avait proposé ainsi : « Probe et attaché au gouvernement ; il a beaucoup de moyens et peut exercer une influence utile par sa fortune et la considération dont il jouit. » Il avait un peu vécu à Paris, avait été présenté à l'Empereur, était allé à Malmaison, mais le monde dans lequel il s'était poussé surtout, celui des Dalberg et de Talleyrand, n'avait rien à voir avec le petit monde royaliste, actif, intrigant, sans scrupules, où les besoigneux étaient en nombre et où un Vanteaux, parce qu'il était fournisseur, était roi. C'est Dalberg qui a employé Vitrolles, qui l'a mis dans son intrigue — intrigue cosmopolite où les aristocrates prenaient leur revanche de la Révolution, mais qui, plus criminelle vis-à-vis de la France, moins franche et moins brutale que la Conspiration royaliste de Vanteaux et des autres, était aussi plus propre d'apparence et recrutait dans d'autres milieux. Ce que Vitrolles a fait en province — peu de chose en réalité — l'empêche de voir ce que les autres ont fait d'immense à Paris. Introduit par Dalberg — qui est à présent du Gouvernement

provisoire — dans l'entourage de Monsieur, il y est nouveau venu et déplacé ; il n'est pas de la maison, n'en a pas l'esprit, n'a pas compris que, depuis vingt ans, Monsieur et ses amis ne rêvent que coups de main, attaques nocturnes, arrestations de diligences et assassinats. Lui, qui est un royaliste de salons, se trouve jeté au milieu des royalistes de grandes routes. Il les tient pour suspects et il leur est suspect. Dès le lendemain de l'arrivée, il est aux disputes avec Polignac. Semallé le hait ; et, lui, affecte de le mépriser et de l'ignorer. Mais, étant du midi, comme il est, s'il est hâbleur, il est fin. Il a le pied montagnard, tâte le sol avant de s'y risquer. Sur la lettre de l'empereur de Russie, dont il a senti toute la gravité, il s'est lancé en avant. Ce sont des voleurs et il en fera bonne justice. Mais, derrière Maubreuil, il y a Vanteaux ; derrière Vanteaux, Polignac. Ces voleurs, ce sont les hommes du 31 mars, les hommes qui ont occupé l'Hôtel de ville, imposé la cocarde blanche, usurpé et dirigé les journaux, organisé l'enthousiasme royaliste, arraché par un coup à la Malet la déchéance de l'Empereur en organisant devant les alliés la parodie d'un mouvement national. Monsieur ne faisait point tant fi de ces voleurs lorsqu'ils lui apportaient le trésor volé à Marie-Louise. M. d'Escars a reçu ce trésor de leurs mains, par l'ordre de Monsieur. Voici M. de la Maisonfort, M. Terrier de Montciel, M. de Dienne qui, charitablement, avertissent Vitrolles ; aussitôt, il fait retraite, mais il la fait un peu vite. Parce que M. de Vanteaux lui a fait dire ou lui a dit qu'il avait chez lui les caisses de la reine de Westphalie, il croit les tenir ; il écrit à Nesselrode qu'il les tient, qu'elles sont intactes, qu'il a les diamants, qu'il a l'argent, que, si l'on a dévalisé la princesse de Wurtemberg sur le grand chemin, c'est excès de zèle, qu'il y a erreur, qu'erreur n'est pas compte, et que les royalistes sont au-dessus de tous les soupçons.

*
* *

Durant que la patache roulait vers Paris, Maubreuil et Dasies, partant de Chailly, s'étaient dirigés sur Versailles. Il y

étaient descendus à une auberge à l'enseigne du *Merle blanc*, et avaient fait porter dans une chambre la cassette à or qui, disaient-ils, s'était brisée durant le voyage, et le grand nécessaire du roi. Peu après, Dasies était sorti pour acheter une boîte destinée à remplacer la cassette. Puis, il était allé chercher un serrurier pour ouvrir le nécessaire; enfin, il s'était procuré de la ouate chez une mercière. Cela fait, les deux hommes s'étaient enfermés. Le soir, à onze heures, ils étaient rentrés à Paris. Maubreuil avait déposé les deux caisses dans une chambre, au 25 de la Rue-Neuve de Luxembourg, qu'il avait fait louer par son domestique un mois auparavant; puis, reprenant Dasies, il s'était, avec lui, rendu chez Vanteaux, qui leur avait très chaudement adressé ses compliments et qui leur avait montré les autres cassettes : il n'avait pas eu, disait-il, le temps de les porter aux Tuileries dans la journée. Il ne devait les remettre chez Vitrolles que le 23 dans l'après-midi.

Vitrolles occupait un appartement au rez-de-chaussée du pavillon de Marsan, à côté des bureaux du Trésor de la Couronne. En partant, le 23, dans l'après-midi, il dit que des caisses devaient lui arriver et ordonna qu'on les déposât au Trésor. Lorsque, dit-il, il rentra à six heures pour s'habiller, il trouva sa chambre remplie de nécessaires et de boîtes, s'étonna, se contenta pourtant des bonnes raisons qu'on lui donna et, sans autre information, fit porter ces boîtes dans un cabinet dépendant de son appartement « dont la porte et les fenêtres étaient restées fermées ». Mais, en même temps, il les compta, n'en trouva que neuf au lieu de onze que réclamait Nesselrode et point d'argent. Tout de suite il fit écrire à Vanteaux qu'il eût à rapporter les objets manquants, mais, sans s'arrêter à ce détail, il manda officiellement à Nesselrode que, les effets étant retrouvés, il le priait d'envoyer aux Tuileries, le surlendemain à huit heures du soir, pour les reconnaître, quelqu'un qui eût la confiance de la princesse.

Quelque inquiétude lui est venue néanmoins au sujet de la bande à laquelle il a affaire et il écrit au préfet de Police, M. Pasquier, pour « le prier de vouloir bien lui donner tous les renseignements qu'il aurait et ceux qu'il pourrait se procurer sur M. de Vanteaux et sur M. Morin. Celui-ci, ajoute-t-il, est l'ami de MM. de Vanteaux et Semalet (*sic*). »

Depuis le matin, sept heures, Vanteaux a été averti des plaintes de Nesselrode, sinon par Vitrolles lui-même, du moins par ses amis de la Secrétairerie d'État. Il a reçu — de Vitrolles, prétend-il — l'avis de faire évader Maubreuil ; dans les bureaux, on lui a dit que, s'il savait où étaient Maubreuil et Dasies, il fallait les déterminer à partir sans délai. Maubreuil qui, à six heures du matin, est allé chez Roux-Laborie et lui a raconté son expédition, est rentré ensuite chez lui, rue Taitbout, et, de là, il a envoyé son domestique chez Vanteaux, le priant de venir le trouver. « Je ne peux pas y aller, a répondu Vanteaux. Va dire à ton maître que, s'il ne veut pas être fusillé comme un coquin, il me rapporte lui-même tous les diamants, bijoux et argent qu'il a pris à la reine de Westphalie. »

Dans l'après-midi, Vanteaux retourne aux Tuileries et y porte les cassettes qu'il a reçues de Chailly. — D'ailleurs il ne sort pas de chez Monsieur, entre partout, est intime avec tout le monde et a la confidence de chacun.

Pendant qu'il est aux Tuileries, Dasies se présente à son hôtel et est reçu dans le salon où se trouvent, avec madame de Vanteaux, MM. de Geslin et de Semallé. Sous prétexte de causer plus librement, Geslin et Semallé le font monter dans la chambre de Vanteaux, et Semallé — qui semble avoir été mis hors de l'affaire Maubreuil, comme il avait été mis ci-devant hors de l'affaire du Trésor — demande à Dasies « comment il a pu faire une expédition aussi prompte et aussi avantageuse à l'Etat, et qui lui a donné ses pouvoirs. » Comme il insiste, Dasies tire de sa poche trois papiers, signés par Dupont, par Anglès et par Bourrienne. « Aussitôt que j'eus ces papiers dans les mains, voyant qu'on avait abusé du nom du Roi et de celui de Monsieur, je me déterminai à m'emparer de ces papiers... Ayant toujours les papiers dans la main, je sortis de l'appartement sous prétexte d'aller donner des ordres au portier de ne laisser monter personne... Je remontai dans l'appartement toujours muni des papiers. Je cherchai à gagner du temps par la conversation, afin que M. de Vanteaux pût arriver et avoir main forte sans faire d'éclat... Enfin, Dasies me redemanda ses papiers pour aller, disait-il, chercher M. de Maubreuil. Je les refusai, en disant que, le nom du Roi étant compromis, c'était mon devoir de les garder. Il se jeta sur

moi pour me les arracher, mais il ne put y parvenir. M. de Vanteaux n'arrivant point, je consentis à lui rendre ses papiers. »

Sauf sur la lutte où Dasies déclare « qu'il saisit le porteur de ses ordres par la vigueur dont il appuya sa réclamation », le récit de Dasies concorde avec le témoignage de Semallé[1]; Semallé connaissait-il trop bien l'affaire et, la sentant compromettante, voulait-il détruire des preuves qui tournaient contre ceux qui l'avaient inspirée — ou bien, s'exaspérant d'être mis de côté et de n'avoir plus de rôle à jouer, voulait-il à tout prix se distinguer et se faire valoir, et avait-il imaginé qu'en s'emparant des papiers, il supprimait les responsabilités? Les deux hypothèses sont admissibles. Lui nie qu'il ait rien su. D'autres l'accusent d'avoir tout connu.

Vanteaux survenant conduit Dasies chez Vitrolles qui, après avoir pris copie des pièces dont Dasies est porteur, l'interroge et le congédie — sans même lui demander son adresse.

Maubreuil vient dîner chez Vanteaux et la conversation qu'il a, le détermine à rapporter, après dîner, le nécessaire du roi, d'abord de la Rue-Neuve de Luxembourg à son domicile officiel, 24, rue Taitbout, puis chez Vanteaux au 18. De là, un nommé Gaudin, autre employé des Vivres-viande, le porte aux Tuileries, chez Vitrolles.

Vers minuit, Maubreuil revient une troisième fois chez Vanteaux, accompagné de son domestique portant quatre sacs à argent et quelques planches paraissant avoir formé une caisse semblable aux caisses d'eau de Cologne. « Eh bien! dit-il en entrant, la voilà, cette sacrée caisse! Est-ce qu'on veut me chercher des poux à la tête? Elle a été cassée parce que le paysan s'est assis dessus. Je ne sais pas même s'il n'y avait pas cinq sacs et si le paysan n'en a pas volé un. »

Vanteaux et Maubreuil montent en voiture avec Gaudin et le domestique. Ils arrivent aux Tuileries entre une et deux heures du matin. Ils font réveiller Vitrolles « par le concierge du pavillon de Marsan », lui faisant dire qu'ils ont à lui parler

1. Quant à la prétendue arrestation de Dasies par Semallé dont celui-ci fait état dans ses *Mémoires* (p. 204) il n'en est mention dans aucune des pièces du procès. On se demande d'ailleurs en quelle qualité Semallé eût arrêté Dasies et pourquoi celui-ci se fût laissé faire.

pour affaires importantes. Vitrolles ordonne qu'on les introduise[1]. « Deux personnes, raconte-t-il, que j'aperçus à peine en soulevant la tête de mon chevet et que je n'aurais pu reconnaître le lendemain, me dirent que j'avais réclamé une caisse et deux (?) sacs d'argent qui manquaient aux effets de la princesse de Wurtemberg et qu'ils s'empressaient de me les rapporter. Ils me présentèrent quatre mauvaises petites planches de bois blanc, semblables à celles d'une caisse de bouteilles d'eau de Cologne qui ne tenaient plus ensemble, mais qui étaient attachées par un cordon, et deux (?) sacs ordinaires de grosse toile qui paraissaient pleins. Je me récriai sur la caisse qu'on apportait, en disant avec humeur que ce n'était pas une pareille boîte que réclamait la princesse. Ils me répondirent qu'il n'y avait pas autre chose, que cette caisse s'était défoncée en route... Je leur dis de poser ces morceaux de bois et les deux (?) sacs sur la console de ma chambre. »

Ainsi, à deux heures du matin, le secrétaire d'État reçoit, couché, dans sa chambre, deux inconnus qui déposent des sacs sur une table de nuit et qui se retirent, sans qu'il ait demandé aucune explication, sans qu'il ait pris leurs noms, sans qu'il ait donné un reçu. C'est le gouvernement « paternel ».

Et, le lendemain matin, quoiqu'il ait, en remuant machinalement un des sacs, constaté « qu'il était plein de petites pièces telles que des pièces de deux sols en monnaie de billon », quoiqu'il ait, alors, jugé à propos « d'appeler un des employés de ses bureaux pour apposer sur ces sacs le cachet de la secrétairerie d'État », quoiqu'il ne puisse plus avoir le moindre doute que ces sacs ne contiennent pas les 84 000 francs en or volés à Fossard, il s'empresse d'écrire à Nesselrode que *tous* les effets de la princesse Catherine ont été retrouvés et que la remise en sera faite à la personne qu'elle aura désignée.

Aussitôt, par l'empereur de Russie, la reine est avisée que *tous* ses effets sont à sa disposition et, de Sens, où elle arrive le 25, elle écrit à Alexandre pour le remercier. Elle vient dit-elle, de recevoir l'avis que *tous* ses effets, qui lui avaient été

1. Il écrit dans ses mémoires : « Nous n'étions pas en telle position qu'il fallût négliger les avis qui pouvaient arriver à toute heure. Bonaparte était encore à Fontainebleau ». Le 24!! Ce jour-là l'Empereur passait à Lyon!

enlevés d'une manière aussi outrageante, étaient retrouvés et déposés à Paris. Et elle annonce qu'elle compte se mettre en route très tranquillement sous la conduite du comte Potocki qu'elle remercie Alexandre de lui avoir envoyé. Comme elle craint que les pouvoirs qu'elle a donnés ne soient pas assez étendus, elle les renouvelle d'Auxonne, le 28; nul en effet ne sera mieux à même de reconnaître les diamants du roi que le baron de Marinville, son maître de la garde-robe, auquel était confié l'écrin royal et, pour ses parures personnelles, nul ne peut mieux les distinguer que madame Mallet de la Rochette, sa lectrice, qui avait à Cassel le soin de ses bijoux avant mademoiselle de Carondelet. Au reste, les inventaires où, pierre par pierre, tout est détaillé et numéroté, sont là pour faire foi.

Elle s'éloigne donc vers la Suisse, confiante en la parole de Monsieur, lieutenant général du royaume, transmise officiellement par le secrétaire d'État au représentant de l'empereur Alexandre, restaurateur des Bourbons.

« *Tous ses effets sont retrouvés et ils sont à la disposition de la personne qu'elle aura désignée.* »

FRÉDÉRIC MASSON

*(A suivre.)*

# LE CHEVAL DE TROIE

C'était jour de sagesse, et ils prenaient le thé. Depuis six ans, Raniero Sorani, surnommé Neri, et la comtesse Maria Carmina Torresi donnaient au monde l'exemple de la constance et de la fidélité, à ce point que beaucoup de mères auraient souhaité à leur fille un mari pareil à cet amant.

En cet espace de six ans, bien des choses avaient changé. La comtesse Carmi, comme l'appelaient ses intimes et ceux de Neri, avait un peu engraissé, et n'achetait plus ses corsets ailleurs qu'à Paris ; Neri Sorani était devenu un peu chauve et ne posait plus qu'en chapeau chez le photographe ; le comte Angelo Torresi, agriculteur insigne dans la province de Padoue et vice-président de trois comices agricoles, avait été nommé sénateur. Mais toutes ces métamorphoses qui, chez des natures moins droites, auraient causé de l'ennui, de la fatigue, de l'orgueil et de la défiance, avaient plutôt augmenté en eux la confiance et l'affection réciproques. Neri avait mis trois cent mille francs dans une sucrerie fondée par le sénateur Angelo. Le sénateur Angelo n'achetait pas un cheval sans consulter Neri, qui avait été pendant huit ans officier de cavalerie. La comtesse Carmi ne recevait personne à la campagne ni à Rome sans l'approbation de Neri et d'Angelo. Et, au bout de six ans d'une aussi heureuse union, l'unique chagrin pour tous les trois, c'était de ne pas avoir d'enfants.

Or, en ce jour de sagesse où la comtesse Carmi prenait le thé dans le salon vert et blanc de Neri Sorani, tout disposé et

orné par elle avec son goût délicat, le bon Neri prononça une phrase qui lui fit pour la première fois froncer les sourcils.

Un ami de Neri, capitaine au régiment de Gênes-Cavalerie, et marié depuis deux ans avec une cousine de Neri, lui avait envoyé la photographie de son premier enfant sur les genoux de la maman. Il l'avait accompagnée d'une lettre dans laquelle il se vantait d'être le plus heureux de la terre. Il racontait les premiers pas et les premiers mots de la petite, la satisfaction de la maman le jour où elle avait pu congédier la nourrice et avoir son enfant tout à elle, une scène avec le chat, qui avait mis son museau dans la soupe au lait et avait été chassé à coups de cuiller par la mignonne, enfin son intention de quitter l'armée et de vivre une partie de l'année à la campagne pour se consacrer à ses deux chéries... Neri lut cette lettre à la comtesse, puis il ajouta, d'un air tranquille, avec sa bonhomie ordinaire, qui le rendait content de voir son prochain content :

— Je suis enchanté que Paul soit aussi heureux. Il le mérite.

Puis il pensa à autre chose, car il n'avait pas l'inutile habitude de persister dans une idée plus longtemps qu'il ne fallait pour l'exprimer. Mais Carmi, qui était la plus intelligente de la trinité, y persista.

— Comme tu dis cela! On croirait que tu n'es pas heureux.

— Moi? Que puis-je désirer de plus, Carmi?

Et il se leva pour tourner le bouton de la lumière électrique, parce que la nuit tombait.

Ensuite il continua, franchement indifférent :

— Dimasi m'a écrit un mot pour savoir si nous voulions aller après-demain matin, avec Donna Maria et lui, en automobile, à Albano. Il faudra que je lui téléphone après dîner. Que dois-je répondre?

— Ne change pas la conversation... La lettre de ton cousin t'a ému. Tu ne serais pas fâché de pouvoir faire comme lui. Avoue-le.

— Moi? — répondit Neri. — Comment peux-tu supposer que je sois capable?...

— De prendre femme?... Pourquoi pas?... Tu as trente-six ans. Te trouves-tu vieux?

— Je ne dis pas cela...

— Tu le vois : tu admets toi-même que c'est possible...

— Mais non!

— Mais si!

Et, comme Neri se penchait pour lui clore la bouche avec un baiser, parce que cela lui paraissait plus facile que de la convaincre, elle le repoussa avec dépit, se leva, remit son voile, sonna le domestique et lui dit d'aller chercher une voiture.

Neri s'agitait, et, aussitôt que le domestique fut sorti, il essaya d'employer encore le même argument; mais la voilette l'en empêchait, et, n'ayant plus l'habitude de lutter contre un refus, il se tourmentait de plus en plus, et répétait :

— Oh! Carmi... Pourquoi cela?... Qu'est-ce que tu as?... Comment peut-tu avoir l'idée?... Moi?...

Et autres phrases tronquées témoignant la sincérité de sa stupeur.

Carmi partit sans lui répondre. Il demeura seul, assez calme : il savait qu'en allant chez elle après le dîner il la retrouverait affable. Mais, en passant devant la glace, il vit clairement sa calvitie, et s'approcha pour examiner deux petites veines roses qui, depuis quelques mois, se gonflaient sur les ailes de son nez.

« S'il songeait réellement à se marier, dans deux ou trois ans il serait obligé de se contenter d'une femme ayant dépassé la trentaine... »

Cette réflexion le contraria, et, par cela même, il ne put la chasser durant tout le dîner. Il téléphona à Dimasi qu'il n'irait pas à Albano.

*
* *

Ces six années de constance et de fidélité avaient préparé Neri pour le mariage. Il s'était accoutumé à être un homme fidèle, et, ce qui est plus difficile, à être considéré comme tel. Puisqu'il n'était pas autre chose, il lui plaisait d'être glorifié à cause de cette rare qualité. Au cercle, il en connaissait bien d'autres qui étaient félicités et enviés pour beaucoup moins : parce qu'ils avaient une automobile de trente ou quarante che-

vaux, ou qu'ils avaient gagné un prix aux courses des Capannelle ou de San-Siro, parce qu'ils avaient fait un petit voyage avec une chanteuse à la mode, ou qu'ils étaient parvenus à être députés. Au fond, c'était question d'argent; mais lui avait un mérite moral qui ne pouvait pas s'acheter.

Et il l'avait depuis si longtemps qu'il ne s'apercevait plus de deux choses : que cela ne lui avait pas coûté beaucoup au début, sa maîtresse étant belle et charmante pour lui, et que maintenant cela lui coûtait encore moins, nulle femme ne perdant plus une minute à lui faire les yeux doux, tant elles considéraient la place comme prise. Désormais tout le monde était complice de la fidélité de Neri, et si, un soir de carnaval, il avait voulu y manquer, les plus débauchés auraient tellement crié au scandale, l'auraient si bien retenu par les bras et par les épaules, qu'il aurait eu le temps de mesurer l'abîme où il aurait menacé de sombrer. Il était une institution publique, et ses amis, tous conservateurs, la défendaient afin de pouvoir répondre aux doutes de n'importe quelle femme :

— Quoi donc! l'homme est incapable d'être fidèle? Regardez Neri...

Et il était fidèle pour le compte de tous les autres.

Certes, en prononçant le mot : « femme », Carmi avait été imprudente. Elle s'en aperçut bientôt et ne recommença pas, et même, pendant huit jours, elle fit semblant de ne pas seulement se souvenir des émotions de ce soir-là. Mais Neri méditait : « Pourquoi ne m'en parle-t-elle plus? » Et elle se demandait : « Pourquoi n'ose-t-il pas, non plus, faire allusion à mes soupçons? » Et tous les deux ils ne songeaient qu'à ce danger qu'ils s'exagéraient mutuellement par le silence.

Tout semblait conspirer pour leur rappeler ce qu'ils ne voulaient pas se rappeler. Neri eut un rhume, dut rester seul chez lui deux soirs, et fit cette découverte que, s'il était marié, sa femme lui tiendrait compagnie. Un Milanais de ses amis mourut sans héritiers et sans testament, et ses biens revinrent à l'État : Neri, étant célibataire, se dit qu'il devait faire son testament et laisser sa fortune à quelque parent éloigné s'il ne voulait pas finir comme son ami. Un ancien camarade, âgé de quarante-cinq ans, avec qui Neri avait essayé naguère

de monter une écurie de courses, le pria de lui servir de témoin à son mariage, et, lui parlant de la future, alla jusqu'à lui dire :

— Elle n'est pas très jeune, mais dame! à notre âge, c'est plus prudent...

La chienne écossaise de la comtesse mit bas, et pendant une semaine tous les amis allèrent admirer la bonne bête pelotonnée sur ses petits, dans sa niche, pour les protéger. Une nuit, se couchant plus tôt que de coutume, Neri prit un volume au hasard dans sa maigre bibliothèque, composée au début de leur liaison d'après les goûts français de Carmi : c'était *Monsieur, Madame et Bébé*, de Gustave Droz, le plus délicieux livre inspiré par la monogamie, et il s'endormit en rêvant des questions virginales et des confessions du cahier bleu.

Un soir enfin qu'il accompagnait la comtesse Carmi de chez Donna Maria jusqu'à son logis, ils furent accostés par un mendiant qui murmura derrière eux :

— Dieu vous bénisse, monsieur, et votre dame aussi!

Cent fois déjà, d'autres mendiants avaient commis avec eux la même erreur, sachant qu'elle était d'un bon profit, et les deux amants en étaient touchés, et se montraient généreux. Cette fois, rien.

*
* *

Le lendemain, la comtesse Carmi éclata.

Neri aurait gardé le silence jusqu'à la mort, dans la crainte de l'inconnu et des querelles. Mais elle, qui sentait plus que lui le temps s'envoler, et qui, si elle devait être abandonnée, voulait que ce fût dans l'éclat de sa beauté, se trouvait incapable de rester dans l'indécision. Elle était certaine d'ailleurs que, sous le coup de la menace, Neri rejetterait cette idée inutile comme on jette un cigare qui ne tire pas. Elle le savait sans volonté : c'était à elle de lui imposer la sienne, comme toujours.

— Neri, aujourd'hui, nous avons à parler.

Et comme, d'après le calendrier amoureux, ce n'était pas jour de thé ni de causerie, elle fut étonnée de l'entendre répondre avec calme :

— De quoi, ma chérie?

— De nous deux.

— Évidemment! De quoi pourrions-nous parler? Viens ici...

Et il lui dénoua sa voilette, lui ôta son grand chapeau noir, et alla, suivant l'habitude, le poser sur une chaise éloignée.

— Si nous continuons à nous taire ainsi, j'ai peur que nous n'ayons à parler un jour d'une tierce personne, de ta femme.

— Ne recommence pas, Carmi!

Et le ton fut si dépité qu'elle vit soudain qu'il n'avait pas pensé à autre chose depuis le fameux soir.

La stupeur et l'amour-propre l'aveuglèrent : elle ne s'aperçut pas qu'elle précisait pour ce paresseux des désirs et des idées qu'il n'aurait jamais eu la hardiesse de préciser tout seul.

— Non, avoue-le franchement, tu ne penses pas à autre chose : c'est une obsession pour toi comme pour moi. Tu as dû te répéter cent fois qu'étant né fidèle tu ferais mieux de l'être avec ta femme légitime qu'avec celle d'un autre.

Et elle se tut.

Le malheur, c'est que lui aussi se taisait. Un flot de tendresse gonfla la poitrine de Carmi :

— Tu sais pourtant qu'entre mon mari et moi...

Garçon très bien dressé, Neri n'avait jamais cherché à se renseigner sur ces intimités domestiques; et puis Angelo était un de ses amis, et avec les amis on doit être discret, surtout quand il s'agit de leurs femmes.

— Mais je ne t'ai jamais rien demandé, moi!

— Si tu m'avais aimée, tu m'aurais demandé cela cent fois.

— Moi? je ne t'ai pas aimée?... (Il lui sembla que le monde était renversé, qu'un adversaire plus fort que lui le tenait suspendu dans le vide, la tête en bas. Il fut étourdi comme le jour où « Sarah » l'avait culbuté par-dessus la barrière, à la chasse au renard...) Je ne t'ai jamais aimée?

— Tu m'as été fidèle, je le reconnais. Cela, c'est autre chose.

Maintenant il ne savait plus que lui faire écho :

— C'est autre chose.

— Si tu avais été mon mari, le premier homme qui m'a prise, on ne sait pas. Tu m'aurais peut-être été fidèle, mais tu m'aurais aimée parce que tu m'aurais sentie à toi depuis le

commencement jusqu'à la fin... Et si tu m'avais été fidèle, tu ne t'en serais pas aperçu, tu ne t'en serais pas vanté...

— Moi, je m'en suis vanté ?

— ... Parce que ta fidélité aurait toujours été moins complète que la mienne, au moins dans le passé.

— Quel passé ?

— Tu me comprends bien. Ne m'oblige pas à mettre les points sur les i!... Aujourd'hui que je suis près de toi, seule avec toi, toute à toi, tu penses à une jeune fille de vingt ans, sortant de pension, ficelée dans son premier corset, qui pousserait un cri au premier baiser que tu arriverais à lui dérober, à la première petite bague que tu parviendrais à lui passer au doigt, à la première caresse que tu lui ferais dans le creux de la main...

— Je te jure que...

— Que tu ne penses à aucune jeune fille en particulier... je sais cela... Tu penses à toutes. C'est pis. Le choix sera facile.

Depuis six ans, Carmi avait toujours parlé à sa place. Il la regardait, anéanti, comme il eût regardé celui qui lui eût affirmé de but en blanc qu'il n'était pas le fils de son père. Au fond, il s'inclinait, sans réfléchir, devant tout ce que disait cette femme. « Si elle prétend que c'est comme cela, c'est que c'est vrai... » Et il continuait à se taire, en cherchant à se donner une contenance désolée.

Carmi l'avait trouvée. — Elle s'était jetée sur le canapé, la tête enfouie dans un coussin; la courbe des hanches et du dos s'allongeait molle et majestueuse comme une ligne de collines à l'horizon... Neri crut qu'elle pleurait, et il s'en attrista parce qu'il la vit plus belle et plus désirable que jamais. Mais elle ne pleurait pas, elle attendait : elle attendait d'elle-même une idée, de lui un mot. Naturellement, l'idée vint la première. Et quand elle la perçut d'une façon bien nette, elle se redressa vivement sur son séant, rejeta en arrière une boucle de cheveux qui lui était tombée sur les yeux, et déclara en scandant les mots :

— Neri, si tu dois prendre femme, c'est moi qui te la trouverai.

Satisfait, vaincu encore une fois par la volonté de celle qui

ne contredisait pas mais qui dirigeait son désir, il se laissa tomber sur le canapé à côté de Carmi, sur le sein de Carmi :

— Oui, oui, tout ce que tu voudras... toujours... comme tu voudras...

*
* *

La comtesse Maria Carmina Torresi était bonne envers autrui, parce qu'elle ne s'était jamais trouvée dans le cas d'être mauvaise.

Du reste, la bonté est un peu comme la mode : elle s'en va, elle revient, elle disparaît. L'hiver, en voyant plus de monde, c'est-à-dire en voyant moins souvent les mêmes personnes, on peut être bienveillant pour elles, oublier une légère impolitesse ou une moindre courtoisie, une pointe de malice ou un silence distrait substitué au compliment qui vous était dû. L'été, dans un hôtel de montagne, ou sur la terrasse du casino dans une ville d'eaux, la méchanceté est une légitime défense pour former son cercle, le protéger, le gouverner à sa guise, l'ouvrir à celui-ci, l'entre-bâiller à celui-là, le fermer à tel autre. La mode des vêtements a aussi une influence directe sur la malignité des femmes : l'abondance des fourrures chaudes, moelleuses et caressantes qui enveloppent douillettement les petits corps, dispose à l'indulgence facile et bienveillante ; le costume « tailleur », qui est dur et collant, oblige, au contraire, à se tenir droite, la poitrine tendue, à pointer les coudes, à prendre une attitude agressive qui n'admet aucun accommodement.

Si Neri Sorani avait montré durant l'été son désir de nouveauté, la solution eût été plus facile. Il pouvait partir en voyage, se fiancer au loin, communiquer la nouvelle à ses amis en septembre ou octobre, quand ils sont plus dispersés dans les campagnes : alors l'étonnement de chacun ne trouve pas l'écho de tout un dîner, de tout un bal, de toute une tribune de courses ou de toutes les loges, un soir d'opéra ; pour se propager quelque peu, il doit être fixé dans une lettre, se refroidir à travers des centaines de kilomètres.

Neri, au contraire, non seulement n'avait pas attendu la saison pour se découvrir ce « mal du mariage », — comme

l'appelaient ses anciens camarades du régiment, — mais au fond il était pris de cette inquiétude parce que l'imprudent langage de Carmi l'y avait poussé.

Carmi s'en aperçut et cela l'irrita davantage. Elle lisait dans le cœur de Neri comme dans un livre imprimé en grosses lettres, car, depuis tant d'années, elle y avait inscrit elle-même la plupart des sentiments.

La crainte de vieillir, la curiosité même un peu vicieuse d'avoir une femme toute neuve, à la fois timide et avide de savoir, qui se met, en rougissant, la main sur les yeux, mais en écartant les doigts de manière à entrevoir toutes les horreurs désirées ; la faiblesse de caractère qui l'induisait à faire ce qu'il voyait faire aux autres, c'est-à-dire à se marier ; la lassitude de la vie mondaine, et, en même temps, la sotte vanité de montrer que lui, lui seul, ne serait pas trompé par sa femme, bien qu'il eût profité si longtemps de la trahison d'une femme mariée, — avec cette clarté de raisonnement qui lui avait permis durant six ans de conduire deux hommes à la victoire, la comtesse Carmi s'énumérait toutes ces misères, petites et grandes, qui lui avaient changé en peu de jours Neri sous ses yeux ; et, par comparaison, elle se trouva changée aussi. N'avait-elle pas encore droit à des accès de passion plus francs que les séances méthodiques, maintenant, que Neri réglait suivant un calendrier ou un horaire fixé d'avance, comme les spectacles d'un théâtre, — ce soir, relâche ; demain, opéra ; après-demain, opéra et ballet ? — Avec ces bras, ces cheveux, ces lèvres, ces yeux, ce cou, ces deux grains de beauté, l'un sur l'épaule droite et l'autre un peu plus bas, — « le refuge sur le mont Rose ! » lui avait dit un intrépide alpiniste avant qu'elle rencontrât Neri, — avec cette élégance raffinée qui n'avait jamais risqué un corset mauve sur une chemise rose, avec cette souplesse qui lui donnait l'illusion d'avoir toujours vingt ans, alors que Neri sentait le poids de ses trente-six, ne pouvait-elle pas demander un amour plus jeune et plus ardent ?

Avec une prudence instinctive, elle arrêtait là son raisonnement, car, en le poussant plus loin, elle sentait que ses ambitions auraient quelque point de contact avec celles de Neri. Et, fière de sa supériorité morale, cela, elle ne se l'avouerait jamais...

Du reste, sa colère actuelle contre Neri surpassait tout espoir d'avenir. Et comme elle différait ses visites, qu'elle inventait des prétextes contre les effusions que Neri se croyait en devoir de continuer, une autre angoisse la prit : celle de voir Neri se délivrer de son joug avant qu'elle lui eût choisi une femme.

*
* *

Or, un soir, comme elle rentrait d'une conférence du professeur de Gubernatis sur « l'Histoire de l'humanité », le domestique la prévint que mademoiselle Lizzy Mari l'attendait au salon.

Lizzy Mari était la fille d'un colonel d'infanterie qui avait été nommé général au moment de sa retraite. Brune, de haute taille, maigre en apparence, deux larges yeux bleus sous des sourcils roussâtres, les cheveux châtains avec quelques mèches embrasées, les dents très blanches et grandes, des lèvres rouges, minces, trop petites, — semblait-il, — pour recouvrir cette mâchoire de sauvage. Depuis quatre ans (elle en avait vingt-deux, mais elle en paraissait tantôt vingt-cinq, tantôt dix-huit, à sa volonté), — sa mère étant morte après avoir embrassé beaucoup, elle aussi, la vie militaire, et son père étant toujours destiné à de monotones garnisons de province, — elle avait pris une gouvernante allemande et s'en était allée à l'étranger pour étudier la peinture. Comme elle affectait des manières de soldat, son existence vagabonde n'avait scandalisé personne ; son père la vantait même comme un signe d'indépendance et de modernité. Intelligente, d'ailleurs, et active, elle s'était acquis à Munich une certaine renommée en peignant les fleurs avec un « chic » éblouissant, presque insolent, tellement elle savait suppléer ainsi à la science technique. Quelques journaux d'Italie avaient annoncé qu'elle avait remporté un prix dans une exposition des « sécessionnistes », et que le prince régent lui avait acheté deux panneaux de pivoines blanches et de pivoines rouges... Carmi en avait les photographies, car elle était l'unique amie à laquelle Lizzy écrivait tous les deux ou trois mois.

— Toi, à Rome! — s'écria la comtesse en entrant dans le salon, les bras ouverts.

— Oui, depuis une heure, à l'Hôtel Bristol... Je n'ai même pas pris le temps d'ouvrir mes malles... J'ai besoin de toi.

— De moi? Tout ce que tu voudras, ma chérie... D'abord, un baiser... Comme tu as les mains froides! quels yeux fiévreux!... C'est l'effet du voyage... Tu t'es arrêtée à Plaisance, chez ton père?

— Non.

— Non? Qu'est-ce qu'il y a?

— Je suis venue te dire tout cela. Personne ne sait que je suis ici. *Fraülein* est restée à Munich, en attendant une dépêche de moi. Peux-tu m'accorder une heure?... Une heure sans recevoir personne... même pas ton mari?

— Mais oui!... Je suis un peu lasse : je viens d'assister à une conférence de deux heures et demie sur l'histoire de l'humanité.

— Eh bien, Carmi, je suis venue te voir parce que..,

Et elle s'arrêta. Elle était encore debout, les deux mains sur la poitrine, serrant les queues de son boa. Tout à coup elle se laissa choir sur le canapé, à côté de Carmi, et se jeta, en pleurant, sur son épaule.

— Carmi!... Carmi!... Je suis une malheureuse... une malheureuse...

— Mais qu'est-il arrivé?... Allons, du courage, Lizzy! (Et, maternelle, ravie d'avoir une douleur à guérir, à soulager, elle lui ôtait son chapeau, lui arrangeait les cheveux, lui relevait la tête pour voir ses yeux.) Regarde-moi, ma mignonne... Qu'est-ce qu'on t'a fait, ma pauvre petite Lizzy?

Par ses habitudes de famille et par ostentation, Lizzy avait son franc parler :

— J'ai... J'ai que les hommes sont tous des cochons!

Et elle se redressa brusquement.

Ce nid douillet, la faible clarté de la lampe voilée de vert n'étaient guère en harmonie avec cette crudité de langage. Mais ce ne fut qu'un instant. Carmi se réjouit d'avoir enfin trouvé, au bout de six ans, quelqu'un s'exprimant pour elle.

— Quant à cela, tu as raison, — ajouta-t-elle d'une voix paisible, en prenant, devant l'attaque impétueuse de la brune,

la sérénité d'une blonde. — Viens ici, dis-moi tout... Qu'est-ce qu'on t'a fait, à toi, ma pauvre petite Lizzy?

Et elle l'obligea de se rasseoir, elle lui prit ses deux mains maigres, les garda dans les siennes qui étaient grassouillettes, en donnant, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, quelque petite tape bienveillante comme on fait sur les joues des enfants.

Dans cet : « à toi », Lizzy avait deviné l'égoïsme de la sympathie de Carmi; elle s'était rassurée.

— Je ne viens pas de Munich... J'arrive de Vienne. Nous étions là depuis sept jours?

— Avec qui?

— Avec lui.

— Ah!... lui... Seuls?

— Seuls.

— Et *Fraülein*?

— Je l'avais laissée à Munich... Nous nous étions enfuis...

— Enfuis?... comment?...

— Enfuis... complètement.

— Tout?

— Tout.

Une pause. Lizzy, pour qui le silence était plus pénible, le rompit la première, en s'animant, les larmes dans la voix.

— Tu comprends que s'il ne s'agissait pas de... tout, je ne serais pas dans cet état.

— Dans quel état? — s'écria Carmi en bondissant.

— Non! attends... pour cela, je crois qu'il n'y a rien à craindre...

Autre pause.

— Mais, une fois que... maintenant... pourquoi l'as-tu quitté?

Lizzy se remit à pleurer, et, au milieu de ses larmes, elle raconta toute son histoire.

« Libre comme elle était, un peu américaine en somme, oui, depuis quatre ans elle avait cherché à plaire à celui-ci et à celui-là... Et puis, l'art, les ateliers de peintre, les promenades à la campagne, les leçons, un peu aussi les expositions, où il fallait « savoir s'y prendre » pour être acceptée, récompensée, achetée... Ah! dame! une femme!... toujours la même infamie!... Pour réussir, elle doit, sinon laisser faire, laisser

espérer... » (Carmi ne comprenait pas bien comment l'étude du nu était nécessaire pour la peinture des fleurs, mais elle écoutait avec bienveillance, prête à tout, pleine de sympathie, heureuse de se sentir, après six ans d'adultère officiel, semblable à cette jeune fille à peine femme...) « Elle se dégoûtait elle-même, quelquefois, car elle n'était pas foncièrement coquette, elle rêvait la passion, le sentiment, le cœur... » (Carmi cita une phrase qu'elle avait entendue au théâtre : « Les femmes ont le cœur un peu partout... ») Et, deux mois avant, à l'atelier de Habermann, elle avait connu un Français très jeune, qui venait d'arriver à Munich, élève de Besnard, neveu de Manet, petit-neveu de Courbet... une famille d'artistes, une âme, des yeux d'artiste, un front, des mains, une bouche, un langage d'artiste... un génie... mais pauvre! Il était venu à Munich pour étudier les Bœcklin de la galerie Schak... » (Carmi était suffoquée par ces noms étranges de tous les pays, elle éprouvait du respect pour ce génie pauvre, tout le contraire de Neri...) « Et elle l'avait guidé, présenté à quelques personnes, conduit dans plusieurs ateliers... Un Français, n'est-ce pas? c'est un peu un Italien... Après quatre années d'Allemands... Ah! un Allemand, jamais!... Et elle s'était éprise de lui... et lui, d'elle... Mais il ne voulait pas l'épouser, non : car elle avait de quoi vivre convenablement seule, mais à deux on mourrait de faim honteusement... Alors, un soir, après mille protestations d'amour, la voyant inébranlable, il lui annonça qu'il partirait pour Vienne. Elle le laissa partir; mais, le lendemain matin, affolée, elle prit le premier train, courut à son hôtel, le trouva dans sa chambre, tomba dans ses bras... Oui! tout! »

Carmi pleurait aussi. Était-ce l'énervement causé par trois heures d' « histoire de l'humanité », ou la béatitude d'assister à une tragédie d'amour? elle pleurait silencieusement, les yeux grands ouverts, laissant les larmes couler sur ses joues et tomber goutte à goutte sur ses genoux. Cela, c'était de la passion!

L'histoire continua après une interruption pudique. Ils vécurent ainsi une semaine, ensemble nuit et jour, ivres de bonheur, se tenant tout au moins les mains. Le matin du septième jour, elle vit sur sa commode un billet circulaire Cook, elle examina

les dates et s'aperçut — « oh! le menteur! l'infâme! » — que le séjour à Munich finissait pour lui juste le jour où il était parti pour Vienne. De sorte que son départ avait été motivé, non par le désespoir, mais par l'horaire! (« Aussi l'horaire! » pensa Carmi, avec les sentiments d'une sœur.) Le cynisme du Français se montra... (« Oh, les Français!... Plus jamais un Français!... ») Il ouvrit le carnet de billets, lui indiqua une note et lui expliqua d'un ton calme : « Si tu t'étais donnée à moi, j'avais le droit de le prolonger... » Mais, à dater de ce moment-là, il parut agacé, ennuyé, un autre homme.

— Je n'en fis pas la remarque, j'étais sûre que sa mauvaise humeur se dissiperait; je sortis seule, une heure ou deux; je revins après déjeuner, je courus à sa chambre...

— Eh bien?

— J'ouvris la porte. Il y avait la femme de chambre.

— Ils étaient seuls?

— Seuls.

— Tout?

— Tout.

Lizzy ne pleurait plus. Carmi se taisait, distraite, pensant au Français.

— Je ne dis pas un mot, je ne versai pas une larme. Je rentrai dans ma chambre, je bouclai mes malles, comme un automate, j'allai à la gare du Midi, et je partis. Me voici à Rome... A ton avis, que dois-je faire?

*
* *

Neri Sorani entra sans être annoncé. Il était en habit, l'orchidée à la boutonnière, discret, souriant, un peu courbé, pour être prêt à saluer, les mains jointes à cinq centimètres de la poitrine.

— Lizzy, Neri Sorani... un de nos vieux amis... Mademoiselle Mari, qui est venue de Munich pour me faire une surprise... Vous vous rappelez, Neri, ces photographies de deux panneaux de fleurs que je vous ai montrés, à Angelo et à vous, un soir, à la campagne, au mois de septembre dernier?... ils sont de Lizzy... C'est une grande artiste.

Neri ne se rappelait rien :

— Délicieux! — murmura-t-il avec son plus beau sourire.

Lizzy avait à peine répondu par un signe de tête au premier salut. Au compliment elle ne répondit rien.

— Vous dînez avec nous, n'est-ce pas, Neri?

— C'est jeudi, comtesse.

— Justement!... Lizzy sera des nôtres, et nous ne sommes pas encore habillées. Je rentre à l'instant de la conférence de Gubernatis...

Pour Neri, Gubernatis était comme les panneaux de fleurs : l'inconnu. Il se défendit de la même manière :

— C'était bien?

— Voulez-vous nous attendre ici?... Ou allez voir Angelo si vous voulez. Il doit être dans son cabinet.

— Oui, j'y vais. Il faut que je lui parle de la mère de Nabuchodonosor... Comtesse... Mademoiselle...

Et il sortit, discret, souriant, un peu courbé, les mains jointes à cinq centimètres de la poitrine.

— Qui est-ce? — demanda Lizzy, agacée.

— Nabuchodonosor est un étalon qu'Angelo a dans ses écuries, à Stresa... Lui est un excellent ami à nous... depuis des années...

— Mais je serai obligée de dîner habillée comme je suis!... Laisse-moi plutôt aller à l'hôtel...

— Pas du tout! Tu dîneras comme tu es... J'enverrai un domestique chercher tes bagages. Et tu resteras ici, tu coucheras ici...

Elle s'arrêta soudain, regarda son amie :

— Lizzy!

— Qu'est-ce que tu as?

— Lizzy!

— Mais qu'est-ce que tu as? Voyons, parle!

— Rien... une idée... Je te dirai cela... Lizzy, ma chère Lizzy!

Et elle l'embrassa avec plus de joie que d'émotion. Puis elle se passa la main droite sur le bras gauche et la main gauche sur le bras droit, — geste qui indiquait chez elle une résolution imminente, et qui rappelait celui des gens du peuple quand ils retroussent leurs manches avant d'en venir

aux coups. — Enfin elle se leva, sonna, et dit au valet de chambre :

— Téléphonez à l'Hôtel Bristol d'envoyer tout de suite ici les bagages de mademoiselle Mari. Qu'ils soient là dans une demi-heure au plus tard.

Le domestique sorti, elle s'adressa à Lizzy :

— Toi, tu vas écrire deux dépêches : l'une à ton père, lui disant que je t'ai rencontrée à la gare de Vérone, comme tu allais de Munich à Plaisance, et que je t'ai entraînée à Rome, que j'en accepte la responsabilité ; l'autre, à *Fraülein*, pour qu'elle vienne te rejoindre ici par le premier train.

Lizzy s'était remise, elle se sentait en sûreté.

— Carmi, qu'adviendra-t-il de moi?

— Tais-toi. Ne te tourmente pas. Écris.

Et elles expédièrent les deux télégrammes.

Une heure plus tard, elles dînaient avec Neri et avec Angelo. Le lendemain matin, arrivait de Munich une dépêche de Fraülein Duldung qui annonçait son départ, et, de Plaisance, une autre du général Mari qui remerciait la comtesse et se disait très honoré, etc...

*
* *

A table, Neri avait trouvé Lizzy Mari trop taciturne pour une personne arrivant de Munich et faisant profession d'être intelligente et indépendante. Carmi s'empressa de rejeter la faute sur la longueur du voyage. Cependant il estima trois choses en elle : — une déclaration de haïr le monde, ses futilités et ses hypocrisies ; — sa maigreur ; — sa qualité de demoiselle. — Mais, depuis que Carmi lui avait permis de penser à l'avenir, il avait trouvé ces deux dernières qualités précieuses chez bien des femmes. Alors il n'y prêta guère attention.

Lizzi était à Rome depuis une semaine, et de plus en plus calme. Reposée, élégante, avec ces grands yeux couleur du ciel et ces dents blanches comme neige dans ce visage pâle et bruni, avec cette stature et sa démarche raide et assurée, elle

attirait les regards et l'admiration, et, au cercle, Neri devait donner des renseignements.

— Neri, qui est donc cette brune qu'on voit avec la comtesse Carmi?

— Mademoiselle Mari.

— Qui?

— Lizzy Mari, un grand peintre italien qui arrive de Munich... C'est la fille du général.

— Quels yeux!... Amène-la jeudi au rendez-vous de chasse, Neri...

Et la comtesse l'y mena.

— Quelle bouche délicieuse!... Dis donc, Neri, l'as-tu vue décolletée? Est-elle maigre? Tâche qu'elle vienne au Costanzi demain soir.

Et la comtesse la conduisit au Costanzi.

— Quelles épaules! quel cou! quelle peau éblouissante, pour une brune!... Heureusement que tu es fidèle!...

Et Neri, qui voyait toujours par les yeux des autres, commença à regarder toutes ces beautés avec une insistance particulière; il fit part à Lizzy de l'admiration universelle, y ajouta la sienne personnelle, et, un soir, au théâtre, où il lui sembla que Tore Torelli restait trop longtemps dans la loge et que, sous prétexte de lui dire quelque chose à l'oreille, il parlait de trop près à Lizzy (la science a prouvé l'unité des cinq sens), en sortant, il lui offrit son bras, — pour serrer le sien jusqu'à la porte. — Elle l'éloigna d'un coup de coude sec. Pourtant le pauvre Neri ne voulait pas, comme Tore Torelli, remonter de ce bras jusqu'à l'épaule, mais descendre honnêtement, maritalement, jusqu'à la main...

Il rentra chez lui désespéré. Sur son bureau, il trouva les photographies prises au rendez-vous de chasse par Sbiza. Trois d'entre elles contenaient la figure de Lizzy, sérieuse, impénétrable, avec ses deux grands yeux blancs fixés sur le spectateur; une fuite sous le vent laissait voir tout le corps, la robe collant sur les hanches, sur les cuisses, le bas de la jambe un peu au-dessus des bottines de cuir jaune à talons plats. Sans y penser, il emporta les photographies dans sa chambre, avec le journal du soir, et, avant d'éteindre sa lampe, il les regarda...

Son lit lui parut immense, désert, froid comme glace.

*
* *

Pendant ce temps-là, Carmi le faisait jeûner.

Depuis dix jours, sous prétexte d'accompagner Lizzy, rien! A peine quelques mots dans un coin : simple, cordiale, affectueuse, elle rappelait par le « tu » et le « toi » leur intimité de six ans.

Un soir, il osa lui demander d'un ton suppliant :

— Carmi, quand viendras-tu?

— Tu le vois, c'est impossible...

Et, un jour, elle ajouta :

— Je ne peux pourtant pas emmener Lizzy avec moi!

— Peuh! — dit-il en souriant.

— Elle te plaît, hein? Elle plaît à tout le monde. Je crois que Tore Torelli en est épris sérieusement. Il serait un excellent parti.

— Torelli? un noceur... un joueur... un coureur... Ne faites pas cela! — s'écria Neri avec trop d'angoisse.

Carmi le regarda :

— Eh bien... je viendrai demain... à quatre heures.

— Si tard?

Mais elle avait déjà rejoint Lizzy qui était debout près du piano, vêtue d'une robe de soie blanche recouverte d'une gaze à rayures d'argent. Lizzy écoutait Torelli, d'un air distrait, en piquant de temps à autre son silence d'une note touchée au hasard.

Lorsque Carmi s'approcha, la jeune fille sourit, haussa les épaules et, debout comme elle était, plaqua avec vigueur les premiers accords d'une valse; un instant après, elle ferma l'instrument d'un coup sec et se tourna vers son amie, comme si, par cette envolée de notes retentissantes, elle s'était délivrée d'un cauchemar.

Neri n'avait pas perdu un geste de toute cette escrime : il l'interpréta en faveur de Torelli, et ne souffla pas un mot de la soirée, tout en restant au salon à dévorer des cigarettes, et en refusant un *bridge* avec Angelo et deux autres membres du cercle, venus là pour flairer le gibier.

*
* *

Quand la comtesse arriva, le lendemain, avec une demi-heure de retard, il n'en pouvait plus. Il n'avait pas osé positivement former le dessein de faire la cour à Lizzy et de la demander en mariage, parce que, d'un côté, connaissant probablement « les six années » avec Carmi, elle avait à peine l'air de le voir, et, de l'autre, il fallait le consentement de Carmi pour commencer l'attaque : ce serait courir bêtement à sa ruine que d'échouer dans cette nouvelle tentative et de perdre sa glorieuse réputation de fidélité. Pour se donner de la hardiesse, il avait déjeuné sommairement et bu deux verres de porto, comme avant un duel ou avant une course. Mais cette demi-heure d'attente lui avait vidé le cœur et l'estomac, de sorte que, pour n'avoir pas à parler, quand la comtesse arriva, il l'accueillit avec des caresses et des baisers.

— C'est bon... c'est bon... il faut que nous causions encore aujourd'hui.

— Mais nous devenons des avocats : on ne fait plus que causer !

— Deux mots sur Tore Torelli.

Neri pâlit d'effroi. L'affaire était sérieuse : il était probablement trop tard ; Tore Torelli avait déjà fait sa demande et Lizzy l'avait accepté. Il se vit, comme un jockey qui, au moment de franchir un obstacle, rend la main à son cheval, rejette le corps en arrière, crie hop !... et se retrouve par terre, souillé de boue, les os rompus, parmi les rires du public noir et fourmillant qui se tient de l'autre côté de la barrière.

— Il a fait sa demande ? — dit-il, comme ce jockey aurait dit au médecin : « Je suis perdu ? »

— Pas encore, mais je crois bien que nous en arriverons là. Ce que tu m'as dit de lui hier soir est-il vrai ?

Et elle le regardait.

— C'est pour cela que tu es venue ?

— Pour cela aussi... Réponds-moi franchement.

— C'est vrai.

— Ce n'est pas par intérêt que tu parles ?

— Moi ?... Quel intérêt ?

— Tu la voudrais bien, toi, Lizzy !

Il se tut, un instant ; puis, les mains dans ses poches, faisant mouvoir les coudes en avant et en arrière, se haussant tantôt sur les talons, tantôt sur les pointes des pieds, hochant la tête, la figure rouge, comme un homme furieux mais bien élevé, qui s'agrippe à tout pour ne pas gesticuler et ne pas crier devant une femme, il éclata :

— Après tout, pourquoi pas ? Ne me l'as-tu pas dit toi-même, il y a douze jours, ici, sur ce canapé ?... N'est-ce pas toi qui m'as fourré cette idée en tête ? qui m'as persuadé, non pas qu'il m'était nécessaire, mais qu'il m'était agréable de me marier ?... oui ou non ?... oui ? à la bonne heure !... Et alors pourquoi me traiter comme un chien à qui on fait voir du gibier seulement pour qu'il prenne goût à la chasse ?... Oui, Lizzy me plaît. Si je dois me marier, c'est la femme que je veux. Si je la veux, c'est ta faute. Et, puisque c'est ta faute, tu dois faire en sorte qu'elle réponde oui.

Carmi, qui avait prévu point par point ce qui était advenu durant ces jours-là, souffrit moins dans sa vanité en constatant que Neri dépendait encore d'elle tout en croyant agir contre elle.

Elle eut un éclair de prudence, considérant tous ces bibelots, ces meubles, ces coussins, ces portraits disposés par elle entre deux baisers, et, avant d'introduire le cheval de bois dans cette pauvre Ilion prête à capituler, elle demanda :

— Tu la veux, n'est-ce pas ? c'est toi qui me la demandes.

— Je la veux, oui, je la veux, je te la demande... Ne me le fais pas répéter plus longtemps, Carmi... C'est mal de ma part, je le sens bien, de t'obliger, toi, à m'aider, mais c'est toi qui me l'as promis... Et tu es toujours si bonne !... mon ange, depuis tant d'années !... Carmi !... Carmi !...

Et il s'agenouillait devant elle, lui prenait les mains comme si c'était elle qu'il aimait, elle qu'il désirait, ou plutôt comme lorsqu'il la désirait.

Toute sa rancœur remonta aux lèvres de Carmi :

— Tu l'aimes, réellement ?

— Oh ! oui, Carmi, je l'aime !

C'était le même accent ! Elle se rappela cet aphorisme de

Lizzy : « Les hommes sont tous des cochons!... » Elle le regarda froidement, comme si elle lui appuyait un genou sur la poitrine avant de lui donner le coup de grâce.

Et elle le lui donna :

— Tu l'auras!

Mais elle se délivra des effusions de Neri qui confondait l'amour d'autrefois et la reconnaissance d'aujourd'hui, et qui riait, l'étreignait dans ses bras et l'appelait :

— Mon amour!... mon trésor!...

*
* *

Raniero Sorani, surnommé Neri, épousa Lizzy Mari un mois après. Et tous l'envièrent et admirèrent l'abnégation de la comtesse Maria Carmina Torresi.

Elle resta vingt-quatre heures dans une certaine inquiétude, après le départ des nouveaux mariés pour Naples et Palerme. Mais elle connaissait bien sa Lizzy... En effet, le lendemain, elle reçut de Naples cette dépêche :

*C'est à vous que je dois tout mon bonheur passé et futur. Merci de tout cœur.*

*NERI*

— Imbécile! — conclut-elle.

Et ce fut le cadeau de noces qu'elle fit à son amant pour le récompenser de six ans de fidélité.

UGO OJETTI

(Traduit de l'italien par A. LÉCUYER)

# DANS LA VALLÉE DU RHÔNE

« ... *le chemin*
*Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie.* »

Les Parisiens de nos jours, qui s'en vont vers Rome, pourraient apprendre par un sonnet de Heredia que la Loire est le chemin d'Italie. Nos voyageurs sont habitués à une tout autre route. Remontant la vallée de la Seine dans les trains rapides de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, puis traversant vertigineusement les collines de la Bourgogne, ils tombent sur Dijon, pour filer ensuite vers la Méditerranée, au delà de Lyon, ou pour sauter par-dessus les Alpes dans la plaine de Lombardie. C'est une route splendide. J'en garde encore une série de souvenirs exquis, recueillis pendant une fin d'octobre, lorsque le vent chaud du sud-ouest attiédit l'air contre toute attente. Avec trois semaines de liberté devant moi, je descendais la vallée du Rhône jusqu'à Marseille. Le ciel était gris et violet, l'air immobile laissait se dérouler le ruban du fleuve sans en rider la surface moirée, où se réfléchissaient les berges et leurs teintes d'automne ; les nuances cuivre et bronze s'harmonisaient. Les paysans retournaient leurs champs. Placidement, les uns poussaient la charrue, tandis que d'autres jetaient le grain. Suivant l'éternel mythe de Déméter, le semeur avançait le long du sillon. Son bras droit musclé décrivait de droite à gauche la courbe mystique, et la poignée féconde,

lancée à toute volée, retombait sur le sol comme une fumée. La vision était exquise dans le calme de ces campagnes.

Seul le mot de splendeur, splendeur d'or de l'automne, convenait à l'aspect de la vaste et grasse plaine de Bourgogne qui limitait à l'est mon horizon. A l'ouest, la *Côte d'Or* se dressait comme un mur de bronze rouillé. J'étais emporté à travers les fauves vignobles du vieux duché, avec une vitesse de Bacchante. Comme un satyre ivre, le train roulait dans les clos de Chambertin, Nuits, Saint-Georges : fête, orgie, danse de Ménades sous la lumière d'or,

*Fleet the time carelessly as they did in the golden world.*

Le soleil se coucha derrière les collines du Beaujolais, comme je longeais la Saône, qui déroulait ses eaux bleu pâle, bleu de France, bleu de Méditerranée, à travers des plaines lumineuses. Dans le lointain, se dressa le Jura, et plus loin encore, une pyramide colossale, blanche de neige, faisait face au soleil et brillait d'un pur éclat d'ivoire. Or, azur, blancheur de neige, l'harmonie fut grandiose, radieuse, grecque.

## I

Pourtant, il faut savoir que cette route bourguignonne n'a pas toujours été suivie par les Parisiens, les gens du nord et de l'ouest de la France, lorsqu'ils partaient visiter la Provence ou faire le pèlerinage d'Italie. Pour les Romains, Lyon avait été le centre des Gaules. La centralisation romaine, fondée, beaucoup plus que celle de la France moderne, sur la disposition du sol, avait adopté cet emplacement de ville gauloise au confluent de la Saône et du Rhône, au carrefour des chemins qui unissent la mer du Nord à la Méditerranée, ou qui viennent des vallées alpestres par Grenoble et Genève, ou qui, suivant la Loire, débouchent sur le Rhône par le Gier, la Brevenne et la Turdine. Lyon est le rendez-vous international, imposé par la nature ; le cosmopolitisme de Paris est une conséquence, moins topologique et relativement récente de causes politiques. Avec Lyon comme capitale, l'administration d'une Gaule pacifiée et

organisée fut facile. Si jamais se construit la grande ligne de chemin de fer entre l'Ouest et l'Est, de Nantes ou La Rochelle à Genève par Lyon et la Faucille, on ne fera que rouvrir au flux et reflux des échanges les chemins de communication trouvés par les anciens habitants des Gaules, creusés plus profondément par les Romains et qui, pendant tout le moyen âge, servirent aux générations de voyageurs.

Lorsque le prêtre bolonais, Sébastien Locatelli, dont M. Vautier a dernièrement publié les *Notes de Voyage*, voulut visiter Paris en 1664, il traversa le mont Cenis en mai, puis resta à Lyon cinq mois durant ; mais croyez-vous qu'il monta le long de la Saône pour s'engager à un moment propice dans l'un de ces couloirs qui, s'élevant vers l'ouest par Chagny ou Autun, ou plus loin par Dijon, conduisent le voyageur du versant de la Méditerranée dans le domaine de l'Océan ? Non. La Saône est surtout la route du Rhin et de la mer du Nord, de la Lorraine et de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Le prêtre italien traversa les collines du Lyonnais par Tarare, et en quelques heures se trouva à Roanne sur la Loire, qu'il descendit en bateau jusqu'à Briare, pour courir la poste ensuite par la vallée du Loing, Montargis et la redoutable forêt de Fontainebleau, hantée de brigands, jusqu'à Essonne, Juvisy, Villejuif, Paris.

Une loi constante se révèle dans l'étude des vieux chemins de communication : un col de faîte est moins une barrière qu'un pont entre deux routes naturelles ; l'isthme qui sépare deux vallées fluviales est vite utilisé par les peuples pour passer d'un bassin dans l'autre. Le rôle historique de ces isthmes trouve de charmantes illustrations sur tout le sol français. De Paris on chemine facilement par l'Oise vers les Flandres, ou, par la Somme vers les ports de la Manche. Il en est de même pour la Loire et le Rhône, pour la Seine et la Loire. Le prêtre de Bologne appliqua, — sans le savoir — comme tout voyageur de son temps et comme les générations innombrables qui l'avaient précédé sur les routes de France, cette loi de la route isthmique. Il fut neuf jours en route ; la locomotive moderne va de Paris à Roanne en sept heures et demie.

Cette ligne dite du Bourbonnais est calquée sur l'ancienne route de Lyon. Pour gagner d'abord la Loire, elle court droi

en sortant de Paris, vers le midi, à travers le Hurepoix et le Gâtinais, ancienne terre fruste sans charme ni élégance. Un petit fleuve, le Loing, lui montre le chemin. Le Loing, surélevé sur ce « pont » qui unit les deux bassins, n'est qu'un conduit d'eau soutenu par un aqueduc immense rattachant la Seine à la Loire. Le pilier le plus méridional de cet aqueduc se trouve à Gien.

Là, on atteint la Loire que l'on va remonter. A Cosne, commencent à se dresser les hauteurs sancerroises. Point stratégique s'il en fut jamais, cette ville de Sancerre là-bas, au delà des sables du fleuve. On laisse ensuite Nevers, capitale d'un riche duché, où je fus ravi un matin de dimanche par la pure clarté du jour inondant la nef de la cathédrale. On traverse de larges pâturages, où des bœufs blancs broutent en troupeaux comme des moutons, au milieu d'arbres penchés pour la plupart vers le sud-est.

Puis il faut quitter les berges de la Loire, traversée à Nevers, et jusqu'à Saint-Germain-des-Fossés longer l'Allier. En continuant ainsi, droit au sud, on aboutirait au cœur même du Massif central, en plein pays arverne. Mais brusquement on tourne à l'est pour retrouver la Loire : il suffit de percer tout droit le promontoire du massif, qui, sous le nom de collines du Bourbonnais, sépare les deux fleuves. La contrée aux mamelons arrondis prend un air limousin, dont aucun Chalussat n'idéalise les gracieux paysages.

Par un tunnel, on débouche dans la vallée de la Loire à la Pacaudière, ancien relais de poste sous François Ier, haut perché devant une vaste perspective que borne à l'horizon la belle ligne bleue des montagnes lyonnaises. La descente sur Roanne — où l'on retrouve définitivement l'ancien « chemin d'Italie » — est très rapide. Toujours les bœufs blancs paissent dans les prairies. Pendant toute cette descente nous dominons un des plus singuliers paysages de France. La belle plaine vers laquelle on dévale est un lac vidé. Autour de ses anciens rivages, se dressent encore des cônes de volcans. Sur leurs sombres crêtes, des panaches de nuages fumeux, arrachés à un ciel bas, semblent aujourd'hui les dernières traînées des éruptions anciennes... Où ai-je vu un bassin comme celui du Forez, car ces aspects étranges me semblent familiers? Je me sou-

viens. C'était à Vittoria en Espagne sur la route de Madrid... Nous approchons de Saint-Étienne : le train frôle des puits de houille.

Saint-Étienne.

Il est peu d'endroits où l'imagination se trouve plus vigoureusement secouée que dans l'entonnoir de montagnes qui entourent Saint-Étienne, et le long de la vallée qui, de là, conduit au Rhône par Givors. Un sentiment de mystère, né à la fois de l'aspect élégant et étrange des lignes du sol, et de la réflexion que, par-dessous, un vaste labyrinthe fourmille d'êtres humains, vous saisit pendant que vous rôdez par les rues de cette ville noire.

Le grand intérêt de Saint-Étienne est dans ce qu'elle laisse entrevoir plutôt que dans ce qu'elle vous montre. Cependant on ne peut passer dans ses rues sans être obsédé d'une question que l'aspect des maisons impose. On flâne sur la place du Peuple. On contourne la maisonnette où naquit Jules Janin, le moins mystérieux des enfants de Saint-Étienne. Tout autour, sont des maisons très étroites et très élevées. Leurs toits presque plats sont rabattus au-dessus d'une rangée supérieure de petites fenêtres carrées ou oblongues : je pouvais me croire à Chambéry ou à Annecy. Cette note italienne s'accentua de plus en plus lorsque je traversai plus loin la place Boivin et me mis à fouiller les anciennes ruelles qui y accèdent. Que signifie une architecture en un tel endroit? Lorsqu'on arrive à Saint-Étienne directement de Paris, aucun trait de la ville ne frappe davantage. Il parle de rapports et d'influences dont il faut être bien averti pour ne pas les trouver d'abord surprenants.

Cependant lorsque vous vous rendez compte que pour Saint-Étienne, comme pour Cluny, cette réclusion apparente au fond de hautes montagnes n'est qu'une illusion, le mystère s'éclaircit. De Saint-Étienne à Givors sur le Rhône, il n'y a que trente-huit kilomètres, et de Givors à Vienne, l'une des capitales du Rhône depuis des temps très reculés, il n'y en a guère que douze. Saint-Étienne et son bassin houiller sont comme une annexe continentale de la Méditerranée, d'où l'on rayonne facilement

sur toute la terre française : la ville a reçu l'empreinte indélébile de son emplacement sur une voie de pénétration séculaire.

Au sortir de Givors sur la route de Vienne, on a de nouveau cette impression de maisons quasi italiennes, à toits plats, couverts de tuiles rougeâtres, avec au fond du tableau des hauteurs découpées et des vignobles. Nous perçons le rideau qui fait le fond du tableau et nous voici le long du Rhône, qui court entre les îles, dans une vallée riante, semée de peupliers, jusqu'en face de Sainte-Colombe. *Pulchra Vienna*! Vienne-la-Belle.

Vienne.

*Pulchra Vienna*. L'éloge est de Martial. On le lisait beaucoup à Vienne :

*Fertur habere meos, si vera est fama, libellos*
*Inter delicias pulchra Vienna suas;*
*Me legit omnis ibi senior, juvenisque puerque,*
*Et coram tetrico casta puella viro.*

Le culte de la poésie est toujours vivant dans cette cité des Allobroges.

Là-bas, dans ma petite ville,
Qui s'éveille dès le matin
Et qui s'endort le soir, tranquille,
A l'heure où le soleil s'éteint,

Au pied des coteaux que domine
Un mont neigeux à l'horizon,
Au bord du fleuve qui chemine
A la porte de ma maison... [1]

Comment faire pour ne pas se sentir doucement poussé vers les pentes ensoleillées du Parnasse, lorsqu'on voit, du haut du pont, en face les tours ruinées de Saint-Maurice, vers le sud, se profiler dans le lointain la forme gigantesque du mont Pilat? Il est pourpre aujourd'hui et menaçant. A ma droite et à ma gauche, derrière la ville, les côtes escarpées

1. André Rivoire, *le Chemin de l'Oubli*.

des collines s'élèvent, déchirées et presque à pic, tandis qu'un campanile dans l'intérieur de la ville, du côté où le Gier descend vers le Rhône, donne au tableau comme une élégance italienne. Au sortir du pays noir de Saint-Étienne, ces impressions de vie antique forment un ensemble d'une beauté rare. Je crus voir un moment la capitale romaine d'autrefois, son forum et son amphithéâtre et ses thermes. Vienne est à Lyon ce que Mégare fut à Byzance.

La vieille cité est bien déchue de son ancienne splendeur. Les odeurs douteuses par lesquelles le visiteur est accueilli, tandis qu'il monte ses ruelles, les relents qui s'échappent du fond de ses impasses moisies, semblent dater de très loin. Je gravis les hauteurs derrière la ville par la route qu'on appelle le Coupe-Jarret. A mi-côte les gros nuages de pluie que j'avais vus se rassembler sur le mont Pilat crevèrent au-dessus de ma tête, mais ma peine fut récompensée. Le fleuve, qui coule vers le sud à travers une gorge brumeuse dans la direction d'Avignon, la grande courbe qu'il décrit au nord-ouest, avec la ville au-dessous, tout cela me parut encore plus beau que du haut du pont.

De cet observatoire paisible, je me suis demandé si Servet avait jamais fait ce pèlerinage et si, au mois d'octobre, il y a trois cent cinquante ans, quand son vieil ennemi, le grave et formaliste dictateur de Genève, le faisait mener au bûcher, il se rappela la beauté de ces coteaux du Rhône. Il a dû les gravir plus d'une fois : il venait à Vienne, sous la protection d'un archevêque indulgent... Ici, sur cette hauteur qui domine la route fluviale par où la Phénicie, la Grèce et Rome pénétrèrent en Gaule, non loin de l'endroit où Annibal franchit le Rhône, comme je contemplais à mes pieds les monuments romains de Vienne, la pyramide fabienne et le temple d'Auguste et Livie, il faut avouer que ce duel de Calvin et de Servet au sujet du mystère de la Trinité me parut se réduire à quelque fait divers de l'histoire ; naguère, sur l'acropole de Corinthe, toute l'histoire du christianisme au moyen-âge m'apparut ainsi... Juste en face de moi se dressaient aussi des collines, les Alpes du Dauphiné. De ces coteaux le regard de Servet aurait pu se diriger vers Genève. Il était homme d'esprit et dut convenir que la fortune ne l'avait pas trahi en faisant de lui le protégé

d'un évêque dans la ville où Marc-Aurèle avait laissé mettre à mort tant de martyrs.

A Vienne, on trouve encore peu de traces de ce midi que, Lyon sitôt franchi, on cherche impatiemment dans la vallée du Rhône. Vers l'est, à travers des plateaux bas, le pays s'ouvre largement jusqu'aux Alpes de Dauphiné. Ici on est toujours dans une région dont les produits trahissent l'influence d'un milieu septentrional. Quelle attitude plus docilement académique que celle de Ponsard? Quels légumes et fleurs moins exotiques que ceux des champs allobroges? Cependant, fût-ce simple coïncidence, ou dois-je expliquer le fait par la présence à Vienne d'une nombreuse population d'ouvriers venus des pays vraiment méridionaux? toujours est-il que pendant un seul après-midi de promenade je fus frôlé maintes fois comme par un signe avant-coureur de cette étrange emphase, de cette vantardise et cette exagération qu'Alphonse Daudet a épiquement incarnées dans son Tartarin.

Un tailleur de pierres que j'ai arrêté dans la rue pour lui demander un renseignement a insisté pour m'accompagner, et s'est ingénié à se rendre utile et aimable. Il ne cessait de laisser échapper des phrases que Tartarin n'aurait pas désavouées. Je voulais monter sur la colline derrière la ville, mais les nuages menaçants me faisaient hésiter. J'aurais pu soutenir avec le plus convaincu des prophètes météorologiques que j'allais être trempé — comme cela arriva effectivement, — mais mon homme déclara avec insistance qu'il ne pleuvrait pas ce jour-là. Je lui demandai combien il fallait de temps pour descendre le Rhône en bateau de Vienne à Avignon. Il me répondit : « Pas longtemps, le vapeur marche comme un express... »

Ce matin, comme j'étais entré dans un magasin pour m'enquérir du chemin qui conduit à la pyramide de Fabius, le boutiquier sortit sur sa porte et, m'indiquant du doigt une enseigne placée à douze mètres de là, il m'a dit : « C'est à deux cents mètres de là. » En réalité la distance n'est que de trente ou quarante mètres au plus. Au vrai j'attendais de telles expériences. Elles étaient bien peu de chose, mais elles m'ont ravi.

Le Mont Pilat.

Le sommet du Pilat m'attirait. Je traversai le Rhône et montai dans le train pour Chavenay, d'où, paraît-il, l'on escalade cette montagne avec le moins d'effort. Le long de la ligne du chemin de fer, de laides maisons, construites sans aucun souci de l'esthétique qui convient à un tel climat, interposent leurs lignes « septentrionales » et irrationnelles parmi les lignes italiennes d'un paysage de sveltes peupliers, de vignes rangées en bataillon sur des coteaux abrupts, et de petits villages d'allure méditerranéenne. Nous dépassons Condrieu dont Mistral a chanté l'ancienne vie batelière. Le touriste d'aujourd'hui ne peut plus faire le vrai voyage sur le Rhône que dans les pages épiques et baignées de lumière du *Pouèmo dou Rose* — ou moins romanesquement dans les livres de M. Ardouin-Dumazet.

C'est l'espoir d'une impression de la vallée rhodanienne, comme en eurent les premiers hommes, qui m'a entraîné vers le sommet du Pilat, en quittant le fleuve à peu près à l'endroit où l'ancien golfe de la Méditerranée poussait son rivage le plus septentrional.

De Chavenay, par une belle route qui serpente, en montant le long d'une petite rivière à truites, la Valencize, on gagne un large et lumineux plateau. C'est comme un royaume insoupçonné, une haute région de riche culture et de vignobles, élevée là dans les montagnes, derrière le Rhône, et portant en son centre, au delà d'une gorge, une ville, Pélussin, délicieusement encadrée par les croupes du Pilat. Volontiers je me serais reposé là. On y respire un air très pur qui clarifie les idées.

Mais, les yeux fixés sur les cimes du Pilat, nous traversons la ville, et, dépassant l'ancien château de Virieux, nous nous engageons sur les longues pentes vertes de la montagne. Des chèvres au poil lisse et noir, aux barbiches et cornes absurdes, se silhouettent contre des bas-fonds de vallons ; elles sont perchées miraculeusement sur des pentes abruptes. Une chaîne de châtaigniers orne noblement le paysage. La végétation est d'une incroyable somptuosité. Là-haut, revêtant la

crête du Pilat, une forêt sévère de sapins, ombrée par les nuages, se dresse comme un mur de bronze patiné et ciselé. Déjà nous sommes à plus de 1 000 mètres au-dessus de la mer, et les hautes cimes de la montagne sont cachées par un brouillard épais, composé de nuages qui filent rapidement sous le vent de nord-ouest.

C'est le même vent dont j'ai noté hier les traces sur les arbres courbés de la plaine du Forez. Par la trouée du Forez et de la Limagne, le Borée noir pénètre au cœur du Massif Central. Mais le Pilat, sentinelle fière, lui interdit l'entrée des vallons agrestes et des terrasses riveraines du Rhône.

Ici dans ce chaud cul-de-sac abrité, où à chaque pas une source apporte la fraîcheur, c'est un paradis de verdure : la force du grand vent n'arrive que brisée. On entend comme un lointain mugissement de vagues sur quelque plage de l'Océan. C'est l'assaut livré par le vent contre l'autre versant de la montagne. Parfois un grand souffle outrepasse les cimes et les cols et descend sur nous en brise tiède. Derrière nous, vers le Rhône, au fur et à mesure que nous montons, s'ouvre un pays immense, et au delà, à l'infini, le rideau des Alpes Dauphinoises : c'est un autre monde, l'enclave des Allobroges, d'où s'est épanchée, comme par une corne d'abondance, l'énergie montagnarde qui régénérait le sang, souvent fatigué et toujours tourmenté, des commerçants rhodaniens venus de la Méditerranée... Enfin on entre en forêt.

Nous sommes maintenant plus près du vent. Il joue dans les sapins comme dans des tuyaux d'orgue avec un gros bruissement de mer. On est moins à son aise dans ces sombres sapinières et la nuit commence à tomber. « L'âcre senteur des bois » monte de toutes parts. D'immenses coulées de rochers dévalent comme des cascades figées; c'est une sorte de macadam versé là par on ne sait qui, et on ne sait pourquoi. Tout le sommet du Pilat en est couvert. D'où cela vient-il? Ce *chayla*, — pour me servir du mot de terroir, — produit une puissante impression : rien n'est plus étrange. C'est comme si une cime plus haute de la montagne avait reçu le choc foudroyant d'un bolide, qui l'aurait brisée en miettes de roche. Est-ce possible, me disais-je, que Jean-Jacques ait botanisé sans peur sur le Pilat? En ce temps-là il n'y avait près du sommet

aucun foyer d'hôtel, où se reposer comme aujourd'hui. J'avoue que lorsque enfin je m'aperçus que la nuit était réellement venue, et que les haillons de brume glaciale qui pendaient des arbres allaient d'un instant à l'autre m'envelopper, le son d'une cloche d'hôtel, qui, tout d'un coup, descendit des nuages, appelant son monde au dîner, m'a rempli d'une satisfaction apaisante. Mais j'ai tâtonné et trébuché encore pendant une heure avant d'arriver au refuge.

Sur une terrasse du versant oriental, près du sommet, le lendemain matin, nous avons passé des heures inoubliables. Nous étions juste en face du mont Blanc. Toute la ligne des Alpes, se dessina au-dessus des sapins de notre montagne. Dans les vastes espaces intermédiaires, flottaient en troupeaux floconneux, comme des brebis blanches, couchées et bien serrées les unes contre les autres, les brumes nocturnes, descendues de notre montagne. Je devinai qu'elles formaient un ciel opaque, au-dessus des têtes des habitants de la vallée. Cependant pour nous elles ne masquaient pas le Rhône. La vue perçait en biais au-dessous d'elles, et pouvait suivre le long ruban du fleuve, qui développait son zigzag depuis le grand M. de Condrieu (où le Rhône, comme une vaste majuscule illuminée, trace l'initiale de la Méditerranée), jusqu'aux défilés lointains où il se cache entre le Vercors et le Vivarais. Depuis le sommet du Pilat, tous les grands traits du sol entre les Alpes et le Rhône étaient disposés en perspective comme sur une carte en relief. Je m'amusai notamment à identifier, dans une nette échancrure entre deux longues plateformes, l'ouverture où la fougueuse Isère, sortant du Grésivaudan et séparant les deux massifs du Vercors et de la Grande-Chartreuse, relie les vallées savoyardes aux rivages rhodaniens et ouvre aux commerçants méditerranéens les marchés de l'hinterland alpestre.

Mais tandis que l'on regarde, la terre plongeant en sa course silencieuse a déjà jeté notre hémisphère sous des rayons plus verticaux du soleil. L'astre, semblant s'élever de plus en plus vers le zénith, transforme, de minute en minute, l'aspect du panorama. Les troupeaux de nuages se déforment, se volatilisent en vapeurs, telle la fumée, matière subtile de djinn, qui, aux yeux étonnés du pêcheur des *Mille et une nuits*, sortit de la

bouteille trouvée sur la plage et, s'étendant sur toute chose, en voilà le spectacle grandiose. Abandonnant ma terrasse, je gagnai le sommet et regardai vers l'ouest. L'océan des montagnes du Vivarais, du Cantal et de l'Auvergne s'étendait monotone et sans signe de vie, sous un ciel dégagé de toute impureté. L'atmosphère laissait passer les rayons de soleil comme une lentille faite du plus fin cristal de roche. J'étais parfaitement heureux : j'enviais le sort de Pégase.

J'ai fait de la descente du Pilat toute une journée de flânerie. Longuement je me suis promené dans les hautes sapinières avec un riche campagnard qui chassait sur la montagne, accompagné de ses chiens. Il était propriétaire de quelques hectares sur les pentes supérieures et nous causions affaires. Le « jardinage » de ces sapins exige des connaissances très fines, une surveillance infatigable, bref une longue expérience locale rarement possédée par les fonctionnaires de l'administration des forêts. Ceux-là viennent dans la région pour appliquer des théories générales, sans s'occuper des mille choses particulières au lieu. Le soin intelligent des sapinières demande un don d'observation toujours en éveil. Il faut se rendre compte des directions des vents et du cours des rafales pendant les hivers.

On évitera de faire des coupes qui pourraient offrir à la bise de faciles moyens d'action contre les jeunes arbres. Le bon « jardineur » n'abattra que les arbres que son œil pratique reconnaîtra comme légitimement désignés pour la hache et dont la maturité mortelle ne se révélerait que deux ou trois ans plus tard à des yeux moins savants. Le jardineur des bois est un bon tyran, très averti et très artiste, qui applique à la petite communauté qu'il gouverne un système spartiate. L'œuvre de l'administration des forêts est souvent œuvre impatiente de barbares. Ils montent sur les pentes, notent hâtivement telle ou telle cime de sapin qui dépasse les autres, et donnent l'ordre au garde forestier du « coupez-moi-ça ! » Ainsi tombent pendant l'inspection sommaire d'une seule matinée une centaine d'individus, dont le tiers au moins aurait pu faire aussi bonne figure que les camarades. Le jardineur, du reste, est loin d'être un amateur. Mon guide m'a assuré que s'il s'occupe si consciencieusement de peuplement, c'est qu'il

en tire annuellement de 2 000 à 5 000 francs, sans que l'aspect des sapinières soit changé.

En écoutant les explications charmantes de mon compagnon, je pensais à la passion qui conduisit le voyageur Young à la fin du XVIII^e siècle à travers la France, le poussant à fouiller, même au risque de sa vie, les coins les plus incivilisés, pour ramasser quelques faits nouveaux de la science de l'agriculture qu'il aima tant. Il était venu jusque dans ce Vivarais que je venais d'apercevoir du sommet de Pilat : pèlerin pieux, il alla visiter le lieu de naissance du grand Ollivier de Serres, dont nous retrouverons plus loin les traces.

A la sortie de la sapinière, nous descendons à travers les prés, maintenant fauchés. Comme dans le Morvan, ils verdoient d'une humidité savamment entretenue par des ruisseaux détournés et qui pendent en grandes courbes sur la surface des champs. Leur murmure se mêle à la voix du cricri, au bruissement des arbres et au *buzz* des insectes qui voltigent innombrables dans l'air chaud. Devant nous, au centre du tableau, sur son mamelon, à la tête de la gorge de la Valencize, Pélussin rougeâtre se ramasse autour de son église; au delà du Rhône, à travers des lieues de terrasses violacées, le sommet sublime du mont Blanc. Ce sont des pentes siciliennes, que ces pentes orientales de Pilat; Théocrite et Poussin en eussent aimé l'arrangement; à l'ombre des arbres, devant ce pays enchanté, on oublie tous ses soucis dans le *dolce far niente* d'une rêverie.

... Je fus content de ma journée! J'ai compris maintenant ce que je n'avais pas soupçonné : le mont Pilat est l'observatoire le plus central de la France, le plus ancien belvédère, sans rival parmi les bornes naturelles qui ont fixé les regards des hommes sur le sol entre le Rhin et les Pyrénées. Il y a bien les ballons des Vosges, mais ils attendent toujours de redevenir tout à fait français. Il y a la Dole qui offre le plus beau point de vue qui soit en Europe, mais elle est trop écartée des grandes lignes de circulation intérieure pour qu'on puisse la comparer au Pilat. Quant aux Alpes Dauphinoises, elles n'ont intéressé que bien peu la vie historique des Gaulois; ce sont, du reste, des montagnes jeunes, pas encore sorties de leur période d'enfance, et lorsque leurs cimes étincelantes poussèrent inso-

lemment en face des chaînes primitives, le Pilat était déjà vieux. Seul peut-être le Puy de Dôme et son chapelet de volcans morts — paysage lunaire d'une beauté singulière lorsque le soleil couchant projette les longs cônes de leurs ombres à travers la plaine de la Limagne — pourrait prétendre à une aussi grande importance historique. Mais si étrange que soit le spectacle qu'il offre, si riche de souvenirs humains que paraisse ce pic, jadis séjour des dieux celtes et latins, ce mont Pilat, par sa situation incomparable, reste par excellence la montagne française, le point autour duquel ont oscillé les forces qui ont fait la France.

Les étymologistes l'appellent le *Mont Coiffé*, *Mons Pileatus*, ou le *Mont du Javelot*, *Pila*, sans tenir compte de sa position centrale et de son rôle topologique : il mériterait le nom de *Mont des Portes*, *Pylos*. Car, de toutes les jantes de communication intérieure entre les limites des Gaules, c'est la plus grandiose.

« *Réiaume — Empèri.* »

Il y aurait une manière logique d'étudier la vallée du Rhône, — mais pour que l'on s'y tienne il y a de nos jours trop de ponts entre les deux rives. Ce serait de descendre la rive droite, celle que les mariniers désignent par le mot *réiaume* (royaume) et de revenir par la rive gauche, nommé *empèri* (empire).

C'est par l'*empèri* que les Grecs et Romains ont remonté le fleuve : de ce côté seulement pouvait s'établir en toute sécurité une large vie urbaine. Les grandes villes connues des touristes se trouvent toutes à l'est du Rhône, Vienne, Valence, Orange, Avignon, Arles, Marseille. Voilà six points familiers à tout l'univers, et qui se succèdent du nord au sud, le long d'un chemin orienté, semble-t-il, pour tenter les rêves impérialistes des coloniaux romains.

De l'autre côté, le fleuve fougueux borde un haut mur de rochers, véritable douve de défense à la base des Cévennes, protégeant contre les légions les rustres du Massif et les privant en même temps d'une civilisation dont ils n'éprouvaient pas, du reste, le besoin. C'est la *costo parpelouso,* la côte sourcilleuse, dont parle Mistral, *toujour que niai arèbro, toujour que*

*niai feroujo e travessudo.* Les indigènes, refoulés sur les plateaux derrière ce mur, menèrent une vie à part, restant en contact avec les commerçants, mais n'étant aucunement, comme les peuplades de l'autre rive, de vrais rhodaniens. On doit donc d'abord concevoir cette vallée comme un boulevard de commerce, un couloir de passage pour des marchands ambulants.

Les races méditerranéennes y montaient, comme un liquide dans un long tuyau étroit, par attraction capillaire; et si de temps en temps des globules se détachaient et se coagulaient aux endroits mentionnés, c'est que ces emplacements étaient propices à cet arrêt, tandis que du côté *réiaume*, les conditions topologiques ne s'y prêtaient pas. De ce côté-là, il n'y avait presque pas de place pour la vie stable. Comment se rassembler, s'organiser, se connaître même, ainsi espacés le long de cette étroite ligne de la rive droite, au bord de ce chemin toujours en marche, et si difficile à traverser? L'arrêt pour la vie calme et ordonnée présuppose des carrefours plus étendus. Pour établir de fortes communautés, en dehors de la *Provincia*, sur la rive droite du Rhône, Rome a été obligé d'attendre plusieurs générations. Mais, là-haut, derrière le mur du Massif Central, à pic sur le fleuve, se trouve cachée une partie essentielle de la vie communale de cette vallée. Des ruines de châteaux féodaux, surplombant le Rhône, marquent encore les débouchés des vallons et les têtes de route qui y mènent. De ces régions du *réiaume*, le voyageur classique n'a pas la moindre idée : je sentis que je devais les visiter si je voulais comprendre le Rhône. Je ne pouvais, comme le jeune prince d'Orange dans *Lou Pouèmo dou Rose*, me livrer aux eaux fières du fleuve, pour une descente hasardeuse. Ç'avait été mon rêve, en regardant le Rhône de la terrasse du Pilat :

Oh! bressas-me dins ma beatitudo!
E plus de pensamen, qu'es la sagesso
De se leissa pourta sus l'aigo folo
A la graci de Diéu, coumo lou ciéune
En rejougnént la tèsto souto l'alo.

Mais depuis longtemps, le service du bateau n'est plus qu'une

chose du passé ; et je me décidai à me mettre passionnément à la recherche de ce qui se trouve derrière le mur de rochers de la rive droite.

Champagne.

On m'avait parlé d'une grande ville qui se cache là-haut dans un site pittoresque et qui s'appelle Annonay. Tout ce que j'en savais, c'était que les frères Montgolfier y étaient nés et qu'ils y avaient inventé le ballon, — après le Portugais Gusmao. Cela suffit à piquer ma curiosité : en arrivant à Chavenay, après la descente du Pilat, j'allai à Peyraud, à quinze kilomètres plus bas sur le Rhône, pour prendre le chemin de fer qui monte vers Annonay. Heureusement, il me fallut attendre à Peyraud le train. J'eus le temps d'inspecter un échantillon moyen de la plaine où coule le Rhône, en sortant de Peyraud et en flânant à pied jusqu'à Champagne.

Dans les cailloux roulés et bien polis, débris de la décomposition des Alpes, les vignobles coudoient les champs de betteraves ; la luzerne, le sarrasin, le maïs et les globes jaunes des potirons s'étalent et se vautrent à l'ombre de mûriers, de cerisiers, de pêchers et de cognassiers... Tout à coup sur le long ruban de la route monotone surgissent deux pataches bondées de bohémiens de tout sexe et de tout âge, habillés de toutes les couleurs, la barbe inculte, les cheveux longs et noirs sur des joues bistrées, — tel Don Quichotte rôdant sur une route de Castille. Je flairais une aventure. Au passage, des chapeaux tyroliens se lèvent, les sourires se dessinent, et, les yeux fixés sur le portecrayon en or que je tenais avec mon calepin à la main, toute une nuée de fillettes et de jeunes garçons tombe autour de nous, m'enveloppant d'un seul cri : *sous, sous, sous, sous*. C'était à qui m'arracherait la main pour me dire la bonne aventure : « Quatre-vingts ans d'âge, beaucoup de bonheur, etc. »

Une des fillettes, un parfait petit animal, voltigea sur la route, sa chemise grande ouverte, ayant pour toute parure — et même presque pour tout vêtement, — un collier de sequins et de magnifiques cheveux. Elle baisa la terre, elle se leva et pirouetta, souple tige humaine, puis elle s'arrêta dans

des attitudes calmes et belles et je pus admirer la patine mate et la texture lisse de sa chair bronzée. J'étais curieux de savoir d'où ils venaient, lorsqu'en bon castillan — malgré leur origine — un jeune homme de la bande me dit qu'ils venaient de Barcelone : ainsi ces gitanes d'Espagne sont toujours fidèles aux routes des vieilles diligences. Mais à la façon dont ils escamotèrent la monnaie dans ma poche, je ne désespère point de voir un jour leur roulotte de Bohémiens se transformer en automobile.

Nous entrons à Champagne. L'église du XI^e siècle présente une façade qui ressemblerait à celle d'une construction civile, une maison de dîmes, n'étaient les pierres sculptées curieusement qui sont encastrées au hasard, têtes de harpies, d'animaux, d'un excellent effet esthétique. Ces blocs rudement sculptés et semés en désordre dans tous les murs extérieurs attirent, retiennent le regard, car ils sont très amusants. Au-dessus de la porte principale, qui n'est qu'un simple trou dans un mur à peine ornementé, un bloc représente la Cène.

L'intérieur est une merveille d'élégante maçonnerie romane. Je ne sais de quelle part de joie le spectateur est redevable à la science d'un restaurateur dont la fougueuse et doctrinaire sincérité en a balayé toute vétusté. Mais les six robustes colonnes du chœur, — quatre à chapiteaux ornés de lotus et deux corinthiennes, à l'extérieur, — semblent descendues de quelque temple égyptien. Il y a dans l'église de Champagne un luxe débordant de colonnes et de voûtes qui lui enlève beaucoup de cette rigidité morose qui caractérise l'architecture de l'époque. Je pensais, par contraste, à l'église de Châtel-Censoir, qui paraît être de la même époque, et moins que jamais, après cette comparaison, je ne pus oublier que j'étais sur la route du Midi, la voie de la Méditerranée, — la voie des roulottes bohémiennes, mais aussi la route traditionnelle de l'art.

Annonay.

Une pointe poussée dans la montagne allait bientôt me faire oublier cette impression. « Je connais peu de villes plus mal percées, plus mal bâties, et en général plus désagréables à parcourir qu'Annonay. » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est un

voyageur qui a visité cette ville en 1788, lorsqu'elle avait déjà 7 200 habitants — il y en a de nos jours plus de 17 000 : c'est la ville la plus peuplée de l'Ardèche. — Les trois papeteries d'Annonay furent célèbres dans toutes les imprimeries de l'Europe, et l'on tirait aussi d'Annonay les peaux qui servaient à faire les plus beaux gants de Grenoble. La famille Montgolfier y régna jadis, et aujourd'hui encore trois millions de kilogrammes de papier sortent chaque année des usines de Vidulon qui appartiennent aux Montgolfier, aux Causon et aux Seguin depuis le XVII^e siècle. La Révolution a passé, mais n'a rien ébranlé du prestige de cette admirable lignée des hauts bourgeois d'Annonay. Il doit y avoir peu d'exemples en France d'une survivance plus distinguée de vraie noblesse intellectuelle et civique. Le voyageur que j'ai cité, Jacques Démichel de Riom, insiste avec une satisfaction évidente sur les mérites des Montgolfier pour qui il avait des lettres d'introduction. La famille était protestante, originaire de l'Auvergne qu'elle avait quittée lors de la Réforme. M. Jacques Démichel pouvait donc être fier des Montgolfier : c'étaient pour lui des compatriotes.

Au moment de sa visite à Annonay, les deux frères, Joseph et Étienne Montgolfier, fils d'un vieillard de quatre-vingt-neuf ans, s'occupaient de leurs papeteries d'Annonay et du Dauphiné, mais, depuis longtemps, curieux de la physique et des propriétés des gaz, ils s'étaient entretenus sur les moyens de s'élever en l'air. L'anecdote que notre auteur auvergnat raconte sur l'origine de leur découverte dut être directement recueillie de leurs lèvres : « Joseph, étant à Avignon chez une amie, avait rempli d'air un petit ballon de soie et l'avait suspendu, sans aucune intention, près d'une cheminée. La chaleur du foyer raréfia l'air contenu dans ce ballon en le faisant voltiger; son amie, s'en apercevant, le lui fit observer. Joseph s'écria : « J'ai trouvé! » Il partit et vint conférer avec son frère de ce qu'il venait de voir. Ils firent ensemble plusieurs expériences et parvinrent à celle qui fut couronnée de succès. »

Je ne peux m'empêcher d'ajouter cette appréciation sur le caractère des deux frères : « Ils sont l'un et l'autre sans prétention, et je les crois plus intéressants encore par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Rien de plus satisfaisant que de voir l'union qui règne entre les deux frères et le respect qu'ils

portent à leur père. Ils se tutoient tous et ne s'adressent jamais la parole que par leur nom de baptême. » Voilà un tableau qui aurait charmé Plutarque, et qui fait plaisir lorsqu'on se rappelle qu'il s'agit de braves gens de l'année 1788, à la veille de la Révolution. L'anarchie couvait partout dans le royaume; mais à Annonay, l'on se trouvait suffisamment à l'abri pour pouvoir cultiver des mœurs patriarcales et s'amuser à suivre les caprices de son cerveau. C'est un genre de bonheur qui s'éloigne rapidement de notre terre.

Lorsque nos pilotes de l'air auront définitivement trouvé le secret de la direction des ballons, ils feront bien d'organiser un voyage solennel de Paris vers Annonay, et d'atterrir à la base de la pyramide qui marque la place où les frères Montgolfier firent leur première ascension publique en 1783. Ce serait un geste élégant. Un conseil toutefois : qu'ils arrivent la nuit pendant la pleine lune, et après avoir admiré, de chaque côté d'un torrent traversé d'un vieux pont à dos d'âne, l'ancien château et les hautes maisons qui surplombent les eaux vagues et bruissantes, comme dans une sépia de Victor Hugo, qu'ils s'en aillent tout de suite. S'ils attendent jusqu'au matin, ils se diront peut-être que si ces messieurs, les Montgolfier, s'acharnèrent si fort à la réalisation de leur idée, ce ne fut peut-être que pour mieux sortir de leur petit trou d'Annonay.

W. MORTON-FULLERTON

*(A suivre.)*

# LA MAÎTRISE DU PACIFIQUE[1]

## LES HAWAÏ

### II

Si les Japonais, aux Hawaï, n'étaient que coolies de plantations, l'importance qu'ils y ont prise n'inquiéterait guère les travailleurs de Californie. Climat tropical qui ne convient pas à des Blancs, culture tropicale qui n'est point faite pour des hommes libres, en quoi les îles Hawaï, où King Sugar roitelet de terre chaude règne sur des serfs de couleur, pourraient-elles donner l'alarme à la côte occidentale des États-Unis dont le climat délicieusement nuancé mûrit des récoltes de céréales, de fruits et de fleurs? Au surplus, l'afflux des Japonais aux Hawaï a-t-il vraiment chassé les Blancs hors des plantations? Les Japs n'ont pas eu cette peine, car il n'y a jamais eu beaucoup de Blancs sur les champs de cannes. En Californie même, malgré un climat très attrayant, les travailleurs blancs font défaut, et chaque année, c'est par centaines de milliers de dollars que se chiffrent les pertes des propriétaires de vergers, faute de mains pour la cueillette. Ce qu'on peut dire, c'est que, à cause de la distance et de l'isolement des Hawaï, de la mauvaise volonté des planteurs et de l'envahissement des plantations par les Jaunes, les quelques poignées de Blancs qu'arti-

1. Voir la *Revue* du 1er février.

ficiellement on a voulu implanter n'ont guère prospéré. Très alarmante pour les planteurs et pour l'avenir des îles, cette situation l'est-elle autant pour le continent américain?

Mais que les Japs aux Hawaï ne se résignent plus à n'être que des serfs de King Sugar, qu'ils exercent sur les plantations des métiers qualifiés et que dans la campagne ou à la ville ils en viennent à concurrencer les Blancs, comme fermiers, ouvriers ou marchands, — alors en face de cette invasion asiatique, désastreuse aux salariés et aux petits commerçants européens ou américains, les gens de Californie croient avoir quelques raisons de prendre peur.

Encourager aux Hawaï la tenure de petites fermes par des Blancs paraît être le vrai moyen de rompre le servage asiatique sur les plantations. Ce n'est pas tant le climat des îles que l'abondance des Jaunes et d'une main-d'œuvre à bon marché qui détermine le régime de culture par grandes plantations. Si la victoire du Nord n'avait pas aboli, il y a quarante ans, l'esclavage des noirs, le Sud des États-Unis serait encore en grands domaines, et de petits fermiers blancs n'auraient pu s'y installer. De même, dans les autres régions des États-Unis, si, au lieu d'une communauté homogène de petits fermiers aux sentiments égalitaires, vivaient deux races, dont l'une politiquement, civilement, industriellement, serait inférieure à l'autre, c'en serait fait du régime de la moyenne propriété et de la démocratie.

Il est difficile d'implanter le système du petit fermage aux Hawaï. Pour qu'il se développât sûrement, il faudrait que les Asiatiques vinssent à manquer ou que les salaires et conditions de travail sur les plantations rapprochassent les exigences des Jaunes de celles des Blancs. En attendant, les planteurs s'opposent à ce système qui tend à faire monter le prix des terres, à démembrer les grandes plantations, à rompre la discipline des camps de travailleurs. L'expérience des petits fermiers n'a pas été toujours heureuse : beaucoup ont dû abandonner, d'autres vivotent après de durs débuts; quelques entreprises de colons américains ne peuvent survivre qu'en employant une main-d'œuvre asiatique. Bien plus, les Jaunes, non pas seulement comme salariés, mais aussi comme patrons, s'emparent

de ces fermes. Un Japonais fait remarquer que fatalement les Blancs doivent échouer et qu'ils seront remplacés par une communauté de fermiers orientaux : « Un revenu, qui ne suffit pas à faire vivre une famille de Blancs avec tout le confort auquel ils sont accoutumés, suffit à des Asiatiques. »

La culture du café sur les hauteurs, en des sites tempérés et sains, qu'entreprirent des Américains, est maintenant aux mains des Japonais ; la culture des bananes et des ananas aussi. Que des Japonais organisent, sur la côte occidentale des États-Unis, le commerce de fruits au détail, qu'ils patronnent leurs compatriotes, petits producteurs aux Hawaï, et c'est la prospérité assurée pour les fermiers aux Hawaï ; c'est aussi une concurrence dangereuse pour les jardiniers de Californie. Dans ces petites entreprises de fermage, l'instinct d'association des Japonais les sert. Une compagnie de 55 membres vient de passer un contrat de cinq années pour cultiver les cannes à sucre sur une des plus petites plantations : culture et administration seront sous son contrôle. Un journal japonais d'Honoloulou annonçait, le 8 janvier 1906, qu'une compagnie, au capital de 250 000 dollars, se formait à Tôkyô et qu'elle avait loué, pour vingt ans, 1 600 acres de terres à l'une des grandes plantations hawaïennes, et il ajoutait : « Cette entreprise japonaise aura sa main-d'œuvre à elle, construira des maisons à son usage, fournira elle-même les instruments de culture, la nourriture, etc. »

Comme artisans et comme marchands, même lutte entre Japonais et Américains à qui survivra. Et les Blancs continûment perdent du terrain. Il n'y a pas plus de 50 p. 100 des Asiatiques mâles qui soient sur les plantations ; les autres sont attirés par des métiers assez simples d'abord, puis de plus en plus qualifiés. A la campagne, les Japonais, avec un tout petit capital et un demi-savoir gagnés sur les plantations, ouvrent des boutiques de forgeron, maréchal-ferrant, charron et charpentier. Pour les travaux publics, l'administration, en dépit des recommandations légales d'employer le plus possible de citoyens américains, est obligée d'embaucher des Asiatiques. Les terrassements des chemins de fer sont exécutés par des compagnies japonaises qui passent un contrat. Impossible pour les Blancs de les concurrencer : le contractant, qui traite à de bas prix, se rattrape sur les vêtements, la bière et le saké

qu'il vend à ses gens. Comme arrimeurs et débardeurs, comme marins sur les petits vapeurs qui cabotent entre les îles, les Japonais font merveille aux dépens des Hawaïens, et comme charretiers et cochers ils remplacent les Chinois. Un surveillant rapporte qu'il payait 2,50 dollars par jour à des marins blancs une tâche de débardeurs : ils quittèrent la place pour des emplois inférieurs, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas d'un travail qui les associait à des Japonais. Aux yeux de ces Blancs, l'Asiatique abaisse et souille le métier qu'il exerce.

C'est dans les industries du bâtiment, longtemps réservées aux Américains, que la concurrence des Japonais est surtout sensible, — d'autant plus sentie qu'elle coïncide avec une période de dépression économique et qu'en même temps que les Japs contrôlent un plus grand nombre d'emplois, le nombre des emplois diminue. Après l'annexion, il y avait eu un *boom* : la situation politique du Territoire était fixée; le tarif assurait la prospérité de l'industrie sucrière; l'escale des transports de troupes et de vivres allant aux Philippines enrichissait Honoloulou. Des États-Unis, affluèrent les capitaux; on lança de nouvelles plantations; des sociétés furent capitalisées à des taux exorbitants. A Honoloulou qui, en 1900, avait 39 000 habitants, — plus d'un quart de la population du Territoire, — on construisit en hâte. Mais une baisse rapide des valeurs sucrières amena une crise financière; on avait bâti trop et trop vite : beaucoup de travailleurs blancs sont repartis aux États-Unis. Même si le nombre des artisans japonais n'augmente pas absolument, leur nombre dans les divers métiers est proportionnellement plus grand.

Et les Japs, comme charpentiers, maçons, plombiers, ferblantiers ou peintres, réussissent à construire, non seulement des maisons pour leurs compatriotes, des cottages ou de légères maisons de plaisance, mais aussi de *substantial buildings*. Un entrepreneur américain disait : « J'ai bâti l'an dernier vingt-quatre maisons avec des ouvriers japonais. Six de ces maisons sont maintenant occupées par des charpentiers blancs qui payent un loyer mensuel de vingt dollars. Si j'avais employé une main-d'œuvre blanche, ils auraient à payer trente ou quarante dollars... A Honoloulou, nous pouvons faire pour trois cents dollars ce qui coûterait environ huit cents dollars

en Californie. Mes Japs sont réguliers et sûrs et peuvent exécuter n'importe quoi. Je leur fais faire actuellement des meubles pour une maison que je construis. » Et un autre entrepreneur : « Nous pouvons lutter avec les Chinois et les Japs, quand ils sont abandonnés à eux-mêmes; mais, quand ils sont dirigés par des entrepreneurs blancs, impossible. » A prendre les rôles de sept entreprises de construction à Honoloulou en 1900-1901, 1902, 1905, on constate la disparition des ouvriers blancs, —, qui, très nombreux pendant le *boom* de 1901, vont diminuant de 1902 à 1905 :

| OCCUPATION | 1900-1901 | 1902 | 1905 |
|---|---|---|---|
| Briqueteurs | 11 | » | 3 |
| Charpentiers | 53 | 32 | 27 |
| Contremaîtres, briqueteurs | 1 | » | » |
| — charpentiers | 9 | 1 | 3 |
| — maçons | 2 | » | » |
| — peintres | 2 | » | » |
| — plâtriers | 1 | » | » |
| — plombiers | 2 | 2 | 1 |
| Maçons | 37 | 2 | 2 |
| Peintres | 16 | 14 | 1 |
| Plâtriers | 9 | 2 | 2 |
| Plombiers | 16 | 5 | 4 |
| TOTAL | 159 | 58 | 43 |

L'industrie des vêtements est presque entièrement aux mains des Asiatiques. Sur 610 tailleurs dans les îles en 1900, 430 étaient chinois, 142 japonais. Les quelques maîtres tailleurs blancs emploient des ouvriers jaunes et profitent du *sweat shop system*. Savetiers et cordonniers, pour la plupart, sont japonais. Dans l'alimentation, dans les brasseries, les hôtels, les restaurants, Chinois ou Japs sont cuisiniers, pâtissiers et domestiques. Il va sans dire que les boutiques spécialement achalandées pour Asiatiques n'ont que des employés jaunes, tandis que les boutiques, tenues par des Blancs et où achètent les Japonais les plus riches, ont un commis-interprète chinois ou japonais. Les seules occupations urbaines qui échappent encore à la concurrence des Jaunes sont les imprimeries de langue anglaise, la construction de machines, — matériel

pour sucreries et brasseries, — les travaux d'électricité, et, dans l'industrie du bâtiment, les métiers les plus qualifiés. Si les Japonais n'y ont pas encore acquis une maîtrise suffisante, c'est qu'ils ont jusqu'ici travaillé surtout pour leurs compatriotes, comme aides ou entrepreneurs de petites affaires, laissant les tâches compliquées et les besognes de contrôle aux Blancs. L'ouvrier américain ne manque pas d'accuser ces Japs de travailler peu solidement, avec des matériaux de second ordre, et de se laisser exploiter par les entrepreneurs; mais, sans aucun doute, ils progressent en habileté technique et gardent l'ambition d'apprendre.

Comme aides, sans souci des heures qui passent, ils sont toujours prêts à se charger de tout le travail de l'artisan qu'ils assistent. Le Japonais vient présenter son fils aux patrons de métiers qualifiés; il sollicite pour ce jeune homme une instruction professionnelle, offre qu'il travaille sans salaire, rien que pour pouvoir apprendre. Devant cette ambition d'allures si modestes, entrepreneurs et ouvriers blancs se prennent pourtant de méfiance : « Ce pays, dit un entrepreneur, devient une sorte de *Kindergarten* pour artisans japonais ». « Je ne veux pas enseigner ces gens à me couper la gorge, » dit un autre. Malgré tout, le Japonais trouve des professeurs; voici les souvenirs d'un plombier : « Quand je travaillais à la *Sanitary Laundry*, un Jap m'offrit cinquante dollars pour lui montrer à faire un joint. En 1900 et 1901, beaucoup de camarades ont fait de l'argent rien qu'à enseigner leurs métiers aux Japs », — et les impressions d'un mécanicien : « Les mécaniciens blancs sur les plantations se la coulent douce. Moi-même, quand j'y étais, je ne faisais jamais ma pleine journée de travail. Nous avions l'habitude de nous asseoir en rond et de regarder les Japs travailler. Beaucoup en arrivent à ne pas même amorcer le travail. Et puis, un beau jour, ils s'aperçoivent qu'ils ont dressé des mécaniciens qui les valent. »

Aux États-Unis, tout manœuvre, sitôt qu'il s'américanise, devient une manière d'aristocrate : il se sait gré que de la masse des prolétaires faméliques d'Europe, une immigration volontaire et courageuse l'ait sélectionné. Dans les meetings politiques, dans les séances des trade-unions, il s'entend dire que lui, citoyen américain, a le droit et le devoir d'être fier,

que ses salaires continuent de monter, doubles ou triples des salaires d'Europe, que le tarif est là pour les maintenir et qu'en somme son *standard of life* est l'idéal envié par les prolétaires de tous pays. Aux Hawaï, cet aristocratisme se développe encore : si la concurrence des Orientaux diminue le nombre des ouvriers d'Occident, elle tend par contre à élever leurs salaires. Des Blancs sont nécessaires dans toute entreprise qui exige une certaine invention ou habileté technique. Il faut les retenir par de hautes payes qui compensent le coût de la vie, l'isolement et l'aversion dont tous témoignent de travailler avec des Asiatiques. Parfois, ce sont des aventuriers que des vaisseaux de toutes les parties du monde ont déposés dans les îles, ou des sans-travail de San-Francisco; le climat plus mou, une existence nouvelle, les excitent moins au travail; le voisinage d'Orientaux les démoralise. Un charpentier, qui veut ajuster une planche, a toujours un Jap sous la main à qui il donne l'ordre de scier, de mettre en place, de clouer : il commande. Peu à peu, inconsciemment, pour affirmer sa supériorité intellectuelle, il n'exerce plus guère son métier. Il laisse la partie manuelle aux Asiatiques : cela flatte son orgueil de race.

Devant ce détachement superbe, l'humilité et l'ambition des Japonais ont la partie belle : ils la gagnent sur ce Blanc paresseux. Aussi, vers les États-Unis, est-ce une procession d'ouvriers qui s'en retournent, aigris à la pensée que sur territoire américain il n'y a pas place pour eux, citoyens américains, parce que des étrangers, économiquement, sont les maîtres.

Un artisan, quand il végète dans les îles, n'a plus qu'à ramasser ses outils et à se rembarquer : tout cela assurément ne va pas sans dépenses et désillusions, mais il en coûte davantage encore au petit marchand que la concurrence du Jap oblige, sous menace de ruine complète, à sacrifier au plus vite son fonds de commerce et à liquider piètrement ses marchandises. Depuis 1900, sans que le nombre des Japonais augmente, le chiffre des licences commerciales qui leur sont accordées monte beaucoup. Le caractère des immigrants japonais change : moins de coolies, plus de petits marchands. Outre la clientèle des Orientaux, ils fournissent les Hawaïens, les Portugais et les Blancs les moins payés. Voici l'histoire d'un tail-

leur[1] : « Il avait lutté vaillamment et refusé jusqu'au bout d'employer des Asiatiques, mais les affaires s'en allaient. Beaucoup de Blancs aisés donnaient leur clientèle à des Asiatiques ou à des Blancs employant des Asiatiques. Les seuls clients qu'il gardait encore étaient quelques Blancs qui essayaient de soutenir les commerçants de leur race, dût-il leur en coûter davantage. La journée pour lui était nulle. Plus bas, dans la même rue, tard dans la soirée, plusieurs boutiques de tailleurs asiatiques étaient en pleine activité. »

Les grandes corporations et les grands marchands restent européens ou américains; les Jaunes triomphent dans les petites industries, dans le tout petit commerce : plus les affaires d'un Blanc sont modestes, plus il est opposé aux Asiatiques. A la longue il se peut qu'avec l'appui d'une clientèle jaune assurée et croissante, se forment dans les îles de grandes et riches entreprises d'Asiatiques, telles les puissantes compagnies chinoises des *Straits Settlements*.

Fermiers, artisans et petits commerçants d'Amérique sentent que, dans la lutte, fatalement ils sont battus, non qu'ils soient inférieurs en habileté technique ou en instinct commercial, mais simplement parce que leurs concurrents ont un mode et un idéal de vie plus modeste que le leur : là-contre que peuvent-ils? Tout de même, Américains, ils réclament, sur cette terre américaine, protection du gouvernement et du pouvoir fédéral. En 1903 une loi fut passée n'autorisant à employer pour les travaux publics, comme artisans ou terrassiers, que des citoyens des États-Unis ou des personnes pouvant le devenir. Il est vrai que, le 7 août 1905, un journal japonais d'Honoloulou publiait cette opinion du *district attorney* que l'acte était inconstitutionnel, contrevenant à la constitution américaine et au traité de 1895 entre les États-Unis et le Japon. Pendant la session législative de 1905, en vain furent présentés une série de bills destinés à favoriser les Blancs en créant pour les Asiatiques une série d'incompétences : bill sur la construction des maisons, bill nommant une commission de dix membres qui délivrerait des licences, bill défendant au

1. Third report on Hawai, *Bulletin of the Bureau of Labor*, n° 66, september 1906. Washington.

gouvernement de se fournir ailleurs que chez des citoyens des États-Unis, etc.[1]. De même pour les travaux qu'entreprend le Gouvernement fédéral : amélioration des ports d'Honoloulou et d'Hilo, fortification de la station navale de Pearl Harbor, construction d'édifices publics, etc., les Américains exigent qu'on favorise les citoyens des États-Unis actuels ou futurs, qu'on élimine les Asiatiques qui ne peuvent pas devenir citoyens. Ainsi l'on encouragera, dit-on, la formation d'une communauté homogène de citoyens. On ajoute que c'est diminuer la valeur stratégique des îles que de confier à des Asiatiques la construction et l'entretien des ports et des fortifications. Enfin, le marché pour les marchandises américaines doit nécessairement décroître dans la même proportion que le travail des Asiatiques est préféré au travail des citoyens.

Aussi bien que la décision du *Board of Education* de San Francisco, il n'est pas une de ces mesures qui, si elle était appliquée, n'amènerait la protestation du gouvernement fédéral des Etats-Unis et du gouvernement japonais : toutes sont contraires au traité de 1895. Cela prouve que ce traité, vieux de douze années, ne répond déjà plus à la situation réciproque des Japonais et des Américains, aux Hawaï et en Californie. Aux Hawaï, en cette petite communauté isolée sur l'Océan, s'est ouverte la lutte désespérée et assez pathétique de quelques milliers de travailleurs européens ou américains d'origine, pour défendre leur mode et leur idéal de vie contre un flot d'Asiatiques qui, au travers du Pacifique, commence de déferler. Ce n'est qu'un combat d'avant-postes, mais qui est un avertissement pour la Californie où peut-être il faudra que bientôt le gros de l'armée donne.

*
* *

Socialement, politiquement, les Américains sont encore maîtres des îles ; mais garderont-ils le meilleur? Jusqu'ici les Asiatiques, vivant à part, sont restés sans influence sur les institutions, les lois, les coutumes, le langage des Occidentaux :

1. Les journaux annonçaient récemment que, pour écarter les Japonais de la profession de médecin, on exigerait de tout candidat la connaissance de l'anglais.

ils forment un empire dans un empire, et ne se laissent pas entamer.

Mais les Japonais, en limitant pour les Blancs les chances d'emploi, ont empêché que ne se forme au milieu du Pacifique une forte communauté américaine. Si les Hawaï étaient encore un territoire vierge, si King Sugar n'y avait pas des droits acquis, on prendrait grand soin qu'aucun corps jaune ne se glissât dans la société nouvelle. Par leur seule présence, les Japonais créent un milieu psychologique qui ne réussit guère aux Blancs, — au lieu d'une égalité démocratique, une hiérarchie aristocratique : tout en bas les Asiatiques, à mi-chemin, les Porto-Ricains et les Portugais, les Américains au pinacle. Les ouvriers blancs peu à peu abandonnent les besognes manuelles aux Jaunes et ne se soucient plus que de concevoir et de diriger. Les îles leur sont un lieu d'exil; la vie à côté des Jaunes leur donne le malaise. Point de mariages mixtes : contraindre légalement tous les Orientaux à n'être que des coolies, telle est l'idée qui résume leurs déceptions, leurs mépris et leurs rancunes.

Question de race mise à part, la juxtaposition dans ces îles isolées d'une très nombreuse main-d'œuvre importée et d'une rare main-d'œuvre permanente, suffit à créer de gros problèmes. Il est fatal que des travailleurs importés pour un temps assez court se contentent d'un régime et de salaires inférieurs de beaucoup aux exigences de la main-d'œuvre permanente. Venant pour quelques mois ou quelques années dans un pays qui offre de plus hauts salaires que le leur, en ce peu de temps ils entendent économiser de quoi retourner chez eux aussitôt que possible et avec la plus large aisance. D'où, pendant leur temps d'exil, la vie humble, parcimonieuse, qu'ils mènent à l'écart. Lucquois qui vont en Corse pour la moisson ou l'abatage des arbres, Belges qui fauchent nos champs, terrassiers italiens qui travaillent aux forts de Lorraine, — le phénomène est général, — tous s'acharnent à drainer, au prix de fatigues et de privations temporaires, un capital qui chez eux leur assure repos et bien-être. Aux Hawaï, cette énorme colonie de nomades asiatiques ni par ses salaires, ni par ses économies n'aide à développer l'industrie.

On remarque dans ces îles trois types de vie très tranchés,

qui correspondent aux trois classes ouvrières : mécaniciens blancs ou artisans qualifiés; ouvriers non qualifiés, Hawaïens, Portugais, Allemands, Autrichiens; enfin et très au-dessous les Asiatiques. Par réaction contre la vie si piètre des Jaunes, un Blanc aux Hawaï dépense plus qu'un salarié de même classe aux États-Unis. Comme monnaie, il ne sert pas de pièces valant moins de cinq sous. « Nulle part ailleurs les pauvres ne font autant de chic », remarque un charpentier américain d'Honoloulou. Par les rues, on ne voit jamais un ouvrier blanc porter son dîner dans un panier. Souvent des femmes de charpentiers ou de peintres ont un domestique japonais. Tous ces Blancs forment une caste et sont très attentifs à maintenir leur dignité. Les marchandises ne sont pas de même qualité pour Américains et pour Asiatiques. « De se fournir chez un Chinois, dit un ouvrier américain, cela fait une différence d'environ 25 cents sur une note de 2,50 ou 3 dollars, mais vous n'avez que des marchandises éventées ou de qualité inférieure. Mon garçon, qui travaille chez un des principaux épiciers américains, me dit qu'aussitôt que les marchandises rancissent à l'éventaire, on les remet dans leurs caisses; puis on les vend aux marchands chinois ou japonais. »

Déprimante pour le développement économique de la communauté, la présence de ces nomades besoigneux exalte l'aristocratisme du Blanc; elle exagère la distance entre l'énorme majorité des salariés et le petit groupe des capitalistes qui, au contraire des planteurs en d'autres pays tropicaux, résident pour la plupart dans les îles. Entre ces hauts barons et ces serfs qui vivent côte à côte, point de classes intermédiaires, analogues à ces communautés de fermiers indépendants du Middle-West américain qui, entre les trusters et les prolétaires immigrants, maintiennent encore l'idée démocratique et égalitaire. Les salariés américains dans les îles sont prêts à faire bloc contre les Jaunes qui les menacent et avec qui, socialement, ils ne frayent point. Les Blancs, capitalistes ou salariés, et les Jaunes non seulement ont des intérêts économiques opposés, mais encore manquent de tout intérêt social ou politique qui les unisse : race, traditions, histoire, idéal politique, croyances religieuses, tout les sépare. De la part des Blancs, du mépris pour ces Jaunes qui dégradent

l'idée de travail et le *standard of life*; de la part des Jaunes, mépris pour les Blancs et volonté de maintenir intégralement leur civilisation asiatique. Quelle prise dès lors peut avoir sur ces foules d'Asie l'idée américaine?

C'est grâce à l'instabilité de la population japonaise que les Américains ont pu jusqu'ici conserver toute l'influence sociale et politique. Les capitaux et les propriétés sont encore aux mains des Blancs. En 1904, 11 979 Européens, Américains et Hawaïens payaient des impôts personnels pour des biens estimés 56 573 104 dollars, alors que 33 376 Japonais ne payaient que pour des biens estimés 1 591 125 dollars. D'autre part, tandis que 12 519 Européens, Américains et Hawaïens, — corporations ou particuliers, — étaient taxés pour des propriétés immobilières évaluées 66 036 853 dollars, 1 955 Japonais n'étaient taxés que pour des propriétés immobilières évaluées 168 545 dollars, c'est-à-dire 2 p. 1000 du total des propriétés. Le caractère nomade des Japonais, comparé aux Chinois, est encore indiqué par le fait que le Chinois possède 2,39 dollars de propriété mobilière pour chaque dollar de propriété immobilière, tandis que le Japonais possède 9,44 dollars de propriété mobilière pour chaque dollar qu'il a placé en terres ou en bâtisses.

Mais la situation paraît devoir changer. Si le nombre des Japonais ne semble pas beaucoup augmenter dans les îles, les femmes, par contre, viennent plus nombreuses depuis quelques années. Au recensement de 1900, 10 232 femmes mariées formaient 16,7 p. 100 de la population japonaise. Depuis, les statistiques d'immigration et d'émigration indiquent que la colonie japonaise s'est augmentée de 2 900 femmes. Cela donne à penser que les Japonais commencent à prendre racine, car ces femmes n'arrivent pas toutes pour travailler sur les plantations; beaucoup viennent comme épouses de petits artisans et commerçants fixés dans le pays. Elles ont beaucoup d'enfants. Comme l'immigration japonaise n'a commencé qu'après 1887, ils sont mineurs et suivent les écoles. En 1899, l'inspecteur général disait :

Le nombre des Japonais dans les écoles s'est accru de 100 p. 100 en deux ans. Il y a trois ans les Américains étaient plus nombreux.

Aujourd'hui il y a deux Japonais pour un Américain, exactement 1 141 contre 601. D'autre part, les statistiques des douanes indiquent qu'en 1898, 82 Américaines vinrent dans les îles pour y résider tandis que l'excès des arrivées sur les départs pour les Japonaises fut de 4 505.

De 1900 à 1901 le nombre des Japonais dans les écoles passa de 1 352 à 1 993 : leur augmentation fut de 47 p. 100; elle n'était que de 13 p. 100 pour toutes les autres nationalités. De 1902 à 1905, le nombre d'enfants de ces nationalités crût de 3 p. 100, de 42 p. 100 chez les Chinois, de 81 p. 100 chez les Japonais. Or, en 1900, alors qu'il y avait seulement 1 352 enfants japonais dans les écoles publiques, le nombre des Japonais nés dans les îles était de 4 881. Si nous maintenions ce rapport de 47 p. 100, nous trouverions qu'en 1905 il devait y avoir 13 000 Japonais nés dans les îles. Ce chiffre est sans doute trop élevé, car beaucoup de ces enfants ont dû partir.

Néanmoins, la question des écoles se pose. En 1905, les enfants d'origine asiatique formaient un quart de la population scolaire : dès lors une école de type absolument américain et strictement de langue anglaise pourra-t-elle se maintenir et pourra-t-elle américaniser ces jeunes Asiatiques? A leur contact ne risque-t-elle pas de s'orientaliser? Quelle influence profonde l'école américaine peut-elle avoir sur ces jeunes Japonais qui ne font qu'y passer et qui, hors l'école, vivent à part des Américains? Comme leurs parents sur les plantations et dans les divers métiers, les jeunes Japonais, dans les écoles, prennent peu à peu la place des Blancs. Les enfants d'Américains cesseront probablement d'aller à la *public school* : avec de nombreux condisciples asiatiques, ils n'apprennent qu'imparfaitement l'anglais ou trop lentement, et puis quelle culture ont-ils en commun avec ces Asiatiques qui n'ont même pas le désir de devenir Américains? Dans l'île d'Oahou une ou deux familles américaines ont quitté le coin qu'elles habitaient, donnant comme raison que les enfants asiatiques venaient trop nombreux à l'école de campagne.

Les Japonais nés aux Havaï peuvent devenir citoyens américains : ne profiteront-ils pas un jour de leur droit de suf-

frage pour accaparer le pouvoir politique? Jusqu'à présent, la population japonaise née dans les îles ne paraît pas s'y fixer beaucoup plus que les émigrants venus du Japon. Des familles entières s'en vont en Californie ou retournent au Japon, sans se préoccuper de préserver pour leurs enfants ce droit de devenir citoyens américains. Du 1er juillet 1902 au 31 décembre 1905, 4 529 Japonaises et 3 580 enfants, — la plupart nés dans les îles, — quittèrent les Hawaï.

Mais les Japonais sont en train d'acheter et surtout de louer des terres. Comme beaucoup de ces locations sont faites pour dix et vingt ans, il est probable qu'ils feront venir leurs familles. Leurs enfants nés dans les îles pourront devenir électeurs. Or, en 1902, il n'y avait aux Hawaï que 12 550 votants, la plupart Hawaïens et Américains. Que dans quelques années ces Japonais nés dans les îles réclament le titre de citoyens, et le total de leurs voix, — qui ne sera point diminué, comme les voix nouvelles des Américains, par la mort d'anciens électeurs, — peut leur permettre de contrôler le gouvernement du territoire, en se servant des institutions démocratiques, qu'ont établies les Américains. Forts de leur solidarité de race, ils peuvent faire bloc, tout en restant étrangers aux institutions et aux traditions américaines, car ils restent fiers d'être Japonais; ils continuent d'aimer et de regretter au loin leur terre japonaise; ils savent que le Mikado et son gouvernement ne les perd pas de vue et qu'il entend les conserver comme sujets. Ce sont des immigrants patriotes qui ne cessent de se tourner vers le Japon; entre eux ils reconstituent un petit Japon qui garde fidèlement les mœurs et les sentiments nationaux. Ils ne sont pas pour l'américanisme une proie facile comme l'émigrant d'Europe, révolté, individualiste, tout prêt à entrer dans les groupes qui l'américaniseront. Sur ces Japonais qui, en masse homogène, vivent à moitié chemin environ du Japon et des États-Unis, l'attrait de leur pays et de leur histoire reste plus fort que l'idée américaine qui, représentée aux Hawaï par quelques milliers de personnes, ne peut pas avoir la même force persuasive et dominatrice que sur le continent.

Le danger n'est pas immédiat : les Japonais nés dans les îles et qui sont en âge et en goût de naturalisation sont encore

trop peu nombreux. Mais, en attendant, les Japonais, venus du Japon et qui ne peuvent devenir citoyens américains, influent par leur seule présence sur la vie politique. Théoriquement le gouvernement est basé sur le suffrage universel; en fait, à cause de cette grande majorité d'Asiatiques, les îles sont gouvernées par une très petite minorité, et la grande majorité ne pourra jamais avoir le droit de vote. Ainsi la seule présence des Asiatiques pousse politiquement les Blancs vers l'oligarchie, comme socialement il leur fait prendre un ton d'aristocrate. D'autre part, le titre de naturalisé aux Hawaï vaut aux États-Unis. Il faudra donc un contrôle de plus en plus compliqué pour distinguer les Japonais nés aux Hawaï de ceux qui émigrent du Japon : une escale aux Hawaï peut servir aux Japonais à acquérir la pratique d'un métier occidental et à gagner pour leurs enfants le titre de citoyens américains. Que l'on prenne quelque jour des mesures pour interdire l'entrée des États-Unis aux coolies japonais, elles ne s'appliqueront jamais à tous les Japonais nés aux Hawaï : ils ont le droit de se faire naturaliser.

La perte de leur influence politique sur les Hawaï coûterait plus cher aux Américains que la valeur propre des îles qui pourtant est considérable [1]. Stratégiquement elles ont une grande importance. Isolées dans le Pacifique Nord, elles commandent la ligne anglaise, nord-est sud-ouest, de Vancouver en Australie, et elles forment l'étape nécessaire des routes qui de San-Francisco vont aux Philippines, en Chine et au Japon. Le câble des États-Unis aux Philippines y touche. Si des Hawaï prises comme centre on décrit sur la carte du Pacifique une circonférence ayant pour rayon la distance qui sépare Honoloulou de San-Francisco, au sud et à l'ouest le cercle effleure le système d'archipels qui, par les Marquises et les îles de la Société, les Samoa, les Gilbert, les Marshall, se prolonge au nord jusqu'aux Kouriles et aux Aléoutiennes. A l'intérieur de

1. Pendant l'année qui a fini le 30 juin 1906, les États-Unis ont exporté 11 771 155 dollars de marchandises, céréales, machines, pétrole, tabac, etc., aux Hawaï. 10 232 370 dollars de ces exportations sont partis de San-Francisco. Les exportations des Hawaï aux États-Unis ont été de 26 850 463 dollars, dont 23 840 803 de sucre brun. Le commerce total s'élève donc à deux cents millions de francs environ.

cette circonférence on ne trouve que des îlots insignifiants, les îles Fanning et Christmas. Quand le canal du Panama sera percé, les Hawaï surveilleront la route de Panama au Japon, et flanqueront à l'ouest la ligne fréquentée par les bateaux venant de New-York et de New-Orléans à San-Francisco. Enfin, posséder les Hawaï, c'est écarter l'ennemi de toute la ligne de côtes qui va du Puget-Sound jusqu'au Mexique, le priver d'une station de charbon située à 2 100 milles de San-Francisco, le rejeter ainsi de 3 500 à 4 000 milles en arrière des Hawaï, poste avancé, le forcer à des campagnes de 7 ou 8 000 milles aller et retour, bref l'empêcher de soutenir une guerre navale. Aussi comprend-on que, dans son message de décembre 1905, le président Roosevelt ait dit : « Des mesures immédiates devraient être prises pour fortifier les Hawaï. C'est le point le plus important à fortifier dans le Pacifique, pour sauvegarder les intérêts de notre pays. On ne saurait exagérer l'importance de cette mesure. »

*
* *

La situation actuelle des Hawaï réclame un traitement spécial : c'est une situation spéciale qu'a créée l'admission d'une main-d'œuvre asiatique au service d'une culture privilégiée.

Si les Américains se décidaient à traiter les îles Hawaï comme une colonie tropicale et à l'exploiter au seul bénéfice des capitalistes américains ou hawaïens, le problème de races n'y serait pas tragique. Les Asiatiques vendraient leur travail que les capitalistes blancs achèteraient au meilleur compte et tout serait dit. Mais ce qui vient compliquer les problèmes économiques, sociaux et politiques des Hawaï, c'est le sentimentalisme américain, qui, du continent, rayonne, le même sentimentalisme qui inspire la politique « des Philippines pour les Philippins » : on ne doit pas sacrifier à la seule prospérité matérielle des îles l'idée d'un *american commonwealth*. Sur territoire américain, il ne sera pas dit que des citoyens américains ne puissent gagner leur vie et former une communauté démocratique et égalitaire.

Cet idéal, la main-d'œuvre japonaise, par sa seule présence,

le rend presque impossible. Des planteurs étrangers ou des planteurs américains, qu'un long séjour dans les îles a déshabitués des traditions et sentiments du continent, trouvent que la politique trop sentimentale de Washington est indéfendable. Parmi eux, l'idée a été exprimée et soutenue qu'il serait bon pour les Hawaï d'être non plus un « Territory of the United States », mais simplement une « colonial dependency ». Ainsi l'industrie sucrière pourrait plus aisément obtenir des lois permettant l'importation du Chinois. Contre cette solution, le président Roosevelt s'est vigoureusement élevé[1]. « Notre but est de développer le territoire de Hawaï selon des traditions américaines. Nous ne pouvons admettre aucune solution aux problèmes actuels, qui réclame l'admission de Chinois et qui les confine par statut aux travaux des champs ou à l'état de domesticité. L'état de servilité ne peut être toléré sur le sol américain, une fois de plus... Il y a des obstacles, de grands obstacles à la formation d'une communauté américaine aux Hawaï; mais il n'est pas dans le caractère américain de reculer devant une difficulté... Hawaï ne deviendra jamais un territoire où une classe dirigeante de riches planteurs vit grâce au travail des coolies. Même si le développement du Territoire doit être rendu plus lent, le développement doit seulement se faire par l'admission d'immigrants capables finalement d'assumer les devoirs et les charges de parfaits citoyens américains. »

Une population blanche avec le plus haut *standard of life* et le plus grand pouvoir de consommation, et capable de former un état autonome qui puisse se rattacher un jour aux autres états de l'Union, telle est sans doute la solution conforme aux principes américains et aux intérêts des marchands et des ouvriers blancs. Mais, pour encourager l'immigration des Blancs, il faudra réduire les prétentions de King Sugar, varier l'agriculture, remplacer les coolies de plantations par de petits fermiers. C'est toute une révolution à faire. A supposer même que l'on prenne des mesures, qui désormais excluent tout Asiatique, elles ne feront pas disparaître d'un coup les soixante et quelques milliers de Japonais qui sont déjà entrés. Avant

1. Message, décembre 1905. *Foreign Relations*, p. LIX.

qu'un nombre suffisant de Blancs arrive à neutraliser ces coolies et artisans en place, il faudra du temps.

Cependant que les Hawaï attendent la solution de leurs difficultés de mains-d'œuvre et de races, beaucoup de Japonais passent des îles à la côte américaine du Pacifique, transportant avec eux toutes les difficultés que leur premier contact avec les Américains aux Hawaï avait fait naître.

Ce passage, des Hawaï aux États-Unis, est fatal : aucun lien légal ou sentimental ne peut retenir dans les îles une population mobile de coolies excursionnistes. Pour gagner de plus hauts salaires, ils se sont exilés de leur chère terre du Japon : dès que les hortillons ou les fermiers de Californie ou les constructeurs de chemins de fer dans l'ouest et le nord-ouest américain leur offrent de meilleurs avantages, sans hésiter ils pousseront leurs migrations encore plus à l'est que les Hawaï, sur le continent même. Il est fatal que les appels de travail sur la côte californienne se fassent entendre jusque dans les îles. De ce réservoir où les plantations ont accumulé des coolies, il suffit, pour que vers la Californie le flot s'en écoule, qu'un avantage de salaires, même léger, dénivelle l'équilibre entre ces vases communicants.

Ajoutez à ces avantages de salaires la perspective d'un travail plus libre que sur les plantations hawaïennes, l'attrait d'un continent énorme aux possibilités indéfinies, le désir de voir des pays nouveaux, enfin l'action des recruteurs japonais qui déjà travaillent pour les grands entrepreneurs de la côte. Voici quelques annonces faites par ces agents[1] dans des journaux japonais :

GRAND RECRUTEMENT POUR L'AMÉRIQUE

Par arrangement avec Yasuzawa, de San-Francisco, nous recrutons des travailleurs pour le continent et leur offrons du travail. Point de délais à craindre en arrivant à San-Francisco, Yasuzawa fournira immédiatement du travail. Les emplois qu'on offre consistent à cueillir des fraises et des tomates, à planter des betteraves, à

1. *Third report on Hawaï. Bulletin of Bureau of labor*, n° 66, september 1906.

s'engager dans les usines et comme domestiques. *C'est vraiment le moment de partir! Salaires : 1,50 dollar par jour.* Tokujiro Inaya — Niigata Kenjin — Nishimura hotel. S'adresser à l'agence d'Honoloulou pour plus de détails, en envoyant le nom de votre plantation. *(Extrait de la « Chronique hawaïenne-japonaise », 22 mars 1905).*

AVIS SPÉCIAL

Pendant les trois mois qui viennent, nous recruterons 1000 travailleurs de la province Niigata, Japon, pour le continent américain. Adressez-vous à l'hôtel ci-dessous. *Ne manquez pas une bonne occasion.* L'association industrielle des Japonais de la province Niigata a envoyé un représentant à Hawaï pour encourager leurs compatriotes à aller en Amérique. Ce représentant, M. Seisaku Kuroishi, assiste quiconque s'adresse à lui. Yamaichi hotel, 1er février 1905. *(Extrait de la « Chronique hawaïenne-japonaise », 22 mars 1905.)*

Des arrangements ont été faits avec l'association japonaise-américaine de San-Francisco afin que tous ceux qui quittent Hawaï pour le continent par notre intermédiaire puissent trouver du travail. Naigwai Benyeki Shosha.

NOUVELLE LIGNE A VAPEUR

Avec le steamer *Centennial* nous allons inaugurer, entre San-Francisco et Hawaï, une nouvelle ligne de marchandises et de passagers. Pour la commodité des Japonais nous avons un agent à Honoloulou, l'autre à Hilo. C'est un grand steamer de 300 tonnes, bien bâti, parfaitement sûr pour le transport des passagers. Voyages mensuels, traversée en une semaine. Le passage est bon marché. *On n'exige pas de dépôt de 50 dollars.* Cuisiniers et domestiques sont Japonais et on donne de la nourriture japonaise. Premier départ 25 mars. S. N. S. S. Co. Agents : Honoloulou, Yukinosuki, Shibata; Hilo, Yasikichi, Toda. *(Extrait de l' « Hawai Shinpo », 27 février 1905.)*

De leur côté, les compagnies d'émigration au Japon poussent les émigrants à se diriger vers les États-Unis plutôt qu'à rester aux Hawaï : de plus hauts gages permettront à ces travailleurs de rembourser plus sûrement aux compagnies les avances qu'elles ont consenties. Enfin, peu à peu, l'émigration vers le continent américain n'a plus besoin d'être artificiellement sti-

mulée; aux Hawaï les Japs reçoivent des lettres de leurs compatriotes qui leur parlent de hauts salaires et de plus douces conditions de travail, et qui les invitent à venir.

Du 1er janvier au 31 décembre 1905, voici le tableau des départs, des Hawaï vers le continent. Si l'on déduit 300 Coréens et 75 Chinois, tous les émigrants sont Japonais :

| PÉRIODES | NOMBRES |
|---|---|
| 1er janvier 1902 au 30 septembre 1902. . . . . | 1 054 |
| 1er octobre 1902 au 30 septembre 1903. . . . . | 2 119 |
| 1er octobre 1903 au 30 juin 1904 . . . . . | 3 665 |
| 1er juillet 1904 au 30 juin 1905 . . . . . | 11 132 |
| 1er juillet 1905 au 30 septembre 1905 . . . . . | 1 798 |
| 1er octobre 1905 au 31 décembre 1905. . . . . | 873 |

Dans ces derniers mois les travailleurs japonais des Havaï sont arrivés à San-Francisco, souvent au taux de 1000 par mois [1].

Les planteurs des Hawaï essayent d'enrayer cet exode qui dépeuple leurs champs et peuple la Californie des coolies qu'ils ont aidés à venir du Japon : ils haussent les salaires, améliorent le régime, traitent plus doucement leur main-d'œuvre, demandent au gouvernement du Territoire de prendre des mesures contre les agents d'émigration, prient la *Central Japanese League*, dont le consul général du Japon à Honoloulou est le président, d'intervenir. Le consul a fait paraître l'avis suivant : « Je prie très sérieusement les travailleurs japonais de ne pas agir à l'encontre de la politique du gouvernement japonais en partant aux États-Unis; ils violent ainsi la promesse qu'ils ont tacitement donnée à leur gouvernement et manquent de bonne foi à l'égard de ceux qui les emploient. »

Jusqu'ici tous ces efforts n'ont guère eu de résultats. « En dépit de la suspension par le gouvernement japonais de l'émigration des travailleurs japonais aux États-Unis », en dépit des mesures prises par les planteurs, l'émigration vers des plus

1. *Address du President of Leland Stanford, Jr., University*, David Starr Jordan. Boston Transcript, 4 janvier 1907.

hauts salaires continue : elle est trop naturelle. Naturelle aussi la politique des entrepreneurs californiens qui viennent chercher dans « ce *Kindergarten* de travailleurs et d'ouvriers japonais », la main-d'œuvre débrouillée et bon marché, dont ils ont besoin.

Il est vrai, comme le déclare le consul d'Honoloulou, que le gouvernement japonais fait tous ses efforts depuis 1901 pour empêcher les coolies d'émigrer aux États-Unis. Toutefois, du 1er juillet 1900 au 31 décembre 1905, 38 029 Japonais sont venus aux Hawaï[1]. Une fois là, le gouvernement japonais ne peut contrôler ces coolies qui ne sont plus soumis aux lois du Japon. D'autre part, comme Hawaï fait partie des États-Unis, les lois américaines ne permettent pas d'entraver la circulation de ces Japonais entre les îles et le continent. Bien plus, Hawaï étant territoire américain, les entrepreneurs de la côte du Pacifique peuvent y embaucher des travailleurs sans violer la loi d'immigration qui interdit l'entrée aux États-Unis des travailleurs recrutés à l'étranger par contrat. Les journaux du 25 janvier 1907 signalaient, à San-Francisco, l'arrivée de coolies japonais qui reconnaissaient avoir été amenés par contrat. « Aucun d'eux n'était resté plus d'un mois aux Hawaï et tous ont avoué franchement que s'ils s'étaient rendus auparavant dans ces îles, c'était afin de ne pas avoir de difficultés en Californie où on leur avait promis du travail. » L'expérience tentée depuis plus de vingt ans dans les îles doit servir à comprendre les difficultés qui commencent de naître sur la côte américaine. Suivons en Californie ces émigrants japonais.

LOUIS AUBERT

1. *Third Réport on Hawaï.*

*L'administrateur-Gérant* : H. CASSARD.

# TABLE DU PREMIER VOLUME

## Janvier-Février

### LIVRAISON DU 1er JANVIER


| | | Pages. |
|---|---|---|
| FÉLIX LE DANTEC | Le Principe de Carnot | 1 |
| HENRI DE RÉGNIER | La Peur de l'Amour (*2e partie*) | 25 |
| LÉON GAMBETTA | Lettres (1873-1882). — II | 57 |
| HENRY BARGY | France d'exil. — I | 75 |
| FRÉDÉRIC MASSON | L'Affaire Maubreuil. — II. Diamants de la Couronne | 119 |
| CLAUDE FARRÈRE | L'Homme qui assassina (*3e partie*) | 137 |
| LÉON SÉCHÉ | Alfred et Paul de Musset (*fin*) | 179 |
| ERNEST TONNELAT | Les Colonies allemandes au Brésil. — I | 205 |


### LIVRAISON DU 15 JANVIER


| | | |
|---|---|---|
| Cte ERNEST PICARD | De Châlons vers Sedan | 225 |
| HENRI BARGY | Francé d'exil. — II | 273 |
| HENRI DE RÉGNIER | La Peur de l'Amour (*3e partie*) | 305 |
| ERNEST TONNELAT | Les Colonies allemandes au Brésil (*fin*) | 352 |
| LOUIS HOULLEVIGUE | L'Organisation de la Matière | 373 |
| CLAUDE FARRÈRE | L'Homme qui assassina (*fin*) | 391 |
| FR. CLÉMENT-SIMON | La Révolution et le Grand Turc | 426 |

## LIVRAISON DU 1er FÉVRIER


| | | Pages. |
|---|---|---|
| COLETTE YVER | Princesses de Science (*1re partie*) | 449 |
| PAUL HERVIEU | Ferdinand Brunetière | 501 |
| ERNEST BERSOT | Lettres (1848-1852) | 507 |
| HENRI DE RÉGNIER | La Peur de l'Amour (*fin*) | 523 |
| MYRIAM HARRY | Kakémonos | 565 |
| Mis DE CAUMONT LA FORCE | La Hollande sous Lebrun | 573 |
| HENRY BARGY | France d'Exil (*fin*) | 605 |
| LOUIS AUBERT | La Maîtrise du Pacifique. — I. Les Hawaï | 640 |


## LIVRAISON DU 15 FÉVRIER


| | | |
|---|---|---|
| ANDRÉ CHEVRILLON | L'Avenir en Amérique | 673 |
| COLETTE YVER | Princesses de Science (*2e partie*) | 716 |
| Dr ÉTIENNE BURNET | La Maladie du Sommeil | 763 |
| RENÉ FAGE | La Pédagogie de l'Intendant d'Aguesseau | 791 |
| FRÉDÉRIC MASSON | L'Affaire Maubreuil. — III. Le Guet-apens | 807 |
| UGO OJETTI | Le Cheval de Troie | 834 |
| W. MORTON-FULLERTON | Dans la Vallée du Rhône | 855 |
| LOUIS AUBERT | La Maîtrise du Pacifique — II. Les Hawaï | 874 |

AP
20
R47
1907
jan.-fév.

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY